REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIOD

TOME XVI. — 1er JUILLET 1858.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME SEIZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

THE GETTY CENTER
LIBRARY

L'HOMME DE NEIGE

TROISIÈME PARTIE. [1]

V.

Il était déjà huit heures du matin quand M. Goefle s'éveilla. Il n'avait probablement pas dormi aussi bien qu'à l'ordinaire, car il était fort matinal, et il se scandalisa de lui-même en se surprenant si tard au lit. Il est vrai qu'il avait compté sur le petit Nils pour l'éveiller; mais Nils dormait à pleins yeux, et M. Goefle, après de vaines tentatives pour lui faire entendre raison, prit le parti de le laisser ronfler tant qu'il voudrait. Il n'y avait plus d'humeur dans le fait du docteur en droit, mais une désespérance complète à l'égard du service sur lequel il pouvait compter de la part de son valet de chambre. En homme résigné, il ralluma son feu lui-même, puis, en homme méthodique et à la lueur d'une bougie qui semblait dormir debout, il fit sa barbe et peigna sa perruque aussi soigneusement et aussi merveilleusement bien que s'il eût eu toutes ses aises. Enfin, sa toilette du matin étant terminée de manière à lui permettre de n'avoir plus qu'un habit à passer en cas de besoin, il remonta sa montre, regarda le ciel, où ne se montrait pas encore la moindre lueur du matin, endossa sa robe de chambre, et, ouvrant ses deux portes, il se mit en devoir d'aller tout préparer dans son salon (la chambre de l'ourse) pour travailler chaudement et tranquillement jusqu'à l'heure du déjeuner.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

Mais, comme il approchait du poêle en rabattant de la main devant lui la clarté vacillante de sa bougie, il tressaillit à la vue d'une figure humaine couchée en travers entre le poêle et lui, le corps enfoncé dans le grand fauteuil, la tête renversée en arrière sur le dossier à oreillettes, et les jambes plongées au niveau du corps dans la grande bouche de chaleur qui s'ouvrait immédiatement au-dessus du foyer du poêle éteint, mais encore chaud.

— Hé! un beau dormeur! une figure superbe! se dit l'avocat, arrêté à contempler le paisible et profond sommeil de Cristiano; quelque fils de famille qui, comme moi, sera venu chercher un refuge au vieux château contre le bruit et l'encombrement du château neuf. Allons, je croyais, j'espérais au moins être seul dans ce lieu maudit; mais il n'y a pas moyen, et je dois me résigner à avoir un compagnon. Heureusement celui-ci a une aimable physionomie. Le pauvre garçon a été fort discret, puisqu'il n'a pas fait le moindre bruit, pas la moindre tentative pour trouver un meilleur lit que ce fauteuil, où il doit avoir les reins brisés!

M. Goefle toucha légèrement la joue de Cristiano, qui fit le mouvement de chasser une mouche et ne s'éveilla pas.

— Il n'a pas eu froid du moins, se dit encore l'avocat : il a une bonne fourrure,... toute pareille à ma pelisse de voyage, oh! mais, toute pareille! Où est donc la mienne? Ah! je vois ce que c'est : il l'a trouvée là sur le fauteuil, et il s'est roulé dedans. Ma foi, il a bien fait. Je la lui eusse prêtée de bon cœur, et même je lui aurais cédé le second lit de ma chambre; M. Nils aurait eu la complaisance de dormir sur le canapé. Je regrette que ce bon jeune homme ait été si discret!... certainement, d'une discrétion, j'ose dire exagérée. C'est un garçon bien élevé, ça se voit, et soigneux de sa toilette, car il a ôté son habit pour dormir : indice d'un caractère posé. Voyons, quelle peut être la profession de ce brave enfant-là? L'habit noir... tout pareil à mon habit de cérémonie, tellement pareil... que c'est le mien, car voici dedans mon mouchoir parfumé au musc, et... Ah! mon invitation au bal lui aura servi. Et... mes gants blancs? Où sont donc mes gants blancs? Ouais! par terre? Ils y sont bien, car ils sont tout fanés. Oh! oh! monsieur le dormeur, vous êtes moins cérémonieux que je ne pensais, et j'ose dire maintenant que vous êtes tout à fait sans gêne. Vous égarez vos malles, ou vous ne vous donnez pas la peine de les faire décharger, et vous puisez sans façon dans celles des autres! Ces plaisanteries-là se font entre jeunes gens, je le sais bien... Je me rappelle un certain bal à Christiania, où je dansai toute la nuit avec les habits de ce pauvre Stangstadius, qui fut forcé de garder le lit en mon absence, et même toute la journée du lendemain, car je me laissai entraîner... Mais, bah! nous étions

jeunes dans ce temps-là, et je ne suis plus d'âge à permettre... aux autres... de pareilles espiègleries. Holà, holà, monsieur! réveillez-vous et me rendez mon haut-de-chausses et mes bas de soie... Dieu me pardonne! Que de mailles il aura fait partir en dansant, l'animal! Et monsieur ne daigne pas ouvrir les yeux!

En faisant toutes ces réflexions coup sur coup, M. Goefle mit la main sur la défroque que Cristiano avait dépouillée la veille, et que, pressé de dormir au retour du bal, il avait laissée sur une autre chaise. La vue de la culotte râpée, de la cape vénitienne qui montrait la corde et du chapeau tyrolien à gances fanées, jeta M. Goefle dans un nouvel océan de suppositions. Ce beau jeune homme à la figure distinguée et aux mains fines n'était donc qu'un bohémien quelconque, meneur d'ours apprivoisés, marchand colporteur ou chanteur ambulant! Un chanteur italien? Non, le visage de l'aventurier appartenait sans nul doute au type du pays de Dalum. — Un escamoteur,... trop habile dans son état peut-être? Non, car la bourse de M. Goefle était intacte dans le fond de sa malle, et la figure du dormeur était si honnête! Son sommeil était vraiment celui de l'innocence.

Que penser et que résoudre? L'avocat se grattait la tête. Ce misérable costume était peut-être un déguisement à l'aide duquel le jeune homme avait traversé le pays pour venir en cachette faire le don Juan sous le balcon de quelque belle de passage au château neuf; mais, aucune conjecture n'étant satisfaisante, M. Goefle prit le parti de réveiller son hôte, en le secouant à plusieurs reprises et en lui criant dans les oreilles : « Hé! hé! oh! oh! Allons, camarade, debout! » et autres interjections à l'usage des dormeurs obstinés et des réveilleurs impatiens.

Cristiano ouvrit enfin les yeux, regarda fixement M. Goefle sans le voir, et referma la paupière avec un calme olympien. — Oh! oui-dà! reprit l'avocat, vous voilà reparti pour le doux pays des songes?

— Eh bien! quoi? Est-ce que l'aurore boréale dure encore? lui demanda Cristiano, évidemment bercé par de riantes visions dans son demi-sommeil.

— Où prenez-vous l'aurore boréale à cette heure-ci? dit M. Goefle. Le soleil va se lever tout à l'heure!

— Le soleil? Qui parle de soleil au milieu d'un bal? murmura Cristiano de cette voix particulièrement douce d'un dormeur qui semble supplier et cajoler pour obtenir la paix.

— Oui, oui, le bal, mon habit, le soleil, ma culotte, l'aurore boréale, c'est très logique, reprit M. Goefle, et tout cela s'enchaîne très bien dans vos rêves, mon bon ami; mais je voudrais de meil-

leures raisons, et je vais vous secouer jusqu'à ce que vous soyez en état de plaider un peu mieux votre cause.

Le bon Cristiano se laissa secouer avec une incomparable mansuétude. L'habitude qu'il avait prise de dormir n'importe sur quelle planche, soit en mer par tous les temps, soit sur les chemins dans toute espèce de véhicule, lui faisait trouver assez agréable le soin que prenait l'avocat de le bercer rudement, comme pour lui donner l'agréable conscience du repos de ses facultés. Peu à peu cependant l'idée lui vint de se rendre compte du lieu où il se trouvait. Il rouvrit les yeux, regarda le poêle, puis se retourna pour interroger les sombres parois de la salle.

— Le diable m'emporte, dit-il, si je sais où je suis! Mais qu'est-ce que cela me fait au bout du compte? Aujourd'hui là, demain ailleurs! Telle est la vie.

— Prenez au moins la peine, lui dit l'avocat, de savoir devant qui vous êtes.

Assez satisfait de cette fière injonction, M. Goefle s'attendait à voir enfin la surprise, la terreur ou la confusion se peindre sur les traits du coupable; mais il attendit en vain. Cristiano se frotta les yeux, le regarda en souriant et lui dit du ton le plus affable : Vous avez une bonne figure, vous! Qu'est-ce que vous me voulez donc?

— Comment ce que je veux? s'écria M. Goefle indigné : je veux ma pelisse, mon bonnet, ma veste, mon linge, ma chaussure, enfin tout ce que vous m'avez pris pour vêtir et enjoliver votre aimable personne!

— Bah! bah! vous croyez ça? Vous rêvez, mon brave homme! dit l'aventurier en se soulevant sur son siége et en regardant avec étonnement sa garde-robe d'emprunt; puis, se mettant à rire au souvenir encore confus de son aventure: — Ma foi! monsieur Goefle, dit-il, car c'est au respectable et célèbre monsieur Goefle que j'ai l'honneur de parler, n'est-ce pas?...

— Tout me porte à le croire, monsieur. Et puis après?

— Et puis après, reprit Cristiano en se levant tout à fait et en ôtant de dessus sa tête le bonnet du docteur avec une courtoisie parfaite, j'ai à vous demander un million de pardons, tout en reconnaissant que je n'en mérite pas un seul. Que voulez-vous, monsieur? je suis jeune, je suis au dépourvu pour le moment. Une idée romanesque m'a conduit au bal cette nuit; je n'avais pas sous la main d'autre mise décente que celle-ci, envoyée à point par la Providence. Je suis un homme très propre et très sain, et d'ailleurs, s'il ne vous convenait pas de remettre des habits portés par moi, je suis sûr de pouvoir vous les acheter demain pour le prix que vous voudrez bien y mettre.

— Bon! je vous trouve plaisant! Me prenez-vous pour un marchand d'habits?

— Non certes, mais je serais désolé d'être pris pour un voleur. Je n'en ai pas l'habitude.

— Pardieu! je vois bien que vous êtes un honnête garçon,... très étourdi par exemple! Et quand je me fâcherais, la chose n'en serait pas moins faite. Je vois bien que vous n'êtes pas malsain, pardieu! vous êtes d'une carnation magnifique... Et quels cheveux!... Ah! mon gaillard, je reconnais l'odeur de ma poudre!... Mais comment diable êtes-vous allé au bal sans invitation, car vous n'avez pas une tenue de voyage qui annonce...

— Que j'appartienne à la bonne compagnie, n'est-ce pas?... Oh! dites, je ne suis pas susceptible à cet endroit-là.

— Après tout, je n'en sais rien : l'habit ne fait pas l'homme. Vous avez la main très aristocratique. Voyons tout de suite : qui êtes-vous? Si c'est un roman, j'aime les histoires romanesques, et si c'est un secret,... eh bien! votre figure me plaît, et je vous promets une discrétion... d'avocat, c'est tout dire.

— Je ne doute pas de votre discrétion, monsieur Goefle, répondit Cristiano, et d'ailleurs il n'y a pas de secret dans ma vie que je ne puisse dire à un homme d'esprit et à un homme de bien; mais mon histoire est un peu longue, je vous en avertis, et le poêle ne chauffe plus guère... Et puis, à vous dire vrai, quoique j'aie bien soupé la nuit dernière, j'ai toujours l'appétit ouvert aussitôt que les yeux, et je sens déjà des tiraillemens...

— Et moi donc, dit M. Goefle, moi qui ai l'habitude de prendre mon thé à la crème dans mon lit, en m'éveillant! Ce balourd d'Ulphilas m'a complétement délaissé! Voici sur la table les mêmes mets qui s'y trouvaient hier soir.

— Grâce à moi, monsieur Goefle, car je reconnais le jambon et le poisson que j'ai dérobés dans la cuisine de ce bon M. Ulph..... Comment l'appelez-vous?

— Ulph pour Ulphilas. C'est très bien dit. Ici on abrége tous les noms, on les rend monosyllabiques, dans la crainte apparemment que quand on appelle les gens, la moitié des mots ne gèle en l'air. Si c'est à vous cependant que je dois d'avoir pu souper hier, il faut conclure que ledit Ulph m'eût laissé mourir de faim, hé! hé! dans cette chambre où il y a une histoire de ce genre?... C'est donc pour lui faire mériter sa réputation que le drôle voulait me livrer au même supplice?

— Est-ce la baronne Hilda qui est morte ici de faim, monsieur Goefle?

— Tiens! vous avez entendu parler de cela? C'est un conte, Dieu merci. Songeons à déjeuner. Je vais appeler.

— Non, monsieur Goefle; sans doute Ulph va venir. D'ailleurs, si quelque chose vous manque, j'irai vous le chercher. Il n'est rien de tel que de faire soi-même son menu et son choix; mais ce jambon d'ours ou de sanglier, cette langue fumée et ce gibier rôti, toutes choses que vous avez à peine entamées hier soir, ne vous disent-ils plus rien ce matin?

— Si fait, si fait, et il y a là plus que nous ne mangerons à nous deux. Or donc, puisque le couvert est tout mis, déjeunons, hein?

— Je ne demande que ça; mais permettez que je cherche un coin pour faire ma toilette, ou plutôt pour la défaire, car me voilà toujours...

— Dans mes vêtemens? je le vois parbleu bien. Restez-y, puisque vous y êtes; seulement ôtez la pelisse et remettez l'habit, ou bien vous allez étouffer en mangeant.

Cristiano commença par remplir le poêle de combustible, après quoi, s'étant lavé les mains et la figure avec beaucoup de soin et de décence dans un coin de la salle, il revint découper les mets froids avec une sorte de *maëstria*.

— C'est drôle, lui dit M. Goefle, vous avez toutes les manières de ce que l'on appelle en France, je crois, un parfait gentilhomme, et pourtant vous avez là-bas une casaque...

— Qui sent l'accident et non la misère, répondit tranquillement l'aventurier. Il y a huit jours, j'étais fort proprement nippé, et je n'aurais pas été embarrassé de me présenter au bal.

— C'est possible, reprit M. Goefle en s'asseyant et en commençant à manger à belles dents, de même qu'il est fort possible que vous me prépariez un de ces contes où excellent les aventuriers en voyage. Ça m'est égal, pourvu que le vôtre soit amusant!

— Voyons, dit Cristiano en souriant, dans quelle langue souhaitez-vous que je fasse mon récit?

— Parbleu! en suédois, puisque c'est votre langue! Vous êtes Suédois, et même Dalécarlien, je le vois bien à votre figure.

— Je ne suis pourtant pas Suédois, mais plutôt Islandais.

— Plutôt?... Vous n'en êtes pas sûr?

— Pas le moins du monde. Aussi, comme le latin est la langue universelle, si vous voulez...

Et Cristiano se mit à parler un latin élégant et correct avec la plus grande facilité.

— C'est très bien, cela! dit l'avocat, qui l'écoutait avec une bienveillante attention; mais votre prononciation italienne me retarde un peu pour vous suivre en latin.

— Il en sera peut-être de même en grec et en allemand? reprit Cristiano, qui se mit à parler la langue morte et la langue vivante avec la même aisance et la même correction, mêlant à ces échan-

tillons de son savoir des citations qui montraient en lui un homme versé dans les littératures anciennes et modernes.

— Bravo! s'écria le docteur; vous êtes un garçon fort instruit, je vois ça. Et le français, le savez-vous aussi?

— Le français et l'anglais à votre service, répondit Cristiano : on m'a fait apprendre tout cela, et mon goût me portait à l'étude des langues.

— Eh bien! racontez en français, dit M. Goefle, qui n'était guère moins polyglotte que Cristiano; j'aime l'Italie, mais j'adore la France! C'est notre alliée, utile ou non; c'est surtout l'antithèse de l'esprit russe, que j'ai en exécration.

— Vive Dieu! et moi aussi, je suis anti-russe depuis que je suis en Suède, et particulièrement depuis hier soir; mais à présent j'ai à vous prier, monsieur le docteur, de ne pas me prendre pour un pédant : si j'ai osé faire montre de mes petites connaissances devant un professeur de la faculté de Lund, c'est qu'en remarquant la manière dont je découpais proprement le jambon, vous vous étiez demandé intérieurement si je n'étais pas un ex-Frontin de bonne maison, tombé dans la disgrâce et cherchant à faire des dupes.

— Tiens! vous avez deviné que cette idée me traversait la tête? Eh bien! je m'en confesse, et je vois de reste maintenant que si vous avez eu de l'emploi dans les bonnes maisons, ce n'est toujours pas à titre de laquais.

— Eh! mon Dieu! monsieur, dit Cristiano, laquais ou professeur, c'est un peu la même chose, à un échelon de plus ou de moins, dans l'esprit de certaines gens.

— Non, pas en Suède, mon ami; diable! non, il n'en est pas ainsi.

— Je le sais, monsieur : votre pays est porté aux études sérieuses et nulle part les connaissances humaines ne sont plus noblement encouragées dans leur développement; mais ailleurs il arrive souvent...

Ici Cristiano fut interrompu par l'entrée d'Ulphilas, qui apportait le déjeuner, et qui, en voyant la table servie, s'arrêta stupéfait.

— Tu le vois, ignorant! lui cria gaiement M. Goefle, qui devina le motif de sa surprise : mon *kobold* m'a servi à ta place, et c'est bien heureux pour moi, puisque depuis douze heures tu m'avais si complétement oublié.

Ulph ou Ulf (car l'un et l'autre s'écrivent suivant les traductions), essaya de se justifier; mais il avait cherché de telles consolations, la veille au soir, dans la bouteille, qu'il avait l'esprit complétement appesanti, et se rendait difficilement compte des motifs qu'il avait eus pour délaisser son hôte. Aux approches du jour, Ulf se sentait

ordinairement calme, et quand se levait le tardif soleil d'hiver, il en avait pour cinq heures environ à n'être ni plus poltron ni plus maladroit qu'un autre. Ses trop nombreuses libations faisaient bien encore sentir leur effet sur sa cervelle engourdie, mais, comme il n'en remplissait pas moins toutes ses fonctions domestiques avec la régularité d'une machine, cet état n'avait rien de fâcheux pour les autres et rien d'inquiétant pour lui-même. Il balbutia en dialecte dalécarlien quelques mots de surprise flegmatique en voyant les mets étalés sur la table et un inconnu attablé avec le docteur.

— Allons, sers monsieur comme moi-même, lui dit celui-ci; c'est un de mes amis avec qui je veux bien partager mon logement.

— C'est bien, monsieur, répondit Ulf; je ne dis pas le contraire, mais c'est le cheval...

— Cheval toi-même! s'écria Cristiano, qui savait déjà quelques mots dalécarliens, et qui se sentit menacé d'une terrible révélation.

— Oui, monsieur, cheval moi-même, reprit Ulf avec résignation; mais le traîneau...

— Quoi, le traîneau? dit le docteur; l'as-tu nettoyé? As-tu pansé mon cheval?

Le mot *cheval* frappant encore l'oreille de Cristiano, il se tourna vers Ulf et le regarda à la dérobée d'une si terrible manière, que le pauvre hébété perdit la tête, bégaya et répondit : — Oui, oui, monsieur, cheval, traîneau! Soyez tranquille.

— Or donc déjeunons! dit le docteur rassuré. Apporte-nous du tabac, Ulf, et laisse la bouilloire tranquille. Nous ferons le thé nous-mêmes.

Ulf se pencha vers le poêle pour poser convenablement sa bouilloire. Cristiano l'y suivit, comme pour surveiller l'opération, et, se penchant vers lui, il lui dit en dalécarlien, dans l'oreille, avec un nouveau regard terrifiant : — *Cheval, traîneau, château neuf, vite!* Ulf s'imagina que dans son reste d'ivresse il avait déjà reçu des ordres qu'il avait oublié d'exécuter. Il se hâta d'aller chausser ses patins, et courut au château neuf pour se mettre en quête de Loki au travers du tumulte des écuries, encombrées de palefreniers et de quadrupèdes.

Le docteur en droit ne mangeait pas gloutonnement comme le docteur ès-sciences Stangstadius. Il prenait son temps pour savourer et juger chaque mets en vertu de principes raisonnés sur l'appropriation de l'art culinaire aux besoins élevés des estomacs d'élite. Au bout d'une demi-heure de causerie expérimentative sur ce sujet, lui et Cristiano se regardèrent et trouvèrent mutuellement un reflet rosé sur leurs figures. — Enfin! dit le docteur, voilà le soleil sorti de l'horizon. — Il regarda sa montre. — Neuf heures trois quarts,

dit-il; allons, cette montre de Mora ne va pas mal! Voyez, ceci est de fabrique indigène. Nos Dalécarliens font de tout; ils fabriquent eux-mêmes tous leurs ustensiles, depuis le plus élémentaire jusqu'au plus compliqué... Mais n'éteignez pas la bougie, elle nous sera commode pour fumer, et puis j'aime assez, en hiver, à voir la clarté solaire et la clarté artificielle des appartemens lutter ensemble dans un pêle-mêle de tons douteux et fantastiques... Tiens, la pendule sonne! Vous l'avez donc remontée hier soir?

— Certainement. Vous ne vous en étiez pas aperçu?

— Je ne me suis aperçu de rien. Je dormais debout, ou je rêvais. J'ai peut-être rêvé même que j'entrais ici et que je soupais! n'importe. Savez-vous faire le thé?

— Non, mais le café dans la perfection.

— Eh bien! faites-le, je me charge du thé.

— Vous aimez cette boisson fade et mélancolique?

— Oui, en la coupant d'un bon tiers d'eau-de-vie ou de vieux rhum.

— Alors c'est différent. J'admire, monsieur le docteur, que nous soyons servis ici comme nous le serions à Paris ou à Londres.

— Eh bien! pourquoi pas? sommes-nous au bout du monde? Nous n'avons que six heures de navigation pour être en Prusse, où l'on vit comme à Paris.

— Oui, mais au fond de cette province, à soixante ou quatre-vingts lieues dans les terres, et dans un pays si pauvre...

— Si pauvre! vous croyez qu'un pays est pauvre parce qu'il est peu propre à la culture? Vous oubliez que chez nous le dessous de la terre est plus riche que le dessus, et que les mines de la Dalécarlie sont le trésor de la Suède. Vous voyez que cette région, qui touche à la Norvége, est médiocrement peuplée, et vous en concluez qu'elle ne pouvait l'être davantage. Sachez que, si l'état savait et pouvait s'y mieux prendre, il y aurait dans nos richesses minérales de quoi centupler la prospérité et le nombre des habitans. Un jour peut-être tout ira mieux, si nous pouvons nous tirer des griffes de l'Angleterre, qui nous pressure de ses intrigues, et des tenailles de la Russie, qui nous paralyse avec ses menaces. En attendant, sachez, mon enfant, que, s'il y a des pauvres sur la terre, ce n'est pas la faute de cette généreuse terre du bon Dieu, tant calomniée par l'ignorance, l'apathie ou les fausses notions des hommes qui l'habitent. Ici on se plaint de la rigueur de l'hiver et de la dureté du rocher; mais le cœur de la terre est chaud! qu'on y descende, et l'on trouvera partout, oui, partout, j'en réponds, le précieux métal qui se ramifie sous nos pieds en veines innombrables. Avec nos métaux, nous pourrions acheter toutes les recherches, tout le luxe, toutes les produc-

tions de l'Europe, si nous avions assez de bras pour amener nos richesses à la surface du sol. On se plaint de la terre, et ce sont toujours les bras qui manquent! c'est bien plutôt elle qui devrait se plaindre de nous!

— Dieu me préserve de médire de la Suède, cher monsieur Goefle! Je dis seulement que de vastes espaces sont incultes et déserts, et que, la sobriété des rares habitans aidant, le voyageur ne trouve chez eux pour tout régal que du gruau et du lait, nourriture saine à coup sûr, mais peu propre à enflammer l'imagination et à retremper le caractère.

— Voilà encore où vous vous trompez complétement, mon cher! Ce pays-ci est ce qu'on peut appeler la tête et le cœur de la Suède, une tête exaltée pleine de poésies étranges et de rêves sublimes ou gracieux, un cœur ardent, généreux, où bat la grosse artère du patriotisme. Vous savez bien l'histoire de ce pays?

— Oui, oui! Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Charles XII, tous les héros de la Suède, ont trouvé des hommes au fond de ces montagnes, alors que le reste de la nation était asservi ou corrompu. C'est de ce glorieux coin de terre, de cette Helvétie du Nord, que sont sortis dans toutes les grandes crises la foi, la volonté, le salut de la patrie.

— A la bonne heure! Eh bien! convenez donc que la bouillie d'avoine et la roche aride et glacée peuvent engendrer et nourrir des poètes et des héros!

En parlant ainsi, le docteur en droit serra autour de lui sa moelleuse douillette ouatée, et versa dans son thé brûlant et bien sucré un demi-flacon de rhum de première qualité. Cristiano savourait un moka exquis, et tous deux se mirent à rire de leur enthousiasme pour le froid de la montagne et le gruau des chaumières.

— Ah! dit M. Goefle en reprenant son sérieux, c'est que nous sommes des hommes dégénérés! Il nous faut des excitans, des toniques, à nous autres! C'est ce qui prouve que le plus habile et le plus haut famé d'entre nous ne vaut pas le dernier paysan de ces montagnes sauvages!... Mais voyez si cet animal d'Ulphilas nous apportera du tabac! Ce garçon-là est une véritable brute!

Cristiano se mit encore à rire, et M. Goefle, voyant qu'il ne pouvait sans inconséquence faire l'éloge de la sobriété et de l'égalité en ce moment-là, prit le parti de s'apaiser en voyant le pot à tabac à côté de lui. Ulf l'avait apporté en vertu de sa précision mécanique, et n'avait pas su le lui dire en raison de son manque absolu de spontanéité.

— Eh bien! voyons, dit M. Goefle en se renversant dans le fauteuil pour digérer commodément, tout en fumant une magnifique

pipe turque dont il appuya la capsule sur une des saillies du poêle, tandis que Cristiano, tantôt debout, tantôt assis, tantôt à cheval sur sa chaise, fumait sa petite pipe de voyage avec plus de hâte et moins de recueillement; voyons, mon camarade problématique, racontez-moi, s'il se peut, votre véridique histoire.

— La voici, dit Cristiano... Je me nomme, ou du moins l'on me nomme *Cristiano del Lago.*

— Christian ou Chrétien du Lac? Pourquoi ce nom romantique?

— Ah voilà! *chi lo sa?* comme on dit chez nous. C'est tout un roman où il n'y a sans doute pas un mot de vrai. Je vous le dirai tel qu'il m'a été raconté à moi-même.

« Dans un pays que j'ignore, au bord d'un lac petit ou grand, dont je n'ai jamais su le nom, une dame laide ou belle, riche ou pauvre, noble ou roturière, mit au monde, par suite d'un amour légitime ou d'un accident regrettable, un enfant dont il était apparemment très nécessaire de cacher l'existence. A l'aide d'une corde et d'un panier (ce détail est précis), cette dame ou sa confidente descendit le pauvre nouveau-né dans un bateau qui se trouvait là par hasard ou par suite d'une convention mystérieuse. Ce qu'il advint de la dame, nul n'a pu me le dire, et où m'en serais-je enquis? Quant à l'enfant, il fut porté fort secrètement je ne sais où et nourri je ne sais comment jusqu'à l'âge de sevrage, époque à laquelle il fut encore porté, je ne sais par qui, dans un autre pays... »

— Je ne sais lequel! dit en riant M. Gœfle. Voilà des renseignemens un peu vagues, et je serais fort embarrassé, avec cela, de vous faire gagner votre cause!

— Ma cause?

— Oui; je suppose que vous plaidiez pour reconquérir votre nom, vos droits, votre héritage!

— Oh! soyez tranquille, monsieur Gœfle, reprit Cristiano, vous n'aurez jamais rien à plaider pour moi. Je ne suis pas atteint de la folie ordinaire des aventuriers à naissance mystérieuse, qui, tout au plus, veulent bien consentir à être fils de rois, et passent leur vie à chercher par le monde leur illustre famille, sans jamais se dire qu'ils lui seraient probablement plus incommodes qu'agréables. Quant à moi, si je suis par hasard de noble famille, je l'ignore et ne m'en soucie guère. Cette indifférence fut partagée ou plutôt me fut inspirée par mes parens adoptifs.

— Et qui furent vos parens adoptifs?

— Je n'ai connu et ne me rappelle ni ceux qui me reçurent de la fenêtre dans le bateau, ni ceux qui me mirent en nourrice, ni ceux qui me portèrent en Italie, toutes gens dont je ne saurais rien vous dire, et qui peut-être étaient une seule et même famille, ou une seule

et même personne. Je n'ai connu pour véritables parens adoptifs que le signor Goffredi, antiquaire et professeur d'histoire ancienne à Pérouse, et son excellente femme Sofia Goffredi, que j'ai aimée comme une mère.

— Mais d'où et de qui ces braves Goffredi vous tenaient-ils en dépôt? Ils ont dû vous le dire...

— Ils ne l'ont jamais su. Ils possédaient une petite fortune, et, n'ayant pas d'enfans, ils avaient plusieurs fois manifesté l'intention d'adopter un pauvre petit orphelin. Un soir de carnaval, un homme masqué se présenta devant eux et tira de dessous son manteau l'individu qui a l'honneur de vous parler, lequel ne se souvient pas le moins du monde de l'aventure et ne put rien expliquer, vu qu'il parlait une langue que personne ne pouvait comprendre.

— Mais, dit l'avocat, qui écoutait ce récit avec l'attention qu'il eût apportée à examiner une cause judiciaire, quelles paroles prononça l'homme masqué en vous présentant au professeur Goffredi et à sa femme?

— Les voici telles qu'on me les a rapportées : « Je viens de loin, de très loin! Je suis pauvre; j'ai été forcé de dépenser en route une partie de l'argent qui m'avait été confié avec cet enfant. J'ai cru devoir le faire, ayant reçu l'ordre de le conduire loin, très loin de son pays et du mien. Voici le reste de la somme. J'ai appris que vous cherchiez un enfant, et je sais que vous le rendrez heureux et instruit. Voulez-vous prendre ce pauvre orphelin? »

— Le professeur accepta?

— Il accepta l'enfant et refusa l'argent. Si je cherche un enfant à élever, dit-il, c'est pour lui faire du bien et non pour qu'il m'en fasse.

— Et il n'eut pas la curiosité de s'informer...

— Il ne put s'informer que d'une chose, à savoir si personne ne viendrait lui réclamer l'enfant, parce qu'il le voulait *bien à lui,* et ne se souciait pas de s'y attacher pour se le voir enlever un jour ou l'autre. L'inconnu jura que jamais personne ne me réclamerait, et la preuve, dit-il, c'est que je l'ai amené de plus de cinq cents lieues d'ici, afin que toute trace de lui fût à jamais perdue. L'enfant, dit-il, courrait les plus grands dangers, même ici peut-être, si l'on pouvait savoir où il est. Ne me faites donc pas de questions, je ne vous répondrais pas. — Et il insista pour que l'on prît la petite somme, qui se montait à une valeur de deux ou trois cents sequins.

— En monnaie d'Italie?

— En monnaie d'or étrangère, mais de différens pays, comme si l'inconnu eût traversé toute l'Europe et pris le soin de réaliser la somme avec toute sorte de pièces, afin de dérouter les recherches et suppositions.

« On lui objecta qu'il était pauvre, il l'avait dit, et tout son extérieur l'annonçait. On trouvait juste qu'il fût indemnisé d'une longue route et de la peine qu'il avait prise d'exécuter ponctuellement les ordres relatifs à mon éloignement; mais il refusa cette offre avec une obstination austère. Il disparut très brusquement, disant, pour se soustraire aux questions, qu'il reviendrait le lendemain. Cependant il ne revint pas; on ne l'a jamais revu, on n'a jamais entendu parler de lui, et je restai ainsi confié, ou, pour mieux dire, abandonné, grâce au ciel, aux soins de M. et Mme Goffredi. »

— Mais l'histoire du lac, de la fenêtre et du bateau, où diable l'avez-vous prise?

— Attendez! Quand j'eus cinq ou six ans (je paraissais en avoir quatre ou cinq quand je fis mon entrée à Pérouse sous le manteau de l'homme masqué), je fis une chute, et l'on me crut tué. C'était peu de chose; mais parmi les amis de ma famille adoptive qui venaient s'informer de moi, il se glissa un petit Juif, baptisé ou non, qui faisait commerce d'objets d'art et d'antiquailles avec les étrangers, et qui était fixé à Pérouse. Mes parens n'aimaient pas ce Juif parce qu'il était Juif, et qu'on a, en Italie comme ici, de grandes préventions contre cette race. Il s'informa de moi avec sollicitude et demanda même à me voir pour s'assurer de mon état.

« Un an plus tard, comme nous avions passé l'été à la campagne, il vint, dès notre retour en ville, s'informer encore de moi et voir par ses yeux si j'avais grandi et si j'étais bien portant. On s'étonna alors tout à fait, et on lui demanda quelle sorte d'intérêt il me portait, en le menaçant de lui fermer la porte s'il ne donnait une explication satisfaisante de sa conduite, car on m'aimait déjà, et on craignait que je ne fusse enlevé par ce Juif. Il avoua alors ou il inventa de dire qu'il avait par hasard donné asile à l'homme masqué le jour où il m'avait apporté dans la ville, et qu'il lui avait arraché diverses confidences relatives à moi. Ces confidences vagues, invraisemblables et ne menant à rien, sont celles que je vous ai dites au commencement de mon histoire, et auxquelles il n'y a pas lieu probablement d'accorder la moindre créance. Ma mère adoptive ne fit que s'en amuser; mais, trouvant dans l'aventure quelque chose de romanesque, elle me donna le surnom de *del lago*, qui est devenu pendant longtemps mon nom véritable. »

— Mais le nom de baptême Christian, Christin, Christiern, Chrétien ou Cristiano, qui vous l'avait donné?

— L'homme masqué, sans en ajouter aucun autre.

— Parlait-il italien, cet homme?

— Mal, et la peine qu'il avait eue à s'expliquer n'avait pas peu contribué au mystère qui m'enveloppait.

— Mais quel accent avait-il?

— Le professeur Goffredi ne s'était jamais occupé que de langues mortes; sa femme, très instruite aussi, connaissait beaucoup de langues vivantes : pourtant il lui fut impossible de dire à quelle nationalité on devait attribuer l'accent de l'homme masqué.

— Et le petit Juif, qu'en pensait-il?

— S'il en pensait quelque chose, il ne l'a jamais voulu dire.

— Vos parens étaient bien certains qu'il n'avait pas joué lui-même le rôle de l'homme masqué?

— Très certains. L'homme masqué était d'une taille ordinaire, et le Juif n'avait pas cinq pieds de haut. La voix, l'accent, n'avaient rien d'analogue. Je vois, monsieur Goefle, que, comme mes pauvres Goffredi, vous vous posez toute sorte de questions sur mon compte; mais qu'importe la solution, je vous le demande?

— Oui, au fait, qu'importe? répondit M. Goefle. Vous ne valez peut-être pas la peine que je me donne depuis une heure pour vous faire retrouver votre famille. Allons, c'est une préoccupation qui tient aux habitudes de ma profession; n'en parlons plus, d'autant que dans tout ce que vous m'avez dit il n'y a pas le moindre fait précis sur lequel on pût baser un échafaudage de déductions savantes et ingénieuses. Pourtant attendez. Que fit-on de la somme apportée par l'homme masqué?

— Mes braves parens, s'imaginant que ce pouvait être le prix d'un rapt, d'un crime quelconque, et jugeant que cela ne pouvait me porter bonheur, s'empressèrent de déposer toutes ces pièces étrangères dans le tronc des pauvres de la cathédrale de Pérouse.

— Mais vous parliez déjà, vous l'avez dit, une langue quelconque quand vous fûtes amené là?

— Sans doute, mais je l'oubliai vite, n'ayant plus personne à qui la parler. Je sais seulement qu'à un an de là, un savant allemand qui était en visite chez nous chercha à éclaircir le mystère. J'eus beaucoup de peine à retrouver quelques mots de mon ancienne langue. Le linguiste déclara que c'était un dialecte du Nord et quelque chose qui ressemblait à de l'islandais; mais ma chevelure noire démentait un peu cette version. On renonça à savoir la vérité. Le désir de ma mère adoptive était de me faire perdre tout souvenir d'une autre patrie et d'une autre famille. Vous pensez bien qu'elle n'eut pas de peine à y parvenir.

— Encore une question, dit M. Goefle. Je ne m'intéresse à un récit qu'autant que j'en saisis bien le point de départ. Ces souvenirs qui s'effacèrent naturellement, et que d'ailleurs on s'efforça de vous faire perdre, il ne vous en reste absolument rien?

— Il m'en reste quelque chose de si vague, que je ne saurais le

distinguer d'un rêve. Je crois voir un pays bizarre, sauvage, plus grandiose encore que celui-ci.

— Un pays froid?

— Cela, je n'en sais rien. Les enfans ne sentent guère le froid, et je n'ai jamais été frileux.

— Et quoi encore dans votre rêve? Du soleil ou de la neige?

— Je ne sais. De grands arbres, des troupeaux, des vaches peut-être.

— De grands arbres, ce n'est pas l'Islande. Et du voyage qui vous amena en Italie, que vous est-il resté?

— Absolument rien. Je crois que mon compagnon ou mes compagnons m'étaient inconnus au départ.

— Alors continuez votre histoire.

— C'est-à-dire que je vais la commencer, monsieur Goefle, car jusqu'ici je n'ai pu vous parler que des circonstances mystérieuses dont, comme disent les poètes, *mon berceau* fut environné. Je vais prendre le récit de ma vie au premier souvenir bien net qui m'ait frappé; ce souvenir, n'en soyez point scandalisé, monsieur Goefle, c'est celui d'un âne.

— D'un âne... Quadrupède ou bipède?

— D'un véritable âne à quatre pieds, d'un âne en chair et en os; c'était la monture favorite de la bonne Sofia Goffredi, et il s'appelait *Nino*, diminutif de Giovanni. Or cet âne me fut si cher, que j'ai donné à celui qui me sert maintenant pour porter mon bagage le nom de *Jean* en souvenir de celui qui fit les délices de ma première enfance.

— Ah! ah! vous avez un âne?... C'est donc celui qui m'a rendu visite hier soir?

— Et c'est donc vous qui l'avez fait mettre à l'écurie?

— Précisément. Il paraît que vous aimez les ânes?

— Fraternellement. Aussi je pense depuis un quart d'heure que le mien n'a peut-être pas déjeuné... Ulf en aura eu peur; il l'a peut-être chassé du château. L'infortuné erre peut-être en ce moment dans la glace et la neige, faisant retentir de sa voix plaintive les insensibles échos! Je vous demande pardon, monsieur Goefle, mais il faut que je vous quitte un moment pour m'enquérir du sort de mon âne.

— Drôle de corps! répondit M. Goefle. Eh bien! allez vite, et en même temps vous donnerez un coup d'œil à mon cheval, qui vaut bien votre âne, soit dit sans vous offenser; mais est-ce que vous allez courir comme ça à l'écurie avec mon habit de soirée et mes bas de soie?

— J'aurai si tôt fait!

— Du tout, du tout, mon garçon; d'ailleurs vous attraperiez du mal. Prenez mes bottes fourrées et ma pelisse; allez vite, et revenez de même.

Cristiano obéit avec reconnaissance, et trouva Jean de fort bonne humeur, toussant moins que la veille, et mangeant bien en compagnie de Loki, qu'Ulf venait de ramener du château neuf.

Ulf regardait l'âne avec stupeur; il commençait à se dégriser un peu et à soupçonner que l'animal tranquillement pansé par lui le matin n'était peut-être pas un cheval. Cristiano, qui avait appris la veille, en faisant la récolte de son souper, à quel poltron superstitieux il avait affaire, lui fit en italien, avec des gestes menaçans, des yeux terribles et une pantomime bizarre, les plus fantastiques menaces dans le cas où il ne respecterait pas son âne comme une divinité mythologique. Ulf épouvanté se retira en silence après avoir salué l'âne et son maître, le cerveau plein de réflexions qui ne pouvaient aboutir, et que les spiritueux du soir devaient résoudre en terreurs nouvelles et en imaginations de plus en plus étranges.

— Or donc, dit Cristiano en reprenant sa pipe, son récit et la chaise qu'il chevauchait dans la salle de l'ourse, l'âne de Mme Goffredi fut mon premier ami. Je crois que nul âne au monde, pas même le mien, n'eut jamais de si belles oreilles et une si agréable démarche. Ah! monsieur Goefle, c'est que la première fois que cette paisible allure et ces deux longues oreilles éveillèrent le sens de l'attention dans ma cervelle engourdie, je fus en même temps instinctivement frappé d'un des plus beaux spectacles de l'univers. C'était au bord d'un lac : les lacs, vous le voyez, jouent un rôle important dans ma vie; mais quel lac, monsieur! le lac de Pérouse, autrement dit de Trasimène! Vous n'avez jamais été en Italie, monsieur Goefle?

— Non, à mon grand regret; mais en fait de lacs nous en avons en Suède auprès desquels vos lacs italiens ressembleraient à des cuvettes.

— Je ne dis pas de mal de vos lacs, j'en ai vu déjà plusieurs. Ils sont beaux probablement en été. En hiver, avec leurs *mjelgars* (c'est ainsi, n'est-ce pas? que vous appelez ces immenses éboulemens sablonneux qui arrivent sur le rivage avec leurs arbres verts, leurs rochers et leurs bizarres déchirures), je conviens qu'ils sont encore très extraordinaires. Le givre et la glace qui enchaînent toutes ces formes étranges, et qui, du moindre brin d'herbe, font une guirlande de diamans; ces inextricables réseaux de ronces que l'on prendrait pour de savans et immenses ouvrages en verre filé; ce beau soleil rouge sur tout cela; ces cimes déchiquetées là-haut qui brillent comme des aiguilles de saphir sur la pourpre du ma-

tin,... oui, je reconnais que cette nature est grandiose, et que ce que je vois de cette fenêtre est un tableau qui m'éblouit, mais il m'éblouit, monsieur, et c'est là toute la critique que j'en veux faire. Il m'exalte, il m'élève au-dessus de moi-même... C'est beaucoup sans doute que l'enthousiasme; mais est-ce là toute la vie? L'homme n'a-t-il pas un immense besoin de repos, de contemplation sans effort, et de cette rêverie molle et délicieuse que nous appelons chez nous le *far niente?* Or c'est là-bas, sur le Trasimène, qu'on se sent magnifiquement végéter. C'est là que j'ai poussé tout tranquillement et sans crise violente, moi, fétu transporté de je ne sais quelle région inconnue sur ces rives bénies du soleil, sous le clair ombrage des vieux oliviers, et comme baigné incessamment dans un fluide d'or chaud!

« Nous avions (hélas, je dis *nous!*) une petite maison de campagne, une *villetta,* sur le bord d'un ruisseau appelé le *Sanguineto,* ou *Ruisseau de Sang,* en souvenir, dit-on, du sang versé et ruisselant par la campagne à la fameuse bataille de Trasimène. Nous passions là toute la belle saison dans une oasis de délices champêtres. Les ruisseaux ne charrient plus de cadavres, et les ondes du Sanguineto sont limpides comme le cristal. Pourtant mon brave père adoptif était absorbé par l'unique préoccupation de rechercher des ossemens, des médailles et des débris d'armures, que l'on trouve encore en grande quantité dans l'herbe et les fleurs sur les rives du lac. Sa femme, qui l'adorait (et elle avait bien raison), l'accompagnait partout, et moi, le gros garçon insouciant, que l'on daignait adorer aussi, je me roulais dans le sable tiède, ou je rêvais, balancé par le pas régulier de *Nino,* sur les genoux de mon aimable mère.

« Peu à peu je vis et compris la splendeur des jours et des nuits dans cette douce contrée. Ce lac est immense, non qu'il soit aussi étendu que le moindre des vôtres, mais parce que la grandeur n'est pas dans la dimension. La coupe de ses lignes est si vaste et son atmosphère si moelleuse à l'œil, que ses profondeurs lumineuses donnent l'idée de l'infini. Je ne puis me rappeler sans émotion certains levers et certains couchers de soleil sur ce miroir uni où se reflétaient des pointes de terre chargées de gros arbres arrondis et puissans, et les îlots lointains, blancs comme l'albâtre au sein des ondes rosées. Et la nuit, quelles myriades d'étoiles tremblotaient, sans confusion et sans secousses, dans ces eaux tranquilles! Quelles vapeurs suaves rampaient sur les collines argentées, et quelles mystérieuses harmonies couraient discrètement le long de la rive avec le faible remous de cette grande masse d'eau qui semblait craindre de troubler le sommeil des fleurs! Chez vous, convenez-en, monsieur Goefle, la nature est violente, même dans son repos d'hiver. Tout

dans vos montagnes porte la trace des cataclysmes perpétuels du printemps et de l'automne. Là-bas, toute terre est sûre de conserver longtemps sa forme, et toute plante de mûrir dans le sol où elle a pris naissance. On y respire en quelque sorte avec l'air la douceur des instincts, et l'éternel bien-être de la nature s'insinue dans l'âme sans la confondre et sans l'ébranler. »

— Vous avez la corde poétique, c'est fort bien vu, dit M. Goefle; mais les habitans de ces beaux climats ne sont-ils pas malpropres, paresseux et volontairement misérables?

— Dans toute misère, il y a moitié de la faute des gouvernans et moitié de celle des gouvernés; le mal n'est jamais d'un seul côté. C'est ce qui fait, je crois, que le bien ne se fait pas; mais, dans ces beaux climats, la misère engendrée par la paresse trouve son excuse dans la volupté de la vie contemplative. J'ai vivement senti, dès mon adolescence, le charme enivrant de cette nature méridionale, et je l'appréciais d'autant plus que je sentais aussi en moi des accès d'activité fiévreuse, comme si en effet je fusse né à cinq cents lieues de là, dans les pays froids, où l'esprit commande davantage à la matière.

— Donc vous n'étiez pas précisément paresseux?

— Je crois que je ne l'étais pas du tout, car mes parens me voulaient savant, et, par affection pour eux, je faisais de grands efforts pour m'instruire. Seulement je me sentais porté vers les sciences naturelles, en même temps que vers les arts et la philosophie, bien plus que vers les recherches ardues et minutieuses de mon savant Goffredi. Je trouvais ses études un peu oiseuses, et ne pouvais me livrer comme lui à une joie délirante, quand nous avions réussi à déterminer l'emploi d'une borne antique et à déchiffrer le sens d'une inscription étrusque. Il me laissa du reste parfaitement libre de suivre l'impulsion de mes aptitudes, et me fit la plus douce existence qu'il soit possible d'imaginer. Je dois entrer ici dans quelque détail sur cette époque de ma vie où, de l'enfance à la jeunesse, je sentis s'éveiller en moi les facultés de l'âme.

« Pérouse est une ville universitaire et poétique, une des belles et doctes cités de la vieille Italie. On peut y devenir à volonté savant ou artiste. Elle est riche en antiquités et en monumens de toutes les époques; elle a de belles bibliothèques, une académie des beaux-arts, des collections, etc. La ville est belle et pittoresque; elle compte plus de cent églises et cinquante monastères, tous riches en tableaux, manuscrits, etc. La place du Dôme est remarquable; c'est là qu'en face d'une riche cathédrale gothique, d'une fontaine de Jean de Pise, qui est un chef-d'œuvre, et d'autres monumens de diverses époques, se dresse un grand palais dans le style vénitien.

C'est un étrange et fier monument du XIIIe ou XIVe siècle, d'une couleur rouge sombre, enjolivé de noirs ornemens de fer, et percé avec cette irrégularité fantasque très méprisée depuis les lignes correctes et la pureté de goût de la renaissance.

« J'aimais de passion la dramatique physionomie de ce vieux palais, que M. Goffredi dédaignait comme appartenant à un âge de barbarie; il n'estimait que l'antique et les siècles nouveaux qui se sont inspirés de l'antique. Moi, je vous confesserai tout simplement l'immense ennui que tous ces chefs-d'œuvre de même famille, anciens et modernes, firent parfois planer sur mes sentimens d'admiration. Ce parti-pris de l'Italie de se recommencer elle-même et de rejeter les époques où son individualité s'est fait jour, entre l'absolutisme des empereurs et celui des papes, est tellement consacré dans l'opinion que l'on y passe pour un vandale, si on se permet d'avoir quelquefois de la perfection par-dessus les oreilles (1).

« J'étais naïf et spontané; je me fis bien des fois rembarrer avec mon amour pour tout ce que l'on appelait indistinctement le *gotico*, c'est-à-dire pour tout ce qui n'était pas du siècle de Périclès, d'Auguste ou de Raphaël. C'est même tout au plus si mon père adoptif consentait à admirer le dernier. Il ne s'enthousiasmait que pour les ruines de Rome, et lorsqu'il m'y eut conduit, il fut surpris et scandalisé de m'entendre dire que je ne voyais rien là qui pût me faire oublier cette royale fantaisie et ce groupe théâtral de notre *piazza del Duomo*, avec son grand palais rouge et noir, son assemblage de splendeurs variées, et ses petites ruelles tortueuses qui se précipitent tout à coup d'un air de mystère un peu tragique sous de sombres arcades.

« J'avais alors quinze ou seize ans, et je commençais à pouvoir expliquer mes goûts et mes idées. Je sus exposer à *mon père* comme quoi je sentais en moi des instincts d'indépendance absolue en matière de goût et de sentiment. J'éprouvais le besoin d'étendre mon admiration ou ma jouissance intellectuelle à tous les élans du génie ou de l'invention de l'homme, et il m'était impossible d'emprisonner ma sensation dans un système, dans une époque, dans une école. Il me fallait, en un mot, la liberté d'adorer l'univers, Dieu et l'étincelle divine donnée à l'homme, dans tous les ouvrages de l'art et de la nature.

« Ainsi, lui disais-je, j'aime le beau soleil et la sombre nuit, notre austère Pérugin et le fougueux Michel-Ange, les puissantes substructions romaines et les délicates découpures sarrasines. J'aime

(1) Cela est encore vrai pour beaucoup de gens. Au siècle dernier et au commencement de celui-ci, on avait pour les œuvres du moyen âge un mépris général.

notre paisible lac de Trasimène et la foudroyante cataracte de Terni. J'aime vos chers étrusques et tous vos sublimes anciens, mais j'aime aussi les cathédrales gréco-arabes, et, tout autant que la fontaine monumentale de Trevi, le filet d'eau qui court entre deux roches au fond de quelque solitude champêtre. Chaque chose nouvelle me paraît digne d'intérêt et d'attention, et toute chose m'est chère qui s'empare de mon cœur ou de ma pensée à un moment donné. Ainsi porté à me livrer à tout ce qui est beau et sublime, ou seulement agréable et charmant, je me sens effrayé des exigences d'un culte exclusif pour certaines formes du beau.

« Si vous trouvez cependant, lui disais-je encore, que je suis sur une mauvaise pente, et que ce besoin de développement dans tous les sens soit un dérèglement dangereux, je tâcherai de tout réprimer et de m'absorber dans l'étude que vous me choisirez. Avant tout, je veux être ce que vous souhaitez que je sois; mais vous, mon père, avant de me couper les ailes, examinez un peu s'il n'y a rien dans tout ce vain plumage qui mérite d'être conservé.

« M. Goffredi, quoique très exclusif dans ses études, était, quant au caractère, la plus généreuse nature que j'aie jamais rencontrée. Il réfléchit beaucoup sur mon compte, il consulta beaucoup la divine sensibilité de sa femme. Sofia Goffredi était ce qu'en Italie on appelle une *letterata,* non pas une femme de lettres, comme on l'entend en France, mais une femme lettrée, charmante, inspirée, érudite et simple. Elle m'aimait si tendrement qu'elle croyait voir en moi un prodige; à eux deux, ces excellens êtres décrétèrent qu'il fallait respecter mes tendances et ne pas éteindre ma flamme avant de savoir si c'était feu sacré ou feu de paille.

« Ce qui leur donna confiance en moi, c'est que cette disposition à laisser couler dans tous les sens ma source intellectuelle ne provenait pas d'une inconstance du cœur. J'aimais tous mes semblables avec candeur, mais je ne songeais pas à répandre ma vie au dehors. J'étais exclusivement attaché à ces deux êtres qui m'avaient adopté et que je préférais à tout. Leur société était mon plus grand, je pourrais dire mon unique plaisir en dehors des études variées qui me captivaient.

« Il fut donc décidé que mon âme m'appartenait, puisque c'était, à tout prendre, une assez bonne âme, et on ne m'imposa pas l'instruction universitaire dans toute sa rigueur. On me laissa chercher ma voie et donner libre carrière à l'énorme facilité dont j'étais doué. Fut-ce un tort? Je ne le crois pas. Il est bien vrai que l'on eût pu me doter d'une spécialité qui m'eût casé pour toujours dans un coin de l'art ou de la science, et que je n'eusse pas connu la misère; mais de combien de plaisirs intellectuels ne m'eût-on point privé!

Et puis qui sait si les idées positives et mes propres intérêts, bien définis à mes propres yeux, n'eussent pas desséché la religion de mon cœur et de ma conscience? Vous verrez tout à l'heure que Sofia Goffredi n'eut point lieu de regretter de m'avoir laissé être moi-même.

« Je m'étais persuadé d'abord que j'étais né littérateur. Sofia m'enseignait à faire des vers et de la prose, et, encore enfant, j'inventais des romans et rimais des comédies, que notre entourage admirait naïvement. J'eusse pu devenir très vain, car j'étais excessivement gâté par tous ceux qui venaient chez nous; mais ma Sofia me disait souvent que le jour où l'on est satisfait de soi-même on ne fait plus un seul progrès, et ce simple avertissement me préserva de la sottise de m'admirer. Je vis d'ailleurs bientôt que, pour être littérateur, il fallait savoir beaucoup de choses ou nager dans le vide des phrases. Je lus énormément; mais il arriva que, tout en m'instruisant dans l'histoire et dans les choses de la nature, je me perdis entièrement de vue, et, au lieu de butiner comme l'abeille pour faire du miel et de la cire, je m'envolai dans l'immensité des connaissances humaines pour le seul plaisir de connaître et de comprendre.

« C'est alors que je sentis de grands élans vers les sciences naturelles, et que ma prédilection pour cet emploi de ma vie s'établit dans mon cerveau comme une vocation mieux déterminée que la première. A cette ardeur de comprendre se joignit celle de voir, et je puis dire que deux hommes s'éveillaient en moi, l'un qui voulait découvrir les secrets de la création par amour pour la science, c'est-à-dire pour ses semblables, l'autre qui voulait savourer en poète, c'est-à-dire un peu pour lui-même, les beautés variées de la création.

« De ce moment, je m'épris de l'idée des lointains voyages. En m'absorbant dans les collections et les musées de Pérouse, je rêvais les antipodes, et la vue d'une petite pierre ou d'une petite fleur desséchée me transportait en imagination au sommet des grandes montagnes et au-delà des grandes mers. J'avais soif aussi de voir les grandes villes, les centres de lumière, les savans de mon époque, les collections étendues et précieuses. Sofia Goffredi m'avait enseigné le français, l'allemand et un peu d'espagnol. Je sentais la nécessité d'apprendre les langues du Nord et de n'être un étranger nulle part en Europe. J'appris l'anglais, le hollandais, le suédois surtout, avec une très grande rapidité. Ma prononciation était défectueuse, ou plutôt elle était nulle. Je m'abstenais de chercher la musique des langues que je ne pouvais entendre parler, comptant sur la justesse de mon oreille et sur une facilité naturelle que j'ai d'imiter les divers accens pour me mettre vite au courant de la

pratique quand besoin serait. L'événement n'a pas démenti mes espérances. Il ne me faut pas plus de quinze jours pour parler sans accent une langue que j'ai apprise seul avec mes livres.

« En même temps que j'apprenais les langues, j'apprenais aussi le dessin et un peu de peinture, pour être à même de fixer, par quelques études de ce genre, mes souvenirs de voyages, les sites, les hautes plantes, les costumes, les monumens, tout ce qui ne peut être emporté que dans l'esprit quand la main est inhabile et contrarie le sentiment intérieur. Et puis je lisais aussi les bons écrivains, afin de m'exercer à rédiger clairement et rapidement, car j'étais souvent choqué du style obscur et confus des livres de voyages, — si bien, monsieur Goefle, qu'à dix-huit ans j'étais tout préparé à devenir, sinon un savant, du moins un homme utile par son savoir, son activité, son aptitude au travail et ses facultés d'observation. Ce fut là le plus beau temps de ma vie, le mieux employé, le plus pur et le plus doux. Ah! s'il avait pu durer quelques années de plus, je serais un autre homme!

« M. Goffredi, qui, plongé dans ses recherches d'antiquaire, ne s'occupait pas directement de mon éducation, mais qui de temps en temps me faisait récapituler mes études et m'observait alors avec soin, prit confiance entière dans mon jugement, quand il se fut assuré que je ne perdais pas trop mon temps et ma peine. Il avait d'abord voulu me détourner d'embrasser trop de choses; mais, voyant que mes notions diverses se plaçaient sans trop de confusion dans ma cervelle, il se mit à rêver pour moi et avec moi tout ce que je rêvais. Lui-même avait voyagé avant son mariage, et il projetait une nouvelle tournée archéologique vers des points qu'il n'avait pas explorés. Il nourrissait ce projet surtout depuis un petit héritage qu'il avait fait récemment, et qui lui permettait de renoncer à son emploi de professeur à l'université. Il travaillait depuis dix ans à un ouvrage qu'il ne pouvait compléter sans voir le littoral de l'Afrique et certaines îles de la Grèce. Il faut vous dire qu'il avait le travail pénible et lent, faute d'un style clair et peut-être aussi d'une certaine netteté d'esprit dans l'exposé de ses ingénieuses déductions. C'était un génie à qui le talent manquait.

« Il fut satisfait de la manière dont je rédigeai quelques pages de son travail, et résolut de m'emmener, afin de me mettre à même d'écrire son ouvrage au retour. Je faillis devenir fou de joie quand il me fit part de cette détermination; mais ma joie se changea en tristesse à l'idée de laisser seule ma mère adoptive, cette adorable femme qui ne vivait que pour nous, et je demandai à rester avec elle.

« Elle m'en sut gré, mais elle trouva moyen de nous contenter

tous les trois en offrant de venir avec nous, et la proposition fut accueillie avec enthousiasme. On fit donc les préparatifs du départ comme ceux d'une fête. Hélas! tout nous souriait! *La Sofia* (vous savez que chez nous *le* ou *la* est un superlatif d'admiration et non un terme de mépris) avait l'habitude des longues courses. A la campagne, elle nous suivait partout. Active, courageuse, exaltée, elle ne fut jamais pour nous un embarras. Si nous nous sentions quelquefois las et abattus, elle relevait nos esprits et nous charmait par la gaieté ou l'énergie de son caractère. Elle était encore jeune et forte, et sa laideur disparaissait derrière son angélique sourire de tendresse et de bonté. Son mari la chérissait avec enthousiasme, et quant à elle, il lui était impossible d'admettre que Silvio Goffredi ne fût pas un demi-dieu, en dépit de sa maigreur, de son dos prématurément voûté et de ses distractions fabuleuses. Quelle âme pure et généreuse d'ailleurs dans ce corps fragile et sous ces dehors irrésolus et timides! Son désintéressement était admirable. Le travail auquel il sacrifiait son emploi et ses habitudes en était la preuve. Il savait bien que de tels ouvrages coûtent plus qu'ils ne rapportent, en Italie surtout, et il ne comptait pas sur le sien pour augmenter sa fortune; mais c'était sa gloire, le but et le rêve de toute sa vie.

« Ma pauvre mère était la plus impatiente de partir. Elle sentait une confiance absolue dans la destinée. Il fut décidé que nous commencerions par visiter les îles de l'Archipel.

« Permettez-moi de passer rapidement sur ce qui va suivre; le souvenir en est déchirant pour moi. En traversant une partie de l'Apennin à pied, mon pauvre père se heurta contre un rocher et se blessa légèrement à la jambe. Malgré nos supplications, il négligea la plaie et continua de marcher les jours suivans. Il faisait une chaleur écrasante. Quand nous arrivâmes au bord de l'Adriatique, où nous devions nous embarquer, il fut forcé de prendre quelques jours de repos, et nous obtînmes qu'il se laissât visiter par un chirurgien. Quelle fut notre épouvante lorsque la gangrène fut constatée! Nous étions dans un village, loin de tout secours intelligent. Ce chirurgien de campagne, qui ressemblait à une sorte de barbier, parlait tranquillement de couper la jambe. L'eût-il sauvé ou tué plus vite? En proie à d'horribles perplexités, ma mère et moi, nous ne savions que résoudre. Mon père, avec un courage héroïque, demandait l'amputation, et prétendait faire le tour du monde avec une jambe de bois. Nous n'osions le livrer au scalpel d'un boucher. Je pris le parti de courir à Venise : nous n'en étions qu'à cinquante lieues. Je pris un cheval que je laissai fourbu le soir, pour en acheter un autre à la hâte et continuer ma course. J'arrivai rompu, mais vivant. Je m'adressai à un des premiers hommes de l'art; je le décidai à me

suivre, offrant tout ce que possédait la Sofia. Nous prîmes une chaloupe pour descendre le littoral. Nous arrivâmes avec une célérité qui me remplissait d'espoir et de joie. Hélas, monsieur! je vivrais mille ans que le souvenir de ce jour affreux me serait, je crois, aussi amer qu'aujourd'hui! Je trouvai Silvio Goffredi mort, et Sofia Goffredi folle! »

— Pauvre garçon! dit M. Goefle en voyant un ruisseau de grosses larmes jaillir des yeux de Cristiano.

— Allons! allons! dit celui-ci en les essuyant à la hâte, on ne devrait pas se laisser surprendre par ces émotions-là; c'est la preuve qu'on les chasse un peu trop de sa pensée, et elles s'en vengent tout d'un coup en reprenant leurs droits.

« L'habile médecin que j'avais amené ne put guérir ma mère, ni même me donner l'espoir qu'elle guérirait. Seulement il étudia la nature de son délire et m'enseigna le moyen d'empêcher les crises de fureur. Il fallait satisfaire tous ses désirs pour peu qu'ils eussent une apparence de raison, et, quant aux autres, il fallait tâcher de prendre sur elle l'ascendant et même l'autorité qu'un père exerce sur son enfant.

« Je la ramenai à Pérouse avec le corps de notre pauvre ami, que nous fîmes embaumer afin de le porter dans le mausolée que sa femme rêvait pour lui au bord du lac de Trasimène. Ce que je souffris dans mon cœur pour ramener ainsi mon père mort et ma mère folle dans ce pays que nous avions quitté si gaiement, il n'y avait pas trois semaines, est impossible à dire. Au départ, Sofia riait et chantait tout le long du chemin; au retour, elle riait et chantait encore, mais de quel air lugubre et de quelle voix déchirante! Il me fallait la conduire, la raisonner, l'amuser et la persuader comme un enfant, cette femme si intelligente et si forte, que la veille encore je regardais comme mon guide et mon appui, car j'avais à peine dix-neuf ans, moi, monsieur Goefle!

« Quand les restes de Silvio Goffredi furent déposés dans la tombe, sa veuve fut calme, et l'on pourrait même dire que dans ce calme excessif et subit se manifesta l'accomplissement de sa funeste destinée. Je perdis tout espoir en reconnaissant qu'elle était devenue pour ainsi dire étrangère à elle-même. Une seule idée l'absorbait, c'était le monument qu'elle voulait faire élever à son cher Silvio. Dès lors il ne fallut lui parler ni l'occuper d'autre chose. Toute espèce de travail pour mon compte me devint impossible, car elle ne dormait pas et me laissait à peine le temps de dormir quelques heures, je ne dirai pas chaque jour, mais chaque semaine. Il ne fallait pas songer à la confier un seul instant à d'autres soins que les miens. Avec tout autre que moi, elle s'irritait et tombait

dans des crises épouvantables; avec moi, elle n'eut pas un seul accès de fureur ou de désespoir. Elle m'entretenait sans cesse non de son mari, — il semblait qu'elle n'en eût pas conservé le moindre souvenir particulier, et qu'il fût devenu pour elle un être de raison qu'elle n'avait jamais vu, — mais de l'épitaphe, des emblèmes, des statues dont elle voulait décorer sa tombe.

« Elle me fit bien dessiner deux ou trois milliers de projets; le dernier lui plaisait toujours pendant une ou deux heures, après quoi il fallait tout changer comme indigne de la mémoire du *mage,* c'est ainsi qu'elle appelait son cher défunt. Aucun emblème ne répondait à ses idées abstraites et confuses : absorbée dans de profondes méditations, elle venait m'ôter des mains le crayon qu'elle m'y avait mis, et me faisait recommencer, sous prétexte de modification légère, un sujet tout opposé. Vous pensez bien que, la plupart du temps, ces sujets étaient irréalisables, et ne présentaient aucun sens. Comme elle s'inquiétait et s'agitait quand j'y changeais quelque chose, je pris le parti de lui obéir consciencieusement. J'ai eu des cartons pleins de compositions bizarres qui suffiraient à rendre fou quiconque voudrait se les expliquer.

« Quand elle avait passé ainsi plusieurs heures, elle m'emmenait voir les essais en marbre qu'elle avait commmandés à tous les statuaires du pays. Il y en avait plein la cour et plein le jardin, et aucun ne lui convenait dès qu'elle le voyait exécuté.

« Une autre préoccupation, que je dus et voulus satisfaire à tout prix, ce fut la matière à employer pour ce monument imaginaire. Elle fit venir des échantillons de tous les marbres et de tous les métaux connus; on exécuta des maquettes de sculpture et de fonderie en si grande quantité que la maison ne pouvait plus les contenir. Il y en avait jusque sur les lits, et les voyageurs, prenant notre maison pour un musée, venaient la visiter et nous demander l'explication des sujets bizarres qu'ils voyaient représentés. La pauvre Sofia se plaisait à les recevoir et à leur expliquer ses idées. Ils s'éloignaient alors, peinés et attristés d'être venus là, quelques-uns riant et haussant les épaules. Les misérables! leur ironie me faisait l'effet d'un crime.

« Cependant nos ressources s'épuisaient. M. Goffredi avait laissé à sa femme l'entière jouissance de sa petite fortune, dont je devais hériter un jour. Un conseil de famille s'assembla, autant dans mon intérêt, disait-on, que pour se conformer aux intentions de mon père à mon égard. Un avocat décida qu'il fallait faire prononcer l'interdiction de la pauvre Sofia, faire défense aux artistes, fondeurs, praticiens et fournisseurs de matières coûteuses, de lui rien livrer, et aviser, quant à elle, à la faire entrer dans une maison d'aliénés,

puisqu'inévitablement cette contrariété amènerait chez elle l'état de paroxysme et de fureur dangereuse pour les autres. »

— L'avocat avait raison, dit M. Goefle; ce parti était douloureux, mais nécessaire.

— Je vous demande bien pardon, monsieur Goefle; mais j'en jugeai autrement. Étant l'unique héritier de Goffredi, j'avais le droit de laisser manger mon bien par ma tutrice.

— Non! vous n'aviez pas ce droit-là. Vous étiez mineur; la loi protége ceux qui ne peuvent se protéger eux-mêmes.

— C'est ce qui me fut dit; mais j'étais si bien en état de me protéger moi-même, que je menaçai l'avocat de le jeter par les fenêtres, s'il ne renonçait à son infâme proposition. Mettre ma mère dans une maison d'aliénés! Il fallait donc m'y enfermer aussi, moi, dont elle ne pouvait se passer un seul instant, et qui serais mort d'inquiétude en la sachant livrée à des soins mercenaires! La priver du seul amusement qui pût exercer sur elle l'influence d'un rassérénement pour ainsi dire magique! lui arracher le droit de manifester et d'endormir ses regrets par des édifices ruineux, insensés, je le veux bien, mais qui ne faisaient de tort ni de mal à personne! Et qu'importait notre maison pleine de tombeaux à M. l'avocat gras et fleuri? Qui le forçait de venir s'apitoyer sur l'argent dépensé en pure perte, ou se moquer des aberrations de douleur de la pauvre veuve? Je tins bon, la famille me blâma, l'avocat me déclara insensé; mais ma mère resta tranquille.

— Ah! ah! mon garçon, dit M. Goefle en souriant, c'est ainsi que vous traitez les avocats, vous?... Tenez, donnez-moi donc une poignée de main, ajouta-t-il en regardant Cristiano avec des yeux humides d'attendrissement et de sympathie.

Cristiano serra les mains du bon Goefle, et les porta à ses lèvres à la manière italienne.

— J'accepte votre bonté pour moi, dit-il, mais je n'accepterais pas d'éloges sur ma conduite. Elle était si naturelle, voyez-vous, que toute préoccupation personnelle dans ma situation eût été infâme. Ne vous ai-je donc pas dit combien j'avais été aimé, choyé, gâté par ces deux êtres dont je me sentais véritablement le fils, autant par les entrailles que par le cœur? Ah! j'avais été heureux, bien heureux, monsieur Goefle! et je n'aurai jamais le droit, quelque désastre qui puisse m'arriver, de me plaindre de la Providence. Je n'avais pas mérité tout ce bonheur-là avant de naître. Ne devais-je pas tâcher de le mériter après avoir un peu vécu?

— Et que devint la pauvre Sofia? dit M. Goefle après avoir rêvé quelques instans.

— Hélas! je me promettais de vous raconter mon histoire aussi

gaiement que possible, et voilà que je n'ai pas su effleurer le côté douloureux de mes souvenirs! Je vous en demande pardon, monsieur Goefle; je vous ai attristé, et je ferais aussi bien de vous dire tout simplement que la pauvre Sofia n'est plus.

— Sans doute, puisque vous voilà ici. Je vois bien que vous ne l'eussiez jamais quittée; mais connut-elle la misère avant de mourir? Je veux tout savoir.

— Grâce au ciel, elle ne manqua jamais de rien. Je ne sais ce qui fût advenu si, toute la fortune mangée, il m'eût fallu la quitter pour lui gagner de quoi vivre; mais ce n'est pas de cela que je m'inquiétais, car je la voyais, malgré son air calme, dépérir rapidement.

« ... Au bout d'environ deux ans, elle me prit la main un soir que nous étions assis en silence au bord du lac : — Cristiano, me dit-elle avec un son de voix extraordinaire, je crois que j'ai la fièvre; tâte-moi le pouls et dis-moi ce que tu en penses? — C'était la première fois, depuis son malheur, qu'elle s'occupait de sa santé. Je sentis qu'elle avait une fièvre violente. Je la fis rentrer, j'appelai son médecin. — Elle est fort mal en effet, me dit-il; mais qui sait si ce n'est pas une crise favorable qui s'opère? Depuis son malheur, elle n'avait pas eu la fièvre.

« Je n'espérais pas. Ma mère tomba dans une profonde somnolence. Aucun remède n'opéra le moindre effet : elle s'éteignait visiblement. Quelques instans avant de mourir, elle parut retrouver des forces et s'éveiller d'un long rêve. Elle me pria de la soulever dans mes bras et me dit à l'oreille d'une voix éteinte : — Je te bénis, Cristiano! tu es mon sauveur; je crois que j'ai été folle, je t'ai tourmenté; Silvio me l'a reproché tout à l'heure. Je viens de le voir là, et il m'a dit de me lever, de marcher et de le suivre. Aide-moi à sortir de ce tombeau où j'avais la manie de m'enfermer... Viens!... le navire met à la voile... partons!... — Elle fit un suprême effort pour se soulever, et retomba morte dans mes bras.

« Je ne sais trop ce qui se passa pendant plusieurs jours; il me parut que je n'avais plus rien à faire dans la vie, puisque je n'avais plus que moi-même à garder.

« Je réunis dans la même tombe les restes de mes parens bien-aimés, j'y fis poser la plus simple et la plus blanche de toutes les pierres tumulaires amoncelées dans notre habitation; j'y gravai moi-même leurs noms chéris sans autre épitaphe. Vous pensez bien, hélas! que j'avais pris en horreur toutes les formules et tous les emblèmes. Quand je rentrai dans la maison, on vint me dire qu'elle n'était pas à moi, mais aux créanciers. Je le savais; j'étais si bien préparé d'avance à quitter cette chère petite retraite, que j'avais déjà fait machinalement mon paquet en même temps que l'ense-

velisseuse roulait le drap mortuaire autour du pauvre cadavre. Je laissai la liquidation aux mains de la famille, j'avais eu assez d'ordre dans ma prodigalité pour savoir que s'il ne me restait rien, du moins je ne laissais aucune dette derrière moi.

« J'allais quitter la maison quand le petit Juif dont je vous ai parlé se présenta. Je pensais qu'il venait tâcher d'acquérir à bas prix quelques-unes des précieuses antiquailles de la collection de M. Goffredi, qui allait être mise aux enchères; mais s'il y songea, il eut la délicatesse de ne m'en point parler, et, comme je l'évitais, il me suivit dans le jardin, où j'allais cueillir quelques fleurs, seul souvenir matériel que je voulusse emporter. Là, il me mit dans la main une bourse assez bien garnie et voulut s'enfuir sans me donner d'explication.

« Je pensais si peu à d'autres parens que ceux que je venais de perdre, que je crus à quelque aumône dont ce Juif était l'intermédiaire, et que je jetai la bourse loin de moi pour le forcer à venir la reprendre. Il revint en effet sur ses pas, et, la ramassant, il me dit : — Ceci est à vous, bien à vous. C'est de l'argent que je devais aux Goffredi et que je vous restitue.

« Je refusai. Il se pouvait que cette petite somme fût nécessaire pour parfaire quelque appoint dans les dettes de la succession. Le Juif insista. — Ceci vient de vos véritables parens, me dit-il, c'est un dépôt qui m'était confié, et que je me suis engagé à vous remettre quand vous en auriez besoin.

— Je n'ai besoin de rien, lui répondis-je; j'ai de quoi aller à Rome, où les amis de M. Goffredi me trouveront de l'occupation. Rassurez mes parens sur mon compte. Je présume qu'ils ne sont pas riches, puisqu'ils n'ont pu me faire élever sous leurs yeux. Remerciez-les de leur souvenir et dites-leur qu'à l'âge où je suis, avec l'éducation que j'ai reçue, ce sera bientôt à moi de les assister, s'ils ont besoin de moi. Qu'ils se fassent connaître ou non, j'accepterai cette tâche avec plaisir. Ils m'avaient mis en de si bonnes mains, et, grâce à ce choix, j'ai été si heureux, que je leur dois une vive reconnaissance.

« Tels étaient mes sentimens, monsieur Goefle; je ne me fardais point, car tels ils sont encore. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'accuser et d'interroger ceux qui m'ont donné la vie, et je ne comprends pas les bâtards qui se plaignent de n'être pas nés dans une condition de leur choix, comme si tout ce qui vit n'avait pas été de tout temps destiné à vivre, et comme si ce n'était pas Dieu qui nous appelle ou nous envoie en ce monde dans les conditions qu'il lui plaît d'établir.

— Vos parens ne sont plus, me répondit le petit Juif. Priez pour eux et recevez l'offrande d'un ami.

« Comme c'était sa troisième réponse, différente de la seconde et de la première, j'éprouvai une secrète défiance. — Est-ce vous par hasard, lui dis-je, qui prétendez être cet ami et venir à mon secours?

— Non, dit-il, je suis un mandataire fidèle, et rien de plus.

— Eh bien! dites à ceux qui vous ont choisi que je leur rends grâce, mais que je n'accepte rien, pas plus des amis qui se montrent que de ceux qui se cachent. Avez-vous quelque chose à me révéler avec l'autorisation de ma famille?

— Non, rien, répondit-il, mais plus tard probablement. Où allez-vous demeurer à Rome?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! moi, je le saurai, reprit-il, car je ne dois pas vous perdre de vue. Adieu, et souvenez-vous que si vous tombiez dans la disgrâce, l'argent que vous voyez là est à vous, et qu'il suffira de m'avertir pour que je vous en tienne compte.

« Il me sembla que cet homme parlait avec sincérité en ce moment; mais il se pouvait que ce ne fût qu'un de ces spéculateurs hardis qui vont au-devant des nécessiteux dans l'espoir de les rançonner plus tard. Je le remerciai froidement et partis les mains presque vides.

« Je ne m'embarrassai guère de ce que j'allais devenir. Il ne fallait plus songer aux voyages, mais bien à trouver un emploi quelconque pour vivre. Quoique depuis longtemps il ne m'eût pas été permis de continuer à m'instruire, grâce à une excellente mémoire je n'avais rien oublié. Mes petites connaissances étaient assez variées, et les élémens des choses étaient assez positifs dans ma tête pour qu'il me fût possible d'entreprendre avec succès l'éducation particulière d'un jeune garçon. Je désirai surtout cette fonction dans l'espoir que j'avais de continuer mes études en prenant sur mon sommeil.

« Mon père avait eu les relations les plus honorables dans la province que nous habitions; mais, chose étrange, ma conduite à l'égard de Mme Goffredi fut jugée romanesque et peu digne d'un homme sérieux. Je m'étais laissé ruiner; c'était tant pis pour moi : j'avais mauvaise grâce à demander un emploi, moi, connu pour un dissipateur aveugle, pour une espèce de fou! Je ne devais donc pas songer à être placé à Pérouse. A Rome, un des amis de mon père me fit entrer, en qualité de précepteur, chez un prince napolitain qui avait deux fils paresseux et sans intelligence, plus une fille bossue, coquette et d'humeur amoureuse. Au bout de deux mois, je demandai mon congé pour me soustraire aux œillades de cette héroïne de roman dont je ne voulais pas être le héros.

« Je trouvai à Naples un autre ami de mon père, un savant abbé,

qui me plaça dans une famille moins opulente, mais beaucoup plus désagréable, et avec des élèves beaucoup plus obtus que les précédens. Leur mère, peu jeune et peu belle, me prit vite en grippe parce que je ne me faisais pas illusion sur ses charmes. Je ne me piquais pas d'une vertu farouche, je ne m'attribuais pas le droit de vouloir débuter en amour avec une déesse, je savais me contenter de beaucoup moins; mais, la maîtresse de la maison fût-elle passable, je ne voulais pas être l'amant d'une femme qui me commandait et me payait. Je m'en fus retrouver mon savant abbé et lui conter mes ennuis. Il se prit à rire en disant : — C'est votre faute; vous êtes beau garçon, et cela vous rend trop difficile.

« Je le suppliai de me faire entrer chez un veuf ou chez des orphelins. Après quelques recherches, il me déclara qu'il tenait mon affaire. Le jeune duc de Villareggia avait perdu père et mère; il n'avait ni sœurs ni tantes. Élevé chez un oncle cardinal, il avait besoin non d'un gouverneur, il en avait un, mais d'un professeur de langues et de littérature : je fus agréé. Là, ma position devint agréable et même lucrative. Le cardinal était un homme de savoir et d'esprit; son neveu, âgé de treize ans, était fort bien doué et d'un caractère aimable. Je m'attachai beaucoup à lui, et lui fis faire de rapides progrès, tout en étudiant beaucoup moi-même, car j'avais un logement à moi, et toutes mes soirées libres pour me livrer au travail. Le cardinal était si content de moi que, pour me retenir exclusivement et m'empêcher de prendre d'autres élèves, il me rétribuait assez largement.

« Ma conduite fut studieuse et régulière pendant environ un an; j'avais eu tant de chagrin et je sentais si bien mon isolement dans la société, que je prenais la vie au sérieux peut-être plus qu'elle ne le mérite. J'aurais pu tourner au pédant, si le cardinal ne se fût attaché à me pousser spirituellement et gracieusement à la légèreté et à la corruption du siècle. Il me fit homme du monde, et je ne sais trop si je dois lui en savoir gré. J'en vins peu à peu à perdre beaucoup de temps pour ma toilette, mes amourettes et mes plaisirs. Le palais du prélat était le rendez-vous des beaux esprits du cru et des individualités brillantes de la ville. On ne me demandait pas de moraliser mon élève, mais d'orner son esprit de choses agréables et légères. On ne me demandait, à moi, que d'être aimable avec tout le monde. Ce n'était pas difficile au milieu de gens frivoles et bienveillans; je devins *charmant*, plus charmant qu'il ne convenait peut-être à un orphelin sans appui, sans fortune et sans avenir.

« Je menai peu à peu une vie assez dissolue, et pendant quelque temps je me trouvai sur la pente du mal, encouragé et comme poussé en bas par tout ce qui m'environnait, retenu seulement par

le souvenir de mes parens et la crainte de devenir indigne du nom qu'ils m'avaient laissé, car je dois vous dire que, par son testament, mon père adoptif m'avait intimé l'ordre de m'appeler Cristiano Goffredi, et c'est sous ce nom que j'étais connu à Naples. C'était une excellente recommandation pour moi que ce nom honorable auprès des personnes graves et sensées; mais j'oubliai trop vite que ce nom roturier devait m'imposer une grande prudence et une grande réserve dans mes rapports avec la jeunesse titrée que je coudoyais chez le cardinal. Je me laissai aller aux prévenances de l'intimité. On me savait gré de n'avoir ni la gaucherie ni l'austérité d'un pédagogue de profession. On m'invitait, on m'entraînait. J'étais de toutes les parties de plaisir de la plus brillante jeunesse.

« Le cardinal me félicitait de savoir concilier les soupers, les bals et les veilles avec l'exactitude et la lucidité que j'apportais toujours à l'enseignement de son neveu; mais moi, je voyais bien et je sentais bien que je ne cultivais plus assez mon intelligence, que je m'arrêtais en route, que je m'habituais insensiblement à n'être qu'un beau parleur et un talent creux, que je tournais trop au comédien de société et au poète de salon, que je ne faisais sur mon traitement aucune économie en vue de ma liberté et de ma dignité futures, que j'avais trop de beau linge sur le corps et pas assez de poids dans la cervelle, enfin que je m'étais laissé prendre entre deux lignes parallèles, le désordre et la nullité, et que je risquais fort de n'en jamais sortir.

« Ces réflexions, que je chassais le plus souvent, me rendaient cependant parfois très soucieux. Au fond, ces plaisirs, qui m'enivraient, ne m'amusaient pas. J'avais connu chez mes parens et avec eux de plus nobles jouissances et des amusemens plus réels. Je me retraçais tous les souvenirs de ces charmantes promenades que nous avions faites ensemble, avec un but sérieux qui trouvait toujours des satisfactions pures, et, dans l'activité fiévreuse de ma nouvelle vie, je me sentais languir et retomber sur moi-même, comme au sein d'une accablante oisiveté. Je me mettais à rêver la grande existence des lointaines excursions, et je me demandais, en voyant ma bourse constamment à sec, si je n'eusse pas mieux fait de consacrer à la satisfaction de mes véritables goûts physiques et de mes véritables besoins intellectuels le fruit de mon travail, gaspillé en divertissemens qui laissaient mon corps accablé et mon âme vide. Puis je me sentais tout à coup étranger à ce monde léger, à cette société asservie, à ce climat énervant, à cette population paresseuse, enfin à tout ce milieu où je ne tenais point par les racines vitales de la famille. Je me sentais à la fois plus actif et plus recueilli. Je pensais aussi, malgré mes vingt-trois ans et ma misère, à me ma-

rier pour avoir un chez moi, un but de réforme, un sujet de préoccupation; mais le cardinal, à qui je confiais mes accès d'inquiétudes morales, me plaisantait et me traitait de fou. — Tu as trop bu ou trop travaillé hier soir, me disait-il; ton cerveau se remplit de vapeurs. Dissipe-les en allant voir la *Cintia* ou la *Fiammetta,* et surtout ne te marie pas avec elles.

« J'aimais le cardinal : il était bon et enjoué; mais, bien qu'il me traitât paternellement et sans morgue, je voyais trop qu'il était plus aimable qu'aimant, qu'il savait rendre son entourage agréable, et que j'y étais pour quelque chose, mais qu'il n'était pas homme à me supporter longtemps près de lui, si je tombais dans la mélancolie et si je devenais ennuyeux.

« Je tâchai de m'étourdir et de m'oublier dans le bien-être présent, de vivre au jour le jour sans souci du lendemain comme tout ce qui m'entourait. Je ne pus y parvenir. L'ennui augmenta, le dégoût se prononça ouvertement. Je me sentais rassasié d'amours faciles, d'engouemens sensuels partagés sans combat par des femmes de tous les rangs. Pour moi, pauvre roturier, ces plaisirs avaient eu d'abord l'attrait de bonnes fortunes. En voyant que mon perruquier, qui était un fort beau garçon, avait autant de succès que moi, je pris les marquises en horreur. Je voulus quitter Naples. Je demandai au cardinal de m'envoyer vivre dans une de ses villas, en Calabre ou en Sicile. Je me serais fait intendant ou bibliothécaire n'importe où. J'avais soif de repos et de solitude. Il se moqua encore de mes projets de retraite. Il n'y croyait pas. Il ne me jugeait pas plus fait pour être intendant que pour être moine. Il avait sans doute raison, mais il eut bien tort, comme vous allez voir, de me retenir.

« Un autre neveu du cardinal revint de ses voyages et s'installa dans la maison. Autant le jeune Tito Villareggia était sympathique et bienveillant, autant son cousin Marco Melfi était sot, absurde, impertinent et vaniteux. Il fut désagréable à tout le monde et s'attira plusieurs duels pour son début. Il était grand ferrailleur et blessa ou tua ses adversaires sans recevoir d'égratignures, ce qui porta son outrecuidance à un excès insoutenable. Je me tins sur la réserve du mieux que je pus; mais un jour, poussé à bout par sa grossièreté provocante, je lui donnai un démenti formel et lui en offris réparation les armes à la main. Il refusa, parce que je n'étais pas gentilhomme, et, s'élançant sur moi, voulut me souffleter. Je le terrassai, et le laissai sans autre mal qu'un étouffement de fureur. L'esclandre fit grand bruit. Le cardinal me donna raison tout bas, et me pria de m'en aller bien vite me cacher dans une de ses terres jusqu'à ce que Marco Melfi fût reparti pour d'autres voyages.

« L'idée de me cacher me révolta. — Malheureux! me dit le cardinal. Ne sais-tu pas que mon neveu est *forcé* à présent de te faire assassiner? — Le mot *forcé* me parut plaisant. Je répondis au cardinal que je *forcerais* Marco à se battre avec moi. — Tu ne peux pas tuer mon neveu! me dit-il en me frappant avec gaieté sur la tête. Quand même tu serais assez habile pour cela, tu ne voudrais pas payer de la sorte l'amitié paternelle que je t'ai montrée? — Cette réflexion me ferma la bouche. Je rentrai chez moi et fis mes préparatifs de départ. J'aurais dû y mettre plus de mystère, mais je répugnais à paraître me sauver en cachette. Tout à coup, comme je sortais de ma chambre pour chercher une petite caisse dans le vestibule de la maison que j'habitais seul, deux bandits tombent sur moi, et se mettent en devoir de me garrotter. En me débattant, je les entraîne au bas de l'escalier; mais, comme j'allais leur échapper, la porte se ferme brusquement, et j'entends sous le vestibule intérieur une voix aigre qui s'écrie : — Courage, liez-le! Je veux qu'il périsse là, sous le bâton! — C'était la voix de Marco Melfi.

« L'indignation me donna en ce moment des forces surhumaines. Je luttai si énergiquement contre mes deux bandits, que je les mis hors de combat en peu d'instans. Alors, sans me soucier d'eux, je m'élançai vers Marco, qui, voyant échouer son entreprise, voulait se retirer. Je le collai contre la porte et lui arrachai l'épée qu'il voulait tirer pour se défendre. — Misérable! lui dis-je, je ne veux pas t'assassiner; mais tu te battras avec moi, et tout de suite! — Marco était faible et chétif. Je le forçai de remonter devant moi l'escalier, je le poussai dans ma chambre, dont je fermai la porte à double tour; je pris mon épée, et, lui rendant la sienne : — A présent, lui dis-je, défends-toi; tu vois bien qu'il faut quelquefois se battre avec un homme de rien! — Goffredi, me répondit-il en baissant la pointe de son épée, je ne veux pas me battre, et je ne me battrai pas. Je suis trop sûr de te tuer, et vraiment ce serait dommage, car tu es un brave garçon. Tu pouvais m'assassiner, et tu ne l'as pas fait. Soyons amis!...

« Confiant et sans rancune, j'allais prendre la main qu'il me tendait, lorsqu'il me porta vivement et adroitement de la main gauche un coup de stylet à la gorge. J'esquivai l'arme, qui glissa et me blessa à l'épaule. Alors je ne connus plus de frein : j'attaquai ce fourbe avec fureur et le forçai de se défendre. Nos armes étaient égales, et il avait sur moi l'avantage d'une adresse et d'une pratique dont je n'approchais certainement pas. Quoi qu'il en soit, je l'étendis mort à mes pieds. Il tomba l'épée à la main, sans dire une parole, mais avec un sourire infernal sur les lèvres. On frappait violemment à la porte, on la poussait pour l'enfoncer. Il se crut peut-être au moment d'être vengé. Moi, épuisé de lassitude et d'émotion, je sen-

tis que j'étais perdu, soit que les assassins fussent revenus de leur étourdissement, soit que les sbires eussent été avertis par eux de venir s'emparer de moi. Je rassemblai ce qui me restait de forces pour sauter par la fenêtre. Le saut n'était que d'une vingtaine de pieds, j'arrivai sans grand mal sur le pavé de la cour, et, serrant mon habit autour de moi, pour que le sang qui jaillissait de mon épaule ne marquât pas ma trace, je m'enfuis aussi loin que mes jambes purent me porter.

« Bien me prit de pouvoir gagner la campagne. Mon affaire était des plus mauvaises, s'étant passée sans témoins. Et qu'importait d'ailleurs que je fusse dans mon droit, que ma conduite eût été loyale et généreuse, que mon adversaire fût un lâche scélérat? Il était de l'une des premières familles du royaume, et la sainte inquisition n'eût fait qu'une bouchée d'un pauvre hère de mon espèce.

« Je trouvai un refuge pour la nuit dans une cabane de pêcheurs; mais je n'avais pas sur moi une obole pour payer l'hospitalité dangereuse que je réclamais. D'un autre côté, mes habits déchirés et souillés de sang ne me permettaient plus de me montrer dehors. Ma blessure, — grave ou non, je n'en savais rien, — me faisait beaucoup souffrir. Je me sentais faible, et je savais bien que toute la police du royaume était déjà en émoi pour m'appréhender au corps. Couché sur une mauvaise natte, dans une petite soupente, je pleurai amèrement, non sur ma destinée, je ne me serais pas permis cette faiblesse, mais sur la brusque et irréparable rupture de mes relations avec le bon cardinal et mon aimable élève. Je sentis combien je les aimais, et je maudis la fatalité qui m'avait réduit à ensanglanter cette maison où j'avais été accueilli avec tant de confiance et de douceur.

« Mais il ne s'agissait pas de pleurer, il s'agissait de fuir. Je pensai bien à aller trouver le petit Juif qui prétendait connaître mes parens ou les amis mystérieux qui veillaient sur moi, ou qui l'avaient chargé de le faire. J'ai oublié de vous dire que cet homme était venu se fixer à Naples, et que je l'avais plusieurs fois rencontré; mais rentrer dans la ville me parut trop périlleux : écrire au Juif, c'était risquer de me faire découvrir. J'y renonçai.

« Je ne vous ferai pas le récit des aventures de détail au milieu desquelles s'opéra mon évasion du territoire de Naples. J'avais réussi à échanger mes vêtemens en lambeaux contre des guenilles moins compromettantes. Je trouvais difficilement à manger; les hommes du peuple, sachant que l'on poursuivait *le vil assassin* d'un noble personnage, se méfiaient de tout inconnu sans ressources, et sans les femmes, qui en tout pays sont plus courageuses et plus humaines que nous, je serais mort de faim et de fièvre. Ma blessure me forçait de m'arrêter souvent dans les recoins les plus déserts que je pouvais

trouver, et là, privé des soins les plus élémentaires, j'envisageai plus d'une fois l'éventualité d'y rester, faute de pouvoir me relever et reprendre ma course. — Eh bien! croiriez-vous, monsieur Goefle, que, dans cette situation désespérée, j'éprouvais par momens des bouffées de joie, comme si, en dépit de tout, je savourais l'aurore de ma liberté reconquise? L'air, le mouvement, l'absence de contrainte, la vue des campagnes dont je pouvais maintenant espérer de franchir les horizons sans limites, tout, jusqu'à la rudesse de ma couche sur le rocher, me rappelait les projets et les aspirations du temps où j'avais réellement vécu.

« Enfin j'approchais sans accident de la frontière des états du pape, et comme je n'avais pas suivi la route de Rome, j'avais tout lieu d'espérer que, grâce à un détour dans les montagnes, je n'avais été signalé et suivi par aucun espion. Je m'arrêtai dans un village pour vendre ma marchandise, car il faut vous dire qu'ayant horreur de mendier, et me sentant irrité par les refus au point d'être tenté de battre les gens qui me renvoyaient brutalement, j'avais imaginé de me faire marchand.

— Marchand de quoi donc, dit M. Goefle, puisque vous n'aviez pas une obole?

— Sans doute, mais j'avais sur moi, au moment de ma fuite, un canif qui fut mon gagne-pain. Quoique je n'eusse jamais fait de sculpture, je connaissais assez bien les lois du dessin, et un jour, ayant rencontré sur ma route une roche très blanche et très tendre, j'eus l'idée d'en prendre une douzaine de fragmens que je dégrossis sur place, et qu'ensuite je taillai dans mes momens de repos en figurines de madones et d'angelots de la dimension d'un doigt de haut. Cette pierre ou plutôt cette craie étant fort légère, je pus me charger ainsi d'une cinquantaine de ces petits objets que je vendais, en passant dans les fermes et dans les maisons de paysans, pour cinq ou six baïoques pièce. C'était à coup sûr tout ce qu'elles valaient, et pour moi c'était du pain.

« Cette industrie m'ayant réussi pendant deux jours, j'espérais, en voyant que c'était jour de marché dans ce village, pouvoir me débarrasser sans danger de mon fonds de commerce; mais, comme je trouvais peu de chalands à cause de la concurrence que me faisait un Piémontais porteur d'un grand étalage de plâtres moulés, j'imaginai de m'asseoir par terre et de me mettre à travailler ma pierre avec mon canif à la vue de la population, bientôt rassemblée autour de moi. Dès lors j'eus le plus grand succès. La promptitude et probablement la naïveté de mon travail charmèrent l'assistance, et ces bonnes gens se livrèrent autour de moi, les femmes et les enfans surtout, à des démonstrations d'étonnement et de plaisir qui me firent du mouleur piémontais un rival jaloux et irrité. Celui-

ci m'interpella plusieurs fois avec grossièreté sans que je perdisse patience. Je voyais bien qu'il cherchait bataille pour me forcer à décamper, et je me contentai de me moquer de lui, en lui disant de faire lui-même ses statuettes, et de montrer ses talens à la compagnie : en quoi je fus fort applaudi. En Italie, le plus bas peuple aime tout ce qui sent l'art. Mon concurrent fut bafoué et traité de stupide machine, tandis qu'on me décernait à grand bruit le titre d'artiste.

« Le méchant drôle imagina une grande noirceur pour se venger. Il laissa choir exprès deux ou trois mauvaises pièces de son étalage, et fit de grands cris pour appeler les gardes de police qui circulaient dans la foule. Dès qu'il eut réussi à les attirer, il prétendit que j'avais ameuté la populace contre lui, qu'on l'avait poussé, au grand détriment de sa fragile marchandise; qu'il était un honnête homme, payant patente, et bien connu dans le pays, tandis que je n'étais qu'un vagabond sans aveu, et peut-être quelque chose de pis, qui sait? peut-être le *vil assassin du cardinal*. C'est ainsi que l'on racontait déjà l'événement arrivé à Naples, et c'est moi que l'on désignait de la sorte à l'animadversion publique et aux agens de la police. Le peuple prit mon parti; de nombreux témoins protestaient de mon innocence et de la leur propre. Personne n'avait heurté ou seulement touché l'étalage du mouleur. Le groupe qui m'entourait fit pacifiquement tête aux gardes, et s'ouvrit pour me laisser fuir.

« Mais s'il y avait là de braves gens, il y avait aussi des gredins ou des poltrons qui me désignèrent du doigt sans rien dire au moment où j'enfilais précipitamment une petite rue tortueuse. On me suivit; j'avais de l'avance, mais je ne connaissais pas la localité, et, au lieu de gagner la campagne, je me trouvai sur une autre petite place, au milieu de laquelle une baraque de marionnettes absorbait l'attention d'un assez nombreux auditoire. Je m'étais à peine glissé dans cette petite foule, que je vis les gardes en faire le tour et y jeter des regards pénétrans. Je me faisais le plus petit possible, et j'affectais de prendre grand intérêt aux aventures de Polichinelle, pour ne pas étonner les voisins qui me coudoyaient, lorsqu'une idée lumineuse surgit dans ma tête surexcitée. Bien conseillé par le danger qui me presse, je m'insinue toujours plus avant dans le groupe compacte et inerte que les gardes s'efforçaient de percer. J'arrive ainsi à toucher la toile de la baraque; je me baisse peu à peu; tout à coup je me glisse sous cette toile comme un renard dans un terrier, et je me trouve blotti presque entre les jambes de *l'operante* ou *recitante*, c'est-à-dire de l'homme qui faisait mouvoir et parler les marionnettes. »

— ...Vous savez ce que c'est, monsieur Goefle, qu'un théâtre de marionnettes?

— Parbleu! j'ai vu à Stockholm dernièrement celui de Christian Waldo.

— Vous l'avez vu... en dehors?

— Seulement; mais je me doute bien de l'intérieur, quoique celui-ci m'ait paru assez compliqué.

— C'est un théâtre à deux *operanti*, soit quatre mains, c'est-à-dire quatre personnages en scène, ce qui permet un assez nombreux personnel de *burattini*.

— Qu'est-ce que cela, *burattini?*

— C'est la marionnette classique, primitive, et c'est la meilleure. Ce n'est pas le *fantoccio* de toutes pièces qui, pendu au plafond par des ficelles, marche sans raser la terre ou en faisant un bruit ridicule et invraisemblable. Ce mode plus savant et plus complet de la marionnette articulée arrive, avec de grands perfectionnemens de mécanique, à simuler des gestes assez vrais et des poses assez gracieuses : nul doute que l'on ne puisse en venir, au moyen d'autres perfectionnemens, à imiter complétement la nature; mais en creusant la question je me suis demandé où serait le but, et quel avantage l'art pourrait retirer d'un théâtre d'automates. Plus on les fera grands et semblables à des hommes, plus le spectacle de ces acteurs postiches sera une chose triste et même effrayante. N'est-ce pas votre avis?

— Certainement; mais voilà une digression qui m'intéresse moins que la suite de votre histoire.

— Pardon, pardon, monsieur Goefle, cette digression m'est nécessaire. Je touche à une phase assez bizarre de mon existence, et il faut que je vous démontre la supériorité du *burattino* sur l'automate. Le *burattino*, cette représentation élémentaire de l'artiste comique, n'est, je tiens à vous le prouver, ni une machine, ni une marotte, ni une poupée : c'est un être.

— Ah! oui-dà! un être? dit M. Goefle en regardant avec étonnement son interlocuteur et en se demandant s'il n'était pas sujet à quelques accès de folie.

— Oui, un être! je le maintiens, reprit Cristiano avec feu; c'est d'autant plus un être que son corps n'existe pas. Le *burattino* n'a ni ressorts, ni ficelles, ni poulies : c'est une tête, rien de plus; une tête expressive, intelligente, dans laquelle... tenez! — Ici Cristiano s'en alla sous l'escalier et ouvrit une caisse d'où il tira une petite figure de bois garnie de chiffons, qu'il jeta par terre, releva, fit sauter en l'air et rattrapa dans sa main.

— Tenez, tenez, reprit-il, vous voyez cela? Une guenille, un copeau qui vous semble à peine équarri? Mais voyez ma main s'introduire dans ce petit sac de peau, voyez mon index s'enfoncer dans la

tête creuse, mon pouce et mon doigt du milieu remplir cette paire de manches et diriger ces petites mains de bois qui vous paraissent courtes, informes, ni ouvertes ni fermées, et cela à dessein, pour escamoter à la vue leur inertie. A présent prenons la distance combinée sur la grandeur du petit être. Restez là, et regardez.

En parlant ainsi, Cristiano monta en deux enjambées l'escalier de bois, se baissa de manière à cacher son corps derrière la rampe, éleva sa main sur cette rampe, et se mit à faire mouvoir la marionnette avec une adresse et une grâce infinies.

— Vous voyez bien, s'écria-t-il toujours gaiement, mais avec une conviction réelle; voilà l'illusion produite, même sans théâtre et sans décors! Cette figure, largement ébauchée et peinte d'un ton mat et assez terne, prend peu à peu dans son mouvement l'apparence de la vie. Si je vous montrais une belle marionnette allemande, vernie, enluminée, couverte de paillons et remuant avec des ressorts, vous ne pourriez pas oublier que c'est une poupée, un ouvrage mécanique, tandis que mon *burattino*, souple, obéissant à tous les mouvemens de mes doigts, va, vient, salue, tourne la tête, croise les bras, les élève au ciel, les agite en tout sens, salue, soufflette, frappe la muraille avec joie ou avec désespoir... Et vous croyez voir toutes ses émotions se peindre sur sa figure, n'est-il pas vrai? D'où vient ce prodige, qu'une tête si légèrement indiquée, si laide à voir de près, prenne tout à coup, dans le jeu de la lumière, une réalité d'expression qui vous en fait oublier la dimension réelle? Oui, je soutiens que, quand vous voyez le *burattino* dans la main d'un véritable artiste, sur un théâtre dont les décors bien entendus, la dimension, les plans et l'encadrement sont bien en proportion avec les personnages, vous oubliez complétement que vous n'êtes pas vous-même en proportion avec cette petite scène et ces petits êtres, vous oubliez même que la voix qui les fait parler n'est pas la leur. Ce mariage, impossible en apparence, d'une tête grosse comme mon poing et d'une voix aussi forte que la mienne s'opère par une sorte d'ivresse mystérieuse où je sais vous faire entrer peu à peu, et tout le prodige vient... Savez-vous d'où vient le prodige? Il vient de ce que ce *burattino* n'est pas un automate, de ce qu'il obéit à mon caprice, à mon inspiration, à mon entrain, de ce que tous ses mouvemens sont la conséquence des idées qui me viennent et des paroles que je lui prête, de ce qu'il est *moi* enfin, c'est-à-dire un être, et non pas une poupée.

Ayant ainsi parlé avec une grande vivacité, Cristiano descendit l'escalier, posa la marionnette sur la table, ôta son habit en demandant pardon à M. Goelle d'avoir trop chaud, et se remit à cheval sur sa chaise pour reprendre le fil de son histoire.

Pendant cette bizarre interruption, M. Goefle avait eu une attitude non moins comique. — Attendez donc! dit-il en prenant le *burattino;* tout ce que vous avez dit là est vrai et bien raisonné. Et maintenant je m'explique le plaisir extraordinaire que j'ai pris aux représentations de Christian Waldo; mais ce que vous ne me dites pas et ce que je vois clairement, c'est que ce bon petit personnage que je tiens là,... et que je voudrais bien faire remuer et parler... Allons, mon petit ami, ajouta-t-il en enfonçant ses doigts dans la tête et dans les manches du *burattino,* regarde-moi un peu... C'est cela, oui, tu es fort gentil, et je te vois de près avec plaisir. Eh bien! je te reconnais maintenant; tu es Stentarello, le jovial, le moqueur, le gracieux Stentarello, qui m'a tant fait rire, il y a quinze jours, à Stockholm. Et vous, mon garçon, ajouta encore M. Goefle en se tournant vers son hôte, bien que je n'aie jamais vu votre figure, je vous reconnais aussi parfaitement à la voix, à l'esprit, à la gaieté et même à la sensibilité; vous êtes Christian Waldo, le fameux *operante recitante* des *burattini* napolitains!

— Pour avoir l'honneur de vous servir, répondit Christian Waldo en saluant le docteur avec grâce, et si vous désirez savoir comment Cristiano del Lago, Cristiano Goffredi et Christian Waldo sont une seule et même personne, écoutez le reste de mes aventures.

— J'écoute, et à présent j'en suis très curieux; mais je veux savoir d'où vient ce nouveau nom de Christian Waldo?

— Oh! celui-là est tout nouveau en effet; il date de l'automne dernier, et il me serait difficile de vous dire pourquoi je l'ai choisi. Je crois qu'il m'est venu en rêve, comme une réminiscence de quelque nom de localité qui m'aurait frappé dans mon enfance.

— C'est singulier! n'importe. Vous m'avez laissé dans la baraque des *burattini,* sur la place de...

— De Celano, reprit Christian. Encore sur les rives d'un beau lac! Je vous assure, monsieur Goefle, que ma destinée est liée à celle des lacs, et qu'il y a là-dessous un mystère dont je saurai peut-être un jour le mot.

« Vous n'avez pas oublié que j'avais la police à mes trousses et que, sans la baraque de marionnettes, j'étais probablement pris et pendu. Or cette baraque était fort petite et ne pouvait guère contenir qu'un homme. Quand je vous ai demandé, à vous habitant d'un pays où ce divertissement tout italien n'est guère en usage et n'a peut-être été apporté que par moi, si vous saviez comment les baraques de *burattini* étaient agencées, c'était pour vous montrer ma situation entre les jambes de l'*operante*, lequel, occupé à faire battre *Pulcinella* avec le sbire, les mains et les yeux en l'air, et l'esprit également tendu à l'improvisation de son drame burlesque, n'avait

pas le loisir de voir et de comprendre ce qui se passait à la hauteur de son genou. Ce n'était donc pour moi qu'une minute de répit entre le dénoûment de la pièce et celui de ma destinée.

« Je sentis qu'il ne fallait pas attendre mon salut du hasard; je pris à terre deux *burattini* qui représentaient, par une singulière coïncidence avec ma situation, un bourreau et un juge, et, me serrant contre l'*operante*, je me levai près de lui, comme je pus; je posai les marionnettes sur la planchette, et, au risque de crever la toile de la baraque, j'introduisis à l'impromptu une scène inattendue dans la pièce. La scène eut un succès inimaginable, et mon associé, sans se déconcerter le moins du monde, la saisit au vol, et, quoique fort à l'étroit, soutint le dialogue avec une gaieté et une présence d'esprit non moins extraordinaires. »

— Merveilleuse et folle Italie! s'écria M. Goefle, ce n'est que là vraiment que les facultés sont si fines et si soudaines!

— Celles de mon compère, reprit Christian, étaient bien plus pénétrantes encore que vous ne l'imaginez. Il m'avait reconnu, il avait compris ma situation, il était résolu à me sauver.

— Et il vous sauva?

— Sans rien dire, et pendant que je faisais, à sa place, au public, le discours final, il m'enfonça un bonnet à lui sur la tête, me jeta une guenille rouge sur les épaules, me passa de l'ocre sur la figure; puis, dès que la toile fut baissée : Goffredi, me dit-il à l'oreille, prends le théâtre sur ton dos et suis-moi.

« En effet, nous traversâmes ainsi la place et sortîmes du village sans être inquiétés. Nous marchâmes toute la nuit, et, avant que le jour parût, nous étions dans la campagne de Rome. »

— Quel était donc, dit M. Goefle, cet ami dévoué?

— C'était un fils de famille, nommé Guido Massarelli, qui se sauvait, comme moi, du royaume de Naples. Son affaire était moins grave : il ne se soustrayait qu'à ses créanciers; mais il ne me valait pourtant pas, monsieur Goefle, je vous en réponds! Et cependant c'était un aimable jeune homme, un garçon instruit et spirituel, une nature séduisante au possible. Je l'avais connu intimement à Naples, où il avait mangé son héritage et s'était fait beaucoup d'amis. Fils d'un riche commerçant et doué de beaucoup d'intelligence, il avait reçu une bonne éducation. Il s'était lancé, comme moi, dans un monde qui devait le mener trop vite; il s'était vu bientôt sans ressources. Je l'avais nourri pendant quelque temps; mais, ne se contentant plus d'une existence modeste et ne se sentant pas le courage de travailler pour vivre, il avait fini par faire des dupes.

— Vous le saviez?

— Je le savais, mais je n'eus pas le courage de le lui reprocher

dans un moment où il me sauvait la vie. Il était, comme moi désormais, dans le plus complet dénûment. Il avait pris la fuite avec quelques écus dont il s'était servi pour acheter à un saltimbanque l'établissement de marionnettes qui ne lui servait pas tant à gagner sa vie qu'à cacher sa figure.

— Vois-tu, me dit-il, l'état que je fais maintenant est, de ma part, un trait de génie. Il y a déjà deux mois que je parcours le royaume de Naples sans être reconnu. Tu me demanderas comment je ne me suis pas sauvé plus loin : c'est que plus loin j'ai aussi des créanciers, et qu'à moins d'aller jusqu'en France, j'en trouverai toujours sur mon chemin. Et puis j'avais laissé à Naples de petites aventures d'amour qui me chatouillaient encore le cœur, et je me suis tenu dans les environs. Grâce à cette légère guérite de toile, je suis invisible au milieu de la foule. Tandis que tous les yeux sont fixés sur mes *burattini*, personne ne songe à se demander quel est l'homme qui les fait mouvoir. Je passe d'un quartier à l'autre, marchant debout dans ma carapace, et, une fois hors de là, nul ne sait si je suis le même homme qui a diverti l'assistance.

— Certes voilà une idée, lui répondis-je; mais que comptes-tu faire à présent?

— Ce que tu voudras, répondit-il. Je suis si heureux de te retrouver et de te servir que je suis prêt à te suivre où tu me conduiras. Je te suis plus attaché que je ne peux dire. Tu as toujours été indulgent pour moi. Tu n'étais pas riche, et tu as fait pour moi en proportion plus que les riches; tu m'as défendu quand on m'accusait, tu m'as reproché mes égaremens, mais en me peignant toujours à mes propres yeux comme capable d'en sortir. Je ne sais si tu as raison, mais il est certain que pour te complaire je ferai un effort suprême, pourvu que ce soit hors de l'Italie, car en Italie, vois-tu, je suis perdu, déshonoré, et il faut que j'aille à l'étranger, sous un autre nom, si je veux tenter une meilleure vie.

« Guido parlait d'un air convaincu, et même il versait des larmes. Je le savais bon, et je le crus sincère. Il l'était peut-être en ce moment. A vous dire le vrai, je me suis toujours senti une grande indulgence pour ceux qui sont généreux en même temps que prodigues, et Guido, à ma connaissance, avait été plusieurs fois dans ce cas-là. C'est vous dire, monsieur Goefle, que je ne confonds pas la libéralité avec le désordre égoïste, bien que j'aie péché maintes fois sur ce dernier chef, tant il y a que je me laissai persuader et attendrir par mon ancien camarade, par mon nouvel ami, et que nous voilà sur les terres papales, déjeunant frugalement ensemble, à l'ombre d'un bouquet de pins, et faisant un plan de conduite à nous deux.

« Nous étions aussi dénués l'un que l'autre; mais ma situation, plus grave légalement que la sienne, n'avait rien de désespéré. Il n'avait tenu qu'à moi de fuir sans tant de risques, de fatigues et de misères. Je n'aurais eu qu'à me réfugier hors de Naples, chez la première venue des personnes honorables qui m'y avaient témoigné de l'amitié, et qui certes auraient cru à ma parole en apprenant de quelle manière j'avais été forcé, en quelque sorte, de tuer mon lâche ennemi. Il était haï, et moi j'étais aimé. On m'eût accueilli, caché, soigné, et mis en mesure de quitter le pays par protection. Devant de hautes influences, la police, l'inquisition même, eût peut-être fermé les yeux. Cependant je n'avais pu me résoudre à prendre ce parti; la cause de mon insurmontable répugnance, c'était le manque d'argent et la nécessité d'accepter les premiers secours. J'avais joui chez le cardinal d'un assez beau traitement pour n'avoir pas le droit de partir les mains vides. Lui-même ne pouvait se douter de mon dénûment. J'aurais rougi d'avouer, non pas que j'étais sans argent, c'était le cas perpétuel des jeunes gens du monde que je fréquentais, mais que je n'étais pas en situation d'en avoir avant d'être mis en possession d'un nouvel emploi, et encore en supposant que j'y porterais une conduite plus prévoyante et plus régulière que je n'avais fait par le passé. Quant à ce dernier point, je voulais bien en prendre l'engagement vis-à-vis de moi-même; mais ma fierté ne pouvait se résoudre à le prendre vis-à-vis des autres en de semblables circonstances.

« Quand j'expliquai cette situation à Guido Massarelli, il s'étonna beaucoup de mes scrupules, et même il en prit quelque pitié. Plus il m'engageait cependant à aller demander des secours à mes amis de Rome, plus je sentais augmenter ma répulsion : elle était peut-être exagérée; mais il est certain qu'en me voyant assis côte à côte avec ce compagnon d'infortunes, je ne rougissais pas d'être réduit à manger de la graine de lupin avec lui, tandis que je serais mort de faim plutôt que d'aller avec lui demander à dîner à mes anciennes connaissances. Il avait tant abusé, lui, des demandes, des promesses, des repentirs stériles et des plaidoyers intéressans, que j'aurais craint de paraître jouer un rôle analogue au sien.

« Nous avons fait des sottises, lui dis-je, il faut savoir en subir les conséquences. Moi, je suis décidé à gagner la France par Gênes, ou l'Allemagne par Venise. J'irai à pied, récoltant ma vie comme je pourrai. Une fois dans une grande ville, hors de l'Italie, où je courrais toujours le danger de tomber, à la moindre imprudence, dans les mains de la police napolitaine, j'aviserai à trouver un emploi. J'écrirai au cardinal pour me justifier, à mes amis pour leur demander des lettres de recommandation, et je crois qu'après un peu

de misère et d'attente je me placerai honorablement. Si tu veux me suivre, suis-moi; je t'aiderai de tout mon pouvoir à faire comme moi, c'est-à-dire à travailler pour vivre honnêtement.

« Guido parut si bien décidé et si bien converti, que je ne me défendis plus de l'attrait de son intimité. J'avais pourtant bien remarqué qu'il n'y a souvent rien de plus aimable qu'une franche canaille, et que les caractères les plus sociables sont parfois ceux qui manquent le plus de dignité; mais il y a en nous un sot amour-propre qui nous fait croire à notre influence sur ces malheureux esprits-là, et quand ils nous prennent pour dupes, c'est aussi bien notre faute que la leur.

« Tous ces préliminaires étaient inévitables pour vous raconter sans autre réflexion ce qui va suivre.

« Il s'agissait donc de quitter l'Italie, c'est-à-dire de faire quelques centaines de lieues sans un denier en poche. Je promis à Guido d'en trouver le moyen, et le priai de me laisser seulement quelques jours de repos pour guérir ma blessure, qui s'envenimait cruellement. — Cherche ta vie en attendant, lui dis-je; je resterai là, avec un pain, dans un trou de rocher, auprès d'une source. C'est tout ce qu'il faut à un homme qui a la fièvre. Donnons-nous rendez-vous quelque part; je t'y joindrai quand je pourrai marcher. — Il refusa de me quitter, et se fit mon pourvoyeur et mon garde-malade avec tant de zèle et de soins ingénieux pour conjurer la souffrance et la misère, que je ne pus me défendre d'une sincère reconnaissance. Trois jours après, j'étais sur pied, et j'avais réfléchi.

« Voici le résultat de mes réflexions. Nous n'avions rien de mieux à faire que de montrer les marionnettes. Seulement il fallait rendre le métier plus lucratif et moins vulgaire. Il fallait sortir de l'éternel drame de *Pulcinella*, et improviser à deux, sur des canevas tout aussi simples, mais moins rebattus, des saynètes divertissantes. Guido avait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour cet exercice, et, au lieu de s'y livrer avec ennui et dégoût, il comprit qu'avec moi il y trouverait du plaisir, puisque c'est une règle générale qu'on n'amuse pas les autres quand on s'ennuie soi-même. En conséquence il m'aida à faire un théâtre portatif en deux parties, dont chacune nous servait en quelque sorte d'étui pour marcher à couvert du soleil, de la pluie et des alguazils, et qui, en se rejoignant au moyen de quelques crochets, formaient une scène assez large pour le développement de nos deux paires de mains. Je transformai en figurines intelligentes et bien costumées ses ignobles *burattini*, j'y ajoutai une douzaine de personnages nouveaux que je confectionnai moi-même, et nous fîmes en plein vent, dans des solitudes agrestes, l'essai de notre nouveau théâtre.

« Les humbles frais de cet établissement furent couverts par la vente de mes figurines de dévotion, en pierre tendre, que Guido sut placer dans la campagne beaucoup plus avantageusement que je ne l'avais fait moi-même; au bout de la semaine, nous parvînmes à donner dans les faubourgs de Rome une douzaine de représentations qui eurent le plus grand succès, et qui nous rapportèrent la somme fabuleuse de trois écus romains! C'était de quoi nous remettre en route et traverser les déserts qui séparent la ville éternelle des autres provinces de l'Italie. Guido, charmé de notre réussite, eût voulu exploiter Rome plus longtemps. Il est certain que nous eussions pu nous risquer dans les beaux quartiers et attirer l'attention des gens du monde sur nos petites comédies; mais c'est là précisément ce que je craignais, ce que tous deux nous devions craindre, ayant tant de motifs de nous tenir cachés. Je décidai mon compagnon, et nous prîmes la route de Florence, jouant nos pièces dans les villes et les bourgades pour faire nos frais de voyage.

« Nous avions pris par Pérouse, et, pour ma part, ce n'était pas sans dessein que j'avais préféré cette voie à celle de Sienne. Je voulais revoir ma belle et chère ville, mon doux lac de Trasimène, et surtout la petite villa où j'avais passé de si heureux jours. Nous arrivâmes à Bassignano à l'entrée de la nuit. Jamais je n'avais vu le soleil couchant si lumineux sur les eaux calmes et transparentes. Je laissai Guido s'installer dans une misérable hôtellerie, et je m'en allai, le long du lac, jusqu'à la *villetta* Goffredi.

« Pour n'être pas reconnu dans le pays, j'avais mis un masque et un chapeau d'arlequin achetés à Rome pour les circonstances périlleuses. Quelques guenilles bariolées me travestissaient à l'occasion en saltimbanque officiel, costume très convenable pour un montreur de marionnettes destiné à faire les annonces. Les enfans du village me suivirent en criant de joie, pensant que j'allais leur faire *des tours;* mais je les éloignai en jouant de la batte, et bientôt je me vis seul sur le rivage.

« J'arrivais à la nuit close; la soirée pourtant était claire, et dans le limpide cristal du lac, où s'effacent avec le crépuscule les lignes de l'horizon, on croit côtoyer l'immensité des cieux étoilés et se promener, comme un pur esprit, sur je ne sais quelle fantastique limite de l'infini. — Ah! que la vie est bizarre quelquefois, monsieur Goefle! et que je faisais là un étrange personnage dans mon accoutrement grotesque, cherchant, comme une ombre en peine, sous les saules qui avaient grandi en mon absence, la tombe solitaire de mes pauvres parens! — Je crus un moment qu'on l'avait ôtée de là, qu'on me l'avait volée; car elle était bien à moi, c'était mon seul avoir :

j'avais acheté de mes derniers écus le petit coin de terre bénie où j'avais déposé leurs restes.

« Enfin je la trouvai à tâtons, cette humble pierre; je m'assis auprès, et, ôtant mon masque d'arlequin, j'y pleurai en liberté. J'y restai une partie de la nuit, absorbé dans mes réflexions, et voulant, avant de m'éloigner probablement pour toujours, résumer ma vie, me repentir de mes erreurs et prendre de bonnes résolutions. — La grâce divine n'est pas une illusion, monsieur Goefle. Je ne sais pas à quel point vous êtes luthérien, et, quant à moi, je ne me pique pas d'être grand catholique. Nous vivons dans un temps où personne ne croit à grand'chose, si ce n'est à la nécessité et au devoir de la tolérance; mais moi je crois vaguement à l'âme du monde, qu'on l'appelle comme on voudra, à une grande âme, toute d'amour et de bonté, qui reçoit nos pleurs et nos aspirations. Les philosophes d'aujourd'hui disent que c'est une platitude de s'imaginer que l'Être des êtres daignera s'occuper de vermisseaux de notre espèce; moi, je dis qu'il n'y a rien de petit et rien de grand devant celui qui est tout, et que, dans un océan d'amour, il y aura toujours de la place pour recueillir avec bonté une pauvre petite larme humaine.

« Je fis donc mon examen de conscience sur cette tombe, car il me semblait que, dans cette pluie de douce lumière dont me baignaient les étoiles tranquilles, mes Goffredi, mon père et ma mère par le cœur, pouvaient bien aussi trouver un petit rayon pour me voir et me bénir. Je ne sentais pas de crime, pas de honte, pas de lâcheté ni d'impiété entre eux et moi; je ne les avais jamais oubliés un seul jour, et au milieu de mes enivremens, lorsque le démon de la jeunesse et de la curiosité m'avait poussé vers les abîmes de ce monde vicieux et incrédule, je m'étais défendu et sauvé en invoquant le souvenir de Silvio et de Sofia.

« Mais ce n'était pas assez d'avoir évité le mal, il eût fallu faire le bien. Le bien est une œuvre relative à la position et à la capacité de chacun de nous. Mon devoir, à moi, eût été de reprendre les travaux de Silvio Goffredi, et de me mettre à même, par mon économie, d'écrire et de publier les résultats de ses recherches. Pour cela, il eût fallu trouver moyen d'acquérir quelque fortune afin de compléter ses voyages. J'y avais songé d'abord, et puis l'inexpérience, les sens et le mauvais exemple m'avaient entraîné à vivre au jour le jour comme un aventurier. Cette vie d'aventures m'avait en somme mené à ma perte. Si je fusse resté à la place qui convenait à un modeste professeur, je n'eusse pas été forcé de tuer Marco Melfi. Il n'eût pas songé à m'insulter, il ne m'eût pas même rencontré dans les salons du cardinal; il ne fût pas venu me chercher dans mon cabinet de travail, au milieu de mes livres; il n'eût seulement

pas su que j'existais. Je n'avais pas mené la vie qui convenait à un homme sérieux. J'avais voulu faire le gentilhomme, il avait fallu devenir spadassin.

« Combien, pensais-je, pleurerait ma pauvre mère, si elle me voyait là, travesti en farceur de carrefours, déchirant sur les cailloux ces pieds que jadis elle réchauffait dans ses mains avant de me porter dans mon berceau! Et mon père, ne me blâmerait-il pas de ce faux point d'honneur qui a fait de moi un meurtrier et un proscrit? — Je me rappelais la vivacité de caractère et la fierté chatouilleuse du noble Silvio, et pourtant il n'eût pas su manier une épée, lui, et il avait refusé de me donner un maître d'armes, disant qu'un homme avait l'honneur bien fragile quand il ne pouvait pas se faire respecter sans avoir une brette au flanc!

« Je jurai à la mémoire de ces chers et divins amis de réparer mes fautes, et, après avoir longtemps contemplé le ciel, où je m'imaginais pouvoir les supposer réunis dans quelque heureuse étoile, je repris le chemin du village, sans vouloir m'enquérir de ce qu'était devenue la *villetta*. De quel droit aurais-je été m'y livrer à de stériles regrets? Ce n'était pas pour m'enrichir dans la paresse que Silvio me l'avait léguée. Il avait dû me bénir du fond de sa tombe lorsque j'avais tout aliéné et tout dépensé pour adoucir les derniers jours de sa veuve; mais, ce sacrifice accompli, j'aurais dû travailler d'autant plus, et ne pas croire qu'un petit acte de dévouement domestique me donnait le droit de m'enivrer à la table de ceux qui n'ont rien à faire.

« Je trouvai Guido Massarelli qui venait à ma rencontre au bord du lac. Il était inquiet de moi. Je lui ouvris mon cœur, et il parut vivement touché de mon émotion. Assis sur une barque amarrée au rivage, nous causâmes sentiment, morale, philosophie, métaphysique, astronomie et poésie jusqu'aux premières lueurs du jour. Guido avait une très noble intelligence. Hélas! cette bizarre anomalie se rencontre dans des caractères lâches, comme pour faire douter de la logique de Dieu!

« Le lendemain nous étions en route, et quelques jours après nous rassemblions la foule sur la place du Vieux-Palais à Florence. Notre recette fut bonne. Nous pûmes voyager en charrette jusqu'à Gênes. Nous marchions cependant avec plaisir; mais notre bagage, s'augmentant toujours de nouvelles figurines et de nouveaux décors, devenait très lourd à porter.

« A Gênes, nouveau succès et recettes extraordinaires. On nous prit en si grande prédilection que nous ne pouvions suffire aux demandes particulières. D'abord, sur la place publique, nous avions diverti le populaire; mais, quelques passans de plus haute volée

s'étant arrêtés devant la baraque, nous n'avions pu résister à la coquetterie de monter notre dialogue à la hauteur d'un public plus relevé. On l'avait remarqué, on l'avait répété dans le monde. Un de ces auditeurs de rencontre était un marquis Spinola, qui nous avait mandés chez lui pour divertir ses enfans. Nous nous y étions rendus masqués, ayant fait de notre *incognito* une condition expresse. Le théâtre dressé dans un jardin, nous avions eu pour public la plus brillante et la plus illustre société de la ville.

« Les jours suivans, nous ne sûmes à qui entendre. Tout le monde voulait nous avoir, et Guido fit des conditions très élevées, qui ne furent discutées nulle part. Le mystère dont nous nous entourions, le soin que nous avions de ne quitter nos masques que dans la baraque, les noms fantastiques que nous nous étions donnés, ajoutèrent sans doute à notre vogue. Tout le monde devina aisément que nous étions deux enfans de famille; mais, tandis que les uns devinaient également que nous étions sur le pavé par suite de quelque sottise, d'autres voulaient se persuader que nous faisions ce métier uniquement pour notre divertissement et par suite de quelque gageure. On alla jusqu'à vouloir reconnaître en nous deux jeunes gens de la ville, qui s'en donnèrent les gants après coup, à ce qu'il nous fut dit plus tard.

« A Nice, à Toulon et jusqu'à Marseille, nous parcourûmes une série de triomphes. Comme nous voyagions lentement, notre renommée nous avait devancés, et, dans les auberges où nous nous arrêtions, nous apprenions qu'on était déjà venu s'informer de nous et nous demander des soirées.

« Après Marseille, notre succès alla en diminuant jusqu'à Paris. Je savais assez bien le français, et chaque jour je me débarrassais de l'accent italien, qui d'abord ne me permettait pas de varier suffisamment l'intonation de mes personnages; mais l'accent de Guido, beaucoup plus prononcé que le mien, faisait des progrès en sens inverse, et notre dialogue s'en ressentait. Je ne m'en tourmentais guère. Nous allions quitter le métier de bouffons, et je me flattais d'avoir de quoi attendre un état plus sérieux. »

GEORGE SAND.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA

GUERRE DE L'OUDE

II.

LE SIÉGE DE LUCKNOW.

I. Ruutz Rees's *Personal Narrative.* — II. Anderson's *Personal Journal.* — III. *The Defence of Lucknow*, by a staff-officer. — IV. Innes's *Rough Narrative.* — V. Mistress Inglis's *Letter* (printed for private circulation). — VI. Brock's *Biographical Sketch of Henry Havelock*, etc.

V.

Après la retraite précipitée qui, du champ de bataille de Chinhut, ramenait dans Lucknow, presque pêle mêle, les vaincus et les vainqueurs (1), si ces derniers avaient profité de tous leurs avantages, il suffisait d'un coup de main vigoureux pour les introduire à l'intérieur de l'enceinte fortifiée par sir Henry Lawrence. Dès lors une défense prolongée n'eût pas été possible. Les travaux de fortification étaient inachevés, le désordre était partout. L'idée d'un investissement subit, d'un siége immédiatement entrepris, n'était entrée, au début, dans l'imagination de personne. Aucun des résidens européens ne s'était approvisionné, aucun n'avait fait d'arrangemens spéciaux en vue d'une situation si exceptionnelle et si périlleuse. Le 30 juin au matin par exemple, bon nombre de domestiques étaient allés en ville comme d'ordinaire; le soir, ils ne pouvaient déjà plus rentrer dans l'enceinte de la résidence, entourée d'un cercle de feu par les tirailleurs ennemis embusqués sur toutes les

(1) Voyez la livraison du 15 juin.

avenues. A part cet obstacle, il est douteux qu'il en fût revenu beaucoup, car de ceux qui étaient restés auprès de leurs maîtres le plus grand nombre s'échappa dès les premières journées du siége. La désertion commença par eux, et dans cette série de misères qui tour à tour vinrent assaillir les défenseurs de Lucknow, l'obligation de se servir eux-mêmes n'est pas celle qui tint le moins de place. Leurs doléances à cet égard sont unanimes, et font comprendre à quel degré peut arriver l'amour des habitudes indolentes que fait contracter un séjour dans l'Inde.

Les insurgés cependant n'osèrent pas risquer le passage des deux ponts, le pont de fer et le pont de pierres, que dominait l'artillerie soit de la résidence, soit de la Muchie-Bhaoun. Ils se bornèrent à élever en hâte, au-delà de la rivière Goumti, une batterie où prit place l'obusier qu'ils avaient enlevé le matin, et qu'ils manœuvrèrent de manière à prouver que les artilleurs exercés ne manquaient pas dans leurs rangs. Puis, pratiquant des meurtrières dans toutes les maisons d'où l'on avait vue sur l'enclos tant bien que mal fortifié par les Anglais, ils ouvrirent un feu de mousqueterie qui ne discontinua pas de toute la nuit et de toute la journée suivante (1er juillet). Le matin, ils avaient essayé une attaque de vive force; mais elle n'aboutit qu'à les rendre un peu plus circonspects. Retirés à l'abri des maisons et surtout des mosquées voisines que sir Henry Lawrence, arrêté par d'honorables scrupules, avait trop hésité à faire abattre, ils passèrent la journée à mettre en position les canons qui leur arrivaient.

Pour se faire une idée générale de l'attaque et de la défense, il faut se représenter l'enclos fortifié (*compound*) autour de la résidence comme un pentagone irrégulier s'étendant en longueur du nord-est au sud-ouest. La rivière Goumti coule au nord de cette enceinte, dont la séparent deux mosquées, un vaste bazar (*Captan-Bazar*), et trois ou quatre palais occupant un terrain considérable (*Tarie-Khotie, Dil-Aram, Feradbouksh, Chuttur-Munzil Palaces*). A la pointe nord du pentagone est une éminence au pied de laquelle coule un canal dérivé de la Goumti, et qui de ce côté forme une sorte de fossé naturel. Là se trouvent des habitations d'officiers disposées en forteresse et occupées par un de ces petits corps qu'on regardait comme autant de *garnisons* détachées : la garnison *Innes*, ainsi désignée du nom de l'officier qui la commandait (1). Sur la face, assez développée, qui de ce point mène à l'angle le plus en relief dans la direction du sud, sont deux batteries inachevées. La face

(1) Le lieutenant J. J Macleod Innes, officier du génie dans l'armée du Bengale. Il a écrit, lui aussi, un récit du siége de Lucknow, plus particulièrement curieux comme étude militaire : *Rough Narrative of the siege of Lucknow*, Calcutta 1857.

méridionale, la plus attaquée, est tournée vers la route de Cawnpore. C'est là qu'est la garnison commandée par le capitaine Anderson; c'est là qu'est la maison de ce Français dont nous avons déjà parlé, M. Deprat ou Duprat; c'est là qu'est la batterie dite de Cawnpore. Deux autres ouvrages reliés à ceux-ci (*Judicial-Garrison, Sago's-Garrison*) leur prêtent et en reçoivent secours. De la maison Sago à l'angle occupé par le corps de garde dit *Baily-Guard*, lequel défend une des deux portes de l'enceinte, trois postes retranchés (*Fayrer's-Garrison, Financial-Garrison, Baily-Guard*) et quatre pièces en position battent l'entrée de la *Baily-Guard-Gate* (1). La face suivante s'étend presque à la pointe extrême du redan, espèce de promontoire fortifié à qui son escarpement permet de dominer la rivière et de balayer le pont suspendu, le plus voisin de la résidence. Sur cette face ouvre la *Porte d'eau* (*Water-Gate*), du côté de la Goumti. En arrière de cette issue est une autre batterie (*Alexander's-Battery*), qui, avec les canons du redan, tient en respect les insurgés installés soit dans le *Captan-Bazar*, soit dans la mosquée voisine. Enfin, de la pointe du redan à cette autre pointe extrême où se trouvent les *bungalows* occupés par la garnison Innes, s'élève un dernier front, au-devant duquel sont des huttes ruinées et une grève marécageuse au bord de la rivière : c'est le mieux protégé par les difficultés du terrain et celui qu'on devait le moins assaillir.

Cette enceinte, dont nous venons de faire rapidement le tour, n'a pas, dans sa plus extrême longueur, plus de deux mille deux cents pieds anglais, et plus de treize cents dans sa largeur la plus développée. Sur cet étroit plateau, derrière un réseau de fossés, de parapets, d'estacades, s'entassaient cinq ou six cents hommes armés pour le défendre, environ deux cent cinquante malheureuses femmes européennes (2), et à peu près pareil nombre d'enfans à elles, tous voués au massacre, si, sur un seul point de l'enceinte, une brèche livrait passage aux bandes furieuses qui les cernaient de tous côtés.

A peine sir Henry Lawrence s'y vit-il enfermé, que l'impossibilité de diviser la défense lui apparut bien évidente. Il ne pouvait ni se passer des soldats européens qui formaient la garnison de la Muchie-Bhaoun, cette forteresse détachée qu'il avait munie avec tant

(1) Fermée d'ailleurs par un terrassement.

(2) Une liste nominative porte leur nombre à 238, dont 69 dames (*ladies*) avec 67 enfans. Les 169 autres *femmes* européennes avaient 196 enfans. Il faut ajouter à ces deux groupes les femmes et enfans de sang mêlé (*eurasians*) et les subalternes non combattans, les élèves du collége La Martinière, etc. C'est ainsi que peut s'expliquer le calcul de M. Rees, qui, après avoir porté à 600 hommes le chiffre de la garnison proprement dite, ajoute que les femmes ou enfans dont elle avait à garantir l'existence menacée s'élevaient « au triple de ce nombre. »

de soin et de dépenses, ni compter même que ses murailles, imposantes par leur hauteur massive, mais en réalité fort délabrées, pussent résister longtemps, ne fût-ce qu'à l'action destructive des canons dont il les avait armées. La possession de la Muchie-Bhaoun lui avait servi jusqu'alors par le prestige de force qu'elle lui prêtait, et qui avait maintenu la ville dans l'obéissance. A présent il fallait l'évacuer, et l'évacuer sans laisser aux insurgés les immenses approvisionnemens qu'on y avait entassés. Dans la première journée du siége, deux ou trois émissaires, porteurs des ordres relatifs à cette opération délicate, quittèrent successivement la résidence; mais comme on avait fort à craindre qu'ils ne pussent remplir leur périlleuse mission, on eut en outre recours à un système de communication télégraphique convenu d'avance. Le télégraphe fort élémentaire qu'on avait établi sur le point culminant de la résidence se composait d'un poteau surmonté d'une barre transversale où pendait une rangée de sacs de toile noire, bourrés de paille, à chacun desquels correspondait une poulie qui servait à le manœuvrer. Quand il fallut s'en servir, la simple apparition de quelques hommes sur la terrasse de la résidence y attira aussitôt une véritable pluie de balles qui coupèrent les cordes de plusieurs des sacs. De plus, les poulies jouaient mal. Il fallut à deux reprises différentes démonter et replacer l'appareil entier. On en vint à bout après trois heures de travail accompli sous un soleil ardent et un feu soutenu de mousqueterie. Un message put être lancé qui prescrivait au capitaine Francis, commandant du fort (1), d'en sortir le soir même à minuit, emportant avec lui les canons et le trésor de la place, et après avoir autant que possible détruit les munitions qu'il ne pourrait enlever. Cet ordre était-il exécutable? L'ennemi, avec tous les avantages de sa position, n'intercepterait-il pas le faible convoi qu'on appelait ainsi à travers ses lignes? Questions par elles-mêmes d'un intérêt poignant, et de plus questions vitales pour la défense, dont l'organisation s'achevait en toute hâte.

Les insurgés, fort heureusement fidèles à leur respect traditionnel pour la Muchie-Bhaoun, qu'ils persistaient à regarder comme imprenable, ne pouvaient prévoir la mesure adoptée par sir Henry Lawrence. Celui-ci de plus, aux approches de l'heure indiquée, prit soin de détourner leur attention par un feu d'artillerie qu'on ouvrit à la fois dans toutes les directions, mais principalement du côté du pont de fer, à l'extrémité duquel passe la route qui de la

(1) Blessé quelques jours après (le 8 juillet) dans sa chambre même (*brigade-mess*) par un boulet de canon, qui, perçant la muraille, lui brisa les deux jambes. L'amputation amena des accidens mortels, ce qui, au dire des journaux du siége, arrivait presque inévitablement.

Muchie-Bhaoun conduit à la *Porte d'eau* de la résidence. Les obus jetés de ce côté peu d'instans avant minuit écartèrent les piquets de l'ennemi, et la manœuvre ordonnée s'accomplit si ponctuellement, avec si peu de bruit, dans un ordre si parfait, qu'à minuit et quart la petite garnison de la Muchie-Bhaoun, se glissant silencieusement au milieu des ténèbres, était arrivée au pied de la résidence sans avoir reçu ou tiré un coup de fusil. Cette exactitude même faillit causer un désastre : la colonne arrivant plutôt qu'on ne l'attendait, la porte n'était pas encore ouverte pour la recevoir. — *Open the gates!* (ouvrez les portes!) crièrent les premiers arrivés. Les artilleurs, qui, mèche en main, étaient près de leurs canons chargés à mitraille, crurent entendre l'ordre de tirer (*open with grape!*), et un affreux malentendu était imminent, lorsqu'un officier, doué de plus de sang-froid et d'une oreille plus fine, prévint les effets de ce zèle intempestif.

Le capitaine Francis, laissant derrière lui dûment encloués ceux de ses canons qu'il n'avait pu emmener, avait, au moment de son départ, mis le feu à une mèche lente (1) aboutissant à une traînée de poudre qui elle-même communiquait au magasin de la forteresse. Il venait à peine de faire entrer dans l'enceinte de la résidence le dernier des hommes sous ses ordres, que la Muchie-Bhaoun s'écroulait après une magnifique explosion : deux cent quarante barils de poudre et près de six cent mille cartouches venaient de sauter en l'air. Circonstance étrange, un pauvre diable de soldat que l'ordre d'évacuation avait trouvé ivre mort, et qu'on avait dû laisser au sein de ce volcan près d'éclater, en sortit le lendemain matin parfaitement sain et sauf. On le vit arriver, nu comme un ver, aux portes de la résidence. Pas un ennemi ne s'était rencontré sur sa route. Peut-être aussi l'indécence même de sa tenue l'avait-elle sauvé : on l'avait pris pour quelqu'un de ces mendians insensés en qui le fatalisme oriental respecte les suprêmes rigueurs du sort.

En tête du curieux volume de M. Rees se trouve, admirablement reproduite par la gravure, une photographie prise à Lucknow. Elle représente un homme assis, les mains sur ses genoux : c'est à peu près la pose que M. Ingres a donnée à M. Bertin dans ce beau portrait que personne, l'ayant une fois vu, n'a dû oublier. Une simple casquette couvre les cheveux gris de ce personnage, vêtu comme un bon bourgeois à l'ombre de sa tonnelle. Sans le crachat de l'ordre du Bain à demi caché sous le revers du paletot, sans l'épaisseur exceptionnelle des moustaches et de la barbe, qui ruisselle en deux pointes grisonnantes sur la poitrine de ce vieillard fatigué, il serait

(1) Le mètre de la mèche lente brûle en 93, 99, 225, 720 secondes, suivant la proportion du soufre mêlé au pulvérin.

difficile de reconnaître en lui un de ces capitaines qu'on se représente si volontiers en grand harnais de guerre, le panache au front, l'épée en main. Cette gravure représente cependant sir Henry Lawrence, « l'homme de guerre et l'homme d'état, » comme le qualifie si bien un de ses plus vaillans compagnons d'armes (1). Sa physionomie est austère et pensive; son front et ses joues labourés de rides profondes, ses yeux caves et abrités sous d'épais sourcils, ses épaules voûtées, sa poitrine comme rétrécie, tout exprime dans cette figure imposante l'énergie de la volonté survivant à toute espérance. Le sentiment d'un devoir inflexible y lutte, ce semble, contre les anxiétés poignantes d'une prévoyance sans illusions.

Depuis quelques semaines, nous l'avons dit, l'intrépide vétéran n'avait pas cessé un seul instant de songer à toutes les éventualités d'une résistance dont il sentait peser sur lui seul la responsabilité. Il était resté libre jusqu'au dernier moment d'évacuer Lucknow, d'abandonner l'Oude tout entier aux cipayes rebelles. Ses pouvoirs étaient illimités; le gouverneur-général s'en remettait absolument à sa discrétion. Si donc à Lucknow comme à Cawnpore, et nécessairement alors sur une plus vaste échelle, la fortune des armes livrait aux insurgés ce noyau de population européenne réfugié là comme sur une espèce d'arche au milieu d'un pays submergé, lui seul porterait le faix de ce dénoûment terrible, et après une vie héroïque, dût-il lui-même périr avec les victimes qu'il aurait faites, l'auréole glorieuse attachée à son nom s'éteindrait dans une sorte de sanglant nuage. Qui dira les mortelles inquiétudes d'une pareille situation? et qui ne comprendra la tâche immense dévolue à l'homme dont elle stimule jour et nuit la conscience épouvantée? Aussi, de l'aveu de tous, sir Henry Lawrence s'était-il condamné à une existence sans repos ni trève. Tout arrivait à ses mains, tout passait sous ses yeux, qui ne se fermaient pour ainsi dire plus. Il courait sans cesse d'un poste à l'autre, pressant, encourageant, dirigeant les efforts de chacun. Une sorte de fièvre le soutenait. La nuit, il dormait au hasard dans quelque batterie où dès l'aurore on le voyait debout, prêt à recommencer l'œuvre de la veille. Un respect enthousiaste, une chaleureuse reconnaissance, le payaient de cette activité dévorante. Les *vivats* éclataient fréquemment sur son passage, et son énergie communicative passait d'homme à homme dans tous les rangs de sa petite armée.

Le 1er juillet, au sein de ce désordre universel qui avait suivi le désastre de Chinhut, le commissaire en chef s'était prodigué plus encore que de coutume. On l'avait vu partout où le feu de l'ennemi

(1) Le brigadier-général Inglis, sous les ordres duquel s'est achevée la seconde période du siége de Lucknow. Les mots cités se trouvent dans son rapport du 26 septembre 1857.

semblait annoncer quelques projets d'attaque. Ce jour-là, dans la chambre même qu'il occupait à la résidence, un obus vint éclater entre sir Henry Lawrence et son secrétaire, sans blesser ni l'un ni l'autre. Les officiers de l'état-major insistèrent pour lui faire quitter cette pièce, sur laquelle les artilleurs ennemis, qu'un espionnage intelligent et actif aidait dans leurs manœuvres, paraissaient de préférence diriger leurs coups. Il repoussa en plaisantant cette inspiration d'une prudence qui lui semblait exagérée. « Jamais, disait-il, on ne logera un second obus dans un si petit cabinet. » Le lendemain matin, un peu après huit heures, accablé de fatigue, le général rentrait chez lui et se jetait pour quelques instans sur son lit. Quelques minutes plus tard, une bombe entrait par la fenêtre et venait éclater dans cette petite chambre, qui, en ce moment même, renfermait quatre personnes. Le général fut frappé à la hanche droite. Sa blessure était effrayante. Son neveu, couché sur un second lit, échappa comme par miracle à toute atteinte. Le capitaine Wilson, qui, un genou sur le lit du général, lui donnait lecture d'un document, fut renversé par des éclats de briques et légèrement frappé dans les reins par un fragment du projectile. Un domestique indigène eut le pied emporté.

Le premier examen suffit pour s'assurer que sir Henry Lawrence était frappé à mort. Lui-même ne se fit pas la moindre illusion, et au milieu de souffrances atroces perdit à peine, dans quelques accès passagers, l'usage de sa ferme et lucide intelligence. Transporté dans un des postes qui paraissaient le moins exposés au feu, il désigna le major Banks pour lui succéder en sa qualité de commissaire en chef, et plaça les troupes sous les ordres du colonel Inglis; puis il enjoignit de cacher sa mort aussi longtemps que faire se pourrait, et il attendit ensuite, sans l'éloigner ou l'appeler de ses vœux, l'heure qui devait finir ses tortures : elles durèrent deux jours entiers. Le 4 juillet seulement, il rendit à Dieu son âme vaillante. Peu d'instans après, son neveu, si miraculeusement sauvé dans la matinée du 2, recevait une balle à l'épaule, sur le perron même de la maison où le général venait d'expirer.

Le journal du siége tenu avec une si grande exactitude par un *officier d'état-major* ne mentionne même pas les funérailles de sir Henry Lawrence. M. Rees est heureusement plus explicite. « Le moment, dit-il, était trop critique pour le consacrer à de vaines démonstrations de respect. Une prière hâtive fut récitée sur ses restes au bruit des canons ennemis et des balles sifflant sur nos têtes, après quoi on les laissa tomber dans la fosse où l'on venait de précipiter quelques autres de ses plus humbles compagnons d'armes. Que de reconnaissance ne devons-nous pas à ce héros! La paix du ciel soit donnée à son âme! »

VI.

Le détail des premières journées du siége fait comprendre cette apparente indifférence. Les insurgés, dirigés dans leurs opérations par des militaires expérimentés (1), avaient mis en position un certain nombre de pièces fort habilement servies. Leurs boulets atteignaient tous les points de l'enclos fortifié. Une belle jeune fille, miss Palmer (2), avait été atteinte, comme sir Henry Lawrence, dans la résidence même. Des malades étaient tués dans leur lit d'hôpital. Perçant les murailles derrière lesquelles on se croyait abrité, maint boulet arrivait tantôt sur le bureau d'un employé civil (M. Ommaney), tantôt sur la table où quelques officiers prenaient leur repas. On évalue à dix mille le nombre des tirailleurs embusqués dans les maisons voisines de la résidence, et qui, sans presque se donner de relâche, y envoyaient leurs balles dans toutes les directions. A ce métier continuel, leurs munitions parurent d'abord s'épuiser, et on tua plusieurs d'entre eux qui se hasardaient hors de leurs abris pour ramasser les balles qu'on leur avait envoyées en leur ripostant. Également à court de boulets et d'obus, ils y suppléaient en chargeant leurs canons avec des rondins de bois, des morceaux de fer, des monnaies de cuivre et même des cornes de bœuf taillées en mitraille; mais peu après ils furent ravitaillés, et leur éternelle canonnade ne manqua plus d'alimens.

D'autres dangers non moins redoutables naissaient du désordre qui régnait encore, dans ces premières journées, au sein de la garnison elle-même. Les liens de la discipline s'étaient relâchés tout naturellement dans ses rangs, où une sévérité inopportune pouvait faire germer l'idée de la désertion. Les maisons particulières, occupées, comme elles l'étaient presque toutes, par des garnisons mixtes, furent peu à peu mises au pillage. Il n'était guère de cave si bien fermée dont on ne s'ouvrît l'accès, et il arriva fréquemment que des postes entiers, abrutis par l'abus des liqueurs fortes (le *claret* et les autres vins de France n'étant pas du goût des Sikhs), restèrent à la discrétion de l'ennemi. Ceci toutefois ne fut qu'un inconvénient passager, et de l'excès même du désordre naquit la sécurité. Les caves une fois vides, l'ivrognerie se trouva naturellement réprimée.

En attendant, il est vrai, peu s'en fallut que la garnison ne périt

(1) M. Rees désigne en quelque sorte nominativement un militaire anglais soupçonné de s'être vendu aux rebelles. Il parle aussi, mais en termes moins précis, d'agens russes qui, après avoir fomenté la révolte dans les rangs des cipayes, auraient pris part aux opérations du siége.

(2) Fille du colonel du 48e indigène. Elle était fiancée depuis trois mois à un des officiers de la garnison.

tout entière. Faute de surveillance, un des assiégeans avait pu se glisser tout près d'un amas de *bhousa* (1) fort imprudemment laissé dans le voisinage d'un des principaux magasins de poudre. Il y mit le feu et s'échappa nonobstant deux coups de fusil tirés sur lui, et qui le manquèrent. L'incendie se propageait rapidement et sans que personne fût assez osé pour essayer de l'éteindre, car il fallait pour cela s'offrir aux coups des centaines de tirailleurs qui faisaient pleuvoir leurs balles sur l'espace découvert où il s'agissait de se risquer. Tout semblait donc perdu et l'était inévitablement, car le terrain, s'échauffant par degrés, devait à la longue faire sauter le magasin dont il recouvrait les voûtes, lorsqu'une pluie providentielle vint arrêter les progrès du feu.

Cette pluie bienfaisante rendit encore d'autres services. C'était la première qui tombât depuis sept jours que durait le siége, et il est aisé de se figurer ce qui s'était amoncelé d'immondices de tout genre dans une enceinte comme celle que nous avons décrite. Les domestiques et les subalternes indiens ayant pour la plupart déserté dans les premiers jours, et la garnison ayant à peine assez de bras pour suffire à toutes les nécessités de la défense, les bœufs, les chevaux conservés dans les écuries de la résidence demeurèrent privés de soins et de nourriture. Ces animaux s'échappaient, erraient au hasard, misérablement affamés, et allaient périr çà et là. Leurs cadavres empestaient l'air, dejà chargé de miasmes impurs qui allaient bientôt engendrer des maladies contagieuses. La pluie venait donc pourvoir fort à propos aux soins hygiéniques que le manque d'hommes ne permettait plus de se procurer. Elle tempérait de plus, non sans quelques inconvéniens, une chaleur presque intolérable pour les Européens, et malgré laquelle il leur fallait, sous peine de mort, à peine relevés de garde ou revenus des tranchées, quittant le mousquet pour la bêche et la pelle, creuser des fossés, réparer des épaulemens écroulés, le tout sans préjudice de ce que chacun d'eux avait de soins à prendre pour s'assurer le pain quotidien, l'entretien des vêtemens, la satisfaction de ces mille et une habitudes qui, pour l'homme civilisé, deviennent autant d'impérieux besoins.

On se prend à chercher, dans les récits personnels de quelques-uns des assiégés, l'effet que tant de privations et de fatigues devaient produire sur leur moral. Cette étude faite, on est étonné de la force de résistance que la nécessité trouve au fond des natures en apparence les moins préparées. Après le premier ébranlement et la première agitation causés par le sentiment d'une situation critique et d'un imminent péril, l'âme se rasseoit et se fait à toutes les exigences de la crise. S'il n'est pas d'espoir fondé, raisonnable, où elle

(1) Paille hachée pour la nourriture du bétail.

puisse se réfugier, elle se forge des illusions consolantes, elle se repaît de quelques riantes chimères. Elle résiste aux accablemens extérieurs, elle se raidit contre le fardeau qui la surcharge et va l'écraser, et en somme, à quelques rares exceptions près, elle finit par retrouver l'équilibre, sans lequel l'être lui-même s'anéantirait. Remarquons aussi que, dans ces circonstances extraordinaires, tout incident nouveau retrempe l'homme, et, favorable ou contraire, ranime sa force défaillante.

Ces incidens ne manquaient pas, on peut le croire, aux défenseurs de Lucknow. Jacques Cipaye ou *Baba log* (1), — ces sobriquets grotesques donnés aux insurgés disent assez que la gaieté même n'avait pas disparu tout entière, — s'étudiait à les harasser par des menaces continuelles. L'heure du repos venue, ou bien lorsque le feu des assiégeans, ralenti depuis quelques heures, faisait croire à une espèce de trève, on entendait tout à coup des clameurs assourdissantes. Le clairon résonnait de tous côtés. La grosse artillerie retentissait, mêlée aux crépitations de la fusillade... Cependant après tout ce bruit pas un homme ne se montrait. Il n'en fallait pas moins, l'arme au pied, se tenir prêt à tout événement. Une partie de la nuit et du jour s'écoulait ainsi, interrompant les travaux de la garnison sans lui permettre pourtant de se livrer au repos. D'ailleurs, de tant de balles et de boulets lancés au hasard, quelque mal résultait toujours. Chaque journée avait ses morts et ses blessés, de huit à dix en moyenne. Encore ne comptait-on que les Européens, ainsi que nous l'apprend naïvement M. Rees. « *Naturellement*, dit-il, les soldats indigènes n'entrent pas dans mon calcul : la perte, nous le sentons bien, n'en est pas grande; mais le cœur nous saigne quand on nous apprend qu'un Européen a été atteint. Ce n'est pas à l'homme lui-même, il faut en convenir, que nos regrets sont voués : notre égoïsme déplore cette unité dont s'affaiblit le chiffre de la garnison, et cette perte nous montre l'avenir sous un jour peu flatteur. Si nous ne sommes pas secourus d'ici à un mois, il nous faudra devenir la proie de ces ingrats coquins (*those ungrateful scoundrels*) dont nous sommes environnés. »

Ces phrases significatives figurent dans le journal du jeune professeur sous la rubrique du 15 juillet, et nous pourrions en citer bien d'autres (2) où se peint le mépris dans lequel, après quelques jours,

(1) « *Baba log*, mot à mot *cher enfant;* c'était le mot favori dont se servaient les vieux officiers parlant à ces honnêtes cipayes dont la loyauté leur inspirait une si entière confiance. » La note est de M. Rees : *Personal Narrative*, p. 128.

(2) « 18 juillet. — Les clairons de l'ennemi résonnent encore, et ils crient à tue-tête : *Lia! lia! Jallou, bahadour!* « Il est pris! il est pris! (sous-entendu le retranchement.) Avancez, mes braves! » Mais la petite forteresse tient encore, et les *bahadours* ne *jallouent* pas. » *Personal Narrative*.

les assiégés de Lucknow avaient fini par tenir les *ingrats coquins* en question. Jacques Cipaye allait bientôt se montrer sous un aspect nouveau.

Le 20 juillet, vers neuf heures du matin, toutes les batteries assiégeantes ouvrirent leur feu, et de tous côtés on vit se mettre en mouvement les colonnes des insurgés. Les canons de la résidence, braqués sur ces masses mouvantes, entrèrent dès lors en fonctions, et le combat s'engagea simultanément sur tous les fronts de la petite enceinte. L'effort principal néanmoins se portait sur le redan. Les insurgés avaient, sans qu'on s'en fût rendu compte, poussé une mine dans la direction de cet important ouvrage. Fort heureusement elle n'était pas arrivée assez loin, quand ils y mirent le feu, pour lui porter dommage; mais à peine avait-elle éclaté, que, se croyant certains de trouver la brèche ouverte, les cipayes s'y précipitèrent plus audacieusement qu'on ne s'y fût attendu. La fumée de l'explosion venant à se dissiper, ils se trouvèrent arrêtés, par des obstacles imprévus, sous le feu combiné de deux ou trois batteries et sous celui des tireurs accourus de ce côté. Toute la garnison avait compris que cette fois la partie se jouait sérieusement. Pas un homme ne manquait à son poste. Les malades et les blessés eux-mêmes, quittant les matelas sanglans de l'hôpital, accouraient, pâles et suant la fièvre, à ce dernier rendez-vous de la mort. On vit derrière les créneaux se traîner jusqu'à un malheureux amputé qui, de son unique bras, déchargeait les fusils qu'on lui passait l'un après l'autre. Épuisé par ce dernier effort, il mourut le jour même.

L'énergie de la résistance eut quelque peine à dominer celle de l'attaque. Les chefs des insurgés donnaient l'exemple, s'élançant jusqu'aux palissades, leur bonnet au bout de leur épée; leurs hommes les suivaient et vinrent en plusieurs endroits se coller aux remparts, là où ni boulets ni balles ne les pouvaient aller chercher. Quelquefois on les délogeait avec des grenades. Sur un point où les grenades manquaient, on recourut à l'un de ces expédiens singuliers qui s'improvisent dans la mêlée, et jaillissent, comme l'étincelle, du choc où l'on s'entre-tue. On jeta sur les cipayes des substances que M. Rees qualifie d'*éminemment impures*, et les cipayes, redoutant plus que la mort le contact dégradant de ces « substances innomées, » retraversèrent sous une pluie de balles l'espace périlleux qu'ils avaient franchi dans leur premier élan.

Sans entrer dans plus de détails stratégiques, bornons-nous à dire que chacune des garnisons attaquées, Innes comme Anderson, Gubbins comme Sago, se défendit avec la même intrépidité, le même bonheur, et que les cipayes se retirèrent vers quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire après sept heures de lutte, laissant des centaines de cadavres autour de la redoutable enceinte. Les Euro-

péens n'eurent que quatre tués et douze blessés. On évalue la perte des rebelles à un millier d'hommes. Pendant le combat, les cipayes avaient emporté bon nombre de leurs camarades; ils sollicitèrent après l'assaut la permission d'enlever le reste. Peut-être la leur eût-on refusée en d'autres circonstances, pour ne pas traiter selon les usages ordinaires de la guerre des misérables qui jamais ne s'astreignaient à les respecter; mais la crainte de la contagion fut plus forte que tout autre calcul, et plutôt que de laisser se décomposer sous les ardeurs du soleil tant de débris humains, on consentit à la demande des cipayes, qui vinrent, avec des charrettes, enlever dans un horrible pêle-mêle leurs blessés et leurs morts.

De cette lutte acharnée, nous ne voulons détacher que deux épisodes caractéristiques. Un des *civilians*, M. Hardingham, embusqué à côté d'une meurtrière, entend tout à coup siffler à ses oreilles une balle partie derrière lui. En se retournant vivement, il se trouve en face d'un des cipayes de la garnison, dont la physionomie terrifiée semble accuser les desseins perfides, et qui tient encore son arme fumante. L'Européen, furieux, court sur lui, baïonnette en avant : « Pas encore, Hardingham! lui crie le commandant du poste. Vous en aurez plus tard tout le loisir... » De fait, on constata que le fusil du cipaye était parti par accident. L'autre anecdote (je l'emprunte à M. Rees) nous rend dans toute sa verve un dialogue vraiment homérique entre un volontaire anglais parlant à merveille l'hindostani et les insurgés qui essayaient d'enlever le petit réduit confié à sa garde. Se méprenant à son accent et croyant avoir affaire soit à un mahométan, soit même à un des leurs, ils l'interpellent à travers la palissade qui les sépare, et lui offrent la vie sauve, s'il veut mettre bas les armes.

« — Voyons, criait un des rebelles, abrité dans une de ces nombreuses huttes qui subsistaient encore à quelques mètres du rempart... Venez à nous!... Abandonnez ces maudits *Feringhis*, dont nous avons déshonoré les mères et les sœurs, et que nous exterminerons aujourd'hui même... Venez à nous!... Qu'espérez-vous d'eux?... Voulez-vous donc qu'ils vous fassent chrétien?... — Ici deux coups de fusil. (Pan! pan!) — ...Ou bien avez-vous déjà perdu votre caste? — A vous ceci! répond Bailey, déchargeant son arme... Pensez-vous donc que je me sois nourri de porc comme vous autres?... Croyez-vous que je vais me déshonorer en me montrant *infidèle à mon sel* (1)?... A vous, fils de chien! (Pan!) A toi! j'ai souillé le tombeau de ton grand-père. (Pan!) — Attends, crie un troisième interlocuteur, attends,

(1) Nous avons déjà mentionné cette expression proverbiale qui revient à ceci : « mordre la main dans laquelle j'ai mangé. » Le mot indien est *nimakhalaly*. C'est le seul, au dire de M. Rees, par lequel un Hindou peut exprimer l'idée de *reconnaissance*, et il en conclut que « désormais les indigènes doivent être menés avec une verge de fer. » Bel échantillon de philologie appliquée à la politique!

rejeton impur d'une mère déshonorée!... Nous t'aurons bientôt rejoint... Attends que nous ayons franchi ta muraille.... Mon sabre a le fil.... — Peut-être, répond Bailey; mais le cœur te manque... Viens donc, fanfaron! ma baïonnette est toute prête... Voyons ton escalade!... Mais prends garde à la pointe qui te recevra... Et en attendant voici pour toi!... »

Ainsi parlait le brave petit Bailey, pour qui les deux cipayes placés sous ses ordres chargeaient tour à tour une douzaine de fusils. En fin de compte et à force de tirer, les cartouches vinrent à lui manquer. Or il ne se souciait ni de quitter son poste pour en aller chercher, car ses deux cipayes n'y fussent pas demeurés sans lui, ni d'envoyer l'un d'eux, qui certainement ne reviendrait pas, ni même de crier trop haut pour en avoir, de peur que l'ennemi ne comprît sa situation critique et ne tentât un coup de main qui eût immanquablement réussi. Comment il se tira de ce mauvais pas, Dieu le sait; mais peu d'instans avant la fin de l'assaut le pauvre diable reçut une balle qui, après lui avoir écrasé le menton, sortit derrière le cou.

M. Rees, à qui nous devons ces curieux détails, avait passé lui-même toute la journée dans un état d'excitation fiévreuse qui lui a laissé, le croirait-on? d'agréables souvenirs. « Je dois avouer, dit-il, qu'au début de l'affaire je sentis, pendant quelques minutes, la crainte de la mort prédominer en moi. J'étais certain, et c'était notre pensée à presque tous, que nous touchions à notre dernière heure. Je fis donc une courte prière, me remettant absolument à la garde de Dieu, et après avoir mentalement fait mes adieux à ceux que j'aime le mieux ici-bas, je chargeai mon fusil, et me préparai à combattre avec la ferme résolution qui convient au soldat... J'en eus bientôt fini avec ces craintes égoïstes. A mesure que le feu devenait de plus en plus intense, et lorsque je vis ces hommes avancer hardiment sur nous, la peur que j'avais éprouvée fit place à une excitation nerveuse, et finalement le désir de tuer, la soif de la vengeance l'emporta sur tout autre sentiment... Je n'avais rien pris depuis le matin, ajoute M. Rees après avoir rendu compte des événemens de la journée, et le combat fini, quand je me retrouvai en vie, sain et sauf, la peau intacte, je remerciai le ciel *in petto;* puis je savourai mes *chupatties* (1) et un verre d'eau-de-vie que me donna Deprat avec un plaisir que les mots ne peuvent rendre. J'étais noir de poussière et de poudre, sale à faire peur; mais une ablution, quelques instans de repos, mon pauvre dîner et un cigare pour dessert me mirent dans une situation d'esprit tout à fait digne d'envie. Depuis bien longtemps, je ne m'étais trouvé si heureux, — non, pas même avant d'avoir été cerné par ces damnés rebelles. »

(1) Gâteaux de farine.

Comme on peut le croire, cet état de bien-être tout à fait relatif ne dura pas au-delà de quelques heures. Dès le lendemain, le découragement, l'ennui, la fatigue, revinrent plus poignans que jamais. Le lendemain en effet, le successeur désigné par sir Henry Lawrence, le major Banks, qui s'était montré digne de ce choix flatteur et périlleux, fut atteint par un boulet pendant qu'il examinait, du haut de la batterie Gubbins, quelques maisons occupées par l'ennemi. La tête fracassée, il tomba mort sans pousser un cri. Le commandement suprême se trouva ainsi dévolu au colonel (depuis brigadier-général) Inglis, qui le conserva jusqu'à la fin du siége, non sans rencontrer quelque opposition de la part du commissaire fiscal, M. Gubbins. Il pourra sembler étrange qu'en des circonstances si particulièrement critiques des questions d'amour-propre, de prérogative, aient encore le privilége de soulever quelques susceptibilités entre frères d'armes. La chose est pourtant ainsi. Le commissaire fiscal s'était mis en rapport direct avec le gouverneur-général, auquel il adressait lettres sur lettres par des messagers plus ou moins adroits, plus ou moins fidèles, et qui, sortis une fois de l'enceinte assiégée, n'y reparaissaient jamais. Le colonel Inglis, supposant avec quelque raison que ces dépêches réitérées pouvaient bien tomber aux mains de l'ennemi, à qui elles donnaient sur la situation intérieure de la place des renseignemens propres à l'encourager, voulut faire cesser une correspondance si compromettante. A des observations mal accueillies il fit succéder des ordres formels, qui ne furent pas écoutés, et il se vit enfin obligé de revendiquer dans toute leur étendue les droits incontestables que la situation donnait à l'autorité militaire, responsable de la défense et par-là même investie de pouvoirs littéralement absolus. M. Gubbins, menacé des arrêts forcés nonobstant son grade élevé dans la hiérarchie civile, finit par céder, mais non sans avoir à se reprocher un éclatant exemple d'indiscipline fort mal à propos donné (1).

Cinq jours s'étaient écoulés depuis l'assaut du 20 juillet, cinq jours pluvieux, où une vapeur lourde, montant de la terre alternativement échauffée et mouillée, aggravait l'état hygiénique de la garnison. La fièvre, la dyssenterie et le choléra sévissaient à la fois. L'hôpital était encombré, les soins manquaient forcément. De malheureux blessés, se tordant sur quelques lambeaux d'étoffe jetés

(1) On doit comprendre que nous sommes ici tout simplement les échos des censures portées par des témoins oculaires sur la conduite du commissaire fiscal. Aussi tenons-nous à dire qu'on annonce de M. Gubbins un ouvrage où sans doute il veut expliquer et justifier sa conduite dans des circonstances si délicates. En voici le titre : *An Account of the Mutinies in Oude and the Siege of Lucknow Residency, with some observations on the cause of the mutiny*, by Martin Richard Gubbins, financial commissioner for Oude.

à terre, demandaient en vain quelque assistance, et n'obtenaient même pas toujours le verre d'eau qu'ils mendiaient en gémissant. Ils respiraient un air infect dans ces salles basses dont la moitié des fenêtres demeuraient closes, afin de mettre les malades à l'abri des balles, et où les balles et les obus pénétraient encore quelquefois, tantôt tuant le chapelain qui récitait au chevet d'un agonisant les prières suprêmes, tantôt brisant la main exercée du chirurgien tandis qu'elle bandait une plaie (1). C'est au milieu de scènes semblables que mainte pauvre femme, s'arrachant au chevet de son enfant malade, dut venir assister aux derniers momens de son époux moribond, et il arriva parfois que l'enfant et la mère, que dis-je? la mère et les enfans allèrent en quelques jours rejoindre le mari, le père qu'ils avaient perdu.

Pendant ces tristes journées, le moral de la petite garnison, relevé un moment par l'exaltation d'une victoire inespérée, baissait de nouveau et rapidement. Chaque soir, on faisait le compte des *casualties,* — morts ou blessés, ce qui revenait à peu près au même, les blessés étant d'avance envisagés comme morts, surtout s'il y avait lieu à pratiquer une opération, — et on calculait qu'en un temps donné ces disparitions quotidiennes, jointes à de fréquentes désertions des soldats indigènes, devaient rendre la défense littéralement impossible (2). Or ce temps arriverait-il avant les secours attendus? Les dernières nouvelles reçues remontaient au 27 juin, et on était au 23 juillet; depuis vingt-sept jours, on n'avait aucun renseignement, absolument aucun, sur ce qui se passait au dehors. Le 23 cependant, vers une heure du matin, un *pensionné indigène* (cipaye retiré du service avec une pension à vie), qui avait quitté Lucknow le 27 juin, y revint pour rendre compte de sa mission. Retenu prisonnier par les insurgés pendant treize jours, il avait pu néanmoins aller à Cawnpore, d'où il était parti l'avant-veille. Il y avait laissé une colonne anglaise (celle du général Havelock) avec douze canons. A trois reprises différentes, cette colonne en était venue aux mains avec les troupes de Nana-Sahib, et chaque fois elle les avait battues, leur prenant un grand nombre de pièces d'artillerie. Maintenant elle organisait le passage du Gange, prélimi-

(1) Qu'on ne nous accuse pas d'amplifier. Nous racontons, et sans pouvoir tout dire. Le chapelain s'appelait Polehampton; M. Rees le dépeint comme un modèle de charité chrétienne. Le chirurgien s'appelait Brydon; il fut blessé tandis qu'il faisait une opération. Regardée de prime abord comme très dangereuse, sa blessure guérit pourtant.

(2) Dans le *journal* du *staff-officer*, sous la rubrique du 22 juillet, nous lisons : « Le choléra sévit encore. Notre force numérique est bien diminuée, puisque seulement dans le 32e (anglais) nous avons eu déjà cent cinquante et une *casualties.* » Au 24 juillet, le journal constate que les débris du 48e régiment comptaient déjà sept déserteurs, ceux du 71e plus de cinquante.

naire indispensable de sa marche vers Lucknow. L'intrépide espion n'apportait aucun document écrit qui pût tomber avec lui aux mains des rebelles; il attestait simplement la vérité de son rapport, refusa toute récompense pécuniaire, et voulut, à peine arrivé, sortir de la résidence à la faveur d'une pluie battante qui rendait bien moins redoutable la surveillance des postes ennemis. On lui confia un petit billet pour le commandant de la colonne de secours, puis on attendit avec une impatience joyeuse la réalisation des espérances qui étaient si à propos venues ranimer les courages abattus.

Sous l'influence du mauvais temps, le feu de l'ennemi avait sensiblement diminué. On profitait de cette bonace provisoire pour mille travaux urgens : la poudre à extraire des souterrains où elle était cachée, les tranchées à réparer, les animaux morts à enfouir, les provisions de blé à réduire en farine, mais surtout les travaux de l'assiégeant à surveiller. On remarquait en effet une activité extraordinaire sur plusieurs points à l'extérieur de l'enceinte, et notamment en face du redan. Négliger ces inquiétans symptômes eût été une grave imprudence. Aussi, par les nuits sombres et pluvieuses, les officiers du génie, se glissant furtivement hors de l'enceinte, allaient-ils fréquemment, au risque imminent de leur vie, examiner autant que possible dans quelle direction étaient poussées les approches souterraines que l'ennemi se ménageait.

Le 25 juillet, les nouvelles apportées le 23 avaient été pleinement confirmées. Un autre *pensionné* nommé Ungud, qu'on avait dépêché le 22 dans la direction de Cawnpore, parvint à rentrer dans la résidence. Il apportait une lettre du quartier-maître-général de la petite armée commandée par le général Havelock. Ungud, il est vrai, ne parlait, comme étant en marche vers Lucknow, que de sept cents soldats anglais, plus un régiment de l'armée indigène; mais ce n'était là sans doute qu'une avant-garde, puisqu'il annonçait en même temps plusieurs engagemens heureux, la délivrance de Cawnpore arrachée au féroce Nana, et Bénarès, Allahabad, Agra, restés aux mains des Anglais. On continua donc à espérer, à se réjouir. Chaque soir, des chants d'allégresse, entonnés en chœur, portaient aux assiégeans des défis indirects, auxquels presque chaque soir ils répondaient par de fausses attaques qui interrompaient les couplets commencés, et cela au grand détriment du repos de la nuit. « Mais, nous dit M. Rees, arriva le 27, jour où nous attendions la venue de nos amis, et pas un soldat ne parut; le 28, et pas de secours! Le 29, le 30, le 31, aucun symptôme de délivrance prochaine! Aussi quelle torture!... Le cœur commençait à nous manquer. Beaucoup d'entre nous (je n'étais pas de ceux-là) perdirent alors jusqu'à la dernière lueur d'un espoir quelconque, et s'abandonnèrent à un dé-

couragement sombre, amer, obstiné, qui ne leur laissait plus qu'une pensée, tuer avant de périr. L'existence était devenue pour ces malheureux un insupportable fardeau, et j'en surpris plus d'un jetant un regard d'envie aux cadavres de leurs infortunés camarades qu'on emportait le soir pour les précipiter dans la fosse toujours béante et toujours remplie... »

D'où venait la navrante déception qui portait ainsi le désespoir dans des cœurs intrépides? Nous n'avons pas besoin de le dire à ceux qui se rappellent cette première campagne de Havelock et de Neill, si remplie de palpitantes péripéties. Cawnpore à peine repris, et lorsque le colonel Neill (bientôt après nommé général de brigade), à la tête de ses terribles fusiliers de Madras, eut exercé sur les misérables auteurs de ce massacre à jamais célèbre des vengeances *à la Montluc;* quand il eut forcé les fanatiques brahmines à balayer de leurs mains, à essuyer de leurs lèvres, avant de marcher à la mort, souillés à jamais et privés de leur caste, le sang séché à l'orifice du *puits* où Nana-Sahib avait fait précipiter les corps mutilés de ses victimes, les deux chefs de cette mémorable expédition avaient voulu marcher immédiatement sur Lucknow. Entre eux malheureusement et la résidence assiégée se trouvait comme un épais rideau de corps armés qui, à chaque étape, se refermait obstinément devant les Anglais. Chaque jour, il fallait forcer un passage plus ou moins disputé par un ennemi dont les rangs brisés se reformaient, à peine un peu moins nombreux, à deux ou trois lieues en avant du champ de bataille abandonné. La colonne anglaise au contraire n'avait derrière elle aucune réserve où il lui fût permis de puiser pour réparer ses pertes quotidiennes. Invariablement victorieuse, chaque succès la laissait affaiblie, et le choléra venant en aide au feu des cipayes; cette poignée d'hommes, après quelques jours de marche, fut obligée de faire halte et de rétrograder vers Cawnpore. Les détails stratégiques de cette pointe aventureuse demeurée sans résultats sont consignés tout au long dans d'excellens rapports militaires dont une note peut résumer la substance (1). La physionomie

(1) Havelock, arrivé de Bushir (Perse) à Bombay, puis de Bombay à Calcutta, n'avait pu se trouver à Allahabad que le 30 juin. Il ne put en partir que le 7 juillet avec moins de douze cents hommes, dont mille Européens. Une avant-garde de huit cent vingt hommes, envoyée par le colonel Neill, le précédait vers Cawnpore. En somme, il n'eut pour cette première campagne que quatorze cents baïonnettes anglaises et huit canons. Le 12 juillet, il vainquit les insurgés à Futtehpore, le 15 à Pandoo-Nuddie (ce qui détermina le massacre des Européens prisonniers à Cawnpore). Le 16, il reprit Cawnpore après un combat en règle avec les troupes de Nana-Sahib. Le 19, il alla chercher le féroce rajah dans son repaire de Bithoor, où ce dernier ne l'attendit pas, et qui fut livré aux flammes. Ce fut en revenant de Bithoor à Cawnpore qu'il apprit la mort de sir Henry Lawrence. Le 20, il fut rejoint par Neill à la tête de deux

toute particulière du général Havelock s'y révèle, et nous remet en mémoire les plus beaux types du temps des grandes guerres civiles. Havelock eût été sous Cromwell le modèle de ces soldats dévoués que le protecteur appelait ses *côtes de fer*. Religieux et brave, prédicant et soldat, convertisseur par instinct, exterminateur par devoir, Havelock est à l'heure présente un des *saints* de l'Angleterre en même temps qu'un de ses héros et de ses bannerets. Parmi ces *tracts* dont les sociétés bibliques propagent l'édifiante lecture en les mettant au plus bas prix possible, vous trouvez déjà la *Biographie de sir Henry Havelock* (1). Et pourquoi pas? Le plus surprenant n'est pas qu'il y ait çà et là un cœur de prêtre sous une cuirasse; la merveille au contraire est que l'idée de la mort toujours présente, toujours imminente, ne fasse pas de nos militaires, des plus vieux surtout, autant de moines armés.

Mais, sans nous écarter davantage, rentrons à Lucknow, où une nouvelle phase du siége allait commencer.

VII.

Le mois d'août, dans cette histoire de quatre-vingt-sept jours, s'appelle le *mois des mines,* désignation qui s'explique assez d'elle-même. Renonçant aux attaques de vive force, ou ne voulant plus les risquer que sur une enceinte moins bien prémunie, les cipayes avaient changé de tactique. Celle qu'ils adoptèrent leur assurait de grands avantages. Déjà nombreux par eux-mêmes (on a évalué au chiffre de quarante ou soixante mille hommes, et même à un chiffre supérieur, les forces, d'ailleurs flottantes, qu'ils ont pu grouper sous les murs de la résidence), ils disposaient en outre de la population ouvrière de Lucknow. Tous les *coolies* de cette vaste cité étaient à leurs ordres. Employer la sape et la mine leur était donc facile, et il l'était beaucoup moins aux assiégés, si peu nombreux,

cent soixante-dix hommes. Le 21, il traversa le Gange. Le 25, il commença sa première marche sur Lucknow par un temps de pluies torrentielles qui entravaient sa marche. Le 29, il prenait d'abord Unao, puis Busserut-Gunge, en deux combats successifs, livrés le même jour, qui lui coûtèrent douze morts et soixante-seize blessés. Cependant le choléra faisait plus de ravages que le feu de l'ennemi. La colonne expéditionnaire comptait déjà près de trois cents malades. Pour les renvoyer à Cawnpore, il fallait une escorte au moins aussi nombreuse, et Lucknow était encore à douze lieues. Ce fut alors que Havelock se décida à battre en retraite jusqu'à Munghowur, où il attendit de nouveaux renforts, que Neill, resté à Cawnpore, put lui envoyer encore. Dès qu'il se vit à la tête de quatorze cents hommes, il se remit, le 4 août, en marche sur Lucknow.

(1) Il existe deux biographies d'Havelock, toutes deux par de révérends ministres (MM. Owen et Brock). Une troisième est annoncée par un allié, un ami et un frère d'armes du général. Celle-ci sera certainement plus complète et probablement mieux écrite que les deux premières.

affaiblis par les privations, les maladies, le manque de sommeil, de suffire aux travaux indispensables pour combattre ces approches à couvert. Aussi, dès qu'on eut parlé de « mines, » l'anxiété fut-elle grande parmi eux. Ce furent d'abord de vagues rumeurs, commentées, discutées, démenties. S'agissait-il de véritables galeries ou de simples tranchées? Les ingénieurs penchaient pour cette dernière hypothèse, la plus consolante des deux, mais ils ne trouvaient pas crédit chez tout le monde, témoin cet ami de M. Rees qui ne le rencontrait jamais sans lui parler des progrès souterrains faits par les insurgés. Se regardant comme parfaitement sûr de sauter un jour ou l'autre : « Hourra! mon bon ami, lui criait-il, hourra pour un céleste voyage en l'air! »

Ce parti-pris philosophique n'était pas, naturellement et heureusement, à l'usage des officiers du génie. Or parmi eux s'en trouva un, porteur d'un nom célèbre, à qui, après sir Henry Lawrence, l'opinion de bien des gens attribue le salut de Lucknow. Le capitaine Fulton, investi de toute la confiance du général Inglis, et placé par les circonstances (1) à la tête des ingénieurs militaires qui aidaient à défendre la résidence, s'adjugea le soin périlleux de deviner, sous la terre fouillée dans tous les sens, le trajet des galeries percées par l'ennemi; il se promit de veiller à ce qu'elles fussent détruites en temps utile. Les travaux commencèrent le 26 juillet devant la batterie dite *de Cawnpore*. Le 27, à travers deux planches jetées, comme par hasard, sur la route qui séparait des palissades anglaises une maison (*Johannes-House*) occupée par les cipayes, on aperçut, en y regardant bien, la main d'un homme soulevée à temps égaux. Ces planches, qu'on avait posées là pendant la nuit, abritaient son travail mystérieux. Peu après, la terre, creusée presqu'à la surface et détrempée par la pluie, s'éboula près de ces planches sur une longueur de sept ou huit pieds, révélant ainsi la direction de la mine pressentie. Elle traversait la route et poussait droit à l'estacade élevée du côté opposé. Six pieds de plus, elle y arrivait. Il était donc grand temps et de l'apercevoir et d'y opposer une autre mine, ce qu'on fit pendant que, du haut de la *brigade-mess*, quelques bons tireurs, entretenant un feu nourri dans la direction de l'éboule-

(1) Son supérieur hiérarchique, le major Anderson, était alors dans un état de santé si précaire, qu'il avait dû renoncer à toute fonction active. Le capitaine Fulton, du reste, fut tué le 14 septembre. Un boulet de canon lui emporta la tête pendant que, du haut de la batterie Gubbins, il examinait les travaux de l'ennemi. Nous trouvons consignés dans tous les récits du siége les témoignages les plus expressifs de la reconnaissance que lui avaient vouée les assiégés, et des regrets que sa perte leur laissa. Le corps de mineurs formé pour la circonstance par le capitaine Fulton n'était que de vingt-quatre hommes, dont six Européens seulement. Les insurgés avaient à leurs ordres tous les *coolies* disponibles à Lucknow.

ment, empêchaient l'ennemi de réparer le dommage causé à sa galerie.

Il serait fastidieux d'entrer dans le détail des opérations de ce genre, qui devinrent, à partir de ce moment, des incidens de chaque jour et de chaque nuit. Ce que nous en avons dit suffira pour montrer quel surcroît de fatigues et de périls, quel surcroît d'anxiétés et de secrètes angoisses il en résulta désormais pour la petite garnison de Lucknow. Sur le plan de la résidence qui accompagne le *Personal Narrative* de M. Rees, on peut suivre le tracé de toutes ces mines successivement creusées par les cipayes. Nous en avons compté *quatre* sur un front de rempart qui n'excède guère deux cents yards ou cent quatre-vingt-deux mètres. Ce sont celles qui éclatèrent le 27 juillet, le 10 et le 18 août, le 5 septembre.

Laissons là cette horrible guerre de taupinières, ces puits creusés par des muets, ces routes tracées par des aveugles, ces outils qu'on assourdit, ces combats au fourneau, à l'asphyxie, au camouflet, aux pots à feu, qu'on appelle aussi pots infects (*stink-pots*); sortons même un instant de cette résidence où l'on étouffe, et demandons-nous ce qui se passait alors dans la ville de Lucknow. Un jour, — le 5 août, ce semble (1), — le canon retentit dans la cité : non point le canon quotidien, celui qui démolissait lentement, pan de mur après pan de mur, les bâtimens de la forteresse improvisée. Non, cette fois c'étaient des salves d'artillerie comme celles qui annoncent les fêtes publiques. Un instant les assiégés s'y trompèrent. Ce canon lointain ne pouvait être que celui de l'armée de secours, et les têtes de se monter, et les hourras de retentir!... La nuit passa là-dessus, nuit fiévreuse où certes on ne dormit guère; mais le lendemain l'énigme fut éclaircie, et derechef l'espoir s'envola. Les insurgés n'étaient point aux prises avec les soldats de Havelock; ils étaient en grande joie au contraire et en grand travail : ils venaient de faire un roi.

Ce roi donc, — Burges-Kadr, un des fils naturels de Wajid-Ali, — entrait tout justement dans sa dixième année. Aussi régnait-il sans gouverner, cela va sans dire. Le véritable roi était l'amant de sa mère, laquelle exerçait de droit la régence. Munimou-Khan (ainsi se nommait cet heureux favori) comprenait le gouvernement comme une exploitation régulière de la fortune publique et privée. Il vendait les places au plus offrant et dernier enchérisseur. L'acheteur ne devait toucher d'appointemens qu'après l'expulsion définitive des Anglais. En attendant, congé lui était donné d'exploiter de

(1) Notre formule dubitative tient à la divergence des témoignages. M. Rees donne une date, l'*officier d'état-major* en donne une autre. Si la date importait, on chercherait un troisième témoignage (qui peut-être ne ferait qu'accroître l'embarras); mais ici nous pouvons sans inconvénient passer outre.

son mieux sa position officielle, et Dieu sait s'il y manquait. Tout privilége s'affermait à l'encan. Un des fermiers, nommé Mussumut-Abassie, avait pris à bail les tribunaux et les mauvais lieux de la ville. Des tribunaux (civils et criminels, s'il vous plaît), il ne donnait, bon an, mal an, que 18,000 roupies. Il payait au contraire 60,000 roupies le second fermage, tout autrement fructueux à ce qu'il paraît. Une autre bizarrerie de ce gouvernement improvisé fut de donner pour généraux à ses troupes les eunuques du palais, nécessairement sinécuristes sous un roi de dix ans (1). Ceci semblera peut-être moins bizarre et moins invraisemblable, si l'on se dit que ces eunuques, sous le régime qui venait de finir, avaient cumulé avec leurs fonctions les plus essentielles celles d'officiers des chasses royales. En cet emploi, ils étaient devenus fort habiles à manier le mousquet. De là une supériorité quelconque, — peut-être pas la plus rationnelle, — sur les soldats dont ils reçurent le commandement. De là aussi les duels engagés entre ces grands généraux et les plus francs tireurs de la résidence. On a l'histoire d'un de ces noirs gardiens du harem que son adresse avait fait surnommer *Bob the Nailer*, Robert le Cloueur. Embusqué dans la *Johannes-House* et armé d'un fusil à deux coups, il abattait, il *clouait* quiconque se hasardait à découvert dans le rayon où ses balles pouvaient atteindre. Las de servir de poupées à cet adroit tireur, les Anglais dirigèrent le 5 août contre la maison qui l'abritait une sortie qui réussit parfaitement. Une petite porte céda brusquement à l'explosion d'un pétard au moment où les cipayes étaient pour la plupart profondément endormis. Ceux que l'on surprit ainsi furent expédiés à coups de baïonnette (*bayoneted in grand style*, dit le narrateur de ce fait d'armes). Bob, perché au plus haut de la maison, et tout occupé des coups de feu que quelques officiers dirigeaient vers lui du haut des terrasses qui dominaient sa position, n'avait rien entendu. On le trouva tranquillement assis, chargeant et déchargeant son mousquet. Inutile de dire qu'il alla rejoindre ses camarades égorgés. A une époque postérieure, un autre eunuque, du haut de la tour dite de l'Horloge (*Clock-Tower*) (2), avait pris pour ainsi dire la suite des affaires de *Bob the Nailer*. De son embuscade élevée, il décimait tout à loisir les soldats du poste opposé, et se rendit enfin si incom-

(1) Il y avait aussi un conseil d'état et un commandant en chef, beau-frère de Wajid-Ali, mais aucune autorité bien définie et bien reconnue. Les cipayes eux-mêmes élisaient leurs officiers, et les officiers choisissaient en définitive les commandans à qui il leur plaisait d'obéir. Que si un officier venait à déplaire, ses subordonnés, se formant en conseil de guerre, lui notifiaient parfois sa dégradation, parfois plus simplement se jetaient sur lui et le fusillaient. Volontiers aurait-on refusé un grade à ces conditions exorbitantes; mais le refus d'un grade était puni de mort.

(2) Située en face de la *Baily-Guard-Gate*.

mode qu'on ouvrit sur lui tout exprès un bombardement en règle. Les bombes, lancées avec une admirable précision, éclataient justement à l'endroit d'où partaient les coups de cet ennuyeux voisin; mais, lorsqu'on devait le supposer mis en pièces, une balle arrivait en sifflant pour témoigner de l'étrange invulnérabilité qui le protégeait. On n'eut le mot de l'énigme que lorsque, après l'arrivée des renforts, il fut possible de s'emparer de la tour. Cette tour, nous l'avons dit, dominait la résidence et par conséquent les batteries d'où on tirait sur elle. Notre eunuque, pourvu d'un bon télescope, guettait le moment où la bombe allait partir, et, par une échelle à cet effet préparée, il courait s'abriter dans un réduit qu'il s'était fait creuser dans l'épaisseur des murs. Immédiatement après l'explosion, le drôle revenait à son poste, et reprenait « la conversation » interrompue. Lorsque les soldats anglais, maîtres de la tour, montèrent jusqu'à lui et l'eurent tué, on le trouva étendu entre son fusil et son télescope.

Le mois d'août s'écoulait, et chaque jour apportait son contingent de désastres. Pour se faire une idée des angoisses qui planaient sur ce groupe d'hommes voués, selon toute apparence, à la plus horrible mort, il faut se dire que parmi eux se trouvaient, et par centaines, des chefs de famille. Figurons-nous, dans les tranchées infectes où, presque à bout de forces, il passe une nuit fiévreuse, figurons-nous ce malheureux que poursuit jusque-là, jusque sous les balles ennemies, jusque sur ce terrain miné peut-être, l'image désolante de son enfant qui se meurt faute de soins, faute d'alimens. Il n'a pu le veiller; il a fallu le laisser à sa mère, elle-même épuisée, affamée, désespérée! Cette nuit-là même, l'enfant meurt, et, des larmes dans les yeux, son père raconte à un ami (M. Rees) les dernières heures de ce pauvre petit Herbert, si doux, si aimable. « Songez donc!... c'était justement l'anniversaire de ma naissance... Oui, j'avais hier vingt-neuf ans,... et mon enfant m'a été pris... A la volonté de Dieu!... Mais ce sont là d'affreux momens! Cette nuit, ma femme et moi, nous avons creusé un trou dans le jardin, et nous y avons couché le petit, enveloppé dans sa couverture... Oh! mon Dieu (1)! »

A la sympathie que ces paroles excitent succède chez celui qui les écoute un retour égoïste, mais bien naturel : « Eh bien! oui, se dit-il, c'est ainsi pour lui, et demain, ce soir, tout à l'heure peut-être, que m'arrivera-t-il? C'est bien vite fait... On roule mon ca-

(1) Nous avons relevé sur les listes nominatives les noms de *vingt-trois* enfans appartenant aux *ladies* de la garnison de Lucknow et morts dans le cours du siége. Vingt-trois sur soixante-sept! Les *femmes* en perdirent trente et un sur cent quatre-vingt-seize. Les premières virent périr un enfant sur trois, les secondes un peu moins de un sur six. La Providence, on le voit, a ses compensations.

davre dans quelque lambeau d'étoffe; un *doulie* (1) porté par des balayeurs me sert de char mortuaire; la fosse, creusée à la hâte, n'est pas profonde; une prière vite marmottée, cinq ou six corps jetés sur le mien, et tout est dit, et personne jamais ne retrouvera mes os!... Telles sont les réflexions qui fréquemment me reviennent, mais que je chasse le plus vite possible. »

Le 18 août fut marqué par l'explosion d'une mine qui emporta toute une face du *Seikh-Square*. Trois officiers et trois sentinelles, postés dans le haut du bâtiment, sautèrent en l'air juste au moment où le bruit de la mine venait d'appeler l'attention d'un des soldats. Cinq hommes restés en bas furent écrasés sous les décombres. Des trois officiers, pas un seul ne fut blessé; ils s'échappèrent tous les trois. Une des sentinelles, lancée du côté de l'ennemi, périt misérablement; son cadavre, décapité, demeura exposé toute la journée du lendemain aux regards des assiégés. La brèche faite, une brèche de trente pieds, les insurgés s'étaient présentés à l'assaut; mais, comme à l'ordinaire, une fois leurs chefs couchés par terre, ils battirent en retraite, se contentant d'entretenir une vive fusillade sur le point où la nécessité de réparer le rempart appelait impérieusement les assiégés. Ceux-ci cependant s'avançaient à l'abri de portes en planches qui, à l'épreuve de la balle, leur servaient de boucliers. Ils parvinrent à réoccuper la position et à la remettre en état sous la protection d'une pièce d'artillerie amenée là et mise en position après d'incroyables efforts. La nuit venue, une brusque sortie délogea l'ennemi des ruines où il s'était maintenu jusqu'alors, et fit tomber provisoirement aux mains des assiégés quelques-unes des maisons qu'il occupait depuis le commencement du siége. On se hâta de les faire sauter.

Ce fut dans cette attaque, hardiment conçue et hardiment exécutée, que tomba, frappé à mort d'une balle en plein visage, notre compatriote Deprat. Il nous est impossible de ne pas nous arrêter un instant au moins devant ce type original dont nous avons déjà eu occasion de parler. Cœur chaud et généreux, imagination vive et prompte, courage brillant, bonté inépuisable et prodigue, humeur sereine, résignation facile et gaie, tel nous apparaît, dans les souvenirs de ses compagnons d'armes, ce caractère bien français, où l'éclat des qualités jetait dans l'ombre, si graves, si essentiels qu'ils fussent, les défauts qu'on pouvait lui reprocher : paresse insouciante, inconstance de vues, manque de suite dans la volonté, absence d'ordre en tout ce qui en demande le plus; — négociant fort incomplet, on le voit, mais ami dévoué, honnête homme dans

(1) Palanquin fabriqué pour les usages les plus communs.

la moins étroite acception du mot. M. Rees, son associé, ne peut retenir quelques plaintes motivées par les pertes qui ont été pour lui le résultat de leurs affaires communes; mais on voit en même temps qu'il n'en garde aucun ressentiment à l'ancien officier des chasseurs d'Afrique, devenu marchand par hasard. Moins que personne effectivement, il pouvait avoir le plus léger doute sur le désintéressement et la loyauté de Deprat.

« Le nana de Cawnpore (1), nous dit-il, qui, dès longtemps avant l'explosion de la révolte, le visitait fréquemment à Lucknow, savait parfaitement que Deprat avait fait toutes les campagnes d'Algérie sous Lamoricière, Cavaignac, Changarnier, Pélissier et Canrobert. A l'instigation d'Azimoullah, son principal conseiller, qui, ayant voyagé en Europe, parlait l'anglais parfaitement et le français assez bien, il dépêcha un messager et une lettre à Deprat, lui offrant, s'il voulait le venir rejoindre, le commandement de ses troupes et une somme considérable, une vraie fortune. Peu familier avec l'hindostani, mon ami dut avoir recours à moi et me mettre dans le secret de cette proposition. Je fus par lui prié d'y répondre. — « Non, m'avait-il chargé de dire au messager; ceci n'est pas possible pour moi. Il est maintenant trop tard : je me suis placé sous la protection des Anglais, et je ne les abandonnerai pas en de pareilles circonstances. Que puis-je d'ailleurs avoir de commun avec des gens qui assassinent des femmes et des enfans?... Chargez-vous de ceci pour le nana et pour Azimoullah,... et maintenant partez vite!... Si vous êtes encore ici dans une demi-heure, je vous fais pendre. Prenez ces vingt roupies, et décampez! » Je pressai Deprat de faire son rapport au commandant, et de lui livrer le misérable embaucheur, — par lequel, soit dit en passant, nous fûmes les premiers à apprendre ce qu'il appelait « la grande victoire » du nana, c'est-à-dire le massacre de Cawnpore; mais mon ami ne voulut pas entendre parler de ceci, et comme il avait pris la précaution de m'engager d'honneur au secret, je ne pus moi-même intervenir... Au surplus, un quart d'heure après, ma dénonciation n'eût déjà plus été de mise. Le messager n'avait pas attendu le résultat de nos réflexions pour retourner à Cawnpore.

« Deprat, pendant tout le siége, se montra sous le jour le plus brillant. Il servait à la batterie Gubbins tantôt comme officier d'artillerie, tantôt comme simple *rifleman,* et on le vit accomplir là quelques-unes de ces témérités sans profit dont un Français et un fou peuvent seuls s'aviser : « Arrivez, arrivez! criait-il parfois dans son mauvais jargon hindostani... Arrivez, fils poltrons de mères mises à mal!... Avez-vous donc si grand peur?... Êtes-vous des hommes ou des femmes? » La réplique suivait : « Oh! je te connais bien, maudit chien d'infidèle! Tu es Deprat le Français... Tu habites près du pont de Fer. Sois tranquille, va!... Tu n'en seras pas moins tué pour attendre... Attrape ceci!... » Et une balle sifflait à ses oreilles.

« Deprat mourut dans des souffrances atroces. L'os facial avait été mis en pièces. Il se rétablissait cependant, lorsqu'une imprudence qu'il commit

(1) Le fameux Nana-Sahib.

vint aggraver sa blessure, et il expira un mois après l'avoir reçue. Quelque temps auparavant, nous avions eu, lui et moi, une discussion théologique. « Je nie formellement, disait-il, qu'il y ait une Providence. Voyez donc un peu la belle justice qu'elle ferait ici-bas! Ce modèle de brave homme, Polehampton (1), le voilà mort. Et un gredin comme moi,... vous verrez que je m'en tirerai, allez! Je parie que je sortirai d'ici sain et sauf. » Il se trompait. A l'heure présente, il sait s'il y a, oui ou non, une Providence (ajoute pieusement M. Rees). »

Qu'on relise maintenant le dernier chapitre de la *Chronique du temps de Charles IX*, et on verra si Deprat n'était pas de même race que « le capitaine George. » Voici encore une figure qui semble étudiée par M. Mérimée.

« Trois amis de Deprat et moi portâmes ses restes au cimetière. Le cadavre du capitaine Cunliffe, mort le même jour, fut jeté dans la même fosse, et une courte prière acheva la cérémonie. En cette occasion, j'eus lieu de remarquer une différence frappante entre notre chapelain protestant et le prêtre catholique. Personne, du vivant de M. Deprat, n'avait été plus généreusement traité par lui que le père B... (2). Cependant, comme il pleuvait fort ce soir-là, — pluie d'eau et pluie de balles, ma foi, — le *padre* semblait peu disposé à suivre le corps, alléguant que M. Deprat, fort relâché dans ses principes religieux, ne méritait pas d'être enterré chrétiennement. Pourtant, comme M. Harris (l'ecclésiastique protestant) se préparait pour la cérémonie, l'autre, un peu honteux, se vit amené par cela même à composition. Il vint de mauvaise grâce marmotter quelques mots inintelligibles, qui étaient censés du latin, et se retira bien vite, laissant enfouir à peu près comme un chien son compatriote et coreligionnaire. Je dis comme un chien, car les fossoyeurs manquaient en ce moment, et en conséquence nous fûmes obligés de le descendre nous-mêmes dans une fosse à moitié remplie d'eau. M. Harris cependant lisait à loisir sur le corps du capitaine Cunliffe nos belles prières pour les morts, et nous en adjugeâmes sa part au pauvre Deprat. J'ai connu du reste de très excellens prêtres appartenant au clergé catholique, gens qui méritaient toute espèce d'estime et de respect; mais le père B... n'est certainement pas de ceux-là. »

Un autre Français, M. Geoffroi, un Italien, M. Barsotelli, sont fréquemment nommés dans les récits du siége de Lucknow. Tous deux firent bravement leur devoir de volontaires, et le dernier nommé, avec son imperturbable politesse, son optimisme persistant, sa ferme croyance aux principes de la phrénologie, le grand sabre de cavalerie qu'il traînait partout après lui, n'est pas une physionomie sans relief. Toutefois Deprat était un homme de trempe supérieure, et dans ces critiques circonstances commandait bien autrement l'attention.

(1) Le ministre protestant dont nous avons déjà raconté la mort.
(2) Nous supprimons naturellement le nom de cet ecclésiastique.

Vers la fin du mois d'août, les privations matérielles, s'aggravant de jour en jour, vinrent ajouter leur inutile surcroît aux désastres de ce long siége. Le sucre et le thé manquaient dès le 20 aux habitans de la résidence, le peu qui restait étant réservé aux malades et aux blessés. Le savon n'existait plus depuis longtemps; les vêtemens étaient dans un état déplorable, et les officiers eux-mêmes faisaient leur service dans les plus étranges costumes dont on se puisse aviser. Beaucoup n'avaient plus que leur caleçon, leur chemise et des pantoufles. Un d'eux portait une chemise taillée dans une nappe. Un des *civilians* avait pour uniforme une sorte de jaquette fabriquée avec le drap vert dont il avait dépouillé un billard. Le tabac manquait aussi; on le remplaçait tant bien que mal en fumant des feuilles de thé ou de goyavier. Un cigare avait fini par se vendre 3 roupies (environ 7 francs). Tout montait à l'avenant. Le 27 août, à la vente aux enchères des objets laissés par sir Henry Lawrence, on paya l'eau-de-vie sur le pied de 400 francs la douzaine de bouteilles, la bière (même quantité) 175 francs, le vin de Xérès à peu près le même prix, les jambons en boîte 180 francs pièce, une bouteille de miel 112 francs, la poudre de chasse 40 francs la livre. « Quant au sucre, s'il y en eût eu, nous dit l'*officier d'état-major*, on ne peut savoir à quel prix il serait arrivé (1). » L'argent perd singulièrement de sa valeur relative dans des situations aussi exceptionnelles. « Je n'aurais jamais pensé, dit M. Rees, qu'on pût tenir les roupies en si petite estime que je les ai, et je m'émerveille seulement de ceci, c'est qu'il y ait parmi nous des gens qui leur attribuent encore un prix quelconque. »

La farine même, la farine de blé, commençait à être rare, et dès le 22 août on ne distribua plus aux non combattans, à ceux qui avaient le temps de moudre, que du maïs en nature. Des germes d'épizootie commençaient à se manifester parmi le bétail, et plus d'une fois on se vit obligé d'abattre de jeunes bœufs tenus soigneusement en réserve, pour ne pas risquer de les perdre absolument.

Le 12 août, une vieille femme était sortie de la résidence, emportant, roulée dans un tuyau de plume, une dépêche adressée au général Havelock. Vingt autres lettres, dans les quarante-cinq jours précédens, étaient parties ainsi, et restées sans réponse. Cette fois

(1) La cherté des subsistances alla toujours en augmentant. Le 12 septembre, un des *civilians* paya 20 roupies ou 50 francs une petite volaille qu'il achetait pour sa femme malade. Une bouteille de curaçao se vendit 16 roupies ou 40 francs, et 40 francs aussi deux livres de sucre. Les vêtemens n'étaient guère moins chers. Le 19 septembre, à la vente aux enchères des effets d'un officier récemment tué, une chemise de flanelle neuve fut poussée jusqu'à 40 roupies (100 francs); cinq autres, qui avaient servi, se vendirent en bloc 380 francs, etc.

on fut plus heureux : le 28 au soir, une lettre du général Havelock, datée de Cawnpore le 24 (1), pénétra dans la place, grâce à l'adresse d'Ungud le pensionné indigène qu'on a déjà vu remplir avec succès une mission de ce genre. Elle annonçait que les secours ne pouvaient pas arriver avant vingt-cinq jours. Ungud complétant la dépêche, nécessairement très laconique, raconta la retraite forcée d'Havelock après qu'il avait déjà quitté Cawnpore et franchi le Gange pour marcher sur Lucknow; il annonça aussi que, dans la première de ces deux villes, des renforts arrivaient journellement. Excellentes nouvelles sans doute, mais espérances bien atermoyées : telles qu'elles étaient, on s'en contenta. Les cipayes eux-mêmes, tout en grommelant, se montrèrent un peu moins abattus. Ils venaient, au surplus, de donner un gage expressif de leur bonne volonté en refusant un mois de paie qui leur était dû et qu'on voulait leur compter. Aucun d'eux, il est vrai, ne manquait d'argent, une assez forte prime étant attachée au travail de mines qu'eux seuls pouvaient faire par certaines journées de chaleur accablante.

Vingt-cinq jours! il fallait tenir vingt-cinq jours encore, alors que déjà on semblait arrivé à la dernière limite des forces physiques et de l'énergie morale! L'ennemi, lui, ne se lassait pas. Ses tranchées se multipliaient dans tous les sens, lacis incompréhensible, labyrinthe mystérieux et menaçant. Chaque jour, à des heures différentes, la canonnade, la mousqueterie, reprenaient de plus belle. *Baba log* brûlait sa poudre sans marchander, et quand il y mettait de l'économie, la garnison s'inquiétait. On avait remarqué en effet que les journées relativement tranquilles présageaient pour le lendemain quelque explosion de mines ou quelque attaque. Ces jours-là

(1) Dans une des notes qui précèdent, nous avons suivi Havelock jusqu'au début de sa seconde marche sur Lucknow, le 4 août. Le 5, à Busserut-Gunge, sur le même champ de bataille où il avait triomphé une première fois, il fut contraint d'enlever les mêmes positions, réoccupées après sa retraite par les insurgés. Faute de cavalerie, cette victoire nouvelle resta sans résultats; elle avait été livrée sur un terrain couvert de marécages, d'où s'exhalaient des miasmes pestilentiels. Le choléra se remit à sévir dès le soir même avec une intensité qui ne permettait pas de se risquer plus avant. Il fallut revenir à Munghowur, position élevée et salubre. Le 11 août, apprenant que les rebelles étaient rassemblés près d'Unao en force considérable, on alla leur livrer bataille et enlever un village où ils s'étaient fortement retranchés, au nombre d'environ vingt mille. Havelock n'avait guère plus de mille hommes; il en perdit près de cent quarante dans cette victoire désastreuse. Aussi dut-il, ajournant décidément son entreprise, revenir le 12 à Munghowur, retraverser le Gange dans la journée du 13, et aller ensuite à Cawnpore rejoindre Neill, mis dans un grand péril par un retour hostile de Nana-Sahib. La cavalerie du nana était déjà dans les faubourgs de la ville, et les communications avec Allahabad pouvaient être coupées d'un moment à l'autre. Havelock chassa Nana-Sahib jusqu'à Bithoor, puis s'en revint à Cawnpore, pour n'en sortir de nouveau que le 19 septembre.

d'ailleurs on était moins sur ses gardes, on se laissait plus facilement apercevoir, et les francs tireurs ennemis, toujours embusqués aux meurtrières, ne manquaient guère de mettre ces imprudences à profit. En moyenne, ils tuaient de trois à cinq hommes par jour. La nuit, pour garder tous les postes, il ne fallait pas moins de trois cents hommes. Il fallait en outre des corvées nombreuses pour le service des mines et contre-mines. Le manque de sommeil, l'humidité des tranchées, l'infection de l'air, tout conspirait pour que la dyssenterie, la fièvre, la petite-vérole, le choléra, vinssent ajouter leurs ravages à ceux de la guerre.

Au milieu de ces terribles fléaux, croira-t-on qu'un des plus ressentis fut le nombre immense de mouches attirées sur ce point où la chaleur et les pluies intermittentes mettaient tant de substances animales en état de putréfaction? Pas un des annalistes du siége qui ne se rappelle cette plaie d'Égypte, et cela dans des termes encore empreints de la colère nerveuse que cause l'attaque réitérée de ces odieux insectes. « Le sol en était noir, nos tables en étaient couvertes, s'écrie l'un d'eux. Elles nous ôtaient notre sommeil du jour; elles nous empêchaient de manger... Quand j'avalais ma misérable *dall-rotie* (1), ces maudites bêtes se jetaient par escouades dans ma bouche à peine ouverte, et de là retombaient pêle-mêle dans mon assiette, où elles flottaient, poivre improvisé, puis... mais je m'arrête avant de me laisser aller à quelque impertinence. Le fait est que le seul souvenir de cette agaçante misère suffirait à faire blasphémer un saint... »

Depuis une attaque repoussée le 10 août, et dont le récit ne nous a paru présenter aucun intérêt particulier, les rebelles avaient cessé de tenter l'assaut. On s'attendait à quelques entreprises prochaines à l'occasion des fêtes du Mohurrum (2), qui s'annonçaient par le bruit, devenu plus fréquent, des tam-tams et des cornets à bouquin. Le neuvième des quarante jours du Mohurrum arrive la *Kutl-ka-Rath*, — la *nuit de la boucherie*, — où les musulmans schiites sont dans l'usage d'immoler des chèvres par manière de sacrifice propitiatoire. La garnison de Lucknow pensait à bon droit que le massacre des Feringhis devait être regardé par ces fanatiques comme bien

(1) Soupe au bouillon de lentilles mêlé à des tranches de pain sans levain. C'est le plus grossier aliment des soldats hindous. A Delhi, les cipayes victorieux demandaient à être nourris par les plus riches négocians de la ville. Ceux-ci, intimidés, proposaient de la *dall-rotie*. « Comment? de la *dall-rotie* pour quelques jours qui nous restent à vivre? » s'écriaient les cipayes dans un curieux accès de sincérité découragée et d'indignation gastronomique.

(2) Fete mahométane, où est honorée la mort de Hossein et de Hussen, regardés par les schiites comme deux martyrs de leur foi, et comptés parmi leurs douze *imaums* ou saints.

autrement agréable à leur divinité. Quiconque d'entre eux mourrait cette nuit-là, et pour une cause aussi sacrée, était certain au surplus d'aller tout droit au sixième ciel. La *nuit de la boucherie* était donc attendue avec une certaine anxiété qui se trouva trop forte pour certains courages. Une douzaine d'eurasiens, poussés par un sergent ivrogne qu'exaspérait le manque d'opium, résolurent de ne pas l'attendre. Profitant d'une nuit noire, ils défirent une barricade, rompirent la porte qu'elle masquait, et, laissant cette porte ouverte, sortirent de la résidence sans avoir été aperçus. Ces misérables ne faisaient que courir ainsi au danger dont ils prétendaient se garder. Les insurgés s'emparèrent d'eux, les tuèrent, et firent des libations de leur sang sur les *tazias* ou images du tombeau de Hossein. Cette désertion n'en détermina pas moins plusieurs autres. La place devenait peu à peu intenable pour tous ceux que l'honneur d'une part, et de l'autre la certitude de ne trouver aucune merci, n'y attachaient point. Dans la seule nuit du 28 août, sept domestiques désertèrent. On put prévoir que bientôt, si les secours tardaient encore, il n'en resterait plus un seul.

L'assaut prévu pour quelques jours auparavant fut donné le 5 septembre. Après la plus violente canonnade qu'on eût encore essuyée, on vit au lever du soleil environ huit mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux manœuvrer autour de l'enclos fortifié de manière à faire prévoir une attaque. A dix heures du matin, l'explosion de deux mines en donna le signal. Aucune des deux fort heureusement n'avait été poussée assez loin et ne fit brèche aux remparts. Du double nuage que formaient la poussière et la fumée, les plus intrépides d'entre les cipayes sortirent assez résolûment, et ceux qui attaquaient la batterie Gubbins plantèrent contre le bastion une échelle énorme où plusieurs se hasardèrent jusqu'au sommet. Pas un d'eux cependant n'arriva sur le terre-plein. Parmi les officiers, les meilleurs tireurs les attendaient au dernier échelon, et les abattaient à peine entrevus. Du côté de la *Baily-Guard,* ils furent accueillis par des décharges à mitraille « qui ouvraient dans leurs rangs de larges rues, et les dispersaient, dit M. Rees, comme la paille chassée par le vent. » Bientôt des centaines de cadavres jonchèrent le sol, et les assaillans se retirèrent derrière leurs abris, repoussés comme toujours, mais en apparence plus découragés qu'ils ne l'avaient jamais été.

Ce fut leur dernière attaque à force ouverte. Ils parurent désormais décidés à user lentement, patiemment, cette énergie désespérée contre laquelle échouaient successivement tous leurs coups de main. Après deux jours de tranquillité relative, ils se remirent à canonner aussi régulièrement que par le passé les murailles démantelées qui

tant bien que mal servaient de remparts à la vaillante garnison de Lucknow. Dès l'aurore et jusqu'à neuf heures du matin, puis de quatre heures du soir au coucher du soleil, chaque jour ce travail de destruction recommençait (1). La direction du feu était excellente, et on pouvait s'assurer, en voyant les boulets arriver plus nombreux vers les bâtimens où ils pouvaient causer le plus de dommage, que les insurgés étaient exactement renseignés sur tout ce qui se passait à l'intérieur des remparts. Pour ceux que ces remparts abritaient au contraire, le monde connu finissait à la limite de cette étroite enceinte; « nous ne savions pas plus ce qui se passait dans Lucknow, à quelque cent mètres de nous, que nous n'étions au courant des affaires du Kamtchatka, » nous dit M. Rees. Cette ignorance était à elle seule un malheur de nature à entraîner des conséquences terribles. On pouvait en effet remarquer chez les cipayes restés fidèles jusqu'alors les symptômes évidens d'une démoralisation, d'un découragement bien naturels après tout. Or, s'ils venaient à manquer, c'en était fait des Européens, trop peu nombreux dès lors pour suffire à la défense de leurs fortifications si incomplètes, si endommagées (2). Cette éventualité était prévue, discutée d'avance. Il n'y avait plus, si elle se réalisait, qu'à faire sauter la résidence, et avec elle les femmes, les enfans, qu'on savait promis à l'infamie et à la mort s'ils tombaient aux mains des rebelles. Ensuite chacun se ferait tuer et vendrait sa vie le plus cher possible. Ces résolutions désespérées, ces hypothèses effrayantes agissaient sur certaines imaginations avec une irrésistible puissance. Il faut sans doute leur attribuer la mort tragique d'un excellent et brave officier (le lieutenant Graham) qui, le lendemain même de l'assaut du 5 septembre, se fit sauter la cervelle. Un suicide en de pareilles circonstances n'étonne-t-il pas?

Ungud, l'adroit émissaire déjà nommé, fut dépêché le 16 septembre vers le général Havelock, avec un message qui contenait sans doute un dernier appel. La réponse, s'il parvenait à la rapporter, devait lui être payée à très haut prix. Du haut de la tour de la résidence, d'où la vue s'étendait au loin sur les trois ponts, et de la terrasse du *Post-office*, qui dominait une grande partie de la ville et la route de Cawnpore, des officiers, relevés toutes les deux

(1) On a évalué à plus de dix mille coups de canon la somme de ces décharges quotidiennes. On cite un bâtiment qui avait reçu pour sa part près de quatre cents boulets, retrouvés dans les diverses parties de sa coque. Voyez le *journal* de *l'officier d'état-major* sous la rubrique du 8 septembre (*the Defence of Lucknow*, p. 152).

(2) Depuis le commencement du siége jusqu'au 25 septembre, terme de la première période, la garnison perdit plus de quatre cents combattans, européens ou cipayes. Ce chiffre est donné par M. Rees, p. 249. Les termes dont il se sert excluent l'idée que les déserteurs figurent dans ce chiffre, proportionnellement si élevé.

heures, et tenant registre de leurs moindres observations, ne cessaient d'interroger tous les points de l'horizon, épiant les symptômes avant-coureurs de la délivrance. Ils remarquaient bien quelque agitation dans les rangs ennemis; des corps nombreux allaient et venaient; on entendait moins de clairons, ce qui paraissait indiquer que l'état-major des régimens révoltés avait quitté la ville. Quelques *doulies* observés sur la route de Cawnpore, un homme richement vêtu qu'on voyait haranguant la populace, il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'attention et donner l'essor aux chimères. En attendant, la fusillade continuait sans relâche, et chaque jour faisait quelques victimes. L'une d'elles fut un pauvre porteur d'eau, tué tandis qu'il était à sa besogne, et dont le cadavre tomba dans le puits sur lequel il était penché : « grand malheur! dit le *staff-officer*, car aucun des indigènes ne voudra plus boire de cette eau (1). »

Le 22 septembre, la désertion avait recommencé sur une grande échelle : un cipaye du 13e, un artilleur indigène, deux domestiques et trois faucheurs (*grass-cutters*) disparurent pendant la nuit. Dans la matinée, profitant de la pluie qui tombait à flots, quatre autres subalternes parvinrent à s'échapper. Quelques heures plus tard cependant, ces petits malheurs étaient largement compensés : Ungud revenait, porteur d'une lettre qui annonçait positivement l'arrivée des secours si longtemps attendus.

VIII.

« ... J'ai une rude tâche devant moi, car il me faut secourir Lucknow, et je ne dispose que de forces à peine suffisantes. Je ferai de mon mieux, mais l'opération est bien délicate, et il n'est que trop probable que la résidence sera tombée aux mains de l'ennemi avant que nous puissions la délivrer. Les misérables passeront tout au fil de l'épée, et cette pauvre Mary est enfermée là dedans, elle et son époux (2)! »

Nous relevons ces lignes dans une lettre de Havelock datée de Cawn-

(1) Déjà le 1er septembre l'*officier d'état-major* inscrit dans son *journal* la mention suivante : « Pour transporter quelques morceaux de bœuf pris à l'abattoir, on s'est servi d'une des charrettes de l'entrepôt. Or on s'en sert aussi parfois pour porter le grain. Ceci a suscité de la part des Sikhs des observations dont il faut tenir compte. La charrette en question a été marquée en présence de tous les employés du commissariat, et des ordres stricts ont été donnés pour qu'on eût à cesser de s'en servir. On ne saurait être trop scrupuleux en ce qui touche aux idées de caste. »

(2) Mary Thornhill, nièce du général Havelock, mariée l'année précédente à un employé du service civil. Son mari, Bensley Thornhill, fut mortellement blessé le jour même de l'entrée à Lucknow, au moment où il allait au-devant du capitaine Havelock, frappé lui aussi, et qu'on amenait à la résidence.

pore le 12 septembre. Le 16 arrivait le général sir James Outram, nommé au commandement militaire du district, et, parmi les généraux anglais, celui de tous qui connaissait le mieux le pays où la guerre se concentrait définitivement. Havelock venait de servir en Perse sous ses ordres. Vieux compagnons d'armes, ils se connaissaient à fond et comptaient l'un sur l'autre. Le premier acte officiel du général Outram fut empreint d'une générosité chevaleresque. Déposant provisoirement tous les priviléges de son grade, il déclara, par un ordre du jour spécial, qu'il se mettait en qualité de volontaire à la disposition de son digne camarade. Il accompagnerait l'armée simplement en cette qualité, et aussi à titre de commissaire en chef de l'Oude, Havelock devant conserver la direction de l'entreprise qu'il avait si vaillamment commencée.

Avec les forces que lui amenait le général Outram (1), et en y joignant, en sus des blessés qu'on avait remis en état de faire campagne, les cholériques qu'un mois de repos avait rétablis, Havelock disposait de deux mille six cents combattans. Le 19, il traversait le Gange, grossi par les pluies, et faire franchir le fleuve à cette longue suite de chariots, de canons, de bœufs, de chameaux, d'éléphans, à ces nombreux valets d'armée et *coolies* qui constituent les *impedimenta* d'une armée anglo-indienne (2), ceci sous le feu des tirailleurs ennemis qu'il fallut disperser, constituait déjà une difficulté assez notable. Par-delà le Gange, on trouva l'inondation. Le soleil dardait de puissans rayons sur les champs submergés où la colonne se traînait lentement. Elle n'emportait que quinze jours de vivres, mais en revanche un parc d'artillerie au complet et des munitions en quantité considérable. Après les marais vinrent les sables brûlans. L'ennemi battait en retraite; déjà pourtant, sur les derrières de la colonne, il avait repris la campagne. Pas un des messagers (*cossids*) que Havelock dépêcha vers Cawnpore ne put franchir la ligne des insurgés, qui s'étendait le long des rives du Gange. La journée du samedi avait été consacrée au passage du fleuve; le dimanche, on fit halte : Havelock n'aimait pas, sauf les cas d'urgente nécessité, à violer le sabbat. L'ennemi, campé à deux milles de lui, harcelait la cavalerie de l'avant-garde; on ne répondit pas à ses provocations, et le lendemain seulement la marche recommença par

(1) Le 5e fusiliers, quelques compagnies du 78e et une portion du 90e régiment.

(2) Un seul détail peut en donner une idée. A chaque compagnie sont attachés dix palanquins. A chaque palanquin il faut *six* porteurs, payés chacun 16 roupies ou 20 fr. par mois. Donc, *pour le seul transport des malades ou blessés,* chaque régiment traîne après lui quatre cent quatre-vingts *coolies,* ce qui suppose une dépense annuelle d'au moins 103,200 fr. C'est M. Russell, le correspondant du *Times,* qui nous donne ce curieux renseignement.

une pluie diluvienne. A peine avait-on fait une demi-lieue, que les boulets des insurgés arrivaient aux premiers rangs. On avait cette fois de quoi leur répondre. Les batteries ennemies furent réduites au silence; la cavalerie et les canons que les rebelles avaient jetés sur les flancs de la colonne furent obligés de se retirer sans avoir achevé leur mouvement. Enfin, se voyant tournés par l'infanterie anglaise, qui s'avançait sur leur droite, les ennemis réattelèrent leurs pièces, dont deux cependant furent abandonnées, et quittèrent précipitamment leur position. Ce mouvement avait été prévu et devancé : sir James Outram, à la tête d'un petit corps de cavalerie volontaire auquel il avait mêlé quelques irréguliers à cheval, les attendait dans la plaine, où ils eurent une centaine d'hommes sabrés et laissèrent encore deux canons. Ce combat, dit de Mungarwar, eut pour effet d'ouvrir la route jusque dans le voisinage de Lucknow. L'ennemi, cherchant une position plus forte encore que celle d'où il venait d'être délogé, ne la trouva qu'à l'Alumbagh.

L'Alumbagh (jardin de la dame Alum) (1) est un édifice comprenant plusieurs corps de bâtimens, mosquées, *imanbaragh*, puits couverts, etc., situé au sud et un peu en avant de Lucknow, sur la route de Cawnpore, au milieu d'un beau jardin qu'entoure un parc admirable. L'armée anglaise, qui avait fait vingt milles dans la journée même du 21 septembre après le combat de Mungarwar, quatorze dans la journée suivante, et qui, toujours sous la pluie, avait passé deux nuits dans de misérables villages abandonnés par les habitans, n'arriva que le 23, dans l'après-midi, à l'Alumbagh. L'armée ennemie était en bataille sur les hauteurs voisines, sa droite masquée en partie par ces hauteurs, sa gauche appuyée aux murs de clôture du parc. Ayant appris à leurs dépens la tactique familière de Havelock, ceux qui commandaient cette armée avaient tout fait pour qu'il ne pût pas la tourner par un mouvement de flanc. La route que suivait la colonne avait été ouverte à travers des marécages réputés infranchissables, qui la bordaient encore à droite et à gauche. Là où ils cessaient et où le sol s'élevant permettait de prendre pied, les bataillons ennemis étaient massés avec leur nombreuse artillerie, et leurs cavaliers dispersés au centre et sur les ailes. Sur la route même convergeait le feu de leurs batteries. Havelock vit qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Les boulets ennemis décimaient déjà ses soldats, massés trop près les uns des autres. Il donna l'ordre d'attaquer, et sous une pluie de fer, sous celle aussi que comme les jours précédens leur envoyaient les nuages, ces intrépides soldats, qui avaient déjà marché sept heures, se jetèrent sur la droite de l'en-

(1) *Alum* veut dire Beauté-du-Monde.

nemi. La terre détrempée cédait sous eux, mais à travers ces marécages qu'on avait crus inaccessibles, ils chassèrent les rebelles de village en village. L'artillerie anglaise en même temps frappait à coups redoublés le centre de l'armée ennemie, dont la déroute commença bientôt.

Le bruit de la canonnade arrivait cependant jusqu'à la résidence, où il éveillait mille espérances, mille inquiétudes. Dans l'après-midi, vers cinq heures, ce bruit sembla se rapprocher. On avait vu toute la journée des mouvemens de troupes fort inusités dans les rues de la ville. Sur ces bataillons, qui le matin se dirigeaient vers la droite, le soir au contraire vers la gauche de la résidence, le général Inglis faisait tirer ses obusiers. Le lendemain soir vint sans qu'on eût d'autres nouvelles, et la pluie tombait toujours à flots. La nuit fut tranquille. A huit heures et demie, on entendit de nouveau dans le lointain le bruit de l'artillerie. Le jour entier se passa dans des anxiétés inexprimables. Sur les huit heures, les assiégés eurent à repousser une fausse attaque dirigée contre la batterie de Cawnpore. On tirait d'ailleurs sur la résidence exactement comme à l'ordinaire. Pendant la nuit, on entendit encore le canon, et l'éclair même de chaque décharge se distinguait dans les ténèbres à travers une distance que les officiers d'artillerie évaluaient à sept milles environ.

La journée du 24 avait été employée par Havelock et sir James Outram à rassembler les bagages et les munitions, que l'on voulait laisser dans l'Alumbagh, sous bonne garde, avant de pénétrer à Lucknow. Le 25, ils abordèrent enfin l'épreuve décisive, et, si braves qu'on les suppose, il est permis de penser que ce ne fut pas sans quelque secrète anxiété. L'avant-veille, en rase campagne, ils avaient éprouvé bon nombre de pertes : que serait-ce une fois dans la ville, où peu à peu s'étaient concentrées toutes les forces de la révolte? Le cipaye, timide quand on l'aborde baïonnette baissée, tient bon derrière un abri quelconque, et on savait que des barricades, des tranchées profondes, des murs crénelés et percés de meurtrières étaient préparés dans toutes les directions, en vue de l'attaque imminente. Entre l'Alumbagh et la ville s'étend un jungle épais dont les herbes avaient à ce moment six ou sept pieds de haut, et que coupent çà et là des bouquets de bois. A peine hors de leur camp, les soldats de la première brigade, sous les ordres de sir James Outram, se virent assaillis par les tirailleurs cipayes, cachés de tous côtés dans ces fourrés si favorablement disposés. La route était aussi balayée par la mitraille de quelques pièces de campagne mises en position la veille : il fallut les enlever. Un peu plus loin, masquée par un pli du chemin, était une autre batterie, placée de manière à

commander le pont des Char-Bagh (1), où l'ennemi avait laissé, embusqués derrière les murs de clôture, bon nombre de *sharpshooters*. Il fallut déloger ces francs tireurs et prendre les pièces qu'ils défendaient. Le général Outram reçut une balle dans le bras; mais, tout affaibli qu'il fût par la perte de son sang, il ne descendit pas de son cheval. On traversa le pont, on avança toujours sous le feu d'un ennemi invisible. On était maintenant sur la route qui mène directement à la résidence, et à deux milles environ de ses portes, en suivant la route de Cawnpore; mais prendre ce chemin, c'était (les renseignemens reçus en faisaient foi) s'exposer aux chances les plus hasardeuses : partout des palissades, des fossés profonds et larges, et, parmi les maisons qui bordaient la route, une sur deux était garnie de cipayes. Comme alternative, on avait après cela le grand détour que devait suivre quelques mois plus tard sir Colin Campbell. Il fallait alors s'écarter à l'est de la ville et revenir vers le nord en passant par ce parc immense (*Dilkousha*) au sortir duquel, dans cette direction, se trouvent les bâtimens du collége La Martinière, le Secunder-Bagh et le Motie-Mahal; mais après d'aussi fortes pluies ce chemin à travers champs n'était praticable ni pour les canons ni pour les wagons de munitions. Restait, à droite, une route étroite, presque une ruelle, longeant le canal sur lequel est jeté le pont des Char-Bagh. Là effectivement on ne trouva aucun préparatif de résistance jusqu'au moment où, quelques heures plus tard, on parvint sous les murs du Kayserbagh. Il fallut de toute nécessité y faire halte. On venait d'apprendre que les *highlanders*, laissés sur le pont des Char-Bagh pour protéger le passage de la grosse artillerie restée à l'arrière-garde, à peine séparés du reste de la colonne, avaient été aux prises avec des masses de cipayes, et se trouvaient fort compromis. Il fallait avant tout les dégager. On leur envoya des canons qui les rencontrèrent à mi-chemin du pont et de la colonne, avançant lentement, au pas des bœufs qui traînaient le convoi, et assaillis à chaque minute par des essaims d'insurgés. Quelques coups à mitraille dispersèrent ces incommodes compagnons, et la colonne se trouva de nouveau réunie en face du palais du roi. Là, le feu des insurgés était formidable. « On n'y pouvait vivre, » a écrit Havelock dans une de ses dépêches. Or il n'y savait qu'un remède, c'était de donner tête baissée sur les batteries et de les enlever à la baïonnette. Ainsi fit-on deux fois encore avant de se trouver à peu près à l'abri sous les murs du palais Feradbouksh, situé au nord de la ville, sur les bords de la Goumti, et séparé par un seul autre palais (*Tarie-Kothie*) de la résidence elle-même.

(1) *Char-Bagh*, Quatre-Jardins.

Les deux généraux y arrivèrent par divers chemins, mais après une lutte si acharnée, des pertes si notables, et avec des soldats tellement harassés par six mortelles heures de combat sous un ciel d'airain et un feu d'enfer, que même là, à deux cent cinquante mètres de la *Baily-Guard-Gate*, ils se demandèrent s'il fallait risquer de pénétrer immédiatement dans la résidence. L'idée d'ajourner au lendemain ce dernier effort ne tint pas contre celle d'exposer les assiégés à une suprême attaque de nuit, où peut-être ils succomberaient en vue même de l'armée de secours, arrivée jusqu'à eux au prix de tant de périls. Qui savait d'ailleurs si les cinquante mille ennemis dont on avait traversé les masses n'organiseraient pas autour du palais Feradbouksh un blocus tellement étroit, que dès le lendemain la délivrance des assiégés fût devenue impossible? Havelock ne put se faire à cette pensée. Laissant dans les palais qu'il venait d'occuper ceux des blessés qui avaient pu arriver jusque-là (1) et les bagages qui ne cessaient de se présenter aux portes, il s'élança vers la résidence avec les *highlanders* du 78e et le régiment sikh de Ferozepore.

De tous les points de la vaste cité, les insurgés étaient accourus sur les traces sanglantes de la colonne de secours, et avaient rempli les maisons situées autour des deux palais où elle venait de s'installer. Un feu terrible accueillit donc les deux régimens, à peine sortis de l'enceinte du palais Feradbouksh. Ils ripostaient au hasard, tirant contre les murs dans l'espoir que quelques balles pénétreraient par les meurtrières jusqu'à leurs ennemis embusqués. Sous un portique « ruisselant de feu » qu'ils eurent à traverser, l'intrépide Neill, le vengeur de Cawnpore, tomba pour ne plus se relever, la tête fracassée par une balle. A chaque pas, nouvelles pertes. La nuit était venue, et l'on marchait littéralement à la clarté de la mousqueterie. Enfin parurent les portes de la résidence!... Il faut ici laisser la parole aux témoins de cette scène vraiment émouvante.

« A quatre heures de l'après-midi, on avait signalé quelques officiers en

(1) Pendant la terrible marche du 25, on avait laissé sur différens points des groupes de blessés, chacun avec une escorte. L'ennemi s'acharnait sur ces malheureux. Un des chirurgiens restés avec eux a raconté en détail, avec beaucoup de verve, le sort d'un de ces convois, escorté par cent cinquante hommes, et qu'il avait ordre de conduire, comme il le pourrait, jusqu'à la résidence. Une fois engagés dans les rues de Lucknow, les cent cinquante hommes d'escorte périrent ou furent dispersés. Les blessés furent noyés en partie au passage d'un ruisseau. Le reste, abandonné par les porteurs de palanquins, resta sur la route exposé aux balles des cipayes, qui finirent par descendre des maisons d'où ils tiraient, et par brûler vifs, dans leurs *doulies*, ces malheureux, incapables de se défendre. Le chirurgien en question échappa miraculeusement à cette boucherie. On trouvera son récit dans la *Biographical Sketch of sir Henry Havelock*, par M. Brock, p. 232.

veste de chasse et en *solah-caps* (1), un régiment européen, pantalons bleus et chemises bleues, et enfin une batterie attelée de bœufs dans le voisinage du Motie-Mahal. A cinq heures, les volées de mousqueterie se suivaient de plus en plus près au cœur de la ville. Enfin une balle Minié, sifflant au-dessus de nos têtes, attesta que nos amis se rapprochaient de nous. On n'avait encore vu jusque-là que les insurgés tirant sur eux du haut des terrasses. Cinq minutes plus tard, nous distinguâmes nos soldats se frayant passage dans une des principales rues. A chaque instant, il en tombait quelqu'un; mais la colonne avançait toujours, sans que rien pût tenir devant elle. Une fois *vus,* plus de doutes, plus de craintes ni pour eux ni pour nous, et les longues anxiétés de la garnison, comprimées depuis si longtemps, éclatèrent en une clameur assourdissante. De chaque trou, de chaque fossé, de chaque batterie, de derrière les sacs-à-terre qui protégeaient les maisons à moitié démolies, ce cri se propagea, se répéta, trouvant partout de l'écho, même dans les salles de l'hôpital. Plus d'un blessé, se traînant péniblement hors de son lit, venait joindre sa voix à celle qui envoyait cette joyeuse bienvenue au-devant de nos glorieux libérateurs. Ce fut un de ces momens à ne jamais oublier (2).

« ... A ces bruyans hourras répondaient ceux de nos libérateurs, à mesure qu'ils franchissaient le seuil de l'enceinte... Qu'elles étaient douces à contempler, ces figures amies! Nous courions au-devant de ces braves compatriotes, officiers, soldats, et c'étaient des serremens de main... Qui les décrira? Les notes aigres et perçantes de la cornemuse écossaise déchiraient nos oreilles. La plus admirable musique nous eût-elle autant émus? Et ces braves camarades, rendus de fatigue, couverts de sang, ils oubliaient tout, eux aussi; leurs compagnons d'armes tombés derrière eux, leurs propres blessures, leur épuisement, tout disparaissait devant le bonheur qu'ils éprouvaient à se dire qu'ils nous avaient enfin sauvés (3). »

Un tragique et touchant épisode de cette journée doit encore trouver place dans les souvenirs qu'elle a laissés. « En arrivant dans la *Baily-Guard-Battery*, dit encore M. Rees, les *highlanders* du 78e la trouvèrent gardée par nos cipayes, et, ne se sachant pas dans l'intérieur de nos fortifications, ils crurent avoir affaire à l'ennemi. En un clin d'œil, trois de nos hommes, qu'ils prenaient pour des insurgés, tombèrent percés de baïonnettes. Ils ne firent pas ombre de résistance, et l'un d'eux, en se laissant aller sur le sol, où il expira quelques minutes après, leur dit, les saluant de la main : « Ce n'est rien (*koutch purouanni*)! L'intention est bonne. Soyez les bienvenus, camarades! »

Affaiblie, dans cette seule journée du 25 septembre, de près de

(1) Ce sont ces casquettes dont la partie postérieure se rabat sur la nuque, qu'elle protége contre le soleil.

(2) Relation de l'officier d'état-major, p. 174.

(3) Ruutz Rees, *Personal Narrative*, p. 223-24.

cinq cents hommes (un cinquième de son effectif) (1), l'armée de secours apportait certainement le salut, mais non pas la délivrance immédiate. Les soldats qui la composaient avaient rêvé sans doute une triomphale entrée à Lucknow et la déroute soudaine des cipayes épouvantés; mais ils comptaient sans ce génie tenace des Hindous qui, par l'obstination, essaie de suppléer au courage. Partout où il croit pouvoir demeurer sans trop de périls, *Baba log* attend qu'on l'expulse de vive force. Dès le lendemain du jour où les soldats de Havelock et d'Outram eurent pénétré au cœur de Lucknow, ils se sentirent bloqués comme l'étaient la veille ceux qu'ils venaient délivrer. La ceinture de feu, quelque peu élargie, entourait, non plus seulement la résidence, mais les palais voisins, militairement occupés, et que leurs nouveaux hôtes s'appliquèrent immédiatement à fortifier. Toute communication avec le dehors se trouva rompue, et la petite garnison laissée à l'Alumbagh avec le gros des bagages et des approvisionnemens s'y vit, elle aussi, parfaitement cernée. On en fut réduit, pour communiquer avec elle, à inventer un système fort imparfait, paraît-il, de langage télégraphique. A la rigueur, on aurait pu l'aller rejoindre, en laissant à la résidence un renfort de trois ou quatre cents hommes; mais comme il eût fallu y laisser aussi les blessés, en nombre considérable, qui ne pouvaient se transporter, le secours eût été presque dérisoire, compensé surtout par l'augmentation des bouches à nourrir et l'insuffisance numérique de la garnison pour tout ce qui lui restait à faire. De plus la retraite exigeait de nouveaux combats, imposait de nouvelles pertes. Enfin que ferait-on dans l'Alumbagh des femmes et des enfans qu'on y aurait transférés, et qui n'y trouveraient pas les approvisionnemens indispensables? Cette idée fut donc abandonnée. La prise de Delhi, qu'on apprit le 10 octobre, faisait espérer de prompts renforts. On résolut de les attendre. Peu à peu, à la suite de sorties nombreuses, la ligne de défense s'étendit. On détruisit celles des batteries ennemies qui gênaient le plus. On disposait de bras nombreux, qu'on utilisa pour les ouvrages de défense, tranchées, mines, contre-mines, etc. Dans cette seconde période du siége, l'ennemi ne poussa pas moins de vingt mines sous les murs des palais nouvellement occupés, et, au rapport de sir James Outram, la défense exécuta vingt et un puits, comprenant une profondeur de 209 pieds, et 5,291 pieds de galeries souterraines. Ces chiffres donnent une idée de l'activité qu'on déployait de part et d'autre.

Comme on le pense bien, après les premières journées d'enthousiasme, la vie des assiégés avait repris son caractère monotone et

(1) Le rapport de Havelock dit cinq cent trente-cinq hommes tués, blessés ou *manquant*.

triste. C'étaient les mêmes devoirs que par le passé, c'étaient aussi les mêmes privations (1). A part ce qu'on avait trouvé dans les trois palais occupés par les troupes de renfort, et qui malheureusement consistait surtout en objets de luxe, châles, pipes et poignards incrustés de pierreries, selles brodées de perles, porcelaines de prix, etc., les approvisionnemens ne s'étaient point accrus, et il y avait bien plus de monde à nourrir. Aussi les alimens gardaient-ils des prix exorbitans, dont profitèrent amplement certaines personnes douées de cet esprit commercial que nulle circonstance ne trouve en défaut. M. Rees nous parle entre autres d'un ingénieux négociant, qui, à échanger du thé contre des brocarts tissés d'or et du sucre contre des diamans, réalisa une petite fortune en quelques semaines. Encore eut-il la chance de l'emporter dans une magnifique calèche attelée de bœufs, le tout faisant partie de ses propriétés nouvellement acquises.

L'histoire du second siége est celle du premier, moins ce que celle-ci a de plus dramatique, le nuage de terreur, l'auréole de sang, qui planaient sur le sort des assiégés. Nous passerons donc rapidement sur le mois d'octobre et les premiers jours de novembre, qui n'apportèrent aucun changement essentiel à la position des Anglais. Le 12, ils apprirent que sir Colin Campbell marchait sur Lucknow à la tête de cinq mille hommes. Le même soir, son arrivée fut signalée de l'Alumbagh. Dans la matinée du 15, le télégraphe annonça qu'il se portait en avant. Ainsi que nous l'avons dit, il évita, en faisant un long circuit, les dangers affrontés par Havelock, chassa les insurgés qui occupaient le grand parc Dilkousha, s'empara des bâtimens du collége La Martinière, par eux transformé en forteresse, et s'y établit jusqu'au lendemain. Les rebelles se portèrent aussitôt en grand nombre dans tous les édifices qui se trouvaient entre La Martinière et la résidence. Le Secunder-Bagh était le mieux fortifié : il fut d'autant plus vigoureusement défendu que la garnison s'y trouva cernée, et n'avait pas de capitulation à espérer. La brèche faite, une brèche de deux pieds carrés, les Sikhs et les *highlanders* y pénétrèrent pour ainsi dire un à un, et un horrible combat corps à corps commença dans cette enceinte close de toutes parts, un vrai massacre s'il est vrai, comme on l'affirme, que deux mille cadavres nageant dans leur sang encombraient après l'assaut les

(1) « Nous avons pour vivres, dit Havelock dans une lettre à sa femme (10 novembre), une ration réduite de bœuf pris au train d'artillerie, des *chupatties* et du riz; mais le thé, le café, le sucre et le savon sont des objets de luxe qui nous demeurent inconnus... Je dîne un jour par semaine chez le commissaire fiscal (Gubbins), qui m'a fait boire d'excellent *sherry* (vin de Xerès), sans lequel je crois qu'il me serait advenu malheur, car la disette n'est pas si aisément supportable à soixante-trois ans qu'elle l'était à quarante-sept. » Ces derniers mots renferment une allusion au siége de Jellalabad en 1841-42, où Havelock avait eu à supporter des privations du même ordre.

salles du Secunder-Bagh. Jamais les atrocités de Cawnpore n'avaient été mieux vengées. Il fallut ensuite emporter une mosquée, la Shah-Nujjif, à laquelle l'assaut ne put être donné qu'après une canonnade de trois heures : ce fut la seconde journée. La garnison de son côté s'avançait à la rencontre de l'armée de secours, et les chefs se rejoignirent enfin le troisième jour sous les murailles de la *Mess-House*, le dernier point dont les cipayes eussent essayé de disputer la possession (1). Sir Colin Campbell arrivait dans tout l'enthousiasme de la victoire. Havelock se mourait déjà.

Lucknow n'était pas repris cependant. Y rester avec six ou sept mille hommes était une entreprise chimérique; dès lors il n'y avait pas une minute à perdre pour en sortir avec la moindre perte possible. Le plan de sir Colin Campbell était fait d'avance. Les rebelles purent croire, le voyant continuer son feu contre les bâtimens voisins de la *Mess-House*, qu'il voulait les déloger de toutes leurs positions autour de la résidence. Il ne songeait qu'à en tirer sains et saufs les quinze cents malheureux dont elle était le refuge depuis près de six mois.

Les prisonniers d'état, les femmes et les enfans, enfin le trésor, devaient partir les premiers. Une longue chaîne de piquets était établie de manière à protéger leur marche jusqu'à La Martinière. Les combattans restaient à leurs postes, chargés de détruire peu à peu tout ce que la résidence renfermait d'engins ou d'approvisionnemens militaires hors d'état d'être transportés. Ce fut à quatre heures du matin, le 18 novembre, que le précieux convoi se mit en marche. Mistress Inglis, la femme du commandant de Lucknow, a décrit avec une incomparable naïveté les émotions de ce qu'elle appelle un « exode. » Elle raconte comment John (son mari), n'ayant pu l'escorter en personne, lui donna pour l'accompagner son aide-de-camp, *a very nice creature*, dit-elle en propres termes. Et devant ces familiarités de style nous serions tentés de sourire si nous ne savions, à n'en pas douter, que cette noble femme avait donné, pendant toute la durée du siége, les plus beaux exemples d'abnégation et de dévouement. Ce matin-là même, refusant le palanquin préparé pour elle, mistress Inglis avait voulu faire route à pied comme toutes ses compagnes d'infortune. Or, parlant de ceci, elle dit simplement : « Il fallut marcher, n'ayant plus d'attelage pour la voiture. » N'y a-t-il pas dans cette réticence une exquise délicatesse? « Nous ne courûmes aucun danger, continue-t-elle, sauf en trois endroits où l'ennemi nous dominait, et où il fallut prendre le pas de course. » A Secunder-Bagh, les dames trouvèrent des palanquins préparés

(1) Les pertes de sir Colin Campbell dans ces trois journées furent de quatre cent soixante-sept tués ou blessés, dont dix officiers tués et trente-trois blessés.

pour elles et furent, sous bonne escorte, conduites jusqu'aux tentes dressées à leur usage dans le beau parc de Dilkousha.

Le 20, le 21 et le 22 se passèrent à bombarder le Kayserbagh, comme si on prétendait l'enlever d'assaut. Le capitaine Peel, dont on vient d'apprendre la mort (1), dirigeait cette opération simulée. Ainsi, dans l'évacuation provisoire de Lucknow, rien ne fut laissé au hasard. Cette opération s'exécuta selon les règles de la stratégie, en face d'un ennemi exaspéré, et que son immense supériorité numérique rendait, après tout, assez redoutable. A minuit, dans la nuit du 22 au 23 novembre, l'ordre de départ, donné à l'improviste, passa de rang en rang et pour ainsi dire d'homme à homme. On n'éteignit aucuns feux, et la garnison sortit en silence, sans que rien pût trahir l'abandon où elle laissait tout à coup ces fortifications, jusque-là si vaillamment défendues. Un seul homme resta dans la place, un capitaine, plongé dans un sommeil profond, et que personne ne s'avisa d'aller avertir dans l'obscur recoin qu'il avait choisi pour y passer la nuit en pleine tranquillité. Le malheureux se réveilla deux heures après, seul, absolument seul dans cette enceinte déserte, autour de laquelle rugissaient encore, sans oser y pénétrer, cinquante mille démons à face humaine. Une terreur profonde s'empara de lui dès qu'il put se rendre compte de sa situation. S'élançant à toute course, il traversa les cours emmêlées, les corridors tortueux, les allées inextricables du Feradbouksh et du Tarie-Kothie. Partout la même solitude, partout le même silence, interrompu çà et là par quelques coups de canon, quelque volée de mousqueterie que l'ennemi envoyait au hasard. Enfin, hors d'haleine, à moitié mort de fatigue, il rejoignit le dernier peloton de l'arrière-garde; mais le choc nerveux qu'il avait ainsi reçu à l'improviste ne le laissait déjà plus maître de lui-même. Il était à peu près fou, et ne recouvra l'usage entier de sa raison qu'après quelques jours de repos.

Attaqué, dès le 20, du mal qui allait l'emporter, Havelock était encore sous le charme de cette gloire qu'il avait longtemps méritée sans l'acquérir, et qui venait comme un rayon de soleil couchant dorer le soir de sa vie. « Je ne vois pas encore, après tout, ma nomination dans la gazette (2); mais sir Colin n'adresse plus ses lettres qu'à sir Henry Havelock, » écrivait-il dans les dernières lignes qu'il ait pu tracer : singulier témoignage du prestige que garde encore la

(1) Fils de sir Robert Peel et officier de grande espérance. Il s'était distingué devant Sébastopol, où il dirigeait la batterie anglaise empruntée aux vaisseaux, et qu'on appelait batterie de la marine.

(2) Sa nomination comme *baronet*, titre que la reconnaissance nationale a fait passer à son fils, sir Henry Marshman Havelock, avec une pension de 1,000 livres sterling. Pareille pension a été accordée à la veuve du général.

distinction aristocratique dans ces âmes héroïques et détachées, en apparence, de tout ce qui tient aux vanités de la terre! Transporté à l'Alumbagh, le pieux vétéran y reçut la visite de son compagnon de gloire, sir James Outram. « Pendant plus de quarante ans, lui dit-il, j'ai réglé ma vie de manière que la mort me trouvât toujours prêt... Aussi n'ai-je pas peur... Mourir, c'est gagner; *to die is gain.* » Et ses dernières paroles, adressées au fils qui, grièvement blessé, le soignait cependant avec une infatigable tendresse, furent, dit-on, celles-ci : « Venez, mon enfant, venez voir mourir un chrétien. »

Les opérations militaires qui, quatre mois plus tard (du 2 au 19 mars 1858), ramenèrent les Anglais dans Lucknow, soumis cette fois et pacifié, n'entrent pas dans le cadre de ce récit (1). Chacun a pu lire d'ailleurs la relation de ces événemens, due à une plume ingénieuse et facile, celle du correspondant du *Times*, M. Russell, qui avait déjà si bien raconté les divers épisodes du siége de Sébastopol, et qui semble, depuis lors, être attaché en qualité d'historiographe à toutes les armées anglaises entrant en campagne. On n'a certainement pas oublié les pages étincelantes où il nous faisait pénétrer avec lui dans le Kayserbagh reconquis et livré au pillage, et il serait plus que superflu de résumer aujourd'hui ces scènes étranges où se reflètent et miroitent les splendeurs du ciel oriental, les lueurs de l'incendie, l'éclair des canons et le ruissellement fauve des trésors amoncelés dans l'ancienne demeure des rois d'Oude. Bornons-nous donc à rappeler ces récits où l'imagination irlandaise de l'écrivain, comme emportée sur l'aile des *djinns*, effleure avec une vertigineuse rapidité les sites merveilleux de l'Orient, les scènes pittoresques d'une marche à travers les plaines brûlées de l'Inde, et les incidens inouis de ces campagnes fabuleuses qui mettent aux prises, comme jadis, la petite phalange macédonienne avec les innombrables armées de Darius et de ses satrapes. Revenons dans notre vieille Europe, où un autre spectacle, moins brillant, mais plus instructif, sollicite notre curiosité.

Nous sommes en plein sénat. Une lutte acharnée met aux prises ces hommes d'état émérites, ces orateurs experts, qui, du haut de la tribune anglaise, prétendent régler les destinées du monde en réglant celles de leur pays. L'Oude, la compagnie, les directeurs, le gouverneur-général, ces mots reparaissent à chaque instant dans les discours amers qu'ils échangent. D'où vient que ce sujet, tant

(1) Remarquons seulement que sir James Outram, laissé dans l'Alumbagh avec quatre mille hommes, s'y était maintenu, nonobstant plusieurs attaques des rebelles de Lucknow, depuis le 26 novembre 1857 jusqu'au jour où sir Colin Campbell l'y vint rejoindre avec environ quarante mille hommes, dont vingt-cinq mille européens, et cent vingt pièces d'artillerie de siége.

rebattu naguère et si froidement accueilli, si discrédité comme *topic* oratoire, passionne aujourd'hui tous les esprits? Ce phénomène s'explique aisément. Le sort de l'Oude, c'est la destinée d'un cabinet. Lord Canning, le gouverneur-général, c'est le ministère Palmerston, brisé naguère sur un récif à fleur d'eau. Le blâme infligé à lord Canning par un membre de l'administration tory, c'est le terrain sur lequel on veut la faire combattre, la désarmer, la tuer. Vous comprenez maintenant d'où vient ce chaleureux intérêt porté aux dépêches datées de Calcutta. Calcutta, c'est Londres, puisqu'on y fait et défait les ministres. Rome n'est plus dans Rome, elle est au Bengale.

Au fond, de quoi s'agit-il, et à travers tout ce bruit parviendrons-nous à le savoir? En deux mots, voici le fait. Lord Canning, pour aider autant qu'il est en lui aux efforts de sir Colin Campbell et de sir James Outram, a lancé une proclamation aux habitans de l'Oude. Voulant être compris d'eux, il leur a parlé leur langue. Ignorant que son œuvre officielle, adressée au cabinet whig, aurait à obtenir l'approbation de ses ennemis politiques, devenus, sans qu'il le sût encore, maîtres de l'administration, il a oublié précisément les scrupules libéraux, les exigences constitutionnelles du torysme au pouvoir. Il a parlé en souverain d'Orient. Il a revendiqué, au profit de l'Angleterre, les droits absolus que naguère le Grand-Mogol exerçait sans contrôle. Dans l'Inde, comme jadis en Europe, *la terre est au roi*, qui la donne ou la reprend à son gré. L'impôt n'est pas autre chose que le loyer de cette terre donnée à bail. Partant de là, — tout autre principe étant incompréhensible pour le peuple qui l'écoute, — que dit lord Canning dans cette fameuse proclamation du 14 mars, inspirée par le sentiment du triomphe obtenu à Lucknow? « L'empire nous est rendu sur cette partie du pays. Le temps est venu de récompenser et de punir. Des grands propriétaires du sol, il en est six (et il les nomme) (1) qui se sont distingués par leur fidélité au gouvernement anglais. Ceux-là, sans préjudice des récompenses qui leur seront plus tard décernées, restent seuls propriétaires héréditaires des biens qu'ils possédaient dans l'Oude quand ce royaume a été annexé au domaine britannique. A part ces exceptions, *le droit de propriété sur le sol de ces provinces est confisqué au profit du gouvernement anglais, qui disposera de ce droit comme il le jugera convenable.* » Lord Canning propose ensuite à ceux des propriétaires révoltés qui feront immédiatement leur soumission l'honneur et la vie saufs, pourvu qu'ils n'aient pas trempé dans un meurtre proprement dit pratiqué sur un sujet anglais. « En ce qui touche, ajoute-

(1) Les *rajahs* de Bulrampore, Padnaha et Kuttiarie, le *taloukdar* de Sissaindie, les *zemindars* de Gopaul, de Kheir, et de Moraon.

t-il, le surplus d'indulgence qui pourra s'étendre jusqu'à eux et la situation qui leur sera faite désormais, il faut qu'ils s'en remettent absolument à la justice et à la clémence du gouvernement anglais. Ceux qui se hâteront de se montrer et de venir en aide au commissaire en chef de la province pour rétablir l'ordre et la paix trouveront cette justice et cette clémence largement appliquées. Le gouverneur-général envisagera d'un œil très libéral les titres qu'ils pourront ainsi acquérir à la restitution de leurs anciens droits. »

Certes, pour des oreilles européennes, ce langage est singulier. Les droits revendiqués sont exorbitans, l'opportunité de cette altière revendication peut être contestée : qui le niera? Encore faut-il apprécier les circonstances de temps et de lieu, et savoir si une parole moins énergique eût suffi pour obtenir les résultats désirés, et qui paraissent en voie de réalisation (1). Est-ce au peuple qu'on s'adresse? Menace-t-on les *ryots* de les chasser de leurs huttes de boue, de leur enlever leur pauvre champ de blé ou leur rizière? Non, ceux-là sont inviolables dans leur misère insouciante. Ceux qu'on veut atteindre, ce sont les grands propriétaires, les grands barons du pays, ces *zemindars*, ces *taloukdars*, dont nous avons, au début de cette étude, éclairci les droits, expliqué la situation. De leur résistance obstinée ou de leur prompte soumission dépend non le sort, mais la durée de la campagne qui s'ouvre, et où a déjà coulé tant de sang anglais. Humilierez-vous devant eux votre drapeau victorieux? Non sans doute. Procéderez-vous par simple injonction? Habitués à un autre langage, ils trouveront celui-ci peu concluant. Menacerez-vous leur vie? Mais vos baïonnettes et vos canons s'expliquent là-dessus plus catégoriquement que toutes les proclamations du monde, et cependant on ne les a pas intimidés. Restent ces biens immenses sur la possession desquels repose toute leur grande existence féodale et presque dynastique. Eh bien! on les leur reprend, non pas *en fait*, mais *en principe*. On rétablit à leur usage la fiction qui a existé pour eux de tout temps. La terre était au souverain, la Grande-Bretagne est souveraine, donc la terre est à la Grande-Bretagne. Elle la laisse aux sujets fidèles, elle la rendra aux sujets repentans, elle ne l'enlèvera qu'aux rebelles obstinés. Voilà ce que *dit* lord Canning, voilà ce que tous ses prédécesseurs ont *fait* sans hésiter et sans encourir le moindre blâme. Qu'il y ait mieux à dire et surtout mieux à faire,

(1) Les dernières nouvelles reçues de l'Oude attestent que le commissaire Montgomery, appliquant la proclamation selon l'esprit et non selon la lettre, a déjà opéré la soumission de la grande majorité des *zemindars* et *taloukdars*, lesquels, à peine rentrés dans le devoir, obtiennent, avec la rémission de leurs crimes, la restitution complète et de leurs propriétés et même de leurs priviléges. L'annulation de ceux-ci est sans doute remise à des temps plus opportuns.

cela n'est pas douteux; mais une fois qu'on sort du domaine du droit pur et qu'on se résigne à subir la nécessité politique, où n'est-on pas entraîné! L'Europe n'est pas l'Inde, et que n'y voit-on pas dans les temps de crise? Demain, qu'une émeute éclate à Barcelone, et on peut savoir d'avance par quels sauvages *bandos* le capitaine-général essaiera d'intimider les mutins : état de siége, justice militaire, fusillades sans jugement, il ne promettra rien de moins. Pour une parole provocatrice, la mort; pour une arme de guerre indûment détenue, la mort; pour un délit qui, en temps ordinaire, s'expie par une amende de cinquante francs, la mort, toujours la mort! Est-ce à dire que la vie humaine soit devenue tout à coup en Espagne un objet de si mince valeur? Va-t-on réellement recommencer à Barcelone les massacres de Cabrières ou ceux de Nantes? Pas le moins du monde. Ces terribles formules, purement comminatoires, sont destinées à frapper les esprits simples, à donner une haute idée d'un pouvoir qui se déclare indépendant de toutes les lois, à relever le prestige défaillant d'une autorité menacée. On espère, à l'aide des mots, se passer des actes; on menace pour ne pas sévir. Ainsi a fait lord Canning. Il lui eût fallu les trésors de l'Hindostan tout entier pour acheter la soumission des *taloukdars;* il paiera cette soumission avec les biens mêmes qu'il leur reprend aujourd'hui pour les leur rendre demain. Quoi de si terrible après tout?

Qu'on se soit trompé de bonne foi sur le caractère essentiellement modéré de lord Canning et sur le vrai sens de sa proclamation, il ne nous est vraiment pas permis de le croire. Le bénéfice d'une telle erreur, nous ne l'accordons qu'à lord Ellenborough, personnage singulier, esprit *sui generis*, animé des intentions les plus loyales, mais pétri des préjugés les plus bizarres. Il fut sincère, nous le croyons, dans le blâme précipité dont il foudroya immédiatement la proclamation de son successeur (1). Ce blâme pourtant était une imprudence pour le moins égale à celle de la proclamation, et détermina un retour d'opinion qui menaça d'emporter le cabinet tory. La démission spontanée de lord Ellenborough devait apaiser la tempête; mais les membres du dernier ministère whig ne l'entendaient pas ainsi, et voulaient pousser à bout ce commencement de succès pour eux, d'échec pour leurs rivaux. A leur tour, ils dépassaient le but, et leurs efforts échouèrent devant le *refus de concours* que leur opposa la fraction la plus radicale de la chambre des communes. Il y a là des hommes que lasse le vieux libéralisme, exclusif et trompeur, des grands meneurs whigs, et qui savent maintenant à merveille

(1) Lord Ellenborough a été, comme chacun sait, gouverneur-général de l'Inde anglaise, et son administration, bien intentionnée d'ailleurs, n'y a pas laissé les plus heureux souvenirs.

tout ce qu'on peut obtenir des *tories* en leur marchandant un appui indispensable.

Élevons-nous quelque peu au-dessus de ces combinaisons parlementaires, qui jamais n'auront que l'intérêt du jour ou de la semaine, et demandons-nous si le temps de la justice est enfin venu pour l'Inde. — Cette simple question ouvre d'immenses horizons, sur lesquels il semble que le jour commence à poindre. L'Angleterre comprend, — ses généraux eux-mêmes le lui disent (1), — que la force matérielle ne peut lui assurer longtemps la domination de cette vaste agglomération de territoires et de peuples qu'elle appelle son empire indien. Elle comprend aussi que de tous les moyens de « conquête morale » qu'elle peut employer, le plus irritant, le plus périlleux serait celui que lui proposent les fanatiques d'Exeter-Hall, la propagation presque forcée du christianisme tel qu'ils l'entendent. Elle sait en outre que sa domination, aisément subie par les *ryots*, dont elle peut et devrait améliorer la condition, est odieuse et le sera toujours aux classes autrefois dominantes, dont elle doit tendre peu à peu sans secousses, sans tyrannie, à réduire, à limiter l'influence. Elle sait enfin que l'impôt excessif sous lequel se débat, depuis des siècles, la misérable agriculture de la péninsule indienne devra, quoi qu'il en puisse coûter d'abord, être ramené à des proportions plus équitables et perçu par des moyens moins violens. Ces idées, facilement intelligibles, ont fait leur chemin, grâce à la terrible insurrection dont nous avons voulu raconter quelques épisodes, et un premier pas a été fait dans une voie de sages innovations par la destruction du monopole de la compagnie. Aucun intérêt *tiers* ne viendra se placer désormais entre celui de la nation anglaise et celui des cent cinquante millions de *fellow subjects* dont elle s'est déclarée la tutrice. Humainement et, si l'on veut, chrétiennement compris, ces deux intérêts, loin d'être opposés l'un à l'autre, devront finir par n'en faire qu'un jusqu'au jour où l'émancipation intellectuelle des peuples hindous leur donnera le droit de réclamer une indépendance qu'ils obtiendront très probablement avant d'en être complétement dignes, car il en est de la liberté, comme de la grâce divine, qu'on a *par surcroît*, si peu qu'on fasse pour l'obtenir. Certains peuples l'ont eue qui, la comprenant peu, l'avaient, quoi qu'on en dise, à peine désirée. Il est vrai qu'ils n'ont pas su la garder longtemps.

E.-D. Forgues.

(1) Sir James Outram dans ses remontrances à lord Canning, le général Jacob dans une lettre curieuse adressée aux *Daily-News*.

LES

VOYAGEURS EN ORIENT

III.

I. *Les Saints-Lieux, ou Pèlerinage à Jérusalem, en passant par la Hongrie, les provinces danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie et Malte*, par Mgr Mislin. — II. *Voyage dans la Turquie d'Europe*, par M. Viquesnel. — III. *La Turquie et ses différens peuples*, par M. Henri Mathieu. — IV. *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années* 1846-1847-1848, par M. Hommaire de Hell. — V. *L'Orient. — Les Réformes de l'empire byzantin*, par Pitzipios-Bey, Paris 1858.

I.

« Que vous ont donc fait les Turcs? » m'écrivent quelques personnes qui sont bien naïves ou qui veulent être malicieuses. Je leur réponds humblement, et comme il appartient à un libéral battu, mais obstiné, que les Turcs ne m'ont rien fait de ce qu'ils font sans cesse aux pauvres chrétiens d'Orient, qu'ils ne m'ont pris ni mes enfans, ni mes biens, ni ma vie, mais que j'ai l'âme ainsi faite que mon vieux sang bout encore dans mes veines quand je m'entends raconter les tortures, les outrages, les humiliations de nos frères d'au-delà de la Méditerranée (1). J'avais, il y a quelques mois, dans mon cabinet un Thessalien qui venait, disait-il, me remercier de ma sympathie au malheur des chrétiens d'Orient et m'entretenir du déplorable état de son pays. J'étais ému quand il me disait : « Nous n'avons pas de consul français pour voir ce qui se fait chez nous. Ah! si la France voulait seulement nous envoyer quelqu'un, sous quelque titre que ce soit, un officier de cavalerie

(1) Voyez les deux premières parties de ce travail dans la *Revue* du 15 mars et du 15 avril 1858.

si vous voulez, pour nous acheter des chevaux!... Nous avons encore de bons chevaux chez nous, comme dans l'antiquité... En parcourant le pays, il verra ce que nous souffrons, et il le dira. — Oui, il le dira, soyez-en sûr, » répondais-je à mon Thessalien, pensant à tout ce que j'avais entendu raconter par nos officiers français à leur retour d'Orient et à leur généreuse colère contre l'oppression des chrétiens. Je pensais même tout bas que la voix d'un officier serait plus écoutée que celle d'un écrivain et surtout que celle d'un professeur, qui, lorsqu'il s'émeut des maux de la Grèce, semble céder à je ne sais quelle émotion de parenté. Je ne crois pas cependant qu'en écoutant ce compatriote d'Achille j'aie pensé à Homère; la Thessalie souffrante et persécutée me cachait tout à fait la belle et riante Thessalie de l'antiquité. Je ne songeais pas à la vallée de Tempé; mais surtout, pour me consoler et me distraire des douloureux récits qui m'étaient faits, je ne songeais pas à me dire, comme me le conseillent les personnes qui m'écrivent : « Après tout, les Turcs, qui font tout cela en Thessalie, ne m'ont rien fait de pareil; ils ne m'ont pris, comme disait l'Achille d'Homère, ni mes bœufs, ni mes moutons; ils n'ont pas brûlé mes arbres ni saccagé mes moissons,

> Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
> Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?

Je suis bien bon de me soucier des malheurs qui se passent à quatre ou cinq cents lieues de moi. » Loin de me consoler de cette triste façon, j'avoue qu'en songeant à la sécurité de nos foyers domestiques, à la paisible jouissance de nos biens protégés par la loi, je me disais tout bas que, nous autres Européens, nous devions bien une minute au moins de commisération aux souffrances de nos frères d'Orient. Je ne demande pas de croisades, les croisades se font aujourd'hui pour les Turcs : je demande seulement que, nous étant émus avec raison des souffrances de l'oncle Tom, nous ne restions pas insensibles aux malheurs d'autres esclaves et d'autres persécutés qui n'ont qu'un titre de moins à notre pitié, celui de n'être pas noirs, mais qui persévèrent depuis plus de quatre cents ans, malgré la persécution, dans la foi qui a inspiré Las Cases plaidant pour les Indiens et Mme Beecher plaidant pour les nègres.

— Ces Grecs sont éloquens et un peu menteurs, me dit un beau jeune railleur, et votre Thessalien a abusé de votre pitié. — J'ouvre le livre de M. Mathieu intitulé *la Turquie et ses différens peuples*. M. H. Mathieu est un jeune écrivain, fidèle, il est vrai, aux bons penchans de son âge, mais qui, à prendre la date de sa naissance et même quelques pages de son livre, n'est pas assurément un libé-

ral de 1825. Je lis dans la description géographique de la Turquie, au commencement du deuxième volume et dans la partie la plus simple et la moins accessible aux émotions ou aux réflexions : « Les vastes plaines de la Thessalie sont encore aussi belles qu'elles l'étaient autrefois, et les brises du levant lui viennent toujours par la vallée de Tempé et les champs mélybéens; mais ses routes pittoresques ne sont plus fréquentées que par des bandes de brigands. Un quart à peine du sol arable est cultivé. L'agriculture languit malgré l'exubérante fécondité du sol, et la condition des cultivateurs est des plus misérables (1). »

Cette description géographique de la Turquie est pleine de traits de ce genre. L'auteur parle-t-il de la Thrace, « le sol est partout fécond, et il étale sur tous les points une exubérante végétation. Un si riche pays devrait avoir une population nombreuse; mais on n'y trouve que désolation, comme si la peste régnait seule sous ce beau ciel. Dans le voisinage des villes, on voit quelques champs cultivés par des Grecs; au-delà, tout est inculte et désert... Des restes de monumens, de canaux, d'aqueducs, épars de tous les côtés sur le sol, sont des témoignages irrécusables d'un état social jadis florissant, et qui n'est plus..... L'étendue des cimetières prouve qu'à une époque peu éloignée il y avait là des populations musulmanes dont il ne reste plus de traces. Le croissant s'élève au milieu des débris comme le gardien du néant; il plane sur les cités éteintes ainsi qu'un écriteau sur les limites de la vie et de la mort... Dans l'espace de trente lieues, entre Kirclef et Karnabat, on ne rencontre pas d'habitans, quoique la campagne soit magnifique. La vue du grand et beau village de Faki, de ses maisons désertes, de ses jardins couverts de ronces et de grandes herbes, de ses terres incultes, refuge des brigands et des bêtes fauves, fait naître dans l'âme du voyageur les sentimens les plus pénibles (2). »

Passons-nous, avec M. Mathieu, de la Thrace dans la Bulgarie, même aspect et mêmes réflexions du voyageur : « L'homme qui porte ses regards sur un pays aussi fertile est douloureusement surpris de l'aspect misérable de ses habitans et du peu de parti qu'on y tire des avantages prodigués par la nature... Dans la partie qui s'étend de Sophia au Danube, on chemine souvent toute une journée sans apercevoir une habitation. Partout on rencontre des cimetières; nulle part on ne voit de traces des villages qui ont fourni les morts... Il y a encore quelque chose de plus triste que les cimetières sans villages, ce sont les villages sans habitans, ou

(1) *La Turquie et ses différens peuples*, par M. H. Mathieu, t. II, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 7.

habités seulement par des bêtes fauves qui ont pris la place des hommes dispersés par l'émigration ou détruits par la misère... Toute la plaine de Widdin est empreinte du même caractère de tristesse et de désolation. Le voisinage de la ville, loin de favoriser le travail, n'a servi qu'à l'oppression des travailleurs... L'excès de la servitude, l'arbitraire des gouverneurs, l'absence de tout droit de propriété et de transmission légale ont tellement dénationalisé ce beau pays, que tout drapeau qui s'y déploiera contre les Turcs réunira bientôt les populations sous son ombre (1). »

Voilà pour la Turquie d'Europe. L'Asie-Mineure est-elle en meilleur état? J'ai souvent entendu dire qu'en Asie la race turque avait la majorité, et que c'était là qu'il fallait la juger. En Europe, disent quelques-uns des défenseurs de la Turquie, il y a entre la population turque et la population chrétienne une telle disproportion de nombre, qu'il est difficile de maintenir l'ascendant des Turcs sur les chrétiens : le petit nombre doit tôt ou tard céder au grand nombre; mais en Asie c'est tout différent. Là le Turc prévaut par le nombre; là il a la majorité, et par conséquent sa supériorité y est naturelle. Soit! je consens de grand cœur à céder l'Asie-Mineure aux Turcs, si cette prépondérance de la population turque sur la population chrétienne fait la prospérité de l'Asie-Mineure. Il me paraîtrait singulier, je ne le cache pas, que la décadence de la race turque fût si manifeste en Europe, et qu'en Asie au contraire cette race fût florissante et active, si bien que d'un côté du Bosphore tout languirait et dépérirait, tandis que de l'autre côté tout vivrait et grandirait, quoique les deux rives du Bosphore appartiennent au même maître. Si la race turque avait dans l'Asie-Mineure une force et une supériorité décisives, cette supériorité traverserait le Bosphore, elle ferait au XIXe siècle ce qu'elle a fait au XVe. Sa puissance au XVe siècle a passé d'Asie en Europe; sa puissance au XIXe siècle du milieu de l'Asie dominerait encore l'Europe. Cependant, comme ce n'est là qu'un raisonnement, il faut au raisonnement ajouter l'expérience. M. H. Mathieu parle aussi de l'Asie-Mineure; je veux me défier du témoignage de M. H. Mathieu : il est trop de mon avis, ou je suis trop du sien. Il faut entendre le témoignage d'un autre voyageur, et surtout d'un voyageur qui soit favorable aux Turcs. Je prends M. Hommaire de Hell, voyageur très regrettable, qui a péri victime de son zèle pour la science. M. Hommaire de Hell, après avoir publié un voyage très intéressant et très curieux fait dans les steppes de la Russie méridionale, fut chargé par le gouvernement français de faire un voyage du même genre en 1846, 1847

(1) *La Turquie et ses différens peuples*, t. II, p. 9.

et 1848. N'épargnant pas ses fatigues, il gagna la fièvre et mourut à Ispahan le 29 août 1848. Mme Hommaire de Hell, qui avait accompagné son mari pendant une partie de ses voyages, en a rédigé le récit avec une exactitude savante qui tient à la précision des notes de M. de Hell, et avec une grâce et une élégance qui viennent de la personne qui a tenu la plume. M. de Hell n'a sur l'Orient aucune des idées que j'ai depuis longtemps : il croit à l'avenir des Turcs, de la Turquie, et sa politique est toute musulmane. « Nous faisons, dit-il, sur la triste situation des chrétiens d'Orient parmi les *barbares* de longs discours à la chambre; nous nous apitoyons sur leur destinée, nous votons des fonds pour les secourir... Cette façon de juger l'Orient était bonne au moyen âge, quand on vivait sous l'empire de l'ignorance et des préjugés; mais aujourd'hui ce ne sont pas les intérêts des chrétiens qu'il faut défendre, ce sont ceux des peuples musulmans, bien plus en péril. Telle est la voie politique que nous devrions suivre et que je chercherai à faire prédominer à mon retour en France (1). » L'intérêt de la France, selon M. de Hell, est donc de soutenir la Turquie, parce que la Turquie peut, dans une guerre générale, soutenir efficacement la France. « En voyant la conduite de la France dans toutes les questions relatives à l'Égypte, à la Grèce et au pachalik de Tunis, je me demande souvent quelles peuvent être les vues de notre gouvernement quand il agit comme il le fait, car je ne trouve dans ses actes qu'ineptie, absence de toute logique et profonde ignorance des intérêts nationaux. Quels sont en définitive les ennemis que la France peut avoir à redouter dans le cas d'une conflagration générale? Évidemment ce sont les Russes sur terre et sur mer, et les Anglais sur mer; dans l'un ou l'autre cas, quelle alliance nous serait la plus profitable? Le simple bon sens indique tout d'abord *la Turquie, qui peut nous offrir une flotte déjà puissante*, les moyens d'anéantir le commerce de la Russie méridionale et de donner la main à toutes ces populations vaincues, mais non soumises, qui sont impatientes de secouer le joug moscovite. *La Turquie nous serait également d'une immense ressource contre l'Angleterre*, en mettant de notre côté les populations méditerranéennes, qui désirent vivement une union sérieuse avec la France. En face de pareilles éventualités, notre gouvernement n'aurait qu'une voie politique et rationnelle à suivre, *celle d'étendre de tout son pouvoir notre influence en Orient* et dans tous les bassins de la Méditerranée et de la Mer-Noire. Au lieu de cela, nous vivons au jour le jour, à la

(1) *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français en* 1846-1847-1848, par M. Hommaire de Hell, p. 407.

remorque des événemens, désavouant aujourd'hui ce que nous avons fait hier, *n'ayant aucun but arrêté, aucune prévision d'avenir;* nous soulevons le pacha d'Égypte, le bey de Tunis, au lieu de nous réunir à la Porte, qui implore notre appui; nous défendons obstinément une mauvaise cause en Grèce, et nous profitons de toutes les occasions pour mécontenter le gouvernement turc, qui a toujours montré tant de sympathie pour la France..... La Turquie, toute pacifique qu'elle est aujourd'hui, garde encore dans ses veines quelques gouttes de ce vieux sang d'Othman qui l'a rendue si longtemps victorieuse, et, je le répète, en cas de conflagration, *la France doit confondre ses intérêts avec ceux de la Porte* (1). »

Je discuterai plus tard l'opinion de M. de Hell sur la politique de la France en Orient depuis quarante ans. Je ne l'ai citée que pour montrer jusqu'à quel point M. de Hell est favorable aux Turcs et à la Turquie. Voyons maintenant ce que ce témoin, si favorable aux Turcs, dit de l'état de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire du pays même où, selon quelques personnes, est le foyer de la puissance des Turcs. « De Constantinople à Trébizonde, le pays que parcourt le Sakaria, l'ancien Sangarius, est d'une grande beauté et tout à fait désert. On ne peut s'empêcher de s'affliger profondément en voyant tant de richesses perdues pour l'humanité. Du reste, cette impression ne se reproduit que trop souvent quand on voyage dans ces belles contrées de l'Asie-Mineure, qui pourraient facilement nourrir des millions d'habitans, et qui ne présentent que des villages clair-semés... » Plus loin, près d'Héraclée, « un cimetière turc et plusieurs villages abandonnés prouvent que jadis une nombreuse population animait cette belle contrée. Les impôts excessifs en ont chassé les habitans, et maintenant on ne voit qu'un sol en friche et des ruines... Nous traversons la rivière de Karasou aux eaux limpides cachées sous la végétation, puis un pauvre village veuf de presque tous ses habitans. Il y a peu d'années, on y comptait un millier de maisons; actuellement il s'en trouve à peine soixante... Encore un village ruiné, Acha-Kodja-Ali-Keui, avec un cimetière où se trouvent de magnifiques cyprès... » Prusias, grande et belle ville dans l'antiquité, ses ruines en font foi, Prusias « ne compte plus actuellement que cent cinquante maisons, toutes turques... La population décroît rapidement, les paysans préférant le séjour des grandes villes à celui de la campagne, où le fruit de leur travail ne sert qu'à remplir les coffres du gouverneur... » Sinope est une ville triste, dépeuplée, sans garnison ni commerce... « On se de-

(1) *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français en* 1846-1847-1848, par M. Hommaire de Hell, p. 482-483.

mande pourquoi le commerce a déserté si complétement cette ville, dont le port est le meilleur de toute l'Anatolie..... Le docteur (un médecin français que M. de Hell trouva à Sinope) prétend qu'il faut un peu s'en prendre à la population, qui se distingue par une paresse excessive. Les hommes passent leur vie au café, ne se mettant au travail qu'à la dernière extrémité... Les cafés pullulent dans la ville, et la solitude est partout, excepté là (1). »

Voilà quelques traits de l'état de la Turquie d'Asie telle que la dépeint un peintre disposé à voir en beau : ils se rapportent exactement à l'état de la Turquie d'Europe telle que la décrit M. H. Mathieu, et je ne m'étonne pas que l'Asie, dépérissant, ne vienne pas en aide à l'Europe, dépérissant aussi. Ce ne sont pas les villages déserts de la Bithynie qui viendront peupler les villages déserts de la Thrace. La solitude n'a rien à envier et rien à donner à la solitude.

II.

Comment remédier à ce dépérissement progressif? M. de Hell croit, comme M. Viquesnel, comme M. H. Mathieu, qu'il faut que l'activité industrieuse des Européens vienne vivifier le territoire de l'empire turc. Cependant, quoique M. Hommaire de Hell nous dise que *la Turquie implore l'appui de la France,* les Turcs continuent à repousser et à dédaigner les Européens. « Tout en n'ayant qu'à me louer personnellement de mes relations avec les Turcs, dit M. Hommaire de Hell, je me permettrai de faire encore une légère critique de l'orgueil dont ils font preuve dans ces provinces éloignées, où ils conservent toute la hauteur dédaigneuse qu'avaient jadis les pachas de Constantinople. Un Européen, de quelque rang qu'il soit, n'est toujours à leurs yeux qu'un *giaour* indigne d'être traité de pair à pair... Il faudra de grandes révolutions pour effacer chez les Turcs de vieille roche des préjugés qui sont comme infiltrés dans leur sang, car ils se considèrent toujours comme la race conquérante, et se croient encore au lendemain de la prise de Constantinople (2). » — « Le pacha ne m'a pas rendu ma visite, dit-il ailleurs (3), ce qui prouve que dans ces contrées lointaines les Turcs conservent leur orgueil, si blessant pour les Européens. Il faudra du temps encore pour effacer les préjugés de race qui donnent aux musulmans une morgue peu compatible avec le mouvement et les idées qui

(1) *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français en* 1846-1847-1848, par M. Hommaire de Hell, p. 312-314, 315-316, 323, 346-347.

(2) *Ibid.*, p. 364.

(3) *Ibid.*, p. 428.

travaillent actuellement la Turquie. » Cet orgueil sauvage et la haine ou le dédain des Européens sont-ils le seul défaut que reproche aux Turcs de l'Asie-Mineure ce partisan décidé de l'alliance intime de la France et de la Turquie? Non; il y a chez les Turcs, soit dans les grands, soit dans le peuple, bien d'autres défauts encore qui contribuent à la ruine du pays : la cupidité des fonctionnaires et des hommes puissans, leurs exactions intolérables. « Nulle part en Turquie l'oppression n'a eu de plus désastreuses conséquences que dans les provinces reculées de l'Asie : des centaines de villages ont disparu, la plupart par un simple caprice de quelque grand propriétaire. En voici un exemple. Un Turc puissant désirait-il accaparer quelques villages voisins de ses terres, il accablait les habitans de tant de vexations, avait recours à des moyens si odieux, que ces derniers venaient d'eux-mêmes s'établir chez leur oppresseur pour avoir le droit de vivre, ou bien ils émigraient. De cette façon, leurs terres étaient abandonnées, leurs villages rayés des listes du gouvernement; mais le Turc arrivé à son but ajoutait à ses propriétés les champs de ses malheureux voisins. On a constaté que dans une seule localité cent villages avaient été anéantis par un seul Turc (1). »

M. Viquesnel avait déjà signalé l'odieuse pratique de l'avortement comme une des causes de la dépopulation du pays; il croyait seulement que cette pratique était surtout fréquente à Constantinople. M. de Hell nous dit que « l'avortement est pratiqué en Turquie dans toutes les familles, et que cet usage, d'une généralité déplorable, est une des causes de la dépopulation de ce beau pays (2). »

Quand on lit ces passages du voyage de M. de Hell dans la Turquie d'Asie, on se demande naturellement si le publiciste qui conseille à la France de s'unir intimement avec la Turquie est le même que le voyageur exact et véridique qui fait de la Turquie le tableau que nous venons de voir. Comment accorder les vues de l'un avec les témoignages de l'autre? Vous voulez que la France s'appuie sur la Turquie? Mais sur quoi s'appuie la Turquie? Sur sa population? elle dépérit; sur son commerce? il décline chaque jour; sur son industrie? elle n'en a plus; sur la fertilité de son sol? elle le laisse inculte et stérile. Prendre un allié, c'est, dans le langage ordinaire, prendre une force; ici c'est prendre une charge, car enfin est-ce des villages déserts de la Thrace, de la Bulgarie ou de l'Asie-Mineure, que la Turquie fera sortir les soldats qu'elle placera à côté de ceux de la France? Avec quoi paiera-t-elle ses armées? avec

(1) *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français en 1846-1847-1848*, par M. Hommaire de Hell, p. 460-462.

(2) *Ibid.*, p. 514.

quoi nourrira-t-elle ses troupes? Le général Sébastiani, qui connaissait bien l'Orient, disait dès 1825 que vouloir soutenir la Turquie, c'était embrasser un cadavre pour le faire tenir debout. M. de Hell croit que le cadavre peut agir, et qu'il peut même aider et secourir celui qui l'embrasse; grande erreur qui, en 1847, pouvait peut-être encore tromper M. de Hell, mais que l'expérience de la guerre de 1855 a tout à fait dissipée. M. Viquesnel, cet autre partisan décidé de la Turquie, qui la condamne aussi sans le vouloir toutes les fois qu'il parle en voyageur, et qui la défend toutes les fois qu'il parle en publiciste, M. Viquesnel reconnaît que la guerre d'Orient n'a coûté à la Turquie que près de 400 millions, « tandis qu'à la France et à l'Angleterre elle a coûté plusieurs milliards (1). » Tant mieux, dira-t-on, pour la Turquie, qui s'est fait sauver à si bon marché! — Oui, mais si la Turquie ne peut pas même faire les frais de son salut, comment, dans une conflagration générale, fera-t-elle les frais de cette alliance offensive et défensive avec la France que souhaite M. Hommaire de Hell? Comment nous offrira-t-elle contre la Russie cette flotte puissante que M. Hommaire de Hell voyait peut-être bâtir en 1846, et dont M. Mathieu nous raconte l'emploi dans la guerre de Crimée? « Les amiraux alliés jugèrent que la flotte active n'était pas en état d'affronter la rencontre d'une escadre russe. Elle resta en conséquence ancrée dans le Bosphore pendant la première phase des hostilités; mais ses vaisseaux furent utilisés comme transports après que les alliés eurent pris possession de la Mer-Noire (2). »

Contre l'Angleterre, notre autre adversaire possible, de *quelle immense ressource la Turquie ne nous serait-elle pas,* dit M. de Hell, *en mettant de notre côté les populations méditerranéennes qui désirent vivement une union sérieuse avec la France!* Mais ces populations méditerranéennes ne sont pas turques; elles sont albanaises, thessaliennes, macédoniennes, syriennes, égyptiennes, elles sont grecques surtout. M. de Hell, qui blâme durement la politique des divers gouvernemens français depuis près de cinquante ans, qui la trouve inepte, déraisonnable et anti-nationale, me semble n'avoir pas compris que cette politique est celle qu'il recommande lui-même quand il conseille à la France de tout faire *pour étendre son influence en Orient.* Seulement M. de Hell n'entend pas ce mot d'Orient comme l'ont entendu les divers gouvernemens français depuis cinquante ans. L'Orient pour lui, c'est la Turquie, et rien que la Turquie; l'Orient pour la France de la restauration, de la monarchie de 1830,

(1) *Voyage dans la Turquie d'Europe,* p. 251.
(2) *La Turquie et ses différens Peuples,* t. II, page 289.

de la république de 1848 et de l'empire de 1851, l'Orient, ce sont les populations orientales. Je suis heureux et fier, quant à moi, de voir que depuis cinquante ans la France, qui a si souvent changé de lois et d'institutions, n'ait point changé de politique en Orient. Cela prouve mieux que tout autre argument que cette politique est conforme aux véritables intérêts de notre pays. Quiconque arrive aux affaires, de quelque dynastie ou de quelque parti qu'il soit, reconnaît aussitôt cette conformité, et en fait le principe de sa politique. Cette politique a ses nuances, mais elle a toujours la même règle. Elle change parfois de chemin, elle ne change jamais de but. Ce but est de régénérer l'Orient par lui-même et d'assurer son indépendance par sa régénération. La France a compris que si l'Orient continuait à s'affaiblir et à dépérir, il tomberait tôt ou tard sous le joug de son plus puissant voisin, ou peut-être de deux ou trois voisins, car il faut compter l'Angleterre comme étant par sa marine la voisine de tout le monde. La France a donc de tout temps visé à la régénération de l'Orient.

Cette régénération a eu plusieurs phases, et je dirais volontiers plusieurs espérances. Beaucoup de personnes ont pu croire d'abord que cette régénération s'accomplirait par la Turquie. C'était la solution la plus commode et la plus simple du problème. Toute l'Europe impartiale, tous les états qui ne peuvent avoir rien à gagner au démembrement de la Turquie ont aidé de leur mieux à l'accomplissement de cette régénération de l'Orient par la Turquie. La France a prêté ses ingénieurs, ses officiers, ses médecins; la Prusse a fait de même avec le même zèle et dans la même intention. Peu à peu cependant les difficultés, peut-être même l'impossibilité de l'œuvre, se sont manifestées. En même temps s'est révélé un fait qui a dû attirer l'attention de tous les cabinets européens, plaire aux uns, déplaire aux autres, être pour tous un grave sujet de réflexions.

Cette régénération, qu'on essayait d'accomplir au centre de l'empire ottoman, dans sa capitale, dans son gouvernement, et qui rencontrait tant de résistances et tant d'échecs, s'accomplissait plus aisément et de meilleure grâce aux extrémités. L'Égypte se civilisait sous le joug impérieux de Méhémet-Ali; les principautés danubiennes jouissaient des commencemens du protectorat russe, et se rapprochaient chaque jour de l'Europe; la Grèce, émue à la fois par les idées nouvelles et par les souvenirs anciens, reconquérait son indépendance, et réveillait l'imagination et l'émotion de l'Europe. Tunis, avertie par l'exemple d'Alger, devenue française, essayait de se former aux mœurs de l'Occident. Enfin, tandis que le corps de l'empire turc résistait aux efforts de civilisation que faisaient les

sultans ou qu'ils semblaient faire, les membres de ce grand corps prenaient vers la civilisation européenne un mouvement vif et sincère.

Que devait faire l'Europe, que devait faire la France en face de ce mouvement des populations orientales? Le décourager, le répudier, le contrarier, ou bien l'approuver, le modérer et le diriger? C'est ce dernier parti que la France a pris, et quoiqu'à mon avis la France ait souvent trop modéré le mouvement des populations orientales, qu'elle se soit trop laissée aller à substituer les expédiens de la diplomatie aux dénoûmens que préparaient les événemens de l'Orient, cependant je suis heureux de penser que tous les gouvernemens français ont refusé de considérer comme un danger pour la politique européenne la régénération partielle et progressive des populations orientales. Que serait en effet la politique d'un état qui, pour conserver ou bien accroître sa grandeur, aurait besoin de l'anéantissement ou de la misère des autres? J'ai souvent entendu dire que le grand mérite des Turcs, aux yeux de l'Europe, était de posséder inutilement le Bosphore. Qu'est-ce qu'ils ne possèdent pas inutilement, le Bosphore, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Épire, les plus belles îles de l'Archipel, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Judée, l'Euphrate et le Tigre, tous les anciens séjours de la civilisation, tous les territoires qu'ont possédés le commerce, les arts, les sciences? Ce triste don qu'ont les Turcs de paralyser ce qu'ils touchent, est-ce un mérite dont l'Europe doive leur savoir gré? Qu'y gagne-t-elle? J'ajoute que les Turcs autrefois savaient au moins défendre ce qu'ils occupaient. Les pays qu'ils tenaient entre leurs mains étaient rayés de la liste du monde civilisé : grave malheur selon moi, mais malheur qui par sa stabilité dispensait la diplomatie européenne de toute appréhension, tandis qu'aujourd'hui la décadence des Turcs menace de laisser tomber quelqu'un de ces beaux pays entre les mains d'un voisin ambitieux, qui s'en fera un instrument et un moyen de puissance, si bien que l'équilibre européen n'a d'appui que la faiblesse de l'empire turc. Quand les populations orientales n'étaient que malheureuses sous un maître puissant, la diplomatie européenne prenait son parti de ne point s'en occuper; c'était à la fois une nécessité et une commodité. Maintenant que ces populations sont malheureuses encore, mais sous un maître faible, et que par conséquent elles peuvent d'un jour à l'autre secouer ce joug par la révolte ou le voir passer en d'autres mains par la conquête, la diplomatie est bien forcée de s'en occuper. Subissant cette nécessité comme le reste de l'Europe, c'est l'honneur de la France et de quelques autres états de s'inquiéter de ces populations pour améliorer leur sort plutôt que pour les rame-

ner à l'immobilité du malheur. Grâce à Dieu, cette immobilité n'est plus possible : quoi de plus sensé alors et de plus généreux à la fois que de pousser vers le bien plutôt que vers le mal le mouvement des populations orientales? Telle est depuis près de cinquante ans la politique de la France.

Je sais bien qu'il y a des personnes que cette politique contrarie et qui la trouvent remuante et périlleuse. J'ai connu un ambassadeur français, homme de beaucoup d'esprit, qui trouvait toujours mauvaise la politique qui lui créait des difficultés et des affaires dans la cour près de laquelle il était accrédité, et cela de la meilleure foi du monde. Je ne suis donc pas étonné que M. Hommaire de Hell trouve mauvaise la politique française, qui, à Constantinople, créait des difficultés et des embarras à nos agens, à nos nationaux, à nos voyageurs. Pourquoi s'intéresser à l'Égypte, à la Grèce, aux principautés du Danube, à la régence de Tunis? Intéressez-vous à la Turquie, attachez-vous à elle! — Oui, si la Turquie peut accomplir cette régénération de l'Orient nécessaire à son indépendance; mais si elle ne le peut pas, si le semblant qu'elle en fait à Constantinople ne peut tromper que des yeux disposés à s'ouvrir à demi pour mieux goûter le repos, pourquoi voulez-vous que la France étouffe les germes de civilisation qui se montrent en Orient chez les chrétiens? La France sait bien qu'il est de son intérêt d'étendre son influence en Orient, comme le lui conseille M. de Hell; seulement elle ne croit plus que l'Orient soit la Turquie. Il y a maintenant deux Oriens, l'un qui est en train de mourir et l'autre qui est en train de naître. Pourquoi vouloir que la France s'attache à l'Orient mourant et repousse l'Orient naissant, ce qui serait à la fois une dureté et une imprudence? Niera-t-on qu'il y ait en ce moment deux Oriens? Ce serait nier l'évidence, car de quoi s'occupe l'Europe depuis dix ans, depuis cinq surtout? De la Grèce, de l'Égypte, des principautés danubiennes, de l'Albanie, du Montenegro. Qui donc autrefois en Europe, sinon Venise et les chevaliers de Malte, s'occupait de ces pays? Le double Orient, c'est-à-dire l'Orient musulman et l'Orient chrétien, se montre à tous les yeux : pourquoi les fermer? Prenez garde; si vous les tenez obstinément fermés, il arrivera que le jour où vous les rouvrirez, un de ces deux Oriens, et peut-être tous les deux, seront devenus russes, autrichiens, anglais : l'équilibre du monde aura changé contre vous pendant votre sommeil.

Que les hommes graves et secs se rassurent : la France n'a mis dans sa politique orientale ni fantaisie, ni pitié sentimentale, ni sympathie révolutionnaire, aucun des sentimens dont on la croit volontiers capable. Elle a pris sa politique des mains de la nécessité. Elle eût volontiers accueilli la régénération de l'Orient faite

par les mains de la Turquie. Quand elle a vu que la régénération de l'Orient se faisait sans la Turquie, à côté d'elle et malgré elle, il a bien fallu qu'elle tînt compte de cette régénération inespérée.

« Eh! ne comprenez-vous pas, dit-on, que tout ce que vous faites ou tout ce que vous laissez faire contre la Turquie profite à la Russie? » Je reconnais là le vieux dilemme dans lequel l'Europe s'est crue enfermée pendant longtemps, quand on lui disait qu'il n'y avait à choisir en Orient qu'entre la Turquie et la Russie. Qui de nous, écrivains ou orateurs, n'a gémi de ce dilemme? Dans quel étau il enfermait nos pensées et nos sentimens! « Vous ne voulez pas de la Turquie, nous disait-on, parce qu'elle opprime les chrétiens d'Orient? Eh bien! vous aurez la Russie à Constantinople. — Vous ne voulez pas de la Russie à Constantinople, parce que l'équilibre européen serait détruit par cette conquête? Eh bien! gardez la Turquie. » De telle sorte que sous cette tenaille de la logique il fallait sacrifier la civilisation chrétienne en Orient au maintien de l'équilibre européen, ou sacrifier l'équilibre européen à la régénération de la civilisation chrétienne.

Pendant que les publicistes se débattaient dans les liens de ce cruel dilemme, qui fait encore le fond de la politique de beaucoup de gens, la force des choses et la marche des événemens s'employaient à résoudre le problème d'une manière tout à fait imprévue, en ouvrant à la politique une voie nouvelle.

..... Via prima salutis,
Quod minime reris, graiâ pandetur ab urbe.

L'insurrection de la Grèce a bien fait d'être glorieuse et héroïque : c'est par là qu'elle a plu, c'est par là qu'elle a réussi, et que l'opinion publique a triomphé en Europe des répugnances de la diplomatie; mais cette insurrection, outre qu'elle a été une poésie nouvelle, a été aussi une politique nouvelle. Elle nous a montré un Orient que nous ne connaissions pas, un Orient qui n'était ni turc ni russe. Non que je veuille ici flatter la vanité de la Grèce moderne et prédire aux Grecs l'empire de l'Orient : je ne sais pas quelle est la destinée d'Athènes, et si elle doit aller quelque jour s'agrandir et se dénaturer à Byzance :

Fata viam invenient;

mais ce que je sais, c'est qu'après l'insurrection et la reconnaissance de la Grèce, la cause des populations orientales est devenue un des élémens de la question d'Orient. La France est entrée dans cette voie nouvelle. La restauration avait proclamé, par l'expédition de Morée, l'indépendance de la Grèce. La monarchie de 1830,

fidèle à cette politique libérale et sensée, a concouru à l'établissement du royaume hellénique; elle a fait reconnaître l'hérédité en Égypte. Elle aurait voulu étendre à la Syrie les bienfaits du gouvernement stable et régulier qu'elle donnait à l'Égypte : l'Europe ne l'a pas voulu, et la monarchie de 1830 a paru vaincue dans sa politique orientale, parce qu'elle n'avait obtenu que les deux tiers de ce qu'elle demandait. Quand est venue la question des principautés danubiennes, l'empire, fidèle à la politique demi-séculaire de la France, a soutenu l'union des principautés sous un prince étranger. Il ne l'a pas obtenue tout entière, et l'esprit de parti ne manquera pas sans doute de traiter de défaite cette demi-victoire. Dans la question toute récente du Montenegro, même politique. La France veut faire reconnaître l'indépendance du Montenegro, afin de l'excepter par cette reconnaissance du démembrement éventuel de la Turquie. C'est là en effet, ne l'oublions pas, ce qui donne une grande importance à toutes ces questions d'hérédité égyptienne, d'union de la Roumanie et d'indépendance du Montenegro, que quelques personnes traitent de haut, parce qu'en apparence il n'y a que la vanité de petits peuples qui soit en jeu. Tout ce qui est séparé plus ou moins du corps de l'empire turc se trouve soustrait d'avance aux chances de la liquidation de cet empire. Supposez que la suzeraineté nominale de la Turquie dans les principautés équivaille à une véritable souveraineté; supposez que l'indépendance séculaire et belliqueuse du Montenegro soit sacrifiée à la restauration musulmane qui s'essaie en ce moment; supposez enfin qu'un jour ou l'autre la Turquie mourante ait pour héritière la Russie ou l'Autriche, ou toutes deux : les principautés et le Montenegro passeront dans l'héritage. Il n'y a donc pas là une question de vanité populaire, il y a une question d'équilibre européen. Séparés par un titre quelconque de la domination turque, la Grèce, l'Égypte, la Roumanie, le Montenegro, survivront au démembrement de l'empire turc; sujets, ils seront assujettis avec lui. Si en 1814 la Savoie et le Piémont, la Belgique et la Hollande, n'avaient pas eu leurs vieux souvenirs, ils auraient disparu dans le démembrement de l'empire français. La Savoie et le Piémont auraient été autrichiens; la Belgique et la Hollande auraient été prussiennes. Leur vieille indépendance les a sauvés. Plus il y aura ainsi d'indépendances ou de quasi-indépendances reconnues en Orient, moins le démembrement de l'empire turc portera atteinte à l'équilibre européen.

M. Hommaire de Hell veut que la France soutienne en Orient les intérêts des peuples musulmans, qui sont plus en péril, dit-il, que les intérêts des chrétiens; nous ne vivons plus sous l'empire

de l'ignorance et des préjugés. — Soit! n'ayons pas de préjugés chrétiens, j'y consens; mais n'ayons pas non plus de préjugés musulmans. Or ces intérêts musulmans que M. de Hell veut que la France défende, quels sont-ils? Sont-ce des intérêts de justice, de liberté, d'égalité, de civilisation enfin? Non; ce sont des intérêts de vieille oppression et de vieille iniquité. De bonne foi, devons-nous prendre parti pour ces intérêts? La politique de la France en Orient a toujours été impartiale; elle a soutenu la Turquie mahométane et elle la soutient encore, pourvu que la Turquie veuille bien tenir les promesses du *hatti-humayoun* et abolir entre ses sujets toute distinction de religion et de race. Elle a soutenu l'Égypte sans demander au pacha d'Égypte et à sa famille, en retour de l'hérédité qu'elle lui faisait accorder, de se faire chrétiens; elle a soutenu Tunis, et Tunis a continué d'être mahométane. On ne peut pas accuser la France de fanatisme chrétien en Orient. Elle n'a pas hésité a prendre parti pour les intérêts musulmans, quand ces intérêts sont conformes à ceux de la justice, de la liberté, de l'égalité, de la civilisation enfin; mais quand ces intérêts sont contraires à la civilisation et qu'ils ne se recommandent que par leur titre de musulmans, de quel droit peut-on demander à la France de les soutenir, s'il n'y va pour elle ni de sa politique nationale ni de sa générosité naturelle?

L'avenir à faire aux populations chrétiennes de l'Orient, tel est le nœud actuel de la question d'Orient. Comment le dénouer? Les imaginations travaillent sur ce sujet. Comme tout le monde sent l'impossibilité de maintenir le *statu quo,* comme le *hatti-humayoun* devient chaque jour un mot plus vain, excepté pour ceux qui en réclament l'exécution les armes à la main, comme cette instabilité et cette désorganisation universelle du gouvernement turc sont chaque jour plus évidentes, les diplomates songent tout bas aux expédiens à prendre, les publicistes font tout haut leurs propositions. Chacun a son système pour dénouer la question d'Orient et pour la tirer du *statu quo* où elle est si tristement engagée. Parmi les divers systèmes, un des plus curieux en apparence est celui de J. G. Pitzipios-Bey, qui, dans un écrit récent, propose résolûment au sultan de se faire chrétien. « Il n'y a que ce moyen, dit-il, de tout arranger. »

Je ne défends point aux lecteurs de la *Revue* d'avoir, au sujet de la proposition que fait M. Pitzipios, le sentiment de gaieté que j'ai eu en la lisant pour la première fois. Cependant l'ouvrage de M. Pitzipios, intitulé *l'Orient, — les Réformes de l'Empire byzantin,* est plus curieux et plus sérieux que ne le croiraient ceux qui le jugeraient seulement sur l'idée de convertir le sultan et sur les motifs de cette conversion, motifs tout politiques et où il n'est pas question

un moment de la conscience du sultan. Abdul-Medjid se convertira, comme Constantin, pour fonder un nouvel empire byzantin. Et qu'on ne dise pas qu'exiger du sultan qu'il renonce à sa foi, ce serait faire violence à sa conscience; M. Pitzipios a réponse à cela. « L'objection, dit-il, serait de quelque valeur, si ce souverain avait vraiment la conviction de la religion dans laquelle il est né, ou si du moins il avait la prétention de paraître l'avoir; mais tout le monde sait que, depuis longtemps déjà, Abdul-Medjid est tout à fait indifférent autant sur l'un que sur l'autre point. Ce souverain peut donc, en se proclamant chrétien par calcul politique et dans les formes extérieures, rester, s'il veut, dans le fond, ce qu'il est aujourd'hui, ce que furent en tout temps une grande partie de ses collègues, ce qu'on suppose qu'a été enfin son illustre prédécesseur Constantin le Grand (1). »

J'aurais bien des choses à dire sur la manière expéditive de M. Pitzipios en matière de conversion, sur son sans-façon à juger de la foi de Constantin; je ne veux faire qu'une seule observation, toute politique, mais qui a aussi, grâce à Dieu, son application religieuse. De quoi s'agit-il pour M. Pitzipios? De *christianiser,* c'est son expression, le gouvernement turc : c'est pour cela qu'il veut christianiser aussi le sultan; mais, de bonne foi, que sera ce chrétien tout extérieur dont M. Pitzipios se contente? Le christianisme ne consiste pas seulement à aller à l'église au lieu d'aller à la mosquée. La morale chrétienne repose sur des principes de charité, d'équité, de justice, qui sont devenus les fondemens de la civilisation moderne. Je ne dis pas qu'on ne puisse pas adopter et pratiquer ces principes sans être chrétien et même en étant mahométan. Or, si cela se peut, pourquoi imposer au sultan une conversion dont il n'a pas besoin et dont ses sujets non plus n'ont pas besoin pour avoir la pratique de la civilisation moderne? Pourquoi exiger de lui une abjuration inutile, qui ne fait pas un chrétien sincère de plus, vous l'avouez vous-même, qui n'est pas nécessaire pour faire un bon souverain de plus, puisqu'on peut l'être sans cela, qui enfin est déshonorante, puisqu'elle est imposée, et que vous rendez plus misérable encore en permettant au néophyte l'hypocrisie ou l'indifférence? Somme toute, les puissances européennes ont bien fait, en exigeant de la Turquie la *christianisation* de son gouvernement par le *hatti-humayoun,* de ne pas exiger du sultan sa conversion au christianisme. Mais que deviendra la christianisation du gouvernement turc, si le sultan n'est pas chrétien? dit M. Pitzipios. — Eh! que deviendra cette christianisation, si le sultan n'est

(1) Page 160.

chrétien que comme vous le faites, c'est-à-dire du bout des lèvres? Sa conversion ne fait rien à la question ni en bien ni en mal; c'est pour le sultan un déshonneur qui n'est pas un dénoûment, c'est-à-dire ce qu'il y a de pis.

D'où vient donc qu'en dépit de cette proposition étrange, qui semble le sujet de la brochure de M. Pitzipios, et qui n'en est, selon moi, que l'enseigne malheureuse et quasi-grotesque, d'où vient que cette brochure me paraît digne d'une sérieuse attention? Je ne prends pas M. Pitzipios pour l'interprète et le représentant accrédité des Grecs sujets de la Porte-Ottomane; pourtant il est Grec, il a été pendant quelque temps employé par la Porte, il connaît bien l'Orient, il sait quels sont les sentimens et les idées de ses compatriotes : il mérite donc d'être écouté comme témoin. M. Pitzipios ne veut faire de son souverain Abdul-Medjid un chrétien que parce qu'il veut donner aux chrétiens le pouvoir et la souveraineté en Orient. Voilà le sens sérieux de cet écrit : il exprime l'ambition naturelle des populations chrétiennes de l'Orient, qui, sentant leur force, veulent avoir un gouvernement et une administration pénétrés de leurs idées et de leurs sentimens.

Il y a aussi dans cette brochure, à côté de l'idée de la prépondérance chrétienne, une idée toute grecque, celle d'empêcher le morcellement du territoire ottoman et de substituer purement et simplement l'empire byzantin à l'empire turc. M. Pitzipios croit avec raison que, si l'empire turc vient à se démembrer, ce sera pour l'Orient, et même pour l'Occident, une grande et terrible secousse. Que sortira-t-il de ce chaos? Personne ne peut le prévoir : grande raison pour le redouter et pour empêcher, s'il est possible, le chaos de se faire! Le moyen, selon M. Pitzipios, est de remplacer l'empire turc par un empire chrétien, soit avec Abdul-Medjid converti, soit avec le roi Othon transporté d'Athènes à Byzance. De cette façon, le grand faisceau d'états que forme l'empire ottoman ne se disperse pas; l'Orient n'est pas bouleversé, l'équilibre européen n'est point troublé, tout s'arrange. Je n'ai, quant à moi, aucune objection contre le plan de M. Pitzipios, sinon qu'il me paraît trop beau et trop commode. Les choses humaines ne se font pas en général de cette manière simple et aisée. Tout y est laborieux et difficile. Où M. Pitzipios ne voit que des facilités, je ne vois que des obstacles. Énumérons quelques-unes de ces difficultés, en ayant soin de mettre à côté les solutions de M. Pitzipios. Ce sera aussi une manière d'indiquer à nos lecteurs quelques-uns des détails et des renseignemens curieux que renferme l'ouvrage de M. Pitzipios.

III.

Et d'abord, dans votre nouvel empire byzantin, que ferez-vous des populations musulmanes? Vous ne voulez pas que les chrétiens soient plus longtemps gouvernés en Orient par les musulmans, et vous avez bien raison : l'état des choses y répugne chaque jour davantage; mais vous renversez la question à votre profit en soumettant dans l'empire byzantin les musulmans aux chrétiens. — M. Pitzipios répond que « de nombreux exemples prouvent que les mahométans peuvent vivre libres et heureux sous un gouvernement chrétien, tandis que, dans les pays dominés par les mahométans, les chrétiens ne peuvent que traîner une misérable existence; car le système intolérant (le mahométisme) ne peut considérer tous ceux qui ne veulent pas l'embrasser que comme des êtres exclus du droit des gens et indignes de toute protection, de toute sympathie, de toute miséricorde. De nos jours même, les mahométans de l'Algérie, de la Crimée, de la Géorgie, des Indes et de tant d'autres pays vivent très heureux sous les gouvernemens chrétiens de la France, de la Russie et de l'Angleterre; mais quel est le peuple chrétien qui a jamais pu exister qu'en vil esclave sous la domination mahométane (1)? » Cette réponse lève-t-elle tous les doutes et détruit-elle toutes les objections? Oui, — accompagnée de quelques explications. Il y a eu des temps, je l'avoue, où les chrétiens ne gouvernaient pas bien les mahométans ou les idolâtres, où ils étaient plutôt disposés à les exterminer qu'à les convertir; il y a eu des temps aussi où les mahométans gouvernaient passablement les chrétiens. La capacité de bien gouverner ne tient donc pas uniquement à la foi; elle tient à des qualités plus séculières, aux qualités qui sont nécessaires dans tous les gouvernemens, à l'activité, à l'esprit d'ordre et de justice, à la tolérance, à la modération; elle tient aux bonnes maximes politiques, aux bonnes règles d'administration, toutes choses que l'Europe civilisée connaît et pratique, toutes choses que l'Asie musulmane ignore et méprise aujourd'hui.

On s'imagine que par la grâce du *hatti-humayoun* il y a quelque chose à Constantinople qui ressemble à un gouvernement et à une administration européenne : c'est une grande erreur. M. Mathieu, dans son ouvrage, nous dit qu'en Turquie l'idée de ce que nous appelons en Europe l'état, c'est-à-dire l'intérêt commun, n'existe pas. Les détails que M. Pitzipios donne sur l'administration turque s'accordent complétement avec l'opinion de M. Mathieu.

(1) Page 153.

La société turque n'a jamais été un état; c'était un camp, et un camp sans administration ni intendance militaires. Cela dit, quel ordre pouvait y exister? Mais enfin, comme avant l'invention de l'intendance militaire il y a eu dans le monde des armées et des camps, la société turque a pu exister plus ou moins bien tant qu'elle a conservé son vieux régime : le jour où, après la destruction des janissaires, après la charte de Gulhané et après le *hatti-humayoun* de 1856, le vieux régime militaire de l'empire ottoman s'est trouvé détruit, il n'est plus rien resté, pas même l'ordre grossier des vieux bivouacs. Gengis-Khan et Tamerlan n'avaient pas de commissaires des guerres, cependant ils savaient faire vivre leurs armées; ils n'avaient pas non plus de préfets ni de sous-préfets, cependant ils savaient gouverner leur empire. Les vieilles méthodes orientales, toutes dures et brutales qu'elles étaient, suffisaient aux mœurs et aux idées du moyen âge oriental. Tout cela a péri à Constantinople et n'a été remplacé que par des semblans d'administration européenne, si bien qu'entre un passé détruit sans retour et un avenir jusqu'ici impossible, il n'y a dans le gouvernement ottoman que le désordre et le vide. M. Pitzipios appelle cela le *désordre personnifié*. Il n'y a pas d'administration, mais il y a des administrateurs, c'est-à-dire des fonctionnaires qui n'ont de règles que leurs caprices et de but que leur fortune. Il n'y a pas de gouvernement, mais il y a des ministres.

M. Pitzipios se demande dans sa brochure ce qu'ont fait les ministres turcs depuis le traité de Paris : ont-ils gouverné, administré, réformé? ont-ils essayé de mettre en pratique le *hatti-humayoun*? Non : « ils ont perdu leur temps à tourner et à retourner les questions de l'île des Serpens, de la petite ville de Bolgrad, et surtout de l'union des principautés danubiennes, questions plus ou moins importantes pour les autres puissances, mais très secondaires pour l'empire du sultan, car ce n'est pas sans doute la possession par la Russie de l'île des Serpens et de Bolgrad qui a amené la dynastie du sultan à deux doigts de sa perte, ni l'adjonction de ces lopins de terre au territoire moldave qui la consolidera. Ce n'est pas non plus l'état de séparation où les principautés danubiennes se trouvent encore aujourd'hui qui a empêché les Turcs de subir toutes les humiliations qu'il a plu aux Russes de leur imposer (1). »

M. Pitzipios a raison de réduire à leur juste valeur les questions qui ont tant préoccupé la Porte-Ottomane et dont elle a tant occupé l'Europe, comme si sa perte ou son salut en dépendait. Il n'y avait et il n'y a pour la Turquie qu'une seule question importante, c'est

(1) Page 54.

la question intérieure. Que le gouvernement ottoman soit actif, juste et fort au dedans, qu'il s'applique à obtenir une administration probe et régulière, qu'il gagne la confiance des populations chrétiennes, et alors il n'aura plus à s'inquiéter de l'union des principautés danubiennes ou de l'indépendance du Montenegro. Malheureusement pour lui, comme la réforme intérieure est difficile à faire, comme elle déplaît à tous ceux qui seraient chargés de la faire, comme chaque fonctionnaire vit et s'enrichit des abus qu'il faudrait supprimer, la Porte-Ottomane et ses ministres aiment mieux s'occuper de la question extérieure; ils aiment mieux poursuivre cette restauration musulmane à laquelle les états occidentaux donnent les mains, les uns par calcul ambitieux, les autres par faiblesse. Il faudrait fortifier et affermir la Turquie au dedans; on tâche de l'agrandir au dehors. Cela d'une part est plus facile, grâce à la complaisance ou à la division de l'Europe; cela en même temps a grand air. Qui pourrait en effet douter de la puissance de la Turquie, quand on la voit figurer dans toutes les négociations diplomatiques, quand ses *veto*, aidés, il est vrai, du *veto* de l'Autriche et de l'Angleterre, empêchent l'union des principautés? Peu importe la vitalité intérieure, la vie extérieure est tout : l'arbre n'a plus d'aubier, mais l'écorce vit, même elle se gonfle et semble grossir l'arbre; cela suffit pour la perspective.

Pendant que la Turquie n'est plus pour l'Europe qu'une perspective, elle n'est, selon M. Pitzipios, qu'une exploitation pour les fonctionnaires turcs et pour quelques étrangers

..... S'empressant ardemment
A qui dévorera ce règne d'un moment.

Sur ce dernier point, l'intervention des étrangers dans l'administration de l'empire ottoman, M. Pitzipios donne des renseignemens et des détails que je me garderais bien de garantir, mais qui méritent une sérieuse attention. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici des conseils et des avertissemens que la diplomatie européenne donne à la Porte-Ottomane. C'est son droit et son devoir. L'exécution du *hatti-humayoun* est placée sous la garantie et sous le contrôle de l'Europe diplomatique. Quand l'Europe en a *constaté la haute valeur* dans l'article 9 du traité de Paris, elle constatait, j'imagine, la valeur d'un acte qui serait exécuté, car quelle valeur a un acte qu'on n'exécute pas? L'intervention de la diplomatie européenne à Constantinople est donc tout à fait légitime. Elle peut bien causer parfois quelques embarras à la Porte-Ottomane; mais après tout, pour la Turquie elle-même et particulièrement pour les populations chrétiennes de l'Orient, cette intervention est utile et salutaire. Loin de vouloir la restreindre, nous voudrions l'étendre.

Au-dessous et à côté de l'intervention diplomatique, il y a en Turquie l'intervention des savans, des ingénieurs, des industriels, des capitalistes étrangers. Ici, comme il y a savans et savans, ingénieurs et ingénieurs, capitalistes et capitalistes, tout dépend de la personne. M. Pitzipios, qui me paraît assez imbu des préjugés d'autochthonie qui font la force de la nation grecque, M. Pitzipios donnerait volontiers l'exclusion à tous les étrangers : il voudrait que l'Orient n'appartînt qu'aux Orientaux. En politique, je suis tout à fait de son avis, et j'essaierai même de montrer tout à l'heure que l'Occident s'est trop mêlé et se mêle trop encore de l'Orient, qu'il a trop empêché depuis trente ans et qu'il empêche trop ce que j'appelle les dénoûmens orientaux; mais quant à l'administration, quant aux travaux publics, quant à l'industrie, je ne crois pas que l'Orient puisse rien gagner à exclure les Occidentaux. Il s'exposerait à exclure la science, la force et la richesse dont il a besoin. Je sais bien que, dans un de ses plus curieux chapitres, M. Pitzipios montre que pendant la guerre d'Orient les commerçans et les industriels étrangers avaient cru qu'ils allaient exploiter seuls le commerce de l'Orient et la dépense des armées alliées; il montre aussi comment au contraire les profits considérables de ce commerce sont tombés aux mains des négocians de l'Orient, soit arméniens, soit grecs, soit juifs, parce qu'ils connaissent mieux le pays, ses besoins et ses ressources. S'il en est ainsi, et si l'habileté du commerce oriental doit toujours primer le commerce occidental, pourquoi exclure les Occidentaux? Ils se ruineront dans leur lutte contre les Orientaux, ils s'excluront tout naturellement.

L'Occident croit volontiers que l'Orient ne peut être vivifié et régénéré que par le concours de l'activité et de l'industrie européennes. Nous disons tous cela en Occident avec une certaine vanité : à quoi l'Orient nous répond avec M. Pitzipios, et non sans vanité non plus, qu'il peut très aisément se passer de nous. Je laisse de côté ces piques d'amour-propre; mais j'insiste sur cette répugnance que M. Pitzipios a pour les étrangers, parce que, d'une part, elle est, je crois, un trait du caractère national, et que d'autre part elle explique certains faits qui arrivent chaque jour en Orient, et que nous ne comprenons pas bien.

Les Grecs ont de tout temps repoussé et dédaigné les étrangers. Ce sentiment, qui est l'excès du patriotisme, a son bon et son mauvais côté. Il a l'inconvénient de ne convenir ni aux jours heureux, car alors il se tourne en orgueil blessant, ni aux jours malheureux, car il risque alors de repousser la sympathie et l'assistance; mais il convient aux temps ordinaires : il contribue à la force et à l'énergie de la nation. A ce sentiment, aussi ancien que la race grecque, ajoutez, parmi les populations de l'empire ottoman qui ne sont ni

turques ni musulmanes, ajoutez l'intérêt froissé. Autrefois chaque pacha, chaque fonctionnaire turc avait près de lui un Arménien, ou un Grec, ou un Juif, et souvent même les trois à la fois, qui faisaient ses affaires, et qui sous son nom administraient le pays. Le Turc jouissait ou se reposait; l'Arménien, le Grec ou le Juif agissait et travaillait. Assurément le pays n'était pas bien administré, les effets en font foi; il était pillé, pressuré, ruiné, mais il l'était à la manière orientale. Aujourd'hui, au lieu de l'Arménien, du Grec ou du Juif, le pacha a souvent près de lui un étranger, un Occidental; le pays n'est pas moins pillé et ruiné, mais il ne l'est plus selon les mœurs et selon les usages de l'Orient. L'oppression est méthodique, systématique, administrative. Autrefois quelques-uns échappaient par la ruse, par l'intrigue, par l'audace; aujourd'hui personne n'échappe. Le malheur est plus égal, ce qui fait que le mécontentement est universel. L'Arménien, le Grec, le Juif, qui ont perdu l'emploi intermédiaire et utile qu'ils occupaient, s'irritent contre l'Européen qui les a remplacés. Les *rayas* et les mahométans aussi se plaignent, ne souffrant pas moins d'exactions. De là dans tous les rangs une plainte, une colère perpétuelles, et cette plainte, cette colère ont pris les Européens pour objet principal de leur haine.

On croit en Occident que l'irritation des populations musulmanes et les excès qu'elles commettent çà et là, même contre les Européens, tiennent seulement à leur fanatisme mahométan, qu'elles haïssent et maltraitent les Européens plus comme chrétiens que comme Européens, qu'elles s'indignent de voir, en vertu du *hatti-humayoun*, les rayas chrétiens devenus leurs égaux et appelés comme eux aux emplois publics. Il y a du fanatisme mahométan dans l'effervescence des populations mahométanes de l'empire ottoman, mais il y a aussi, selon M. Pitzipios, beaucoup de haine contre les Européens, qui sont partout et interviennent partout, sans que les populations se trouvent soulagées; c'est même tout le contraire, puisque, grâce aux Européens, les impôts sont devenus réguliers sans devenir moins lourds. Tout le monde paie, et paie autant que lorsqu'il y avait seulement quelques-uns qui payaient. Ces populations grossières et ignorantes ne distinguent pas entre l'intervention salutaire de la diplomatie, qui cherche à améliorer le sort des administrés par la réforme des administrateurs, et l'intervention rapace et intéressée des aventuriers européens, qui se font les instrumens des pachas sous prétexte de se faire leurs maîtres de civilisation. Comme elles souffrent et qu'elles voient l'Europe partout, elles s'en prennent de leurs souffrances à l'Europe. De là ces officiers et ces soldats anglais et français assassinés ou maltraités en divers lieux de l'Orient par des gens du peuple mahométans; de là tout récemment le consul d'Angleterre à Belgrade presque tué par

des soldats turcs. Les Turcs respectent les tombeaux des chrétiens de l'Orient, mais ils insultent les tombeaux des soldats français morts dans les hôpitaux de Constantinople des blessures qu'ils avaient reçues en Crimée en défendant la Turquie contre la Russie, et M. Pitzipios ajoute : « Ceux qui profanèrent ainsi les restes des héros de la Crimée en renversant et en foulant aux pieds les croix que leurs frères d'armes y avaient placées n'étaient pas des gens du peuple mahométans; c'étaient les cadets de l'école militaire turque, ayant à leur tête leurs officiers et leurs professeurs. » Nouveau témoignage que ces violences contre les Européens ne doivent pas seulement être attribuées au fanatisme mahométan, mais que la haine des étrangers y a une grande part.

IV.

Que faut-il penser de cette haine ou de cette répugnance des étrangers, commune en Turquie aux chrétiens et aux mahométans? Faut-il s'en plaindre comme d'une odieuse ingratitude? Cette plainte est tout à fait permise, mais elle est fort inutile. Faut-il au contraire que l'Europe, tout en désapprouvant ce sentiment, s'en préoccupe dans la conduite qu'elle doit tenir en Orient? Ce serait là mon avis, si j'avais droit d'en donner un. Depuis trente ans, l'Occident se mêle trop de l'Orient; il en paralyse l'action. La question d'Orient a pu, depuis trente ans, avoir deux ou trois fois déjà des dénoûmens orientaux, bons ou mauvais, que l'Europe a empêchés, et comme en même temps l'Europe n'a pas pu ou voulu donner à cette question aucun dénoûment, la pièce s'est prolongée jusqu'à nos jours en se compliquant chaque jour davantage. Dieu seul aujourd'hui sait comment finira cet immense imbroglio!

Ici, entendons-nous, je ne parle que des dénoûmens orientaux : ce sont ceux-là seulement que je me plains que l'Europe ait empêchés. Personne en effet ne pourra croire que je blâme l'Europe d'avoir empêché, il y a quatre ans, le dénoûment russe que l'empereur Nicolas voulait donner à la question d'Orient. Ce dénoûment russe supprimait tout dénoûment oriental pour l'avenir, en ôtant à l'Orient son indépendance. Il faut que personne n'intervienne en Orient ou que tout le monde y intervienne : point de milieu. Une intervention partielle est une conquête et une usurpation. Cette conquête et cette usurpation dérangent l'équilibre européen. Il est donc de l'intérêt de l'Europe de s'opposer à toute intervention partielle. Elle l'a fait pour la Russie, elle le ferait pour l'Autriche, pour l'Angleterre ou pour la France, pour la puissance enfin qui chercherait à se faire en Orient un domaine privé. Si l'Orient ne peut pas s'appartenir à lui-même, il faut qu'il appartienne à tout le monde, et non

pas à quelqu'un en particulier. Mais pourquoi l'Orient ne s'appartiendrait-il pas à lui-même? J'entends dire sans cesse : A qui donner l'Orient? — L'Orient est-il donc désert? n'a-t-il pas ses habitans et ses races? Pourquoi donner l'Orient à d'autres que ceux qui l'ont? Ils ne pourront, dit-on, ni le prendre aux Turcs, ni le garder. Qu'en savez-vous? pourquoi déclarez-vous d'avance les populations chrétiennes de l'Orient incapables de faire un ou plusieurs états? Qui vous a révélé qu'elles ne sauraient pas se gouverner? Quel est cet empressement à demander des tutelles à exercer sans savoir s'il y a des mineurs? Laissez grandir les races chrétiennes de l'Orient, laissez-les remplir leur destinée sans prétendre la faire. J'aime assurément mieux en Orient l'intervention universelle que l'intervention partielle; mais ce que je préfère à tout, c'est la non-intervention universelle. Ce système est le seul qui jusqu'ici n'ait pas été essayé; c'est celui, j'en suis persuadé, qui résoudrait le plus aisément la question d'Orient, en laissant les populations orientales la résoudre selon leurs intérêts et selon leurs sentimens. J'ai grande confiance en la diplomatie; je doute cependant que la diplomatie résolve jamais la question d'Orient : j'ai plus confiance aux événemens, parce que derrière les événemens il y a la conscience et la force des peuples.

Je ne veux pas raconter ici tout ce que les populations chrétiennes de l'Orient ont fait seules et laissées à elles-mêmes; je ne veux pas non plus exposer en détail tout ce que l'Occident, par son intervention, a empêché l'Orient de faire par lui-même. Je prendrai seulement quelques exemples.

Et d'abord, comment les chrétiens d'Orient se sont-ils relevés de leur long abaissement? Qui leur a fait reprendre la place qu'ils tiennent maintenant en Orient et dans l'attention du monde civilisé? La décadence de la Turquie y a beaucoup aidé; mais cette décadence n'eût rien fait, si, en même temps que les Turcs déclinaient, les chrétiens ne s'étaient pas relevés. Les deux races se seraient affaissées à la fois, l'une sous le poids de sa grandeur perdue, l'autre sous le poids de sa misère continuée. Il n'en a pas été ainsi. M. Pitzipios fait un tableau intéressant de cette résurrection de la race grecque depuis soixante ans. Avant 1821, on peut dire sans exagération que les Grecs étaient en train de se substituer partout aux Turcs dans l'empire ottoman. Ils étaient dans la marine, dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture; ils s'enrichissaient, ils s'instruisaient, ils prenaient une plus haute idée d'eux-mêmes et de leur avenir. Ç'aurait été l'intérêt de la race grecque, et surtout des Grecs de la Roumélie et de l'Asie-Mineure, que cet état de choses se prolongeât et s'affermît. La révolution grecque éclata et montra aux Turcs étonnés, effrayés, ce qu'étaient ces chrétiens

qu'ils avaient si longtemps méprisés. « La première assemblée constituante des Grecs, qui eut lieu à Trézène en 1822, proclama *que tous les habitans de l'empire turc qui croyaient à Jésus-Christ étaient compris dans la nouvelle nationalité grecque.* Cette déclaration solennelle eut un retentissement immense dans tout l'Orient. Elle inspira des sentimens nouveaux à tous les chrétiens sujets de la Porte, de toute race et de tout rit, et pour la première fois depuis des siècles leur donna la hardiesse de regarder en face et de compter leurs maîtres. » Ce grand mouvement de régénération des populations orientales s'était fait sans l'intervention de l'Occident; la révolution grecque se fit aussi toute seule : l'Occident n'intervint qu'à la fin, dans une pensée d'humanité dont il faut remercier les rois et les peuples de 1825 à 1830. L'Europe sauva la Grèce, et la Grèce s'en est toujours montrée reconnaissante; mais ce n'est point l'Europe, ne l'oublions pas, qui a créé la Grèce. La Grèce est née d'elle-même, et c'est pour cela qu'elle vit.

La régénération des Grecs du royaume hellénique et de l'empire ottoman est un grand exemple de ce que peut l'Orient laissé à ses forces. Voyons maintenant un exemple de l'intervention de l'Europe pour empêcher l'Orient de décider lui-même de ses affaires.

M. Mathieu raconte dans son ouvrage comment, à la mort du sultan Mahmoud, après la victoire de Nézib et la défection de la flotte ottomane, le divan, consterné par ces échecs successifs, allait traiter avec Méhémet-Ali, quand l'Europe intervint, arrêta le dénoûment oriental qui allait se faire, remit tout en suspens, et changea la question égyptienne de 1839 en la question européenne de 1840, évoquant pour ainsi dire l'affaire, mais la grossissant et la compliquant par cette évocation. Quoi! dira-t-on, l'Europe devait-elle laisser le pacha d'Égypte décider de la destinée de l'empire ottoman? Oui, il valait mieux laisser les deux forces orientales, l'une qui déclinait, l'autre qui grandissait, s'accorder ensemble, que d'affaiblir tour à tour l'une par l'autre, la Turquie par l'Égypte, l'Égypte par la Turquie. Que ferait de mieux quelqu'un qui voudrait s'emparer de l'Orient que d'empêcher que rien s'y élève qui puisse faire obstacle plus tard à son ambition? C'est là ce qu'a fait l'Europe, et l'Europe pourtant ne veut pas s'emparer de l'Orient. L'Europe abaissant à Saint-Jean-d'Acre la fortune de Méhémet-Ali a détruit la dernière puissance mahométane de l'Orient. Elle ne doit donc pas s'étonner de voir les chrétiens d'Orient se porter pour héritiers de la Turquie mourante. Elle a tout fait en 1840 pour qu'il n'y ait plus en Orient aucune force mahométane. Je ne m'en plains pas quant à moi : ce dénoûment au profit du christianisme oriental est celui que je souhaite; mais je m'étonne que l'Europe y répugne, l'ayant préparé dès 1840 et rendu nécessaire.

Et qu'on ne croie pas que ce dénoûment oriental entre le sultan et le pacha d'Égypte, en 1839, soit une conjecture rétrospective; tout le monde à Constantinople s'y attendait au mois de juillet 1839, après la défaite de Nézib, la mort de Mahmoud et la défection de la flotte ottomane. Je trouve dans une lettre d'un voyageur français, écrite de Constantinople à ce moment curieux de l'histoire d'Orient, je trouve ces paroles : « Méhémet-Ali a pour lui l'ascendant de la victoire; il a pour lui les chances que lui font la fatigue et l'impatience des populations musulmanes. Que sa flotte se présente aux Dardanelles avec la flotte du capitan-pacha, elles entreront toutes les deux sans effort, et viendront mouiller dans le port de Constantinople aux acclamations du peuple. Les Turcs salueront avec empressement l'apparition de quelque chose de fort qui soit mahométan. Ils sont si déshabitués des occasions d'avoir de la fierté à titre de mahométans, que quiconque leur rendra cette joie inespérée sera leur maître et leur dieu. Jugez de l'effet si, comme on le disait déjà parmi le peuple, Méhémet-Ali allait se présenter en personne à bord de son vaisseau-amiral. » Ainsi le dénoûment oriental de la question d'Orient à ce moment était prévu, attendu, espéré en Orient. Que fallait-il pour l'assurer? Empêcher la Russie de s'en mêler, faire par conséquent en 1840 ce qu'on a été forcé de faire en 1854, c'est-à-dire empêcher la Russie d'accaparer les affaires d'Orient.

Tout ajourner, tout remettre en question, faire en sorte qu'il n'y ait jamais en Orient ni un vainqueur, ni un vaincu définitif, voilà quelle a été la politique orientale de l'Europe. Cette politique a-t-elle été heureuse? Les difficultés éludées se sont-elles allégées ou aggravées? L'histoire jugera.

Nous avons sous les yeux un autre exemple de ce penchant qu'a l'Europe de s'opposer aux dénoûmens orientaux, sans trouver elle-même un dénoûment occidental qui puisse être accepté : je veux parler des principautés. Je ne sais pas quel est le sort que leur réserve le congrès. Ce qui est certain, c'est qu'elles ne seront pas réunies. C'était pourtant leur vœu le plus ardent. Pourquoi l'Europe n'a-t-elle pas voulu trancher la question? La diversité des intérêts s'y oppose; mais alors pourquoi ne pas laisser les principautés régler elles-mêmes leur destinée? Les Roumains ont eu confiance aux bonnes intentions de l'Europe : ils ont eu foi dans l'efficacité des transactions diplomatiques; ils ont, avec une sagesse qui méritait une autre récompense, renoncé à tout mouvement révolutionnaire. Qu'en est-il arrivé? L'Europe diplomatique, là aussi, a mieux aimé ajourner la question que la décider, non pas à coup sûr pour soulager l'avenir, mais pour soulager le présent d'un embarras. Le diable n'y perdra rien : dans l'état actuel de l'Orient, toute difficulté éludée aujourd'hui est un danger demain, et une crise

après-demain. Supposez au contraire que l'Europe, adoptant ce système de non-intervention universelle que j'indiquais tout à l'heure, se fût entendue pour dire aux Roumains : « Arrangez vos affaires avec la Turquie comme vous le pourrez; réglez-les et décidez-les même par la guerre, nous ne nous en mêlerons pas; la Russie et l'Autriche ne s'en mêleront pas non plus. Vous aurez le sort que vous vous serez fait vous-mêmes. » Ce dénoûment oriental aurait, j'en suis convaincu, moins agité et moins préoccupé l'Europe que la longue incertitude de cette question. En voulant prendre partout en Orient le rôle de la Providence, l'Europe se charge d'un fardeau qu'elle ne pourra porter. Le rôle de spectatrice impartiale que je lui propose humblement est moins brillant, mais il est plus sûr. Il a sa gloire aussi, car il a ses difficultés, puisqu'il ne s'agit pas seulement de pratiquer l'impartialité, mais de l'imposer. Dans la question d'Orient, les puissances européennes se partagent en deux classes, — les intéressées à cause de leur voisinage, les impartiales à cause de leur éloignement. Le système de l'impartialité est assurément le meilleur pour l'Orient et pour l'Occident; cependant les impartiaux auront beaucoup à faire pour le faire prévaloir sur le système de participation des intéressés. Les intéressés sont persuadés de cette vieille vérité, que la première condition pour gagner à un jeu quelconque, c'est d'y être. Ils veulent donc être au jeu en Orient. Les impartiaux au contraire doivent faire en sorte qu'il n'y ait personne au jeu en Orient que les Orientaux.

Le système de l'impartialité ou de la non-intervention n'a rien de nouveau ni de paradoxal. J'ose même dire qu'il est, à part la contradiction apparente des mots, le même que le système de l'intervention universelle. Où tout le monde intervient en effet, c'est comme si personne n'intervenait. L'intervention universelle exclut l'intervention particulière, parce que c'est cette intervention qui est dangereuse. Elle mène donc à la non-intervention universelle ou à l'impartialité; elle en est la préface nécessaire. J'ajoute que le système de la non-intervention est le principe de la guerre d'Orient de 1854 et le résumé du traité de 1856. Qu'a voulu la guerre de 1854? Détruire en Orient la prépondérance de la Russie, assurer l'indépendance de l'Orient. Cela s'est appelé et s'appelle encore l'intégrité de l'empire ottoman; mais si on veut y regarder de près, l'intégrité de l'empire ottoman ne veut pas dire autre chose en Europe que l'indépendance de l'Orient. C'est cette indépendance de l'Orient qu'il faut soutenir, défendre et pratiquer par l'impartialité de l'Occident.

SAINT-MARC GIRARDIN.

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

M. EDGAR QUINET.

Œuvres complètes de Edgar Quinet, 10 volumes, Paris 1857-58.

Dans le mouvement littéraire qui signala les dernières années de la restauration, quand une brillante phalange entra si vaillamment en campagne avec l'ambition de renouveler la poésie française, ce fut surtout l'inspiration lyrique qui profita de cet enthousiasme; les deux autres formes de la haute poésie, le drame et l'épopée, ne partagèrent pas ses triomphes. Le théâtre cependant ne resta pas inactif; on sait quel espoir enflammait la jeune école, et avec quelle confiance elle nous promettait un Shakspeare. Tandis que les *Méditations* de Lamartine ouvraient aux âmes les sphères de l'infini, tandis que l'auteur des *Orientales* célébrait dans *les Feuilles d'automne* la poésie du foyer domestique, et qu'Alfred de Musset, au milieu de ses fantaisies étincelantes, écrivait les plus belles élégies de notre langue, tandis que les rêveries idéales du chantre d'*Éloa*, les analyses pénétrantes de Sainte-Beuve, les cris sublimes d'Auguste Barbier, les suaves peintures de Brizeux, complétaient ce merveilleux concert où chantaient toutes les notes de l'âme, le théâtre d'*Hernani*, d'*Henri III* et de *Chatterton* avait aussi la prétention déclarée de travailler à la régénération de l'art. Certes toutes les batailles livrées sur la scène ne furent pas des victoires; on ne saurait du moins reprocher à la littérature nouvelle d'avoir méconnu l'impor-

tance du théâtre. Une poésie lyrique saluée avec enthousiasme, accueillie à la fois de la foule et des artistes, une poésie dramatique insuffisante, inégale, trop souvent superficielle ou puérile, en tout cas très violemment contestée, voilà le spectacle que présentaient les lettres françaises dans la période qui précède et suit immédiatement 1830. Quant à l'inspiration épique, il n'en était pas question. Aucun de ces poètes, si ardens à innover, ne s'était porté de ce côté-là; la poésie lyrique et la poésie dramatique occupaient à elles seules tout le programme de la révolution.

Cette richesse de talens et d'œuvres a prouvé en effet que les circonstances étaient particulièrement favorables à l'épanouissement de la poésie lyrique; est-ce à dire que l'inspiration épique n'aurait pu y réussir également? Je ne le pense pas. Les mêmes causes qui ont produit tant de strophes éclatantes auraient pu aussi produire une épopée. Ces causes sont très complexes sans doute, comme le sont d'ordinaire celles qui expliquent le caractère dominant d'une époque; il est permis cependant de les ramener toutes à cet ébranlement des âmes qui avait suivi les catastrophes de la révolution et de l'empire. 89 avait renouvelé le monde en le couvrant de ruines; la vieille société s'était écroulée, et avec elle les croyances dont elle semblait le soutien; de telles chutes n'ont pas lieu sans que la conscience des peuples en éprouve longtemps le contre-coup. Les guerres de la république et de l'empire empêchèrent les âmes de sentir tout d'abord le vide immense fait dans la vie morale du genre humain; mais, une fois que ces distractions tumultueuses furent passées, une plainte sourde et profonde commença de retentir. « Que nous reste-t-il du grand naufrage? Où est le dieu nouveau pour un nouveau monde? où sont ses dogmes et ses symboles? Sa lumière tarde bien à paraître. » Cette préoccupation, vaguement conçue ou nettement formulée, était au fond de tous les esprits, et soit que la poésie s'élançât vers les cieux avec les strophes de Lamartine, soit qu'elle prît un sombre plaisir aux amertumes du doute, on en retrouve partout la trace. Il était naturel que les poètes exprimassent une telle situation sous la forme individuelle qui est propre à l'inspiration lyrique.

Ces craintes, ces troubles de l'âme, ces aspirations inquiètes vers Dieu, tous ces sentimens qui inspirent si bien la voix lyrique de l'âme, ce sont aussi des sentimens épiques. Si le poète ne ressent que des émotions individuelles, il les exprimera dans des strophes; s'il parle au nom de l'humanité entière, il aura conçu une des formes de l'épopée. L'épopée, sous quelque forme qu'elle se produise, est l'interprétation poétique de ces événemens où des peuples, des nations, le genre humain lui-même, sont engagés. La peinture du

monde moral après les bouleversemens de l'ère nouvelle était certainement un des plus grands sujets que le génie épique pût concevoir. Découvrir ce sujet, c'était déjà faire œuvre de poète épique; mais que devait être cette épopée du XIXe siècle? Avant tout, la poésie épique de nos jours exigeait une singulière hauteur de vues; elle ne pouvait naître que du spectacle intelligent des siècles assemblés et des nations en marche; la préface de l'épopée du XIXe siècle, c'est la philosophie de l'histoire. Et quel est le grand fait que la philosophie de l'histoire découvre à un observateur attentif? L'avénement toujours plus marqué d'un plus grand nombre d'hommes à la vie morale et politique, c'est-à-dire l'inévitable développement de la démocratie, et la nécessité, pour tout homme qui peut agir sur ses semblables, de travailler à l'éducation de cette force tumultueuse. Ainsi un poète épique, un historien philosophe, un publiciste passionné pour toutes les questions qui intéressent l'éducation morale de la démocratie, voilà ce que sera cet écrivain, s'il comprend toute sa tâche. N'ai-je pas tracé en quelques mots l'idéal que s'est proposé M. Edgar Quinet?

Quand on prétend juger un écrivain comme M. Edgar Quinet, quand on veut suivre dans toutes ses entreprises une pensée si active, si audacieuse, qui a touché à tant de choses et soulevé tant de passions, le meilleur moyen d'être juste, c'est d'avoir sans cesse présent à l'esprit le but idéal que l'écrivain s'est efforcé d'atteindre. Le simple exposé des faits devient alors un jugement; son programme l'absout ou le condamne, suivant qu'il a marché vers son but ou qu'il s'est détourné de sa voie. Je veux appliquer cette critique à un homme que j'ai beaucoup connu, qui m'a inspiré un tendre respect, et que les plus graves dissentimens ne m'empêchent pas d'appeler mon maître et mon ami. Me sera-t-il possible d'être impartial? J'ose le croire; la critique dont je viens de parler est la seule équitable comme elle est la seule féconde. L'autorité qu'elle invoque ne saurait être contestée, le poète est son propre juge, et c'est pour ainsi dire sa conscience qui s'interroge elle-même.

On a publié tout récemment les œuvres complètes de M. Edgar Quinet. Des mains amies se sont chargées de ce travail et l'ont accompli avec soin. Je regrette seulement que des préoccupations particulières aient un peu altéré dans cette édition le caractère général de la pensée de l'auteur. On a interverti les dates; on a suivi un ordre de matières plutôt que le développement à la fois logique et passionné de ce rare esprit. D'après la distribution des ouvrages de M. Quinet dans ces dix volumes, l'impression qui résulte de la lecture n'est pas conforme à la vérité; le publiciste, et surtout le publiciste de la dernière période, y domine le philosophe et le poète.

En un mot, cette publication, qui survivra sans doute à bien des choses de ce temps-ci, emprunte à des sentimens ou, si l'on veut, à des passions récemment développés chez l'auteur un certain caractère de circonstance. Pour moi, qui, depuis les premières heures de la jeunesse, ai suivi d'un œil attentif la progression de sa pensée, je ne retrouve pas ici les émotions si diverses que sa parole a éveillées dans mon âme. Les premiers écrits de M. Edgar Quinet ne sont pas ceux que contient le premier volume de l'édition nouvelle. L'auteur d'*Ahasvérus*, de *Napoléon* et de *Prométhée* n'a pas débuté par le *Génie des Religions;* les premiers élans de sa pensée, ce sont ces curieuses interrogations, moitié poétiques, moitié philosophiques, adressées par lui à l'Allemagne, c'est cette éloquente préface aux *Idées sur la Philosophie de l'Histoire,* c'est cette belle étude sur Herder, où une âme ardente, religieuse, mystique même, déploie un peu confusément de merveilleuses richesses; ce sont enfin ces pages inspirées où il provoque avec impatience l'idéalisme créateur de l'Allemagne : « Dormez-vous ou veillez-vous, ma sœur? » Si vous n'assignez pas aux œuvres de cette active pensée la place qui leur appartient, si vous brouillez les dates et les périodes, vous ne pouvez avoir une fidèle image de la destinée du poète. Je veux rétablir cet ordre, je veux suivre M. Edgar Quinet depuis ses débuts jusqu'à ses derniers travaux, et marquant avec précision les trois périodes de sa vie, trop confondues dans la publication récente de ses œuvres, j'interrogerai tour à tour le poète, l'historien philosophe et le publiciste démocratique.

I.

M. Edgar Quinet est né à Bourg, dans l'Ain, le 17 février 1803. Sa famille était établie dans la Bresse depuis le XVIe siècle. Son père, Jérôme Quinet, fut commissaire des guerres sous la république et l'empire. Les premières années d'Edgar Quinet se passèrent à l'armée du Rhin; son père se trouvait alors à Wesel avec le quartier-général. C'est là, sur ces bords du grand fleuve devenus pour lui une patrie, au milieu du bruit des armes et de l'écho de nos victoires, que l'enfant éprouva ces vives émotions que rien n'efface. La grandeur de la France, la mission de l'empire considéré comme la révolution conquérante, ces idées entrèrent dans l'âme d'Edgar Quinet avec les premières impressions des sens, et devinrent en quelque sorte la substance de sa pensée. Bien longtemps après, en écrivant son poème d'*Ahasvérus,* il était assailli par ces souvenirs, et il exhalait ses confidences dans l'intermède de la seconde journée : « Mon Dieu! France, douce France, fleur du ciel semée sur

terre, que tu m'as déjà, sans le savoir, coûté de larmes que personne ne me rendra!... Tout petit enfant, j'ai suivi pieds nus, à la pluie, plus loin que la frontière, du côté de Cologne, tes grands bataillons, et tes soldats m'ont pris dans leurs bras pour me faire toucher, sans peur, la crinière de ton cheval de guerre. Ah! pourquoi eux m'ont-ils donné, quand j'avais faim, à manger de leur pain, mieux que mon père, mieux que ma mère, si c'était pour entendre plus tard de l'autre côté de la barrière : Holà! ces bourgeois de la ville, est-ce vraiment le peuple qui hier vendangeait dans sa cuve son sang à Rivoli, et qui fit vingt pas sans trembler sur le pont d'Arcole? »

Ce furent surtout les désastres de 1814 et de 1815 qui lui laissèrent une impression ineffaçable. Il avait onze ans à l'époque de la campagne de France, il en avait douze quand l'empereur fut vaincu à Waterloo; l'invasion fut l'événement de sa jeunesse, et il en ressentit la honte comme un affront personnel. J'emprunte aux intermèdes d'*Ahasvérus* l'expression de ce sentiment si vif encore chez le poète après plus de vingt années. La seconde journée du mystère vient de finir, et le chœur prend la parole, s'adressant surtout aux bourgeois de France, pour leur donner des conseils, à la façon d'Aristophane, sur les affaires de la patrie. « Véritablement, leur dit-il, rien ne m'agrée tout à fait parmi vous, hors vos chevaux de bataille. Quand on les touche de la main, ces vieux coursiers qui se rappellent quelle herbe sanglante ils ont rongée, crient encore : Menez-moi paître un champ de gloire! Mais vous, sans rien dire, vous les conduisez par la bride dans un chemin où croît une moisson de honte dont ils ne veulent ni le chaume ni l'épi. Hommes de Lodi, de Castiglione, de Marengo, où êtes-vous? Sortez de terre. Vous vous êtes couchés une heure trop tôt. Venez faire la tâche que vos enfans n'ont pas le cœur d'achever. Si froids que vous soyez, si pâles que vous ait faits la mort, c'est bien le moins que vous valiez vos fils, car, à mon avis, votre plus grand tort, le voici : c'est d'avoir laissé deux fois environner, fouailler et fourrager ce grand pays par vos méchans ennemis..... Et encore je vous dirai que j'aimerais mieux, pour ma part, voir la bonne moitié de vos villes désertes encore à ce jour et renversées par la flamme et la bataille, mais avec des âmes cuirassées et bardées d'espérance dans le peu qui en resterait, que toutes vos cités debout avec force bastions et murailles bien alignées, mais avec tant de cœurs navrés de mort, qui s'en vont sur les places affichant leur affront et pavanant leur défaite. » Si le poète parlait ainsi en 1833, vous devinez ce qu'avait ressenti l'enfant en 1815. Le même cri éclate, et avec bien autrement de vigueur encore, dans le poème de *Napoléon*.

Au milieu de ces émotions, les études de l'enfant avaient été assez irrégulières. Commencées d'abord à Bourg, poursuivies à Charolles, elles furent interrompues maintes fois par les événemens. Ce fut seulement après 1815 qu'il put se mettre sérieusement à l'œuvre. Ses parens venaient de l'envoyer au collége de Lyon. Les impressions militaires de son enfance, un vague souvenir de la république et de l'empire, le poussèrent vers l'école polytechnique. Il s'y prépara avec ardeur, puis, ses examens passés, comprenant que la vie de la France n'était plus désormais dans les camps, attiré par la philosophie et les lettres, il changea de plan et vint faire son droit à Paris. C'était en 1818. Il resta cinq années plongé dans ces graves études, demandant surtout à la science le génie des nations et des siècles, interrogeant les lois, non en elles-mêmes, mais dans leurs rapports avec le mouvement continu de l'humanité. Ces études, que M. Quinet n'a pas jugées dignes de voir le jour, montreraient bien, si elles étaient publiées, quelle préparation laborieuse a précédé chez lui les plus mystiques ivresses de l'imagination. La philosophie l'attirait de plus en plus. C'était le moment où M. Cousin passionnait la jeunesse pour le spiritualisme, et entr'ouvrait à l'esprit de la France les horizons de l'Allemagne. Un jour, en 1828, dans une de ces leçons où il tenait un auditoire immense suspendu à ses lèvres, à propos des *Idées sur la Philosophie de l'Histoire* de Herder et de la *Science nouvelle* de Vico, il s'écriait : « Voilà de ces ouvrages que je recommande à mes jeunes auditeurs; ils ne les étudieront pas sans y contracter un amour plus éclairé de l'humanité et de la civilisation, de tout ce qui est beau et de tout ce qui est honnête, et je me félicite moi-même d'avoir encouragé mes deux jeunes amis MM. Michelet et Quinet à donner à la France Vico et Herder. » C'était là en effet le premier fruit de cette juvénile ardeur qui poussait M. Edgar Quinet vers les travaux philosophiques. Si on parlait beaucoup de l'Allemagne, on en parlait un peu sur ouï-dire. M. Quinet alla droit au centre de ces mystérieux domaines. Au milieu de tous ces philosophes occupés de leurs systèmes et enfermés dans leurs formules comme dans une forteresse, il alla droit à celui qui avait été avec Lessing le grand promoteur de la culture germanique. Si Lessing contient en germe toute la poésie des maîtres auxquels il a donné le signal, Herder est le précurseur de tous les critiques, de tous les historiens philosophes qui ont porté si haut la gloire scientifique de l'Allemagne. Que d'idées neuves dans ses écrits! quels sillons de lumière! Comme il a tout renouvelé, tout fécondé sur ses pas, la critique littéraire et la philologie, la théologie et l'histoire, l'antiquité hellénique et l'étude de l'Orient! Parmi tant de travaux, M. Quinet choisit celui qui offrait le plus de

rapports avec sa propre pensée, celui qui enchantait Goethe pendant son voyage d'Italie comme l'évangile de la patrie allemande, les *Idées sur la Philosophie de l'histoire de l'Humanité*.

Traduire un tel livre n'était pas chose facile. M. Quinet y consacra toutes ses forces pendant plusieurs années. Une œuvre longue, laborieuse, qui aurait pu décourager les plumes les plus patientes, devint une source de joies pour cette âme enthousiaste. « Pour moi, s'écrie-t-il, je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source de consolations et de joies... Jamais, non jamais, il ne m'est arrivé de le quitter sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre, jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison, jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. » Ce sentiment d'amour si vivement exprimé ici, cet enthousiasme de la vertu, respirent dans toutes les pages de cette traduction et leur communiquent une beauté originale. On n'y sent nulle part l'effort et la fatigue; c'est la langue souple et forte d'une œuvre librement inspirée. Un pareil travail suffisait pour révéler un écrivain. Quant à l'introduction, elle est plus remarquable encore. Ce premier écrit de M. Quinet, ce premier élan de son âme ardente, contient déjà toutes les inspirations du poète. N'y cherchez pas un système, des principes logiquement enchaînés; mais que de richesses confuses dans ces pages éloquentes! Deux inspirations surtout y éclatent, le sentiment de la communauté humaine et le sentiment de la liberté de l'individu. J'appelle sentiment de la communauté humaine ce besoin qu'éprouve une âme d'élite, non-seulement de prendre une part active à la vie de son siècle, mais de s'unir aussi aux siècles évanouis, aux nations disparues, à toutes les influences mystérieuses qui ont préparé notre existence actuelle, et de retrouver, pour ainsi dire, dans le fond le plus lointain des âges la primitive substance de notre être. Ce respect filial de l'humanité, nul ne l'a ressenti plus pieusement que Herder; c'est là l'originalité de son génie. M. Quinet à son tour a recueilli ce sentiment dans le livre des *Idées*, et il faut croire qu'il en avait le germe en lui-même, puisque du premier coup il a égalé son maître en interprétant ses doctrines. On s'aperçoit bien vite que ce n'est pas ici un commentateur qui explique un texte, mais un cœur ému qui tressaille. Il vit si intimement, comme Herder, au milieu des générations évanouies, il les sent si bien s'agiter et revivre en sa conscience, qu'il a peur un instant de voir sa personnalité disparaître. Écoutez ces confidences du rêveur : « A mesure que se développait cette longue suite d'aventures, je recueil-

lais épars les élémens dont se compose mon individualité. Pour comprendre le secret de mon être, il me fallait aller interroger les débris de l'Orient, les oracles muets de la Grèce, les bruyères des Gaules, les forêts silencieuses de la Germanie. Ainsi je m'arrêtais pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés; je vivais, non plus en moi, mais dans cette masse confuse de nations et d'existences diverses qui m'ont précédé, et je me livrais si bien à elles, que je crus quelque temps que ma personnalité allait être absorbée dans la conscience universelle du genre humain. » Mais non, la seconde inspiration de M. Quinet le défendait contre la première; le sentiment de la liberté était trop puissant chez lui pour s'effacer et se fondre dans l'idée de la solidarité humaine. Ce sentiment de la personne, cette conscience de la monade, pour parler le langage de Leibnitz, pourra s'affaiblir dans un esprit allemand, il restera intact chez une intelligence française. C'est même par cet attachement naturel à la liberté de l'individu que le traducteur de Herder, sans y prétendre, rectifiera son maître. Dans les tableaux du philosophe allemand, l'humanité s'épanouit comme une fleur; dans l'introduction de M. Quinet, elle agite librement toutes ses forces. Sa vie est une lutte; elle conquiert pied à pied tous ses domaines, le domaine physique où s'exerce son corps, le domaine moral où se déploie son esprit. Elle n'a pas reçu, à l'origine des choses, la révélation du langage et de la pensée; elle n'a pas recueilli une règle, une loi, une tradition primitive et merveilleuse, qu'elle se bornerait à répéter de siècle en siècle. Le don que lui a fait le Créateur est bien autrement précieux : elle a reçu cette impatience du repos, ce besoin de mouvement, cette aspiration vers le mieux, inquiétude sublime ou plutôt énergie féconde et libre d'où sortent toutes les manifestations de la vie, et sans laquelle l'histoire entière, avec son agitation perpétuelle, serait un effet sans cause. Cette conception si vive de la liberté de l'individu, jointe à un sentiment presque mystique de la communauté universelle, est un point très important de la philosophie de l'histoire de M. Quinet; elle est exprimée avec beaucoup de force et d'éloquence dans une page que je ne puis me dispenser de citer ici.

« En un mot, l'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme; le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. Poussé par une main invisible, non-seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière inconnue jusque-là, mais il triomphe de lui-même, se dérobe à ses propres voies, et, changeant incessamment de formes et d'idoles, chaque effort atteste que l'uni-

vers l'embarrasse ou le gêne. En vain l'Orient, qui s'endort sur la foi de ses symboles, croit-il l'avoir enchaîné de tant de mystérieuses entraves; sur le rivage opposé s'élève un peuple enfant qui se fera un jouet de ses énigmes et l'étouffera à son réveil. En vain la personnalité romaine a-t-elle tout absorbé pour tout dévorer; au milieu du silence de l'empire, est-ce une illusion décevante, un leurre poétique, que ce bruit sorti des forêts du Nord, et qui n'est ni le frémissement des feuilles, ni le cri de l'aigle, ni le mugissement des bêtes sauvages? Ainsi, captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir, et l'humanité, qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers; parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone qu'il brise Babylone, et, restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis, et, toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Étrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes... Mais que sais-je ce qui va suivre? Quelle aveugle précipitation! Qui le presse? Comment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée? Ah! si dans l'antique épopée nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque? »

Nobles paroles, fier sentiment de la liberté morale de l'homme auquel s'associe vers la fin une mélancolie toute virile! Lorsque Chateaubriand écrivait la préface de ses *Études historiques*, frappé de cette page, il la détacha tout entière, et dans cette préface étincelante de noms glorieux et de citations éloquentes, la page d'Edgar Quinet brille comme un diamant. Pour moi, ce n'est pas seulement le philosophe et l'orateur que j'admire ici, c'est le poète. Je sens que *les aventures de l'étrange voyageur* se combinent déjà dans une imagination puissante. *Ahasvérus, Napoléon, Prométhée,* m'apparaissent de loin dans cette première vision.

Ce n'était pas assez pour M. Edgar Quinet d'avoir pénétré en Allemagne par les livres, il voulut visiter ses maîtres. L'université de Heidelberg était alors dans l'éclat de ses meilleurs jours. C'est là qu'il s'établit. Avec quelle ardeur il interrogeait les gardiens des mystères de la science! Tout poète qu'il était, les plus austères travaux ne l'effrayaient pas. Il étudiait la philologie, il commentait Homère, et Frédéric Creuzer l'initiait au symbolisme religieux du monde antique. L'illustre Creuzer, que l'Allemagne vient de perdre, nous a laissé avant de mourir de curieux mémoires sur sa vie. Or ces *Notes d'un Vieux Professeur* (c'est le titre même de l'ouvrage dont je parle) contiennent d'intéressans détails sur le premier séjour

de M. Edgar Quinet à Heidelberg. On voit par le témoignage du grand philosophe quel était le zèle du disciple et quelle confiance il inspirait à son maître. Au milieu de ces paisibles études d'université, au milieu de ces savantes méditations le long des rives du Neckar et sous le balcon des électeurs, tout à coup des bruits de guerre retentissent; la France va conquérir en Morée l'indépendance de la Grèce, et une commission de jeunes savans y accompagnera nos soldats. Le disciple de Creuzer n'était pas tellement épris de l'Allemagne qu'il n'éprouvât maintes fois le désir d'une existence plus active. Le monde entier l'attirait. Voyageur dans le domaine des idées, son rêve eût été de refaire, un bâton à la main, le long voyage de l'humanité, d'Orient en Grèce et de Grèce en Occident. Quelle occasion que cette guerre de Morée! Une commission de l'Institut était chargée de désigner les membres de l'expédition scientifique : Creuzer, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, réclama de ses collègues une place pour son élève, et peu de jours après M. Quinet reçut une lettre de la main même de M. de Martignac, qui lui annonçait officiellement sa nomination (1).

(1) Voici la note que je trouve dans les *Mémoires* de Creuzer : « Parmi mes auditeurs se trouvait alors M. Edgar Quinet dont j'ai déjà parlé, et qui est connu de tout le monde aujourd'hui comme écrivain et comme professeur. Dans son enthousiasme pour la Grèce, il me pria de le proposer à mes amis de l'Académie pour une des places à donner dans l'expédition scientifique. Je le fis, et j'eus le bonheur de réussir, comme l'atteste la lettre suivante de M. Hase :

« Paris, 10 décembre 1828.

« Επεα πτεροεντα, très honoré monsieur et ami, je laisse tout de côté pour vous apprendre sans retard que la commission de l'Institut chargée de désigner les savans et artistes destinés à aller en Morée, et qui se compose de MM. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire pour l'Académie des Sciences, de M. Rochette et de moi pour l'Académie des Inscriptions, de MM. Huyot et Percier pour l'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance d'hier soir, mardi, sur la proposition de M. Rochette et la mienne, a désigné à l'unanimité M. Edgar Quinet pour le philologue associé à cette mission scientifique. J'ai devant moi la lettre que nous adressons tous les six à M. le ministre de l'intérieur; je viens d'y intercaler cette phrase : « Et surtout M. Quinet, jeune savant français, qui a perfectionné à l'école du professeur Creuzer à Heidelberg des talens et des connaissances dont il trouvera sans doute en Morée les moyens de faire l'application la plus utile... » Communiquez, je vous prie, cette nouvelle à votre jeune ami. Il recevra sa nomination officielle dans quelques jours... » L'illustre professeur de Heidelberg est tout heureux de ce succès; il raconte ensuite ses rapports avec l'Académie des Inscriptions au sujet de l'expédition scientifique de Morée, il mentionne les questions géographiques et archéologiques adressées par lui aux voyageurs sur la demande expresse de l'Institut, puis il ajoute : « Du 5 février au 24 avril 1829, j'ai reçu de M. Quinet une série de lettres datées de Toulon, de Modon, de Mavromati, d'Égine, et si je n'en dis rien ici, c'est que M. Quinet lui-même, dans son livre sur la Grèce, a raconté en détail tous les événemens de son voyage. Je possède aussi un recueil d'inscriptions manuscrites qu'il a copiées pour moi en Grèce, et quelques médailles antiques dont il m'a fait présent. »

Ce voyage a été raconté dans un livre qui offre une vive peinture de la mort et de la résurrection d'un peuple, *la Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité*. Pendant tout le printemps de 1829, les Turcs occupant Athènes et une partie de la contrée, l'ardent voyageur parcourt à cheval cette terre sainte de l'art et de l'héroïsme, encore marquée des stigmates de la servitude. Quelle misère! quelle nudité! Ce ne sont que scènes d'angoisse, images d'avilissement « sur le fond immortel et béni des scènes de l'*Odyssée*, en face des grèves où s'étendaient les festins, les vases d'or, les tapis paresseux et les discours sans fin de Nestor à son hôte. » M. Quinet, en vrai poète, est tout d'abord frappé de ces contrastes, et il les rend avec une singulière vigueur; philosophe, il songe au rôle de la Grèce dans le drame épique du genre humain, et l'histoire des migrations des races s'éclaire à ses yeux d'une lumière toute nouvelle; publiciste, âme libérale, il admire ces klephtes, ces pallikares, ces soldats de Tripolitza et de Missolonghi, si fiers, si ardens encore, au milieu de la désolation de leur patrie, comme si des siècles d'esclavage n'avaient point passé sur l'héroïque sol des Messéniens et les champs de bataille de Philopémen. La Grèce moderne confrontée avec la Grèce antique, la Grèce et la philosophie de l'histoire, la Grèce morte et relevée par ses fils, ces trois sujets sollicitent tour à tour l'attention du poète voyageur, et se croisent avec art dans la trame éblouissante de son récit. On a beaucoup écrit sur la Grèce depuis la révolution hellénique. Les écrivains européens en parlaient, il y a trente ans, avec l'exaltation irréfléchie de la jeunesse, comme ils en parlent aujourd'hui avec un dénigrement de vieillards. Au milieu de tant d'ouvrages en sens contraire, le livre de M. Quinet a gardé un singulier caractère d'impartialité. Composé sur les lieux, inspiré par une âme enthousiaste, mais sans parti-pris, il donne l'image vive et sincère des choses. La misère et les trésors cachés de la Grèce, l'avilissement de son génie et les ressources morales qui lui restent, en un mot tous les aspects de la réalité sont décrits par l'auteur à mesure qu'ils s'offrent à ses yeux. Un célèbre écrivain allemand, M. Fallmerayer, a vu aussi la Grèce vers l'époque où M. Quinet l'a visitée. M. Fallmerayer a un cœur de poète, et le rapprochement de la Grèce nouvelle avec la Grèce d'Homère lui a inspiré, comme à M. Quinet, des peintures éclatantes. Ses principaux ouvrages, l'*Histoire de Morée* et les *Fragmens de l'Orient*, peuvent rivaliser, à certains égards, avec le voyage dont nous parlons. Que de différences pourtant entre les deux écrivains! M. Fallmerayer était persuadé que la race hellénique n'existe plus en Grèce, excepté dans quelques îles de l'Archipel, et que la race slave s'est partout substituée aux anciens habitans du sol;

c'est dire qu'il ne croyait pas à cette résurrection de la Grèce pour laquelle se passionnait l'Europe libérale et lettrée. Cette opinion, très consciencieuse chez le savant écrivain, appuyée sur de longues recherches, et qui devait être scientifiquement réfutée, lui a valu d'odieuses et sottes persécutions dans sa patrie; les derniers événemens, si on s'arrête à la surface des choses, semblent donner raison à M. Fallmerayer, et ceux qui soutiendraient aujourd'hui que les Grecs ont du sang slave dans les veines ne s'exposeraient plus sans doute aux disgrâces qui frappèrent M. Fallmerayer il y a une trentaine d'années. Je m'en tiens pourtant à la Grèce de M. Quinet. Son tableau est vivant. J'y vois le bien et le mal, des signes de mort et des germes de vie. Tout affaissé qu'il est, ce peuple peut se relever encore. L'histoire des Hellènes depuis trente ans a-t-elle démenti ces pronostics du voyageur? Je ne le pense pas. Si les Grecs d'aujourd'hui nous paraissent un avant-poste des Slaves, c'est que ce grand monde slave, avec sa souplesse tortueuse, les enveloppe, les presse, et que la communauté de religion a noué des liens qui se resserrent d'heure en heure entre Athènes et Saint-Pétersbourg. Opprimés longtemps par les Turcs, les frères de Botzaris se tournent naturellement vers l'ennemi des Turcs, et l'ennemi des Turcs, c'est le tsar. Que l'Europe libérale s'occupe donc de la Grèce, qu'elle protége les chrétiens d'Orient, elle déjouera ainsi les intrigues de la Russie et sauvera la Grèce de ses propres entraînemens. C'est la politique de M. Quinet; elle ressort manifestement de son livre. Observateur impartial, il n'a pas dissimulé cette empreinte du caractère slave qui apparaît çà et là dans la physionomie de la Grèce moderne. A propos des rapsodes populaires et de ces fragmens d'épopée ignorés de la plus grande partie de la nation, il dit expressément : « La révolution grecque, étant contenue dans le mouvement de la race slave, ne peut avoir pour son poème national qu'une forme épisodique. » Ce trait une fois indiqué, il se garde bien d'y insister comme M. Fallmerayer. Sont-ce des Slaves, en vérité, ces héros de la guerre de l'indépendance? M. Quinet en a vu plusieurs, et sous l'impression de cette rencontre il les peint avec une précision énergique. Je recommande cette scène si belle, si simple, vraiment antique, où tout à coup, sur la route d'Argos, il se trouve en face des principaux chefs de l'insurrection nationale, le chevaleresque Nikitas et Colocotroni, le dernier des vieux klephtes. M. Quinet, si enthousiaste de l'antiquité grecque, n'a pas plus de vie et de couleur quand il parle des Messéniens. « Je crois, dit-il en un autre endroit, je crois comprendre mieux la figure de Philopœmen, son ardeur de dangers, son esprit de stratagème, depuis que j'ai senti sur mes joues les moustaches fauves de Nikitas. »

Peu de temps après son retour, M. Quinet vit éclater la révolution de 1830, et, persuadé comme il l'était que 1815 avait été l'abaissement moral du pays, il la salua comme une réparation. Il achevait de rédiger son voyage en Grèce au moment même où la vieille monarchie s'écroulait. Dans sa préface, datée du 24 septembre, il s'écrie avec allégresse : « En quelques jours, une nation se renouvelle. Le voyageur qui a quitté son pays dans le deuil le retrouve dans la joie. Il s'en va pour ne plus voir dans sa ville la rougeur sur le front de chaque homme qui passe. Et voilà qu'en revenant, tout chagrin qu'il ait pu être au départ, mieux que des rayons d'or sur un golfe d'azur, mieux que les cimes empourprées du Taygète, il aime nos fleuves embourbés et leur pâle soleil, le peuple dans ses carrefours, les tombes sur les places, et nos tours gothiques qui, comme les siècles passés de notre histoire, le saluent au retour du drapeau de Jemmapes. » Des brochures politiques, *l'Allemagne et la Révolution, Avertissement à la monarchie de* 1830, expriment vivement la fermentation d'idées et d'espérances provoquée chez lui par la victoire des trois jours. Il ne renonce pas, croyez-le bien, à ses projets de poésie. En même temps qu'il appelle avec impatience la réparation des outrages subis par nous en 1815, il médite en silence son épopée du genre humain. Quelle forme donnera-t-il aux rêves de son imagination? Il le demande à la France et à l'Allemagne, il le demande surtout aux vieilles poésies du peuple, aux récits chevaleresques et nationaux du moyen âge, pensant avec raison que l'épopée des âges de réflexion et d'analyse est tenue de consacrer par un art supérieur les irrégulières ébauches des âges naïfs. Les chants primitifs de la Bohême, récemment retrouvés à Prague par M. Hanka, faisaient grand bruit en Allemagne; M. Quinet les traduit, les commente, ici même, dans l'un des premiers numéros de cette *Revue*, qui venait de s'ouvrir aux travaux élevés de l'imagination et de la critique. Un rapport qu'il adresse au ministre de l'instruction publique sur les vieilles épopées françaises fut aussi une révélation littéraire. La plupart des idées produites par le hardi critique sont adoptées aujourd'hui par la science la plus sévère; en 1831, elles étaient singulièrement aventureuses, et la vieille école s'en émut. Au moment où les champions un peu superficiels du romantisme se passionnaient pour le moyen âge sans le connaître, M. Quinet y découvrait des trésors de poésie, au grand scandale de la critique routinière (1). Ces manifestes, on le pense

(1) Des savans même, et du premier ordre, repoussaient avec dédain ces innovations, qu'ils devaient accueillir plus tard et confirmer par de nouvelles recherches. M. Raynouard s'indignait qu'on pût voir des élémens celtiques dans les poèmes du cycle d'Arthur. M. Génin niait qu'il y eût des poèmes carlovingiens en vers de douze syl-

bien, brochures politiques ou programmes littéraires, avaient soulevé une polémique assez vive; pendant ce temps-là, M. Quinet reprenait la route de l'Allemagne, où l'attiraient les plus doux souvenirs de ses années de jeunesse et d'étude. Quelques mois après, son père est mourant, et le voilà rappelé en France, dans sa province natale. Il couvait toujours dans sa pensée l'ébauche de son épopée philosophique. Tant de travaux amassés, tant d'idées, de rêves, de visions poétiques, formaient autour de lui comme un cortége invisible. Douloureux tourment de l'artiste! L'écrivain sans idéal est toujours satisfait de lui-même; Edgar Quinet se demandait avec inquiétude s'il saurait donner la vie à ces fantômes, s'il réussirait jamais à trouver une forme d'art pour ces gigantesques rêveries qui embrassaient les siècles et les mondes. C'est encore au poète lui-même que j'emprunterai ses confidences. « Tu ne sais pas, écrivait-il à un ami du fond de la Bresse, tu ne sais pas quelle douleur c'est de n'entendre jamais d'autre écho que celui de sa pensée vagabonde. Ma jeunesse se consumait là dans un stérile amour de la création tout entière. J'étais noyé dans un océan sans forme et sans rivages... Quand je faisais un pas le matin sur la rosée de la grande avenue, il me semblait que la terre et l'eau se lamentaient. Pendant des journées entières, sur le bord des prés, je suivais des fantômes qui n'ont point de corps, et il y avait des idées sans noms, sans images possibles dans aucun monde, qui ne me quittaient pas... De ces tours que je bâtissais dans mes songes, de ces images à demi peintes, de ces mélodies sans voix, rien ne me restait qu'un vague enchantement; mais aujourd'hui mes fantômes m'importunent, mon propre chaos m'obsède; un aveugle instinct me pousse vers la lumière : il n'y a que le soleil d'Italie qui puisse dissiper mes odieuses ténèbres. » Ce moment est décisif dans la carrière de M. Edgar Quinet; il marque la fin de ce que Goethe appelle les *années d'apprentissage*. Pendant cette période de préparation, le traducteur de Herder, le disciple de Creuzer, le soldat scientifique de l'expédition de Morée, a recueilli les matériaux de ses poèmes. L'heure de la rêverie est finie; l'artiste doit terminer son œuvre. Tourmenté des visions qui l'obsèdent, fatigué de ses nuages et de ses fantômes, il va chercher le jour, le soleil, le ciel radieux : il court en Italie, et une année après il en rapporte *Ahasvérus*.

labes; l'éditeur de *la Chanson de Roland* a prouvé depuis qu'il avait mieux étudié, sur les indications de M. Quinet, notre vieille littérature nationale. M. Quinet, en un mot, a donné la première impulsion à ce mouvement d'études qui a débrouillé nos origines poétiques. Il a précédé même dans cette voie le docte et ingénieux Fauriel, qui a été sur tant de points l'initiateur littéraire du XIXe siècle.

II.

Est-ce à dire qu'*Ahasvérus* relève du génie latin? Non, certes : c'est plutôt une conception à la Jean-Paul; mais si l'on songe à l'immensité du sujet que s'était proposé le poète, à cette multitude de faits et d'idées que devait résumer son œuvre, on comprendra ce qu'il allait chercher au pays de la forme et de la lumière. Dans ce vaste pêle-mêle, il fallait introduire un ordre; ce tableau prodigieux exigeait un cadre approprié. Quelle que soit l'exubérance de ce langage trop feuillu, comme Diderot le disait des *Confessions* de Jean-Jacques, il y a là une habileté de style, un mérite de composition, un soin du détail et de l'ensemble qui donnent une physionomie française à cette œuvre d'inspiration tout allemande.

Quel est donc le sujet d'*Ahasvérus?* Le pèlerinage du genre humain à travers les âges. C'est surtout pour peindre de telles idées que la poésie a besoin de symboles. Goethe, voulant exprimer dramatiquement ses vues sur la destinée humaine, avait emprunté une tradition populaire au théâtre des marionnettes; M. Quinet trouva aussi son symbole parmi les légendes du peuple. La complainte du Juif errant se prêtait merveilleusement aux interprétations du poète. Est-ce seulement la personnification d'Israël, ce vieillard à barbe blanche, qui s'en va de contrée en contrée, de forêt en forêt, sans pouvoir jamais mourir? Quand il nous dit avec une naïveté si énergique, avec une si touchante expression de lassitude, que le dernier jugement finira son tourment, nous reconnaissons là l'humanité elle-même. M. Quinet l'avait reconnu avant nous, et cette figure qui amuse les enfans, cette figure si solennelle, si majestueuse, depuis que le poète l'a marquée de son empreinte, ne représentera plus autre chose que la race des fils d'Adam.

Je me garderai bien de donner l'analyse d'*Ahasvérus;* elle a été faite ici-même, il y a vingt-cinq ans déjà, par un des maîtres de la critique. La conception, le plan, le style, les images, tout était imprévu dans ce livre. Le ciel et l'enfer de Milton, les rêves apocalyptiques de Jean-Paul sont encore des hardiesses classiques auprès des imaginations de M. Quinet. M. Magnin se chargea d'expliquer au public cette création extraordinaire, et son étude sur la nature du génie poétique à propos d'*Ahasvérus* est un manifeste littéraire bien autrement décisif, à mon avis, que les programmes des dernières années de la restauration (1). Pour faire apprécier une œuvre où l'imagination s'accorde toute liberté, M. Magnin y établissait, avec une

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1833.

raison supérieure, les droits de l'imagination. Un philosophe illustre, très sympathique aussi à la poésie, avait été amené à la déclarer presque impossible dans un temps de réflexion et d'analyse; M. Jouffroy (c'est de lui que je parle) trouva dans M. Magnin un contradicteur armé de toutes pièces. Une psychologie, non pas d'école, mais vivante, une psychologie qui tenait compte des ébranlemens imprimés à l'esprit humain par les révolutions de nos jours, lui permit de rectifier les vues du philosophe. « Après le grand drame de l'empire et de Sainte-Hélène, dit M. Magnin, la France eût été la plus idiote des nations, si elle se fût rendormie platement dans la poésie du XVIIIe siècle. » Qu'on relise ces belles pages, on comprendra l'impression produite par *Ahasvérus*. Il n'est pas donné à tous les poètes de susciter de tels critiques. Les défauts du poème de M. Quinet, l'excès des couleurs, l'abus de l'effet, le dédain des demi-teintes et des ombres, le scintillement perpétuel des images, le bouillonnement du style, tout cela est signalé avec franchise; mais aussi comme l'inspiration du poète est comprise et expliquée!... Maintes aspirations confuses, mais sincères et ardentes, le vague espoir d'une rénovation religieuse, le rêve et le pressentiment d'un grand avenir, toutes ces émotions, tous ces élans des âmes généreuses dans une période de ce siècle aujourd'hui bien éloignée de nous, avaient trouvé un interprète enthousiaste et poétique chez M. Quinet, un interprète sympathique et réfléchi chez M. Magnin.

Cependant *Ahasvérus* ne soulevait-il pas les objections les plus graves? Au milieu de cette ivresse de la philosophie de l'histoire, où était le sentiment de la liberté, de la responsabilité humaine? L'humanité jouait bien son rôle en cette mystique épopée; les cités, les nations, les siècles allaient se faire juger dans la vallée de Josaphat; où était l'homme, l'homme individuel, l'homme qui a une conscience et qui doit rendre compte de ses actes? Ces objections, un autre critique très autorisé les adressa au poète avec une singulière vigueur. Tandis que M. Magnin jugeait *Ahasvérus* au nom de la philosophie et de l'art, M. Vinet le jugeait au nom de la théologie chrétienne. Chrétien évangélique avant tout, M. Vinet allait droit à la pensée religieuse du livre, et il était sans doute injuste pour l'inspiration de l'auteur, lorsqu'il la résumait ainsi : « Le monde n'est selon lui qu'une improvisation hâtée et téméraire, une phrase mal rédigée, un non-sens, dont une rature va faire justice, un caprice que va remplacer un autre caprice peut-être; ce qui revient à dire que ce monde n'est point l'ouvrage de Dieu, à moins encore que tout ceci ne soit un rêve de l'esprit universel qui s'individualise en chacun de nous, que sais-je? de l'éternité qui a le cauchemar... » Quoi qu'il en soit, il faut lire cette critique, même après les excel-

lentes pages de M. Magnin. Obsédé dès sa jeunesse par les inspirations du panthéisme, M. Quinet les combattra sans cesse, et il s'élèvera bientôt au sentiment le plus viril de la liberté morale; on ne peut nier toutefois que ces inspirations ne fussent trop visibles dans son *Ahasvérus*, et quand on vient de fermer son livre, encore tout troublé par cette poésie tumultueuse où l'humanité semble supprimer l'individu, on écoute avec plaisir les éloquentes réclamations de M. Vinet. M. Quinet lui-même, j'ose le dire, ne les a pas lues sans profit. Au reste, la vivacité, la colère même qui éclate chez l'écrivain protestant, la vigueur et l'insistance de sa dialectique prouvent l'estime particulière qu'il fait de l'auteur. Il l'appelle une noble intelligence, un cœur exalté, une imagination puissante. Impitoyable sur le fond des choses, M. Vinet a des sympathies d'artiste pour la poésie d'*Ahasvérus*. « D'autres, dit-il, la loueront plus dignement, mais je ne sais s'ils l'admireront davantage... Jamais on n'a prodigué avec une nonchalance plus superbe de plus superbes images. Et comment à tant de somptuosité tant de grâce peut-elle être mêlée? Le sentiment ne se répandit jamais avec un abandon si tendre que dans les entretiens de Rachel et de son malheureux Joseph. M. Quinet a jeté une chance de plus pour la prose poétique dans le défi qu'elle soutient depuis un temps contre la langue des vers. Rien ne peut sembler plus menaçant pour la poésie versifiée que cette prose si énergiquement rhythmique, qui paraît, en certains endroits, avoir pris tout des vers, excepté la contrainte. Pour n'être pas tenté à l'hérésie, il faut bien vite ouvrir *les Feuilles d'Automne* et les *Harmonies;* on trouve cependant que des vers sont toujours des vers. »

On ne saurait mieux dire; les réserves si finement insérées dans l'éloge en font un jugement définitif. Cette grâce, cette suavité de certains épisodes, qui ont séduit M. Vinet lui-même, expliquent le succès d'un livre qui semblait ne convenir qu'à un public d'initiés. Des âmes poétiques et tendres ont subi le charme; comment ne pas dire ici que le noble artiste à qui l'on doit la *Jeanne d'Arc* du musée de Versailles a été une de ces âmes? La princesse Marie d'Orléans a composé d'après *Ahasvérus* deux bas-reliefs qui rappellent avec originalité les idéales peintures de M. Ary Scheffer.

Ahasvérus avait paru en 1833; deux ans plus tard, M. Quinet publiait son poème de *Napoléon*. Après le symbole épique du passé, le poète avait voulu chanter le symbole épique du présent, et il avait choisi naturellement la figure prodigieuse que les événemens ont placée au seuil du monde nouveau. On devine bien quel sera le Napoléon de M. Quinet; ce ne sera pas assurément le Napoléon réel, le politique, le législateur, le Napoléon du *Moniteur* et de M. de Tal-

leyrand, comme l'a dit spirituellement M. Sainte-Beuve. M. Quinet s'attache au Napoléon populaire, et il revêt ce type d'une poésie qui lui est propre, poésie métaphysique, poésie inspirée de Herder, de Hegel et de la philosophie de l'histoire. Aux yeux du peuple comme aux yeux d'un Hegel, les détails de la réalité disparaissent; le peuple fait la légende de l'imagination naïve, le philosophe fait la légende de l'imagination métaphysique; ces deux légendes sont réunies dans le poème de M. Quinet. En un mot, le héros de M. Quinet est le Napoléon des premières chansons de Béranger, le Napoléon révolutionnaire, démocratique, mais sous les lueurs étranges de cette philosophie d'où est sorti *Ahasvérus*. A ce Napoléon transfiguré on peut aisément opposer, même comme sujet d'un poème épique, le Napoléon de l'histoire. M. Sainte-Beuve a indiqué cette autre épopée, il en a marqué l'esprit et les conditions avec une finesse supérieure : « Ce mélange d'imagination et d'histoire, d'enthousiasme et de sévérité, de récit idéal et de prophétie sensée, de personnification symbolique en Napoléon et de réalité vivante, de carnage des camps, de ruse dans les conseils et d'équité démocratique, demanderait, pour être réduit en œuvre et conduit à bien, la vie entière d'un Virgile, d'un Dante ou d'un Milton. » M. Quinet, avec son tour d'esprit, ne pouvait songer à une telle œuvre; bien loin de se proposer pour modèles les poètes d'une culture ingénieuse et savante, il se croyait vis-à-vis de son héros dans les conditions de l'épopée primitive, à peu près comme les trouvères du moyen âge vis-à-vis de Charlemagne. Ce point de vue, éloquemment exposé dans la préface, contesté avec beaucoup de sens par M. Sainte-Beuve, conduisait nécessairement l'auteur au Napoléon de la légende populaire. L'éminent critique que je viens de citer le suivait encore sur ce terrain, et opposait à son goût de transfiguration métaphysique le bon sens de Béranger. On savait que l'auteur des *Souvenirs du Peuple* préparait une épopée en chansons sur l'homme de Waterloo; M. Sainte-Beuve l'attendait avec confiance, espérant que l'exagération populaire, comme il dit, serait tempérée par cet esprit si fin. L'éminent critique avait trop présumé de l'auteur du *Roi d'Yvetot;* les *Dernières Chansons* ont mal répondu à son attente. Sous le coup de 1815, Béranger a chanté les émotions de la France, il a consolé la patrie, voilà sa gloire. Quand il a voulu combiner ses inspirations, quand il a essayé de réaliser l'idéal de Napoléon empereur et chef d'une démocratie, maintes considérations particulières l'ont gêné; son œuvre est froide et contrainte. On sent le diplomate, l'homme qui manœuvre entre les partis et ménage sa popularité. Rien de pareil chez M. Edgar Quinet; une fois son point de vue arrêté, il se livre à son inspiration avec une généreuse imprudence.

Si je rassemble, comme des témoignages, les jugemens prononcés par les maîtres, c'est pour mieux marquer la place de M. Edgar Quinet dans le mouvement littéraire de 1830. Ces choses-là sont loin de nous, les traditions s'évanouissent; la génération qui s'avance, déjà vieille en naissant, ne comprend plus la poétique adolescence du XIXe siècle; ceux qui ont vu la dernière heure de ces brillantes journées sont tenus au moins d'en protéger le souvenir. Certes il y a plus d'un défaut dans ce poème de Napoléon. L'écrivain, si à l'aise jusque-là dans sa prose souple et flottante, souffre visiblement de la contrainte du vers : maintes pages sont obscures, confuses, le style manque d'unité, l'auteur ayant mêlé souvent les allures de nos vieux poèmes carlovingiens à la fermeté du langage moderne; mais en revanche que d'inspirations vraiment épiques! Je signale surtout les confidences de Napoléon sur son propre génie. Ces hardis monologues, où l'on voit se déployer la pensée du conquérant, reviennent de loin en loin dans le poème, et tout le bruit des chants qui suivent, chocs de nations, écroulemens d'empires, n'est que le contre-coup de cette pensée solitaire et souveraine. M. Quinet a rencontré là des accens cornéliens. « Il pénètre, dit Gustave Planche, dans la conscience même du héros, et il épie ses plus secrètes angoisses; il recueille avidement tous les rêves dont l'image passe comme une ombre sur le front du guerrier victorieux; il explique à sa manière, et souvent avec un hardi bonheur, les douleurs comprimées que la foule contemple dans un muet effroi. » Il y a une scène rapide et singulièrement expressive sur le champ de bataille d'Essling, lorsque Lannes, frappé à mort, dit adieu à l'empereur et lui révèle des vérités terribles :

> Le monde, croyez-moi, n'est pas ce qu'il paraît.
> Quand on dit : il vous aime, on vous trompe; il vous hait.

Vaines paroles, couvertes par le bruit du canon et le tumulte de la victoire! Le vertige qui saisit le vainqueur, l'anathème qui le vient frapper, les clameurs de Saragosse éveillant des échos jusqu'au pied de l'Oural, l'incendie de Moscou, la tour de Saint-Ivan se balançant comme une sorcière au-dessus de la fournaise immense, toutes ces peintures grandioses prouvent que l'enthousiasme du poète n'a pas affaibli chez lui l'amour de la liberté et du droit. C'est une belle idée d'avoir mis dans la bouche du pape ces protestations solennelles :

> Partout tu dédaignas comme une arme émoussée
> Le seul glaive qui dure, esprit, âme, pensée.

Qu'importe que ce soit le poète qui parle ici et non le souverain pontife? Tous ces avertissemens, proférés par tant de bouches élo-

quentes, par les morts de Marengo, par les mourans d'Essling, par les rois, par les peuples, par la conscience même du conquérant, font la moralité de ce livre.

J'ai dit la moralité du livre; il y a là en effet un progrès évident sur *Ahasvérus*. L'homme y apparaît libre, responsable, et le poète, comme le chœur antique, y proclame la loi du juste. De là aussi une impartialité bien rare en un tel sujet. Tant que Napoléon grandit et s'enivre de sa fortune, le poète fait retentir à ses oreilles ces mots que Bossuet emploie si bien : vanité, misère, néant de la gloire et de l'empire! Quand de nobles vaincus succombent ou se redressent pour une lutte à mort, il a pour eux des tendresses héroïques. Rien de plus beau que son chant de *Leipzig*. Ces grandes levées d'armes du patriotisme insulté ont trouvé en lui un chantre enthousiaste. Enfin à l'heure où commencent nos désastres quelles émotions dans l'âme du poète! Il se multiplie, il est partout, il ressent à lui seul tout ce qu'a ressenti la France. Tantôt il interpelle les morts, si les vivans sont las; il évoque les vieux soldats de la république, Desaix, Kléber, et toutes ses batailles d'Italie et d'Égypte, pour arrêter l'ennemi sur la frontière :

On dit qu'à la frontière arborant leurs linceuls,
Trois nuits, le glaive au poing, ils la gardèrent seuls.

Tantôt il apostrophe la France, cette France trop tôt vaincue et satisfaite du joug, il la presse, il l'aiguillonne, il lui adresse sa généreuse insulte. Tantôt enfin, quand tout est perdu, le soir de Waterloo, il entonne tout à coup cette prière désolée : « Grand Dieu! tu l'as voulu, que ta volonté soit faite! Mais prends pitié de notre France; relève-nous, Seigneur! Rends-nous la vie, rends-nous l'avenir! »

Le *Napoléon* de M. Quinet signifiait, par-dessus toute chose, l'avénement de la démocratie. Cette démocratie aura-t-elle un dieu? Voilà le sujet de la troisième épopée du poète. *Ahasvérus* représentait le passé, *Napoléon* le présent; il fallait maintenant célébrer l'avenir comme le chantre de Pollion. Or, de toutes les questions de l'avenir, la plus grande pour une âme d'élite, c'est la question religieuse. Quel sera le dieu de l'avenir? M. Quinet, je le dis à sa louange, ne pouvait détacher son esprit de ces problèmes. Il croyait alors à une transformation du christianisme, peut-être même à la possibilité d'une révélation nouvelle. Sans se rendre un compte exact des aspirations de son âme, il appelait un verbe, un *fiat lux*, qui dissipât ses ténèbres. « Si c'est être impie, disait-il, de penser que le christianisme du XIXe siècle est différent du christianisme du XIIe, alors, pour ma part, je mérite l'accusation dont mon obscurité ne m'a pas toujours défendu. Si au contraire c'est être religieux de

reconnaître en chaque chose la puissance de l'infini, si c'est être croyant de garder le culte des morts et la foi dans l'éternelle résurrection, si c'est être ami de Dieu de le chercher, de l'appeler,... alors celui qui écrit ces lignes est tout le contraire de l'impie. » Cette aspiration vers Dieu, cette espérance d'une nouvelle révélation religieuse, cette foi en l'éternelle résurrection, il entreprit de les personnifier dans un symbole, et il composa *Prométhée*.

Quel est le véritable but du *Prométhée* d'Eschyle? quelle était la pensée du poète lorsqu'il portait sur le théâtre d'Athènes cet étonnant spectacle? Chaque époque y a vu ce qui la préoccupait elle-même. De toutes ces explications, la moins exacte, mais la plus poétique, est celle qu'ont indiquée plusieurs des pères de l'église. La fable de Prométhée enchaîné par Jupiter, puis délivré par un dieu supérieur, a paru à saint Augustin, à Lactance, à Tertullien, la figure de l'humanité courbée sous le joug du polythéisme et affranchie par le Christ. M. Quinet s'empare de cette interprétation et en tire toutes les conséquences. Prométhée représentera l'âme de l'homme altérée de l'infini. Au-delà de l'Olympe, le titan aperçoit des cimes plus hautes, plus saintes, et c'est pour cela que Jupiter le cloue sur les rochers du Caucase. Le dieu qu'il a entrevu brise ses chaînes, et tous les dieux de l'Olympe s'évanouissent comme des fantômes. Le supplice est-il fini? Non; ce dieu lui-même, ce libérateur, un jour viendra où il ne suffira plus à l'âme agrandie du titan. Nouveau supplice, nouvelles chaînes, plus pesantes que celles du Caucase, jusqu'à ce qu'une divinité supérieure vienne encore délivrer le captif! Telle est l'audacieuse conception de M. Quinet, et c'est ainsi qu'avec une légende du paganisme antique il peint d'avance toutes les évolutions possibles de l'avenir.

Le poète a conservé la forme du drame, du drame épique à la façon d'Eschyle. *Prométhée inventeur du feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré,* voilà les trois parties de son œuvre. La joie virile du titan quand il crée l'homme et dérobe pour lui le feu divin remplit le premier tableau; mais c'est dans le second et le troisième que le poète déploie les richesses de son invention. Le supplice de Prométhée, ce ne sont pas ces chaînes de fer qui l'attachent au rocher, ce n'est pas le vautour qui lui déchire le cœur, c'est l'ingratitude des hommes, c'est la raillerie des faux sages, c'est le doute surtout quand le prophète, si fort tout à l'heure contre la violence, commence à désespérer de lui-même et du dieu qu'il invoque. Toutes ces péripéties du drame de la conscience sont exprimées avec une netteté qui attestait chez l'auteur d'*Ahasvérus* un progrès inattendu; le rêveur cependant n'avait sacrifié aucune de ses inspirations; son âme éclate dans la prière qui termine le second tableau. Prométhée

a retrouvé sa foi; les sibylles, les oracles, c'est-à-dire toutes les voix supérieures de l'humanité, entonnent avec lui l'invocation au dieu inconnu.

La prière est si pressante, que le dieu apparaît enfin. C'est le sujet de la troisième partie et la peinture de l'homme moderne. Voilà bien M. Quinet tout entier, voilà le secret de sa perpétuelle inquiétude. Deux archanges, Michel et Raphaël, sont descendus des cieux auprès du titan enchaîné. Ils l'interrogent, ils écoutent son histoire, ils lui annoncent que Jupiter n'est plus, et, brisant ses fers, ils l'emmènent avec eux dans les sphères supérieures. Hélas! il a si longtemps attendu, il a si cruellement gémi sous les étreintes du doute, que le doute le poursuit encore. Peut-il croire à cette félicité que les célestes messagers lui promettent? Sera-ce bien là le dernier terme? Pendant qu'il monte vers l'infini, il entend le chœur des dieux vaincus qui prédisent en ricanant la mort future du dieu nouveau. Cruelle obsession qui corrompt son bonheur! Il en triomphe pourtant, il arrive régénéré au sein de Jéhovah, et le poème se termine par les concerts des séraphins, qui chantent la présence éternelle de Dieu et la sainte joie de l'humanité.

En relisant ce poème après bien des années, je me demande si M. Quinet y annonçait la fin du christianisme, comme Prométhée avait annoncé la mort des dieux païens? Je ne le pense pas. Prenons garde de nous laisser tromper par les idées toutes différentes que le poète a pu concevoir plus tard. Le principe de M. Quinet, principe vraiment philosophique, était celui-ci : tant que l'humanité n'aura pas à se prosterner devant un idéal plus beau, plus humain, plus divin que la vie et la mort de Jésus, le christianisme est à l'abri de toutes les attaques. Seulement la loi du Christ ne se prête-t-elle pas à des développemens nouveaux, à des applications plus étendues? M. de Lamartine a dit :

> Les siècles, page à page, épellent l'Évangile;
> Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille.

Cette pensée suffisait alors à M. Edgar Quinet, qui se contentait volontiers d'aspirations généreuses et indécises; ce serait se tromper gravement que d'attribuer à l'auteur de *Prométhée* une pensée plus nettement formulée, et surtout une pensée hostile au christianisme. Il y a même, dans ce drame épique, un retour marqué à l'inspiration chrétienne, de même qu'il y a dans la forme un effort évident vers la sobriété des maîtres. En étudiant Racine, il n'avait pas respiré en vain la pure fleur du spiritualisme chrétien et cartésien du XVIIe siècle. L'espoir d'une renaissance religieuse, d'une nouvelle résurrection du Christ, pour employer son langage, voilà

quel était le résumé de ses trois poèmes. *Ahasvérus, Napoléon, Prométhée,* forment donc tout un cycle dans la vie de M. Edgar Quinet; ils resteront comme le plus pur témoignage de sa pensée au moment où, loin des luttes et des excitations troublantes, elle suivait librement son inspiration et sa voie.

III.

D'*Ahasvérus* à *Prométhée* le progrès est manifeste. *Ahasvérus* était la peinture collective du genre humain; *Prométhée,* sans cesser d'être une personnification générale, présente l'étude d'une âme et de ses combats. On craignait, et M. Quinet avait craint lui-même, que cette communion ardente avec l'humanité n'affaiblît chez lui le sentiment de la vie individuelle; ce danger n'existait plus. La vie morale, la liberté, la responsabilité, trop absentes des premières compositions du poète, occupaient de plus en plus sa généreuse pensée. Il eut conscience de ce progrès. Voici toute une période où cette transformation de son esprit sera plus décisive encore, le philosophe terminant ce qu'a ébauché l'artiste.

C'est en 1838 qu'avait paru le poème de *Prométhée;* cette même année, M. Edgar Quinet publiait une des plus belles œuvres qui soient sorties de sa plume, sa réfutation de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss. Ce que j'admire le plus dans cette savante étude (1), ce n'est pas l'érudition de l'auteur, ce n'est pas la vive lumière qu'il a jetée sur les controverses théologiques de l'Allemagne, c'est son sentiment si vif, si profond, de la personnalité du Christ. Déconcertés par une attaque inattendue et sur bien des points inintelligible pour eux, nos théologiens gardaient le silence; un philosophe prit la parole, et au nom de la raison, au nom de l'histoire, au nom de la liberté morale de l'homme, il défendit contre le mythologue allemand l'existence et le rôle personnel de Jésus. Voilà vingt ans que ces pages ont paru, et depuis lors bien des écrivains en France, en Allemagne, en Angleterre, ont traité la même question; aucun, à mon avis, n'a égalé M. Quinet. Ce fut un succès pour l'écrivain et le penseur. Sa physionomie se dessinait de plus en plus. Vers la même époque, avant le travail consacré à M. Strauss, mais sous une inspiration analogue, il avait donné ces belles études sur l'épopée, qui sont le commentaire de ses poèmes. Certes, il y a là bien des richesses, bien des vues ingénieuses et profondes; la vraie théorie de l'épopée, indiquée déjà par Fauriel, par M. Magnin, par la critique allemande, est développée par M. Quinet et mise dans tout

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1838.

son jour. Son explication de la nécessité du merveilleux, la loi qu'il fait au poète de placer son œuvre au sein de l'intelligence divine, ce sont là des traits de lumière qui renouvellent la philosophie de l'art; ce que j'aime surtout à signaler dans ces pages éloquentes, c'est la haute inspiration morale de l'écrivain. L'esthétique allemande, substituant l'humanité à l'homme, faisait disparaître le poète pour le remplacer par un peuple; M. Quinet protesta victorieusement. Il fallait sans doute (et qui l'a dit mieux que lui?), il fallait le concours de tous les sentimens, de toutes les croyances d'un siècle pour que l'épopée fût possible; plus nécessaire encore était l'action décisive d'un génie inspiré. De même qu'il défend la personnalité de Jésus contre le docteur Strauss, il défend Homère contre Wolf. Toute cette discussion est très belle, vraiment digne d'un philosophe et d'un poète. L'auteur d'*Ahasvérus* voulait renverser les faux systèmes qui, mettant les forces abstraites à la place de l'homme, abolissaient partout la vie dans l'histoire et dans l'art.

Cette rectification des théories allemandes se conciliait parfaitement chez M. Edgar Quinet avec l'indépendance fougueuse qui est le fond de son esprit. Passionné pour l'épopée primitive, il maltraitait l'épopée des âges cultivés, celle-là même que sanctifie, pour ainsi dire, le génie d'un Virgile. Ces strophes amères, qui terminent l'étude sur l'épopée latine, expriment au vif le tour d'imagination de M. Edgar Quinet. La liberté de la poésie grecque ravit son âme, le méthodique esprit de Rome l'irrite, et il lui lance une ardente invective. On sait avec quelle grâce la muse latine fut défendue; M. Sainte-Beuve s'était chargé du plaidoyer dans une épître à M. Patin. Que M. Sainte-Beuve ait raison, je le crois sans peine; je regretterais cependant que M. Quinet n'eût pas écrit ces strophes : elles peignent bien l'ardent poète, et surtout, en cette période de sa vie, elles nous montrent quel sentiment de la liberté individuelle avait succédé à ses premières inspirations panthéistiques. Ce sentiment éclate partout dans ses œuvres de cette époque, dans ses travaux sur l'épopée française, sur l'épopée allemande, sur l'unité des littératures modernes, dans son voyage à Venise, à Florence, à Rome, à Naples, dans ses recherches d'histoire contemporaine, *le Champ de bataille d'Arcole, le Champ de bataille de Waterloo,* bref dans toutes ces fortes études d'histoire, de philosophie, de littérature, de politique, réunies par lui sous le titre d'*Allemagne et Italie.*

Ce livre marque une belle date dans la vie de M. Quinet. C'était en 1839. L'ardent poète s'était dégagé de ses entraves; sa pensée était plus nette, son style plus rapide, il était maître de son inspiration. Écrivain éloquent, libéral, spiritualiste, religieux, il pouvait servir de modèle et de guide aux âmes travaillées, comme il l'était

lui-même, par le besoin de la science et de la foi. Un ministre qui cherchait à relever l'enseignement supérieur venait de créer plusieurs facultés des lettres en province; il chargea M. Quinet d'inaugurer à Lyon la chaire de littérature étrangère. L'auteur d'*Ahasvérus* quitta sa résidence de Heidelberg, où il s'était initié à la philosophie de l'art et à la grande poésie; son devoir désormais était de compléter l'inspiration de l'Allemagne par le cœur et l'esprit français.

Le 10 avril 1839, M. Quinet prit possession de sa chaire en présence d'un auditoire considérable. Le succès fut grand dès les premiers jours. Avant de dessiner rapidement l'histoire littéraire universelle, le professeur s'était dit : « Quelle est l'âme de toute littérature? La pensée religieuse. De la conception de Dieu dépendent toutes les formes de l'art. L'introduction à l'histoire de l'imagination humaine, c'est l'histoire des religions. » Voilà comment M. Edgar Quinet parlait des Védas et de la Bible devant la foule suspendue à ses lèvres.

Ce brillant cours de Lyon est devenu un livre; on le trouvera dans le *Génie des Religions* (1842). M. Quinet accomplissait un des vœux de toute sa vie quand il traçait cette histoire religieuse du monde. Résumant les travaux de la science depuis un demi-siècle, mettant à profit les recherches des voyageurs anglais et l'érudition hardie des Allemands, il suit, de l'Himalaya au Sinaï, la longue enfance du genre humain, et montre comment sa conscience s'est élevée de la théogonie indienne au Dieu de la Bible et de l'Évangile. Le XVIIIe siècle considérait les dogmes comme une invention de la politique; M. Quinet restitue à la religion la place suprême qui lui appartient. Bien loin d'être l'œuvre artificielle d'un législateur humain, la religion, selon lui, est l'intuition spontanée, par conséquent divine, de l'âme collective de l'humanité. Dans toute religion consacrée par la foi d'une race entière, il y a quelque chose de Dieu. N'est-ce pas ce qu'ont proclamé les docteurs les plus orthodoxes, quand ils ont cru reconnaître dans tous les cultes antérieurs à la venue du Messie les débris d'une révélation primitive? Mais le sujet principal de M. Quinet, ce n'est pas tant l'origine que le génie des religions. Une fois que l'enthousiasme religieux a produit le dogme, le dogme règle tout; l'état, la science, la philosophie, les formes diverses de l'art, tout dépend de là, et les grandes révolutions qui agitent le monde politique attestent qu'une révolution analogue est accomplie déjà dans la conscience des hommes. D'après ce résumé de ses principes, on voit tout d'abord à quelle hauteur s'est placé l'écrivain. Ce n'est jamais l'élévation qui manque à M. Quinet, mais trop souvent, dans son extase philosophique, l'œil fasciné par l'éclat

des cimes, il néglige cette étude des détails qui aurait pu rectifier la marche de sa pensée. Que de questions laissées indécises dans ce splendide tableau! Pour n'en citer qu'une seule, on ne sait pas bien, après avoir lu ce livre, quel caractère l'auteur assigne à la religion du Christ. Certes il est impossible de parler de l'Évangile avec plus d'enthousiasme, de mieux montrer combien le christianisme était nécessaire au monde après le long et inutile travail de l'Orient, de peindre plus vivement la lutte victorieuse qu'il soutint contre tous les dieux antiques acharnés à sa perte. D'où venait cependant cette merveilleuse apparition? Sortait-elle de la conscience de l'humanité? La terre avait-elle enfanté le Sauveur, comme elle avait enfanté Bouddha, Ormuzd et Apollon? Si le christianisme, selon la théorie appliquée par l'auteur aux croyances de l'antique Orient, était une manifestation spontanée de la conscience humaine, que devenait la personne du Christ? Et si le Christ avait existé, s'il avait exercé un rôle incontestable, qu'était-ce donc que ce personnage extraordinaire? Un dieu ou un homme? Un dieu fait homme ou un homme fait dieu? Les questions se multiplient et demeurent sans réponse. Dans un savant travail publié ici même (1), un noble esprit trop tôt enlevé à la philosophie religieuse, M. Lèbre, reproche à M. Quinet d'avoir prématurément entrepris cette histoire des religions antiques. « Nous n'avons pas encore, dit-il, de documens assez complets pour apprécier d'une façon vraiment scientifique les différens cultes de l'Inde et de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Perse, et M. Quinet a été amené à confondre sous un même caractère l'extrême variété des théogonies orientales. » L'objection est sérieuse; celle que je propose me paraît plus grave encore : elle ne porte pas sur l'érudition de l'auteur, mais sur le principe même de son livre. En réfutant le docteur Strauss, M. Quinet avait proclamé le rôle personnel et divin de Jésus-Christ; d'où vient qu'il écarte ici cette question? Évidemment le principe d'où il est parti a contrarié sa marche; il n'a osé ni l'abandonner ni le maintenir; le doute qu'il avait combattu chez le docteur de Tubingue est entré dans son âme : de là le vague de ses conclusions.

Je crois, pour ma part, que M. Quinet, fidèle à l'inspiration de son étude sur le docteur Strauss, pouvait affirmer le caractère surhumain du christianisme sans renoncer à son explication des religions antérieures. Quand on étudie ces choses en philosophe et non en théologien, il faut observer les faits du monde moral, comme le naturaliste observe les faits du monde extérieur; or il y a ici des faits d'une nature absolument différente : d'un côté, les religions du

(1) Livraison du 15 avril 1842.

vieil Orient, sorties manifestement de la conscience du genre humain à l'époque de ses créations spontanées; de l'autre, un personnage unique, un personnage dont le rôle individuel ne saurait être contesté, et qui a fait son apparition dans une époque de réflexion et d'analyse, après les travaux de la philosophie hellénique, chez un peuple partagé en d'innombrables sectes. Pour des faits si opposés, une explication commune est impossible. Si M. Quinet s'était moins préoccupé de l'unité de son livre, il n'eût pas laissé une telle lacune dans son tableau. Qu'y a-t-il donc à louer dans cette vaste et incomplète ébauche? Un grand principe et d'admirables fragmens. Ce grand principe, c'est l'importance accordée à la religion, la place suprême qu'elle obtient dans la philosophie de l'histoire. Quant aux fragmens dont je parle, il suffit de rappeler les chapitres sur l'épopée indienne, sur la renaissance des études orientales au XIXe siècle, sur le livre de Job, sur la civilisation hellénique, principalement sur le génie de l'art. Le sentiment du progrès moral, par conséquent de la liberté et de la responsabilité individuelle, proclamé à chaque page de ce livre, éclate surtout comme un hymne dans cette glorification de la beauté. Il y a là de *braves paroles*, comme dit Montaigne; répétons-les. Après avoir montré que l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la poésie, sont les degrés par lesquels il est donné à l'imagination humaine de s'élever jusqu'à l'idéal, l'auteur s'écrie éloquemment : « Mais sont-ce là en effet tous les arts par lesquels on peut gravir vers la beauté? Je crains bien d'avoir omis le premier et le plus important de tous. Les modernes n'y pensent guère dans leurs théories, les anciens n'avaient garde de l'oublier jamais. Et cet art souverain, quel peut-il être, si ce n'est celui de la sagesse, de la justice, de la vertu, ou, pour tout comprendre à la fois, l'art de la vie?... Je ne cacherai pas la moitié de ma pensée; oui, il y a du Phidias dans chacun de nous, parce qu'il y a du Phidias dans toute créature morale. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. Le juste, c'est-à-dire celui qui règle ses actions sur un modèle divin, celui qui sait, quand il le faut, dépouiller la vie mortelle, comme le sculpteur dépouille le marbre, pour atteindre la statue intérieure,... voilà le dernier terme et le comble de la beauté sur terre. Voilà le poème, le tableau, l'harmonie par excellence, car c'est une harmonie vivante, un poème vivant. L'œuvre et l'ouvrier sont intimement unis et confondus; il n'y a rien au-delà, si ce n'est Dieu lui-même. »

On voit quelle élévation religieuse, quel enthousiasme moral animaient la pensée de M. Quinet. Ce spiritualisme viril succédant aux

inspirations un peu confuses de la jeunesse n'était pas une conversion fortuite, mais le développement naturel de son âme. Le philosophe complétait le poète, l'artiste et le penseur se soutenaient l'un l'autre. Quand l'auteur d'*Ahasvérus* et de *Prométhée* écrivait ses études sur l'épopée, le *Génie des Religions*, et surtout la réfutation du docteur Strauss, il était en possession de toutes ses forces. Ce sont là les beaux jours de M. Edgar Quinet, c'est la période la plus complète de sa carrière; j'y trouve l'harmonie vivante dont il parle si bien.

IV.

Pourquoi cette période fut-elle si courte? Après le succès de son cours de Lyon, M. Quinet venait d'être appelé au Collége de France par M. Villemain. C'était le moment où une école funeste transformait la religion en un parti. Au lieu de montrer que le christianisme est l'âme du monde moderne et le principe des progrès durables, des esprits judaïques s'attachaient à l'emprisonner dans le passé. L'état, l'université, la philosophie, la science, toute la société issue de 89 était livrée à l'insulte. Parmi tant d'hommes éminens que poursuivaient les pamphlétaires, M. Quinet, un des premiers, fut en butte aux outrages. Ame religieuse, faite pour la contemplation et l'étude, il était mal préparé au choc de ces passions grossières. Ce fanatisme à froid lui parut odieux. Il devait mépriser l'injure et poursuivre son œuvre; il accepta la lutte et se laissa entraîner hors de ses voies.

Je viens de relire les ouvrages que M. Quinet a publiés sous l'impression de ces luttes : *les Jésuites, l'Ultramontanisme, le Christianisme et la Révolution française, Mes Vacances en Espagne*. Toutes ces discussions ont bien vieilli, c'est là ce qu'il y a de mieux à en dire. *Ahasvérus, Prométhée*, l'*Histoire de la Poésie*, l'étude sur Herder, l'étude sur le docteur Strauss, bien d'autres pages de M. Quinet sont encore pleines de jeunesse et de vie; ses polémiques de 1843 à 1848 ne sont plus aujourd'hui que les fantômes de nos vieilles colères. L'éloquent écrivain a dit quelque part : « Je serais bien malheureux si les violences de mes adversaires avaient réussi à m'ôter l'équilibre qui fait une âme juste, car alors je serais forcé d'avouer qu'ils ont été les plus forts; mais au contraire, comme ils n'ont pas réussi à m'enlever la paix intérieure et le désir de la justice, je suis autorisé à dire que c'est moi qui les ai vaincus. » Eh! sans doute M. Quinet a vaincu ses adversaires, puisqu'à l'outrage et à la calomnie il n'a opposé que la philosophie et l'histoire; j'oserai demander pourtant si une victoire comme celle-là suffisait à un es-

prit de cette valeur. Ne devait-il pas surtout continuer à se vaincre lui-même? Il s'était vaincu dans *Prométhée*, dans l'étude sur *la Vie de Jésus*, dans le chapitre sur le génie de l'art, je veux dire qu'il avait accompli sur lui-même un progrès manifeste, et que sa pensée avait suivi un développement régulier et hardi. Les luttes de 1843 à 1848 ont contrarié cet harmonieux essor. Son âme était toujours généreuse, sa parole éloquente et fière; sa pensée ne planait plus aussi librement sur les hauteurs. Poète ou philosophe, M. Quinet était quelquefois vague et indécis, il ne déclamait pas; orateur révolutionnaire, publiciste démocratique, il a déclamé plus d'une fois. Plus d'une fois aussi il abandonnait ses principes au moment où il en poursuivait l'application. En veut-on un exemple? Un des principes de M. Quinet peut se résumer ainsi : « On ne remplace les vieux systèmes philosophiques et religieux qu'en s'élevant au-dessus d'eux. Soyons plus spiritualistes, plus libéraux, plus tolérans, plus respectueux pour tout ce qui est de l'âme, plus pénétrés de la grandeur de l'homme que les religions auxquelles nous prétendons succéder. C'est le seul moyen de les vaincre. » Voilà une belle pensée; c'est beaucoup de l'avoir conçue, ce n'est rien si on l'applique à faux. La pratique est tout en ces matières où il s'agit de la vie spirituelle. Quel est le système pratique, quel est l'ensemble de lois et de devoirs qui résultent de l'enseignement de l'orateur? Il serait lui-même fort embarrassé de le formuler nettement. Dans ses leçons sur le christianisme et la révolution française, il a beau dire: « L'esprit de la révolution française est de s'identifier avec le principe du christianisme; » on voit trop bien, si l'on va au fond des choses, qu'à ses yeux le christianisme est aboli, et que la révolution le remplace. L'auteur l'avoue assez clairement, lorsque plus loin, essayant de s'arrêter sur la pente de sa pensée, il s'écrie : « Toute grande qu'est la révolution, je ne demande pas que vous en fassiez une idole. » Idole ou non, la révolution est pour lui la loi nouvelle. Or cette confusion de la révolution, c'est-à-dire d'un fait si complexe, d'une crise formidable où toutes les puissances de l'homme sont déchaînées, où le bien et le mal, le crime et l'héroïsme, l'humanité et la bestialité, se heurtent en de monstrueux conflits, cette confusion, dis-je, de la révolution et du christianisme peut-elle être acceptée par une conscience religieuse? Dites que la révolution a réalisé certains principes de l'Évangile, et que tout ce qu'elle a fait de bon et de durable vient de là; dites que le monde moderne, issu de la révolution, si mal consolidé qu'il soit encore, vaut mieux que le monde du moyen âge: voilà des vérités aussi éclatantes que la lumière du soleil; mais ces vérités-là n'intéressent que l'esprit. La religion appartient, comme dit Pascal, à l'ordre de charité; la religion

est, avant toute chose, la direction de la vie intérieure, et quelle est donc, je vous prie, dans ce domaine des lois et des devoirs, la loi supérieure à l'Évangile? M. Michelet s'écriait, il y a vingt-sept ans: « Oh! dites-le-moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel? » Et personne encore n'a répondu à ce cri de son âme. Or, d'après vos prémisses, tant que vous n'aurez pas répondu à la question de M. Michelet, il vous est interdit d'ébranler la loi du Christ. Toute cette discussion manque de précision et de netteté. Ou bien M. Quinet croyait encore que l'Évangile est supérieur à l'esprit de 89, et alors il oubliait son principe quand il essayait de mettre la révolution à la place du christianisme; ou bien, s'il voyait dans la révolution une religion meilleure qui abolissait la religion de Jésus, il était tenu d'annoncer sans détour et de formuler sans phrases cette religion nouvelle.

Une chose me frappe dans ces leçons imprudemment éloquentes. Tandis que l'orateur, enivré de sa parole, croyait avoir établi une entière communauté de pensées entre son auditoire et lui, tandis qu'il se transformait en prêtre et qu'il appelait ses fidèles à une sorte de communion générale, son auditoire ne le comprenait plus. L'union n'était qu'à la surface; au fond, les dissentimens les plus graves séparaient le pasteur et le troupeau. On parlait bien la même langue, seulement chacun l'interprétait à sa guise. Si l'on se fût entendu, ce beau concert serait devenu bien vite un tumulte discordant. Les plus belles paroles de M. Quinet, ce qui venait du fond de son cœur et à quoi il tenait le plus était précisément ce que la masse de l'auditoire n'approuvait pas. Au contraire, ses luttes avec l'église, ses lieux-communs de polémique, en un mot la partie inférieure de son œuvre, voilà ce qui excitait surtout les bravos de l'assemblée. Lisez sa dernière leçon sur l'idéal de la démocratie: quels élans de spiritualisme! quelle condamnation du matérialisme, du socialisme, de toutes les convoitises grossières de nos jours! L'âme patricienne et presque sacerdotale de M. Quinet reparaît ici tout entière. Quant aux auditeurs qui s'enthousiasmaient de parti-pris, ils étaient tout étonnés, en y réfléchissant mieux, d'avoir applaudi un programme si chrétien. Quelques-uns, plus avisés, protestaient par leur silence. On peut lire là-dessus de très curieux détails dans un livre de M. Arnold Ruge, intitulé *Deux Années à Paris*. M. Arnold Ruge était venu à Paris, comme M. Charles Grün, le maître de philosophie de M. Proudhon, pour y étudier le travail souterrain de la démocratie: les leçons de M. Quinet étaient bien loin de répondre à son attente. Plus pénétrant que le jeune public de M. Quinet, plus exercé du moins à la dialectique révolutionnaire, le chef de la gauche hégélienne avait bien senti chez l'orateur ce

que j'appelais tout à l'heure une âme sacerdotale. Il va jusqu'à lui reprocher d'être encore rempli des inspirations du catholicisme (1). C'était le jour où M. Quinet disait si bien : « En dépit de toutes nos forfanteries de princes, après nous être couronnés de myrte, nous ne pouvons, même sur ce trône de l'avenir, nous passer de larmes, de crucifiement, d'immolation, de sainteté morale. Homme, genre humain, grand roi, nouveau parvenu, qui as déjà le vertige, tu ne te délivreras pas du berceau, ni de la mort, ni de la soif de l'invisible, du beau éternel, du vrai, du pur sans tache et sans déclin. » Ces paroles étaient trop belles, on ne devait pas les comprendre. Il se faisait donc une singulière illusion quand il terminait ainsi : « Nous nous connaissons désormais, et nous n'avons plus besoin d'explications mutuelles. » Je crois au contraire que l'auditoire et l'orateur se connaissaient mal. L'assemblée était trop révolutionnaire pour le tribun; le tribun était trop spiritualiste pour l'assemblée.

Le même malentendu s'est reproduit, et d'une façon bien plus sensible encore, après la révolution de février. La plupart des hommes qui entouraient alors M. Quinet étaient incapables de comprendre, encore moins d'approuver, la généreuse inspiration des livres qui demeureront l'honneur de son nom. Il est vanté aujourd'hui par des gens qui ne tiendraient nul compte de ses nobles poèmes; ceux qui l'admiraient en 1840 ont été obligés de se séparer de lui. Je ne serais pas étonné que cette période de 1848 à 1851 ait été pour M. Quinet une période de tristesse. Traversons-la rapidement. Que M. Quinet ait siégé à l'assemblée constituante, à l'assemblée législative, et commandé une légion de la garde nationale de Paris, cela n'ajoute absolument rien à la physionomie morale de *celui qui écrivit le mystère d'Ahasvérus*. A Dieu ne plaise qu'un vrai poète se croie jamais dispensé de prendre part à la vie publique de son pays! Sachons bien seulement que cette participation a lieu sous plusieurs formes; il y a les hommes de pensée comme il y a les hommes d'action. M. Quinet avait pris place dans un bataillon qui n'est pas le sien. Je n'en dirai rien de plus. Je ne parlerai pas davantage de ses brochures politiques, *l'État de Siége, l'Impôt sur le Capital, la Révision*. Signalons seulement une œuvre sérieuse, *les Révolutions d'Italie*, résumé de plusieurs années d'études achevé et publié pendant cette période. L'histoire des vicissitudes de l'Italie depuis les premiers temps du moyen âge est un imbroglio inextricable; M. Quinet a cru trouver le rayon de lumière qui met dans

(1) Voyez *Zwei Jahre in Paris*, von Arnold Ruge, 2 vol.; Leipzig 1846. Tome II, pages 295-303.

leur vrai jour ces faits incohérens. Il montre les traditions de l'empire romain pesant sur l'Italie du moyen âge et la façonnant d'avance à toutes les servitudes. L'histoire de l'Italie moderne est une lutte contre cette servitude, lutte souvent tragique, représentée par une succession de grands hommes en qui tout un peuple souffre et meurt. « Dans aucun pays, dit l'auteur, on ne vit si fréquemment la vie générale s'arrêter, se glacer, la patrie disparaître, et à sa place surgir quelques grands individus qui semblent hériter de l'existence d'un monde détruit. Je montrerai dans le fond de leur cœur le travail continu d'une nation qui se cherche. » L'idée est neuve, hardie, et elle vivifie une érudition très variée. Il y a là sans doute des opinions très contestables, principalement en tout ce qui tient au saint-siége (1); mais les études littéraires, les chapitres sur Dante, Boccace, Pétrarque, Machiavel, Michel-Ange et Raphaël, Arioste et le Tasse, Giordano Bruno, Alfieri, attestent que les diversions politiques n'avaient pas affaibli chez M. Edgar Quinet l'intelligence enthousiaste de la philosophie de l'art.

J'ose dire que les leçons de la vie publique n'ont pas été inutiles à ce rare esprit. Personne n'a plus noblement supporté les tristesses de l'exil. Sa conscience, rendue à elle-même, s'est interrogée avec franchise. De beaux travaux sont sortis de là, la *Fondation de la République des Provinces-Unies*, la *Philosophie de l'Histoire de France*, *les Roumains*, trois grandes pages que les lecteurs de ce recueil n'ont certainement pas oubliées (2). Je signale surtout le drame des *Esclaves*, publié en 1853. Ce drame, une des œuvres les plus intéressantes de M. Edgar Quinet, est une invective terrible contre la démocratie. En parlant tout à l'heure des leçons de M. Quinet sur l'idéal démocratique de la France, leçons qui avaient si fort déplu aux révolutionnaires, j'appelais l'orateur un esprit sacerdotal; ce

(1) M. Quinet croit que la disparition du catholicisme transformerait et relèverait la race romane. Il n'y a qu'un mot à répondre : en admettant même que la race romane fût en danger de mort, comme le pense M. Quinet, le remède qu'il propose serait impuissant. Le catholicisme n'est pas seulement une cause, mais un effet. Ce n'est pas le catholicisme qui a façonné la race romane, c'est la race romane qui, en s'assimilant l'idée chrétienne, en l'organisant d'après les tendances de sa nature, a produit le catholicisme, de même que la race germanique a produit les églises protestantes. La différence des deux races, moins sensible avant le XVIe siècle, existe pourtant au sein même de la chrétienté du moyen âge. Le protestantisme germanique est bien antérieur à Luther, de même que l'esprit catholique est bien antérieur chez la race romane à l'établissement définitif du saint-siége. Des esprits pénétrans, M. Émile Montégut, M. Ernest Renan, ont déjà développé ce point de vue, que l'étude chaque jour plus approfondie du moyen âge confirme d'une manière éclatante. Prêcher à la race romane une révolution religieuse, c'est vouloir qu'elle se transforme en race germanique.

(2) Voyez la *Revue* du 1er, du 15 mai, du 1er juin 1854, du 1er mars 1855, du 15 janvier et 1er mars 1856.

prêtre, ce prêtre irrité éclate enfin, et c'est dans le drame des *Esclaves* qu'il jette l'anathème à son peuple. Il rêvait une démocratie spiritualiste et purifiée comme un temple; le matérialisme avait tout déshonoré : comment un cri de douleur et d'indignation ne serait-il pas sorti de ses lèvres? Voilà le sens de ce Spartacus trahi par ses compagnons. Cette œuvre, qui a passé presque inaperçue, contient des beautés du premier ordre. La dégradation de l'âme par la servitude y est peinte en traits brûlans, et il n'est pas impossible que M. Frédéric Halm se soit inspiré du Gallus de M. Quinet pour peindre le gladiateur de Ravenne. Le rôle de Cynthie, si noble, si poétique, a pu fournir aussi quelques traits à la Thusnelda de l'écrivain allemand.

C'est ainsi que M. Edgar Quinet avait renoué la chaîne de ses meilleures inspirations. Lorsque, dans son étude sur Marnix de Sainte-Aldegonde, il montrait quelles vertus, quelles convictions fortes avaient fondé la république des Provinces-Unies; lorsqu'il recueillait avec tant de piété les traditions des Roumains et provoquait la résurrection d'une noble race; lorsque, dans la *Philosophie de l'Histoire de France,* il réfutait les théories fatalistes qui condamnent la terre des Gaules à une interminable tutelle sous une série de dictatures; enfin lorsqu'il mettait si vivement en scène l'enthousiasme libéral et spiritualiste d'un petit nombre d'âmes et la lâcheté de la multitude, il recommençait cette belle période où ses travaux de philosophe et de poète se développaient harmonieusement. Heureux retour aux choses de la pensée pure! L'artiste reprenait possession de ses domaines. Une seule fois (pourquoi suis-je obligé d'en parler!) les influences funestes l'ont vaincu; il a voulu redevenir homme d'action. Imagination ardente, cœur généreux, M. Quinet a reçu la mission de reproduire en tableaux épiques la vie morale du XIXe siècle; il est fait pour chanter et philosopher sans conclure. Or il a voulu conclure (1), et cette conclusion est un démenti aux travaux de sa vie entière; il a voulu formuler sa suprême pensée, et il s'est calomnié lui-même dans cette formule. Quoi! l'auteur de la réfutation du docteur Strauss ne voit d'autre moyen de salut pour la liberté que l'extirpation du christianisme! Ce sont là les cris du délire; encore une fois, rappelons simplement à M. Quinet le principe qu'il proclamait naguère : quelle loi plus haute avez-vous découverte? Qu'avez-vous trouvé depuis le jour où vous vous adressiez en ces termes, non pas même au christianisme, mais à Rome : « Tu es pour moi l'éternelle madone assise sur tes

(1) Voyez la préface ajoutée aux *Œuvres complètes de Marnix de Sainte-Aldegonde* sous ce titre : *la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle.*

ruines, et pleurant dans ta campagne au pied de la croix du monde... Mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide maremme, et mon désert plus grand que ton désert, depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer? »

Quelle est en définitive l'évolution littéraire de M. Quinet? Après s'être préparé par l'étude et les voyages à son rôle de poète épique du XIXe siècle, l'auteur d'*Ahasvérus* est allé de la poésie à la critique, à la philosophie et à l'histoire, sans renoncer pour cela aux inspirations enthousiastes de sa jeunesse. Le point culminant de sa carrière, c'est celui où, composant son *Prométhée*, il publie ses travaux sur l'épopée grecque, française, allemande, et médite sa réfutation du docteur Strauss. Jusque vers 1840, ce développement s'est accompli en ligne droite avec une régularité harmonieuse; depuis cette date, il y a eu des déviations, puis des retours au vrai, suivis de déviations nouvelles. Le drame des *Esclaves*, la *Philosophie de l'Histoire de France*, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, ont rouvert pour lui une période analogue à celle qu'avaient signalée l'*Histoire de la Poésie* et la *Vie de Jésus*. Poésie et philosophie, critique et histoire, voilà le vrai domaine de M. Quinet. Le champ est assez vaste pour la pensée la plus hardie. Que M. Quinet n'abandonne pas ces régions supérieures. Chaque fois que le poète chez lui a voulu se transformer en publiciste et le philosophe en législateur, on l'a vu déchoir et se perdre. L'auteur de la réfutation du docteur Strauss associé à l'auteur des *Mystères de Paris*, est-ce bien là le maître que nous avons aimé? Nous avons pour lui une ambition plus haute. Soit qu'il se réfugie dans la poésie pure, comme on nous l'annonce, et qu'il se console des tristesses de l'exil par une œuvre d'imagination qui couronnera sa carrière, soit qu'il continue ses études de philosophie et de critique sur le développement de l'esprit humain, le domaine de sa pensée est le christianisme idéal. Qu'il y retourne, il se retrouvera lui-même. Milton, après la chute de ses espérances, brisait sa plume furieuse, et demandait la sérénité à ses contemplations sublimes. M. Edgar Quinet, rentré en possession des idées qui lui ont inspiré ses meilleures pages, pourra s'écrier aussi, comme le grand aveugle : « Salut, sainte lumière! — *Hail, holy light!* »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE

CHATEAU SAINT-ANGE

SOUVENIRS DE JEUNESSE D'UN PRISONNIER POLITIQUE.

« Ceci n'est point un conte, » comme disait Diderot de l'un de ses récits; ce sont des souvenirs très réels de la vie de jeunesse à Rome sous le pontificat de Grégoire XVI, et pour cela même on nous permettra de ne pas nommer le héros de cette histoire. Si, en nous aidant de ses confidences, nous avons pu rassembler les pages qu'on va lire, si nous sommes ainsi autorisé à nous substituer au véritable auteur de cette confession, c'est à lui cependant qu'il convient de laisser la parole.

I.

L'année 184. allait finir, l'hiver venait de commencer. Pendant toute la journée, le temps était resté triste, et le ciel romain n'avait cessé de verser des torrens de pluie. Je rentrai chez moi, *via dell' Orso,* vers minuit, et je trouvai mon ami Giulio déjà couché. Mécontent de moi, mécontent des autres, mécontent de tout ce qui m'entourait, j'étais en proie à un sentiment ou, pour mieux dire, à un pressentiment pénible et mélancolique. J'ouvris, selon mon habitude, quelques livres, et je me mis à les feuilleter machinalement : ma pensée était ailleurs, ou plutôt je ne pensais pas. Alourdi par l'ennui, je le fus bientôt par le sommeil; je me couchai et ne tardai pas à m'endormir. Mon repos ne fut pas de longue durée; je fus tout à coup réveillé par un bruit sourd qui se faisait à la porte de la maison. Je prêtai l'oreille, et je ne fus pas peu étonné de distin-

guer le grincement d'une clé qu'on essayait d'introduire dans la serrure. Je crus à une tentative de vol, je réveillai Giulio en criant : Qui est là? Une voix rauque me répondit : La *forza* (la force, comme on dit en France la justice)!

Loin de me calmer, cette réponse ne fit qu'augmenter mon inquiétude. Je me levai et courus regarder à travers le guichet de la porte. Je vis d'abord un personnage habillé en bourgeois, petit, trapu, de figure sinistre. Je le reconnus : c'était Nardoni, si célèbre depuis dans les fastes de la police romaine. Il était accompagné de deux carabiniers, dont l'un portait une lanterne sourde, et l'autre un trousseau de clés. Nardoni, d'un ton sec, quoique poli, m'adressa la parole : « Nous avons, dit-il, une mission pénible à remplir auprès de vous. Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour que toute résistance de votre part soit inutile. Ouvrez, messieurs, ce n'est pas à votre liberté que nous en voulons; vos personnes seront respectées. » Je compris alors qu'il s'agissait d'une visite domiciliaire.

Giulio avait tout entendu et s'était levé. Après avoir allumé une lampe, il s'était empressé de cacher quelques ouvrages qui faisaient partie de notre modeste bibliothèque. Pour lui en donner le temps, je fis semblant de chercher la clé de la porte, que je prétendis avoir égarée. Les gens de la police commençaient à perdre patience et à faire tapage; il fallut leur ouvrir. Nardoni se dirigea immédiatement vers mon bureau, et les deux carabiniers, suivis de deux autres sbires, se mirent à fureter dans ma garde-robe, dans mes malles, dans nos tiroirs, dans tout meuble où il était possible de recéler quelque objet. On s'empara de tous nos papiers et de toute notre correspondance; quant aux livres, on se borna à saisir les ouvrages défendus à Rome, tels que Botta, Machiavel, Bentham, Jean-Jacques Rousseau, et jusqu'à l'*Histoire de Dix-Ans*, de M. Louis Blanc, que je m'étais procurée depuis très peu de jours. Un livre qui aurait pu me compromettre davantage passa heureusement inaperçu : c'étaient *les Ruines* de Volney; il était tombé derrière la table de nuit et ne fut point découvert.

Quand ils eurent saisi tous ces objets, ainsi qu'une paire de pistolets sur laquelle ils mirent la main, messieurs les inquisiteurs se disposèrent à se retirer. Je protestai contre cette saisie en exhibant une *licence* en règle qui me permettait d'acheter, lire et garder par devers moi tous les livres, même défendus, dont les titres ne se trouvaient pas sur mon permis (1). Nardoni répondit qu'il

(1) Je reproduis à titre de document le libellé de cette licence : « Auctoritate SS^mi D. N. Gregorii P. P. XVI nobis commissâ, liceat N... (si vera sunt exposita), attentis litteris testimonialibus, et quoad vixerit, legere ac retinere, sub custodiâ tamen ne ad

ne faisait qu'obéir à des ordres supérieurs; puis il se retira avec ses acolytes chargés de leur butin.

Quelques jours après, je reçus une lettre de l'avocat fiscal qui m'invitait à me rendre au palais *del governo novo*. Cette invitation ne me surprit point, et je fus exact à m'y rendre. Là, en présence du juge d'instruction, je subis un interrogatoire qui dura quatre heures. Je m'aperçus qu'on avait compulsé et lu attentivement tous mes papiers, toute ma correspondance, et même fouillé mes livres et mes brochures. On me demanda d'interminables explications sur quelques écrits complétement inoffensifs, mais dont la forme étrange devait nécessairement exciter les soupçons d'un inquisiteur politique. Le magistrat paraissait surtout attacher une singulière importance à une satire que j'avais composée contre la célèbre danseuse Cerrito; peut-être y voyait-il un symbole. On passa ensuite aux livres défendus, et, malgré une nouvelle exhibition de mon permis et mes énergiques réclamations, on les garda tous. Enfin, pour épuiser le sujet, on me questionna sur la manière dont j'avais publiquement parlé de certains miracles qui s'étaient produits récemment dans la ville de Rome. On m admonesta sévèrement, et la séance fut levée après une nouvelle réprimande dont la conclusion fut que la police et le gouvernement avaient les yeux ouverts sur moi, ce dont je commençais à être persuadé.

Je croyais tout fini, lorsqu'un beau matin je reçus une lettre marquée du timbre de la police. Un gendarme l'avait apportée. Je l'ouvris en tremblant : on m'y intimait l'ordre de me rendre dans un couvent, pour y rester en retraite pendant sept jours... Sachant qu'une pareille *punition* était très commune à Rome, surtout parmi les jeunes gens du monde, je me soumis sans délai à l'injonction de l'assesseur du gouvernement. Je me retirai à Saint-Eusèbe, où je fis ce qu'on appelle les exercices spirituels selon la règle de saint Ignace. L'on peut juger d'un pareil moyen de conversion par l'effet qu'il produisit sur moi. A ma sortie du couvent, après huit jours d'isolement, de silence, de jeûnes, de prières et de sermons, la société m'apparut comme une institution folle, absurde, inconcevable. J'étais tout étonné de voir les hommes s'occuper encore d'affaires, s'inquiéter de leur famille, chercher à donner satisfaction à leurs sentimens ou à leurs intérêts. Aussi je fus sur le point de rebrousser

aliorum manus perveniant, libros prohibitos de jure civili, canonico, naturali, gentium et mercatorio. Item grammaticos, rhetoricos, poeticos, philosophicos, mathematicos, astronomicos et historicos *profanos*, exceptis operibus Dupuis, Volney, Reghellini, Pigault-Lebrun, Potter, Bentham, J.-A. Dulaure, *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, *Novelle* del Casti, et aliis operibus de obscœnis et contrà religionem ex professo tractantibus. In quorum fidem, etc. »

chemin et de retourner m'ensevelir pour jamais au couvent de Saint-Eusèbe. Je repris cependant mes occupations habituelles; mais une réaction violente suivit ces quelques jours de réclusion claustrale, et je m'abandonnai plus aveuglément que jamais à une vie de plaisir et de dissipation que partageait d'ailleurs toute la jeunesse romaine.

Quel était donc mon crime? Quelles étaient les raisons du gouvernement romain pour soumettre la vie d'un jeune étudiant à une surveillance aussi rigoureuse? Je viens de dire qu'on m'accusait d'avoir publiquement mis en doute certains miracles. Pour comprendre ce que mes propos pouvaient avoir de grave et d'imprudent, il faut se reporter à l'époque où se passe cette histoire. Il y avait alors un singulier contraste, une lutte sourde entre les aspirations libérales d'une partie de la jeunesse romaine et la politique puérilement ombrageuse du gouvernement pontifical. Tout en faisant mes études de droit, je m'étais lié d'une amitié étroite avec quelques jeunes Romagnols au cœur ardent, à l'imagination vive. Nous avions les mêmes goûts en littérature, les mêmes tendances en politique. Pleins de l'orgueil et de la confiance que donnent la santé et la jeunesse, nous faisions notre entrée dans le monde, la tête haute, mécontens du présent, forts de l'avenir. Notre genre de vie était un mélange de pensées généreuses et de dissipation mondaine. On se levait tard, on déjeunait, on faisait une apparition à la *Sapienza* (université), ensuite on allait passer quelques heures au manége ou à la salle d'armes. Nous lisions les journaux ou des ouvrages de philosophie et d'histoire. Le soir, après dîner, on se rendait au théâtre. Après le spectacle, qui finit, comme on le sait, fort tard en Italie, nous soupions au restaurant, et si la nuit était belle, — à Rome, les nuits sont presque toujours magnifiques, — nous courions la ville, nous allions au Forum, et sur les ruines de l'antique cité nous évoquions d'immortels souvenirs. Quelquefois nous nous dirigions vers le Colysée, et là nous nous donnions le curieux et sublime plaisir de grimper sur ces glorieuses murailles avec des torches dont on voyait la lueur rouge successivement paraître et disparaître à travers les décombres, derrière les colonnes brisées, parmi les arcs recouverts d'une mousse séculaire et de plantes parasites qui décorent aujourd'hui ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau, ce que l'univers offre de plus grandiose. D'autres fois nous nous attachions à suivre des troupes d'artistes ambulans qui parcouraient la ville en improvisant des sérénades sous les fenêtres des beautés et des cantatrices en vogue. Nous nous enivrions ainsi d'harmonie, d'amour et de poésie, et nous respirions l'air toujours pur, l'air tiède et embaumé de cette terre, patrie classique des arts, l'éternelle inspiratrice du beau.

Parmi mes amis, il en était un pour lequel j'éprouvais une sympathie particulière. Il se nommait Raphaël. C'était un esprit froid et profond, d'une simplicité spirituelle; il était doué d'une merveilleuse aptitude pour les études positives. Une certaine communauté de bonnes et de mauvaises qualités nous avait attirés l'un vers l'autre. Un autre ami, Giulio, dont j'ai déjà parlé, était avec Raphaël le compagnon inséparable de tous mes plaisirs, le confident obligé de toutes mes pensées. Giulio différait complétement de Raphaël, il était poète et un peu rêveur; il était aussi plus aimant, plus expansif, plus sensible qu'aucun de nous. C'est entre ces deux amis que j'ai passé les heures les plus agréables et les mieux remplies de ma jeunesse. Une fois ou deux par semaine, nous nous réunissions pour lire en commun les nouveautés littéraires qu'on ne pouvait faire venir à Rome qu'à grands frais, et en courant de sérieux dangers. C'est ainsi que nous lûmes les œuvres de Gioberti, l'*Arnaldo da Brescia* de Niccolini, les derniers écrits de Lamennais. Giulio a joué un rôle important sous la dernière république romaine. Raphaël est aujourd'hui l'un des plus célèbres avocats du barreau romain.

A l'époque où nous reportent ces souvenirs, on parlait partout à Rome des miracles opérés à l'arc des *Cenci*, et l'on s'exprimait à ce sujet d'un côté avec beaucoup de réserve et d'hypocrisie, de l'autre avec beaucoup de franchise et de liberté. Je commis l'imprudence au café *Novo* et à la *Sapienza* de donner mon avis d'une façon tout ironique. Mes propos, recueillis par des espions, provoquèrent sur ma conduite et sur mes opinions une enquête mystérieuse, à la suite de laquelle eut lieu la visite domiciliaire opérée par Nardoni. Ces miracles, source de tant d'émotions, n'avaient cependant qu'une cause fort ordinaire en Italie.

Le jour de la Saint-Pierre, le bruit se répandit dans Rome que l'image d'une madone placée dans une niche, près de la place des Juifs et précisément dans la petite rue de l'arc des Cenci, opérait des miracles et y attirait une grande affluence. Un maçon, qui s'y était transporté sur des béquilles, avait entendu une voix mystérieuse qui lui avait dit : *Jette-les!* et tout à coup il s'était redressé, et il avait pu marcher sans difficulté. Un aveugle avait subitement recouvré la vue, et la foule l'avait reconduit processionnellement dans sa maison au bruit des cantiques et à la lueur de mille cierges. Rome entière accourut alors pour adorer la madone. On commença par décorer la niche et le tableau de la Vierge en l'entourant à profusion de fleurs, de vases et de bougies. Vers le quatrième jour, j'y fus moi-même conduit par la curiosité. Il me fut d'abord impossible de rien voir, tant la foule était compacte, tant était vif l'empresse-

ment avec lequel on se repoussait réciproquement pour approcher de la petite chapelle, tant on était désireux de se mettre en évidence, comme s'il se fût agi de faire la cour à un souverain de la terre. Enfin, ayant réussi à me procurer une chaise sur laquelle je montai, de ce poste élevé je pus dominer cette multitude fanatique et librement observer ce qui se passait. Je vis autour de la chapelle un cercle épais et turbulent de boiteux, d'aveugles et d'épileptiques, enfin de malades de toute espèce et de toute condition sociale. Il y avait aussi des enfans et des jeunes filles qui, en criant et en pleurant, demandaient, à grand renfort de gestes et de contorsions, je ne sais quelle grâce. Au milieu de cette cohue, une femme d'une taille athlétique, parfaitement valide, mais tout échevelée, était perchée sur une espèce d'escabeau qui lui servait de trépied. Ainsi placée au-dessus de la foule et lui servant d'interprète et de prêtresse, elle s'écriait de temps en temps, d'une voix rauque et stridente qui sortait d'une bouche affreusement édentée : *Maria santissima, vogliamo la grazia! si vogliamo la grazia! Viva Maria! viva Maria!* Et la multitude en délire lui répondait par le cri mille fois répété de : Vive Marie!

De chaque côté de l'autel improvisé avaient été placées deux tables. Sur l'une étaient déposés les *ex-voto* offerts à la madone, sur l'autre une grande quantité de béquilles et d'instrumens orthopédiques qui avaient appartenu, disait-on, aux personnes miraculeusement guéries. Près d'une autre table se tenait un pénitent avec un registre ouvert pour recevoir les offrandes en argent et pour consigner les noms et qualités des individus qui prétendaient avoir été l'objet d'un miracle. Pour compléter le nombre de ces honorables et pieux fonctionnaires, une vingtaine de jeunes gens aux figures sinistres, portant une boîte de fer-blanc à la main, se faufilaient partout, quêtant pour la madone, rançonnant les crédules, se moquant des *graciés*. Des voleurs de profession de toute espèce se livraient de leur côté sans péril à leur petite industrie. Un groupe se forma autour d'une jeune fille assise sur une borne. Je m'approchai. « Voyez, me dit-on : c'est une femme qui vient de recevoir la grâce. » M'adressant alors à la *graciée*, je lui demandai si en effet elle venait d'être l'objet d'une faveur céleste. « Hélas! oui, monsieur, me répondit-elle d'un ton moitié burlesque, moitié triste. — Mais de quelle maladie étiez-vous atteinte? — Je boitais et j'avais le côté gauche paralysé. — Et maintenant? — Maintenant je suis guérie, quoique j'aie toujours le pied gauche légèrement engourdi. » Je l'attendis à l'épreuve, mais je m'aperçus qu'elle hésitait à se mettre en marche; elle remarqua même mon obstination à ne pas la perdre de vue. Enfin de guerre lasse elle se leva, fit un effort héroïque et commença

à marcher; *incessu patuit*... Un vaisseau battu par la tempête, ballotté en tout sens par des vents contraires, n'eut jamais de soubresauts aussi violens, aussi saccadés, que ceux qui balançaient la malheureuse visionnaire, et cependant les spectateurs de cette scène incroyable couraient après elle en criant au miracle et en la montrant du doigt à tous ceux qui accouraient.

Cette pieuse orgie fut troublée tout à coup par une violente agitation. Des cris perçans se firent entendre; la foule se mit à fuir au milieu d'une confusion inexprimable. Je me réfugiai dans une maison voisine, je montai l'escalier, et de la fenêtre qui donnait sur la rue je découvris la cause de cette panique : l'autel était en feu, un commencement d'incendie s'était déclaré dans la chapelle. C'était probablement le trop grand nombre de bougies allumées qui avaient communiqué le feu aux draperies et aux voiles de gaze dont on avait orné à profusion le tableau de la madone en vogue. Alors une nouvelle scène tout à fait burlesque se déroula sous mes yeux. Deux ou trois cents aveugles (tous les aveugles de Rome et des environs étaient venus demander la *grâce*), agenouillés en cercle autour de l'autel, psalmodiaient d'une voix nasillarde. Ne sachant que penser du bruit, de la confusion, des cris de désespoir qu'ils entendaient autour d'eux, surexcités déjà par l'étrangeté de leur propre situation, ils se levèrent tout à coup, saisis d'une frayeur instinctive, prirent leurs bâtons à deux mains et commencèrent à faire le moulinet. Comment décrire la lutte qui s'engagea entre ces malheureux? L'un tombait en poussant de vrais cris d'aveugle, l'autre voulait fuir, et se heurtait contre le mur ou s'embarrassait dans les chaises. Quelques-uns, atteints par les brandons enflammés qui se détachaient de l'autel, se croyaient au milieu de l'enfer et poussaient des hurlemens diaboliques. La vieille pythonisse qui leur servait d'interprète céleste cherchait vainement à sortir de cette cohue. Atteinte par les bâtons de ses protégés, elle remplaçait ses invocations à la Vierge par les plus affreuses imprécations. Au plus fort de cette mêlée grotesque, la foule s'aperçut enfin que l'incendie ne s'était pas communiqué aux poutres, et la rue se remplit de nouveau. On essaya de séparer les combattans en leur criant que ce n'était rien, qu'il n'y avait là ni diable ni enfer. On eut toutes les peines du monde à leur faire déposer leurs bâtons. La grâce avait agi : aveugles déjà, ils étaient devenus sourds. Le tumulte apaisé, on fit venir des cabarets voisins bon nombre de *mezzi* et de *fogliette*. La peur fit place à la joie la plus bruyante; l'ivresse la plus dégoûtante, les propos les plus obscènes, succédèrent aux prières et aux invocations.

Le gouvernement finit par s'inquiéter de ces scènes populaires,

qui se renouvelaient trop souvent. On prit une décision qui, de la part d'une administration théocratique, exigeait une certaine énergie. Le tableau de la madone fut enlevé pendant la nuit et transféré sans pompe dans l'église la plus proche, *Santa-Maria del Pianto*. Le peuple se porta en foule à cette église; mais tout se passa avec ordre et décence. Plus de cris, plus de gens inspirés, plus de contorsions, plus de miracles. Néanmoins on se disait tout bas que cette translation était un sacrilége, qu'on prétendait faire la loi à la madone, mais qu'elle saurait bien se venger en suspendant ses miracles. Les dévots les plus exaltés continuèrent à fréquenter l'ancienne chapelle. Ils y passaient la nuit. A la place occupée par le tableau de la madone, on avait collé une toute petite image de la Vierge, devant laquelle les croyans persécutés entretenaient une modeste lampe. Je vis moi-même plusieurs individus s'approcher avec respect de l'endroit où avait été suspendu le tableau enlevé, arracher avec des couteaux, avec des clous, avec leurs ongles, quelques fragmens de crépissage, recueillir la poussière qui tombait du mur gratté, et emporter le fruit de ce pieux larcin comme une relique ou plutôt comme une amulette. Il vint un moment où le fanatisme se ralluma tout à coup. Le bruit courait déjà que la petite image faisait aussi des miracles. Le pape fit alors fermer la chapelle de l'arc des Cenci et garder l'entrée par des carabiniers. Ainsi finit la comédie.

Rome a toujours eu une physionomie à part; il faut avoir séjourné longtemps dans cette ville pour en connaître le véritable esprit. Avant le pontificat de Pie IX, il n'était pas rare d'entendre les Romains s'exprimer avec la plus grande liberté sur les matières les plus délicates de la politique et même de la religion. Dans les lieux publics, dans les cafés, dans les réunions de jeunes gens, on discutait les questions les plus épineuses avec une complète indépendance; mais cette liberté, fondée sur une tolérance calculée, était en quelque sorte *négative* et s'arrêtait à l'action. Malheur à celui qui se fût avisé de joindre le fait à la parole, la pratique à la théorie! Le gouvernement usait alors d'une sévérité excessive, cruelle, impitoyable. Une lettre, un article de journal, un abonnement suspect, la possession d'un livre défendu, l'affiliation à une société secrète, devenaient tout à coup des crimes d'état, et étaient recherchés, poursuivis, punis d'une façon draconienne. Encore cette liberté de la parole était-elle limitée à tels ou tels endroits, à telles ou telles époques. A Bologne par exemple, la police était toujours assez tolérante; à Rome, les étrangers, même italiens, étaient moins surveillés; au carnaval, la licence des mœurs couvrait la hardiesse des idées. Les prolétaires de l'Italie centrale sont au reste profondément

démoralisés. Ce n'est pas cependant la *morale* qui leur manque, mais ils la considèrent comme un objet de luxe, hors de leur portée, réservé presque exclusivement aux classes élevées de la société. En voyant la profonde et infranchissable ligne de démarcation qui les sépare du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie opulente, ils ne se croient pas astreints (presque à titre de compensation) à la sévérité des principes qu'ils entendent prêcher dans les églises. Aussi les couches infimes du peuple, comme les *trasteverini*, les *bagarini*, les *minenti*, les *montegiani*, sont-elles naïvement et systématiquement corrompues.

Grégoire XVI, qui occupait alors le trône pontifical, avait passé toute sa vie dans une cellule, et connaissait fort peu le monde. Ses ouvrages théologiques l'avaient d'abord porté au cardinalat, puis l'avaient fait décorer de la pourpre de saint Pierre. Il se trouva tout à coup placé dans un milieu étranger à toutes ses habitudes, et dont il n'avait pas la moindre notion. Mauro Cappellari apporta sur le trône pontifical les bonnes comme les mauvaises qualités du cloître; mais les vertus d'un moine ne sont pas celles d'un pape. La modestie, l'humilité, la parcimonie, l'amour de la retraite et de la solitude, ne conviennent guère aux souverains. Fils d'un marchand de charbon, élevé comme un trappiste, Grégoire XVI resta moine sous la tiare. Le prédécesseur de Pie IX fut donc, comme souverain temporel, un être *sui generis*, sans énergie, sans expérience, méticuleux, pétri de fausses idées en administration, en politique, en commerce, en beaux-arts, et même en science. Tout changement lui faisait peur, toute idée un peu grande l'effrayait. Le bien-être matériel de ses sujets était pour lui une chose tout au moins secondaire, je dirai plus, une superfluité. Tout projet conçu dans cette pensée était à ses yeux une innovation empruntée au carbonarisme, au diable, à l'enfer. Ce n'est pas que sous d'autres rapports il négligeât d'améliorer matériellement le sort de ses sujets : jamais le peuple romain n'eut tant d'hôpitaux, tant de bureaux de bienfaisance; mais ce qui lui manquait, c'étaient des institutions commerciales et industrielles, c'étaient la protection et les encouragemens accordés dans d'autres pays de l'Europe aux arts et métiers. En un mot, les lois de l'économie sociale étaient inconnues à Rome en pratique comme en théorie. Tolérant dans les choses indifférentes ou douteuses, un pareil gouvernement était dur, intraitable, cruel même et presque injuste en politique. C'était le sentiment du devoir qui faisait agir ainsi le pape Grégoire XVI; il se croyait obligé de gouverner les hommes comme il avait gouverné les moines, sans contrôle, sans garanties, avec une infaillibilité suprême. Aussi la sévérité n'était-elle pas chez lui un effet de l'ambition non plus

qu'une question de politique : c'était tout simplement une question de conscience. Il se croyait obligé, dans l'intérêt même de la société, de se conduire ainsi envers tout le monde indistinctement. Les infracteurs vulgaires des lois protectrices de la propriété, de l'honneur et de la vie des citoyens pouvaient encore trouver quelque indulgence auprès de Grégoire XVI; quant à celui qui s'avisait de conspirer contre son administration, sa faute était irrémissible, comme la punition en devenait éternelle. On pouvait avoir subi sa peine, on pouvait avoir donné des signes non équivoques de repentir : tout était inutile; le coupable libéré était toujours regardé comme un être dangereux. Un péché originel d'une nouvelle espèce faisait du pauvre condamné un paria politique incapable pour jamais de réhabilitation.

Un ministre, ancien moine aussi, secondait puissamment dans son œuvre le cénobite couronné : c'était le cardinal Lambruschini. Il s'était trouvé à Paris en 1830 en qualité de nonce apostolique, et il avait assisté aux *glorieuses journées*. Ce spectacle avait produit sur l'âme du diplomate italien une profonde impression, et dès ce moment il voua une haine violente à tout ce qui était libéral, à tout ce qui était français. Il avait pour les affaires une aptitude qui lui valut d'être considéré par l'illustre Rossi comme une des plus fortes têtes politiques de l'époque. Grégoire XVI et son ministre arrivaient à la même conduite par deux sentimens différens. L'un avait la conviction raisonnée que le catholicisme est et doit être l'ennemi systématique de toute liberté; l'autre puisait dans sa frayeur les raisons justificatives de cette opinion. L'un craignait la vengeance de Dieu, l'autre celle du peuple.

Cependant la jeunesse romaine, plongée dans une léthargie obligatoire, pour ainsi dire, perdait le sentiment des nobles instincts, et se laissait fatalement entraîner par les habitudes d'une vie molle et oisive. La galanterie, la bonne chère, le théâtre, absorbaient l'esprit de toute la population. Quant à ceux qui s'occupaient sérieusement, je ne dirai pas de science politique, mais simplement d'art et de littérature, ils étaient fort rares. Le café *Novo*, au *Corso*, était alors le rendez-vous habituel de toute la jeunesse libérale de la capitale. Cette espèce de club était très surveillé; le moindre propos était rapporté à *monsignor* le gouverneur, et lorsque le mot incriminé était sorti de la bouche d'une personne connue pour sa résolution, la police prenait immédiatement ses dispositions pour empêcher d'agir le patriote si prompt à parler. La jeunesse romaine savait d'ailleurs quelle surveillance pesait sur elle, et prenait souvent l'ennemi dans ses propres piéges. Je me rappelle à ce sujet une anecdote assez plaisante. Nous étions un jour réunis en un petit

cercle autour de la même table, causant politique, histoire et littérature dans l'une des vastes salles du café Novo. Nous remarquâmes dans l'embrasure d'une fenêtre une figure suspecte qui nous observait. L'un de nous, garçon d'esprit, dit à voix basse : « Je vais vous en débarrasser! » Il se lève, fait semblant de chercher un journal, tourne à droite, à gauche, et finit en dernier lieu par aller s'asseoir à côté de l'indiscret personnage. « Laissez-moi faire, lui dit-il à l'oreille, je les tiens tous, ces jeunes écervelés; mais l'un de nous est de trop ici, l'on commence à nous remarquer. Laissez-moi seul, je réponds de la situation. » L'honnête *policeman* convaincu s'exécute bravement et bat en retraite. Un hourra d'applaudissemens accueillit après sa sortie la présence d'esprit de notre camarade.

Au milieu d'une existence aussi irrégulière, c'était avec une fougue désordonnée qu'on se livrait aux intrigues amoureuses. Jusque-là je n'avais point aimé; quelques liaisons d'étudiant avaient un instant occupé mon attention sans laisser de traces durables. Dans une maison où je me trouvai par hasard, je rencontrai un jour une jeune fille qui fit sur moi une profonde impression. Je ne dirai pas que j'en devins subitement amoureux, mais à sa vue j'éprouvai une émotion inconnue, et mon cœur tressaillit violemment. J'ignorais le nom, la famille et la condition de cette jeune fille. Plusieurs jours se passèrent, pendant lesquels sa pensée occupa de plus en plus mon esprit. J'en vins bientôt à souffrir de ne pas la voir. Un dimanche, à l'église (à Rome, les amours naissent presque toujours à l'église), je crus la reconnaître. Je m'approchai. C'était elle en effet. Accompagnée de sa mère, elle assistait aux offices avec une modestie qui me toucha. Oubliant tout ce qui m'entourait, je m'abandonnais à une muette contemplation, quand tout à coup elle leva la tête. Nos yeux se rencontrèrent, son regard m'enivra; j'aimais.

Il s'agissait maintenant de la connaître et de me faire connaître d'elle. L'église où je venais de la rencontrer était un couvent de religieuses, Saint-Sylvestre *in Capite*. Aussi fus-je très contrarié lorsque, me préparant à les suivre, je vis entrer au parloir les deux personnes auxquelles je m'intéressais si vivement. J'attendis en vain jusqu'au soir à la porte de l'église : il me fallut partir sans les avoir revues, et je rentrai chez moi dans un état déplorable de colère et de tristesse. Pendant quelques semaines, je tâchai d'étourdir mon chagrin au milieu des plaisirs et des joies du monde : ce fut en vain. L'image de celle que j'aimais me poursuivait partout. Je me mis à sa recherche. J'errais au hasard dans les rues, dans les promenades de Rome; j'assistais à toutes les réunions publiques; j'allais au théâtre, au cirque; je ne manquais pas surtout de me rendre tous les dimanches à l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*.

Un dimanche de printemps, par une magnifique journée, après avoir exploré en tout sens le mont *Pincio*, la plus belle promenade de Rome et peut-être du monde entier, je rentrais à la ville fatigué, mécontent, ennuyé. Je passai par la place du Triton, et après avoir tourné à droite, au carrefour des Quatre-Fontaines, je me dirigeai vers le Quirinal. Le luxe des promeneurs et des équipages, les élégantes toilettes des femmes n'attiraient nullement mon attention. Il faisait encore jour; mais le soleil, tout étincelant, allait bientôt cacher ses rayons d'or derrière les pins et les cyprès du mont *Mario*. Ne sachant où diriger mes pas, j'entrai, poussé par une voix intérieure, dans l'église des *Sacramentate*, qui forme le coin de la place du *Monte-Cavallo*. En face s'élèvent le palais du pape et les deux magnifiques statues monumentales qui représentent, l'une Castor, l'autre Pollux, domptant leurs chevaux. L'église, faiblement éclairée, était entièrement tendue de draperies. Des chants qui avaient quelque chose de céleste et de profondément attendrissant s'élevaient derrière la grille en fer qui se trouve des deux côtés du maître-autel. C'étaient les voix des adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement, religieuses qui ont pour règle de tenir continuellement exposé à la vénération des fidèles le symbole le plus élevé de la religion catholique. Je m'approchai de l'endroit d'où partaient ces chants vraiment angéliques, et là, au milieu de la foule, je m'agenouillai, adressant à Dieu la plus ardente prière que j'aie jamais faite. D'abondantes larmes inondaient mes joues; quelque chose d'inspiré partait de mon cœur et passait par mes lèvres. Je priai Dieu d'avoir pitié de ma douleur, de me faire connaître sa volonté, de me donner la force de surmonter l'espèce de prostration où je me trouvais. Au même moment, je vis une feuille blanche voltiger dans l'air et effleurer en tombant le prie-Dieu près duquel je me tenais. C'était une petite image qui venait de se détacher du livre de prières d'une dame élégamment mise qui s'était placée à côté de moi, mais de manière à me tourner le dos. Je m'empressai de ramasser l'image et de la rendre à cette dame, qui se retourna pour la réclamer. C'était la jeune fille que je cherchais depuis si longtemps.

Elle me reconnut, ou, pour mieux dire, nous nous reconnûmes. Je fus sur le point de retirer la main et de garder la précieuse petite gravure qui avait été la cause d'une si extraordinaire rencontre; mais ma jolie voisine sembla étonnée de ma réticence, et je m'exécutai courageusement. La sainteté du lieu, la solennité du moment, m'émurent; je maîtrisai mon émotion et fis semblant de continuer ma prière. Ce contact, quoique indirect, avec celle que j'aimais me réveilla comme d'un profond sommeil; je me levai et je me reti-

rai au fond de l'église. Là j'attendis, sans me faire remarquer, que la jeune fille se décidât à rentrer en ville. Je n'attendis pas longtemps. Après le salut, je vis défiler devant moi la foule qui encombrait l'église, et je reconnus la jeune fille, accompagnée de sa mère. J'ignore si elle s'aperçut de nouveau de ma présence, car j'étais caché dans l'ombre d'un pilier; mais avec l'instinct de la femme elle se retourna sous prétexte de faire sa génuflexion, et je la vis parcourir d'un dernier regard l'intérieur de l'église.

Je pus la suivre cette fois jusqu'à sa demeure. C'était une maison d'assez belle apparence, rue de la Croix, entre la place d'Espagne et la place Saint-Charles, tout près du *Corso*. Dès lors je ne me donnai pas un instant de repos que je n'eusse découvert le nom et la condition de la famille qui habitait rue de la Croix. Grâce à quelques pièces d'or, infaillible talisman à Rome, je sus bientôt tout ce que je désirais savoir. Séraphine était la fille d'un officier français qui, lors du passage de l'armée républicaine en Italie, était resté en garnison à Rome, et avait été aide-de-camp du général Championnet, puis du général corse Cervoni. Cet officier vit la mère de Séraphine et en devint éperdûment amoureux; mais sa demande en mariage fut rejetée, car la jeune fille appartenait à une famille riche et d'une noblesse illustre, tandis qu'il n'avait d'autre fortune que son épée, d'autre noblesse que celle du cœur. Cependant l'amour de l'officier français, partagé par la jeune fille italienne, finit par triompher de ces difficultés. Les chances de la guerre obligèrent l'heureux époux à quitter l'Italie centrale pour suivre son drapeau. Tour à tour accompagné par sa femme et abandonné par elle quand les besoins du service l'exigeaient, le commandant C..... fut enfin rejoint en Espagne par Victorine-Clélie. Quelques mois après, elle le rendit père d'une fille qui reçut le nom de Séraphine. A la chute de l'empire, l'ancien aide-de-camp, devenu lieutenant-colonel, quitta l'armée et vint habiter Rome avec sa femme; mais leur bonheur domestique ne fut pas de longue durée, car il mourut bientôt des suites d'une maladie qu'il avait gagnée au service.

Séraphine, Espagnole de naissance, fille d'un père français et d'une mère romaine, possédait en elle quelque chose de ces trois natures. Douée d'une imagination ardente comme une méridionale, fière et jalouse de son nom et de sa vertu comme la fille d'un noble de Castille, elle avait en même temps, et presque à son insu, un grain imperceptible de coquetterie française. Elle avait habité quelques années la France, et elle en connaissait parfaitement les goûts, les usages, les défauts, la langue surtout, qu'elle parlait comme une Parisienne, tandis qu'elle prononçait l'italien avec la douceur, la facilité et la suave harmonie d'une Siennoise. A force de constance

et d'ingénieux stratagèmes, je parvins d'abord à la voir de près et à échanger quelques paroles avec elle. Enfin, grâce à l'intervention de son frère, artiste distingué et l'un des meilleurs élèves du célèbre sculpteur danois Thorwaldsen, je fus admis dans la maison. On comprend qu'ainsi agréé par la famille, j'avais dû faire connaître mes intentions, et que par conséquent mon amour était partagé.

Cependant l'exaltation de mes idées politiques se ressentit de l'exaltation de mon amour. Je commis une foule d'imprudences qui me signalèrent de plus en plus aux yeux de la police. Entraîné par mes amis, je continuai à fréquenter assidûment les théâtres. J'assistai ainsi aux débuts de Mme Ristori, dont la renommée ne devait traverser les Alpes que beaucoup plus tard. Je ne manquais jamais de prendre part à une solennité musicale ou dramatique. Un soir je me rendis, en compagnie de mes inséparables camarades d'étude et de plaisir, au théâtre Valle, où Fabri devait déclamer quelques poésies classiques, entre autres le chant de Dante sur le comte Ugolin. Tout le parterre lui prêtait la plus grande attention, bien que chacun sût par cœur les vers que Fabri récitait. Quand l'artiste arriva au passage où il est question de l'archevêque Roger, que l'immortel gibelin a voué aux peines éternelles de l'enfer, je m'aperçus que la censure avait supprimé le mot *arcivescovo* (archevêque) dans ce vers :

E questi è l'arcivescovo Ruggeri,

et que l'on disait à la scène :

E questi è l'Ubaldin (1) Ruggeri.

Irrité d'une pareille mutilation et d'une profanation qui me paraissait vraiment sacrilége, je me levai, et de ma stalle je criai à l'acteur de toute la force de mes poumons :

E questi è l'arcivescovo Ruggeri!

J'appuyai à dessein sur le mot *arcivescovo*. Tout le parterre alors se leva et applaudit avec frénésie à mon audace, en répétant le vers de Dante dans sa véritable leçon. Le scandale fut au comble. Pendant qu'on me faisait une espèce d'ovation et que la représentation était suspendue, la police intervint. Je fus arrêté, mais on me relâcha immédiatement après m'avoir demandé mes nom et prénoms.

Je me rendis sans tarder chez Séraphine. Elle avait déjà entendu parler de mon équipée, et m'accueillit toute tremblante. Elle désapprouva hautement ma conduite et me supplia, les larmes aux

(1) Ubaldini était le nom de famille de l'archevêque.

yeux, d'être à l'avenir plus prudent. Je le lui promis, sans savoir si j'aurais la force de lui tenir parole. Contrairement à mes appréhensions, la justice ne me rechercha point. Une pareille conduite s'accordait parfaitement avec un système alors adopté, qui consistait à allonger la bride autant que possible aux jeunes gens qui se mêlaient de politique, afin que, enhardis par une impunité qui ressemblait à une certaine liberté, ils ne craignissent pas de se compromettre de plus en plus de manière à donner aux inquisiteurs la certitude de les frapper plus sûrement.

Cet incident, qui avait sa cause dans les susceptibilités de la censure romaine, m'engage à dire un mot de la surveillance exercée par le gouvernement clérical sur les productions de l'esprit. La liberté de la presse n'existe pas à Rome, on le sait, et si par malheur on a besoin de recourir à la publicité, il n'est sorte de vexations et de difficultés qu'il faille braver pour obtenir de l'autorité un malheureux *imprimatur*. Les ouvrages, même les plus inoffensifs, dont on permet d'ailleurs la circulation et l'impression dans les autres villes des États-Romains, sont impitoyablement refusés par la censure, si on demande à les faire paraître avec la date de Rome. Aussi n'est-il pas rare de voir des articles publiés *avec approbation* à Bologne, à Ferrare, à Ancône, à Ravenne, et qu'on veut ensuite reproduire à Rome, être encore assujettis à une nouvelle *castration* (c'est le mot employé), de telle sorte qu'on trouve dans le même gouvernement deux poids et deux mesures, une censure de la censure. La surveillance exercée sur le théâtre est encore plus sévère. L'impression même de la partie musicale est soumise à la censure, et pour faire jouer un simple *libretto* d'opéra, il faut subir trois contrôles, deux ensuite pour le faire imprimer, en tout cinq contrôles successifs. Malgré ces rigueurs, la circulation et le commerce des livres défendus se continuent à Rome sur une assez grande échelle. La police ferme les yeux sur les ouvrages importés du dehors, surtout lorsqu'ils sont écrits dans une langue étrangère. Il n'est pas rare de voir vendre aux enchères publiques, et toujours sous la surveillance du gouvernement, les ouvrages les plus antireligieux et les plus obscènes. Cette apparente contradiction s'explique; le gouvernement ne pourrait empêcher qu'avec d'immenses difficultés l'introduction des livres étrangers. Quant à la censure, dont il se sert si bien à l'intérieur, elle ne se comprend pas moins : un livre publié dans la capitale du catholicisme, avec l'approbation du souverain ecclésiastique ou de son représentant, est à quelques égards une publication officielle. Or tout ce qui émane d'une institution qui a pour devise : « Hors de moi point de salut, hors de moi point de vérité, » doit être irréprochable.

Après l'incident du théâtre Valle, je fus plus prudent et plus réservé; mais ma sagesse fut de courte durée. Trop faible pour résister aux séductions de mes amis, trop amoureux pour m'occuper d'études sérieuses, je retombai dans mes premières folies. Un jeune étudiant corse nous apprit *la Marseillaise* (la connaissance de la langue française est générale en Italie parmi la jeunesse des écoles), et presque tous les soirs, après le spectacle, nous commettions l'étourderie d'aller la chanter en chœur sous les fenêtres des cardinaux. Soit qu'on ne nous eût pas entendus, soit qu'on ne nous eût pas compris, notre bravade, quoique répétée, passa d'abord inaperçue.

Mon mariage avec Séraphine devait se célébrer aussitôt que j'aurais terminé mes études et que j'aurais été reçu avocat. Étudiant de quatrième année (à Rome, on n'est admis au barreau qu'après avoir été reçu docteur), je touchais à l'époque fixée pour mes examens. Je me mis résolûment au travail, et, grâce à des conférences que nous avions organisées entre jeunes étudians, je fus bientôt en mesure d'affronter la redoutable épreuve. Mon ami Raphaël m'aida puissamment de ses conseils et de ses lumières; bref, je fus reçu docteur *in utroque jure*. Mes désirs allaient donc se réaliser, et l'idée d'unir mon sort à celui de Séraphine me rendait fou de bonheur. On commença les préparatifs des fiançailles. Séraphine voulut se recueillir et me défendit d'aller la voir pendant quelques jours; bien qu'exempte de bigotisme, elle voulait puiser dans la religion la force et les vertus nécessaires à son changement d'état. Cette séparation momentanée, à laquelle je me prêtai un peu à regret, devait malheureusement se prolonger au-delà de toutes nos prévisions.

Pendant que Séraphine s'était retirée au couvent de Saint-Sylvestre *in Capite*, chez une de ses parentes, un soir, en rentrant chez moi, je fus arrêté dans le corridor de ma maison par deux sbires déguisés qui, à la lueur d'une lanterne sourde, me donnèrent à lire un ordre de l'assesseur du gouvernement. Cet ordre leur enjoignait de s'emparer de ma personne et de me déposer à la prison du palais *Madame*. Plusieurs autres agens survinrent et m'entourèrent de manière à rendre toute résistance impossible. Une sueur froide vint baigner mon front, une pensée violente et terrible m'étreignit le cœur; en un moment, je vis passer devant mes yeux toute l'amertume, tous les regrets, toutes les douloureuses péripéties que me réservait un avenir fatalement inévitable. Je tâchai cependant de rester calme. Suivi par mes deux sbires, je me dirigeai vers la place de Saint-Apollinaire, je traversai le cirque *agonal*, et en deux minutes je me rendis au palais du gouvernement. J'y étais attendu, car je fus reçu par d'autres agens supérieurs qui me conduisirent dans une petite cel-

lule donnant sur la seconde cour du palais et presque en face de l'hôtel de l'ambassade russe. J'y trouvai un lit de camp, une table, deux chaises et l'*Imitation de Jésus-Christ*. On me demanda si j'avais besoin de quelque chose; sur ma réponse négative, on ferma la porte et on me laissa seul avec moi-même, c'est-à-dire seul avec les tourmens et les tristes fantômes qui tiennent surtout compagnie à un pauvre prisonnier la première nuit de sa détention.

II.

Mes amis, ma famille et Séraphine restèrent une semaine sans entendre parler de moi, à ce point qu'on commençait à pleurer ma mort. Le gouvernement se décida enfin à rompre le silence et à avouer ma détention pour cause politique. Je languis environ vingt jours dans cette espèce de cachot où l'on m'avait jeté d'abord. Il n'est pas de tortures comparables à celles que j'endurai au palais Madame : mal nourri, mal couché, sans feu au cœur de l'hiver, sans lumière la nuit, sans livres, j'étais en outre mis au secret le plus absolu; mais la douleur physique n'était rien en comparaison de la douleur morale. Je me reprochais amèrement les imprudences qui m'avaient conduit là; je maudissais le passé, je redoutais l'avenir :

Præteritique memor flebam, metuensque futuri.

Après plusieurs mois d'attente, mon procès commença. Tout le monde sait qu'à Rome les instructions durent un temps infini; mais comme dans la prévention qui pesait sur moi (affiliation à une société secrète) j'avouais tout, sauf le nom de mes complices, et que je reconnaissais avoir appartenu à *la Jeune-Italie*, mon affaire marcha assez vite. Il me fallut subir néanmoins d'interminables interrogatoires. Le juge d'instruction (*giudice processante*) était un homme de cinquante à soixante ans, d'une stature et d'une corpulence assez développées. Il portait un costume qui tenait le milieu entre celui du prêtre et celui du maître d'école; cependant je ne pourrais le décrire au complet, n'ayant jamais vu l'individu qui en était affublé qu'assis *pro tribunali* et caché derrière un énorme pupitre. Sa tête seule était tout à fait en évidence, et avec raison, car c'était le morceau vraiment *capital* de sa digne personne. Sa physionomie assez replète, mais allongée, se terminait brusquement en un menton très pointu; les mâchoires étaient taillées à angles vifs, les pommettes saillantes, le nez illustré d'une magnifique verrue; tout le reste du visage, à la fois rouge et vert, bilieux et sanguin, décelait un caractère très porté à l'irritation. Une perruque rouge dansait sur son crâne dénudé, luisant, raboteux. La surprise redoublait lorsque l'honnête

magistrat ouvrait sa grande bouche édentée pour interroger le prévenu. Ses énormes mâchoires, fonctionnant comme si elles eussent appartenu à un squelette ou à un automate, semblaient mues par des ressorts. Sa voix avait de plus l'art de parcourir, en prononçant un seul mot, tous les tons de l'échelle musicale. Il commençait en fausset et finissait en serpent de cathédrale. Tel était l'être à la fois étrange et comique auquel j'avais périodiquement affaire deux fois par semaine, et comme je ne pouvais m'empêcher de sourire aux interpellations absurdes qu'il m'adressait, souvent mon inquisiteur devenait plus terrible et plus acharné dans ses poursuites, et plusieurs fois même il fit constater dans ses informes procès-verbaux mes ricanemens séditieux. Pendant toute la durée de la procédure, je fus rigoureusement tenu au secret, mais il m'était permis de correspondre avec mes amis et avec ma famille; seulement mes lettres passaient sous les yeux du gouverneur. La pensée de Séraphine me tuait, et j'étais en même temps heureux et désolé d'apprendre qu'elle était inébranlablement résolue à me rester fidèle. Ce sacrifice me plongeait dans une sorte de désespoir mêlé d'admiration qui ne manquait pas de charme.

Ma condamnation, une condamnation terrible, me fut signifiée, et j'en demeurai comme foudroyé. Dix années de réclusion dans une forteresse! C'était pour moi la mort précédée d'un long martyre. Toute ma famille fut consternée; Séraphine tomba malade et faillit mourir. Une crainte affreuse me tourmentait, c'était d'être enfermé loin de Rome, dans le château d'Ancône ou de Civita-Castellana. Je suppliai, je pétitionnai, mes amis firent intervenir des personnages puissans; enfin j'obtins comme une très grande faveur l'autorisation de subir ma peine à Rome même et dans le château Saint-Ange.

Le château Saint-Ange est situé sur la rive gauche du Tibre, devant l'un des plus beaux ponts en marbre de la ville. On sait qu'il fut élevé en l'honneur d'Adrien, et qu'il lui servit de tombeau; aussi l'appelle-t-on encore le Môle d'Adrien (*Moles Adriana*). L'édifice avait la forme d'une pyramide ronde; il était entouré d'un immense pourtour composé de colonnes et de statues qui se succédaient alternativement. Le sommet était surmonté par une énorme pomme de pin en bronze que l'on conserve aujourd'hui au musée du Vatican, et dans laquelle, dit-on, étaient renfermées les cendres d'Adrien. Au moyen âge, les papes changèrent peu à peu la disposition de ce mausolée. On le dépouilla de ses colonnes, on prit le bronze de ses chapiteaux pour en faire des canons. Quant aux statues, les Romains s'en étaient servis, lors du siége d'Alaric, comme de projectiles contre les Barbares. Après l'invention de la poudre, on compléta les fortifications du Môle d'Adrien. Des remparts furent élevés et garnis de leurs pièces, des

fossés creusés, des ponts-levis établis; la plaine adjacente qui s'étend à l'ouest, derrière la forteresse, fut entourée d'une ceinture continue. Le nom de plusieurs papes est attaché aux souvenirs du château Saint-Ange. Jean II y fut enfermé, et il y mourut; Benoît VI y fut étranglé, Jean XIV y mourut de faim; Grégoire VII s'y réfugia, poursuivi et assiégé par Henri IV; Alexandre VI y chercha son salut; enfin Clément VII s'y cacha lors du sac du connétable de Bourbon, et il s'en échappa à l'aide d'un déguisement que lui fournit Benvenuto Cellini. D'autres personnages ont donné une importance historique à ce sombre château. Crescence, le prédécesseur de Rienzi, y fut pendu; Arnaud de Brescia y fut emprisonné; César Borgia y subit une longue détention; Charles de Bourbon fut tué devant ses murs par un coup de fusil parti du clocher de San-Spirito; Christine, reine de Suède, y braqua ses canons contre la *villa Medici*, aujourd'hui l'*Académie française des beaux-arts;* Michel-Ange y tira le premier feu d'artifice connu; enfin il a servi de prison au célèbre Cagliostro. Un corridor secret, œuvre des Borgia, réunit le château Saint-Ange aux appartemens du souverain pontife, qui sont situés au Vatican.

Au commencement du printemps, je fus transféré à ma nouvelle prison, dans cet ancien tombeau qui devait à son tour enterrer dix années de mon existence; j'avais à peine vingt-cinq ans! Je demandai en y entrant la permission d'écrire à ma famille, à mes amis, à celle surtout dont j'étais séparé d'une manière si cruelle. Le *castellano,* le gouverneur du château, m'accorda cette permission à la condition que ma correspondance serait soumise à son contrôle. J'acceptai, et je commençai à écrire d'interminables lettres à tout le monde. Installé d'abord dans une cellule humide et triste, on me donna bientôt une chambre plus convenable. Les amis de ma famille m'avaient déjà fait recommander au gouverneur et aux principaux employés de l'établissement (1). Ma jeunesse, ma position, la douceur de mes manières, ne manquèrent pas d'ailleurs de m'attirer la sympathie de tous. Je me hâte de le dire, ma détention au château Saint-Ange n'avait rien de commun avec les horreurs du Spielberg, que tout le monde connaît d'après les révélations de Silvio Pellico. J'étais traité avec quelques égards, souvent avec une certaine bienveillance. Au bout de quelques mois, je commençai à m'habituer à mon nouveau genre de vie. J'avais réglé mes occupations : la lecture, l'étude, la promenade, ma correspondance, quelquefois les entretiens avec mes co-détenus, remplissaient les heures de la jour-

(1) La population du château Saint-Ange peut s'élever à deux mille personnes; outre les condamnés de toute catégorie, le gouverneur, plusieurs employés civils et une assez nombreuse garnison résident dans cette forteresse.

née. La promenade surtout avait pour moi des charmes tout particuliers, grâce au magnifique panorama qui se déroule devant le château Saint-Ange. Du sommet, où se trouve une espèce de plate-forme, on découvre toute la ville, coupée en deux par le Tibre : à droite, le Vatican; en face et à gauche, le Colysée, le Panthéon, le Capitole; enfin, derrière la ville, toute la campagne romaine, Tivoli, Frascati, les Apennins, et ces mille paysages si artistement perchés sur la cime ou si coquettement nichés dans les flancs des collines suburbaines. Les jours de grandes solennités religieuses, j'échangeais volontiers ma chambre contre une des cellules pratiquées tout au sommet de la forteresse, près d'une chapelle appelée du nom significatif de *Sanctus-Michael inter nubes*. J'étais là comme le démon sous les pieds de l'ange. Je ne me lassais pas de contempler la foule bigarrée qui se pressait sous les murs du château, et j'éprouvais une sorte de joie mélancolique à comparer ce mouvement lointain avec le calme profond de ma retraite aérienne.

Malgré ces momens de distractions, j'étais accablé par l'ennui et le désespoir. Je ne pouvais me consoler d'être séparé de Séraphine; je ne savais à quel expédient recourir pour la voir. Voici ce qui fut imaginé. J'avais à Rome une tante dont la fille était à peu près de la taille de Séraphine. Mon père, s'autorisant de leur titre de parentes, demanda à venir me voir avec elles, ce qui lui fut accordé non sans beaucoup de difficultés. Néanmoins plusieurs visites semblables se succédèrent, et, grâce à quelques protections, ma tante et ma cousine obtinrent d'avoir une entrevue avec moi tous les quinze jours. On devine le reste : Séraphine remplaça ma cousine, et de la sorte deux fois par mois je pouvais passer quelques instans en compagnie de ma tante et de ma fiancée. Peu à peu les employés du château s'habituèrent à la présence de ces deux femmes. Le gouverneur m'accorda même la permission de me faire accompagner par elles à la chapelle du château, où elles eurent des places réservées. Notre mutuelle passion redoubla d'ardeur; mais, malgré la violence de mon enivrement, nos entretiens restèrent toujours chastes. Une fois seulement, profitant de l'absence momentanée de ma tante, j'embrassai Séraphine avant qu'elle pût s'y opposer. Le lendemain, je reçus d'elle une lettre où elle me disait : « Charles, tu as voulu être vainqueur! tu as poussé avec violence tes lèvres contre mes lèvres; tu as abusé de ta force et de ma faiblesse... Maintenant, si par malheur je ne devais pas être à toi, si le destin nous séparait encore et pour jamais, tu m'aurais tuée toi-même, tu m'aurais livrée vivante à la mort. Ta haine alors aurait mieux valu pour moi que ton amour! » A partir de ce moment, je ne me permis plus avec Séraphine la moindre familiarité. En attendant,

notre jeunesse se passait; mais si je tombais parfois dans l'abattement, il n'en était pas de même de ma courageuse fiancée. Sa résolution grandissait avec les obstacles. Tout ce qu'elle fit pour obtenir mon élargissement ne saurait se raconter. Forte de sa vertu et de la sainteté de sa cause, malgré l'opposition même de plusieurs de ses parens, elle osa se présenter devant mes juges, devant le gouverneur et les autorités de Rome. Elle se jeta aux pieds du cardinal secrétaire d'état, voulant à tout prix obtenir une grâce pour laquelle j'avais déclaré que je ne ferais jamais la moindre démarche. Partout où elle se présentait, sa jeunesse et sa beauté attiraient l'attention; son nom, une fois prononcé, lui conciliait le respect et l'estime des personnes auxquelles elle s'adressait. Elle n'obtint pourtant que quelques promesses insignifiantes qui n'eurent aucun effet. Elle voulut alors arriver directement au pape et obtenir une audience de lui; mais sa demande fut rejetée. Trois années se passèrent ainsi en inutiles efforts que Séraphine me cacha pour ne pas me décourager.

J'avais pour voisin de cellule le faussaire le plus habile qui peut-être ait jamais existé. Homme instruit, intelligent, laborieux et patient, Alberti avait toutes les bonnes qualités de sa mauvaise profession. Depuis longues années qu'il faisait le métier de faussaire, il avait réalisé des sommes considérables au moyen de prétendus manuscrits rares qu'il vendait surtout aux étrangers. Il avait étudié dans les bibliothèques publiques et dans les *fac-simile* les différens genres d'écriture propres aux grands hommes de la littérature italienne, notamment Dante, Pétrarque, le Tasse, et lorsqu'il était arrivé à posséder parfaitement la physionomie particulière que présentent les autographes de ces grands écrivains, il s'appliquait à les transcrire, et les donnait ensuite comme des copies faites par eux-mêmes, puis retrouvées par lui dans une vente aux enchères ou chez un bouquiniste. Cette première tentative, couronnée de succès, encouragea Alberti. Il alla plus loin; il voulut imiter le style de quelques auteurs célèbres, surtout de Pétrarque et du Tasse. Dans cette pensée, il se procura les anciennes éditions de quelques classiques latins, et il y ajouta des notes marginales qu'il donna comme écrites de la main même de Pétrarque. Il parvint aussi, à force d'étude et grâce à une incontestable capacité, à contrefaire parfaitement la prose du Tasse. Ce n'était pas seulement la forme qu'il avait réussi à imiter, c'étaient les sentimens, les pensées, les fautes, et jusqu'à certains néologismes qu'il avait admirablement saisis. Il inventa de la sorte toute une correspondance amoureuse entre Éléonore d'Este et son malheureux adorateur. Il composa en outre des sonnets et des poésies, entre autres une ode au fameux bandit Sciarra, qui avait sauvé la vie au Tasse. L'habile faussaire

parvint, à l'aide de ces manuscrits apocryphes, à tromper les savans les plus distingués de l'Italie. Il fut enfin compromis par un malheureux Silius Italicus, écrit à la main, qu'il avait donné comme ayant appartenu à Pétrarque, et comme portant des notes marginales du poète. L'idée de ce faux était très ingénieuse. On sait que Pétrarque a traité dans son beau poème latin *De Africa* des deux premières guerres puniques, et que Silius Italicus a de son côté chanté la deuxième guerre de Carthage. Or, en partant d'un pareil fait, on pouvait aisément présumer que le poète italien avait commenté, sinon copié, celui qui avant lui avait traité le même sujet. Ce calcul n'eût pas manqué de réussir, s'il n'eût renfermé une erreur de quelques années. En effet, le poète espagnol ne fut retrouvé que quelque temps après la mort de Pétrarque, en 1414, par Poggio Bracciolini; donc il n'avait pu être illustré de notes par son prétendu commentateur. La fraude fut découverte, et le procès d'Alberti aboutit, comme le mien, à dix années de réclusion.

Alberti était un homme d'un commerce très agréable. Sa conversation variée, ses manières distinguées, son imagination très vive, son caractère prévenant, me furent d'un grand secours. L'imitation était chez lui passée à l'état d'idée fixe, et elle se traduisit d'une manière curieuse dans les rapports qui existèrent entre nous. Je lui avais fait part de presque tous mes secrets; il parvint de la sorte à me tromper plusieurs fois, mais toujours dans des choses bien innocentes, en fabriquant des lettres au nom de mes parens, de mes amis, et même de Séraphine. Il me proposa un jour tout un plan de fausses pièces, au moyen desquelles nous aurions pu nous sauver, car, depuis l'ordre de sortie jusqu'au passe-port, tout lui paraissait facile à contrefaire. Il reproduisait surtout avec une exactitude incroyable les cachets et les sceaux des administrations. Un compas, quelques crayons, de l'encre et une plume lui suffisaient pour exercer son habileté.

Deux autres personnages assez mystérieux étaient aussi détenus au château Saint-Ange. L'un d'eux, que je ne puis nommer, appartenait à une famille princière, et se trouvait emprisonné pour un motif que je n'ai jamais bien connu. L'autre était l'abbé Dominique Abbo, de Gênes, dont le procès fit tant de bruit en Italie.

Cependant ma santé s'altérait gravement; l'ennui, le chagrin, une sorte de nostalgie, s'étaient emparés de moi. La pensée d'avoir compromis l'avenir de Séraphine me poursuivait avec une persistance qui jetait parfois quelque trouble dans mon esprit. Je pris alors une douloureuse détermination; je voulus sacrifier mon bonheur à celui de ma fiancée. Je lui écrivis pour la supplier de renoncer à moi et de porter ailleurs son affection. Sa fortune, sa beauté, ses vertus, lui

garantissaient un établissement convenable, tandis qu'en s'obstinant à partager mon sort, elle n'épouserait, au bout de quelques années, qu'un malheureux brisé par les souffrances et incapable de lui assurer le bonheur dont elle était digne. Séraphine m'envoya pour toute réponse une courte lettre dans laquelle, après d'amers reproches, elle disait qu'elle ne consentirait jamais à m'abandonner, et que, si je venais à lui manquer, elle se retirerait dans un couvent.

Le geôlier qui était spécialement chargé de notre surveillance se laissait facilement émouvoir par les doux sons de ce métal dont parle le Figaro de Rossini. Sa physionomie et son costume, d'une bouffonne originalité, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Petit, trapu, bossu, il se coiffait d'un béret en velours noir toujours sur le côté. Il portait une blouse à grandes raies verticales rouges et vertes. Son pantalon collant aboutissait aux tiges de ses bottes, dans lesquelles il s'engageait. Ce bizarre accoutrement n'était rien en comparaison de l'expression particulière de son visage, gravé de petite vérole. Sa bouche de requin, son nez à bec de perroquet, ses favoris *noir-brigand*, tout contribuait à lui donner une expression étrange, et certes, avec ses yeux de poisson cuit, sa physionomie d'éponge molle et son costume de valet de pique, il ressemblait plutôt à une caricature tracée par quelque peintre fantaisiste qu'à un être réel. C'est de cet homme qu'il s'agissait d'obtenir, moyennant finance, quelques heures de liberté par mois ou par semaine. Je savais qu'à ses risques et périls, mais à beaux deniers comptans, il avait accordé à un autre détenu la faveur que je réclamais. Je lui en fis donc la proposition. Repoussé d'abord, je finis peu à peu par me faire entendre. Je hasardai un chiffre, mais le rusé compère faisait la sourde oreille. Enfin, grâce à mes économies, aux sacrifices de ma famille et à la générosité de Séraphine, je pus amasser une somme assez ronde et traiter avec mon geôlier. Deux fois par mois, il me fut permis de sortir le soir du château par une porte dérobée, à la faveur d'un déguisement. Mon absence ne pouvait durer plus de quatre ou cinq heures, et je m'engageais sur parole à ne pas dépasser cette limite. Tout était convenu, lorsqu'au moment de la mise à exécution, Grégoire s'avisa de m'imposer une nouvelle et très onéreuse condition. Il voulut absolument un otage qui lui répondît de ma personne. Mon ami Giulio s'offrit généreusement, et la substitution eut lieu. Le geôlier, gorgé d'or et complétement rassuré, se montra de bonne composition pour tout le reste.

L'idée que j'allais jouir d'un peu de liberté me rendit le calme et presque la santé. Le mois de mai venait de commencer. Le soleil souriait à plein ciel. L'aubépine, la violette et le chèvrefeuille em-

baumaient les prairies qui entouraient le château. Il y avait dans l'air ce je ne sais quoi d'animé, cette espèce de parfum tiède et capiteux qui enivre la tête et le cœur. Le moment désiré arriva enfin; les portes me furent ouvertes. Je me tâtais à deux mains, je me mettais à courir, j'aspirais l'air, puis je m'arrêtais, je respirais, je courais encore, au hasard, sans direction, pour me convaincre que l'état où je me trouvais n'était pas un rêve. Le souvenir de Séraphine me revint tout à coup. Je tressaillis à la pensée que j'allais la revoir et causer avec elle de notre amour. Quand j'arrivai, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et dans cette étreinte fiévreuse, dans ce trouble de deux cœurs inassouvis, nous ne pûmes contenir nos larmes. Je rentrai néanmoins à l'heure convenue. Bientôt, grâce à mon extrême exactitude, Grégoire consentit à m'accorder quelques sorties extraordinaires, et de la sorte je passais la nuit dehors deux fois par semaine. Enfin le concierge se décida à me confier la clé de la petite porte dérobée par laquelle je sortais. J'avais soin cependant de rentrer exactement avant le lever du jour. Une nuit, lorsqu'après avoir évité les trois ou quatre sentinelles qui se trouvaient sur mon chemin, je me disposais à regagner ma cellule, je vins à passer auprès d'une porte que je savais s'ouvrir dans le corridor qui réunit le château Saint-Ange au Vatican. Cette porte n'était pas fermée; je la poussai légèrement, elle céda. La curiosité me fit aller plus loin; je m'avançai, décidé à m'assurer si, comme on le disait, le corridor, au moyen d'une porte masquée, aboutissait à la chambre à coucher du pape. A peine avais-je fait une centaine de pas que j'entendis derrière moi un léger bruit, puis un grincement de gonds et de verroux. Je me retournai et vis une lumière se rapprocher de moi. Ne sachant que penser de cette apparition, je hâtai le pas, et je continuai à marcher rapidement dans l'ombre. A l'aide d'un faible rayon de lune qui pénétrait entre le toit et le mur, je remarquai au milieu du corridor une vaste guérite faisant saillie sur l'enceinte extérieure. Je m'y cachai. Une minute après, je vis passer un homme portant une lanterne, puis un autre enveloppé dans un vaste manteau. Un rayon de lune les éclaira. Je les reconnus : c'était le pape, précédé de son valet de confiance Gaetanino! Mon juge, mon persécuteur était en ma présence et presque en mon pouvoir. Je dus faire un effort surhumain pour rester maître de moi; mais cet effort et la violence de mon émotion amenèrent bientôt une douloureuse réaction. Je tombai évanoui par terre, et ce fut la fraîcheur du matin qui me fit reprendre connaissance. Il était temps de regagner ma cellule; heureusement l'entrée du corridor n'était fermée que de mon côté, au moyen de deux verroux et d'une barre de fer, de sorte que je pus facilement ouvrir la porte. Giulio était

inquiet de mon retard, mais le gardien ne s'en était pas aperçu. Je serrai la main de mon ami, qui se hâta de me quitter. La rencontre que j'avais faite du souverain pontife à une telle heure et dans un tel lieu était due au procès de l'abbé Dominique Abbo, procès qui s'instruisait au château Saint-Ange. L'interrogatoire du prévenu avait lieu la nuit, et c'est pour y assister secrètement que Grégoire XVI se rendait quelquefois du Vatican au château en passant par le corridor où je le rencontrai. Déclaré coupable d'assassinat, Dominique Abbo fut condamné peu de jours après à la peine capitale et exécuté dans le château même.

Un dimanche, ma tante et Séraphine s'étaient rendues dans la chapelle de la forteresse. La plupart des employés et des détenus s'y trouvaient réunis. Au moment où, vers la fin de la messe, le célébrant se tournait vers les assistans pour les bénir, je quittai ma place, et, donnant la main à Séraphine, j'allai avec elle m'agenouiller devant le maître-autel. Là, à haute voix, je prononçai les paroles suivantes : « Monsieur le curé, celle-ci est ma femme. » Séraphine dit à son tour : « Monsieur le curé, celui-ci est mon mari. » Je me levai alors, et, me tournant vers le public, je repris : « Messieurs, soyez témoins de notre union légitimement et publiquement contractée. » Tout le monde a lu dans *les Fiancés* de Manzoni un projet de mariage semblable tenté par Renzo et Lucia, mais qui manqua par suite des frayeurs de don Abbondio. On croit peut-être que cette manière d'entendre le septième sacrement est une invention du romancier, et qu'en réalité ces unions par surprise ne sont guère tolérées en Italie. Qu'on se détrompe. A Rome surtout, où le contrat civil n'existe pas, où l'on soutient la doctrine *probable* (pour me servir de l'expression des casuistes) que dans le mariage ce sont les contractans eux-mêmes qui sont les seuls ministres, et que le curé ne doit intervenir que pour donner la bénédiction nuptiale; à Rome, dis-je, les mariages clandestins sont assez communs : seulement les époux encourent l'excommunication *latæ sententiæ,* mais leur union n'en est pas moins légitime.

Une confusion inexprimable succéda à l'étonnement causé d'abord par notre conduite. L'officier de service furieux envoya sur-le-champ auprès de moi un gardien pour me surveiller et pour s'emparer de ma personne. Invitée à se rendre auprès du gouverneur, Séraphine tint courageusement tête à ses menaces et à ses reproches. L'attitude de la jeune femme qui donnait un si noble exemple de constance et de dévouement produisit une heureuse impression sur l'esprit de quelques hauts fonctionnaires du gouvernement. Le pape même s'en émut. Notre aventure du château Saint-Ange et les démarches de Séraphine commencèrent à se répandre dans le public. Toute la

ville se passionna pour la jeune héroïne de ce roman, qui avait commencé dans la chapelle d'une prison et qui se continuait dans le palais des membres du sacré collége. La jeunesse romaine surtout se préoccupa vivement de cette affaire. On ne parlait plus dans les salons de Rome que de notre mariage. On fit des sonnets en l'honneur de Séraphine, et partout où elle se présentait, elle était accueillie avec des marques d'admiration et de respect. Cependant la police finit par s'alarmer de tout ce bruit. On fit croire au gouverneur de la citadelle que les étudians voulaient m'enlever à main armée, et je fus mis plus rigoureusement encore au secret. On doubla les postes, on consigna la garnison, on fit des arrestations, tandis que moi, enfermé dans ma cellule, j'ignorais complétement ce qui se passait. Ma santé se ressentit de ce redoublement de sévérité. Je commençai à cracher le sang, et, après force supplications, j'obtins d'être transféré à l'infirmerie.

Le clergé et les ordres religieux de leur côté prirent part au débat, mais seulement au point de vue canonique. Les avis étaient partagés; tous convenaient cependant que c'était un nouveau cas présentant des caractères particuliers. On s'accordait d'ailleurs sur la validité du mariage; on en discutait seulement les conséquences probables. Un dernier et suprême effort restait à tenter : c'était d'aborder le pape lui-même et d'obtenir du souverain ce que ses représentans refusaient avec tant d'obstination. Grégoire XVI d'ailleurs connaissait parfaitement notre situation. Séraphine, qui avant notre mariage avait déjà essuyé un refus formel, ne se découragea point : elle demanda une nouvelle audience au saint-père. Je dis *audience,* quoique le mot soit impropre : le pape n'accorde jamais d'audience aux femmes; seulement, lorsqu'il consent à écouter leurs plaintes, ce qui est extrêmement rare, il se laisse aborder, à l'heure de la promenade, dans les jardins du Vatican ou du Quirinal. C'est donc une rencontre en quelque sorte fortuite plutôt qu'une réception convenue. On s'adressa à des protecteurs haut placés pour tâcher d'obtenir cette espèce d'entrevue en plein air. Le prince-cardinal Massimo, qui connaissait la famille de Séraphine, fut prié de prendre en main notre cause et de ménager à la jeune femme une occasion favorable. Il promit beaucoup, mais il nous fit perdre un temps précieux par d'interminables délais. Peut-être voulait-il montrer par ces éternelles lenteurs qu'il était bien le véritable descendant de Fabius Maximus, le *temporisateur,* dont il se prétendait issu en ligne directe. Les ancêtres de cet honorable prélat, pour mieux prouver leur origine séculaire, ont imaginé de se donner des armes parlantes : ce sont des empreintes de pas sur un champ azuré, simulant les nombreuses marches et contre-marches du général romain qui, par ce

moyen, avait lassé Annibal et sauvé sa patrie. Quoi qu'il en soit, son éminence se crut dispensée d'agir avec cette vigueur et cette célérité qui nous étaient indispensables, et nous dûmes renoncer à sa protection.

Sur ces entrefaites, Grégoire XVI partit pour Castel-Gandolfo, sa résidence habituelle pendant l'automne. Un éclair d'espérance traversa l'esprit de mon infatigable solliciteuse. Sans perdre de temps, elle se rendit avec sa mère à Albano, petite ville située auprès de la résidence papale. Une fois installée près du château pontifical, Séraphine n'eut d'autre soin que d'étudier les habitudes du pape, et quand elle fut complétement fixée sur le plan à suivre, elle se mit en devoir de l'exécuter.

C'était par une belle soirée d'automne. Le pape avait parcouru dans la journée toutes les petites villes qui entourent sa résidence, et partout il avait reçu un accueil enthousiaste. A Albano, toutes les rues par lesquelles il devait passer avaient été jonchées de fleurs disposées avec l'art qui préside à une *infiorata*, comme on dit en Italie. On se procure d'immenses quantités de fleurs de toute espèce, et on les effeuille dans de grands paniers, dont chacun reçoit sa couleur. A l'aide de quelques bandes de carton et de quelques cercles de bois, on forme dans les rues, sur la surface du pavé, une mosaïque de fleurs et de verdure à laquelle on donne plusieurs centimètres d'épaisseur. On compose ainsi des arabesques de toute sorte, des emblèmes au milieu desquels sont tracées les lettres initiales des noms du prince ou du souverain à qui l'on veut rendre hommage. Lorsque l'*infiorata* est faite, la circulation est momentanément interdite, et le pape et son cortége ont seuls le droit d'en déranger l'élégante symétrie. C'est ainsi qu'on venait de célébrer à Albano l'arrivée du pontife, accompagné de l'ex-roi de Portugal, dom Miguel de Bragance.

Le soir, le pape se promenait à pied dans la villa Barberini, située aux portes de Castel-Gandolfo; son cortége le suivait à une assez grande distance, comme il en avait donné l'ordre. Il marchait lentement dans une allée assez étroite, bordée de chaque côté par une charmille épaisse que coupaient à intervalles réguliers des niches de verdure où se trouvaient des bancs et des statues. L'allée se terminait à un rond-point en forme de terrasse, décoré de vases et de fontaines, d'où l'on jouissait d'un magnifique panorama. Le pape venait d'arriver sur cette espèce de plate-forme, quand une femme habillée de noir, la tête couverte d'un long voile, se leva d'un banc de pierre où elle était assise, et courut se jeter à ses pieds. Le vieillard interdit s'arrêta. Très timide lui-même, il parut vouloir retourner sur ses pas. Séraphine, voyant que de cette rencontre dépendaient

tout mon avenir et tout notre bonheur, rompit la première le silence, et le plus brièvement possible, mais avec une visible émotion, elle fit connaître l'objet de sa démarche et prononça mon nom. A cette révélation, le pontife devint blême de colère, et, tout en murmurant dans son dialecte vénitien quelques mots inintelligibles, par un brusque mouvement en arrière il tenta de se débarrasser de l'importune solliciteuse. Celle-ci écarta son voile, et, tout en pleurant, elle saisit vivement le bout de l'étole du pontife. La situation était critique. La pauvre jeune femme, vaincue par tant d'émotions, s'évanouit. Grégoire XVI effrayé la soutint et la fit asseoir sur un banc. Tout à coup le cortége du pape se montra. La plate-forme de la villa Barberini offrit alors un curieux tableau. Le successeur de saint Pierre tenait entre ses bras une épouse-vierge au pied d'une statue de Jupiter, dont l'église qui le reconnaissait pour chef avait abattu les autels, et sur les ruines d'une villa de Domitien dont il occupait le trône! En ce moment, le soleil couchant envoyait à travers les massifs un dernier rayon sur ce groupe étrange, et illuminait en même temps la vieillesse et la beauté, la personnification du célibat et l'héroïne de la fidélité conjugale! Le silence solennel que gardaient les spectateurs de cette scène n'était interrompu que par les sanglots de la jeune femme, qui suppliait le souverain pontife, au nom de la religion dont il était le représentant, de lui rendre l'époux que cette religion lui ordonnait de suivre, d'aimer et de réclamer.

Deux jours après cet événement, je fus mandé devant le gouverneur du château Saint-Ange. Il m'annonça d'abord que ma mise au secret était levée; puis, après un long préambule sur la clémence inépuisable de sa sainteté et l'énormité de mes fautes, il me fit savoir que je ne devais pas espérer une remise pleine et entière de ma peine, mais que, si je le désirais, les cinq années de réclusion qui me restaient à subir seraient changées en exil. Je demandai quarante-huit heures pour réfléchir. Le geôlier Grégoire, quand je quittai le gouverneur, me remit une lettre de Séraphine, qui me racontait ce qui venait d'arriver et me conseillait d'accepter toute commutation de peine, quelle qu'elle fût. Néanmoins j'hésitais. L'exil perpétuel à la place de cinq années de détention, c'était plutôt une aggravation de peine qu'une grâce; toutefois je réfléchis que, même après l'expiration de ces cinq années, il était possible qu'on m'éloignât arbitrairement, et par mesure de sûreté, de Rome et des états pontificaux. J'acceptai donc. Le lendemain, les portes du château Saint-Ange s'ouvrirent pour me rendre à la liberté. Je me séparai de mes compagnons d'infortune les larmes aux yeux. Ma nouvelle famille m'attendait; je courus la retrouver. Séraphine, belle comme une vierge de Raphaël,

s'était parée avec une certaine coquetterie que ma captivité lui avait fait oublier. Une rose placée dans ses beaux cheveux noirs faisait merveilleusement ressortir sa figure pâle et expressive. Je me jetai dans ses bras, et dans cette solennelle étreinte j'oubliai les angoisses du prisonnier comme les appréhensions du proscrit.....

Trois jours m'étaient accordés pour faire mes préparatifs de départ et pour m'éloigner. J'employai ce court espace de temps à parcourir Rome et ses environs, à revoir les lieux auxquels était attachée une partie de moi-même. J'éprouvais le besoin d'emporter, gravé dans mes yeux comme dans mon cœur, le cher souvenir de cette campagne romaine où s'était écoulée ma première jeunesse. Je me rendis ensuite avec Séraphine à la villa Barberini; elle me montra la place où elle avait attendu le passage du pontife. Ces promenades m'étaient salutaires autant qu'elles me charmaient. Je respirais l'air à pleins poumons, je savourais avec une ineffable volupté l'inappréciable avantage d'être libre, d'être aimé. La fièvre me quitta bientôt; je repris quelque vigueur, je sentis la séve de ma jeunesse refluer dans mes veines engourdies; j'étais presque heureux...

Avant de quitter les collines albanaises, nous voulûmes aussi visiter le mont Cavi, l'une des cimes les plus élevées des Apennins. Situé à six ou huit lieues à l'est de Rome, le mont Cavi porte encore les ruines d'un ancien temple dédié à Jupiter Férétrien. C'est dans ce sanctuaire célèbre que les généraux romains allaient déposer les dépouilles des vaincus. La route, très pittoresque et très accidentée, est bordée de pierres milliaires qui portent les initiales V. N. (*via numinis*). Avant le lever du soleil, nous nous étions rendus sur le point culminant de la montagne. Je n'essaierai pas de décrire ce panorama sans égal, cette immense courbe qui nous entourait de tous côtés sans que nos yeux pussent arriver à ses dernières limites. Épurée par l'élévation du lieu, rafraîchie par la brise du matin et par une pluie d'orage tombée deux jours auparavant, l'atmosphère était limpide et transparente. Une colonne posée devant nous portait cette inscription en italien : *Qui que tu sois, si tu penses que l'homme puisse quelque part et pour quelques instans être heureux, arrête-toi et contemple.* Quel tableau en effet! A droite et à gauche, les deux mers, l'Adriatique et la Méditerranée, bordaient l'horizon. On voyait au loin quelques voiles qui naviguaient dans différentes directions. Devant nous s'étendaient la province de Terracine, — plus loin le royaume de Naples et les Abruzzes, les Marches et la chaîne des Apennins, qui détachait sur le ciel sa silhouette dentelée. Rome se montrait

à l'ouest, et parmi ses édifices je distinguais parfaitement l'ange en bronze qui domine le château Saint-Ange, naguère ma triste résidence. Nos yeux s'arrêtèrent longtemps sur la campagne romaine, sillonnée par le Tibre, bordée à l'ouest par les plages de Nettuno, au levant par les collines suburbaines. Le cap Circeïum bornait notre vue du côté opposé à la ville éternelle. Toute cette immense étendue de terrain était parsemée de bourgs, de maisons de campagne, de villas, de tombeaux, de ruines, d'une foule de petites rivières et de cascades. Nos regards arrivaient jusqu'à Velletri et jusqu'aux plaines où Marcellus arrêta la marche d'Annibal, près de *Rocca di Papa.* Cinq ou six lacs, d'une transparence cristalline, reflétaient les paysages qui les entouraient, et donnaient à cette seconde vue un charme infini. Nous restions en extase devant ce spectacle féerique; nous embrassions d'un coup d'œil tous les restes de l'ancienne grandeur latine et les œuvres d'art les plus remarquables de la Rome moderne. Le soleil, qui venait de se lever, donna un aspect nouveau à la campagne. Il fit mieux ressortir les différentes nuances de la végétation; il fouilla les moindres sinuosités des vallées, des collines, des grottes et des rochers qui nous entouraient, en mettant en évidence les plus petits châteaux, les modestes villages, les tours isolées que le brouillard nous avait dérobés jusqu'alors. Peu à peu avec le jour s'éleva le bourdonnement des populations; le tintement des clochettes, la cornemuse des bergers, le bêlement des chèvres, le mugissement des taureaux, animèrent la beauté muette de la scène que nous contemplions. En pensant que pour la dernière fois peut-être j'assistais à ce sublime spectacle, les larmes me vinrent aux yeux, et je me sentis le cœur plein de tristesse et de regret. Adieu, beau pays de mon enfance! adieu, chère Italie fatalement vouée au servage! C'est pour t'avoir trop aimée que maintenant je dois me séparer de toi! Que nos malheurs soient du moins une expiation! que l'avenir te tienne compte un jour de tant de larmes répandues, de tant de sang versé par tes enfans pour ta délivrance et pour ta régénération!

Je descendis en m'appuyant sur le bras de ma fidèle compagne. Sa présence me rendit quelque sérénité. Je pensai qu'au milieu des malheurs que me réservait l'exil, une partie essentielle de mon bonheur restait avec moi.

Nous quittâmes les États-Romains vers la fin de l'automne, et nous nous dirigeâmes vers la Toscane. Je partais presque content; je me rappelais les jouissances et les distractions de mes précédens voyages, et je comptais de nouveau sur des impressions douces et agréables. Hélas! je ne savais pas encore combien est triste ce pèlerinage qui consiste à courir le monde sans pouvoir rencontrer

nulle part une patrie, sans espoir de trouver plus tard, pour le jour du repos,

Il dolce nido del paterno tetto.

Je ne savais pas non plus quelle douleur suprême me réservait cette vie errante. Ce fut dans la Corse, où nous allâmes après avoir quitté la Toscane, que Séraphine ressentit pour la première fois les symptômes d'une cruelle maladie qui devait faire en elle de rapides ravages. Que dirais-je de la France, des îles Baléares, qui reçurent successivement la pauvre mourante? Ni le climat, ni mes soins, ni le désir de vivre ne purent triompher d'une maladie fatale. Je la vis mourir dans mes bras. Ce fut pour moi un second et plus douloureux exil. Les efforts et les fatigues qu'elle s'était volontairement imposés pour me rendre la liberté avaient été pour elle la cause d'une trop grande dépense de vie et l'avaient épuisée. Cette idée fera toujours mon supplice.....

Après avoir promené quelque temps dans les diverses contrées de l'Europe ma tristesse et mon découragement, je profitai de l'amnistie prononcée par le successeur de Grégoire XVI, et je revins à Rome. J'avais hâte de revoir l'Italie; les consolations que j'allais trouver dans ma famille, le mouvement qui se produisait alors en faveur de l'indépendance italienne, tout semblait me promettre une heureuse distraction à ma douleur. Je ne veux pas entrer dans les détails d'une lutte qui finit si tristement. Après les événemens de 1849, je fus obligé de m'expatrier de nouveau, et c'est au moment de m'embarquer pour l'Amérique, de commencer une vie nouvelle, que je jette ce dernier regard sur ma vie passée et sur des rivages que je ne reverrai sans doute jamais!...

Ici se termine, avec la mort de Séraphine, le côté romanesque d'une histoire qui appartient à la réalité, et qui emprunte aux sacrifices de cette jeune femme son principal élément d'intérêt. Pourtant il est permis de voir dans ce récit, à cause même de sa simplicité et du peu d'événemens qu'il met en lumière, plus d'un enseignement sur l'état et les occupations de la jeunesse romaine à une époque très rapprochée de nous. Ce manque d'énergie, ces incertitudes et ces vanités, ces imprudences inutiles, cette existence tout entière brisée pour une peccadille d'étudiant, ce n'est pas seulement la vie et le caractère d'un individu; n'est-ce pas aussi le caractère et l'histoire d'un peuple?...

F. Buloz.

UN

BOTANISTE EN CHINE

A Residence among the Chinese from 1853 *to* 1856, by Robert Fortune; London, John Murray, 1857.

Parmi les voyageurs qui, de notre temps, ont visité et décrit la Chine, M. Robert Fortune tient une place à part. M. Fortune est un botaniste; il a été chargé, d'abord par la Société d'horticulture de Londres, puis par la compagnie des Indes, de rechercher en Chine les plantes qui pourraient être utilement transportées en Angleterre ou dans les pépinières que le gouvernement de l'Inde a établies sur les versans de l'Himalaya. Ce qu'une société déjà puissante et digne de toutes les sympathies, la Société d'acclimatation, entreprend aujourd'hui en France pour le règne animal, M. Fortune l'a partiellement tenté pour le règne végétal. De 1843 à 1856, il a fait trois séjours assez prolongés dans les provinces occidentales de la Chine; il a rapporté en Angleterre de nombreux échantillons de fleurs dont les rejetons ornent les jardins de Cheswick : les pépinières de l'Himalaya lui doivent la prospérité récente de leurs plantations de thé. C'est beaucoup sans doute, et M. Fortune a rendu un grand service à son pays; mais il y a plus, ce voyageur, qui sait le nom latin de tout ce qui pousse sur notre planète, et qui baptise sans hésitation, sous l'invocation de la science, les plantes les plus chinoises, est encore un narrateur très original et très gai : cette gaieté même et l'agréable mélange d'*humour* et de science facile qu'il a su répandre dans ses récits ont failli lui porter malheur. M. Fortune était si amusant qu'on hésitait à le prendre au sérieux!

La relation de ses premiers voyages fut accueillie, de l'autre côté du détroit, avec une certaine incrédulité. Les Anglais eurent quelque peine à s'imaginer qu'un simple botaniste, flânant dans un pays à la recherche de quelques plants de thé, pût rencontrer, chemin faisant, tant d'aventures, et des aventures aussi étranges. On lui passait volontiers ses caisses de fleurs, ses boutures et ses graines : comment ne pas admirer les spécimens de la flore asiatique étalant pour la première fois ses vives couleurs sous le ciel gris d'Albion? Mais en revanche les austères critiques de Londres et d'Édimbourg traitaient assez légèrement ses impressions de voyage. On ne lui pardonnait pas ses descriptions, ses tableaux de mœurs dessinés d'après nature et sur des modèles jusqu'alors peu connus, ses révélations sur la vie intime des Chinois. Et comme on riait de ses victoires sur les pirates! Voyez-vous ce délégué d'une société d'horticulture, ce savant armé d'une boîte en fer-blanc pour ses herbes, d'un filet à papillons et d'une bouteille pour les insectes, le voyez-vous soutenant presque à lui seul un combat naval contre une division de pirates! Hâblerie de voyageur, disait-on; le public anglais n'est pas d'humeur à se laisser prendre à de pareils romans.—Voilà comment furent reçus les premiers écrits de M. Fortune. Le succès qui les accueillit tint plutôt de la curiosité que de l'estime, et si l'on apprécia le spirituel talent du conteur, on contesta plus ou moins crûment la véracité du touriste. Cependant, quelque suspectes que soient, en général et pour cause, les relations portant le timbre des pays lointains, l'heure de la justice doit sonner tôt ou tard pour les voyageurs sincères qui ont su, en bridant leur imagination, échapper à la contagion de l'exemple. Aujourd'hui M. Fortune est complétement réhabilité, et, à la suite de son troisième voyage (1853-1856), il a publié sous ce titre : *A Residence among the Chinese*, un nouveau récit de ses promenades d'herboriste dans les campagnes du Céleste-Empire. C'est une agréable lecture, instructive et le plus souvent tout à fait neuve. Ne craignez pas d'y rencontrer une cent unième dissertation sur le chiffre de la population, ni le catalogue des cérémonies du mariage, ni l'oraison funèbre des petits Chinois, rien enfin de ces thèmes rebattus qui forment encore aujourd'hui les chapitres à peu près obligatoires de tout ouvrage décent sur la Chine. Le botaniste vous fait même grâce de sa botanique : il en a mis à peine autant qu'il en faut pour le décorum : çà et là un mot latin se cache sous l'ombre discrète d'une parenthèse, attention délicate à l'adresse des doctes collègues du Muséum et des honorables membres de la Société d'horticulture. M. Fortune se laisse aller au courant de son humeur vagabonde; il nous entraîne à travers champs, et c'est ainsi que, sans prétention didactique, sans préméditation

savante, il se trouve à chaque pas face à face avec la vie réelle des Chinois, non pas de ces Chinois de paravent ou de porcelaine dont les portraits grotesques, caricatures de couleur locale, circulent si abondamment en Europe, mais des Chinois pur sang, à l'état naturel et simple, dont les types nous sont encore si peu familiers.

Mettons-nous donc sans retard en route, et suivons M. Fortune dans sa première excursion. Nous sommes à Ning-po, l'un des ports ouverts aux Européens, et il s'agit de gagner les districts de la province du Ché-kiang, où se trouvent les principales plantations de thé. — On sait qu'en Chine les voyages se font par eau. Les fleuves, les canaux, les lacs coupent le pays dans tous les sens, et servent de routes impériales. Les voitures, c'est-à-dire les bateaux, sont toujours à portée, et si ce mode de locomotion n'est point des plus rapides sur les eaux calmes d'un canal, il est du moins peu fatigant. Le centre de l'embarcation est occupé par une chambre couverte dans laquelle se tient le voyageur assez comfortablement installé sur un plancher de nattes : à l'avant est disposée une autre chambre à l'usage des domestiques; à l'arrière, le propriétaire du bateau, assisté d'un jeune *boy*, manœuvre un long aviron, gouvernail et propulseur du petit navire auquel vous confiez vos destinées. On marche ainsi nuit et jour. Sur les fleuves, lorsque le vent et le courant sont contraires, on jette l'ancre pour quelques heures; mais sur les canaux, où le courant est à peu près insensible, l'aviron ne chôme jamais : le batelier et son mousse se relaient sans interruption à la godille, et il faut vraiment qu'ils aient acquis une grande habitude de ce perpétuel mouvement de bras et de jambes pour supporter ce rude travail, auquel succomberaient nos plus robustes matelots. — En moins d'une nuit, nous arrivons au terme de la première étape. Le soleil n'a pas encore paru, et il serait temps de dormir pour se préparer aux fatigues d'une chaude journée qui doit être consacrée à la botanique. Malheureusement il n'est point toujours aisé de fermer l'œil en pays chinois. Voici un effroyable vacarme, un grand mouvement de bateaux, des voix d'hommes et de femmes qui se croisent et s'entre-choquent de tous côtés. Serait-ce une invasion de l'armée de Tae-ping? Les rebelles ne sont pas loin, et à chaque instant il peut leur prendre fantaisie de troubler le repos de cet innocent district. Fausse alerte : cette bruyante affluence de bateaux et de peuple qui couvre le canal est simplement occasionnée par un pèlerinage au temple d'Ayuka. Au lever du jour, les bateaux se pressent vers le rivage; la foule débarque pêle-mêle; on entend les voix aiguës des femmes qui craignent de s'aventurer sur leurs petits pieds et appellent au secours. A mesure qu'un bateau est déchargé, de vigoureux gaillards s'empa-

rent, bon gré mal gré, des enfans et des femmes, les établissent dans de légers palanquins de bambou, et les enlèvent au pas de course. La procession populaire, divisée en petits groupes, se dirige vers une hauteur au sommet de laquelle s'élève le temple, dominant une charmante vallée que sillonnent plusieurs canaux, et qui est couverte de villages et de fermes. Ici, une fraîche senteur s'exhale des gerbes de riz récemment coupées; là s'étendent des champs de thé ou de patates; plus loin, des touffes de fleurs mollement agitées aux premières brises du jour, et se préparant à briller de leur naturel éclat aux feux de leur soleil; enfin çà et là, comme pour faire contraste avec ce vivant tableau, des blocs de granit ruinés par le temps, tombeaux vénérables sous lesquels reposent, assure-t-on, plusieurs souverains de l'ancienne dynastie des Mings. M. Fortune se plaît à décrire ce paysage chinois qu'il rencontre par hasard sur la route au bout de laquelle il ne cherchait que quelques plants de thé. A demain donc les affaires sérieuses et la botanique! L'occasion est trop belle pour observer le caractère populaire pendant ce pèlerinage, et pour prendre la mesure de la piété des Chinois.

M. Fortune se mêle à la procession, suit les groupes, dépasse sans peine les femmes aux petits pieds, qui se rangent timidement, se couvrent à moitié le visage de leur éventail, et ne se révèlent que par de légers éclats de voix, lorsque l'étranger est déjà loin. Quant aux hommes, ils causent et rient volontiers; ils ne s'offusquent nullement de voir un Européen, un *diable*, qui n'est point de leur paroisse, prendre part à la fête et se faire un spectacle de leur solennité religieuse. La foule est nombreuse cependant; à l'approche du temple, elle se grossit des députations qui arrivent, par plusieurs chemins de traverse, de tous les bourgs de la vallée. Il suffirait d'un dévot trop scrupuleux, d'un fanatique ou seulement d'une mauvaise tête pour chercher querelle à cet importun qui s'expose sans permission aux regards des dames chinoises, à ce profane qui va souiller de sa présence les temples sacrés d'Ayuka! Mais M. Fortune connaît son monde. Quelques bonnes paroles et au besoin quelques quolibets échangés avec les hommes, des complimens pour les enfans (les petits Chinois, avec leur tête rase et leur figure pleine, ont si bonne mine!), des égards pour les femmes, qu'il faut bien se garder d'effaroucher par une curiosité trop directe, voilà les moyens très simples de naviguer à travers ces océans populaires, où pourtant plus d'un voyageur a eu la maladresse de faire naufrage. M. Fortune arrive donc sans encombre sur l'esplanade du temple, qui est couverte de boutiques, où l'on vend des cierges, des bâtons d'encens, des papiers à brûler devant les idoles, des comestibles, des

tasses de thé, etc., tout ce qui peut tenter des pèlerins pieux, affamés par une longue course et disposés à faire bonne chère en l'honneur de Bouddha. Après avoir traversé ce champ de foire, on entre dans l'intérieur du temple. C'est là que s'exécutent les dévotions. Les fidèles des deux sexes se pressent devant les autels; mais M. Fortune remarque que les femmes sont en plus grand nombre, et que leur attitude est généralement plus édifiante. Chaque pèlerin s'approche à son tour, s'agenouille sur une espèce de coussin et fait ainsi coup sur coup plusieurs prostrations : il se relève, allume son cierge et son bâton d'encens, qu'il place devant l'idole, et revient encore se prosterner sur le coussin; puis il se retire, et un autre lui succède. La majorité des fidèles se contente de cette cérémonie; mais il en est qui entendent se mettre en relations plus intimes avec leurs divinités. Le colloque s'établit au moyen de deux morceaux de bois taillés de manière à présenter un côté plat et l'autre côté convexe. On les jette en l'air, et s'ils tombent tous deux sur le côté plat, c'est bon signe; l'idole exauce la prière du pèlerin, qui se voit déjà comblé de toutes les félicités. Si au contraire le morceau de bois tombe sur le côté convexe (et il paraît que d'après les lois de la gravitation cette chute est plus fréquente), tout ira mal : la prière est rejetée. Dieux cruels! on en est quitte pour recommencer l'exercice jusqu'à ce qu'enfin le côté plat l'emporte. Cette épreuve ne semble pas bien difficile; mais quelle émotion pour une dévote chinoise qui suit d'un œil attentif et ardent les évolutions de son destin! Il y a un autre mode d'interroger les dieux : on prend un vase de bambou rempli de bâtonnets sur lesquels sont inscrites différentes devises; on l'agite avec précaution jusqu'à ce que l'un des bâtonnets tombe à terre : on porte alors la devise à un prêtre, qui consulte un gros livre où se trouve l'interprétation désirée. On ne dit pas autrement, dans nos pays civilisés, la bonne aventure.

Durant toutes ces cérémonies, l'intérieur du temple présentait un singulier aspect. Les cierges brûlaient par centaines devant les autels, des nuages d'encens remplissaient l'édifice; de temps en temps, un prêtre allait frapper un coup vigoureux sur un large gong dont le son métallique se répercutait dans la vallée; le bruit des cloches et du tam-tam complétait le concert. Quant à la foule, après avoir accompli très pieusement, au témoignage de M. Fortune, toutes ses dévotions, elle se répandait par groupes dans l'enceinte du temple : chaque famille s'asseyait en cercle; on causait, on riait, on mangeait, on buvait le thé ou le *sam-chou*, et plus d'un pèlerin allumait tranquillement sa pipe au feu des cierges. Un Chinois n'y met pas plus de façons, même avec ses dieux, et il apporte à tout ce qu'il fait une simplicité et un sans-gêne vraiment

adorables. On le surprendrait bien, si on lui disait que les convenances ne permettent guère de transformer une église en estaminet, et qu'il est peu respecteux de fumer sa pipe en présence des saintes idoles. Ses prostrations terminées et son cierge allumé, n'est-il pas complétement en règle? On voit de même, lors des enterremens, près du cercueil à peine descendu en terre, les parens et les amis du défunt s'installer comfortablement autour d'un bon déjeuner et se livrer sans aucun souci à leur gaieté naturelle. — La fête d'Ayuka se prolongea jusqu'à la nuit, et les pèlerins regagnèrent successivement la vallée ou les rives du canal. Tout s'était passé dans le plus grand ordre : pas une querelle au milieu de cette foule, où toutes les classes étaient confondues, le paysan à côté du citadin, le pauvre diable de *coolie* à côté du grave bourgeois qui, paré de ses habits de satin et rasé de frais, comme il convient en un jour de fête, marchait à l'autel au milieu de sa nombreuse famille et d'une forêt de cierges de première qualité. Pas un homme ivre, bien que tout ce monde eût longuement dîné, et que dans ces repas, bruyans de gaieté, le *sam-chou* eût été servi à la ronde. Quand M. Fortune s'approchait d'un groupe, il était le bienvenu; on l'invitait à prendre place à table, et cette offre était toujours faite très poliment, avec les formes cérémonieuses que les Chinois, de mœurs en général si débonnaires et si simples, prodiguent jusque dans la familiarité des relations personnelles. Il n'accepta point ces propositions courtoises, ne voulant pas sans doute altérer par sa présence le caractère intime de ces festins de famille; aussi devons-nous croire à la parfaite indépendance de son témoignage lorsqu'il atteste la bonne tenue, la sobriété, l'urbanité prévenante de la population qu'il a rencontrée au pèlerinage d'Ayuka.

M. Fortune ne pouvait se dispenser de faire visite au grand-prêtre, qu'il trouva fort modestement logé dans un petit appartement dépendant du temple; c'était un vieillard très aimable, qui le fit asseoir à la place d'honneur dans le salon de réception, lui offrit la tasse de thé, et se montra fort disposé à converser avec son visiteur. Il lui fournit des renseignemens sur la situation matérielle d'Ayuka. Le temple possède des terrains assez étendus dans la vallée; il faut ajouter au revenu de ses propriétés les dons des fidèles bouddhistes et les sommes assez rondes que les dignitaires de l'église sont obligés de verser dans la caisse de la fabrique avant d'entrer en fonctions. Ainsi le grand-prêtre avait payé plus de 15,000 francs lors de son élection; il était nommé pour un délai de trois ans, après lequel un autre candidat devait le remplacer, sans doute au même prix. Il paraît qu'à la fin de son temps d'exercice, qui se passe de la façon la plus douce, le grand-prêtre peut prétendre à

de hautes dignités qui lui procurent la compensation de ses sacrifices pécuniaires. Les prélats du bouddhisme ne vivraient donc pas de l'autel; mais ce n'est point manquer d'égards envers M. Fortune que de ne pas s'en tenir absolument à ces informations, recueillies rapidement et au hasard, sur l'organisation de l'épiscopat chinois : je ne sache pas qu'on ait mentionné nulle part ailleurs ce détail assez curieux, qui se rattache à la nomination des évêques bouddhistes. Peut-être dans ces derniers temps la vénalité a-t-elle, dans les offices religieux comme dans les emplois civils, remplacé l'ancien système, d'après lequel les honneurs étaient conférés aux plus dignes.

La science et l'étude ne perdent jamais leurs droits. N'oublions pas que notre voyageur ne s'est mis en route que pour visiter un district renommé pour la culture du thé. Du temple d'Ayuka, où lui avait été offerte une hospitalité simple et cordiale, M. Fortune rayonnait dans les villages et dans la campagne, où il pouvait examiner à l'aise la cueille des feuilles de thé, et, ce qui nous intéressera davantage, la condition matérielle et sociale du paysan chinois. La plus grande activité règne dans la plaine, car on est au moment de la principale récolte; les moissonneurs sont partagés par groupes de huit à douze personnes, hommes, femmes et enfans, sous la direction d'un vieillard. Chaque famille travaille sur son petit carré de terre. Les ouvriers dont on loue les services sont payés à la tâche, et les plus habiles peuvent gagner de 60 à 90 centimes par jour. Les salaires des laboureurs dans cette région de la Chine varient de 20 à 30 centimes par journée, non compris la nourriture, qui est fournie par le maître, et qui ne coûte guère plus de 30 à 40 centimes. La main-d'œuvre est donc bien peu élevée, surtout si l'on considère que le Chinois est très laborieux, et qu'il abat, comme on dit vulgairement, beaucoup de besogne. On doit même s'étonner qu'avec une nourriture qui nous paraîtrait fort peu substantielle, — du riz, des légumes, du poisson et du porc, — il puisse supporter si vaillamment les fatigues d'une longue et chaude journée. En parcourant les plantations de thé et en visitant ces petits ateliers en plein air, M. Fortune fut frappé de l'apparence heureuse et saine de la population. Chacun avait le cœur au travail et semblait satisfait de sa condition; partout éclataient les signes de l'aisance heureuse, du contentement et de l'harmonie la plus complète. Quel contraste avec l'aspect sale et dégradé que présentent les serfs de la glèbe dans la plupart des pays de l'Orient! Il n'y avait là ni misère, ni oppression, ni haine de castes, ni sentimens aigris par l'inégalité de la fortune. La familiarité joyeuse et confiante régnait au milieu de tous ces groupes, où maître et servi-

teurs, animés du même esprit et buvant le même thé, ne formaient réellement qu'une même famille. Croit-on qu'en décrivant ces gracieuses scènes, M. Fortune ait voulu composer un roman ou une idylle? Une preuve bien manifeste vient confirmer l'exactitude de ses observations, recueillies de bonne foi. La Chine a subi de nombreuses révolutions; elle a été éprouvée à l'intérieur par de violentes crises, aujourd'hui même elle est en proie à une insurrection formidable : aperçoit-on dans les causes qui ont amené ces convulsions aux différentes époques, ou dans les faits qui se sont produits, le moindre symptôme de soulèvement social selon le sens que, dans le langage politique de notre vieille Europe, on attribue à ce mot? Voit-on les classes pauvres se révolter contre les classes riches, les salariés accuser l'avarice ou la cupidité des maîtres, le paysan maudire le bourgeois, le prolétariat s'armer contre l'aristocratie? En aucune façon. La paix et l'ordre ont constamment régné dans les campagnes. La simplicité des mœurs, l'amour du travail, le respect de la famille, le sentiment inné de la politesse, les élémens de l'instruction première (tous les garçons vont à l'école), en voilà plus qu'il n'en faut pour attester la véracité du voyageur et pour justifier l'impression bienveillante qu'il a ressentie.

De retour à Ning-Po, M. Fortune ne tarda pas à repartir pour une nouvelle excursion. Il se dirigea vers le district de Tse-ki, où il comptait faire une ample moisson d'insectes pour les galeries du Muséum. Tse-ki est une vieille ville, moins peuplée et plus calme que ne le sont d'ordinaire les villes chinoises; un grand nombre de bourgeois opulens et de marchands retirés des affaires habitent ce district. M. Fortune, qui avait eu soin de prendre un bon bateau, pourvu d'aménagemens très comfortables, jugea plus commode d'y conserver son domicile que de courir les auberges. Il débarquait donc tous les matins, allait visiter la ville ou la campagne des environs, et rentrait le soir à son quartier-général avec une bonne provision d'insectes et d'études de mœurs. Là, comme au temple d'Ayuka, il reçut de la population le meilleur accueil. On le suivait dans les rues étroites de la ville. Quand il parcourait les champs, un nombreux état-major, dans lequel figuraient surtout les enfans du voisinage, l'accompagnait gaiement. Il entrait sans difficulté dans les fermes, il s'y reposait, prenait le thé, causait avec les fermiers; on le traitait comme l'hôte du pays, et les femmes même, qui pendant les premiers jours s'enfuyaient précipitamment à son approche, avaient fini par s'habituer à ce nouvel ami, et le laissaient sans défiance s'asseoir auprès d'elles. M. Fortune était ainsi l'objet de la sympathie générale. Faut-il le dire? on le croyait fou. Les Chinois, qui ont le cœur bon, éprouvaient pour ce cerveau fêlé une

compassion bienveillante. La science de l'entomologie n'est point connue, à ce qu'il paraît, dans les académies du Céleste-Empire, et les habitans du district de Tse-ki n'admettaient guère qu'un homme en possession de son bon sens pût s'amuser à courir la plaine en tout sens, à pourchasser les papillons, à mettre des insectes en bouteille. D'autres fois ils le voyaient cueillir des herbes ou des fleurs, s'arrêter longtemps autour d'un arbre qu'il examinait avec la plus sérieuse attention, méditer sur le dessin des feuilles. Si M. Fortune eût déclaré qu'il exerçait la profession de pharmacien et qu'il venait chercher de quoi composer des pilules, ils auraient compris jusqu'à un certain point ses marches infatigables; car, dans le système de la médecine chinoise, les insectes réduits en poudre et mélangés sous forme de pilules, auraient de grandes vertus curatives. Mais non, cet étranger errant avouait qu'il n'avait pas l'honneur d'être pharmacien. Pauvre insensé, dont il fallait respecter les innocentes manies! Et puis M. Fortune avait les poches pleines de *sapèques* (liards chinois), et il était généreux. Lorsqu'un gamin lui apportait quelque insecte curieux, il le rémunérait largement, si bien que toutes les femmes et tous les enfans du pays, tentés par l'espoir d'une récompense honnête, se mirent à faire de l'entomologie, et un soir, en revenant à son bateau, M. Fortune se trouva au milieu d'un rassemblement, presque d'une émeute produite par la foule de ces chasseurs improvisés. Ils l'attendaient tumultueusement à sa rentrée au gîte, les uns avec des paniers, les autres avec des baquets, ceux-ci avec des sacs, le tout plein d'insectes qu'ils voulaient lui vendre. Une industrie nouvelle était ainsi introduite dans le pays, et, à en juger par ce début, tous les insectes du district devaient y passer. Malheureusement la marchandise, tassée pêle-mêle et bonne peut-être à faire des médicamens selon la formule, n'était d'aucune valeur pour le savant. M. Fortune s'exécuta cependant; il s'en tira par une abondante distribution de sapèques qui le releva très haut dans l'estime de son public, et il modéra le zèle des chasseurs en recommandant qu'on ne lui apportât plus désormais que des coléoptères complets. A la fin, ses gens étaient si bien dressés que, lors de son départ de Tse-ki, il leur laissa avec confiance des bouteilles d'esprit-de-vin, destinées à conserver le produit de la chasse aux insectes, et plus tard, à un second voyage, il put obtenir ainsi de nombreux sujets pour ses collections. Ses courses botaniques furent également heureuses : il vit pour la première fois, dans le district de Tse-ki, le châtaignier de Chine, qu'il avait en vain cherché dans le cours de ses précédentes explorations, et aujourd'hui, grâce à ses soins, cet arbre précieux est naturalisé dans les régions montagneuses de l'Inde.

Nous ne quitterons pas la vieille cité sans visiter un cabinet très curieux où sont réunis de beaux spécimens de l'industrie et de l'art chinois aux temps les plus anciens. Le propriétaire de ce cabinet est un aimable *gentleman* que M. Fortune a rencontré à Ning-po dans la boutique d'un marchand de curiosités. Le goût des choses antiques et rares, ainsi que la manie des vieilleries et des excentricités artistiques, ne sont pas moins répandus en Chine qu'en Europe, et l'étranger qui débarque dans les ports du Céleste-Empire peut en juger, dès les premiers pas, d'après le nombre, relativement considérable, des magasins où sont exposés, autour de quelques pièces réellement belles, mille objets de toute nature, rouillés, poudreux, plus ou moins cassés, parfois très laids, que l'on décore, pour la vente, du nom d'antiquités. Dans les villes ouvertes au commerce européen, les boutiques contiennent une grande quantité de vieux ustensiles, pacotille d'antiquités pour l'exportation à l'adresse du voyageur étranger qui veut absolument rapporter dans sa patrie, avec les potiches de rigueur, quelque souvenir méconnaissable du temps des Mings. Je confesse que j'ai passé par là. C'est dans la Chine de l'intérieur, dans la vraie Chine, que siége le grand commerce de curiosités, et le cabinet de l'amateur de Tse-ki donnerait, d'après la description qu'en a faite M. Fortune, une haute idée de l'importance de ce trafic et de l'intérêt qu'il présente. La porcelaine, en particulier le genre craquelé, la laque rouge, les bronzes, les émaux, les agates, les jades, voilà le fonds d'une collection respectable. Quant aux produits de l'art moderne, ils y figurent à peine, et ils sont en effet très inférieurs pour la forme, pour la matière, et surtout pour la couleur, aux produits anciens. Les craquelés que l'on fabrique aujourd'hui n'ont, pour ainsi dire, point de valeur; l'art de fixer les couleurs sur la porcelaine serait, assure-t-on, perdu; les émaux qui remontent à six ou huit cents ans sont seuls appréciés par les connaisseurs. Enfin les Chinois n'admettent dans leur collection aucun objet d'art étranger, soit ancien, soit moderne. Si vous leur faites cadeau d'un bon tableau ou d'un beau bronze d'Europe, ils se résigneront à l'accepter; mais, s'il fallait l'acheter, ils s'abstiendraient. Toutes leurs prédilections, toutes leurs convoitises se portent vers les antiques de leur pays. Comme le peuple chinois est essentiellement pratique et disposé à se préoccuper avant tout de l'intérêt matériel dans le train ordinaire de la vie, on peut être étonné de le voir si fortement épris des choses du passé et se passionner pour l'art national; mais d'une part cette recherche et cette délicatesse de goût se rencontrent principalement dans les classes élevées, et il n'est pas surprenant qu'un lettré riche se laisse aller à un penchant qui, de tout temps et en tout

pays, a entraîné les intelligences d'élite. En outre, il faut tenir compte d'un trait particulier du caractère chinois. Les Chinois vénèrent la vieillesse; ils expriment constamment, jusque par leur formule habituelle de salutation, les sentimens de respect que leur inspirent ceux qui les précèdent dans la vie. A leurs yeux, l'âge ne représente pas seulement une date, c'est un acheminement vers la perfection. Cette impression passe dès lors naturellement des personnes aux choses. On aime les antiquités par tradition; on les estime très haut, parce qu'elles portent en elles un attribut de beauté, l'âge, que l'esprit est habitué à honorer par-dessus toutes choses. Il y a, en un mot, de l'instinct dans ce goût des Chinois pour les vieilleries, et, comme on l'a vu, ce goût se justifie encore par la supériorité évidente qui éclate dans les produits des anciens temps, et par la décadence si regrettable de l'art moderne. — M. Fortune, qui tient à être classé parmi les antiquaires et qui se sent animé de la haine vigoureuse que les amateurs chinois portent à la jeune porcelaine, examina avec beaucoup d'intérêt la collection de Tse-ki. Plus d'une fois il reconnut des vases ou de vieux bronzes qu'il avait marchandés dans les boutiques de Ning-po, et que son rival plus adroit avait enlevés au moment suprême. On se fait de ces tours-là entre antiquaires, et le prix de la victoire est d'autant plus précieux que la lutte a été plus vive. Heureux le marchand qui voit s'allumer autour d'un respectable débris des temps passés, enfoui depuis des années peut-être au fond de sa boutique, les convoitises ardentes de deux collectionneurs! Comme il sait les animer, les surexciter l'un par l'autre, stimuler leur amour-propre, et les amener peu à peu dans les régions de l'extravagance par la menace d'accepter la dernière offre du concurrent plus généreux! Ce sont les grandes journées du boutiquier chinois. Aussi ne sera-t-il pas assez honteux quand le lendemain il devra, faute de combattans, laisser pour une somme minime une merveille qu'il jurait bien de ne livrer que contre des monceaux d'or. C'est alors que l'amateur triomphe. M. Fortune éprouva à Tse-ki même une de ces douces jouissances à l'occasion d'un beau vase bleu d'une antiquité incontestable : le boutiquier voulait 60 piastres, et après une lutte de plusieurs mois il rendit les armes à 9 piastres. Avis aux voyageurs qui vont en Chine! qu'ils se défient des marchands de curiosités et de leurs prix! Je crois au surplus que pour ce genre de commerce l'avis serait bon partout.

Le climat de la Chine n'est pas précisément malsain, mais l'Européen s'y épuise vite, et, pendant les mois d'été, il doit tout à fait rompre avec le soleil et mener la vie la plus sédentaire. Autrement les fièvres et les dyssenteries viennent, et elles peuvent être mor-

telles. Notre voyageur avait acquis, par une pratique de plusieurs années passées sur le sol du Céleste-Empire, une expérience trop sûre des dangers qui menacent les imprudens pour continuer, durant les fortes chaleurs, ses promenades botaniques. Aussi le voyons-nous prendre ses quartiers d'été dans le monastère de Tien-tung, près de Ning-po, sous le toit d'un bonze qui lui avait plus d'une fois déjà donné l'hospitalité. Il avait soin de ne sortir que le matin et le soir, les heures de la journée demeurant consacrées à l'étude, au classement des collections de plantes ou d'insectes et aux visites qu'on lui faisait de tous les environs; car là, comme à Tse-ki, il avait enrôlé un corps d'auxiliaires qui, moyennant une légère rétribution, couraient la campagne sous les drapeaux de la science. Malheureusement, en dépit de ses précautions hygiéniques, M. Fortune fut, en plein mois d'août, pris d'un violent accès de fièvre, et il fallut appeler le médecin de Tien-tung-ka, la ville la plus voisine du temple. C'était assez inquiétant. Le docteur arriva, interrogea le malade, lui tâta le pouls avec attention; puis, pendant qu'il envoyait un domestique chercher certains médicamens, il se fit apporter un bol de thé très chaud, dans lequel il plongea les doigts, et, avec ses ongles ainsi humectés, il pinça fortement le patient à divers endroits du corps. Quand il eut ses médicamens, il prit un paquet d'une centaine de pilules dont il prescrivit l'absorption à l'aide d'une tasse de thé bouillant. M. Fortune hésita d'abord (il songeait sans doute à l'emploi que les pharmaciens font des insectes); il voulut au moins essayer de l'une de ces pilules, et, après avoir reconnu qu'elle avait un goût de poivre, il avala bravement toute la dose. Le docteur ordonna enfin une infusion de diverses herbes, et il se retira, annonçant qu'il se représenterait au bout de trois jours, et que le second accès de fièvre, s'il survenait, serait certainement très léger. Au jour dit, le médecin de Tien-tung-ka était au temple; il fit coucher son malade, le pinça de nouveau, et lui prescrivit une seconde centaine de pilules, suivie de tisane. L'effet produit fut une abondante transpiration qui entraîna sans doute la fièvre, car celle-ci ne reparut plus, et M. Fortune déclare qu'il fut radicalement guéri. — Il ne faut donc pas trop médire de la médecine chinoise; elle a guéri M. Fortune, elle a guéri le père Huc, et, quelque étranges que puissent paraître les méthodes et les remèdes qu'elle emploie, les deux voyageurs ne craignent pas d'en parler avec un certain respect. « Il est probable, dit M. Fortune, que nos médecins d'Europe se mettront à rire à la lecture de ces détails, mais il n'y a pas à contester les résultats obtenus. En vérité, d'après mes rapports fréquens avec les Chinois, je suis disposé à apprécier leur habileté plus favorablement qu'on ne

le fait d'ordinaire. En 1843, lors de mon premier voyage, un médecin distingué de Hong-kong m'assura gravement que les docteurs chinois recueillaient indistinctement toute sorte d'herbes, et qu'ils les employaient en masse, selon ce principe que si l'une n'est pas efficace, il y a chance qu'une autre le sera. Or rien n'est plus faux. Que les docteurs chinois ne soient point habiles en chirurgie, je le reconnais; qu'ils ignorent un grand nombre de nos meilleurs remèdes, empruntés aux végétaux et aux minéraux, je l'admets encore; mais d'un autre côté, au sein de cette vieille nation, civilisée depuis des siècles, les générations se sont transmis d'âge en âge une série de découvertes qui ne sont pas à dédaigner, et dont on n'a pas le droit de se moquer légèrement. Le docteur Kirk, de Shang-haï, m'a dit qu'il avait trouvé en usage commun chez les Chinois un excellent tonique (probablement une espèce de gentiane), égal, sinon supérieur, à tous les toniques de nos pharmacies, et je ne doute pas qu'il n'y ait en Chine un grand nombre d'autres remèdes qui nous sont inconnus et qui mériteraient d'être étudiés. » Le même raisonnement pourrait s'appliquer à beaucoup d'usages et de coutumes que nous sommes trop portés à tourner en ridicule, faute de les bien comprendre, et il serait temps de rendre aux Chinois, d'après le témoignage des voyageurs qui les ont vus de plus près, la justice qui leur est due. Puisqu'on les accuse, non sans raison, de ne pas savoir apprécier ce qui vient de l'étranger et de se croire supérieurs au reste du monde, il ne faut pas tomber dans le même travers en se moquant d'eux à tout propos, uniquement parce qu'ils paraissent étranges. La civilisation de l'Occident les a certainement dépassés: elle marche à pas de géant, du moins on l'affirme, tandis que l'Orient s'est arrêté et recule; mais les réflexions fort justes qu'inspire à M. Fortune la médecine chinoise sont de nature à rabattre beaucoup de notre dédain pour un peuple qui renferme sur toutes choses des trésors d'expérience accumulée, et qui s'est jusqu'à ce jour très aisément passé de notre science. Il vaut mieux rechercher ce que les Chinois ont de bon et d'utile que de s'égayer aux dépens de leurs excentricités. Si l'on peut raisonnablement hésiter à avaler cent de leurs pilules pour couper un accès de fièvre, les agriculteurs et les habitans des climats chauds n'apprendront pas sans profit comment s'y prennent les fermiers du Ché-kiang pour récolter le miel d'une ruche pleine d'abeilles et pour se garantir de l'insupportable présence des moustiques. Sur ces deux points, je me contente de signaler le résultat des observations de M. Fortune : je recommande surtout le tabac à moustiques.

Il faut renoncer à suivre pas à pas un voyageur qui court incessamment d'une province à l'autre, et, selon les saisons, se retrouve

tantôt dans le Ché-kiang, au milieu des plantations de thé, tantôt dans le Kiang-sou, pays de la soie, tantôt à Canton, où il surveille l'embarquement pour l'Inde et pour l'Angleterre de ses précieux échantillons, sans compter les nombreux détours que lui imposent les accidens, la difficulté des transports, et souvent aussi l'imprévu de sa fantaisie. Demander à un touriste beaucoup d'ordre dans le récit de ses aventures, ce serait se montrer trop exigeant; un journal de voyage est nécessairement une œuvre décousue, où le fil des idées se brise à tout instant, où le style varie avec les impressions, de même que les incidens et les observations à chaque étape de la route. Il semble cependant que, sans s'exposer à la monotonie de la forme didactique, M. Fortune aurait pu nous épargner en partie la fatigue d'esprit que font éprouver ces allées et venues continuelles à travers plusieurs provinces dont la situation géographique et les noms ne nous sont point familiers. Le lecteur, que guide trop rarement l'indication d'une date, se voit tout d'un coup transporté du nord au midi et du sud au nord, alors qu'il eût été très facile à l'écrivain de consacrer successivement aux principaux endroits qu'il veut décrire un chapitre particulier. Entre l'ordre parfait, qui est impossible dans ce genre de relation, et le va-et-vient désordonné du récit, il y a une juste mesure que M. Fortune, trop pressé sans doute, n'a pas voulu prendre la peine de chercher. Je me permets cette critique, parce qu'elle me venge de l'embarras où je me trouve pour suivre les terribles enjambées de mon voyageur. Faut-il aller à Canton ou à Shang-haï, à Hou-cheou ou à Formose? Visiterons-nous, dans cette province du Ché-kiang déjà nommée, la charmante vallée de Neige ou la vallée des Neuf-Pierres? Puisque nous sommes libres de choisir notre point de vue, reposons-nous un instant dans le jardin de How-qua, riche marchand de Canton : c'est un jardin modèle, que les Européens sont aisément admis à visiter.

Dès qu'on a franchi la porte, on se trouve en face d'une longue et étroite allée, pavée avec des dalles, bordée des deux côtés par des pots de fleurs et d'arbustes. Les fleurs les plus communes sont le rosier, le camélia, le magnolia, l'oranger; on remarque aussi un grand nombre de ces arbres nains que les voyageurs ont souvent décrits et qui jouent un rôle trop considérable dans l'horticulture chinoise. Derrière chaque rangée de fleurs, on a établi des balustrades en briques à jour, d'un gracieux travail, à travers lesquelles le promeneur aperçoit de petits lacs dont les eaux sont verdies par les larges feuilles du nénuphar nageant à la surface. Vers le milieu de l'allée s'élève une arche de forme octogone, — et à la suite une sorte de berceau où sont disposés des siéges en porcelaine. On aperçoit çà et là d'élégans pavillons en briques et en bambous, des ro-

cailles, des ponts en zigzag jetés sur les lacs, des portes rondes ou ovales qui encadrent les principaux points de vue. Les allées sont parfaitement entretenues, ainsi que les plates-bandes. Des inscriptions, placées sur les murs des pavillons, recommandent aux promeneurs les plus grands soins. Voici quelques-unes de ces inscriptions : « Vous êtes instamment priés de jeter votre bétel et les cendres de vos pipes en dehors des bordures. » — « Les plantes de ce jardin sont disposées pour le plaisir des yeux; on n'a point épargné la dépense. Que les promeneurs veuillent bien ne pas arracher les fleurs ni les fruits, afin de ne point dégrader le jardin! Nous prions les personnes qui liront cet avis de nous excuser. » Sur un arbre fruitier d'espèce rare, dont les branches répandent l'ombre sur l'allée, on lit cette recommandation : « Les maraudeurs sont priés de ne pas prendre les fruits de cet arbre. » La naïveté n'est point le fait des Chinois; par conséquent il ne faut voir dans ces inscriptions qu'une marque assez singulière de leur excessive politesse et une confiance non moins singulière dans la discrétion d'autrui. Cette méthode est-elle préférable aux menaces d'amende, aux verres de bouteilles et aux sauts-de-loup, et prévient-elle les complots des voleurs? C'est ce que M. Fortune ne nous dit pas. Quant à l'ensemble du jardin, il convient, pour s'en former une idée exacte, de rompre complétement avec nos idées européennes : pas de larges allées, pas de perspective, rien qui rappelle le style français ou anglais, mais une infinité de petits accidens, de petits détails entassés les uns sur les autres, pavillons, berceaux, rochers artificiels, ponts, portes, etc., le tout resserré dans un espace très limité, en un mot la matière d'un immense parc réduite à l'expression la plus simple. Voilà le jardin chinois, bien inférieur aux jardins d'Europe quant à l'harmonie du dessin et à l'agrément de la promenade. L'horticulture est cependant en grand honneur dans le Céleste-Empire; louée par les sages, chantée par les poètes, elle compte de nombreux adeptes, non-seulement parmi les classes riches, mais encore dans les classes populaires, où le goût des fleurs a toujours été très répandu.

La ville de Canton est trop connue pour qu'il y ait intérêt à y faire un long séjour. Comme entrepôt des thés, elle a conservé une grande importance; mais ce n'est point là que l'on peut recueillir les meilleurs renseignemens sur la production. M. Fortune, qui désirait engager pour l'Inde un certain nombre d'ouvriers habiles dans la fabrication du thé noir, se rendit à Fou-chou, capitale de la province du Fokien. Cette ville, située à peu de distance de la mer, sur les rives du fleuve Min, est comprise au nombre des ports ouverts aux Européens par les traités. Pendant près de dix ans, son com-

merce demeura à peu près nul, et le consul anglais qui y fut établi dès l'origine eut plus d'une fois à déployer beaucoup de fermeté pour se maintenir dignement au milieu d'une population peu bienveillante; car en Chine, comme dans nos pays, il y a une grande différence entre le peuple des grandes villes, ramassis de tous les mauvais sujets des districts voisins, et les paisibles habitans des campagnes. Vers 1853, lorsque l'insurrection gagna vers le sud, et intercepta en partie les transports entre Canton et les provinces du centre, une maison américaine eut la pensée d'établir un comptoir à Fou-chou, d'y faire venir les thés noirs de l'intérieur, et de les exporter directement pour les États-Unis ou pour l'Europe. Malgré les difficultés de la navigation sur le fleuve Min, ce plan réussit. L'exemple de la maison Russell fut suivi par ses concurrens, et aujourd'hui le marché de Fou-chou entretient avec l'étranger des relations très actives. M. Fortune put terminer ses affaires en peu de jours, et comme la capitale du Fokien offre peu d'attraits pour le touriste, il songea au départ. Le port était rempli de jonques et de bateaux de passage en chargement pour le nord, et à une époque ordinaire rien n'eût été plus facile que de se mettre en route; mais, à la faveur des troubles intérieurs de l'empire, la piraterie avait déjà pris sur les côtes un tel développement, qu'il eût été plus qu'imprudent pour un Européen de s'aventurer sous la protection du pavillon chinois. Un heureux hasard amena à Fou-chou un bateau à vapeur appartenant à la maison Russell, et M. Fortune put s'embarquer en toute sûreté à bord du *Confucius*. Notre voyageur ne fut pas le seul à se féliciter de cette bonne aubaine. Les mandarins de Fou-chou avaient de l'argent à envoyer à l'île de Formose, où venait d'éclater une insurrection, et ils étaient fort embarrassés de trouver les moyens de transport. Confier de l'argent aux bateaux chinois, même aux bâtimens de la marine impériale, c'eût été vouloir enrichir l'escadre de pirates qui croisait dans le canal de Formose. Les mandarins s'empressèrent de fréter le *Confucius*, qui reçut à son bord les précieuses caisses et une escorte d'officiers et de soldats. Voilà où en est réduit le gouvernement du Céleste-Empire: avec son armée et avec sa flotte, il n'est pas seulement capable de faire la police, et pour le moindre convoi de numéraire il faut qu'il ait recours au pavillon d'un marchand étranger! Le soir de son départ, le *Confucius* dut mouiller à l'embouchure de la rivière Min, à cause des bas-fonds au milieu desquels il était impossible de s'engager pendant la nuit. Sur tous les points de l'horizon étaient postées des jonques suspectes, qui peut-être attendaient leur proie, car les pirates avaient probablement connaissance de la riche cargaison qui devait traverser le canal. La vue d'un *steamer* américain était de

nature à les intimider; mais encore! Ils étaient nombreux, l'espoir d'une bonne prise pouvait leur donner de l'audace, et quoiqu'ils eussent très rarement osé s'attaquer à des navires européens, ils étaient bien capables de tenter les hasards d'un coup de main. Le capitaine du *Confucius* jugea donc nécessaire de se tenir très strictement sur ses gardes. Il n'y avait pas à compter sur les soldats chinois : leurs arcs et leurs flèches, leurs doubles sabres, leurs mousquets rouillés, leurs lances de bambou n'auraient point arrêté l'ennemi, et puis, soit frayeur, soit effet de la houle, les malheureux avaient déjà le mal de mer. Les neuf Européens qui se trouvaient à bord furent donc obligés de faire successivement le quart pendant la nuit, qui se passa sans incident. Le matin, on ralluma les feux, et le *Confucius*, coupant à toute vapeur la ligne ennemie, qui s'écarta respectueusement devant sa fumée, mit le cap sur la pointe nord-ouest de Formose, dont l'on reconnut, à l'approche de la nuit, les hautes montagnes. Le lendemain, le *steamer* mouillait dans le port de la petite ville de Tam-shuy, où l'escorte chinoise fut débarquée avec son trésor, dont la garde ne lui avait pas causé beaucoup de souci.

L'île de Formose appartient à la Chine; elle dépend de la province du Fokien, mais elle n'a jamais été entièrement soumise. La côte orientale est peuplée de tribus que les mandarins déclarent vivre à l'état sauvage, sans doute parce qu'elles n'acceptent pas leur autorité, et qui, selon les mêmes historiens, logeraient sur les arbres à la façon des singes. Ce qui est exact, c'est que les bâtimens européens qui ont fait naufrage sur cette partie des côtes ont toujours été pillés, et leurs équipages le plus souvent massacrés. M. Fortune s'étonne que l'Angleterre n'ait pas songé à tirer parti des ressources que présente cette grande île, dont la fertilité, autant du moins que l'on peut en juger par les produits qu'elle exporte, mérite de fixer l'attention de l'Europe. Formose contient en outre des mines de charbon qui pourront un jour approvisionner la navigation à vapeur. Enfin l'établissement de comptoirs sur les côtes faciliterait la répression de la piraterie et procurerait un refuge aux naufragés. Pendant la relâche très courte du *Confucius* au port de Tam-shuy, M. Fortune fit une promenade dans la campagne, où, sans rencontrer aucun obstacle de la part de la population, il se livra à ses études botaniques. Il découvrit la plante avec laquelle se fabrique le papier de riz, et qui, avec le camphre, forme le principal article d'exportation de Formose. Ce n'était point perdre sa journée; cette plante est aussi belle qu'utile, et si l'on réussit à la naturaliser en Europe, elle prendra place parmi les fleurs qui ornent le mieux nos jardins. En revenant à bord, M. For-

tune visita un fort chinois dont les embrasures, armées de quelques vieux canons hors de service, tombaient en ruines, et qui était gardé ou plutôt occupé par un petit détachement de soldats attendant leur solde depuis plusieurs mois. Les subsides de Fou-chou arrivaient donc fort à propos pour calmer le mécontentement des fonctionnaires et des soldats, et pour arrêter les progrès de la révolte. Les mandarins qui les apportaient furent accueillis avec de vives démonstrations de joie : on leur tira le mieux qu'on put les trois coups de canon, maximum du salut chinois; des ouvriers furent mis sans retard à l'œuvre pour construire un théâtre où devait être donné un spectacle en leur honneur. Les autorités de Tam-shuy vinrent visiter le bateau à vapeur et remercier le capitaine, qui, après avoir reçu le prix du fret, ordonna de lever l'ancre. Avant de se diriger vers le nord, le *Confucius* retourna à l'embouchure de la rivière Min, où il déposa dans un bateau de passage un mandarin de l'escorte qui était chargé d'annoncer au gouverneur de Fou-chou l'heureuse arrivée des caisses d'argent à leur destination. Il paraît que cette bonne nouvelle fut reçue d'abord avec beaucoup d'étonnement. On ne s'attendait pas à voir le messager reparaître si vite, et les Chinois eurent toutes les peines du monde à s'imaginer qu'on pût en si peu de temps traverser deux fois le canal. Le spectacle militaire que nous leur procurons en ce moment, la vue des cent navires de guerre que la France et la Grande-Bretagne entretiennent dans leurs eaux, les manœuvres des canonnières et des *steamers* qui vont remonter leurs fleuves, doivent les surprendre bien davantage. L'étonnement, chez les Chinois comme chez tous les peuples de l'Orient est un aveu d'infériorité et un signe de défaite.

Nous venons de voir les mandarins de Fou-chou préférer un bateau américain à toutes leurs jonques de guerre pour un transport d'argent. Les armateurs chinois ne se fient pas davantage à la protection de la marine impériale. Voici le curieux épisode que nous raconte à ce sujet M. Fortune. Il se rendait de Ning-po à Shang-haï, et il avait pris passage sur un petit navire, l'*Érin*, appartenant à la maison anglaise Jardine Matheson. Ce navire, qui portait fréquemment de riches cargaisons d'opium, était toujours bien armé, et les pirates n'ignoraient pas qu'ils auraient affaire à très forte partie, s'il leur prenait fantaisie de l'attaquer : c'était pour l'*Érin* le meilleur des saufs-conduits. Dans le port de Chinhae, à l'embouchure de la rivière de Ning-po, se trouvait mouillée une flotte de jonques de commerce qui attendait pour mettre à la voile, non pas le vent, qui était favorable, mais la permission des pirates, qui bloquaient l'entrée. En pareil cas, les malheureuses jonques se résignent à rester à l'ancre jusqu'à ce que l'ennemi s'éloigne pour chercher

fortune ailleurs, ou bien, quand elles sont en nombre suffisant, elles osent sortir du port et s'avancent en bon ordre, prêtes à se soutenir mutuellement, si le convoi est attaqué. Lorsqu'elles peuvent aviser l'un de ces navires, moitié européens, moitié chinois, qui sont connus sous le nom de *lorchas,* et qui, depuis quelques années, se sont multipliés sur les côtes de l'empire (c'est à l'occasion d'un bâtiment de ce genre, de la lorcha *Arrow,* qu'ont éclaté les hostilités entre l'Angleterre et la Chine), elles se cotisent pour lui payer des frais d'escorte. L'apparition de l'*Érin* eut pour effet de mettre en mouvement les jonques mouillées à Chinhae : c'était la Providence qui leur envoyait ce secours inespéré! Elles comptaient passer par la trouée que ferait au blocus le sillage d'un bâtiment anglais. L'*Érin* ne demandait pas mieux que de favoriser cette manœuvre, et il s'avança, poussé par une forte brise, à la tête du convoi; mais les pirates ne se laissèrent point intimider par ce grand déploiement de forces: leur ligne demeura immobile, et au second plan on apercevait plusieurs de leurs bateaux très activement occupés à piller une grosse jonque venue du large. La position était critique, même pour l'*Érin*, qui marchait toujours cependant, prêt à riposter au premier feu. Tout à coup, au moment où l'on s'attendait à recevoir la bordée, une casaque de Chinois fut hissée, en guise de signal, au mât de l'une des jonques. Cela voulait dire, à ce qu'il paraît : « Laissez-nous à nos affaires, et nous vous laisserons passer votre chemin. » L'*Érin* répondit au signal et passa sans encombre. Quant aux pauvres jonques du convoi, elles durent tristement virer de bord pour retourner au mouillage de Chinhae. Est-il besoin d'ajouter que dans le voisinage, et en vue peut-être de cette scène, des navires de la marine impériale chinoise se tenaient tranquillement sur leurs ancres, soit qu'ils fussent incapables de livrer le combat, soit qu'ils eussent échangé avec les pirates le pacifique signal de la casaque?

Tandis que ces désordres régnaient sur mer, plusieurs provinces étaient en proie à l'insurrection et à l'anarchie. M. Fortune se trouvait à Shang-haï le 7 septembre 1853, lorsque cette ville fut prise par une bande de rebelles qui l'occupèrent pendant plus d'un an. Nous lui devons une description de cette révolution chinoise, un simple croquis d'amateur ou de curieux qui n'a certes pas la prétention de composer une page d'histoire, mais qui, par cela même, est plus franc dans ses impressions et plus exact peut-être dans le récit des faits. Il se promenait par la ville, de bon matin (un botaniste, de même que la nature, s'éveille toujours dès l'aurore), quand il reconnut les premiers symptômes d'une agitation inaccoutumée. Il s'informa, et il apprit que la société de la Petite-Épée, l'une des

sociétés secrètes les plus redoutables, avait mis ses bandes sur pied, et s'était emparée déjà des principaux postes. Sur plusieurs points, la garde impériale, après une résistance assez molle, avait été massacrée; le gouverneur, abandonné de ses soldats, était prisonnier dans son palais, non sans avoir fait preuve de fermeté et de courage. Voyant que toute résistance était inutile, il avait revêtu ses insignes officiels et s'était présenté seul devant les insurgés, leur offrant bravement sa vie. On ne lui demanda que les sceaux, et on lui permit de se retirer dans ses appartemens après cette noble abdication, qui avait désarmé la fureur de ses ennemis. Des patrouilles circulaient dans la ville, tolérant le pillage des édifices publics, mais interdisant, sous peine de mort, toute atteinte aux propriétés privées. Des placards recommandaient aux bons citoyens d'avoir confiance et de vaquer à leurs occupations habituelles, aux marchands d'ouvrir leurs boutiques, au peuple d'honorer par sa modération la victoire remportée sur les misérables suppôts de la tyrannie tartare. « Il est bien difficile, s'écrie M. Fortune, de donner aux nations civilisées de l'Occident une idée exacte de ce peuple extraordinaire. Croirait-on qu'une ville de deux cent mille hommes, suffisamment fortifiée pour soutenir une attaque, se soit laissé surprendre par une bande de cinq cents vagabonds, mal armés, indisciplinés et bons seulement au pillage? Voilà pourtant ce que j'ai vu! » En vérité, il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour assister à un pareil spectacle; ce n'est là qu'un de ces tours de main dont les nations les plus civilisées de l'Occident peuvent très exactement se faire idée. Une grande capitale enlevée en plein jour par une poignée d'hommes, les placards patriotiques, la confiance emphatiquement conseillée aux poltrons, l'ordre prêché dans le désordre, la police faite par les sergens des sociétés secrètes, il n'y a dans tout cela rien de bien nouveau, et nous sommes en droit de contester aux insurgés de Shang-haï le brevet d'invention que semble leur décerner M. Fortune. Les *carbonari* chinois ne s'y prennent pas autrement que leurs confrères des autres pays; ils manquent d'originalité, et les révolutionnaires du Céleste-Empire copient d'instinct les procédés et les manœuvres dont les révolutionnaires de nos villes d'Europe ont plus d'une fois fait usage. — Franchissons l'espace de quelques mois, et nous allons assister à une restauration. Après de nombreux assauts, les troupes impériales sont enfin rentrées dans la place. Les rebelles s'enfuient par la porte du sud, pendant que les mandarins arrivent par la porte du nord. Il semble que tout va rentrer dans l'ordre, et que l'autorité régulière s'empressera de réparer les ruines amoncelées sous une année d'anarchie. Nullement: les nouveaux vainqueurs mettent le feu aux quatre coins de la ville,

dont les frêles maisons petillent comme un feu de joie; les soldats pillent les boutiques, et, sous prétexte de poursuivre les rebelles, assassinent les bourgeois. On apprend que quelques fuyards attardés se sont cachés dans les cercueils que les Chinois se font fabriquer à l'avance et gardent soigneusement sous leurs yeux. Vite, les impériaux d'ouvrir tous les cercueils indistinctement pour tuer les vivans et dépouiller les morts. Ce monstrueux désordre se prolongea pendant plusieurs jours. Les gens paisibles regrettaient les insurgés et trouvaient, non sans raison, que le remède était pire que le mal. Voilà une restauration dans le style chinois, et pour le coup l'originalité est incontestable. Il est vrai que, chez ce peuple prompt et intelligent, les décombres sont bientôt déblayés, les maisons se relèvent en un clin d'œil, et les magasins, approvisionnés par l'immense commerce qui déborde des fleuves et des canaux, s'encombrent de marchandises; mais la nature ne procède pas aussi vite dans ses résurrections. Que sont devenues les belles pépinières que M. Fortune avait visitées lors de son premier séjour à Shang-haï, et où il se promettait de faire d'amples moissons? La *sophora japonica pendula* a été fauchée par l'émeute, la *salisburia adiantifolia* a été victime de la restauration! Tels sont pour un botaniste les irréparables effets du désordre. Laissons M. Fortune à sa douleur professionnelle, et remarquons seulement que, si les révolutions chinoises ne se distinguent guère des nôtres par l'imprévu ni par les procédés, elles sont beaucoup plus sanglantes. C'est que, dans ce pays si peuplé, la vie des hommes a moins de prix qu'ailleurs; la mort peut y travailler dans un si large champ que ses trouées sont presque insensibles : ce n'est point précisément de la cruauté, c'est une prodigalité excessive de la vie humaine.

Il ne faut pas rester sous le coup de ces pénibles impressions, et nous pouvons, dans une dernière excursion, retrouver l'air pur et les mœurs paisibles de la campagne, en visitant avec M. Fortune les districts de Nantsin et de Hou-cheou, célèbres dans le commerce de la soie. Dans le district de Nantsin, les parties basses du sol sont occupées par des rizières, les hauteurs par les plantations de mûriers. Le district d'Hou-cheou présente un aspect plus pittoresque avec ses collines onduleuses et ses champs de mûriers, qui ressemblent de loin à d'immenses forêts. Nous avons vu que la culture du thé est répartie entre un grand nombre de petites fermes; il en est de même de la production du mûrier ainsi que de l'éducation des vers à soie, et il y a lieu de supposer que, dans un pays aussi peuplé, où les habitudes de la vie de famille sont enracinées si profondément, le sol presque tout entier est exploité d'après le système de la petite culture. Chaque chef de famille possède son

champ de mûriers, file la soie de ses cocons, et, quand le travail est terminé, se rend au principal marché du district, où il vend à des négocians en gros le produit de sa récolte. Ces négocians ont alors à trier les diverses qualités de fils qui leur viennent de toutes mains et à les assortir pour en former les balles de soie qui sont envoyées dans les villes manufacturières ou dans les ports. M. Fortune observa, dans cette région de la Chine, l'apparence de bien-être, la simplicité de mœurs et la bienveillance naturelle qui l'avaient frappé déjà dans la province de Ché-kiang. Quant aux villes de Nantsin et d'Hou-cheou, qui toutes deux, la dernière surtout, contiennent une population très considérable, il put s'y promener en toute liberté au milieu des démonstrations parfois ennuyeuses, mais toujours polies, de la curiosité publique, très légitimement excitée par l'apparition d'un étranger. Ses promenades le conduisaient au hasard dans les champs de mûriers, dans les fermes, dans les pagodes, qui couvrent les sommets des montagnes, et ses impressions rappellent exactement celles qu'il a éprouvées pendant son séjour dans le district de Tse-ki. Les bonzes l'accueillaient partout avec un égal empressement; ils se montraient disposés à lui fournir les indications dont il avait besoin, et les moines reclus n'hésitaient pas à lui ouvrir la fenêtre de leur cellule. — Il y a dans un grand nombre de temples une certaine catégorie de bonzes qui se séparent pour un temps plus ou moins long de la vie commune, et s'enferment dans une cellule étroite, où leur vie se passe à réciter les prières de Bouddha. La durée la plus ordinaire de ces retraites est de trois ans. Est-ce une pénitence, ou l'accomplissement d'un vœu, ou bien encore un moyen d'obtenir par ce sacrifice volontaire un grade plus élevé dans la hiérarchie cléricale? C'est ce que nous ignorons. Il n'en est pas moins curieux de découvrir en Chine ce mode de mortification dont la ferveur religieuse des premiers temps de l'église chrétienne et du moyen âge nous montre de fréquens exemples, et, pour le répéter en passant, ce n'est point la seule analogie que l'on pourrait signaler, dans les formes extérieures du rite, entre le culte de Bouddha et le catholicisme. — La principale ressource des monastères que l'on rencontre aux environs de Nantsin et d'Hou-cheou consiste dans la production de la soie. A l'époque où M. Fortune visita le temple de Ho-shan, il trouva la grande salle couverte d'un lit de feuilles de mûrier sur lequel s'agitaient des milliers de vers. Les divinités chinoises, dont les statues de bois contemplaient ce spectacle, n'étaient nullement émues de voir leur sainte demeure transformée en magnanerie.

La région de la soie s'étend jusqu'à Mei-chi, ville située à quarante milles environ à l'ouest d'Hou-cheou. Vers ce point, les

champs de mûriers deviennent plus rares; on aperçoit un plus grand nombre de rizières et des cultures de céréales. Les plantations de thé reparaissent sur le flanc des collines, et au-dessus d'elles, sur les sommets, s'agitent des forêts de bambous, dont les coupes vont approvisionner de grandes fabriques de papier. La plaine qui s'étend des bords de la rivière au pied des montagnes est parsemée de petits lacs, de mares ou d'étangs séparés les uns des autres par des remparts de terre qui paraissent avoir été élevés de la main des hommes, et, contrairement à ce que l'on voit d'ordinaire en Chine, il y a là d'assez vastes espaces qui sont enlevés à la culture. M. Fortune ne saisit point d'abord les motifs ni le but de ces terrassemens qui donnaient à cette partie de la grande vallée du Yang-tse-kiang un aspect singulier. Il dut, pour en obtenir l'explication, s'adresser à un savant du pays qui lui fit connaître que la construction de ces nombreuses digues de terre remontait à plusieurs centaines d'années, et qu'elle avait pour objet de préserver le pays contre les inondations. Le flot de la marée remontant jusqu'à Mei-chi, il était indispensable de fournir un écoulement et d'opposer des obstacles aux eaux de la rivière, afin de prévenir les inondations à l'époque des grandes crues; de là ces lacs artificiels et ces montagnes de terre qui couvraient la plaine. Les Chinois, on le sait, ont été de tout temps très experts dans les travaux hydrauliques; leurs canaux et l'endiguement de leurs fleuves forment un ensemble d'œuvres vraiment gigantesques, qui, au point de vue de la conception et de l'exécution, ont excité l'admiration des voyageurs. Cette science leur a été d'ailleurs, en quelque sorte, imposée par la configuration du territoire; avec d'immenses fleuves qui roulent à travers un pays plat un abondant volume d'eau, momentanément arrêté dans son cours aux points où le flux de la mer se fait sentir, les inondations sont souvent à craindre : les annales du Céleste-Empire ont conservé le souvenir des désastres causés, à différentes périodes, par les débordemens du fleuve Yang-tse-kiang, qui traverse les plus fertiles provinces. On a signalé, pendant ces dernières années, de grandes inondations qui ont englouti des villages entiers, et produit, par la famine et les épidémies, une effrayante mortalité. Il est probable que la plupart des travaux d'art ou plutôt de salut élevés sous le règne des anciennes dynasties sont aujourd'hui mal entretenus ou délaissés par une administration qui n'a même plus les ressources nécessaires pour assurer l'ordre intérieur. C'est un grave sujet de mécontentement pour les populations, et surtout pour les fermiers, qui, mal protégés par leurs digues séculaires, se voient fréquemment à la merci des fleuves et à deux doigts de la ruine. Peut-être est-il réservé à la science européenne, pénétrant enfin dans ces

régions, de leur rendre la sécurité des anciens temps; mais elle devra étudier avec respect et s'approprier sur beaucoup de points les procédés ingénieux de l'expérience chinoise. Il en sera ainsi toutes les fois que les deux civilisations se rencontreront avec leur génie si divers; la science nouvelle, dont l'Occident se montre si fière, n'aura point à mépriser les enseignemens pratiques que lui prodiguera l'antique expérience de l'Orient.

Il serait injuste cependant de médire des fleuves de la Chine; s'ils causent parfois d'affreux ravages, ce sont eux qui procurent la richesse, le mouvement, la beauté, la vie, à cet immense empire; ils arrosent les campagnes, ils élèvent ou abaissent tour à tour leurs eaux dans les rizières; ils alimentent les étangs et les lacs, réservoirs poissonneux à la surface desquels flottent de pittoresques archipels ou des villes de bateaux; ils se laissent creuser sur leurs deux rives et, pour ainsi dire, saigner aux deux bras pour se partager entre mille canaux qui vont porter jusque sur les lieux hauts leur féconde rosée. Enfin, après avoir nourri le sol par l'engrais de leur limon, ils prennent les produits, les distribuent dans toutes les directions et font circuler du centre aux extrémités de l'empire les richesses qu'ils ont créées. Nous sommes arrêtés devant Mei-chi, petite ville ignorée au milieu d'un cercle de montagnes, cachée derrière un rideau de mûriers, presque noyée dans un bain de rizières. Il suffirait d'une frêle barque pour remonter jusqu'à Pékin au nord, pour descendre au sud jusque dans le voisinage de Canton, pour gagner à l'est les ports de l'Océan. Nous allons, sans toucher terre, retourner à Shang-haï, en traversant les campagnes et les villes, et rien n'entraverait notre marche, n'était l'encombrement de jonques qui annonce l'approche de quelque grande cité. Nous vivrons dans notre bateau comme si nous étions dans une bonne chambre d'hôtel. M. Fortune y prend ses repas, fait ses affaires, donne ses audiences. Attention pourtant, quand nous passerons sous un pont! Le batelier s'empresse d'avertir pour que l'on se taise. On ne parle pas sous les ponts. — Et pourquoi? — Cela porte malheur, superstition chinoise! — Qu'arrive-t-il encore? Voici le batelier qui se précipite pour placer son large chapeau de paille sur l'un des yeux peints qui ornent l'avant du bateau. La même manœuvre s'exécute à bord des barques qui naviguent près de nous. C'est que l'on vient d'apercevoir un cadavre flottant sur l'eau, et il ne faut pas, sous peine de grands malheurs, que les yeux de la jonque soient attristés par ce pénible spectacle. — Dans quelques districts, on aperçoit les traces du passage des rebelles, c'est-à-dire les champs dévastés, les maisons détruites, les barques défoncées et ensablées, et presque immédiatement on retrouve l'image d'une paix séculaire et de la sécurité la plus com-

plète. Nous arriverions ainsi le plus commodément du monde, si, avant de quitter le bateau qui porte M. Fortune, nous n'avions à raconter un petit incident survenu devant le village de Nanziang à quelques milles de Shang-haï. C'est une histoire de voleurs, épisode nécessaire dans tout récit de voyage.

M. Fortune était donc, une nuit, à l'ancre devant Nanziang, et il dormait, lorsque soudain il fut réveillé par les cris de son domestique qui lui annonça, tout effaré, que des voleurs étaient venus à bord et avaient fait main-basse sur les bagages. Il se leva aussitôt et voulut s'habiller : ses vêtemens avaient disparu. Il chercha sa malle, une grosse malle de voyageur, de botaniste, de collectionneur et d'Anglais : la malle n'y était plus. Et cependant on n'était pas entré dans sa cabine; il n'avait rien vu, rien entendu. Comment avait-on pu s'y prendre? On découvrit plus tard que les voleurs avaient tout simplement scié du dehors les bordages autour de la petite fenêtre de la cabine, de manière à pratiquer une ouverture assez large pour y faire glisser la malle. M. Fortune était désespéré : il perdait d'un seul coup ses hardes, son argent, ses collections, ses manuscrits; c'était un naufrage complet, et si près du port! Il ordonna à ses bateliers de se poster à terre dans un buisson de hautes herbes et d'arrêter tout individu qui viendrait rôder de ce côté; peut-être ainsi saisirait-on l'un des voleurs; puis il se recoucha. Au bout d'une heure, deux individus se présentèrent sur la rive, et l'un d'eux se mit à héler le bateau. « Venez prendre, s'écria-t-il, la malle et les habits du diable blanc; vous les trouverez ici. » Et les deux hommes s'en allèrent tranquillement. M. Fortune se hâta de débarquer, et il trouva en effet à la place indiquée sa malle encore pleine, moins une centaine de dollars qui avaient été très adroitement retirés du sac. Honnêtes voleurs! On s'explique qu'ils se soient abstenus de conserver les vêtemens et les collections, qui les auraient trop aisément trahis; mais alors ils pouvaient, après avoir pris l'argent, jeter la malle à l'eau. On ne saurait donc méconnaître la délicatesse, bien rare en pareil cas, de leurs procédés. — Au point du jour, M. Fortune put s'habiller décemment, grâce à la générosité de ses voleurs, et il se rendit chez le mandarin de Nanziang, auquel il conta l'aventure et porta plainte en réclamant la restitution de son argent. Le mandarin s'indigna très fort, prescrivit d'urgence une enquête, et mit toute sa police en campagne. Le soir même, un des voleurs était arrêté, et recevait une correction de coups de bambou. Le lendemain, arrestation d'un second voleur, et le bruit courait dans le public que les dollars étaient retrouvés; mais, le mandarin ne disant mot à ce sujet, M. Fortune partit pour Shang-haï en annonçant qu'il allait faire son rapport au consul. Au

bout de plusieurs semaines seulement, il reçut, par l'entremise de ce fonctionnaire, une somme de 35 dollars. M. Fortune paraît convaincu que les mandarins ont gardé le reste, ce qui tendrait à prouver qu'en Chine les mandarins seraient moins honnêtes que les voleurs.

Nous laisserons ici M. Fortune emballer ses collections et ses plantes, et faire ses préparatifs de départ pour l'Europe. A en juger par les témoignages officiels qu'il a recueillis, son troisième voyage en Chine n'a pas été moins utile au progrès des sciences naturelles que ne l'ont été ses précédentes missions. Il a rapporté de curieux insectes pour le Muséum, des plants de thé pour l'Himalaya, de nouvelles et gracieuses fleurs pour nos jardins; il a concouru par ses infatigables recherches à la découverte de substances destinées à prendre place dans les travaux de l'industrie. Citons par exemple l'indigo vert, qui a déjà occupé les manufacturiers ainsi que les savans, et auquel M. Natalis Rondot, ancien membre de l'ambassade française en Chine, a consacré un remarquable mémoire, récemment imprimé par les soins de la chambre de commerce de Lyon (1). M. Fortune figurera avec honneur parmi les missionnaires de la science qui se sont voués à l'étude, si neuve et si intéressante, des régions de l'extrême Orient; mais il est un autre point par lequel ses récits le recommandent à notre estime et à notre sympathie. Cet ingénieux botaniste sait étudier les hommes aussi bien que les plantes, et, ayant vécu pendant plusieurs années au milieu des Chinois, dans leurs cités et dans leurs campagnes, ayant été accueilli, fêté, guéri et même volé par eux, il peut les juger et les analyser jusque dans les traits les plus intimes et les plus familiers de leur caractère et de leurs mœurs.

On a vu, par les épisodes qui viennent d'être détachés de sa relation, que son opinion sur la nation chinoise ne s'accorde guère avec celle qui a été exprimée par la plupart des voyageurs. Il le reconnaît lui-même, et il insiste sur cette dissidence. Les Chinois ne sont pas ce que pense une certaine variété de touristes plus soucieux du pittoresque que du vrai, et plus désireux d'égayer leurs lecteurs que de les éclairer. Ils composent une grande et honnête famille qui a été longtemps un grand peuple. L'heure de la décadence est venue pour eux, soit qu'à la fin le poids de leur antiquité les écrase, soit que, par suite d'un malaise intérieur dont il nous est difficile de nous rendre compte, leur gouvernement et leur administration soient tombés dans le mépris et dans l'impuissance. On a signalé des mandarins concussionnaires et ineptes, on a décrit la vile populace de

(1) *Notice sur le vert de Chine et sur la teinture en vert chez les Chinois*, 1858.

Canton et de quelques grandes villes où les Européens ont accès d'après les traités : ces tableaux sont exacts; mais on se tromperait fort et on commettrait une grave injustice en y encadrant en quelque sorte toute la Chine. Que l'on se reporte aux peintures bien différentes de M. Fortune : ce ne sont pas seulement des paysages où l'aspect d'une riante et gracieuse nature communiquerait peut-être aux personnages comme un reflet de beauté et d'honnêteté; ce sont aussi des dessins de grandes villes, de centres populeux, où l'image du travail paraît toujours au premier plan; ce sont des intérieurs de famille, où abondent les détails de distinction, d'intelligence et même de finesse dans les goûts. Le plus souvent, en un mot, c'est la représentation, trop minutieuse pour n'être pas fidèle, d'une société civilisée et polie, qui renferme de bons comme de mauvais élémens, qui a certainement ses côtés faibles et ridicules, mais qu'il est bien temps, après les relations pittoresques et les grotesques impressions dont on nous a rassasiés, de prendre au sérieux. C'est pour ce motif qu'après avoir trop souvent ici même évoqué les souvenirs d'une rapide excursion sur la lisière du Céleste-Empire, j'ai pensé que l'on me pardonnerait de revenir encore sur cet éternel sujet, en m'abritant sous l'autorité de M. Fortune et en essayant de reproduire, autant qu'on peut le faire dans une simple analyse, quelques traits de son aimable esprit. La Chine d'ailleurs ne doit-elle pas, aujourd'hui plus que jamais, exciter notre intérêt? Nous lui faisons la guerre, nous devons donc chercher à la bien connaître, non plus seulement pour satisfaire notre curiosité, mais aussi pour savoir ce qu'il faut surtout combattre, ce qu'il faut vaincre en elle. Or, d'après ce que nous enseigne M. Fortune, ce n'est point le peuple chinois, c'est le gouvernement, c'est une cour orgueilleuse, ce sont des mandarins, et même seulement quelques mandarins ambitieux ou entêtés que nous avons contre nous. La nation est neutre, et tout porte à croire qu'elle demeurera très volontiers neutre en présence de ce conflit soulevé en dehors d'elle. Il y a, dans cette opinion, l'élément d'indications fort utiles pour la conduite politique des plénipotentiaires et des amiraux qui représentent actuellement la France et la Grande-Bretagne dans les mers de Chine. Là comme ailleurs, il convient d'appliquer le principe en vertu duquel la guerre doit épargner les populations paisibles et inoffensives pour ne frapper que sur les gouvernemens et sur les armées, principe généreux que notre temps s'honore d'avoir inscrit, par de nobles exemples, dans le code du droit des gens. Ne ménageons pas la cour de Pékin ni ses mandarins; mais montrons-nous bienveillans et indulgens pour la nation chinoise.

C. Lavollée.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1858.

L'on s'est accordé, en France et même au dehors, à donner une signification heureuse aux changemens ministériels qui viennent de s'accomplir. Nous nous associerons volontiers à ce mouvement de confiance. La nomination de M. Delangle au ministère de l'intérieur autorise, à nos yeux, les espérances conçues par l'opinion. Deux choses nous plaisent d'ailleurs dans cet événement : en premier lieu, la fin d'une situation que nous demandons la permission d'appeler irrégulière ; en second lieu, la valeur personnelle de l'homme qui a été placé à la tête de l'administration intérieure du pays. La présence d'un général au ministère de l'intérieur était le signe d'un état de choses anormal. La prépondérance de l'élément militaire dans un gouvernement, ne fût-elle qu'apparente, est toujours la conséquence d'un danger couru par la société, lorsqu'elle n'est pas elle-même la cause de perturbations profondes. L'autorité politique est en effet de sa nature essentiellement civile, et la force militaire, si haute que soit sa vocation, si grands que soient les services qu'elle est appelée à rendre, si glorieux que soit son caractère, doit toujours, dans une société policée, demeurer subordonnée et obéissante à la pensée civile; *cedant arma togæ !* Cette loi est gravée au cœur des peuples qui ont connu la liberté. C'est ce qui fait que, même lorsqu'elle a été contrainte par des périls sociaux à subir la prépondérance militaire, l'opinion attend avec impatience et accueille avec joie le retour des choses à l'ordre naturel. C'est dans ce sentiment, et sans tenir compte des considérations personnelles, que nous préférons au ministère de l'intérieur la toge d'un magistrat à l'épée d'un général. Les considérations personnelles se joignent d'ailleurs, en cette occasion, à l'importance du fait politique. Le mérite et les aptitudes diverses de M. Delangle sont incontestés. Le nouveau ministre de l'intérieur est un de ces hommes dont le public a suivi la carrière, et qu'il a vus grandir dans les travaux de leur profession. C'est par les

qualités solides de l'intelligence, par la sagacité et la droiture du jugement dans les discussions d'affaires, par l'activité et l'initiative de l'esprit, par la connaissance approfondie du droit, que M. Delangle avait conquis sa place au premier rang dans le barreau de Paris. M. Delangle nous semble avoir résumé les mérites éminens qui l'ont distingué dans son remarquable commentaire sur les *Sociétés commerciales*, un livre qui n'est pas seulement resté le guide le plus autorisé des jurisconsultes dans l'interprétation de cette partie du code de commerce qui s'applique aux sociétés, mais qui offre un sujet d'études des plus instructifs aux économistes. Les grands partis parlementaires recherchèrent et se disputèrent pour ainsi dire M. Delangle, lorsqu'il aborda la scène politique. Il trouva dans le parti conservateur la conciliation de ses idées libérales avec ses instincts d'ordre, et, après avoir traversé la chambre des députés, il était procureur-général à la cour royale de Paris au moment où éclata la révolution de février. La fortune politique de M. Delangle n'est donc point un caprice du hasard : la marche régulière de sa carrière le conduisait au gouvernement, et il n'était pas de ceux qui ont besoin des confusions violentes et imprévues d'une révolution pour arriver au ministère. C'est cette valeur personnelle de M. Delangle, c'est l'autorité qu'elle lui permet d'apporter dans les conseils du gouvernement, qui nous font bien augurer de son entrée au ministère de l'intérieur. Le nom de M. Delangle est une promesse, et cette promesse a suffi pour détendre une situation qui entretenait dans l'opinion un malaise évident. Nous désirons sincèrement pour notre part que les espérances attachées au nom de M. Delangle soient promptement réalisées.

Le successeur de M. Delangle dans la seconde de nos grandes charges judiciaires, M. Devienne, n'a pas l'avantage d'être aussi bien connu du public; ce choix nous paraît néanmoins corroborer la signification attribuée à la nomination de M. Delangle. Quoique Paris soit pour M. Devienne un théâtre nouveau, le passé politique du premier président n'est point sans avoir laissé des traces dans le souvenir de ceux qui ont été attentifs, depuis un certain nombre d'années, aux luttes et aux vicissitudes de la vie publique dans notre pays. Nous sommes de ceux-là, et nous n'avons point oublié les circonstances dans lesquelles il nous a été donné d'assister au début parlementaire, début très original et très caractéristique, de M. Devienne. C'était dans une de ces discussions orageuses qui précédèrent le vote de l'adresse, et qui furent comme le prélude de la révolution de février. On se souvient de la lutte ardente qui s'engagea dans la chambre des députés sur deux expressions célèbres de cette adresse : « les passions aveugles ou ennemies; » expressions fatales, — stigmate alors prophétique, aujourd'hui historique, — par lesquelles la cause constitutionnelle, à la veille de sa défaite, caractérisait, sans en avoir conscience, les fautes et les malheurs de ses divisions. Il avait semblé alors à des conservateurs sincères, c'est-à-dire à ceux qui ne séparaient pas dans leur amour et dans leurs espérances les destinées de la liberté du maintien des garanties tutélaires de l'ordre, qu'il n'y avait que des partisans aveugles de la liberté ou des ennemis des institutions représentatives qui pussent s'associer au mouvement démagogique qui éclatait avec tant de violence. Hélas! des aveugles, il y en avait dans les deux camps;

condamnés à des regrets communs, ils ne se doivent plus aujourd'hui qu'une mutuelle indulgence. Quant aux ennemis, quant à ceux qui après avoir compromis l'ordre ont trahi la liberté, ils se sont dévoilés eux-mêmes, et n'ont que trop justifié la sinistre prophétie de l'adresse de 1848. Tandis que les deux partis se rejetaient ainsi l'un à l'autre la responsabilité d'un naufrage imminent, un membre inconnu de la chambre monta à la tribune. Le nouveau-venu, avant de prononcer une parole, avait déjà saisi l'attention de l'assemblée par la franchise et la bonhomie de son allure provinciale. Dès qu'il eut ouvert la bouche, il se fit écouter, succès peu facile, par des auditeurs qui presque tous ignoraient son nom. Il exposa avec un sans-façon rustique, avec un bon sens incisif, avec une verve originale, les sentimens du parti conservateur. Les membres de la majorité tremblaient parfois d'être compromis par la hardiesse de ce champion inattendu, tandis que ses coups de boutoir arrachaient à l'opposition des exclamations de surprise. Il y eut un moment où, exprimant par une honnête bravade toute la force de sa conviction, l'orateur s'écria : « Quant à moi, je suis un conservateur endurci. » Ce fut le mot, l'événement et le succès du jour. On se demandait de toutes parts, quand il descendit de la tribune, le nom du député qui venait de prononcer un *maiden-speech* d'une si verte saveur. C'était M. Devienne. Le premier président de la cour impériale de Paris ne doit point avoir oublié cette journée : il la compte sans doute comme une des meilleures de sa vie. L'impression qu'il produisit sur nous fut si vive qu'il nous semble le voir et l'entendre encore. C'est en libéraux endurcis que nous applaudissions à ce conservateur endurci, car en défendant l'ordre nous entendions, comme lui, sauver et conserver la liberté.

Les premiers actes de M. Delangle relativement à la presse sont déjà un encouragement qui mérite d'être constaté. Le nouveau ministre a levé l'interdit qui fermait notre frontière à un journal étranger, il a rendu la vente sur la voie publique à plusieurs journaux français auxquels elle avait été récemment retirée. Si l'on rapprochait de ces actes le langage remarqué que tient depuis plusieurs jours une feuille dévouée au gouvernement, on serait peut-être autorisé à espérer mieux encore des tendances libérales qui pointent à l'horizon. Nous faisons allusion aux articles de *la Patrie*. La polémique de ce journal, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? s'élève depuis quelque temps au-dessus de la vulgaire et vide monotonie à laquelle, faute d'indépendance d'esprit ou de talent, se condamnent les autres journaux qui voudraient passer pour les organes officieux ou les défenseurs de la pensée gouvernementale. Nous ne nous entendrions point sans doute avec *la Patrie* sur la façon dont elle pose certaines questions, mais nous croyons devoir signaler le léger souffle de libéralisme et de générosité que respirent quelques-uns de ses articles. Nous avons été frappés surtout des considérations qu'elle a présentées récemment sur les conditions et le caractère de la responsabilité politique suivant l'esprit de la constitution qui nous régit. La constitution du 15 janvier 1852 ne crée qu'une responsabilité politique dans l'état et dans le pays, — celle du chef du pouvoir, — et c'est dans l'opinion publique bien plus que dans le parlement que la constitution a transporté la véritable sanction de la responsabilité constitutionnelle. *La Patrie* voit un progrès

dans la suppression des mécanismes intermédiaires destinés à distribuer et à diviser le contrôle et la responsabilité entre ces deux points extrêmes, l'opinion et le sommet du pouvoir. Nous n'essaierons pas de la désabuser; nous ne chercherons pas à lui démontrer que l'unité apparente n'est pas toujours la perfection dans le mécanisme des institutions, que la théorie et la pratique, que l'opinion des plus grands hommes d'état et les expériences les plus décisives de l'histoire sont d'accord pour établir le danger d'une simplicité séduisante dans la constitution du pouvoir, et que les rouages intermédiaires qu'elle dédaigne sont une plus sûre sauvegarde de l'ordre et de la liberté. La constitution de 1852 est une dérivation du fameux système de Siéyès, et nous serions plus à l'aise pour l'apprécier, si nous écrivions l'histoire des idées de la révolution française, qu'en discutant les questions d'application et de pratique soulevées par les incidens de la politique contemporaine. Qu'importe d'ailleurs la théorie en pareille matière? Les nécessités pratiques ont bientôt raison des théories erronées, et à des controverses stériles nous préférons le verdict de l'expérience future. Nous nous en tenons donc au point de départ de *la Patrie* : la responsabilité du pouvoir suprême en face de l'opinion. Si la vie politique est soumise à la combinaison de ces deux forces, il est évident qu'elle ne pourra s'exercer qu'à une condition : c'est que la manifestation libre et sincère de l'opinion sera assurée. C'est donc là, c'est dans l'organisation d'un système de garanties qui protége la libre expression des opinions que *la Patrie* transporte le problème politique du présent et de l'avenir. Après en avoir posé les termes, nous aimons à espérer que *la Patrie* ne reculera point devant les solutions urgentes que ce problème réclame. *La Patrie* ne regarde point en effet comme une solution le régime auquel la presse est encore soumise six ans après le 2 décembre. « Elle lui souhaiterait, c'est elle-même qui le déclare, plus de liberté. » C'est à la restauration, fût-elle graduelle, de cette liberté qu'il importe de travailler. Tous les intérêts la réclament. La presse joue dans les sociétés modernes un rôle analogue à celui que remplissent dans le monde matériel ces rapides moyens de communication dont profite l'industrie : elle est la locomotive des informations, des idées et des discussions dont vivent les esprits. Peut-on condamner longtemps les esprits à l'inertie, lorsque les corps sont emportés par un mouvement si rapide? Peut-on entraver le libre échange des idées, lorsque les produits matériels circulent si vite? Nous ne le croyons pas. Les intérêts bien entendus du pouvoir ne sont pas moins liés au réveil de l'opinion et au jeu régulier des discussions publiques. Le pouvoir, responsable devant l'opinion, a besoin de trouver dans l'opinion un appui aussi bien qu'une résistance salutaire. A côté d'un pouvoir fort et comme condition de sa force, il est indispensable que la puissance d'expansion de l'opinion soit constituée et réglée par un fort système de garanties. En dehors de ces garanties, le pouvoir tel que le conçoit *la Patrie* ne serait qu'un Stylite assailli, dans le silence et au-dessus du vide, par les vertiges de l'abîme.

A prendre comme un symptôme les déclarations de *la Patrie*, il est visible que ces vérités sont comprises autour du pouvoir. On a voulu voir encore une confirmation de ces tendances dans le décret qui a confié le ministère

nouveau de l'Algérie et des colonies au prince Napoléon; mais nous ne voulons pas aller plus loin dans la voie des conjectures téméraires, et quant au nouveau ministère, nous attendons, pour calculer l'influence de cette création sur les grands intérêts de l'Algérie, que la nouvelle administration se soit organisée, et qu'elle ait fait connaître son programme.

Il est malheureux que les intérêts moraux, malgré leur importance, ne sachent pas donner à leurs légitimes exigences ce caractère pressant que savent si bien prendre les intérêts matériels dans leurs relations avec les gouvernemens. On assure par exemple que les compagnies de chemins de fer ne tarderont point à obtenir les satisfactions qu'elles demandent depuis quelque temps au ministère des travaux publics. Nous avons déjà parlé de cette importante question; nous avons dit quel était l'embarras des compagnies. Dans une pensée de sage prévoyance et pour épargner aux capitaux engagés dans nos chemins de fer les périls et la ruine que les excès de la concurrence ont infligés aux actionnaires des chemins de fer anglais, le gouvernement français a voulu partager le réseau français entre six grandes compagnies, chargées chacune de desservir une région distincte de notre territoire. C'est cette pensée politique qui l'a engagé à favoriser les fusions successives des diverses compagnies rapprochées par des intérêts analogues, et qui auraient pu se nuire réciproquement, si elles ne s'étaient point amalgamées. Ce travail des grandes fusions a été achevé l'année dernière, lorsque le réseau du Grand-Central a été partagé entre les compagnies d'Orléans et de la Méditerranée; mais en même temps qu'il avait consolidé les grandes compagnies dans leurs monopoles distincts, l'état avait dû pourvoir aux intérêts des localités qui ne possèdent point encore de voies ferrées. Il avait en conséquence imposé aux compagnies constituées la construction, dans un temps donné, d'un certain nombre de lignes nouvelles. Les capitaux sont, comme on sait, accessibles à toutes les influences de l'imagination; de là leurs excès dans tous les sens, leurs folies de confiance et leurs paniques désordonnées, suivant les tendances irrésistibles qui s'emparent des esprits. L'imagination des capitalistes n'a pas pu supporter cette perspective des lignes nouvelles imposées aux compagnies: elle a décidé que la construction et l'exploitation de ces lignes ruineraient les actionnaires actuels. On ne pouvait pas renvoyer les capitaux effarés à l'épreuve de l'expérience, car les lignes nouvelles ne pourront être livrées à l'exploitation avant plusieurs années. En attendant, la peur faisait des ravages sans limites, et il était impossible de prévoir où s'arrêterait la dépréciation continue des titres. Arrivée à cette crise, cette maladie d'imagination prenait tous les caractères d'une grave question politique, et devait éveiller la sollicitude la plus attentive de l'état. La dépréciation des valeurs des compagnies n'était pas seulement un motif d'inquiétude et d'effroi pour les détenteurs de ces valeurs, condamnés à les vendre à perte, ou à calculer chaque jour les progrès de leur ruine; elle minait, affaiblissait, restreignait le crédit des compagnies. Pour achever l'œuvre que l'état leur a confiée, les compagnies ont en effet besoin du concours de nouveaux capitaux; or l'atteinte portée au crédit des compagnies par la dépréciation de leurs titres leur rendait de plus en plus onéreuses les conditions auxquelles elles pouvaient se procurer les ca-

pitaux nécessaires. Il était même à craindre que le scepticisme et le découragement allant aux dernières limites, on n'en vînt à mettre en doute la possibilité pour certaines compagnies de subvenir au service de leurs obligations, chaque année accrues par des émissions considérables. Si on eût laissé arriver les choses à ce point, il fût devenu un jour impossible aux compagnies de mener à fin la construction des nouvelles lignes, et les intérêts publics, qui exigent l'achèvement du réseau, fussent restés en souffrance. Il y avait donc pour l'état un intérêt politique de premier ordre à se préoccuper de cette déroute de l'opinion financière, à réviser les dernières conventions qu'il a conclues avec les compagnies et à ranimer par des combinaisons prévoyantes et saisissantes la confiance des capitaux éperdus.

Telle est l'œuvre à laquelle le ministre des travaux publics travaille depuis plusieurs semaines, de concert avec les compagnies. Les négociations sont même déjà terminées avec les compagnies d'Orléans et de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Voici, croyons-nous, sur quel principe seraient fondés les nouveaux arrangemens élaborés entre l'état et ces compagnies. Il aurait été convenu d'abord que l'état garantirait pendant cinquante ans un intérêt de 4 pour 100, augmenté de 65 centimes pour l'amortissement sur les capitaux employés à la construction du nouveau réseau. C'était là une base équitable, qui d'un côté garantissait les capitaux engagés sur l'ancien réseau des chances onéreuses qui pouvaient être attachées à la construction et à l'exploitation des lignes nouvelles. Seulement ce n'était pas tout que de poser le principe, il fallait en faire l'application. Le jour où le nouveau réseau sera exploité, comment distinguer les produits de cette exploitation, dont l'insuffisance donnerait lieu à la garantie promise par l'état, des produits du réseau ancien? Le moyen le plus simple en apparence de faire cette distinction eût été d'établir deux comptes séparés pour l'exploitation des anciennes et des nouvelles lignes; mais cette combinaison ne protégeait pas assez les intérêts de l'état : il eût été à craindre pour lui que les compagnies ne détournassent au profit de leur ancien réseau une partie du trafic qui, livré à lui-même, se fût dirigé sur le nouveau, que par conséquent, pour augmenter les profits des actionnaires, on ne sacrifiât les intérêts de l'état, appelé à combler par sa garantie une insuffisance amenée par des moyens factices. La combinaison des comptes séparés a donc été écartée. Cependant, si l'exploitation des deux parties du réseau ne donnait lieu qu'à un seul compte, la distinction des deux produits étant impossible à faire, ou plutôt le réseau nouveau pouvant détourner par une concurrence naturelle une partie du trafic acquise aujourd'hui à l'ancien, il fallait sauvegarder par une garantie spéciale les intérêts actuels des actionnaires. On y a réussi au moyen de la formule suivante. L'état et les compagnies prennent pour base les derniers dividendes acquis aux actionnaires, ou mieux les produits nets kilométriques auxquels correspondent ces dividendes; à l'avenir, et quand les nouvelles lignes auront été mises en exploitation, on prélèvera avant tout le produit net kilométrique correspondant aux dividendes actuels; c'est le minimum de rémunération sur lequel pourront compter les actionnaires. Une fois ce prélèvement fait, le reste sera d'abord employé à subvenir aux charges des lignes nouvelles; si ce reste est supérieur aux charges, l'excédant re-

viendra aux actionnaires en supplément de dividende; s'il est inférieur, l'état comblera la différence jusqu'à concurrence de la garantie de 4,65 pour 100. Les avantages de cet arrangement nous paraissent saisissans. Les porteurs des actions de chemins de fer sont désormais assurés d'un minimum de revenu à peu près équivalent aux derniers dividendes qu'ils ont touchés, revenu très satisfaisant, si on le compare aux prix actuels des actions, et l'état, pour rendre cette sécurité aux actionnaires, n'assume qu'un risque éventuel, qui n'en est même pas un à ses yeux, puisqu'en accordant les nouvelles lignes aux compagnies, il n'a jamais eu évidemment la pensée que l'exploitation de ces lignes pût leur être onéreuse. Cette solution enlève ainsi tout prétexte à la défiance qui gagnait les capitaux à l'endroit de nos chemins de fer, et elle donne satisfaction aux grands intérêts publics qui réclament le prompt achèvement de notre réseau. Certains détails de cette nouvelle charte des chemins de fer ont besoin de la sanction législative. Il nous paraît donc probable que le corps législatif sera prochainement convoqué pour lui donner le caractère légal; on a vu un indice de la session extraordinaire à laquelle on s'attend dans le décret qui constitue le bureau du corps législatif et que publiait hier *le Moniteur*.

Nous croyons qu'il importe en effet que ces graves questions arrivent le plus tôt possible à la conclusion définitive et légale qui paraît être arrêtée. Le spectacle du développement industriel et du mouvement de spéculation de 1852 avait fait venir à la pensée de plus d'un observateur le souvenir de Law et des folies du système. Ce rapprochement historique n'était, grâce à Dieu, suggéré que par de lointaines analogies; mais si la ressemblance eût été exacte, il faut avouer que le moment actuel de notre phase industrielle correspondrait à la réaction qui emporta le système et consomma la ruine des *mississipiens* attardés. Heureusement il y avait autre chose que la foi en la présence réelle du capital sous les espèces et apparences d'un chiffon de papier, il y avait autre chose que le fantastique mirage d'une colonie encore à créer dans les grandes affaires entreprises en 1852. Il y avait d'immenses voies de communication aujourd'hui construites, et qui donnent déjà un produit brut annuel de plus de 300 millions; il y avait un emploi sérieux et fécond du capital et du travail et la création réelle d'une vaste richesse qui survivront aux déceptions de la spéculation exagérée. Aussi est-ce bien plus les différences pratiques que les analogies apparentes qui nous frappent dans les publications récentes auxquelles l'histoire de Law a donné lieu. Un de nos collaborateurs, M. Cochut, avait publié une très intéressante étude sur le système il y a quelques années, — lorsque la spéculation était dans toutes les ivresses de la lune de miel. Aujourd'hui, au moment des désenchantemens, M. Thiers a autorisé la réimpression d'une production de sa jeunesse sur le même sujet. Ceux qui ne connaissaient que de réputation le travail de M. Thiers sur Law, lequel fut très remarqué en effet lorsqu'il parut pour la première fois il y a trente ans, le remercieront de n'avoir pas dédaigné de faire revivre cette habile et curieuse page de finance et d'histoire. On sait que M. Thiers traite les questions de finance avec le même ingénieux bon sens, la même charmante clarté et la même autorité que les questions de guerre et de politique proprement dite. Plusieurs écrivains, en voyant Law

débuter par une banque d'escompte et de circulation fondée sur les bases les plus correctes et agissant pendant quelques mois d'après les principes les plus sensés, s'étaient figuré que Law avait été entraîné par la tentation ou la nécessité des circonstances hors des voies de l'orthodoxie financière. C'est une erreur que n'a pas commise M. Thiers. Law avait conçu son système bien avant de fonder sa banque, et s'il fit le sage dans ses débuts, c'est que le brillant aventurier espérait, et il n'y réussit que trop, faire passer tout le système à la faveur de l'institution utile qui en était le frontispice. C'est ce qu'a établi mieux que personne un écrivain anglais, M. James Murray, dans un excellent volume d'histoire financière qui vient de paraître sous ce titre : *French Finance and financiers under Louis XV* (1). Ce n'est pas Law seulement, c'est le gouvernement des finances sous Louis XV qu'étudie M. Murray. Nous sommes étonnés qu'un Anglais ait exploré avec tant de patience et d'exactitude un côté de notre histoire si aride et si négligé des Français eux-mêmes. Il ressort d'un pareil travail de curieuses lumières historiques, qui, pour les Français, deviendraient facilement des leçons politiques. M. Murray part de la présidence du maréchal de Noailles au conseil des finances du régent et finit avec les infâmes mesures de Terray. On peut dire qu'il a parcouru toute la gamme des fautes, des folies et des crimes que peut commettre le pouvoir absolu dans la gestion des intérêts financiers. L'état où cette longue série d'abus laissait la France à la mort de Louis XV est décrit par lui avec une sagacité qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un étranger. « L'ancien régime, dit-il, avait perdu toute puissance réelle, quoiqu'il conservât encore les apparences de l'autorité. Ceux mêmes qui avaient profité de ses abus avaient cessé de le respecter, tandis que la masse des sujets le regardait avec horreur et avec mépris. Il était impuissant à repousser les ennemis qui de toutes parts le blessaient au cœur; mais il donnait carrière à sa malice par d'innombrables petites persécutions qui finirent par persuader au Français qu'il n'avait pas à redouter de pire ennemi que son gouvernement. La suppression des parlemens, les opérations de Terray étaient bien faites pour pousser à bout la patience nationale; mais le courant de l'opinion populaire était contraire à une insurrection armée. Maupeou et son parlement, Terray et ses confiscations devenaient matière à plaisanterie, et fournissaient une ample pâture à l'esprit parisien. Le gouvernement était regardé comme une sorte d'étranger dont les caprices causaient sans doute des vexations, mais n'étaient pas réellement dangereux. Il existait partout une conviction instinctive que les jours du vieux système étaient comptés, et que c'était un inutile emploi de la force que d'essayer de renverser violemment un pouvoir qui devait tomber en pièces par l'effet naturel de sa ruine intérieure. » On voit que M. Murray n'a perdu dans le dédale des opérations financières de l'ancien régime ni le coup d'œil, ni le trait de l'histoire.

Quelle tâche ingrate, si nous revenons aux questions contemporaines, préparent à l'historien futur les nouvelles complications dont l'empire ottoman est en ce moment le théâtre! La Turquie n'est pas, si l'on veut, le malade

(1) Londres 1858, Longman.

dont parlait l'empereur Nicolas; mais il y a dans sa faiblesse et dans les entraînemens irréfléchis auxquels on peut craindre de la voir s'abandonner des difficultés qui rebutent et découragent les partisans les plus déclarés du maintien de l'équilibre oriental et de la paix du monde. Le gouvernement ottoman mériterait quelquefois d'être corrigé, mais il faut toujours prendre garde que la correction ne l'ébranle, et que les conséquences n'en rejaillissent violemment sur ceux qui veulent redresser trop brusquement ce débile empire. Nous croyons toucher là le point sensible et difficile des négociations auxquelles donne lieu en ce moment le règlement du sort des chrétiens de la Turquie. Tandis que les réunions de la conférence de Paris sont ajournées jusqu'au rétablissement de la santé du plénipotentiaire turc, Fuad-Pacha, les difficultés intérieures de la Turquie se compliquent et s'aggravent. L'émotion des populations chrétiennes se manifeste à peu près partout. Après la Bosnie et l'Herzégovine, c'est Candie qui s'agite. Sur ce dernier point du moins, le divan semble faire des efforts pour donner satisfaction aux justes griefs des chrétiens; mais il est impossible d'accorder le même éloge à l'inexplicable conduite que le gouvernement turc poursuit vis-à-vis du Montenegro et des provinces voisines. A quoi serviront les troupes que le divan expédie sans relâche aux abords du Montenegro? Vont-elles chercher une collision? En vérité, le gouvernement ottoman voudrait provoquer un nouveau conflit sanglant avec les belliqueuses populations de la Montagne-Noire, qu'il ne s'y prendrait pas autrement. Les Turcs pensent-ils que ce conflit, si malheureusement il éclatait, améliorerait leurs affaires? Ne voient-ils pas qu'il les mettrait dans cette alternative, ou d'éprouver une nouvelle humiliation, s'ils se laissaient battre encore, ou d'exciter l'indignation et d'appeler une sévère intervention des puissances chrétiennes, si les Monténégrins étaient écrasés? Pourquoi ne pas s'en remettre tout simplement à la décision de la conférence et abréger même par une habile docilité ces négociations que suivent avec une frémissante impatience les populations chrétiennes, et dont la durée ne contribue peut-être pas médiocrement à entretenir parmi elles une fermentation redoutable? Voilà des considérations que l'Autriche devrait plus que personne faire valoir auprès du divan; mais le cabinet de Vienne, qui, il y a peu d'années, ne voulait pas tolérer la concentration d'un corps turc en Bosnie et dans le voisinage du Montenegro, paraît encourager aujourd'hui le sultan à y amasser ses inutiles ou dangereux soldats. Explique qui pourra cette contradiction affligeante. Dans tous les cas, si elle dure quelque temps encore, et si elle a les conséquences déplorables que l'on a le droit d'appréhender, la politique autrichienne aura encouru une responsabilité fort grave.

Un tragique événement, la révolte des engagés noirs embarqués à bord d'un navire français, *la Regina Cœli*, sur la côte d'Afrique, a été entre la chambre haute du parlement anglais et la partie la moins intelligente et la plus rétrograde de la presse française l'occasion d'un échange regrettable d'appréciations et de récriminations injustes. Cet affreux malheur ne pouvait donner matière à aucun conflit entre les gouvernemens. Les circonstances qui l'ont accompagné ont dégagé l'armateur et le capitaine de *la Regina Cœli* de toute inculpation qui aurait tendu à les accuser de faire clandes-

tinement la traite des nègres. Les faits étant connus, il ne restait plus qu'à s'apitoyer sur le sort des malheureux matelots français qui ont succombé sous la fureur d'une bande de sauvages; peut-être aussi fallait-il voir dans ce tragique événement un avertissement que doivent mettre à profit, et les commerçans qui se livrent à ce recrutement hasardeux des noirs sur la côte d'Afrique, et le gouvernement qui a autorisé ce trafic, et qui ne saurait demeurer indifférent aux conséquences. Malheureusement les anciens abolitionnistes de la chambre des lords, sans attendre les documens officiels, ont pris prétexte du malheur de *la Regina Cœli* pour lancer contre le commerce français sur la côte d'Afrique des accusations aussi blessantes qu'inconsidérées. L'évêque d'Oxford, fils de l'illustre Wilberforce, lord Brougham, lord Grey, ont réchauffé leur vieille ferveur abolitionniste, ferveur que nous respectons dans les grands actes qu'elle a enfantés autrefois et même dans ses intentions actuelles, mais qui avait le tort d'être déplacée au sujet de *la Regina Cœli* et à l'égard de la France. Au surplus, on a fait promptement justice en Angleterre du zèle intempérant et arriéré de ces nobles lords. Le *Times*, entre autres, s'est montré plus sévère que nous n'aurions voulu l'être nous-mêmes à leur égard. Cela n'a point empêché quelques journaux français de pousser des clameurs dans le goût américain contre l'insolence britannique. Ce petit tapage n'a pas eu de suite. Il eût mieux valu, suivant nous, puisque l'accident de *la Regina Cœli* appelait si tristement l'attention sur ce sujet, examiner cette question délicate de l'engagement des noirs. Il ne faudrait pas, pour l'honneur de notre pays, que ce système des engagemens pût, nous ne disons pas servir de manteau à la traite déguisée, mais influer défavorablement sur la condition des noirs de l'Afrique occidentale. Il n'y a que deux points sur la côte d'Afrique, Liberia et Krow, où il y ait des nègres réellement libres et capables de contracter avec indépendance des engagemens. Encore les Krowmen ne s'engagent-ils que pour le service maritime, et refusent-ils de s'enrôler pour les travaux de culture. Liberia n'a pas une population assez considérable pour pouvoir fournir un aliment suffisant à l'émigration. En dehors de Liberia et de Krow, il n'y a à recruter sur toute la côte que des nègres, esclaves des chefs, et que l'on achète à ces petits rois sauvages moyennant la prime d'engagement. Qu'arriverait-il donc si ce système des engagemens que nous avons essayé depuis peu d'années venait à se généraliser, si, à notre exemple, les Américains du nord et du sud se mettaient à venir chercher là les travailleurs dont ils ont besoin? On verrait inévitablement se reproduire une grande partie des horreurs auxquelles on a voulu mettre un terme en poursuivant la suppression de l'infâme commerce des esclaves. Les chefs nègres à qui l'on viendrait demander des engagés par milliers, allumés par le lucre, recommenceraient ces chasses cruelles où ils allaient chercher l'approvisionnement de bétail humain qu'absorbait autrefois l'esclavage colonial. Nous n'avons garde de dire qu'on soit près d'arriver à un pareil abus : le système des engagemens n'a pas encore pris assez de développement pour cela; mais nous en avons assez dit pour montrer qu'il y a là pour la France une délicate question d'humanité à surveiller. Être attentif au devoir que nous impose la responsabilité que nous avons contractée en permettant le trafic des

engagemens, voilà la meilleure et la plus fière réponse que nous ayons à faire aux injustes imputations de l'Angleterre. Dans l'œuvre pratique de l'abolition de la traite et de l'esclavage, nous n'avons ni fait d'aussi grandes choses ni encouru d'aussi lourds sacrifices que les Anglais, et nous le regrettons. Nous n'avons pas dans le triomphe de cette grande cause de noms à mettre à côté des noms de Wilberforce, de Clarkson et de Brougham. Cependant, si un élan de la conscience eût suffi pour accomplir cette œuvre si vaste et si difficile de la rédemption de l'esclavage, nous pourrions en réclamer pour la révolution française la glorieuse initiative. La révolution française a proclamé l'émancipation des esclaves avec ce cri stoïque et si calomnié parti de la poitrine de Barnave : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Il faudrait que l'abaissement moral eût fait de bien grands progrès avant que nous pussions oublier ou renier cette tradition.

Au surplus, un profond changement s'est opéré dans l'opinion publique en Angleterre sur les moyens de réprimer la traite des noirs. Cette police des mers que l'Angleterre s'était arrogée, cette répression par les croisières que lord Palmerston en particulier avait organisée et entretenue avec une obstination si tracassière, cette inquisition qui avait non-seulement l'inconvénient de lui coûter cher, mais qui lui suscitait à chaque instant des difficultés avec les puissances maritimes, tout ce système est bien près d'être abandonné comme une vieillerie nuisible aux intérêts anglais et inefficace contre l'odieux trafic qu'on veut détruire. Des idées plus sensées prennent la place du système épousé autrefois par lord Palmerston. Les libéraux anglais comprennent qu'ils font un métier de dupes à vouloir imposer par la contrainte leurs idées morales aux nations qui ne les acceptent point. Ils adoptent le chacun chez soi en fait de philanthropie comme en matière d'institutions politiques, et ne prétendent pas à une autre propagande que celle de l'exemple. Le ministère tory et les radicaux sont d'accord sur ce point, et la solution des récentes difficultés soulevées par les États-Unis inaugure cette nouvelle politique. C'est aux applaudissemens unanimes de la chambre des communes que le sous-secrétaire d'état des affaires étrangères, M. Fitzgerald, a exposé la pensée du gouvernement anglais relativement aux réclamations américaines. Les légistes de la couronne ont déclaré que les vaisseaux anglais n'ont point, en temps de paix, le droit de visiter les navires appartenant à un pays qui ne leur aurait pas concédé ce droit par un traité particulier. Or telle est la position des États-Unis, telle est aussi la nôtre vis-à-vis de l'Angleterre. Le ministre des affaires étrangères des États-Unis, le général Cass, a posé, dans une lettre récente adressée au ministre anglais à Washington, avec une heureuse netteté d'expressions, le principe qui doit régir l'exercice délicat du droit de visite en temps de paix. « Un navire marchand en pleine mer, dit le général Cass, est protégé par son caractère national. Celui qui y pénètre de force le fait sous sa propre responsabilité. Sans doute, si un navire usurpe un caractère national auquel il n'a pas droit, et s'il navigue sous de fausses couleurs, il ne saurait être protégé par la nationalité qu'il usurpe. De même qu'un officier chargé d'exécuter un mandat d'arrestation est obligé de vérifier l'identité de la personne qu'il arrête et détermine cette identité à ses risques et périls, de même l'identité nationale d'un navire est déterminée à ses risques et périls par celui qui, dou-

tant du pavillon qu'on y déploie, visite le navire pour s'assurer de son véritable caractère. Il y a sans doute des circonstances qui modifieraient les plaintes qu'une nation aurait le droit de faire pour une telle violation de sa souveraineté. Si l'officier qui aborde avait de justes motifs de soupçon, s'il se conduisait convenablement dans l'accomplissement de sa tâche, ne causant aucun dommage et se retirant paisiblement après avoir reconnu son erreur, aucune nation ne ferait d'un tel acte l'objet d'une réclamation sérieuse. » Ces principes ont été entièrement adoptés par le cabinet anglais avec l'assentiment marqué de la chambre des communes. D'un autre côté, les plus récentes nouvelles des États-Unis présentent que la fougue américaine comme calmée. Plusieurs journaux reconnaissaient qu'on avait singulièrement grossi les tracasseries imputées à la marine anglaise. Le sénat, après avoir écouté ces rodomontades belliqueuses où se complaisent les Américains, et qui finiront par jeter une teinte ineffaçable de ridicule sur leur jactance oratoire, s'était sagement séparé sans rien faire; enfin les premières communications du ministère de lord Derby au gouvernement du président Buchanan au sujet de ce différend étaient arrivées à Washington, et avaient paru satisfaisantes. Ce n'est donc point encore cette fois que le terrible Jonathan donnera des gourmades à John Bull.

Le ministère anglais va enfin sortir de l'élaboration du bill de l'Inde, qui occupe la chambre des communes depuis sa réunion et qui a donné lieu à trois bills et à la lente discussion d'une série de résolutions que l'on a eu la sagesse de ne point voter jusqu'au bout. Le bill de lord Stanley, qui porte le numéro 3 dans ces essais de législation indienne, sera indubitablement voté. Les principales dispositions de ce projet ont déjà subi victorieusement l'épreuve de la discussion en comité. Après les explications modestes, prudentes et sensées de lord Stanley, après un brillant discours de M. Bright, qui, comme orateur, a les honneurs de la session, le débat n'a présenté aucun incident intéressant. Voilà donc achevée la loi qui reconstitue le gouvernement de l'Inde, et qui le fait passer des mains de la compagnie à la couronne d'Angleterre. Cette loi n'était pas aisée à faire assurément; mais que sont ces difficultés de législation comparées aux difficultés militaires avec lesquelles les Anglais sont aux prises? La véritable reconstitution du gouvernement de l'Inde, c'est dans l'Inde même qu'elle s'opère en ce moment, si la fortune des armes, comme nous le souhaitons sincèrement, favorise jusqu'au bout cette poignée de héros qui luttent contre un ennemi plus formidable encore que les Hindous, contre les feux du soleil.

L'Europe ne se détourne souvent d'une difficulté que pour se retrouver en face d'autres questions qui lui font certes une vie laborieuse. Organisation des principautés danubiennes, indépendance du Montenegro, troubles de l'Herzégovine, destinées de la Turquie, relations générales des puissances, antagonismes secrets ou ostensibles, voilà ce qui préoccupe aujourd'hui. Et cependant ce n'est pas tout vraiment, puisqu'il reste encore les affaires du Nord, cette sorte de sphinx qu'on nomme la querelle de l'Allemagne et du Danemark. Démarches de toute nature, polémiques de la presse et des cabinets, propositions et contre-propositions, rien n'a pu concilier jusqu'ici des prétentions opposées. Bien au contraire, il semble que le terrain se resserre chaque jour davantage entre les deux parties, et si l'on n'y prend

garde, malgré toutes les ressources de la diplomatie allemande, on va se trouver pressé par l'alternative d'un conflit ou d'une intervention inévitable des puissances européennes. Le Danemark avait transmis à Francfort, il y a quelque temps, des propositions dictées par un esprit de paix; il croyait répondre suffisamment aux prétentions, aux susceptibilités de l'Allemagne. Il offrait de faire la part de ce qu'il y avait de légitime dans les réclamations du Holstein et de négocier avec la confédération germanique. Le comité nommé par la diète de Francfort a fait son rapport sur ces propositions. Quelques-uns des états allemands étaient favorables à l'œuvre du comité; d'autres, et le Hanovre était du nombre, trouvaient le rapport trop pacifique : ils proposaient tout simplement de fulminer une sorte d'excommunication contre le Danemark. Des concessions mutuelles ont été faites au sein de la diète, et de ce travail il est sorti enfin une nouvelle résolution, qui a été adoptée il y a un mois, et qui en définitive replace la question dans les termes où elle était avant les dernières tentatives de conciliation, puisqu'on semble ne tenir aucun compte des ouvertures du cabinet de Copenhague. Le Danemark avait offert de convoquer les états provinciaux du Holstein pour les mettre en position de formuler nettement ce qu'ils demandent; la diète répond en exigeant que le Danemark précise tout d'abord les réformes qu'il consent à réaliser, et elle lui laisse un délai de six semaines pour donner une explication définitive. Le cabinet de Copenhague proposait d'entrer en négociation au sujet de la constitution commune de la monarchie, en sauvegardant les droits de son indépendance; la diète refuse d'entrer en pourparlers avant de savoir quels changemens doivent être faits. Enfin le Danemark, cédant à une invitation, a retiré certaines lois financières qui avaient été soumises au conseil suprême; la diète persiste à mettre ces lois en interdit jusqu'à ce qu'elle ait donné sa sanction à la constitution commune de la monarchie. Ces résolutions nouvelles ont été récemment transmises à Copenhague, et elles y sont arrivées justement au milieu d'une lutte électorale : il s'agissait du renouvellement complet de la seconde chambre danoise, le *Folkething*.

C'est le 14 juin que cette élection générale a eu lieu dans le royaume de Danemark. Le *Folkething* se compose de cent membres élus par le suffrage universel, dans la proportion d'un député par circonscription de quatorze mille habitans. Parmi les élus, beaucoup sont nouveaux, et il serait dès lors difficile de se former une idée très précise de l'assemblée qui vient de sortir du scrutin. D'après toutes les apparences cependant, la distribution des opinions ne sera pas essentiellement modifiée. Le parti réactionnaire a obtenu, il est vrai, quelques avantages, tandis que le parti démocratique extrême a perdu quelques-uns de ses adhérens. Au fond, ces changemens, peu importans par eux-mêmes, laissent subsister l'esprit général qui animait la dernière assemblée, esprit sagement libéral et prudemment réformateur. Des huit ministres actuels, trois appartiennent au *Landsthing* ou première chambre, et ne siégent point par conséquent dans l'autre assemblée. Le président du conseil, M. Hall, est le seul membre du ministère qui se soit présenté au scrutin; il a été élu par acclamation et unanimement dans le cercle où il a été déjà nommé plusieurs fois. Il était difficile que la querelle avec l'Allemagne n'eût point une certaine place dans ces élections. A vrai dire,

si, sous le rapport des questions intérieures, il y a eu quelques dissentimens qui se sont traduits en opposition plus ou moins vive contre le cabinet, toutes les divisions d'opinions semblent s'être effacées en ce qui touche les affaires extérieures. Les Danois ont paru assez disposés à ne pas aller plus loin dans la voie des concessions, dût la résistance amener un conflit. C'est là du moins l'esprit qui s'est révélé dans une sorte de *meeting* où assistait le président du conseil, et où les affaires du Holstein ont été l'occasion d'assez vives sorties contre l'Allemagne et les Allemands. M. Hall, ministre du roi, a dû naturellement s'expliquer avec plus de modération : il s'est sagement abstenu de s'associer à des manifestations imprudentes ou inutiles; il en a dit assez néanmoins pour laisser apercevoir ce qu'il y a de grave dans la situation actuelle, — la possibilité d'un conflit, les chances d'une intervention européenne, la nécessité pour le Danemark de maintenir les droits de son indépendance. M. Hall a touché toutes ces questions avec réserve, rappelant la conduite du gouvernement danois, énumérant les concessions faites à la politique allemande, et laissant, en définitive, planer une certaine obscurité sur le genre de réponse que le cabinet de Copenhague va opposer à la dernière communication de la diète de Francfort. C'est là effectivement la question aujourd'hui. La diète a fixé un délai de six semaines; le Danemark, de son côté, semblerait disposé à laisser passer ce délai sans renouveler une réponse qui ne serait que la reproduction de celles qu'il a faites déjà. Il serait assez porté, dit-on, à se tenir immobile, attendant les événemens. S'il en est ainsi, que fera l'Allemagne? que fera l'Europe elle-même? Voilà un problème qui vient se mêler à tant d'autres dans la politique du moment. E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Les *Nozze di Figaro* de Mozart ont eu au Théâtre-Lyrique, qui vient de fermer ses portes pour deux mois, le succès que nous avions prévu. Le public a récompensé l'administration de ses efforts intelligens, et il a prouvé une fois de plus qu'il n'est pas aussi insensible aux vraies beautés de l'art que veulent bien le dire les prétendus initiateurs dont il dédaigne les tristes productions. Quoi qu'on dise et qu'on écrive à cet égard, nous avons toujours eu une grande confiance dans le sens commun. Le public peut ne pas apprécier à sa juste valeur une œuvre compliquée ou trop délicate dans l'expression de certains sentimens, mais il est impossible qu'il ne sente pas, au moins d'une manière confuse, qu'un homme de génie a passé devant lui. Il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un grand artiste ni d'un chef-d'œuvre entièrement méconnus. On n'en écrira pas moins dans les journaux que les *Nozze di Figaro* n'ont pas eu de succès devant le public de Vienne, tandis que le père de Mozart mandait à sa fille le 18 mai 1786 : « A la seconde représentation des *Nozze di Figaro,* on a répété cinq morceaux; on en a redemandé sept à la troisième; un petit duo a été redemandé trois fois (1). »

La première représentation de ce chef-d'œuvre a eu lieu à Vienne le

(1) Voyez la *Vie d'un Artiste chrétien,* par M. Goschler, p. 312.

27 avril 1786. C'était le troisième grand ouvrage dramatique de Mozart, car il avait déjà composé *Idoménée* en 1781 et *l'Enlèvement au Sérail* en 1784. *Don Juan* a vu le jour un an après, en 1787. C'est Mozart lui-même qui demanda à Lorenzo da Ponte, et non pas à l'abbé Casti, comme on l'imprime chaque jour, de lui écrire un *libretto* sur la comédie de Beaumarchais. « Causant un jour avec Mozart, dit Da Ponte dans les délicieux mémoires que nous avons fait connaître ici même (1), il me demanda si je pourrais disposer pour la musique la comédie de Beaumarchais intitulée *le Mariage de Figaro*. Sa proposition me plut infiniment, et je lui promis de le satisfaire. » Il se présentait une difficulté pour la réalisation de ce projet : c'est que l'empereur Joseph II, tout prince philosophe et réformateur qu'il était, avait défendu qu'on représentât sur aucun théâtre de Vienne cette *Folle Journée*, qui avait eu un si grand retentissement à Paris, et qui fut l'amusant prélude d'une grande révolution. Heureusement pour le pauvre Mozart, contre lequel existait à Vienne une cabale redoutable que dirigeait Salieri, l'auteur des *Danaïdes*, il n'y avait rien à mettre à l'étude au théâtre de l'opéra italien. Da Ponte, après avoir terminé son *libretto*, qu'il communiquait au fur et à mesure à son collaborateur, alla trouver l'empereur et lui proposa l'œuvre nouvelle. « Comment! répondit l'empereur avec surprise, vous ne savez donc pas que Mozart, très habile dans la musique instrumentale, n'a jamais écrit qu'un seul drame vocal, qui n'était pas une œuvre bien saillante? » (*Non ha mai scritto che un dramma vocale, e questo non era gran cosa!*) C'est de *l'Enlèvement au Sérail* que veut parler ici Joseph II, une des plus délicieuses partitions de l'incomparable génie. Da Ponte eut le courage de défendre Mozart contre les préjugés de l'empereur, qui n'aimait que les opéras de l'école italienne. Joseph II assista à la répétition générale des *Nozze di Figaro*, accompagné de presque tous les grands personnages de sa cour. La musique de Mozart fut dignement appréciée par cet auditoire d'élite, et l'empereur en fut si émerveillé que personne n'osa plus avoir un avis contraire. Il ne fallut pas moins que la volonté souveraine de Joseph II pour vaincre les ennemis de Mozart, qui redoutaient avec juste raison l'avénement du maître qui devait les faire tous oublier. Le pauvre Salieri, qui est mort en 1825, a payé du chagrin de toute sa vie le tort d'avoir intrigué contre Mozart, puisqu'il a été soupçonné injustement de l'avoir fait empoisonner.

Voici les noms des chanteurs pour qui Mozart a écrit les *Nozze di Figaro* : ce sont Mmes Storace, Laschi, Mandini, Russani, Gottlieb, MM. Benucci, Mandini, Ochely et Russani. Mme Storace, qui a créé le rôle de la comtesse, était une cantatrice de beaucoup de mérite. Quant à Mandini, qui a joué le rôle du comte Almaviva, c'était un virtuose admirable possédant une très belle voix de baryton, que n'ont pas oubliée les vieux amateurs qui ont pu entendre la troupe de chanteurs italiens qui vint à Paris en 1789 au théâtre de Monsieur. Les *Nozze di Figaro*, traduites en français par un certain Notaris, ont été représentées sur le théâtre de l'Opéra le 20 mai 1793, et n'eurent que cinq représentations. C'était Laïs qui chantait la partie de Figaro. Une troupe de chanteurs allemands, qui vint à Paris en 1802, dans laquelle se

(1) Voyez notre étude sur *Mozart et Don Juan* dans la *Revue* du 15 mars 1849.

trouvait Mme Lange, belle-sœur de Mozart, fit entendre aussi les *Nozze di Figaro*. C'est le 23 décembre 1807 que ce même chef-d'œuvre fut donné pour la première fois au théâtre italien de Paris. Depuis lors il s'est maintenu au répertoire jusqu'en 1840. Le monde entier connaît cette belle partition, qui, en Italie cependant, n'a jamais obtenu qu'un succès contesté.

Le *libretto* de Da Ponte, écrit dans un style facile et très élégant, reproduit les principales situations de la comédie de Beaumarchais, moins les finesses d'esprit et les allusions politiques, qui foisonnent dans le texte original. Il est probable que Mozart aura eu sa part d'influence sur la confection du *scenario* que Da Ponte lui préparait, comme nous avons la certitude que le poème d'*Idoménée* et celui de *l'Enlèvement au Sérail* ont été disposés d'après les conseils et les convenances du musicien. Mozart avait un goût trop délicat et une trop haute opinion de son art pour se laisser imposer des paroles et des scènes qui ne l'auraient pas satisfait. Il a dit formellement : « Je sais que dans un opéra il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. Pourquoi donc les opéras-bouffes italiens plaisent-ils partout malgré les misères du *libretto?* Parce que la musique seule y domine et fait tout oublier... Des vers, certes la musique ne peut s'en passer; mais des rimes pour des rimes, quelles qu'elles soient, ne font ni chaud ni froid à une représentation théâtrale, etc. » On pourrait extraire de la correspondance de Mozart, semée de tant d'observations fines et profondes, toute une poétique de l'art musical, qui serait la contre-partie de la théorie de Gluck, acceptée par Grétry et la vieille école française. On peut s'étonner que le génie divin de l'auteur de *Don Juan* ait été attiré par une comédie d'intrigue, par un *imbroglio* de fantaisie où domine le sarcasme, et qui contient une peinture si fausse de la nature humaine. On se demande ce qu'il pouvait y avoir de commun entre l'esprit fiévreux de Beaumarchais et le génie sublime et chaste du musicien qui a chanté les plus nobles sentimens de l'âme. J'ignore si Beaumarchais, qui jouait de la guitare comme son héros, a jamais entendu la musique des *Nozze di Figaro,* mais il a dû être bien étonné de la métamorphose, et n'a pas dû se reconnaître sous la couche d'idéalité dont Mozart l'a gratifié. Il eût été plus content de son collaborateur Rossini. Tous les caractères du *Mariage de Figaro* se trouvent transfigurés dans les *Nozze di Figaro*. Le Chérubin de Beaumarchais n'est qu'un mousquetaire, une sorte de Faublas dont le modèle se trouvait dans tous les coins de la belle société française au XVIIIe siècle. Le Chérubin conçu par Mozart est l'idéal de l'adolescence, une fleur de poésie, quelque chose comme Psyché s'éveillant à la vie sous le premier baiser de l'Amour. La Suzanne de Beaumarchais n'a jamais éprouvé cette émotion pleine de grâce et de rêverie qui se trouve dans l'air que lui fait chanter Mozart au quatrième acte : *Deh! vieni, non tardar...* Le comte Almaviva, la comtesse, Figaro et les autres personnages subalternes sont également ennoblis par le pinceau de Mozart, qui, ainsi que Raphaël, à qui on l'a si justement comparé, ne peut dessiner une physionomie humaine sans l'éclairer d'une clarté divine.

La partition des *Nozze di Figaro* est trop connue pour que nous soyons autorisé à en donner ici une analyse détaillée. Il suffira que nous en signalions rapidement les morceaux importans. Après l'ouverture, agréable, sobrement écrite et toute remplie de cette gaieté discrète qui caractérise le

comique de Mozart, l'action s'engage, comme dans la pièce de Beaumarchais, par un duo entre Suzanne et Figaro, qui mesure la largeur de la chambre où sera placé le lit conjugal. On remarque dans ce duo, si bien dialogué et si musical, la phrase délicieuse que chantent les deux voix réunies :

Ah! il mattino alle nozze vicino,

pleine de morbidesse et de suavité. La cavatine de Figaro,

Se vuol ballare, signor contino,

est d'une raillerie douce et piquante, tandis que l'air de la *vendetta,* que chante le docteur Bartolo, est un morceau de premier ordre, qui a évidemment servi de modèle à Rossini pour celui de la calomnie du *Barbier de Séville.* Quoi de plus vif et de plus charmant que le duo entre Suzanne et Marceline se disputant la préséance? Il n'y a que Cimarosa qui ait égalé Mozart dans l'expression élégante du dépit féminin, comme on peut s'en assurer par le duo du *Matrimonio per raggio :*

Se vedete una ragazza...

Avons-nous besoin de louer l'air si universellement connu et admiré que chante Chérubin, cherchant à expliquer l'ardeur confuse qui agite son jeune cœur : *Non so piu cosa son, cosa faccio?* Que de vie, que de passion incomprise, que d'élan dans ce morceau délicieux dont chaque note trahit la main du génie! Les paroles mêmes de Da Ponte sont un chef-d'œuvre de grâce et de rhythme musical. Mme Carvalho, qui joue le rôle du page au Théâtre-Lyrique, chante cet air avec infiniment de goût et ne laisse à désirer qu'une voix mieux posée. Le trio entre le comte, Basile et Suzanne est peut-être d'un style trop élevé pour le caractère et la situation des personnages. Il s'en dégage certains accens qui annoncent le *Don Juan.* Le premier acte se termine par l'air fameux que chante Figaro et dont on n'a pas encore trouvé le pendant : *Non più andrai, farfallone amoroso.*

Le second acte s'ouvre par un air très noble que chante la comtesse, auquel succède une de ces créations mélodiques si pures et si parfaites qui valent un long poème; nous voulons parler de l'air de Chérubin : *Voi che sapete,* etc. Le monde vieillira, on fera bien des miracles, on transformera la surface de la terre; mais le sentiment qui a été exprimé par Mozart dans ce morceau divin, que Mme Carvalho chante à ravir, cela est éternel, et ne peut se dire autrement. On peut appliquer à de pareils morceaux les paroles suivantes de M. de Lamartine : « Lisez tout ce qui est immortel dans les œuvres poétiques des hommes, un enfant l'inventerait; mais il faut un demi-dieu pour l'écrire. » Je glisse sur le trio entre le comte, Suzanne et la comtesse, pour arriver au finale du second acte, qui fait époque dans l'histoire de la musique dramatique. Jusqu'à Mozart, les Italiens seuls avaient su traiter en musique ces scènes compliquées de nombreux incidens qui terminent les actes des opéras bouffes; mais qu'il y a loin du finale de *la Buona Figliuola* de Piccini, qui fut donnée à Rome en 1760, à l'immense enchevêtrement de personnages et de péripéties qui forment le sujet du premier finale des *Nozze di Figaro!* On sait qu'il s'agit de la scène du cabinet où le comte veut pénétrer, parce qu'il soupçonne que le page s'y est caché. Le finale commence par un dialogue vif et dramatique entre le comte et la com-

tesse, qui tremble de tous ses membres. Après ce duo remarquable, où le caractère des deux époux est mis en opposition sans que le contraste nuise à l'effet de l'ensemble, un changement de rhythme et de tonalité annonce l'apparition de Suzanne, au grand étonnement du comte et de la comtesse. Un trio très mouvementé se développe aussitôt sans rompre l'unité du plan. L'arrivée de Figaro et l'*imbroglio* qui en résulte produisent un quatuor délicieux qui n'est pas sans analogie avec la couleur générale du *Matrimonio segreto* de Cimarosa, postérieur au chef-d'œuvre de Mozart. Survient le jardinier Antonio, dont l'ivresse est accusée par une nouvelle forme rhythmique qui persiste jusqu'à la *stretta* de cette grande et admirable composition. Alors toutes les voix s'engagent dans un mouvement rapide, se distribuent en différens groupes, et s'échelonnent dans un vaste et magnifique ensemble. Ce finale est le modèle de tous ceux qui ont été écrits depuis,et il n'y a pas de doute que Rossini en a imité le plan dans le beau morceau d'ensemble qui termine le premier acte du *Barbier de Séville*. C'est le droit du génie de profiter des exemples du génie, et il n'y a que les impuissans qui se vantent de ne rien devoir à la tradition.

Le troisième acte des *Nozze di Figaro* commence par un duo entre Suzanne et le comte, qui lui demande un rendez-vous, dialogue d'une exquise délicatesse, où l'esprit de Beaumarchais est transformé en pure essence de sentiment. Mandini était admirable dans ce duo, que nous avons entendu si bien chanter à Paris par Garcia et Mlle Naldi, devenue depuis Mme de Sparre. Pour ne pas trop prolonger cette analyse, je mentionne seulement l'air du comte : *Vedro mentre respiro,* ainsi que le sextuor qui vient après, pour signaler plus particulièrement l'air de la comtesse : *Dove sono i bei momenti.* Il est précédé d'un récitatif d'un très beau style où l'on retrouve quelques accens de dona Anna du *Don Juan.* Mme Vandenheuvel-Duprez le chante au Théâtre-Lyrique avec une grande *maestria;* mais la cantatrice qui a laissé un souvenir ineffaçable dans ce morceau, plein de tendresse et de langueur, c'est Mme Mainvielle-Fodor, que les amateurs de l'art de chanter ne sauraient avoir oubliée. Que pouvons-nous dire de l'adorable madrigal connu sous le nom du duo de la lettre, entre la comtesse et Suzanne? Est-il possible de trouver un diamant mélodique qui reflète de plus douces clartés, un badinage d'un ton plus parfait, où la sensibilité émousse et tempère mieux la malice de l'esprit? Est-ce que Beaumarchais a jamais entrevu le monde idéal où plane ici le génie de Mozart? Dans l'arrangement du Théâtre-Lyrique, le duo dont nous venons de parler est chanté par la comtesse et le page avec une nuance plus vive de sensibilité qui en altère la placidité. Du reste, Mmes Carvalho et Vandenheuvel le disent fort bien, malgré le point d'orgue qu'elles y ajoutent. Nous citerons encore l'air de Suzanne au quatrième acte, qui est précédé d'un récitatif un peu trop noble peut-être pour le caractère charmant de la jolie caméristе. Mme Ugalde chante ce morceau, comme tout le rôle de Suzanne, avec beaucoup de verve et d'accent.

Par cette rapide esquisse de la partition des *Nozze di Figaro,* qui a déjà *soixante-douze ans* de date, on peut du moins se faire une idée des beautés de premier ordre qui s'y trouvent pour ainsi dire entassées. L'instrumentation de Mozart, sobre, claire, variée d'incidens et de modulations rapides qui colorent la mélodie sans l'étouffer, nourrie d'une harmonie savante qui laisse

à la voix humaine une entière liberté d'allures, est un modèle qui a servi d'enseignement à tous les compositeurs dramatiques de notre époque, à Rossini surtout et à M. Auber dans la première phase de son talent. Ce sont les instrumens à cordes, ce qu'on appelle dans les écoles le *quatuor*, qui forment la base du discours symphonique de Mozart, qui n'emploie les instrumens à vent, tels que le basson, le cor, le hautbois, qu'avec une extrême réserve, et lorsqu'il importe de prêter à la passion la forme qui lui est nécessaire pour toucher les cœurs. Sans doute l'orchestre de Mozart n'a pas l'éclat de celui de Rossini, qui a élevé le diapason des instrumens à cordes de presque une octave, en semant partout et avec profusion les couleurs de sa belle et riche imagination; mais si l'auteur du *Barbier de Séville* a eu raison d'écouter son génie, de parler la langue de son temps et d'obéir à l'instinct passionné de son pays, il n'en est pas moins vrai que l'idéal où s'est élevé Mozart dans plusieurs morceaux des *Nozze di Figaro* n'a jamais été atteint par aucun compositeur dramatique. Le sourire de Mozart est, comme celui d'Homère, un peu trempé de larmes. Il n'a pas l'*alacrité*, la turbulence ni le mordant de la gaieté de Rossini, qui était digne de comprendre l'esprit de Beaumarchais. Entre les deux vient se placer la gaieté sereine et bénigne de Cimarosa. Les *Nozze di Figaro*, *il Matrimonio segreto* et *il Barbiere di Siviglia* sont trois chefs-d'œuvre qui non-seulement expriment la virtualité des trois génies qui les ont conçus, mais qui révèlent trois modifications différentes de la gaieté et de la sociabilité humaines.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES

SUR LES PUBLICATIONS NOUVELLES.

De toutes les choses contemporaines quelle est celle qui a un caractère plus universel, qui touche plus à tout, à la politique, à l'économie sociale, à l'industrie, aux relations internationales et aux relations privées elles-mêmes, que les chemins de fer? Les chemins de fer grandissent, s'étendent; ils ressemblent à un serpent de feu qui va bientôt enlacer l'Europe de ses replis. D'ici à quelques années, ils relieront la Mer-Baltique et le Pont-Euxin par l'intérieur de la Russie. L'Espagne, l'Espagne elle-même, vous l'avez vue fêter récemment l'inauguration de la ligne qui fait de Madrid un port de mer, qui met les Castilles à quelques heures de la Méditerranée. Il y a quelque temps encore, les chemins de fer étaient une nouveauté surprenante : maintenant ils sont partout, ils sont presque aussi vieux que l'étaient nos routes il y a vingt ans; mais que seront-ils dans un siècle? Problème étrange et complexe que M. Audiganne vient de poser et qu'il étudie dans un livre sur *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans*. Le choix de ce terme de cent ans n'a rien d'arbitraire; il procède d'une pensée économique et administrative. Dans cent ans en effet, la plupart des concessions octroyées par les gouvernemens expireront, le génie des entreprises modernes aura rempli sa carrière, les chemins de fer seront un fait accompli, universel, et ils entreront dans une période nouvelle. Seulement d'ici là que sera-t-il advenu des lignes ferrées et de tant d'autres choses? Telle est justement la ques-

tion; voilà le secret de cette agitation singulière qui précipite les peuples dans la voie des améliorations matérielles. Dans ce grand fait, dont nul n'aurait pu pressentir le caractère il y a bien moins d'un demi-siècle, et sans lequel il semble qu'on ne puisse plus vivre aujourd'hui, il y a deux côtés essentiels. Si l'on veut connaître comment les chemins de fer ont pris naissance, comment ils se sont développés en France, en Angleterre, en Amérique, quelles sont les lois constitutives qui les régissent, M. Audiganne retrace cette histoire avec autant de zèle que de savoir; il montre les premiers essais des chemins de fer, les luttes de systèmes, les crises, puis l'expansion définitive de cette puissante industrie, qui couvre maintenant l'Europe de ses œuvres : histoire très animée, presque dramatique, où les passions ont eu souvent un rôle.

Ce n'est pas tout cependant, car dans cette histoire du laborieux enfantement d'une industrie nouvelle il y a un problème plus profond et d'une plus noble nature. Il reste toujours à savoir quelles seront les conséquences des chemins de fer dans l'ordre général de la civilisation. Une chose est certaine, c'est que jusqu'ici ces grands systèmes de communication ont déconcerté bien des conjectures et provoqué bien des surprises. Des intérêts se trouvent chaque jour subitement déplacés; une multitude d'industries sont en voie de transformation forcée. La vie universelle est soumise à des oscillations pénibles. Les effets auxquels on croyait ne se réalisent pas, et des résultats fort inattendus se produisent. Les phénomènes contradictoires se succèdent, et les jugemens de la veille ne sont plus vrais quelquefois le lendemain : preuve évidente que ce spectacle offert à nos yeux est celui d'une vaste expérience dont nul ne saurait dire le dernier mot! Ce que seront les chemins de fer dans cent ans, qui pourrait le prévoir? En dehors de leur organisation et de leurs effets économiques habilement décrits dans le livre nouveau, ils seront ce que nous les ferons, — un instrument sans égal de civilisation ou le témoignage d'une énergie prodiguée avec plus de hardiesse que de réflexion. On ne les jugera pas seulement au degré de bien-être qu'ils auront répandu, bien que ce soit un des objets légitimes de l'homme; on les observera dans leurs relations avec la moralité publique et avec l'intelligence humaine, et c'est certainement une pensée utile de se constituer dès ce moment, ainsi que se l'est proposé M. Audiganne, le rapporteur de cette expérience déjà commencée. Par eux-mêmes, les chemins de fer ne sont donc pour l'instant qu'un élément énergique et puissant dans un siècle qui ne conservera tout son prestige que s'il se maintient, par la supériorité du sentiment moral et de l'esprit, au niveau de la fortune qu'il ambitionne. Une civilisation qui n'aurait des yeux que pour les œuvres matérielles risquerait de s'y absorber et peut-être d'y périr, si elle ne se relevait à propos, et c'est aussi indubitablement l'avis de l'auteur du livre nouveau sur *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans*.

La littérature, qui est si propre à maintenir cette force du sentiment moral, a encore cela de bon et de salutaire que, pour certains peuples trop détournés du présent et de la réalité, elle offre une sorte de ressource généreuse. S'ils voulaient étudier les questions contemporaines les plus pressantes, les mieux faites pour les intéresser, bien des Italiens rencontreraient toute sorte d'obstacles qui ne seraient point absolument litté-

raires; alors les intelligences se réfugient dans la poésie ou dans l'histoire. Le roman historique a eu dans notre siècle une certaine fortune au-delà des Alpes, et ce genre de littérature devait plaire en effet à l'imagination italienne; c'était un moyen d'échapper aux spectacles du présent, sans se détourner de ce problème de la vie nationale qu'on retrouve à chaque pas en parcourant les annales de la péninsule. Manzoni a écrit ses scènes milanaises des *Fiancés;* Guerrazzi a peint d'un trait amer et énergique quelques époques anciennes; M. d'Azeglio a commencé sa carrière par son livre d'*Ettore Fieramosca;* M. Cantu a esquissé quelques tableaux intéressans. On fait encore des romans historiques en Italie, puisqu'un écrivain plus jeune, M. Luigi Capranica, publiait récemment à Venise un récit qui a pour titre *Giovanni delle bande nere*, et qui ne tend à rien moins qu'à reproduire quelques-unes des scènes les plus tragiques, quelques-unes des figures les plus saillantes du XVIe siècle. Sans doute le roman historique n'offre le plus souvent qu'une image peu scrupuleuse et infidèle du passé; il travestit les faits par le mélange de la fiction, il diminue les personnages en les faisant descendre de la hauteur où ils apparaissent. Il a du moins cet avantage d'introduire en quelque sorte l'élément privé, intime, dans la reproduction du passé : il est moins exact, moins fidèle et moins sévère que la véritable histoire; il a parfois un caractère plus vivant, et peint le paysage, les mœurs, les passions. Quand on voit briller dans le lointain du passé des guerres, des révolutions, sait-on ce qu'il y a de malheurs privés, de larmes obscures, de luttes passionnées dans ces événemens dont on n'aperçoit que les dehors? Qu'on fasse revivre cette partie intime, la scène s'animera tout à coup. Vous vous retrouverez, comme dans *Giovanni delle bande nere,* en plein XVIe siècle, auprès de ce petit village de Caravaggio qui a donné son nom à un peintre, et qui va devenir tout à l'heure le théâtre d'une lutte terrible entre les impériaux et les partisans de la France.

Ainsi commence ce roman nouveau. Dans le village, occupé par une garnison française, tout est mouvement. Les défenseurs de la petite place s'agitent au milieu d'une population effarée. Autour de Caravaggio campent les impériaux, avides de carnage. Une église est envahie et saccagée. On entend près de soi tous les dialectes, car dans ce camp il y a des Espagnols, des Allemands et même des Italiens, ceux des *bandes noires* de Jean de Médicis. La nuit tranquille et sereine, une nuit de printemps de l'année 1524, couvre encore cette veille d'armes; dans quelques heures, tout va être livré au pillage et au massacre. C'est la première et peut-être la meilleure scène du roman. Ce lieu paisible foulé sous les pieds des combattans, ces impériaux, ces Espagnols, ces Français, qui vont se disputer ce coin de terre enviée, ces malheureux habitans de Caravaggio écrasés dans la lutte entre deux grandes ambitions, tout cela, n'est-ce pas un peu l'image de l'Italie elle-même? Le récit de M. Capranica est pris tout entier, disions-nous, dans le XVIe siècle, et en effet on voit à l'horizon la première partie de cette époque. Les armées françaises descendent successivement des Alpes, et François Ier va trouver Pavie après Marignan; Charles-Quint fait mouvoir tous les ressorts de sa politique compliquée, tout en accumulant les soldats en Italie. Sur les champs de bataille, on voit Bonnivet et Bayard à côté du marquis de Pescaire et de Leyva. Clément VII siége au Vatican, dans la ville éternelle, et flotte

entre les deux grands rivaux. C'est au milieu de ce mouvement général que M. Capranica place son drame, un drame dont la partie romanesque n'est pas toujours des plus heureuses, dont le dessin est parfois diffus ou léger, mais où quelques personnages ont un certain relief. Le principal de ces personnages, le héros même du roman, est Jean de Médicis, le chef des *bandes noires*, le *grand diable*, comme on l'appelait. C'est le type du *condottiere;* il passe alternativement avec ses bandes de François Ier à Charles-Quint, et de l'empereur au roi de France, n'appartenant ni à l'un ni à l'autre, et guerroyant selon le caprice ou l'intérêt du moment, si ce n'est encore par amour de la guerre. M. Capranica lui fait le cœur un peu tendre et épuré, en lui prêtant un amour bien platonique pour la sœur du peintre Caravaggio. Au demeurant, le *grand diable* est une nature ouverte et franche qui a les passions, les vices et les vertus de son siècle. L'auteur de *Giovanni delle bande nere* aurait pu mettre dans son roman plus de force créatrice et plus de concentration; il a du moins reproduit quelque chose de cette exubérance d'un temps où, comme il le dit, les Italiens trouvent tout à la fois ce qui peut flatter leur orgueil et ce qui peut réveiller leur douleur. CH. DE MAZADE.

Cours d'Économie politique, par M. Michel Chevalier (1).

M. Michel Chevalier publie la seconde édition du cours qu'il a professé au Collége de France il y a quelques années. Depuis lors, ses principes en économie politique n'ont point varié; les conclusions qu'il tire des faits observés en France et au dehors sont demeurées les mêmes : seulement ces faits se sont développés avec le temps et ont fourni aux déductions du professeur qui les étudiait un grand nombre d'élémens nouveaux. On peut en juger par la comparaison de la première édition du *Cours* avec la seconde. Celle-ci forme en effet une œuvre presque entièrement neuve, grâce aux recherches que M. Chevalier a faites pour la mettre au courant des observations les plus récentes. C'est d'un bon exemple pour les auteurs que le succès oblige à multiplier les éditions de leurs écrits; c'est un exemple de respect pour le public, de respect pour la science, et plus que toute autre science, l'économie politique exige une étude attentive, suivie, pour ainsi dire au jour le jour, des expériences et des faits qui éclairent ses démonstrations.

Le volume que nous avons sous les yeux traite d'ailleurs de questions qui sont depuis longtemps et demeureront longtemps encore au premier plan parmi celles dont les hommes de gouvernement et d'administration doivent se préoccuper. Dans quelle mesure l'état est-il appelé à participer aux grands travaux publics, et quel est le rôle assigné aux compagnies? Est-il possible d'appliquer aux travaux d'utilité générale les bras des armées permanentes? Quelle serait la meilleure organisation de l'industrie, et quels efforts ont été tentés jusqu'à ce jour pour introduire l'ordre et la discipline, sans exclure la liberté, dans l'armée des travailleurs? Enfin comment conquérir au profit de toutes les classes le bon marché des produits? Voilà les principaux points sur lesquels, dans le second volume de son *Cours*, M. Michel Chevalier appelle et captive l'attention.

On ne s'attend pas à ce que nous indiquions ici, ne fût-ce que par une

(1) Tome II, seconde édition, 1 vol. in-8°; Paris 1858, Capelle, éditeur, rue Soufflot, 18.

brève analyse, les opinions exprimées sur chacune de ces graves matières. Il suffit de les énumérer pour signaler l'intérêt qu'elles présentent au temps où nous sommes, alors qu'un grand essor est imprimé de toutes parts aux travaux publics, particulièrement aux chemins de fer, alors surtout que les divers gouvernemens d'Europe portent de plus en plus leur sollicitude vers l'examen des moyens pratiques à l'aide desquels il serait possible de régulariser l'industrie. A la suite des révolutions que nous avons traversées, l'économie politique n'a plus à craindre que, sous prétexte qu'elle serait peu divertissante, on dédaigne ses enseignemens et sa recherche incessante des lois qui gouvernent le monde matériel. Le *bon marché*, par exemple, qui occupe une grande place dans le *Cours* de M. Michel Chevalier, tient-il une place moindre dans nos idées, dans nos besoins de chaque jour? Où réside-t-il? Quels sont ses élémens? Comment y arriver sans secousses et sans périls? M. Chevalier a bien raison de dire que c'est là une question vitale pour la société moderne. A certaines heures, le bon marché, le *vrai* bon marché, est une condition de vie ou de mort pour un gouvernement. Lors même que l'on ne croirait point devoir adhérer complétement à toutes les propositions du savant économiste (et en faisant cette réserve nous avons en vue les conséquences, exagérées suivant nous, que M. Chevalier tire de l'application du principe de la concurrence universelle), on ne saurait lui contester le mérite d'avoir très clairement exposé le problème et fourni de nombreux élémens pour la solution. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ses préoccupations au sujet des intérêts matériels le laissent étranger ou indifférent aux questions morales. M. Michel Chevalier a toujours su parfaitement saisir, pour sa part, le rôle considérable que l'économie politique est appelée à remplir dans ces domaines supérieurs, où elle est digne d'avoir accès. Outre de nombreuses preuves qui établissent les nobles affinités de la science qu'il professe, son *Cours* renferme une démonstration souvent éloquente de l'influence qu'elle exerce dans l'ordre moral comme dans l'ordre des intérêts purement matériels. C'est par de semblables travaux que l'économie politique continuera à s'affirmer comme science et à s'honorer. C. LAVOLLÉE.

Essai historique sur les Enfans naturels, par M. Fernand Desportes (1).

Le sujet traité dans ce livre intéresse à la fois l'historien, le jurisconsulte et le législateur. L'auteur commence par développer les phases diverses de la condition des enfans naturels dans les temps anciens et modernes; il expose ensuite avec sagacité la législation que leur applique le code civil, et il recherche librement les réformes que les incertitudes de la jurisprudence, les obscurités ou les imperfections de la loi peuvent rendre nécessaires.

La constitution de la famille dans le droit romain, les efforts successifs de la philosophie stoïcienne et de la religion chrétienne pour faire passer dans la législation les droits de l'humanité en les combinant avec les exigences de l'ordre public, ont été pour M. Desportes l'objet de curieuses recherches, et, tout en dénonçant des alternatives de faiblesse et d'intolérance, l'auteur a signalé avec raison diverses tentatives dont l'effet, dû en partie au christianisme, fut la légitimation des enfans naturels par le ma-

(1) In-8°, Auguste Durand.

riage subséquent de leurs parens, qui mit ainsi la réparation à côté de la faute.

Les lois des temps barbares, du moyen âge et de l'ancienne société françaises ont été tour à tour passées en revue avec le même esprit d'investigation ingénieuse. Malgré la partialité un peu exagérée d'archéologue à laquelle l'auteur a quelquefois cédé en faisant l'éloge de la législation du temps passé, il n'en a pas moins reconnu les défauts qui doivent lui être reprochés, tels que la recherche mal réglée de la paternité naturelle et la privation de tous les droits de succession qui étaient rigoureusement refusés aux enfans naturels, quels qu'ils fussent. Les excès des lois de la convention, qui, pour anéantir, suivant le langage officiel de l'époque, la faction des pères de famille, discréditaient le mariage en donnant à l'enfant naturel le rang d'enfant légitime, sont relevés avec une juste sévérité, et il en ressort l'enseignement, si souvent justifié, que les révolutions gâtent la cause des réformes, même des réformes juridiques. L'œuvre de réparation et d'amélioration entreprise par les auteurs du code civil, soigneusement étudiée, sert à relever la juste part qui a été faite aux principes contraires qu'il fallait concilier. Comment les enfans naturels peuvent-ils établir leur filiation? quels droits cette filiation leur assure-t-elle? quelles voies restent ouvertes pour les faire entrer dans la famille comme enfans légitimes? Toutes ces questions controversées provoquent une argumentation qui en général est bien suivie; mais la doctrine de l'auteur semble particulièrement hasardée et fautive en ce qui touche à la filiation des enfans incestueux et adultérins, dont la reconnaissance a été justement défendue par le code civil par respect pour la morale publique. En voulant favoriser l'établissement de leur filiation, afin de les faire dès lors exclure plus sûrement par les héritiers légitimes de la succession paternelle ou maternelle, qu'ils sont incapables de recueillir, M. Desportes ne tient aucun compte de la pensée du législateur, qui a voulu punir les parens coupables en brisant à l'avance tous les liens de la parenté légale entre eux et leurs enfans, et il méconnaît en même temps les sages garanties qui ont été prises contre la divulgation des scandales domestiques. Le publiciste est peut-être mieux inspiré quand il se plaint de la défense trop absolue qui interdit la recherche de la paternité naturelle, tandis que celle de la maternité est toujours permise. Il reconnaît sans peine qu'il fallait couper court aux abus de l'ancienne législation, qui faisaient regarder « les recherches de la paternité comme le fléau de la société; » mais il représente qu'on aurait pu en prévenir le retour en opposant de sages restrictions à de telles réclamations. En les écartant rigoureusement, le législateur peut être accusé d'avoir involontairement protégé l'immoralité de celui qui, malgré les témoignages de sa paternité, rejette ses devoirs envers l'enfant auquel il a donné la vie sur la femme qu'il a séduite et délaissée. Il est seulement à regretter que M. Desportes n'ait pas assez interrogé les législations étrangères, qui, mises en regard de notre code civil, se seraient utilement prêtées soit à des rapprochemens, soit à des contradictions. Pour justifier nos lois ou pour les réformer, il ne suffit pas de les commenter et de les juger, il faut les comparer. A. LEFÈVRE PONTALIS.

V. DE MARS.

LES

PRÉRAPHAÉLITES

A PROPOS

D'UN TABLEAU DE RAPHAEL

I. *Essai sur les Fresques de Raphaël au Vatican*, par M. A. Gruyer; Paris, 1858. — II. *Modern Painters, Lectures on Architecture and Painting, Pre-Raphaelitism*, par M. Ruskin; Londres 1854-1855. — III. *Pre-Raffaellitism*, par le rév. Edward Young, 1857.

Si jamais homme a eu le privilége de captiver sans relâche les regards de la postérité, s'il est un maître dont les œuvres semblent dès longtemps classées avec exactitude et les progrès successifs définitivement constatés, c'est à coup sûr le peintre, illustre entre tous, du *Sposalizio* et des *Stanze*, des *vierges* et de *la Transfiguration*. L'immense célébrité qu'il obtint de son vivant, la sympathie qu'inspirent, même aux générations qui surviennent, la beauté de l'âme et du corps, les glorieux et charmans souvenirs d'une vie trop tôt brisée, — tout devait concourir à préserver Raphaël de l'indifférence ou des méprises de l'histoire; tout assurait à la mémoire du *divin* artiste, comme aux moindres travaux qu'il a laissés, une popularité exceptionnelle. Cependant telle a été l'incroyable fécondité de ce pinceau que, de nos jours encore, elle se manifeste par quelque témoignage imprévu, par quelque admirable morceau échappé jusqu'ici aux traditions et aux catalogues. Telle est, d'autre part, l'éternelle nouveauté des œuvres du maître le plus universellement connues, qu'il reste toujours quelque chose à découvrir et à louer là même où les commentaires semblaient désormais superflus et

toutes les formules d'éloge épuisées. Il y a peu d'années, la fresque de Sant' Onofrio, à Florence (1), était rendue à l'admiration publique après trois cents ans d'oubli : voici qu'un petit tableau d'un caractère tout différent, mais non certes d'un moindre mérite, — *Apollon et Marsyas,* — achève de nous révéler la féconde adolescence de ce noble génie. Depuis que M. Passavant a publié, sur la vie et les travaux de Raphaël, un précieux ensemble de faits et de documens, que pouvait-on en apparence ajouter aux éclaircissemens fournis par ce livre, qui résume et achève toutes les informations antérieures? Et pourtant voici qu'en traitant un sujet analogue, en prenant même pour objet principal de son travail les peintures du maître qui ont été le plus souvent étudiées, l'auteur d'un *Essai sur les fresques du Vatican,* M. Gruyer, trouve le secret de louer Raphaël sans tomber dans les redites, de compléter par quelques observations utiles les renseignemens et les avis que tant d'écrivains nous avaient donnés avant lui.

Toute proportion gardée d'ailleurs entre l'importance des deux faits, — la découverte d'un tableau de Raphaël et la publication d'une étude judicieuse sur les *Stanze,* — on peut dire que ces faits se produisent aujourd'hui avec une opportunité particulière. Qui l'aurait cru en effet? Raphaël a besoin de se défendre et d'être défendu. Pour la première fois, sa cause est non pas, grâce à Dieu, compromise, mais audacieusement trahie par quelques-uns. Le nom qui, depuis plus de trois siècles, représente dans l'art la perfection suprême nous est proposé par les apôtres d'une esthétique nouvelle comme le synonyme du faux talent, de l'erreur et de l'afféterie pittoresques. Je n'exagère rien. On peut lire dans les écrits du théoricien le plus autorisé de la secte préraphaélite, M. Ruskin, la condamnation en termes exprès des « beautés écœurantes de Raphaël, » d'étranges aperçus sur « son art à la fois insipide et empoisonné, » sans compter les jugemens qui flétrissent telle composition en particulier, *la Transfiguration* par exemple, ou « cette monstruosité infinie, cette œuvre toute d'hypocrisie » qui représente *Jésus-Christ donnant les clés du paradis à saint Pierre.* Hâtons-nous de le dire, l'outrage n'est pas venu de notre pays. Quelles qu'aient pu être en matière d'art les erreurs de la critique française, jamais on n'a eu à lui reprocher de pareilles témérités. Si même un homme se fût rencontré parmi nous qui, pour la nouveauté du fait, eût imaginé de s'en prendre au génie de Raphaël, sa fantaisie, à coup sûr, n'eût pas trouvé de complices. En Angleterre, les choses se sont passées

(1) Voyez sur la fresque de Sant' Onofrio l'étude de M. Vitet dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1850.

autrement. Le *Pre-Raphaelitism* ou *Pre-Raffaellitism*, suivant l'orthographe adoptée d'abord par M. Ruskin et revisée ensuite par l'un de ses adversaires, M. Young, est aujourd'hui une doctrine publiquement professée par les uns, pieusement acceptée par les autres, prise au sérieux à peu près par tout le monde, sauf à produire jusqu'ici plus de manifestes écrits que de tableaux et à se formuler vaillamment dans les spéculations de la théorie en attendant les démonstrations de la pratique.

Le préraphaélitisme, — mot pédantesque de quelque façon qu'on l'écrive et, soit dit en passant, presque aussi maussade que l'idée qu'il exprime, — le préraphaélitisme est une pure négation de l'art tel que l'ont pratiqué les successeurs du Pérugin, et en particulier l'illustre élève de celui-ci. Or au nom de quel principe s'avise-t-on de supprimer ainsi tous les progrès accomplis depuis la fin du xve siècle? S'agit-il d'une réforme de la peinture au point de vue mystique, d'une réaction contre le paganisme de la renaissance dans le sens des efforts tentés par l'école allemande contemporaine? Nullement; l'anglicanisme d'ailleurs s'accommoderait assez mal d'un art renouvelé des *quattrocentisti* florentins (1). Aussi la doctrine des préraphaélites de Londres n'a-t-elle rien de commun avec l'ascétisme pittoresque de M. Overbeck et de ses disciples. Ce n'est pas pour restaurer l'art religieux suivant les formes d'expression primitives qu'elle condamne les perfectionnemens introduits dans l'exécution matérielle par Raphaël et les autres grands maîtres italiens. Ces progrès, elle les répudie non pas en tant que concessions au *réalisme*, — autre mot fâcheux du vocabulaire moderne, — mais au contraire à titre d'imitation insuffisante et de transcription infidèle de la réalité.

Il semble au surplus que cette impuissance à comprendre les chefs-d'œuvre de l'école italienne, et en général les conditions idéales de la peinture, soit en Angleterre un vice du tempérament national, puisque les plus grands esprits eux-mêmes n'ont pas été sans infirmité sur ce point. Lord Byron écrivait d'Italie à M. Murray : « Je ne connais rien à la peinture et je la déteste, à moins qu'elle ne me rappelle quelque chose que j'ai vu ou que je crois possible de voir. C'est pourquoi je cracherais volontiers sur tous les saints et autres sujets d'une moitié des tableaux que je rencontre dans les églises et dans les palais. De tous les arts la peinture est le moins naturel, le plus artificiel, celui qui en impose le plus à la bêtise des hommes. Je n'ai jamais vu de tableau ou de statue qui

(1) On sait que cette dénomination de *quattrocentisti* s'applique en Italie aux artistes qui vivaient au xve siècle, comme celle de *trecentisti* désigne les artistes du xive.

ne fût à plus d'une lieue au-dessous de ma conception ou de mon attente; mais j'ai vu plusieurs montagnes, j'ai vu des mers, des fleuves, des sites et deux ou trois femmes qui ont été au-delà...; j'ajouterai quelques chevaux, le lion d'Ali-Pacha et un tigre de la ménagerie d'Exeter-Change (1). » Nous ne savons si les préraphaélites s'autoriseraient des paroles de Byron, mais on peut dire que la sauvage profession de foi du poète contient en germe toute leur doctrine. A quoi tend cette doctrine en effet? A évincer si bien « l'artificiel » que l'art se trouve du même coup supprimé, ou que du moins il ait pour fin unique l'effigie à outrance de la réalité. Plus d'interprétation, plus de style, plus de sentiment personnel à propos des modèles qu'il s'agit de reproduire; le fait palpable, poursuivi jusque dans ses conséquences infimes, le détail accepté sans contrôle et formulé sans réserve, sans modification d'aucune sorte, tel sera l'objet du travail; la naïveté brutale de l'instrument photographique, voilà les conditions de véracité imposées au peintre. Nous n'avons pas à examiner ici comment les artistes anglais s'acquittent de la triste tâche que leur ont infligée les prédications de M. Ruskin, ni à rechercher les premiers symptômes du radicalisme actuel dans les tableaux de M. Turner et de ses disciples, œuvres *préraphaélites* si l'on veut, bizarres à coup sûr, dont l'écrivain s'est servi d'abord comme d'argumens pour étayer sa thèse. On se rappelle sans doute les toiles de la nouvelle école qui figuraient à l'exposition universelle ouverte à Paris en 1855. D'autres essais des préraphaélites ont été d'ailleurs examinés ici même à titre de résultats et jugés comme tels assez récemment (2). Ce que nous voulons seulement indiquer, c'est l'esprit dans lequel est conçue cette prétendue réforme et le genre d'accusations portées contre Raphaël par les théoriciens du parti.

Si la sincérité du sentiment en face de la nature est le principe et la condition nécessaire de toute œuvre d'art, en revanche rien de plus malencontreux, rien de moins sympathique que l'effort pour paraître ingénu. Que dirait-on de Célimène cherchant à se donner les airs d'Agnès, ou d'un vieillard qui, en témoignage de sa candeur, se remettrait volontairement à balbutier la langue des enfans? C'est pourtant à cette coquetterie fardée d'innocence, à cette

(1) Nous ajouterons, nous, pour compléter la liste et pour montrer qu'en matière de peinture lord Byron ne se trompait pas moins dans ses admirations que dans ses mépris, l'*Agar* du Guerchin, que possède le musée Bréra à Milan : tableau d'un sentiment et d'une exécution vulgaires, mais qui, au dire d'un témoin oculaire, M. Beyle, avait le privilége « d'électriser » cette âme si dédaigneuse de l'art et des vrais chefs-d'œuvre.

(2) *De l'État des Beaux-Arts en Angleterre en* 1857, par M. Mérimée, livraison du 15 octobre 1857.

ingénuité systématique, que les préraphaélites prétendent réduire de nos jours l'inspiration et les formes pittoresques. En affectant de se montrer naïfs ils courent risque d'être accusés de niaiserie, en voulant trop être sincères ils ne réussissent qu'à devenir indiscrets. Enregistrez un à un, si bon vous semble, mille accidens dont l'œil et l'esprit n'ont que faire, mais ne nous donnez pas pour une image du vrai les servilités de votre pinceau, car ce vrai, dont il fallait définir et résumer les caractères, vous n'aurez su qu'en surcharger l'apparence et en morceler l'expression.

La convention et la routine, disent M. Ruskin et ses disciples, ont faussé le goût public; il nous faut le redresser à tout prix et ramener l'art dans ses voies naturelles. — Rien de mieux s'il s'agissait seulement de réagir contre les excès de la pratique. L'école anglaise en particulier ne pourrait que gagner à ce mouvement de retour vers des principes qu'ont singulièrement méconnus les imitateurs de Lawrence, les dessinateurs de vignettes et les peintres contemporains de paysage et d'animaux. Malheureusement, au lieu de s'en prendre aux vrais coupables, on essaie de mettre en cause ceux-là mêmes qu'il n'est pas permis de soupçonner; au lieu d'accuser la fausse facilité, le culte des recettes et des traditions vulgaires, en choisissant bien près de soi des exemples concluans, on veut démêler les symptômes du mal à travers les siècles et dans les œuvres des plus grands maîtres. Que dis-je? c'était peu de rendre ces anciens maîtres responsables des entraînemens qui ont suivi : il fallait que leur imagination personnelle ou leur science fût résolûment condamnée au nom du progrès moderne, et que la renaissance des arts en Angleterre au XIXe siècle fît justice de la renaissance italienne au XVIe, — le tout sans préjudice des vengeances à exercer ailleurs, en France et dans les Pays-Bas par exemple. M. Ruskin, entre autres aperçus qui se recommandent du moins par une incontestable nouveauté, n'a-t-il pas signalé chez Rembrandt et chez Corrége « des erreurs fatales et constantes dans l'emploi du clair-obscur? » N'a-t-il pas assez nettement dit son fait à Claude Lorrain et mesuré la distance qui sépare ce prétendu maître, tantôt « à l'intelligence étroite, » tantôt aux instincts de « correction futile (1) » de M. Turner, « le plus grand paysagiste qui ait jamais vécu (2); » M. Turner, « envoyé par Dieu comme un prophète pour révéler les mystères de l'univers; » M. Turner, « qui se dresse comme le grand ange de l'Apocalypse, revêtu d'un nuage, couronné d'un arc-en-ciel et tenant dans sa main le soleil et les étoiles (3)? » On conçoit qu'après

(1) *Modern Painters*, tome III, part. IV, p. 328; — tome IV, part. V, p. 57.
(2) *Ibid.*, tome Ier, part. II, p. 411.
(3) *Ibid.*, tome Ier, ch. VII, p. 92.

de pareilles fantaisies lyriques le même écrivain, le même poète, devrais-je dire, n'ait pas craint d'attribuer le rôle d'un Giotto moderne à M. Millais (1), — le peintre de cette *Mort d'Ophelia* que nous avons tous vue à Paris il y a trois ans, sans nous douter probablement que tant de petites fleurs et de petites herbes, tant de minutie dans le style, tant d'exiguïté dans le sentiment, pouvaient équivaloir à la manière sobre et ferme, à l'ample majesté du *trecentista* florentin. Savions-nous du moins que « le tableau de M. Hunt, *Isabella and Claudio,* l'emporte à certains égards sur tout ce qui a été produit dans les diverses périodes de l'art (2)? » Quant à Raphaël, il ferait bien apparemment, s'il ressuscitait aujourd'hui, d'étudier, comme tous ses confrères, *Isabella and Claudio;* mais il aurait avant tout un compte sévère à rendre des méfaits qu'il a commis ou provoqués, méfaits que nous étions exposés à ignorer longtemps encore, si M. Ruskin n'avait eu le don de les apercevoir et le courage de les dénoncer. Cela s'explique : il est bien difficile par exemple, quand on visite *la Chambre de la Signature* au Vatican, de reconnaître dans cette chambre l'antre même d'où sont sortis les fléaux qui ravagent l'art depuis trois siècles. Faute d'avertissement contraire, on se croit généralement en face de radieux chefs-d'œuvre dignes de leur renommée universelle, et l'on s'avise d'autant moins de résister à l'admiration qu'on éprouve, que le consentement de tous autorise de reste cette impression personnelle. M. Ruskin n'entend pas que l'erreur se prolonge : « Ne voyez-vous pas, s'écrie-t-il, que Raphaël a figuré côte à côte, sur ces murs, le royaume de la théologie, où règne le Christ, et le royaume de la poésie, où trône Apollon? C'est dans ce lieu, c'est à cette heure que la décadence intellectuelle et la décadence de l'art ont commencé pour l'Italie (3). » Tenons-nous-le pour dit, bien que tout le mal peut-être ne soit pas venu de là, et que l'on puisse trouver dans des monumens antérieurs, dans le poème de Dante entre autres, quelques symptômes d'une « décadence » analogue. On pourrait objecter encore que, si voisines qu'elles soient l'une de l'autre, ces deux fresques, — *la Dispute du Saint-Sacrement* et *le Parnasse,* — se recommandent après tout par l'appropriation du style, par l'élévation du sentiment et la perfection de la forme, en un mot par un incomparable ensemble de toutes les qualités qui font le peintre; mais nous nous garderons d'insister. A quoi bon d'ailleurs discuter les arrêts de l'école préraphaélite? Les citer, c'est en faire justice, et le mieux est de se fier sur ce point au bon sens de chacun. Aussi bien le mo-

(1) *Notice for the Arundel Society,* p. 23.
(2) *Lectures on Architecture and Painting,* p. 231.
(3) *Lectures,* page 213.

ment est-il venu d'en appeler à Raphaël lui-même des paradoxes que ses œuvres suscitent, et d'opposer un témoignage imprévu de son génie aux attaques d'une critique sans mesure et d'un dogmatisme sans raison.

Singulier contraste, c'est à Londres même, au moment à peu près où l'école préraphaélite formulait le plus ouvertement ses prétentions et M. Ruskin ses plus violens réquisitoires, qu'un nouveau tableau de Raphaël vint à être mis en lumière. Et pour que la leçon fût plus sévère encore, le démenti péremptoire de tous points, il se trouva que cet ouvrage appartenait à la première manière du maître, à l'époque par conséquent où il en était encore à interroger naïvement la nature, sans système préconçu, mais aussi sans servilité, sans recherche puérile, mais non certes sans de pieux scrupules. Jamais exemple plus significatif ne fit ressortir les caractères de l'ingénuité véritable; jamais œuvre ne détermina mieux la limite entre la délicatesse et la mesquinerie, entre la précision et la curiosité minutieuse. Le temps n'est pas arrivé sans doute où le peintre d'*Apollon et Marsyas* aura pris pleinement possession de lui-même, où son pinceau dominera chaque forme, son génie chaque condition d'un sujet. Pour le moment, Raphaël se cherche et s'étudie encore. S'il n'hésite pas, à vrai dire, en face de sa tâche, il n'ose qu'à demi s'abandonner à ce qu'il sent, de peur d'exprimer incomplétement ce qu'il voit, et cette défiance se trahit par quelque chose de formel et d'inexpérimenté tout ensemble; mais quelle grâce dans cette inexpérience même, quelle fraîcheur d'inspiration sous ces dehors un peu timides, quel charmant mélange de secrète indépendance et de discipline, d'originalité personnelle et d'aptitude à s'assimiler les mérites ou les découvertes d'autrui! On le sait, l'art de Raphaël, comme celui de Mozart, est la somme même des qualités que les autres maîtres ont possédées isolément : le petit tableau d'*Apollon et Marsyas* annonce déjà cette faculté souveraine de correction et d'harmonie. Il est à la fois un témoignage des propres instincts de Raphaël et un résumé de tous les progrès, de tous les mouvemens qui se sont succédé dans l'école italienne depuis le jour où les vieux maîtres florentins ont popularisé les premières notions du vrai jusqu'au moment où les exemples de l'antiquité grecque sont venus révéler le secret du beau. Et si notre pensée va de l'œuvre à l'ouvrier, comment ne pas éprouver pour celui-ci une sorte d'admiration attendrie? Que l'on se figure ce beau jeune homme au visage de vierge, au front doux et radieux, traçant d'une main inspirée des formes nobles comme sa pensée, élégantes comme sa personne : on n'aura pas seulement une image accomplie du génie dans sa fleur; on pressentira l'idéal même de la perfection humaine. Jean-

Jacques Rousseau, pour peindre l'éveil ou plutôt les premiers rêves de l'amour, nous montre dans son *Émile* une jeune fille dont le cœur, en attendant des émotions moins abstraites, s'ouvre à une passion romanesque pour Télémaque. Ah! que Sophie eût bien mieux placé sa tendresse si, au lieu de remonter aux âges et aux héros fabuleux, elle se fût arrêtée au siècle de Raphaël et à Raphaël lui-même!... Mais revenons au fait actuel, à ce tableau tel que nos yeux le voient, tel que nous pouvons le juger aujourd'hui. Et d'abord est-ce une œuvre bien authentique? Cette œuvre a-t-elle une origine connue, une histoire? En un mot, si incontestable qu'en soit le mérite, laisse-t-elle cependant, sur la question d'attribution, place au doute ou à la méprise?

Le tableau d'*Apollon et Marsyas*, transporté depuis peu à Paris, fut acquis à Londres, au mois de mars 1850, par un homme dont la clairvoyance en matière d'art a suscité, en plus d'une occasion, d'assez graves embarras aux directeurs de la *National Gallery* (1). Mieux inspiré cette fois encore que les experts de profession, M. Morris Moore sut reconnaître un chef-d'œuvre dans ce petit tableau, qu'on avait, après la mort du dernier possesseur, mis en vente avec d'autres objets d'art, et qu'une étrange erreur du catalogue attribuait à Andrea Mantegna. Bien qu'il eût été publiquement exposé pendant les six jours qui précédèrent la vente, l'*Apollon* ne fut donc, à vrai dire, mis en lumière qu'à partir du moment où M. Moore l'eut offert et recommandé à l'admiration de la foule. Dans le monde des artistes et des connaisseurs désintéressés, bien des gens applaudirent. Quelles furent ailleurs les conséquences de la publicité donnée au chef-d'œuvre que l'on ignorait ou que l'on dédaignait la veille? C'est ce que nous ne voulons pas rechercher, quoique certains faits publiés par la presse anglaise et italienne (2) autorisent peut-être une enquête sur ce point. Il nous suffira de dire que, par une coïncidence singulière, au moment même où le nouveau tableau de Raphaël commençait à émouvoir l'opinion, un dessin identique à ce tableau, et conservé depuis longtemps à l'académie de Venise, cessait de figurer parmi les autres dessins de la galerie. N'y avait-il là qu'un pur effet du hasard? l'intention de

(1) Nous n'avons pas à intervenir ici dans les questions d'un intérêt tout national qui, après avoir occupé, il y a quelques années, la presse anglaise et l'une des deux chambres, sont encore agitées de temps à autre par les anciens combattans des deux partis. Il s'agissait et il s'agit encore de la restauration de certains tableaux, de l'acquisition de certains autres. Sous le pseudonyme de *Verax*, M. Morris Moore publia en 1846 dans le *Times* une série d'articles qui provoquèrent l'examen des faits par une commission officielle.

(2) On peut consulter à ce sujet, entre autres documens, le *Corriere Italiano* et le *Monitore Toscano*, 13 mai et 4 juin 1857.

supprimer un terme de comparaison aussi favorable à la cause de M. Moore que fâcheux pour la cause contraire était-elle étrangère au fait de cette disparition? Peu importe, après tout. Le dessin a reparu; il est inscrit dans le catalogue des objets d'art de l'académie de Venise sous le nom de Raphaël : on peut donc aujourd'hui contrôler l'authenticité du tableau par l'étude d'un dessin déclaré authentique (1), et puiser d'abord dans ce rapprochement des élémens précieux de conviction.

La pièce que possède l'académie de Venise est, comme la plupart des dessins de Raphaël, à l'époque de sa première manière, exécutée à la pointe d'argent. Elle mesure quelques centimètres de moins que la composition peinte, mais cette différence n'existe que dans le champ de la scène, les dimensions des figures étant d'ailleurs exactement les mêmes. En outre l'exécution de ces figures est, dans le dessin, beaucoup plus avancée, beaucoup plus précise que l'exécution des objets environnans, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'un peintre n'a voulu tracer qu'un *carton*, c'est-à-dire un modèle qu'il reportera ensuite sur la toile et dans lequel, les lignes accessoires une fois indiquées, il s'attache à l'étude de quelques formes principales, au modelé de certains morceaux essentiels. Nous insistons sur ces détails matériels, sur ces inégalités dans le travail du crayon, pour faire ressortir les vices d'une hypothèse qui tendrait à établir la priorité du tableau. On a prétendu en effet, — et nous avons vu récemment cette opinion reproduite dans un recueil qui s'adresse particulièrement aux artistes, — on a décidé, un peu trop de mémoire, que le dessin de Venise était une copie de la main de Raphaël, il est vrai, mais en définitive une copie d'après le tableau nouvellement découvert. Or par quel prodige Raphaël, en copiant celui-ci, aurait-il fait preuve d'aveuglement ou d'infidélité fâcheuse? comment aurait-il modifié certains détails pour en diminuer obstinément le charme? comment expliquer de très notables différences, toutes à l'avantage de l'œuvre peinte, dans l'ordonnance des lignes

(1) Objectera-t-on que la composition dessinée porte en marge le nom de Benedetto Montagna, inscrit il y a une trentaine d'années par Cicognara? On ne saurait cependant se méprendre sur le sens de cette inscription ni sur l'intention de celui qui l'a tracée. Benedetto Montagna a gravé sur le même sujet une pièce fort recherchée par les iconophiles. Il est au moins vraisemblable qu'en inscrivant le nom du graveur sur le dessin, Cicognara aura voulu noter un souvenir personnel ou indiquer une comparaison à faire entre les deux ouvrages. Comment supposer en effet qu'un juge aussi expert ait cru reconnaître ici la manière de Montagna, manière bien différente à tous égards, bien éloignée de cette délicatesse et de cette grâce? Ce qu'il est permis de penser seulement, c'est que Cicognara aura été la cause involontaire de l'erreur relative au tableau, et que l'analogie entre les noms du graveur et du peintre aura fait attribuer à Andrea Mantegna, puis vendre sous son nom, une œuvre qui ne lui appartenait pas plus que le dessin de l'académie de Venise ne peut appartenir à Benedetto Montagna.

qui encadrent les deux scènes? Au centre de la composition dessinée par exemple, un arbre se dresse sans profit pour l'aspect pittoresque et divise le fond en deux parties égales; les montagnes qui s'élèvent à l'horizon viennent assez malencontreusement s'engager dans la tête de l'Apollon à la hauteur des yeux. Rien de pareil sur la toile, ou, pour parler plus exactement, sur le panneau. L'arbre n'existe pas; l'horizon s'abaisse au niveau de l'épaule, de manière à laisser la tête du dieu dominer en se détachant sur le ciel. Si le dessin a précédé le tableau, quoi de plus aisément explicable que ces variantes dans la composition : elles deviennent des améliorations introduites par le pinceau à mesure qu'il entreprend de transcrire ou de réviser chacune des données primitives. Si, au contraire, le tableau est antérieur au dessin, si Raphaël n'a pris le crayon que pour faire œuvre de copiste, il faut reconnaître qu'il n'a pas eu l'intelligence du texte original, qu'il en a mal à propos dénaturé les termes, et qu'en plus d'un passage, sa traduction procède par des contre-sens. Il n'avait pas coutume pourtant de dégrader ainsi ses modèles, et ce n'est pas de la sorte qu'il traduisait le Pérugin peu auparavant. Non, le dessin et le tableau sont bien de la même main; ils résultent l'un de l'autre, mais dans un sens opposé à celui qu'on a prétendu rétablir, et comme la fresque de *l'École d'Athènes* à Rome résulte du carton exposé aujourd'hui dans une salle de la bibliothèque ambroisienne, à Milan. De deux choses l'une : ou Raphaël est l'auteur du dessin et du tableau, puisque celui-ci est la conséquence et le complément de l'œuvre très légitimement attribuée à son crayon, ou bien il n'a fait ni l'un ni l'autre, et alors le moyen de trouver parmi les artistes contemporains un maître dont le nom puisse, avec quelque apparence de justesse, être substitué au sien?

Par le goût pittoresque et les caractères du style, l'*Apollon* appartient évidemment à l'école florentine et aux premières années du XVIe siècle. Quel serait, à cette époque et dans cette école, le talent dont la portée et les allures habituelles pourraient autoriser le soupçon? Il faut d'abord mettre hors de cause Léonard, Michel-Ange, fra Bartolommeo et Andrea del Sarto. La manière propre à chacun de ces grands artistes est en opposition trop formelle avec celle-ci, pour que personne, même entre les moins clairvoyans, s'y méprenne. Tout d'ailleurs dans ce tableau révèle, nous l'avons dit, la jeunesse de l'imagination et de la main. Or, au moment où il a dû être peint, les maîtres que nous venons de nommer avaient, sauf Andrea del Sarto, dépassé depuis longtemps l'âge des débuts. Parmi les artistes moins éminens ou moins avancés dans la vie, qui choisir? Filippino Lippi, Raffaele del Garbo, Raffaellino da Colle? Mais si charmantes

que soient les œuvres dues aux pinceaux de ces disciples du nouvel art gréco-florentin, en est-il une seule où le sentiment de la nature vivante s'allie aussi heureusement qu'ici à l'intelligence de l'antique? En est-il une où le coloris ait acquis cette souplesse et le dessin cette délicatesse sans contrainte, cette fluidité pour ainsi dire? Que si l'on veut découvrir en dehors de l'école toscane l'auteur d'une production florentine pourtant au premier chef, les recherches seront plus stériles encore. A quel maître s'arrêter en effet? Sera-ce au Pérugin, dont le talent, foncièrement monotone et invariablement exploité, exclut de reste l'idée d'une transformation pareille? Sera-ce à Lorenzo Costa ou à Francesco Francia? Je sais que ce dernier nom, d'ailleurs un peu trop en faveur aujourd'hui, a été prononcé, mais, il faut le dire, assez à la légère. C'était beaucoup déjà que le peintre bolonais eût été officiellement déclaré l'auteur de l'admirable portrait d'homme qui figure dans le grand salon du Louvre, et que jusqu'ici l'on avait donné à Raphaël. Le doter par surcroît de l'*Apollon* nous semble bien autrement imprudent, et nous avons peine à comprendre que la manière lisse et effacée, le sentiment un peu éteint de Francia, aient pu être confondus avec ce style si net et ces intentions si fines. Resterait, comme ressource extrême, l'hypothèse d'un maître inconnu; mais alors il faudrait admettre que ce maître n'a produit rien d'autre, ou que tous ses tableaux ont été perdus, car on aura beau examiner de près les peintures anonymes de l'époque, on ne retrouvera nulle part quelque trace des qualités qui apparaissent ici. Et puis, comment expliquer la similitude singulière entre ces qualités et celles qui appartiennent en propre à Raphaël? Comment supposer que des facultés si ouvertement exceptionnelles aient été le partage de deux individus, de deux organisations jumelles en quelque sorte? La meilleure raison de croire que le peintre du *Sposalizio* est bien aussi le peintre de l'*Apollon,* c'est que nul, excepté lui, n'eût été capable de traiter ainsi cet ouvrage. Les preuves historiques d'authenticité manquent jusqu'à un certain point : soit, il y a toutefois un autre ordre d'évidence qui doit prévaloir sur le silence des biographes, sur le défaut ou l'insuffisance des traditions, et nous ne savons pas, en pareil cas, d'indices plus sûrs, de témoignages plus concluans, que le caractère même de l'œuvre et le genre de beauté dont elle est empreinte.

Le tableau d'*Apollon et Marsyas* marque la phase intermédiaire entre l'époque des premiers essais tentés par Raphaël pour affranchir son talent et le moment où ce talent, une fois instruit auprès des maîtres de Florence, achève de prendre confiance et de se définir; pour nous servir des termes consacrés, il marque le passage de la première à la seconde manière. L'*Apollon* doit donc avoir été

peint après le *Sposalizio* et un peu avant la *Déposition au tombeau* qui orne la galerie Borghèse à Rome, par conséquent entre les années 1504 et 1507. C'est ce qui ressort, malgré la différence des sujets, du goût d'exécution commun aux trois tableaux et du développement progressif des mêmes principes. Comme dans la plupart des œuvres de Raphaël antérieures aux *Stanze*, la mise en scène est ici fort simple, la composition dépourvue de tout appareil dramatique. Si l'on juge, au point de vue de nos idées modernes, le calme des expressions et des lignes, on s'étonnera peut-être que deux personnages, dont l'un songe après tout à faire écorcher l'autre, puissent se trouver ainsi face à face sans se témoigner réciproquement plus de mauvais vouloir. Ce n'est pas de la sorte assurément que les peintres de l'école espagnole comprendront, un siècle plus tard, le même sujet, et lorsque Raphaël lui-même le traitera une seconde fois sur les murs du Vatican, il ne se contentera plus de cette sobriété dans le geste et de ces attitudes paisibles. Au commencement du XVIe siècle toutefois, le goût des réalités violentes était encore très peu répandu en Italie, particulièrement dans les écoles de Toscane et d'Ombrie, où se perpétuaient les doctrines des *quattrocentisti*. Qu'on se rappelle les œuvres de ceux-ci : à l'exception des scènes de la vie de Constantin, peintes par Piero della Francesca dans l'église Saint-François à Arezzo, des fresques de Luca Signorelli à Orvieto, et de certains ouvrages de Paolo Uccello à Florence, les monumens qui nous restent de l'art italien au XVe siècle n'accusent ni de fort vives préoccupations dramatiques, ni même la recherche du mouvement. Tout y respire une majesté tranquille, tout y est, non pas certes engourdi, mais en repos. La découverte des fragmens antiques et le culte dont ils devinrent l'objet n'avaient pas peu contribué sans doute à développer ces tendances au calme pittoresque, naturelles d'ailleurs chez les grands maîtres italiens. En refusant à son tour d'agiter les traits de ses héros et les lignes de la composition, Raphaël ne suivait donc pas seulement ses instincts : il obéissait aussi à une loi commune et continuait une tradition.

Toutefois, — et c'est là un des caractères essentiels du tableau, — l'expression, si contenue qu'elle soit, ne s'annihile pas ici, comme dans les œuvres du Pérugin par exemple, sous le charme un peu doucereux de l'aspect. La passion, pour se manifester discrètement, n'est ni sacrifiée, ni absente. Apollon, debout à droite, un bras replié sur la hanche, l'autre élevé à la hauteur de la tête le long d'un bâton dont la ligne inflexible soutient et fait valoir les souples contours du corps, Apollon écoute avec une sérénité dédaigneuse les maigres sons que tire de la flûte son prétendu rival. La tête du

dieu, rayonnante de jeunesse et de beauté, rappelle par la forme des traits, et aussi par l'élégante disposition de la coiffure, ces têtes de femme au front développé, au masque un peu court, aux cheveux blonds et voltigeans, dont on trouve le principe dans les jeunes filles du *Sposalizio* et le type achevé dans les *vierges*. Cette tête d'Apollon, exquise de caractère et d'exécution, est en quelque sorte la signature même de Raphaël; elle seule prouverait l'authenticité du tableau, si la main qui l'a peinte ne se trahissait ailleurs par des témoignages aussi peu équivoques. Les bras et le torse, modelés dans les détails avec une singulière finesse et dans l'ensemble avec beaucoup d'ampleur, accusent, il est vrai, plus ouvertement que les traits du visage l'étude des statues antiques; mais sous ces dehors empruntés le sentiment personnel du maître se fait largement jour encore. Quelque chose de cette fleur de grâce qui s'épanouira plus tard dans les figures nues de Jésus et de saint Jean-Baptiste vient adoucir et pour ainsi dire parfumer la majesté un peu solennelle de la forme. Enfin il n'est pas jusqu'aux jambes, presque grêles à force de délicatesse dans les contours et dans les attaches, qui n'achèvent de persuader le regard et de révéler le pinceau coupable de ces exagérations charmantes.

Assis, en regard d'Apollon, sur un tertre dont les lignes timidement accidentées laissent deviner le siége sur lequel le modèle était placé dans l'atelier, Marsyas représente le vrai dans son acception tout humaine. Les formes du corps, non pas vulgaires, mais belles d'un certain beau familier, le ton hâlé des chairs, les cheveux bruns et ras plantés au-dessus d'un front sans noblesse, tout fait contraste avec l'élégance de dessin, la fraîcheur de coloris et l'expression d'intelligence qui caractérisent l'autre figure. Il est clair qu'en opposant à la beauté raffinée d'Apollon la beauté un peu abrupte de Marsyas, Raphaël a voulu faire pressentir l'infériorité intellectuelle, la grossière vanité de celui-ci. Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur les moyens employés pour la traduire. Ici même l'imitation de la réalité n'est pas si absolue qu'elle supprime toute liberté d'interprétation, toute aspiration vers le mieux. Seulement ces intentions s'arrêtent à des modifications de surface, à une sorte d'idéal extérieur que la largeur de l'exécution résume et définit tout entier. Rien de plus opportun sans doute au point de vue du sujet, mais aussi rien de plus malaisé quant à la pratique, surtout si l'on tient compte de l'exiguïté de la figure et de la pose qui lui est donnée. Tous ceux que l'expérience a familiarisés avec les conditions matérielles de la peinture savent quelles difficultés présente l'*emmanchement* anatomique, — pour parler la langue des ateliers, — dans certaines attitudes où la forme, un peu altérée par les accidens

d'un demi-raccourci, garde cependant en partie le caractère et l'aspect accoutumés. Quelque indécision dans le coup d'œil, et le dessin s'immobilise ou s'alourdit; quelque excès de clairvoyance au contraire, et ce qui devait indiquer un mouvement délicat se résout en agitation pédantesque. Le grand point en pareil cas est de réussir à faire deviner la structure intérieure sans l'expliquer outre mesure, et de tenir compte des déformations partielles de l'enveloppe sans en fausser pour cela le principe. Il faut enfin, ici comme dans le domaine littéraire, savoir trouver le mot unique, la seule nuance qui corresponde exactement à la subtilité de l'intention, et se garder aussi bien des expressions forcées que des termes d'à peu près.

Certains détails du *Marsyas*, — l'attache du cou et des épaules, les bras et les mains, dont le mouvement est rendu avec une merveilleuse justesse, et en général toutes les parties supérieures de la figure, — sont des spécimens achevés de cet esprit de précision et de réserve. C'est ce que l'on peut dire aussi du paysage servant de fond à la scène, des terrains formant le premier plan et des divers accessoires qui, depuis la lyre et le carquois d'Apollon jusqu'aux oiseaux volant dans le ciel, intéressent le regard sans le distraire du sujet principal et se subordonnent à l'effet de l'ensemble sans rien perdre pour cela de leur signification propre : mérite rare surtout à cette époque où l'art florentin, un peu entravé encore par les traditions du moyen âge, hésitait, dans la représentation des objets secondaires, entre une simplicité d'exécution parfois excessive et une exactitude trop minutieuse. Il appartenait à Raphaël de concilier, en face de la nature inanimée, l'ampleur du style inauguré par les *giotteschi* et la pénétrante sagacité des peintres du XVe siècle. Ajoutons qu'en s'appropriant les qualités diverses des grands dessinateurs ses devanciers, il empruntait aussi aux coloristes ses contemporains cette fermeté de ton et d'effet dont les écoles lombarde et vénitienne semblaient seules posséder le secret. Le paysage, dans *Apollon et Marsyas*, résume les progrès accomplis jusqu'alors par les maîtres, si différentes qu'aient pu être les aspirations et la méthode de chacun d'eux. Le ciel, clair et doré comme les *ciels* de Carpaccio, baigne d'une chaude lumière les montagnes qui s'étagent à l'horizon et les terrains dégradés dans cette gamme de tons un peu roux qu'affectionnaient Cima da Conegliano et Jean Bellin. Vers le milieu du tableau, un chemin sablonneux serpente entre des tertres d'où s'élancent des arbrisseaux dessinés dans le style du Pérugin, et se perd derrière les plans savamment compliqués au-delà desquels on aperçoit les sinuosités d'une rivière, puis un château flanqué de tours et de tourelles : demeure toute féodale, assez dépaysée il est vrai dans ce sujet mythologique, mais, au point de vue

pittoresque, heureusement combinée avec les lignes du fond (1). Sur un pont qui relie le château à la plaine, d'infiniment petites figures, — souvenir des miniatures florentines, — vont et viennent à pied ou à cheval, tandis qu'au premier plan des plantes et des fleurs dessinées avec une précision exquise rappellent, sous des formes plus irréprochables encore, le goût et la manière de Mantegna.

On le voit, dans le paysage aussi bien que dans les figures, ce qui distingue le tableau d'*Apollon et Marsyas* des œuvres peintes précédemment par Raphaël, c'est à la fois un sentiment plus personnel quant au fond, et, quant au mode d'exécution, une science plus profonde des ressources pittoresques mises en circulation par les autres maîtres. Ici le progrès est considérable, non-seulement sur le *Sposalizio*, mais aussi sur le *Saint George* et le petit *Saint Michel* conservés l'un et l'autre au Musée du Louvre, sur *le Rêve du Chevalier* que possède la *National Gallery*, et cependant l'*Apollon* doit avoir suivi d'assez près les tableaux que nous venons de mentionner. A quelle époque précise a-t-il été peint? C'est ce qu'il serait téméraire de prétendre déterminer, bien que, nous l'avons dit, l'*Apollon* soit évidemment antérieur à la *Déposition au tombeau* que l'on voit dans la galerie Borghèse. Vasari parle, sans en spécifier les sujets, de deux tableaux faits par Raphaël pendant son second séjour à Florence et donnés par lui à Taddeo Taddei, « tableaux, ajoute l'écrivain, qui participent tout ensemble de l'ancienne manière de Pierre (Pérugin) et de cette autre manière très préférable, comme on le dira plus tard, que Raphaël dut à ses nouvelles études (2). » Le chef-d'œuvre qui nous occupe est-il l'un de ces deux tableaux? Il appartiendrait alors à la fin de l'année 1504 ou au commencement de 1505, et le jeune maître l'aurait exécuté à vingt et un ans. Ou bien faut-il conjecturer que l'*Apollon* a été peint pendant le séjour que Raphaël, après avoir quitté Florence, fit à Urbin, auprès de ceux

(1) Notons en passant une objection qu'on a voulu tirer du caractère des fabriques qui ornent le paysage. Raphaël, a-t-on dit, n'aurait pas commis cet anachronisme de grouper dans un même tableau des figures de la fable et des monumens appartenant au moyen âge. — A ce compte, et dans l'ordre des sujets religieux, il faudrait supprimer aussi de l'œuvre du maître *la Belle Jardinière*, *la Vierge au Chardonneret*, *le Massacre des Innocens*, vingt autres compositions où l'anachronisme n'est pas moins flagrant entre l'âge de l'architecture et l'époque où vivaient les personnages représentés.

(2) M. Quatremère de Quincy (*Histoire de la Vie et des Ouvrages de Raphaël*) cite la phrase du biographe arétin, mais non sans en altérer le sens. Suivant la traduction qu'il donne, les deux ouvrages auraient été de caractère différent. « L'un rappelait encore, dit-il, l'école du Pérugin, l'autre annonçait déjà la seconde manière de Raphaël. » Vasari au contraire constate le mélange des deux manières dans l'exécution de chacun des tableaux.

qui avaient été ses premiers protecteurs? On expliquerait ainsi l'existence du tableau en Angleterre, où peut-être il aurait été transporté dès l'origine. On sait en effet, — et nous avons eu l'occasion de rappeler le fait ici même (1), — que le duc Guidobaldo Ier, pour remercier Henri VII, qui lui avait envoyé l'ordre de la Jarretière, fit hommage à ce prince d'un *Saint George* commandé tout exprès à Raphaël, avec injonction au peintre d'orner la jambe gauche du saint des insignes de l'ordre. Il n'est pas impossible que le petit tableau offert à Henri VII ait été accompagné d'un autre, et ce qui permet d'attribuer cette origine à l'*Apollon*, c'est le caractère même du sujet et de l'ouvrage, caractère tout à fait conforme aux goûts archéologiques, au *classicisme* de Guidobaldo et des lettrés qui composaient sa cour. Dans ce cas, Raphaël aurait peint *Apollon et Marsyas* à l'âge de vingt-trois ans et dans l'année 1506.

Qu'importe au surplus cette question de date, puisque l'erreur ne saurait porter que sur une différence de quelques mois? Le point essentiel à établir, c'est l'authenticité de l'œuvre, quels qu'en puissent être d'ailleurs l'origine et l'âge exact. Or le doute ne peut exister sur ce point. Le tableau d'*Apollon et Marsyas* est parfaitement authentique. Il l'est à nos yeux autant que pas un autre parmi les tableaux anonymes, autant que cette admirable *Sainte Famille* de Michel-Ange qui figurait récemment à l'exposition de Manchester, et que, soit dit en passant, M. Morris Moore a également signalée le premier, quoi qu'aient pu dire ensuite des ouvriers de la deuxième heure pour s'attribuer l'honneur de la découverte (2). De plus, que l'on examine les tableaux de petite dimension peints par Raphaël à l'époque de sa première manière, on n'en trouvera aucun qui fasse pressentir aussi bien les chefs-d'œuvre qui vont suivre. Je me trompe, l'*Apollon* est mieux qu'une promesse. Il rend manifestes déjà les incomparables qualités du maître et cet instinct de la perfection en tout genre dont le ciel avait doué son harmonieux génie. L'harmonie, c'est là en effet le mérite par excellence de Raphaël. C'est cette aptitude à comprendre et à concilier toutes les conditions pittoresques, tous les élémens du vrai, toutes les formes du beau, qui donne à ses œuvres une valeur et une sérénité suprêmes. On sait la légende de ces deux peintres dont l'un se croyait sans rival parce qu'il avait pu tracer à main levée un cercle parfait dans sa circonférence; l'autre survint qui, sans hésiter, planta un point précisément au milieu du cercle. Toute proportion gardée entre l'adresse et le génie, on peut rapprocher du dernier fait le rôle de Raphaël dans l'histoire de la peinture et le genre de progrès qu'il détermina.

(1) Livraison du 1er novembre 1851, dans une étude sur *les ducs d'Urbin*.

(2) Voyez à ce sujet le *Morning Chronicle* du 10 juin 1858.

Les maîtres antérieurs avaient, en se frayant des voies différentes, parcouru le champ de l'art jusqu'aux dernières limites. Restait à en embrasser l'étendue d'un coup d'œil, à marquer le point central où convergeraient toutes ces voies ouvertes : par un privilége que nul ne devait posséder après lui, Raphaël sut discerner cet exact milieu. Ses découvertes personnelles, les inspirations ou la science de ses devanciers, il maintint le tout dans un si juste équilibre que la perfection de l'art semble s'être personnifiée en lui. Seul entre tous les peintres, il a produit des œuvres irréprochables sans froideur, magistrales sans parti pris apparent ni sacrifice d'aucune sorte. Ce sont là, dira-t-on, des vérités vulgaires. Plaise à Dieu qu'elles paraissent telles en effet, et que, dans le domaine des arts comme ailleurs, le lieu commun nous tienne aguerris contre les paradoxes et les sophismes! C'est quelquefois un devoir pour la critique d'insister sur ces banalités saines, qui, familières de longue main à tous les esprits, semblent à de certains momens n'avoir profondément convaincu personne : sorte de monnaie courante dont chacun se sert par habitude, sauf à n'en vérifier fort attentivement ni le poids, ni le titre, et à se formaliser assez peu des tentatives que fait, pour la déprécier, le charlatanisme esthétique. Rappeler aujourd'hui, même en termes succincts, les droits de Raphaël à notre admiration, ce sera, si l'on veut, tomber forcément dans les redites et prêcher des gens de tout temps convertis. N'en va-t-il pas pourtant des vérités de l'art comme des vérités appartenant à un ordre moral plus élevé encore? Ne faut-il pas, sous peine de laisser la foi vaciller et défaillir, faire valoir auprès des croyans eux-mêmes les raisons qu'ils ont de croire et les maximes qui les obligent? Notre époque, on le sait, ne pèche pas en matière d'art par une excessive obstination dans les principes. Trop de manifestations contradictoires, trop d'enthousiasmes ou d'agressions injustes, trop de reviremens en tout sens nous ont appris à redouter sur ce point les caprices de l'opinion. Et quand on voit, de progrès en progrès, l'erreur ou l'esprit de dénigrement attenter jusqu'à la gloire la plus légitime qui fut jamais, jusqu'au talent le plus complet que le monde ait connu, on se trouve, même au risque de prendre un soin superflu, autorisé à recourir aux preuves cent fois invoquées déjà. On est autorisé surtout à encourager, avec un surcroît de sympathie, les travaux inspirés par le zèle du vrai, où l'on ne rencontre ni arrière-pensée hautaine, ni phraséologie impertinente, ni prétention à ce pontificat esthétique qu'on hésite si peu de nos jours à s'arroger. Aussi un livre dont nous parlions en commençant est-il le bienvenu au moment où nous sommes et dans l'atmosphère qui nous entoure; l'essai de M. Gruyer sur *les fresques de Raphaël au*

Vatican, œuvre méritoire d'ailleurs et digne d'être consultée en tout temps, a le caractère aujourd'hui d'une œuvre de circonstance et l'utilité d'un plaidoyer.

L'auteur de l'étude sur les *Stanze* n'a pas voulu toutefois entrer directement dans la polémique pour venger la cause de Raphaël. A en juger par le calme du ton et la quiétude de sa foi personnelle, on dirait presque qu'il ne soupçonne nulle part l'incrédulité et le schisme, ou que, pour faire justice des égaremens d'autrui, il lui suffit d'exposer simplement la vérité qu'il possède. Ce livre ne contient donc qu'une réfutation implicite des fausses doctrines que nous signalions tout à l'heure; mais, si indirecte que semble la leçon, elle n'en a pour cela ni une signification plus douteuse, ni une moindre portée. S'agit-il par exemple d'expliquer, à propos de *la Chambre de la Signature,* ce rapprochement de deux scènes, l'une chrétienne, l'autre mythologique, dont M. Ruskin se scandalise si fort : pas un mot d'allusion aux reproches formulés par l'écrivain préraphaélite. Seulement, afin de nous prémunir contre quelque erreur analogue, l'historien de Raphaël indique en passant le véritable caractère et, même au point de vue religieux, la connexité des deux sujets. En regard de *la Dispute du Saint-Sacrement,* qui « résume, dit-il, la légende catholique des âges fervens,... *l'École d'Athènes* et *le Parnasse* montrent toutes les sagesses et toutes les gloires poétiques de l'humanité adoptées par le christianisme et réconciliées en son nom. » En approfondissant ainsi l'intention morale qu'exprime chaque sujet, en ajoutant à l'appréciation judicieuse de chaque détail des considérations sur l'ensemble des œuvres laissées par Raphaël au Vatican, sur les progrès successifs du maître, et sur le mouvement des idées, des faits au milieu desquels il a vécu, l'auteur de cet *essai* nous a donné un livre beaucoup plus instructif, beaucoup plus complet à tous égards que les travaux de simple description publiés sur les *Stanze* par Bellori au XVIIe siècle, et par M. Paolo Montagnani il y a trente ans.

Un autre mérite de ce livre, — mérite assez rare dans les écrits contemporains sur l'Italie, — c'est que, tout en célébrant la vigueur et la fécondité de l'art ancien, il n'accuse pas avec plus de sévérité que de raison la stérilité présente. L'auteur ne prend pas occasion de l'admiration que lui inspirent les grands maîtres de la renaissance pour outrager leurs derniers descendans, pour signaler, comme on le fait d'ordinaire, une débilité et une impuissance radicales là où les occasions manquent en réalité autant peut-être que les forces. Sa réserve sur ce point, ou plutôt sa sympathie, n'est que justice. Si bien déchu en effet que semble dans le domaine des arts le génie italien, il a eu cependant, même de notre temps, d'éclatans retours de grandeur. Et s'il est permis d'ailleurs de blâmer

chez la plupart des artistes toscans ou romains des habitudes un peu trop résignées, une tendance trop peu combattue à s'accommoder de l'inaction, c'est à la condition d'honorer ce qu'ils gardent plus pieusement, ce qu'ils portent aussi haut que personne, — le sentiment de la dignité nationale, l'instinct et l'enthousiasme du beau, la mémoire et le culte des chefs-d'œuvre.

On ne saurait en dire autant de la nouvelle école anglaise, au moins en ce qui concerne le respect des origines et des ancêtres. Reynolds lui-même, — le Raphaël, toute proportion gardée, d'un groupe d'artistes dont Thomas Hudson serait le Pérugin et Lawrence le Jules Romain, — Reynolds est jugé avec une rigueur excessive par M. Ruskin et par ses adhérens, qui ne montrent à l'égard de Wilson ni plus d'indulgence ni plus de justice. Libre à eux, au surplus. S'ils veulent renier les gloires qui leur appartiennent, s'il leur plaît en revanche de saluer dans M. Turner le messie de l'art anglais, dans M. Hunt et dans M. Millais les apôtres du nouvel évangile, c'est à de plus intéressés que nous dans la question à défendre un passé moins riche sans doute que celui des autres écoles, et qui cependant n'est pas sans honneur. Mais que l'esprit de révolte ose viser beaucoup plus haut, que la négation même de l'art revête la forme d'un traité d'esthétique, et le mépris pour les grands artistes l'apparence d'une opinion légitime, — voilà qui devient plus dangereux, et qui nous trouvera moins aisément résigné. N'exagérons rien toutefois : l'excès du mal peut engendrer quelque bien. Peut-être, même en Angleterre, de nouveaux théoriciens surgiront-ils qui, au lieu d'user leur temps et leurs paradoxes à la critique impossible des anciens chefs-d'œuvre, à la glorification compromettante de quelques talens contemporains, comprendront qu'il est plus logique, et surtout plus utile, de prêcher la vérité au nom des maîtres que de proscrire ceux-ci au nom de la vérité. Peut-être M. Millais et les autres jeunes artistes dont le talent s'égare aujourd'hui se lasseront-ils de leur attitude de sectaires, et se décideront-ils à consacrer à l'étude du vrai les forces qu'ils dépensent dans une lutte stérile avec le réel. L'école anglaise, livrée depuis le commencement du siècle au goût conventionnel et factice, aura pu ainsi tirer quelque profit de son radicalisme actuel. Quant au préraphaélitisme proprement dit, après avoir excité quelque temps dans le public une sorte de curiosité, cette doctrine, qui tire son unique valeur de l'excentricité des principes, ne réussira même plus à scandaliser personne. Il adviendra d'elle ce qui est advenu déjà de certaines petites églises qui ont essayé parfois de s'installer sur les ruines des dogmes consacrés et des vérités éternelles. Comme la secte des *théophilanthropes* succombait, il y a soixante ans, sous le poids de l'indifférence et du ridicule, le préraphaélitisme tombera bientôt dans le discrédit et l'oubli, et,

il faut l'avouer, jamais résultat n'aura été plus désirable ni châtiment mieux mérité.

Hélas! nous aussi, nous avons en un certain sens nos préraphaélites, et nous n'hésiterions pas à formuler quelque vœu semblable sur l'avenir de leur doctrine, si cette doctrine existait à vrai dire; si ce titre de *réalistes*, choisi par ceux qui ne demandent pas à la matière de penser, qui ne lui demandent que d'être, impliquait rien de plus qu'un simple non-sens et des intentions, après tout, assez bénignes. Ici nulle innovation, nul étalage de théories. En reprenant sans bruit, sans gros livres, sans programme altier, quelque chose de l'œuvre tentée autrefois par Michel-Ange de Caravage et par Valentin, le réalisme contemporain n'aspire pas, que nous sachions, à renouveler l'art de fond en comble, ni même à régenter l'école française : il voudrait, sauf à n'être pris fort au sérieux par personne, détourner sur soi un peu de l'attention que nous accordons volontiers à tout ce qui s'affiche sous une étiquette quelconque, à ce qui, même aux dépens du reste, offre quelque apparence de nouveauté. L'humilité du dogme réaliste suffit-elle pour nous rassurer, et n'y a-t-il là, dans l'avenir, que des fantaisies à peu près inoffensives? Nous ne demandons pas mieux que de le croire, tout en appréciant le danger d'une sécurité trop grande sur ce point. La santé de l'esprit peut perdre quelque chose à ce contact, même momentané, avec l'erreur, et le plus sage serait sans doute de s'isoler complétement d'une atmosphère où notre goût au moins risque de se vicier. Les grands exemples contemporains commencent à nous manquer; la mort fait chaque jour quelque vide nouveau dans notre école : est-ce le moment de fermer les yeux au mal, et ne devons-nous pas au contraire redoubler de vigilance pour en prévenir l'envahissement? Encore une fois, le réalisme n'aura pas raison de notre passé, de nos instincts, de nos souvenirs anciens et récens. Il ne saurait s'implanter sur les ruines de l'art français, de l'art de Poussin et de Lesueur, continué jusqu'ici par tant de disciples fidèles; mais c'est trop que d'avoir à subir de pareilles tentatives, dussent-elles, comme nous l'espérons, n'aboutir qu'à une émotion passagère. Quant au préraphaélitisme anglais, il a, on ne peut le méconnaître, des appétits bien autrement révolutionnaires. Il en veut à l'art de tous les temps et de tous les pays, aux renommées les plus hautes, aux principes le plus universellement respectés : si rassuré que l'on puisse être sur l'issue des deux entreprises, on doit avoir à cœur d'en signaler l'audace ou la pauvreté. C'est par l'exemple de Raphaël lui-même qu'il nous a paru opportun de combattre ces funestes doctrines et ces tristes ambitions.

HENRI DELABORDE.

L'HOMME DE NEIGE

QUATRIÈME PARTIE. [1]

VI.

Après quelques instans de repos, Cristiano, que nous appellerons désormais Christian, reprit son récit en ces termes :

« Cependant je ne dois pas oublier de vous dire quelle intéressante rencontre me réconcilia durant quelques jours avec le métier d'artiste ambulant. Ce fut celle d'un homme fort extraordinaire qui jouit à Paris maintenant de la plus honorable position, et dont le nom est sans doute venu jusqu'à vous. Je veux parler de Philippe Ledru dit *Comus*. »

— Certainement, répondit M. Goefle, j'ai vu dans mon journal scientifique que cet habile prestidigitateur était un très grand physicien et que ses expériences sur l'aimant venaient d'enrichir la science d'instrumens nouveaux d'une rare perfection. Y suis-je?

— Vous y êtes, monsieur Goefle. M. Ledru a été nommé professeur des enfans de France : il a établi des cartes nautiques sur un système nouveau, qui est le résultat de travaux immenses, entrepris par l'ordre du roi; il a fourni des exemplaires manuscrits de ces cartes nautiques à M. de La Pérouse. Enfin, depuis le jour où je le rencontrai sur les chemins, donnant au public le spectacle d'un pauvre savant qui répand l'instruction sous forme de divertissement, il a conquis rapidement l'estime générale, la faveur des ministres

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juin, et du 1er juillet.

et les moyens d'appliquer le fruit de ses hautes connaissances à de grands résultats.

« Il m'arriva donc de rencontrer l'illustre Comus, non pas tout à fait sur la place publique de Lyon, mais dans un local destiné à diverses représentations d'*operanti* ambulans, que chacun de nous allait louer pour son compte. Habitué aux façons ridicules ou grossières de ces sortes de concurrens, je me tenais, comme toujours, sur le qui-vive, quand Comus m'aborda le premier avec des manières dont le charme et la distinction me frappèrent. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une constitution magnifique, aussi vigoureux de corps que d'esprit, aussi agile de ses membres qu'il était facile et attachant dans son langage, enfin un de ces êtres admirablement doués qui doivent sortir de l'obscurité. Il s'enquit de mon industrie et parut étonné que je fusse assez instruit pour pouvoir causer avec lui. Je lui confiai les circonstances où je me trouvais, et il me prit en amitié.

« Quand il eut assisté à notre représentation, à laquelle il prit grand plaisir, il nous invita à voir la sienne, dont je tirai grand profit, car il avait plusieurs *secrets* qui sont bien à lui et qui ne sont autres qu'une application, entre mille, de découvertes d'une rare importance. Il voulut bien me les expliquer, et, me trouvant assez capable, il m'offrit de partager ses destins et aventures. Je refusai à regret et à tort : à regret, parce que Comus était un des hommes les meilleurs, les plus désintéressés et les plus sympathiques que j'aie jamais connus; à tort, parce que ce physicien ambulant devait trouver bientôt l'emploi utile et sérieux de ses grands talens. J'avais juré à Massarelli de ne pas l'abandonner, et Massarelli n'avait aucune inclination pour les sciences.

« Cette rencontre, dont je ne sus pas profiter pour mes intérêts matériels, me fut cependant si utile au point de vue moral, que je bénirai toujours le ciel de l'avoir faite. Il faut que je vous résume aussi brièvement que possible les avis que cet habile et excellent homme voulut bien me donner, gaiement, amicalement, sans pédantisme, durant un sobre souper que nous fîmes ensemble à l'auberge, au milieu des caisses qui contenaient notre bagage : nous devions nous séparer le lendemain. — Mon cher Goffredi, me dit-il, je regrette de vous quitter si vite, et le chagrin que vous en éprouvez, je le partage véritablement. Le peu de jours que nous avons passés ensemble m'a suffi pour vous connaître et vous apprécier; mais ne soyez pas inquiet ni découragé de votre avenir. Il sera beau s'il est utile, car, voyez-vous, je vais vous tenir un langage tout opposé à celui du monde, et dont vous reconnaîtrez le bon sens, si vous faites comme je vous conseille. D'autres vous diront : Sacrifiez tout

à l'ambition. Moi, je vous dis : Sacrifiez avant tout l'ambition, comme l'entend le monde, c'est-à-dire ne vous souciez ni de fortune ni de renommée; marchez droit vers un seul but, celui d'éclairer vos semblables, n'importe dans quelle condition et par quel moyen. Tous les métiers sont beaux et nobles quand ils ont ce but. Vous n'êtes qu'un bouffon, et moi je ne suis qu'un sorcier! Rions-en et continuons, puisque les marionnettes et la fantasmagorie nous servent à de bonnes fins. Ce que je vous dis là, c'est le secret d'être heureux en dépit de tout. Pour moi, je ne connais que deux choses, et ces deux choses ne font qu'un seul et même précepte : aimer l'humanité et ne tenir aucun compte de ses préjugés. Mépriser l'erreur, c'est vouloir estimer l'homme, n'est-il pas vrai? Avec ce secret-là, vous vous trouverez toujours assez riche et assez illustre. Quant au temps perdu que vous regrettez, vous êtes assez jeune pour le regagner amplement. Moi aussi, j'ai été un peu frivole, un peu vain de ma jeunesse, un peu enivré de ma force. Et puis, après avoir un peu follement dépensé mon patrimoine et mes belles années, je me suis relevé, et je marche. Je suis vigoureusement constitué, vous l'êtes aussi. Je travaille douze heures par jour, et cela est possible à quiconque n'est pas chétif et souffreteux. Jetez-vous dans l'étude, et laissez les incapables chercher le plaisir. Ils ne le trouveront pas où ils croient, et vous le trouverez où il est, c'est-à-dire dans la paix de la conscience et dans l'exercice des nobles facultés.

« Là-dessus, Comus fit deux parts de l'argent de sa recette, une grosse et une petite; il garda pour lui la petite et envoya la grosse dans les hospices de la ville. Je fus bien frappé de la simplicité et de la gaieté avec lesquelles il fit ainsi l'emploi de son argent, en homme habitué à regarder ceci comme un devoir indispensable, et dont il n'avait que faire de se cacher, tant la chose était naturelle. Je me reprochai d'avoir longtemps oublié que tout ce que disait et faisait là M. Comus, c'était l'enseignement et la pratique de mes chers Goffredi. C'est ainsi, monsieur Goefle, qu'un escamoteur ambulant prêcha et acheva de convertir un improvisateur de grands chemins.

« Nous arrivâmes à Paris : notre voyage avait duré trois mois, et je me le rappelle comme une des phases les plus agréables de ma vie. Je n'avais pas perdu mon temps en route, j'avais étudié avec soin la nature et la société dans ce qu'elles ont d'accessible à un homme qui, sans être spécial, n'est pas plus obtus qu'un autre. J'avais pris des notes; je m'imaginais que, dans la ville des lettres et des arts, rien ne me serait plus facile que de vivre de ma plume, ayant quelque chose à dire et me sentant capable de le dire.

« Nous entrâmes dans la grande ville par un temps d'automne sombre et triste. J'eus de la peine à me figurer qu'on pût s'habituer à ce climat, et Guido, dès les premiers pas, s'attrista et se démoralisa visiblement. Nous louâmes très cher une misérable petite chambre garnie. Là, nous fîmes un peu de toilette, le théâtre fut démonté, et les *burattini* mis sous clé dans une caisse. Nous nous proposions de vendre notre établissement à quelque saltimbanque, et pendant plusieurs jours nous ne songeâmes qu'à prendre langue et à voir les monumens, spectacles et curiosités de la capitale française.

« Au bout de ces huit jours, notre mince capital était fort entamé, et le pire, c'est que je ne voyais en aucune façon le moyen de m'y prendre pour le renouveler. Je m'étais fait de grandes illusions, ou plutôt je ne m'étais fait aucune idée de ce que c'est qu'une véritable grande ville et de l'épouvantable isolement où y tombe un étranger sans ressources, sans amis, sans recommandations. Je m'informai de Comus, espérant qu'il me procurerait quelques relations. Comus n'était pas de retour de ses tournées, et n'avait encore acquis de réputation qu'en province. J'essayai de faire venir les papiers de Silvio Goffredi, au moyen desquels je comptais rédiger, sous son nom, la relation de ses recherches historiques. Je ne comptais sur aucun profit matériel, mais j'espérais, en accomplissant un devoir, me faire un nom honorable et quelques amis. En Italie, quelques-uns m'étaient restés fidèles; ils me firent cet envoi, qui ne me parvint jamais. Ni le cardinal ni mon jeune élève ne répondirent à mes lettres, et les autres se bornèrent à quelques stériles témoignages d'intérêt, sans vouloir se compromettre jusqu'à me recommander aux gens en crédit de ma nation qui se trouvaient à Paris. Ils me conseillèrent même de ne pas attirer sur moi l'attention de notre ambassadeur, lequel se croirait peut-être obligé, pour l'honneur de sa famille (il était parent de Marco Melfi), de solliciter du roi de France à mon intention une petite lettre de cachet.

« Quand je vis quelle était ma situation, je ne comptai plus que sur moi-même; mais croyez, monsieur Goefle, que j'eus quelque mérite à rester honnête homme dans un pareil abandon et avec la cruelle vie qu'il faut mener dans une ville de luxe et de tentations comme Paris! J'avais été naguère l'hôte des palais, sous un ciel splendide, puis l'insouciant voyageur à travers des paysages enchantés; je n'étais plus que le morne et mélancolique habitant d'une mansarde, aux prises avec le froid, la faim et quelquefois le dégoût et le découragement. Pourtant, grâce à Dieu et à mes bonnes résolutions, je me tirai d'affaire, c'est-à-dire que je ne trompai personne et ne mourus pas de misère. Je réussis à faire imprimer quel-

ques opuscules qui ne me rapportèrent rien du tout, mais qui me donnèrent quelque considération dans un petit monde d'obscurs et modestes savans. J'eus l'honneur de fournir indirectement des matériaux pour certains articles de l'Encyclopédie, sur les sciences naturelles et sur les antiquités de l'Italie. Un marquis bel esprit me prit pour secrétaire, et m'habilla décemment. Dès lors je fus à flot. Si l'habit n'est pas tout en France, on peut au moins dire que l'apparence d'un homme aisé est indispensable à quiconque ne veut pas rester dans la misère. Alors, grâce à mon marquis et à mon habit, le monde se rouvrit devant moi. C'était là un grand écueil où je risquai encore de me briser. Ne me prenez pas pour un sot si je vous dis que ma personne se fût mieux tirée d'affaire, si elle eût été aussi disgracieuse que celle de votre ami Stangstadius. Un homme bien fait et sans le sou trouve partout, dans le monde d'aujourd'hui, la porte ouverte à la fortune... et à la honte. Quelque prudence que l'on garde, il faut bien rencontrer sous ses pas, à chaque instant, la vorace et industrieuse fourmilière des femmes galantes. Sans le souvenir de ma chaste et fière Sofia, je me serais probablement laissé entraîner dans le labyrinthe de ces animaux insinuans et travailleurs.

« Je triomphai de ce danger; mais au bout d'un an de séjour à Paris, et au moment où j'allais peut-être m'y faire une position indépendante par mon travail et mon économie, je sentis un extrême dégoût de cette ville et un invincible désir de voyager. Massarelli était la cause principale de ce dégoût. Il n'avait pu supporter, comme moi, les privations et les angoisses de l'attente. Il avait, dans les premiers jours de misère, enlevé de chez moi le théâtre des marionnettes, et il avait essayé de gagner sa vie dans les carrefours avec des gens de la pire espèce. Malheureusement il ne s'était pas attaché comme moi à corriger son accent, et il n'eut aucun succès. Il me retomba bientôt sur les bras, et j'eus à le nourrir et à le vêtir pendant plusieurs mois, qui furent bien difficiles à passer. Ensuite il disparut de nouveau, bien qu'il m'eût renouvelé ses beaux sermens et qu'il eût essayé de travailler avec moi. Cependant je ne fus pas délivré de lui pour cela. Il ne se passait pas de semaines qu'il ne vînt, quelquefois ivre, me dévaliser. Je lui fermais la porte au nez; mais il s'attachait à mes pas. Il fit enfin deux ou trois infamies moyennant lesquelles, ayant gagné quelque argent, il voulut me rendre tout ce que je lui avais donné, et en outre partager avec moi *en frère*, pleurer encore une fois dans mon sein ses larmes de vin et de repentir. Son argent et ses attendrissemens me dégoûtaient, je les repoussai. Il se fâcha, il voulut se battre avec moi; je refusai avec mépris. Il voulut me souffleter; je fus forcé de lui don-

ner des coups de canne. Le lendemain, il m'écrivit pour me demander pardon; mais j'étais las de lui, et comme je le rencontrais partout, quelquefois même en bonne compagnie (Dieu sait comment il venait à bout de s'y introduire), je craignis d'être compromis par quelque filouterie de son fait. Je ne me sentis pas l'égoïste courage de faire chasser honteusement un homme que j'avais aimé, je préférai me retirer moi-même et quitter la partie. Heureusement j'étais enfin à même d'avoir quelques bonnes recommandations, entre autres celle de Comus, qui, à cette époque, faisait fureur à Paris avec ses représentations de *catoptrique,* c'est-à-dire de fantasmagorie par les miroirs, où, au lieu de montrer des spectres et des diables, il ne faisait apparaître que des choses agréables et de gracieuses images. Ses grands talens et l'habitude de l'observation lui avaient donné une telle connaissance de la physiologie de l'homme et du cœur humain, qu'il lisait dans les pensées et semblait doué du sens divinatoire. Enfin l'étude profonde de l'algèbre le mettait à même de résoudre, sous la forme de *tours* divertissans et ingénieux, des problèmes que le vulgaire ne pouvait approfondir, et que beaucoup de personnes assimilaient à la magie.

« Nous vivons dans un temps de lumières où, par un singulier contraste, le besoin du merveilleux, si puissant et si déréglé dans le passé, lutte encore, dans beaucoup d'esprits, contre l'austérité de la raison. Vous en savez quelque chose ici, où votre illustre et savant Swedenborg est consulté comme un sorcier encore plus que comme un *voyant,* et se laisse aller lui-même à se croire en possession des secrets de l'autre vie. Comus est un homme, je ne dirai pas plus convaincu et plus vertueux que Swedenborg, dont je sais qu'il ne faut parler qu'avec respect, mais plus sage et plus sérieux. Il ne croit pas agir en vertu d'autres lois que celles que le génie humain peut découvrir, et ses secrets sont généreusement livrés par lui aux savans et aux voyageurs qui doivent en tirer parti dans l'intérêt de la science.

« Il me reçut avec bonté, et m'offrit de m'emmener en Angleterre pour l'aider dans ses expériences. Je fus bien tenté d'accepter, mais mon rêve me poussait à la minéralogie, à la botanique et à la zoologie, en même temps qu'à l'étude des mœurs et des sociétés. L'Angleterre me paraissait trop explorée pour m'offrir un champ d'observations nouvelles. Et puis Comus était alors absorbé par une étude spéciale où je ne sentais pas devoir lui être utile. Il allait à Londres pour faire confectionner sous ses yeux des instrumens de précision qu'il n'avait pu faire établir en France d'une manière satisfaisante. L'idée de passer un ou deux ans à Londres ne me souriait pas. J'étais las du séjour d'une grande ville. J'éprouvais un besoin

violent de liberté, de locomotion, et surtout d'initiative. Bien que j'eusse à me louer de ceux qui m'avaient employé jusqu'à ce jour, je me sentais si peu fait pour la dépendance, que j'en étais réellement malade.

« Comus me mit en rapport avec plusieurs personnes illustres, avec MM. de Lacépède, Buffon, Daubenton, Bernard de Jussieu. Je prenais un vif intérêt aux rapides et magnifiques progrès du Jardin-des-Plantes et du cabinet zoologique, dirigés et enrichis chaque jour par ces nobles savans. Je voyais arriver là à tout instant les dons magnifiques des riches particuliers et les précieuses conquêtes des voyageurs. Il me prit une irrésistible ambition de grossir le nombre de ces serviteurs de la science, humbles adeptes qui se contentaient d'être les bienfaiteurs de l'humanité sans demander ni gloire ni profit. Je voyais bien le grand homme à manchettes, M. de Buffon, profiter largement, pour le compte de sa vanité, des travaux patiens et modestes de ses associés. Qu'importe qu'il eût ce travers, qu'il voulût être monsieur le comte et réclamer les droits féodaux de sa seigneurie, qu'il se louât lui-même à tout propos, en s'attribuant le mérite de travaux qu'il n'avait fait souvent que consulter? C'était son goût. Ce n'était pas celui de ses généreux et spirituels confrères. Ils souriaient, le laissaient dire, et travaillaient de plus belle, sentant bien qu'il ne s'agissait pas d'eux-mêmes dans des questions qui ont pour but l'avancement du genre humain. Ils étaient ainsi plus heureux que lui, heureux comme l'entendait Comus, comme j'aspirais à l'être. Leur part me semblait la meilleure, j'avais soif de marcher sur leurs traces. J'offris donc mes services, après avoir profité, autant que possible, de leurs leçons publiques et de leurs entretiens particuliers. Mon zèle ardent et mon aptitude pour les langues parurent à M. Daubenton des conditions de succès à encourager. Ma pauvreté était le seul obstacle. La science devient riche, me disait-il avec orgueil en contemplant l'accroissement du cabinet et du jardin; mais les savans sont un peu trop pauvres quand il s'agit de voyager. Pour eux, la vie est rude sous tous les rapports, soyez bien préparé à cela.

« J'y étais tout préparé. J'avais réussi à économiser une petite somme, qui, dans mes prévisions, pouvait me mener loin, d'après le genre de vie frugal devant lequel je ne reculais pas. Je me fis donner une mission scientifique en règle, afin de ne pas être pris pour un vagabond ou pour un espion dans les pays étrangers, et je partis sans vouloir m'inquiéter de mes moyens d'existence au-delà d'une année. La Providence devait pourvoir au reste. J'eusse pu cependant, avec les pièces qui constataient le but innocent et respectable de ma vie errante, obtenir quelque assistance pécuniaire

des corps savans, et même de la bourse particulière des amis de la science. Je ne voulus rien demander, sachant combien la famille de Jussieu s'était épuisée en sacrifices de ce genre, et voulant me dévouer tout entier à mes risques et périls.

« Ici commence enfin pour moi une série de jours heureux. J'avais devant moi un temps illimité, du moins tant que mes ressources suffiraient. Ce n'était pas beaucoup dire. Aussi, pour le prolonger et satisfaire ma passion des voyages, je me mis d'emblée dans les conditions les plus économiques. A peine rendu à ma première étape, j'endossai un costume de montagnard solide et grossier; j'achetai un âne pour porter mon mince bagage, mes livres, mes instrumens et mon butin d'échantillons, et je me mis en route à pied pour les montagnes de la Suisse. Je ne vous raconterai pas mes travaux, mes courses, mes aventures. C'est un voyage que j'écrirai dès que j'en aurai le loisir, et la perte récente de mon journal ne me sera pas un obstacle insurmontable, grâce à la mémoire peu commune dont je suis doué. Dans ces excursions solitaires, je recouvrai ma belle santé, mon insouciance de caractère, ma confiance à l'avenir, ma gaieté intérieure, toutes choses que la vie de Paris avait fort détériorées en moi. Je me sentis réconcilié avec le souvenir de mes Goffredi; c'est vous dire que je me sentis heureux.

« J'avais assez travaillé la botanique et la minéralogie pour remplir mes promesses relatives à ces deux spécialités; mais, ne donnant rien aux vanités du monde, j'avais le loisir de vivre pour mon compte en observateur, et peut-être aussi un peu en artiste et en poète, c'est-à-dire en homme qui sent les beautés de la nature dans son divin ensemble. De chaque station importante j'expédiais à Paris mes rapports et mes échantillons même, avec des lettres assez détaillées adressées à M. Daubenton, sachant que les impressions romanesques d'un jeune homme ne lui déplairaient pas.

« Au bout de neuf ou dix mois, j'étais dans les Karpathes avec mon âne, qui me rendait véritablement de grands services, et qui était si fidèle et si bien dressé à suivre tous mes pas, qu'il n'était jamais un embarras pour moi, lorsque je rencontrai en un site agreste et désert un mendiant barbu dans lequel je crus reconnaître Guido Massarelli. Partagé entre le dégoût et la pitié, j'hésitais à lui parler, quand il me reconnut et vint à moi d'un air si humble et si abattu que la compassion l'emporta. J'étais heureux dans ce moment-là et en train d'être bon. Assis sur une souche au milieu d'un abattis de grands arbres, je prenais mon repas avec appétit, tandis que mon âne paissait à quelques pas de moi. Pour le reposer, je l'avais débarrassé de son chargement, et j'avais mis entre mes jambes le panier qui contenait mes provisions de la journée. C'était

peu de chose, mais il y avait assez pour deux. Massarelli, pâle et faible, semblait mourir de faim. — Assieds-toi là, lui dis-je, et mange. Je suis bien certain que tu es dans cette misère par ta propre faute, mais il ne sera pas dit que je ne te sauverai pas encore une fois.

« Il me raconta ses aventures vraies ou fausses, s'accusa en paroles d'une humilité plate, mais s'excusant toujours au fond en rejetant ses fautes sur l'ingratitude ou la dureté d'autrui. Je ne pus le plaindre que d'être ce qu'il était, et, après une demi-heure d'entretien, je lui donnai quelques ducats et me remis en marche. Nous allions en sens contraire, à ma très grande satisfaction; mais je n'avais pas marché un quart d'heure, que je me sentis pris de vertiges et forcé de m'arrêter, accablé de lassitude et de sommeil. Ne comprenant rien à une indisposition si subite, moi qui de ma vie n'avais rien éprouvé de semblable, et qui, partageant ma bouteille avec Guido, n'avais pas avalé la valeur d'un verre de vin, je pensai que c'était l'effet du soleil ou d'une assez mauvaise nuit passée à l'auberge. Je m'étendis à l'ombre pour faire un somme. Que ce fût ou non une imprudence dans un endroit absolument désert, il m'eût été impossible de faire autrement. J'étais vaincu par une sorte d'ivresse lourde et irrésistible.

« Quand je m'éveillai, encore fort malade, appesanti, et sans aucune idée dans la tête, je me trouvai au même endroit, mais complétement dévalisé. Le jour paraissait à l'horizon. Je crus d'abord que c'était le crépuscule du soir, et que j'avais dormi dix heures; mais en voyant le soleil monter dans la brume et la rosée briller sur les touffes d'herbes, il fallut bien reconnaître que mon sommeil avait duré un jour et une nuit. Mon âne avait disparu avec mon bagage, mes poches étaient vides; on ne m'avait laissé que les habits qui me couvraient. Un objet sans valeur, oublié ou dédaigné par les bandits, fixa mon attention : c'était une tasse, faite d'une petite noix de coco, dont je me servais en voyage pour ne pas boire au goulot de la bouteille, chose qui m'a toujours semblé ignoble. Je payais cher cette délicatesse : dans un moment où j'avais le dos tourné, Guido avait jeté un narcotique dans ma tasse. Une sorte de sel était cristallisé au fond. Guido n'était pas un mendiant, mais un chef de voleurs. Les traces de piétinement qui m'environnaient attestaient le concours de plusieurs personnes.

« En regardant toutes choses autour de moi, je vis une inscription légèrement tracée à la craie sur le rocher, et je lus ces mots en latin : « Ami, je pouvais te tuer, et j'aurais dû le faire; mais je te fais grâce. Dors bien! » C'était l'écriture de Guido Massarelli. Pourquoi eût-il dû me tuer? Était-ce en souvenir des coups de canne que je lui avais donnés à Paris? C'est possible. L'Italien conserve, au

milieu des plus grands désastres de l'âme et de l'intelligence, le sentiment de la vengeance, ou tout au moins le souvenir de l'injure. Que pouvais-je faire pour me venger à mon tour? Rien qui ne demandât du temps, de l'argent et des démarches. Or j'étais sans le sou, et je commençais à avoir faim.— Allons! pensai-je en me remettant en route, il était écrit qu'un jour ou l'autre il me faudrait mendier; mais, malgré le sort contraire, je jure de ne pas mendier longtemps! Il faudra bien que je trouve quelque nouvelle industrie pour me tirer d'affaire.

« Je sortis du défilé des montagnes et trouvai l'hospitalité chez de bons paysans, qui me firent même accepter quelques provisions pour ma journée. Ils me dirent qu'une bande de voleurs exploitait le pays, et que le chef était connu sous le nom de *l'Italien*.

« En continuant ma route, j'entrai dans la province de Silésie. Mon intention était de m'arrêter dans la première ville pour porter plainte et réclamer des autorités la poursuite de mes brigands. Comme je marchais, pensif et absorbé dans mille projets plus inexécutables les uns que les autres pour me remettre en argent sans m'adresser à la commisération publique, j'entendis un petit galop détraqué derrière moi, et en me retournant je reconnus avec stupéfaction mon âne, mon pauvre *Jean,* qui courait après moi du mieux qu'il pouvait, car il était blessé. On dit que les ânes sont bêtes! je le veux bien, mais ce sont des animaux presque aussi intelligens que les chiens : j'en avais acquis déjà maintes fois la certitude en voyageant avec ce fidèle serviteur. Cette fois il me donnait une preuve d'attachement raisonné et d'instinct mystérieux vraiment extraordinaire. Il avait été volé et emmené; dépouillé de son bagage, il s'était sauvé sans doute. On avait tiré sur lui; il n'en avait tenu compte, il avait poursuivi sa course, il avait retrouvé ma trace, et en véritable héros il venait me rejoindre avec une balle dans la cuisse!

« Je vous avoue que j'eus avec lui une scène digne de Sancho Pança, et encore plus pathétique, car j'avais un blessé à secourir. J'extirpai la balle qui s'était logée dans le cuir de mon intéressant ami, et je lavai sa plaie avec le soin le plus touchant. La pauvre bête se laissa opérer et panser avec le stoïcisme qui appartient à son espèce, et avec la confiance intelligente dont la nôtre n'a pas apparemment le monopole. Mon âne retrouvé, c'était une ressource. La balle retirée, il ne boitait plus. Beau, grand et fort, il pouvait valoir... mais cette lâche et exécrable pensée ne se formula pas en chiffres, et je dis à mon honneur que je la repoussai avec indignation. Il n'était pas question de vendre mon ami, mais de nourrir deux estomacs au lieu d'un.

« Je gagnai comme je pus la ville de Troppaw. Jean trouvait des chardons le long du chemin; je me privai d'une partie de mon pain ce jour-là pour procurer quelque douceur à sa convalescence. A Troppaw, les gens du peuple me plaignirent et me secoururent d'un gîte et d'un repas avec cette charité qui a tant de prix et de mérite chez les pauvres. Les autorités de la ville ajoutèrent peu de foi à mon récit. J'avais les habits grossiers du voyageur à pied, et aucun papier pour prouver que j'étais un homme d'études, ayant droit à la confiance. Je parlais bien, il est vrai, trop bien pour un rustre; mais ces pays frontières étaient exploités par tant d'habiles intrigans! Récemment un Italien s'était donné pour un grand seigneur dévalisé dans les montagnes, et on avait découvert depuis qu'il était lui-même le chef de la bande qu'il feignait de signaler.

« Je jugeai prudent de ne pas insister, car, du souvenir de Guido Massarelli au soupçon de complicité de ma part, il n'y avait que la main. Je retournai chez mes pauvres hôtes. Ils me reçurent très bien, blâmèrent les magistrats de leur ville, et regardèrent Jean d'un œil d'envie en me disant : — Heureusement votre âne vous reste, et vous pourriez le vendre! — Comme je paraissais ne pas vouloir comprendre cette insinuation, on me démontra, sous forme de conseil, que je pouvais rester deux ou trois mois dans la maison en me contentant de l'ordinaire de la famille, que pendant ce temps, si je savais faire quelque chose, je chercherais de l'ouvrage, et que si, au bout du délai, je pouvais solder ma dépense, je ne serais pas forcé de laisser mon âne en paiement. Le conseil était sage; je l'acceptai, résolu à bêcher la terre plutôt que de ne pas dégager ma caution, ce pauvre Jean, utile encore à son maître.

« Mon hôte était cordonnier. Pour lui prouver que je n'étais pas un paresseux, je lui demandai en quoi, ne sachant pas son état, je pourrais lui être utile. — Je vois, me répondit-il, que vous êtes un bon sujet, et votre figure me donne confiance en vous. C'est demain foire dans un village à deux lieues d'ici. Je suis empêché de m'y rendre; allez-y à ma place avec un chargement de ma marchandise sur votre âne, et vendez-moi le plus de souliers que vous pourrez. Vous aurez une part de dix pour cent dans le profit. — Le lendemain, j'étais à mon poste, vendant des souliers comme si je n'eusse fait autre chose de ma vie. Je n'avais pourtant aucune notion des roueries particulières au petit ou au grand commerce; mais j'imaginai de faire des complimens à toutes les femmes sur la petitesse de leurs pieds, et j'amusai tant le monde par mes hyperboles et mon babil, que toute ma cargaison fut écoulée en quelques heures. Le soir, je revins gaiement chez mon patron, qui, émerveillé de mon succès, refusa obstinément de me laisser rembourser ma nourriture sur ma part de profits.

« Me voilà donc encore une fois avec un *état* et de l'argent en poche, en quantité proportionnée au luxe et aux besoins de ma condition nouvelle. Mon patron Hantz m'envoya faire une tournée de trois jours dans les pays environnans, et je réussis à écouler tout un vieux fonds de boutique dont il était depuis longtemps embarrassé. Au retour, je reçus de lui plus qu'il ne m'avait promis; mais, quand je parlai de le quitter, il se mit en colère et versa des larmes, me traitant de *fils ingrat* et me proposant la main de sa fille pour me retenir. La fille était jolie, et me lançait des œillades naïves. Je me conduisis en niais, comme eussent dit beaucoup de gens d'esprit de ma connaissance. Je ne cherchai pas seulement à l'embrasser, et je partis pendant la nuit avec Jean et deux rigsdalers. Je laissai le reste, c'est-à-dire deux autres rigsdalers, pour payer ma dépense chez le bon cordonnier de Troppaw.

« Il s'agissait d'aller plus loin, n'importe où, jusqu'à ce que je pusse trouver un moyen de faire mon voyage sans avoir à confier aux personnes auxquelles j'étais recommandé en différentes villes d'Allemagne et de Pologne un désastre dont je ne pouvais fournir aucune autre preuve que mon dénûment. Les soupçons des bourgmestres de Troppaw m'avaient guéri de l'idée de raconter mes infortunes. J'avais perdu mes lettres de marque, je ne devais compter que sur moi-même pour les remplacer par des affirmations vraisemblables. Or on n'est jamais vraisemblable quand on demande des secours. Je n'étais pas plus triste pour cela. J'étais déjà habitué à ma situation, et je remarquai une fois de plus dans ma vie que le lendemain arrive toujours pour ceux qui prennent patience avec le jour présent.

« Deux jours après, je me trouvai dans une pauvre taverne en face d'un garçon trapu et robuste, qui, les coudes appuyés sur la table et la figure cachée dans ses mains, paraissait dormir. On me servit, pour mon demi-swangsick, un pot de bière, du pain et du fromage. J'avais de quoi aller, à ce régime, pendant une huitaine de jours. Mon vis-à-vis, interrogé par l'hôtesse, ne répondit pas. Quand il releva la tête, je vis qu'il pleurait. — Vous avez faim, lui dis-je, et vous n'avez pas de quoi payer!

« — *Voilà!* répondit-il laconiquement.

« — Eh bien! repris-je, quand il y a pour un, il y a pour deux; mangez.

« Sans rien répondre, il tira son couteau de sa poche, et entama mon pain et mon fromage. Quand il eut mangé en silence, il me remercia en peu de mots assez honnêtes, et j'eus la curiosité de savoir la cause de sa détresse. Il se nommait je ne sais plus comment, et avait pour nom de guerre *Puffo*. Il était de Livourne, ce qui en Italie est une mauvaise note pour les gens d'une certaine classe. Aux yeux

de tout marin du littoral méditerranéen, *livornese* est synonyme de pirate. Celui-ci justifiait peut-être le préjugé : il avait été marin et quelque peu flibustier. Il était maintenant saltimbanque.

« Je l'écoutais avec assez peu d'intérêt, car il racontait mal, et ces histoires d'aventuriers ne valent que par la manière dont on les dit; au fond, à bien prendre, elles se ressemblent toutes. Cependant, comme cet homme me parlait de son théâtre improductif, je lui demandai quelle sorte de représentations il donnait. — Mon Dieu, me dit-il, voilà ce que c'est, et c'est bien la plus mauvaise affaire que j'aie faite de ma vie! Le diable emporte celui qui me l'a mise en tête! — En parlant ainsi, il tira de son sac une marionnette, qu'il jeta avec humeur sur la table.

« Je laissai échapper un cri de surprise : cette marionnette, hideusement sale et usée, c'était mon œuvre, c'était un *burattino* de ma façon! Que dis-je? c'était mon premier sujet, mon chef de troupe; c'était mon spirituel et charmant Stentarello, la fleur de mes débuts dans les bourgades de l'Apennin, la coqueluche des belles Génoises, le fils de mon ciseau et de ma verve, la colonne de mon théâtre!

« — Quoi, misérable! m'écriai-je, tu possèdes Stentarello, et tu n'en sais pas tirer parti!

« — On m'avait bien assuré, répondit-il, qu'il avait rapporté beaucoup d'argent en Italie, et celui qui me l'a vendu à Paris m'a dit le tenir, ainsi que le reste de la troupe, d'un signor italien bien mis, qui prétendait avoir fait sa fortune avec... C'est peut-être vous?

« Il me raconta alors comme quoi il avait eu quelque succès en France, dans les carrefours, avec notre théâtre et le personnel, que, sachant plusieurs idiomes étrangers, il avait voulu *voyager,* mais que, *n'ayant pas de bonheur,* il avait été de mal en pis jusqu'au moment où je le rencontrais, décidé à vendre *la boutique* et à se livrer à l'instruction d'un ours qu'il allait tâcher de se procurer dans la montagne.

« — Voyons, lui dis-je, montre-moi ton théâtre et ce que tu sais faire.

« Il me conduisit dans une grange où je l'aidai à mettre son matériel sur pied. Je reconnus là, mêlés à d'ignobles marionnettes de rencontre et couverts de haillons et de meurtrissures, les meilleurs sujets de ma troupe. Puffo me joua une scène pour me donner un échantillon de son talent. Il maniait ces *burattini* avec dextérité et ne manquait pas d'une certaine verve grossière; mais j'avais le cœur vraiment percé de douleur en voyant mes acteurs tombés en de telles mains et réduits à jouer de tels rôles. En y réfléchissant cependant,

je vis que la Providence nous réunissait, eux et moi, pour notre salut commun. Sur-le-champ j'organisai à moi seul une représentation dans le village, et je gagnai un ducat, à la grande stupéfaction de Puffo, lequel, à partir de ce moment, m'abandonna le théâtre, les acteurs et le soin de sa propre destinée.

« N'avais-je pas été vraiment protégé par le ciel? n'avais-je pas retrouvé le seul moyen de continuer mes voyages avec aisance, sans rien devoir à personne et sans livrer mon nom et ma figure aux caprices du public? En peu de jours, toutes les marionnettes furent repassées au ciseau, nettoyées, repeintes, habillées de neuf, et bien rangées dans une boîte commode et portative. Le théâtre fut également restauré et agrandi pour deux *operanti*. Je pris Puffo à mon service en le chargeant de l'entretien, du rangement et de la garde de l'établissement, en même temps que d'une partie du transport sur ses fortes épaules, ainsi qu'il en avait l'habitude, car je voulais plus que jamais consacrer Jean au service de la science et lui faire porter mon bagage de naturaliste.

« Puffo est certainement un pauvre compère. Il a l'esprit lourd, mais il ne reste jamais court, vu qu'il a le don de pouvoir parler sans rien dire. Il a un mauvais accent dans toutes les langues, mais il se fait comprendre en plusieurs pays, et c'est un grand point. Voilà pourquoi je l'ai gardé. Je dialogue peu avec lui, mais j'ai réussi à le déshabituer des gros mots. Je lui confie les scènes populaires, qui sont comme des intermèdes pour me reposer quelques instans. Quand j'ai trois ou quatre personnages en scène, je tire parti de ses mains et fais parler tous les interlocuteurs avec assez d'adresse pour que l'on croie entendre plusieurs voix différentes. Enfin, monsieur Goefle, vous m'avez vu à l'œuvre et vous savez que j'amuse. Néanmoins nous ne fîmes pas grand'chose en Allemagne, et l'idée me vint qu'en Pologne mes affaires iraient mieux. Les Polonais ont l'esprit français et le goût italien. Nous traversâmes donc la Pologne, et c'est à Dantzig que nous nous sommes, au bout de six semaines de voyages et de succès, embarqués pour Stockholm, où notre recette a été fructueuse. C'est là que j'ai reçu l'invitation du baron de Waldemora, invitation que j'ai acceptée avec plaisir, puisqu'elle me mettait à même de voir le pays qui jusqu'ici m'a le plus intéressé. C'est vers le nord que se sont toujours portées mes aspirations, soit à cause des grands contrastes qu'il devait offrir à un habitant du midi, soit par un instinct patriotique qui se serait fait sentir à moi dès l'enfance. Il n'y a pourtant rien de moins certain que cette origine boréale attribuée à mon langage altéré, bégayé ou à demi oublié, par le savant philologue dont je vous ai parlé : n'importe, rêve ou pressentiment, j'ai toujours vu en imagination le

romantique pays que j'ai maintenant devant les yeux, et je me fis une fête d'allonger mon chemin pour venir ici, c'est-à-dire de traverser le Malarn et de descendre jusqu'au Wettern pour explorer toute la région des grands lacs.

« Mais il était écrit que les accidens me poursuivraient. Puffo, qui a engraissé depuis qu'il est nourri par moi, et qui commence à reculer devant la fatigue, voulut suivre, dans un traîneau de louage, ce mystérieux lac Wettern, dont les profondeurs semblent troublées par des éjaculations volcaniques. La glace rompit et noya mes habits, mon linge et mon argent. Heureusement Puffo était à pied dans ce moment-là et put se sauver avec le conducteur du traîneau, qui y perdit sa voiture et son cheval. Heureusement aussi j'avais suivi la rive avec Jean, le théâtre, les acteurs et mon bagage scientifique. Donc, grâce au ciel, tout n'est pas perdu, et demain je me remets en fonds, puisque demain je donne une représentation à prix fait dans le château de l'*homme de neige*. »

— Eh bien! dit M. Goefle en serrant de nouveau la main de Christian Waldo, votre histoire m'a intéressé et diverti; je ne sais pas si vous l'avez racontée avec agrément, mais votre manière de causer vite en trottant par la chambre, votre gesticulation italienne et votre figure de je ne sais quel pays, expressive et heureuse à coup sûr, m'ont attaché à votre récit. Je vois en vous un bon esprit et un excellent cœur, et les torts que vous vous reprochez me paraissent bien peu de chose au prix des égaremens où vous eussiez pu tomber, jeté si jeune dans le monde, sans guide, sans avoir, et avec une jolie figure, instrument de perdition pour les deux sexes dans un monde aussi corrompu que le monde de Paris et de Naples...

— Est-ce à dire, monsieur Goefle, que celui des états du Nord soit plus moral et plus pur? Je ne demande pas mieux que de le croire; pourtant ce que j'ai observé à Stockholm...

— Hélas! mon cher enfant, si vous jugez de nous par les intrigues, la vanité, la violence et l'infâme vénalité de notre noblesse actuelle, tant *bonnets* que *chapeaux*, vous devez nous croire la dernière nation de l'univers; mais vous vous tromperiez, car dans le fait nous sommes un bon peuple, et il ne faudrait qu'une révolution ou une guerre sérieuse pour faire remonter à la surface les grandes qualités, les parcelles d'or pur qui sont tombées au fond. En ce moment, vous ne voyez de nous que l'écume... Mais parlons de vous; vous ne m'avez pas expliqué votre existence à Stockholm. Comment se fait-il que, dans ce pays d'intrigue et de méfiance, vous ayez pu vivre sous le masque et ne pas être inquiété par les trois ou quatre polices qui travaillent pour les différens partis?

— C'est que je ne vis pas sous le masque, vous le voyez bien, monsieur Goefle; cela serait fort gênant, et, dès que je suis à cent

pas de ma baraque, je n'ai pas de raisons pour ne pas mettre adroitement, et en prenant les plus simples précautions pour dérouter les curieux, mon visage à découvert. Je ne suis pas un personnage assez important pour qu'on s'acharne à me voir, et le petit mystère dont je m'enveloppe est pour beaucoup dans la vogue que j'ai acquise. Après tout, je ne pousse pas le préjugé de l'homme du monde au point de me désoler si quelque jour mon masque tombe dans la rue, et qu'un passant vienne par hasard à reconnaître le très obscur adepte de la science qui, sous un autre nom, vaque à ses études à d'autres heures et dans d'autres endroits de la ville.

— Ah! voilà précisément ce que vous ne m'avez pas dit. Vous aviez, dans l'occasion, à Stockholm, un autre nom que celui de Christian Waldo, et un autre domicile que celui où résidaient Jean, Puffo, et le reste de la troupe dans ses boîtes?

— Précisément, monsieur Goefle. Quant au nom, vous voulez donc absolument tout savoir?

— Certainement! vous méfiez-vous de moi?

— Oh! si vous le prenez ainsi, je m'exécute avec empressement. Ce nom n'est autre que celui de Dulac; c'est la traduction française de mon premier nom de fantaisie, *del Lago;* c'est celui que j'avais pris à Paris pour ne pas attirer sur moi, par quelque malheureux hasard, la vengeance de l'ambassadeur de Naples.

— Fort bien! et vous avez, sous ce nom, établi quelques bonnes relations à Stockholm?

— Je n'ai pas beaucoup essayé, rien ne presse. Je voulais d'abord bien connaître les richesses de la ville en fait d'art et de science, et puis la physionomie des habitans, leurs goûts, leurs usages; or, pour un étranger sans relations, il est très facile d'étudier les mœurs et les idées d'un peuple dans les centres de réunion publique. C'est ce que j'ai fait, et maintenant je voudrais connaître toute la Suède, afin de revenir me présenter à Stockholm et à Upsal aux principaux savans, à M. de Linnée surtout. D'ici là, j'aurai reçu les lettres de recommandation que j'ai demandées à Paris, et dans tous les cas j'aurai peut-être quelque chose d'intéressant à dire à cet homme illustre. Je pourrai récolter au loin des objets qui lui auront échappé, et lui faire quelque plaisir en les lui offrant. Il n'est pas de voyage qui n'amène d'utiles découvertes ou d'utiles observations sur les choses déjà signalées. C'est en apportant aux grands maîtres le tribut de ses études et le résultat de ses recherches qu'un jeune homme a le droit de les aborder; autrement ce n'est qu'une satisfaction de vanité ou de curiosité qu'il se procure et un temps précieux qu'il leur dérobe. Quant à la police, car vous m'avez fait aussi une question à cet égard, elle m'a laissé fort tranquille après un rapide interrogatoire où j'ai répondu apparemment avec une franchise satis-

faisante. Les bons bourgeois chez qui je demeurais, et qui m'ont traité comme un membre de leur famille, ont répondu de ma bonne conduite et gardé, vis-à-vis du public, le petit secret de ma double individualité. Vous voyez donc bien, monsieur Goefle, que tout est pour le mieux dans ma situation présente, et que je peux conserver ma belle humeur, puisque j'ai la liberté, un gagne-pain assez lucratif, la passion de la science, et le monde ouvert devant mes pas agiles!

— Mais votre bourse a fait naufrage sur le lac Wettern...

— Oh! les lacs, voyez-vous, monsieur Goefle, ils sont peuplés de bons génies avec lesquels je suis certainement en relation à mon insu. Ne suis-je pas Christian *del Lago?* Ou le trolle du Wettern me rendra ma bourse au moment où je m'y attendrai le moins, ou il en fera profiter quelque pauvre pêcheur qui s'en trouvera bien, et de toutes façons le résultat sera excellent.

— Mais... pourtant... avez-vous quelque argent en poche, mon garçon?

— Absolument rien, monsieur Goefle, répondit en riant le jeune homme. J'ai eu tout juste de quoi arriver ici, en me serrant un peu le ventre pour laisser manger à discrétion mon valet et mon âne; mais ce soir j'aurai trente rigsdalers pour ma comédie, et après ce copieux déjeuner à côté de vous et de cet excellent poêle, en face de ce beau paysage de diamans, qui resplendit là-bas à travers les nuages de fumée dont nos pipes ont rempli la chambre, je me sens le plus riche et le plus heureux des hommes.

— Vous êtes décidément un original, dit M. Goefle en se levant et en secouant la capsule de sa pipe. Il y a en vous je ne sais quel mélange d'homme et d'enfant, de savant et d'aventurier. Il semble même que vous aimiez follement cette dernière phase de votre vie, et que, loin de la considérer comme désagréable, vous souhaitiez la prolonger sous prétexte d'une fierté exagérée.

— Permettez, monsieur Goefle, répondit Christian; en fait de fierté, il n'y a pas de milieu, c'est tout ou rien. J'ai tâté de la misère, et je sais comme il est facile de s'y dégrader. Il faut donc que l'homme livré à ses seules ressources s'habitue à ne pas la craindre, et même à jouer avec elle. Je vous ai dit qu'elle m'avait été pénible dans une grande ville. C'est que là, au milieu des tentations de tout genre, elle est bien dangereuse pour un homme jeune et actif qui a connu l'entraînement des passions. Ici au contraire, en voyage, c'est-à-dire en liberté, et protégé par un *incognito* qui me permet de rentrer demain dans le monde sous la figure d'un homme sérieux, je me sens léger comme un écolier en vacances, et il ne me tarde pas, je le confesse, de reprendre les chaînes de la contrainte et les ennuis du convenu.

— Après tout... je le comprends, dit le docteur; mon imagination, qui n'est pas plus engourdie que celle d'un autre, me représente assez le plaisir romanesque de cette vie nomade et insouciante. Pourtant vous aimez le monde, et ce n'est pas pour aller explorer les glaces à l'heure de minuit que vous m'avez emprunté ma garde-robe de cérémonie?...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Ulphilas, à qui M. Goefle avait sans doute donné des ordres, vint l'avertir que son cheval était attelé à son traîneau. Ulf paraissait complétement dégrisé.

— Comment? s'écria le docteur avec surprise, quelle heure est-il donc? Midi? ce n'est pas possible! cette vieille horloge radote; mais non, dit-il en regardant à sa montre, il est bien midi, et il faut que j'aille m'entretenir avec le baron de ce gros procès pour lequel il m'a fait venir. Je m'étonne que, me sachant arrivé, il n'ait pas encore songé à faire demander de mes nouvelles!...

— Mais M. le baron a envoyé, répondit Ulf; ne vous l'ai-je point dit, monsieur Goefle?

— Nullement!

— Il a envoyé, il y a une heure, en faisant dire qu'il s'était trouvé indisposé cette nuit, sans quoi il serait venu lui-même...

— Ici? Tu exagères la politesse du baron, mon cher Ulf! Le baron ne vient jamais au Stollborg!

— Bien rarement, monsieur Gœfle, mais...

— Ah çà! et le père Stenson, il n'y a donc pas moyen de le voir? Avant de me rendre au château, je vais lui faire une petite visite à ce digne homme! Est-il toujours aussi sourd?

— Beaucoup plus, monsieur Goefle; il n'entendra pas un mot de ce que vous lui direz.

— Eh bien! je lui parlerai par signes.

— Mais, monsieur Goefle,... c'est que mon oncle ne sait pas encore que vous êtes ici.

— Ah! oui-dà! Eh bien! il l'apprendra.

— Il me grondera beaucoup de ne pas l'avoir averti,... et d'avoir consenti...

— A quoi? A me laisser loger ici, n'est-ce pas? Eh bien! tu lui diras que je me suis passé de ta permission.

— Figurez-vous, ajouta M. Goefle en français et en s'adressant à Christian, que nous sommes ici en fraude et à l'insu de M. Stenson, l'intendant du vieux château. Une chose très bizarre encore, c'est que ledit M. Sten, ainsi que son estimable neveu ici présent, ne laissent qu'avec répugnance habiter cette masure, tant ils sont persuadés qu'elle est hantée par des esprits chagrins et malfaisans...

La figure de M. Goefle devint tout à coup sérieuse d'enjouée qu'elle était, comme si, habitué à rire de ces choses, il commençait

à se le reprocher, et il demanda d'un ton brusque à Christian s'il croyait aux apparitions.

— Oui, aux hallucinations, répondit Christian sans hésiter.

— Ah! vous en avez eu quelquefois?

— Quelquefois, dans la fièvre ou sous l'empire d'une forte préoccupation. Elles étaient alors moins complètes que dans la fièvre, et je me rendais compte de l'illusion; cependant ces visions étaient assez frappantes pour me troubler beaucoup.

— C'est cela, c'est justement cela, s'écria M. Goefle. Eh bien! figurez-vous,... mais je vous conterai cela ce soir; je n'ai pas le temps. Je sors, mon cher ami, je me rends chez le baron; peut-être me retiendra-t-il pour le dîner, qui se sert à deux heures. En tout cas, je reviendrai le plus tôt possible. Ah! écoutez, rendez-moi un service en mon absence.

— Deux, trois, si vous voulez, monsieur Goefle. De quoi s'agit-il?

— De lever mon valet de chambre.

— De l'éveiller?

— Non, non! de le lever, de l'habiller, de lui boutonner ses guêtres, de l'enfoncer dans sa culotte, qui est fort étroite, et qu'il n'a pas la force...

— Ah! j'entends! un vieux serviteur, un ami, malade, infirme?

— Non! pas précisément. Tenez! le voilà. Miracle! il s'est levé tout seul! C'est bien cela, maître Nils! Comment donc? Vous vous formez! Vous voilà déjà debout à midi? et vous vous êtes habillé vous-même? N'êtes-vous point trop fatigué?

— Non, monsieur Goefle, répondit l'enfant d'un air de triomphe; j'ai très bien boutonné mes guêtres, voyez!

— Un peu de travers; mais enfin c'est toujours ça, et à présent vous allez vous reposer jusqu'à la nuit, n'est-ce pas?

— Oh! non, monsieur Goefle; je vais manger, car j'ai grand'faim, et voilà une grande heure au moins que ça m'empêche de bien dormir.

— Vous voyez! dit M. Goefle à Christian; voilà le serviteur que ma gouvernante m'a procuré! A présent je vous laisse à ses soins. Faites-vous obéir, si vous pouvez. Moi, j'y ai renoncé pour mon compte. Allons, Ulf, passe devant, je te suis; qu'y a-t-il encore? qu'est-ce que cela?

— C'est, répondit Ulphilas, dont les idées suivaient la marche ascendante des rayons du soleil, une lettre que j'avais dans ma poche depuis tantôt, et que j'avais oublié...

— De me remettre? C'est trop juste! Vous voyez, Christian, comme on est bien servi au Stollborg!

M. Goefle ouvrit la missive, et lut ce qui suit, en s'interrompant

à chaque phrase pour faire ses réflexions en français : « Mon cher avocat... » Je connais cette écriture... Ah! c'est la comtesse d'Elveda, la grande coquette, le parti russe en jupons!... « Je désire vous voir la première. Je sais que le baron vous attend à midi. Ayez l'obligeance de venir du Stollborg un peu plus tôt et de vous rendre à mon appartement, où j'ai des choses sérieuses à vous communiquer. » Des choses sérieuses! Quelque niaise malice, noire comme le charbon, et visible par conséquent à l'œil nu, comme le charbon sur la neige! Ma foi, il est trop tard; l'heure est passée.

— Certainement l'heure est passée, observa Christian, et ce que l'on veut vous dire ne vaut pas la peine d'être écouté.

— Ah! ah! vous savez donc de quoi il s'agit?

— Parfaitement, et je vais vous le dire tout de suite, sans craindre que vous vous prêtiez à un désir aussi laid que saugrenu. La comtesse veut marier sa gentille nièce Marguerite avec le vieux et funèbre baron Olaüs.

— Mais je le sais bien, et je me suis ouvertement moqué de ce beau projet-là. Marier le joli mois de mai avec le pâle décembre? Il faut être aussi bonnet blanc que le pic de Sylfiallet pour avoir de pareilles idées!

— Ah! j'en étais bien sûr; n'est-ce pas, monsieur Goefle, que c'est odieux de vouloir ainsi sacrifier Marguerite?

— Oui-dà! Marguerite? Ah çà! vous êtes donc très lié, vous, avec Marguerite?

— Fort peu; seulement je l'ai vue, elle est charmante.

— On le dit; mais la comtesse, d'où diable la connaissez-vous, et comment savez-vous ses projets intimes?

— C'est encore une histoire à vous raconter, si vous avez le temps...

— Hé non! je ne l'ai pas;... mais il y a là un post-scriptum que je ne voyais pas,... et que je comprends encore moins. « J'ai à vous faire compliment de la bonne tournure et de l'esprit de votre neveu... » Mon neveu! Je n'ai pas de neveu! Est-ce qu'elle est folle, la comtesse? « Pourtant cet esprit lui a fait défaut d'une fâcheuse manière, et son algarade mérite bien que vous lui laviez rudement la tête!... Nous parlerons de cela, et je tâcherai de réparer ses folies, j'aurais bien envie de dire ses sottises!... » Son algarade, ses sottises!... Il paraît qu'il en fait de belles, monsieur mon neveu! Mais où diable prendrai-je ce gaillard-là pour lui laver la tête?

— Hélas! monsieur Goefle, vous n'irez guère loin, dit Christian d'un ton piteux. Comment ne devinez-vous pas que, si j'ai pu m'introduire sans masque dans le bal de cette nuit, ce n'est certainement point le nom de Christian Waldo qui aurait pu m'ouvrir la porte.

— Je ne dis pas le contraire; mais alors c'est donc sous le nom de Goefle...

— Mon invitation était sous cet honorable nom, dans ma poche.

— Ainsi, monsieur, dit M. Goefle d'un ton sévère et avec des yeux brillans de courroux, vous ne vous contentez pas d'emprunter l'habit complet des gens, depuis la poudre à cheveux jusqu'à la semelle inclusivement; vous vous permettez encore de prendre leur nom et de les rendre responsables des folies qu'il vous plaît de commettre? Ceci passe la permission...

Ici le bon M. Goefle partit malgré lui d'un éclat de rire, tant lui parut plaisante la situation de Christian Waldo. Le jeune homme, bouillant et fier, supportait avec peine le reproche direct, et semblait fort tenté de répliquer avec vivacité, d'autant plus que, d'un côté, Ulf, ne comprenant pas un mot de ce que disait M. Goefle, mais devinant sa colère à son intonation, imitait instinctivement ses regards et ses gestes, tandis que, de l'autre, le petit Nils, absolument dans le même cas quant au fond de l'affaire, s'était placé vis-à-vis de Christian dans une attitude superbe et presque menaçante.

Christian, impatienté par ces deux figures, qui copiaient burlesquement celle de M. Goefle, avait fort envie d'administrer un coup de poing à l'adulte et un coup de pied au galopin; mais il se sentait dans son tort, il était très affecté d'avoir offensé un homme aussi aimable et aussi sympathique que le docteur en droit, et sa physionomie, peignant une alternative de dépit et de repentir, était si expressive, que l'avocat en fut désarmé. Son rire désarma également ses deux acolytes, qui se mirent à rire aussi de confiance et retournèrent à leurs fonctions, tandis que Christian racontait à M. Goefle en peu de mots ce que la comtesse Elveda appelait son algarade, et ce qu'il croyait de nature à le disculper entièrement. M. Goefle, tout pressé qu'il était de partir, l'écouta avec attention, et, quand il eut fini : — Certes, mon cher enfant, lui dit-il, vous n'avez rien fait là qui déshonore le nom de Goefle, et, bien au contraire, vous avez agi en galant homme; mais vous ne m'en avez pas moins jeté dans un cruel embarras. Que le baron Olaüs se rende compte ou non, à l'heure qu'il est, de l'accès de fureur épileptique que vous lui avez procuré, je doute qu'il oublie que vous l'avez offensé. On vous l'a dit, c'est un homme qui n'oublie rien, et vous ferez bien de déguerpir au plus vite en tant que Goefle, puisque Goefle il y a. Ne sortez point de cette chambre sans vous masquer, redevenez Christian Waldo, et vous n'avez rien à craindre.

— Mais que pourrais-je donc craindre du baron, s'il vous plaît, quand même j'irais à lui à visage découvert? Est-ce en effet un homme capable de me faire assassiner?

— Cela, je n'en sais rien, Christian; je vous jure sur l'honneur que je n'en sais rien du tout, et vous pouvez m'en croire, car si j'avais, dans mes rapports avec lui, acquis la plus légère preuve des choses dont on l'accuse, ces relations n'existeraient plus. Je me soucierais fort peu d'une clientèle lucrative, et je n'épargnerais pas à mon client des vérités dures, qu'elles fussent utiles ou non. Cependant certains bruits sont si accrédités, et les malheurs arrivés à ceux qui ont voulu tenir tête au baron sont si nombreux, que je me suis parfois demandé s'il n'avait pas ce mauvais œil qu'en Italie vous appelez, je crois, *gettatura*, tant il y a que, pour ne pas attirer sans nécessité sur moi le *mauvais sort*, vous permettrez que je fasse passer *mon neveu* pour absent depuis ce matin, c'est-à-dire reparti pour de lointains voyages.

— Du moment que je vous envelopperais dans quelque risque à courir, comptez sur ma prudence. Je ne sortirai pas d'ici sans être masqué ou déguisé de façon à ce que personne ne reconnaisse en moi le galant et trop chevaleresque danseur de cette nuit.

Sur cette conclusion, M. Goefle et Christian Waldo se donnèrent une poignée de main. Nils, dont les fonctions s'étaient bornées à déjeuner pendant leur entretien, fut empaqueté de fourrures par son maître, qui eut à le placer sur le siége de son traîneau et à lui mettre en main le fouet et la bride; mais une fois installé, Nils partit comme une flèche et descendit le rocher avec beaucoup d'adresse et d'aplomb. Conduire un cheval était la seule chose qu'il sût faire, et qu'il fît sans réclamer.

Quant à Ulf, M. Goefle lui ayant donné, avant de partir pour le château neuf, des ordres en conséquence, il prépara pour Christian le lit où avait couché Nils, et pour celui-ci un vaste sofa où il pourrait prendre ses aises; après quoi Ulf, toujours discret à l'endroit de sa désobéissance, alla s'occuper du service de son oncle sans lui faire aucunement part de la présence de ses hôtes au donjon.

VII.

On n'a peut-être pas oublié que le vieux Stenson habitait un corps de logis situé au fond de la seconde petite cour ou préau dont se composait avec la première enceinte, un peu plus vaste, le manoir délabré du Stollborg. L'histoire de cet ancien château était une légende; à l'époque de l'établissement du christianisme en Suède, il avait poussé tout seul sur le rocher dans l'espace d'une nuit, parce que le châtelain, alors païen, se voyant menacé, dans sa maison de bois, d'être emporté au fond du lac par une violente tempête d'automne, avait fait vœu d'embrasser la religion nouvelle, si le ciel le préservait du coup de vent. Déjà le toit venait d'être emporté; mais

à peine le vœu fut-il prononcé, qu'un donjon de granit s'éleva comme par enchantement des entrailles du rocher, et, le châtelain s'étant fait baptiser, jamais plus l'ouragan n'ébranla sa puissante et solide demeure.

En dépit de cette véridique histoire, les antiquaires du pays osaient dire que la tour carrée du Stollborg ne datait que de l'époque du roi Birger, c'est-à-dire du XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, le château et le petit domaine avaient été acquis par un brave gentilhomme du nom de Waldemora au XVe siècle. Au XVIIe, Olaf de Waldemora devint le favori de la reine Christine, qui, en vertu d'une aliénation arbitraire de plusieurs fragmens du domaine de la couronne, lui fit don de terres considérables dans cette partie de la Dalécarlie. L'histoire ne dit pas que ce Waldemora fut l'amant de la fantasque héritière de Gustave-Adolphe. Peut-être, dans un besoin d'argent, la reine lui céda-t-elle à bas prix ces importantes propriétés. Il est certain qu'à la *réduction de* 1680, lorsque l'énergique Charles XI fit réviser tous les titres d'acquisition et rentrer au domaine de la couronne tout ce qui avait été indûment aliéné par ses prédécesseurs, mesure terrible et salutaire à laquelle la Suède doit la dotation des universités, des écoles et des magistrats, la création de la poste aux lettres, de l'armée *indelta*, et autres bienfaits que les *vieux bonnets* n'avaient guère pardonnés à la couronne à l'époque de notre récit, le baron de Waldemora se trouva en règle, conserva les grands biens qu'il tenait de son aïeul, et acheva les embellissemens du château neuf, que celui-ci avait fait bâtir sur le bord du lac, et qui portait son nom.

Ce qui était debout de l'ancien manoir de la famille ne consistait donc que dans une tour qui paraissait fort élevée à cause du grand massif de maçonnerie au moyen duquel sa base plongeait jusqu'au bord du lac, mais qui, en réalité, ne contenait que deux étages, à savoir la chambre de l'ourse et la chambre de garde, donnant à peu près de plain-pied sur le préau, et, au-dessus, une ou deux autres chambres où, depuis une vingtaine d'années, c'est-à-dire depuis l'époque où l'on avait muré la partie intérieure, personne n'avait pénétré. Le reste du manoir, rebâti plusieurs fois, n'était qu'une espèce de *gaard* norvégien. On sait que le *gaard* est, en Norvége, une réunion de plusieurs familles vivant en communauté. Habitation de personnes, cuisines, réfectoires, étables et magasins, au lieu de se presser comme ailleurs, autant que possible, sous un même toit, forment diverses constructions dont chacune s'abrite sous un toit particulier, et dont l'ensemble présente un développement de nombreuses petites maisons distinctes les unes des autres. Plusieurs coutumes sont communes à la Suède et à la Norvége, surtout dans cette partie de la Dalécarlie qui se rapproche des montagnes fron-

tières. A l'époque où le Stollborg, abandonné pour le château neuf, était devenu une ferme rurale, on comptait dans le pays plusieurs *gaards* disposés de cette façon. Comme dans toute la Suède et dans tous les pays où l'on bâtit en bois, celui-ci avait souvent pris feu, et les plus anciens de ces petits édifices en portaient encore la trace. Leurs arêtes carbonisées et leurs toits déjetés tranchaient comme des spectres noirs sur les fonds neigeux de la montagne.

Le préau, entouré de son hangar moussu, qui reliait tant bien que mal les diverses constructions, et dont la toiture de planches brillait d'une frange de stalactites de glace, offrait ainsi l'aspect d'un groupe de chalets suisses abandonnés. Depuis longtemps, la ferme avait été transportée ailleurs et le manoir tout entier laissé à la disposition de Stenson, qui ne faisait plus réparer ces cabanes sans valeur et sans autre emploi que celui d'emmagasiner quelques fourrages et légumes secs. Les dalles brutes de la cour étaient creusées au hasard de mille rigoles raboteuses tracées à la longue par les violens écoulemens du dégel; pas une porte ne tenait sur ses gonds, et il semblait qu'à moins de quelque vœu aussi efficace que celui du premier châtelain, le moindre coup de vent dût, au premier printemps ou au premier automne, balayer ces masures au fond du lac.

La seconde petite cour, située derrière celle-ci, était une annexe plus moderne, d'un caractère moins pittoresque, mais infiniment plus comfortable. Cette annexe datait de l'époque où le baron Olaüs de Waldemora avait hérité des biens de son frère Adelstan et pris possession du domaine. Il avait fait construire une sorte de second petit *gaard* pour son fidèle Stenson, afin, disait-on, de le décider à ne pas quitter cette résidence, dont il avait horreur. L'annexe formait donc un autre groupe, situé en contre-bas du premier, sur le versant du rocher. Ses toits en pente s'adossaient à la roche brute, et présentaient la singulière disposition en usage dans le pays, à savoir une couche de troncs de sapins bien joints par de la mousse, puis recouverts de feuilles d'écorce de bouleau et enfin d'une couche de terre semée de gazon. On sait que les gazons sur les toits rustiques de la Suède sont particulièrement soignés, quelquefois même dessinés en parterres, avec des fleurs et des arbustes. L'herbe y pousse drue et magnifique, les troupeaux y cherchent le plus friand morceau du pâturage.

C'est dans cette partie du vieux manoir appelée spécialement le *gaard*, tandis que l'autre retenait celui de *préau*, que Stenson vivait depuis une vingtaine d'années, si cassé et si frêle désormais, qu'il ne sortait presque plus de son pavillon, bien chauffé, meublé avec une extrême propreté et peint en rouge à l'extérieur, à l'oxyde de fer. Là, il avait certainement toutes ses aises : son appartement isolé

de la maisonnette habitée par son neveu, sa cuisine dans un chalet, sa vache et sa laiterie dans un autre. L'existence de ce mystérieux vieillard n'en était cependant que plus monotone et plus mélancolique. On remarquait ou du moins on avait remarqué, lors de la construction de son habitation, avec quel soin il avait fait tourner les ouvertures du côté opposé au donjon et même au château neuf. On n'y entrait que par une petite porte latérale, et pour pénétrer dans sa chambre il fallait serpenter par un petit couloir. On eût dit qu'il craignait d'apercevoir le donjon par une porte ouverte directement de ce côté. Après tout, c'était peut-être uniquement une précaution contre le vent d'ouest, qui soufflait de là.

Comme pour confirmer les *on dit* du pays, il était extrêmement rare que Stenson sortît de sa maisonnette, si ce n'est pour humer quelques rayons de soleil dans un étroit verger situé au bord du lac, toujours dans la direction opposée au donjon, et encore assurait-on qu'à l'heure où le soleil envoyait l'ombre grêle de la girouette sur ses allées, il les quittait et rentrait chez lui avec précipitation, comme si cette ombre néfaste lui eût apporté l'horreur et la souffrance. Dans tout cela, les esprits forts du château neuf, majordome et valets de nouvelle roche, ne voyaient que les précautions excessives, poussées jusqu'à la manie, d'un vieillard frileux et maladif; mais Ulphilas et compagnie y voyaient la preuve irrécusable de l'installation d'esprits malfaisans et de spectres effroyables dans le lugubre Stollborg. Jamais depuis vingt ans, disait-on, Stenson n'avait traversé le préau et franchi la porte de l'ouest. Quand une affaire avait nécessité sa présence au château neuf, il s'y était rendu par son petit verger, au bas duquel était amarrée en été sa barque particulière.

Bien que la présence du baron au château neuf, qui avait lieu lorsqu'il n'assistait pas au *stendœrne* (diète des états), dont il était membre, ne changeât rien à l'existence de Stenson, Ulphilas remarquait depuis quelques jours une singulière agitation chez son oncle. Il faisait des questions sur le donjon comme s'il se fût intéressé à la conservation de ce maudit géant. Il voulait savoir si Ulf y entrait de temps en temps pour donner de l'air à la chambre de l'ourse, à quelles heures, et s'il n'y avait rien remarqué d'extraordinaire. Ce jour-là, Ulf mentit, non sans remords, mais sans hésitation, en répondant de la tête et des épaules qu'il n'y avait rien de nouveau. Il avait de fortes raisons d'espérer que Stenson, ne sortant pas de sa chambre à cause du froid, ne s'apercevrait de rien, et il avait senti certains écus sonner à son intention dans la poche de M. Goefle sans que la voûte du Stollborg parût vouloir crouler d'indignation pour si peu. Sans être un homme avide, Ulf ne détestait pas les profits, et peut-être commençait-il à se réconcilier un peu avec le donjon.

Quand il eut fait ce mensonge et servi le second repas de son oncle, il allait se retirer, lorsque celui-ci lui demanda une certaine Bible qu'il consultait rarement et qui était rangée sur un rayon particulier de sa bibliothèque. Stenson la fit placer devant lui sur la table, et fit signe à Ulf de se retirer; mais celui-ci, curieux des intentions de son oncle, rouvrit la porte un instant après, bien certain de n'être pas entendu, et, debout derrière le fauteuil du vieillard, il le vit passer, comme au hasard, un couteau entre les feuillets du gros livre, l'ouvrir et regarder attentivement le verset sur lequel la pointe du couteau s'était arrêtée. Il répéta trois fois cette épreuve, sorte de pratique à la fois dévote et cabalistique usitée même chez les catholiques du Nord, pour demander à Dieu le secret de l'avenir d'après l'interprétation des paroles indiquées par le destin; puis Stenson mit sa tête dans ses mains sur le livre fermé, comme pour le consulter avec son cerveau après l'avoir interrogé avec ses yeux, et Ulf se retira assez inquiet du résultat de l'expérience. Il avait lu les trois versets par-dessus la tête de son oncle. Les voici dans l'ordre où ils avaient été marqués par le hasard :

« ... Le gouffre et la mort disent : Nous avons entendu parler d'elle! »

« ... Ne pleurais-je point pour l'amour de celui qui a passé de mauvais jours? »

« Les richesses du pécheur sont réservées au juste. »

Les versets détachés de ce livre mystérieux et sublime ont presque tous la faculté de se prêter à tous les sens que l'imagination leur demande. Aussi le vieux Sten, après avoir frissonné au premier et joint les mains au second, avait-il respiré, comme une âme soulagée, au troisième; mais Ulphilas avait trop bu la veille pour interpréter convenablement les décisions du saint livre. Il se demanda cependant avec angoisse si la vieille Bible n'avait pas trahi à son oncle, sous une forme allégorique au-dessus de son intelligence, le secret de son mensonge.

Il fut distrait de ses rêveries par l'apparition d'un nouvel hôte dans le préau : c'était Puffo, qui venait se concerter avec Christian pour la représentation du soir. Puffo n'était pas démonstratif; il n'aimait pas la campagne en hiver, et n'entendait pas un mot de dalécarlien. Cependant il se trouvait d'assez bonne humeur en ce moment, et pour cause. Il dit bonjour à Ulf d'un air presque amical, tandis que celui-ci, stupéfait, le regardait entrer sans façons, comme chez lui, dans la chambre de l'ourse.

Puffo trouva Christian occupé à classer ses échantillons minéralogiques dans sa boîte. — Eh bien! patron, à quoi songez-vous? lui dit-il. Il ne s'agit pas de s'amuser avec des petits cailloux, mais de préparer tout pour la pièce de ce soir.

— Parbleu! j'y songe bien, répondit Christian; mais que pouvais-je faire sans toi? Il est bien temps que tu daignes reparaître! Où diable as-tu passé depuis hier?

Puffo raconta sans s'excuser qu'il avait fini par trouver bon souper et bon gîte à la ferme, qu'il avait dormi tard, et que, s'étant *lié* avec un laquais du château qui se trouvait là, il avait fait savoir à tout le monde l'arrivée de Christian Waldo au Stollborg. Après son déjeuner, le majordome du château l'avait fait venir. Il lui avait parlé très honnêtement, en lui annonçant qu'à huit heures précises du soir on comptait sur la pièce de marionnettes. M. le majordome avait ajouté : — Tu diras à ton patron Christian que M. le baron désire beaucoup de gaieté, et qu'il le prie d'avoir infiniment d'esprit!

— C'est cela! dit Christian. De l'esprit par ordre de M. le baron! Eh bien! qu'il prenne garde que je n'en aie trop! Mais dis-moi, Puffo, n'as-tu pas ouï dire que le baron était malade?

— Oui, il l'était cette nuit, à ce qu'il paraît, répondit le bateleur; mais il n'y pense plus. Il se sera peut-être grisé, quoique ses laquais disent qu'il ne boive pas; mais croyez ça, qu'un homme si riche se prive l'estomac de ce qu'il a dans sa cave!

— Et toi, Puffo, je gage que tu ne t'es pas privé de ce qui est tombé sous ta main?

— Ma foi, dit-il, grâce au laquais qui a son amoureuse à la ferme et qui m'a invité à sa table, j'ai bu d'assez bonne eau-de-vie, c'est de l'eau-de-vie de grain, un peu rude, mais ça réchauffe; aussi ai-je bien dormi après...

— Je suis charmé de ton aubaine, maître Puffo, mais il faudrait songer à notre ouvrage; va d'abord voir si Jean n'a ni faim ni soif, et puis tu reviendras prendre mes instructions. Dépêche-toi!

Puffo sortit, et Christian se mettait en devoir, non sans soupirer un peu, de fermer sa boîte de minéraux pour ouvrir celle des *burattini*, lorsque les grelots d'un équipage le firent regarder à la fenêtre. Ce n'était pas le docteur en droit qui revenait si tôt, c'était le joli traîneau azur et argent qui, la veille au soir, avait amené Marguerite au Stollborg.

Faut-il avouer que Christian avait oublié la promesse faite par cette aimable fille à l'apocryphe M. Goefle de revenir le lendemain dans la journée? La vérité est que Christian, en raison des événemens survenus au bal, n'avait plus compté sur la possibilité de cette visite, et qu'il n'en avait nullement averti le véritable Goefle. Peut-être regardait-il l'aventure comme inévitablement terminée, peut-être même désirait-il qu'elle le fût, car où pouvait-elle le conduire, à moins qu'il ne fût homme à abuser de l'inexpérience d'un enfant, sauf à emporter son mépris et ses malédictions?

Pourtant le traîneau approchait; il montait le talus, et Christian

apercevait la jolie tête, encapuchonnée d'hermine, de la jeune comtesse. Que faire? Christian aurait-il le courage de lui fermer la porte au nez, ou de lui faire dire par Puffo que le docteur en droit était absent? — Bah! Ulf ne manquerait pas de le lui apprendre; il n'était pas besoin de s'en mêler. Le traîneau allait s'en retourner comme il était venu. Christian restait à la fenêtre, s'attendant à le voir redescendre; mais il ne redescendit pas, et la porte s'ouvrit. Marguerite parut, et Christian n'eut que le temps de refermer précipitamment la boîte d'où les marionnettes montraient indiscrètement leurs gros nez et leurs bouches riantes.

— Quoi! monsieur, s'écria la jeune fille avec surprise, vous êtes encore ici? Voilà une chose à laquelle je ne m'attendais pas! J'espérais que vous seriez parti!

— Vous n'avez donc rencontré personne dans la cour? dit Christian, qui n'était peut-être pas fâché de s'en prendre de cette circonstance à la destinée.

— Je n'ai vu personne, dit Marguerite, et comme je viens en cachette, je suis entrée bien vite pour que personne ne me vît; mais, encore une fois, monsieur Goefle, vous ne devriez pas être ici. Le baron doit maintenant savoir le nom de la personne qui a osé le braver, et je vous jure que vous devriez partir.

— Partir? vous me dites cela bien cruellement! mais vous me rappelez qu'en effet je suis parti. Oui, oui, rassurez-vous, je suis parti pour ne jamais revenir. M. Goefle m'ayant fait comprendre que je pouvais l'envelopper dans mes disgrâces, je lui ai promis de disparaître, et vous me trouvez en train de faire mes paquets.

— Oh! alors continuez, que je ne vous retarde pas!

— Vous êtes donc bien pressée de ne plus jamais entendre parler de moi? Mais prenez que c'est un fait accompli, que je suis déjà embarqué au moins pour l'Amérique, fuyant à pleines voiles mon redoutable ennemi, et versant quelques pleurs au souvenir de cette première contredanse qui sera en même temps la dernière de ma vie...

— Avec moi? mais non pas avec d'autres?

— Qui sait? le moi qui vous parle en ce moment n'est qu'une ombre, un fantôme, le souvenir de ce qui fut hier. L'autre moi est le jouet des vagues et du destin, je m'en soucie comme d'un habitant de la lune.

— Mon Dieu, que vous êtes gai, monsieur Goefle! Savez-vous que je ne le suis pas du tout, moi?

— Au fait, dit Christian, frappé de l'air triste de Marguerite, je suis un misérable de consentir à parler de moi-même, quand je devrais ne m'inquiéter que des suites de l'événement d'hier soir! Mais daignerez-vous me répondre encore, si je me permets de vous interroger?

— Oh! vous le pouvez bien après tout ce que le hasard m'a entraînée à vous faire savoir de moi... Cette nuit, ma tante m'a fort grondée, et ordre avait été donné à Mlle Potin de faire mes paquets pour me reconduire aujourd'hui à Dalby; mais ce matin tout était changé, et après un entretien secret avec le baron, qui a repris, dit-elle, *toute sa santé et toute sa gaieté*, il a été décidé que je resterais et que je n'aurais, jusqu'à ce soir, qu'à me préoccuper de ma toilette. A propos! vous savez que nous avons décidément Christian Waldo? On dit même qu'il est logé ici, au Stollborg. Vous l'avez rencontré, s'il y est? Vous l'avez vu?

— Certainement.

— Sans masque? Ah! comment est-il? a-t-il réellement une tête de mort?

— Pis que cela! il a une tête de bois.

— Allons donc, vous vous moquez?

— Nullement. Vous jureriez, à le voir, que sa face a été taillée dans une souche avec un couteau qui coupait mal. Il ressemble à la plus laide de ses marionnettes, tenez, à celle-ci. — Et Christian montra une figure de sbire grotesque qui sortait de la boîte, et que Marguerite eût pu apercevoir d'elle-même, si elle eût été moins préoccupée.

— Ah! vraiment! dit-elle avec un peu d'effroi, c'est donc là sa *boîte à malice*? Peut-être demeure-t-il avec vous dans cette chambre?

— Non, tranquillisez-vous, vous ne le verrez pas. Il est sorti, et il a prié M. Goefle de lui permettre de déposer ici son bagage.

— Pauvre garçon! reprit Marguerite pensive, il est aussi laid que cela! Croyez donc à ce qu'on dit! Il y a des gens qui l'ont vu beau. Et il est vieux peut-être?

— Quelque chose comme quarante-cinq ans; mais à quoi songez-vous, et pourquoi êtes-vous triste?

— Je ne sais pas, je suis triste.

— Puisque vous restez au château et que vous verrez ce soir les marionnettes!

— Ah! tenez, monsieur Goefle, vous me traitez bien trop comme un enfant. Hier, il est vrai, au bal, j'étais gaie, je m'amusais, j'étais heureuse, je me croyais à jamais délivrée du baron; mais aujourd'hui ma tante a repris ses espérances, je le vois bien, et il faut que je reparaisse devant un homme que je hais franchement désormais. Ne m'a-t-il pas insultée lâchement hier? Ma tante a beau dire qu'il a voulu plaisanter, on ne plaisante pas avec une fille de mon âge comme avec un enfant. Pour consoler un peu mon orgueil blessé, je me dis qu'il a plutôt parlé dans le délire, et que son attaque de nerfs commençait déjà quand il m'a dit ces grossières pa-

roles : c'est aussi l'opinion de mes compagnes; mais que sais-je de ce qu'il me dira aujourd'hui, quand je le reverrai? Qu'il soit méchant ou fou, s'il m'outrage encore, qui prendra ma défense? Vous ne serez plus là, et personne n'osera...

— Comment! personne n'osera? Quels sont donc ces hommes dont vous êtes entourée? Et ces braves jeunes gens que j'ai vus hier...

— Oui certes, je les crois tels; mais ils ne me connaissent pas, monsieur Goefle, et peut-être croiront-ils que je mérite les outrages du baron. C'est une assez triste recommandation pour moi que d'être produite dans le monde par ma tante, qui, bien à tort certainement, a la réputation de tout sacrifier à des questions d'intérêt politique.

— Pauvre Marguerite! dit Christian, frappé de la pénible situation de cette aimable fille.

Comme il était ému sincèrement et n'avait aucune idée de familiarité offensante, Marguerite n'entendit aucune malice à lui laisser prendre sa main, que du reste il quitta aussitôt en revenant au sentiment de la réalité des circonstances.

— Voyons, dit-il, il faut pourtant que vous preniez une résolution?

— Elle est toute prise. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Maintenant j'affronterai le terrible Olaüs en toute rencontre; je lui dirai son fait devant tout le monde, et je consentirai à passer pour un démon de malice plutôt que pour une favorite de ce pacha dalécarlien. Après tout, je me défendrai mieux toute seule, car si vous étiez là, je craindrais de vous voir prendre mon parti à vos dépens, et je me contiendrais davantage. C'est égal, monsieur Goefle, je n'oublierai jamais les bons conseils que vous m'avez donnés et la manière chevaleresque dont vous avez réprimé cet affreux baron. Je ne sais pas si nous nous reverrons jamais; mais quelque part que vous soyez, je vous suivrai de tous mes vœux, et je prierai Dieu pour qu'il vous donne plus de bonheur que je n'en ai.

Christian fut vivement touché de l'air affectueux et sincère de cette charmante fille. Il y avait une véritable effusion de cœur dans son regard et dans son accent, sans le plus petit embarras de coquetterie.

— Bonne Marguerite, lui dit-il en portant sa jolie main à ses lèvres, je vous jure bien que, moi aussi, je me souviendrai de vous! Ah! que ne suis-je riche et noble! j'aurais peut-être le pouvoir de vous secourir, et à coup sûr je ferais tout au monde pour obtenir le bonheur de vous protéger; mais je ne suis rien, et par conséquent je ne peux rien.

— Je ne vous en sais pas moins de gré, reprit Marguerite. Je me

figure que vous êtes un frère que je ne me connaissais pas, que Dieu m'a envoyé pour un moment, à l'heure de ma détresse. Prenez ainsi notre courte réunion, et disons-nous adieu sans désespérer de l'avenir.

La candeur de Marguerite fit entrer un remords dans l'âme de Christian. D'un moment à l'autre, M. Goefle pouvait revenir, et il était impossible que la jeune comtesse, qui avait si bien remarqué la similitude d'accent et d'organe du faux oncle et du faux neveu, ne fût pas frappée, en les voyant ensemble, de l'absence complète de ressemblance. D'ailleurs M. Goefle ne se prêterait certainement pas à soutenir une pareille supercherie, et il en coûtait à Christian de penser que Marguerite conserverait de lui un mauvais souvenir. Il se confessa donc de lui-même, et avoua que, ne la connaissant pas, il s'était permis la mauvaise plaisanterie de prendre la pelisse et le bonnet du docteur pour jouer son rôle, ajoutant qu'il s'en était vivement repenti en voyant de quelle âme angélique il avait voulu se divertir. Marguerite fut un peu fâchée. Elle avait eu un instant la révélation de la vérité, en entendant Christian lui adresser la parole au bal pour la première fois; mais il avait l'air si sincère en lui racontant qu'il avait tout entendu de la chambre voisine, qu'elle s'était défendue de ses propres soupçons. — Ah! que vous savez bien mentir, lui dit-elle, et que l'on serait facilement dupe de vos explications! Je ne me trouve pas offensée de la plaisanterie en elle-même : en venant ici, je faisais une imprudence et un coup de tête dont j'ai été punie par une mystification; mais ce qui me rend triste, c'est que vous ayez persisté jusqu'au bout avec tant d'aplomb et de candeur.

— Dites avec remords et mauvaise honte; une première faute en entraîne d'autres, et...

— Eh quoi? qu'avez-vous encore à confesser?

Christian avait été au moment de dire toute la vérité. Il s'arrêta en sentant que le nom de Christian Waldo ferait fuir Marguerite, troublée et indignée. Il se résigna donc à n'être qu'à moitié sincère et à rester Christian Goefle pour la jeune comtesse; mais cette dissimulation dont il se fût diverti intérieurement à l'égard de tout autre lui devint très pénible lorsqu'elle fixa sur lui ses yeux limpides, attristés par une expression de crainte et de reproche. — J'ai voulu jouer comme un enfant avec un enfant, pensa-t-il; mais voilà que, malgré nous, le sentiment s'en mêle, et plus il se fait honnête et délicat, plus je me fais coupable...

A son tour, il devint triste, et Marguerite s'en aperçut. — Allons, lui dit-elle avec un sourire de radieuse bonté, ne gâtons pas par des reproches ce joli chapitre de roman qui va finir sans nous laisser moins bien intentionnés tous les deux. Vous n'avez pas abusé de ma confiance pour vous moquer réellement de moi, puisque vous m'avez

au contraire aidée à compter sur moi-même pour conjurer la mauvaise destinée; et loin de me sentir blessée et ridicule, je me trouve plus affermie sur mes pauvres pieds que je ne l'étais hier à pareille heure.

— Cela est certain, n'est-ce pas? dit Christian avec vivacité, et le ciel m'est témoin...

— Achevez, dit Marguerite.

— Eh bien! dit Christian avec chaleur, le ciel m'est témoin que dans tout ceci je n'ai pas eu de préoccupation personnelle, et que la pensée de votre véritable bonheur a été ma seule pensée.

— Je le sais bien, Christian, s'écria Marguerite en se levant et en lui tendant les deux mains; je sais bien que vous n'avez vu en moi qu'une pauvre sœur devant Dieu... Je vous en remercie, et à présent je vous dis adieu, car votre oncle va revenir; il ne me connaît pas, et il est fort inutile de lui dire que je suis venue. Vous lui direz, au reste, ce que vous voudrez; je suis bien certaine qu'il ne travaillera pas contre moi, et qu'il est aussi honnête homme et aussi généreux que vous-même.

— Mais cependant,... dit Christian, qui voyait à regret la fin du roman se précipiter, vous veniez lui dire quelque chose, et il faudrait peut-être qu'il le sût...

— Je venais,... dit Marguerite avec un peu d'hésitation, lui demander de me dire au juste les projets de ma tante sur moi en cas de révolte ouverte de ma part... Mais c'était encore une lâcheté, cela. Je n'ai pas besoin de le savoir. Qu'elle me bannisse, qu'elle m'isole, qu'elle m'enferme, qu'elle me batte, qu'importe? Je ne faiblirai pas, je vous le promets, je vous le jure... Je n'épouserai jamais qu'un homme que je pourrai... estimer.

Marguerite n'avait pas osé dire *aimer*. Christian n'osa pas non plus prononcer ce mot; mais leurs yeux se l'étaient dit, et leurs joues s'animèrent simultanément d'une rougeur sympathique. Ce fut, après cette heure d'entretien confidentiel, l'unique et rapide épanchement de leurs âmes, et encore n'en eurent-ils conscience ni l'un ni l'autre, Marguerite parce qu'elle ne savait pas qu'elle aimait, Christian parce qu'il se croyait certain de ne pas aimer. Et pourtant, lorsque Marguerite fut remontée dans son traîneau, et que Christian l'eut perdue de vue, il se fit en eux comme un déchirement. Des larmes qu'elle ne sentit pas couler mouillèrent lentement les joues de la jeune fille, et Christian, absorbé dans des rêveries confuses, soupira profondément, comme si d'un beau rêve de soleil il retombait dans les glaces de l'hiver. Pour voir plus longtemps le traîneau, il rentra dans la salle de l'ourse, et se mit à la fenêtre entre les deux châssis; mais un frôlement derrière lui le fit retourner, et il fut témoin d'une scène qui lui causa beaucoup de surprise.

Un vieillard grêle et pâle, d'une figure distinguée, vêtu de gris fort proprement, à l'ancienne mode, était debout au milieu de la chambre, une branche verte à la main. Christian ne l'avait pas entendu entrer, et cette figure, éclairée en profil par le soleil déjà très oblique, qui envoyait par l'unique et longue fenêtre un rayon rouge et poudreux dans la salle assombrie, avait l'apparence d'une vision fantastique. L'expression de cette figure n'était pas moins étrange que sa présence inattendue. Elle semblait indécise, étonnée elle-même de se voir là, et ses petits yeux vitreux contemplaient avec surprise les modifications apportées au morne arrangement de la salle par ses nouveaux occupans. Avec un peu de réflexion, Christian comprit que ce n'était point là un spectre, mais bien probablement le vieux Stenson, qui venait rendre ses devoirs à M. Goefle, et qui s'étonnait de ne pas le trouver. Mais que signifiait la branche verte, et pourquoi cet air craintif ou désappointé?

C'était le vieux Stenson en effet, et comme il avait la vue aussi nette qu'il avait l'oreille embarrassée, le feu allumé, la table servie, la pendule en mouvement l'avaient frappé tout d'abord; mais il n'avait pas les allures promptes, et Christian eut le temps de se reculer un peu derrière un pan de rideau frangé par la dent des souris avant que l'œil du vieillard eût fait l'inspection de cette fenêtre ouverte. Christian put donc l'observer avant d'être observé lui-même. Quant à Stenson, il pensa que son neveu, dont il n'ignorait pas l'ivrognerie, avait invité quelques amis à faire à son insu le réveillon de Noël dans cette chambre. A quel point il en fut indigné, c'est ce que lui seul eût pu nous dire. Son premier soin fut de faire disparaître ce scandaleux désordre. Il commença par écarter avec la pince de fer les charbons enflammés dans le poêle pour que le feu s'éteignît de lui-même; puis, avant de se mettre en devoir d'emporter le service de table ou de le faire emporter par le délinquant, il arrêta le balancier de la pendule et replaça l'aiguille sur quatre heures, telle que Christian l'avait trouvée, lorsque, d'une main profane, il s'était permis de la faire marcher. M. Stenson se retourna ensuite comme pour compter les bougies du lustre; mais, le soleil lui venant dans les yeux, il se dirigea vers la fenêtre pour la fermer préalablement.

En ce moment, Christian, qui allait être surpris, se montra. A son apparition nimbée par les rayons du couchant, Stenson, qui n'était peut-être pas le moins superstitieux de sa famille, recula jusqu'au-dessous du lustre, et une telle angoisse se peignit sur ses traits, que Christian, oubliant sa surdité, lui adressa la parole avec douceur et déférence pour le rassurer; mais sa voix se perdit sans écho dans la salle ouverte et refroidie. Stenson ne vit que le mouvement de ses lèvres, sa belle figure et son air bienveillant. Il tomba sur ses genoux en lui tendant les bras comme pour l'implo-

rer ou le bénir, et en lui présentant avec un tremblement convulsif sa branche de cyprès comme une palme offerte en hommage à quelque divinité.

— Voyons, mon brave homme, lui dit Christian en élevant la voix et en s'approchant pour le relever, je ne suis pas le bon Dieu, je ne suis même pas le bon ange de Noël qui entre par les fenêtres ou descend par les cheminées; levez-vous!... je suis...

Mais Christian s'arrêta en voyant une pâleur livide se répandre sur la figure déjà si blême du vieillard. Il comprit qu'il lui causait un effroi mortel, et il s'éloigna pour lui donner le temps de se ranimer. Stenson en effet se remit un peu, mais tout juste assez pour songer à fuir. Il se traîna un instant sur ses genoux, se releva avec effort, et sortit par la chambre à coucher, en murmurant des paroles sans suite et qui ne présentaient aucun sens. Le jugeant en proie à un accès de démence, effet de l'âge ou d'une dévotion exaltée, Christian s'abstint de le suivre dans la crainte de l'achever, et, ramassant la palme que le veillard avait laissé tomber à ses pieds, il lut, sur une petite bande de parchemin qui s'y trouvait attachée, ces trois versets de la Bible écrits d'une main encore assez ferme :

« Le gouffre et la mort ont dit : Nous avons entendu parler d'elle!... »

« Ne pleurais-je point pour l'amour de celui qui a passé de mauvais jours?... »

« Les richesses du pécheur sont réservées au juste... »

L'imagination de Christian n'eut pas le loisir de trotter longtemps à la poursuite de cette énigme. Le jour marchait vite. A une heure et demie après midi, les ombres transparentes des cimes neigeuses s'allongeaient déjà sur la surface bleuie du lac. C'était un beau spectacle, et que Christian eût aimé à contempler sans préoccupation. Ces courtes journées du Nord ont des aspects infiniment pittoresques, et même en plein jour les choses y sont *à l'effet,* comme disent les peintres, c'est-à-dire qu'en raison de l'obliquité des rayons solaires, elles baignent dans la lumière et dans l'ombre, comme chez nous aux heures du matin et du soir. C'est là probablement le secret de cette beauté de la lumière dont les voyageurs dans les climats septentrionaux parlent avec enthousiasme. Ce ne sont pas seulement les sites extraordinaires, les cascades impétueuses, les lacs immenses et les splendeurs des aurores boréales qui leur laissent de si enivrans souvenirs de la Suède et de la Norvége; c'est, disent-ils, cette clarté délicieuse où les moindres objets prennent un éclat et un charme dont rien ailleurs ne saurait donner l'idée.

Mais notre héros, tout en se rendant compte de la beauté du ciel, remarquait la décroissance du jour, et voyait de loin les apprêts de

la fête dont il était en partie responsable. Les cheminées du château neuf envoyaient d'épaisses spirales de fumée noire sur les nuages de nacre rose. Des coups de fusil, répétés par les sourds échos des neiges, annonçaient les efforts des chasseurs pour alimenter les broches de ces âtres pantagruéliques. On voyait courir en tout sens, sur d'agiles patins, des messagers affairés, se croisant et se culbutant quelquefois sur la glace du petit lac. On faisait main-basse sur toutes les ressources du pays, depuis la bûche monstrueuse qui devait figurer dans chaque salle du manoir jusqu'à la pauvre perdrix blanche qui croyait, grâce à sa robe d'hiver, échapper à l'œil sagace de l'homme et au flair impitoyable du chien de chasse.

On apprêtait donc une splendide cinquième nuit de Noël (car on était au 28 décembre), et Christian seul ne s'apprêtait pas. Il s'impatientait de ne pas voir revenir Puffo. Après s'être recostumé en pauvre diable et avoir enfoui sa belle figure dans sa plantureuse chevelure ramenée en avant, tandis que son chapeau pointu s'enfonçait sur ses yeux, il alla chercher son valet dans le préau, dans le *gaard*, et jusque dans la cuisine, où la veille il avait tant effrayé Ulphilas. Il oublia d'aller jusque dans la cave; c'est là qu'il eût trouvé Puffo en possession du paradis de ses rêves.

Christian allait revenir sur ses pas, lorsque l'idée lui vint d'aller explorer le petit verger de maître Stenson. Il y jeta préalablement un regard, et, s'étant assuré que le vieux majordome auquel sa présence avait causé tant d'alarme n'y était pas, il descendit l'allée rapide qui conduisait au niveau du lac. De là il pouvait voir tout le côté du *gaard* qui plongeait en talus sur le fond de la petite anse. La vieille maçonnerie était si bien liée au rocher, qu'on distinguait peu la fortification naturelle de celle qui était faite de main d'homme, revêtue d'ailleurs de longues chevelures de plantes pariétaires, toutes cristallisées dans le givre et trempant dans le lac, où elles étaient fortement prises dans la glace. Parvenu en cet endroit, Christian essaya de se rendre compte de ce qui lui était arrivé la veille, lorsqu'il avait voulu explorer le passage secret de la chambre de l'ourse. Nous avons promis au lecteur de le lui raconter, et le moment est venu de le faire.

On se souvient que, pour aller à la recherche d'un souper quelconque, il s'était aventuré dans ce passage, qui, masqué par une porte très bien jointe à la boiserie, partait du dessous de l'escalier, et qu'il croyait devoir aboutir au logement de M. Stenson. Il n'en était cependant rien. Christian, après quelques pas dans un couloir étroit, avait trouvé un petit escalier rapide et encombré de gravois, sur lequel, depuis longtemps, il ne semblait pas qu'on eût marché. Au bas de cet escalier très profond, il avait rencontré une porte ouverte. Étonné de trouver libre un passage qui paraissait si mys-

térieux, il avait essayé de passer outre; mais un coup de vent avait éteint sa bougie, et il s'était trouvé dans les ténèbres. Il avait fait ainsi quelques pas avec précaution; enfin, la lune se dégageant des nuages, il s'était vu dans une sorte de grotte, ouverte de distance en distance sur le lac. Il avait suivi cette galerie, qui paraissait creusée par la nature, et où pénétrait l'eau du lac; marchant ensuite sur la glace, il était arrivé devant une petite porte à claire-voie, facile à escalader, au moyen de laquelle il avait pu pénétrer dans le verger, puis dans le *gaard* de M. Stenson.

C'est cette porte, flanquée de deux jeunes ifs taillés en pain de sucre, qui frappait maintenant Christian, et qui l'aidait à reconnaître les points principaux de son exploration nocturne. Bien qu'il n'espérât guère trouver Puffo de ce côté-là, Christian sortit du verger, et se mit à suivre sur le lac les talus extérieurs du manoir, dans la direction du donjon. Il était curieux de revoir au jour le trajet qu'il avait fait, moitié à tâtons, moitié à la clarté de la lune.

Il arriva ainsi à l'entrée de ce qui lui avait paru être une grotte. Ce n'était en réalité qu'un entassement d'énormes blocs de granit, de ceux qu'on appelle, je crois, erratiques, pour signifier qu'on les trouve isolés de leur roche primitive, dans des régions d'une nature différente, où ils n'ont pu se produire. On suppose qu'ils sont le résultat de quelque cataclysme primitif ou moderne, fureur des eaux ou travail des glaces, qui les aurait amenés de très loin dans les sites où on les rencontre. Ces blocs étaient arrondis en forme de galets, et une superposition capricieuse semblait attester que, poussés par des courans impétueux, ils s'étaient trouvés arrêtés par la masse micaschisteuse du Stollborg, à laquelle ils servaient désormais d'appui et de contre-fort. La marche n'était guère facile en cet endroit à cause de la neige tombée dans la soirée précédente, et que le vent avait balayée ou plutôt roulée en gros plis, comme un linceul, le long des galets.

Christian allait donc revenir sur ses pas, lorsqu'il fut frappé de la tournure pittoresque du donjon, vu ainsi d'en bas, et il s'en éloigna un peu pour en mieux saisir l'ensemble. Il chercha machinalement à se rendre compte de la situation de la salle de l'ourse, et en reconnut aisément l'unique croisée, à la hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau du lac et cinquante au-dessus de la cime des galets. Il ne faisait pas très froid, et Christian, qui avait toujours un petit album dans sa poche, se mit à esquisser lestement le profil de la tour, avec son grand escarpement sur le roc et son chaos de gigantesques galets, dont l'entassement fortuit laissait, comme dans celui des grès de Fontainebleau, des galeries et des passages couverts d'un effet très bizarre.

Pendant qu'il étudiait ce site caractérisé, Christian entendit chan-

ter et n'y fit pas d'abord grande attention. C'était une voix rustique, une voix de femme, assez juste, mais voilée et souvent chevrotante, comme celle d'une personne âgée ou débile. Elle semblait psalmodier une sorte de cantique dont la mélancolique mélodie avait quelque chose d'agréable dans sa monotonie. Ce chant, triste et grêle, berça pendant quelque temps l'esprit de l'artiste, et le tint dans une disposition particulièrement propre à comprendre et à rendre la nature d'un site avec lequel la voix semblait être en parfaite harmonie. D'abord les paroles étaient confuses pour Christian; cependant, comme il les écoutait machinalement, il les comprit peu à peu, car il reconnut que c'était du suédois prononcé avec l'accent dalécarlien. Bientôt les paroles lui parurent si étranges, qu'il les écouta avec plus d'attention.

« J'ai vu un château, un château carré au soleil couchant. Ses portes sont tournées au nord. Des gouttes de poison suintent à travers les soupiraux; il est pavé de serpens.

« L'arbre du monde s'embrase, le puissant frêne s'agite. Le grand serpent mord les vagues. L'aigle crie; de son bec pâle, il déchire les cadavres; le vaisseau des morts est mis à flot.

« Où sont les ases? où sont les alfes? Ils soupirent à l'entrée des cavernes. Le soleil commence à noircir; tout meurt.

« Mais la terre, admirablement verte, recommence à briller du côté de l'orient; les eaux s'éveillent, les cascades se précipitent.

« J'ai vu un palais plus beau que le soleil sur le sommet du Gimli,... et maintenant je ne vois plus, la Vala retombe dans la nuit. »

Peu à peu Christian avait reconnu dans ces fragmens d'une sombre poésie des vers un peu arrangés ou pris au hasard de la mémoire dans l'antique poème de la Voluspa. La prononciation rustique de la chanteuse rendait ceci fort extraordinaire. Les paysans de cette contrée avaient-ils gardé la tradition de ces chants sacrés de la mythologie scandinave? Ce n'était guère probable; alors qui les avait traduits et enseignés à cette femme? Christian, en voyageur curieux de toutes choses, résolut d'aller interroger la chanteuse dès qu'il aurait fini son croquis; mais lorsqu'au bout d'un instant il remit son album dans sa poche, la voix avait cessé de se faire entendre. Il regarda de toutes parts et ne vit personne. Réduit à supposer qu'elle était cachée par les galets, il se mit en devoir de les explorer. Ce n'était pas plus facile que de marcher sur le gros ourlet de neige amoncelée qui les bordait. Dans l'intérieur de la principale caverne qui suivait capricieusement pendant une cinquantaine de pas la base du rocher, la glace présentait un sol écailleux et glissant, comme si les remous de la rive eussent été instantanément gelés dans quelque froide nuit d'automne.

Pourtant notre aventurier parvint à retrouver la trace de ses propres pas de la veille, lorsqu'il avait cru marcher sur des débris de briques et de tuiles, et bientôt il retrouva aussi la porte mystérieuse par laquelle il était sorti du donjon; mais cette fois elle était fermée. Christian remarqua deux forts pitons de fer et un cadenas dont on avait emporté la clé. Le fait était récent. La chanteuse devait être une personne attachée, comme Stenson et Ulphilas, à la garde du vieux manoir. Elle ne pouvait pas être bien loin, puisqu'elle chantait encore cinq minutes auparavant, et elle ne pouvait pas être ailleurs que dans les galets, puisque, sur le lac et sur les talus du donjon, aussi loin et aussi haut que sa vue pouvait s'étendre, Christian n'avait vu personne. Il revint sur ses pas pour sortir de la grotte, qui était assez sombre, et qui ne s'éclairait, vers le milieu de son parcours, que par une ouverture naturelle, sous laquelle il s'arrêta un instant pour regarder le ciel; mais avec le ciel il vit un objet qui surplombait le rocher et qui faisait saillie sur le flanc lisse et nu du donjon. Il reconnut bientôt que c'était le dessous du balcon de pierre qui portait le double châssis vitré de la chambre de l'ourse, de telle sorte que de ce balcon on eût pu, à travers l'entassement des blocs, descendre sur les galets avec une échelle ou avec une corde, et se trouver à couvert aussitôt sous la voûte qu'ils formaient en cet endroit.

Christian, qui était romanesque, bâtit aussitôt la possibilité d'un système d'évasion en cas de guerre ou de captivité dans le donjon du Stollborg. Il gravit les galets qui formaient les irrégulières parois de la grotte, et parvint, non sans peine, à en sortir par cette ouverture, qu'il se convainquit n'avoir pas été faite de main d'homme. Cet examen l'amena à une réflexion que chacun de nous a eu, ne fût-ce qu'une fois en sa vie, l'occasion de faire : c'est que, dans les situations désespérées, il se présente par moment des chances tellement invraisemblables, qu'elles semblent sortir du domaine de la réalité, et empiéter sur celui du roman fait à plaisir. Néanmoins, songeant toujours à trouver la chanteuse, il poursuivit son exploration dans les galets, dont les intervalles irréguliers étaient presque tous plus ou moins praticables; il n'y vit personne, et il allait renoncer à sa recherche, lorsque la voix se fit encore entendre, partant cette fois de plus bas qu'il n'avait semblé à Christian devoir le présumer lorsqu'il l'avait entendue en premier lieu. Il se dirigea de ce côté; mais lorsqu'il eut atteint l'endroit où il pensait trouver cette mystérieuse rapsode, son chant, qui s'était brusquement interrompu comme celui de la cigale à l'approche de l'homme, résonna d'un autre côté et de beaucoup plus haut, comme s'il planait dans l'espace. Christian leva la tête, et remarqua, sur le flanc du donjon, une longue fissure à demi perdue sous le lierre, qui s'étendait presque

verticalement d'une croisée située au second étage, très à droite de celle de l'*ourse*, jusqu'à un pan de mur écroulé, qui se terminait par de nouveaux blocs de rochers. Il lui sembla même voir crouler de petites pierres le long de cette lézarde, comme si quelqu'un venait de s'y introduire; mais, en s'en approchant autant que possible, il la regarda comme inaccessible à des pas humains, et se dirigea plus loin.

Cependant la voix recommençait son chant plaintif, et Christian s'amusa ou plutôt s'impatienta à chercher la chanteuse, de place en place, dans le petit chaos formé par les blocs granitiques; mais chaque fois ce fut pour lui une déception nouvelle, à ce point qu'il en fut un peu ému. Ce chant sauvage, ces fragmens d'une noire apocalypse tronqués et comme inspirés par le délire, dans ce lieu sinistre et à cette heure mélancolique du soir, avaient quelque chose d'effrayant, et Christian pensa involontairement à ces sorcières des eaux dont l'existence fait le fond de toutes les légendes suédoises et même celui de la croyance populaire dans tout le nord de l'Europe.

Il se persuada alors que la voix devait sortir du donjon même. Il y avait peut-être là, dans quelque geôle, une personne captive, et par trois fois il l'appela au hasard en lui donnant le nom mythologique de *Vala*, c'est-à-dire de sibylle, qu'elle semblait vouloir s'attribuer dans son chant. Dès lors la voix redevint muette, ce qui semblait d'accord avec la tradition superstitieuse du pays, que, quand on vient à bout d'appeler par leur nom les esprits grondeurs ou plaintifs des montagnes, on les intimide ou on les console, et que dans tous les cas on leur impose silence.

Mais une autre idée poursuivait Christian pendant qu'il reprenait en dehors le chemin du donjon, et il n'y rentra pas sans se demander si quelque victime du mystérieux baron Olaüs ne gémissait pas, atteinte de folie, dans quelque cachot situé sous ses pieds. Il oublia cette fantaisie de son imagination en trouvant M. Goefle attablé dans la salle de l'ourse.

— Eh bien! lui cria l'avocat sans se déranger, vous avez failli me mettre dans de belles affaires avec votre équipée de cette nuit! Le baron, chose étrange, ne m'en a pas dit un mot; mais la comtesse Elveda n'a jamais voulu me croire quand je lui ai juré et protesté que je n'avais ni neveu, ni enfant naturel.

— Quoi! monsieur Goefle, vous avez désavoué un fils qui vous faisait tant d'honneur?

— Ma foi, oui; il n'y avait pas moyen pour moi de soutenir la plaisanterie et de prendre la responsabilité d'une pareille mystification. Savez-vous que vous n'avez point du tout passé inaperçu, et qu'indépendamment de votre scène avec l'amphitryon, vous avez frappé tout le monde, les dames surtout, par vos grâces et vos

belles manières? J'ai trouvé dans l'appartement de ladite comtesse cinq ou six élégantes de province qui ont la tête montée à votre endroit, et quand j'ai donné ma parole d'honneur que cet inconnu ne m'était rien, il fallait entendre les suppositions, les commentaires! Quelques-unes ont failli songer que ce pouvait bien être Christian Waldo, dont on raconte de si bons tours; mais l'opinion a prévalu que vous étiez le prince royal voyageant incognito dans son futur royaume.

— Le prince Henri, qui est maintenant à Paris?

— Lui-même, et cela servait merveilleusement à expliquer l'attaque de nerfs du baron, qui le déteste, et qui se serait ainsi trouvé aux prises avec sa haine, son ressentiment, et le respect qu'il doit au futur héritier du trône.

— Mais la comtesse Elveda ne peut partager une si absurde erreur?

— Non, certes : elle connaît trop le prince; mais elle est fort moqueuse et s'est amusée de ces dames en prétendant que vous ressembliez tellement à notre futur monarque, qu'elle ne savait que penser. Seulement, comme je sortais, elle m'a pris à part pour me dire : Vous êtes sévère, monsieur l'avocat, de désavouer ce jeune imprudent! Pour moi, je l'ai trouvé fort aimable, et s'il ne vous ressemble pas par le visage, du moins il tient de vous par l'esprit et la distinction des manières.

— Eh bien! cela est très flatteur pour moi, monsieur Goefle; mais elle persiste donc à me prendre pour votre fils?

— Sans aucun doute, et plus je protestais du contraire, plus elle riait en me disant qu'il ne m'était plus possible de vous désavouer, puisque vous aviez hautement pris mon nom pour vous présenter dans le monde. Le vin est tiré, disait-elle, il faut le boire. C'est une mauvaise tête qui vous fera enrager; c'est la juste punition des folies de jeunesse d'avoir des enfans terribles!... Voyez un peu quelle tache vous avez faite à mes mœurs! Enfin, pour me débarrasser de vous, j'ai dit que, fils ou neveu, vous étiez parti, chassé honteusement par moi pour avoir manqué de respect à M. le baron.

— Soit, monsieur Goefle : vous avez bien fait, vu que, quant au baron,... je ne sais si je rêve, mais je commence à le croire aussi barbe-bleue que le peint la légende du pays.

— Ah! ah! vraiment? Eh bien! contez-moi donc ça, mais en mangeant, car il est deux heures passées, et vous devez mourir de faim.

— Ma foi non! il me semble que je sors de table. N'avons-nous pas mangé jusqu'à midi?

— Eh bien! ne savez-vous pas que dans nos climats froids il faut manger de deux heures en deux heures? Moi, je viens de prendre le café au château neuf, et maintenant ceci est le dîner. A quatre heures, nous prendrons le café ensemble; à six, nous ferons l'*af-*

tonward, c'est-à-dire que nous mangerons du pain, du fromage et du beurre en attendant le souper.

— Merci-dieu! comme vous y allez! Je sais bien que c'est là l'ordinaire des gros bourgeois de Stockholm; mais vous, si svelte encore, monsieur Goefle!

— Eh bien! voulez-vous que je devienne un squelette? Ce serait bientôt fait si je changeais quelque chose au régime du pays. Croyez-moi, suivez-le, ou vous ne tarderez pas à tomber malade.

— Pour vous obéir, monsieur Goefle, il me faudrait deux choses: le temps et mon valet Puffo. Or le temps marche, et mon valet m'est apparu un instant pour disparaître aussitôt et ne revenir peut-être que demain matin.

— Est-ce que je ne pourrais pas vous aider, moi? De quoi s'agit-il?

— De bien des choses; mais la principale est encore d'arrêter un canevas de pièce que mon animal de Puffo soit en état de représenter avec moi. Il ne manque pas de mémoire, à la condition d'une répétition avant la représentation, et comme depuis plusieurs jours nous voyageons sans rien faire, et qu'il s'est enivré cette nuit probablement...

— Allons, allons! vous avez cinq heures devant vous, c'est immense! Il ne m'en faut pas tant quelquefois pour étudier une cause diablement plus embrouillée que vos comédies de marionnettes! Je promets de vous aider, vous dis-je, mais à la condition que vous allez vous asseoir et manger avec moi, car je ne connais rien de plus triste que de manger seul.

— Vous me permettrez de manger vite au moins, dit Christian en prenant place vis-à-vis de l'avocat, et de ne pas trop causer, car j'ai besoin de mes poumons pour aujourd'hui!

— Bien, bien! reprit M. Goefle en taillant la part de Christian dans une énorme pièce de veau froid, morceau très apprécié de la bourgeoisie en Suède quand il est cuit à point; mais que me disiez-vous en entrant ici? Qu'auriez-vous découvert si vous eussiez eu le temps?...

Christian raconta son aventure, et la termina en demandant à M. Goefle s'il pensait que la base du Stollborg contînt une ancienne prison.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit l'avocat. Qu'il y ait une cave dans ce gros massif de maçonnerie qui est sous nos pieds, c'est fort possible, et qu'en ce cas elle ait servi de geôle, je n'en doute pas. Les mœurs de nos ancêtres n'étaient pas fort tendres, et d'ailleurs les seigneurs sont encore justiciers sur leurs terres.

— Ainsi vous ne doutez pas non plus que cette base du donjon ne puisse encore servir de geôle aujourd'hui?

— Qui sait? vous en voulez conclure...

— Qu'il y a peut-être là quelque crime enfoui, quelque victime encore vivante d'une des mille vengeances ténébreuses attribuées au baron.

— Tiens! ce serait drôle de découvrir ça, dit l'avocat, rêveur tout à coup. Êtes-vous sûr de n'avoir pas rêvé cette voix et ces chants bizarres?

— Comment, si j'en suis sûr!

— Ah! vous l'avez dit tantôt, on est quelquefois halluciné. Or on l'est par l'oreille aussi bien que par les yeux, et il faut que vous sachiez (pour vous en méfier) à quel point l'hallucination est répandue en Suède, surtout lorsque l'on monte vers le nord, où cela devient, pour les deux tiers de la population, une sorte d'état chronique.

— Oui, la superstition aidant, ces visions deviennent contagieuses; mais je vous prie de croire que je ne suis pas sous l'impression de la foi aux sorcières et aux esprits malins des lacs, des torrens et des vieux manoirs.

— Ni moi non plus, à coup sûr. Et cependant... tenez, Christian, il y a, indépendamment de la superstition, quelque chose d'inexplicable dans les effets que la nature du nord produit sur les imaginations vives. Cela est dans l'air, dans les sons singulièrement répercutés sur les glaces, dans les brumes pleines de formes mystérieuses, dans les mirages merveilleux de nos lacs, le *hagring*, phénomène inoui dont vous avez certainement entendu parler, et que vous pourrez voir sur celui-ci d'un moment à l'autre; cela est peut-être aussi dans les désordres physiques causés à la circulation du sang par le passage continuel de l'atmosphère glacée à celle de nos appartemens qui est trop chargée de calorique, et réciproquement par le passage subit et inévitable du chaud au froid. Enfin, que vous dirai-je? les gens les plus raisonnables, les mieux portans, les moins crédules, ceux même qui avaient passé la plus longue moitié de leur vie à l'abri de ces illusions, en sont tout à coup saisis, et moi qui vous parle...

— Achevez, M. Goefle,... à moins pourtant que ce récit ne vous soit trop pénible, car vous voilà pâle comme votre serviette.

— Et je me sens mal à l'aise pour tout de bon. Cela m'est arrivé deux ou trois fois aujourd'hui. Pauvre machine que l'homme! tout ce qui dépasse son raisonnement l'épouvante ou le trouble. Versez-moi un bon verre de porto, Christian, et à votre santé. Après tout, je suis content d'avoir refusé le grand dîner de là-bas, et de me retrouver seul avec vous dans cette damnée chambre dont je veux me moquer quand même. Comme, de votre côté, vous me faites le sacrifice de manger sans faim et de m'écouter en dépit de vos préoc-

cupations personnelles, je veux vous régaler de mon hallucination, qui est pour le moins aussi bizarre que la vôtre.

« Sachez donc, mon cher ami, que pas plus loin qu'hier soir et le lieu où nous voici, je m'étais oublié dans la chambre à côté, à étudier un procès assez intéressant, pendant que mon petit laquais, après beaucoup de façons, daignait enfin dormir. Je comptais prendre patience un quart d'heure auprès de lui, car j'avais faim et je ne savais pas que cette table fût servie; mais le démon de l'étude, grâce auquel il n'y a point de sots métiers, même celui d'avocat, m'emporta si loin que j'oubliai tout, et que mon pauvre estomac fut forcé de me crier aux oreilles qu'il était onze heures du soir.

« En effet, je regardai à ma montre, il était onze heures. Que voulez-vous? je suis habitué aux soins de ma gouvernante, qui m'avertit des heures de mes repas, et je ne me souvenais plus que, dans ce taudis confié à la garde du lunatique Ulphilas, je ne serais averti de rien. Quant à Nils, je vous l'ai dit, c'est un domestique que Gertrude m'a donné pour m'enseigner le métier de valet de chambre. Donc, voyant que depuis sept grandes heures j'étais à jeun, je me lève, je prends le flambeau, je passe dans cette salle, je m'approche de cette table, j'y trouve les mets apportés par vous, et attribuant à Ulphilas ce tardif bienfait, je me livre avec une sorte de voracité à la satisfaction de mon appétit.

« Vous savez déjà, mon cher Christian, que cette masure est réputée hantée par le diable, — c'est du moins l'opinion des orthodoxes du pays, — par la raison qu'elle a servi, dit-on, récemment de chapelle à une dame catholique, la baronne Hilda, veuve d'Adelstan, le frère aîné...

— Du baron Olaüs de Waldemora, dit Christian : le catholicisme est-il à ce point en horreur aux Dalécarliens?

— Autant, répondit M. Goefle, que la religion réformée leur fut odieuse avant Gustave Wasa. Ce sont des gens qui n'aiment et ne haïssent rien à demi. Quant au démon qui hante le Stollborg, le vieux Stenson n'y croit pas, mais il croit fort bien à la *dame grise*, qui, selon lui, ne serait autre que l'âme de la défunte baronne, morte dans cette chambre il y a plus de vingt ans.

« Je m'étais moqué, une heure auparavant, des apparitions, pour rassurer mon petit laquais; mais vous savez comment se forment les rêves : souvent d'une parole dite ou entendue, sans grande attention, dans la journée et oubliée l'instant d'après, ils éclosent mystérieusement en nous à notre insu, et se font porter ainsi jusqu'à la nuit, où, dès que nous avons les yeux fermés et la raison endormie, ils se dressent dans notre imagination et devant nos yeux abusés en images fantastiques, décuplées d'importance et quelquefois d'horreur.

« Il faut croire que l'hallucination, c'est-à-dire le rêve sans sommeil, suit exactement les mêmes lois. J'avais fini de souper et je venais d'allumer ma pipe, lorsqu'un cri aigu et plaintif comme celui du vent pénétrant par une porte subitement ouverte passa dans toute la chambre, en même temps que l'air ébranlé et refroidi fit vaciller la flamme des bougies posées sur ma table. Comme j'avais en ce moment les yeux tournés vers la porte du vestibule et que je la voyais bien fermée et immobile, je crus que Nils s'était éveillé et qu'il venait d'ouvrir la porte opposée, celle de la chambre de garde. — Ah! te voilà encore! m'écriai-je en me levant : veux-tu bien aller te coucher, maudit poltron! — Et j'allai jusqu'à cette porte, persuadé que le drôle n'osait pas l'ouvrir tout à fait, mais qu'il l'avait un peu poussée pour s'assurer que je n'étais pas loin : cette porte-ci, aussi bien que l'autre, était fermée.

« L'enfant s'était-il décidé à la refermer en me voyant là, et le petit bruit qu'il avait pu faire m'était-il échappé pendant que je remuais pour chercher ma pipe et recharger le poêle? Cela était possible; j'entrai dans la chambre de garde, et j'y trouvai Nils dormant à poings fermés. Évidemment il n'avait pas bougé. Je couvris le feu dans la cheminée, crainte d'accident, et revins ici, où tout était tranquille. Le sifflement plaintif ne s'y faisait plus entendre. Je me dis qu'une bouffée de vent avait pénétré par quelque boiserie mal jointe, et je repris ma pipe et le dossier de l'affaire que j'étudie en ce moment pour le baron.

« Cette affaire, qui m'offre l'intérêt d'une question de droit assez subtile à résoudre, n'en aurait aucun pour vous; je vous en fais grâce. Il vous suffira de savoir qu'il s'agissait d'un contrat de vente consenti autrefois par le baron Adelstan, et que le nom de ce personnage, ainsi que celui de son épouse Hilda de Blixen, s'y trouvaient répétés à chaque phrase. Les noms de deux époux morts dans la fleur de l'âge, l'un d'une manière tragique et mystérieuse, l'autre dans cette même chambre où nous sommes, probablement dans ce lit dégarni et délabré que vous voyez là-bas, me firent apparemment une certaine impression dont je ne me rendais pas compte. J'étais toutefois absorbé dans mon étude, et le poêle grondait très fort, lorsque je crus entendre, à diverses reprises, un craquement dans l'escalier. J'en fus ému, et en même temps je me sentis si honteux d'avoir tressailli, que je ne voulus pas seulement tourner la tête pour regarder ce que ce pouvait être. Quoi d'étonnant à ce que ces vieilles boiseries humides, commençant à sentir l'action d'un grand feu allumé dans la chambre, fissent entendre des craquemens déréglés?

« Je repris ma lecture, mais aux craquemens des marches et de a rampe succéda un autre bruit : c'était comme le grincement d'un

outil de fer sur la muraille, mais mené d'un main si faible ou si incertaine que, par moment, on pouvait bien l'attribuer à la griffe d'un rat aux prises avec ces grandes pancartes qui sont là-haut contre le mur. Je regardai, et, ne voyant rien, je ne quittai pas mon travail, résolu à ne plus m'inquiéter de ces bruits particuliers à chaque appartement, et qui sont toujours produits par les causes du monde les plus simples. C'est une puérilité que de chercher ces causes quand on a mieux à faire pour occuper son attention.

« Pourtant un troisième bruit me décida à me retourner et à regarder encore du côté de l'escalier. J'entendais la grande carte de parchemin qui recouvre la porte murée s'agiter et craquer singulièrement; je vis cette carte se soulever à diverses reprises, danser sur les anneaux qui la supportent et se gonfler comme si un corps assez apparent pour être à la rigueur un corps humain se mouvait derrière. Pour le coup, je fus ému tout de bon. Il se pouvait qu'un voleur se fût caché là et attendît le moment de se jeter sur moi. Je me levai précipitamment pour aller prendre mon épée sur la chaise où je l'avais mise en arrivant ici, et je ne l'y trouvai pas.

— Et pour cause! dit Christian, hélas! elle était à mon côté.

— Je ne sais, reprit M. Goefle, si j'attribuai la disparition de cette arme à une fantaisie insolite de rangement qui aurait pris à Ulphilas : le fait est que je n'avais pas regardé dans ma valise et que je ne m'étais nullement inquiété de ne pas retrouver mon habit, étendu par moi sur le dossier du fauteuil. Je n'ai pas l'habitude de faire ces choses moi-même, et je ne me souvenais probablement déjà plus d'en avoir pris la peine. La maudite épée ne se retrouvant pas, j'eus le temps de me calmer l'esprit, de me dire que j'étais un poltron, que personne ne pouvait en vouloir à mes jours, et que si un voleur prenait envie de ma bourse, le plus sage était de lui abandonner sans combat la faible somme qu'elle contient.

« Je me retournai alors vers l'escalier avec sang-froid et résolution, je vous le jure; mais c'est alors précisément que l'hallucination se produisit... Tenez, Christian, regardez ce portrait, à droite de la fenêtre...

— J'ai déjà essayé de le voir, dit Christian; mais il est si mal placé à contre-jour, et les mouches ou l'humidité l'ont tellement taché, que je le distingue fort peu.

— Alors regardez-le à la lumière ; aussi bien, voici la nuit qui se fait, et il serait temps d'allumer nos bougies.

Christian alluma le flambeau à trois branches qui était resté sur la table, et alla regarder le portrait en montant sur une chaise et en renvoyant la clarté sur la peinture, à l'aide de son album de poche, placé entre ses yeux et la flamme vacillante des trois bougies.

— Je vois encore très mal, dit-il. C'est le portrait d'une femme assez grande et d'une tournure élégante; elle est assise et coiffée d'un voile noir, comme en portent les dames suédoises en hiver, pour préserver leurs yeux de l'éclat de la neige. Je vois les mains, qui sont très bien rendues et très belles. Ah! ah! la robe est de satin gris de perle avec des nœuds de velours noir. Est-ce donc là le portrait de la dame grise?

— Précisément; c'est celui de la baronne Hilda.

— En ce cas, je veux voir sa figure. J'y suis maintenant; elle est belle et d'une agréable douceur. Attendez encore un peu, monsieur Goefle... Cette physionomie pénètre de sympathie et d'attendrissement.

— Alors vous n'écoutez plus mon histoire?

— Si fait, si fait, monsieur Goefle! Le temps me presse, moi, et pourtant votre aventure m'intéresse tellement que j'en veux savoir la fin. J'écoute.

— Eh bien! reprit l'avocat, quand mes yeux se reportèrent sur cette grande carte de Suède que vous voyez là-haut bien tranquille, une figure humaine en sortait en la soulevant comme elle eût fait d'une portière de tapisserie, et cette figure, c'était celle d'une femme grande et maigre, non pas svelte et belle comme devait être celle que représente le portrait, mais livide et dévastée comme si elle sortait de sa tombe, et la robe grise, souillée, usée, avec ses rubans noirs dénoués et pendans, semblait véritablement traîner encore la terre du sépulcre. Cela était si triste et si effrayant, mon cher ami, que je fermai les yeux pour me soustraire à cette pénible vision. Quand je les rouvris, fut-ce une seconde ou une minute après, je ne saurais m'en rendre compte, la figure était tout à fait devant moi. Elle avait descendu l'escalier, dont le craquement s'était fait encore entendre, et elle me regardait d'un œil hagard, avec une fixité que je pourrais appeler cadavéreuse, pour exprimer l'absence de toute pensée, de tout intérêt, de toute vie. C'était véritablement une morte qui était là debout devant moi, à deux pas de moi, et je restai comme fasciné, fort laid moi-même probablement, et peut-être les cheveux dressés sur la tête, je n'en répondrais pas...

— Ma foi, dit Christian, c'est là une apparition désagréable, et je crois qu'à votre place j'aurais juré, ou cassé quelque chose. Cela dura-t-il longtemps?

— Je n'en sais rien. Il me parut que cela ne finissait pas, car je fermai encore les yeux pour m'en débarrasser, et quand je les rouvris, le spectre marchait; il s'en allait du côté du lit. Ce qu'il y fit, je ne saurais vous le dire. Il me sembla qu'il agitait les rideaux, qu'il se penchait comme pour parler à quelqu'un qu'il y voyait et que je n'y voyais pas. Et puis il fit mine d'ouvrir la fenêtre; mais je

crois qu'il ne l'ouvrit pas. Enfin il revint vers moi. Je m'étais enhardi un peu. J'essayai de me raisonner. Je tâchai de me rendre compte de sa figure. Cela fut au-dessus de mes forces. Je ne voyais que ses grands yeux morts dont je ne pouvais détacher les miens. Au reste, cette fois le fantôme passa vite. S'il s'apercevait de ma présence, il ne semblait pas qu'il en fût irrité ou surpris. Il flotta incertain par la chambre, essaya de retourner à l'escalier, et parut ne pas pouvoir le retrouver. Ses mains décharnées interrogeaient les murs, et tout à coup je ne vis plus rien. Un sifflement de bise courut encore dans l'air et dans mes oreilles; puis il cessa, et comme au milieu de cette crise je ne me sentais pas fou le moins du monde, je m'aperçus fort bien de la disparition des bruits insolites et de l'image fantastique.

« Je me tâtai, c'était bien moi. Je me pinçai la main, je le sentis fort bien. Je regardai la bouteille de rhum, je l'avais à peine entamée. Je n'étais donc ni en état d'extase ni en état d'ivresse. Je n'avais même plus aucun sentiment de terreur. Je me disais avec sang-froid que je venais de dormir debout. J'achevai ma pipe en rêvant à mon aventure, et même en me laissant un peu aller à mon imagination et à un vague désir d'éprouver une nouvelle hallucination pour tâcher de la surmonter; mais le phénomène ne se reproduisit nullement, et j'allai me coucher fort tranquille. Je ne dormis pourtant que fort tard, mais sans être aucunement malade.

— Mais alors, dit Christian, d'où vient que tout à l'heure vous étiez mal à l'aise en y songeant?

— Ah! c'est que l'homme est ainsi fait! Il a des émotions rétroactives; à force d'entendre dire des folies, on devient un peu fou. Aujourd'hui, à deux reprises différentes, je me suis rappelé des histoires de ce genre qui sont des fables ou des rêves à coup sûr, mais qui renferment de hautes et mystérieuses moralités.

— Comment cela, monsieur Goefle?

— Eh! mon Dieu! il est arrivé à mon père, qui était, comme moi, avocat et professeur en droit, de voir le fantôme d'un homme injustement condamné à mort il y avait plus de dix ans, et qui lui demandait justice pour ses enfans dépouillés et réhabilitation pour sa mémoire. Il vit ce spectre au pied du gibet un jour qu'il passait par là. Il examina l'affaire, découvrit que le fantôme lui avait dit la vérité et gagna le procès. C'était une illusion sans doute que ce fantôme, mais c'était un appel à la conscience de mon père. Et d'où lui venait cet appel? Du fond de la tombe, assurément non; mais du ciel, qui sait?

— Eh bien! monsieur Goefle, que concluez-vous de votre apparition de cette nuit?

— Rien du tout, mon cher ami; mais je n'en suis pas moins un peu tourmenté par momens de l'idée que la baronne Hilda a peut-être été une victime calomniée, et que Dieu a permis, non pas que son âme me visitât, mais que mon esprit fût frappé de son souvenir au point de me représenter son image, afin que la volonté me vînt de rechercher la vérité.

— De quoi donc fut-elle accusée, cette fameuse baronne?

— D'un audacieux mensonge, tendant à spolier le baron Olaüs de son légitime héritage.

— Voyons, monsieur Goefle, encore cette histoire, voulez-vous? J'en suis extrêmement curieux depuis que vous avez vu ce spectre.

— Oui, oui, je vais vous la dire; ce sera bientôt fait.

« Le baron Magnus de Waldemora, que, dans ce pays, on appelait le grand *iarl* (bien que *iarl* signifie comte), parce que sous le titre de *iarls* on entend en général tous les nobles d'une certaine importance; le baron Magnus, dis-je, eut deux fils. L'aîné, Adelstan, était vif, impétueux, ardent; le second, Olaüs, que l'on appelle aujourd'hui l'*homme de neige*, était doux, caressant, studieux. Tous deux, grands, beaux et forts, faisaient l'orgueil de leur père. La fortune était considérable, avantage assez rare dans notre pays, où la richesse nobiliaire a reçu de si rudes atteintes par « la réduction de 1680. » Il n'y a point chez nous de droit d'aînesse, les fils partagent également; mais, bien que partagé, il semble qu'un si bel héritage eût dû satisfaire l'ambition des deux frères, et si jamais fils de famille parut incapable de jalousie, c'était surtout Olaüs, ce jeune homme tranquille et doucement railleur, à qui son père marquait une sorte de préférence, et qui plaisait généralement plus que son frère aîné.

« Celui-ci avait un noble caractère, mais sa franchise était un peu rude. De bonne heure il avait montré un esprit entreprenant, le goût des voyages et des nouveautés. A trente ans, il avait parcouru l'Europe, et il rapportait de son séjour en France des idées philosophiques, dont les membres âgés de sa famille, son père même, furent effrayés. On désira le marier, il y consentit; mais il prétendit choisir selon son cœur, et il épousa une jeune personne qu'il avait connue en France, la belle Hilda de Blixen, orpheline issue d'une noble famille danoise, mais ne possédant rien que son esprit, sa grâce et sa vertu. C'était beaucoup, allez-vous dire, et je suis complétement de votre avis. Ce fut aussi celui du vieux baron Magnus, qui, après avoir blâmé ce mariage d'amour, se mit à chérir et à honorer sa belle-fille. Quelques personnes prétendent qu'Olaüs fut désappointé par cette réconciliation, et qu'il avait travaillé à brouiller son père avec Adelstan. On a voulu dire aussi que le baron Magnus, qui était

encore sain et robuste, était mort trop brusquement. Ces faits sont déjà loin et manquent absolument de preuves.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où se fit le partage de la succession, on vit éclater une sérieuse mésintelligence entre les deux frères, et, dans une discussion d'intérêts dont mon père fut témoin, il échappa au baron Adelstan de dire à Olaüs, qui lui reprochait assez doucement d'avoir vécu loin de son père et préféré les voyages aux devoirs et aux charges de la famille : « Mon père n'a jamais su ce que valait votre hypocrite affection. Il le sait trop peut-être aujourd'hui, au fond de sa tombe! » La vivacité d'Adelstan et la modération d'Olaüs firent que mon père blâma hautement l'effroyable soupçon que semblait avoir émis l'aîné. Celui-ci n'insista pas, mais il ne paraît pas qu'il l'ait jamais abjuré. On rapporte de lui beaucoup de mots de ce genre qui demeurèrent sans preuves, mais non pas sans poids, dans la mémoire de quelques personnes de son entourage.

« Le baron Magnus n'avait point fait d'économies qui permissent à l'un des frères de racheter sa part dans la propriété immobilière. Il fut donc question de vendre les terres et le château; Olaüs ne voulut pas accepter la pension que lui offrait son frère, et qui cependant était plus considérable que celle qu'il offrait lui-même dans le cas où la propriété lui serait adjugée. Il dut néanmoins en passer par là : il ne se présentait pas d'acquéreurs. Ce vaste château, dans un pays reculé aux limites du désert, n'était plus un séjour en harmonie avec les mœurs modernes, qui tendent à se rapprocher de la capitale et des provinces du midi. Mon père réussit à établir clairement les revenus et dépenses de la propriété, en raison de quoi il fixa le chiffre de la rente qui serait servie à l'un des frères par celui qui conserverait la jouissance du domaine, et tous deux consentirent à s'en remettre au sort. Le sort favorisa l'aîné.

« Olaüs n'en témoigna aucun dépit; mais l'on assure qu'il en éprouva de violens regrets, et qu'il se plaignit à ses confidens de l'injustice de la destinée qui le chassait du manoir de ses pères, lui habitué à la vie des champs et ami du repos, pour donner cette belle résidence à un esprit inconstant et inquiet comme celui d'Adelstan. Par ces plaintes, par des épanchemens familiers, accompagnés de libéralités aux nombreux serviteurs de la maison, il s'y fit un parti qui bientôt menaça de rendre difficile au frère aîné la gestion des affaires et l'autorité domestique.

« Mon père, qui dut passer ici plusieurs semaines pour amener la conclusion des arrangemens, remarqua l'état des choses; mais il était un peu blasé sur le spectacle monotone des rivalités de famille, et il ne fit peut-être pas au caractère franc et loyal de l'aîné la part

qu'il méritait. Il se sentit plutôt gagné par les câlineries et l'apparente bonhomie d'Olaüs, et c'est à lui qu'en dehors des questions d'équité, sur lesquelles mon père maintenait le niveau d'une impartialité rigoureuse, il accordait ses sympathies et sa préférence. Mon père quitta le château après avoir essayé d'y fixer la résidence des deux frères. Olaüs paraissait désirer qu'il lui fût permis de garder un pied-à-terre au Stollborg. Adelstan s'y refusa avec une fermeté qui parut un peu dure.

« Aussitôt qu'Olaüs fut parti pour Stockholm, où il devait se fixer, Adelstan fit venir sa femme, qui, pendant les discussions d'intérêts, était restée chez une amie à Falun avec son fils, âgé de quelques mois, et le jeune ménage s'établit à Waldemora. C'est alors qu'après beaucoup de soupçons et de commérages, on prétendit découvrir un secret que les deux jeunes époux n'avaient jamais révélé au public. La baronne Hilda était, dit-on, catholique. On raconta qu'élevée en France, elle avait subi l'ascendant d'une tante et de son entourage, qu'elle s'était imprudemment jetée dans les études théologiques, et qu'elle s'était égarée, par orgueil de science, jusqu'à abjurer la religion de ses pères, qu'elle trouvait trop nouvelle. On a dit aussi qu'on lui avait fait voir de faux miracles et arraché des vœux imprudens. Je ne puis vous édifier sous ce rapport. Je n'ai pas connu cette baronne, bien que je fusse en situation de la connaître; mais l'occasion ne s'en est pas trouvée. On dit qu'elle était très intelligente et sérieusement instruite. Il est fort possible qu'elle ait cru sa raison et sa conscience intéressées à ce changement de religion, et, quant à moi, j'absous très philosophiquement sa mémoire. Malheureusement il n'en pouvait être ainsi dans l'opinion publique. On est très attaché en Suède à la religion de l'état. On peut compter les dissidens; on les réprouve et même on les persécute, non pas aussi cruellement que dans les âges moins éclairés, mais encore assez pour rendre leur existence difficile et amère. La loi permet de les exiler.

« Ce fut donc un épouvantable scandale quand on sut ou quand on crut savoir que la baronne, que l'on ne voyait pas très assidue au prêche de sa paroisse, avait érigé en secret, dans le vieux donjon où nous voici, une chapelle en l'honneur de la vierge Marie, et qu'à défaut d'offices récités par un prêtre de sa religion, elle s'y livrait seule à des pratiques de dévotion particulière, les paysans disaient de sorcellerie. Cependant, comme la baronne ne faisait point de prosélytisme et qu'elle ne parlait jamais de sa religion, on s'apaisa peu à peu. Elle répandit beaucoup de bienfaits, et les grâces de son esprit vainquirent beaucoup de préventions.

« Les jeunes époux étaient fixés à Waldemora depuis environ trois

ans, et ils avaient un fils qu'ils aimaient avec idolâtrie. La douceur de la baronne tempérait ce que l'esprit d'indépendance et l'amour de la vérité avaient d'un peu brusque chez son mari; on s'attachait à eux, on leur rendait justice; serviteurs et voisins commençaient à oublier Olaüs en dépit des lettres fréquentes et souvent inutiles qu'il écrivait pour se donner le plaisir de signer *le pauvre exilé*. Le pasteur Mickelson, ministre de cette paroisse dont vous avez dû voir l'église à une demi-lieue d'ici, fut le plus fidèle à la cause d'Olaüs. Olaüs s'était toujours montré fort pieux. Adelstan avait des principes de tolérance qui blessaient le luthéranisme un peu fanatique du pasteur. Il avait notamment voulu retrancher du service divin le bâton du bedeau, chargé de réveiller les gens qui s'endorment au sermon. La cause fut portée devant l'évêque, qui fit transiger les deux parties. Le bedeau fut autorisé à chatouiller d'une houssine le nez des dormeurs; il dut abandonner la canne dont il avait coutume de les frapper. Le pasteur ne pardonna cependant pas au baron Adelstan, et surtout à la jeune baronne, qui s'était, dit-on, moquée de cette dévotion dalécarlienne imposée à coups de bâton, une atteinte portée à son pouvoir. Il ne cessa de harceler le jeune *iarl* et sa femme, et d'exciter contre eux les paysans, très portés à l'intolérance religieuse.

« Cependant le jeune couple poursuivait ses essais de civilisation dans son domaine. Le baron était sévère contre les abus, et chassait sans pitié les gens de mauvaise foi; mais il avait supprimé le honteux régime des étrivières pour les laquais et les restes humilians du servage de ses paysans. Si le Dalécarlien est généralement bon, il n'est rien moins qu'ami des lumières. Beaucoup d'entre les paysans avaient quelque peine à préférer la dignité personnelle aux vieux abus.

« Un jour, un malheureux jour en vérité, le baron fut forcé par ses affaires de se rendre à Stockholm, et comme c'était le temps des pluies d'automne qui rendent les chemins difficiles, souvent impraticables, il dut laisser sa femme dans son château. En revenant la trouver au bout de la quinzaine, le baron Adelstan fut assassiné dans les gorges de Falun. Il voyageait à cheval, et, dans son impatience de revoir sa chère Hilda, il avait pris les devans, laissant ses gens achever un repas qui lui semblait trop long. Il avait alors trente-trois ans. Sa veuve en avait vingt-quatre.

« Ce meurtre fit grand bruit, et frappa tout le pays de stupeur. Bien que les passions de nos Dalécarliens soient, dans certaines localités, assez farouches, et que de ce côté-ci, dans la montagne, le duel norvégien au couteau ait encore beaucoup de partisans, l'assassinat lâche et mystérieux est presque sans exemple. On n'osait,

on ne pouvait réellement accuser personne du pays. On fit de vaines recherches. Quelques mineurs étrangers avaient brusquement disparu de Falun. On ne put les rattraper. Le baron Adelstan n'avait pas été dévalisé. Une seule personne au monde avait intérêt à se défaire de lui. Quelques-uns nommèrent tout bas le baron Olaüs, la plupart rejetèrent un pareil soupçon avec dégoût, mon père tout le premier.

« Le baron Olaüs montra un grand désespoir de la mort de son frère, et il accourut au pays, pleurant, un peu trop peut-être, dans le sein de tout le monde, et témoignant à sa belle-sœur le plus honnête dévouement. Chacun en fut édifié, excepté elle, qui le reçut avec une froideur extrême, et l'engagea, quelques heures après, à la laisser seule à des douleurs qui ne pouvaient admettre de consolation. Le baron partit, au grand regret des serviteurs qu'il avait comblés. Le soir de son départ, le jeune Harald, le fils de la baronne, fut pris de convulsions, et mourut dans la nuit.

« Poussée à bout par ce dernier coup du sort, la malheureuse mère oublia toute prudence, et accusa hautement Olaüs d'avoir empoisonné son enfant, après avoir fait assassiner son mari pour s'approprier la fortune entière. Ses cris frappèrent les murs, et restèrent sans écho. Aucun médecin spécial ne se trouva à portée de constater le genre de mort de l'enfant. Aucun domestique ne voulut se prêter à chercher des preuves contre le baron Olaüs. Le pasteur Mickelson, qui exerçait la médecine dans la paroisse, déclara que Harald était mort comme meurent les petits enfans dans les crises de la dentition, et que la pauvre baronne était injuste et insensée, ce qui est, hélas! fort possible.

« Le baron Olaüs n'était pas bien loin quand il reçut la nouvelle de l'événement. Il revint sur ses pas, et sembla partager vivement la douleur de la baronne. Elle s'emporta contre lui en malédictions, auxquelles il ne répondit que par des sourires d'une tristesse déchirante. Tout le monde plaignit la veuve, la mère, la *folle!* personne n'accusa le généreux, le patient, le sensible Olaüs. Peut-être le plaignit-on encore plus qu'elle d'avoir à supporter l'outrage de ses soupçons; à coup sûr, on l'admira en voyant qu'au lieu de s'en irriter, il s'en plaignait d'un ton pénétré de tendresse, offrant à Hilda de garder son appartement dans le château et de vivre avec lui comme une sœur avec son frère. Je suis bien convaincu que le baron est un grand fourbe, et qu'il ne regrettait guère son neveu; pourtant je suis loin de croire qu'il soit un monstre, et son caractère ne m'a jamais semblé assez hardi pour de pareils forfaits. La baronne était trop éprouvée et trop exaltée pour voir les choses avec sang-froid. Elle l'accusa d'avoir fait mourir père, frère et neveu, puis tout à coup elle

prit une résolution singulière que je regarde comme un acte de vengeance et de désespoir et comme le résultat d'une mauvaise inspiration.

« Elle fit venir les juges et les officiers du canton, et en présence de toute sa maison elle leur déclara qu'elle était enceinte, et qu'elle prétendait maintenir tous les droits d'héritage de l'enfant dont elle allait être mère et dont elle était la tutrice naturelle. Elle fit cette déclaration avec une grande énergie, annonçant la résolution de partir pour Stockholm, afin de faire constater son état et reconnaître ses droits jusqu'à la naissance de son enfant. — Il est très inutile de vous fatiguer et de vous exposer aux accidens du voyage, répondit le baron Olaüs, qui avait écouté la déclaration avec le plus grand calme. J'accepte avec trop de joie l'espérance de voir revivre la postérité de mon bien-aimé frère pour consentir à de nouvelles discussions. Je vois que ma présence vous inquiète et vous irrite. Il ne sera pas dit que, par ma volonté, j'aurai aggravé la fâcheuse situation de votre esprit. Je me retire et ne reviendrai ici qu'après la naissance de votre enfant, s'il est vrai que vous ne vous fassiez pas d'illusions sur votre état.

« Olaüs partit en effet, disant à tout le monde qu'il ne croyait pas un mot de cette grossesse, mais qu'il n'était nullement pressé d'entrer en possession de son héritage. — Je peux bien, ajoutait-il, donner aux convenances et à l'exaltation inquiétante de ma belle-sœur une année, s'il le faut, pour que la vérité s'établisse. — C'est ainsi qu'il parla à mon père, à Stockholm, où il retourna aussitôt, et je me souviens que mon père lui reprocha l'excès de sa confiance et de sa délicatesse. Il pensait que la baronne Hilda avait inventé cet enfant posthume. Ce n'est pas la première fois qu'une veuve eût supposé un héritier pour dépouiller de ses droits l'héritier légitime. Le baron répondait avec une mansuétude infinie : « Que voulez-vous? Je suis las des soupçons odieux que cette femme exaspérée cherche à faire peser sur moi. Le meilleur démenti que je puisse lui donner, c'est de montrer un désintéressement excessif, et même, pour que sa haine ne me poursuive pas jusqu'ici, ce que j'ai de mieux à faire jusqu'à nouvel ordre, c'est de voyager. »

« Le baron Olaüs partit peu de temps après pour la Russie, où il fut reçu avec distinction par la tsarine, et où il commença à nouer des intrigues qui, depuis ce temps, ont fait de lui un des *bonnets* les plus tenaces et les plus dangereux de la diète. On prétend qu'il se forma singulièrement à cette cour, et qu'il en revint avec un caractère, un genre d'esprit, des manières et des principes qui le firent paraître dès lors un tout autre homme : toujours tranquille et souriant, mais d'un sourire sinistre et d'une tranquillité effrayante;

encore doux et caressant avec les inférieurs, mais d'une douceur pleine de mépris et caressant avec des griffes; tel enfin que nous le voyons aujourd'hui, si ce n'est que l'âge et la maladie ont encore assombri les traits de cet être problématique, scélérat consommé, ou victime d'un étrange concours de funestes apparences. C'est à partir de ce cours d'athéisme et de crime, dont la tsarine a si bien profité pour son compte, et dont il échappa bientôt au vertueux baron de parler avec une complaisance admirative, qu'on le surnomma *l'homme de neige*, pour exprimer qu'il avait été se geler le cœur en Russie, ou qu'il était venu fondre dans l'opinion publique au soleil plus clair et plus chaud de son pays. La pâleur livide qui bientôt se répandit sur son visage, ses cheveux qui blanchirent de bonne heure, son attitude roide et le froid constant de ses mains gonflées ajoutèrent par des caractères physiques à l'à-propos de ce surnom.

« Mais il ne faut pas que j'anticipe sur les événemens. La métamorphose du baron, qui ne fut peut-être que la lassitude de lutter contre d'injustes soupçons, ne devint frappante qu'après la mort ou la disparition de tous ceux qui pouvaient le gêner. On croit qu'un des premiers traits de son perfectionnement dans la voie de la ruse fut de faire répandre en Suède le bruit d'une maladie mortelle, qui n'avait, dit-on, rien de fondé, et quand on s'est demandé plus tard pourquoi il avait eu cette fantaisie de se donner pour mourant à Pétersbourg, ses ennemis n'ont pu trouver d'autre explication que celle-ci : il voulait ôter toute crainte de lui à la baronne Hilda, afin qu'elle ne vînt pas faire ses couches à Stockholm. Par malheur (je fais toujours parler ici les ennemis d'Olaüs), la baronne donna dans le piége; elle passa l'été à Waldemora, et quand elle fut assez avancée dans sa grossesse pour que le voyage lui devînt impossible, car elle était devenue très faible à la suite de tant de douleurs, le baron Olaüs parut tout à coup, bien vivant et actif, aux environs du château.

« Voilà, Christian, tout ce que je peux vous raconter comme étant le résumé de l'opinion générale. Le reste n'est plus que de l'histoire secrète, et il nous faudra supposer ou deviner la vérité, en attendant les preuves, s'il en existe, et si on les trouve jamais.

« La baronne fut si épouvantée en apprenant la présence du baron chez le pasteur Mickelson, qu'elle résolut de s'enfermer dans le vieux château, dont l'enceinte, alors fort étroite (on n'avait pas construit le nouveau *gaard*), pouvait être facilement gardée par un petit nombre de serviteurs fidèles. A la tête de ces serviteurs étaient l'intendant Adam Stenson, déjà vieilli au service du château, et une femme de confiance dont je n'ai pas retenu le nom.

« Que se passa-t-il à partir de ce moment? On dit que le baron corrompit tous les gardiens du Stollborg, même la femme de confiance et même l'incorruptible Stenson; mais je couperais ma main pour répondre de Sten, et la continuation des bons rapports entre ce digne homme et le baron est pour moi la preuve presque irrécusable de l'innocence de ce dernier. Ce qui transpira dans le public se compose de deux versions. La première, c'est que le baron aurait rendu sa belle-sœur tellement captive et malheureuse au Stollborg, qu'elle y aurait succombé à la misère et au chagrin. La seconde, c'est qu'elle y serait entrée folle, qu'elle s'y serait livrée à des emportemens déplorables, et qu'elle y serait morte dans des transports de rage et d'impiété, maudissant le culte évangélique et proclamant le règne de Satan.

« Dans tout cela, il n'y a qu'une chose certaine : c'est que l'état de grossesse avait été simulé, et que dix mois après la mort de son mari, et après trois mois de langueur physique et d'insanité d'esprit passés au Stollborg, la baronne y est morte dans les derniers jours de l'année 1746, après avoir avoué et même déclaré formellement au pasteur Mickelson et au baron qu'elle n'avait pas été enceinte, et qu'elle avait voulu supposer un enfant, qui eût été un garçon, afin de garder la gestion des biens de son mari et de satisfaire sa haine contre le baron Olaüs. Il y a encore une version, que je répugne à rapporter, c'est que la baronne serait morte de faim dans ce donjon; mais Stenson a toujours repoussé cette accusation avec énergie. Quoi qu'il en soit, les derniers momens d'Hilda parurent enveloppés de ténèbres. Ses parens n'étaient plus, et ceux de son mari, effrayés des bruits répandus sur ses opinions religieuses, ne vinrent pas à son secours et fermèrent les yeux. Ils avaient toujours préféré le souple Olaüs, qui flattait leurs préjugés, au fier Adelstan, qui les avait froissés. On dit que le roi entendit parler de cette histoire, et qu'il eût souhaité l'éclaircir; mais le sénat, où Olaüs avait des amis puissans, fit prier le roi de se mêler de ses affaires, c'est-à-dire de ne se mêler de rien.

« Mon père était fort malade lorsque le baron Olaüs vint lui raconter à sa manière la mort de sa belle sœur. Pour la première fois, mon père manifesta un certain étonnement, un certain blâme. Il reprocha à Olaüs de prêter le flanc aux soupçons; il lui dit que s'il venait à être accusé, sa défense serait difficile. Le baron lui montra la double déclaration du ministre Mickelson, lequel, comme médecin et comme pasteur, attestait la fausseté de la grossesse et la mort de la baronne par suite d'une maladie très bien exposée et très bien soignée par lui, au dire de tous les médecins consultés depuis. En outre, il produisit une déclaration signée de la baronne, qui affirmait

s'être fait illusion sur son état. Mon père examina rigoureusement cette pièce, la fit en outre examiner par des experts en écriture, et la trouva inattaquable. Je me souviens pourtant qu'il reprocha au baron de n'avoir pas fait venir au Stollborg dix médecins plutôt qu'un pour constater les faits à sa décharge. Cependant il ne soupçonna jamais le baron de crime ni d'imposture, et mourut dans cette opinion peu de temps après.

« Il y eut des murmures contre le baron, qui commençait à se faire haïr; mais bientôt il se fit craindre, et comme personne n'était directement intéressé à venger les victimes, aucune âme généreuse n'eut le courage de le braver. Quant à moi qui l'eusse fait, quoique bien jeune au barreau, et qui serais prêt à le faire aujourd'hui si j'avais des soupçons arrêtés, j'étais naturellement sous l'influence de mon père, qui, dans sa conviction, ne trouvait d'autre reproche à adresser à Olaüs que celui d'imprudence envers lui-même. Puis la mort de mon pauvre père arriva dans ce même temps, et vous trouverez naturel que mon chagrin personnel, qui fut très vif, m'ait détourné à cette époque de toute autre préoccupation.

« J'ai hérité de la clientèle du baron, et, je vous l'ai dit, malgré l'antipathie croissante que sa conduite politique et ses manières m'ont inspirée, je n'ai jamais pu, jusqu'à ce jour, acquérir la moindre preuve, ni même m'arrêter à la moindre apparence sérieuse des crimes dont il était accusé. Il s'est fait, dans l'esprit de ses vassaux, une réaction contre lui, à laquelle on pouvait bien s'attendre. N'ayant plus besoin de leurs sympathies, il a bientôt cessé de les ménager. Quant à ses domestiques, qui ont été tous renouvelés depuis sa prise de possession du domaine, et qui sont tous étrangers, il les paie de manière à s'assurer leur obéissance aveugle et leur discrétion absolue. Stenson est le seul de l'ancienne maison qu'il ait conservé, maintenu longtemps dans ses fonctions d'intendant, et enfin admis à la retraite, en raison de son grand âge, avec une pension honorable, toute sorte d'égards et même de petits soins. C'est ce qui a donné à penser que Stenson aurait été son complice; mais c'est justement ici, Christian, que la vérité m'apparaît et que ma conscience se tranquillise : Stenson est un saint homme, un modèle de toutes les vertus chrétiennes. »

GEORGE SAND.

(*La cinquième partie au prochain n°.*)

LA QUESTION

DU

SERVAGE EN RUSSIE

I.

NÉCESSITÉ DE L'ÉMANCIPATION ET CONDITION ACTUELLE DES SERFS.

I. Études sur l'organisation rurale et les forces productives de la Russie, par MM. de Haxthausen, Tourguenef, Tegoborski, de Reden, 1847-1854. — II. *Rozbior Kwestii Wloscianskiej w Polsce i w Rossii*[1], Posen 1851. — III. *Du Développement des Idées révolutionnaires en Russie*, par Iscander (Hertzen), Paris 1851. — IV. *De la Société russe*, par M. H. Doniol, Paris 1855. — V. *Rossya i Europa, Polska*[2], par X. Y. Z., Paris 1856. — VI. *Les Trois Questions du moment*, par Nicolas de Gerebtzof, Paris 1857. — VII. *Der Bauernstand in Russland*, par Platon Storch, Pétersbourg. — VIII. *Sprawa Wloscianska*[3], par le comte Uruski, Varsovie 1858. — IX. *Kolokol*[4], Londres 1858. — X. *De l'Abolition du Servage en Russie*, par Lubliner, Bruxelles 1858. — XI. *Les Questions du jour en Russie*, par Olguerdovitch, Paris 1858. — XII. *De la Production agricole*, par D. Stolipine, Paris 1858. — XIII. *Études sur l'Avenir de la Russie : La Liberté des paysans*, par Schedo-Ferroti, Berlin 1858. — XIV. *Coup d'œil sur le Commerce européen au point de vue russe*, par V. Kokoref, Paris 1858. — XV. *Cbornike Ctaticticheckiche Cviedienie o Roccii*[5], Pétersbourg. — XVI. *Celckoe Blagoyctroictvo, Otdjel Rucckoi Becjedy*[6], Moscou 1858. — XVII. *O Urzadzeniu stosunkow Rolniczych w Polsce-Poranki Karlsbadzkie*, par Adam Krzyztopor[7]; Posen 1858.

La Russie est aujourd'hui en Europe le seul empire chrétien qui ait conservé le servage : elle présente le dernier exemple d'un état social qui s'est successivement effacé ailleurs devant les progrès de la civilisation et de la liberté; mais le jour approche enfin où ce régime d'oppression séculaire doit disparaître.

Quels sont les résultats de la servitude? Quelles sont les causes

1. *Examen de la question des Paysans en Pologne et en Russie.* — 2. *La Russie et l'Europe, la Pologne.* — 3. *La Question des Paysans.* — 4. *La Cloche*, recueil russe consacré en partie à la question des paysans. — 5. *Recueil des Renseignemens statistiques* publié par la Société impériale géographique de Russie. — 6. *L'Organisation rurale*, recueil mensuel. — 7. Le *Règlement des rapports ruraux en Pologne, les Matinées de Carlsbad.*

dont l'irrésistible pression va transformer les élémens d'existence de tant de millions d'hommes et changer la constitution d'un puissant empire? Que doit-on attendre de cette réforme? Ces questions s'imposent en ce moment à l'attention publique, et nul ne s'étonnera qu'elles occupent la première place dans une série d'études sur la *question du servage et des paysans* dans l'Europe du nord. — A une époque où le découragement s'est emparé de beaucoup d'esprits, où l'on a presque révoqué en doute les bienfaits de la liberté, soit en jetant un regard de regret sur les liens mutuels de protection et de dépendance consacrés dans le passé, soit en élevant les constructions idéales du communisme, on ne saurait rencontrer de spectacle plus instructif que celui d'un état assis sur la servitude politique et civile, régi au sommet par le pouvoir absolu, soutenu à la base par des pratiques communistes, qui se prépare à marcher vers la civilisation européenne en assurant les droits de la liberté humaine et les garanties de la propriété.

Les idées de philanthropie et d'humanité qu'invoquent les partisans de cette grande réforme ne datent pas d'hier : personne ne les a plus hautement proclamées que l'empereur Alexandre Ier, et cependant le servage s'est maintenu. Il serait inutile d'insister sur ce côté de la question; Dieu merci, à cet égard, tout le monde aujourd'hui sent et pense de même. Il est d'autres causes dont l'influence souveraine conduit la Russie à un nouvel ordre social : des faits irrécusables ont montré que la force politique et le développement des ressources matérielles appartiennent aux peuples qui ont su comprendre la puissance féconde de la liberté. Sans doute le gouvernement de Saint-Pétersbourg n'a pas entrepris l'œuvre d'émancipation qui doit changer la face de l'empire pour donner satisfaction à des théories ou à des tendances contraires à la doctrine du pouvoir absolu; il a eu simplement en vue de conquérir l'instrument le plus énergique de la prospérité des nations modernes, *l'activité volontaire.* Cependant il ne saurait non plus tarder à reconnaître que pour élever les forces d'un peuple librement développées à leur plus haute puissance, on doit lui assurer avant tout la *sécurité,* qui dérive d'un pouvoir équitable, chargé de maintenir le droit de chacun, en d'autres termes la *justice,* caractère essentiel de la liberté. Tout s'enchaîne et se lie, le bien comme le mal. L'émancipation des paysans est une œuvre complexe, qui entraîne avec elle un ensemble de réformes destiné à tout modifier. Qu'il nous suffise de rappeler que la perception de l'impôt, le recrutement de l'armée, le crédit de la terre, reposent en Russie sur le *servage,* et que l'émancipation ne peut profiter aux paysans qu'accompagnée d'une réforme radicale de l'administration et des tribunaux.

Ces deux instrumens essentiels de la prospérité publique sont

livrés en grande partie aux *virtuoses de la concussion*, à des *pillards privilégiés*, comme les appelle Hertzen, et si l'on était tenté de trouver ces dénominations trop dures, il serait facile d'en citer d'autres non moins énergiques dans les écrits les plus accrédités qui servent d'organe à la pensée officielle de la Russie. Le gouvernement de ce pays connaît la gravité du mal; il a renoncé à en faire mystère. Le drame, la comédie, le roman, la poésie, se sont emparés sous toutes les formes des abus du régime des employés (*tchinovniks*); Lvof, Gogol, Bulgarine, J. Tourguenef, Chtedrine et beaucoup d'autres ont presque retrouvé, pour combattre ce triste régime, la verve sarcastique de Beaumarchais, et les applaudissemens qui ont encouragé leurs efforts prouvent qu'il est d'*honnêtes gens en Russie* (1); ils prouvent aussi que les temps sont venus, qu'il faut jeter bas l'édifice de tant d'exactions et de *voleries*. Signaler de pareils abus, ce n'est plus faire acte d'hostilité au pouvoir, nous le disons à l'honneur du gouvernement actuel, et les écrivains le plus dévoués à la cause de la Russie sont ceux qui déploient le plus de vigueur dans cette œuvre de réparation morale. L'indignation qui les anime donne souvent une singulière rudesse à l'expression de leur pensée. L'un d'eux (2), en dénonçant la démoralisation extrême qui pèse sur le pays, ajoute : « A l'heure qu'il est, une répression énergique peut seule le dégager de l'ornière fangeuse où il se voit embourbé. La hache matérielle du bourreau ou la hache morale de la publicité, tel est l'unique remède au plus grand de tous les maux, — la dégradation morale! » L'auteur qui fait entendre ce cri de désespoir regarde comme le plus grave de tous les désordres le débordement de la vénalité. Les paysans de la couronne, dont on s'occupe trop peu aujourd'hui, souffrent gravement de cet odieux régime, et si les paysans des particuliers devaient y être livrés après leur émancipation, le refus qu'ils opposeraient à leur libération serait facile à comprendre. La crainte des exactions du fisc produisit fréquemment dans la France du XIIIe siècle une répulsion analogue à l'encontre des édits d'affranchissement.

La *servitude* est aujourd'hui la base de tout le système administratif de la Russie; c'est elle qui a dégradé les mœurs en abaissant les âmes. Si l'inférieur porte au pied sa chaîne, le supérieur est forcé de la porter au poing, et l'esclavage avilit à la fois l'esclave et le maître. — Supprimer le servage, c'est entrer dans un nouvel ordre social : le problème s'élève en devenant plus compliqué.

(1) Titre d'un drame récent de Lvof accueilli avec enthousiasme à Saint-Pétersbourg.
(2) *Les Questions du Jour en Russie*, par Olguerdovitch, p. 46.

I. — DE LA QUESTION DU SERVAGE AU POINT DE VUE POLITIQUE.

Ceux qui ferment les yeux devant l'enchaînement mystérieux qui unit les résultats matériels aux questions de l'ordre moral n'ont qu'à recourir au calcul le plus vulgaire pour constater que le sol semble se refuser à produire quand ce ne sont pas des mains libres qui le sollicitent. « Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté (1), » a dit éloquemment Montesquieu.

On exalte volontiers la puissance de la Russie, et il serait puéril de vouloir la nier; mais ce qui nous cause une impression bien plus profonde, c'est la faiblesse relative de ce vaste empire. Il compte 3,600 kilomètres de longueur; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest dépasse 15,000 kilomètres. En réunissant les possessions de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, le tsar gouverne la sixième partie des terres qui occupent le globe. La Russie d'Europe, à elle seule, compte plus de 5 millions de kilomètres carrés, et pour ne parler que de la région privilégiée, de la Terre-Noire (*Tchernoziem*), qui jouit d'une incomparable fertilité, son étendue est de 80 millions d'hectares; elle dépasse de plus de moitié la superficie totale de la France (2). Le développement des forces productives est-il en rapport avec un si vaste territoire? C'est ce qu'il faut examiner.

La dernière *révision* (3) dont le résultat soit connu date de 1851. Le chiffre total de la population y est porté à 60,300,000 âmes, dont Reden attribue 53,635,000 à la Russie d'Europe proprement dite (4). Les données de cette *révision* servent jusqu'à présent de base légale pour l'évaluation des biens des propriétaires et de la population des différentes classes. Un nouveau recensement général a été fait l'année dernière, il n'est pas encore complétement terminé, et les résultats obtenus n'ont pas été publiés. Les personnes les plus compétentes s'accordent à dire qu'il n'amènera que de très faibles modifications dans les chiffres de 1851.

M. Tegoborski adopte pour l'accroissement annuel de la population, dans toutes les possessions de la Russie d'Europe, la proportion de 1 pour 100 comme minimum, tandis que Reden réduit ce chiffre à 0,85 pour 100, et fait remarquer combien une pareille proportion est faible pour un état dont l'accroissement de la population

(1) *Esprit des Lois*, liv. XVIII, ch. III, *Quels sont les pays les plus cultivés?*

(2) M. de Haxthausen l'évalue à 20,000 milles carrés, plus de 100 millions d'hectares, mais M. Tegoborski (*Forces productives de la Russie*, t. Ier, p. 44) considère cette évaluation comme exagérée.

(3) C'est ainsi qu'on nomme les recensemens entrepris dans l'intérêt fiscal de la répartition de l'impôt.

(4) *Russland's Kraft-Elemente*, p. 45.

doit constituer le principal élément de richesse et de puissance, en rencontrant dans les circonstances naturelles un énergique aiguillon. Longtemps encore l'application de la parole divine : *Croissez, multipliez et remplissez la terre,* devrait rencontrer son application la plus large dans cet immense empire, dont la surface dépasse la moitié de la superficie de l'Europe, tandis que sa population n'atteint que le cinquième de celle de cette partie du monde : triste situation, surtout si on rapproche la Russie des autres grands états, qui donnent, comparés sous le rapport de la superficie et de la population à l'ensemble de l'Europe, les proportions suivantes :

Autriche.....	Superficie.....	6.65 p. 100
	Population.....	14. p. 100
Prusse.....	Superficie.....	2.80 p. 100
	Population.....	6.36 p. 100
Angleterre....	Superficie.....	3.16 p. 100
	Population.....	10.42 p. 100
France.....	Superficie.....	5.27 p. 100
	Population.....	13.43 p. 100

L'élément de force qui réside dans la population est donc relativement peu développé en Russie, malgré les facilités que procurent d'immenses espaces encore incultes et les progrès qu'attend l'exploitation rurale. Reden insiste sur cette anomalie, qui suffit pour révéler un vice profond dans l'organisation sociale. Cependant le chiffre des naissances est très élevé; Dieterici le porte au vingt-troisième de la population, et cela se comprend facilement dans un pays où le fils n'a que la peine de naître pour acquérir un droit à la terre, et où les filles trouvent facilement à s'établir; mais aussi la mortalité sévit d'une manière effroyable sur cette foule désolée, et c'est l'enfance surtout qu'elle décime le plus cruellement.

Ainsi, dotée d'un sol presque vierge d'une immense étendue, et, pour une notable partie, d'une fécondité privilégiée, la Russie aurait besoin de plus d'un siècle pour voir doubler sa population dans des circonstances normales. Nous voilà rejetés bien loin des prévisions de Malthus. Sans vouloir multiplier ici les chiffres, nous ne pouvons nous défendre d'un curieux rapprochement.

L'état de New-York, on le sait, est un de ceux qui ont aboli l'esclavage. Les mesures prises à cet effet remontent au dernier siècle, et une loi définitive a été rendue le 14 mars 1817. On a récemment publié le dernier recensement, qui concerne l'année 1855. La population libre et civilisée était de 340,120 habitans en 1760, de 3,466,212 en 1855, et ce qui s'est passé dans cet état est une image du développement du reste de l'Union. La société américaine a marché au pas de course : elle a vu croître sans cesse le nombre de

ses habitans et la masse de ses ressources. Sans doute l'immigration joue un grand rôle dans ce mouvement si rapide, mais l'empressement des immigrans s'explique, tout aussi bien que l'accroissement de la population indigène, par l'influence de la liberté.

La population russe est relativement faible; disséminée, éparpillée sur un immense territoire, elle ne s'accroît que lentement alors que la nature des choses semble l'inviter à un rapide développement. Nous venons de dire quel était l'élément du merveilleux progrès réalisé aux États-Unis, — la liberté. Il n'est pas plus difficile de signaler dans la *servitude* l'obstacle contre lequel vient se heurter la puissance de la Russie (1). Que cet obstacle disparaisse, et le mouvement de progression ne manquera pas de se prononcer d'une manière rapide, car il lui reste un long trajet à parcourir avant que le nombre des habitans se soit mis en équilibre avec les ressources du sol. — La puissance naturelle d'accroissement de la Russie est énorme, les renseignemens fournis à ce sujet par M. de Haxthausen méritent d'être étudiés avec soin; mais ce voyageur n'a pas suffisamment sondé les deux causes principales qui s'opposent à la grandeur normale de l'empire, ces deux causes signalées avec un patriotisme éclairé par M. Tourguenef : *l'esclavage et la Pologne,* — en d'autres termes, l'absence de liberté et de justice. — L'épanouissement régulier des forces vitales de la Russie exige que ces causes de faiblesse disparaissent; envisagé ainsi, il devient moins menaçant pour le monde civilisé, car il a pour condition première la transformation complète de l'idée dominante. Un mécanisme morne, qui dessèche les ressources matérielles en étouffant le sentiment moral, doit faire place à l'activité de l'esprit, et ce corps colossal doit enfin posséder une âme. La Russie comprendra alors qu'il lui faut des siècles pour se conquérir elle-même.

Dès ce moment toutefois, cette laborieuse réforme semble commencée. La question de la servitude se trouve mise à l'ordre du jour par les mesures récentes du gouvernement impérial, et il y a lieu de penser que les projets conçus aboutiront enfin à un résultat, car ils sont inspirés par la nécessité. Tandis que, fatiguée de luttes et oublieuse du passé, l'Europe occidentale s'est prise à douter de la liberté, l'Europe orientale entre dans la voie de l'émancipation, non par enthousiasme, mais par calcul; elle profite de l'expérience acquise. La guerre de Crimée a complété l'enseignement : elle a

(1) « D'où vient que les progrès de l'Amérique septentrionale en richesse, en population, en industrie, sont bien plus rapides que ceux de la Russie, tandis qu'il y a tant d'analogie dans la situation de ces deux pays, et que la Russie jouit en outre de l'avantage d'être immédiatement en contact avec les pays du monde les plus riches ou les plus civilisés? Peut-on assigner une autre cause que celle que nous venons d'indiquer? » Storch, *Cours d'économie politique,* t. III, 169.

montré quelles étaient les ressources et les forces de la civilisation, et la Russie s'apprête à profiter de cette grande leçon : singulière surprise pour les esprits attardés qui étaient tout disposés à voir dans le régime russe une sorte d'idéal ! Ce régime ne pouvait continuer de subsister qu'en maintenant une espèce de blocus hermétique contre les idées de l'Occident. Il fallait user de la recette donnée à Faust par Méphistophélès : renoncer à toute tendance supérieure, à tout développement de l'intelligence; se renfermer dans la vie purement matérielle et instinctive, en brisant le plus énergique levier de la production, qui est le sentiment moral et la puissance de l'esprit; maintenir religieusement les vieilles relations sociales et les abus qui les accompagnent, et se garder surtout d'améliorer en rien les voies de communication. De cette manière on pouvait se soustraire à la redoutable influence de la civilisation; mais quand on a mis une fois le pied sur la voie du progrès, — et l'on est bien forcé de le faire dans un temps où ceux qui n'avancent pas reculent, — quand on veut ne pas déchoir par rapport aux autres nations, il devient impossible de s'arrêter.

Merveilleuse harmonie des desseins de la Providence ! tout se relie et tend au même but. L'Angleterre abolit les lois céréales; elle ouvre un plus large débouché à la production agricole de la Russie : il faut améliorer et étendre celle-ci. Les chemins de fer se construisent, ils multiplient les points de contact avec le reste du monde, en élargissant le cercle des relations matérielles; des besoins nouveaux se réveillent, il faut les satisfaire. On arrive ainsi à reconnaître que la vie d'un peuple est une, que les diverses manifestations de son activité, politique, droit, organisation sociale, partent d'une source commune, se supposent et s'expliquent mutuellement.

Du moment que, pour nous borner au point de vue qui se rattache plus intimement à l'objet qui nous occupe, le système de culture est appelé à se modifier sous des influences éminemment matérielles, celles de la population qui se multiplie et du débouché qui s'ouvre, les rapports des personnes, la constitution de l'état et toutes les relations de la vie civile doivent également se transformer. La servitude devient alors plus pesante à l'esclave et moins profitable au maître. Quand il ne s'agit plus de recueillir en quelque sorte les dons spontanés de la nature, mais de contraindre le sol à produire, quand, au lieu d'une culture qui se borne à effleurer à peine la terre, on entre dans la voie d'une culture qui modifie les élémens de la production, quand le génie industriel multiplie les fabriques et les manufactures, quand le commerce ouvre le champ illimité des échanges, le régime patriarcal doit céder la place aux lois du travail libre, principal élément de l'existence moderne. Le mouvement auquel obéit la Russie n'a donc rien d'arbitraire ni d'imprévu : la nature des

choses changé; les institutions, nées des rapports que crée la nature des choses, doivent changer avec elle. L'émancipation des paysans s'est accomplie depuis un demi-siècle en Prusse, et dans des temps plus rapprochés en Autriche, sous la pression de nécessités analogues.

Par suite de la destinée que lui ont faite les partages, l'ancienne Pologne a vu appliquer dans ses diverses provinces les réformes successives qui ont marqué autour d'elle les étapes de la liberté. Le duché de Varsovie, devenu depuis royaume de Pologne, a vu abolir le servage lors de la promulgation du code civil français; la Prusse a introduit dans le duché de Posen la *régularisation* des rapports entre le seigneur et le paysan, afin de supprimer la corvée. L'Autriche, agissant d'une manière plus révolutionnaire, a doté le paysan de la Galicie de la propriété des terres enlevées au régime patrimonial. Enfin, dans les provinces réunies à l'empire, la Russie a fait appliquer des règles qui visaient à créer une sorte de régime intermédiaire entre la servitude complète et la liberté. Aujourd'hui encore c'est de ces provinces qu'est sorti le vœu de la réforme définitive. Le rescrit impérial du 20 novembre (2 décembre) 1857 (1), qui forme le point de départ du projet relatif à l'abolition du servage, est adressé au gouverneur militaire de Wilna, gouverneur-général de Grodno et de Kovno. Il constate que les comités spéciaux institués dans les gouvernemens de Wilna, Kovno et Grodno, et composés des maréchaux de la noblesse et de quelques autres propriétaires de cette partie du grand-duché de Lithuanie, ont témoigné de leurs intentions généreuses en ce qui touche l'affranchissement des paysans (2).

Pour bien comprendre l'étendue et les résultats de la réforme projetée, il importe de connaître les différentes situations qu'il s'agit de régler. La position est loin d'être identique dans les diverses provinces du vaste empire de Russie; elle emprunte un caractère particulier aux traditions de chacune des grandes fractions du territoire, et présente surtout des traits distincts dans les anciennes provinces polonaises. Quant au royaume de Pologne, qu'on est trop porté à englober dans le même ensemble d'institutions, la situation est tout autre : il ne s'agit point d'y supprimer le *servage,* car celui-ci a disparu au commencement du siècle, mais de faciliter la substitution d'un régime de *redevance en argent* au régime de *redevance en travail,* qui s'y est en majeure partie maintenu, de généraliser le contrat de censive et de bail à ferme, et de procurer aux paysans les moyens d'acquérir la propriété.

(1) La Russie, on le sait, a conservé le *calendrier julien* (*vieux style*), qui se trouve maintenant en arrière de douze jours sur le *calendrier grégorien.*

(2) Dans son n° de janvier 1858, le recueil publié en langue russe sous le titre de *la Cloche* (*Kolokol*) reproche à la noblesse de Russie de s'être laissé enlever par la noblesse lithuanienne l'honneur de cette initiative.

Un trait caractéristique révèle le principe de l'organisation du sol russe : la propriété est évaluée, et les charges publiques sont supportées en Russie, non d'après l'étendue de la terre, mais d'après le nombre des *âmes* possédées, c'est-à-dire d'après le compte des individus de tout âge du sexe masculin, les femmes n'entrant point dans le chiffre des *âmes*. La terre cependant commence à y acquérir de la valeur; mais elle emprunte la plus grande partie de son prix au travail obligé de l'homme, contraint de la cultiver pour son maître. D'un autre côté, la trace de l'esclavage antique se conserve encore dans la classe nombreuse des hommes attachés au service *personnel* (*dvoroviè*). Il n'y a aucune exagération à dire qu'en Russie le seigneur est beaucoup plus *propriétaire d'hommes* que *propriétaire du sol.*

Signalons ici un phénomène universel qui constitue une loi de l'ordre social, et qui nous donne la clé de la transformation qui se prépare. A mesure que la terre augmente de valeur, la liberté de l'homme se dégage; ce mouvement se poursuit en Russie, et la question de l'abolition du servage y est arrivée à un point de maturité complète. Depuis une dizaine d'années, un grand nombre d'écrits d'une valeur véritable ont jeté un jour nouveau sur la situation intérieure et les institutions rurales de l'empire. Nous citerons en première ligne le généreux manifeste publié en 1847 par le vétéran et le martyr de la cause de l'affranchissement des paysans, le livre de M. Tourguenef, *la Russie et les Russes.* Les trois volumes qui le composent, — les *Mémoires d'un Proscrit,* le *Tableau politique et social de la Russie,* l'*Avenir de la Russie,* — se recommandent aux esprits sérieux qui veulent approfondir une des questions vitales de notre époque. L'abolition du servage a été la noble cause à laquelle M. Tourguenef a consacré sa vie, pour laquelle il a subi un long exil; il a du moins la consolation qui échappe d'ordinaire aux précurseurs des réformes : il assiste à l'application pratique des idées qu'il a courageusement émises.

A ceux qui n'accueilleraient qu'avec défiance les assertions de M. Tourguenef, nous signalerions deux ouvrages portant un cachet semi-officiel, les *Études sur les forces productives de la Russie,* par M. Tegoborski, conseiller privé et membre du conseil de l'empire de Russie, et les *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie,* par le baron de Haxthausen, qui offrent la confirmation la plus décisive des indications fournies par l'auteur de *la Russie et les Russes.* Les renseignemens qu'on trouve dans ces deux ouvrages sont d'autant plus précieux, qu'on ne les a point réunis dans l'intention de provoquer l'affranchissement des serfs : ni M. Tegoborski, ni M. le baron de Haxthausen ne s'en proclament les partisans, et cependant tout

esprit calme et impartial puisera dans leurs écrits la conviction qui anime M. Tourguenef.

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

A côté du servage vient se placer en Russie une institution qui contribue à la dégradation morale de l'homme et à la mauvaise exploitation du sol : c'est le *communisme* rural, auquel les paysans se trouvent généralement assujettis. M. de Haxthausen a visité ce pays pour étudier les procédés de l'agriculture. « Il ne cherchait, dit M. Michelet dans son pittoresque langage, que la terre et les choses de la terre, et il a trouvé l'homme, il a découvert la Russie. Sa patiente enquête nous a plus éclairés que tous les livres antérieurs mis ensemble (1). » On peut trouver une certaine exagération dans ces paroles. Nous sommes loin de penser que jusqu'en 1847 la Russie, la vraie Russie, la Russie populaire, ne fût guère plus connue que l'Amérique avant Christophe Colomb; nous croyons aussi que beaucoup des assertions émises par M. de Haxthausen sont sujettes à contrôle. Cependant le témoignage d'un observateur recommandé par l'empereur, conduit par les autorités, par les grands propriétaires, et disposé à tout approuver, devient d'un poids considérable quand il retrace le tableau fidèle de ce qu'il a vu et constaté. Or M. de Haxthausen a vu, il a constaté les effets d'un *communisme pratique* qui partage avec le *communisme savant* le prétendu mérite, exalté par l'utopie, de dénier le droit de propriété du sol. Ce communisme toutefois, ainsi que le fait remarquer un écrivain plein de sagacité (2), est le produit d'une organisation oppressive. Si le paysan russe ne devient pas propriétaire, ce n'est point parce qu'il ne le *veut pas*, mais parce qu'il ne le *peut pas*.

Une pratique séculaire vient confirmer dans l'empire russe les leçons fournies par l'éclatant avortement des improvisations communistes du Nouveau-Monde. Le communisme n'est qu'une des formes de la servitude; l'homme ne s'appartient plus : en lui déniant le droit de propriété, dans lequel son individualité se dessine en traits vigoureux, on met obstacle à ce que le présent se projette sur l'avenir; on brise l'unité de l'œuvre humaine, qui se continue à l'aide des générations reliées les unes aux autres par l'énergique ciment de la famille, et qui présente comme le reflet matériel de l'immortalité de l'âme. Au lieu d'étendre l'horizon et de susciter les longues pensées, le régime communiste nuit à l'activité des unités vivantes, que domine un matérialisme étroit et grossier; il énerve

(1) *Légendes du Nord*, p. 36.

(2) L'auteur anonyme du livre remarquable publié en langue polonaise : *la Russie et l'Europe, la Pologne* (*Rossya i Europa, Polska*).

le plus énergique instrument du progrès en mettant obstacle à l'élévation morale. L'homme grandit par le sacrifice, lorsque la vie de famille lui donne déjà sur cette terre un but éternel en dehors de lui-même; c'est la permanence de la possession, c'est l'assurance de faire passer à ceux qu'on aime les fruits de son travail qui épurent les jouissances, balancent les inspirations de l'égoïsme, et relient, par le merveilleux agencement de la liberté, l'intérêt individuel à l'intérêt général.

C'est un grand avantage que de n'avoir rien fait, a dit Rivarol, mais il ne faudrait pas en abuser. Cet avantage, les doctrines communistes en ont profité tant que l'histoire, mieux étudiée, n'a point montré leur action dans le passé, tant que la Russie, mieux connue et mieux comprise, n'a pas permis de toucher en quelque sorte du doigt les fruits de ce triste régime. Le communisme russe conserve dans sa forme primitive un état de choses dont l'Europe occidentale s'est successivement dégagée : loin de porter les signes de la virilité, il laisse voir les lisières de l'enfance. Ce qu'on était disposé à prendre pour du nouveau n'est qu'une vieillerie oubliée depuis longtemps parmi les nations civilisées. La Russie fournit donc sous ce rapport un curieux sujet d'investigation; à défaut de solutions pour l'avenir, elle peut donner le mot de certaines énigmes du passé. On y rencontre, ainsi qu'en un autre Herculanum, des traces vivantes d'une société éteinte pour nous, et qui s'est fidèlement conservée sous l'étreinte du despotisme, comme les vestiges matériels de l'existence romaine sont parvenus jusqu'à nous sous la cendre refroidie du volcan. Il y a là un enseignement vivant bien propre à détourner le monde moderne des voies chimériques où l'utopie prétendait l'engager. Le *communisme,* ce rêve impuissant d'esprits attardés qui prennent les lueurs vacillantes du passé pour la colonne lumineuse de l'avenir, donne en Russie la main au pouvoir absolu pour étouffer ce qui développe l'énergie individuelle, ce qui élève l'esprit en fortifiant l'âme. Nous comptons le montrer à l'œuvre et constater les résultats qu'engendre la négation de la propriété permanente du sol, ce principe vital des sociétés modernes; mais avant tout il faut dire quelle organisation a reçue *le servage* russe, et quelles formes variées il a revêtues.

II. — NOTIONS HISTORIQUES SUR LE SERVAGE RUSSE. — L'ÉMANCIPATION NÉCESSITÉE PAR LE DÉVELOPPEMENT DE LA CULTURE.

L'*esclavage* remonte en Russie à une haute antiquité : il paraît difficile de soutenir, en présence du texte des lois de Jaroslav, la thèse moderne, qui s'efforce de fixer au XVIe siècle la date d'une usurpation commise dans ce pays par l'homme sur ce qu'il y a de

plus sacré, la liberté humaine. Si la servitude personnelle s'est étendue à cette époque, si la dernière couche du servage s'est formée, c'est qu'elle rencontrait un terrain bien préparé et depuis longtemps gouverné par une loi plus dure, celle de l'esclavage pur et simple. Une partie de la population qui avait conservé certains attributs de la liberté sans avoir jamais acquis la propriété du sol, énervée sous la longue oppression des Mongols et dégradée par le contact des esclaves, se courba sous le régime du *servage* proprement dit. Des écrivains modernes accusent Karamsine de n'avoir parlé du célèbre oukase de 1592, rendu à l'instigation de Boris Godounof, qu'en y attachant l'idée d'un simple règlement de police. Ce reproche ne nous paraît pas fondé : l'oukase de 1592 n'a point l'importance qu'on voudrait lui attribuer en oubliant que le plus souvent les anciens textes législatifs se bornent à formuler des faits accomplis. Voici le texte même de Karamsine (1) :

« Nous savons que dans les temps les plus reculés les paysans jouissaient en Russie de la liberté civile, mais sans posséder de biens-fonds, qu'à une époque désignée par la loi (la Saint-George) ils avaient le droit de changer de domicile et de seigneur, à la condition de faire valoir une partie de la terre pour le compte du seigneur et une autre pour leur propre compte, ou bien de payer une redevance (*obrok*). Le régent Boris Godounof vit les inconvéniens de ces migrations, qui souvent trompèrent l'espoir qu'avaient eu les cultivateurs de trouver un meilleur maître, et ne leur donnèrent le temps ni de s'établir, ni de s'habituer au pays et aux hommes. Il vit qu'en augmentant le nombre des paysans nomades et des pauvres, elles s'opposaient aux progrès de l'économie domestique et à ceux de la sociabilité. — Il supprima en 1592 ou 1593 la loi qui donnait aux paysans le droit de passer d'un village à l'autre, et il les rendit à jamais serfs des seigneurs.

« L'édit de 1597 servit de complément à ce nouveau règlement. Il prescrivait les mesures les plus rigoureuses pour rendre aux seigneurs ceux de leurs paysans qui avaient fui dans l'espace des cinq dernières années pour échapper au servage. — A cette même époque parut l'oukase qui ordonnait que tous les boyards, les princes, les nobles, les employés civils et militaires et les marchands fissent valoir leurs droits sur leurs domestiques-serfs, afin qu'ils fussent inscrits sur les livres du tribunal des serfs, avec ordre à ce tribunal de reconnaître pour tels même les domestiques libres qui servaient depuis six mois. »

Pour bien comprendre ce passage, il faut le rapprocher de documens plus anciens, propres à nous édifier sur la situation véritable des choses.

La vie nomade était la condition primitive du peuple russe : cette existence, dont les mœurs actuelles conservent encore la forte empreinte, explique l'espèce de répulsion qu'éprouve le paysan russe

(1) *Histoire de Russie*, t. X, ch. III.

quand il s'agit de cultiver la terre; elle nous donne la clé des institutions communales en vertu desquelles la possession temporaire du sol se trouve plutôt imposée comme une charge qu'attribuée comme un bénéfice. Les premières luttes engagées entre les peuplades dispersées sur ce vaste territoire devaient aboutir beaucoup plus à la conquête des hommes, réduits à l'esclavage, qu'à la conquête du sol. C'est le cachet commun des périodes historiques analogues.

Le plus ancien et le plus important recueil de lois russes, le code de Jaroslav, qui date du XIe siècle, offre à chaque page la preuve formelle de l'esclavage auquel était réduite une portion notable de la population. Les *esclaves domestiques*, qui n'avaient aucun droit civil, formaient la *troisième classe*, la première étant celle des seigneurs, et la seconde celle des hommes libres. Les plus anciens esclaves furent les prisonniers de guerre et leurs descendans; mais quand les luttes à main armée, constamment engagées entre les diverses peuplades indigènes, perdirent de leur acharnement, quand les Varègues mirent un terme à cette confusion sanglante et constituèrent un *état*, des causes nombreuses recrutèrent la population esclave, en privant légalement les hommes de leur liberté.

Les lois de Jaroslav énumèrent les cas où l'on devient esclave. Elles rangent dans la condition servile : 1° tout homme acheté devant témoins, 2° tout débiteur insolvable, 3° celui qui épouse une esclave, 4° celui qui se met volontairement au service d'un autre sans engagement déterminé entre eux, 5° enfin celui qui, étant convenu de servir pendant un certain temps et pour un prix stipulé, prend la fuite, à moins qu'il ne prouve qu'il se rendait chez le prince ou chez le juge pour demander justice des abus commis par le maître. De nombreux règlemens punissent le vol des esclaves et prescrivent la recherche des déserteurs. La tutelle donne au tuteur le droit de s'approprier tout ce que ses soins ont pu ajouter au bien de ses pupilles; mais *la postérité des esclaves appartient aux enfans, ainsi que le croît du bétail.* L'homme asservi est mis au niveau de l'animal domestique!

Il est donc évident que l'esclavage existait en Russie sur une échelle développée avant le XIe siècle. L'invasion mongole aggrava l'ancien état de choses : les paysans qui dépendaient directement du pouvoir furent attachés à la terre, afin de répondre du paiement du tribut imposé par le vainqueur. Le *servage* s'établit ainsi dans les vastes dépendances du domaine, et c'est à ces temps éloignés que remonte la sujétion des paysans de la couronne. La position des cultivateurs soumis à la puissance des seigneurs ne pouvait que s'aggraver sous cette influence. Le malheur des guerres et la misère éclaircissaient les rangs des hommes libres et multipliaient le nombre des hommes asservis.

Le grand-prince Jean III Vassilievitch, dans son code de 1497

(*ulojenié*), n'entendait point aggraver la situation légale du peuple. Il se borne à reproduire les usages *coutumiers* de l'époque, quand il dit (1) : « Les paysans ou laboureurs libres ne peuvent passer d'un village à l'autre, c'est-à-dire changer de seigneur, que huit jours avant et après la fête de saint George. Chacun d'eux doit payer pour la maison qu'il quitte un rouble dans les pays de plaines et cent *diengas* dans les pays boisés. — Est esclave, ainsi que sa femme et ses enfans, tout individu qui se vend par acte public. — Est également serf celui qui a épousé une esclave. »

A la fin du xve siècle, la faculté de migration des paysans libres se trouvait donc singulièrement limitée. Il n'était nullement question pour eux d'un droit quelconque au sol, qui seul aurait pu donner à la liberté une assiette stable. Sans doute les seigneurs qui possédaient de vastes étendues de terres en friche, ou couvertes d'immenses forêts, cherchaient à attirer les cultivateurs sur leurs domaines en leur offrant de nombreux avantages; mais les propriétaires moins riches voyaient déserter leurs tenures, et les contrées du midi enlevaient à celles du nord de nombreux habitans. On rencontrait, disent les chroniqueurs, de vastes champs laissés en friche, qui *présentaient la sauvage nudité d'un pays inhabité.*

Voulant attacher à sa cause les propriétaires peu aisés et s'emparer du trône, un homme remarquable par l'intelligence et la vigueur, Boris Godounof, qui était devenu le gendre de Jean le Terrible, fit rendre, sous le règne de son beau-frère Fédor, le règlement de 1592 ou 1593 (car on n'est même pas d'accord sur la date exacte de ce document), qui fixait le paysan libre à la terre au lieu de l'attacher à la personne du maître. Le servage, qui s'était développé de fait à côté de l'esclavage, rencontra ainsi sa formule légale, et le jour de la Saint-George, auquel la migration était jadis permise aux laboureurs libres, n'a plus rappelé au paysan russe qu'une déception consacrée par un dicton populaire; quand on veut exprimer un désappointement, on dit : « Voici le jour de la Saint-George! »

Naturellement les infractions à une loi qui embrassait de plus nombreuses catégories devinrent plus fréquentes, et les poursuites dirigées contre les serfs fugitifs se multiplièrent. Boris Godounof, dit Karamsine (2), ne voulant pas supprimer *une loi faite pour le bien,* résolut d'en modifier le caractère. Il permit dans l'année 1601, partout excepté dans le district de Moscou, aux cultivateurs des nobles d'un rang peu élevé de passer, à une époque fixée, d'un propriétaire à l'autre, *pourvu qu'il fût de la même classe,* et que cette mutation ne se fît point en masse, mais seulement par deux culti-

(1) Karamsine, *Histoire de Russie,* t. V.
(2) *Histoire de Russie,* tome XI, p. 110.

vateurs à la fois. Cette faveur ne fut point accordée aux paysans des boyards, ni à ceux de la couronne, du patriarche et des couvens.

Boris Godounof régularisa ainsi un état de choses qui reproduisait exactement le *servage de la glèbe,* les paysans furent *glebæ adscripti;* mais leur sujétion devait entraîner une assimilation encore plus complète avec les esclaves, puisque l'*esclavage* domestique continuait de subsister. Pour employer une locution usitée en Russie, à côté du paysan *affermi* à la terre se trouvaient les esclaves domestiques, dont le seigneur disposait à son gré, qu'il employait comme bon lui semblait, et dont il pouvait trafiquer comme d'un vil bétail. Une règle commune devait naturellement étendre le niveau sur la masse des *assujettis,* esclaves ou serfs. D'ailleurs comment auraient-ils osé se plaindre? De qui auraient-ils pu espérer protection et justice? A mesure que le temps s'écoulait, les nuances d'origine allaient s'effaçant. Comme il n'y avait pas de loi qui défendît de vendre les paysans sans la terre, on s'inquiéta peu de savoir s'il en existait une pour le permettre. Les esclaves se vendaient de toutes les façons, avec la terre ou séparément, parce qu'ils étaient les plus faibles et leurs maîtres les plus forts, et surtout parce que ceux auxquels ils auraient pu en appeler étaient eux-mêmes possesseurs d'esclaves (1).

Cependant Pierre le Grand avait rendu un oukase qui, destiné à adoucir cette rigueur, ne servit qu'à prouver qu'elle était devenue générale. « Il *est d'usage en Russie,* écrivait Pierre Ier au sénat, de vendre les hommes comme du bétail, en séparant les parens de leurs enfans, les époux l'un de l'autre, ce qui n'a lieu nulle part dans le monde et fait couler bien des larmes. C'est pourquoi nous ordonnons au sénat de faire un règlement pour défendre la vente des hommes sans la terre qu'ils habitent, ou, *s'il est impossible qu'elle soit défendue,* pour empêcher au moins de séparer les uns des autres les membres d'une même famille. » Quand Pierre voulait être strictement obéi, il n'employait pas ce langage, il ne connaissait pas l'*impossible.* Le sénat n'exécuta point l'ordre qu'il avait reçu. Et d'ailleurs n'est-ce pas Pierre lui-même qui riva définitivement la chaîne du servage par le premier *recensement,* ordonné en 1721, qui fournit un terrain légal à la coutume établie? Il sanctionna le pouvoir absolu du seigneur, à l'image du pouvoir absolu qu'il fondait dans l'état. Sans qu'il parût aucun texte de loi, la servitude complète régna désormais *de facto* en Russie. Le recensement, accompli dans un intérêt fiscal, fit considérer les paysans comme base de l'évaluation des terres. Le gouvernement dénom-

(1) Tourguenef, t. II, p. 103.

brait la population mâle pour assurer la perception de l'impôt personnel, calculé sur la quotité des âmes; il adoptait le même principe pour le recrutement, et, en rendant les seigneurs responsables, il consacrait définitivement leur puissance (1).

La grande Catherine, la Sémiramis du Nord, qui correspondait avec Voltaire et qui se vantait d'effacer le mot *esclave* de la langue russe, étendit le régime du servage à la Petite-Russie : elle prescrivit aux paysans, en 1783, de demeurer à jamais là où son oukase les trouvait établis. On raconte que des personnages influens à la cour de l'impératrice, ayant été mis dans le secret de cette mesure avant qu'elle fût rendue publique, s'empressèrent d'attirer sur les terres qu'ils possédaient dans la Petite-Russie autant de paysans qu'ils purent, en leur offrant des conditions avantageuses. La nouvelle loi vint les clouer à la place où l'espoir du bien-être les avait attirés (2).

Si aucune loi ne défendait dans la Grande-Russie de vendre les paysans en les détachant de la terre, la Petite-Russie eut du moins le privilége d'échapper à ce régime. Le sénat demanda à Paul Ier d'autoriser ce trafic; mais le fils de Catherine écrivit de sa main sur le rapport : « Les paysans ne doivent point être vendus séparément de la terre qu'ils habitent. »

Sous le règne de l'empereur Alexandre Ier, dont les bonnes intentions à l'égard des paysans sont généralement connues, la question de servage fut enfin soumise à un examen approfondi, et M. Tourguenef, appelé alors par ses fonctions à étudier cette affaire, nous donne de curieux détails sur l'opposition que rencontrèrent les projets réformistes d'Alexandre. Des paysans se plaignaient d'avoir été enlevés à leurs foyers et vendus à un fabricant de machines qui les employait à de durs travaux. L'empereur envoya la pétition au conseil d'état, avec ordre de l'examiner, et en ajoutant de sa main quelques lignes pour exprimer la surprise qu'il éprouvait. « Je suis bien sûr, disait-il, que la vente d'esclaves sans la terre est depuis longtemps défendue par la loi. » Les jurisconsultes du sénat, questionnés à ce sujet, produisirent un tarif de droits d'enregistrement du temps de l'impératrice Anne, nièce de Pierre Ier, qui, en énumérant ce qu'on devait payer à l'état pour les diverses sortes de propriétés vendues, mentionnait le droit à acquitter pour la vente des personnes sans la terre. Cette disposition avait été renouvelée sous le règne même de l'empereur Alexandre, en 1807.

Un projet fut préparé pour adoucir le sort des serfs, mais après

(1) Des oukases de 1723 prononcèrent des peines sévères contre le recel des serfs fugitifs.

(2) Tourguenef, t. II, p. 113.

quelques discussions, l'ajournement ayant été prononcé, on ne s'en occupa plus. Le prince Kotschubey, homme éclairé d'ailleurs, présidait le conseil; il dédaignait de petites mesures qui ne pouvaient guérir un mal de cette gravité. Après la lecture du protocole, dans lequel se trouvait rapportée l'opinion d'Alexandre Ier avec les renseignemens destinés à la combattre, le prince s'approcha de M. Tourguenef, et lui dit avec un sourire moitié amer, moitié moqueur : « Songez donc que l'empereur est persuadé que depuis vingt ans on ne vend plus dans ses états d'hommes en détail (1) ! » Et cependant au palais de justice de Saint-Pétersbourg, à quelques pas de la demeure du souverain, on vendait par autorité de justice les hommes compris dans les biens des faillis; une vieille femme venait ainsi d'être adjugée pour 2 roubles 1/2 : terrible exemple de l'ignorance dans laquelle vivent trop souvent les souverains absolus de tout ce qui se passe autour d'eux !

L'empereur Nicolas n'a pas voulu aborder la grande question de l'abolition du servage; il essaya seulement de rendre moins dure la condition des serfs. Cette pensée dicta les oukases relatifs aux contentions entre les seigneurs et les paysans, à l'*inscription* des serfs attachés à la personne du maître (*dvorovié*), à l'interdiction de vendre les serfs sans la terre; mais la servitude présente ce caractère particulier, qu'elle devient plus intolérable à mesure qu'on cherche à l'adoucir par des dispositions protectrices. A l'origine, le sort matériel de l'esclave est assez doux; prisonnier de guerre, il se soumet à sa destinée, ou bien il se réfugie dans la servitude pour échapper à la plus horrible détresse; il se vend pour ne pas mourir de faim. Ce fait a été très commun aux époques de culture primitive, qui voient toujours, faute de prévoyance et de travail régulier, des années de disette et de famine se succéder à des intervalles rapprochés; il l'était surtout en Russie, où les récoltes abondantes de certaines contrées n'empêchent pas encore aujourd'hui la famine, faute de voies de communication. D'ailleurs, ainsi que le fait observer Montesquieu, « dans tout gouvernement despotique on a une grande facilité à se vendre; l'esclavage politique y anéantit en quelque façon la liberté civile (2). » Aux esclaves vinrent donc successivement s'ajouter en Russie les hommes que le besoin de secours ou de protection faisait renoncer à la liberté. Les distinctions qui les séparaient s'effacèrent peu à peu, et l'on perdit jusqu'au souvenir des franchises

(1) Un oukase rendu sous le règne de l'empereur Nicolas a défendu de vendre les serfs sans la terre; mais on peut les enlever au sol qui les a vus naître pour peupler des contrées lointaines, et il n'existe que trop de moyens de continuer le *commerce des hommes* en dépit de la lettre de la loi.

(2) Et il ajoute : « M. Perry dit que les Moscovites se vendent très aisément; j'en sais bien la raison, c'est que leur liberté ne vaut rien. »

anciennes : les couches du servage se formèrent successivement sur une terre qui connaissait l'esclavage de toute antiquité.

Ce qui s'est passé en Russie s'est accompli partout : seulement l'Occident, débarrassé beaucoup plus tôt des périls de l'invasion, a pu entrer depuis des siècles dans l'accomplissement de cette œuvre capitale de la civilisation qui consiste dans la conquête de la personnalité humaine au moyen de la possession individuelle du sol et de l'égalité juridique. Il y a quatre cents ans à peine que la Russie a été délivrée du joug des Mongols. Ne soyons pas étonnés de la voir en arrière, dans une sorte d'enfance politique, et joignons nos vœux aux efforts tentés pour la faire arriver à l'âge viril.

Le travail imposé aux esclaves et aux serfs n'est pas trop dur, tant que l'enfance du commerce restreint les exigences aux besoins de la consommation; mais à mesure que le cercle des besoins s'élargit chez le maître et que le commerce s'étend, l'intérêt pousse à exiger un travail excessif. En même temps, si l'esprit de l'homme assujetti se développe, il souffre plus de son état d'abaissement; il devient moins docile, tandis que le maître devient plus exigeant. Le mode de culture change; il nécessite plus d'application et plus d'intelligence, il repousse les procédés grossiers de l'enfance sociale, et demande le concours de bras actifs et dévoués. Pour que l'esclavage se maintienne, il faut donc rendre la discipline sévère, conserver au maître un pouvoir sans limites. Cependant les droits de l'humanité commencent à être mieux compris, et par une coïncidence inévitable les liens du servage viennent à se relâcher au moment même où il faudrait les resserrer, si l'on faisait abstraction des idées étrangères à l'intérêt matériel. La loi prend sous sa protection l'homme assujetti, et il est impossible qu'elle néglige ce devoir au milieu d'un développement de civilisation quelque peu prononcé; elle rend de plus en plus difficile le maintien de l'esclavage. Ceux qui cherchèrent à paralyser les efforts généreux d'Alexandre Ier obéissaient à une inflexible logique. Il suffit de comprendre que l'esclavage, comme instrument économique, n'admet pas de moyen terme pour se rendre compte également des obstacles suscités à la volonté énergique de l'empereur Nicolas. Plus d'un acte de son long règne témoigne de l'intention persévérante de transformer la condition des paysans; mais les mesures qu'il avait prises n'ont eu pour résultat que de rendre de plus en plus impossible le servage lui-même, sans toutefois le faire disparaître.

En se prononçant contre la suppression du servage, M. Tegoborski et M. de Haxthausen ne paraissent pas avoir suffisamment étudié les conséquences de la situation actuelle : ils n'ont pas mesuré l'influence qu'exerce la nécessité de modifier les systèmes de culture, ni la force d'inertie qu'oppose à tout essai de progrès l'homme assu-

jetti, une fois qu'il a conçu le désir de devenir libre. Autrement M. de Haxthausen n'aurait pas écrit ces incroyables paroles (1) : « Si les exploitations rurales avaient à supporter le salaire des ouvriers, le revenu net du sol serait réduit à zéro. Faut-il donc s'étonner que l'agriculture dans *toutes les branches y soit languissante, et ne fasse que de très faibles progrès?* Elle rétrograderait même, si elle n'était soutenue par le servage et les corvées. » Et il ne lui est pas venu à la pensée de se demander si l'état languissant de l'agriculture et l'absence de tout progrès sérieux ne s'expliquaient pas précisément par le *servage et les corvées*, maintenus à une époque qui ne saurait s'accommoder du régime patriarcal! Par une heureuse inconséquence, M. de Haxthausen laisse souvent échapper des aveux qui cadrent mal avec le principe posé en tête de son ouvrage.

« Au commencement, dit-il (2), ils (les seigneurs) n'eurent pour ouvriers que la partie superflue de leurs *dvoroviè* (3), dont la paresse et le travail imparfait décidèrent les seigneurs à leur adjoindre des paysans enlevés à la charrue. Le nombre de ces derniers s'accrut en raison des profits obtenus... D'essai en essai, les seigneurs arrivèrent bientôt à la triste conviction que le paysan russe, travaillant seulement par *devoir ou par corvée, est un ouvrier détestable*, et qu'il est au contraire actif et intelligent dès que son intérêt est stimulé. Cette expérience les porta à permettre aux paysans de travailler pour leur propre compte, de chercher du travail en s'engageant dans différentes fabriques à la condition de leur payer une *certaine redevance annuelle*. De nos jours, cet usage est le plus répandu. Ce qui plaide le plus en faveur de cette coutume, c'est *l'antipathie traditionnelle du peuple russe pour les travaux des champs* (4). Quand on connaît le caractère du peuple russe, il est aisé de se convaincre que cette faculté de quitter l'agriculture pour s'adonner à une industrie quelconque a pour lui beaucoup de charmes et beaucoup d'avantages. Il en est de même pour le seigneur, auquel cet état de choses ne donne ni peine ni souci. Content de la redevance de ses paysans, il n'a à s'embarrasser de rien. On comprendra aisément cette préférence, si l'on compare cet arrangement sûr, facile et profitable aux ennuis sans nombre *d'une agriculture arriérée, chanceuse, et ordinairement peu lucrative.* »

C'est ainsi que s'établit une des formes du servage, la condition du paysan *à l'obrok* qui abandonne la terre pour le travail industriel. — M. de Haxthausen ne se borne pas à montrer que l'homme assujetti ne vaut rien comme cultivateur, il ajoute : « La servitude ne pouvait pas avoir alors les inconvéniens nombreux qu'elle présente aujourd'hui. De nos jours *c'est tout le contraire, et toute personne sensée conviendra qu'il est impossible* de la maintenir encore long-

(1) Introduction, t. X.
(2) Tome Ier, p. 99.
(3) Serfs attachés à la personne du maître.
(4) Cette antipathie ne vient-elle pas du sort fait à la population rurale?

temps dans son état actuel. *Tout le monde le sait en Russie;* mais comment y parvenir sans produire de révolution et de secousse politique? *Telle est la question du jour* (1). »

On remarque les mêmes hésitations chez M. Tegoborski. Cet économiste, qui a fait ressortir avec succès l'importance des forces intellectuelles dans *l'œuvre de la production*, approuve cependant un autre passage de M. de Haxthausen qu'il prend soin de citer, et qui est ainsi conçu : « Si la grande propriété est nécessaire aux progrès de la civilisation et de la prospérité nationales, ce qui, à mon avis, est incontestable, *on ne doit pas encore abolir la servitude;* seulement il serait convenable de la transformer en une dépendance déterminée et fixée par la loi, à l'abri de l'arbitraire seigneurial, comme a cherché à l'établir l'oukase du 2 avril 1842. » En s'appropriant ces observations *pratiques et judicieuses,* M. Tegoborski (2) prétend que le paysan russe n'est pas ce qu'on nommait autrefois en France *taillable et corvéable* à volonté. Il rappelle l'oukase de Paul Ier de 1797, qui a fixé le maximum de la corvée à trois jours par semaine, et les lois ultérieures qui ont eu pour but de régulariser ce qui a rapport à cette prestation; mais quand il serait vrai que, dans certaines circonstances économiques, il ne faut pas condamner une pareille forme de paiement *en nature* de la part du paysan qui obtient la jouissance d'une certaine étendue de terrain, on doit se hâter d'ajouter qu'il n'y a point de connexion absolue entre le *servage* et la *prestation de travail,* entre la confiscation du droit le plus sacré de toute créature humaine et un mode de redevance.

Il serait superflu de renouveler les protestations qui ont retenti contre le principe de l'esclavage. C'est une question que la conscience humaine ne permet même plus de soulever. Ce qui reste à rechercher, c'est de savoir si l'*esclavage* subsiste encore en Russie sous les formes adoucies à l'aide desquelles on prétend le dérober aux regards. Le point à examiner est simple : l'homme du peuple, dans ce vaste empire, s'appartient-il, ou est-il dans la dépendance complète d'autrui? La réponse ne saurait être douteuse, quand le droit de propriété se fonde sur la *possession des âmes.*

L'économiste Storch, instituteur de l'empereur Nicolas, a publié le cours qui avait servi à l'instruction de ce prince. Comme M. Tourguenef, il n'hésite pas à donner le nom d'*esclaves* aux paysans des particuliers, en réservant le nom de *serfs* pour les paysans de la couronne (3). Tout en reconnaissant que leur situation *légale* est très malheureuse, il ajoute que les mœurs nationales et l'intérêt bien

(1) Tome Ier, p. 103.
(2) *Forces productives de la Russie,* t. Ier, p. 327.
(3) Tome IV, p. 206.

entendu des maîtres assignent à leur pouvoir redoutable des limites qui sont respectées par la plupart d'entre eux. — Nous ne contesterons point cette assertion; il suffit d'entrevoir ce qui arrive quand des hommes moins scrupuleux dépassent ces limites, pour trembler devant les conséquences d'un pareil régime. Le nombre des maîtres qui se rendent coupables de honteux excès fût-il restreint, l'institution ne serait pas plus facile à défendre. — Aujourd'hui le résultat de la grande réforme que l'empereur Alexandre II vient d'entamer est de nature à inspirer confiance, car l'idée morale, on va le voir, prescrit d'une façon impérieuse ce que conseille l'intérêt même de la production économique.

III. — CONSÉQUENCES MORALES DU SERVAGE EN RUSSIE.

Pour se faire une idée exacte de la situation des paysans russes et des conséquences morales du servage, il faut parcourir rapidement les divisions principales qui distinguent la population asservie (1).

Le statisticien russe Köppen a évalué en 1847 à 26 millions le nombre des individus du sexe masculin qui peuplent la Russie. La proportion des paysans *non libres* s'élevait, selon lui, à 22,500,000, c'est-à-dire à 86 1/2 pour 100 de l'ensemble de la population masculine. Il comptait, d'après les rôles d'imposition dressés pour chaque gouvernement en 1834, 7,938,955 paysans, 126,337 colonistes, dans les domaines de l'état, et adoptait les chiffres suivans pour le reste de la population masculine des cultivateurs :

1° Paysans libres	74,844 âmes.
2° *Odnodvortsy* (en allemand *Einhœfler*, possesseurs d'une petite ferme)	1,365,833
3° Paysans attachés aux terrains possédés par les *odnodvortsy*.	10,978
4° Paysans de la poste (*jemtschicki*)	41,696
5° Paysans des forêts (*lachmany*)	115,235
6° Paysans des apanages	790,987
7° Serfs attachés aux biens-fonds des particuliers	10,796,461
Total	13,100,034 âmes.

Les paysans *libres* sont d'anciens serfs affranchis et dotés en même temps d'une certaine portion de terrains, ou qui en ont fait l'acquisition par achat. L'empereur Alexandre Ier fit paraître en 1803 le règlement en vertu duquel cette émancipation individuelle peut conduire à l'acquisition de la propriété. Le progrès est lent, puisque sur tant de millions d'hommes, et après plus d'un demi-

(1) Les essais de réforme de l'empereur Nicolas n'ont point introduit de modification essentielle sous ce rapport.

siècle, un publiciste qui n'a garde de rien négliger sous ce rapport, M. Tegoborski, évalue seulement à 223,000 le nombre actuel des individus mâles appartenant à cette catégorie.

Les *odnodvortsy* se rencontrent surtout dans les gouvernemens de Koursk, Tambof, Voronèje, Orel, Penza, Orembourg et Saratof. Les uns sont propriétaires, les autres simplement usufruitiers de petites portions des biens de l'état.

Les paysans appartenant à l'administration des postes sont tenus de fournir les chevaux et les charrettes nécessaires, avec le postillon (*jemtschik*), au lieu de faire la corvée ou de payer une redevance pour les terres qui leur sont concédées. Leur nombre tend à diminuer.

Les paysans de l'administration des forêts ne se rencontrent plus que dans les sept gouvernemens de Kazan, Nijni-Novogorod, Orembourg, Simbirsk, Tambof, Wiatka et Penza. Ils descendent des anciens Tartares, qui remplissaient autrefois différens services pour le compte du gouvernement, et des Mordouins, qui étaient auparavant assujettis à un tribut en peaux d'animaux à fourrure. En échange de ces prestations, ils sont employés à différens travaux dans les forêts de la couronne. Au recensement de 1811, la population masculine de ces paysans s'élevait à 643,000; mais sous l'influence de règlemens ultérieurs ce chiffre a été réduit à 140,000.

Les paysans des apanages paient une redevance sous le titre d'*obrok,* comme presque tous les paysans de la couronne.

D'après les calculs de M. Tegoborski, le nombre des paysans serfs appartenant à des particuliers s'élèverait actuellement à près de douze millions. Occupons-nous d'abord de ceux-ci, en nous réservant de montrer dans une autre étude le sort des paysans *de la couronne,* ainsi que l'influence de l'organisation *communiste* des terres qu'ils occupent.

Au moment de signaler des faits trop peu connus, nous devons d'abord écarter une objection qui n'a jamais manqué de retentir quand il a été question de restituer à l'homme le droit qu'il tient du Créateur, ce droit suprême qui ne lui permet pas d'être une propriété, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu! On parle de la démoralisation, de l'ignorance, de l'incapacité de l'esclave. Il suffit de connaître le peuple russe pour repousser de pareils argumens. Sans doute il est ignorant, et sa moralité laisse trop souvent à désirer; mais ce sont les conséquences mêmes du triste sort auquel il se trouve condamné. Sa nature est bonne, et son intelligence éveillée; il faut même qu'il soit doué de rares aptitudes pour développer des qualités remarquables au milieu des liens du servage. « Le Russe, dit M. de Haxthausen, a une disposition merveilleuse pour toute chose : par sa facilité à améliorer sa position sociale, il l'emporte peut-être sur toutes les autres nations. Le plus souvent

le hasard seul décide du métier qu'il embrassera. S'il est fils de serf, c'est le seigneur qui lui dit : « Tu seras cordonnier, cuisinier ou tailleur. » Pour remplir les différens métiers nécessaires dans un régiment, le colonel ordonne de désigner tant de selliers, d'écrivains ou de musiciens, et la chancellerie du régiment exécute ses ordres sans hésiter. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce choix, fait pour ainsi dire au hasard, sans consulter ni les dispositions ni le goût de ces artisans improvisés, est ordinairement couronné de succès (1). » M. de Haxthausen ajoute, il est vrai : « L'argent et les honneurs, voilà les deux idoles du peuple russe! Tant qu'il n'est pas sorti de sa condition, le paysan est bon, simple et honnête; mais dès qu'il passe à l'état de marchand, il se pervertit entièrement et devient un fripon fieffé. » Si ce jugement était complétement vrai, le paysan russe serait encore plus à plaindre qu'à blâmer. Jusqu'ici tout semble conspirer pour le pervertir, et dans sa naïve ignorance il n'a même pas le refuge de la religion. Le trop fidèle tableau que retraçait dernièrement la *Revue* peut faire apprécier l'influence morale du *clergé orthodoxe* (2).

A côté des méfaits que l'on peut leur reprocher, il est juste de constater, avec M. Tourguenef, que les paysans russes sont aussi capables de bonnes qualités, quand le milieu dans lequel ils sont placés leur permet de les développer. Il existe une association qui fournit aux marchands, aux négocians, aux banquiers, des commissionnaires, des garçons de caisse, etc.; souvent ces gens deviennent les véritables hommes d'affaires de ceux qui les emploient. Ce sont les *artelchiks* (compagnons), dont la probité est proverbiale; ces braves gens sont de simples paysans, souvent serfs à l'*obrok*.

La dextérité du peuple russe a fourni à Storch des remarques ingénieuses (3), que confirme un observateur dont on ne contestera pas la pénétration, M. de Custine. « Les Russes, dit-il, sont singulièrement adroits et industrieux, » et il fournit de nombreux exemples à l'appui de ces paroles. Storch a reproduit un passage d'un écrit peu connu de Faber, *Promenades d'un Désœuvré*, qui renferme des observations fines et justes :

« Le Russe, dit M. Faber, a une aptitude étonnante pour prendre toutes les formes, pour acquérir toute sorte de talens; il sait tout imiter : langues, arts, manières, il saisit tout avec facilité, il a de l'adresse pour tout. J'ai pris mon Fédotte au hasard, je l'ai dépouillé de son sarrau de paysan. J'en aurais fait mon secrétaire, mon écuyer, mon maître d'hôtel, mon intendant. N'ayant besoin que d'un laquais, j'en fis mon laquais. Le lendemain du jour où je le pris à mon service, je ne le reconnaissais plus : il parut le matin

(1) Tome Ier, p. 46.
(2) *Mœurs religieuses de la Russie*, livraison du 1er juin, p. 609.
(3) *Cours d'économie politique*, t. III, p. 334.

en grosse cravate, souliers cirés à nœuds, les cheveux dressés en crête et le tablier retroussé par un bout. Il me servit du thé d'un air affairé; au bout de huit jours, il y mettait de l'élégance : il avait pris exemple sur des valets de chambre... Mais ce n'est pas tout : il sait tous les métiers; je l'ai trouvé tricotant des bas, raccommodant des souliers, faisant des paniers et fabriquant des brosses; quelquefois il se cuit du pain et se fait des gâteaux au poisson. J'ai goûté avec plaisir de son *chtchi* (1) et de son gruau. Un jour je le surpris se faisant avec son couteau une *balalaïka* (2). Enfin je ne lui ai rien ordonné qu'il n'ait su faire. Il a été au besoin mon menuisier, mon sellier, mon tailleur, mon serrurier. Il n'exécutera pas tout cela en perfection, ce n'est pas ce qu'on demande d'un domestique, mais il saura me tirer de l'embarras du moment... Point de nation qui ait une aptitude plus générale pour tous les emplois auxquels on la destine! Les seigneurs désignent au hasard parmi leurs serfs des sujets pour différens métiers : tel doit être cordonnier, tel peintre, tel horloger, tel musicien. »

Que l'oppression sous laquelle vivent ces hommes engendre l'astuce, la ruse, la mauvaise foi, toutes les misères imposées par la force brutale à la faiblesse sans défense, qui pourra s'en étonner? Qui pourra méconnaître aussi la fatale influence qu'exerce cette démoralisation sur les classes supérieures et sur le peu qui existe en Russie de classe moyenne?

« Le paysan russe a horreur des travaux de la terre, dit M. de Haxthausen, il a conservé tous les instincts nomades; rendez-le libre, et vous verrez toute cette population quitter le sol qui la nourrit et priver la culture des bras les plus indispensables. » Cette assertion, si elle est fondée, constitue le plus terrible acte d'accusation contre le *servage* et contre le prétendu bienfait des *institutions communales* de la Russie. Le paysan fuit le joug sous lequel il demeure courbé; il s'efforce d'allonger, afin qu'elle soit moins pesante, la chaîne à laquelle il est rivé, et il n'est point retenu par le lien énergique de la propriété du sol. — Étrange cercle vicieux auquel on se condamne, quand pour refuser la liberté on prétend s'armer des misères morales qu'entraîne après elle la privation même de la liberté! Il en résulte des difficultés d'application, cela est vrai; mais ces difficultés font partie de l'expiation.

Il devient superflu d'insister sur cet ordre d'idées; des faits nombreux prouvent l'intelligence naturelle des hommes asservis et enlèvent en Russie aux défenseurs de la servitude l'étrange excuse qu'ils ont essayé de faire valoir ailleurs, en voulant, comme l'avait fait Aristote, montrer dans le maître l'intelligence qui domine, et dans l'esclave la matière qui obéit à l'impulsion extérieure de l'esprit. Cette triste objection étant écartée, entrons dans l'examen des faits

(1) *Chtchi,* choux aigris par la fermentation, plat favori des Russes.

(2) *Balalaïka,* petite guitare simple à deux cordes, dont ils accompagnent leurs chants et leurs danses.

qui démontrent avec une pleine évidence la nécessité de l'émancipation. — Les serfs des particuliers se divisent en deux catégories principales : les serfs attachés à la terre, et les serfs attachés à la personne du seigneur (*dvorovié*), qui rappellent les esclaves domestiques. Cette dernière forme de servitude est la plus ancienne; elle se conciliait avec les habitudes nomades des populations primitives. La guerre recrutait, comme elle le fait encore en Afrique, cette population assujettie. On a vu aussi, par les dispositions des anciennes lois russes, que les hommes libres pouvaient se vendre ou s'engager à servir sans condition déterminée, ce qui entraînait leur asservissement. On les appela serviteurs par contrat (*kabalny kholopi, kabalny lioudy*). Jusqu'au recensement prescrit en 1721 par Pierre le Grand, ils furent distingués des paysans attachés à la glèbe; mais, confondus depuis sur les mêmes registres, ils contribuèrent à rendre plus dure la condition des paysans, dont le propriétaire disposa dès lors arbitrairement, en les attachant à sa personne, si bon lui semblait.

Les serfs personnels, appelés en Russie *dvorovié* (gens de cour), forment cette domesticité orientale, reste du luxe des sociétés barbares qui consiste surtout à entretenir une suite nombreuse. Cette armée de domestiques n'empêche pas les maîtres russes d'être fort mal servis : un proverbe de ce pays dit que *l'enfant qui a sept bonnes a toujours un œil de moins.* Il y a là un incroyable gaspillage de forces, et la masse des gens inoccupés donne lieu à des bizarreries monstrueuses. Un propriétaire vivant dans ses terres a chez lui non-seulement ses tailleurs et ses cordonniers, mais aussi des peintres, des chanteurs, des orchestres, quelquefois des troupes d'acteurs et des corps de ballet. On a vu un seigneur vendre à un autre tout un corps de ballet en bloc : les danseurs, les danseuses, tout le matériel, furent expédiés à l'acquéreur dans des fourgons, comme des balles de coton ou des tonneaux d'épiceries.— Chacun a pu entendre naguère à Paris et à Londres d'étranges artistes, serfs russes formés à l'exercice musical : pour exécuter un morceau, il leur fallait se réunir à trente ou quarante, chacun ne sachant donner qu'une seule note. Ils constituaient une espèce d'orgue dont chaque tuyau était remplacé par un homme : admirable image d'un régime de mécanisme! — Dans une comédie russe, un riche propriétaire, voulant créer un orchestre et un corps de ballet, passe en revue son nombreux domestique. Apercevant un homme à grosses lèvres, il dit : « Celui-ci jouera de la flûte, » et ainsi du reste. Dans une autre scène, les danseurs interrompent leur pas de ballet pour saluer respectueusement le seigneur quand il éternue, comme pour lui dire : « Dieu vous bénisse! » Ce côté grotesque du servage, empreint d'une amère ironie, n'est pas moins instructif que le côté terrible. M. de Hax-

thausen raconte qu'à Nijni-Novogorod, en allant au spectacle, il ne put se défendre d'une extrême surprise, lorsqu'il apprit que tout le personnel, acteurs, chanteurs et chanteuses, se composait de serfs appartenant à un seigneur. La *prima donna,* actrice choyée du public, habituée aux applaudissemens et aux triomphes, était fille d'un pauvre paysan. Les acteurs qui avaient rempli les rôles de prince, de boyard et de héros étaient également de pauvres hères, fils de serfs attachés à la glèbe seigneuriale. Quel singulier contraste ne devaient-ils pas trouver entre ce rôle momentané et leur situation habituelle, entre l'oubli produit par l'inspiration de l'artiste et le sentiment de leur condition véritable! Pour avoir le droit d'être acteurs, pour exercer le plus libre, le plus indépendant des arts, ils étaient obligés de payer à leurs seigneurs un *obrok,* comme on l'exige pour un métier, et d'acquitter ponctuellement la dîme prélevée sur l'intelligence (1). — Voici, en deux mots, l'histoire du théâtre de Novogorod. Un seigneur avait fait construire dans sa terre une salle de spectacle; il dressa un certain nombre de serfs au métier de musiciens et d'acteurs, et fit exécuter quelques opéras. S'étant ensuite établi à Nijni-Novogorod, il y transporta son théâtre. Il engageait simplement à ces *représentations de société* quelques amis; mais, atteint par des revers de fortune, il se décida à faire payer les billets d'entrée, et se fit entrepreneur d'une troupe de comédiens. Après sa mort, il fut remplacé par un autre directeur, et au moment où M. de Haxthausen visitait Novogorod, c'était encore un seigneur qui avait acquis le matériel comme le personnel pour exploiter ce genre d'industrie.

Les *dvorovié,* lorsqu'ils travaillent au dehors, rapportent au seigneur la redevance annuelle connue sous le nom d'*obrok.* On en est venu à les exploiter de cette manière pour utiliser une valetaille surabondante, à l'image de ce qui se pratiquait déjà pour les serfs de la terre. Il existe en effet en Russie deux manières de tirer un revenu d'une propriété agricole : on fait travailler les serfs à la terre seigneuriale, ou on leur fait payer une *taille* annuelle, sous le nom d'*obrok.* Dans la Grande-Russie, ce dernier mode est le plus ordinairement adopté : la corvée (*bartschina*), qui consiste en trois jours de travail par semaine, y est moins usitée que dans les anciennes provinces polonaises. Quelquefois le seigneur abandonne aux « paysans à l'*obrok* » tout son domaine; il n'exploite plus les terres pour son compte, il n'y réside même pas, et il se borne à toucher les sommes qui lui sont dues par les paysans aux époques fixées. Aucune règle précise ne limite les exigences du maître; au lieu d'une *taille abonnée,* pour employer nos locutions du moyen âge,

(1) *Études sur la Russie,* t. Ier, p. 271.

on rencontre une *taille arbitraire,* que le caprice du seigneur peut faire varier à son gré, et qui se prête à tous les excès d'une vanité orgueilleuse ou d'une cupidité impitoyable.

C'est la nécessité qui a fait introduire l'*obrok* en Russie. La population étant fort inégalement répartie, des seigneurs qui possédaient beaucoup de serfs n'avaient pas de terres assez étendues pour les occuper tous. Dans les contrées du nord, la rigueur du climat et la mauvaise qualité du sol ont généralement entraîné ce résultat. Ces contrées voient partir sans cesse des *paysans industriels,* presque toujours sobres, actifs, d'une conduite honnête et régulière; n'ayant que peu de terrain à cultiver, ou se souciant peu de ce labeur, les émigrans en abandonnent le soin à quelque membre de la famille, et vont au loin utiliser leur travail. Presque tous les maçons et la plus grande partie des charpentiers qui travaillent à Moscou et à Saint-Pétersbourg arrivent des gouvernemens de Jaroslav et de Vladimir. Beaucoup de serfs deviennent artisans et marchands : ils prennent patente et se font inscrire dans une *guilde.* On en rencontre qui sont négocians, fabricans, banquiers, riches à millions, d'autres qui sont artistes, musiciens, peintres, poètes. Un seigneur russe payait un jour par une lettre d'affranchissement son billet d'entrée au concert que donnait un serf de ses domaines, devenu célèbre par un rare talent sur le violon.

M. de Haxthausen (1) dit avec raison que la servitude en Russie, c'est le saint-simonisme pris à rebours. Au lieu de rétribuer les hommes selon leur capacité et de donner à chaque capacité selon ses œuvres, on les impose suivant la même proportion. Le seigneur dit au paysan : « Tu as tel âge, tu es robuste et bien portant, tu possèdes tant de force physique ou de capacité intellectuelle; ton instruction et ton adresse doivent te rapporter telle somme : par conséquent, en capitalisant ce produit, *tu vaux tant,* et tu dois me rapporter l'intérêt de ce capital vivant. » Il ne s'agit donc pas de récompenser chacun d'après les services rendus, mais d'exiger un tribut proportionnel à ces services. La formule qu'on applique est celle des socialistes modernes : « De chacun selon ses forces. » Seulement on n'ajoute pas : « A chacun selon ses besoins. »

Les habitans d'un village nommé Velikoïe-Selo étaient en partie des tisserands; ils avaient réalisé des économies considérables et élargi la sphère de leur commerce. Cette prospérité et cette industrie invitèrent le seigneur à imposer aux paysans un *obrok* beaucoup plus fort que celui qu'il aurait demandé, s'il avait pris pour base la terre possédée par chacun. Il agissait d'une manière logique :

(1) Tome Ier, p. 103.

n'était-il pas propriétaire *d'âmes?* Au lieu d'en avoir charge devant Dieu, il en tirait profit sur cette terre, et si cet usage du *droit* est coupable, que dire du *droit même?*

Cette faculté de pressurer des malheureux entraîne un singulier résultat : la *petite propriété,* au lieu de profiter aux forces morales et productives du pays, comme en France, en Belgique, etc., devient l'occasion des plus odieuses tortures. Il faut le reconnaître, l'homme riche descend rarement à des exactions révoltantes : il tire de la possession de serfs qui ont acquis quelque fortune, ou même une véritable opulence, plutôt une satisfaction d'orgueil qu'une augmentation notable de revenu. Il est fier de pouvoir dire que tel millionnaire, tel homme ayant conquis une réputation méritée, lui appartient. Il n'en est pas de même des nobles qui se trouvent dans une position médiocre ou misérable (1). On rencontre des villages de deux ou trois cents âmes appartenant à dix-huit ou vingt seigneurs. M. Schedo-Ferroti (2), dans un écrit remarquable intitulé *la Libération des paysans* (3), dit avoir connu des nobles qui ne possédaient que trois ou quatre serfs inscrits comme attachés à un village ou même à une maison située dans une ville ou à la campagne. Ce que ces pauvres gens ont parfois à souffrir est effroyable. Plus ils sont forts, adroits, habiles, intelligens, et plus on les écrase; leurs facultés plus développées ne servent qu'à leur faire imposer un plus lourd tribut. La redevance annuelle qu'on exige de ces malheureux est souvent exorbitante : on rencontre des serfs qui paient 200 et 300 roubles-assignats par an, et cette somme représente tous leurs gages d'une année, de telle sorte que les malheureux ne gagnent par un travail opiniâtre que la subsistance quotidienne, celui qui les a loués leur devant l'entretien et la nourriture. Comme l'esclave antique, ils n'obtiennent pour eux que le *salaire de la vie.* — Des exemples fidèlement reproduits peuvent seuls faire apprécier la portée de faits tellement étrangers à nos idées et à nos habitudes.

« Durant mon séjour à Orel, dit M. Schedo-Ferroti, j'avais un cocher auquel je payais 25 roubles-assignats par mois, le défrayant de tout et lui donnant l'habillement dont il avait besoin quand il conduisait la voiture, — sauf ses habits de tous les jours et ses bottes, qu'il devait se fournir à ses propres frais. — Cet homme, d'une conduite exemplaire, très soigneux de mes chevaux, n'avait qu'un seul défaut, celui de s'endormir sur son siége chaque fois qu'il lui arrivait de m'attendre une demi-heure.

(1) Jusqu'ici, les nobles seuls peuvent posséder des terres peuplées de paysans.

(2) On assure que ce pseudonyme couvre le nom d'un des hommes les plus considérables et les plus distingués de l'empire russe.

(3) Berlin, 1858.

« Je le grondai à plusieurs reprises pour cette mauvaise habitude, et, voyant qu'il n'en tenait aucun compte, je chargeai mon valet de chambre de le sermonner, et de lui déclarer que je me verrais obligé de le renvoyer, dans la crainte des accidens qui pourraient arriver à mes chevaux par suite de sa somnolence. Cette circonstance me donna le secret de ce sommeil irrésistible, si peu naturel chez un homme jeune et bien portant. J'appris que mon pauvre Vasili ne dormait pas la nuit. Connaissant un peu le métier de cordonnier, il passait les nuits à réparer les bottes de tous les domestiques du voisinage, ne quittant souvent ce travail qu'à l'aube du jour pour aller soigner mes chevaux, après quoi il nettoyait la voiture et les harnais, ce qui le menait jusqu'à huit ou neuf heures du matin : alors il fallait atteler pour me conduire en ville. Ému de pitié et sentant qu'un travail aussi accablant ne pouvait être entrepris que sous la pression du malheur, je me rendis à l'écurie pour parler moi-même à Vasili. Le pauvre garçon se jeta à mes pieds en me priant de ne pas le renvoyer, disant : « Je suis déjà en retard d'une partie de l'*obrok* de l'année passée; si vous me chassez, je pourrais bien rester tout un mois sans place, et je serais un homme perdu. »

« J'appris alors qu'avec vingt-sept autres malheureux (parmi lesquels onze femmes), il formait l'héritage de Mlle D..., vieille fille du plus détestable caractère, et que je connaissais pour l'avoir rencontrée chez le major Sen... Après la mort de leur père, Mlle D... et ses quatre sœurs avaient partagé entre elles les cent cinquante-six paysans du village B..., qui était resté à peu près inhabité, vu que ces demoiselles trouvaient moins d'avantage à faire cultiver leur terre qu'à faire de leurs serfs des ouvriers et des domestiques, en leur imposant des *obroks* exorbitans. — Mon cocher payait par an 300 roubles-assignats, c'est-à-dire juste autant qu'il recevait de gages. Or, comme l'année précédente il avait été malade pendant six semaines et sans place durant quinze jours, il était arriéré de 50 roubles d'*obrok*. C'était pour rattraper cette somme et obtenir en outre ce qu'il lui fallait pour ses habits et sa chaussure, que ce malheureux était réduit à travailler nuit et jour, sans avoir l'espoir de pouvoir gagner 1 rouble pour lui-même, ni de voir finir cette torture autrement qu'avec sa vie. Le jour où je parlai à Vasili, il avait déjà soldé 33 roubles de sa dette, et n'en devait plus que 17. Tirant de mon portefeuille un billet de 25 roubles, je lui en fis cadeau, l'engageant à remettre à sa maîtresse ce qu'il lui devait. Il me remercia les larmes aux yeux, en disant : « Maintenant je vais dormir toute la nuit, car ce qu'il me faut pour mes bottes et mes habits de tous les jours, je puis bien le gagner durant la journée. »

« Avec cela, pas une plainte, pas un reproche contre l'auteur de ses souffrances, et pourtant les procédés dont usait Mlle D... n'étaient rien moins qu'humains. Dès qu'un de ses serfs se montrait inexact dans ses paiemens, elle le faisait revenir auprès d'elle dans sa maison d'Orel, et l'occupait à travailler dans un vaste jardin potager qui en dépendait; mais elle nourrissait si peu le pauvre serf et le traitait si mal, qu'il préférait lui abandonner jusqu'au dernier rouble qu'il pouvait gagner en louant ses services à un autre maître : il avait du moins la chance d'être bien nourri et mieux traité.

« Engagé dans cette voie, je ne pus maîtriser mon désir d'en connaître plus long sur cette affaire. J'allai aux informations, et j'appris que du temps

du vieux D..., le village de B... était florissant, et que ses paysans passaient pour aisés et même pour riches. Il est vrai qu'alors M. D..., avec un bien de cent cinquante-six âmes, n'avait que 5 ou 6,000 roubles de rente, tandis que Mlle D... d'Orel avait eu le talent d'extorquer des vingt-sept personnes qui formaient sa part 3,100 roubles, car les seize hommes lui payaient 2,400 roubles, et les onze femmes 700 roubles, ce qui relativement est encore plus exorbitant, vu la modicité des gages que reçoivent les servantes en Russie.

« On a voulu m'expliquer l'*obrok* de ces femmes par des suppositions tellement infamantes, que j'ai refusé de les admettre. Il est probable en effet qu'en ce qui regarde Mlle D..., elles n'étaient que des calomnies. Cependant je dois certifier que, six ans plus tard, j'ai pu me convaincre qu'à Rostof Mme G..., veuve d'un médecin, s'adonnait à une spéculation de ce genre, en employant les traitemens les plus rudes contre les malheureuses qui voulaient se soustraire à la honte. Il est vrai que Mme G... n'avait eu en partage que deux familles, en tout quatre hommes, deux femmes et six filles! »

Que pourrait-on ajouter à ce tableau d'une éloquente tristesse? Il parle plus haut que ne le feraient les déductions les plus vigoureuses pour faire comprendre toute l'urgence de l'œuvre que l'empereur Alexandre II tiendra sans doute à honneur de mener à bonne fin. La possibilité d'actes aussi odieux suffirait pour légitimer une réforme radicale.

M. Tourguenef peut, en thèse générale, avoir raison quand il s'agit d'opulens personnages : les propriétaires de serfs ne leur demandent pas un tribut proportionné à la richesse que ceux-ci ont pu acquérir. Pourquoi donc ces serfs ne se rachètent-ils pas? Parce que le maître refuse souvent l'émancipation, même au poids de l'or. M. Tourguenef (1) raconte qu'un de ses amis, voyageant dans l'intérieur de la Russie, s'arrêta, pour y passer la nuit, dans un village appartenant au comte Scheremetief. Un des notables de l'endroit, possesseur d'une maison en briques à deux étages, chose rare dans un village russe! lui offrit l'hospitalité, en faisant servir un bon souper où ne manquait pas le champagne. Le salon était meublé en acajou; on y voyait le portrait du comte. Comme on disait au propriétaire de la maison qu'il devait bien aimer un maître dont la bonté lui avait permis de s'élever à une pareille prospérité, le paysan répondit avec tristesse : « Sans doute, c'est un si brave homme; mais je lui donnerais volontiers et ma maison et le reste de ma fortune, qui monte à 600,000 roubles, s'il voulait seulement me donner la liberté. » Le comte n'eût jamais admis l'idée de s'approprier les biens de ses serfs enrichis. Rien ne prouve mieux cependant combien est fragile l'appui de la volonté humaine, livrée non-seulement à l'entraînement des caprices, mais encore aux lois de notre desti-

(1) Tome II, p. 127.

née. Que le seigneur juste et bienveillant vienne à mourir, les tuteurs des enfans ne manqueront pas de s'emparer de la fortune de malheureux qui ne peuvent légalement rien acquérir pour eux-mêmes. M. Tourguenef en cite des preuves, et notamment un fait des plus curieux. Un paysan, serf du même comte Scheremetief, était devenu riche négociant à Moscou; il mourut en laissant une somme de 150,000 roubles, déposée au lombard. Ses enfans, qu'il avait réussi à racheter du servage, réclamèrent l'héritage de leur père; les 150,000 roubles furent néanmoins adjugés au maître, le capital devant suivre le sort de celui qui n'était pas libre lui-même.

L'immense richesse du vieux comte Scheremetief était de notoriété publique, aussi bien que l'humeur capricieuse qui lui faisait refuser les sommes les plus importantes offertes par des serfs opulens pour leur libération. Il fallait un événement extraordinaire pour qu'il se départît de cette règle. Il consentit, un jour qu'il était pressé d'argent, à vendre, moyennant 800,000 roubles, la liberté d'un de ses paysans, devenu l'un des premiers fabricans de Moscou, et qu'on disait posséder 5 millions. Toutefois il se montrait rarement d'aussi bonne composition. M. Schalouchine (père du banquier actuellement établi à Riga) était, il n'y a pas très longtemps encore, serf du comte Scheremetief; il était marchand de première guilde et fort riche. Il offrit pour sa liberté 200,000 roubles en assignats (220,000 francs), et ne put l'obtenir à ce prix malgré ses instances. Il faisait pourtant valoir une raison grave : son état de servage rendait impossible l'établissement de ses fils, qu'aucun bourgeois de Riga ne voulait accepter pour gendres. Refusant la somme qu'offrait M. Schalouchine, le comte Scheremetief se contentait de prélever annuellement un modique *obrok* de 25 roubles en assignats, croyant de sa dignité de ne pas imposer le riche marchand de Riga plus fort que ses autres serfs, mais sans consentir à le libérer. C'est à un hasard assez étrange que M. Schalouchine dut son affranchissement. Après deux voyages qu'il avait faits en hiver sans pouvoir obtenir la libération que son maître lui refusait toujours, M. Schalouchine revint encore à Saint-Pétersbourg au mois de mars. Il avait reçu, le jour même de son départ, un envoi d'huîtres, et il en emporta un tonnelet pour le comte. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il se rend immédiatement chez son maître, qu'il trouve entouré de plusieurs de ses amis, réunis autour d'un déjeûner splendide auquel il ne manquait rien... que des huîtres. Le comte était occupé à gronder son maître d'hôtel, qui s'excusait en assurant que dans tout Pétersbourg il n'y en avait pas, et que celles qui avaient été servies la veille chez M. *** avaient été commandées exprès et envoyées par la poste. A la vue du serf millionnaire qui survint en ce moment, le comte s'écria : « Voilà

Schalouchine qui vient encore pour sa libération! Eh bien! mon cher, tu as tort de m'offrir 200,000 roubles dont je n'ai que faire : trouve-moi des huîtres pour mon déjeûner d'aujourd'hui, et je te donne la liberté! » S'inclinant profondément, M. Schalouchine remercia le comte de cette grâce, et lui annonça que les huîtres étaient dans l'antichambre. Bientôt, aux bruyans applaudissemens des assistans, il fit rouler lui-même dans la salle le tonnelet, et le comte signa l'acte d'affranchissement sur le couvercle du bienheureux baril; puis, abordant l'affranchi avec les mots de *vous* et de *monsieur*, il lui dit : « Maintenant, monsieur Schalouchine, veuillez prendre place et déjeuner avec nous! » Grâce à la libération conquise au moyen d'huîtres fraîches, le serf était devenu un homme!

S'il est quelques grands seigneurs, comme le comte Scheremetief, qui se contentent de conserver un droit nominal de propriété sur un serf millionnaire, combien ne rencontre-t-on pas aussi de maîtres avides et impitoyables qui pressurent de la manière la plus odieuse les malheureux que la naissance servile a soumis à leur pouvoir arbitraire! Quelle entrave pour le développement de la production et quel outrage pour l'humanité! — Sans doute on trouve des serfs qui jouissent d'une prospérité remarquable. L'étranger qui arrive un dimanche dans quelque village appartenant à un grand seigneur des gouvernemens de Jaroslav ou de Vladimir croit rêver en voyant ces esclaves se promener dans de beaux habits bleus, avec leurs femmes vêtues d'étoffes de damas et de brocard; mais ce spectacle ne saurait effacer les nombreux et révoltans abus du pouvoir seigneurial. Il ne saurait faire oublier, par exemple, les paysans de la Russie-Blanche (Vitepsk-Mohilev), qui sont si misérables qu'ils excitent la pitié des serfs russes eux-mêmes. Les propriétaires les cèdent par centaines et par milliers à des industriels qui entreprennent de tous côtés des travaux de terrassement. Le propriétaire touche le prix convenu, et l'entrepreneur s'oblige à les nourrir en route et pendant la durée des travaux. Ils s'estiment heureux quand ils sont à peu près vêtus et qu'ils n'ont pas faim.

Sans parler de l'esclavage de la fabrique et de la manufacture, nous croyons avoir suffisamment montré que les nécessités morales, non moins puissantes que les considérations économiques, prescrivent impérieusement de mettre un terme à un régime qui peut enfanter d'aussi tristes iniquités. Le bien-être d'une portion des paysans asservis, loin d'offrir un argument aux adversaires de l'émancipation, proteste contre l'anomalie qui soumet au pouvoir arbitraire d'autrui des intelligences assez développées pour avoir su vaincre de pareils obstacles. Certes on ne saurait invoquer l'indifférence des serfs pour le bienfait de l'affranchissement. Ceux qui souffrent

espèrent en la liberté, ceux qui ont pu arriver à l'aisance et à la richesse répètent : « Si l'oiseau est bien dans une cage d'or, il est mieux sur une branche verte (1). »

On a cité une lettre fort curieuse d'un propriétaire du gouvernement de Koursk. — Dès la première nouvelle de la détermination impériale touchant l'émancipation, ce propriétaire réunit ses paysans au nombre de huit ou neuf cents, et leur fit part de ce qu'il avait appris, les engageant à se réunir afin de délibérer sur la manière la plus utile pour eux d'opérer leur affranchissement. Ils répondirent qu'ils se trouvaient heureux de leur situation, et qu'ils ne voulaient pas en changer. Cependant les journaux apportèrent la même nouvelle. Les paysans se réunirent alors spontanément, délibérèrent entre eux, après quoi ils envoyèrent des délégués à leur maître pour lui déclarer que s'ils étaient *libres, ils devraient avoir affaire à la police, et que, pour éviter ce malheur,* ils le suppliaient de les garder. — Ce n'est donc pas la liberté que ces infortunés dédaignent, c'est la police qu'ils redoutent, ce sont les monstrueux abus des employés (*tchinovnicks*) qui les effraient, car ils ne se sentent pas assez forts pour leur résister. Montesquieu parle des états où les hommes libres, trop faibles contre le gouvernement, cherchent à devenir les esclaves de ceux qui tyrannisent le gouvernement. Le paysan russe qui recule devant l'idée de l'émancipation obéit à un sentiment analogue; l'*ispravnik* et ses adjoints (*stanovoï pristav*) lui font peur. Pour se garantir de l'oppression, il cherche un refuge auprès du maître, qui a le pouvoir de le protéger et que l'intérêt invite à le faire. Sans la sûreté des personnes et des propriétés, la liberté n'est qu'un vain mot, et si les paysans libres ne devaient pas jouir de cette sûreté, leur situation ne vaudrait guère mieux que celle des serfs.

L'émancipation des paysans russes semble, on le voit, être commandée aujourd'hui par l'intérêt politique et par les nécessités économiques aussi bien que par le sentiment moral; mais pour être une œuvre sérieuse et féconde, elle exige tout un ensemble de réformes dans l'administration civile et dans l'organisation de la justice. La nécessité de ces réformes apparaîtra mieux sans doute quand nous aurons exposé, dans une prochaine étude, la situation des paysans de la couronne et les résultats du *communisme* russe.

L. Wolowski, de l'Institut.

(1) Proverbe russe.

LES SOUVENIRS

D'UN

ÉCOLIER ANGLAIS

Tom Brown's school Days, by an old boy; Cambridge, Macmillan and Co, 1858.

Pour savoir jusqu'à quel point le *self government* est passé dans les mœurs de la nation anglaise, il faut interroger son système d'éducation, et s'il est vrai, comme le dit le poète Wordsworth, que l'enfant soit le père de l'homme, le spectacle de la libérale Angleterre n'aura plus rien d'énigmatique lorsqu'on aura contemplé cette république en miniature qui s'appelle une école publique anglaise.

De toutes les institutions de l'Angleterre, l'école publique ou collége est certainement une des plus originales, et comme nous nous adressons à des lecteurs français, nous dirons volontiers une des plus excentriques. Rien en effet n'est plus loin que les règles, les mœurs et les habitudes d'une école publique anglaise des idées qui ont cours en France en matière d'éducation; rien n'indique mieux la différence profonde qui sépare les traditions des deux pays. Des deux côtés, le système d'éducation est en quelque sorte l'abrégé du système de gouvernement. En Angleterre, l'*individualisme* triomphe dans l'éducation comme dans la société. En dehors de la légitime surveillance qui préside aux heures de l'enseignement, l'enfant se gouverne lui-même; il se défend lui-même contre les attaques et les empiètemens de ses camarades, forme des ligues, contracte des

alliances, engage des luttes, essaie sur une petite échelle le combat de la vie réelle. L'école se gouverne, comme l'état, par la délibération parlementaire, la lutte des partis, le conflit des opinions, les *meetings* et les discours après dîner. Quant aux mœurs de l'école, elles sont la fidèle image des mœurs de la société anglaise : ce sont des mœurs violentes, tapageuses, un peu brutales, — les mœurs de futurs *squires* chasseurs de renards, de futurs *sportsmen* qui seront renommés un jour sur le *turf* pour l'excellence de leurs chevaux et l'habileté de leurs *jockeys*, de futurs *gentlemen* cosmopolites qui courront le monde à la poursuite de toutes les fortes émotions physiques, et qui préféreront à tous les autres les plaisirs auxquels se mêle le sentiment du danger. La prédilection de l'Anglais pour les exercices physiques commence dès l'école, et cette prédilection n'est point contrariée par la surveillance des maîtres ou les règles de l'établissement. Le directeur ne répond aux parens ni des membres qui peuvent se fracturer, ni des fluxions de poitrine que peuvent amener une course un peu trop prolongée, une partie de ballon un peu trop chaude. Entorses, yeux pochés, mâchoires endommagées, ce sont là des accidens vulgaires dont personne ne s'inquiète, et qui n'attirent ni réprimandes aux coupables, ni compassion aux victimes, car le maître est pour ainsi dire exclu de la police du collége. Ce sont les écoliers eux-mêmes qui font leur police, et la première règle est qu'ils ne doivent en aucun cas avoir recours à la protection du maître. Ainsi il n'y a pour ceux qui ont une tendance innée à la lâcheté ou à l'hypocrisie aucune ressource à espérer dans les basses intrigues et les dénonciations jésuitiques. La délation et la trahison sont des vices inconnus dans une école anglaise. Les habitudes du mensonge ne peuvent y fleurir non plus, car, débarrassés de tout espionnage et de toute contrainte, les enfans n'ont à répondre de leurs actions qu'à eux-mêmes, ou à leurs égaux, qu'ils n'ont aucune raison de redouter. Les énergies de l'âme se développent sans rencontrer aucun obstacle, les nerfs s'affermissent, la timidité naturelle à l'enfant disparaît pour faire place à l'esprit de résistance. Grâce à cette liberté absolue, chacun mesure déjà ses forces morales et commence l'expérience de la vie. De même que le *self government* consiste en une confiance absolue dans le caractère de l'homme, l'éducation anglaise s'appuie sur une confiance absolue dans les instincts de l'enfant. *Help thyself*, défends-toi, soutiens-toi toi-même, — c'est là l'axiome sur lequel reposent l'éducation comme la société en Angleterre.

Une école publique anglaise dans ses défauts comme dans ses qualités est l'image fidèle d'une société libre et laïque, d'une société composée de grands seigneurs populaires et de bourgeois or-

gueilleux, de marchands actifs et de fermiers robustes. Il n'y a rien dans cette éducation qui trahisse une influence féminine, mystique ou contemplative. Comparez maintenant le collége français à l'école publique anglaise, et vous serez frappé de la différence tranchée qui sépare les deux systèmes d'éducation. C'est en vain qu'on a essayé de donner à notre système moderne d'éducation un esprit laïque : jusque dans ses moindres détails, ce système porte l'empreinte de l'influence ecclésiastique. Il est bien l'image de cette société qui a pu s'émanciper du joug de ses prêtres, mais qui, ayant été créée, formée par le clergé, n'a jamais pu oublier ses leçons, même alors qu'elle les maudissait. Une règle quasi monastique pèse sur les élèves, enfans dont les plus âgés ne dépassent pas dix-huit ans. L'immobilité et les habitudes sédentaires sont imposées à l'âge turbulent par excellence et avide de mouvement. Les exigences impérieuses de la nature, qui ordonne, au nom de la santé morale et physique et du bonheur futur, les exercices violens, les salutaires fatigues du corps, sont méprisées et traitées de dissipation et de brutalité. A voir ces légions d'enfans enfermés entre les quatre murs d'un édifice dont la vue seule inspire l'ennui, et qui tient à la fois du couvent, de la caserne et de la prison, on pourrait croire que l'intention des maîtres est de former des générations de contemplateurs oisifs et de moines mystiques. Eh bien! pas du tout, l'intention des maîtres qui dirigent ces casernes ou ces couvens, où le corps se flétrit en même temps que l'âme s'étiole, est de former des hommes et des citoyens! Ceux qu'on a cru déposséder doivent en vérité rire de bon cœur en voyant qu'on leur a opposé, sous un nom nouveau, leur vieux système d'éducation. Dans ce système en effet, quoiqu'il se prétende laïque et qu'il invoque le patronage de l'état, domine toujours, comme aurait dit Voltaire, le vieil esprit des bonzes. Le principe secret de ce système, c'est qu'on doit accorder le moins possible aux exigences du corps si l'on veut développer l'esprit, et que l'esprit profite de tout ce que perd la matière. A ce principe singulier, qui a son origine lointaine dans la doctrine mystique de la délivrance de l'âme par l'émaciation du corps, en est accolé un second, qui est absolument contraire à la formation du caractère. Ce principe, c'est que le premier devoir de l'enfant est d'être soumis, et que sa première vertu est l'obéissance. En conséquence on fait peser sur sa volonté une contrainte morale de tous les instans. Une sollicitude insupportable, et qui ressemble à un tendre espionnage, accompagne tous ses actes, observe tous ses gestes, écoute toutes ses paroles. L'objet de cette sollicitude trop maternelle devient promptement soumis, car il faut échapper aux dangers d'une surveillance assidue. Grâce à ce système, on obtient donc des enfans dociles, obéissans

en apparence, hypocrites en réalité. L'enfant perd ses qualités naturelles et acquiert des vices artificiels, la ruse par exemple, qui n'est jamais que le résultat de la contrainte, et l'habitude du mensonge, qui à l'origine suppose toujours l'intolérance et le droit de la force. Telle est la méthode au moyen de laquelle on essaie depuis quelque cinquante ans de former parmi nous des hommes libres et des citoyens. Les résultats sont médiocres : l'expérience des événemens nous a conduits à reconnaître que si nous avions parmi nous un grand nombre de révoltés, nous avions peu d'hommes libres, et que si nous comptions beaucoup d'ambitieux et d'intrigans, nous comptions peu de citoyens.

Mais ne poussons pas plus loin la comparaison des deux systèmes d'éducation : la différence s'expliquera d'elle-même et se laissera saisir sans efforts, à mesure que nous recevrons les confidences du vieil écolier du collége de Rugby, et que nous écouterons les anecdotes dont sa mémoire est remplie. *Les Années d'école de Tom Brown* sont un plaidoyer véhément en faveur du système d'éducation publique de l'Angleterre. Ce plaidoyer n'a rien de didactique, il est présenté sous une forme animée, pittoresque, dramatique. Ce n'est pas l'organisation systématique, c'est la vie de l'école qui nous est racontée dans ce livre, de telle sorte que nous avons sous les yeux, non l'anatomie du système, mais le système lui-même *en action,* et que nous pouvons le juger d'après ses faits et gestes. Fidèle à ce sentiment de la réalité qui est si vif chez les écrivains anglais, l'auteur a incarné, *embodied,* ce système dans une réunion d'êtres vivans et agissans; chacune de ses qualités, chacun de ses vices portent un nom. L'auteur n'est rien moins que logicien, grâce à Dieu, et n'a aucun goût pour les abstractions; aussi, au lieu de nous inviter à nous prononcer *à priori* sur les principes du système, il nous invite à le juger *à posteriori,* sur les résultats. Les principes en effet pourraient arrêter longtemps un logicien déterminé : que de raisons ne peut-on pas donner *à priori,* lorsqu'on n'a pas consulté l'expérience, contre un système d'éducation qui consiste à laisser aux enfans la plus grande somme possible de liberté? Mais en présence des faits la logique doit battre en retraite. « Tu jugeras de l'arbre par ses fruits, » cette maxime devrait constamment nous servir de règle de jugement.

Le vieil écolier de Rugby se présente à nous sous le nom de Tom Brown; mais Tom Brown est un nom générique, emblématique, qui désigne, non un écolier déterminé ou une famille particulière, mais toute une classe sociale, la portion la plus active, la plus énergique de la nation anglaise, la classe moyenne, et plus spécialement la bourgeoisie rurale des comtés. En quelques phrases nerveuses

et pittoresques, l'auteur décrit les principaux traits de la grande famille à laquelle il appartient. « Tous les jeunes *gentlemen* actuellement inscrits sur les registres des universités connaissent les Browns, qui sont devenus récemment célèbres, grâce à la plume de Thackeray et au crayon de Doyle. Malgré la renommée très méritée, mais tardive, que cette famille a enfin conquise, tous ceux qui la connaissent familièrement sentiront qu'il y a encore beaucoup à dire et à écrire avant que la nation anglaise sache de quelle part de sa grandeur elle est redevable aux Browns. Pendant des siècles, ils ont été occupés, avec leur humeur silencieuse, opiniâtre, familière, à subjuguer la terre dans les comtés anglais et à laisser leur marque dans les forêts américaines et sur les plateaux de l'Australie. Partout où les flottes et les armées de l'Angleterre ont gagné leur renom, on a pu constater la présence de membres vaillans de la famille des Browns. Partout ils ont fait œuvre de robustes *yeomen,* avec l'arc en bois d'if à Crécy et à Azincourt, avec la hache et la pique sous le brave lord Willoughby, avec la coulevrine et la demi-coulevrine contre les Espagnols et les Hollandais, avec la grenade et le sabre, le mousquet et la baïonnette, sous Rodney et Saint-Vincent, Moore, Nelson et Wellington. Partout ils ont reçu de rudes coups et ont été chargés d'une rude besogne (ce qu'ils cherchaient après tout); ils ont gagné en revanche peu de récompenses et de renommée (ce dont peuvent se passer parfaitement la plupart d'entre nous). Les Talbot, les Saint-Maur, les Stanley et leurs pareils ont commandé des armées et fait des lois, il y a des siècles; mais ces nobles familles seraient fort étonnées, si la balance des comptes était faite exactement, de voir combien les services qu'elles ont rendus à l'Angleterre sont peu de chose à côté des services rendus par les Browns. »

Le *squire* Brown, père de notre futur écolier, était le seigneur et roi d'un petit village situé dans le Berkshire, près de la vallée du Cheval-Blanc, où jadis se livra une grande bataille entre le roi Alfred et les envahisseurs danois, où l'on voit encore des restes de murailles romaines, une pierre trouée et sonore qui servit sans doute de porte-voix aux vieux habitans de la vallée pour avertir du danger qui les menaçait, et autres merveilles et débris du passé. Le *squire* Brown était aussi un débris d'un passé plus récent. Il était tory jusqu'à la moelle des os, croyait au droit divin des pouvoirs politiques et à l'obéissance passive comme un cavalier de la restauration; mais ces préjugés politiques étaient inoffensifs, comme le sont tous les préjugés lorsqu'ils partent d'une conscience sincère et d'une âme droite, car, pour le dire en passant, il n'y a de malfaisans que les préjugés qui naissent d'une corruption de l'esprit et

qui nous rendent aveugles à l'endroit de la réalité. Si les préjugés politiques pouvaient tuer une nation, il y a longtemps que l'Angleterre serait morte; heureusement pour leur repos, les Anglais ont toujours corrigé leurs préjugés par leur conduite pratique. Ainsi faisait le *squire* Brown, au dire de son fils. « A ces principes tories il associait certains principes sociaux qui généralement ne sont pas supposés d'un torysme bien pur. En première ligne, il prétendait qu'un homme doit être entièrement apprécié selon ce qu'il vaut, et par ce qu'il porte intrinsèquement entre ses murailles de chair et d'os, indépendamment de ses vêtemens, de son rang, de sa fortune et de toutes les circonstances extérieures, quelles qu'elles soient. On peut, je pense, considérer cette croyance comme un correctif salutaire de toutes les opinions politiques, et comme rendant également inoffensives toutes les opinions, qu'elles soient bleues, rouges ou vertes. Comme corollaire nécessaire à cette opinion, le *squire* admettait qu'il importait fort peu que son fils eût pour camarades les fils d'un lord ou les fils d'un paysan, pourvu qu'ils fussent braves et honnêtes. Lui-même avait autrefois joué à la balle et fait la chasse aux nids avec les fermiers qu'il rencontrait aux assemblées de la paroisse, avec les laboureurs qui cultivaient leurs champs, et ainsi avaient fait avant lui son père et son grand-père. C'est pourquoi il encouragea Tom dans son intimité avec les enfans du village, et la protégea de tout son pouvoir en leur donnant tout un enclos pour s'ébattre, et en leur fournissant une belle provision de balles et de ballons. » J'ai cité ce passage sans en rien omettre, parce qu'il exprime bien la nature des opinions de l'auteur lui-même. Le jeune Brown est le digne fils de l'honnête *squire*. Je n'oserais pas dire qu'il soit d'un torysme aussi pur; mais si les opinions du *squire* ont subi une transformation en passant à travers son esprit, la substance est restée la même et n'a pas été altérée. Tom Brown est un Anglais de la vieille école, qui regrette les vieilles mœurs et avertit ses contemporains qu'ils doivent y revenir sous peine des plus grands malheurs. Il a la plus grande pitié pour les jeunes *gentlemen* qui vont passer leurs vacances sur le continent au lieu de visiter les vallées et les montagnes de leur île, qui deviennent de mauvais cosmopolites et non de solides Anglais; il a le plus parfait dédain pour les jeunes *misses* anglaises qui font de « mauvaise musique étrangère au lieu de faire de bons fromages anglais. » Dans ce perpétuel déplacement des corps et des âmes, dans ces habitudes cosmopolites, dans ces prétendus raffinemens de l'éducation, dans cet abandon des mœurs locales et des plaisirs nationaux, il voit non un progrès, mais une décadence. Lorsque les riches ne partagent plus les plaisirs du peuple, le sentiment de

la solidarité se perd, la séparation entre les classes se creuse, le schisme social commence. Ce que Tom Brown aimait dans ces vieilles mœurs qui s'en vont, c'est ce qu'elles avaient de populaire et de familier, c'est cet élément franc et cordial, *hearty*, qui rapprochait le riche du pauvre, qui rendait inoffensif le torysme du *squire*, inoffensifs aussi par conséquent le radicalisme de Dick le charbonnier et le chartisme de Jack le tisserand. Le livre est écrit dans ce ton de radicalisme conservateur qui distingue presque tous les livres originaux qui nous arrivent aujourd'hui d'Angleterre. Ce radicalisme conservateur est la note nouvelle de la littérature anglaise contemporaine.

Nous ne pouvons pas suivre Tom Brown dans tous les petits incidens de sa vie d'enfant; qu'il nous suffise de dire que de bonne heure il sut s'émanciper des influences féminines. Dès qu'il put échapper à la surveillance maternelle, il prit sa volée. Il fut encouragé dans ces dispositions par un ancien domestique de la famille, le vieux Benjamin, qui mit toute son âme à le dégoûter de la société des femmes, et qui y réussit facilement, à sa plus grande joie. Il mena donc le jeune Tom dans toutes les foires et marchés des environs, le fit assister à toutes les fêtes paroissiales, lui donna le goût des spectacles chers à la vieille Angleterre, la lutte, la boxe, la course. Cependant il vint un jour où le vieux Benjamin put accompagner moins assidûment le jeune Tom dans ses excursions; le rhumatisme brisa ses membres, naguère si alertes malgré son âge, et toutes les consultations auprès des sorciers du village ne purent le guérir. Nous ne pouvons résister au plaisir de nous arrêter un instant devant une de ces consultations médicales, quoiqu'elle n'ait pas un rapport bien direct avec notre sujet; mais cette scène achèvera de nous faire comprendre les influences rustiques, salubres et très anglaises, au milieu desquelles se développa le caractère du jeune Tom. Un matin donc, Benjamin et Tom s'en allèrent consulter le sorcier du village, qu'on appelait le fermier Ives. Pourquoi on l'appelait fermier, on n'en savait rien. Toutes ses propriétés consistaient en une vache, deux ou trois porcs, quelques volailles, et un ou deux arpens de terre qu'il avait découpés d'un champ communal, solidement enclos d'une belle muraille, et dont il avait fait sa propriété par prescription, à la manière anglaise. C'était un homme solitaire et mystérieux, comme il convient à un sorcier, et qui à ses secrets de médecine naturelle mêlait quelques connaissances dans l'art du vétérinaire.

« — Nous sommes venus te rendre une visite, dit Benjamin. Je pensais depuis longtemps à venir pour le simple plaisir de voir un vieux camarade, mais cela ne marche plus comme autrefois. Ce maudit rhumatisme que j'ai

dans le dos me tourmente beaucoup. — Benjamin s'arrêta dans l'espérance qu'il allait attirer immédiatement le fermier sur le terrain de sa maladie, sans avoir besoin d'entamer la question plus directement.

« — Ah! ah! oui, je vois, tu n'es plus aussi ingambe qu'autrefois, répondit le fermier en levant le loquet de sa porte; nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre aussi jeunes que nous l'étions, malheureusement pour nous.

« La chaumière du fermier ressemblait à celle de nos paysans aisés. Un étroit foyer avec deux bancs, un petit tapis devant l'âtre, un vieux fusil et une paire d'éperons sur le manteau de la cheminée, un buffet avec des rayons sur lesquels étaient rangées des faïences et de la vaisselle d'étain, une vieille table en noyer, quelques chaises et escabeaux; quelques vieilles estampes encadrées, une petite bibliothèque avec une demi-douzaine de volumes, un râtelier attaché au plafond, garni de pans de lard et autres provisions, composaient la meilleure partie de son ameublement. On ne voyait dans cette demeure aucun signe d'art occulte, à moins qu'on ne prît pour tel les paquets d'herbes séchées suspendus au râtelier et à la cheminée, ou les fioles étiquetées rangées sur un des rayons du buffet.

« Tom joua avec quelques chats accroupis dans les cendres du foyer, et avec un bouc qui se promenait gravement devant la porte, pendant que Benjamin et le fermier mettaient le couvert. Pendant le dîner, auquel Tom fit honneur par son appétit, ils parlèrent de leurs vieux camarades d'autrefois, Miltons ignorés de la vallée, depuis longtemps muets, et de faits qui s'étaient passés il y avait trente ans, toutes choses auxquelles il ne prêta pas beaucoup d'attention, sauf au moment où ils parlèrent de la construction du canal, et lui apprirent, à son grand étonnement, que ce cher canal, qui l'émerveillait tant, n'avait pas toujours existé, que même il n'était pas aussi vieux que Benjamin et le fermier Ives, révélation qui mit sa petite cervelle dans une singulière émotion.

« Après le dîner, Benjamin appela l'attention du fermier sur une verrue que Tom avait à la main, et que le médecin de la famille, avec toute sa science, n'avait pu guérir, en le priant de lui donner un charme pour la faire partir. Le fermier regarda, marmotta quelques paroles, fit quelques entailles dans une petite verge qu'il donna à Benjamin en lui recommandant de la couper à certains jours déterminés, et en avertissant Tom de ne pas toucher à sa verrue pendant une quinzaine. Puis ils sortirent et s'assirent sur un banc pour fumer leurs pipes. Les cochons s'approchèrent, grognant d'une manière *sociale,* et laissant Tom les piquer, les égratigner à son aise. Le fermier, remarquant combien Tom aimait les animaux, se leva, étendit les bras, et donna un coup de sifflet qui amena une foule de pigeons tournant et volant parmi les bouleaux. Ils descendirent en grappes sur les bras et les épaules du fermier, roucoulant d'aise et d'amitié, et sautillant sur le dos les uns des autres pour atteindre jusqu'à sa tête. Il leur fit signe pour les congédier, et ils se mirent à voleter dans les alentours; il rouvrit de nouveau les bras, et ils accoururent de nouveau vers lui. Tous les animaux de cette habitation étaient pleins de propreté et de confiance, et différaient entièrement de leurs confrères des environs. Tom, émerveillé, demanda au fermier comment il fallait s'y prendre pour rendre dociles les cochons et

les vaches de son village; mais il ne reçut pour réponse qu'un de ses sourires renfrognés.

« Ce ne fut qu'au moment de partir, et lorsque le vieux cheval Dobbin était déjà harnaché, que Benjamin se hasarda à parler de nouveau de son rhumatisme, en détaillant un à un tous les symptômes de la maladie. Pauvre bon vieux! Il espérait que le fermier lui donnerait un charme qui ferait disparaître son rhumatisme aussi promptement que la verrue de Tom, il était tout disposé à mettre avec une foi aveugle une autre verge dans sa poche pour la guérison de ses futures attaques. Le sorcier secoua la tête, néanmoins il prit une bouteille et la mit dans la main de Benjamin, en l'accompagnant d'instructions sur le moyen d'employer le contenu. — Cela ne te fera pas grand bien, je le crains, dit-il; je ne connais qu'une chose qui puisse guérir du rhumatisme les vieilles gens comme toi et moi.

« — Et quel est-il, ce remède, fermier? demanda Benjamin.

« — La terre du cimetière, répondit le vieillard avec un de ses sourires moroses.

« Alors ils se dirent adieu et se séparèrent. La verrue de Tom eut disparu au bout d'une quinzaine; mais il n'en fut pas de même du rhumatisme de Benjamin, qui de plus en plus le tira par les talons... »

Cette éducation rustique avait admirablement préparé Tom à recevoir l'éducation des écoles publiques anglaises. Habitué aux exercices physiques, il n'aurait pas besoin d'apprentissage; il pourrait prendre part dès le premier jour aux parties de ballon, rendre et au besoin donner un solide coup de poing. Aussi accueillit-il avec une joie marquée la nouvelle que son père se disposait à l'envoyer à l'école publique de Rugby, alors sous la direction du docteur Arnold, moins célèbre encore par ses ouvrages historiques que par l'influence qu'il a eue sur les nouvelles générations de l'Angleterre. Il partit heureux et fier, se sentant déjà presqu'un homme après avoir donné une bonne poignée de main à son père, car il était convenu entre eux qu'on supprimerait le baiser paternel comme trop humiliant pour son âge. Avant son départ, le *squire* ne l'ennuya pas de sentences hors de propos et de morale pédantesque. « Mon fils, lui dit-il simplement, souvenez-vous qu'à votre demande vous allez entrer plus tôt que nous ne l'aurions voulu dans cette grande école. Vous n'aurez personne que vous pour vous protéger, et vous devrez prendre à votre charge tous vos petits soucis. Si les écoles sont ce qu'elles étaient de mon temps, vous verrez bien des lâchetés et même des cruautés, vous entendrez bien de vilains et sales discours; mais n'ayez aucune crainte. Dites la vérité, gardez un bon et brave cœur, n'écoutez et ne dites jamais rien que vous ne voudriez pas laisser entendre à votre mère et à votre sœur, et vous ne craindrez jamais de venir à la maison, comme nous ne craindrons jamais de vous voir. »

Les recommandations du *squire* n'étaient pas inutiles, car les mœurs des écoliers anglais ne se distinguent pas précisément par la douceur et la discipline. La féroce énergie innée en tout Anglais s'y révèle souvent par des divertissemens sauvages, et les jeunes *gentlemen* ne détestent pas plus que les charretiers et les brasseurs la vue d'un beau combat. Sur l'impériale de la diligence où il était perché, Tom eut, grâce aux bavardages du conducteur, un avant-goût des mœurs et des divertissemens ordinaires de ses futurs condisciples. « De braves et généreux *gentlemen!* dit le conducteur; mais ils vous mettent souvent dans de bien grands embarras, mon jeune monsieur, avec leurs grands fouets, et leurs sarbacanes, et leur tapage, et leur manie de faire des farces à tous ceux qu'on rencontre sur la route. Ils font pleuvoir une grêle de pois secs sur tous les voyageurs; ils cassent les vitres, que sais-je? En juin dernier, nous rencontrons une bande de pauvres diables d'Irlandais qui cassaient des pierres. — Eh! messieurs, bonne occasion! il faut cribler les *Paddies* et leur pincer les oreilles, crie un des jeunes gens. — Pour l'amour de Dieu, monsieur, crie Bob le cocher, n'en faites rien, ils vont démolir la voiture. — Tiens bon, cocher, et n'aie pas peur, crie le jeune monsieur. Hurrah, jeunes gens, et feu! — Vous auriez ri de voir les figures des *Paddies* lorsqu'ils sentirent les pois. Il n'y avait pas trop de quoi rire cependant, car les voilà qui se mettent à nous poursuivre, et font mine de vouloir monter dans la voiture: un d'eux avait déjà grimpé sur le marchepied; heureusement le pied lui manque, et il tombe sur un tas de pierres. Alors tous les autres font pleuvoir sur nous une grêle de pierres, et un combat s'ensuit à notre grand désavantage. Bob avait reçu une pierre dans le côté; la tête de Box saignait, et son chapeau était perdu, ainsi que celui d'un autre *gentleman*, le mien défoncé; nous avions tous une marque noire ou bleue quelque part. Il y avait bien deux livres sterling de dommage, qu'ils payèrent, et même ils nous donnèrent à Bob et à moi deux demi-souverains d'extrà; mais c'est égal, je ne voudrais pas recommencer pour dix souverains. Quelquefois il arrive des choses qui menacent de mal finir. Dernièrement, près de Bicester, nous rencontrons un vieux monsieur à cheval qui voyageait tranquillement. Il lève la tête, il reçoit un pois sur le nez, et son cheval, poivré aux fesses, se met à danser sur ses jambes de derrière. Le vieux monsieur ne dit rien, se tient à distance des fusillades, et trotte derrière la voiture de manière à ne pas la perdre de vue. Nous arrivons, le vieux s'arrête, descend de cheval, et dit que les deux jeunes gens qui l'ont blessé vont le suivre devant le magistrat. Tous les jeunes gens se soutiennent alors comme larrons en foire, et disent qu'ils doivent y aller tous ou aucun. Cela devenait sérieux, et la foule

commençait à prendre parti pour le vieux, lorsqu'un petit monsieur sort de la voiture. — Je ne vais qu'à trois milles plus loin; le nom de mon père est connu, il s'appelle Davis : j'irai avec ce *gentleman* devant le magistrat; laissez partir la voiture. — Es-tu le fils du curé Davis? demande le vieux. — Oui, dit le jeune homme. — Eh bien! je suis très fâché de te rencontrer en si mauvaise compagnie; mais, par égard pour ton père et pour toi, je ne pousserai pas l'affaire plus loin. — Alors voilà que tous les jeunes gens l'applaudissent, et qu'ils viennent s'excuser, lui demander pardon, lui serrer la main; mais cela ne les corrigea pas : dix minutes après, ils étaient aussi endiablés qu'auparavant. » Tom triomphe en écoutant ces exploits, comme s'ils étaient les siens, il lui semble qu'on lui parle de sa propre gloire, il se sent fier d'appartenir à une corporation aussi turbulente, et arrive à Rugby en rêvant sarbacanes, vitres brisées, Irlandais furieux et voyageurs mystifiés.

A la porte du collége, il est reçu par un jeune élève à qui il a été recommandé, et qui doit l'instruire des us et coutumes de la maison pendant les premiers temps de son séjour. « Posez bien vite cette casquette et prenez un chapeau! Que diraient les jeunes gens s'ils vous voyaient avec une casquette? Les farces ne finiraient pas. » Telle est la première recommandation du jeune Harry East, qui sait peut-être par expérience qu'il faut avant toute chose craindre de laisser une impression ridicule; puis, la casquette échangée contre un chapeau, East conduit Tom dans son étude. L'esprit de liberté mène à la séparation; aussi les écoliers anglais ne connaissent-ils pas cette promiscuité et ce communisme d'habitudes qui sont le cauchemar de l'écolier français. La longue salle d'études française avec ses quatre murailles nues, ses longues rangées de pupîtres étroits, ses bancs de bois insupportables où les écoliers travaillent, qu'ils en aient envie ou non, sans oser lever la tête, sous la surveillance d'un pauvre diable haï de tous comme tyran et comme espion, est inconnue aux jeunes Anglais. Une petite salle d'études propre, nette, soigneusement tenue, est allouée à chaque couple d'écoliers, qui portent dans le jargon de l'école le nom de *chums* (camarades de chambre). Là les élèves étudient librement, préparent librement leurs travaux, causent librement. Ces petites salles sont pourvues d'un ameublement, propriété particulière des écoliers, dont la salle d'études d'Harry East pourra donner une idée. Dès le collége, les Anglais sont habitués au comfort et aiment à trouver autour d'eux les commodités de la vie. La salle d'études d'Harry East contenait donc une grande table couverte d'un tapis, un sopha assez large, une chaise en bois, des rayons de bibliothèque. Les murs étaient boisés, tapissés et ornés de gravures re-

présentant des sujets familiers à tout Anglais, des *steeple-chases*, des têtes de chiens, des boxeurs. Ajoutez des chandeliers, des patères, quelques ustensiles de ménage, une ratière, des instrumens en fer pour grimper aux arbres, des ballons, des balles, des raquettes, des lignes à pêcher. Certes un pareil logement paraîtrait un Eldorado aux pauvres petits esclaves soumis à cette discipline monastique, militaire, communiste, si chère à la nation française.

« Vous êtes arrivé juste à point pour contempler un fameux spectacle, dit East à Tom. C'est aujourd'hui la grande partie de ballon à laquelle toute l'école prend part; mais vous pouvez vous dispenser d'y assister autrement qu'en contemplateur, puisque vous ne connaissez pas toutes les règles. » Tom insiste pour y assister comme acteur. « Oh! ce n'est pas une plaisanterie, comme vous pourriez le croire, répond East. C'est un jeu très différent de ceux de vos écoles particulières. Dans le semestre, il y a eu deux clavicules endommagées et une demi-douzaine d'élèves écloppés; l'an passé, un élève s'est cassé la jambe. » Ce n'est pas une plaisanterie en effet. Tom Brown décrit minutieusement, à la manière homérique, la partie de ballon. On dirait les amusemens de jeunes *berserkers* scandinaves : on se presse, on se pousse, on s'écrase. Tels devaient être les amusemens des héros des *Niebelungen,* Siegfried l'invincible et Hagen aux regards rapides, pendant leur enfance. Si dangereux que soit le jeu cependant, aucun des élèves n'est dispensé d'y assister, même les plus petits, quoique les *præpostors* (élèves des classes supérieures chargés de la police de l'école) donnent carte blanche et liberté d'aller et de venir. East indique la véritable raison de cette tolérance : « Les *præpostors,* dit-il, se fient à notre honneur. Ils sont sûrs qu'aucun des élèves ne voudrait déserter le combat. Celui qui ferait cela sait bien qu'il serait mis au ban de l'école. » Ainsi, bon gré, mal gré, l'enfant doit affermir ses nerfs et faire preuve de courage sous peine d'être un objet de honte, et de vivre comme un paria dans le mépris, la solitude et le déshonneur. La lâcheté est le crime irrémédiable, celui que rien ne peut excuser dans le code traditionnel des écoles publiques anglaises. Le brutal lui-même, quoique haï de ses camarades, est moins détesté que le lâche. Aimer à donner des coups de poing, passe encore; mais refuser d'en recevoir!...

Ce divertissement saxon doit naturellement engendrer un appétit irrésistible; aussi est-il suivi d'un repas encore plus saxon que la lutte même. Quel repas! on dirait le souper de jeunes paysans des comtés, tant ce qui s'y fait et s'y dit est populaire, naïvement grossier, brutalement candide, n'étaient certaines imitations des mœurs politiques qui indiquent une éducation plus relevée. C'est un de ces

repas à deux services, comme les exige l'appétit anglais. D'abord vient la collation, se composant de thé et de beurre fournis par l'école, mais auxquels les enfans ajoutent des délicatesses culinaires de leur invention, des pommes de terre frites, des rôties de pain beurrées, des saucisses, bref tout ce que vous pourrez imaginer d'indigeste. Heureusement ces estomacs juvéniles sont solides, et ils auront à en supporter bien d'autres. Avant qu'ils soient tourmentés par cette maladie de fabrique anglaise qui s'appelle la *dyspepsie*, combien il faudra de repas politiques, d'oies de Noël, de sandwiches, de pâtés aux huîtres et de potages à la tortue! Les estomacs anglais ont à supporter beaucoup de choses; ils doivent donc, de bonne heure, se préparer aux fatigues de l'indigestion. A cette collation succède un souper tout rustique, du pain, du fromage, de la bière. Alors commence une innocente, mais bruyante bacchanale; l'heure des chansons est venue. Chaque élève doit chanter à son tour, sous peine d'être condamné à avaler un grand verre d'eau et de sel. Après les chansons viennent les toasts, car il est d'usage de porter la santé des élèves qui quittent l'école à la fin du semestre. Celui dont on va prendre congé est un des chefs de l'école, un des régulateurs suprêmes des jeux et des mœurs, à la fois censeur et édile, le jeune Brooke, à qui l'école, dans son respect, a donné le nom respectueux de *pater*. Ce père du peuple de Rugby accepte avec reconnaissance le toast porté en son honneur, et, selon l'usage anglais, remercie l'assistance dans un discours où il traite de toutes les matières politiques et sociales touchant à l'école, des réformes introduites par le gouvernement du docteur Arnold, et des incidens qui se sont produits récemment. Écoutons le *pater* Brooke : il parle avec un mélange de gravité et de facétie que ne désavoueraient pas les orateurs des repas politiques et des dîners officiels du lord maire.

« *Gentlemen* de l'école, je suis vraiment fier de la manière dont vous avez accueilli mon nom, et je voudrais pouvoir vous dire en retour combien j'en suis reconnaissant; mais je sens que je ne le pourrais pas. Je ferai donc de mon mieux pour vous exprimer les sentimens d'un camarade prêt à vous quitter, et qui a dépensé ici une bonne *tranche* (*slice*) de sa vie : huit années, et huit années que je n'espère plus revoir! J'aime à croire que vous allez m'écouter, car je vais parler sérieusement. Vous êtes obligé de m'écouter, car à quoi vous servirait-il de m'appeler *pater*, si vous ne suivez pas mes conseils?..... Je suis aussi fier que personne de cette école; cependant elle est bien loin d'être ce que je voudrais qu'elle fût. Et d'abord il y a parmi nous beaucoup trop de matamores. Je n'espionne ni n'interviens, parce que cela ne sert à rien qu'à rendre les lâchetés plus hypocrites et plus sournoises, et parce que cela encourage les *petits* à venir nous faire des rapports le doigt dans l'œil, ce qui rend l'état des choses encore pire. Croyez-moi, il n'y a rien qui brise les liens de l'école comme la brutalité. Un brutal est un

lâche, et un seul lâche suffit pour en faire beaucoup; aussi adieu aux mœurs de l'école si la brutalité vient à régner! (Grands applaudissemens de la part des *petits,* qui tournent les yeux avec intention vers Flashman et d'autres élèves.) Puis il y a les visites au cabaret, les punchs, les alcools, et autres mauvaises choses. Ces habitudes ne feront pas de vous de bons joueurs de balle et de bons coureurs, je vous en réponds. Vous avez en abondance de la bonne bière, et c'est assez pour vous, car l'habitude de boire n'est ni gracieuse, ni virile, quoi qu'en puissent penser quelques-uns d'entre vous.

« J'ai encore un mot à dire sur un autre sujet. Quelques-uns d'entre vous pensent et disent, car je l'ai entendu : Voilà ce nouveau docteur (1) qui n'est pas à l'école depuis si longtemps que nous, et qui s'avise de changer toutes nos coutumes! Tenons-nous aux vieilles coutumes, et à bas le docteur! Maintenant j'aime autant qu'aucun de vous les vieilles coutumes de Rugby, car je suis ici depuis plus longtemps que vous, et je vous donnerai un bon conseil, car je n'aimerais à voir aucun de vous se jeter dans une mauvaise affaire. A bas le docteur! cela est plus aisé à dire qu'à faire. Vous le trouverez dur à la détente, je vous en préviens, et solide sur son perchoir. D'ailleurs quelles coutumes a-t-il abolies? Il y avait, par exemple, la coutume qui consistait à arracher les clavettes des roues de charrettes, et c'était une coutume lâche et coupable. Tous nous savons les accidens qui résultaient de cette plaisanterie, et il n'est pas étonnant que le docteur l'ait interdite. Mais voyons, que quelqu'un d'entre vous me cite une coutume qu'il ait abolie!

« — Les chiens,... crie un élève de la cinquième division, vêtu d'un habit vert à boutons en métal et d'un pantalon de toile, chef du *sporting interest,* renommé comme excellent cavalier et généralement comme très habile à tous les exercices.

« — Très bien. J'accorderai volontiers que nous avions cinq ou six mauvais lévriers, que nous les avions eus pendant des années, et que le docteur les a supprimés; mais quel bénéfice nous en revenait-il? Rien que des querelles avec tous les gardes des environs. Qu'y a-t-il encore? »

Tom n'eut pas longtemps à attendre pour reconnaître que les recommandations du jeune Brooke relativement aux actes de brutalité qui pouvaient se commettre dans l'école n'étaient pas précisément vaines. Lorsque le docteur a fait l'appel de tous les élèves de l'école, et que l'heure du coucher est venue, East murmure à l'oreille de Tom : « Avez-vous jamais sauté sur la couverture? — Non; est-ce que cela fait du mal? — Pas le moins du monde, à moins qu'on ne tombe sur le plancher; mais il y en a beaucoup qui n'aiment pas cela. En tout cas, si par hasard c'est votre lot cette nuit, ne faites pas de résistance, et tenez-vous dans une attitude passive, de manière à retomber d'aplomb sur la couverture. » Tom eut à profiter de ces observations, car à peine étaient-ils couchés, qu'une cohorte conduite par le brutal Flashman, le plus grand ma-

(1) Le docteur Arnold, qui était au début de son administration.

tamore de l'école, envahit leur dortoir. East et Tom se laissèrent berner sans regimber ni pousser un cri, de manière à éviter les dangers de cet amusement périlleux, au grand mécontentement du matamore Flashman, qui préférait de beaucoup les victimes qui résistaient, criaient et se laissaient choir sur le plancher par absence de sang-froid. Il avait perdu ses peines, et essaya de se dédommager. « Faisons-en sauter deux à la fois! dit-il. — Fi! Flashman, que vous êtes méchant! répondit un de ses collègues. N'avez-vous pas entendu ce que *pater* Brooke a dit ce soir? » Le despote fut obligé de s'arrêter devant l'opinion publique, et dut se contenter d'une fête très ordinaire, sans gémissemens, sans convulsions, sans membres fracturés. C'est ce qui arrive aux despotes dans tous les états très civilisés.

Mais, diront quelques personnes timorées, ce système d'absolue liberté ne peut-il pas être contraire à la moralité des enfans? Des enfans non surveillés, livrés à eux-mêmes, maîtres de leurs actions, se corrompront mutuellement. Vieille erreur, qui repose sur une fausse donnée sociale, laquelle consiste à considérer les enfans comme des hommes faits, qui vivent déjà de la vie de la société! Les hommes qui traînent après eux tout le bagage des conventions, des préjugés, des iniquités sociales, se corrompent mutuellement : il n'en est pas ainsi des enfans, qui sont beaucoup plus près de l'instinct, et qui se gouvernent beaucoup mieux que nous par les affinités naturelles et les lois naïves de la sympathie et de l'antipathie. Quiconque a bien observé les mœurs de nos colléges français, où les enfans sont astreints cependant à une existence commune, auront pu remarquer ce fait. Le meilleur moyen pour les enfans d'échapper à la corruption, c'est la liberté. Deux enfans d'une âme noble et délicate, à quelque condition qu'ils appartiennent, se reconnaissent immédiatement et marchent droit l'un vers l'autre. Deux enfans d'instincts pervers se devinent, deviennent immédiatement compagnons de vices, et marchent ensemble au mal et à la damnation. Même dans notre système de compression tyrannique et de surveillance inutile, le danger n'existe réellement que pour les enfans un peu faibles, qui ont des instincts mêlés, hésitans : par nature, ils inclineraient peut-être au bien; grâce aux circonstances qui leur sont faites, ils inclinent au mal. Laissez-leur la liberté, et ils auront vingt chances contre une d'échapper au danger : le choix de leurs compagnons, leur assistance, l'opinion publique, à laquelle ils pourront faire appel, et qui chez les enfans est plus sincère que chez les hommes. Une surveillance trop despotique, en détruisant ces coalitions et associations naturelles, livre les enfans précisément aux périls qu'elle voulait éviter.

Le gouvernement est toujours conforme aux mœurs, par conséquent le gouvernement d'une école publique anglaise est essentiellement libéral. L'autorité supérieure, représentée par le directeur, règne et gouverne le moins possible; elle descend rarement de ses hauteurs mystiques, n'intervient que dans les grandes occasions, et ne compromet pas sa dignité en se mêlant à de misérables querelles d'écoliers, ou en faisant gronder ses foudres pour des fautes vénielles. A proprement parler, il n'y pas de gouvernement dans une école publique anglaise; il n'y a qu'une police. Cette police est exercée par les élèves de la division supérieure, par les *grands* et les *anciens*. Les *præpostors,* c'est le nom que portent ces magistrats, sont chargés de faire observer les statuts de l'école, de surveiller la conduite des plus jeunes élèves, de prévenir les agressions, de punir les lâchetés. Voilà, dira-t-on, une police qui doit être bien indulgente, car que peut-on attendre de magistrats qui auraient eux-mêmes besoin d'être surveillés? Ces magistrats ont incontestablement plus d'indulgence que n'en auraient des surveillans gagés, puisque ce sont leurs propres confrères qu'ils ont à gouverner et à juger; mais leur tolérance, quoique fort large, a cependant des limites qu'elle ne peut dépasser sans danger pour eux-mêmes. L'autorité qu'ils exercent leur a été déléguée, et ils l'exercent sous leur responsabilité. C'est à eux qu'il sera demandé compte des écarts qu'ils auront tolérés, des illégalités sur lesquelles ils auront fermé les yeux. On ne peut pas attendre d'eux un excès de zèle intempestif, puisqu'ils ont été établis précisément pour épargner à l'école une surveillance hargneuse et despotique; on a le droit seulement d'exiger une vigilance morale, amicale, fraternelle. Cette magistrature repose sur un principe excellent : c'est que les enfans, comme les jeunes gens, comme les hommes faits, peuvent seuls faire la police de leurs actions. Les motifs de la conduite d'un enfant ne peuvent être bien appréciés que par ses compagnons. Eux seuls savent distinguer s'il est réellement coupable, car ils participent pour ainsi dire de son caractère et connaissent ses mobiles secrets de détermination et d'action. L'homme chargé de gouverner les enfans ne juge jamais que le fait extérieur et brutal, il s'attache pharisaïquement à la lettre des règlemens; l'enfant au contraire jugera l'acte d'après ses causes.

Dans les mœurs de tel ou tel âge de la vie, il y a une foule de nuances délicates qui échappent aux personnes qui ont franchi cet âge. En voulez-vous des exemples? Un jour, Tom Brown eut un combat acharné avec un enfant beaucoup plus fort et un peu plus âgé que lui. Tom avait été entraîné au combat par un mobile tout chevaleresque; il s'agissait d'empêcher un brutal de tyranniser un enfant faible, délicat et timide, qui ne pouvait opposer à la tyrannie

aucune résistance. La bataille durait environ depuis une demi-heure lorsqu'arriva le *præpostor*. Quoique les combats soient défendus et qu'il soit du devoir du *præpostor* de les empêcher, celui-ci cependant, une fois informé des causes de la querelle, laissa les choses suivre leur cours. Au moment où tout était terminé, le directeur apparut subitement. Au lieu de faire appeler les deux héros pour les réprimander et les punir, il s'adressa directement au *præpostor*. « Ah! Brooke, je suis surpris de vous voir ici. Ne savez-vous pas que je compte sur les élèves de la sixième division pour empêcher les batailles? — Oui, monsieur, en règle générale; mais quoique vous nous ayez donné une autorité pour intervenir dans cette matière, nous ne devons cependant exercer cette autorité qu'avec discrétion. — Mais ils se sont battus plus d'une demi-heure! — Oui, monsieur, mais aucun n'était blessé. Ils sont d'ailleurs d'un caractère à être maintenant bons amis pour tout le temps de leur séjour ici, ce qui ne serait pas arrivé si le combat avait été brusquement interrompu, et puis il y avait une telle égalité entre les adversaires! » Le jeune Brooke avait raison. Si le combat eût été interrompu, les deux adversaires auraient gardé leurs rancunes; la brutalité non punie serait devenue plus insolente; le prestige du tyran n'ayant pas été détruit, il aurait continué à s'arroger une supériorité agressive et malfaisante. Interprétés trop strictement, les lois et règlemens de l'école, qui défendent les combats, auraient donc protégé le coupable et mis l'innocent à sa merci. Tous ces détails, toutes ces nuances morales, que Brooke apercevait si bien, une personne d'un âge mûr ne pourrait les apercevoir.

Prenons encore un exemple. Si toutes les fautes et infractions à la discipline sont soumises au jugement du maître, il arrivera très souvent que les élèves seront punis lorsqu'ils ne sont coupables qu'en apparence, ou bien encore qu'ils paieront pour toutes les fautes qui ne sont pas les leurs. Tom Brown et quelques-uns de ses camarades faillirent faire cette dure expérience. Revenant un jour d'une excursion de naturalistes dans la campagne, ils rencontrèrent sur leur chemin une vieille pintade qu'ils s'amusèrent à poursuivre. La pintade, qui appartenait à une ferme du voisinage, les entraîna malicieusement sur ses pas, donnant l'alarme par ses cris. Le fermier et ses valets arrivèrent et se saisirent des étourdis. On lui avait dévasté sa basse-cour et son jardin plus d'une fois; à coup sûr ils étaient les coupables. Justice allait être faite enfin, il allait les amener devant le docteur. Les enfans tremblaient; évidemment ils seraient fouettés, et cependant ils n'étaient coupables de rien que d'avoir donné la chasse à une vieille pintade. A ce moment, deux élèves de la sixième division arrivèrent fort heureusement sur

le théâtre de l'action et opposèrent leur intervention. Je citerai une partie de cette scène, parce qu'elle expliquera au lecteur mieux que je ne le pourrais faire la police d'une école anglaise, et le genre de protection et d'autorité morale que les élèves des divisions supérieures exercent sur leurs plus jeunes condisciples.

« Holà! eh! pas si vite, crie Holmes, qui est bien déterminé à prendre le parti des enfans jusqu'à ce qu'il ait la preuve de leur culpabilité. Maintenant qu'y a-t-il?

« — J'ai pris à la fin sur le fait cette jeune vermine, dit le fermier tout essoufflé. Ce qu'il y a, demandez-vous? Il y a qu'ils sont là à rôder dans ma cour et à voler ma volaille, voilà, et que si, en punition, je ne les fais pas fouetter, mon nom n'est pas Thompson.

« Holmes devient grave, et Diggs paraît fort troublé. Ils seraient bien disposés à jouer des poings : il n'y a pas dans l'école d'élèves plus prompts à l'action; mais ils sont *præpostors,* connaissent leur devoir et savent qu'ils ne doivent pas se faire les champions des mauvaises causes.

« — Il y a bien six mois que je n'ai pas approché de la vieille grange, dit East... Ni moi... ni moi, crient en chœur Tom et Martin.

« — Vraiment? Maintenant, Willum (dit Thompson au garçon de ferme), ne les avez-vous pas vus la semaine dernière?

« — Oui, j'en suis sûr, dit Willum en saisissant une fourche qu'il vient d'apporter et en se préparant au combat.

« Les enfans nient formellement, et Willum est obligé d'admettre que si ce n'étaient pas eux, c'étaient des gamins qui leur ressemblaient comme deux gouttes d'eau; à tout le moins, il jurerait qu'il a vu ces deux-là dans la cour à la dernière Saint-Martin, et il indique East et Tom.

« Holmes a eu le temps de réfléchir. — Maintenant, monsieur, dit-il à Willum, vous voyez que vous ne pouvez vous rien rappeler exactement; par conséquent j'en crois les jeunes gens.

« — Cela m'est bien égal! crie le fermier. Je les ai pris aujourd'hui à poursuivre une volaille, et cela me suffit. Willum, prenez-moi l'autre garçon. Ils ont été là à rôder depuis deux heures, te dis-je, et ils ont presque tué une douzaine de poulets! hurle-t-il en voyant Holmes se mettre entre Martin et Willum.

« — Oh! le *blagueur!* dit East; nous étions à plus de cent pas de sa maison; il n'y a pas plus de dix minutes que nous sommes là, et nous n'avons rien vu qu'une vieille rosse de pintade qui courait comme un lièvre.

« — Tout cela est vrai, Holmes, sur mon honneur, ajoute Tom. Nous n'avons pas poursuivi la volaille. La pintade est sous nos pieds sortie d'une haie, et nous n'avons pas vu autre chose.

« — Assez causé comme cela. Willum, saisis-toi de l'autre, et marchons.

« — Fermier Thompson, dit Holmes en détournant avec sa canne Willum et sa fourche, pendant que Diggs faisait face à l'autre berger en faisant craquer ses doigts comme le chien d'un pistolet, tâchez d'entendre raison. Les enfans n'ont pas poursuivi votre volaille, c'est clair.

« — Je te dis que je les ai vus. Eh! qui êtes-vous? Je voudrais bien le savoir.

« — Peu importe, fermier, répondit Holmes. Et maintenant je vais vous dire ce que je pense à mon tour. Vous devriez être honteux de laisser votre volaille sans surveillance, vous qui êtes si près de l'école. Vous mériteriez qu'on vous la volât toute. Si donc vous voulez aller trouver le docteur, moi j'irai avec vous, et je lui dirai ce que j'en pense.

« Le fermier commençait à prendre Holmes pour un maître; en outre il avait besoin d'aller à ses affaires. Il ne fallait pas penser à la correction manuelle, la partie était trop égale; aussi commença-t-il à faire allusion à des dommages intérêts. Arthur s'accrocha immédiatement à cette planche de salut, et offrit de payer tout ce qu'on voudrait, ce qui encouragea le fermier à estimer un demi-souverain le tort fait à sa pintade.

« — Un demi-souverain, cria East, maintenant délivré de l'étreinte du fermier, — eh bien, en voilà une bonne! la vieille pintade n'a pas perdu une plume, elle a au moins sept ans, elle est plus dure qu'un morceau de cuir, et elle est incapable dorénavant de pondre le plus petit œuf.

« Il fut enfin convenu qu'on paierait deux shillings au fermier et un shilling à son valet, et ainsi finit cette affaire au grand soulagement de Tom, qui n'avait pas été capable de dire un mot, tant il était par avance effrayé de l'opinion que le docteur aurait de lui; alors les enfans se mirent en route pour Rugby. Holmes, qui était un des meilleurs garçons de l'école, saisit cette occasion de leur faire une petite morale. — Maintenant, jeunes gens, dit-il, vous voilà hors de danger. N'allez plus rôder autour de la basse-cour de Thompson, entendez-vous?

« Abondantes promesses de tous les élèves, spécialement de East.

« — Écoutez, je ne vous pose pas de questions, continua le mentor, mais je pense que quelques-uns d'entre vous se sont plus d'une fois trop approchés de son poulailler. Et maintenant sachez bien que tuer ou emporter la volaille d'autrui, c'est voler : c'est un vilain mot, mais c'est l'expression véritable qui convient à un tel acte. Si les poulets étaient morts et étalés à une boutique, je sais que vous ne les prendriez pas, pas plus que vous ne prendriez des pommes dans le panier de Griffith; mais il n'y a pas de différence réelle entre des poulets courant la campagne, ou des pommes sur les arbres, et les mêmes objets exposés en vente dans une boutique. Je voudrais que vos principes de morale fussent plus solides sur ce chapitre. Il n'y a rien d'aussi vilain que ces distinctions qui justifient à nos yeux des actes pour lesquels de pauvres diables seraient mis en prison. — Ainsi parlait le brave Holmes pendant la route, leur donnant, comme dit la chanson, quantité de bons conseils qui les firent plus ou moins réfléchir, et les rendirent très repentans pendant quelques heures; mais la vérité m'oblige à dire qu'East avait oublié tous ces bons conseils au bout d'une semaine, et ne se souvenait que des insultes du fermier Thompson. Pour s'en venger, il s'en alla en compagnie du *Têtard* et d'autres écervelés marauder quelque temps après autour du poulailler; mais ils furent pris par les garçons de la ferme, solidement rossés, et eurent à payer huit shillings, tout l'argent qu'ils avaient au monde, pour éviter d'être conduits devant le docteur. »

Un autre point curieux et important des mœurs des écoles anglaises, c'est le *fagging system*. Les *anciens* sont les protecteurs na-

turels des *petits,* ils doivent sous leur responsabilité veiller à leur conduite, les guider, les conseiller, les aider dans leurs travaux; les plus jeunes en retour doivent être les serviteurs obéissans de leurs mentors; ils sont leurs *fags* (1), en d'autres termes leurs domestiques, leurs petits *grooms*. Cette domesticité n'a rien de bien assujettissant ni de bien avilissant, et une observation attentive de la nature de l'enfant justifie cette coutume, qui au premier abord paraît choquante. Les enfans aiment à obéir à leurs aînés; il semble que cette obéissance les grandisse à leurs propres yeux et leur donne plus d'importance. Les enfans ont hâte d'arriver à l'âge de leurs aînés : l'obéissance leur procure, grâce à l'imagination, la réalisation illusoire de ce désir. Se mêler des affaires d'un compagnon plus âgé, regarder ses livres, pénétrer dans son étude, c'est déjà vivre de la même vie que lui, partager les mêmes pensées. D'ailleurs il est bon que ceux qui auront à commander un jour commencent par obéir : c'est la meilleure école d'égalité. Il est bon que les enfans sachent de bonne heure que la vie est une alternative d'obéissance et de commandement, que le monde n'est pas composé d'une part de Robinsons, et d'autre part de Vendredis, mais que le même homme, selon les temps et les circonstances, est alternativement Robinson et Vendredi. Les *fags* deviendront *præpostors* à leur tour, et exigeront les mêmes services qu'ils ont rendus. L'office du *fag* n'est pas bien pénible, et j'imagine que la plupart des enfans de nos colléges l'accepteraient volontiers, si en retour on les délivrait de la tyrannie du maître d'études, et qu'on leur donnât la liberté de courir la campagne. Le *fag* est obligé par exemple de descendre chercher de l'eau si la provision se trouve insuffisante, pour la toilette du matin; il porte le souper des aînés, nettoie leurs chandeliers, met leurs pupitres en ordre, fait leurs commissions : c'est une obligation à laquelle personne ne peut se soustraire, et qu'il faut subir bon gré, mal gré.

Les élèves de la sixième division avaient seuls à Rugby le droit d'exiger de leurs collègues le *fagging service;* mais à Rugby comme ailleurs la liberté peut engendrer la licence, et conduire soit à l'anarchie, soit au despotisme. Les élèves de la cinquième division s'avisèrent de s'arroger les droits de leurs supérieurs. Pourquoi n'auraient-ils pas aussi leurs *fags?* Quelle différence les séparait des élèves de la sixième division? Ils avaient à peu près le même âge, ils avaient à peu près la même force, et ils le feraient bien voir. S'ils n'avaient pas le droit d'exiger ce service, ils en avaient au

(1) *Fags,* souffre-douleurs, expression trop énergique dérivée du verbe *to fag,* travailler, piocher.

moins le pouvoir. Guidés par le brutal Flashman, les élèves de la cinquième division réduisirent donc en servitude leurs jeunes camarades. Tom, qui n'était rien moins que patient, supportait cet esclavage en grinçant des dents et en méditant des projets de révolte. La dénonciation n'étant pas admise, il n'y avait en effet d'autre moyen d'en finir que la révolte. Tom fit part de ses projets à son camarade Harry East, enfant résolu, indiscipliné et rusé. East essaya de l'en détourner, en lui montrant tous les dangers de l'entreprise. Il faudrait former une ligue générale; y réussirait-il? Peut-être n'y avait-il qu'un moyen de se débarrasser de cette tyrannie illégale : c'était l'expédient que lui, East, avait adopté. Il faisait son service de manière à dégoûter son tyran. Il oubliait de nettoyer les chandeliers, il laissait sur le parquet les débris du suif, il ne secouait pas les tapis, balayait l'étude à demi; mais, comme le service était fait en apparence, son tyran ne savait jamais au juste s'il avait ou non rempli ses devoirs d'esclave. Plusieurs fois ce dernier lui avait tendu des piéges; mais East, rusé comme Ulysse, les avait toujours découverts. Une fois entre autres il avait caché de petits bouts de papier sous le tapis qui recouvrait son pupitre; si les bouts de papier se retrouvaient le lendemain sous le tapis, East serait pris en flagrant délit de négligence et d'insubordination, et il pourrait alors le châtier tout à son aise. « Le lendemain matin, racontait le tyran, après déjeuner, je monte, j'enlève le tapis, et pst, voilà tous les petits bouts de papier qui volent dans l'étude. J'étais furieux. Ah! je te tiens à la fin, pensais-je; je l'envoyai chercher, et je préparai ma canne. Le voilà qui arrive, les mains dans ses poches, et comme s'il ne s'était rien passé. — Est-ce que je ne vous avais pas dit de secouer mon tapis tous les matins? — Oui. — Et vous l'avez fait ce matin? — Oui. — Oh! petit menteur. J'ai mis ces bouts de papier sur la table hier au soir; si vous aviez levé le tapis, vous les auriez vus; aussi vous allez recevoir une solide volée. — Alors le gamin maudit tire une main de sa poche, se baisse, ramasse deux des morceaux de papier, et me les présente. Il y avait écrit dessus en grosses lettres : Harry East. Le petit drôle avait découvert le piége, enlevé mes bouts de papier, et en avait substitué d'autres, marqués de son nom. J'eus grande envie de lui administrer une volée pour châtier son impudence; mais je m'abstins, car après tout on n'a pas le droit de tendre des piéges, et j'étais dans mon tort. »

Toutefois les résolutions violentes allaient mieux au tempérament de Tom que la ruse patiente. « Je ne souffrirai pas plus longtemps cette tyrannie! » s'écrie-t-il, et il se met à l'œuvre immédiatement. On entend la voix du brutal Flashman qui retentit dans le corridor. Les deux enfans se barricadent dans leur étude et résistent à un

siége en règle. Le lendemain, ils convoquent la quatrième division tout entière; mais cette réunion ressemble beaucoup au conseil tenu par les rats. On ne sait à quel parti s'arrêter, et il est à peu près décidé qu'on invoquera la protection de la sixième division, lorsqu'un bon conseil leur est donné par la voix d'un garçon qui assistait à la réunion en simple spectateur. « N'allez avertir personne, et résistez tout seuls; ils se fatigueront bien vite. Je l'ai essayé moi-même autrefois avec leurs prédécesseurs. Nous nous révoltâmes, et ils nous laissèrent tranquilles. » Un cri général de résistance accueillit ce conseil. Hélas! les enfans ressemblent beaucoup aux hommes : pendant quelque temps, on résista énergiquement, et on n'entendit parler que de batailles, de siéges soutenus, de lits brisés ou inondés; mais peu à peu ce beau feu s'éteignit, Flashman et ses collègues battirent la ligue par détachemens; l'un après l'autre, les insurgés se rendirent, et il ne resta plus debout sur la brèche que Tom, East et un de leurs camarades qu'on appelait familièrement le *Tétard*. Ces trois héros connurent alors les souffrances qui ont traversé tous les braves cœurs; pendant qu'ils se battaient vaillamment, ils étaient l'objet du dénigrement de ceux qui avaient failli à la tâche, et qu'ils s'efforçaient de délivrer. Leurs ingrats camarades s'indignaient de les trouver plus braves qu'ils ne l'avaient été, et murmuraient contre eux. — A quoi bon tant de luttes inutiles? Mieux valait après tout la servitude des pharaons de la cinquième division. Il valait mieux certainement continuer à secouer des tapis et nettoyer des chandeliers qu'attraper de continuels coups de pied. — Trop de vertu excite l'envie, c'est une expérience qu'ont faite tous les héros. Cependant Tom et ses deux collègues tinrent bon. Malgré l'orage et après bien des traverses, ils mirent fin à cette tyrannie par un beau combat, qui guérit pour toujours le brutal Flashman de ses velléités de despotisme.

Dans un pareil système d'éducation, le caractère des enfans se forme vite, et laisse aisément deviner ce que sera l'homme futur. Nous avons donc dans ce récit toute une collection de caractères curieux et originaux : le vaillant petit Tom, bouillant comme Achille, prompt à la résistance; le rusé Harry East, fin comme le fils de Laërte; le bon *Tétard*, camarade sûr, soldat dévoué plutôt que capitaine, sans initiative, et marchant toujours à la suite en fidèle Achate qu'il est; le brutal Flashman, type de Thersite, exploiteur impudent. Il en est deux cependant qui dépassent tous les autres en originalité, et que je ne puis me dispenser de présenter au lecteur. Le premier est cet écolier qui avait donné à la quatrième division le conseil de la résistance. Il était un des meilleurs élèves de la cinquième division, et s'appelait Diggs; mais ses habitudes et sa toi-

lette débraillée l'avaient fait baptiser d'un sobriquet que je traduiduirai poliment par le mot, déjà fort expressif, de *saligaud*. Ses pantalons étaient toujours trop courts, ses jaquettes toujours trop étroites, ses souliers toujours crottés. Il avait un talent particulier pour déchirer et tacher ses habits; mais plus grand était son talent pour se créer des difficultés financières. Aussitôt qu'il avait de l'argent, — et il en recevait autant que les autres élèves, — il s'en débarrassait on ne savait comment. Alors, comme il était aussi insouciant que prodigue, il empruntait de tous côtés, et lorsque ses dettes étaient devenues trop criardes et ses créanciers trop pressans, il faisait une vente aux enchères de tout ce qu'il possédait, afin de se libérer. Tout y passait, ses chandeliers, son pupitre, sa table, ses livres et son papier. Pauvre comme Job, il rôdait alors à travers les salles, écrivant ses devoirs sur des loques de papier ramassées dans les débris et apprenant ses leçons par-dessus l'épaule de ses camarades : du reste, un garçon d'esprit, d'une langue agile, qui mettait aisément hors de combat les mauvais plaisans et les railleurs. Il était studieux, vivait à peu près seul, portait fièrement sa détresse, et se souciait peu de l'opinion publique. Il prit en amitié Tom et East, qui, pour le récompenser de ses bons conseils, achetèrent son mobilier lors d'une de ses fréquentes faillites, puis le lui rendirent libéralement. Quel mobilier! des portefeuilles sans serrures, des serrures sans clé, une vieille ratière, un gril dépourvu de poignée. Diggs fut touché de leur procédé, et se montra reconnaissant. « Vous êtes de bons petits cœurs, vous deux, leur dit-il, je tenais à ce portefeuille, ma sœur me l'avait donné. Je ne l'oublierai pas. » Il ne l'oublia pas en effet, et il les aida à se débarrasser de la tyrannie de Flashman. Pauvre Diggs! nous serions curieux de savoir quelle a été sa destinée dans ce monde, car il représente assez bien ce que devaient être au collége l'insouciant Charles Fox et le spirituel Sheridan.

Non moins singulier est le second personnage que nous avons à vous présenter. Celui-là était un naturaliste qui répondait au nom de Martin, et que ses manies scientifiques avaient fait surnommer *Madman* (*le Fou*). Son étude était un antre dans lequel il vivait reclus comme Roger Bacon dans sa cellule. Ses camarades n'en approchaient point, car ils ne savaient pas quels monstres ils pourraient y rencontrer. A quinze pas, une odeur de mélanges chimiques saisissait l'odorat. Si quelque imprudent entrait dans ce repaire, il était d'abord accueilli par les cris furieux d'une vieille pie, qui l'accablait de malédictions; puis il sentait une couleuvre s'enrouler familièrement autour de sa jambe, pendant que du fond d'une cuvette cassée une grenouille le regardait de ses yeux immo-

biles. Le pupitre était rempli de rats et de hérissons. Les livres classiques n'abondaient pas dans cette étude; en revanche, les tables étaient couvertes de fioles, de précipités chimiques, de machines électriques qu'il avait confectionnées lui-même. Le mobilier était pauvre, car Martin dépensait tout son argent en achats d'oiseaux, d'œufs, de nids et d'autres articles d'histoire naturelle : il se privait même de chandelle, s'éclairait au moyen d'une mèche de chanvre trempant dans une composition nauséabonde, et barbouillait ses devoirs à la lueur du foyer de la salle commune. Les plaintes d'Andromaque, les douleurs d'Hécube ou les fureurs amoureuses de Didon l'intéressaient médiocrement; mais il connaissait à merveille tous les mystères des marais et des bois. Il savait où perchaient les éperviers, sur quel sapin on trouvait un nid de crécerelles, près de quel étang nichait le coq de bruyère. Il avait compté les œufs, il savait le nombre des petits. Il connaissait près d'un vieux canal un nid de martin-pêcheur, et comme il avait entendu dire que le gouvernement ou le *British Museum* proposait une récompense de cent livres sterling à celui qui pourrait offrir un nid intact (chose rare, paraît-il), Martin rêvait au moyen de conquérir cette récompense, et calculait déjà combien d'articles d'histoire naturelle on pourrait avoir pour cette somme énorme. Personne ne le troublait dans ses recherches scientifiques, pas même le docteur Arnold, qui, ayant une fois voulu pénétrer dans son repaire, avait failli être asphyxié par la mauvaise odeur, et même foudroyé par une explosion, résultat d'un mélange imprudent. A cette passion scientifique Martin joignait une manie assez innocente : il s'était tatoué le corps comme un sauvage, et se montrait tout fier des belles arabesques que présentaient ses membres. Cela lui semblait même si beau qu'il n'avait eu de repos qu'après avoir dessiné une ancre sur le bras d'un jeune enfant frêle et mignon, dont il était le camarade intime.

Les scènes de mœurs sont aussi variées que les caractères et se présentent toutes devant nos yeux avec une vigoureuse physionomie anglaise : ce sont des mœurs brutales, mais pleines de candeur et de loyauté. Par exemple, un combat n'est pas, comme dans nos colléges, une rixe irrégulière, où les adversaires luttent en employant tous les moyens de défense que leur suggère la rage : l'école entière intervient afin de faire exécuter les règles d'un combat loyal. *A fair play*, une libre et loyale rivalité, telle est la première condition que les Anglais posent à leurs adversaires dans les combats de la vie. Le *fair play* est aussi la première condition, la base essentielle des pugilats de l'école. L'école fait cercle autour des combattans, qui choisissent leurs témoins comme pour un duel. Le combat dure jusqu'à ce que l'un des adversaires soit vaincu, mais on l'interrompt

fréquemment afin de conserver les chances égales des deux côtés, et d'empêcher qu'un des combattans ne profite déloyalement de quelque circonstance désavantageuse à son adversaire. Un élève est choisi pour remplir le rôle de *timekeeper,* c'est-à-dire pour marquer le moment où le combat doit être interrompu et celui où il doit être repris. Dans les intervalles, les témoins préparent le guerrier pour la reprise du combat, roulent ses manches, serrent ses boucles, essuient avec une éponge imbibée d'eau froide la sueur qui coule de son visage et l'écume sanguinolente qui sort de sa bouche. Pendant ce temps-là, des paris s'engagent entre les élèves comme dans les combats de boxe ou les courses de chevaux. « Deux demi-couronnes contre une pour le grand. — Tenu. — Quatre demi-couronnes contre une pour le petit. » Enfin le combat est terminé. Les parieurs relèvent leurs gains et leurs pertes, et les adversaires vont faire panser leurs mâchoires démontées et leurs coudes luxés. L'auteur clôt la description de ce combat par cette morale très anglaise qui nous dispensera de donner une opinion : « Les enfans se querelleront, et s'ils se querellent, ils se battront quelquefois. Le combat à coups de poing est pour les enfans anglais la méthode naturelle et nationale de régler leurs querelles. Que pourrait-on y substituer, et qu'a-t-on jamais trouvé à y substituer? Si vous blâmez la coutume du combat, dites-moi, je vous prie, ce que vous voudriez mettre à la place? Apprenez donc à boxer, jeunes gens, comme vous apprenez à jouer au ballon. Vous n'en serez pas plus mauvais pour cela, et dussiez-vous ne jamais vous servir de votre science, sachez qu'il n'est pas de meilleur exercice pour donner du sang-froid et pour affermir les muscles du dos et des jambes. »

Le succès rend l'homme vain et audacieux. Tom avait triomphé presque à lui seul de la tyrannie de la cinquième division, il était salué de tous comme un héros. Dans sa petite sphère, il avait accompli une grande chose, tous les yeux suivaient ses moindres mouvemens, et les autres élèves avaient pour lui le respect sympathique que le peuple a toujours pour les triomphateurs et les capitaines heureux. Dans ces situations, la tête tourne facilement, et on croit sans peine qu'on s'est élevé au-dessus de la loi. Aussi Tom, à partir de ce moment, se rendit-il coupable de nombreuses infractions à la discipline, cependant si large, de l'école. Il était défendu par exemple de rentrer à l'école après que les portes étaient fermées; un jour néanmoins Tom et ses camarades se laissèrent entraîner par leur ardeur au jeu de *hare and hounds* (*le lièvre et les chiens*), — un jeu qui laisse bien loin derrière lui la timide partie de barres, et qui consiste à se poursuivre dans la campagne pendant deux ou trois milles. — Ils rentrèrent fort avant dans la soirée,

crottés, leurs vêtemens en lambeaux, et furent conduits immédiatement devant le docteur. Le docteur ferma les yeux pour cette fois, et, au lieu de gronder, les reçut avec une aménité toute paternelle. « Eh bien! mes petits enfans, qu'est-ce qui vous fait rentrer si tard? Et comme vous voilà faits! Vous n'êtes pas blessés, je suppose? C'est bien, allez changer de toilette, et dites qu'on vous donne à souper. Vous êtes trop jeunes pour faire d'aussi longues courses. Faites savoir à Warner que je vous ai vus. Bonne nuit, mes enfans.» Les nombreuses visites que Tom eut par la suite à faire au docteur n'eurent pas précisément le même caractère. Une fois il fut surpris pêchant à la ligne dans un endroit défendu, et conduit triomphalement au docteur par un garde champêtre. Une autre fois il était mandé pour avoir dérangé les aiguilles de l'horloge du collége. Une autre fois enfin, contre la défense expresse du docteur, il était allé visiter une grande foire qui se tenait dans la ville. Il avait été fouetté pour ces divers méfaits; mais cette punition sévère ne parvenait pas à le corriger. Dieu sait où il serait allé dans cette voie fâcheuse, si un jour il n'eût entendu le docteur se plaindre vivement de sa conduite à un de ses maîtres, et menacer de le renvoyer dans le cas où il ne se corrigerait point. « Je le ferai à contre-cœur, car c'est au fond un brave petit garçon; mais il n'a pas le sentiment de ce qu'il doit faire, et je ne sais comment le lui donner. — Je crois, répondit le maître, que si on lui donnait quelque petit garçon à protéger, cela le rendrait beaucoup moins turbulent. — Oui, dit le docteur, j'y réfléchirai. »

On lui donna en effet un petit garçon à protéger, et ici nous touchons à la seule objection peut-être qu'on puisse raisonnablement faire au système de l'éducation anglaise. Cette éducation est sans doute excellente pour la grande majorité des enfans; mais que deviendront au milieu de cette liberté excessive et de ces mœurs violentes les enfans d'un caractère timide et d'un esprit contemplatif? Ces esprits impressionnables que blesse la moindre piqûre, qui répugnent à l'action, seront les jouets de leurs camarades, ils seront écrasés par la brutalité de la force, de telle sorte que ce système sacrifiera les natures les plus fines et les plus précieuses aux natures les plus grossières et les plus communes. L'objection a sa portée, je n'en disconviens pas; cependant il est assez facile de trouver une réponse. C'est à l'autorité supérieure, au directeur du collége, de prévenir le mal, et il le peut aisément. L'éducation libre de l'école permet à toutes les énergies de l'enfance de se développer; c'est au directeur de savoir utiliser ces énergies au profit du bien. Tel était précisément le système du docteur Arnold, et tous les reproches assez légers d'ailleurs qui lui ont été adressés viennent échouer et

se briser ici. Le docteur Arnold, chrétien sévère et éclairé, conscience pleine de scrupules, consentait bien à accepter le système anglais en matière d'éducation; cependant il faisait ses réserves. La brutalité des mœurs l'effrayait; il lui semblait que les énergies juvéniles devaient être secrètement guidées, et qu'on devait toujours placer devant elles un but moral. D'elles-mêmes ces énergies allaient où les poussait la violence de l'humeur et du tempérament, et cependant on ne devait pas les comprimer, de crainte de détruire en germe la virilité du caractère. Qu'y avait-il donc à faire? Tout simplement à utiliser les énergies au profit d'un but moral. Je ne sais si, comme on le lui a reproché, le docteur Arnold poussait un peu trop loin les conséquences de ce principe, mais le principe était excellent. Voici un enfant, élevé dans une famille pieuse, qui a toujours vécu aux côtés d'une mère tendre, dont la sensibilité a été raffinée de trop bonne heure par la sollicitude maternelle, d'un tempérament faible et féminin, d'une âme studieuse et contemplative : il est certain qu'étant données les mœurs d'une école publique anglaise, toutes ses qualités lui seront autant de sources de souffrances. Sans doute on ne peut pour un seul enfant changer toutes les règles du collége; n'y a-t-il pourtant rien à faire? L'école serait bien déshéritée, s'il ne s'y trouvait pas quelque vaillant petit Tom à qui confier la protection d'un tel enfant. L'activité et même la turbulence de Tom Brown trouveront ici leur emploi. L'enfant est trop faible pour prendre part aux jeux énergiques de ses camarades, et cependant sa santé exigerait des exercices physiques modérés. Quoique frêle, pourquoi serait-il exclu de toute société et de tout plaisir? N'y a-t-il pas là le petit naturaliste Martin qu'il peut escorter dans ses promenades scientifiques, qui lui apprendra à chasser les papillons, à surprendre les lézards dans leurs trous, et même à grimper aux arbres? Le séjour d'une école anglaise peut donc être sain et agréable, même pour un enfant d'organisation frêle et délicate. Cela ne tient qu'au degré de sagacité du directeur et au degré d'ardeur qu'il apporte dans ses fonctions.

Un jour donc, après les vacances, en revenant de la maison paternelle, Tom fut invité, honneur insigne, à prendre le thé chez le docteur. Là, il se trouva en présence d'un petit garçon d'apparence chétive et frêle, d'une physionomie timide et rêveuse : c'était le fils d'un *clergyman,* mort dans une épidémie récente pour être resté trop fidèle à son devoir. L'enfant n'était jamais sorti de la maison paternelle, avait vécu sous l'aile de sa mère, et n'avait connu d'autres compagnons de jeux que ses sœurs. Il avait donc été délicatement élevé; il était même, dans la bonne et morale acception du mot, un enfant gâté; on le voyait bien aux jolis petits bonnets que

ses sœurs lui avaient brodés, au joli ameublement dont sa mère avait orné l'étude qu'il devait partager avec Tom. « Voilà, lui dit le docteur, le petit garçon qui partagera votre étude. Il n'a pas aussi bonne mine que nous le voudrions, il a besoin d'air et de quelques parties de balle. Il faudra lui faire faire quelques bonnes promenades et lui montrer quelles jolies campagnes nous avons tout près d'ici. » Tom fut d'abord assez peu satisfait du compagnon qu'on lui donnait, et il était assez de l'avis du *Tétard*, qui avait formulé en ces termes son étonnement : « Voilà un drôle de camarade pour Tom Brown! » Lui, l'enfant indiscipliné par excellence, on lui donnait pour compagnon un enfant timide et délicat, presque une demoiselle, que l'école ne tarderait pas à baptiser du nom de Jenny ou de Molly! Cependant il prit son rôle au sérieux, d'autant plus que son petit cœur avait été ému, car les influences féminines s'étaient mises de la partie et avaient agi de leur mieux pour bien disposer en faveur d'Arthur le farouche Tom. Non-seulement le docteur, mais la femme du docteur et la femme de charge de l'école s'intéressaient à l'enfant mélancolique : comment résister à tant d'influences réunies!

Le docteur aurait pu voir dès le soir même que Tom prendrait sa tâche à cœur et remplirait fidèlement les devoirs dont il était chargé. A l'heure du coucher, lorsqu'il fut à demi déshabillé, le jeune enfant s'agenouilla au pied de son lit, et se mit en devoir de faire ses prières, selon la coutume de la maison paternelle. Une pantoufle lancée par un des élèves l'interrompit dans cette pieuse occupation, juste au moment où Tom Brown se retournait pour poser à terre une de ses bottines qu'il venait de délacer, et qui servit immédiatement d'instrument de vengeance. « Le diable vous emporte, Brown! qu'est-ce que vous avez donc? — Ne vous inquiétez pas de ce que j'ai, répond Tom, et si quelqu'un désire recevoir à la tête l'autre bottine, il sait ce qu'il doit faire pour cela. » Malgré tout son bon vouloir, il fallut bien du temps à Tom pour vaincre la timidité du jeune Arthur. Le jeune enfant gardait une réserve excessive, et ne parlait que lorsque Tom le premier lui adressait la parole. La frêle santé de l'enfant était un autre obstacle à leur intimité. Arthur était bien le camarade d'études de Tom, mais il ne pouvait être son camarade de jeux; son caractère prématurément sérieux et ses nerfs trop peu aguerris ne lui permettaient pas de prendre part aux longues courses et aux interminables parties de ballon. Vivrait-il donc toujours solitaire, et n'y avait-il aucun remède à cette mélancolie? Enfin un jour Arthur manifesta le désir de faire la connaissance du naturaliste Martin, dont la physionomie l'avait séduit. Tom, en garçon pratique, s'empressa de satisfaire ce désir; l'occasion qui devait vaincre la réserve d'Arthur et l'arracher à la solitude

venait de se présenter. Arthur devint en peu de temps le camarade inséparable de Martin, si bien que Tom, qui avait pris au sérieux son rôle de protecteur, confesse que cette intimité excita en lui quelques sentimens de jalousie. Les courses à travers la campagne, à la recherche des lézards et des nids d'oiseaux, composent une peinture charmante, et qui donnerait presque envie de redevenir enfant. Les physionomies juvéniles et si diversement caractérisées de Tom le batailleur, d'Arthur le mélancolique, de Martin le naturaliste, d'East le persifleur, forment un groupe intéressant qui ferait honneur au pinceau de Lawrence.

Au bout de quelques années de promenades scientifiques, la personne d'Arthur avait subi une complète transformation. Son caractère, sans rien perdre de sa discrétion, s'était ouvert à l'enjouement, ses nerfs s'étaient affermis, et maintenant il était capable de prendre part aux combats les plus périlleux et aux exercices les plus fatigans de l'école. Tel était le résultat des conseils et de la protection de Tom Brown. De son côté, Tom avait beaucoup gagné dans la compagnie d'Arthur. La société de cet enfant mélancolique avait raffiné sa sensibilité, éveillé son esprit moral. Il avait eu honte de sa grossière turbulence, de son défaut d'application, de son peu de goût pour l'étude et le travail. En un mot, il s'était trouvé prosaïque, et s'était senti humilié de cette découverte. Lui qui n'estimait que la force et l'adresse, il avait été vaincu par un enfant gauche et faible. Arthur avait aussi réveillé dans son cœur les sentimens de religion, qui n'avaient jamais été éteints en lui, mais qui y avaient été longtemps assoupis. Les deux enfans s'étaient corrigés l'un par l'autre sous l'influence d'une sympathie sans contrainte.

L'amitié d'Arthur et de Tom clôt ce livre animé et dramatique. Nous devons féliciter l'auteur anonyme du relief de ses peintures, de la réalité de ses descriptions, de la précision savante avec laquelle il a su rendre tant de détails insignifians en apparence, et surtout du ton cordial et sympathique de son livre. Nous lui ferons cependant une ou deux chicanes. En premier lieu, le style de son livre, quoique très cherché et très tourmenté souvent, est cependant loin d'être original. C'est une copie de ce style pittoresque et presque dramatique inventé par Thomas Carlyle, et si ingénieusement vulgarisé dans ces dernières années par M. Kingsley. La copie est excellente, mais on sent que l'auteur a eu un modèle devant les yeux, et qu'il est graveur plutôt que peintre. En second lieu, le sentiment principal du livre est une grande et respectueuse vénération pour le docteur Arnold. Ce sentiment, qui éclate presque avec des sanglots à la fin du livre, est comme la source secrète qui donne à toutes ces pages leur vivacité et leur fraîcheur. Néanmoins nous

ne voyons pas assez familièrement l'illustre docteur; c'est à peine si nous l'apercevons une fois en pleine lumière. Nous ne sommes pas assez instruits de ses projets, de ses opinions, de ses plans de réforme, des innovations qu'il a introduites dans le système de l'éducation anglaise. Les souvenirs de Tom Brown n'ajoutent pas grand'-chose à ce que nous savions du gouvernement du docteur Arnold à Rugby. Une seule fois nous voyons réellement sa discipline à l'œuvre; c'est lorsqu'il confère à Tom la protection du jeune Arthur. Il est vrai que Tom Brown peut répondre et même répond pour son excuse qu'il a vécu à Rugby dans les premières années du gouvernement du docteur, avant que ses réformes eussent pris racine, et lorsque les vieilles coutumes des écoles anglaises dominaient encore dans le collége. « Depuis, ces réformes, dit-il, ont porté leurs fruits, et la vie des écoles n'est plus ce qu'elle était. » Le docteur Arnold aurait donc réussi dans son grand projet, qui consistait à *christianiser* l'éducation publique, et à faire non-seulement comme autrefois des *gentlemen*, mais des *gentlemen* chrétiens. Dans quelle mesure cependant a-t-il réussi? L'éducation publique anglaise a-t-elle perdu en vigueur ce qu'elle a gagné en moralité et en raffinement? Si les mœurs des écoles n'ont plus la même brutalité, ont-elles la même force? Voilà ce que nous voudrions savoir, et sur quoi Tom Brown nous renseigne d'une manière fort insuffisante. Quoi qu'il en soit, ce livre est une preuve nouvelle de la vénération et de l'admiration singulières que le docteur Arnold avait su inspirer à tous ses élèves. On peut dire que ce sont les élèves du docteur Arnold qui ont fait la fortune de son nom. Celui qui voudrait mesurer le degré d'influence de cet homme illustre devrait interroger non les livres qu'il a laissés, mais les écrits et les actes des nouvelles générations qui ont été formées par lui.

Il y a plus qu'une leçon morale, il y a une leçon politique à tirer de ce livre. Nous l'avons dit en commençant, il est inutile de discuter à *priori* sur le mérite relatif des divers systèmes d'éducation. Un système d'éducation dont la liberté est la base, dont l'indiscipline, la rudesse et même la brutalité sont les conditions naturelles et inévitables, répugnerait sans doute chez nous à bien des esprits et soulèverait bien des scrupules. Les tendres mères frémiraient pour la santé de leurs enfans, les pères s'effraieraient de leur indiscipline. Notre manière de comprendre l'éducation ressemble un peu à la manière dont le XVIIe siècle comprenait la nature. Nous élevons les enfans avec un sentiment de tendresse égoïste; nous les élevons non pour eux et pour la société dans laquelle ils devront vivre, mais pour nous, pour l'ornement de notre foyer et pour le plaisir de nos yeux. La sauvagerie naturelle à l'enfant nous déplaît et nous alarme,

et nous n'avons pas de repos que nous n'ayons transformé la rude chrysalide en un frêle et gracieux papillon. Nous voulons l'enfant *civilisé* de bonne heure, et nous lui enseignons toutes les vertus de convention, toutes les manières artificielles de la société. Tout autre, comme nous l'avons vu, est la méthode anglaise : l'enfant n'est pas élevé pour le plaisir des parens, mais pour lui-même et pour la société dont il fera partie. Livré à lui-même, obligé de chercher en lui-même ses moyens de défense et de protection, il apprend de bonne heure cette grande leçon, que la vie est une série d'obstacles qu'il faut savoir surmonter. Le collége anglais étant une société en miniature, où les caractères les plus divers se développent librement, l'enfant fait en abrégé l'expérience de la vie, et acquiert de bonne heure le sentiment de la réalité. Il n'aura point besoin de faire plus tard un cours de philosophie morale pour savoir quelle est la nature de l'homme, et il rira de bon cœur des théoriciens et des rêveurs qui lui proposeront les doctrines d'Hobbes et les sophismes de Rousseau. Il saura que la nature humaine est un mélange, et que ce mélange varie à l'infini avec les individus. Il ne lui prendra pas dans la vie des fantaisies de révolte ou de tyrannie, car il aura épuisé au collége toutes ces passions puériles, et il aura acquis par expérience la conviction que les révoltés sont moins dangereux qu'ils ne le paraissent, et que les tyrans ne sont pas aussi invincibles qu'ils en ont l'air. Il aura reconnu les limites naturelles des choses, car il aura souvent oublié où s'arrêtaient ses droits, et chaque fois il en aura été puni. Il aura plus d'une fois aussi, dans ses heures d'enthousiasme, accompli des sacrifices dont il n'aura pas été récompensé. Le jeune Anglais, au sortir du collége, a donc reçu non-seulement une éducation intellectuelle, mais une éducation pratique; il est capable d'être un citoyen en même temps que d'être un *scholar*. Et pour tout résumer d'un seul mot, si l'on demandait pourquoi, étant donné le mouvement toujours ascendant de la démocratie, les classes supérieures de l'Angleterre conservent encore le gouvernement de la société, je répondrais qu'elles doivent avant tout ce privilége à leur éducation, qui, en bannissant de leur esprit la timidité, l'irrésolution, les rêveries chimériques, leur a enseigné à ne s'étonner de rien, à ne rien craindre, à ne rien dédaigner, et à tout ménager.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES

ILES-IONIENNES

SOUS

LA DOMINATION DE VENISE ET SOUS LE PROTECTORAT BRITANNIQUE.

ORIGINES ET TENDANCES ACTUELLES DES PARTIS INDIGÈNES.

I. Andrea Marmora, nobile corcirese, *Storia di Corfu;* Venise 1672. — II. Περὶ τῆς πολιτικῆς κατασταστάσεως τῆς Ἑπτανήσου ἐπὶ Ἐνετῶν, ὑπὸ Ἑρμάνου Λούντζη. — Ἀθήνησι 1856 (1). — III. Περὶ τῆς ἐν Ἑπτανήσῳ διοργανώσεως τῆς δημοσίας παιδεύσεως; Ἀθήνησι 1857 (2).

I.

Après une période d'indépendance que termina la conquête romaine, les Iles-Ioniennes ont été soumises aux régimes les plus divers. Les populations de cet état grec ont successivement vécu sous la domination de Venise, de la France, de la Russie, et sous le protectorat de l'Angleterre. Malgré tant de vicissitudes, le caractère national s'est conservé intact. Le génie grec donne encore aujourd'hui sur ce théâtre restreint plus d'un signe de vitalité. Comment entretenir cette force précieuse, comment la diriger et en concilier l'essor avec la condition faite actuellement aux Sept-Iles? Je ne prétends pas résoudre cette question, mais ce sera l'entourer de quelque lumière que de parcourir les grandes périodes qui se sont succédé

(1) *De l'état politique des Sept-Iles sous les Vénitiens,* par M. Hermann Luntzi.

(2) *Sur une nouvelle Organisation de l'instruction publique dans les Sept-Iles,* par M. Hermann Luntzi.

dans l'histoire des Iles-Ioniennes depuis la domination vénitienne jusqu'au protectorat britannique, en s'aidant des recherches les plus récentes, des documens les plus dignes de confiance. C'est ce que je voudrais essayer. L'époque où je me place n'est pas sans doute la plus glorieuse de l'histoire des Sept-Iles. J'aurais pu rappeler le noble rôle qu'ont joué les Ioniens d'abord comme peuple hellénique, puis sous le protectorat de Rome et de Byzance, enfin dans leurs luttes mémorables contre la barbarie musulmane. Quelque chers que de pareils souvenirs puissent être aux peuples de l'Ionie, je les néglige à dessein pour ne m'occuper que de leurs intérêts présens, et à défaut des pages les plus brillantes de leurs annales, on trouvera ici les plus récentes et les plus instructives.

Pour apprécier avec impartialité le gouvernement de Venise dans les Iles-Ioniennes, il faut, ainsi que l'a fait un savant publiciste de Zante, M. Hermann Luntzi, en étudier avec soin tous les rouages. Après avoir, dans une introduction fort étendue, raconté l'histoire des Sept-Iles depuis la quatrième croisade jusqu'à la soumission aux Vénitiens, l'écrivain dont nous parlons, cessant de se préoccuper des révolutions et des batailles, s'attache à donner à ses lecteurs une idée exacte du régime qui a pesé sur ses compatriotes jusqu'à l'arrivée des Français. Ce régime a laissé dans les mœurs des Ioniens une trop profonde empreinte pour qu'il ne convienne pas de le décrire avec quelques développemens.

Corfou était le centre des possessions de Venise dans la Mer-Ionienne et sur les côtes de l'Albanie. Toutes les autorités, qu'elles fussent étrangères ou indigènes, dépendaient du provéditeur-général, qui résidait dans la capitale de cette île. Ce haut fonctionnaire, véritable souverain temporaire, comme les *domni* de la Valachie ou de la Moldavie depuis le traité de Balta-Liman, était nommé pour trois ans par le sénat de Venise. Il était choisi parmi les membres de cette aristocratie vénitienne qui, après avoir montré tant de vigueur et d'intelligence politique, était au XVIIIe siècle si tristement dégénérée. Les fonctionnaires vénitiens venaient moins dans les îles pour servir la sérénissime république que pour s'y enrichir. Venise s'imposait sans doute de grands sacrifices afin d'empêcher quelques abus; mais ce qui la préoccupait surtout, c'était l'importance militaire des îles. Or les sommes considérables qu'elle consacrait à l'entretien des troupes et des flottes stationnées à Corfou étaient en partie dévorées par des employés infidèles; les soldats manquaient des choses les plus essentielles, et la marine se voyait condamnée par de coupables prévarications à la plus complète impuissance.

Si les agens de Venise dissipaient follement ses trésors, on doit supposer qu'ils n'agissaient pas avec plus de désintéressement à l'é-

gard des Ioniens. Source suprême de toute justice, le provéditeur-général était d'une indulgence excessive pour tous ceux qui pouvaient acheter l'impunité. Sa vénalité allait si loin qu'elle bravait même le ridicule, si puissant parmi les populations latines et helléniques. Ce haut fonctionnaire se croyait obligé de donner chaque année cinq repas officiels, où il invitait successivement le clergé, la noblesse vénitienne, les chefs de l'armée, puis la noblesse et la bourgeoisie indigènes. Ces festins, quoique fort splendides, devenaient une source de bénéfices pour le représentant de la république. Comme chacun briguait l'honneur de paraître à sa table, le fonctionnaire vénitien exploitait sans vergogne cette vanité puérile. Chaque insulaire, en sortant du festin, glissait adroitement sous son assiette un billet par lequel il s'engageait à fournir à son excellence, après la récolte, un certain nombre de livres d'huile. Un aide-de-camp recueillait ces engagemens, et le *général* (1), en prenant congé de ses convives, mesurait la cordialité de ses complimens sur leur générosité. Encore fallait-il, conformément à l'usage italien, ne pas oublier la *mancia*, que les domestiques recueillaient avec l'avidité de véritables mendians.

Le secrétaire du provéditeur-général tirait parti de sa position avec la même industrie. Nommé par le sénat, qui lui donnait pour aide un interprète des langues orientales, il était dans les Iles-Ioniennes le représentant de l'inquisition d'état. A ce titre, il accueillait avec bienveillance toutes les dénonciations faites contre les indigènes. Outre ces espions volontaires que la servilité incurable de l'espèce humaine assure toujours aux pouvoirs qui ne rougissent pas de gouverner par de pareils moyens, Venise entretenait une foule d'agens chargés de surveiller tous les mouvemens des Ioniens. Si le provéditeur était fort indulgent pour les crimes privés, le secrétaire avait les mêmes motifs de ne pas traiter avec trop de sévérité les mécontens et les conspirateurs. L'un et l'autre travaillaient à multiplier les coupables sans augmenter les châtimens. Tout Ionien accusé par l'inquisition était assuré de l'impunité, s'il avait les moyens de partager entre le général et son secrétaire une somme qui parût à ce dernier proportionnée à la gravité du délit.

Les représentans de Venise ne se contentaient point de l'argent des indigènes; ils exigeaient, avec la soumission la plus absolue, une vénération presque religieuse. Afin d'agir sur les imaginations, ils professaient pour l'étiquette un culte véritablement asiatique. Le second aide-de-camp du général, — il en avait quatre, — quoique officier d'artillerie, était surtout occupé de l'étude du cérémonial que son excellence devait observer les jours de fêtes. Personne à la

(1) Afin d'abréger, on disait le général pour le provéditeur-général.

cour (1), — c'était le nom qu'on donnait au chancelier, au colonel-major et aux aides-de-camp choisis par le général, — n'entendait raillerie sur ces questions.

Si l'on veut se faire une juste idée de la pompe dont s'environnait le provéditeur-général, il faut se transporter par la pensée dans la ville de Corfou, afin d'y assister à l'installation du dernier de ces fonctionnaires qui ait représenté Venise sur la terre ionienne. On est au mois de juillet 1794. Chacun attend avec impatience M. Widman, qui s'est fait une réputation d'équité de nature à rassurer les Ioniens, fort mécontens de la rapacité de son prédécesseur. Une foule immense se presse sur le port. Les classes supérieures sont habillées à la française, mais le peuple corfiote a conservé le costume hellénique. Les hommes placent sur leurs longs cheveux tressés un bonnet de laine rouge; ils ont un court gilet de toile (2) avec un double rang de boutons d'argent, une culotte très large, une ceinture de soie ou de laine rouge, et des souliers ornés d'énormes boucles d'argent. Un long poignard passé dans la ceinture n'est pas une vaine parure. La moustache qui orne la lèvre supérieure des Corfiotes donne à leur visage brun un air singulièrement martial. Les femmes, presque toutes gracieuses ou jolies, nattent leurs cheveux comme les hommes, mais elles les laissent pendre sous le vaste mouchoir blanc qui enveloppe à la fois leur tête et leurs épaules. Elles ont un corset serré et un jupon dont la couleur n'est jamais la même que celle du corset. Les talons de leurs souliers sont fort hauts. Ce costume subit dans chaque village des modifications plus ou moins importantes. Les personnes âgées s'enveloppent dans une longue capote grise. Les nouvelles mariées portent par-dessus leur corset une camisole de drap d'or très plissée, fixée sur les reins par une ceinture de larges galons, fermée sur le devant par deux plaques en vermeil, et dont les bouts pendans sur le côté se terminent par de gros cœurs également en argent doré. Les paysannes qui n'ont pas adopté les hauts talons suspendent à leur cou de grandes croix d'argent et de vermeil. Leur voile, plié en quatre, et dont les pans flottent avec leurs cheveux tressés, est retenu par une épingle d'argent. Toutes portent sur l'estomac une sorte de cuirasse bombée, faite de baleines ou de minces bandes de fer et recouverte d'une étoffe plus ou moins riche. Celles qui n'ont pas de voile roulent leur tresse derrière la tête et l'assujettissent par une forte épingle d'argent, qui ressemble à une petite épée. Quelques femmes de Zante, habituées à une vie de réclusion, se mêlent timidement à la foule. Un loup de velours noir, garni de dentelles,

(1) *La corte.*

(2) En hiver, ce gilet était de drap ou de velours, et garni de fourrures.

couvre leur menton; une jupe blanche, relevée sur la tête, leur sert de mantelet. Leur coiffure est un chapeau à trois cornes, orné de fleurs et de rubans; leurs cheveux sont tressés et pendans. Les hommes qui les accompagnent ont un costume à peu près semblable à celui des Corfiotes.

Cependant on aperçoit le vaisseau du général qui bat pavillon carré au grand mât. Dès qu'il est entré dans le port, les vaisseaux, les galères et la place le saluent. Toute la garnison prend les armes, et l'on voit défiler successivement les artilleurs à l'habit gris de fer, l'infanterie italienne aux uniformes blancs, les Esclavons aux longues tuniques rouges. A peine débarqué, M. Widman se rend au palais, résidence des provéditeurs-généraux. Il est reçu avec de grands honneurs, au haut de l'escalier, par son prédécesseur en costume officiel. Ce costume est composé d'une longue robe de satin rouge doublée de drap d'or, d'une immense perruque, d'un chapeau, d'un habit, de bas et de souliers rouges. N'oublions pas la canne, qui est ici le symbole de l'autorité (1), et l'épée ornée d'un énorme gland d'or. Les deux fonctionnaires entrent en même temps dans la salle d'audience, M. Widman gardant toujours la gauche de son prédécesseur. Lorsqu'ils ont pris place dans deux vastes fauteuils de velours cramoisi, devant une table qui supporte le livre des Évangiles posé sur un coussin de drap d'or, le chancelier de M. Widman lit le décret du sénat qui l'investit du gouvernement des îles. Cette lecture achevée, un des aides-de-camp de l'ancien général présente à son successeur la canne symbolique. L'ex-provéditeur passe aussitôt dans un autre appartement pour se dépouiller de sa robe; mais il conserve l'habit, les bas et les souliers rouges jusqu'à son départ pour Venise.

Quelques jours se sont à peine écoulés, et Corfou se dispose à donner une grande fête au nouveau général. Au lever de l'aurore, les batteries font un salut de vingt et un coups de canon. Dès le matin, deux tambours parcourent la ville pour annoncer que son excellence paraîtra en public. Un arc de triomphe, formé de colonnes en bois peint, s'étend de la tête du pont de la « Forteresse-Vieille » jusqu'à l'entrée de la « rue des Eaux. » La façade est couverte d'inscriptions en grec, en italien et en latin. Au-devant de l'arc, quatre figures représentent la justice, la force, l'abondance et la religion. Les principales rues sont tapissées d'étoffes de différentes couleurs et ornées d'une infinité de tableaux. Des pavillons flottent au haut des maisons. Dans la « rue des Eaux, » on dispose de place en place des orchestres et des buffets de rafraîchissemens. Quelques angles formés par les maisons abritent des espèces de re-

(1) Aussi était-il défendu de porter une canne à ceux qui n'avaient pas d'emplois éminens.

posoirs où le portrait du général, environné de fleurs, de branches de laurier et de devises, est offert à l'admiration des Corfiotes.

A dix heures, les autorités se rendent au palais, ayant à leur tête « le provéditeur, capitaine de forteresse. » Ce fonctionnaire, moitié civil et moitié militaire, dont dépendent Paxo et Parga, et qui est chargé de la police nocturne, est nommé directement par le sénat. Il porte une robe noire, l'habit et les bas rouges, ainsi que le *baile*, également choisi par le sénat, magistrat qui juge tous les différends d'intérêts et maintient l'ordre pendant le jour. Les deux conseillers du *baïle* ont sous leur robe un habit noir. Les *capi da mar* (commandans des forces navales) attirent les regards par leur attitude martiale. L'*armata suttile* (escadre composée de galères, galiotes et autres bâtimens à rames) a pour principaux officiers le *capitan di golfo* (vice-amiral), le *proveditore d'armata* (lieutenant-général), le *governator degli condannati* (chef d'escadre). Chaque galère est commandée par un *sopraccomito* (capitaine). A la tête de l'*armata grossa*, composée de vaisseaux, de frégates et de chebecs, marchent le *capitan delle navi* (vice-amiral), l'*amirante* (lieutenant-général) et le *patrono* (chef d'escadre). Puis vient chaque *governatore di nave* (capitaine de vaisseau). Les officiers-généraux des troupes de terre, l'état-major de la garnison et les nobles vénitiens précèdent les trois syndics de la ville, accompagnés des gentilshommes indigènes.

Le général, en grande tenue et environné de toute sa *cour*, reçoit le cortége au palais du gouvernement. Le plus ancien des syndics prononce une harangue en l'honneur de son excellence, puis on se met en marche sur deux rangs, et on se dirige vers l'église de Saint-Spiridion. Au sortir de la forteresse, toutes les batteries saluent le général de vingt et un coups de canon, salut qui est aussitôt répété par les galères de l'*armata suttile* et par les vaisseaux de l'*armata grossa*. Lorsque son excellence paraît sur l'esplanade, l'infanterie italienne et l'infanterie esclavonne font trois décharges de mousqueterie, et les artilleurs mettent le feu à des pièces de campagne. Le général s'achemine sous l'arc de triomphe, foulant aux pieds les tapis que les Juifs étalent à mesure qu'il s'avance. Arrivé à l'église de Saint-Spiridion, il est reçu par le *protopapa* (archiprêtre) et par tout le clergé orthodoxe. On ouvre en son honneur la châsse du saint, et après une courte prière la procession reprend la route du palais. Pendant tout le reste de la journée, divers groupes de jeunes gens forment des danses sur l'esplanade, où la municipalité fait distribuer du vin et des rafraîchissemens. Divers jeux occupent aussi la foule. Ceux qui remportent les prix à ces jeux sont couronnés de lauriers et promenés en triomphe, comme autrefois les vainqueurs des jeux olympiques. La nuit venue, on illumine la ville, les galères et les vaisseaux. Au théâtre, éclairé par une multitude de bougies, on

exécute une cantate en l'honneur du général, qui envoie des rafraîchissemens dans toutes les loges. Chacun élève aux nues le nouveau représentant de Venise et n'épargne pas les épigrammes à son prédécesseur.

Ces pompes pouvaient faire un moment illusion à un peuple passionné pour les fêtes, mais il était difficile que la réflexion maintînt dans les âmes un enthousiasme bien vif et bien sincère. Si Venise s'était contentée, comme les césars de Rome et de Byzance, d'une espèce de protectorat, les insulaires auraient pu préférer leur sort à celui de l'Albanie, livrée aux caprices souvent sanguinaires des pachas; mais que leur restait-il des droits qu'avaient autrefois respectés les maîtres du monde? Cette fière aristocratie, cette bourgeoisie jalouse, qu'avaient-elles conservé de leurs antiques prérogatives?

Avant la domination de Venise, les nobles des Sept-Iles ne reconnaissaient à aucun pouvoir le droit de créer des gentilshommes. Non-seulement ils pouvaient seuls conférer la noblesse, mais ils s'assemblaient quand ils le jugeaient nécessaire. Il fallait qu'une famille ayant droit de siéger dans le conseil des nobles s'éteignît pour qu'on la remplaçât par une famille bourgeoise « vivant noblement, » comme on disait dans l'ancienne France, c'est-à-dire n'ayant exercé aucun métier depuis trois générations et jouissant d'un certain revenu. Le sénat de Venise s'empara du droit d'anoblissement, privilége considérable dans un pays où l'on attachait aux distinctions nobiliaires une importance exagérée. En agissant ainsi, le sénat se ménageait un excellent moyen d'affaiblir cette orgueilleuse aristocratie, qui prétendait compter dans ses rangs beaucoup de descendans des empereurs de Byzance. La sérénissime république ne pouvait-elle pas imiter les Bourbons et la maison d'Autriche en substituant à la noblesse environnée du prestige des souvenirs historiques une de ces aristocraties dépendantes que leur nouveauté rend prêtes à tout, et que Saint-Simon pouvait appeler dédaigneusement « vile bourgeoisie? »

Ce n'était pas assez d'enlever à la noblesse le droit de se recruter elle-même : l'essentiel était de la priver de tout rôle vraiment politique. On laissait bien l'aristocratie de Corfou se réunir tous les ans pour élire un conseil de cent cinquante membres; mais ce conseil se bornait à nommer trois syndics, pris dans les rangs des nobles, et les « justiciers, » choisis parmi les bourgeois. Les attributions de ces deux catégories de magistrats étaient assez insignifiantes, car elles étaient devenues purement municipales. Il est vrai que, dans l'origine, le syndicat n'était pas dénué d'importance. Défenseurs de leurs compatriotes auprès du souverain, les syndics allaient souvent porter eux-mêmes les plaintes des Corfiotes jusque dans le sénat de Venise, comme ce paysan qu'il a plu à l'immortel fabuliste français

de faire venir des bords du Danube. Cependant la forme républicaine n'exclut pas toujours l'arbitraire. Venise avait horreur de toute indépendance chez ses sujets. Ce goût du pouvoir absolu, qui causa sa décadence et sa ruine, devait lui rendre importunes les réclamations des syndics. Aussi, à la fin du XVIIIe siècle, leurs priviléges se réduisaient-ils à prendre place à l'église après le dernier des nobles vénitiens, et à précéder dans les cérémonies les gentilshommes de l'île. La crainte d'encourir le mécontentement de leurs supérieurs les avait décidés à s'abstenir d'assister aux jugemens emportant peine de mort, qu'ils pouvaient primitivement réviser et même annuler. Venise croyait fortifier son autorité en rendant impossible tout contrôle, même le plus légitime. Cette funeste illusion, qui a causé sa ruine, a perdu des gouvernemens plus forts que celui de l'aristocratie vénitienne.

Outre les syndics et les justiciers, qui dépendaient des syndics, le conseil de la noblesse nommait les trois intendans de la santé (*proveditori alla sanità*), les trois juges de première instance (*di prima instanza*), les trois administrateurs du mont-de-piété, les trois inspecteurs des rues, les trois juges de paix, les gouverneurs de l'île de Paxo, de Parga en Albanie, du château Saint-Ange, et les employés pris dans la bourgeoisie. Les fonctions de juges et de gouverneurs semblent au premier coup d'œil avoir quelque importance; mais les juges de première instance ne pouvaient pas s'occuper d'affaires où il s'agît de plus de dix sequins, et les gouverneurs n'avaient d'ordres à recevoir que du provéditeur de la forteresse. En outre l'armée, composée de Vénitiens ou d'Esclavons, les tenait en respect. La milice bourgeoise de Corfou, à laquelle on donnait le nom significatif de *scolari* (écoliers), n'ayant ni solde ni uniforme, et ne dépassant pas cinq cents hommes, n'était point, dans les mains des gentilshommes indigènes qui la commandaient, une force en état d'imposer aux régimens étrangers. La *cernida,* organisée dans les villages, était sur le même pied que la milice bourgeoise, et ne donnait pas non plus, à ce qu'il paraît, beaucoup d'inquiétude à l'inquisition d'état.

Il faut rendre cette justice à Venise, que si elle ne négligea rien pour concentrer dans ses mains toute la vie politique des îles, si elle entretint les dissensions afin de régner plus paisiblement en divisant les Ioniens, elle montra dans l'ordre religieux une tolérance très rare à cette époque chez les gouvernemens catholiques. Venise savait, au besoin, défendre contre la papauté les droits de l'autorité civile. Si l'on pouvait lui appliquer des expressions empruntées à l'histoire d'un autre pays, ses tendances étaient plutôt gallicanes qu'ultramontaines. Venise avait peu de goût pour les utopies théologiques qui ont exercé une si fâcheuse influence sur l'Espa-

gne, le Portugal, l'Italie méridionale et les républiques hispano-américaines. Aussi méprisa-t-elle plus d'une fois les foudres de Rome (1), et couvrit-elle de sa puissante protection l'immortel historien du concile de Trente. Fra Paolo Sarpi put braver au sein des lagunes les excommunications et les poignards.

Il ne faut donc pas s'étonner si Venise suivit aux Iles-Ioniennes une autre ligne que Charles d'Anjou. Le frère de Louis IX, qui devait sa couronne de Naples à la papauté, avait établi à Corfou la hiérarchie romaine lorsqu'il s'empara de cette île. D'accord avec le pape, il avait supprimé la métropole orthodoxe et remplacé le métropolitain par un prélat de sa communion. Il n'avait consenti qu'avec peine à permettre aux Corfiotes d'élire un *protopapa*. Les Vénitiens conservèrent, il est vrai, cette organisation vicieuse, mais n'usèrent point de leur pouvoir pour imposer aux insulaires l'autorité du pape, qui a toujours été souverainement antipathique aux populations helléniques. S'il ne semble pas extraordinaire à la majorité des peuples néo-latins qu'un fils d'Adam jouisse du privilége divin de l'infaillibilité, ce dogme paraît aussi inconcevable aux Hellènes que la quadrature du cercle. Quiconque ne se rendra pas compte de cette disposition de leur intelligence ne comprendra jamais un seul mot de leur histoire. L'aristocratie vénitienne, dont l'esprit politique ne saurait être contesté, se garda bien de vouloir imposer à ses sujets ioniens les idées italiennes. L'archevêque romain de Corfou fut traité avec les plus grands égards. Son installation était presque aussi solennelle que celle du provéditeur-général. Les troupes devaient lui rendre les honneurs militaires, lorsqu'il passait avec son cortége (*in forma publica*) devant un corps-de-garde; mais le prélat, comme les évêques de France, était toujours « sujet, » et on ne lui laissait faire aucun mouvement contraire aux intérêts de l'état. Quand le chapitre de la cathédrale, composé de dix chanoines, nommait ses trois syndics ou administrateurs du revenu des confréries, on ne lui permettait pas d'exclure les Ioniens de l'église orientale. Les syndics de cette église recevaient à leur banc les mêmes honneurs que les catholiques. On leur donnait l'encens et on leur présentait l'Évangile à baiser. De leur côté, ils entendaient sans scrupule la messe catholique, après avoir pris toutefois la précaution d'assister à la *liturgie* (messe) dans une église orthodoxe.

Le général, non moins tolérant que les syndics, jouait un rôle important dans la fête de saint Spiridion, que les habitans de Corfou célébraient avec une pompe extraordinaire et qui durait huit jours. En 1456, George Calocheretti, fuyant Constantinople envahie par les

(1) Voyez Sarpi, *Histoire de l'Interdit*, Venise 1606.

Turcs, vint à Corfou avec les reliques de sainte Théodora, impératrice de Byzance, et de saint Spiridion. Spiridion, né dans l'île de Chypre, avait vécu dans cette période démocratique de l'église où un paysan pouvait encore devenir chef d'une communauté chrétienne. Il gardait ses moutons lorsqu'on le fit évêque de Trémante, et il se signala à Nicée par son zèle contre les partisans d'Arius. Philippe, fils de George Calocheretti, ayant marié sa fille à un noble corfiote, Stamati Bulgari, lui donna en dot le corps de saint Spiridion, qui resta, dans l'église qu'on lui bâtit sur l'esplanade, la propriété de la famille Bulgari. Ces détails sembleront étranges à un habitant de Zurich ou d'Édimbourg, ils ne surprendront pas ceux qui savent l'importance extrême que les Orientaux attachent aux reliques.

Huit jours avant la fête du bienheureux évêque, on ornait de branches de myrte et de laurier les portes, les fenêtres et le clocher de l'église de Saint-Spiridion. Aux quatre coins de la balustrade de ce clocher, on dressait de longues perches où flottaient les pavillons de Saint-Marc, de la Russie et de la Grande-Bretagne, et d'une quatrième puissance, celle que désignaient les convenances du jour; toutefois on ne choisissait jamais l'étendard fleurdelisé. Pendant l'octave qui précédait la solennité, les cloches ne cessaient de remplir la ville d'une rumeur assourdissante. La veille de la fête, au son des cloches de toutes les églises et au bruit du canon, on exposait à la vénération des fidèles la châsse d'ébène où le saint était debout, revêtu de ses habits pontificaux. Le gouvernement venait assister en corps à cette cérémonie tumultueuse. Pendant trois jours et trois nuits, soixante soldats avaient peine à contenir l'enthousiasme des fidèles. J'ai pu voir moi-même à Troïtza, en Russie, à quelles folles démonstrations l'enthousiasme propre aux fidèles de l'église orientale peut emporter les multitudes. La fête se terminait par une procession. La châsse, portée par six *papas* (prêtres), était surmontée d'un dais soutenu alternativement par le général, le provéditeur, capitaine de la forteresse, le *baile* et les syndics de la ville. La musique de son excellence et sa livrée marchaient devant le dais. Une partie de la garnison accompagnait le cortége. Quand la procession arrivait à la Forteresse-Vieille, toutes les batteries la saluaient de vingt et un coups de canon. Lorsqu'elle se montrait sur les remparts baignés par la mer, les vaisseaux de guerre pavoisés lâchaient leur bordée. Les galères et les galiotes de l'*armata suttile* sortaient du port et longeaient la rive pour l'escorter. Il serait difficile de donner une idée de la magnificence de ce spectacle. Les Ioniens, en le contemplant et en voyant l'étendard de Saint-Marc protéger leurs pompes religieuses, perdaient un instant le sentiment de leurs souffrances. Aujourd'hui encore la tolérance de Venise, sa bienveillance pour les Hellènes proscrits par les Turcs et qui se réfugiaient dans

les Sept-Iles, son zèle à combattre les musulmans, disposent les insulaires à oublier les rigueurs de sa domination, le despotisme et la vénalité de ses fonctionnaires, les violences souvent intolérables de ses marins et de ses soldats. D'ailleurs, ainsi que M. Hermann Luntzi l'insinue spirituellement, entre des Latins et des Hellènes il existe tant de points de contact qu'ils sont toujours disposés à une indulgence mutuelle.

La fête de saint Arsène prouvait mieux encore avec quelle force de volonté Venise obligeait la hiérarchie romaine à se prêter à ses vues. Arsène, ayant défendu la cause des Corcyréens contre les agens de Constantin VII, empereur de Byzance, avait été canonisé par la reconnaissance populaire. Le jour de sa fête, le clergé catholique se réunissait au clergé orthodoxe pour célébrer ses vertus dans l'église qui lui était dédiée. Le gouvernement ne manquait point d'assister à la cérémonie. Si l'oreille était choquée de la cacophonie produite par le mélange des chants grecs et latins, l'esprit s'émerveillait de la politique vénitienne, assez habile pour faire servir à ses desseins les prêtres indociles qui, à Canossa, n'avaient pas craint de fouler aux pieds la couronne impériale de Henri IV.

Les représentans de Venise présidaient avec la même bienveillance à l'élection du *protopapa* de Corfou. On sait que les premiers chrétiens choisissaient eux-mêmes leurs pasteurs. En Orient, les églises restent fidèles à ce grand principe toutes les fois que les princes ne leur interdisent pas l'exercice du droit sacré d'appeler au gouvernement des âmes ceux qui en paraissent les plus dignes. L'église gallicane, — qui se rapprochait en tant de points de l'église orthodoxe, — avait la même discipline jusqu'à François Ier et n'y a renoncé qu'avec les plus vifs regrets et contrainte par la violence. Venise, qui n'avait pas eu l'imprudence, commise par d'autres états catholiques, de confier au pape la désignation de l'archevêque romain, avait cru d'un autre côté pouvoir, sans inconvénient, laisser à la noblesse et au clergé de Corfou le choix du *protopapa,* afin de prouver qu'elle ne pensait pas avoir le droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'une église qui n'était pas la sienne. L'élection se faisait dans la salle où la noblesse tenait ses assemblées. Les Ioniens, tout en vénérant les reliques du berger Spiridion, ne portaient leurs suffrages que sur un gentilhomme. Le général et les autres chefs du gouvernement, entourés de « leur cour, » présidaient la réunion électorale. A peine son excellence avait-elle proclamé le nom de l'élu, qu'on le revêtait d'une longue robe de satin cramoisi, qu'on posait sur sa tête un vaste chapeau de velours de la même couleur, et qu'on mettait dans ses mains le bâton pastoral en ivoire. On le plaçait ensuite dans un fauteuil fourni par le général, et quatre *fantés* (valets de ville) l'élevaient sur leurs épaules et le transportaient à la cathé-

drale, tandis que le canon retentissait et que les cloches sonnaient à toutes volées. Le général, accompagné d'un détachement de troupes, prenait part à cette marche triomphale. Le *protopapa* de Corfou se distinguait de ceux des autres îles par le titre de *grand-protopapa*. Il relevait immédiatement du patriarche de Constantinople et avait des pouvoirs épiscopaux. Il pouvait donc en marchant appuyer à terre le bâton pastoral. Seulement ses fonctions expiraient au bout de cinq ans, et il ne lui restait de son règne éphémère que le droit de porter une ceinture cramoisie.

L'archevêque de Céphalonie, qui avait sous sa juridiction le *protopapa* de Zante, était élu à peu près de la même manière sous la présidence du général. Il pouvait communiquer librement avec son supérieur le patriarche de Constantinople. La protection que Venise accordait à l'église orthodoxe n'était pas complétement désintéressée. Quand le général ne voulait pas employer la force des armes contre un village récalcitrant, il sollicitait une excommunication. Or la fréquence des excommunications ne les rendait pas moins redoutables. Les excommuniés aimaient mieux obéir que de rester dans l'isolement complet auquel étaient condamnés ceux que les foudres de l'église atteignaient. Les couvens ioniens étaient aussi efficacement protégés que les moines catholiques tolérés par la république. Venise n'avait introduit à Corfou que des franciscains. Hostile à l'inquisition, elle se défiait de ses agens dévoués, les dominicains, et n'avait pas beaucoup plus de goût pour ces jésuites qui ont fait en Allemagne la longue Saint-Barthélemy qu'on a nommée la « guerre de trente ans. » Il n'est pas inutile d'ajouter que les trois monastères de franciscains établis à Corfou dépendaient, non de l'archevêque, mais des autorités qui avaient à Venise la surveillance des ordres religieux. La sérénissime république prenait toutes les précautions pour paralyser le pouvoir formidable de la théocratie romaine. Les couvens orthodoxes n'inspiraient pas aux autorités vénitiennes les mêmes inquiétudes. L'organisation des moines de Saint-Basile, qui n'est point centralisée, n'est pas redoutable comme celle des congrégations du catholicisme. Venise leur avait donc laissé leurs biens, que chaque communauté gérait elle-même. La principale des Strophades était même tout entière occupée par les caloyers du monastère du Rédempteur, bâti par une princesse de la famille Tochi.

Quelques monastères de femmes recevaient des pensionnaires avec l'approbation des autorités. L'éducation y était à peu près aussi nulle que dans les communautés italiennes. Les jeunes filles y apprenaient à filer et à tricoter, rarement à coudre, plus rarement encore à lire et à écrire. Lorsque les Vénitiens s'établirent à Corfou, on se préoccupait d'autant moins de l'éducation des femmes qu'elles

étaient destinées à passer leur vie dans une sorte de gynécée. Un grillage serré fermait les fenêtres et les empêchait de voir et d'être vues : elles ne pouvaient se montrer qu'aux yeux de leurs parens. Condamnées à partager avec quelques servantes les fonctions les plus humbles, elles s'estimaient heureuses d'être quelquefois admises à la table de leurs époux. Les peuples néo-latins ont généralement des idées plus libérales sur la destinée des femmes. Avec la domination de Venise s'introduisirent insensiblement d'autres habitudes. Quand un gentilhomme vénitien épousait une fille corfiote, il lui laissait toute la liberté que les Italiens accordent à leurs compagnes. Lorsque les *casini* ou cercles s'établirent à Corfou, on invita les dames aux fêtes que donnaient les associés; mais le théâtre leur resta longtemps fermé. Cependant on finit par permettre aux femmes mariées d'y paraître en loge grillée, et plus tard avec un masque. Le masque lui-même finit par être supprimé, et à l'époque où les Français remplacèrent les Vénitiens, les mères partageaient avec leurs filles une distraction dont les unes et les autres se montraient fort avides.

Je voudrais pouvoir dire que Venise rendit aux jeunes gens des Iles-Ioniennes autant de services qu'aux femmes corfiotes, qui lui durent la conquête de leur liberté. Tout gentilhomme ou tout bourgeois qui voulait sortir de l'ignorance était obligé d'aller étudier dans les universités du continent. Les hommes éclairés avaient essayé de former une espèce d'académie à laquelle manqua la protection du gouvernement, et qui n'eut qu'une durée passagère. Un noble de Corfou avait laissé en mourant des fonds pour l'établissement d'un collége; son vœu ne fut jamais réalisé. Il n'existait aucune école primaire; Corfou ne possédait ni imprimerie, ni bibliothèque. Était-ce indifférence de la part des autorités vénitiennes? N'était-ce pas plutôt la crainte de voir se réveiller dans les âmes, avec la culture littéraire, le patriotisme et les traditions helléniques? Cette crainte était d'autant plus fondée qu'aucune race en Europe n'a une civilisation aussi ancienne que les Hellènes, ni des souvenirs aussi glorieux. Les Slaves datent d'hier; les Germains étaient encore des barbares au siècle de Charlemagne; quoique plus ancienne, la civilisation des Gaules ne remonte guère au-delà de César, et les Latins eux-mêmes reçurent des colonies arcadiennes les premiers germes de la vie sociale.

La situation de Corfou n'était pas malheureusement un fait exceptionnel; on peut même affirmer que la funeste influence exercée par la vénalité des fonctionnaires vénitiens se faisait mieux sentir dans les îles soumises à de simples provéditeurs. Théaki était gouvernée par un noble de Céphalonie élu par le conseil indigène d'Argostoli; mais Santa-Maura obéissait à deux provéditeurs choisis par le sénat,

l'un qui portait le titre de *straordinario*, et l'autre que l'on nommait *ordinario*. Céphalonie, Cérigo et Zante avaient chacune un provéditeur. On a souvent parlé avec sévérité des abus trop communs encore parmi les habitans de Zante; mais, dans ces appréciations rigoureuses, on a oublié de faire la part des autorités envoyées par Venise, qui n'ont rien épargné pour démoraliser les insulaires. La soif honteuse de richesses qui les dévorait leur suggérait des vexations inconnues parmi les peuples les plus barbares. Je ne crois rien exagérer en qualifiant ainsi les *postichii*. Le provéditeur remettait aux paysans, « à titre de secours, » une certaine quantité de sequins, ordinairement empruntés aux Juifs de Venise, auxquels les fonctionnaires devaient presque tout leur luxe. Au bout d'un an, ils étaient obligés de rendre le double de la somme prêtée. S'ils ne pouvaient s'acquitter l'année suivante, ils étaient forcés de restituer le triple, et ainsi de suite. Ajoutons que le campagnard devait payer en nature et que le provéditeur ou ses agens fixaient eux-mêmes le prix des objets de la manière la plus arbitraire. De tels excès produisent nécessairement la haine et la violence. Plus d'une fois les paysans se soulevèrent contre des maîtres impitoyables. Si les émeutes étaient fréquentes, les assassinats étaient quotidiens. Les caractères vindicatifs, assurés de pouvoir acheter l'impunité avec une petite somme, saisissaient sans scrupule la première occasion favorable de se défaire d'un ennemi, ou payaient quelque *bravo* pour le tuer (1). Il était si facile à un bon gouvernement d'empêcher de pareils scandales que, toutes les fois qu'un provéditeur préféra l'accomplissement de ses devoirs à ses intérêts, le poignard tomba des mains des assassins, et le peuple prouva, par son calme et par sa reconnaissance enthousiaste, que les « nations de la terre, — c'est une belle parole de la Bible, — sont créées guérissables. »

II.

Tolérance pour l'église nationale et en même temps défiance de tout ce qui pouvait réveiller la vie politique et intellectuelle, exploitation cupide et souvent violente des richesses de l'Ionie et du travail des insulaires, telle était donc la politique de Venise dans les Sept-Iles à la veille du jour où de mémorables événemens devaient enlever ces territoires à sa domination. C'est en 1797 que les Français entrèrent dans Venise et mirent fin à l'existence d'une république dont la gloire incontestable fait partie du patrimoine de la

(1) Dans un ouvrage publié au commencement du siècle par Castellan sous le titre de *Lettres sur la Morée et sur les îles de Cérigo, Hydra et Zante*, une gravure intitulée *Costume des habitans de Zante* représente deux *bravi* armés du poignard qu'une femme s'efforce de séparer.

race néo-latine. Les Iles-Ioniennes suivirent la destinée de la reine de l'Adriatique. Le 27 juin 1797, elles furent occupées par le général Gentilly. Lorsque Bonaparte signa le traité de Campo-Formio (17 octobre 1799) et partagea avec l'Autriche les dépouilles de Venise, il obligea les plénipotentiaires autrichiens à céder à la France les Sept-Iles et leurs dépendances continentales, Parga, Prévésa, Vonizza et Butrinto. On en forma les départemens de Corcyre, d'Ithaque et de la Mer-Égée.

Cette révolution fut accueillie par les Ioniens avec un sincère enthousiasme. Sans doute, depuis la soumission volontaire de Corfou (1386) jusqu'à la paix de Passarowitz (1718), Venise avait su conquérir l'affection et l'estime des insulaires par son courage, sa tolérance, son impartialité et sa vigilante administration; mais le XVIIIe siècle avait été une période de corruption et de brigandage. Maîtresse des charges politiques et militaires, l'aristocratie vénitienne les confiait à des fonctionnaires prévaricateurs. La noblesse indigène, dont le sénat de Venise restreignait chaque jour les priviléges, s'acquittait des fonctions municipales avec un égoïsme qu'on ne saurait trop sévèrement qualifier. Le peuple ionien, victime d'une double tyrannie, avait perdu, avec le sentiment de sa dignité et de ses droits, son antique activité et son énergie patriotique. L'agriculture était en pleine décadence, l'industrie nulle; le commerce, entravé par d'absurdes monopoles et surchargé d'iniques impôts, n'avait plus qu'une vie précaire. La justice n'était qu'un vain nom; le vol et le meurtre étaient considérés comme des délits vulgaires. Des pirates et des *bravi* gouvernés par des Verrès, tel est le tableau que présentait cet infortuné pays lorsque le dernier successeur du doge Anafeste remit, après onze siècles de triomphes, les clés de Venise au général du directoire.

Les Ioniens pouvaient croire raisonnablement que la France se montrerait plus équitable que les derniers provéditeurs. Ils savaient que la république française prétendait émanciper les nations des servitudes séculaires; ils n'ignoraient pas que le nom des grands hommes de la race hellénique avait été depuis 1789 constamment invoqué par les destructeurs de l'ancien régime; enfin ils se faisaient des soldats qui marchaient sous le drapeau tricolore l'idée la plus propre à fortifier leurs espérances de régénération. Les peuples longtemps opprimés commencent, avec une naïveté toujours trompée, par compter sur des secours étrangers. Ils ont besoin d'une longue expérience et de cruelles déceptions pour se convaincre que les nations, comme les individus, ont leur égoïsme implacable, et que dans « la bataille de la vie » il faut surtout se confier à son énergie personnelle et à ses efforts persévérans. Assurément aucun état ne s'est autant préoccupé que la France des destinées de l'humanité. Toute-

fois les hommes qui au XVIIIe siècle l'ont appelée à jouer un rôle si éclatant n'ont pas su se préserver des entraînemens de la conquête, ni des illusions qui ont jusqu'à présent empêché les Français d'acquérir en Orient une influence digne de la haute position qu'ils occupent dans le monde.

Dans l'Europe orientale, les questions politiques sont toujours subordonnées aux convictions religieuses. Or la religion y est représentée principalement par l'église orthodoxe, par l'église romaine et par l'islamisme. Les rois « très chrétiens » ont perpétuellement hésité entre l'alliance des padishahs et les principes des « fils aînés » de Rome. Alliés des sultans, ils devenaient odieux aux chrétiens; protecteurs du catholicisme, ils n'étaient pas moins suspects à des peuples qui ont pour l'autocratie de « l'évêque de Rome » autant d'antipathie que pour la domination des maîtres de Stamboul. La république française semblait appelée à répudier ces traditions impolitiques. Elle devait, avant tout, considérer le christianisme orthodoxe comme la sauvegarde des nationalités orientales et comme une doctrine conforme par ses tendances au symbole social qu'elle avait la prétention de faire triompher, puisque c'est à l'Évangile que la société moderne doit toutes ses libertés. L'islamisme, religion essentiellement fataliste et despotique, qui sanctionne la servitude dans la famille et dans l'état, ne méritait en rien ses sympathies. Malheureusement les républicains de 1797 étaient, comme beaucoup de nos contemporains, dupes des apparences rationnelles du système mahométan. Un dogme peu compliqué, une liturgie très simple, un vif sentiment de l'égalité, donnent à l'islam un air de philosophie qui trompe les esprits superficiels. On oublie trop que sous ces formes brillantes vit toujours l'antique et fatal esprit de l'Asie, — l'adoration de la force et le mépris des droits du faible. Si les nouveaux maîtres des Iles-Ioniennes s'étaient mieux rendu compte des irrésistibles tendances du mahométisme, ils n'auraient pas compromis leur popularité par des alliances et par des démarches qui devaient bientôt leur aliéner le cœur des insulaires.

A l'époque où les Français s'établirent dans les Sept-Iles, Ali, pacha de Janina, commençait à sortir de l'obscurité. L'astucieux Albanais vit du premier coup d'œil le parti qu'il pouvait tirer de l'inexpérience de ses voisins et de leurs dispositions bienveillantes pour l'islamisme. Venise, fidèle au génie des croisades, avait surveillé Ali avec sa prudence ordinaire. Habituée aux fourberies musulmanes, la sérénissime république n'aurait jamais permis aux provéditeurs-généraux de Corfou de répondre aux avances suspectes du digne fils de Khamco. L'incurie et l'ignorance du directoire laissaient une liberté beaucoup plus grande aux autorités des Iles-Ioniennes, qui en profitèrent pour abandonner complétement la ligne

politique suivie par les Vénitiens. Ceux-ci se seraient bien gardés de paraître préférer les mahométans aux chrétiens et de blesser ainsi toutes les convictions de leurs sujets. Les républicains français n'avaient pas les répugnances des « aristocrates » de Venise. Ils tenaient surtout à prouver qu'ils étaient dégagés des préjugés de leurs pères et à constater que le christianisme sous toutes ses formes n'était à leurs yeux qu'un souvenir dénué d'importance.

Le gouverneur Gentilly, avant de s'être demandé quelles étaient les idées et les habitudes des populations helléniques, envoya l'adjudant-général Rose « fraterniser » avec le renard de Janina. Rose trouva dans Ali l'homme le mieux disposé à se prêter aux vues de la république. Musulman et despote, le pacha accueillait avec l'indifférence d'un sceptique tous les systèmes religieux et politiques. Avec les mahométans fanatiques, il semblait décidé à exterminer « les chiens; » avec les derviches bektadgis, il répétait « que Dieu est tout, et que tout est Dieu; » avec les Grecs, il buvait « à la santé de la bonne Vierge. » Tout ce qui réussissait ou pouvait réussir était admirable à ses yeux. Or, lorsque les Français devinrent ses voisins, le succès avait partout couronné leurs entreprises. Ali, qui n'était séparé de l'Italie que par l'Adriatique, ignorait peut-être les luttes glorieuses de la république contre l'Europe coalisée; mais il avait sans doute entendu parler de quatre armées autrichiennes anéanties à Montenotte, à Lodi, à Arcole, à Castiglione, et dans cent combats également mémorables. Comme son scepticisme n'excluait pas la crédulité, il s'imagina que les maîtres des Iles-Ioniennes devaient leurs triomphes à « la religion des jacobins » et « au culte de la carmagnole. » Pénétré de cette idée, il reçut avec une vénération superstitieuse la cocarde tricolore que lui présenta l'adjudant-général, et fit danser devant Rose la carmagnole par ses fils et par ses Albanais.

Cependant l'enthousiasme démocratique du pacha ne faisait aucun tort à la lucidité de ses vues. Il devina avec l'instinct infaillible d'un politique exercé l'impression que produiraient sur Rose la splendeur des fêtes orientales et la magique beauté des vierges de Janina. L'officier français vit se renouveler pour lui les scènes fantastiques des *Mille et Une Nuits*. Ali lui donna pour épouse la jeune et ravissante Zoïtza, et ordonna que Jérothéos, chef de l'église de Janina, docile instrument de ses caprices, célébrât lui-même les noces. Au milieu des séductions dont il environnait Rose, le pacha ne perdait aucune occasion de déclamer contre les Vénitiens. Il se plaignait avec amertume de leur malveillance, tandis qu'il manifestait la plus grande confiance dans les dispositions de « ses amis » les Français. Comment refuser à un homme si bien intentionné le droit de naviguer dans l'Adriatique? A peine Ali eut-il obtenu cette

autorisation, que Venise n'eût jamais accordée, qu'il envoya sa flotille contre les chrétiens de Nivitza-Bouba et de Saint-Basile, établis dans la chaîne maritime des Monts-Acrocérauniens. Ceux-ci célébraient la nuit de Pâques, la plus grande solennité de l'église orthodoxe. On venait de chanter l'Αὐτὴ ἡ ἡμέρα ἣν ἐποίησεν ὁ Κύριος (voici le jour que le Seigneur a fait), lorsque les soldats d'Ali enfoncèrent les portes des temples de Jésus-Christ, et se précipitèrent sur une foule sans défense. Le terrible Jousouf l'Arabe, sicaire dévoué du pacha, n'épargna ni les femmes, ni les enfans. Le jour ne parut que pour éclairer de nouvelles horreurs. Une famille entière de quatorze personnes fut pendue à « l'olivier des martyrs. » D'autres furent mis en pièces ou brûlés vifs. Six mille personnes périrent dans cette Saint-Barthélemy musulmane, que la Sublime-Porte daigna considérer comme un brillant fait d'armes, et qui mérita au pacha le titre d'*arslan* (lion).

On se figure sans peine l'impression que ce drame sinistre produisit dans les Iles-Ioniennes. La popularité des Français ne pouvait résister à une pareille épreuve. Chacun comparait la folle confiance des représentans de la république avec la prudence consommée des provéditeurs. On se demandait si la France avait pris leur place pour achever la ruine des chrétiens de l'Albanie, et pour servir la politique d'un monstre de perfidie et de cruauté. La vivacité méridionale avait peine à faire la part de l'inexpérience et de l'étourderie gauloises. Les orthodoxes zélés profitaient de ces funestes événemens pour blâmer énergiquement le dédain que les représentans du directoire affichaient pour toutes les pratiques du culte chrétien. Ils répétaient que des hommes qui traitaient Jésus-Christ lui-même avec une audacieuse ironie finiraient par dépouiller les églises, et que le sanctuaire de Saint-Spiridion n'échapperait point à leur rapacité. On était tellement habitué à entendre les Vénitiens parler avec le plus profond respect de la Vierge et des saints, que le scepticisme turbulent des nouveaux maîtres et leurs liaisons avec Ali étaient de nature à exciter une vive irritation dans les Sept-Iles.

Les Français, indignés de la perfidie du pacha de Janina, essayèrent de se rapprocher des chrétiens. D'ailleurs une armée de la république, débarquée en Égypte, s'efforçait d'en chasser les musulmans. Aussi les autorités de Corfou se mirent-elles en relations avec les montagnards de Souli, ces invincibles adversaires de l'islamisme dans l'Albanie méridionale. On leur fit passer quatre mille cocardes tricolores, et les Français entendirent chanter avec plaisir l'hymne de Rhigas : Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων (levez-vous, enfans des Grecs), qui n'était guère qu'une imitation de leur *Marseillaise.* Ali était trop habile pour s'apercevoir de ces manifestations hostiles. En partant pour la Bulgarie, il disait au capitaine

Scheffer : « Je sais qu'en combattant Passevend-Oglou, je fais une démarche qui déplaira à *mes amis*, mais ma position m'y contraint. » A son retour, il ne changea point de langage. Tout en ordonnant de nouvelles levées, il protestait de son attachement à la France. Enfin, lorsque la Sublime-Porte eut déclaré la guerre à la république (1er reyboul 1213 de l'hégire, 10 septembre 1798), il crut qu'il était temps de lever le masque. Il attira « son frère, » l'adjudant-général Rose, à une conférence, et à l'issue d'un de ces festins où il aimait à étaler une magnificence vraiment orientale, il lui fit mettre les menottes, l'envoya à Janina, ensuite à Constantinople, où il mourut prisonnier. Considérant cette lâcheté comme une manière digne de lui d'ouvrir les hostilités, il s'empara de Butrinto, dépendance des Iles-Ioniennes, et se disposa à marcher sur Prévésa.

Le général Chabot, qui avait succédé à Gentilly, comprit mieux que lui la véritable politique que la France devait suivre dans ces contrées. Il s'efforça de rassurer les consciences alarmées, de calmer jusqu'à un certain point l'irritation des Ioniens; mais le combat de Prévésa, où les Souliotes et les Prévésans avaient promis de seconder les Français, prouva que les anciens griefs n'étaient pas oubliés. Le général La Salcette, abandonné de ses alliés, ne put triompher des musulmans malgré le courage de ses troupes, qui pendant six heures tinrent tête aux forces d'Ali avec l'ordinaire intrépidité des soldats de la France.

Bientôt le tsar Paul Ier, qui n'était pas le moins ardent adversaire de la république française, alla jusqu'à renoncer, en haine de la révolution et de la France, à la politique de Pierre Ier et de Catherine II. Au lieu de profiter des circonstances pour accabler l'empire ottoman, alors que Bonaparte conquérait l'Égypte, il s'allia avec Sélim III, et l'on vit une flotte turco-russe attaquer les Iles-Ioniennes. Corfou, bien qu'admirablement défendue par les Français, capitula le 7 mars 1799, et les garnisons, prisonnières de guerre, rentrèrent par Toulon sur le territoire français. Paul semblait tellement dévoué aux intérêts des Turcs, que la convention de Constantinople, signée le 21 mars 1800, accordait au padishah un droit de suzeraineté que les Ioniens n'avaient jamais reconnu. Il est vrai que si la « république septinsulaire » était déclarée « vassale et tributaire » du sultan, le tsar se réservait la réalité d'un protectorat dont la Turquie n'avait que l'apparence. En effet, l'article 5 de la convention accordait à l'empereur de Russie le droit de mettre garnison dans les forteresses et dans les ports. Cette organisation aurait pu paraître bizarre, si les troupes russes n'avaient dû évacuer le pays à la fin de la guerre qui embrasait l'Europe. Quand la paix d'Amiens obligea les puissances à déposer les armes, cette clause était si bien oubliée, que la jeune république fut mise sous la protection de la

Russie. A l'époque du traité d'Amiens (1802), Alexandre, successeur de Paul, était revenu à la politique de son aïeule, et il était plus disposé à s'emparer des provinces de l'empire ottoman qu'à agrandir les états du sultan. Le comte George Mocenigo de Zante fut chargé d'organiser le pays. Cette tâche n'était pas sans difficulté. La guerre civile avait éclaté entre les oligarques favorisés trop visiblement par la Russie et les démocrates. Cependant le calme finit par se rétablir. Capodistrias, né à Corfou en 1776, d'une famille d'origine slave (1), nommé secrétaire d'état, reçut la mission de pacifier Céphalonie et Zante. Avertie par les insurrections des Ioniens et cédant à la nécessité, la Russie donna enfin aux Sept-Iles, le 6 décembre 1803, une constitution qui ne rencontra pas d'opposition sérieuse. Cette constitution exprimait assez fidèlement les tendances des Ioniens. Dévoués à l'église orthodoxe, ils n'entendaient point entraver la liberté des autres communions chrétiennes. La domination de l'aristocratique Venise avait maintenu entre les différentes classes des barrières que la nouvelle constitution abaissait prudemment, en concentrant tous les droits politiques dans le corps électoral, dont les propriétaires roturiers pouvaient faire partie. Les priviléges accordés aux grades universitaires étaient conformes au génie des Hellènes, toujours disposés à rendre hommage à la science. Le secrétaire d'état Capodistrias partageait cette manière de voir; il eut soin d'établir des écoles, de favoriser l'enseignement de la langue hellénique, et contribua ainsi à la renaissance de la littérature nationale.

Il est permis de supposer que le tsar Alexandre, en garantissant la constitution de 1803, se proposait de populariser parmi les Grecs le protectorat de la Russie, et de faire de Corfou un centre de propagande. Du reste, nous n'en sommes pas réduits aux conjectures. En effet, les Iles-Ioniennes furent pendant quelques années l'asile des hommes qui avaient lutté avec le plus d'énergie contre la domination des Turcs. Après la ruine de Souli et la mort héroïque de Samuel, les Souliotes, expulsés de leurs montagnes au nombre de dix-sept cents, se retirèrent à Corfou, où les Russes leur donnèrent des terres et les moyens de former une colonie; mais il fut impossible de transformer en laboureurs pacifiques les héros qui avaient fait trembler l'Albanie musulmane. On se décida à les organiser en corps de milice dont on attendait de grands services. Cette attente fut trompée. Les mêmes hommes qui avaient défendu leur terre natale avec tant de valeur se battirent mollement contre les chrétiens dans les expéditions de Naples et de Cattaro (1806-1807). Indifférens aux projets du tsar Alexandre, ils prouvèrent que le patriotisme

(1) Les Capodistrias étaient venus de l'Istrie, de la ville de Capo-d'Istria. Voyez sur le comte Capodistrias la *Revue* du 15 avril 1841.

avait été, plus que l'amour des combats, la cause de leur intrépidité, et qu'ils ne fourniraient jamais d'actifs auxiliaires à des luttes qui n'intéressaient en rien l'Albanie.

Les capitaines de l'Étolie et de l'Acarnanie parurent d'abord mieux disposés à se prêter aux vues de l'empereur de Russie. Le tsar voulait, à l'exemple de son aïeule, soulever les Hellènes contre le padishah et les amener en même temps à reconnaître en lui l'héritier des césars de Byzance. Le commencement de ce siècle a vu Alexandre et Napoléon rêver la résurrection de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident, double rêve qui se serait peut-être réalisé sans l'ambition insatiable du vainqueur d'Austerlitz. Alexandre faisait si peu mystère de ses plans, qu'il accueillait dans les Iles-Ioniennes, avec toute sorte d'honneurs, l'élite des capitaines de l'Étolie et de l'Acarnanie. Les insulaires ne virent pas sans surprise au milieu d'eux Catzantonis, environné de ses cinq frères, ayant à ses côtés Christakis de Prévésa, Chamis Caloyeros, Christos Vlakos, Skylodimos, Zougos, Nothis et Kitzos Botzaris, frères du célèbre Markos. Tous ces chefs, convoqués par les agens du tsar, lui prêtèrent un serment de fidélité perpétuelle. Catzantonis, agissant en leur nom, jura de « ne poser les armes qu'après avoir reconquis l'indépendance de la Grèce sous la suzeraineté puissante de l'autocrate orthodoxe de toutes les Russies. »

Une manifestation aussi solennelle aurait pu faire croire que la Grèce était disposée à se soulever pour obéir au tsar. Pourtant il n'en était rien. Catherine II, en abandonnant les Grecs insurgés à sa voix, les avait rendus défians. Quand en 1798 Paul Ier s'allia avec les Anglais pour défendre l'intégrité de l'empire ottoman, ces défiances se fortifièrent. Aussi, lorsqu'en 1806 Alexandre, protecteur des Iles-Ioniennes, disposant d'une escadre formidable dans la Mer-Égée, déclara la guerre à la Turquie, les Hellènes ne dissimulèrent pas leur indifférence sur les résultats de la lutte. Ils crurent s'apercevoir que leurs intérêts et ceux du tsar étaient loin d'être identiques, et qu'Alexandre songeait moins au triomphe de la foi orthodoxe qu'à trouver à la suite de Pierre Ier et de Catherine II la route qui mène à Byzance. Le seul Catzantonis essaya de soulever l'Étolie. J'ai dit comment, fait prisonnier avec son frère George (1), il eut, par ordre d'Ali, les jambes et les cuisses écrasées à coups de marteau de forge. George, qui n'était pas, comme Catzantonis, affaibli par la maladie, supporta cet affreux supplice avec un héroïsme digne des plus beaux temps de la Grèce antique.

Un an avant la mort de Catzantonis, le traité de Tilsitt (7 juillet

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1858, *la Poésie grecque dans les Iles-Ioniennes*

1806) rendit les Iles-Ioniennes à la France. Berthier, nommé gouverneur-général par l'empereur et roi, déclara, dans une proclamation du 1er septembre 1807, « la religion grecque (1) la religion dominante, » en annonçant que « la république septinsulaire ferait dorénavant partie des états qui dépendaient de l'empire français (2); » mais les Ioniens ne reconnaissaient point au tsar le droit de céder leur territoire à Napoléon : cette cession ne leur paraissait ni convenable ni légitime. Les Anglais, alors également hostiles à la Russie et à la France, travaillèrent à entretenir leur mécontentement. Ils firent si bien que Cérigo, Zante, Céphalonie et Théaki s'insurgèrent et prirent le nom « d'Iles-Affranchies (*Isole liberate*). » Elles ne firent en réalité que changer de maîtres et substituer la conquête britannique au protectorat français (1809). Les Anglais, devenus les alliés d'Ali-Pacha, comptaient sur son secours pour chasser les troupes impériales de Santa-Maura. Les habitans de cette île, qui devaient en 1819 (3) se soulever contre les Anglais à cause des impôts dont ils étaient accablés, prirent alors les armes contre la France, et secondèrent ainsi les projets de l'Angleterre. Les *armatolis* abandonnèrent le drapeau tricolore; un bataillon italien, enfermé dans le château, refusa de se battre; soixante canonniers et soixante soldats français se préparèrent seuls à tenir tête aux troupes britanniques.

Ali, commençant à réfléchir sur les inconvéniens du voisinage des Anglais, proposa au consul de France à Janina de défendre Santa-Maura, si on consentait à lui céder l'île. Cette offre était séduisante, car une résistance prolongée était évidemment impossible, et il était naturel qu'on saisît cette facile occasion de se venger de l'Angleterre. Malgré la haine qui divisait alors les deux peuples, acharnés à se disputer l'empire de l'Occident, le consul-général de France à Janina, M. Pouqueville, n'eut pas même la pensée de livrer une population chrétienne au farouche vizir. Il aima mieux laisser bombarder Santa-Maura et la voir tomber aux mains des plus redoutables ennemis de son pays que de l'abandonner à l'islamisme : noble conduite que le lord haut-commissaire Maitland avait trop oubliée quand il céda Parga au despote de l'Épire.

Lorsque les Anglais se substituèrent aux Français dans les Iles-Ioniennes, ils semblaient décidés à prendre pour règles des principes

(1) Cette expression est fort inexacte : il n'y a pas plus de religion grecque que de religion slave ou anglo-saxonne. L'église grecque n'exerce pas sur les orthodoxes la même primauté que l'église romaine sur les catholiques.

(2) Malgré cette déclaration, un décret de l'empereur Napoléon renferma la conquête dans les limites d'un simple protectorat.

(3) Et non pas en 1815, comme je l'ai dit par inadvertance dans un précédent article.

analogues à ceux qu'on trouve dans la déclaration faite en 1812 par le tsar Alexandre. « On rendra, disait-il, aux îles leur indépendance, dont les hasards de la guerre les ont privées. » Le drapeau républicain flotta de nouveau sur les forteresses et sur les navires, les chefs des troupes anglaises ordonnèrent « de hisser le pavillon de la république et non pas le pavillon anglais, car il ne s'agissait pas d'une conquête, mais seulement d'expulser les Français. » — « Si, ajoutaient les Anglais dans toutes leurs conversations, le gouvernement national n'était pas rétabli dans tous ses droits, c'est parce que Corfou, capitale de ce gouvernement, dont la position et les forteresses étaient très importantes, était occupée par les troupes de Napoléon. » La restauration permit enfin aux Anglais de réaliser leurs bonnes intentions. La France ayant renoncé implicitement aux Iles-Ioniennes par l'article 3 du traité de Paris (30 mai 1814), le général Donzelot fut obligé d'évacuer Corfou. Le sénat, constitué sous le protectorat russe et conservé par les représentans de l'empereur des Français, crut que la chute de Napoléon devait rendre son indépendance à la république des Sept-Iles. Une guerre faite au nom des nationalités opprimées lui paraissait une occasion favorable de revendiquer les droits des Ioniens. « L'Angleterre, disait-il dans un acte du 9/21 mai 1814, a attaqué et occupé quelques-unes des îles; mais, quelle qu'ait été l'influence accidentelle des événemens, le sénat n'a jamais cessé de regarder ces différentes occupations de territoire comme purement militaires, commandées par les circonstances, et ne différant à aucun égard des mesures provisoires prises simultanément dans les autres parties de l'Europe. Le sénat fut toujours fermement persuadé que, la guerre une fois terminée, son territoire serait, de même que celui des autres nations, évacué et rendu. »

Les Ioniens, après avoir envoyé ce manifeste au comte Capodistrias, plénipotentiaire russe au congrès de Vienne, attendirent avec un calme beaucoup trop grand les effets de la bienveillance du tsar. La guerre de 1812 avait profondément modifié les idées d'Alexandre. Après une lutte formidable qui avait épuisé les forces de son empire, il ne songeait plus à démembrer la Turquie, ni à soulever les Grecs. Aussi n'avait-il plus que de l'indifférence pour la cause des Ioniens. Capodistrias essaya, dans sa réponse, de dissimuler autant que possible la froideur de son maître. « L'empereur de Russie, disait-il, a couronné toutes ses faveurs en me permettant de remplir vos souhaits et aussi en même temps d'agir au congrès des alliés comme l'organe de la perpétuelle bienveillance de sa majesté envers notre patrie. Notre patrie a réclamé de la justice de ce monarque le rétablissement de son existence politique, dont elle a été privée par des événemens étrangers au pays. Le traité de Paris, que je me hâte

de vous transmettre, consacre d'une manière solennelle cet acte de justice et de libéralité. Rendre au peuple ionien sa liberté et ses lois, c'est exercer envers lui un acte de justice; lui garantir la jouissance paisible de bienfaits si grands en plaçant le progrès de sa régénération politique sous les auspices de la protection britannique, c'est associer sa fortune aux intérêts les plus éminens et assurer à son bonheur un long avenir. »

Les cent-jours empêchèrent les alliés d'organiser la république ionienne. Les traités du 4 juillet et du 5 novembre 1815 confirmèrent ce qui avait été arrêté précédemment. Le général Campbell, commissaire des puissances alliées, fut chargé d'aller expliquer aux Ioniens tout ce qu'il y avait d'obscur dans la réponse de Capodistrias, et de leur faire comprendre comment la Grande-Bretagne entendait pratiquer le protectorat.

III.

Pour se faire une idée exacte des événemens de cette période, il faut avoir bien soin de ne pas confondre l'Angleterre avec le parti qui la gouvernait en 1815. Le torysme avait pour principal représentant l'Irlandais Robert Steward, marquis de Londonderry et vicomte Castlereagh. Cet homme d'état avait exercé en Irlande une impitoyable dictature. Le tory entêté qui devait finir par le suicide, qui joua parmi les diplomates chargés de disposer du sort de l'Europe un rôle si funeste, rôle auquel il resta fidèle quand il dirigea le ministère anglais, Castlereagh, semblait inspirer à tous les représentans de la Grande-Bretagne la fougue aveugle qui l'animait lui-même. On ne doit pas s'étonner que, dans de pareilles conjonctures, le général Campbell ait pris pour modèle le plénipotentiaire anglais au congrès de Vienne. Il commença par déclarer aux insulaires avec une hauteur toute britannique que son gouvernement ne reconnaissait point l'existence d'un peuple ionien indépendant; puis il supprima les imprimeries, sauf une, qui fut réservée aux autorités, et constitua des tribunaux militaires, véritables cours martiales, qui reçurent l'ordre de considérer comme rebelles tous ceux qui entendraient d'une autre manière que le commissaire des puissances alliées les traités de 1814 et de 1815.

Le général Campbell ne faisait que précéder le premier « lord haut-commissaire » des Iles-Ioniennes. Thomas Maitland était un de ces esprits étroits dont le patriotisme se manifeste surtout par une vive antipathie pour tout ce qui n'appartient point à leur race. Incapables de comprendre d'autres tendances, d'autres goûts, une autre civilisation que celle de leur pays, ils traiteraient volontiers en ilotes les trois quarts de l'espèce humaine. Évidemment les *gen-*

tlemen chargés par les tories de « protéger » les Ioniens les considéraient du même œil que les brahmanes « deux fois nés » regardent les parias et les tchandalas. Maitland confirma dans sa première proclamation (17 février 1816) tous les décrets de Campbell. On ne pouvait annoncer plus clairement que pour lui le « protectorat » équivalait à une véritable conquête. Cependant les actes de Campbell étaient tellement arbitraires, que Maitland fut obligé de révoquer les plus importans. C'est ainsi qu'il abolit le monopole des grains comme inutile et odieux, qu'il annula les sentences rendues, et qu'il disgracia honteusement le trésorier anglais, qui n'avait pourtant fait qu'obéir. Il alla jusqu'à nommer une commission pour accueillir les réclamations des Ioniens qui pouvaient avoir à se plaindre de son prédécesseur. Néanmoins, tout en voulant éviter au début les mesures excessives, il n'avait aucune intention sérieuse de respecter les traités. Le sénat se montrait au contraire fermement décidé à en obtenir l'exécution par tous les moyens possibles. Maitland, pour annuler cette opposition, remplaça le sénat, dont le président était M. Antoine Comuto, par un « conseil primaire, » présidé par M. le baron Emmanuel Théotoki, dont il attendait plus de docilité. Le ministère anglais ayant, dans un voyage que Maitland fit à Londres, approuvé sans restriction ces procédés autocratiques, le lord-commissaire annonça dans une proclamation (19 novembre 1816) qu'il avait l'intention de préparer lui-même la constitution qui lui paraîtrait le mieux convenir aux îles. Il était impossible de tenir moins de compte des stipulations du traité de Paris. En effet, l'Europe avait statué « que les états unis des Iles-Ioniennes formeraient un état *libre et indépendant* sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne, que les habitans administreraient leurs affaires intérieures, qu'une assemblée législative serait convoquée pour rédiger une constitution sur les bases de la constitution alors existante, que jusqu'à la promulgation de cette constitution les formes d'administration existantes dans chaque île resteraient en vigueur. »

Maitland comprenait fort bien quelle était la faiblesse des Ioniens vis-à-vis de l'Angleterre; aussi se donna-t-il très peu de peine pour couvrir ses violences d'un voile de légalité. Lorsque les électeurs eurent été convoqués pour nommer le parlement, il désigna des officiers pour les présider et leur transmit une double liste de candidats destinée à guider leur choix. Chacun comprit le sens d'une pareille manifestation. Les candidats étaient les amis de ses conseillers ou de ses officiers. Un de ces législateurs, qui avait été geôlier, ne savait ni lire, ni écrire. Une fois l'élection faite, — si on peut donner le nom d'élection à une pareille comédie, — on joignit aux vingt-neuf députés les dix membres du conseil, et on en forma le corps législatif, dont la présidence fut confiée à M. Théotoki. Quoiqu'une

pareille assemblée ne fût pas redoutable, personne n'eut la liberté d'émettre son opinion. La constitution fut « votée » en trois séances tenues dans le palais du commissaire, en sa présence et devant son état-major, renforcé d'une « garde d'honneur » placée à la porte. Les Ioniens ont pu dire sans esprit de sédition qu'une pareille constitution n'était pas l'expression des vœux du pays.

D'après la constitution du 29 décembre 1817, le gouvernement se compose d'un sénat, d'une assemblée législative et d'un pouvoir judiciaire. La puissance exécutive est exercée en partie par le sénat, composé de « son altesse » le président, nommé par le roi, et de cinq « prestantissimes » senateurs, choisis par l'assemblée législative parmi ses membres. Leur nomination est soumise à l'approbation du lord-commissaire qui a de plus la nomination du secrétaire-général du sénat (1). Le sénat propose les lois, qui deviennent exécutoires lorsqu'elles reçoivent la sanction du haut-commissaire. Les simples ordonnances émanées du sénat doivent également recevoir son approbation. Le commandement des troupes lui est exclusivement réservé.

Le parlement, qui renouvelle le sénat tous les cinq ans, est élu lui-même pour une période quinquennale. Il est composé de quarante législateurs qui ont le titre de « très nobles, » et dont le président est qualifié « d'excellence. » Chacune des îles envoie à Corfou un nombre de députés proportionné au chiffre de sa population. Elle a son administration et ses tribunaux particuliers. Le lord haut-commissaire convoque ou proroge le parlement, mais il faut pour le dissoudre une ordonnance du roi.

Il n'est pas nécessaire de montrer que cette république, nommée pompeusement par la constitution de 1817 « état libre et indépendant, » n'avait pas plus de « liberté » que « d'indépendance. » Si les Ioniens, au lieu d'être « protégés » par le roi d'Angleterre, avaient été ses « sujets (mot peu exact dans une monarchie constitutionnelle), » on aurait été obligé de leur accorder la plupart des droits qu'on leur refusait. Le dernier des Anglais était plus maître de ses mouvemens que « son altesse » le président du sénat. Les formes représentatives n'étaient qu'un vain appareil destiné à faire croire à l'Europe que les tories respectaient les traités. Les Anglais cependant ne voulurent point rendre une grande et libérale nation responsable d'une pareille fourberie, ils furent les premiers à citer Maitland au tribunal de l'opinion. Je n'en veux d'autre preuve que l'exposé impartial des vices du gouvernement ionien fait en 1821, par M. Hume, dans la chambre des communes. Un ministère britannique peut être

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le secrétaire d'état, qui existait au temps du protectorat russe. Le secrétaire-général est l'*alter ego* du haut-commissaire.

infidèle à ses devoirs, mais il est sûr qu'il trouvera toujours dans la Grande-Bretagne les juges les plus sévères.

Le 24 avril 1819, Mahmoud II reconnut l'indépendance des Iles-Ioniennes et le protectorat des Anglais. Il obtint en échange la cession de Parga, cession qui produisit parmi les insulaires une impression beaucoup plus douloureuse que la faiblesse des Français envers Ali-Pacha, et qui contribua singulièrement à rendre plus vive l'antipathie que Maitland inspirait aux Ioniens. Lorsque les Sept-Iles avaient été constituées en république par le traité du 21 mars 1800 entre la Turquie et la Russie, Prévésa, Vonizza, Butrinto et Parga avaient en même temps été cédées à la Porte à certaines conditions. On ne peut donc dire que l'Angleterre ait eu la première idée d'un arrangement qui contribua si efficacement à la dépopulariser parmi ses « protégés. » Cependant les représentans de la Grande-Bretagne eurent la malheureuse idée de modifier en un point essentiel le traité de 1800. Le général Campbell avait d'abord affirmé solennellement que les habitans de Parga « partageraient le sort des Sept-Iles; » or Maitland ne tarda point à leur enlever cette espérance. Dans une lettre adressée au lieutenant-colonel de Bosset, il annonça que les Anglais n'avaient pas l'intention de conserver les possessions de terre-ferme, et qu'ils y renonceraient « sans conditions. » Ce mot « sans conditions » était loin d'être rassurant, car les chrétiens savaient trop bien quel sort attendait les infortunés livrés à la discrétion d'Ali-Pacha. L'astucieux vizir avait su tromper avec tant d'adresse les représentans de l'Angleterre dans les Iles-Ioniennes, qu'après la prise de Santa-Maura le général Oswald s'était empressé d'aller à Janina recevoir ses félicitations et le remercier d'avoir contribué au succès des armes britanniques!... Aussi le lord-commissaire, toujours porté à se défier des Grecs, était pleinement convaincu de la bonne foi d'Ali, conviction qui était partagée, à de très rares exceptions près, par les négociateurs et les généraux de l'Angleterre. Tous, même l'orgueilleux Maitland, couraient aux rendez-vous que leur indiquait le pacha. On les voyait à Janina, à Prévésa, à Butrinto, étaler dans ses fêtes un luxe écrasant, ou affecter le sans-gêne de *gentlemen* peu soucieux de l'opinion d'un despote albanais. Ali, qui conservait, même au sein des plaisirs, ses pensées d'insatiable ambition, mêlait habilement les festins aux discussions financières. Enfin, dans une conférence qui eut lieu à Butrinto, le vizir et Maitland convinrent que les habitans de Parga recevraient en échange de leur ville la somme de 150,000 livres sterling.

Un écrivain anglais, le lieutenant-colonel de Bosset, a raconté avec émotion (1) les conséquences de ce marché funeste. Si un

(1) *Parga and the Ionian-Islands,* by C. P. de Bosset, London 1821.

« loyal sujet » de sa majesté britannique ne pouvait parler sans indignation de la chute de Parga (10 mai 1819), il n'est pas difficile d'imaginer quelle fut la colère des Ioniens. Peut-être cette impression se serait-elle affaiblie avec le temps; mais l'insurrection nationale de 1821 ne tarda pas à rendre encore plus difficile la position du lord haut-commissaire. Un Français (1), qui s'arrêta à Corfou en 1820, fut étonné de trouver les Corfiotes si préoccupés des affaires de la Grèce. « Ils appelaient de tous leurs vœux l'insurrection de la Hellade. Ce nom, tombé en désuétude, se retrouvait dans toutes les bouches; tous parlaient de Hellade, de patrie, d'autels à restaurer, et les espérances populaires des chrétiens, tournées vers la Russie, adressaient au ciel de ferventes prières en le suppliant d'éclairer l'empereur Alexandre, qu'ils nommaient *leur* autocrate orthodoxe. Une famille puissante dans le conseil de Pétersbourg, celle du comte Capodistrias, laissait soupçonner aux chrétiens, par son attitude mystérieuse, que son souverain veillait sur leurs destinées. » Cette observation curieuse d'un voyageur qui n'avait pas plus de goût pour les Russes que pour les Anglais jette un jour très vif sur la situation des Iles-Ioniennes à cette époque critique. Oubliant que, par le traité de 1800, Alexandre avait sacrifié les quatre derniers cantons libres de la Grèce, et qu'il avait laissé accomplir sans la moindre réclamation la vente de Parga, les insulaires s'exposaient par d'imprudentes manifestations à toute la rancune du lord haut-commissaire. Il était donc assez naturel que Maitland, qui n'a jamais compris la pétulance des caractères méridionaux ni tenu compte des exagérations de leur parole, ne vît plus dans ceux qui faisaient des vœux pour l'indépendance de la Grèce que des émissaires de Capodistrias. D'un autre côté, les Ioniens, longtemps sujets de Venise si hostile aux Turcs, devaient avoir quelque peine à comprendre qu'un état chrétien comme l'Angleterre préférât l'intégrité de l'empire ottoman à la cause pour laquelle les soldats de Richard Cœur-de-Lion avaient versé le plus pur de leur sang. Les Anglais n'envisageaient dans cette question que les intérêts de l'équilibre européen; les habitans des Sept-Iles, restés fidèles à la politique des croisés et des Vénitiens, accusaient la conduite des protecteurs de machiavélisme et d'impiété.

Quoique Maitland n'ignorât pas de quel côté étaient les sympathies des Ioniens, il voulait du moins les empêcher d'éclater. Une police organisée comme celle qui, au temps de la domination vénitienne, maintenait l'heptarchie dans une soumission absolue, fut chargée de surveiller tous les mouvemens des insulaires. Aucune lettre, aucun journal ne circulait dans les îles avant d'avoir passé

(1) H. Pouqueville, frère du consul.

par les mains de la censure. Des agens répandus dans les lieux publics prêtaient une oreille d'autant plus attentive qu'on savait avec quelle liberté les Grecs, passionnés comme leurs pères pour la conversation, expriment toute leur manière de voir. Un tel régime pouvait plaire à lord Castlereagh, mais il n'était pas fait pour réconcilier les Ioniens avec le système gouvernemental du lord haut-commissaire.

Malgré les précautions prises par l'autorité anglaise, les nouvelles qui se propageaient avec la rapidité de l'éclair augmentaient l'irritation générale. La chute et le sac de Patras causèrent une si douloureuse émotion, que beaucoup d'Ioniens partirent avec des barques pour aller chercher des Grecs échappés à la fureur des vainqueurs, et les transportèrent à Missolonghi, à Zante, à Céphalonie et à Théaki. Ce zèle faisait avec l'indifférence des autorités britanniques un contraste qui n'échappait point aux Ioniens. C'est ainsi que, lorsque trente Zantiotes subirent à Patras l'affreux supplice du pal, on s'indigna que leurs « protecteurs » n'eussent tenté aucune démarche pour les arracher à la fureur des musulmans. Le gouvernement de l'heptarchie disait, de son côté, qu'il n'aurait point agi de cette façon si les insulaires n'avaient pas eu l'imprudence d'afficher leurs sympathies pour le tsar Alexandre. Il ajoutait que, la Grande-Bretagne étant l'alliée du sultan, il était obligé, dans sa position, à une stricte neutralité, mais qu'il croyait pourtant devoir engager les Hellènes « à n'avoir d'espérance qu'en eux seuls et à s'émanciper par leurs propres moyens. » Il faisait même entendre « qu'on pourrait les appuyer s'ils s'en montraient dignes, c'est-à-dire s'ils consentaient à devenir une digue aux projets ambitieux de la Russie. » L'Autriche était, il faut l'avouer, bien plus hostile aux Grecs que l'Angleterre; elle travaillait avec ardeur à seconder les Turcs. Le pape Pie VII, le roi de France, la confédération suisse manifestaient au contraire une véritable sympathie pour la cause hellénique. Quant au tsar Alexandre, livré aux incertitudes qui troublèrent les derniers jours de son règne, il était plus disposé à obéir aux événemens qu'à les diriger.

Si toutes les îles de l'heptarchie ionienne avaient été aussi calmes que Corfou, les mesures de police adoptées par le lord haut-commissaire auraient été probablement suffisantes; mais Céphalonie, Cérigo et surtout Zante, voisines de la Grèce, étaient beaucoup plus agitées. L'archevêque de Céphalonie, Mgr Bulgari, fut chassé de son siége et déporté à Venise. Une émeute ayant éclaté à Chiari, village de Zante, l'île entière fut mise en état de siége (1). Plu-

(1) Le monument qui fut érigé à Zante en l'honneur de Maitland pourrait faire croire que cette île était favorable au commissaire. On avait écrit au-dessous de son buste de bronze : « Pour leurs espérances, les Zantiotes à Thomas Maitland. » Un écrivain favorable aux Anglais affirme (et le fait n'est pas contestable) « que les habitans

sieurs Zantiotes, condamnés pour avoir pris part à l'émeute, périrent par le gibet. On démolit les maisons des condamnés et des contumaces au son des cloches et au bruit du tambour. Un vieillard, le comte Kapnistis, et son fils, accusés d'avoir donné asile à un jeune Grec qu'on allait pendre, furent attachés à la *bulina* (carcan). Les habitans de Kanava ayant mis à mort quarante Turcs poussés à Cérigo par la tempête, l'île subit les rigueurs de l'état de siége. Le massacre de Cérigo était présenté, dans une proclamation du 16 octobre 1821, comme le motif principal qui avait déterminé le lord haut-commissaire à proclamer la loi martiale. Maitland déclarait dans cette proclamation « qu'aucun vaisseau des parties belligérantes ne pourrait (sauf le cas de tempête) être admis dans les ports ioniens. Tout individu qui communiquerait avec eux serait regardé comme coupable de rébellion ouverte contre le gouvernement ionien. » Un édit subséquent ordonna le désarmement général des insulaires. Déjà (1er juin et 18 juillet 1821) il avait été défendu d'embrasser la cause des insurgés sous peine de bannissement et de confiscation des biens. Un autre décret (22 juillet) avait déclaré que les bâtimens qui servaient contre les Turcs devaient être considérés comme pirates et traités comme tels.

Ces différentes mesures furent complétées par une ordonnance draconienne contre les réfugiés, que Venise avait toujours traités avec une humanité vraiment chrétienne. Il leur fut enjoint de quitter l'heptarchie sous quinze jours. Cependant l'hospitalité qu'on leur accordait n'était pas onéreuse aux Anglais, car les Ioniens s'étaient cotisés pour subvenir généreusement à tous les besoins des proscrits. Les autorités, moins libérales, leur faisaient payer jusqu'à l'air qu'ils respiraient. En effet, tout étranger, quelle que fût sa patrie, était forcé de se munir d'un permis de séjour et de le faire renouveler chaque mois. On s'emparait même des passeports afin d'enlever aux voyageurs la liberté de leurs mouvemens.

Les peines sévères portées par Maitland contre ceux des Ioniens qui voleraient au secours des Hellènes n'empêchèrent pas un grand nombre d'insulaires d'aller combattre dans les rangs des insurgés. Parmi ces volontaires, on doit citer les comtes André et Constantin Métaxas de Céphalonie, Mercati et George Vitalis de Zante. Le comte Mercati et le comte Vitalis étaient deux vétérans des armées françaises. Le comte André Métaxas, informé qu'un *gentleman* anglais nommé Gordon et plusieurs de ses compatriotes se disposaient à combattre dans les rangs des Hellènes, ne crut pas commettre un crime en suivant l'exemple de sujets « loyaux » de sa

de Zante, forcés *très durement* par le gouvernement lui-même d'ériger ce monument, l'auraient détruit depuis longtemps, s'il n'eût été gardé tout exprès par un poste de militaires anglais.

majesté britannique. Accompagné de son frère Constantin et de trois ou quatre cents hommes, il débarqua dans le golfe de Cyllène. Maitland ayant confisqué ses biens et prononcé son bannissement, il n'en montra que plus d'ardeur à servir la cause de la Grèce. Tandis que l'intrépide Colocotronis assiégeait les Chkipetars (Albanais mahométans) de Lâla, ville du mont Phòloé, le comte Métaxas se joignit à lui avec trois cent cinquante Céphallènes. Bientôt plus de quinze cents bannis de Zante, de Théaki et des autres Iles-Ioniennes vinrent combattre sous ses drapeaux. Ils furent suivis d'une multitude d'Ioniens avides de se venger des mauvais traitemens que les Lâliotes faisaient depuis longtemps subir à leurs caboteurs. Obligés d'abandonner leur ville, les Lâliotes emportèrent dans leur retraite des sacs remplis de têtes et d'oreilles. A peine arrivés à Patras, ils empalèrent sous les fenêtres du consul anglais trente paysans zantiotes qu'ils avaient pris, et dont le supplice causa une vive irritation dans l'heptarchie.

La conduite énergique du comte André Métaxas au siége de Lâla lui mérita la confiance et l'estime des Hellènes. Il devint ministre du gouvernement provisoire, et lors de la convocation du congrès de Vérone, il y fut envoyé avec Germanos, métropolitain de Patras, et George Mavromichalis. La lettre qu'il écrivit d'Ancône le 15 janvier 1823 prouve que les membres du congrès partageaient l'opinion du gouvernement anglais sur le caractère de l'insurrection grecque. Les envoyés ne purent même dépasser Ancône, où la police pontificale reçut ordre de les retenir. Les insurrections qui, en 1821, avaient éclaté en Roumanie, en Grèce, en Piémont et à Naples avaient tellement effrayé les gouvernemens européens, qu'on ne vit dans le comte André Métaxas et ses compagnons que des affiliés à la puissante société des *carbonari*. La diplomatie avait plus de souci de comprimer l'Espagne, justement révoltée contre la déplorable administration de Ferdinand VII, que d'encourager les Hellènes dans une insurrection dont les conséquences lui semblaient de nature à compromettre l'équilibre européen. Lorsque Maitland mourut (17 janvier 1824), il pouvait donc croire que sa politique était sanctionnée par l'Europe conservatrice. Il avait du moins la certitude qu'elle avait l'approbation complète du ministère anglais. « L'opinion, milord, écrivait le célèbre jurisconsulte Thomas Erskine au comte de Liverpool, a déjà prononcé son verdict dans la cause des Grecs et des Turcs par la censure publique dont sir Thomas Maitland a, pendant quelque temps, soutenu le choc, comme notre représentant dans cette partie du globe; mais je ne chercherai pas de meilleure preuve des actes et des désirs du gouvernement que ce qu'a fait sir Thomas Maitland : je suis intimement persuadé qu'il ne s'est jamais départi de ses instructions ni conséquemment de son devoir. Je l'ai connu

toute ma vie, et dans les difficiles situations d'une haute responsabilité où il a été placé, sa conduite a été exemplaire et son caractère sans reproche. » Le témoignage d'un homme aussi respectable que Thomas Erskine est confirmé par les actes des ministres de George IV, qui se signalaient, même en Angleterre, par leur antipathie pour la liberté de la presse et pour toutes les idées libérales.

Sir Frédéric Adams succéda à Maitland à une époque où l'opinion publique se prononçait de plus en plus en Occident en faveur des Hellènes. Il arriva donc à Corfou disposé à traiter avec humanité un pays où son prédécesseur avait laissé la mémoire la plus impopulaire, et où le protectorat britannique était fort discrédité par une administration brutale et inquisitoriale. Militaire loyal, quoique un peu rude, il travailla avec sincérité au bien du pays. Plusieurs mesures importantes furent prises sous son gouvernement. L'université de Corfou fut ouverte le 29 mai 1824. Le comte de Guilford en fut le premier archonte (chancelier) et bienfaiteur. C'est à ce généreux Anglais que Corfou doit sa bibliothèque, lord Guilford ayant donné à la capitale des Iles-Ioniennes une grande partie de ses livres. D'autres institutions contribuèrent au développement matériel et intellectuel des Iles-Ioniennes. On construisit des routes; des lycées furent établis dans les villes de Corfou, de Zante et d'Argostoli. Si l'on se rappelle quel était sous les Vénitiens l'état des îles, on ne contestera pas les progrès réels accomplis sous le successeur de Maitland. Lord Nugent, sir Howard Douglas, sir Stuart Mackensie, lord Seaton, ne montrèrent pas tous la même capacité. Lord Nugent, honnête homme, esprit cultivé et philhellène décidé, rétablit l'équilibre dans les finances, et laissa dans les coffres un excédant de 126,550 livres sterling. Sir Stuart Mackensie, intelligence bornée, se brouilla avec les Ioniens et avec son propre gouvernement. Lord Seaton compléta l'organisation de l'enseignement en fondant des écoles primaires. On lui doit la liberté de la presse et des élections et la substitution de la langue grecque comme langue officielle à l'italien. Pourtant les lords haut-commissaires se firent plus d'une fois illusion sur les résultats de leur administration. C'est ainsi que sir Howard Douglas, qui gouverna l'heptarchie pendant dix ans, ne réalisa pas toutes les promesses qu'il avait faites. On écrivit contre lui une foule de brochures. M. A. Mustoxidis se fit, dans divers mémoires (1839, 1840), l'organe de l'opposition (1). « Des sociétés agricoles et industrielles, disait-il, des sociétés anonymes, des banques nationales, des desséchemens de marais, toutes choses excellentes; mais où les trouver sinon sur le papier? Le code fait mention de mai-

(1) *Sulla condizione attuale delle Isole Ionie*, in-folio, Londres, typographie étrangère de John Morton, 1840.

sons de correction et de discipline, de pénitenciers; mais il n'existe aucun de ces établissemens dans le pays. On a donné des ordres pour la création de salles d'asile, et les pauvres pullulent dans tous les recoins de la cité. »

Sir Henry Ward eut la malheureuse idée de revenir à la politique draconienne de Thomas Maitland. Il était lord haut-commissaire lorsque éclatèrent les événemens de 1848. On sait qu'à cette époque presque toutes les nationalités vaincues se soulevèrent contre leurs « protecteurs » ou contre leurs maîtres. Venise, la Lombardie, la Hongrie, s'insurgèrent contre l'Autriche. L'agitation gagna l'Orient; une insurrection éclata dans les provinces roumaines. Il était difficile que les Iles-Ioniennes, toujours en fermentation depuis 1821, échappassent à la conflagration universelle. Sir Henry Ward aurait dû tenir compte des conjonctures et user avec modération de la victoire des armes britanniques sur les insurgés de Céphalonie (1). Bien loin de prendre conseil de l'esprit de conciliation et d'imiter l'indulgence dont lord Seaton usa dans une circonstance pareille, il proclama l'état de siége et se rendit odieux par les supplices qu'il ordonna. Nous vivons heureusement dans un temps où la peine de mort en matière politique excite de vives répugnances. L'adoucissement des mœurs et l'inutilité bien constatée d'un pareil système de répression ont discrédité les « rigueurs salutaires. » Donner des martyrs à une cause qu'on prétend dépopulariser est le meilleur moyen de la rendre sacrée aux yeux des masses. Le parti hellénique, loin d'être intimidé, résista avec résolution aux projets de sir Henry Ward. Une opposition opiniâtre éclata dans la majorité du parlement, qui fut prorogé, dissous, renouvelé, et de nouveau prorogé par le lord-commissaire. La police fut remise exclusivement aux autorités britanniques, et on enleva au jury le jugement des délits de presse. Les concessions faites par lord Seaton, prédécesseur de sir Henry Ward, semblaient toutes remises en question, et les plus mauvais jours du gouvernement de Maitland revenus pour les Iles-Ioniennes. Les Anglais comprirent heureusement les dangers de cette politique à outrance et la nécessité de faire des concessions aux insulaires. Un décret du gouvernement ionien, en date du 22 décembre 1851, contre-signé par lord Granville, indiqua des modifications à introduire dans la constitution de 1817 (2).

(1) La plus grave des insurrections fut celle de Céphalonie, en septembre 1849.

(2) Voici les termes de ce décret : « 1° Le parlement se réunira tous les ans; 2° l'organisation du sénat sera modifiée de manière à accroître la responsabilité de ses membres et à bien préciser leurs devoirs; 3° il sera adjoint au conseil suprême de la justice un cinquième membre, afin que ce corps puisse décider à la majorité absolue des voix, et qu'il n'ait plus à recourir, en cas d'égalité des voix, à l'intervention du lord haut-commissaire; 4° le parlement ionien aura l'initiative d'une loi tendant à mieux régler

Lord Young, qui gouverne actuellement les Iles-Ioniennes, a certainement l'intention de continuer les traditions de lord Nugent et de lord Seaton; mais les Ioniens paraissent redouter que les influences de son entourage ne lui permettent pas d'agir toujours conformément à ses bonnes intentions.

IV.

Un officier-général de la marine britannique ne craint pas de dire : « Nous serions disposés à considérer les Iles-Ioniennes comme une possession gardée en dépôt pour quelque souveraineté grecque du Levant (1). » Sans exiger des hommes d'état de l'Angleterre une abnégation aussi complète, tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'espèce humaine doivent se demander si les agens de la Grande-Bretagne ont travaillé autant que le permettaient les circonstances à rendre aux Ioniens une partie de la prospérité dont ils jouissaient dans les beaux jours de leur primitive indépendance, prospérité qui est attestée par tous les monumens et par les récits des historiens de l'antiquité les plus dignes de foi.

Nous avons vu quelle était, au temps de la domination de Venise, l'organisation des Iles-Ioniennes. Naturellement le protectorat de l'Angleterre a dû faire une plus large part à l'élément indigène.

Les représentans de sa majesté britannique dans l'heptarchie ionienne sont le lord haut-commissaire et les résidens. Le lord haut-commissaire, établi à Corfou comme les provéditeurs-généraux, et chef réel du pouvoir exécutif, a des « résidens » pour agens dans les îles. Le pouvoir du « prestantissime résident » dans chacune de ces îles est considérable, puisque tous les actes des conseils municipaux ne peuvent être exécutés sans avoir préalablement reçu son approbation. On a prévu, non sans raison, le cas de conflit, et le sénat ainsi que le lord haut-commissaire doivent prononcer entre les résidens et les conseils.

Le sénat, composé de cinq membres, d'un secrétaire-général et d'un président, est à la tête des autorités indigènes. Il est censé exercer le pouvoir exécutif. Il envoie dans chaque île un éparque chargé de l'administration. Ce fonctionnaire doit être agréé par le lord haut-commissaire. Dans l'ordre judiciaire, la nomination de

les pouvoirs du gouvernement des îles; 5° le parlement déterminera les attributions qui devront être substituées aux attributions actuelles (*) de haute police. »

(1) *The Mediterranean, a Memoir physical, historical and nautical,* par le contre-amiral W. H. Smith; Londres 1854.

(*) Visites domiciliaires nocturnes, confiscation des papiers, emprisonnement et bannissement des citoyens sans enquête préalable et sans responsabilité.

presque tous les magistrats nécessite également son approbation. L'assemblée législative, composée de quarante membres, est envoyée à Corfou par le corps électoral des Sept-Iles.

Le grand conseil de justice, cour d'appel qui prend rang après le sénat, ne peut être compté sans restriction parmi les autorités indigènes. En effet, la moitié des juges sont Anglais et choisis par la reine. Aujourd'hui les arrêts des tribunaux et les autres actes officiels peuvent être publiés en grec et en anglais. Dans le principe, les hauts-commissaires ne reconnaissaient comme langues officielles que l'anglais et l'italien.

Dans un pays éminemment religieux, les chefs du clergé jouissent nécessairement d'une influence considérable. La hiérarchie sacerdotale a maintenant une organisation plus conforme aux principes de l'église grecque qu'au temps de Venise. Corfou, Céphalonie, Zante, Santa-Maura et Cérigo ont des archevêques élus par les prêtres et confirmés par le patriarche de Constantinople (1). Un de ces dignitaires devient à son tour exarque (ἔξαρκος). Cette dignité, qui n'existe plus en Occident, est fort ancienne. Il en est fait mention au concile de Sardique (347), qui explique que par exarque il faut entendre un métropolitain (ἐπίσκοπος τῆς μητροπόλεως); mais ce sens primitif s'étendit avec le temps : il est positif qu'au ve siècle il existait une charge ecclésiastique, celle d'exarque, supérieure à celle des métropolitains. Lorsque le concile de Chalcédoine institua cinq patriarcats égaux, Jérusalem, Théopolis (Antioche), Alexandrie, Rome et Constantinople, les exarques leur furent subordonnés. L'exarque de l'heptarchie ionienne dépend du patriarche de Constantinople. A chaque renouvellement ou à chaque dissolution du parlement, il est remplacé par un de ses collègues. Son tribunal est un tribunal d'appel auquel peuvent s'adresser tous ceux qui voudraient faire casser une sentence d'un des archevêques ioniens. Il a donc une autorité à peu près semblable à celle du saint synode de l'église hellénique ou du métropolitain de Valachie (2). Quant aux questions de dogme, elles ne peuvent occuper les prélats ioniens, les Orientaux n'admettant pas comme les catholiques que le dogme puisse « se développer, » c'est-à-dire changer.

Si de l'organisation politique et religieuse on veut passer aux questions administratives et économiques, on est forcé de constater de notables différences entre les diverses îles de l'heptarchie. Corfou, la plus septentrionale des Iles-Ioniennes, est située à l'entrée du golfe Adriatique. Elle fait face, du côté de l'est, à la pro-

(1) Quoique les évêques soient élus depuis 1833, le droit de *veto* n'a pas toujours laissé aux Ioniens toute la liberté de leur choix.

(2) Qui prend le titre de « métropolitain de la Hongro-Valachie. »

vince albanaise de Delvino, dont elle est séparée par un étroit bras de mer d'environ deux lieues de largeur; elle regarde à l'ouest le canal et la terre d'Otranto. La figure de l'île est à peu près triangulaire; la circonférence est d'environ soixante lieues; du nord au sud, la longueur peut être de vingt lieues, et de l'est à l'ouest, la plus grande largeur de dix lieues. Elle n'offre pas de grandes ressources à l'agriculture à cause des montagnes et des collines dont elle est couverte. Quelques plaines de peu d'étendue pourraient dédommager les Corfiotes par leur fertilité, si l'irrigation y était plus facile; mais le Mensogni et le Potamo ne fournissent point aux cultivateurs l'eau nécessaire pour combattre la sécheresse. En outre, leur indolence est entretenue par un climat singulièrement variable malgré sa douceur, climat qui fatigue les organisations les plus solides. Du soufre, du marbre d'une qualité inférieure, d'assez mauvais charbon de terre, quelques salines d'un produit médiocre, constituent, avec le blé, le vin et l'olive, les principales productions de l'île. Quand on dit que les habitans de Corfou sont aussi pauvres que le sol est riche, on donne une idée trop favorable du territoire et trop désavantageuse de ceux qui le cultivent. Avec des procédés agricoles plus avancés, les Corfiotes seraient assurément dans une meilleure situation; pourtant on n'obtiendra jamais de leurs plaines resserrées par les monts les trésors que contient l'inépuisable territoire de la Valachie, et les montagnes de Corfou n'auront jamais dans leurs flancs les innombrables minéraux des Karpathes.

Si l'on excepte Corfou, on ne trouve que des villages dans l'île. Aucune cité ne donne mieux par sa physionomie une idée des nombreuses révolutions que ce pays a subies. L'esplanade et le palais du lord haut-commissaire forment une ville anglaise. La ville grecque, avec ses hautes maisons et ses étroites arcades, rappelle au voyageur qu'il est sur une terre hellénique. Le quartier juif, hideux de saleté, prouve que la tolérance britannique a été impuissante à donner aux Hébreux le goût du comfortable. Les Italiens, qui se pressent dans les rues, mêlés aux Maltais, sujets de l'Angleterre, sont un souvenir vivant de la domination vénitienne. L'allure dégagée des jeunes filles qui sourient de leur fenêtre constate assez que les vives et gracieuses Corfiotes ne sont pas disposées à perdre l'indépendance que Venise leur a conquise, et que les traditions du gynécée sont bien oubliées dans la vieille Corcyre. Des soldats, habillés de blanc et coiffés d'un chapeau de paille, marchandent d'énormes melons, des citrons, des prunes et des raisins dont la grosseur atteste la puissance du soleil méridional. Si Corfou n'est pas encore une ville occidentale, si l'on trouve dans ses faubourgs des traces d'une incurie héréditaire, on ne peut cependant s'empêcher de jeter un

coup d'œil de satisfaction sur cette coquette cité qui s'élève en amphithéâtre vis-à-vis de l'Albanie, au pied de sa citadelle hardiment posée sur un rocher (1).

Ce n'est pas dans la capitale, remplie d'une population mêlée, assez façonnée aux coutumes anglaises, qu'il faut étudier la race hellénique. On doit aller dans ces châteaux à moitié ruinés où brille au-dessus de la porte d'entrée un écusson dont se montrent très fiers les maîtres de la maison. Les Grecs ont si peu de besoins, qu'ils conservent même dans la pauvreté une dignité et une certaine élégance que les Allemands et les Anglais croient impossibles sans la richesse. L'aristocratie corfiote est certainement, par la distinction des manières, l'égale de la noblesse de France et d'Italie. Le coup d'œil le moins exercé reconnaîtra en elle la double tradition de deux grandes races les plus anciennement civilisées de notre Europe, les Hellènes et les Latins. De là son inébranlable conviction que la supériorité des Anglais n'est point aussi absolue qu'ils l'imaginent.

En s'éloignant de Corfou et en se dirigeant vers le sud, on aperçoit Paxo, qui n'est guère qu'un îlot, quoiqu'elle compte parmi les Sept-Iles. Sauf l'huile et les amandes, le terrain de Paxo ne fournit pas de grandes ressources à ses robustes habitans. — En suivant, toujours dans la direction du midi, les côtes de l'Albanie, on trouve Santa-Maura, à l'entrée du golfe d'Arta, qui sépare la terre des Chkipetars de la Grèce. Santa-Maura, île à peu près ronde, a environ vingt lieues de circonférence; mais elle est presque entièrement occupée par des montagnes dont les plus élevées sont au centre. Toutefois elle est riche en amandiers et en oliviers. — L'île de Théaki forme un carré long échancré, et a environ dix lieues de tour; elle est aussi couverte de rochers qui opposent un obstacle insurmontable aux progrès de la culture. Outre le blé et d'autres grains, on y récolte de beaux raisins de Corinthe. Le principal avantage dont elle jouisse est un très bon mouillage. — Céphalonie est de même fière à bon droit du port de Saint-Théodore, où une escadre entière serait en sûreté. Cette île, qui sort des flots à l'embouchure du golfe de Patras, en face de la ville célèbre de Missolonghi, est à peu près ronde et a soixante lieues de circuit. Sans compter Argostoli, la capitale, elle a deux autres petites villes, Lixuri et Axo, où se trouve une forteresse. D'épaisses forêts tapissaient autrefois les flancs du mont Nero; mais sous la domination vénitienne, l'incurie du gouvernement n'a opposé aucun obstacle au déboisement. Aujourd'hui

(1) Les Anglais ont construit à Corfou des fortifications gigantesques qui en font une place à peu près imprenable.

Céphalonie, encombrée en partie de rochers arides, n'offre à l'agriculture qu'une étendue bornée de terres cultivables, dont, il est vrai, la fertilité est singulière.

Zante, située au sud de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par un canal de quatre lieues, semble de toutes les Iles-Ioniennes la plus favorisée de la nature. Cette île, qui est d'une forme semi-circulaire et dont les roches pittoresques font face, vers l'orient, à la Morée, a une circonférence d'environ vingt lieues; elle s'étend de quatre à cinq lieues en largeur et de six à sept lieues en longueur. Tous ceux qui ont visité la Grèce en parlent avec admiration. Robert la nomme l'île d'or; Spon dit que Zante est un paradis terrestre; George Wheler affirme que cette île est un des pays les plus délicieux et les plus fertiles qu'il ait vus. Aussi les Italiens ont-ils donné à la patrie du célèbre Ugo Foscolo le nom poétique de *fior di Levante*. Elle doit, il faut l'avouer, sa réputation de fertilité à une plaine assez bornée, environnée de montagnes où se concentre la chaleur du soleil. Zante produit le vin, les céréales et l'huile d'olive; mais le raisin de Corinthe constitue sa principale richesse : trop heureuse la *fleur du Levant* quand elle n'en est pas privée par des pluies intempestives. — Vient enfin Cythère, aujourd'hui Cérigo, qui apparaît au sud-est, à la pointe de la Morée, lorsqu'on a doublé le cap Matapan. Elle a vingt lieues de circonférence; mais, sauf quelques céréales, on n'y trouve guère que des rochers stériles que fouettent souvent des vents terribles. Aussi une population pauvre vit-elle dans ses trente villages et dans sa capitale, Cérigo ou Capsali, petite ville située à l'ouest de l'île et défendue par une forteresse.

Après avoir montré l'organisation politique de la société qui habite ce groupe d'îles si diversement traitées par la nature, il faut rechercher quel est le rôle des partis indigènes, quelles sont leurs aspirations. C'est à la chute de la domination vénitienne qu'on peut saisir dans leur premier essor les deux tendances distinctes qui partagent aujourd'hui même les populations de l'Ionie. En présence de la domination française, puis du protectorat russe, il y eut d'un côté les démocrates, pénétrés du sentiment de la nationalité, fiers des anciens souvenirs de la race hellénique, de l'autre les oligarques, ardens gardiens des traditions byzantines sur le principe d'autorité. Sous l'empire du protectorat britannique, ces deux partis ont pris d'autres noms et sont entrés dans une voie de transformation. Ils s'appellent aujourd'hui le parti conservateur et le parti de l'opposition. C'est dans leur attitude actuelle qu'il importe surtout de les étudier.

Toutes les fractions du parti conservateur s'entendent sur un point.

Elles reconnaissent la protection comme un fait sur lequel on ne peut songer à revenir, et qui est en somme plus utile au pays que nuisible. Capodistrias était de cet avis, car il fit tous ses efforts pour empêcher l'Autriche d'obtenir la suzeraineté des îles qu'elle convoitait ardemment. Il croyait qu'une nation libérale comme l'Angleterre favoriserait mieux le développement de la république naissante qu'un gouvernement despotique qu'il savait systématiquement hostile à toutes les nationalités de l'Orient chrétien. Le parti conservateur, qui a adopté ce point de vue, pourrait être nommé également parti anglais ou protectioniste, qualification plus exacte que celle de « parti aristocratique, » souvent employée, car l'aristocratie, ayant perdu son ancienne position sociale, est obligée de chercher un point d'appui dans la faveur du gouvernement.

Les conservateurs, nommés par leurs adversaires καταχθόνιοι (infernaux), se divisent en deux écoles, les rétrogrades et les partisans du *statu quo*. Les premiers blâment les concessions faites par les lords haut-commissaires, et regrettent le système autocratique dont le général Maitland était la personnification complète. Les seconds, sans désapprouver les réformes concédées, croient qu'il serait imprudent de trop s'engager dans cette voie, qu'on exposerait la république à de fâcheuses complications, et le protectorat à des dangers sérieux.

L'opposition, qu'on appelle aussi parti hellénique ou national, présente deux nuances bien tranchées, les réformistes et les antiprotectionistes ou séparatistes. Les réformistes considèrent la protection comme une nécessité imposée par la puissance des événemens. Leur but est d'obtenir, par tous les moyens constitutionnels, l'exécution des traités garantis par l'Europe, de maintenir vivant le sentiment national, et de développer, à l'aide de ce sentiment, l'intelligence et la moralité du peuple ionien, sans faire aucun appel à la vivacité de ses passions. Pour les antiprotectionistes, le protectorat est une « illusion et une duperie » (πλάνη καὶ ἀπάτη). Ce parti a eu pour berceau l'ardente Céphalonie. Lorsque la liberté de la presse permit à chacun d'émettre ses opinions, deux journaux prirent pour tâche d'attaquer le protectorat. Ces journaux, Ὁ Φιλελεύθερος et Ἡ Ἀναγέννητις, popularisèrent le remarquable talent de MM. Zervos et Momferrato; mais la « haute police » en interdit la lecture, et relégua les rédacteurs dans une île presque déserte. Cependant, lorsqu'on eut accordé des élections libres, les deux chefs du parti séparatiste furent élus députés à Céphalonie par une majorité considérable. Ils développèrent à la tribune du parlement, avec beaucoup d'éclat, les théories qu'ils avaient soutenues dans la presse. Ces débats n'eurent d'autre résultat que de faire proroger deux fois

le corps législatif, qu'on finit par dissoudre. Depuis cette époque, le parti antiprotectioniste se propagea avec rapidité, d'abord à Zante et ensuite dans les autres îles. Des rigueurs impolitiques, les vexations d'une police inquisitoriale, ont plus contribué à lui acquérir des partisans que l'influence de ses chefs, quoique ceux-ci n'aient pas craint de souffrir pour la cause qu'ils avaient embrassée. Relégués dans les îlots, déportés sans jugement sur des rochers arides, leur constance parlait plus éloquemment que tous les discours. Le gouvernement était engagé dans une fausse route; des potences se dressèrent à Céphalonie, et aucun insulaire ne voulant servir de bourreau, un sergent anglais fut chargé d'étrangler les malheureuses victimes d'un déplorable système de compression et de vengeance. Des soldats de l'armée britannique transformés en exécuteurs des hautes-œuvres flagellèrent des centaines de condamnés, dont les douleurs allumèrent dans les âmes une haine qui est loin d'être complétement apaisée.

On peut déjà se faire une idée des aspirations des partis ioniens : plusieurs des questions soulevées dans les derniers temps ne peuvent avoir aucune application actuelle; mais en dehors de ces questions, évidemment spéculatives, tous ceux qui se préoccupent de l'avenir et du bonheur de leur pays demandent avec raison des réformes et des améliorations dont la nécessité n'est guère contestable. Si on porte d'abord ses regards sur l'organisation du gouvernement, on est frappé de la confusion qui règne dans les régions du pouvoir. La constitution de 1817, œuvre de violence et de fourberie, avait du moins le mérite de la logique. On n'en saurait dire autant du régime actuel, mélange bizarre d'autocratie et de libéralisme. Tandis qu'on accordait la liberté de la presse et des élections, qu'on promulguait une loi électorale dont les bases sont fort larges, on laissait debout un pouvoir exécutif dont les prérogatives exorbitantes excluent toute espèce de liberté.

Le sénat, qui l'exerce conjointement avec le lord-commissaire, — τὸ ἓν καὶ πᾶν (1), — semble au premier coup d'œil présenter des garanties d'indépendance. Les ministères sont confiés aux cinq membres qui le composent. Le haut-commissaire est obligé d'en choisir trois dans le corps législatif; il peut en prendre deux en dehors de cette assemblée, à la condition que les quatre grandes îles soient représentées chacune par un sénateur, et qu'un cinquième membre du sénat appartienne à une des trois petites. Ainsi le personnel du sénat se compose d'un sénateur natif de Corfou, d'un de Céphalonie, d'un de Zante, d'un de Santa-Maura. Paxo, Théaki et

(1) Un et tout.

Cérigo ont un sénateur l'une après l'autre. De cinq en cinq ans, le président du sénat doit aussi être pris successivement dans une des quatre grandes îles. Cependant toutes ces entraves n'embarrassent guère le haut-commissaire. En effet, le président a double vote, les deux membres qui peuvent être choisis en dehors du corps législatif sont nécessairement dévoués au lord-commissaire. Celui-ci est donc assuré de quatre votes, et les trois autres ne sont guère douteux, car sur une chambre de quarante-deux membres, même quand elle est élue en vertu d'une loi très libérale, rien n'est plus facile que de trouver trois députés à la discrétion du pouvoir.

Le corps législatif, dira-t-on, n'est-il pas là pour surveiller le pouvoir exécutif? Malheureusement son action est annulée en fait par deux prérogatives que possède le sénat. Le sénat est irresponsable, et il peut exercer la puissance législative. En tant qu'il est irresponsable, il n'a aucun besoin d'avoir la majorité dans le parlement. Il peut à son gré braver l'opposition du corps législatif, le faire proroger par le lord-commissaire, ou encore obtenir une ordonnance de dissolution que la reine peut rendre au besoin. De plus, il a non-seulement, comme le haut-commissaire, comme le parlement, le droit de proposer des lois, mais il peut, ainsi que le commissaire, refuser sa sanction à toutes celles qui seraient votées par le corps législatif. Une loi ainsi repoussée ne peut plus être proposée qu'une fois dans la durée du parlement, c'est-à-dire en cinq ans. Admettons que le haut-commissaire, le sénat, le corps législatif, parviennent à s'entendre. La reine d'Angleterre a la faculté, pendant la première année de la promulgation, d'abroger toutes les lois émanées des pouvoirs ioniens et approuvées par son représentant.

Comme les éventualités de lutte sont plus aisées à prévoir que les chances de bonne intelligence, il reste au sénat une dernière ressource pour faire prédominer ses vues, le régime des ordonnances. Il fait ce que Charles X a vainement essayé en juillet 1830. Le parlement ne se réunissant que tous les deux ans, le sénat, dans l'intervalle des sessions, qui durent trois mois à partir du 1er mars, pourvoit aux cas d'urgence par des décrets. Débarrassé, pendant vingt et un mois sur vingt-quatre, d'une surveillance incommode, il peut profiter de cette situation pour interpréter, pour modifier et même annuler les lois faites avec le concours des autres pouvoirs. Le parlement a, je le sais, le droit de casser les ordonnances du sénat, que ce corps est obligé de soumettre à son approbation; mais, lorsque les députés sont rentrés dans leurs foyers, rien n'empêche de remettre en vigueur sous une autre forme le règlement qui n'a pas obtenu leur suffrage. Qui sait même si les mandataires de la nation assez hardis pour émettre une opinion indépendante n'au-

ront pas à se repentir de leur franchise? Quand un pouvoir se réserve, sous le nom de « haute police, » une autorité vraiment dictatoriale, les libertés qu'on vante le plus ne sont que de vains mots. Or le lord-commissaire, qui ne fait qu'un avec le sénat, ne peut-il pas bannir et emprisonner tous ceux qui lui paraissent menacer l'ordre établi?

Les Ioniens n'ont pas seulement à se plaindre de l'organisation du gouvernement des Sept-Iles. A ces vices d'organisation, disent-ils, se joint un regrettable défaut de sollicitude pour tout ce qui regarde les intérêts matériels et moraux du pays. Ils se plaignent de l'absence de toute industrie, ils affirment que l'agriculture manque d'encouragemens et d'essor, que la marine de Zante, autrefois florissante, est en pleine décadence, que les établissemens d'instruction publique, après avoir eu, au temps du comte de Guilford, une ère de prospérité, laissent aujourd'hui infiniment à désirer. M. le comte Luntzi, qui a étudié avec tant de zèle et d'intelligence tous les sujets qui peuvent contribuer à la prospérité de sa patrie, a traité cette question dans un ouvrage spécial : Περὶ τῆς ἐν Ἑπτανήσῳ διοργανώσεως τῆς δημοσίας παιδεύσεως. Le savant gentilhomme est de l'avis des Anglais : *Knowledge is power* (l'instruction, c'est la force). Il a signalé avec une rare sagacité les imperfections et les lacunes du système en vigueur, système qui ne tient pas assez compte de l'enseignement secondaire ni même élémentaire, oubliant qu'une université n'est florissante que lorsque les jeunes gens abordent les fortes études avec une certaine préparation. Il est à souhaiter que les Ioniens se préoccupent ainsi de plus en plus des sérieux intérêts de leur pays, au lieu de s'absorber dans des discussions stériles, dans des polémiques personnelles. Rien ne discrédite une nation comme ces déplorables polémiques : au dehors, on ne croit guère au bien que les partis disent d'eux-mêmes, et on accueille volontiers les accusations qu'ils se jettent les uns aux autres. Pour nous, qui croyons que la race hellénique porte en elle un germe puissant de renaissance et de progrès, nous applaudirons cordialement à tout ce qui contribuera au bonheur et à la gloire d'un peuple éprouvé par de si longues misères. Dans les desseins de la Providence, la souffrance n'est pas moins utile aux nations qu'aux individus. Elle seule leur apprend à s'étudier avec une attention persévérante, à chercher la cause de leurs défaillances et de leurs maux, à profiter des sévères leçons de l'expérience.

Ctesse DORA D'ISTRIA.

QUELQUES JOURS

EN ESPAGNE

Je n'ai fait en Espagne qu'un trop court séjour pour avoir la prétention de porter un jugement réfléchi sur un pays qui demande plus que tout autre du temps et de l'attention; je ne veux donc raconter ici que des impressions tout extérieures, de celles qui frappent au passage le voyageur le plus superficiel. Ce que j'ai vu, je l'ai vu à vol d'oiseau, et je le dis de même.

J'ai eu l'occasion d'aller en Espagne pour une raison assurément nouvelle, pour l'inauguration d'un chemin de fer. Cette idée est si peu associée à celle de l'Espagne que la majorité des Français pourrait bien apprendre aujourd'hui pour la première fois que Madrid est relié à la Méditerranée par une ligne de 455 kilomètres en exploitation complète. Il arrivera avec l'Espagne ce qui est arrivé avec les marronniers de la place de la Bourse : elle apparaîtra tout d'un coup sur la scène du monde avec un réseau de chemins de fer sans avoir passé par l'état intermédiaire. Aujourd'hui l'Espagne n'a pas même de routes de terre, demain elle aura des rails et la vapeur; de la vitesse d'une lieue à l'heure, elle va passer sans transition à celle de quinze ou vingt.

Le chemin de fer de Madrid à Alicante est le premier qui mette la capitale et le centre de l'Espagne en communication non interrompue avec la mer. Ce pays, si longtemps et si obstinément fermé, a désormais un côté ouvert, et c'est de ce côté que l'échange des relations tend aujourd'hui à s'établir. J'ai donc trouvé plus simple et plus sûr, pour aller droit à Madrid, de prendre le chemin de fer de Paris à Marseille, puis un bateau à vapeur de Marseille à Alicante, puis le chemin de fer depuis Alicante jusqu'à Madrid, où je vous suppose arrivé comme moi.

La ville de Madrid peut être appelée une ville neuve en géographie et en histoire; elle ne fut faite capitale qu'en 1560, par la grâce de Philippe II. Depuis lors elle devint la résidence des rois et fut appelée la *corte;* c'est sous ce nom qu'elle est désignée dans le langage officiel. Le roi Charles III, au souvenir duquel se rattachent tous les embellissemens de l'Espagne, fit beaucoup pour Madrid; il lui donna des musées, des colléges, des hôpitaux, des promenades, mais il ne pouvait lui donner ce qui ne vient que du temps, c'est-à-dire une histoire, des traditions, des monumens consacrés par des souvenirs. La visite de Madrid est donc bientôt faite, et quand on a vu le palais, qui est un édifice moderne, et l'*armeria*, ou musée d'artillerie, c'est fini. Je ne parle pas du grand musée, qui, après Florence et Paris, est le plus riche du monde; il demanderait des volumes, et du reste il en a fait faire. Les monumens qui dans toute vieille ville occupent le premier rang, les églises, n'offrent à Madrid aucun intérêt. Il ne reste plus au touriste qu'à se promener et à flâner, ce que nous allons faire, et comme le premier principe de la flânerie c'est le libre arbitre, nous marcherons un peu à l'aventure et sans grand respect de l'ordre.

Ce n'est pas que l'ordre soit difficile à garder. Placez-vous, par exemple, à la Puerta del Sol : elle vous mène à tout, elle est le confluent des principales rues : d'un côté la calle Mayor, de l'autre la rue d'Alcala, la carrera San-Geronimo, la Montera et les Carretas. C'est dans ces limites qu'est concentrée l'activité de Madrid et ce qui s'y fait de commerce.

Madrid ne fabrique et ne produit rien; c'est une ville de consommation et vivant de l'importation. Les boutiques y sont généralement ornées des échantillons les plus vulgaires des « articles Paris, » et la pacotille y étale son luxe de chrysocale. Par cette raison même, Madrid est une ville où la vie est très chère, et pour les étrangers elle y est plus chère qu'à Paris et à Londres. Les hôtels y sont à l'état d'enfance; ceux qui passent pour les premiers seraient du sixième ordre en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en France et en Angleterre. On y néglige et probablement on y ignore les règles les plus élémentaires, non-seulement du comfort, mais de la propreté, et ce serait peine perdue de vouloir les y introduire. Ce peuple a une force d'inertie qui le fera résister longtemps à tout ce que nous appelons des améliorations et qu'il appelle des importations étrangères; il ne fait pas d'observations, c'est vrai, mais quelque chose qu'il fait encore moins, c'est ce qu'on lui demande.

Prenant les choses comme elles sont, ce qu'un voyageur a de mieux à faire, c'est de se choisir un logement dans une de ces *casas de huespedes,* qui correspondent aux maisons meublées de Paris et aux *boarding houses* de Londres; le déjeuner est habituellement com-

pris dans le logement, et l'on peut également, si l'on veut, se faire servir à dîner chez soi. Les étrangers, qui à Londres errent comme des estomacs en peine en cherchant un restaurateur, auraient encore moins de ressources à Madrid; il n'y a décidément que Paris au monde pour être la ville de tout le monde.

Il n'y a aussi que la France au monde pour avoir une cuisine; ce genre de supériorité lui est resté. La cuisine espagnole a une couleur locale, celle du safran, et aussi un parfum local, celui de l'ail et de l'huile sentant son fruit. Le plat national est le *puchero*, qui n'est autre chose que le pot-au-feu; ce qui le distingue du nôtre, c'est un accompagnement de pois chiches appelés *garbanzos*. L'*olla podrida*, qui figure beaucoup dans les livres, n'est qu'une variété du *puchero*. Viennent ensuite les rognons aux tomates, le riz à la Valencienne, des poulets auxquels des pigeons en bas âge ne voudraient pas ressembler; j'oubliais l'inévitable *tortilla*, l'omelette. Le vin noir, qui est servi partout comme vin ordinaire sous le nom de *val de Peñas*, n'est pas buvable; aussi ne le boit-on pas, et il paraît n'avoir d'autre destination que celle de tacher le linge. Le vrai val de Peñas, quand il est vieux, n'est pas sans mérite, et il a un goût d'amertume assez salubre. Le vin de Xérès pur ne ressemble pas du tout à celui qu'on fait pour les Anglais, et qui fait bien de s'appeler *sherry;* quant au vin de Madère, il y a plusieurs années qu'il est mort, on peut même dire enterré, car il n'y en a plus que dans quelques caves de plus en plus rares.

Ces renseignemens un peu prosaïques sont à l'usage du voyageur difficile, c'est-à-dire de celui qui ne sait pas voyager, car le vrai doit savoir s'accommoder de tout, et ne pas demander au prunier de porter des poires. Après tout, pourquoi les Espagnols changeraient-ils leur cuisine, si elle leur convient comme elle est? Des goûts et des odeurs il ne faut disputer. Les Espagnols d'ailleurs ont peu de besoins; ils sont remarquablement sobres, et même dans le peuple on ne voit jamais un homme ivre. Ils vivent beaucoup au dehors, beaucoup au théâtre, et reçoivent peu chez eux; il y a quelques larges exceptions, mais ce sont des maisons pour ainsi dire cosmopolites. Il ne faut donc point prendre dans un sens absolu la fameuse formule *a la disposicion de v^d*, qui vous est adressée toutes les fois que vous paraissez admirer ou remarquer n'importe quel objet, et il faut savoir montrer à vos hôtes une discrétion égale à leur politesse.

Deux choses se donnent beaucoup, le feu et l'eau. Devant le cigare et la cigarette, tous les Espagnols sont égaux, et le mendiant arrêtera le plus grand seigneur pour lui demander du feu. Pour le dire en passant, il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve des cigares aussi facilement que des allumettes ou des oranges : les bons sont très rares, et ne sont qu'en bonnes mains; ce n'est pas dans les débits

de tabac que vous les trouverez. C'est pourquoi la cigarette est d'un usage universel; on la fume partout, à toute heure. Je n'ai pas vu une seule femme fumer, mais je n'en ai vu aucune se montrer intolérante pour les fumeurs. Aux théâtres, pendant chaque entr'acte, les hommes vont fumer dans les couloirs, et quand la toile baisse, on entend partir de tous les côtés le bruit sec de l'allumette chimique.

Je ne connais pas de pays où l'on prenne moins de souci du feu : on jette les allumettes partout, sur les tapis, sur les nattes, n'importe, et cependant je n'ai pas vu un incendie. On dirait que les maisons sont préservées par les plaques des compagnies d'assurance qu'elles ont l'air de porter toutes comme une amulette; on ne peut lever le nez dans la rue ni le mettre à la fenêtre sans rencontrer en lettres majuscules les mots *asegurada de incendios;* il n'y a pas une maison, pas une masure, pas même une démolition qui ne soit ornée de cette éternelle plaque, dont la vue finit par produire sur les nerfs l'effet d'une ritournelle d'orgue de barbarie. Cet effet se produit particulièrement sur les étrangers qui cherchent leur chemin : ils croient lire le nom des rues, et ils tombent invariablement sur l'annonce de la compagnie d'assurance. Une autre ritournelle, c'est celle des cailles : à toute heure du jour et de la nuit, on entend leur petit cri bien connu, partant de cages suspendues aux balcons. Que peut-on faire de tant de cailles? Les élève-t-on pour les nourrir, ou pour les manger, ou pour la chasse de leurs semblables?

On trouve aussi aux fenêtres et aux balcons de petits morceaux de carton blanc : cela veut dire des appartemens à louer. Quand ce sont des appartemens non meublés, la carte est au milieu; quand l'appartement est meublé, la carte est de côté. Les maisons à Madrid n'ont aucun genre particulier d'architecture, et ressemblent à toutes les maisons possibles; elles sont, comme à Paris, divisées en plusieurs locations, et à chaque étage les portes sont habituellement pourvues de petits guichets par lesquels on peut reconnaître les visiteurs. Il y a toutefois quelque chose qui mérite d'être remarqué dans les maisons un peu considérables : ce sont les grandes portes d'entrée; elles ont une abondance d'ornemens en fer et en cuivre, un luxe de serrurerie qui en font de vrais ouvrages d'art. On voit que l'Espagne a été le pays du fer.

Ces portes me rappellent une institution qui a disparu de nos pays et qui a été conservée en Espagne, celle des gardiens de nuit. Les *serenos*, comme on les appelle, commencent leurs promenades vers dix ou onze heures du soir. Ils ne se contentent pas de crier les heures ou le temps qu'il fait, ils font aussi l'office de portiers; ils ont les clés des maisons; quand vous rentrez tard, ils vous ouvrent la porte et vous reconduisent jusqu'à votre appartement, et se montrent reconnaissans d'une demi-piécette. Je m'étonne que les por-

tiers de Paris, ou les concierges, comme disent les portiers, ne fassent pas usage de cette institution : ils ne seraient plus les maîtres de leurs propriétaires, c'est vrai, mais ils dormiraient. Peut-être aiment-ils mieux les soucis de l'empire que les douceurs du repos, et préfèrent-ils l'exercice de la tyrannie à la jouissance du sommeil. Enveloppé dans son manteau, armé de sa longue lance au bout de laquelle est une lanterne, le *sereno* est le dernier et prosaïque représentant des « nuits espagnoles, » de même que sa mélopée plaintive est la seule sérénade qui ait survécu sous les balcons. Je n'ai point vu l'Andalousie, où l'on retrouve encore, dit-on, l'Espagne des romances; mais à Madrid il ne m'a été donné d'assister à aucune ascension par échelle de soie ni à aucun dialogue par guitare. Les *guitareros* aujourd'hui sont les mendians aveugles, et il y en a beaucoup dans ce pays, où le soleil brûle les yeux; le soir, on les trouve accroupis contre les portes ou au coin des allées, et jouant tristement leur air monotone.

C'est maintenant le règne du piano. Il y a des pianos dans toutes les maisons, il y en a dans presque tous les cafés, où le soir on réjouit l'oreille du consommateur par des valses et des polkas. On appelle les garçons en frappant dans ses mains, comme cela se voit dans les *Mille et Une Nuits*. Les cafés ne sont pas brillans; il y en a quelques-uns où l'on sert encore le café dans des verres. Les boissons glacées, *bebidas heladas*, y sont très bonnes, et on en fait grand usage. Une boisson toute locale, c'est la bière avec du citron. On vous apporte un saladier, on y verse une limonade glacée, puis une bouteille de bière très mousseuse, et ce mélange se sert avec une cuillère à punch. C'est bon quand on l'aime. J'en dirai autant d'un autre genre de rafraîchissemens qui se vend dans de petits cafés tenus par des Valenciennes, seulement pendant l'été, et qui s'appellent des *orchaterias*. Ces boissons consistent en eau d'orge frappée, *agua de cebada*, et en orgeat de *chufas*, petites graines qui viennent de Valence. Tisane pour tisane, il y en a qui préfèrent encore celle du vin de Champagne.

Mais la boisson universelle, c'est l'eau; on en fait une consommation effrénée. On boit de l'eau toute la journée, on vend de l'eau à tous les coins de rue, à table on vous verse de grands verres d'eau; j'allais dire que l'eau est partout, lorsque je me suis souvenu des rivières. Les porteurs d'eau, presque tous des Galiciens, la portent à bras dans de petits barils ou dans de grandes amphores en métal. Les marchands d'eau, comme à Paris les marchands de coco, ont des espèces de paniers en fer-blanc, ornés de boules en cuivre toujours très brillantes, avec des compartimens qui contiennent de l'eau dans de la neige, des verres et des *azucarillos*, sorte de bâtons de sucre poreux qui pourrait avantageuse-

ment remplacer l'amidon. Du reste, l'eau va devenir encore plus commune à Madrid depuis l'ouverture du canal d'Isabelle, qui s'est faite l'autre jour. Les méridionaux ont un besoin réellement exagéré de se rafraîchir. Ces ingrats, à qui Dieu donne un si admirable soleil, ne sont occupés qu'à s'en préserver : ils se barricadent contre lui comme ils le feraient contre l'étranger; ils n'ont pas assez de rideaux, assez de volets, assez de tapis, assez de nattes pour le renvoyer. Chaque fois que je vais dans le midi, je passe mon temps à me battre avec des persiennes pour laisser entrer le soleil et recevoir à bras ouverts le Dieu de la nature. Il n'y a que les gens du nord qui sachent supporter le soleil, apparemment parce qu'ils n'y sont pas habitués. Il y a néanmoins à Madrid de très grands froids, la ville étant sur un plateau très élevé, et à la proximité de la chaîne du Guadarrama. Le proverbe dit : « Trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. » Ce qu'ils appellent l'enfer, c'est la chaleur!

Il y a des heures dans la journée où la vie est suspendue, c'est l'après-midi. Tout le monde dort, les églises sont fermées : c'est Londres vu le dimanche pendant les offices, quand il n'y a que des Français dehors. Il n'y a qu'eux aussi qui traversent à cette heure la Puerta del Sol, ainsi appelée, non pas à cause du soleil, mais à cause d'un cadran. La porte est une place, avec des maisons comme partout, et qu'on est en train d'agrandir par des démolitions. C'est le point central de Madrid et le rendez-vous des oisifs; on y négocie aussi des actions. Là est le ministère de l'intérieur avec le télégraphe électrique; derrière ce bâtiment est la poste, qui ferme à sept heures, et où il faut remarquer l'organisation du bureau restant. Chaque matin, après l'arrivée du courrier, les lettres sont triées en lettres venant de l'étranger, ou des provinces, et les noms des destinataires sont inscrits sur des listes divisées par chaque jour et chaque mois; en consultant ces listes, affichées dans le bureau, on sait si on a des lettres à réclamer.

De là vous pouvez gagner la plaza Mayor, aujourd'hui place de la Constitution; de laquelle des constitutions? On n'a jamais pu le savoir. On dit qu'il se donne quelquefois sur cette place des courses de taureaux, auxquelles prennent part les jeunes gens de l'aristocratie; quand le taureau a éventré quelques chevaux et culbuté leurs cavaliers, je voudrais voir comment il regarde ce cheval de bronze et ce picador de bronze qui occupent le milieu de la place sous le nom de statue équestre de Philippe III. D'un côté de la place est la rue de Tolède, qui mène au vieux Madrid; de l'autre est la calle Mayor, ou grand'rue. En la descendant, on rencontre la *plazuela* de la Villa, où l'on montre une tour qui fut la prison de François Ier et une maison qui fut celle de Ximénès. Plus loin, au coin de l'église Santa-Maria, est une ruelle qui fut le théâtre d'une

tragédie sanglante. C'est là qu'Antonio Perez fit tuer Escovedo, qui avait découvert le secret de sa liaison avec la princesse d'Eboli, la maîtresse de Philippe II. Le palais de la princesse, sur la place qui est au bout de la ruelle, est aujourd'hui occupé par don Daniel Weisweiller, et est devenu une des maisons les plus hospitalières et les plus aimables de Madrid.

C'est de ce côté de la ville qu'est le palais, édifice du XVIIIe siècle, qui a une assez grande apparence, et d'où l'on découvre une très belle vue de la vallée du Manzanarès et de la chaîne neigeuse du Guadarrama. Dans la vallée, on aperçoit plusieurs ponts jetés sur un chemin creux où il vient quelquefois de l'eau, dit-on, quand il a plu. On arrive à la plaine par plusieurs étages de terrasses dont la pente est très rapide, ce qui n'empêche pas les voitures attelées de huit ou dix mules de la descendre au galop, comme je le voyais à la fête de saint Isidore. Ce patron de Madrid était un simple laboureur qui fit beaucoup de miracles, et tous les ans, le 15 mai, la population va visiter le lieu où fut son ermitage. Comme pour le Longchamps du bois de Boulogne, le pèlerinage s'est transformé en festival, et si l'on veut voir une fête populaire d'Espagne, il faut aller à la foire de San-Isidro, qui dure non-seulement toute la journée, mais toute la nuit. C'est un mouvement, une mêlée, un bruit, une poussière inimaginables, quelque chose qui rappelle à la fois la fête de la Madonna del Arco à Naples et la foire de Saint-Cloud.

Une fête qui ne m'a point paru répondre à ce qu'on devait attendre d'un pays catholique et méridional, c'est celle du *Corpus,* ou la Fête-Dieu. Sur le parcours de la procession, c'est-à-dire sur la calle Mayor, la plaza Mayor, la Puerta del Sol et la rue des Carretas, il règne une tente de toile qui couvre le milieu de la voie, et sous laquelle le cortége marche à l'ombre, mais la procession elle-même est fort ordinaire. Ce jour-là, la reine la suivait à Valence, et il n'y avait à Madrid que sa chaise dorée qui marchait à la suite du saint-sacrement. Le trait le plus curieux de la fête, c'est une procession d'un genre tout différent, qui suit immédiatement la première, et qui forme avec elle un contraste peu religieux. A Paris, c'est la semaine sainte qu'on choisit pour faire Longchamps; à Madrid, c'est la Fête-Dieu. Il est d'usage que ce jour-là les femmes se promènent avec leurs plus fraîches toilettes. C'est dans l'après-midi et dans la rue des Carretas que se fait cette exhibition, et la tenture de toile, qui tout à l'heure avait une autre destination, sert à protéger contre le soleil les robes éclatantes des Madrilègnes.

Il y a, comme on sait, beaucoup de jours de fête en Espagne; je ne sais pas si on a découvert quelque part la semaine des quatre jeudis, mais les Espagnols ont trouvé celle des quatre dimanches. La diminution du nombre des fêtes est l'objet d'un des articles du

concordat actuellement en voie de négociation avec Rome. Tout est prétexte à jour de congé; ainsi, au commencement de l'été, on prend deux ou trois jours pour *desesterar* et pour *desalfombrar*, c'est-à-dire pour ôter les tapis et les nattes; puis à l'hiver on prend encore trois jours pour les remettre.

Puisque nous sommes revenus à la Puerta del Sol, allons-nous-en du côté du Prado. Vous pouvez, si vous voulez, prendre une voiture. Les petits coupés sont assez bien tenus, ils coûtent un franc la course; quand ils sont libres, ils arborent un petit carton sur lequel il y a écrit : *se alquila*, à louer; mais naturellement on ne peut bien flâner qu'à pied. Vous pouvez prendre indifféremment la rue d'Alcala ou la carrera San-Geronimo; toutes deux vous mènent au Prado. Le Prado est un boulevard planté d'arbres, orné de plusieurs rangées de chaises, et où la population de Madrid vient tous les jours se promener. L'espace choisi pour la promenade est compris entre la fontaine de Cybèle et la fontaine de Neptune, et s'appelle le salon du Prado. On donne aussi le nom de Paris à l'allée de chaises qui longe la route des voitures. Au printemps, on se promène avant dîner, vers six ou sept heures; l'été, on dîne à six heures pour aller ensuite au Prado jusqu'à dix ou onze heures. De l'autre côté du Prado sont les jardins du Buen-Retiro; pour y aller, on passe auprès d'un obélisque appelé le monument du 2 mai, élevé à la mémoire des hommes qui, le 2 mai 1808, donnèrent le premier signal de la guerre de l'indépendance. Le *dos de mayo* est fidèlement observé à Madrid; il est désigné dans le calendrier sous le titre de *aniversario por los difuntos primeros mártires de la libertad española*, fête nationale, deuil de cour. Ce jour-là aussi, les journaux paraissent encadrés de noir. Je connais des Parisiens à qui le monument du 2 mai déplaît, et qui n'ont pas l'air de se douter que toutes les rues neuves de Paris et la noblesse neuve de France portent des noms destinés à rappeler des victoires et des conquêtes dont le souvenir est probablement fort peu agréable aux étrangers. — Un peu plus loin encore est le musée; en continuant, on arrive à la gare du chemin de fer, près de l'église et du couvent d'Atocha, où il y a une Vierge miraculeuse très renommée, et où les reines d'Espagne vont faire leurs relevailles.

Comme on le voit, Madrid n'est riche ni en monumens, ni en souvenirs, ni en curiosités, et on l'aurait vite épuisé si on n'y trouvait pas ce qui devient maintenant de plus en plus rare, un peuple réellement original, d'une physionomie très tranchée, très caractérisée et très personnelle.

En général, les Espagnols ne savent pas trop s'ils doivent être flattés ou blessés quand on leur dit qu'ils sont un peuple original; ils se figurent qu'on les prend pour des barbares, et qu'on veut en-

core faire commencer l'Afrique aux Pyrénées. Qu'ils se rassurent : les chemins de fer aidant, ils ne garderont pas longtemps ce cachet d'individualité qui les distingue encore de la masse uniforme, et nous verrons ce qu'ils auront gagné quand, au lieu de ne ressembler à personne, ils ressembleront à tout le monde. Ils ont déjà commencé. Les hommes sont comme partout, et s'habillent comme à Paris et à Londres; la seule chose qu'ils aient à eux, c'est le manteau et la manière de le mettre et de le porter. Quant aux femmes, elles ont subi, comme partout, l'empire de la crinoline; heureusement il leur reste leur tête, leurs yeux, leurs cheveux et la mantille.

Je ne connais pas de pays où il y ait plus de jolies femmes. Aux églises, aux théâtres, à la promenade, dans la rue, elles abondent. Sur vingt, il y en a vingt-cinq de charmantes, car il y en a qui le sont pour deux; mais il ne faut les regarder que si elles sont jeunes, elles supportent mal la vieillesse. Il faut croire qu'une partie de l'attrait qu'ont les femmes espagnoles aux yeux des étrangers réside dans la grâce de la tête nue et de la mantille. La gloire de l'Espagnole, ce sont ses cheveux; on peut dire sa gloire, car c'est sa couronne. Ils poussent au soleil et au grand air comme des plantes, et les plus grandes dames vont nu-tête, comme les plus petites. La mantille est en soie noire, avec une bordure de velours ou de dentelles; elle est quelquefois remplacée par le simple voile de dentelle. Les cheveux ne sont pas toujours noirs, pas plus que les teints ne sont toujours bruns; on rencontre quelquefois des cheveux blonds, et le teint est généralement de ce blanc mat et ardent qui est comme phosphorescent aux lumières. Ces jolies têtes jaunes, éclairées par deux grands yeux noirs et deux rangées de dents blanches, ont l'air d'avoir mûri au soleil comme des pêches de Montreuil ou du chasselas de Fontainebleau. Le personnage du vaudeville *Un Monsieur qui suit les Femmes* est ici un peu dérouté dans ses observations; l'uniformité de la coiffure et de la toilette fait qu'il est assez difficile de distinguer les femmes qui peuvent être suivies de celles qui ne doivent pas l'être, d'autant mieux que les unes comme les autres supportent sans embarras les regards d'admiration. Une autre particularité, c'est qu'il n'est pas d'usage en Espagne de donner le bras aux femmes; elles marchent seules, et les hommes marchent à côté d'elles. Ajoutez que, dans toutes les classes et à tous les âges, toutes les Espagnoles se servent de l'éventail avec une égale perfection. On peut rapporter d'Espagne des éventails, on n'en rapportera jamais la manière de s'en servir; ce doit être dans le sang et dans la race, les petites filles doivent naître avec l'éventail. Les femmes en font quelquefois, dit-on, un télégraphe électrique; elles en font aussi une ombrelle et bravent sans autre protection le soleil, dont elles savent parer les coups et ne garder que le rayonnement.

Je voudrais bien ne point paraître faire une légèreté en rapprochant les églises et les théâtres; mais dans tous les pays du monde c'est là qu'on trouve le plus de matière à observation.

Comme en Italie, la plupart des églises en Espagne n'ont ni bancs ni chaises; c'est tout au plus si quelques-unes ont au milieu de la nef une natte en paille. On y rencontre çà et là quelques petits paillassons ronds sur lesquels les femmes se mettent à genoux; encore est-ce une exception, et presque toutes se jettent pêle-mêle sur les dalles. Ne croyez pas qu'elles s'y prennent comme des petites maîtresses, du bout des doigts, du bout des pieds, du bout des lèvres; elles se jettent franchement, chrétiennement, sur leurs deux genoux, n'importe où. La première prière faite, elles s'asseyent sur leurs talons, ou tout à fait par terre, les jambes repliées de côté. De même qu'il n'y a que les Espagnoles pour savoir tenir l'éventail, il n'y a qu'elles aussi pour savoir se laisser tomber à genoux ou s'accroupir avec grâce, avec mollesse et sans effort. Vous entendez le bruissement, vous sentez le frôlement de la robe de soie, vous voyez, à l'éclair de deux étoiles noires, passer un nuage de volans et de dentelles, puis le tout se répand sur le sol comme de l'onde, et s'arrondit avec des mouvemens de couleuvre; les robes blanches ont l'air de descendre silencieusement comme de grands flocons de neige. Ou bien vous entrez dans une église d'où le jour est soigneusement exclu; le passage du soleil à l'obscurité vous aveugle un moment, vous trouvez sous vos pieds un amas de mousseline ou de crêpe de Chine, et vous finissez par distinguer deux yeux qui brillent, deux lèvres qui remuent, la main gauche égrenant le chapelet ou le rosaire, la main droite agitant l'éventail, sans repos, sans trève. Jamais l'éventail ne s'arrête; même à la messe, même pendant l'élévation, quand tous les genoux sont à terre et tous les fronts inclinés, on entend l'incessant petit bruit de crécelle de l'éventail qui s'ouvre et se ferme.

Bien plus encore au théâtre: c'est là qu'on voit les filles de l'Ibérie dans tout leur éclat, et elles y font une véritable guirlande. Il n'y a pas de peuple plus amoureux du spectacle que les Espagnols; ils en font une consommation effrénée. Madrid, qui n'a pas trois cent mille âmes de population, a je ne sais combien de théâtres, et on les voit toujours remplis. Les salles sont spacieuses, élégantes et comfortables; on a de la place dans les stalles, et les loges sont de petits salons où l'on fait toutes ses visites. On fume souvent dans les couloirs, et quand on ouvre les portes des loges, il y entre des bouffées de tabac; je suis malheureusement obligé de dire qu'il y entre aussi d'autres émanations moins supportables. Comme le public ne se renouvelle pas beaucoup, il faut bien renouveler le répertoire, de sorte que les acteurs n'ont généralement pas le temps d'ap-

prendre leurs rôles, et que le souffleur fait un récitatif continuel qui s'entend de toutes les parties de la salle. Le pays a l'air d'un pays d'oisiveté et de plaisir. Il y a des jours où l'on donne aux théâtres deux représentations : une dans l'après-midi, l'autre le soir, comme je l'ai vu faire à Valence. Allez au Prado aux heures de promenade; vous vous croirez dans une ville de plus d'un million d'âmes n'ayant absolument rien à faire. Toutes les allées sont encombrées, toutes les rangées de chaises sont occupées; les rues aboutissantes ressemblent aux boulevards de Paris au retour d'un feu d'artifice. Les jours d'été, les femmes, en toilette du soir, nu-tête et décolletées, se promènent pendant des heures entières, et à la lueur des becs de gaz on voit scintiller sous les dentelles des milliers d'yeux qui en passant lancent des étincelles comme des diamans bleus.

J'ai vu aussi à Madrid des courses de chevaux; mais ce spectacle d'importation britannique n'est point entré dans les mœurs du pays. Le peuple n'y vient pas, et sans la vile multitude il n'y a pas de fête publique. La vraie fête de l'Espagne, c'est le combat de taureaux.

Il fait un soleil de 50 à 60 degrés; la rue d'Alcala, la plus longue et la plus large de Madrid, est inondée d'une mer de flammes dans laquelle se noient ses deux pauvres rangées d'acacias. Ses pavés étincellent comme s'ils étaient d'acier poli, et brûlent les yeux qui osent les affronter; mais si pour voir les taureaux il fallait prendre sa place sur un bûcher allumé, les Espagnols n'hésiteraient pas. Pour pouvoir aller aux taureaux, les hommes se passeront de boire et de manger toute une semaine; les femmes mettront leur châle en gage, et la plus belle fille du monde, qui ne peut donner que ce qu'elle a, le donnera. Je ne connais rien de comparable en France à cet enivrement de tout un peuple; en Angleterre, je ne connais que le jour du Derby, ce jour de gigantesques saturnales, où l'instinct centaure du peuple anglais se donne une carrière sans limites. Dans les deux pays, c'est dans ces deux fêtes que se révèle, sans réserve et sans voile, la vraie nature nationale.

Le cirque des taureaux (*plaza de Toros*) à Madrid est situé au-delà du Prado, en dehors de la ville. Il n'est pas du reste besoin d'en connaître le chemin; suivez le torrent, suivez les flots d'hommes, de femmes et d'enfans qui descendent les dalles brûlantes d'Alcala, et les files de voitures que les gendarmes à cheval ont peine à faire ranger. C'est ce jour-là qu'on voit exhumer tous les genres de voitures et de carrosses qui ne voient la lumière que dans les jours de fête, comme les *calesinos*, espèce de cabriolets peints en rose ou toute autre couleur tendre, et ornés de dessins fantastiques. Voici les diligences, attelées de huit ou dix mules, qui agitent leurs sonnettes et qui sont lancées au galop à travers la poussière, et, comme

importation toute fraîche, voici les omnibus du chemin de fer de Saragosse qui se distinguent par l'absence des ornemens superflus, et qui représentent l'utile à côté de la fantaisie. Toutes ces voitures font vingt voyages et ne peuvent suffire; je ne parle pas des voitures des riches, qui sont comme celles de tous les autres pays, de même qu'il n'y a rien qui ressemble à une pièce de cent sous comme une pièce de cinq francs.

Les Espagnols se gardent bien d'avoir les taureaux le dimanche, ce qui les priverait d'un jour de fête; ils les ont le lundi. Le bureau, dans la rue d'Alcala, est ouvert trois jours à l'avance, et pendant trois jours on y voit une queue comme on n'en voit pas aux théâtres. De grandes affiches placardées dans toute la ville reproduisent le dessin du cirque avec les gradins et les loges, ce qui les fait ressembler à un grand jeu de l'oie. Elles contiennent les noms des éleveurs, qui servent aussi aux taureaux. Le premier éleveur aujourd'hui est le duc de Veraguas, un descendant de Christophe Colomb; ses taureaux s'appellent des Veraguas. L'affiche donne aussi les noms des combattans, *lidiadores*, et la représentation, comme le départ des paquebots, est annoncée avec cette réserve : « Si le temps le permet. »

Les courses commencent à cinq heures; il est bon cependant d'arriver un peu à l'avance pour voir se garnir le vaste amphithéâtre. La *plaza* peut contenir environ quinze mille spectateurs, et elle est toujours comble; encore la course de l'après-midi n'est-elle considérée que comme demi-course, *media corrida;* une course entière, *corrida entera,* se fait en deux représentations : une le matin, l'autre le soir. Ces jours-là, on tue quatorze taureaux, et dans cette ville qui n'a pas trois cent mille âmes, il se trouve près de trente mille hommes, femmes et enfans, pour courir à cette arène sanglante. On donnait une course entière l'autre jour, un dimanche, au bénéfice de l'hôpital général de la ville, et en considération du but pieux (*piadoso objeto*) du spectacle, on en avait augmenté les prix. Matin et soir, tout a été rempli du haut en bas.

Un système qui a d'excellens résultats, et qui contribue beaucoup à entretenir l'ordre dans une foule si nombreuse et si tumultueuse, c'est le numérotage des places. Non-seulement toutes les loges, mais toutes les stalles de tous les degrés ont leur numéro; il y a aussi des numéros pour chaque rangée, chaque section, de sorte que les quinze mille spectateurs trouvent leur chemin et leur place sans difficulté. Un complément de ce système, c'est le numérotage des loges en dehors, c'est-à-dire du côté de la scène : à l'aide de cette indication, on peut suivre et trouver son monde et faire à volonté soit des observations, soit des visites.

En arrivant, entrez d'abord dans l'arène. Elle est libre, les ama-

teurs s'y promènent, et de là on peut mieux juger de la disposition du cirque et le voir se remplir. C'est un vaste amphithéâtre à ciel ouvert, et quel ciel! Les loges seulement sont couvertes, et par suite les stalles qui sont sous les loges; mais le vaste pourtour de granit qui contient le peuple est en plein air. Il y a une grande différence à faire entre le côté du soleil et le côté de l'ombre : le côté de l'ombre est naturellement le plus recherché; il est aussi le plus cher, et telle est la passion générale pour ce spectacle que les loges sont aussi courues, aussi difficiles à trouver, aussi précieusement gardées et transmises que celles du Conservatoire.

Une grande loge vitrée est la loge royale; à côté est celle du président des courses, qui a la police de la salle et donne les signaux. J'ai vu cette présidence remplie soit par le duc de Medina-Cœli, soit par le gouverneur de la province. En face de la loge royale est la musique, qui répète les signaux par une fanfare; c'est là aussi qu'est la porte du *toril*, l'étroit passage par lequel le taureau, sortant des ténèbres, va se précipiter dans le champ de bataille et dans le soleil. De ce côté encore est l'infirmerie, appendice nécessaire de ces jeux sanglans et quelquefois mortels. Et pour joindre les soins de l'âme à ceux du corps, un prêtre se tient toujours prêt à donner aux mourans les derniers secours de la religion et à les réconcilier avec l'église.

L'enceinte est formée par un mur en planches d'environ six pieds de haut; le taureau y donne quelquefois des coups si furieux qu'il en enlève des morceaux, et des charpentiers toujours présens réparent immédiatement les brèches. A la moitié de la hauteur de cette première palissade, et se prolongeant tout autour, est une marche sur laquelle les hommes poursuivis de trop près par le taureau posent le pied pour s'élancer de l'autre côté, où se trouve un couloir avec une seconde barrière. Il arrive quelquefois, souvent même, que le taureau, d'un bond prodigieux, franchit la première palissade; alors les hommes sautent de nouveau de l'autre côté, dans l'arène, jusqu'à ce que le taureau, auquel on ouvre une porte, y soit rentré. Ce couloir, qui règne tout autour du cirque, n'est séparé du public que par une barrière de la même hauteur que la première; mais pour la préserver des irruptions du taureau, on y superpose, à environ deux pieds de haut, une double ligne formée par deux câbles attachés à des poteaux et faisant enceinte continue. Les places qui touchent cette barrière sont les plus ambitionnées : on y voit la bataille à bout portant; puis, quand le taureau franchit la première palissade et tourne furieux dans l'étroit couloir, on peut au passage lui donner des coups de bâton, lui arracher des rubans, et l'apostropher dans les termes les plus énergiques et les plus étranges.

Cependant les gradins et les loges se peuplent; l'heure s'avance,

et bientôt il n'y a plus une place vide. Rien n'est curieux à voir comme cette foule, aussi ardente que la chaleur qui tombe d'aplomb sur elle; les femmes sont tête nue, comme toujours, et protégées seulement par l'éventail. De loin, on croirait voir fourmiller et s'agiter une multitude de chapeaux de paille : ce sont des éventails ronds, en papier, au bout d'une petite baguette, que l'on vend dehors pour quelques sous, et dont les hommes même se servent. Vers la fin de la course, quand le soleil a quitté l'amphithéâtre, on met le feu à ces petites ombrelles pour allumer les cigarettes.

A cinq heures, au son des fanfares, on fait entrer une vingtaine de gendarmes à cheval pour faire évacuer la place; cela s'appelle le *despejo*. Les amateurs, ou *aficionados*, qui se promenaient encore, regagnent leurs stalles ou leurs loges. La place est libre, et voici l'entrée solennelle de la troupe.

En tête les *picadores* à cheval; ce sont eux, leur chevaux surtout, qui recevront tout à l'heure les premières attaques du taureau. Ils ont un chapeau de feutre gris orné de faveurs, une veste, une ceinture de soie, les jambes bardées de fer, la jambe droite surtout, parce que c'est de ce côté que l'homme va attaquer le taureau, et les pieds logés dans de grands étriers. Pour arme, ils ont une longue lance terminée par deux pouces de fer. Les *picadores* ne figurent que dans le premier acte du drame; ils n'ont pas à tuer le taureau, mais seulement à le piquer et à l'irriter. Leurs chevaux, si on peut donner ce nom aux squelettes à peine animés qu'ils montent, ont un bandeau sur les yeux; l'œil droit surtout est complétement couvert, parce que c'est généralement le côté du taureau, au-devant duquel le cheval ne va qu'avec une répugnance facile à comprendre.

Après les *picadores* viennent les *chulos*, en costume de danseurs, c'est-à-dire en culottes courtes de satin, en bas et en veste de soie, le tout dans les couleurs les plus claires et les plus voyantes. Ils entrent en déployant devant eux leurs *capas*, les manteaux de soie avec lesquels ils éblouissent, irritent et detournent le taureau. Viennent ensuite les *banderilleros*, à peu près dans le même costume. Ceux-là tiennent de petites flèches ornées de rubans de papier et terminées par une pointe de fer barbelé, qu'ils doivent piquer dans le cou du taureau.

Voici enfin le principal acteur de la tragédie, si toutefois le taureau ne lui dispute point ce titre. C'est celui qu'on appelait autrefois le *matador*, et que maintenant on appelle plus simplement l'épée, *espada*. Les *espadas* sont habituellement deux ou trois, et chaque course consomme généralement six taureaux. Le costume de ces premiers sujets est à peu près semblable à celui de leur troupe, mais il est plus riche; il y en a du prix de 4 ou 5,000 francs. Leur coiffure est assez curieuse et leur donne l'air d'une vieille femme sauvage.

Les *espadas* ont un signe distinctif, c'est la mante écarlate ou pourpre qu'eux seuls peuvent porter, la *muleta*. Quand ils ont l'épée à la main, ils tiennent la *muleta* de la main gauche sur un petit bâton; c'est avec ce pavillon couleur de sang qu'ils irritent le taureau et qu'ils trompent sa fureur. Le public connaît les figures de tous ces acteurs, surtout des *espadas;* il les nomme quand ils passent. Les plus fameux aujourd'hui sont le Tato, Cúcharès et Cayetano; je les ai vus tous trois fonctionner plusieurs fois.

Le cortége est terminé par des attelages de mules pimpantes, ornées de rubans et de sonnettes, et traînant une corde avec un crampon. Quand le combat sera fini, ces mules viendront chercher les cadavres des chevaux éventrés et le corps du noble taureau; elles les emporteront au galop en les traînant sur le sable.

Et maintenant que je vous ai montré la troupe, je vous raconterai quelques-unes des scènes dont j'ai été spectateur.

Comme tout vrai drame, celui-ci ne serait pas complet, s'il y manquait l'élément comique. Cet élément y est représenté, je suis forcé de le dire, par l'agent de l'autorité, par l'alguazil. Habillé comme un huissier de comédie, tout en noir, et de plus avec un chapeau à plumes noires, il subit invariablement les huées et les sifflets du peuple. Le premier alguazil, à cheval, va demander au président la permission de commencer la course. Le président lui jette la clé du *toril,* qu'il reçoit, s'il peut, dans son chapeau, et qu'il va porter au gardien; puis il se sauve au galop et criblé de sifflets.

Un des plus beaux momens du spectacle est l'entrée du taureau. Toute la troupe est disséminée dans l'arène; trente mille regards enflammés sont fixés sur un seul point. La porte s'ouvre et fait passage à la magnifique bête comme à un torrent. Aveuglé par des flots de soleil, ébloui, épouvanté par les cris qui l'accueillent et par la vue de toutes ces têtes humaines, le taureau court à droite et à gauche en faisant des bonds d'une incroyable légèreté. Les *chulos* s'approchent de lui et agitent leurs capes devant ses yeux; quand le taureau va se jeter sur eux, ils fuient devant lui en décrivant des courbes, puis ils arrivent ainsi jusqu'à la barrière. Ils posent le pied sur la marche et sautent de l'autre côté, pendant que le taureau, qui allait les toucher, donne des coups de corne furieux dans les capes et dans les planches. Rien n'égale l'élégance, la merveilleuse agilité de ces coureurs; au moment où on les croit atteints, un simple demi-tour les met à l'abri. J'en ai vu un qui certainement allait être touché quand des spectateurs ont eu l'idée de jeter leurs chapeaux au taureau, qui s'est détourné pour se jeter sur cette autre proie. L'homme a été sauvé, et s'est empressé de remercier ceux qui l'avaient si heureusement dégagé.

Le taureau fait au galop le tour de l'enceinte, et les *chulos*, le pied posé sur la marche, sautent par-dessus la rampe et passent devant ses yeux comme des éclairs. Mais une ombre se dresse devant lui : c'est le picador à cheval et la pique en avant. Le taureau s'arrête une seconde, comme pour mesurer cet ennemi inconnu, puis il se précipite tête baissée sur l'homme et sur la bête, et d'un effroyable coup de tête il les enlève de terre et les secoue sur ses cornes. Quelquefois c'est du premier coup qu'il les jette contre la barrière comme s'ils étaient lancés par une catapulte; alors le picador roule avec son cheval dans la poussière, et comme le poids de ses vêtemens et de ses cuissards l'empêche de se mouvoir aisément, il courrait de très grands dangers, si les agiles *chulos* n'accouraient avec leurs capes pour détourner le taureau. Malheureusement quelquefois ils arrivent trop tard, ou bien le taureau acharné ne veut point quitter sa proie. J'ai vu un picador renversé que le taureau a labouré impitoyablement; le sang rougissait sa chemise, et on l'a emporté à l'hôpital, où nous avons appris qu'il était mort quelques jours après. Du reste, ces cas sont assez rares, et il paraît que ces hommes ont la vie très dure : j'ai vu le meilleur picador d'aujourd'hui, Calderon, étourdi par la violence de sa chute, être entraîné hors de l'arène, et y reparaître un quart d'heure après au bruit des applaudissemens. Le triomphe du picador, c'est de rester en selle quand le taureau, après avoir éventré le cheval, le soulève avec son cavalier, et par des secousses trois ou quatre fois répétées leur fait quitter la terre, et les porte pour ainsi dire à cou tendu. Il faut alors que l'homme sache garder son assiette jusqu'à ce que le taureau, arrachant des flancs du cheval ses cornes ensanglantées, ait répondu à l'appel et aux provocations des *chulos*.

Et le cheval? Oh! le cheval, il n'en faut pas trop parler, de même qu'il ne faut pas trop le regarder : c'est le côté hideux, malpropre, répulsif du spectacle. On dit que les étudians en médecine ont souvent une défaillance à leur première leçon de clinique; c'est une école de ce genre que doivent faire la plupart de ceux qui vont aux taureaux. Il faut pourtant que je dise, pour être un narrateur sincère, que le taureau plonge et enterre ses cornes dans le poitrail ou dans le ventre du cheval. Quand c'est dans le poitrail, la malheureuse bête fait encore quelques pas en ruisselant de sang et fléchit sous le poids du picador; elle reste étendue sur le sable et y meurt dans des convulsions qu'on ne regarde pas, car les yeux sont attirés ailleurs. Quand le cheval n'est qu'éventré, il continue à courir; ses boyaux pendans et sanglans traînent dans la poussière; le picador le laboure de ses éperons, les valets d'écurie l'accablent de coups de bâton. Le public crie : *Fuera! fuera!* (dehors! dehors!). Tel qu'il est, et rendant ses entrailles, ce cheval sera recousu et servira en-

core une autre fois. Il arrive qu'un taureau tue et laisse sur le sable quatre, cinq et six chevaux; quelquefois, parcourant en vainqueur le champ de carnage, *rugiens et quærens quem devoret,* il rencontre sous ses pieds le corps d'un cheval; alors il tourne et retourne cette masse inerte, et l'agite comme un hideux drapeau. J'ai vu le taureau, rencontrant le corps d'un cheval qui paraissait mort et n'était que mourant, le retourner d'un coup de cornes, et le cheval, comme frappé par une pile voltaïque, se remettre sur ses restes de jambes et s'enfuir au galop ou en lançant des ruades désespérées.

Détournons les regards de ce dégoûtant spectacle, et suivons de préférence le taureau. Le picador, comme je vous l'ai déjà dit, porte une longue lance terminée par une pointe en fer avec laquelle il pique le cou du taureau. L'animal, blessé et déjà sanglant, hésite quelquefois et piétine sur le sable avant de recommencer l'attaque. La pointe de fer est arrêtée par un tampon qui l'empêche de pénétrer plus avant; mais j'ai vu un jour la lance passer tout entière, avec le tampon, sous la peau du taureau, sans que le picador ait pu parvenir à la dégager. Le taureau en fureur battait les airs avec cette grande lance comme avec un fléau. Toujours emportant cette flèche de Nessus attachée à ses flancs, il a franchi d'un bond la barrière, et ce n'est que dans le couloir qu'on a pu la lui arracher. On m'a dit que cet incident ne s'était jamais présenté.

Mais c'est le peuple, c'est le grand public qu'il faut regarder, car lui aussi il est du spectacle. Ah! quels cris! quel enthousiasme! quelle ivresse! quelle furie! Quand le taureau a fait un beau coup, quand il a écrasé l'homme et le cheval contre la barrière, ou qu'il les a jetés en l'air comme s'il jouait à pile ou face, alors il est couvert d'applaudissemens. *Bravo, toro, bravo!* Mais s'il est poltron, s'il refuse la bataille, si, arrivé devant le picador, il secoue la tête et s'en va, ce sont alors des cris de malédiction. Je ne vous traduirai pas en français, je ne vous répéterai pas en espagnol, et je ne vous dirai pas même dans le latin qui brave l'honnêteté, les invectives dont on accable soit les bêtes, soit les hommes. La saturnale est complète; le peuple est maître, et tout le monde est peuple. Il y a dans la nature humaine, quand elle n'est pas rompue et domptée par la religion, par l'éducation, par le sentiment de la dignité, il y a quelque chose de cruel et de sauvage qui n'est qu'endormi et qu'il suffit d'une étincelle pour réveiller. C'est ainsi que les lions et les tigres apprivoisés se rallument quand ils ont senti ou touché le sang. A ce spectacle des taureaux, regardez les femmes et les enfans chez qui, bien plus que chez les hommes, le caractère est à l'état d'instinct. Vous verrez les enfans se mettant debout sur les gradins et applaudissant avec transport; vous verrez de superbes jeunes filles, enflammées comme des bacchantes, les narines à l'air,

les cheveux à l'air, les épaules à l'air, se levant à chaque instant par des élans irrésistibles et aspirant avec ivresse la vue du soleil et le parfum du carnage.

Quand le taureau est mou, quand il n'attaque pas, il est poursuivi de sifflets et de huées. J'ai retrouvé au cirque le fameux air qui me manquait depuis 1848, celui des *lampions;* c'est sur cette mesure que le public chante : *Al corral! al corral!* à la basse cour! ou bien il crie : *Fuego! fuego!* c'est-à-dire qu'il demande les baguettes d'artifice que l'on pique sur le cou du taureau, qui lui partent dans les oreilles et qui le mettent en délire. Je n'ai point eu occasion de voir les *banderillas de fuego*, qui du reste s'accordent rarement, et qu'on n'a pas le droit d'exiger quand le taureau a déjà chargé un picador. Quand le public se monte, il devient aussi furieux que les taureaux; il crie, il siffle, il agite les mouchoirs, et ces milliers de bras en mouvement sont un spectacle curieux. Le sixième et dernier taureau de la journée se montrant très faible, toute la salle s'est mise à chanter en mesure : *Otro toro! otro toro!* pour s'en faire donner un septième aux frais de l'entrepreneur. En voyant les picadores rentrer en lice, on a cru un instant que le président avait cédé à la demande populaire, et on l'a vivement applaudi; mais une fois le sixième tué, il a disparu.

Les picadores sont le premier acte; les banderilleros sont le second. Quand le taureau a exterminé un nombre suffisant de chevaux ou qu'il ne mord pas à l'attaque, on crie : *Banderillas!* et une fanfare annonce l'entrée en scène des nouveaux combattans. Le jeu est dangereux, il exige une prestesse et une précision consommées; il consiste à se poser en face du taureau et, en passant les deux bras entre ses cornes, à lui planter sur le cou deux petites flèches, quand il baisse la tête pour fondre sur son ennemi. J'ai rarement vu les banderilleros manquer ce coup d'adresse, et il y en a qui y mettent une véritable élégance. Le noble taureau, irrité par ces pointes barbelées, comme un grand cœur est quelquefois exaspéré par des piqûres d'épingles, secoue la tête avec rage, et plus il la secoue, plus les flèches s'attachent à sa chair. On apporte dans les banderillas une variété pleine de fantaisie : tantôt elles ne sont ornées que de simples découpures de papier, tantôt elles ont des guirlandes de faveurs roses. Un jour où le spectacle était une œuvre pie, les flèches portaient plusieurs petites boîtes en cartons qui contenaient des pigeons et qui s'ouvraient quand la pointe avait piqué le taureau. Cette invention pleine de candeur m'a paru avoir beaucoup de succès.

Le pauvre taureau, harcelé et tourmenté par des traits invisibles et insaisissables, pousse des beuglemens qui remplissent les airs, et qui dominent, comme le tonnerre, la voix des hommes; on dirait

qu'il appelle à grands cris un ennemi digne de lui. Comme dans les drames de Shakspeare, une fanfare de trompettes annonce les changemens de scène et l'entrée de nouveaux acteurs. Voici la fanfare, voici le troisième acte, voici le vrai combat, le vrai duel, et le noble animal va se trouver face à face avec l'homme.

L'*espada* va sous la loge du président demander la permission de tuer le taureau. Il jure avec de grands gestes qu'il fera son devoir, puis il jette en l'air sa petite toque, et il va seul au-devant du taureau. De la main droite, il tient une longue épée, une vraie lame de Tolède; de la main gauche, son drap couleur de sang, la *muleta*. Il s'avance, il déploie le drap rouge sur son petit bâton, et l'agite devant les yeux du taureau, qui se jette en aveugle sur cette proie menteuse. L'*espada* doit choisir, pour frapper, le moment où le taureau a la tête baissée pour donner son coup de cornes.

Quoi qu'on puisse dire, c'est un moment poignant, solennel, magnifique, que celui où l'homme se tient debout, immobile, en face du taureau, l'œil fixe et l'épée tendue. Il faut qu'il ait un cœur, une main et des nerfs d'acier. Le coup d'épée doit être donné droit au milieu des épaules, c'est-à-dire entre l'épaule gauche et l'omoplate, et souvent un seul coup suffit. L'épée alors entre jusqu'à la garde, et le taureau, après avoir vacillé un instant, fléchit et tombe. D'autres fois j'ai vu des *espadas* être obligés de donner cinq, six coups d'épée avant de tuer le taureau, et alors ils sont sifflés et hués à outrance. Ce que l'on ne pardonne pas, c'est le coup d'épée donné dans le flanc du taureau, et qui perce les poumons. C'est un vrai meurtre, l'animal est tué sans combat, et meurt étouffé.

Un des plus beaux coups et des plus difficiles, c'est celui qui consiste à recevoir le taureau, à attendre, l'épée droite, qu'il relève la tête, et à le laisser s'enferrer. L'autre jour, Cúcharès était en face du taureau, l'épée levée, quand une voix formidable lui cria : *Ah! que no lo recibe v^d!* que non, tu ne le recevras pas! Et aussitôt la salle de chanter sur l'air des *lampions : Ah que no! ah que no!* Cúcharès exaspéré reçut l'attaque, mais sans abattre le taureau.

L'animal blessé garde l'épée enfoncée dans son épaule; les *chulos* arrivent avec leurs capes, sur lesquelles il se précipite. Dans ses bonds tumultueux, le taureau rejette l'épée et la fait voler en l'air. D'autres fois la lame acérée et bien trempée continue de s'enfoncer elle-même par son seul poids et par les mouvemens du taureau, et disparaît jusqu'à la garde; alors on en apporte une autre. Il faut que les taureaux aient une force prodigieuse pour pouvoir courir et combattre avec de pareilles blessures, et certainement ils ont un courage égal à leur force. J'en ai vu, après un premier coup d'épée, bondir encore par-dessus la barrière. L'agonie du noble animal, sa lutte contre la mort, dont il a reçu le coup, est douloureuse

à contempler. Il fléchit sur ses jambes de devant, puis il se relève et marche encore, puis il tourne sur lui-même, il rend le sang par la bouche, et enfin roule sur le dos pour ne plus se relever. Alors arrive le *cachetero*, l'homme au stylet, le dernier acteur du drame, qui, prenant le taureau moribond par une corne, lui enfonce son poignard dans la moelle épinière, et tout mouvement cesse subitement. On entend le bruit des grelots; les mules pimpantes et sonores font leur entrée et viennent emporter les cadavres, ceux des chevaux d'abord. Attachés au bout de la corde, ils sont traînés sur le sable au grand galop. Le corps du taureau est enlevé de la même façon; on jette du sable sur les traces de sang, on nettoie la place avec des râteaux, et une nouvelle course commence.

Les courses se suivent, mais elles ne se ressemblent pas : je n'en ai point vu deux pareilles; le danger, la lutte, la mort, présentent d'infinies variétés. Les combattans sont eux-mêmes très inégaux; les *espadas* ont leurs bons et leurs mauvais jours. Les trois premiers aujourd'hui à Madrid sont, je l'ai dit, Cúcharès, Cayetano et le Tato. Cúcharès n'est plus jeune, et il est riche, ce qui fait qu'il n'aime plus à faire de folies; mais il a une grande pratique et connaît à fond le taureau. Cayetano est, dit-on, celui qui a le jeu le plus académique; il se pose et se tient admirablement devant le taureau; je l'ai vu, dans une seule course, tuer successivement ses trois taureaux avec un seul coup d'épée. Le Tato est jeune, toujours souriant, et de la classe des fantaisistes; c'est aujourd'hui le favori du public. Avez-vous lu une belle tragédie allemande appelée *le Gladiateur de Ravenne?* J'y pensais en voyant les *toreros*, et l'orgueil qu'ils ont de leur métier, et l'ivresse que leur donnent les ovations du public. Quand un coup d'épée est bien réussi, des applaudissemens frénétiques partent de tous les côtés; alors l'*espada* fait triomphalement le tour de l'arène pour recueillir les bravos, on lui jette des cigares que ses suivans ramassent, comme au théâtre on ramasse les bouquets jetés aux danseuses. Un grand signe d'enthousiasme chez un amateur, c'est de jeter son chapeau; il en tombe ainsi par douzaines que l'*espada* ramasse, puis il les rejette au hasard dans la foule, où ils retournent toujours aux mains de leurs propriétaires. Il y a des fanatiques qui jettent jusqu'à leurs habits. C'est l'enivrement produit par ces ovations, aussi bien que la rage causée par les sifflets, qui pousse les *espadas* aux jeux les plus périlleux, et quelquefois à la mort.

Et maintenant, que chacun fasse, comme il l'entendra, ses réflexions philosophiques sur les combats de taureaux : je me borne à la narration.

Ce fut en sortant du cirque, au moment de la chute du sixième taureau, qu'un soir je m'en allai reprendre le chemin de fer pour

retourner en France. Nous étions dans un de ces mois de paradis que les Espagnols appellent des mois d'enfer, et dans cette saison tout le monde quitte Madrid; mais comme tout le monde le quitte en même temps, les moyens de locomotion deviennent très difficiles. Vous pouvez vous présenter le 1er juin par exemple au courrier de Bayonne; on vous promettra une place pour le 15 juillet. En ces cas-là, il n'y a de ressource que dans l'arbitraire: si on est bien en cour, on se fait donner « administrativement » une place déjà prise, ce qui doit être extrêmement agréable pour l'autre voyageur. Je repris donc le chemin de fer; mais au lieu d'aller directement à Alicante, et de là à Marseille, j'allai faire une visite à la ville de Valence.

Valence est reliée au chemin de Madrid à Alicante par un embranchement qui vient aboutir à Almansa. Ce chemin n'est pas encore achevé; il n'est ouvert que de Valence à Xativa, et de là à Almansa le service se fait par des diligences en trois heures. J'étais séduit par le désir de voir Valence, séduit aussi par une magnifique affiche qui annonçait le trajet de Madrid à Marseille par cette voie, et donnait la liste de trente-huit bateaux à vapeur faisant ce service, à peu près ce que devait avoir l'invincible *armada* pour conquérir l'Angleterre. L'annonce assurait que sur ces trente-huit bateaux il en partait de Valence au moins un ou deux chaque jour pour Barcelone ou pour Marseille, et que le voyageur n'avait pas à s'inquiéter du jour de l'embarquement.

Nous voilà donc en route, et nous goûtons un peu de la diligence, dont nous avions perdu l'habitude. Du reste, ces douze ou quatorze mules que l'on attelle aux voitures vont assez vite, à la condition qu'elles soient encouragées sans repos et sans relâche du geste et de la voix. La langue que les conducteurs parlent à leurs bêtes est un idiome tout particulier; il y en a un qui mène les mules, il y en a un second qui court à côté pendant tout le relai, et qui rappelle ce dont étaient capables les fameux fantassins espagnols; enfin il y a un garçon de douze à quatorze ans qui est à cheval sur la première mule, et qui y reste pendant des journées entières jusqu'à ce qu'il en meure. Tout cet attirail finit pourtant par arriver. A Xativa, on prend le chemin de fer, et on entre dans la *huerta* de Valence.

Le mot de *huerta* veut dire en réalité jardin potager, et cette partie du royaume est effectivement un admirable jardin de fruits et de légumes, dont la culture est restée telle que les Arabes l'avaient fondée. Quels admirables cultivateurs étaient ces Maures! Ce système d'irrigation, qui donne encore au jardin de Valence une fécondité fabuleuse, ce sont eux qui l'ont établi il y a des siècles; ils ont laissé partout leur empreinte et leur souvenir sur cette terre, jusque dans les noms des villages; les stations que traverse le che-

min de fer s'appellent Xativa, Carcajente, Alcira, Algemesi, Alfafar. Il y a de tout dans cette plaine superbe, le riz et la vigne, l'oranger et le pommier, le palmier et le saule pleureur. Le chemin de fer a l'air de courir dans un parc, et la locomotive rase de si près la verdure qu'on pourrait en passant cueillir des fruits à l'arbre.

Valence, la ville du Cid et la ville de saint Vincent Ferrier, peut être une charmante ville, mais aucun séjour ne plaît quand il est forcé. Or, en y arrivant, nous avons vainement consulté l'avis des bateaux en partance; l'invincible ou invisible *armada* était probablement occupée à garder Cuba ou à reprendre le Mexique. En pareil cas, le voyageur pressé peut se donner tous les matins le divertissement que voici : l'arrivée des bateaux à vapeur est signalée par de grosses boules suspendues à un bâton, et qui sont arborées au haut du clocher de la cathédrale. Si l'on fut toujours vertueux, on se lève avec l'aurore, et on va regarder s'il y a des boules; si l'on ne voit rien que le soleil qui poudroie, en voilà jusqu'au lendemain. Nous avons attendu ainsi pendant six jours l'apparition des boules et l'arrivée d'un de ces trente-huit bateaux dont il devait partir deux par jour.

Les boules ont une raison d'être, attendu que la ville même de Valence n'est pas un port; elle est environ à une lieue de la mer. Le port s'appelle le Grao, et il est joint à la ville par une belle route et un prolongement du chemin de fer. Le chemin part toutes les heures, excepté de midi à trois heures, où il dort comme tout le monde. La route de terre est desservie par des voitures qui sont particulières à ce côté de l'Espagne, et qu'on appelle des *tartanes*. La tartane a la forme des voitures de blanchisseuses; elle est sur deux roues, et elle n'est pas suspendue. Il y a des tartanes de maître, des tartanes de luxe, doublées en soie et en perse, la capote bien vernie; enfin c'est la voiture du pays. Quant à la sensation qu'on y éprouve, je ne puis guère la comparer qu'à celle que doivent éprouver les dés agités dans un cornet; je crois que Micromégas joue au trictrac avec des tartanes. Les regards de désespoir morne qu'échangent entre eux les novices quand on les fait sauter dans cette boîte paraissent produire un effet comique sur les endurcis.

Il y a au Grao de Valence des bains de mer très fréquentés par les Espagnols. Dans la saison, on y loue très cher de petites maisons sur le bord de la mer qui portent le nom modeste et mérité de *baracas*. Les femmes de Valence ont une réputation de beauté fine et blanche; mais elles sont comme les reliques, elles ne sortent que les dimanches et jours de fête. Le patron de la ville, c'est saint Vincent Ferrier, un grand saint qui brûla beaucoup de Juifs; il est très révéré dans le pays, et la maison où il est né, dans la rue del Mar, a été convertie en chapelle.

Nous avons charmé nos loisirs en allant visiter la huerta; nous avons vu entre autres, à Alcira, un seul jardin clos de murs et contenant huit mille orangers. Nous étions à la fin de juin, et on cueillait des oranges à l'arbre depuis le mois de janvier. Sous les orangers, la terre est semée de riz, d'abricots, de figues; il n'y a pas un pouce de perdu.

Là aussi il y a des palmiers, mais nulle part il n'y en a comme à Elche. C'est un détour que je vous fais faire en ce moment, mais il mène dans un si beau et si éclatant pays! Elche est à six lieues d'Alicante; on peut y aller et en revenir en un jour. Allez-y, vous aurez vu l'Afrique, vous aurez vu l'Orient. C'est un morceau découpé dans la patrie du soleil et transporté en bloc sur le sol de l'Espagne. Pour y arriver, vous traversez un pays aride et desséché, puis tout d'un coup et sans transition vous entrez dans de grands bois de palmiers. La ville, aux maisons basses et aux toits plats, est brunie et rougie par le soleil. Montez sur la plate-forme de l'église, vous verrez dans le lointain la mer, et tout autour de vous des forêts de palmiers : cela ressemble aux plus beaux tableaux de Marilhat et de Decamps, et vous pouvez y placer les charmantes têtes de Bida. Sur cette nature ardente, brûlante et brûlée, qui borne l'horizon, la verdure des palmiers tranche comme un rideau. Ces arbres singuliers ont quelque chose d'une décoration de théâtre; il y en a qui comptent leur âge par siècles. Les hommes qui montent jusqu'à la cime pour cueillir les fruits font cette ascension avec les pieds nus, en les posant sur les anneaux successifs du tronc, et en s'aidant d'une corde passée autour de leur ceinture et autour de l'arbre. Un palmier abattu est dépecé comme une momie; c'est un composé d'écorces superposées les unes aux autres, et qui, coupées avec la hache, se déroulent et se développent comme des bandelettes. On arrache ainsi ces feuilles silencieuses et mystérieuses comme si on espérait trouver au fond un trésor ou un secret, et on n'y trouve rien de plus qu'au fond de la vie. De cette visite d'une heure en Orient, on ne remporte qu'un souvenir ébloui, le rêve d'un homme qui se serait endormi la tête au soleil.

Retournons à Valence, et allons regarder le clocher de la cathédrale. Décidément nous voyons une boule; il y a un bateau, un des trente-huit. Nous partons pour Barcelone, la ville industrieuse, le Manchester de l'Espagne. Barcelone a quatre stations de chemins de fer, et un de ces chemins, celui d'Arenys, se dirige vers la frontière de France. A Arenys, nous tombons dans une diligence qui, après vingt-quatre heures de meurtrissures, nous dépose à Perpignan. Ici on me demande mon passeport, et je comprends que je suis rentré chez moi.

JOHN LEMOINNE.

LA

LITTÉRATURE ROMANESQUE

II.

L'*ASTRÉE* ET LE ROMAN PASTORAL.

I.

Nous avons cherché à indiquer les principales transformations de notre littérature romanesque depuis ses origines jusqu'à l'apparition du célèbre roman de d'Urfé (1). Il nous reste maintenant à essayer de donner une idée aussi exacte et aussi complète que possible de ce volumineux ouvrage, qu'on ne lit plus, mais qui a été considéré pendant plus de cinquante ans comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et qui a exercé une influence incontestable sur l'ensemble du mouvement littéraire au XVIIe siècle.

Le côté le plus saillant et le plus connu de l'*Astrée* n'est pas le côté qui nous offre aujourd'hui le plus d'intérêt. Il n'est personne, même parmi ceux qui n'ont jamais ouvert ce roman, qui ignore que c'est une composition appartenant au genre pastoral le plus artificiel, où la scène se passe, il est vrai, à la campagne et entre des personnages qualifiés de bergers, mais qui ne sont bergers que de nom, et qui, au milieu de la vie des champs, conservent les mœurs, les idées, les sentimens, le langage des salons et des cours.

Nous montrerons tout à l'heure que le goût de ces pastorales sub-

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1857.

tilisées et galantes, que l'on fait souvent dériver de d'Urfé, lui est antérieur; mais ce qui est certain, c'est que l'*Astrée* n'a pas peu contribué à le répandre et à le prolonger. « Pendant quarante ans, dit Segrais, on a tiré presque tous les sujets de pièces de théâtre de l'*Astrée*, et les poètes se contentaient ordinairement de mettre en vers ce que M. d'Urfé y a fait dire en prose à ses personnages. Ces pièces-là s'appelaient des *pastorales*, auxquelles les *comédies* succédèrent. J'ai connu une dame qui ne pouvait s'empêcher d'appeler les comédies des pastorales longtemps après qu'il n'en était plus question (1). »

Quand la pastorale eut disparu en tant que comédie, elle se maintint à l'Opéra. La Fontaine écrivait encore en 1691 son opéra de l'*Astrée*, tiré du roman de d'Urfé; en dehors du théâtre, cette bergerie factice resta le thème favori de tous les poètes ou prosateurs bucoliques. Fontenelle est un disciple de d'Urfé; ses poésies pastorales débutent par un éloge pompeux de l'*Astrée*, et quoique, dans son *Discours sur l'églogue*, il se flatte d'avoir créé des bergers qui diffèrent à la fois de ceux de Théocrite, qu'il trouve trop grossiers, et de ceux de d'Urfé, qu'il juge un peu trop raffinés, il est facile de reconnaître que son genre est au moins aussi éloigné du naturel que le genre de l'*Astrée*, s'il ne l'est plus, car, sans parler du vif sentiment des beautés de la nature qui distingue d'Urfé de Fontenelle, ce n'est pas l'auteur de l'*Astrée* qui aurait émis cette sentence du poète bel esprit : « Le naïf n'est qu'une nuance du bas. » D'Urfé se trompe sur la véritable naïveté, il ne la voit point là où elle est, et il la cherche là où elle n'est point; mais il ne la dédaigne pas. Il y a même un passage de l'*Astrée* où l'auteur, après avoir introduit un chevalier et une grande dame qui prennent l'habit de berger, exprime cette pensée : qu'ils voudront bien « plier leur esprit aux douces naïvetés des pasteurs et à leurs innocens exercices (2). » Il est vrai que ces exercices sont rarement naïfs, puisque ce sont presque toujours des controverses de métaphysique sentimentale ou des jeux d'esprit; mais ils ont au moins l'intention de l'être, tandis que les bergers de Fontenelle ont un parti pris contre tout ce qui, de près ou de loin, pourrait rappeler leur condition. La peinture de la vie pastorale, suivant Fontenelle, n'a qu'un but : c'est « d'exprimer l'idée d'une vie tranquille, occupée seulement par l'amour. » D'Urfé dit quelque chose d'analogue, lorsque, dans la préface du premier volume de son roman, il fait répondre par la bergère Astrée à ceux qui lui reprocheraient de ne parler point le langage des

(1) *Segraisiana*, p. 144 et 145.
(2) *Astrée*, t. III, p. 851.

villageois « qu'elle n'est pas une de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent les troupeaux aux pâturages, mais qu'elle et ses compagnes n'ont pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. » Pour d'Urfé comme pour Fontenelle, le thème pastoral n'est que la bordure du tableau. C'est une sorte d'idéal de paix et de bonheur qui plane sur l'ensemble de la composition sans la pénétrer et sans lui imposer aucun caractère particulier. Seulement, chez d'Urfé, cette bordure est beaucoup plus large, tandis que chez Fontenelle ce n'est qu'un mince filet à peine indiqué. « Si l'on pouvait, dit ce dernier, placer ailleurs qu'à la campagne la scène de cette vie tranquille, de sorte qu'il n'y entrât ni chèvres ni brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal. Les chèvres et les brebis ne servent de rien; mais, comme il faut choisir entre la campagne et les villes, il est plus vraisemblable que cette scène soit à la campagne (1). » C'est donc bien malgré lui que Fontenelle place ses bergers à la campagne. Aussi s'aperçoit-on sans peine qu'ils y sont complétement dépaysés, et que l'atmosphère des salons leur convient beaucoup mieux.

Tout le monde sait que cette passion des bergeries galantes, des bergeries de salon, propagée par d'Urfé, ne s'arrête pas à Fontenelle, qu'elle traverse tout le XVIIIe siècle jusqu'à Florian. Celui-ci composa pour lui-même une épitaphe qui s'applique assez bien au genre pastoral qu'il cultivait. Il veut qu'on l'enterre à la campagne, et qu'on écrive sur sa tombe :

> Il vécut toujours à la ville,
> Et son cœur fut toujours ici.

Les bergers de Florian aiment en effet la campagne un peu plus que ceux de Fontenelle, mais d'un amour tout à fait platonique. On voit trop qu'ils ont toujours vécu à la ville.

Il y a donc durant près de deux siècles dans notre littérature une suite ininterrompue de bergeries artificielles engendrées par l'*Astrée;* mais d'Urfé n'est pas l'inventeur du genre, il est même inexact de dire, comme on l'a dit, qu'il a le premier introduit cette sorte de pastorale dans le roman : elle florissait longtemps avant lui et sous toutes les formes.

Le genre pastoral a suivi dans le monde moderne la même marche que dans le monde ancien. Plus les peuples se rapprochent par leurs mœurs de la simplicité rustique, moins ils sont portés à nourrir leur imagination de ce qui fait en quelque sorte le fond de leur vie habituelle. La pastorale commence par céder le pas aux légendes mer-

(1) Fontenelle, *Discours sur l'églogue.*

veilleuses et héroïques : elle ne figure d'abord dans les productions de l'esprit humain qu'accessoirement, comme dans la Bible ou chez Homère, sous une forme très simple, calquée sur la nature, sans aucune nuance de raffinement, offrant à peine la trace de ce sentiment réfléchi qui fait particulièrement goûter les douceurs de la vie champêtre à des hommes fatigués des agitations d'une autre existence. Ce n'est qu'aux époques à la fois raffinées et troublées que le genre pastoral devient un genre à part, qui revendique sa place dans le domaine des lettres. C'est après qu'Alexandre a remué la Grèce et l'Asie, après que la civilisation grecque est parvenue à son plus haut degré de splendeur, que l'on voit paraître des poètes comme Théocrite, Bion, Moschus, qui se consacrent spécialement à chanter les douceurs de la vie pastorale. C'est à une période analogue de la civilisation latine que Virgile écrit ses églogues, comme pour offrir à des générations corrompues et tourmentées le tableau d'un idéal de bonheur paisible qui les séduit par ses contrastes avec la vie réelle. Tous ces glorieux représentans de la pastorale antique, avec les diversités de talent qui les distinguent, les uns plus simples, les autres plus élégans, ont eu ce privilége, qui a manqué à la plupart de leurs successeurs modernes, de pouvoir allier à toutes les délicatesses d'une poésie travaillée un fonds de naïveté qui permet toujours de retrouver la nature sous les embellissemens de l'art; c'est enfin dans la complète décadence, en quelque sorte au milieu de l'écroulement du monde païen, qu'un écrivain subtil, un amateur laborieux de l'ingénuité, l'auteur de *Daphnis et Chloé*, se complaît à entourer d'un cadre rustique l'analyse des premières agitations des sens.

Lorsqu'après l'invasion des Barbares l'Europe recommence en quelque sorte une nouvelle existence, l'inspiration pastorale est d'abord très rare. C'est à peine si quelques détails champêtres se rencontrent çà et là à travers les grands coups d'épée et les enchantemens des poèmes chevaleresques. Quand les troubadours et les trouvères composent ce qu'ils appellent une *pastourelle*, c'est toujours à peu près sur le même thème, et le caractère pastoral du morceau n'est indiqué que par la condition d'un des deux personnages. C'est un chevalier qui rencontre une bergère, et qui cherche à la séduire. Quelquefois, comme dans le jeu de *Robin et Marion*, le chevalier apparaît au milieu des amusemens et des entretiens de plusieurs bergers et bergères. Mais ces divers types champêtres sont esquissés naïvement, grossièrement, sans aucune préoccupation d'art, et en même temps trop superficiellement pour qu'on puisse attribuer à l'auteur l'intention, non-seulement de poétiser, mais même de peindre avec complaisance la vie pastorale. Nous ne trou-

vons guère que chez un poète du XIVe siècle l'intention très marquée d'opposer aux agitations et aux soucis de la vie des cités et des cours les tranquilles douceurs de la vie rustique. Ce poète, Eustache Deschamps, dit Morel, qui fut écuyer, huissier d'armes du roi Charles VI, nous raconte que, revenant d'une *cour souveraine*, il a rencontré en un bosquet, *dessus une fontaine, Robin le Franc*, enchapelé d'un chapeau de fleurs. A côté de Robin est Marion, sa *drue :* ils sont occupés tous deux à manger de bon appétit, tandis que le paysan énumère les avantages de sa destinée sur celle des citadins en une suite de couplets qui ont pour refrain ces mots : « J'ai franc vouloir, le seigneur de ce monde. » Cependant, sauf le chapeau de fleurs, qui indique une certaine intention de poétiser Robin, l'auteur ne songe évidemment qu'à le peindre d'après nature. Robin n'a rien de commun avec les bergers de Théocrite ou de Virgile, encore moins avec les bergers de l'*Astrée*. C'est un pur paysan, qui tire tous ses argumens des circonstances les plus ordinaires de sa vie : il est bûcheron, sa femme est filandière; il ne craint ni les voleurs, ni les procès, ni les tyrans; il aime sa femme, il est aimé d'elle; il n'a pas peur d'être empoisonné, réflexion qui renferme peut-être une allusion à l'indigne épouse de Charles VI. S'il a une idée de l'existence qu'on mène à la cour, c'est qu'il y est allé un jour porter un faix de bois.

Dieu ! qu'à ces cours ont de deuil et de paine,
Ces curiaulx qui dedans sont bouté !
Je l'aperçus trop bien l'autre sepmaine,
C'uns faix de bois avoie là porté,
Ils sont tous sers (1).....

C'est au XVe et au XVIe siècle que l'on voit le genre pastoral se développer de plus en plus dans la littérature européenne, et, sous l'influence de l'antiquité exhumée de toutes parts, passer presque tout à coup de l'extrême simplicité à l'extrême raffinement.

Si l'on en croit le poète napolitain Sannazar, l'auteur de *l'Arcadie*, ce serait lui qui le premier aurait composé des pastorales d'après l'antique, car il dit à sa musette (*alla sampogna*) : « Ce n'est pas une petite excuse pour toi d'avoir été la première en ce siècle qui ait éveillé les forêts endormies et appris aux bergers à chanter de nouveau les chansons oubliées. » Sannazar ne tient pas compte sans doute de ceux de ses prédécesseurs, comme Battista Spagnuoli, dit le Mantouan, et plusieurs autres, qui ont écrit, d'après Virgile et Théocrite, des pastorales en vers latins. Ce qui est certain, c'est que, de tous les écrivains bucoliques de cette période,

(1) Œuvres d'Eustache Deschamps, édition Tarbé, t. II, p. 29.

Sannazar est celui qui a le mieux réussi à associer l'élégance au naturel. Chez tous les autres, la combinaison peu homogène du ton de la pastorale antique et de l'esprit de galanterie moderne produisit immédiatement une foule de bergeries empreintes du même caractère artificiel et forcé qui se remarque dans l'*Astrée*. Traduit dans toutes les langues, le petit volume de Sannazar, qui est un mélange de prose et de vers, suscita partout des imitations. Au goût des romans chevaleresques, qui subsistait encore, vint se joindre un goût très vif pour des tableaux d'un genre bien différent, et qui plaisaient d'autant plus qu'ils tranchaient davantage avec les agitations et les fureurs du temps. Ce sentiment, qui explique en partie la vogue du genre pastoral au XVIe siècle, est très naïvement rendu par le premier traducteur français de *l'Arcadie*, Jehan Martin, qui, dans la préface de sa traduction, publiée en 1544, s'exprime ainsi : « J'ay fiance que plusieurs gentilshommes et dames vivant noblement, et autres de moindre qualité, feront à cette traduction assez bon recueil, veu mesmement qu'elle ne traite guerres, batailles, bruslemens, ruines de pays, ou telles cruautés énormes dont le récit cause à toutes gens horreur, compassion et mélancolie, réservé (excepté) aux ministres de Mars, qui ne se délectent qu'en fer, feu, rapines, et subversions des lois divines et humaines. »

Sous l'influence de *l'Arcadie*, le genre pastoral revêt les formes les plus variées. En Italie, on voit naître la pastorale dramatique en cinq actes et en vers avec l'*Aminta*, du Tasse, et le *Pastor fido*, de Guarini, dont la comparaison suscite de nombreuses polémiques; — en Espagne et en Angleterre, la pastorale romanesque, mélangée de prose et de vers, avec Montemayor et Sidney. La pastorale s'introduit même dans l'*Amadis*, accessoirement il est vrai, mais enfin il y a au neuvième livre un épisode où le chevalier Florisel de Niquée échange sa lance contre une houlette, et se fait berger pour plaire à la belle Sylvie, jeune princesse élevée par des bergers, et qui ignore sa naissance. C'est cet épisode qui a sans doute inspiré plus tard à Cervantes l'idée de la transformation de don Quichotte en berger.

En France, le goût de la pastorale n'est pas moins répandu que dans les autres pays de l'Europe. Ronsard et ses disciples riment à l'envi des bucoliques dont la forme, calquée sur les vers de Virgile, offre parfois une certaine élégance quand l'imitation est réussie, mais dont le fond est essentiellement dépourvu de naturel, quoique les bergères s'y nomment Margot et Toinon, les bergers Perrot et Michau. En dehors de l'école de Ronsard, on voit le genre pastoral s'appliquer à tout et s'employer à tout propos. Ainsi un très mauvais historien du commencement du XVIe siècle, Jehan Lemaire de Belges, qui n'en a pas moins joui d'une certaine réputation dans son

temps, ajoute à son livre des *Illustrations de Gaule* un poème en l'honneur de Pierre de Bourbon, dans lequel chacune des sept provinces placées sous la suzeraineté de ce prince vient déplorer sa mort sous la figure d'un berger ou d'une bergère, et chacun des acteurs est tour à tour annoncé par le poète en deux vers avec sa double physionomie :

Tytire en pastorales lois
Se prend ici pour Beaujolois;
Galathée bergiere belle
Cy endroit Auvergne s'appelle.
Amyntas de Paris voisin
Se dit Clermont en Beauvoisin.

On vient de publier les œuvres d'un poète forésien, Loys Papon, qui fut le contemporain et l'ami de jeunesse de d'Urfé; son principal ouvrage est une grande pastorale en cinq actes et en vers, composée pour célébrer une victoire que le duc de Guise venait de remporter à Aulneau contre les reîtres alliés des huguenots, et nous apprenons que cette pastorale fut représentée à Montbrison par des amateurs le 27 février 1588, très probablement en présence, sinon avec le concours du futur auteur de l'*Astrée*.

Il est donc incontestable que cette passion des bergeries artificielles, qui a régné si longtemps dans notre littérature, ne date pas de d'Urfé; elle existait avant lui, il l'a reçue du XVIe siècle, il n'a fait que la développer, et ce n'est pas en cela que consiste son originalité, même dans le faux. Elle ne consiste pas davantage dans l'emploi du genre pastoral en une fiction romanesque. Il suffit de comparer l'*Astrée* à un roman pastoral espagnol, antérieur de plus de cinquante ans, à la *Diane* de George de Montemayor, dont le succès fut presque aussi grand dans toute l'Europe que celui de *l'Arcadie*, pour reconnaître que le plan de l'*Astrée*, avec des dimensions beaucoup plus considérables, est calqué sur celui de la *Diane*. Ce sont deux romans en prose, entremêlés de vers de tout genre et de toute mesure, élégies, sonnets, chansons, villanelles, sans compter les billets doux qui abondent. Un épisode principal, assez faible, s'y déroule à travers beaucoup d'autres épisodes accessoires, beaucoup de conversations et de discussions sentimentales, avec des formes de langage et des transitions de la prose aux vers qui sont presque les mêmes. Il y a cependant cette différence entre les deux ouvrages, que les vers gracieux et harmonieux de Montemayor sont encore aujourd'hui estimés des Espagnols, tandis que les vers de d'Urfé constituent la partie faible de son roman. Ils sont rarement bons et souvent détestables; mais d'Urfé, égal dans la prose à Montemayor, l'emporte sur lui par la variété des idées, des situations, des carac-

tères. Boileau, qui n'est pas suspect d'engouement pour l'*Astrée*, signale dans ce roman « une narration également vive et fleurie, des fictions très ingénieuses et des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. » Il ajoute que « ce roman fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis (1). »

C'est peut-être en s'appuyant de ce jugement que Perrault poussa l'audace jusqu'à dire plus tard, au grand scandale de Boileau, « qu'il y a dix fois plus d'invention dans l'*Astrée* que dans l'Iliade (2). » Perrault se laissait ici aveugler par son rôle de défenseur des modernes. Il y a certainement de la variété dans les *inventions* de d'Urfé, mais ces inventions sont délayées en cinq gros volumes de mille à treize cents pages chacun, tandis qu'un seul chant de l'Iliade, le sixième par exemple, qui n'a que cinq cent trente vers, nous offre à lui seul une diversité de scènes, de sentimens, de situations et de figures qu'on chercherait en vain dans cinq cents pages de l'*Astrée*.

II.

La prolixité est le défaut capital du roman de d'Urfé. On en pourra juger sur une fidèle esquisse de l'épisode principal, qui, réduit à sa plus simple expression, ne brille ni par l'habileté, ni par la variété ou la puissance des combinaisons dramatiques destinées à exciter l'émotion du lecteur. Il faut noter cependant, dès le début de l'*Astrée*, un certain progrès dans l'entrée en matière et la mise en scène. Les romans antérieurs débutent d'ordinaire par la généalogie des principaux personnages, et à la manière des contes de fées. « Peu de temps après la passion de notre Sauveur Jésus-Christ, il fut un roi de la Petite-Bretaigne, nommé Garinter,... » voilà le début de l'*Amadis*. Celui de l'*Astrée* est moins élémentaire. Après une courte et agréable description du Forez, où se passe l'action du roman, et sur laquelle nous reviendrons, l'auteur nous met immédiatement en présence d'un jeune et beau berger, Céladon, et d'une jeune et belle bergère, Astrée, qui, tout en s'aimant d'un amour aussi délicat que tendre, sont occupés à se quereller sur les bords de la rivière du Lignon. Abusée par les faux rapports d'un rival, Astrée croit que Céladon la trompe et qu'il a offert son cœur à une autre bergère; elle l'accable des reproches les plus amers, et lui ordonne de ne plus jamais se présenter devant ses yeux. Le berger, innocent

(1) Voyez le discours de Boileau qui sert de préface à son *Dialogue sur les Héros de Roman*.

(2) *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. III, p. 149.

et désespéré de ne pouvoir fléchir le courroux de sa bien-aimée, se précipite la tête la première dans le Lignon, dont les eaux gonflées par des pluies d'orage ont précisément acquis ce jour-là une impétuosité inaccoutumée. Épouvantée des conséquences de sa colère, Astrée tend les bras à Céladon, et en le voyant entraîné par le courant, elle s'évanouit et tombe dans la rivière à son tour.

Cette façon de nous présenter les deux principaux personnages d'un roman, en commençant par les jeter à l'eau, n'offrait pas, je crois, de précédens dans notre littérature romanesque. On pourrait recommander cette idée à ceux de nos romanciers qui cherchent l'originalité, si le procédé n'était pas aussi périlleux qu'ingénieux, car il expose le lecteur à la tentation de laisser noyer deux héros qui mettent dès l'abord sa sensibilité à une si rude épreuve. Au temps de d'Urfé, la sensibilité du public se décourageait moins aisément, et ce dramatique début excitait le plus vif intérêt pour la destinée des deux amans.

Soutenue sur l'eau par sa robe, la belle Astrée est sauvée par des bergers; mais Céladon a disparu, et les bergers, ne retrouvant que son chapeau, le tiennent pour mort. Céladon était en effet à peu près asphyxié, lorsque le courant le dépose évanoui sur le sable, assez loin de l'endroit où il s'est précipité, et de l'autre côté de la rivière. Au même instant, trois grandes dames, que d'Urfé, à l'imitation de Montemayor, appelle mythologiquement des nymphes pour les distinguer des simples bergères, trois grandes dames, ou, pour parler avec plus de précision, la princesse Galathée, fille de la princesse Amasis, souveraine du Forez, et deux de ses dames d'honneur viennent se promener à l'endroit où gît le malheureux berger. Il faut dire tout d'abord que ce n'est pas seulement le désir de la promenade qui les a conduites dans cette direction. Un chevalier qui aspire à la main de Galathée a suborné un prétendu magicien, lequel, à l'aide d'un enchantement simulé, a fait croire à la jeune princesse qu'elle doit rencontrer ce jour même, en un certain point des rives du Lignon, l'homme que la destinée lui réserve pour époux, et c'est naturellement le chevalier en question, qui, averti par son compère, doit à l'heure indiquée se trouver là. Malheureusement pour lui, il est en retard, et le seul personnage du sexe masculin qu'aperçoive Galathée est Céladon étendu sur le sable et presque noyé. Reconnaissant néanmoins qu'il n'est pas tout à fait mort, la princesse, après lui avoir donné les premiers soins, le fait placer sur son char et conduire secrètement dans son palais.

Lorsqu'au bout de quelques jours, le jeune berger est remis des suites de son accident, Galathée, le trouvant très beau, persuadée d'ailleurs, d'après la prophétie du faux magicien, qu'elle est destinée

à l'épouser malgré la différence de leurs conditions, s'enflamme pour lui d'une passion qu'elle cherche en vain à lui faire partager. Céladon, plus épris que jamais de la cruelle Astrée, repousse poliment, mais inflexiblement, les avances de la princesse. Cependant celle-ci s'obstine à le retenir prisonnier, et il aurait de la peine à lui échapper, si une des dames d'honneur de Galathée, la nymphe Léonide, également touchée de la beauté de Céladon et mue par un sentiment de jalousie, ne l'aidait à fuir, déguisé en nymphe, avec le concours de son oncle, le grand druide Adamas, qui veut empêcher la princesse Galathée de se compromettre par une mésalliance.

L'intervention de ce vieux druide nous oblige de prévenir immédiatement le lecteur que la scène du roman se passe au ve siècle de notre ère, et qu'il a plu à d'Urfé de prolonger jusqu'à cette époque le gouvernement des druides, afin de pouvoir peindre simultanément la Gaule druidique, la Gaule romaine et l'invasion des Barbares, sans s'interdire d'ajouter encore à ce mélange quelques tableaux chevaleresques empruntés à la vie du moyen âge. Nous reviendrons sur cette partie historique du roman : il faut d'abord achever l'analyse du principal épisode d'amour.

Échappé du palais de Galathée, Céladon, qui considère la stricte obéissance comme le premier devoir d'un amant, et qui a reçu d'Astrée l'ordre formel de ne plus se présenter devant elle *sans son commandement*, prend le parti de se réfugier dans une caverne. Il y vit de racines et d'eau claire, uniquement occupé à se lamenter sur sa destinée et à saisir quelques rares occasions d'entrevoir de loin sa bien-aimée sans être vu d'elle. Vainement le sage Adamas, qui s'intéresse à sa douleur, lui affirme qu'Astrée, qui le croit mort, le regrette et l'aime de tout son cœur, vainement il l'engage à se présenter devant elle.

« Il n'y a point de doute, lui dit assez judicieusement ce sage druide, que si vous pouvez demeurer reclus et sans la voir, c'est faute de courage et d'amour... — Ah! d'amour, non, répondit incontinent le berger, mais bien, je l'avouerai, de courage, qui en cette occasion me fait défaut autant que j'ai trop d'abondance d'amour. — Je croirai, répondit Adamas, que vous n'aimez point Astrée, si, sachant qu'elle vous aime et la pouvant voir, vous vous tenez éloigné de sa présence. — Amour, dit le berger, me défend de lui désobéir. Et puisqu'elle m'a commandé de ne me faire point voir à elle, appelez-vous défaut d'amour si j'observe son commandement? — Quand elle vous l'a commandé, ajouta le druide, elle vous haïssait; mais à cette heure elle vous aime et vous pleure, non pas absent, mais comme mort. — Comment que ce soit, répondit Céladon, elle me l'a commandé, et comment que ce soit, je lui veux obéir (1). »

(1) *Astrée*, tome II, p. 686, 687.

On voit par ce petit échantillon de sa dialectique que Céladon n'a pas usurpé la réputation d'amant transi dont il jouit universellement. Il semble néanmoins que le sage Adamas pourrait, s'il le voulait bien, résoudre lui-même ce problème épineux en informant Astrée que l'amant qu'elle pleure et qu'elle aime n'est pas mort, et en l'invitant à retirer la formidable consigne qu'elle a infligée au malheureux Céladon. Toutefois, si la chose se passait ainsi, les deux amans se réconcilieraient en s'épousant, et le roman finirait. Or nous n'en sommes encore qu'à la six cent quatre-vingt-septième page du second volume. Il faut donc que le druide, aussi ingénieux que sage, trouve une solution qui, tout en dénouant ce nœud un peu faible, le remplace par un nœud plus gordien, destiné à prolonger l'anxiété du lecteur. C'est ce qu'il fait de la manière suivante : il a une fille qui est à peu près de l'âge de Céladon, et qui, destinée par son père à l'état de druidesse, est depuis longtemps *nourrie dans les antres des Carnutes* (phrase en style gaulois, qui peut se traduire par ces mots : élevée dans un couvent de Chartres). Il propose à Céladon de répandre le bruit que sa fille est malade, qu'il va la faire venir auprès de lui en Forez pour le rétablissement de sa santé, et quand il aura ainsi préparé le terrain, il introduira secrètement dans sa maison Céladon, que tout le monde croit mort, il le costumera en druidesse et le présentera partout comme sa fille Alexis. La douleur de Céladon et le régime alimentaire très insuffisant dont il a usé longtemps dans la caverne où il s'était réfugié l'ont beaucoup maigri, beaucoup pâli; ses cheveux sont devenus très longs, il n'a point de barbe, et le sage Adamas conclut de toutes ces circonstances qu'aucun berger de ses amis ne le reconnaîtra sous son déguisement de druidesse, qu'Astrée elle-même le prendra pour une fille, et qu'il pourra ainsi, au lieu de mourir de chagrin dans sa caverne, se livrer au bonheur de voir et même d'entretenir sa bien-aimée sans manquer à l'obéissance qu'il lui doit.

On pourrait s'attendre à voir Céladon discuter soit la possibilité du succès de ce déguisement, soit les conséquences de ce succès; point du tout : ce qui le fait hésiter encore, c'est la question de savoir s'il ne violera pas cette fameuse consigne, et il faut qu'Adamas déploie de nouveau, pour rassurer sa conscience timorée, une assez grande subtilité d'argumentation. « Ah! mon père, lui dit le malheureux berger après y avoir songé quelque temps, et comment entendez-vous qu'Astrée, par ce moyen, ne me voie point? — Pensez-vous, ajouta le druide, qu'elle vous voie si elle ne vous connaît? Et comment vous connaîtra-t-elle ainsi revêtu? — Mais, répliqua Céladon, en quelque sorte que je sois revêtu, si serai-je en effet Céladon, de sorte que véritablement je lui désobérai. — Que

vous ne soyez Céladon, il n'y a point de doute, répondit Adamas; mais ce n'est pas en cela que vous contreviendrez à son ordonnance, car elle ne vous a pas défendu d'être Céladon, mais seulement de lui faire voir ce Céladon. Or elle ne le verra pas en vous voyant, mais Alexis (1). »

Il n'y a rien à répliquer à cela. Céladon n'hésite plus, et cet amant, tout à l'heure si timide, aborde sans frémir une perspective bien autrement redoutable que celle qui le faisait trembler tout à l'heure. En effet, si Astrée ne le reconnaît pas sous son déguisement et se prend à l'aimer avec d'autant plus d'abandon qu'elle croit aimer une jeune fille dont les traits lui rappellent l'infortuné berger victime de sa rigueur, comment Céladon soutiendra-t-il ce rôle délicat et se tirera-t-il des dangers de cette intime familiarité? Admettons, comme cela est probable, qu'il peut répondre de sa vertu : quelle épouvantable catastrophe l'attend le jour où, après lui avoir longtemps prodigué des caresses qu'elle croit innocentes, la fière, la pudique Astrée apprendra que c'est un amant qui, sous les apparences d'une fille, abusait ainsi de sa candeur! Et il faudra bien qu'elle l'apprenne un jour, à moins que le roman, déjà un peu long, ne se termine jamais. Comment d'une situation aussi terrible, qui semble ne devoir engendrer qu'un nouvel acte de désespoir accompli par Céladon dans la rivière et suivi cette fois d'une asphyxie complète, l'auteur pourra-t-il faire sortir une réconciliation et un mariage? Tel est, au point de vue du sentiment, le principal problème qui, au milieu de beaucoup d'autres épisodes, plane sur le troisième et le quatrième volume de l'*Astrée*, car tout se passe réellement comme nous venons de l'indiquer. La bergère, abusée par la complicité du vénérable Adamas, devient l'amie la plus tendre et la compagne inséparable de la *feinte* druidesse. Cette situation produit un certain nombre de tableaux un peu légers, que Perrault avait sans doute oubliés quand il assure que la passion dans l'*Astrée* est dégagée de toute sorte d'impuretés. Il est bien vrai que le roman de d'Urfé ne nous offre plus cette abondance de passages très licencieux qui choque si souvent dans l'*Amadis*, mais il n'est pas moins vrai qu'on y trouve encore un certain nombre de pages peu décentes, et même çà et là quelques traits de détail tout à fait grossiers, qui jurent étrangement avec un ensemble de sentimens très épurés et de couleurs très chastes. On dirait que la langue française, qui n'est pas encore habituée à peindre délicatement la passion, laisse percer de temps en temps son inexpérience par quelques touches brutalement accusées. C'est à propos de ces détails incon-

(1) *Astrée*, tome II, p. 689, 690.

grus que saint François de Sales et son ami le bon évêque de Belley, Camus, tous deux très liés avec d'Urfé et grands admirateurs de son roman, faisaient néanmoins des réserves dans leur admiration pour ce livre, dont ils auraient voulu supprimer un certain nombre de pages.

Toujours est-il qu'à la fin du quatrième volume, qui compte treize cent quatre-vingt-six pages, tous les esprits délicats et tous les cœurs sensibles en étaient encore à se demander comment Céladon oserait se faire reconnaître par Astrée en lui avouant sa coupable supercherie, et comment il pourrait supporter le courroux de la bergère. D'Urfé était mort, comme nous l'avons dit, en 1625, sans avoir résolu cette question palpitante, et la plupart des quarante autres épisodes du roman restaient également inachevés. Un profanateur anonyme eut l'audace de publier une continuation de l'*Astrée*, mais le secrétaire de d'Urfé, Balthazar Baro, revendiqua le droit de mettre fin à l'œuvre de son maître, en ayant reçu de lui la mission expresse, comme il est dit dans le privilége de cette continuation, où il est également déclaré que « la conclusion est rédigée d'après les mémoires de l'auteur, et son intention, dont il aurait instruit ledit Baro, nourri par lui en ce qui était de ses conceptions et de son style. »

Baro en effet, qui dut à ce travail de continuateur d'être reçu à l'Académie française, imite assez exactement, quoique faiblement, la manière de d'Urfé. Le trait le plus saillant du caractère, d'ailleurs assez incohérent, de Céladon, à savoir son respect méticuleux pour la lettre d'une consigne dont il viole outrageusement l'esprit, est maintenu jusqu'au bout. Quoiqu'il ne puisse plus douter, par les confidences qu'il a reçues d'Astrée sous son déguisement de fille, qu'elle est inconsolable de sa perte, ce scrupuleux amant ne se fera point reconnaître, si Astrée ne lève pas sa consigne en commandant à Céladon de paraître devant elle; mais comment le pourrait-elle faire, puisqu'elle tient Céladon pour mort? L'obstacle serait insurmontable, si la nymphe Léonide, la nièce d'Adamas, qui est aussi dans le secret de la supercherie de l'amoureux berger, ne se chargeait de le surmonter. Elle conduit Astrée et la fausse druidesse dans un bois épais; après un simulacre d'évocation magique, elle annonce à Astrée qu'elle va faire paraître devant ses yeux Céladon en personne, pourvu que la bergère veuille bien répéter après elle ces mots : « Céladon, je vous commande de paraître devant moi. » La bergère, étonnée et tremblante, obéit; la formidable consigne est enfin levée, et aussitôt la fausse druidesse, se précipitant aux genoux d'Astrée, se déclare Céladon, et prouve son identité en lui présentant divers gages d'amour que le jeune berger avait reçus d'elle autre-

fois. Astrée est d'abord partagée entre la tendresse et l'indignation, mais c'est l'indignation qui l'emporte. Au souvenir des rapports beaucoup trop familiers qu'elle a entretenus avec ce perfide amant quand elle le prenait pour une fille, elle rougit à la fois de honte et de colère et l'apostrophe en ces termes : « Perfide et trompeuse Alexis, meurs pour l'expiation de ton crime, et comme tu as eu assez de malice pour me trahir, trouve assez de courage et de raison pour me satisfaire. » Céladon, désespéré, mais toujours fidèle à ses habitudes de docilité, lui répond : « Belle Astrée, je n'attendais pas de votre rigueur un traitement plus favorable, je savais bien que ma faute méritait un semblable châtiment; mais puisqu'il est fatal que je meure, et que votre belle bouche en a prononcé le dernier arrêt, par pitié ordonnez-moi quel genre de mort vous voulez que je suive, afin que mon repentir et l'obéissance que je vous rendrai en ce dernier moment servent de satisfaction à votre colère (1). — Meurs comme tu voudras, réplique la féroce bergère; pourvu que tu ne sois plus, il ne m'importe. » Et ils s'enfuient chacun de son côté, décidés tous les deux à mettre fin à leur vie. Comme la rivière du Lignon n'est pas loin, on peut s'attendre à une catastrophe définitive; mais le continuateur de l'*Astrée* tire ingénieusement parti d'une invention de d'Urfé, qui avait un double but : préparer le dénoûment et motiver la rencontre en Forez d'une foule de chevaliers et de belles dames venus de tous les points de la France, même de l'Europe, pour se mêler aux bergers de la contrée. Il s'agit d'une fontaine merveilleuse, dite *fontaine de la vérité d'amour,* que l'on vient consulter de toutes parts, attendu qu'elle est douée d'une propriété des plus intéressantes. Tout amant bien épris qui penche son visage sur cette fontaine y voit d'abord la figure de celle qu'il aime, et sa propre figure ne vient se placer auprès de l'autre image que s'il est aimé. Si c'est un autre qui est le préféré, c'est l'image du rival heureux qu'il voit dans l'eau à côté de celle de sa bien-aimée; si au contraire la bien-aimée n'aime personne, tous ses amans peuvent venir tour à tour se mirer dans l'onde, ils n'y voient jamais que sa seule image.

Le druide Adamas, qui est un subtil métaphysicien, explique ainsi les propriétés de cette fontaine au chevalier Clidaman, qui se désespère de n'y point voir son image à côté de celle de la nymphe Sylvie : « Il faut que vous sachiez que, tout ainsi que les autres eaux représentent les corps qui leur sont devant, celle-ci représente les esprits. Or l'esprit qui n'est que la volonté, la mémoire et le jugement, lorsqu'il aime, se transforme en la chose aimée. Et c'est

(1) *Astrée*, tome V, p. 448, 449.

pourquoi, lorsque vous vous présentez ici, cette eau reçoit la figure de votre esprit et non pas de votre corps, et, votre esprit étant changé en Sylvie, il représente Sylvie, non pas vous. Que si Sylvie vous aimait, elle serait changée aussi bien en vous que vous en elle, et ainsi représentant votre esprit, vous verriez Sylvie, et voyant Sylvie changée, comme je vous ai dit, par cet amour, vous vous y verriez aussi (1). »

L'indifférence de cette nymphe Sylvie ayant fait le désespoir de plusieurs chevaliers, le druide Adamas a obtenu des dieux que la fontaine ne serait plus accessible à personne. Il lui a fait subir un enchantement, et l'a mise sous la garde de deux lions et de deux licornes disposés à dévorer quiconque en approcherait. Ce charme ne peut être rompu que par *un cas d'extrême amour*. Or c'est ce cas d'extrême amour qui fournit à Baro sa conclusion. Céladon, à qui Astrée a ordonné de mourir en lui laissant le choix des moyens, ayant déjà tenté vainement une fois de se noyer, se décide, pour être plus sûr de son fait, à venir s'abandonner à la voracité des lions et des licornes qui gardent la fontaine. Il ne sait pas au juste, et nous ne le savons pas plus que lui, si les licornes sont anthropophages; mais comme les lions le sont incontestablement, il a toute raison d'espérer que pour cette fois il n'en réchappera pas. Sur son chemin, il rencontre un autre berger, Sylvandre, qui, ne pouvant épouser sa bergère Diane, est comme lui en proie au plus violent désespoir amoureux. Céladon lui fait part du genre de mort qu'il a choisi : Sylvandre l'adopte avec empressement pour lui-même, et déjà tous les deux se dirigent vers les deux lions et les deux licornes, quand ils aperçoivent, ô prodige! deux bergères endormies à quelques pas de la fontaine; les deux licornes sont venues se coucher paisiblement auprès d'elles. Ces deux bergères sont Astrée et Diane, qui, partageant le désespoir de leurs bergers, ont choisi précisément le même genre de mort; mais au lieu de les dévorer, comme les bergères s'y attendaient, les licornes leur témoignent le plus grand respect, et veillent sur elles tandis qu'une influence magique les a plongées dans un profond sommeil. Céladon et Sylvandre, qui les croient mortes, s'avancent vers les lions, qui se précipitent sur eux; aussitôt les licornes se jettent sur les lions, et la scène, en se prolongeant, commence à paraître un peu bien fastidieuse, lorsque l'auteur se décide enfin à faire intervenir les puissances supérieures. Le ciel se couvre de nuages, un épais brouillard enveloppe tout à coup la fontaine merveilleuse, et sous ce brouillard on entend retentir le tonnerre. Tous les bergers et tous les druides du Forez, accourus au

(1) *Astrée*, tome Ier, p. 153.

bruit, attendent avec anxiété l'explication de ce phénomène. Peu à peu le brouillard se dissipe, et l'on voit apparaître au sommet de la fontaine, sur « une pyramide de porphyre, un amour tout brillant de clarté. » Aux quatre coins de la fontaine sont les animaux changés en marbre, et sur le gazon les deux couples d'amans foujours endormis. Le dieu d'amour tient des tablettes sur lesquelles est écrit l'ordre d'emporter les amans endormis et de venir le lendemain consulter l'oracle. On emporte les deux bergers et les deux bergères, qui se réveillent très agréablement dans la maison du druide Adamas. Le lendemain, le dieu d'amour ordonne que Céladon épousera enfin Astrée : après une dernière scène fantasmagorique dont nous faisons grâce au lecteur, et qui a pour but d'amener la reconnaissance du berger Sylvandre comme fils d'Adamas, ce berger obtient également la main de Diane. La merveilleuse fontaine, étant désenchantée, permet à tous les autres épisodes d'amour entamés dans les volumes précédens de trouver leur conclusion dans la vertu de ses eaux. Chaque amant vient successivement vérifier qu'il est aimé autant qu'il aime, et de nombreux mariages sont la conséquence de cette vérification.

III.

Tel est le principal épisode de l'*Astrée;* on ne comprendrait pas qu'il ait pu remplir cinq gros volumes, si l'on oubliait qu'il est lié tant bien que mal à une quarantaine d'autres épisodes, dont quelques-uns offrent un peu plus d'intérêt au point de vue dramatique. Il faut avouer pourtant que, sous ce rapport, le roman de d'Urfé, pris dans son ensemble, a perdu beaucoup de son charme, et ne peut plus guère émouvoir nos cœurs endurcis. Cette sentimentalité douceâtre, combinée avec un reste de sorcellerie, convenait à des générations qui, au sortir des légendes chevaleresques, se précipitaient avec ardeur vers des jouissances intellectuelles plus raffinées, et qui ne s'effrayaient encore ni de la fadeur, ni de la diffusion, ni de l'invraisemblance, pourvu que ces défauts fussent compensés par des observations ingénieuses et d'agréables subtilités. Néanmoins, s'il est vrai que l'*Astrée,* considérée soit dans son genre en tant que composition pastorale, soit dans sa structure en tant que fiction romanesque, nous intéresse médiocrement, il n'en est plus de même si l'on considère cet ouvrage sous plusieurs autres aspects.

Sous le rapport du style, le roman de d'Urfé est l'ouvrage en prose peut-être le plus remarquable et certainement le plus goûté qui ait paru durant le premier quart du XVIIe siècle, c'est-à-dire pendant la période qui précède la publication des premières lettres

de Balzac. Cette période de notre grand siècle littéraire, qui n'est pas la plus connue, n'est pas la moins digne d'attention, car c'est pendant ces vingt-cinq ans que se prépare insensiblement la dernière révolution de la langue française, la dernière transformation qu'elle doit subir pour atteindre à ce degré de netteté, de précision, d'enchaînement, de régularité et de variété, qui marque l'achèvement d'une langue : quand ils sont parvenus à ce point de maturité, les idiomes peuvent encore se modifier, s'enrichir ou s'altérer plus ou moins; mais ils ne se transforment plus, et l'on ne voit plus ce que l'on voyait chez nous avant le XVIIe siècle, ce désordre anarchique, cette incessante mobilité dans les tours et dans les mots, qui, en laissant chaque écrivain maître absolu de ses constructions et de son vocabulaire, faisaient du langage de chaque génération un langage suranné pour la génération suivante (1).

Ce n'est pas, il est vrai, durant le premier quart du XVIIe siècle que cette dernière révolution du langage produit de grands monumens littéraires. Il faut que la prose française subisse encore une assez longue élaboration avant de se manifester en 1656 dans toute sa beauté, sous la plume de l'auteur des *Provinciales*. Toutefois, si, écartant la question de génie et de goût, on compare la prose de Pascal à la prose de Balzac sous le rapport pur et simple de la construction, on reconnaît sans peine que sous ce rapport les deux langages sont presque identiques, et que par conséquent dès 1625 notre idiome, en tant qu'instrument de la pensée, avait déjà reçu ses principaux perfectionnemens, et n'attendait plus que la main des grands virtuoses.

Ce mouvement littéraire des vingt-cinq premières années du XVIIe siècle présente deux phénomènes intéressans : d'un côté, on rencontre un certain nombre de prosateurs qui, dans des genres différens et avec des nuances diverses, travaillent tous en quelque sorte instinctivement à corriger, à régulariser, à couper, à éclaircir la phraséologie désordonnée et confuse du siècle précédent, à *dé-*

(1) Cette anarchie du langage au XVIe siècle est très vivement et très naïvement constatée par un laborieux traducteur de l'époque, Blaise de Vigenère, qui, dans ses annotations sur les *Commentaires* de César, a écrit en 1576 le passage suivant : « Il y a tant d'écrivains aujourd'hui qui s'accablent les uns les autres, qu'on ne peut guère bien discerner les bons des mauvais, qui les éteignent et suffoquent, à guise des méchantes herbes qui surcroissent parmi les utiles et salutaires, et les surmontent et étouffent : quand chacun, sans aucun choix ni jugement, sans rien élabourer, ne sarcler, se transporte le nez au vent, selon que sa fantaisie le pousse. Car n'y ayant point de grammaires ni de règles établies jusqu'à aujourd'hui, cela s'en va indistinctement, et varie tout de même que la main d'un jeune garçon auquel, si dès lors qu'on veut lui apprendre à écrire, on abandonnait en pleine liberté son papier, sans le régler pour le faire aller droit, tout s'en irait à vauderoute, haut et bas, tortu, bossu, sans aucune proportion. »

nouer la langue, comme disait l'un d'entre eux, le président Du Vair; d'un autre côté, on voit des écrivains qui persistent dans l'ancien style, de telle sorte que des ouvrages composés et publiés à la même époque semblent déjà séparés par un demi-siècle d'intervalle.

Pour donner une idée de ce contraste, il suffit de comparer la première page du premier volume de l'*Astrée*, publié en 1609, avec la première page d'un livre publié en 1613 par un de ces écrivains retardataires qui persistaient à *ronsardiser* en prose longtemps après que Malherbe avait cessé de *ronsardiser* en vers. J'emprunte ce passage à la préface d'un recueil de sermons écrits par un des plus mauvais, mais des plus populaires prédicateurs du temps, l'abbé Valladier. Il n'est peut-être pas inutile de prévenir d'avance le lecteur que l'abbé Valladier veut apprendre au public qu'il a beaucoup d'ennemis, et qu'il a triomphé de leur malveillance avec l'appui du chancelier de Sillery, auquel il témoigne sa gratitude en ces termes :

« Les matelots gaillardement assaillis de la tormente, affranchis enfin de la trouble marine, cinglans à vogue-rancade au havre désiré, font retentir la coste à l'écho d'un joyeux *thalassion,* saluent le port au cri de leurs acclamations marinières, font jouer le canon, accollent le sol natal, baisent la terre ferme, et rédimés de la tyrannie flottante du superbe élément, salutairement animés à la gratitude, portent leurs premières pensées à rendre leurs vœux au saint tutélaire de leur heureux abord. Tous les vents des sinistres inventions, les brisans et escueils des horribles trahisons, les vasgues et les flots des passions desréglées, les pirates mesmes et escumeurs des cupidités avidement cruelles, jusqu'aux tritons, petits dieux de ces confusions marinières, monstres marins redoutables pieça complotés et mutinés, ont assiégé et tenté de toutes parts, du nord et du sud, la petite frégate de ma médiocre fortune, pour luy faire perdre la tramontane, si leur pouvoir eût secondé leur vouloir, l'ont poussée plus de deux ans entiers en haute mer à la mercy du ciel et des ondes agitées de toutes parts, hormis d'ellemesme, et portée à deux doigts du naufrage, phantasié sous l'espais de leur menée songe-creuse (1). »

Rapprochons de ce langage ampoulé, incorrect et obscur, le début si net et si gracieux par lequel d'Urfé nous introduit dans le Forez.

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé *Forests,* qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules, car étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le

(1) Les *Divins Parallèles, ou Sermons de l'octave de la Sainte-Eucharistie,* par André Valladier.

plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ni orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux en divers lieux la vont baignant de leurs claires ondes; mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine, depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmasel jusques à Feurs, où Loire, le recevant et lui faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan (1). »

Que si, après avoir constaté cette discordance de deux styles contemporains, on veut maintenant mesurer la distance qui, sous le même point de vue du style, sépare d'Urfé du romancier le plus célèbre du XVIe siècle, de ce d'Herberay, traducteur et arrangeur de l'*Amadis*, que Pasquier nous présente comme un des bons écrivains de son temps, il nous suffira de citer encore de d'Urfé quelques lignes, et de les comparer à la première phrase de la préface de l'*Amadis*. Le lecteur trouvera cette phrase un peu longue; ce n'est pourtant qu'une phrase. La voici :

« Les historiens très renommés, dit d'Herberay, qui ont écrit et embelli les histoires et faits chevalereux de ceux qu'ils ont voulu favoriser et rendre immortels par la facilité de leur bien disante plume, considérant qu'encore qu'ils eussent assez matière et sujet pour les haut louer, néanmoins les ont voulu faire estimer tant excellens ès choses èsquelles ils étaient appelés, qu'avec aucune vérité sur laquelle ils ont pris leur fondement y ont ajouté et approprié plusieurs choses non avenues si proprement et par tant vraie similitude, que l'on s'est aisément consenti à les croire, tellement qu'aujourd'hui ils nous représentent en grande admiration devant les yeux la force supernaturelle de maints personnages. »

A cette période enchevêtrée opposons l'invocation au Lignon, par laquelle s'ouvre le troisième volume de l'*Astrée*.

« Belle et agréable rivière de Lignon, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentemens que j'ai reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âge me laissait jouir de moi-même, et me permettait de goûter en repos les félicités que le ciel d'une main libérale répandait sur ce bienheureux pays, que tu arroses de tes claires et vives ondes. »

Cette période, un peu traînante encore, n'offre-t-elle pas déjà pourtant un caractère particulier d'élégance facile, lucide, harmo-

(1) *Astrée*, t. Ier, p. 1re.

nieuse? Il y a dans l'*Astrée* un assez grand nombre de tours et d'expressions qui n'ont pas survécu à la réforme complète du langage; mais à chaque page on en rencontre qui annoncent et préparent cette réforme. L'auteur veut-il peindre par exemple les inquiétudes mal fondées d'un amant jaloux, il lui fera raconter ses tourmens en phrases courtes et coupées, où l'on reconnaît le travail d'une langue qui se dénoue :

« Si Philis parlait librement avec Sylvandre, dit Lycidas, oh! que ses paroles me perçaient vivement le cœur! si elle ne lui parlait point, je disais qu'elle feignait; si elle me caressait, je pensais qu'elle me trompait; si elle ne faisait point compte de moi, que c'était un témoignage du changement de son amitié; si elle fuyait Sylvandre, qu'elle craignait que je m'en aperçusse; si elle s'en laissait approcher, qu'elle voulait même que j'eusse le déplaisir de le voir; si elle se montrait gaie, qu'elle était bien contente de ses nouvelles affections; si elle était triste, qu'il y avait quelque mauvais ménage entre eux. Bref, toute chose m'offensait (1). »

Quoique le style de d'Urfé pèche ordinairement par la diffusion, on le voit néanmoins faire souvent un emploi heureux de cette forme elliptique et animée qui est rare chez les écrivains du XVIe siècle. En voici un nouvel exemp le que j'emprunte à la conclusion d'un discours où, après avoir développé une théorie philosophique sur l'amour empruntée à Platon et prouvé ensuite que tous les désordres, toutes les fureurs, toutes les douleurs de cette passion proviennent de l'élément sensuel qui s'y mêle, le druide Adamas termine par ces mots :

« Que si nos désirs ne s'étendaient point au-delà du discours, de la vue et de l'ouïe, pourquoi serions-nous jaloux? pourquoi dédaignés? pourquoi douteux? pourquoi ennemis? pourquoi trahis? Et enfin pourquoi cesserions-nous d'aimer et d'être aimés, puisque la possession que quelque autre pourrait avoir de ces choses n'en rendrait pas moindre notre bonheur (2)? »

Nous n'insisterons pas davantage ici sur la question de forme dans le roman de d'Urfé, d'autant que nous allons retrouver cette question en examinant cet ouvrage sous d'autres points de vue. Nous ne prétendons pas non plus que l'auteur de l'*Astrée* soit absolument supérieur à tous les autres prosateurs de cette première période du XVIIe siècle. A commencer par les *Mémoires* de Marguerite de Valois, dont la rédaction appartient aux deux ou trois dernières années du siècle précédent, et qui se distinguent déjà de la plupart des mémoires antérieurs par la coupe heureuse des phrases, l'élégante facilité des tours, et en finissant par la célèbre traduction de

(1) *Astrée*, t. II, p. 792.
(2) *Astrée*, t. II, p. 133.

Florus de Coeffeteau, qui parut en 1621, et qui fut plus tard, on le sait, élevée par Vaugelas à l'état d'autorité suprême en fait de style, on pourrait signaler un assez grand nombre d'ouvrages en prose qui tous concoururent à préparer dans notre pays la fondation d'une langue littéraire définitive et la même pour tous, tandis que jusqu'alors, comme on l'a très bien remarqué, il y avait presque autant de langues diverses que d'auteurs (1). Ce qui est certain néanmoins, c'est que parmi tous les écrivains de cette époque de transition, nul n'a joui d'une célébrité égale à celle de d'Urfé, et n'a par conséquent contribué autant que lui à répandre parmi toutes les classes de lecteurs le goût d'un style qui n'est encore ni le bon, ni le grand style, mais qui y conduit. Du reste, l'impression de nouveauté, sous ce rapport et sous plusieurs autres, que produisait l'*Astrée* nous semble très nettement constatée par un des plus savans et des plus aimables survivans du XVIe siècle, par le vieux Étienne Pasquier, qui existait encore au moment où parut le roman de d'Urfé. Après avoir autrefois, dans ses *Recherches sur la France*, exprimé une opinion analogue à celle du cardinal Du Perron, qui pensait que la langue française était arrivée à son plus haut point de perfection avec Montaigne et Ronsard, et ne pouvait plus que décroître, Pasquier, en lisant l'*Astrée*, semble se dégager beaucoup de l'admiration du passé et augurer bien mieux de l'avenir, car voici ce qu'il répond à d'Urfé, qui lui avait envoyé le premier volume de son roman : « Mes enfans, ai-je dit à mes livres, il est meshuy temps que sonnions la retraite, nous sommes d'un autre monde. Ce je ne sais

(1) Voyez les *Mélanges de littérature ancienne et moderne* de M. Patin, page 187. — Parmi ces prosateurs dont l'étude n'appartient point à notre sujet, il en est un dont nous éprouvons le besoin de citer un très beau passage, parce que son mérite comme poète a peut-être fait trop oublier les qualités de sa prose : c'est Malherbe, dont les traductions, et particulièrement les lettres, offrent à chaque instant, à côté d'expressions et de tours surannés, des formes de style aussi heureuses que nouvelles, et qui sont restées. Est-il un seul écrivain du XVIe siècle, même parmi ceux qui, à force de génie, ont rencontré de ces tours qui ne vieillissent plus, auquel on puisse emprunter dix lignes de suite d'une facture aussi nette, aussi élégante, aussi ferme, aussi dégagée de toute superfétation enfin aussi moderne que ce passage d'une lettre de Malherbe adressée à M. de Terme sur la mort de son fils? « La durée de notre vie est courte ou longue, comme il plaît à celui qui nous la donne. Tantôt il arrache le fruit en sa verdeur, tantôt il en attend la maturité, tantôt il le laisse pourrir sur l'arbre; mais, quoi qu'il fasse, les créatures doivent cette submission à leur Créateur de croire qu'il ne fait rien que justement. Il n'offense ni ceux qu'il prend jeunes, ni ceux qu'il laisse devenir vieux. De demander pourquoi il fait les choses avec cette diversité, c'est une question dont peut-être nous serons éclaircis quand nous serons en lieu où la lumière sera plus grande. Pour cette heure, nous sommes dans les ténèbres, qui nous rendent nos curiosités inutiles. Il y a des sondes pour les abîmes de la mer; il n'y en a point pour les secrets de Dieu. » Ces lignes, écrites en 1613, ne pourraient-elles pas être intercalées presque sans disparate dans une page de Pascal ou de Bossuet?

quoi qui donne la vie aux livres est terni dedans ma vieillesse, et à peu dire, le temps qui court maintenant est revêtu de tout autre parure que le nôtre. Me faisant de cette façon mon procès et à mes livres, voici le jugement que j'ai fait du vôtre (1)... » Et Pasquier termine par une appréciation enthousiaste de l'*Astrée* (2).

IV.

Ce n'était pas seulement le style de l'*Astrée* qui offrait aux esprits le charme de la nouveauté; ce charme se rencontrait aussi dans les caractères, les sentimens, les idées, les controverses de métaphysique, de morale et de galanterie, les paysages, les scènes historiques très variées, enfin les allusions contemporaines : toutes ces choses donnaient à l'ouvrage de d'Urfé une saveur particulière, qui, quoique très affaiblie pour nous, subsiste encore et nous permet au moins de comprendre l'éclatant succès de ce roman. Si en effet nous faisons abstraction du genre, qui est faux, et du tissu de l'action en général, qui est très faible, pour considérer isolément les différens points que nous venons d'indiquer, nous verrons que cette vaste composition n'est dépourvue ni d'originalité, ni d'agrément.

D'abord, quant aux caractères, il y en a de plus intéressans que ceux des deux principaux personnages. On dirait que d'Urfé a voulu mettre en avant deux types excessifs, vagues et incohérens, pour écarter les chercheurs d'allusions et se donner la liberté de dessiner au second plan des figures plus naturelles. Céladon est tout à la fois le plus timide, le plus délicat, le plus audacieux et le plus vulgaire des amans; il tremble comme la feuille à l'idée de désobéir à sa bergère, et on le voit à plusieurs reprises employer et soutenir avec une rare impudence les supercheries les plus effrontées pour pouvoir la contempler dans le costume de la Vénus de Médicis. Quant à Astrée, elle est d'une crédulité, d'une facilité et d'une sévérité qui dépassent également toute mesure. Leurs discours, en

(1) Lettres d'Estienne Pasquier, œuvres complètes, édition in-folio, t. II, p. 534.

(2) La lettre d'envoi de d'Urfé, qui motive la réponse d'Étienne Pasquier, nous fournit un argument que nous avons oublié de faire valoir quand nous avons combattu (*Revue* du 1er décembre 1857) comme beaucoup trop absolue l'opinion de M. Bernard (de Montbrison) sur les rapports que Patru indique entre les fictions de l'*Astrée* et la vie de l'auteur. M. Bernard déclare qu'il n'y en a aucun, et cependant d'Urfé lui-même, qui apparemment doit en savoir quelque chose, écrit à Étienne Pasquier, en lui envoyant l'*Astrée*, cette phrase, dont la construction par parenthèse est plus incorrecte que celle des phrases de Céladon, mais dont le sens est très net : « Cette bergère que je vous envoie n'est véritablement que *l'histoire de ma jeunesse*, sous la personne de qui j'ai représenté les diverses passions ou plutôt folies qui m'ont tourmenté l'espace de cinq ou six ans. »

général peu spirituels et peu caractérisés, ne permettent pas plus que leurs actions de leur assigner une physionomie distincte. Il se pourrait, comme le dit Patru, que, par le déguisement prolongé de Céladon et l'erreur également prolongée d'Astrée, qui croit aimer une fille, d'Urfé ait voulu peindre d'une façon très détournée la passion secrète et longtemps cachée sous des sentimens fraternels qu'il avait entretenue pour sa belle-sœur; mais si, comme nous sommes porté à l'admettre d'après la déclaration de d'Urfé lui-même, il y a en effet des rapports entre les inventions du romancier et sa biographie, dont nous avons précédemment esquissé les principaux traits (1), ces rapports sont bien plus sensibles dans la partie du roman qui concerne la bergère Diane et le berger Sylvandre. En admettant avec Patru que, pour avoir la clé des fictions de d'Urfé, on doive fondre ces quatre personnages en deux, la part de réalité reste toujours bien plus grande dans les deux figures de Diane et de Sylvandre que dans celles d'Astrée et de Céladon. L'invention très bizarre par laquelle commence l'histoire de Diane nous paraît évidemment une allusion au premier mariage de Diane de Châteaumorand avec l'aîné des d'Urfé, mariage qui, on s'en souvient, fut plus tard dissous par un bref du pape pour une cause déjà indiquée, et qu'il est inutile de préciser de nouveau. Or, dans le roman d'*Astrée*, Diane nous est présentée comme ayant d'abord été sacrifiée au rapprochement de deux familles longtemps ennemies, et qui, après s'être réconciliées, se sont promis de marier ensemble le premier garçon et la première fille qui leur naîtront. Dans l'une il naît une fille, dans l'autre un garçon et ensuite une fille, qui est Diane; mais le garçon étant venu à mourir en bas âge, le chef de la première famille imagine de faire passer sa fille pour un garçon, et de lui faire épouser Diane, de sorte qu'au début du roman nous apprenons que celle-ci a été mariée à Filidas, qui passait pour un homme et qui était une fille. Or, quoi qu'en puissent dire les écrivains qui de nos jours ont repoussé absolument les éclaircissemens de Patru, il nous semble que, sans avoir la monomanie de l'allusion, on ne peut guère s'empêcher de reconnaître dans cette singulière situation quelque rapport avec le premier mariage de Diane de Châteaumorand.

La bergère Diane, ignorant d'abord dans sa candeur qu'elle est mal mariée, a commencé néanmoins par éprouver un penchant très tendre pour un jeune berger, Filandre, lequel est mort bientôt d'une blessure qu'il a reçue en la défendant victorieusement avec sa seule houlette contre les entreprises d'un chevalier félon. Le faux mari

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1857.

de Diane est mort dans la même circonstance. La belle bergère se retrouve ainsi libre de fait, mais déterminée à ne laisser aucune affection remplacer dans son cœur le souvenir de Filandre. C'est à ce moment que Sylvandre apparaît sur la scène. Ce premier sentiment de la bergère Diane pour un berger qui ne fait en quelque sorte que passer dans le roman aurait-il quelque rapport avec un fait analogue dans la vie de Diane de Châteaumorand avant le retour en Forez de son jeune beau-frère, ou bien d'Urfé aurait-il voulu, par cette fiction, dépister les amateurs d'analogies? C'est ce que nous ignorons; mais ce qui est incontestable, c'est qu'à travers toutes les circonstances imaginaires dont le romancier se plaît à entourer la naissance et la vie du berger Sylvandre, enlevé dès son plus bas âge à ses parens, recueilli par un vieillard qui le fait élever à l'école des Massiliens, c'est-à-dire à Marseille, venu en Forez sur la foi d'un oracle qui annonce qu'il y retrouvera sa famille, et reconnu à la fin du roman pour être le fils du grand druide Adamas, à travers toutes ces circonstances imaginaires il y a dans les rapports de Sylvandre et de Diane un cachet de vérité qui donne à ces deux physionomies beaucoup plus d'attrait qu'aux figures fantastiques de Céladon et d'Astrée. En un mot, Diane et Sylvandre sont deux caractères précisés et suivis, et qu'on peut définir. Diane est fière, réservée, mélancolique; son cœur est d'abord tout entier au souvenir du berger qu'elle a perdu, et aussitôt qu'elle s'aperçoit que la passion de Sylvandre commence à faire quelque impression sur elle, on la voit résister vaillamment à ce sentiment nouveau, qu'elle considère comme une sorte de profanation. L'excès même de cette résistance à une affection nouvelle, qui, dans les données du roman, n'a rien de coupable, pourrait bien être le résultat du souvenir d'une situation un peu différente où la lutte de Diane de Châteaumorand aurait été bien plus motivée. Toujours est-il que chaque progrès de détail que Sylvandre fait dans le cœur de Diane est très habilement rendu par d'Urfé, sans que la jeune bergère prononce une seule parole en désaccord avec son caractère. Le ton d'irritation méprisante avec lequel elle parle de son adorateur, lorsqu'elle croit que, rebuté de ses dédains, il s'est attaché à une autre, est le seul indice par lequel elle se trahit jusqu'au moment où, vaincue enfin par la persévérance de Sylvandre, elle s'abandonne à un sentiment qu'elle ne peut plus maîtriser. C'est surtout en lisant cette partie de l'*Astrée*, après avoir parcouru nos vieux romans chevaleresques, que l'on peut constater l'avénement d'un genre nouveau où, à côté d'une complication d'aventures qui subsiste encore, il y a déjà place pour une étude attentive et sérieuse du cœur humain.

Le caractère de Sylvandre est dessiné avec autant de netteté que

celui de Diane. Il est très amoureux et en même temps très scrupuleux dans ses procédés, parce qu'il est très délicat dans ses sentimens; mais il est aussi très persévérant, et enfin il est très spirituel. Son esprit est à la vérité entaché de deux défauts, d'ailleurs communs à presque tous les autres personnages du roman, parce que ce sont les défauts du temps, mais ils brillent surtout en lui : nous voulons parler de la subtilité et du pédantisme. Sylvandre est le grand argumentateur de l'*Astrée;* c'est lui qui est chargé de plaider, sous toutes les formes, les thèses les plus subtiles, les plus élevées et les plus délicates en philosophie, en morale, en galanterie. En regard de cette figure, et pour lui faire opposition, d'Urfé en a créé une autre qui a aussi son agrément : c'est celle du berger Hylas, qui représente spirituellement la frivolité et l'inconstance. Hylas est le Galaor du roman, mais c'est un Galaor bien moins grossier que le frère d'Amadis; il se moque de la fidélité en amour et parle sans cesse de ses bonnes fortunes; les bergères s'amusent de ses forfanteries innocentes, et rien n'oblige un lecteur ingénu à prendre ses discours au sérieux. De même qu'Hylas est la contre-partie de Sylvandre, de même la bergère Philis, personne rieuse et moqueuse, qui tourmente un peu parfois son berger Lycidas tout en l'aimant au fond très sincèrement, fait un agréable contraste avec la physionomie fière et mélancolique de Diane. Qu'on ajoute à ces six personnages principaux, — Astrée, Céladon, Diane, Sylvandre, Hylas et Philis, — la vénérable figure du grand druide Adamas, et l'on aura à peu près au complet le groupe qui est le plus en vue parmi les bergers et les bergères de l'*Astrée*. Cependant il faut ajouter que tous ces bergers eux-mêmes ne forment que le point central d'un immense tableau où l'on voit paraître des figures et des scènes très diverses. Dames et chevaliers de la cour d'Amasis, souveraine du Forez, Galathée, Léonide, Sylvie, Clidamant, Lindamor, chevaliers et dames appartenant à la nation des Visigoths, des Burgondes, des Francs ou des Romains, qui viennent consulter la fontaine de la *vérité d'amour*, et dont chacun raconte son histoire aux bergers du Forez, cortége de druides cueillant le guy sacré ou immolant à Teutatès, non pas des victimes humaines, mais des taureaux ou des génisses, épisodes de guerre, combats en champ clos, tournois, batailles, siége de Marcilly, présentée dans le roman comme la capitale du Forez, telles sont les scènes variées qui se déroulent autour de la scène principale représentant généralement une assemblée de bergers et de bergères assis sous l'ombrage, aux pieds de Diane, qui préside sur un siége plus élevé, tandis que Sylvandre et Hylas, debout et dans l'attitude de deux avocats, discutent une thèse de métaphysique ou de galanterie.

Ces controverses, qui abondent dans l'*Astrée,* méritent qu'on s'y arrête un instant. C'est un des côtés les plus curieux de ce roman, le côté par lequel il représente peut-être le plus vivement l'époque où il a paru. L'esprit de sociabilité, longtemps refoulé par la vie d'isolement du moyen âge, arrêté au XVIe siècle par le choc des passions religieuses, prend son essor sous Henri IV. Paris pacifié voit s'ouvrir des salons où des hommes et des femmes se livrent en quelque sorte pour la première fois, et avec une ardeur extrême, aux plaisirs de la conversation. Les femmes y apportent cet instinct d'élégance qui leur est naturel et qui tempère la grossièreté des hommes, mais elles n'ont pas encore le goût assez formé pour distinguer la subtilité de la finesse. Les hommes commencent de leur côté par appliquer aux sujets de causerie les plus légers les procédés pédantesques et les arguties captieuses de cette logique scolastique dont leur jeunesse à tous a été nourrie. Quand on voit un cavalier tel que Bassompierre nous raconter qu'avant d'entrer dans le monde il a pendant sept mois consacré une heure par jour à l'étude des *cas de conscience,* étude qui, par parenthèse, ne semble pas lui avoir profité beaucoup sous le rapport moral, on ne s'étonne pas de rencontrer à cette époque beaucoup de gentilshommes, tout frais émoulus d'Aristote, aimant les subtilités de la casuistique en tout genre, les argumens en forme, et discutant une thèse de galanterie comme une thèse de philosophie ou de théologie (1). C'est à ce goût du temps que répondent les scènes si fréquentes de l'*Astrée* où deux bergers remplacent les poétiques duos des bergers de Virgile par des plaidoyers en règle pour et contre l'amour platonique, la fidélité, la jalousie, la coquetterie, etc. Ces plaidoiries sont amenées d'ordinaire par quelque différend entre bergers et bergères; les contendans choisissent chacun un avocat, et l'auditoire fait choix d'un juge qui rend un arrêt motivé sur le point en question. En un mot, les choses se passent dans les formes et avec les termes mêmes du palais.

Quelquefois le juge n'a pas peu à faire. C'est ainsi que nous voyons Diane appelée à décider entre trois bergères et trois bergers, dont chacun plaide lui-même sa cause et représente un cas particulier de la jalousie. La sage Diane, après une sentence longuement

(1) Henri IV lui-même, et cela explique sa passion pour l'*Astrée,* aimait beaucoup la subtilité; on le voit, dans ses entretiens avec ses familiers, poser des thèses bizarres, comme celle par exemple qui fournit à l'abbé de Saint-Cyran le sujet de sa première brochure sur les cas où il est permis à un chrétien de se tuer innocemment. On voit aussi le Béarnais, dans ce fameux duel théologique entre le cardinal Du Perron et Mornay, où il figure comme président, argumenter lui-même avec plaisir, et diriger la manœuvre comme à Ivry.

motivée, qui prescrit à chacun des plaideurs la conduite qu'il doit tenir, termine par un nouveau jugement sur la question de principe, qui est ainsi formulé :

« Ensuite des supplications à nous faites par lesdits bergers touchant leurs quatre demandes, nous disons :

« A la première, que, sans offenser la constance, une bergère peut souffrir, mais non pas rechercher ni désirer d'être servie de plusieurs. A la seconde, que cette pluralité de serviteurs, non recherchés ni désirés, mais soufferts, ne peut licencier l'amant à la pluralité des dames, si ce n'est, ce qui n'est pas croyable, qu'elles fussent aussi souffertes, et non désirées ni recherchées. A la troisième, que non-seulement l'amante, mais l'amant aussi, doivent vivre parmi tous, mais à un seul, imitant en cela le beau fruit sur l'arbre, qui se laisse voir et admirer de chacun, mais goûter d'une seule bouche. Et à la dernière, que celui outrepasse les limites (Diane veut dire enfreint les lois) de la constance, qui fait chose dont il s'offenserait si la personne aimée en faisait autant. »

La controverse ne porte pas seulement sur des questions de galanterie, elle porte sur toutes sortes de questions. Une jeune bergère, par exemple, que ses parens veulent contraindre à épouser un homme qu'elle n'aime pas, choisit pour avocat Sylvandre, qui plaide cette fois devant une assemblée de druides, et discute les limites et l'étendue du pouvoir paternel comme l'aurait pu faire un Arnauld ou un Lemaistre.

Il faut montrer enfin par un dernier exemple que, même dans cette partie un peu pédantesque de l'*Astrée,* d'Urfé a su parfois déployer beaucoup d'esprit. Ici le ton du débat rentre mieux dans le ton naturel de la conversation. Il s'agit d'une discussion très serrée entre Sylvandre et une bergère, Dorinde, qui affirme que les hommes sont incapables d'aimer. Ce propos assez banal, tenu de nos jours dans un salon, n'éveillerait peut-être pas beaucoup d'idées chez un contradicteur. Au temps de d'Urfé, il n'en fallait pas davantage pour faire partir une longue et brillante fusée de syllogismes. Sylvandre, plein de confiance dans son habileté, se fait fort d'avance de réduire Dorinde à une rétractation, et voici comment il procède.

« Ceux qui m'ont enseigné dans les écoles des Massiliens, entre les autres préceptes qu'ils m'ont ordonnés, l'un des premiers a été de ne disputer jamais contre ceux qui nient les principes. Dites-moi donc, belle bergère, si vous croyez qu'en l'univers il y ait quelque chose qui se nomme amour? — Je pense, dit-elle, qu'il y a une passion qui se nomme comme vous dites, de laquelle toutefois les hommes ne sont point capables. — Nous rechercherons, répondit froidement Sylvandre, la vérité de ceci; mais maintenant je me contente que vous m'avez avoué qu'il y a une passion qui s'appelle amour. Or dites-moi, je vous supplie, que pensez-vous que ce soit que cet

amour? — C'est, répondit-elle, un certain désir de posséder la chose qu'on juge bonne ou belle. — Il n'y a point de druide en toutes les Gaules, reprit Sylvandre, qui eût pu répondre mieux que cette belle bergère. — Mais, continua-t-il en se tournant vers elle, n'est-il pas vrai qu'il y a en l'univers des animaux qui sont raisonnables et d'autres qui ne le sont pas? — Je l'ai ouï dire ainsi, reprit Dorinde. — Et en quel de ces deux rangs, répliqua Sylvandre, voulez-vous mettre les hommes? — Vous me mettez bien en peine, dit-elle en souriant, car quelquefois on ne peut nier qu'ils ne soient raisonnables en quelque chose; mais d'autres fois aussi, et le plus souvent, ils sont sans raison. — Et toutefois, ajouta Sylvandre, n'est-il pas vrai que toujours les hommes recherchent leurs plaisirs et leurs contentemens? — De cela, répondit Dorinde, il n'en faut point douter, n'y en ayant un seul qui ne délaissât le meilleur de ses amis plutôt que le moindre de ses plaisirs. — Il me suffit, reprit alors Sylvandre, que vous m'ayez avoué qu'il y ait un amour, que l'amour soit un désir de ce qui est jugé bon ou beau, et que les hommes se laissent entièrement emporter à leurs désirs, d'autant qu'il me sera maintenant bien aisé de vous prouver que non-seulement les hommes aiment, mais qu'ils aiment mieux encore que les femmes. — Si ce que je vous ai avoué, dit incontinent Dorinde, vous faisait prouver ce que vous dites, dès à cette heure je m'en dédis, aimant mieux que cela me soit reproché que si l'on en pouvait tirer une conséquence si fausse. — Toutes ses compagnes se mirent à rire de cette réponse, et prièrent Sylvandre de continuer, ce qu'il fit de cette sorte : il ne faut pas, belle bergère, beaucoup de paroles pour maintenant résoudre votre doute, mais de nécessité conclure que, puisque les hommes se portent avec tant de violence au désir de leur contentement, et la volonté n'ayant jamais que le bon pour son objet, ou pour le moins ce qui est estimé tel, il s'ensuit que, puisque l'amour n'est autre chose que ce désir, ainsi que vous-même l'avez dit, celui-là aime plus qui a plus ces objets de bonté devant les yeux, et la femme étant beaucoup plus belle et meilleure que l'homme, qui pourra nier que l'homme n'aime mieux que la femme, qui n'a pas un si digne sujet pour employer ses désirs? — Ah! s'écria Dorinde, j'avoue tout jusques à la conclusion que vous en tirez. — Vous ne le pouvez, répliqua Sylvandre, sans ôter l'avantage que les femmes ont par-dessus les hommes, et c'est pourquoi il vaut mieux que vous confessiez qu'il n'y a rien en l'univers qui aime tant que l'homme (1). »

V.

Un autre agrément de l'*Astrée,* plus sensible pour nous que celui des controverses de galanterie, de métaphysique ou de morale, consiste dans les paysages dont ce livre est semé. Sous ce rapport, l'influence de l'*Astrée* ne s'est fait sentir qu'un peu tard. On a souvent remarqué, et avec raison, que les descriptions de la nature n'étaient pas le beau côté de la littérature française au XVIIe siècle.

(1) *Astrée,* tome IV, pages 182-184.

Ce n'est que très accessoirement, très superficiellement, que quelques prosateurs et quelques poètes de cette époque s'inspirent des beaux aspects, des grands spectacles de la terre et des cieux; mais si ce genre d'inspiration n'a pas été plus répandu alors, ce n'est pas la faute de d'Urfé, car, dès le début du siècle, il a montré le parti qu'on en pouvait tirer. Éloigné du pays où il avait passé sa jeunesse, il en avait conservé un très vif et très tendre souvenir, qui se traduit par des tableaux dont la ressemblance est encore aujourd'hui constatée par tous ceux qui l'ont vérifiée sur les lieux. S'il est vrai du reste que d'Urfé, en tant que paysagiste, n'a point eu de successeurs immédiats au XVIIe siècle, son mérite et son charme sous ce rapport étaient loin d'être méconnus, même de son temps. On en peut juger par cette anecdote que nous raconte Tallemant des Réaux, et qui a pour théâtre la maison de l'abbé de Gondy, depuis cardinal de Retz : « Dans la société de la famille, dit Tallemant (Mme de Guémenée en était), on se divertissait, entre autres choses, à s'écrire des questions sur l'*Astrée*, et qui ne répondait pas bien payait pour chaque faute une paire de gants de frangipane. On envoyait sur un papier deux ou trois questions à une personne, comme, par exemple, à quelle main était Bonlieu au sortir du pont de La Bouteresse, et autres choses semblables, soit pour l'histoire, soit pour la géographie; c'était le moyen de savoir bien son *Astrée*. Il y eut tant de paires de gants perdues de part et d'autre, que, quand on vint à compter, car on marquait soigneusement, il se trouva qu'on ne se devait quasi rien. D'Ecquevilly prit un autre parti : il alla lire l'*Astrée* chez M. d'Urfé même, et à mesure qu'il avait lu, il se faisait mener dans les lieux où chaque aventure était arrivée (1). »

Ce goût de la précision et de l'exactitude descriptives qui distingue d'Urfé ne se rencontre pas seulement dans la peinture des paysages du Forez, de ces bords du Lignon, dont il décrit toutes

(1) Le souvenir de l'*Astrée* est également consigné dans les *Mémoires* du cardinal de Retz et associé par lui d'une façon assez piquante aux scènes de la fronde. Ce n'est point la partie pastorale ou descriptive du roman qui est ici en jeu, c'est la partie chevaleresque, c'est le siége de la ville de Marcilly, attaquée par le traître Polémas, un des poursuivans de la princesse Galathée, et défendue par le plus intéressant de ses adorateurs, le noble et généreux Lindamor, qui fournit au cardinal de Retz le sujet de cette autre anecdote : « Comme Noirmoutier, dit-il, revint descendre à l'hôtel de ville, il entra avec Matha, Laigues et La Boulaye, encore tout cuirassé, dans la chambre de Mme de Longueville, qui était toute pleine de dames. Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons, qui étaient dans la salle, de trompettes qui étaient dans la place, donnait un spectacle qui se voyait plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutier, qui était grand amateur de l'*Astrée*, me dit : « Je m'imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly. — Vous avez raison, lui répondis-je, Mme de Longueville est aussi belle que Galathée; mais Marsillac (M. de La Rochefoucauld le père n'était pas encore mort) n'est pas si honnête homme que Lindamor. »

les sinuosités, et jusqu'aux moindres détails : « cette grosse touffe d'arbres à main gauche, ce petit blé qui serpente sur le côté droit, cette demi-lune que fait la rivière en un endroit, » ou encore « ce grand rocher de Montverdun, qui s'élève en pointe de diamant au milieu de la plaine du côté de Montbrison, entre la rivière de Lignon et la montagne d'Isoure, et qui, s'il était un peu plus à droite du côté de Laigneul, ferait avec les deux pointes de Marcilly et d'Isoure un triangle parfait. » On retrouve le même caractère dans un assez grand nombre d'autres descriptions de l'*Astrée* qui sont étrangères au Forez. D'Urfé a beaucoup voyagé en France et en Italie, et le souvenir de ces voyages influe très agréablement sur ses tableaux. Quiconque par exemple a visité la fontaine de Vaucluse la verra décrite très fidèlement et sous tous ses aspects dans le troisième chapitre du troisième volume de l'*Astrée* (1).

Si d'Urfé n'était qu'un paysagiste exact, quoique ce mérite ne se rencontre guère avant lui dans notre littérature, il n'y aurait peut-être pas lieu d'insister beaucoup sur ce point; à ce mérite l'auteur de l'*Astrée* en joint un autre, plus rare encore de son temps, et que le XIXe siècle a quelquefois revendiqué comme lui appartenant exclusivement : il peint la nature non-seulement avec vérité, mais avec émotion. L'obscurité des bois, la fraîcheur des eaux, le silence des nuits, la douce clarté de la lune ou des étoiles, lui font éprouver des impressions très vives, et il sait les associer avec beaucoup de charme aux divers sentimens qui agitent le cœur de chacun des personnages de l'*Astrée*. Il me semble par exemple que si l'on veut

(1) Ce goût d'exactitude se remarque presque partout chez d'Urfé, si ce n'est dans le langage forcé et maniéré qu'il prête à ses bergers : on est étonné, quand on le lit avec quelque attention, de l'extrême vérité avec laquelle il peint toutes choses, les figures, les mouvemens, les gestes. Il y a dans l'*Astrée* une foule de petites scènes qu'on pourrait *mimer*. Quoi de plus vrai par exemple que cette succession de mouvemens de Galathée au moment où, assise entre ses deux compagnes sur les rives du Lignon, elle aperçoit à travers les arbres Céladon évanoui! « Parce qu'elle croyait d'abord, dit d'Urfé, que ce fût un berger endormi, elle étendit les mains de chaque côté sur ses compagnes; puis, sans dire mot, mettant le doigt sur la bouche, leur montra de l'autre main, entre ces petits arbres, ce qu'elle voyait, et se leva le plus doucement qu'elle put pour ne l'éveiller. » Le naturel parfait de ce petit tableau rachète peut-être quelques idées très baroques qu'on trouve pourtant ailleurs, comme celle qui consiste à placer des *écritoires* dans le tronc des vieux saules, où bergers et bergères déposent aussi leurs billets doux. Il y a une très jolie allusion à l'un de ces vieux saules de l'*Astrée* dans une scène de *la Suite du Menteur* par Corneille : c'est celle où la soubrette Lise, faisant de belles phrases subtiles et sentimentales à la façon de Sylvandre, et interrogée par sa maîtresse si elle a lu l'*Astrée*, répond qu'elle a lu ce roman avec d'autant *plus d'ardeur* qu'elle est du même *village* que Céladon; elle va même jusqu'à prétendre qu'elle descend en droite ligne de son mariage avec Astrée, et elle cite en témoignage ce vieux saule dans le tronc duquel les amans cachaient leurs billets doux, et qui fait encore aujourd'hui le coin d'un pré appartenant à ses parens.

faire abstraction de quelques détails un peu affectés ou délayés, on trouvera le genre de mérite que je viens d'indiquer assez marqué dans cette page où d'Urfé peint Sylvandre errant seul la nuit dans un bois, en proie à la douce mélancolie d'un amant qui aime sans succès encore, mais non sans espoir.

« Il se trouva enfin dans le milieu du bois, sans se reconnaître, et quoiqu'à tous les pas il choppât toujours contre quelque chose, si ne se pouvait-il distraire de ses agréables pensées. Tout ce qu'il voyait et tout ce qui se présentait devant lui ne servait qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme j'ai dit, il bronchait contre quelque chose : « Je trouve bien encore, disait-il, plus de contrariétés à mes désirs. » S'il oyait trembler les feuilles des arbres, émues par quelque souffle de vent : « Oh! que je tremble bien mieux de crainte, disait-il, quand je suis près d'elle, et que je lui veux dire les véritables passions qu'elle pense être feintes! » Que s'il levait quelquefois les yeux en haut, considérant la lune, il s'écriait :

« La lune au ciel, et ma Diane en terre! »

« Le lieu solitaire, le silence et l'agréable lumière de cette nuit eussent été cause que le berger eût longuement continué et son promenoir et le doux entretien de ses pensées, sans que, s'étant enfoncé dans le plus épais du bois, il perdit en partie la clarté de la lune qui était empêchée par les branches et par les feuilles des arbres, et que revenant en lui-même, voulant sortir de cet endroit incommode, il n'eut pas sitôt jeté les yeux d'un côté et d'autre pour choisir un bon sentier, qu'il ouït quelqu'un qui parlait près de lui (1). »

Voici un autre tableau du même genre dont je ne cite que la fin, en résumant d'abord l'ensemble de la scène. Ce n'est plus Sylvandre seul, c'est toute une troupe de bergers et de bergères dont il fait partie ainsi que Diane, qui, en se promenant et en causant, ou, si l'on veut, en argumentant, s'est égarée la nuit dans un bois. Le besoin de sommeil se fait sentir. Les bergers, toujours courtois, étendent leurs sayes, sous un arbre afin que les bergères puissent se reposer commodément. Ils se retirent ensuite un peu à l'écart, se couchent sur le gazon et s'endorment. Le plus amoureux de la troupe et par conséquent le plus rebelle au sommeil, Sylvandre, entendant confusément les voix de Diane et d'Astrée, se lève poussé par un mouvement de curiosité, s'approche doucement des deux bergères sans qu'elles s'aperçoivent de sa présence, et il assiste ainsi à une conversation secrète dont il est lui-même l'objet. Il entend Diane avouer qu'elle l'aime, mais déclarer en même temps qu'elle est fermement résolue à ne jamais l'épouser, et que par conséquent il ne connaîtra

(1) *Astrée*, t. II, p. 127-128.

jamais le sentiment qu'elle éprouve pour lui. Cette double révélation le remplit à la fois de tristesse et de joie. « Il se retira, dit d'Urfé, vers ses compagnons aussi doucement qu'il en était parti, et ayant repris sa place et regardé si quelqu'un de ces bergers ne veillait point, et trouvant qu'ils étaient tous profondément endormis, il se mit à la renverse, et les yeux en haut, il considérait à travers l'épaisseur des arbres les étoiles qui paraissaient et les diverses chimères qui se forment dans la nue; mais il n'y en avait point tant, ni de si diverses, que celles que les discours qu'il venait d'ouïr lui mettaient en la pensée, achetant par là bien chèrement le plaisir qu'il avait eu de savoir que sa Diane l'aimait, étant en doute s'il était plus obligé à sa curiosité, qui lui avait fait avoir cette connaissance, que désobligé pour avoir appris la cruelle résolution qu'elle avait faite. Cette imagination fut débattue en son âme fort longtemps. Enfin Amour par pitié lui permit de clore les yeux et y laissa couler le sommeil, pour enchanter en quelque sorte ses fâcheuses incertitudes (1). » Ce rapprochement entre les perplexités de Sylvandre et les *diverses chimères qui se forment dans la nue* ne renferme-t-il pas déjà comme en germe toute une série d'inspirations analogues qui de nos jours ont produit de si belles pages en prose ou en vers?

A ces divers mérites de l'*Astrée* il faut en joindre encore un autre dont la mention fera peut-être sourire dédaigneusement quelque pédant en *us* qui n'admet pas qu'un peu de savoir puisse s'allier à un peu d'agrément. L'homme de cour qui se plaisait à faire disserter les bergers du Lignon sur des pointes d'aiguille était en même temps un homme très érudit, et son roman indique des lectures nombreuses, des notions très variées, et souvent très justes. Il est heureux pour nous qu'en énonçant cette énormité, nous puissions nous abriter derrière l'opinion d'un homme dont le goût n'est pas toujours sûr, mais dont l'érudition est néanmoins incontestable. « J'ai toujours jugé, dit le savant évêque d'Avranches, Huet, que l'érudition dont M. d'Urfé a embelli son *Astrée* faisait une très considérable partie du mérite de l'ouvrage par l'adroite variété de l'utile et de l'agréable qui le met si fort au-dessus des romans vulgaires, uniquement renfermés dans les bornes de la galanterie. » Sans parler ici des nombreux emprunts que l'auteur de l'*Astrée* fait aux philosophes et aux poètes de l'antiquité grecque et latine, et particulièrement à Platon, dont le spiritualisme est en quelque sorte répandu dans tous les discours du druide Adamas, il y a dans ce roman toute une partie historique dont il faut dire un mot. En mettant sur

(1) *Astrée*, t. II, p. 468.

le même plan des institutions et des mœurs appartenant à différens âges de la Gaule, d'Urfé commet un anachronisme qui saute aux yeux; mais cet anachronisme est volontaire, et n'a d'autre but que de fournir au romancier une plus grande variété de scènes. On a déjà remarqué aussi comme une assez grande bizarrerie que d'Urfé, décrivant la Gaule au ve siècle, n'ait pas dit un mot du christianisme, et n'ait pas songé à tirer parti de cette opposition des cultes anciens et de la religion nouvelle qui fait le charme du poème des *Martyrs*. Une phrase de la préface de son troisième volume, dans laquelle il dit que la théologie est *chatouilleuse*, nous porterait à penser qu'il a craint sans doute de se tromper et de se compromettre en touchant même historiquement à la religion chrétienne; mais, à part cette étrange lacune, il est certain que tout ce qu'on savait de son temps sur les antiquités, les coutumes, les institutions de la Gaule et l'histoire générale de l'Europe du IVe au ve siècle, se trouve en substance dans son roman. Les nombreux personnages historiques qu'il met en scène parlent un langage aussi faux que celui de ses bergers, mais les actes principaux de leur vie sont racontés exactement. Ce commencement de vérité historique, au moins dans les faits, constitue déjà pour le roman un progrès notable par rapport aux anciennes légendes. Ce genre de progrès, qu'on a quelquefois attribué à Mlle de Scudéry et à La Calprenède, appartient en réalité à d'Urfé, et il est plus remarquable dans l'*Astrée* que dans le *Cyrus* ou dans *Cléopâtre*. D'Urfé même pousse quelquefois jusqu'à l'excès les préoccupations de l'érudit sur quelques points. Ainsi on lit fréquemment dans l'*Astrée* des phrases comme celle-ci, en parlant d'une jeune fille : « elle était dans son âge tendre, n'ayant point encore passé un demi-siècle. » C'est un berger gaulois qui parle, et cela veut dire quinze ans, attendu que le siècle gaulois n'était que de trente ans; mais il serait bon d'être prévenu. Souvent aussi on rencontre dans l'*Astrée* telle idée qui semble très bizarre, et on se prépare à la noter comme une invention subtile et prétentieuse qui jure avec la vérité historique. Quoi de plus fantastique par exemple, au premier abord, que ce dernier épisode du second volume, où nous voyons deux amans malheureux, Olymbre et Ursace, écrire chacun une belle requête au sénat de la ville de Massalie pour demander humblement la permission de se suicider, le sénat délibérer sur la requête et la rejeter par un jugement motivé, comme les jugemens de la belle Diane? Et cependant ne nous pressons pas de nous moquer de cette invention, car l'ombre de d'Urfé se moquerait de nous, attendu que ce n'est pas une invention, mais au contraire le souvenir très historique d'une disposition particulière à la législation massaliote qui nous a

été conservé par Valère Maxime. En un mot, si d'Urfé, comme cela se pratique quelquefois aujourd'hui pour des ouvrages d'une érudition douteuse, avait jugé à propos de terminer son roman par la liste de tous les auteurs qu'il a consultés, on serait frappé de l'immense quantité de ses lectures, et l'on dirait peut-être le *savant* auteur de l'*Astrée*.

Nous finirons par un mot sur un dernier caractère de ce roman, qui a contribué aussi à son succès : nous voulons parler des allusions qui s'y trouvent, non plus seulement à la vie de d'Urfé, mais à celle de divers personnages du règne de Henri IV. Il ne faut point abuser de ce genre d'explications, qui porte sur ce qu'on appelle les *clés* d'un roman, pour deux motifs : le premier, c'est qu'avec un peu de bonne volonté on fait d'une *clé* un passe-partout qui ouvre indistinctement toutes les portes; le second, c'est que telle allusion qui a pu intéresser soit l'auteur, soit les contemporains, n'intéresse plus du tout la postérité. Nous pensons donc qu'il est assez indifférent au lecteur d'être fixé sur la question de savoir si le grand druide Adamas, par exemple, représente ou non le savant jurisconsulte Jean Papon, lieutenant-général du bailliage de Montbrison, ou si cette bergère Dorinde, qui discutait tout à l'heure avec Sylvandre sur l'insensibilité des hommes, est bien, comme l'affirme Patru, une demoiselle Pajot. Cela nous importe fort peu; mais quand on voit d'Urfé s'emparer de personnages et de faits connus, et, sous de très légers déguisemens, nous raconter ce qu'il sait d'une histoire vraie et intéressante, la question change de face. Ainsi, et pour ne citer qu'un seul de ces épisodes à allusion qui se rencontrent dans l'*Astrée*, il est parfaitement évident que l'histoire d'Euric, de Daphnide et d'Alcidon, qu'on lit dans le troisième volume, lequel parut après la mort de Henri IV, est un récit qui s'applique aux rapports de Gabrielle d'Estrées avec Henri IV, qui est Euric, roi des Visigoths, et Bellegarde, représenté par Alcidon. Tout ce qui s'est passé entre ces trois personnages nous est raconté par d'Urfé avec des détails conformes à d'autres récits de l'époque, notamment à l'ouvrage intitulé *Amours du grand Alcandre* et attribué à Mlle de Guise, depuis princesse de Conti. D'Urfé, qui est très bien renseigné de son côté, a fait de cette histoire un des chapitres les plus agréables et les plus variés de son roman, car, indépendamment des trois caractères principaux, on y reconnaît un assez grand nombre d'autres figures qui appartiennent à la cour de Henri IV. Le jargon très mélangé et un peu tendu, qui fatigue souvent dans l'*Astrée*, est parfois heureusement remplacé dans cet épisode par un langage plus authentique, sinon plus naturel. En lisant les conversations ou les lettres d'Euric, de Daphnide et d'Alcidon, on a l'impression du vrai

style de l'époque en fait d'amour et de galanterie, et lorsque Gabrielle-Daphnide, après avoir trahi par ambition Bellegarde-Alcidon, son premier amant, qui a eu l'imprudence de la faire connaître à Euric-Henri IV, cherche à le consoler en lui disant qu'elle l'aimera toujours, que l'affection qu'elle porte à Euric s'appelle *raison d'état* et celle qu'elle lui conserve *amour du cœur*, on se persuade aisément que cette belle personne a pu très bien faire elle-même et en propres termes une distinction de ce genre.

Il convient de terminer ici une étude dans laquelle nous nous sommes peut-être laissé insensiblement gagner par ce penchant au développement qui est le côté faible de d'Urfé. Il nous semble cependant qu'en signalant les défauts et les qualités de l'*Astrée*, nous n'avons point trop exagéré la valeur de cet ouvrage. La publication de l'*Astrée* est une date importante dans l'histoire de notre littérature romanesque. En tant que roman, ce livre a enrichi le genre de plusieurs nuances nouvelles qui l'ont agrandi et embelli. Sans insister de nouveau sur toutes ces nuances, assez indiquées déjà, rappelons au moins que c'est à d'Urfé qu'appartient l'honneur d'avoir introduit dans le roman le sentiment de la nature. Ce mérite le distingue tout à la fois et des romanciers qui l'ont suivi immédiatement sans lui emprunter ce qu'il a de meilleur, et de la plupart des grands prosateurs ou des grands poètes du règne de Louis XIV, qui ne sont point entrés dans la voie nouvelle que son talent avait ouverte aux inspirations de leur génie. Le fait seul d'avoir été au début du XVIIe siècle un peintre de la nature exact et ému suffit peut-être pour compenser tout ce qu'il y a de faux dans le genre pastoral adopté par d'Urfé : par ce seul côté, l'auteur de l'*Astrée* dépasse son siècle, et presque tout le siècle suivant, pour donner la main à l'auteur de *Paul et Virginie*, et c'est encore à lui qu'il faut revenir quand on veut marquer le point de départ de quelques-unes des plus charmantes ou des plus admirables productions de notre temps.

LOUIS DE LOMÉNIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1858.

L'intelligence française est engourdie et morose. C'est le mal de notre temps, personne ne le niera, car tout le monde en souffre. Nous n'aurions nul goût à décrire cette indisposition de l'esprit français, encore moins à en rappeler les causes. Ces causes ne sont que trop connues. C'est le remède qu'il serait temps enfin de trouver. Nous sommes fermement convaincus qu'il est à notre portée. Le cours des événemens, secondé par quelques efforts généreux, ne peut tarder à rendre à la France la saine activité de sa vie intellectuelle et morale. La renaissance dans laquelle nous espérons dépend assurément en grande partie du pouvoir; elle dépend plus encore de nous, de notre foi et de notre constance. A ce sujet, nous demandons la permission de dire franchement comment nous entendons, dans les circonstances où la France est placée, les devoirs de ceux qui n'ont point renoncé à la liberté d'exprimer leur sentiment sur les affaires publiques.

Ce qui manque à l'expression des opinions politiques, ce sont les garanties régulières de la liberté. Sur ce point, nous ne serons contredits par personne. Sous l'empire du décret auquel la presse est soumise, nous ne saurions avoir qu'une liberté de tolérance, l'existence et la conduite de la presse politique étant placées sous l'inspection et la main du pouvoir administratif, et demeurant exceptées du droit commun. Les influences restrictives qu'un tel état de choses exerce sur le développement de la pensée politique, on les connaît : elles ont dépassé sans doute les vues qui avaient inspiré le décret sur la presse, car elles ont été exagérées par la timidité de ceux qui avaient à redouter les sévérités de ce décret. C'est contre ces exagérations qu'il faut, suivant nous, se décider enfin à réagir : nous croyons qu'on ne doit point dédaigner d'user de la liberté de tolérance, pour arriver à la liberté de droit.

Nous ne nous dissimulons point qu'en exprimant une pareille opinion, nous courons le risque de blesser des scrupules honorables. Des amis dé-

voués de la liberté peuvent croire, et le cynisme de certains absolutistes ne fournit que de trop plausibles prétextes à cette façon de voir, que la question est posée de nos jours entre le despotisme et la liberté, et que dans ces termes elle n'admet point de compromis. User de la liberté de tolérance, ce serait, suivant ces personnes, manquer à la dignité de la liberté elle-même et favoriser par une niaise complicité les ruses de l'ennemi. C'est une conduite plus fière et plus politique, suivant ceux-là, d'abandonner les absolutistes à l'exagération de leur principe, et de ne songer à pratiquer nos droits que lorsque, épuisés par leurs excès, nos adversaires seront contraints de nous les rendre dans leur intégrité.

Nous voulons bien respecter les intentions de ceux qui pensent ainsi, mais nous ne pouvons les suivre dans ces extrémités. Leur logique et leur tactique, en supposant que l'une soit correcte et l'autre habile, commettent une omission grave à nos yeux : elles oublient le devoir qui domine tous ces débats, le devoir patriotique. Quel est celui de nous qui, dans une question de politique étrangère où l'honneur et les intérêts de la France seraient engagés, consentirait à marchander, dans de pareils calculs, son concours à son pays? Ces devoirs supérieurs du patriotisme, que tout le monde reconnaît dans les questions où la nationalité est en jeu, ne nous paraissent pas moins impérieux dans la plus grande des questions intérieures, dans celle que soulèvent l'organisation et le développement des libertés publiques. En pratiquant la liberté dans la mesure qui nous est laissée, en revendiquant les garanties des droits qui nous manquent encore, ce ne sont point les intérêts particuliers du pouvoir qui offusquent nos pensées. Si le pouvoir a des conseillers éclairés, s'il a des amis aussi intelligens que dévoués, c'est à ces conseillers et à ces amis de lui dire ce qu'il gagnera à la consolidation et aux progrès de la liberté. Ils lui rappelleront que les résistances que développe la liberté régulière sont un appui véritable et une sécurité pour les gouvernemens. Ils lui rappelleront ces profondes paroles de Royer-Collard : « Les constitutions ne sont point des tentes dressées pour le sommeil... Des résistances habituelles et efficaces ou des révolutions, telle est la condition laborieuse de l'humanité. Malheur aux gouvernemens qui réussissent à étouffer les premières! Envisagée sous ce point de vue, la liberté de la presse, la plus énergique de ces résistances parce qu'elle ne cesse jamais, la plus noble parce que toute sa force est dans la conscience morale des hommes, devient une institution. La liberté de la presse, devenue un droit public, fonde toutes les libertés, et rend la société à elle-même. » Les devoirs qui nous imposent à nous l'exercice et la revendication de nos droits sont plus généraux : ce sont les devoirs qui nous obligent envers la société et la civilisation française. Il faut porter sans fléchir le drapeau des promesses de 1789; il faut rendre témoignage aux principes encore inappliqués de la révolution; il faut rappeler aux peureux et aux frivoles que les problèmes politiques et sociaux qui enveloppent notre siècle ne sont ni résolus ni supprimés par le silence. Les bouches ont beau être muettes, les esprits en proie à l'inertie; il ne s'en fait pas moins dans les choses un travail latent qui pousse les questions à maturité. Après de si fréquentes et si terribles leçons, veut-on encore les laisser éclater à l'improviste, en révolutions ingouver-

nables, au lieu de les préparer et de les conduire aux solutions pacifiques par des discussions libres, sincères et modérées? Si, à la faveur de la liberté tolérée, il nous est permis de réclamer cette liberté supérieure qui est à la fois la sauvegarde des intérêts et la consécration de la justice, nous ne croyons pas pouvoir en conscience manquer à cette occasion et à ce devoir. Le succès est difficile et douteux, dira-t-on; soit. La responsabilité de l'échec ne retombera pas du moins sur ceux qui auront tenté un généreux effort.

C'est dans ces pensées que nous avons accueili avec satisfaction les premiers adoucissemens apportés par M. Delangle dans l'administration intérieure, et que nous avons prêté une attention bienveillante aux tendances libérales manifestées par une portion, malheureusement trop circonscrite, de la presse gouvernementale. Cette pointe légère de libéralisme était digne de remarque, car c'est pour la première fois depuis six ans qu'elle est apparue sur le fond stérile et terne de ce journalisme qui importune le pouvoir de sa fade obséquiosité. Nous n'avons point été les seuls que ce symptôme ait frappés : des organes de la presse libérale ont pris acte de l'appel qui était fait à des manifestations plus libres de l'opinion; mais ici s'élevait tout naturellement une question décisive. — Est-il permis de convier l'opinion à de plus libres allures? est-il permis de l'inviter à reprendre dans la presse un mouvement indépendant et régulier, sans modifier les conditions faites à la presse par le décret de 1852? Soit que l'on considère la date de ce décret ou que l'on en examine les dispositions, on est autorisé à croire qu'il ne pouvait être dans la pensée du gouvernement qu'une mesure temporaire. D'un côté, en effet, il appartient à la période dictatoriale qui a précédé l'application de la constitution; de l'autre, il place les journaux sous la juridiction administrative et les soumet, pour des délits dont la définition est laissée à l'appréciation accidentelle de l'autorité, à des pénalités qui les exposent à la suppression et à la destruction des propriétés qu'ils représentent. Une législation si exceptionnelle et si éloignée de l'esprit général de nos codes ne saurait avoir le caractère d'une loi permanente. Il n'est pas nécessaire en France d'expliquer la compression qu'a exercée sur les journaux ce rigoureux régime : cette compression a été accrue, au-delà sans doute des prévisions du gouvernement, par les craintes mêmes qu'elle inspirait aux intérêts de propriété engagés dans l'exploitation des feuilles périodiques. De là l'atonie où est fatalement tombée la presse française, de là le discrédit qu'elle rencontre à l'étranger. Un mot suffira pour donner une idée de ce discrédit : les journaux de Vienne reprochent aux journaux français, et souvent, nous sommes forcés d'en convenir, avec autant d'à-propos que d'esprit, leur dépendance et leur nullité. N'est-il pas dur pour l'opinion française que ses organes soient ainsi devenus des objets de dérision ou de pitié pour la presse de la libérale Autriche?... Il y a dans cette humiliation quelque chose d'affligeant pour les esprits élevés. La presse a été une des plus patriotiques défenses et une des gloires de notre pays. Autant, plus peut-être qu'aucune autre profession, elle a fourni à la France des serviteurs dévoués et des hommes d'état illustres. Il est des temps où le rôle des généraux, des ingénieurs, des administrateurs, paraît être plus utile que

celui des écrivains; mais tous les temps ne se ressemblent point : il y a eu des époques, il y en aura encore, où il a été donné à l'écrivain de rendre à la liberté ou à l'ordre plus de services que ces grandes causes n'en peuvent attendre d'un général ou d'un préfet. Par reconnaissance et par prévoyance, il serait bon de penser à relever la presse française. Or cela ne se peut qu'à une condition : l'abandon de la législation sans doute transitoire de 1852 et la réintégration de la presse dans le droit commun. C'est la réponse qui a été faite de tous côtés aux invitations libérales émanées d'un journal du gouvernement. La question est posée; elle est de celles dont, une fois posées, on peut ajourner, mais non éviter la solution. Tel est jusqu'à présent le fait saillant d'une polémique qui n'en restera pas là. Nous nous bornerons à mentionner les protestations étranges qu'elle a provoquées dans certaines régions de la presse gouvernementale. Quelques-uns des tristes organes de cette presse ont pris pour devise l'inscription de *l'Enfer* de Dante : *Lasciate ogni speranza!* Ils condamnent le pouvoir à l'immobilité, et contestent la signification que l'opinion a donnée à l'entrée de M. Delangle au ministère. Qui a raison dans ce conflit? Est-ce l'opinion publique? Est-ce le dangereux et ridicule parti des ultras? Jusqu'à ce que l'événement nous démente, nous aimerons à croire que c'est l'opinion. N'est-il pas permis de voir, en attendant, la confirmation des pressentimens libéraux dans le souffle qui anime le discours que le prince Napoléon vient de prononcer à Limoges, dans le viril appel qu'il adresse dès ses premières paroles à l'énergie individuelle des citoyens et à la force de l'opinion publique? Quant à ceux qui prêtent au gouvernement leur politique immobile, on peut leur opposer ce passage remarquable de la déclaration placée en tête de la constitution, qui est évidemment sorti de leur mémoire : « L'empereur disait au conseil d'état : « Une constitution est l'œuvre du temps; on ne saurait laisser une trop large voie aux améliorations. » Aussi la constitution présente n'a-t-elle fixé que ce qu'il était impossible de laisser incertain. *Elle n'a pas enfermé dans un cercle infranchissable les destinées d'un grand peuple;* elle a laissé aux changemens une assez large voie pour qu'il y ait, dans les grandes crises, d'autres moyens de salut que l'expédient désastreux des révolutions. »

La justice nous oblige à reconnaître que le nouveau ministre de l'intérieur a déjà, par quelques actes, distingué son administration de celle qui l'a précédée. Nous avons parlé, il y a quinze jours, de la liberté de circulation rendue à plusieurs journaux; aujourd'hui nous devons signaler les adoucissemens apportés, vis-à-vis des étrangers, dans le service des passeports. Cette affaire des passeports est une de celles qui, dans ces derniers temps, avaient causé au dehors les mécontentemens les plus graves contre nous. Il faut avoir passé récemment la frontière française pour juger des vexations inévitables que la sévérité du service des passeports suscitait aux étrangers. Naturellement c'est le peuple voyageur par excellence, ce sont les Anglais qui étaient le plus sensibles à ces vexations et qui s'en plaignaient le plus vivement. Il faut avouer qu'ils en ont quelquefois souffert d'une façon fort déplaisante. Une des plus ennuyeuses mésaventures qu'aient eu à subir les excursionnistes anglais est celle qui est arrivée la semaine dernière à Cherbourg. Dans une des villes du littoral anglais, une compagnie de bateaux à

vapeur avait eu l'idée d'organiser un voyage de plaisir à Cherbourg. Les excursionnistes devaient passer vingt-quatre heures, un dimanche entier, dans ce grand port militaire, qui excite en ce moment l'inquiète curiosité de nos voisins. La compagnie avait annoncé dans ses affiches que les passeports n'étaient point nécessaires, et qu'elle s'en était entendue avec les autorités locales. Les amateurs ne manquèrent pas. Un petit nombre d'avisés se munirent de passeports; la plupart des voyageurs, une soixantaine, crurent aux assurances de la compagnie. On arrive à Cherbourg; les passeports sont demandés, et l'on ne permet de descendre qu'aux cinq ou six personnes qui sont en règle. Les autres parlementent en vain, pendant plusieurs heures, avec les autorités françaises, qui, avec beaucoup de courtois regrets, sont obligées d'obéir à leur consigne et d'interdire le débarquement. On juge de la déception de ces pauvres voyageurs de plaisir. On attendit la marée, et l'on repartit pour la côte anglaise. Si les excursionnistes furent vexés, il nous semble que les hôtels, les restaurans et les boutiquiers de Cherbourg ne durent pas voir avec plaisir s'éloigner cette troupe de consommateurs, qui, après s'être montrée à eux, leur échappait si malencontreusement. Désormais ces désagréables accidens seront impossibles. M. Delangle a rétabli les anciennes facilités d'admission dont les Anglais jouissaient sur notre littoral. Le bon *cockney* et le *snob* important pourront accomplir leur *trip* sur la côte de France, et l'estimable boutiquier français, croyons-nous, ne s'en plaindra pas.

Mais Cherbourg attend des hôtes plus illustres. Avant l'inauguration du grand bassin, la reine d'Angleterre y rendra visite à l'empereur des Français. Nous ne pouvons voir dans cette nouvelle rencontre des deux chefs d'empire que le symbole de la persévérante alliance des deux peuples. Après les méprises et les démarches malencontreuses qui ont mis cette alliance en péril il y a plusieurs mois, le voyage de la reine Victoria à Cherbourg est un acte d'une grande importance, qui, nous l'espérons, fera tomber bien des préjugés et calmera bien des craintes. Nous nous associerons toujours, pour notre part, à des témoignages de cette nature, car l'alliance de la France et de l'Angleterre est un des principes et, nous avons le droit de le dire, une des traditions du libéralisme français. Il n'a pas dépendu heureusement de cette presse ignorante et vulgaire à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure que l'alliance ne succombât sous les passions rétrogrades que cette presse s'efforçait de réveiller contre elle. On ne discute point avec de pareils politiques; mais s'il est encore des esprits sérieux qui mettent en doute la nécessité de cette alliance libérale, comment pourraient-ils plus longtemps résister aux enseignemens péremptoires qu'apportent en sa faveur les événemens de chaque jour? Les questions les plus anciennes et les plus débattues de la diplomatie européenne, les questions les plus soudaines et les moins prévues qui s'élèvent sur tous les points du monde ne peuvent être résolues d'une manière efficace et satisfaisante que par l'accord de la France et de l'Angleterre.

Le crime horrible que le fanatisme musulman vient de commettre à Djeddah n'est-il pas un de ces avertissemens qui rappellent aux deux peuples que leurs devoirs envers la civilisation leur prescrivent une étroite alliance?

L'Orient musulman traverse évidemment une crise redoutable. Le mahométisme asiatique a reçu de la guerre d'Orient un ébranlement dont nous n'avons pas vu les dernières conséquences. La Russie aurait sans doute reculé devant la responsabilité qu'elle assumait en attaquant la Turquie, si elle avait prévu les retentissemens du choc qu'elle allait donner aux races musulmanes. Cette guerre a rallumé la vieille haine des populations mahométanes contre les chrétiens, et l'échec de la Russie a été peut-être pour elles comme la démonstration de leur supériorité sur les *giaours*. Qui sait ce qui se passe au sein de ces masses qui, de tant de régions, ont le regard constamment tourné sur La Mecque? Qui sait comment tous ces peuples se sont raconté les uns aux autres la légende de la guerre d'Orient? Qui sait si la France et l'Angleterre n'ont pas figuré dans ces récits comme des tributaires du sultan, obligés de lui fournir des soldats et des vaisseaux pour l'aider à châtier le Russe infidèle? Qui dira le degré d'infatuation auquel ces événemens, ainsi travestis par l'orgueilleuse ignorance du musulman, auront monté son fanatisme? Que cette fermentation soit générale au sein du monde musulman, tous les faits le révèlent. L'insurrection indienne a été musulmane dans son origine, et les menées du shah de Perse auprès de la cour de Delhi l'avaient fomentée de longue main. Le feu même de cette insurrection se répercute maintenant d'une façon manifeste sur le moral des musulmans soumis au sultan. Comment expliquer autrement que par cette sourde émotion générale ces outrages odieux, ces crimes horribles commis presque simultanément en des points si divers, si éloignés les uns des autres : le consul-général anglais à Belgrade, M. de Fonblanque, assassiné en plein jour; les avanies infligées aux chrétiens dans les provinces européennes de la Turquie et en Syrie, hier le massacre des consuls de France et d'Angleterre et des malheureux chrétiens à Djeddah, aujourd'hui le soulèvement des Turcs de Candie? Ce vieux monde musulman tout entier demande à être surveillé et réprimé dans ses horribles explosions par l'action combinée de la France et de l'Angleterre.

Sans doute l'on obtiendra facilement une réparation éclatante du crime de Djeddah, s'il est permis de dire que de pareilles horreurs puissent être réparées. Sans doute une escadre anglo-française peut, comme le demande le *Times*, aller contraindre les musulmans dans le port de La Mecque à reconnaître la supériorité des Européens et des chrétiens. Là pourtant n'est pas la principale difficulté que fait naître cet épouvantable événement. Qu'est-ce que la réparation du passé comparée aux devoirs de prévoyance imposés par l'intérêt de l'avenir? Une question s'élève désormais entre l'empire turc et l'Europe chrétienne. Le gouvernement du sultan est-il véritablement en état de garantir la sécurité des chrétiens dans les vastes provinces sur lesquelles s'étend son autorité nominale? L'Europe chrétienne ne peut, sans manquer aux premiers devoirs d'humanité, laisser plus longtemps une pareille question dans le doute. Hélas! le doute même peut-il exister à cet égard? N'est-il pas évident que l'autorité du sultan n'a pas assez d'énergie concentrée au cœur de l'empire pour pouvoir contenir aux extrémités le fanatisme turc ou arabe? Cela était visible déjà en 1840, et néanmoins, dans l'entraînement d'une politique hostile à la France, les puissances européennes travaillèrent

à détruire la force locale que Méhémet-Ali avait constituée en Égypte, et qu'il faisait rayonner avec une vigueur partout obéie en Syrie et en Arabie. Si l'Arabie n'eût point été enlevée à Méhémet-Ali en 1840, il est probable que le crime de Djeddah n'eût point été commis. La Turquie parviendra-t-elle jamais à se faire obéir et à maintenir l'ordre dans ces pays qu'elle a si maladroitement enlevés à l'administration égyptienne? — Il est difficile de le croire. En attendant, le sultan et les hommes éclairés qui l'entourent sont les premiers intéressés à fournir les garanties de sécurité que l'Europe chrétienne doit exiger d'eux. Il s'agit pour eux de prendre des résolutions finales, il s'agit de savoir s'ils peuvent réaliser dans tout l'empire les réformes qu'ils nous ont promises, et si, comme sanction de l'accomplissement de ces réformes, ils sont en mesure de créer dans l'empire une administration vigilante et consciencieuse. S'ils sont au-dessous de la tâche que la civilisation et l'humanité leur imposent, il faudra que d'autres la prennent en mains; l'heure de la dissolution de l'empire turc ne pourra plus être éloignée, ces éventualités orientales que l'Europe s'applique avec tant de prudence et par tant d'efforts à refouler dans l'avenir éclateront sur le présent. On voit si, en face de telles perspectives, il importe à la France et à l'Angleterre de rester unies.

Dans notre vieille Europe, où les intérêts les plus divergens acceptent presque toujours, grâce à Dieu, les compromis qui leur sont dictés par le bon sens, l'accord de la France et de l'Angleterre vient à bout de bien des difficultés qui, laissées à elles-mêmes, mettraient en péril le repos général. C'est ainsi que les conseils des gouvernemens français et anglais, auxquels s'est joint en cette circonstance le cabinet russe, ont déterminé le Danemark à cesser la longue et noble résistance qu'il avait faite à l'opinion allemande. — Le Danemark consent à suspendre la constitution commune de la monarchie danoise dans les duchés de Holstein et de Lauenbourg. Les concessions du Danemark, accordées sur les conseils de la France et des autres grands états, ne compromettent point la dignité de ce petit royaume. Nous comprenons que la violence chicanière que l'Allemagne est accoutumée à porter dans tous les débats qui intéressent la confédération ait pu blesser les justes susceptibilités de l'opinion danoise; mais ce n'est point à cette violence, qui sied si peu aux forts, que cède aujourd'hui le Danemark : il cède aux conseils d'amis puissans et dévoués qui, comme la France, ont pu apprécier depuis des siècles la valeur de sa fidèle alliance, et qui ne l'eussent jamais abandonné dans une cause où ses droits et son honneur eussent été sérieusement engagés. Nous voudrions pouvoir annoncer également la conclusion des travaux de la conférence relativement aux principautés danubiennes; mais nous craignons que l'œuvre de la conférence ne soit moins avancée que ne l'ont cru les journaux étrangers. Sans doute les dispositions des diverses puissances les inclinent à résoudre par une transaction cette délicate réorganisation des provinces roumaines. La nationalité roumaine obtiendra enfin de précieuses garanties. L'unité aura, nous l'espérons, sa représentation au-dessus des assemblées locales qui maintiendront la distinction des provinces. La conférence s'occupe de formuler son œuvre dans une constitution dont la rédaction aurait été confiée à M. le ministre

des affaires étrangères de France. C'est là un travail complexe et d'une lente élaboration. Aussi, sans douter d'une solution heureuse des difficultés dont l'organisation nouvelle des principautés est hérissée, ne serions-nous point surpris de voir les travaux de la conférence, contre l'attente du public, se prolonger encore jusque dans le mois d'août.

La session s'achève en Angleterre au milieu de circonstances qu'il eût été bien difficile de prévoir au commencement de cette année. La discussion et le vote du bill de l'Inde semblent avoir porté le dernier coup à la force parlementaire de lord Palmerston. La chambre des communes a été élue sous le ministère de lord Palmerston, et elle lui apporta cent voix de majorité; cette majorité s'est fondue à ce point que lord Palmerston n'a pu réussir à introduire dans le bill de l'Inde aucun des nombreux amendemens qu'il a présentés sans relâche. Après le vote final, M. Disraeli a remercié habilement la chambre d'avoir travaillé à cette œuvre en oubliant tout esprit de parti, en subordonnant les animosités politiques au grand intérêt national qui est en jeu dans la réorganisation du gouvernement de l'Inde. Ce compliment était sincère sans doute, mais il était aiguisé d'une pointe d'ironie, car la dissolution du parti libéral a contribué au moins autant que le patriotisme au résultat dont se félicitait le chef du parti tory. Jusqu'à présent, les radicaux scissionnaires qui ont appuyé le ministère de lord Derby n'ont donné aucun signe de repentir, n'ont témoigné aucune velléité de renouer leur ancienne alliance avec les whigs. Au contraire, quelques-uns de leurs orateurs et leurs journaux prennent plaisir à énumérer les concessions libérales qu'ils doivent au cabinet tory et à faire remarquer qu'ils n'eussent obtenu rien de semblable des whigs. Dans la conclusion de la discussion du bill de l'Inde, lord John Russell a fait, il est vrai, une avance marquée à M. Bright: il a déclaré que le discours prononcé par cet éminent orateur à la seconde lecture du bill est un des discours les plus remarquables qui aient jamais été entendus dans la chambre des communes. L'éloge était mérité, et il témoigne du désir qu'éprouve lord John Russell de se rapprocher de M. Bright. Lord John est un tacticien hardi, et nous ne serions pas surpris que l'année prochaine, lorsque la réforme parlementaire frappera à la porte de la chambre des communes, il ne préparât un terrain commun aux whigs et aux radicaux en acceptant le *ballot*, le vote au scrutin secret, qu'il a combattu jusqu'à ce jour, et dont M. Bright est le plus énergique partisan.

L'Espagne, depuis quelques mois, était vraiment en fête; elle célébrait avec une sorte d'entraînement toutes ces pompes de l'industrie, devenues presque communes dans les autres pays, et qui ont tout l'attrait de la nouveauté au-delà des Pyrénées. Certes, à n'observer que les apparences, la politique semblait oubliée. Il y a des esprits très perspicaces qui ont toujours peur du bruit d'une discussion parlementaire, et qui ne manquaient pas, il y a peu de temps encore, de voir un symptôme heureux autant que significatif dans ce mouvement extérieur de prospérité publique venant aussitôt après la clôture des cortès. Il n'y a qu'un malheur : les fêtes ont cessé, et l'Espagne s'est réveillée tout à coup en face d'une nouvelle crise ministérielle qui a changé subitement toute la situation. Le cabinet présidé par M. Isturiz a disparu il y a peu de jours, et le pouvoir a été remis par la reine entre

les mains du général O'Donnell, qui a conservé auprès de lui deux des membres du précédent ministère, M. Posada Herrera et le général Quesada, en associant à la nouvelle combinaison quelques hommes publics diversement connus, MM. Calderon Collantès, Fernandez Negrete, Salaverria, le marquis de Corbera. La politique, on le voit, n'a point épuisé ses mobilités et ses fluctuations en Espagne, et elle n'est pas tout à fait morte, comme on le disait.

Quant aux causes de la chute soudaine de M. Isturiz, elles sont assez visibles pour quiconque suit d'un œil attentif les affaires de la Péninsule. Outre que M. Isturiz, par son âge un peu avancé et par ses habitudes inactives, était peu propre à diriger le gouvernement au milieu de la confusion des partis, le vice était dans la situation même. Le dernier cabinet était évidemment un pouvoir de transition, sans point d'appui, sans autre raison d'être que de tempérer un moment des animosités et des antagonismes invétérés. Il ne pouvait vivre qu'à la condition de ne heurter aucune opinion et de se tenir, pour ainsi dire, à égale distance de toutes les fractions du parti conservateur qu'il était censé rallier. De quelque côté qu'il se tournât, tout lui rappelait sa faiblesse et les difficultés dont il était environné. Quand le ministre de l'intérieur, M. Ventura Diaz, subissant l'influence de la majorité du congrès, essayait, il y a deux mois, de faire prévaloir une politique conservatrice plus tranchée, le cabinet était menacé de dissolution, et il ne se sauvait qu'en sacrifiant M. Ventura Diaz. Cette modification ministérielle et l'entrée de M. Posada Herrera au pouvoir, en donnant au gouvernement une teinte plus libérale, ne faisait qu'indisposer la majorité du congrès, et il fallait recourir à une suspension précipitée des cortès. Les inaugurations de chemins de fer, les voyages royaux sont venus voiler un instant cette situation; la difficulté n'existait pas moins, elle s'est révélée tout entière le jour où le cabinet a mis en délibération une question capitale, celle de savoir s'il devait attendre la réunion des cortès actuelles, ou s'il devait dès ce moment proposer à la reine la dissolution du congrès. C'est M. Posada Herrera qui a pris l'initiative en se prononçant nettement pour la dissolution de la chambre, et il a été particulièrement appuyé par le ministre de la marine, le général Quesada. Le président du conseil, M. Isturiz, aurait volontiers partagé cette opinion. D'autres ministres se sont prononcés pour le maintien du congrès actuel, et c'est ainsi que le cabinet est tombé en décomposition. M. Isturiz ne s'est point trouvé en position de résoudre cette crise en conservant la direction des affaires, et le pouvoir est passé entre les mains du général O'Donnell. En réalité, l'entrée de M. Posada Herrera au ministère, il y a deux mois, a été une sorte de trait d'union entre le cabinet de M. Isturiz et le cabinet nouveau. Si l'on compte bien, depuis deux ans c'est la cinquième combinaison qui se forme à Madrid, c'est la cinquième tentative qui se fait pour replacer la politique conservatrice dans ses véritables voies. Des cinq ministères qui ont passé au pouvoir, les uns ont échoué parce qu'ils se laissaient trop aller à la réaction, les autres parce qu'ils paraissaient vouloir être trop libéraux, d'autres enfin parce qu'ils n'ont pu être ni réactionnaires ni libéraux, et ceci est l'histoire du dernier cabinet. L'expérience se poursuit, on le voit; seulement elle se poursuit, il faut le dire, au milieu de difficultés de plus en plus graves.

Une chose est à remarquer en effet : c'est que, dans les données visibles

de la situation de l'Espagne, rien ne semblait conduire à cette brusque solution qui vient d'éclater à Madrid. Toutes les apparences étaient contre le retour du général O'Donnell aux affaires. Sur quoi pouvait s'appuyer le comte de Lucena? Dans la presse, il compte peu de défenseurs; dans les chambres, il a plus d'adversaires que d'amis. Il y a quelques mois, le général Calonge était élu secrétaire du sénat : son plus grand titre était d'avoir proposé l'an dernier une motion qui équivalait à une condamnation rétrospective de l'insurrection militaire de 1854. Au commencement de la dernière session, il suffisait que le cabinet Armero-Mon parût se rapprocher du général O'Donnell et de ses amis pour que la majorité du congrès le renversât aussitôt par un vote d'opposition qui portait à la présidence M. Bravo Murillo. Et cependant le général O'Donnell est aujourd'hui au pouvoir. A-t-il dû ce retour de fortune à des influences étrangères à la politique? On l'a dit, de même qu'on assure que cette combinaison, qui vient de triompher, se préparait depuis plusieurs mois au milieu des distractions des fêtes et de la confusion des partis. On a fait peur à la reine d'une réaction qui atteindrait peut-être jusqu'à l'indépendance de son pouvoir; la reine s'est rejetée vers un cabinet qui se présente sans doute comme libéral, mais dont il n'est pas encore possible de préciser le caractère. Lorsque le général O'Donnell, après deux ans d'une temporisation habile et presque héroïque, livrait bataille à la révolution en 1856, il représentait une réaction énergique de l'esprit conservateur. En rompant avec les progressistes révolutionnaires, il avait pour lui tous les modérés, qui reconnaissaient en lui l'instrument vigoureux d'une restauration nécessaire. Aujourd'hui le comte de Lucena a contre lui toutes les fractions du parti modéré. Lorsque la première nécessité serait de rallier en faisceau toutes les forces conservatrices, le cabinet qui vient de naître semble venir pour précipiter la décomposition de ce parti.

Le général O'Donnell n'est que depuis quelques jours au pouvoir, et déjà il montre une activité singulière, au moins pour la distribution des emplois. Tous les chefs d'administration sont remplacés, toutes les fonctions militaires et civiles passent entre les mains des amis et même des créatures du comte de Lucena. O'Donnell vient de placer à Barcelone et à Valence deux de ses compagnons du soulèvement de 1854, les généraux Dulce et Echagüe. La dissolution du congrès est naturellement une des mesures indiquées dans la situation, et pour les élections qui se feront de nouvelles listes vont être préparées. On dit même que le nouveau cabinet serait disposé à remettre en question les arrangemens conclus par les précédens ministères avec Rome. Tous ces actes constitueraient assurément une situation nouvelle, et le général O'Donnell pourra bien rencontrer devant lui la majorité du parti conservateur. Or, si le cabinet nouveau ne puise pas sa force dans le parti modéré, va-t-il se rapprocher des progressistes? Si cette évolution nouvelle se réalisait, le général O'Donnell serait sans doute abandonné par quelques-uns des collègues qu'il s'est donnés. La situation, comme on voit, devient extrêmement périlleuse, et sous l'apparence de ce calme qui ne s'est point démenti depuis quelque temps en Espagne, il y a des perturbations profondes de plus d'une nature. Le parti modéré peut voir maintenant où l'ont conduit ses divisions et ses rivalités : s'il n'a pas perdu le pouvoir, il peut être tout près de le perdre. Ces divisions et ces rivalités favorisent sans doute jus-

qu'à un certain point la libre indépendance de la royauté, qui ne rencontre devant elle aucune force politique, et qui peut, quelquefois capricieusement, se servir des hommes ou les rejeter. C'est là cependant une expérience de nature à porter des fruits amers, et en voulant trop s'affranchir, la royauté elle-même ne risquerait-elle pas de s'asservir quelque jour à des situations violentes ou impossibles?

Deux livres bien divers, et qui viennent d'être publiés à peu de jours d'intervalle, nous paraissent destinés à produire une impression sérieuse et durable : ce sont la *Vie publique de Royer-Collard* et les *Essais sur l'époque actuelle* de notre ami et collaborateur M. Émile Montégut. La *Vie publique de Royer-Collard* n'est, à proprement parler, qu'un recueil de fragmens des discours de l'illustre orateur habilement reliés les uns aux autres par une sobre narration historique. L'auteur de cette précieuse compilation, M. Léon Vingtain, a obéi à une pieuse et noble idée, et a rendu à la littérature politique un vrai service en réunissant ces magnifiques reliques de la pensée de l'interprète le plus constant, le plus énergique et le plus élevé que le libéralisme ait eu en France. Nous n'essaierons point de juger ici Royer-Collard; il nous suffira de dire que ses discours ont conservé une *actualité* éclatante, et nous ne doutons point qu'ils ne soient lus avidement par le public éclairé. Il ne nous est point permis non plus d'apprécier ici dignement le mérite des *Essais* de M. Émile Montégut; mais nous regrettons moins de manquer à cette tâche attrayante, en songeant que les belles études réunies dans ce volume sont connues de tous les lecteurs de la *Revue*. Nous venons de relire ces pages profondes et charmantes, qui ouvrent à la pensée des horizons si nouveaux et si finement étudiés, et où l'originalité et l'indépendance des idées se reflètent dans une forme si attachante et si vive; nous avons relu ces remarquables études, *le Génie français, la Renaissance et la Réformation, l'Individualité humaine dans la société moderne,* etc. Elles gagnent encore à être rassemblées et à s'illuminer pour ainsi dire les unes les autres. M. Montégut est un penseur pénétrant, ému de toutes les belles sympathies qui peuvent animer les jeunes hommes de notre siècle, éclairé par l'étude et pour ainsi dire par la divination de l'histoire et des civilisations étrangères, servi par une rare finesse de perception littéraire. Quand nous voyons à quel point les écrits de M. Montégut réunissent l'expérience philosophique de la vie et les candeurs gracieuses de la jeunesse, nous voudrions lui appliquer ce mot de Byron sur un de ses contemporains : *So mighty and so gentle too.*

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES

Une Bibliothèque historique arménienne (1).

La littérature arménienne se recommande par le nombre et la valeur des monumens historiques qu'elle a produits. Depuis le commencement du IVe siècle jusqu'à nos jours, ces monumens se continuent par une succession

(1) *Bibliothèque historique arménienne. ou Choix des principaux Historiens arméniens,* traduits en français et accompagnés de notes historiques et géographiques, par

non interrompue, véritable *chaîne d'or* qui rattache le monde ancien à celui où nous vivons. Antérieurs de près de cinq siècles aux écrivains musulmans, les auteurs arméniens sont les meilleurs guides, et l'on pourrait dire les seuls, que nous présente l'Orient pour l'étude des faits accomplis dans l'Asie occidentale à une époque où elle obéissait presque tout entière aux princes de la dynastie des Sassanides de Perse (226-651 après Jésus-Christ). Ils appartiennent en effet à une nation qui, d'abord soumise à la suzeraineté de ces puissans monarques, et ensuite, après avoir lutté pour défendre un reste d'indépendance, absorbée dans leur vaste empire, fournit des contingens et des généraux à leurs armées, des employés à leurs chancelleries, des alliances aux plus illustres familles de la Perse et à celle des Sassanides elle-même, tandis que ses chefs, ses patriarches et ses évêques ne cessaient de fréquenter la cour de Ctésiphon. De ce contact entre les deux royaumes, encore plus intime dans les âges antérieurs, sous les Arsacides, lorsque les deux branches principales de cette famille s'étaient partagé la Perse et l'Arménie, résulta une communauté de civilisation et pendant longtemps de croyances religieuses dont plus d'un souvenir se retrouve dans les auteurs arméniens primitifs. Lorsqu'au IIIe siècle de notre ère une scission s'opéra dans cette unité de croyance par la restauration en Perse de l'ancien culte de Zoroastre à l'avénement des Sassanides et par la conversion de l'Arménie à la foi de l'Évangile, ce dernier pays tendait à s'unir plus que jamais politiquement à la Perse par l'incorporation définitive dans la monarchie des Sassanides de toute la partie orientale de son territoire.

Si, d'un côté, l'Arménie se rattachait à l'Orient, de l'autre elle fut en communication non moins étroite avec le monde occidental. Dans le siècle qui précéda la naissance de Jésus-Christ, triomphante et glorieuse un instant sous son souverain Tigrane le Grand, elle ne tarda pas à être entamée par les armées romaines et forcée de payer un tribut aux césars. Le christianisme, qui lui vint de l'école de Césarée de Cappadoce, l'entraîna à la culture et à un amour passionné des lettres grecques. On la vit dès lors flotter entre ces deux influences, orientale et occidentale, pencher entre les deux dominations, perse, romaine ou byzantine, qui s'en disputaient la possession. Sa littérature à cette époque reflète l'action de ce double mouvement et l'influence de ces deux courans d'idées opposées. Orientaux par leur position géographique et leurs traditions, les Arméniens furent alors transformés et imprégnés d'hellénisme par leur éducation littéraire et religieuse. Dans leurs annales apparaissent plusieurs des noms les plus célèbres de l'histoire romaine et byzantine, Lucullus et Pompée, Mithridate et Tigrane, Antoine et Corbulon, et plus tard Héraclius, Chosroès le Grand, Yezdedjerd, et autres sur lesquels il n'est pas moins précieux de pouvoir les interroger. C'est chez les Arméniens, soumis pendant près de six cents ans aux Parthes (qui leur donnèrent une longue suite de souverains, leur apôtre national, saint Grégoire l'Illuminateur, et leurs premiers et plus glorieux patriarches, et de qui descendaient les plus illustres familles de l'Arménie), que la tradition de

M. Édouard Dulaurier, — *Chronique de Matthieu d'Édesse* (962-1136), continuée par Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162, d'après trois manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris. — Durand, libraire-éditeur, rue des Grés, 7.

ce peuple, dont le passé est si obscur pour nous, s'est conservée vivante bien au-delà du temps où la puissance des Arsacides était déjà écroulée.

Lorsque les Arabes, animés de l'enthousiasme religieux et militaire que le prophète avait su leur inspirer, s'élancèrent du fond de leurs déserts sur les empires qui leur servaient de barrière au nord; lorsque après eux les Turcs seldjoukides et ensuite les Mongols se précipitèrent du fond de leurs steppes sur l'Asie occidentale, l'Arménie fut un des premiers pays qu'ils envahirent et qui subit leur joug, et ses historiens, en nous racontant les désastres et les bouleversemens dont leur patrie fut alors le théâtre, nous apprennent une foule de détails dont on chercherait vainement la mention ailleurs. Il y a plus, les mêmes faits rapportés par les auteurs musulmans et arméniens fournissent, en rapprochant ces auteurs entre eux, un terme de comparaison rendu piquant et curieux par le point de vue religieux et social si opposé, par la condition d'oppresseurs et de vaincus où les uns et les autres sont placés. Inspirés par un sentiment très vif de nationalité, les écrivains arméniens affectent un caractère non moins original lorsqu'ils nous peignent les révolutions de l'empire grec, qui pesa toujours d'un si grand poids sur les destinées de leur patrie, lorsqu'ils nous retracent les croisades, la part active qu'y prirent leurs compatriotes de la Cilicie, et le goût dont ceux-ci s'éprirent pour la langue, les constitutions féodales et chevaleresques des Franks. A portée de connaître parfaitement les événemens qui, à l'époque des guerres saintes, eurent pour théâtre la Cilicie, le nord de la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse, contrées habitées par des populations arméniennes, ils viennent ajouter leurs travaux comme un complément nécessaire à ceux des historiens latins, grecs, arabes et syriens contemporains.

Dans des temps plus rapprochés de nous, lorsque l'Arménie était l'objet de l'ambition rivale des sofis de la Perse et des sultans ottomans, le règne de Schah-Abbas Ier, l'émigration des Arméniens, arrachés en masse de leurs foyers et transportés à Ispahan par ordre de ce prince, les développemens de leur colonie de Djoulfa, l'impulsion donnée par leur industrieuse activité au commerce et à la prospérité financière de la Perse sous Abbas et ses successeurs immédiats, ont inspiré à Arakel de Tauris des pages écrites avec une élégance digne de servir de modèle. Enfin plusieurs des sultans des derniers siècles ont eu parmi les Arméniens, leurs sujets, des biographes dont les ouvrages, encore peu consultés, pourraient l'être avec profit, et mériteraient d'être mis en lumière.

Jusqu'ici, la littérature arménienne n'avait été étudiée que dans un ordre de monumens qu'elle a produits aussi avec abondance, et souvent avec une supériorité incontestable : les livres de prières et de liturgie, et les traités ascétiques et de théologie. Ses richesses historiques avaient été laissées de côté au milieu des investigations qui, depuis un demi-siècle, ont reculé si loin les limites de l'érudition orientale. M. Dulaurier s'est imposé la tâche de séculariser en quelque sorte cette littérature, et de la faire entrer dans le cercle où s'exercent les recherches actives de la science moderne. C'est dans cette intention qu'il publie le recueil inauguré par la traduction de la *Chronique de Matthieu d'Édesse*. Quoique Matthieu ait commencé son récit en 952, plus d'un siècle et demi avant le départ des croisés pour la Terre-Sainte, sous la conduite de Pierre l'Ermite, il appartient cependant à l'his-

toire des croisades. En effet, cette histoire ne saurait être comprise sans la connaissance des événemens qui préparèrent la scène où nos ancêtres vinrent jouer un rôle si glorieux : les invasions des Turks seldjoukides, avec lesquels ils eurent tant de fois à se mesurer, l'origine des principautés que ceux-ci fondèrent en Perse, dans le nord de la Syrie et dans l'Asie-Mineure, les tentatives des empereurs grecs pour arracher les saints-lieux aux mains des infidèles, et l'établissement du royaume chrétien de la Petite-Arménie. Ce royaume, dont la création remonte à la fin du XIe siècle et fut l'œuvre d'un chef émigré de la Grande-Arménie nommé Roupên, prit rang en peu de temps dans la grande confédération que formèrent les colonies latines de l'Orient. A peine les croisés eurent-ils traversé l'Asie-Mineure et la chaîne du Taurus, que les Arméniens qui habitaient ces montagnes accoururent à eux comme vers des frères venus de l'Occident, leur prodiguèrent des secours pendant les rigueurs de la famine au siége d'Antioche, et dès lors ne cessèrent de combattre dans leurs rangs sur presque tous les champs de bataille. Des alliances mêlèrent le sang des descendans de Roupên à celui des familles françaises les plus illustres. Sous le règne de l'un d'eux, Léon II, dit le Grand, qui épousa en premières noces une princesse de la maison d'Antioche et ensuite Sibylle, fille d'Amaury, roi de Chypre, les Latins étaient déjà établis en nombre considérable dans la Cilicie; on y voyait affluer les marchands de Gênes, de Venise et de toutes les villes commerçantes de l'Italie, ceux de la Catalogne et de la Provence. Le clergé frank y possédait des monastères, et les trois ordres de Saint-Jean-de-Jérusalem, du Temple et Teutonique, de riches commanderies. Des seigneurs français occupaient de grandes charges à la cour des Roupéniens. Lorsque, vers 1342, les rois de race arménienne eurent fait place à des princes d'une branche des Lusignans de Chypre, la Cilicie fut envahie plus que jamais par les Latins et soumise à leur influence. L'existence du royaume de la Petite-Arménie comme frontière de la Syrie et donnant accès dans ce pays fut toujours considérée comme indispensablement liée au maintien des colonies chrétiennes d'outre-mer tant qu'elles furent debout, ou à l'espérance de les recouvrer lorsqu'elles furent perdues. C'est pour cette raison que les papes firent tant d'efforts pour soutenir ce royaume contre les Égyptiens, et appelèrent tant de fois à son secours les souverains de l'Europe; mais leur zèle resta impuissant au milieu de la tiédeur qui avait succédé à l'enthousiasme des croisades. Leur voix ne fut pas écoutée; la Petite-Arménie succomba sous les coups réitérés et terribles des infidèles, et perdit à jamais son indépendance avec son dernier roi, Léon VI. Ce prince infortuné, tombé entre leurs mains, vint, après une longue captivité, finir ses jours à Paris, à la cour de Charles VI, en 1393.

Tout ce que nous savons de la vie de Matthieu d'Édesse, historien de ce royaume mi-partie arménien et latin, est ce qu'il nous révèle lui-même dans les *prologues* de sa deuxième et de sa troisième partie. Il s'attribue le surnom ethnique d'*Ourhaïetsi*, c'est-à-dire habitant ou plutôt natif d'Édesse (Ourha), et en effet il ajoute immédiatement que cette cité lui avait donné le jour. Quelques lignes plus loin, il se qualifie de *vanérêts* ou supérieur de couvent. L'époque de sa naissance et de sa mort nous est inconnue. Ce qui est indubitable, c'est que son existence dut se prolonger

au-delà de 1136, année où se termine son récit, et lorsque Édesse appartenait à Josselin le Jeune. C'est dans cette ville qu'il en rassembla les élémens; la rédaction des deux premières parties lui coûta, à ce qu'il nous dit lui-même, quinze années d'un travail persévérant.

La biographie de Grégoire, son continuateur, ne nous est pas mieux connue. Il nous apprend qu'il était prêtre séculier (*érêts*), c'est-à-dire, suivant la discipline de l'église arménienne, non engagé dans l'état monastique, et marié. Les deux expéditions de l'empereur Jean Comnène en Cilicie et en Syrie (1137-1143), la prise d'Édesse sur les chrétiens par l'*atabek* Emad-Addin-Zangui, le père du fameux Nour-Eddin (1144), les relations tantôt hostiles, tantôt bienveillantes, des sultans seldjoukides d'Iconium avec les princes de la Petite-Arménie, les démêlés et les guerres de ces sultans avec les émirs de Cappadoce, de la famille de Danischmend, la fin de la dynastie des comtes d'Édesse de la maison de Courtenay, les entreprises des croisés contre Nour-Eddin, celles des rois de Géorgie sur le territoire arménien, tels sont les faits principaux dont il s'est occupé.

Après avoir donné une idée d'un ouvrage qui voit le jour traduit pour la première fois dans une langue européenne, je voudrais dire quelques mots du travail de M. Dulaurier. En s'imposant la tâche de reproduire cet ouvrage en français avec une fidélité rigoureuse, et de faire ressortir dans tout leur relief les traits de la physionomie des deux chroniqueurs, il a eu à vaincre plus d'une difficulté : leur style est inculte et leur langage vulgaire; on y retrouve l'empreinte d'un siècle où les lettres arméniennes étaient en pleine décadence, où la barbarie avait remplacé à Édesse cette culture de l'esprit perfectionné, cette civilisation élégante et raffinée dont la métropole de l'Osrhoëne avait été jadis le foyer. Dans ces pages, tracées d'une main rude et inexpérimentée, les mêmes tournures, les mêmes images reviennent à chaque instant. Dissimuler ce que ces répétitions ont de fatigant pour nous et en même temps conserver les allures du récit arménien, c'était un problème que le traducteur a cherché à résoudre en employant toutes les ressources de notre langue, si souple et si variée. Je ne voudrais point cependant affirmer qu'il y ait toujours réussi; mais cette monotonie de style disparaît en quelque sorte par l'intérêt dramatique de la narration, par la mobilité de la scène où le lecteur est transporté, et par l'étrangeté des appréciations que suggèrent à Matthieu et à Grégoire leurs préjugés nationaux.

Dans sa préface, M. Dulaurier a esquissé le tableau politique de l'Orient pendant la période qu'ils ont embrassée, et qui comprend le temps où Édesse fut sous la domination française. En discutant les sources où ils ont puisé, il montre que leurs informations proviennent des archives des anciens souverains bagratides d'Ani, de la tradition orale, et sans doute aussi d'anciens mémoires écrits en arménien et que nous ne possédons plus aujourd'hui. Pour un ouvrage émané d'une littérature aussi peu cultivée que l'a été jusqu'à présent celle de l'Arménie, et où sont racontés des faits nouveaux, peu connus ou présentés sous un jour particulier, un commentaire était indispensable. Les auteurs contemporains, chrétiens ou musulmans, ont été consultés pour éclaircir, rectifier et compléter les récits de nos deux chroniqueurs. Dans les notes, qui ont été rejetées à la fin du volume, et qui en forment environ le tiers, le traducteur s'est attaché à fixer toutes les posi-

tions géographiques indiquées dans le texte, à discuter toutes les questions qui touchent à l'histoire des populations arméniennes, alors disséminées dans la Grande-Arménie, la Mésopotamie et la Cilicie, et à celle pareillement des nations avec lesquelles elles furent en rapports de guerre, d'alliance ou de sujétion, et principalement des Franks de la Syrie.

Une entreprise aussi considérable que la publication du corps entier des historiens arméniens n'a point effrayé M. Dulaurier; mais je crains que son zèle ne lui ait fait illusion sur le poids du fardeau dont il s'est chargé. Que de soins et de peines pour la recherche seulement des matériaux à mettre en œuvre! La plupart de ces historiens sont encore inédits, et les bibliothèques de l'Europe n'en renferment qu'un très petit nombre; il faut se les procurer en Orient, souvent à grands frais, et lorsqu'un possesseur jaloux refuse de s'en dessaisir, se résigner à la tâche longue et ingrate de les copier soi-même. Cependant, quelle que soit la longueur de la course que fournira M. Dulaurier dans la carrière où il s'est engagé, la reconnaissance du monde savant lui sera due pour l'initiative qu'il a prise dans des études fécondes et négligées avant lui, et que l'avenir doit développer et agrandir. Nous ajouterons que, pour tirer parti de ces documens, les premières notions à acquérir sont celles du système chronologique d'après lequel les dates y sont énoncées et de la manière dont elles concordent avec notre calcul usuel des années de Jésus-Christ. Le calendrier arménien, qui est très certainement celui de l'antique Orient, antérieur à toutes les corrections qu'il a reçues depuis, est fondé sur l'année solaire vague de trois cent soixante-cinq jours, sans fraction. Par conséquent il anticipe d'un jour tous les quatre ans sur le calendrier julien, et tout l'ensemble de sa corrélation change de cette même quantité par une évolution qui parcourt une période de 1461 années vagues = 1460 années juliennes. Le point initial de cette grande période n'ayant jamais été déterminé avec une suffisante précision, il était impossible de calculer exactement les dates arméniennes qui s'offrent à chaque pas, et qui sont indiquées ordinairement avec un très grand soin. Outre ce mode de supputation, les Arméniens se sont servis d'une foule d'autres méthodes, empruntées aux calendriers des autres nations ou au comput ecclésiastique. Enfin, leurs annales étant souvent en connexion avec celles de l'empire byzantin et des nations slaves, l'étude de la chronologie d'après laquelle elles sont réglées ne saurait être séparée de celle qui a guidé les chronographes grecs et slavons. Un volume destiné à traiter ces divers points de la science des temps peut être considéré comme le préambule obligé de la collection que M. Dulaurier s'est donné la mission de mettre en lumière. Il nous annonce dans la préface du volume aujourd'hui publié que ce second ouvrage ne tardera pas à sortir des presses de l'Imprimerie impériale. Ce sera un précieux secours pour donner à l'histoire d'une partie considérable de l'Orient, dans l'antiquité et au moyen âge, une précision et une certitude qu'elle n'a point eues jusqu'à présent, et pour la rattacher plus étroitement à l'histoire générale, lorsque la littérature arménienne aura fourni cette masse de documens nouveaux qu'elle possède, et dont la *Chronique de Matthieu d'Édesse* peut déjà faire sentir l'importance et l'intérêt. A. DE WICKERING.

V. DE MARS.

L'HOMME DE NEIGE

CINQUIÈME PARTIE. [1]

VIII.

Christian avait attentivement écouté le récit de l'avocat. — Il y a là pour moi bien du louche, dit-il après avoir réfléchi quelques instans. Je plains cette pauvre baronne Hilda, et de tous les personnages de ce drame, elle est celui qui m'intéresse le plus. Qui sait si, comme quelques-uns le prétendent, elle ne serait pas morte de faim dans cette horrible chambre?

— Oh! cela n'est point! s'écria M. Goefle. On me l'avait tant dit que je m'en suis tourmenté l'esprit; mais Stenson, qui ne l'eût certes pas souffert, m'a donné sa parole d'honneur qu'il n'avait pas cessé de servir et de soigner la baronne, et qu'il avait assisté à ses derniers momens. Elle est bien morte d'étisie en effet, mais son estomac se refusait à la nourriture, et le baron n'a rien épargné pour qu'on satisfît tous ses désirs.

— Oui, au fait! reprit Christian; si l'homme est habile comme le dépeint votre récit, il n'aura pas voulu commettre un meurtre inutile. Il lui aura bien suffi de tuer cette pauvre femme par la peur ou par le chagrin. Cependant une autre version, monsieur Goefle, ma version à moi!...

— Voyons.

— C'est qu'elle n'est peut-être pas morte.

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juin, du 1er et 15 juillet.

— Voilà qui est impossible! Et pourtant... on n'a jamais su où l'on avait mis son corps.

— Ah! voyez-vous?

— Le ministre refusa de l'ensevelir dans le cimetière de la paroisse. Il n'y a point ici de cimetière catholique, et il paraît qu'on l'a enterrée nuitamment dans le verger de Stenson... ou ailleurs.

— Quoi! Stenson ne vous l'a jamais dit?

— Stenson ne veut pas qu'on l'interroge sur ce point. Le souvenir de la baronne lui est à la fois cher et terrible. Il l'a aimée sincèrement, il l'a servie avec zèle; mais, quelles que fussent les croyances religieuses de cette dame, il ne s'explique pas à cet égard, et quand on lui en parle, on l'effraie en même temps qu'on le navre.

— Fort bien; mais que dit-il du baron?

— Rien.

— C'est peut-être beaucoup dire...

— Peut-être en effet; mais enfin ce silence ne constitue pas une accusation de meurtre.

— Alors n'en parlons plus, si vous êtes convaincu, monsieur Goefle. Que nous importe après tout? Ce qui est passé est passé. Seulement vous disiez que la vue de ce spectre vous avait suggéré d'étranges doutes...

— Que voulez-vous? L'esprit d'investigation hors de propos est une maladie de ma profession, dont je me suis toujours assez bien défendu. Nous avons assez à faire de chercher à débrouiller la vérité dans les causes ardues qui nous sont confiées, sans aller nous casser la tête pour pénétrer dans celles qui ne nous regardent pas. C'est sans doute parce que je suis oisif depuis quelques jours que mon cerveau travaille malgré moi, et que j'ai été chercher dans les ténèbres du passé et de l'oubli la figure de cette baronne Hilda...

— D'autant plus, dit Christian, que ce qui vous est apparu n'est peut-être pas un songe, mais tout simplement quelque personnage réel dont le costume s'est trouvé ressembler à celui de ce vieux portrait.

— J'aimerais à le croire, mais les gens qui passent à travers les murs ne sont autres que les maussades habitans du pays des idées noires.

— Attendez, monsieur Goefle; vous ne m'avez pas dit de quel côté a disparu ce fantôme, que vous n'aviez pas vu entrer.

— Pour le dire, il faudrait le savoir. Il m'a semblé que c'était du côté où il m'était apparu.

— Sur l'escalier?

— Plutôt dessous.

— Alors par la porte secrète.

— Il y en a donc une?

— Vous ne le saviez pas?

— Non, en vérité.

— Eh bien! venez la voir.

Christian prit le flambeau et conduisit M. Goefle; mais la porte secrète était fermée en dehors. Elle était si bien jointe à la boiserie qu'il était impossible de la distinguer des autres panneaux encadrés de moulures en relief, et si épaisse qu'elle rendait le même son mat que les autres parties du revêtement de chêne. En outre, elle était solidement assujettie par derrière au moyen des gros verroux que Christian avait trouvés et laissés ouverts la veille, et qui depuis avaient été tirés probablement par la même main qui avait cadenassé l'autre porte au bas de l'escalier dérobé. Christian fit part de ces circonstances à M. Goefle, qui dut le croire sur parole, car il n'y avait plus moyen d'aller s'en assurer.

— Croyez-moi, monsieur Goefle, dit Christian, ou une vieille servante de M. Stenson est venue là hier pour ranger la chambre, qu'elle ne savait pas envahie, ou la baronne Hilda est prisonnière quelque part ici, sous nos pieds, sur notre tête, que sais-je? dans cette chambre que l'on a murée, et qui a peut-être une communication secrète avec celle-ci. A propos de la porte murée, vous ne m'avez pas dit où elle conduisait, ni pourquoi on l'a fait disparaître. Ceci me paraît cependant une circonstance assez intéressante.

— C'est une circonstance très vulgaire, et que Stenson m'a expliquée. La pièce située au-dessus de celle-ci était, depuis très longtemps, dans un état de délabrement complet. Lorsque la baronne Hilda vint se réfugier au Stollborg, elle fit condamner cette porte qui lui amenait du vent et du froid. Après sa mort, Stenson la fit rouvrir pour réparer les brèches de la bâtisse au second étage. Seulement, comme, pour rendre cette pièce habitable, il eût fallu dépenser plus qu'elle ne vaut, et qu'en raison de la prétendue chapelle catholique qui y avait été érigée, personne n'eût voulu habiter une chambre où le diable tenait cour plénière, Stenson, autant par mesure d'économie qu'afin de faire oublier toutes ces superstitions, mura solidement de ses propres mains, m'a-t-il dit, et avec la permission du baron, une communication désormais inutile.

— Pourtant, monsieur Goefle, vous avez vu le prétendu fantôme sortir de dessous cette carte de Suède qui masque la maçonnerie?

— Oh! pour cela, c'était bien un rêve! Regardez-y, Christian, et si vous trouvez là une porte praticable, vous serez plus habile que moi. Croyez-vous donc que je n'aie pas été m'en assurer aussitôt que mon rêve se fut dissipé?

— Certainement, dit Christian, qui avait monté l'escalier, soulevé la carte de Suède et frappé à plusieurs reprises sur la paroi qu'elle recouvrait, il n'y a rien là qu'un mur aussi épais que le reste, si j'en juge au son mat qu'il rend. Le raccord de peinture rougeâtre est même fort bien fait et intact sur ses bords; mais avez-vous remarqué, monsieur Goefle, comme ce revêtement de plâtre est égratigné au milieu?

— Oui, et je me suis dit que c'était l'ouvrage de quelque rat.

— Ce rat travaille singulièrement! Voyez donc avec quelle régularité il a tracé de petits ronds sur la muraille?

— C'est vrai; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Tout effet a une cause, et c'est cette cause que je cherche. Ne m'avez-vous pas dit que parmi les bruits que vous entendiez, il y avait celui d'un grattement?

— Oui, un grincement comme celui d'un outil quelconque.

— Eh bien! savez-vous ce que c'est à mon idée? c'est le travail d'une main faible ou inhabile qui a cherché à percer le mur pour voir à travers.

— Elle s'est donc servie d'un clou ou d'un instrument encore plus inoffensif, car elle n'a pas entamé le plâtre à plus de deux lignes de profondeur.

— Pas même, et cependant elle l'a entamé en beaucoup d'endroits avec obstination.

— Ces marques auront été faites par Stenson pour fixer quelque souvenir qu'il n'aura pas voulu écrire. Voyons, vous qui savez déchiffrer tous les styles lapidaires?

— J'en sais assez pour vous dire que ceci n'est pas une inscription et n'appartient à aucune langue connue. Je tiens à mon idée, c'est un essai de forage. Voyez : il y a partout un petit enfoncement fait à l'aide d'un instrument émoussé, et autour de ce petit creux éraillé sur les bords il y a un cercle blanchâtre assez net, comme si on eût travaillé avec une paire de ciseaux dont une branche cassée aurait appuyé faiblement, à la manière d'une tige de compas.

— Vous êtes ingénieux...

— Oh! je suis ingénieux pour le moment, car voilà, sur la dernière marche de l'escalier, un peu de poussière blanche nouvellement détachée.

— Donc?

— Donc la personne dont je parlais, et qui sera tout ce que vous voudrez, illustre captive ou vieille servante trottant à toute heure, est venue ici cette nuit pour essayer, non pour la première fois, mais pour la vingtième au moins, de voir à travers ce mur... Ou bien... attendez, encore mieux! Elle sait qu'il y a là un secret, un

moyen invisible d'ouvrir une porte invisible, et elle cherche, elle tâtonne, elle creuse, elle travaille enfin, et si nous l'observons cette nuit, nous aurons le mot de l'énigme.

— Parbleu, voilà une idée! et je l'accepte d'autant mieux qu'elle me délivre l'esprit d'un grand trouble. Je ne serais donc pas visionnaire, j'aurais vu et entendu un être réel! J'aime mieux cela, bien que je sois un peu honteux maintenant d'en avoir douté. N'importe, Christian, je veux en avoir le cœur net. Je ne crois pas à l'existence d'une prisonnière, puisqu'il faudrait supposer une prison et un geôlier. Or cette chambre était ouverte de deux côtés quand vous y êtes entré par ici et sorti par là-dessous, et quant au geôlier, ce ne pourrait être que l'honnête et dévoué Stenson.

— La baronne a pourtant subi ici une captivité plus ou moins dure, et l'honnête Stenson y était...

— L'état de captivité n'a pas été prouvé, et s'il a eu lieu, Stenson n'était probablement pas le maître au Stollborg. A présent qu'il y est seul, car je présume que vous ne comptez pas Ulphilas pour quelqu'un...

— Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Goefle, il y a là un mystère, et, quel qu'il soit, sérieux ou puéril, je veux le découvrir; mais, grand Dieu! à quoi pensé-je? L'heure marche, Puffo ne revient pas, et je m'amuse à bâtir un roman, quand je devrais songer à celui que j'ai à représenter! J'en étais bien sûr, monsieur Goefle, qu'en me faisant manger, vous me feriez causer et oublier mon travail!

— Allons, allons, faites vos apprêts, mon garçon; je vous ai promis de vous aider.

— Vous ne pouvez m'aider, monsieur Goefle, il me faut mon compère; je cours le chercher.

— Eh bien! allez. Pendant ce temps, j'irai voir Stenson, que je n'ai pas encore eu le loisir de saluer, et qui probablement ne me sait pas ici. Il n'y vient jamais...

— Ah! pardon, monsieur Goefle, il y vient, il y est venu tout à l'heure. Je l'ai vu pendant que vous étiez sorti,... et même, tenez, j'oubliais de vous raconter la chose, il m'a pris pour le diable ou pour un revenant, car il a eu une peur affreuse, et il s'est sauvé en trébuchant et en battant la campagne.

— Bah! vraiment! il est poltron à ce point? Mais je n'ai pas le droit de me moquer de lui, moi qui ai cru voir la dame grise! Il est cependant impossible qu'il vous ait pris pour elle?

— Je ne sais pour qui il m'a pris, peut-être pour l'ombre du comte Adelstan?...

— Eh! eh! c'est possible; voilà son portrait en face de celui de

sa femme, et c'est assez votre taille et votre tournure. Pourtant,... dans le costume que vous avez maintenant...

— Je ne l'avais pas encore, j'étais dans votre habit noir.

— Eh! que faites-vous à présent? Vous vous masquez!

— Non; je mets mon masque sur ma tête, dans le cas où je serais forcé d'aller chercher mon valet jusqu'au château neuf.

— Voyons-le donc, votre masque. Ce doit être fort gênant?

— Nullement; c'est un masque de mon invention, léger et souple, tout en soie, et se chaussant sur la tête comme un bonnet dont je relève ou abaisse à volonté la visière. Quand il est levé et que mon chapeau le cache, il dissimule au moins mes cheveux, qui sont trop touffus pour ne pas attirer l'attention. Quand il est baissé, ce qui dehors, dans ce climat, est fort agréable, il ne risque jamais de tomber, et je n'ai pas l'embarras de nouer et dénouer sans cesse un ruban qui se casse ou s'embrouille. Voyez si ce n'est pas une heureuse invention!

— Excellente! Mais la voix, vous pouvez faire qu'on ne la reconnaisse pas?

— Oh! cela, c'est mon talent et mon état; vous le savez bien, puisque vous avez assisté à une de mes pasquinades.

— C'est vrai, j'aurais juré que vous étiez douze dans la baraque. Ah çà! je veux vous entendre ce soir. J'irai me mettre dans le public; mais je ne veux pas savoir la pièce d'avance. A revoir, mon garçon! Je vais tâcher d'arracher au vieux Sten quelque éclaircissement sur la cause de mon apparition. Mais qu'est-ce que cette branche de cyprès que vous accrochez au cadre de la dame grise?

— C'est encore quelque chose que j'oubliais de vous dire : c'est M. Stenson qui apportait cela ici. Je ne sais ce qu'il voulait en faire, il l'a jetée à mes pieds, et que ce fût son intention ou non, j'en veux faire hommage, moi, à cette pauvre baronne Hilda.

— N'en doutez pas, Christian, c'était aussi l'intention du bon vieillard. C'est demain ou aujourd'hui... Attendez donc, j'ai la mémoire des dates... Mon Dieu, c'est précisément aujourd'hui l'anniversaire de la mort de la baronne! Voilà ce qui m'explique comment Sten s'est décidé à venir ici pour y faire quelque prière.

— Alors, dit Christian en détachant la petite bande de parchemin qui s'enroulait autour de la branche et que M. Goefle prenait pour un ruban, tâchez de vous expliquer les versets de la Bible écrits là-dessus. Moi, le temps me presse, je sors le premier.

— Attendez! dit M. Goefle, qui avait mis ses lunettes pour lire la bande de parchemin; si vous allez jusqu'au château neuf, et que vous y trouviez M. Nils, lequel n'a pas reparu ici pour mon goûter,

faites-moi le plaisir de le prendre par une oreille et de me le ramener. Voulez-vous?

Christian promit de le ramener mort ou vif, mais il n'alla pas bien loin pour retrouver son valet et celui de M. Goefle. En pénétrant dans l'écurie, où l'idée lui vint de regarder avant de sortir du préau, il trouva Puffo et Nils ronflant côte à côte, et aussi complétement ivres l'un que l'autre. Ulphilas, qui portait mieux le vin, allait et venait dans les cours, assez content de n'être pas seul à l'entrée de la nuit, et donnant de temps en temps un coup d'œil fraternel à ses deux camarades de bombance. Christian comprit vite la situation. Nils, qui entendait le suédois et le dalécarlien, avait dû servir d'interprète entre les deux ivrognes; leur amitié naissante s'était cimentée dans la cave. Le pauvre petit laquais n'avait pas eu besoin d'une longue épreuve pour perdre le souvenir de son maître, si tant est que ce souvenir l'eût beaucoup tourmenté jusqu'au moment où, chaudement étendu dans la mousse sèche qui sert de litière dans le pays, les joues animées et le nez en feu, il avait oublié, aussi bien que Puffo, tous les soucis de ce bas monde.

— Allons, dit M. Goefle à Christian, qu'il rencontra dans la cour et qui lui montra ce touchant spectacle, du moment que le drôle n'est pas malade, j'aime autant être débarrassé de mon service auprès de lui.

— Mais moi, monsieur Goefle, reprit Christian fort soucieux, je ne puis me passer de cet animal de Puffo. Je l'ai secoué en vain; c'est un mort, et, je le connais, il en a pour dix ou douze heures!

— Bah! bah! répondit M. Goefle, évidemment préoccupé, allez donc choisir votre pièce, et ne vous tourmentez pas; un garçon d'esprit comme vous n'est jamais embarrassé.

Et, laissant Christian se tirer d'affaire comme il pourrait, il marcha, de son petit pas bref et direct, jusqu'au pavillon du *gaard*, habité par Stenson. Évidemment les trois versets de la Bible lui trottaient par la tête.

Ce pavillon avait un rez-de-chaussée, sorte d'antichambre, où Ulphilas, pour n'être pas seul, dormait plus volontiers que dans son logement particulier, sous prétexte d'être à portée de servir son oncle, dont le grand âge réclamait sa surveillance. Ulf venait de rentrer dans cette pièce; il s'était jeté sur son lit et ronflait déjà. M. Goefle allait monter au premier, lorsque le bruit d'une discussion l'arrêta. Deux voix distinctes dialoguaient d'une façon très animée en italien. L'une de ces voix avait le diapason élevé des gens qui ne s'entendent pas bien eux-mêmes; c'était celle de Stenson. Elle s'exprimait en italien avec assez de facilité, bien qu'avec un accent

détestable et des fautes nombreuses. L'autre voix, accentuée et parlant l'italien pur dans un registre clair et avec une prononciation très vibrante, paraissait se faire entendre en dépit de la surdité du vieillard. M. Goefle s'étonna que le vieux Stenson entendît l'italien et pût s'exprimer, tant bien que mal, dans une langue qu'il ne le soupçonnait pas d'avoir jamais pratiquée. La conversation avait lieu dans le cabinet de travail de Sten, attenant à sa chambre. La porte de l'escalier était fermée; mais, en montant quelques marches, M. Goefle entendit un fragment de dialogue qui pourrait se résumer et se traduire ainsi :

— Non, disait Stenson, vous vous trompez. Le baron n'a aucun intérêt à faire cette découverte.

— C'est possible, monsieur l'intendant, répondait l'inconnu; mais il ne me coûte rien de m'en assurer.

— Alors c'est au plus offrant, n'est-ce pas, que vous vendrez le secret?

— Peut-être. Que m'offrez-vous?

— Rien! Je suis pauvre, parce que j'ai toujours été honnête et désintéressé : rien de ce qui est ici ne m'appartient. Je n'ai que ma vie, prenez-la, si bon vous semble.

A cette parole, qui semblait mettre le vieux Sten à la merci de quelque bandit, M. Goefle monta deux marches d'une seule enjambée pour aller à son secours; mais la voix italienne reprit avec le plus grand calme :

— Que voulez-vous que j'en fasse, monsieur Stenson? Voyons, rassurez-vous, vous pouvez sortir de ce mauvais pas en cherchant vos vieux écus dans la vieille cachette qu'ont toutes les vieilles gens. Vous trouviez bien moyen de payer Manassé pour vous assurer de sa discrétion.

— Manassé était honnête. Ce traitement...

— N'était pas pour lui, je le présume; mais il en jugeait autrement, car il l'a toujours gardé pour lui seul.

— Vous le calomniez!

— Quoi qu'il en soit, Manassé est mort, et l'*autre*...

— L'autre est mort aussi, je le sais.

— Vous le savez? D'où le savez-vous?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus. Il n'est plus, j'en ai la certitude, et vous pouvez dire au baron tout ce que vous voudrez. Je ne vous crains pas. Adieu; je n'ai pas longtemps à vivre, laissez-moi penser à mon salut, c'est désormais la seule chose qui me préoccupe. Adieu; laissez-moi, vous dis-je, je n'ai pas d'argent.

— C'est votre dernier mot?... Vous savez que dans une heure je serai au service du baron?

— Peu m'importe.

— Vous pensez bien que je ne suis pas venu de si loin pour me payer de vos réponses.

— Faites ce que vous voudrez.

M. Goefle entendit ouvrir la porte, et il se présenta résolûment au-devant de la personne qui sortait. Il se trouva en face d'un homme d'une trentaine d'années et d'une assez belle figure, mais d'une pâleur sinistre. L'avocat et l'inconnu se regardèrent dans les yeux en passant tout près l'un de l'autre dans l'étroit escalier. Le coup d'œil franc, sévère et scrutateur de l'avocat rencontra l'œillade oblique et méfiante de l'inconnu, qui le salua respectueusement et descendit jusqu'à la dernière marche, tandis que M. Goefle gagna le palier du cabinet; mais quand tous deux en furent là, ils se retournèrent pour se regarder encore, et l'avocat trouva quelque chose de diabolique dans cette figure blême éclairée par une petite lampe suspendue devant l'entrée intérieure du vestibule. M. Goefle entra chez Stenson et le trouva assis, la tête dans ses mains, immobile comme une statue. Il fut forcé de lui toucher le bras pour que le vieillard s'aperçût de sa présence. Celui-ci était si absorbé dans ses pensées qu'il le regarda d'un air hébété et eut besoin de quelques instans pour le reconnaître et pour rassembler ses idées. Enfin il parut revenir à lui-même en faisant un grand effort de volonté, et, se levant, il salua M. Goefle avec sa politesse accoutumée, lui demanda de ses nouvelles et lui offrit son propre fauteuil, dont l'avocat refusa de le déposséder. En serrant sa main, M. Goefle la trouva tiède et humide de sueur ou de larmes, et se sentit ému. Il avait beaucoup d'estime et d'affection pour Sten, et il était habitué à lui témoigner le respect qu'il devait à son âge et à son caractère. Il voyait bien que le vieillard subissait une crise terrible, et qu'il la supportait avec dignité; mais quel était donc ce secret qu'un inconnu à la figure suspecte et au langage cynique semblait tenir suspendu comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête?...

Cependant Stenson avait repris son air grave, un peu froid et cérémonieux. Il n'avait jamais été expansif avec personne. Soit fierté, soit timidité, il était aussi réservé avec les gens qu'il connaissait depuis trente ans qu'avec ceux qu'il voyait pour la première fois, et son habitude de répondre par monosyllabes aux questions les plus sérieuses comme aux plus insignifiantes avait rendu très surprenantes pour M. Goefle les quelques phrases suivies qu'il venait de lui entendre dire à l'inconnu.

— Je ne vous savais pas arrivé à Waldemora, monsieur l'avocat, dit-il; vous venez pour le procès?

— Pour le procès du baron avec son voisin de l'Elfdalen, qui ré-

clame peut-être avec raison : j'ai conseillé au baron de ne pas plaider. M'entendez-vous, monsieur Stenson?

— Oui, monsieur, fort bien.

Comme le vieillard, par politesse excessive, avait coutume de répondre toujours ainsi, qu'il eût entendu ou non, M. Goefle, qui tenait à causer avec lui, s'approcha de son oreille et s'étudia à bien articuler chaque syllabe; mais il vit bientôt que ce soin était moins nécessaire qu'il ne l'avait été les années précédentes. Loin que la surdité de Stenson eût augmenté, elle semblait diminuée de beaucoup. M. Goefle lui en fit compliment. Stenson secoua la tête et dit : — C'est par momens; c'est très inégal. Aujourd'hui j'entends tout.

— N'est-ce pas quand vous avez éprouvé quelque émotion vive? reprit M. Goefle.

Stenson regarda l'avocat avec surprise, et, après un moment d'hésitation, il fit cette réponse qui n'en était pas une : — Je suis nerveux, très nerveux!

— Puis-je vous demander, reprit M. Goefle, quel est l'homme que je viens de rencontrer sortant d'ici?

— Je ne le connais pas.

— Vous ne lui avez pas demandé son nom?

— C'est un Italien.

— Je vous demande son nom.

— Il dit s'appeler Giulio.

— Il va entrer au service du baron?

— C'est possible.

— Il a une mauvaise figure...

— Vous trouvez?

— Au reste, ce ne sera pas la seule autour du baron...

Stenson s'abstint de toute adhésion, et sa figure resta impassible. Il n'était pas aisé d'entamer une conversation délicate et intime avec un homme dont l'attitude cérémonieuse semblait toujours dire : « Parlez-moi de ce qui vous intéresse et non de ce qui me concerne. » Cependant M. Goefle était poussé par le démon de la curiosité, et il ne se laissa pas rebuter. — Cet Italien vous parlait sur un ton peu poli, dit-il brusquement.

— Croyez-vous? reprit le vieillard d'un air d'indifférence.

— J'ai entendu cela en montant votre escalier.

La figure de Sten trahit une certaine émotion, mais il ne l'exprima par aucune question inquiète sur ce que M. Goefle avait pu entendre.

— Il vous menaçait? ajouta celui-ci.

— De quoi? dit Stenson, haussant les épaules. Je suis si vieux...

— Il vous menaçait de révéler au baron ce que vous avez tant d'intérêt à tenir caché.

Stenson demeura calme comme s'il n'eût pas entendu. M. Goefle insista encore. — Quel est donc ce Manassé qui est mort?

Même silence de Stenson, dont les yeux impénétrables, attachés sur M. Goefle, semblaient lui dire : « Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous? »

— Et l'*autre?* reprit l'avocat; de quel autre vous parlait-il?

— Vous écoutiez, monsieur Goefle? demanda à son tour le vieillard d'un ton d'extrême déférence, où le blâme se faisait pourtant clairement sentir. L'avocat fut intimidé; mais sa bonne intention le rassura. — Trouvez-vous surprenant, monsieur Stenson, dit-il, que, frappé de l'accent de menace d'une voix inconnue, je me sois approché avec la volonté de vous secourir au besoin?

Stenson tendit à M. Goefle sa vieille main ridée, redevenue froide. — Je vous remercie, dit-il. — Puis il remua quelques instans les lèvres, comme un homme peu habitué à parler, qui veut s'épancher; mais il tarda tant que M. Goefle lui dit pour l'encourager :

— Cher monsieur Stenson, vous avez un secret qui vous pèse, et vous vous trouvez par suite sous le coup de quelque danger sérieux.

Stenson soupira et répondit laconiquement : — Je suis un honnête homme, monsieur Goefle!

— Et pourtant, reprit celui-ci vivement, votre conscience pieusement timorée vous reproche quelque chose!

— Quelque chose? dit Stenson avec un ton d'autorité douce, comme s'il eût dit : J'attends que vous me le disiez.

— Vous avez du moins à craindre, reprit l'avocat, quelque vengeance du baron?

— Non, répondit Stenson avec une force subite; je sais ce que m'a dit le médecin.

— Le médecin l'a-t-il condamné? Est-il si avancé dans son mal? Je l'ai vu ce matin : il semble en avoir encore pour longtemps.

— Pour des mois, reprit Stenson, et moi, j'en ai encore pour des années. J'ai consulté hier... Je consulte tous les ans...

— Alors... vous attendez sa mort pour révéler quelque chose de grave?... Vous savez cependant qu'on le dit capable de faire mourir les gens qu'il redoute : qu'en pensez-vous?

Les traits de Stenson exprimèrent la surprise; mais il sembla cette fois à M. Goefle que c'était une surprise de commande et de pure convenance, car une secrète anxiété succéda visiblement. Stenson était habile à se contenir, sinon à dissimuler.

— Stenson, lui dit l'avocat avec l'énergie de la sincérité et en lui prenant les deux mains, je vous le répète : un secret vous pèse. Ou-

vrez-moi votre cœur comme à un ami, et comptez sur moi, s'il y a une injustice à réparer.

Stenson hésita quelques instans; puis, ouvrant avec agitation un tiroir de son bureau, dont il prit la clé dans sa poche, il montra à M. Goefle une petite boîte cachetée en disant: « Votre parole d'honneur! »

— Je vous la donne.

— Sur la sainte Bible?

— Sur la sainte Bible!... Eh bien?

— Eh bien!... si je meurs avant *lui*,... ouvrez, lisez et agissez... *quand je serai mort!*

M. Goefle jeta les yeux sur la boîte; il y vit son nom et son adresse.

— Vous aviez pensé à moi pour ce dépôt? dit-il. Je vous en sais gré, mon ami; mais si votre vie est menacée, pourquoi tarder à tout dire? Voyons, cher monsieur Stenson, je commence à ouvrir les yeux... Le baron...

Stenson fit signe qu'il ne répondrait pas. Goefle poursuivit quand même : — Il a fait mourir de faim sa belle-sœur!

— Non! s'écria Stenson avec l'accent de la vérité; non, non, cela n'est pas!

— Mais lorsqu'elle signa certaine déclaration relativement à sa grossèsse, elle subissait une contrainte?

— Elle signa librement et volontairement... J'étais là, j'ai signé aussi.

— Qu'a-t-on fait de son corps? L'a-t-on jeté aux chiens?

— Oh! mon Dieu! n'étais-je pas là? Il a été enseveli religieusement.

— Par vous?

— De mes propres mains!... Mais vous êtes curieux! rendez-moi la boîte!

— Vous doutez donc de mon serment?

— Non, reprit le vieillard, gardez-la et ne m'interrogez plus...

Il serra encore la main de M. Goefle, se rapprocha du feu, et retomba, en réalité ou à dessein, dans une surdité absolue. M. Goefle, pour le distraire, et dans l'espoir de le ramener un peu plus tard à des velléités d'épanchement, essaya de lui parler du procès principal dont le baron l'avait entretenu le matin. Cette fois il fut forcé d'écrire ses questions, auxquelles le vieillard répondit avec sa lucidité ordinaire. Selon lui, les richesses minérales de la montagne en litige appartenaient à un voisin, le comte de Rosenstein. Il en donna de bonnes raisons, et, fouillant dans ses cartons, rangés et étiquetés avec le plus grand soin, il en fournit des preuves. M. Goefle

observa que c'était son propre sentiment, et qu'il allait être forcé de se brouiller avec le baron, si celui-ci persistait à lui confier une mauvaise cause. Il ajouta encore quelques réflexions sur le méchant caractère présumé de son client; mais comme Stenson ne paraissait pas entendre, et qu'une conversation écrite ne permet guère les surprises, M. Goefle dut renoncer à l'interroger davantage.

En retournant à la chambre de l'ourse, M. Goefle se demanda s'il devait confier à Christian la situation dans laquelle il se trouvait à l'égard de Stenson, et, réflexion faite, il se regarda comme engagé au silence. L'avocat d'ailleurs était peu porté à l'expansion dans ce moment-là. Il était agité de mille pensées bizarres, de mille suppositions contradictoires. Son cerveau travaillait comme si une cause ardue et pleine de problèmes eût été confiée à sa sagacité. C'était cependant tout le contraire : Stenson lui interdisait même la curiosité. Cela était bien inutile, et M. Goefle n'était pas le maître d'imposer silence à ses tumultueuses hypothèses. Il trouva Christian dans une situation qui rendait son silence bien facile. Christian, loin de songer à l'interroger, avait oublié le sujet de leur précédent entretien, et ne se préoccupait que de sa pièce. C'était d'ailleurs avec un grand découragement, et quand l'avocat lui demanda s'il avait trouvé le moyen de se passer de son valet, il lui répondit qu'il cherchait en vain ce moyen depuis une heure. A la rigueur Christian pouvait s'en passer, mais en risquant beaucoup d'accidens et de lacunes fâcheuses dans sa mise en scène. Il voyait là une si grande fatigue, une si grosse dépense d'esprit et de volonté, qu'il aimait mieux y renoncer.

— Vrai! dit-il à M. Goefle, qui essayait de le stimuler, je vous jure, en style de bateleur, que le jeu ne vaudrait pas la chandelle, en d'autres termes que je m'épuiserais sans profit pour ma gloire, et que je volerais l'argent du baron. Allons, voilà une affaire manquée; n'y songeons plus. Savez-vous ce qu'il me reste à faire, monsieur Goefle? C'est de renoncer à briller dans ce pays, c'est de remballer tout cela, de partir sans tambour ni trompette pour quelque ville où je me mettrai en quête d'un autre valet pouvant me servir de compère, et assez pieux pour tenir le serment, que j'exigerai de lui, de ne jamais boire que de l'eau, le vin coulât-il par torrens dans les montagnes de la Suède!

— Diable! diable! dit M. Goefle, vivement contrarié de l'idée de perdre son compagnon de chambre... Si je croyais pouvoir faire agir un peu ces bons-hommes;.... mais, bah! je ne saurais jamais.

— Rien n'est pourtant plus facile. Essayez : l'index dans la tête, le pouce dans un bras, le doigt du milieu dans l'autre bras... Mais vous y êtes, c'est cela! Voyons, saluez, levez les mains au ciel!

— Ce n'est rien, cela; mais mettre le geste d'accord avec la parole! et puis que dire? Je ne sais improviser que le monologue, moi!

— C'est déjà beaucoup. Tenez, plaidez une cause, élevez ce bras, oubliez que vous êtes monsieur Goefle, ayez l'œil sur la figurine que vous faites mouvoir. Parlez, et tout naturellement les gestes que feraient vos bras et toute l'attitude de votre personne vont se reproduire au bout de vos doigts. Il ne s'agit que de se pénétrer de la réalité du *burattino,* et de transporter votre individualité de vous à lui.

— Diantre! cela vous est facile à dire; mais quand on n'a pas l'habitude... Voyons donc un peu. Je suppose que je plaide... Que plaiderais-je bien?

— Plaidez pour un baron accusé d'avoir fait assassiner son frère!

— Pour? J'aimerais mieux plaider contre!

— Si vous plaidez *contre,* vous serez pathétique; si vous plaidez *pour,* vous pourrez être comique.

— Soit, dit M. Goefle en allongeant le bras qui tenait la figurine et en gesticulant. Je plaide, écoutez. « Que pouvez-vous alléguer contre mon client, ô vous qui lui reprochez une action aussi simple, aussi naturelle que celle d'avoir supprimé un membre gênant de sa famille? Depuis quand un homme qui aime l'argent et la dépense est-il astreint à respecter cette vulgaire considération que vous appelez le droit de vivre? Le droit de vivre! mais nous le réclamons pour nous-mêmes, et qui dit le droit de vivre dit le droit de vivre à sa guise. Or donc, si nous ne pouvons vivre sans une fortune considérable et sans les priviléges de la grandeur, si, faute de luxe, de châteaux, de crédit et de pouvoir, nous sommes condamnés à périr de honte et de dépit, à crever d'ennui, comme on dit en langue vulgaire, nous avons, nous revendiquons, nous prenons le droit de nous débarrasser de tout ce qui fait obstacle à l'épanouissement, à l'extension, au rayonnement de notre vie morale et physique! Nous avons pour nous... »

— Plus haut! dit Christian, qui écoutait en riant le satirique plaidoyer de l'avocat.

« Nous avons pour nous, reprit M. Goefle élevant la voix, la tradition de l'ancien monde, depuis Caïn jusqu'au grand roi Birger-Iarl, qui fit mourir de faim ses deux frères dans le château de Nikœping. Oui, messieurs, nous avons la vieille coutume du Nord et le glorieux exemple de la cour de Russie dans ces derniers temps. Qui de vous oserait opposer la petite morale aux grandes considérations de la raison d'état? La raison d'état, messieurs; savez-vous ce que c'est que la raison d'état? »

— Plus haut! reprit Christian; plus haut, monsieur Goefle!

« La raison d'état, cria M. Goefle en fausset, car sa voix ne se prêtait pas à un diapason très élevé; la raison d'état, c'est à nos yeux... »

— Plus haut!

— Que le diable vous emporte!... je m'y casserai le pharynx! Merci, j'en ai assez, s'il faut hurler de la sorte.

— Eh non! monsieur Goefle! je ne vous dis pas de parler plus haut; depuis une heure, je vous élève le bras, et vous ne voulez pas comprendre que, si vous tenez ainsi la marionnette au niveau de votre poitrine, personne ne la verra, et que vous jouerez pour vous seul! Regardez-moi : il faut que votre main dépasse votre tête. Allons, à nous deux, un dialogue! Je suis l'avocat de la partie adverse, et je vous interromps, en proie à une indignation qui ne se contient plus. « Je ne puis en écouter davantage, et puisque les juges endormis sur leurs siéges supportent un pareil abus de la parole humaine, en dépit de l'éloquence spécieuse de mon illustre et redoutable adversaire, je...» Interrompez-moi donc, monsieur Goefle! il faut toujours interrompre!

« — Avocat, s'écria M. Goefle, vous n'avez pas la parole. » Je fais le juge.

— Très bien! mais alors changez de voix.

— Je ne saurais...

— Si fait! Vous avez une main libre, pincez-vous le nez.

— Fort bien, dit M. Goefle en nasillant... « Avocat de la partie adverse, vous parlerez à votre tour... »

— Bravo! « Je veux parler tout de suite! je veux confondre les odieux sophismes de mon adversaire!... »

— « Odieux sophismes! »

— Très bien, oh! très bien; le ton courroucé!... Je réplique : « Orateur sans principes, je te traduirai au ban de l'opinion publique!...» Donnez-moi un soufflet, monsieur Goefle.

— Comment! que je vous donne un soufflet?

— Eh oui! sur la joue de mon avocat, et que cela fasse du bruit surtout; le public rit toujours à ce bruit-là. Tenez bien vos doigts, je vais vous arracher votre bonnet. Voyons, colletons-nous. Bravo! faites sortir la marionnette de mes doigts avec les vôtres, et lancez-la dans le public. Les enfans courent après, la ramassent, la regardent avec admiration, et la relancent dans le théâtre. Prenez garde de la recevoir sur la tête! On rit à se tenir les côtes dans le public, Dieu sait pourquoi, mais c'est toujours ainsi. Les injures et les coups sont un spectacle délicieux pour la foule; pendant cette hilarité, votre personnage quitte la scène d'un air triomphant.

— Et nous respirons un peu, à la bonne heure! J'en ai besoin, je suis égosillé!

— Respirer! oh! que non pas! l'*operante* ne se repose jamais. Il faut nous hâter de prendre d'autres personnages pour la scène suivante, et, afin que le public ne se refroidisse pas devant le théâtre vide, il faut parler toujours, comme si les anciens acteurs se disputaient encore dans la coulisse, ou comme si les nouveaux approchaient en devisant sur ce qui vient de se passer.

— Peste! mais c'est un métier de cheval que nous faisons là!

— Je ne vous dis pas le contraire; mais les nerfs s'excitent, et l'on va de mieux en mieux. Voyons, monsieur Goefle, à une autre scène! Faisons comparaître...

— Mais j'en ai assez, moi! Croyez-vous donc que je veuille montrer les marionnettes?

— J'ai cru que vous vouliez m'aider à les montrer ce soir!

— Moi! que je me donne en spectacle!

— Qui saura que c'est vous? On dresse le théâtre devant une porte donnant dans une pièce où personne ne pénètre. Une tapisserie vous isole du public. Au besoin, on se masque, si l'on risque d'être rencontré dans les corridors en entrant et en sortant.

— C'est vrai, personne ne vous voit, personne ne sait que vous êtes là; mais ma voix, ma prononciation!... Tout le monde dira dès mes premiers mots : Bon, c'est monsieur Goefle! Eh bien! cela fera un joli effet! Un homme de mon âge, exerçant une profession grave! C'est impossible, ne songeons point à cela.

— C'est dommage, vous alliez bien!

— Vous trouvez?

— Mais certainement, vous m'auriez fait avoir un grand succès!

— Mais ma diable de voix que tout le monde connaît...

— Il y a mille manières de changer son organe. En un quart d'heure, je vous en indiquerais trois ou quatre, et c'est plus qu'il n'en faudrait pour ce soir.

— Essayons. Si j'étais sûr que personne ne se doutât de ma folie! Ah! voici un instrument dont je comprends l'usage, c'est un pince-nez... Et ceci est pour mettre dans la bouche, soit sur la langue, soit en dessous.

— Non, non, dit Christian, ce sont là des procédés grossiers à l'usage de Puffo. Vous êtes trop intelligent pour en avoir besoin. Écoutez-moi et imitez-moi.

— Au fait, dit M. Goefle après quelques essais promptement réussis, ce n'est pas bien malin! J'ai joué la comédie de société dans mon jeune temps pas plus mal qu'un autre, et je savais bien comment il faut faire le vieillard édenté, le fat qui blaise, le pédant qui se lèche les lèvres à chaque parole. Allons, allons, pourvu que vous ne me fassiez pas trop parler et fatiguer le gosier, je me charge bien de vous donner la réplique pour trois ou quatre scènes. Il

s'agit de répéter la pièce. Qu'est-ce que c'est? Où est-elle? Quel est le titre?

— Attendez, attendez, monsieur Goefle : j'ai une quantité de canevas qu'il vous suffirait de lire une fois, vu que celui que l'on représente, écrit en gros caractères et résumé en peu de mots, est toujours attaché devant nous sur la face interne du théâtre; mais ce que je voudrais pour jouer avec vous, c'est que la pièce vous fût agréable en se prêtant à votre fantaisie d'improvisation, et pour cela, si vous m'en croyez, nous allons la faire nous-mêmes, à nous deux, et tout de suite.

— C'est une idée cela, une excellente idée! dit M. Goefle. Vite, asseyons-nous ici; faites de la place sur cette table. Quel sera le sujet?

— Celui que vous voudrez.

— Votre propre histoire, Christian, ou du moins quelques parties de votre histoire, telle que vous me l'avez racontée.

— Non, monsieur Goefle, mon histoire n'est pas gaie, et ne m'inspirerait rien de divertissant. Il n'y a de romanesque dans ma vie que ce que précisément j'en ignore, et c'est sur cette partie-là que j'ai souvent brodé les aventures de mon Stentarello. Vous savez que le Stentarello est un personnage qui se plie à tous les caractères et à toutes les situations. Eh bien! une de mes fantaisies est de lui attribuer une naissance mystérieuse comme la mienne, dont il raconte souvent, au début de mes pièces, les circonstances particulières, l'histoire, vraie ou feinte, que Sofia Goffredi tenait du petit Juif. Je m'amuse à cela quelquefois, avec l'idée que je surprendrai dans mon public un mot, un cri qui me fera retrouver ma mère. Que voulez-vous? c'est une fantaisie à moi; mais parlons de Stentarello : c'est un type comique, tantôt jeune, tantôt vieux, selon que je lui cloue sur la tête une perruque blonde ou blanche. Or, pour être risible, il faut qu'il ait des ridicules. Dans la donnée dont je vous parle et que je vous propose, il va cherchant à découvrir les auteurs de ses jours, avec la prétention d'être au moins le bâtard d'un souverain. Il s'agit donc de le promener à travers des aventures absurdes, où il fait des bévues extravagantes, jusqu'à ce qu'enfin il découvre qu'il est le fils d'un rustre et s'estime encore bien heureux, après toutes ses disgrâces, de trouver chez son père l'asile et la nourriture.

— Très bien, dit M. Goefle; nous le ferons gourmand et fils d'un rôtisseur ou d'un pâtissier.

— A merveille! vous y êtes. Commençons.

— Écrivez, si vous êtes lisible; moi, je ne le suis guère. Je trouve l'écriture trop lente pour rendre la parole, et je griffonne comme

un chat. Diable! quelle belle écriture vous avez!... Mais que faites-vous là?

— J'écris d'abord les noms de nos personnages.

— Je le vois bien; mais vous mettez au premier acte : *Stentarello au maillot?*

— Voilà mon idée, monsieur Goefle. Je suis las de faire raconter à ce pauvre Stentarello le conte que l'on m'a fait de ma descente au bout d'une corde d'une fenêtre dans un bateau. Je veux, si vous y consentez, mettre cela en scène.

— Oui-dà! Et comment diable ferez-vous?

— J'ai là dans mes décors un vieux château...

— Qu'allez-vous en faire?

— Je vais en faire le Stollborg. Nous lui donnerons un autre nom, mais ce sera le paysage romantique dont j'ai été frappé sur le lac au soleil couchant, et dont j'ai fait un croquis.

— Vous allez peindre?

— Oui, pendant que vous écrirez mal ou bien, peu importe; j'ai tant déchiffré d'hiéroglyphes avec mon pauvre Goffredi! Songez que le temps presse, j'ai là tout ce qu'il me faut pour modifier mes décors selon les besoins du moment : un peu de colle figée dans une boîte de fer-blanc, quelques petits sacs de poudre de diverses couleurs... Ma toile n'est pas plus grande que le fond de mon théâtre, et d'ailleurs cela sèche en cinq minutes. Il ne m'en faut guère plus pour faire une fenêtre à mon donjon carré. Regardez, monsieur Goefle : d'abord je la rends praticable en découpant la toile,... j'ai là mes ciseaux; puis je fais chauffer ma colle au poêle... Avec du fusain, j'esquisse mon tas de gros galets, comme cela, vous voyez. Il y en a qui surplombent... J'ai bien observé, c'était merveilleux... Je donnerai le ton de la glace à ce terrain... Oh! mais non! il faut que ce soit de l'eau, puisque nous avons une barque...

— Où la prendrez-vous?

— Dans la boîte *aux accessoires*. Croyez-vous que je n'aie pas de barque? et des navires, et des voitures, et des charrettes, et des animaux de toute sorte? Pourrais-je me passer de ce magasin de découpures qui rend toutes mes pièces possibles et qui tient si peu de place? Oh! encore une idée, monsieur Goefle; je place la barque sous cette voûte formée par les galets.

— A quoi bon?

— A quoi bon? Cela nous donne une scène du plus grand effet! Écoutez bien; nous supposons la naissance de l'enfant très mystérieuse?

— Cela va sans dire.

— Environnée de périls?

— Nécessairement.

— C'est un enfant de l'amour?

— Comme il vous plaira.

— Un mari jaloux... Non, point d'adultère! Si par hasard c'est réellement ma propre histoire, j'aime mieux n'être pas le fruit d'un amour coupable. Ma mère,... la pauvre femme! je n'ai peut-être rien à lui reprocher, me soustrait à la vengeance d'un frère ou d'un oncle farouche,... capable de me tuer pour cacher une mésalliance, un hymen clandestin!

— Très bien; je retiens le rôle de l'oncle implacable, quelque noble espagnol qui veut tuer l'enfant! On cache l'innocente créature au fond du lac, au risque de la noyer un peu, après l'avoir jetée par la fenêtre pour la sauver de tout péril.

— O monsieur Goefle, vous vous envolez dans les régions du fantastique! Ce n'est pas mon école. Je reste toujours dans une certaine vraisemblance romanesque, parce qu'on ne fait ni rire ni pleurer avec des situations impossibles. Non, non, représentons de véritables assassins, laids et grotesques comme il y en a. Tandis qu'ils errent sur les galets, surveillant la fenêtre, la barque, qui heureusement a déjà reçu furtivement le précieux dépôt (style consacré), glisse mollement et sans bruit sous les rochers, là, juste au-dessous des sbires qui ne se doutent de rien. Le public s'attendrit d'autant plus qu'il rit de la figure des assassins. Il aime beaucoup à rire et à pleurer en même temps... Et le rideau tombe sur la fin du premier acte au bruit des applaudissemens.

— Excellent, excellent! s'écria M. Goefle. Vous ferez donc mouvoir la barque? Mais il n'y aura personne à la fenêtre?

— Si fait! N'ai-je qu'une main? Tandis que de la gauche je pousse mon esquif sur les ondes limpides, de la droite je tiens à la fenêtre la fidèle caméristé qui a fait descendre le panier, et qui élève vers le ciel ses beaux petits bras de bois, dans une attitude suppliante, en s'écriant d'une voix douce : « Divine Providence! veille sur l'enfant du mystère! »

— Ah çà, et la mère? on ne la verra pas?

— Non, ce ne serait pas convenable.

— Et le père?

— Le père est en Palestine. C'est toujours là qu'on envoie les acteurs dont on n'a que faire.

— Je ne demande pas mieux; mais si les sbires sont sur pied, s'il y a un frère à honneur castillan et une fidèle caméristé, Stentarello sera donc de noble famille?

— Ah! diable! comment arranger cela?

— Rien de plus simple. L'enfant que nous faisons descendre par

la fenêtre est bien le jeune Alonzo, fils de la duchesse. Stentarello est le fils du pâtissier de monseigneur.

— Mais que viendra faire là ce pâtissier?

— Est-ce que je sais, moi? C'est à vous de trouver quelque chose. Si vous faites de la peinture, vous ne m'aiderez pas du tout!

— Oh! regardez donc, monsieur Goefle, comme mon ciel vient bien!

— Il vient trop, il vient en avant!

— Vous avez raison. Diable! vous avez de l'œil, monsieur l'avocat! Je vais foncer un peu mon donjon.

— Très bien. Le ciel rose est joli à présent et rappelle assez les nuages brillans de notre atmosphère; mais ce n'est pas là un ciel d'Espagne?

— Mettons la scène en Suède, pourquoi pas?

— Oh! non, par exemple! Savez-vous que dans notre acte,... et surtout avec cette vue du Stollborg que vous venez de faire, il y aurait lieu, si l'imagination voulait se donner carrière, à certains rapprochemens....

— Avec l'histoire de la baronne de Waldemora?

— Eh! qui sait? Dans la réalité, il n'y en a pas, puisqu'il n'y a pas eu d'enfant; mais certains esprits pourraient s'imaginer que nous représentons la prétendue captivité de la dame grise. Non, Christian, la scène en Espagne! cela vaudra beaucoup mieux.

— Va pour l'Espagne! Donc nous disons que le pâtissier a un marmot qui vient de naître, et qui sera l'illustre Stentarello. Or le cuisinier du château, qui envoyait à ce pâtissier de la part du baron.....

— Du baron?

— Vous m'avez remis le baron en tête en me parlant de rapprochemens possibles. Notre traître s'appellera don Diego ou don Sanche.

— A la bonne heure! Donc le cuisinier du baron..... Bon! m'y voilà aussi, moi! je veux dire de don Sanche. Que lui envoie-t-il?

— Un magnifique pâté dans une corbeille pour qu'il ait à le faire cuire.

— J'y suis, j'y suis! Il avait déposé cette corbeille dans la barque. Le batelier chargé d'enlever et de sauver l'enfant du mystère n'y fait pas attention et emporte les deux corbeilles; puis il se trompe, porte le pâté en nourrice, et envoie au pâtissier un enfant à mettre au four!

— Et le bon pâtissier élève les deux enfans, ou bien il s'embrouille et garde celui de la duchesse. De là, par la suite, des quiproquos sans fin, et nous marchons au dénoûment avec certitude.

Courage, monsieur Goefle; j'ai fini de peindre, et je reprends la plume. Mettons les scènes en ordre. Scène première, « le cuisinier seul. »

— Attendez donc, Christian. Pourquoi n'a-t-on pas descendu tout bonnement l'enfant par un escalier?

— Oui, au fait, d'autant que le Stollborg a un escalier dérobé; mais il est gardé par des sbires.

— Incorruptibles?

— Non, mais la duchesse est à court d'argent, et le traître en a les poches pleines. Seconde scène, « don Sanche, l'oncle féroce, arrive pour surveiller le crime. »

— Que ne monte-t-il lui-même dans le donjon, où la victime est sa prisonnière, et que ne jette-t-il l'enfant par la fenêtre sans tant de cérémonie?

— Ah! cela par exemple, je n'en sais rien. Mettons que l'enfant ne soit pas encore né, et que l'on attende le moment fatal!

— Très bien. L'enfant va donc naître, et c'est pendant que don Sanche entre dans le donjon et monte l'escalier que Paquita, la caméristé, descend l'enfant qui vient de voir la lumière! Dites-moi, verra-t-on l'enfant?

— Certes! je vais le peindre dans le berceau. Un bout de ficelle représentera la corde. Tout cela sera en découpure et vu dans l'éloignement.

— Alors le traître est fort désappointé de trouver l'oiseau envolé? Que va-t-il faire? Si nous le faisions tomber par la fenêtre et se briser la tête contre les rochers?

— Non pas! Gardons cela pour le dénoûment de la pièce, c'est une excellente fin!

— Eh bien! dans sa rage, il tue sa malheureuse nièce. On entend un cri, et le meurtrier paraît en disant : « Mon honneur est vengé! »

— Son honneur!... J'aimerais mieux qu'il dît : « Ma fortune est faite. »

— Pourquoi?

— Parce qu'il hérite de la duchesse : ne le faisons pas scélérat à moitié, puisque nous sommes résolus à lui rompre le crâne au dénoûment!

— Certainement c'est logique, mais...

— Mais quoi?

— Oh! c'est que nous retombons en plein dans l'histoire du baron Olaüs, telle que la racontent ses ennemis : une parente emprisonnée, disparue...

— Qu'est-ce que ça fait, puisque vous êtes sûr que l'histoire n'est pas vraie?

— J'en suis aussi sûr que possible, et pourtant... Tenez, vous m'avez rendu tout à fait visionnaire avec votre voix mystérieuse, votre idée d'une prisonnière dans les souterrains, votre explication de ma propre vision de cette nuit et vos paroles de la Bible!

— Comme il n'y a très probablement dans tout cela qu'un amusement de nos imaginations, nous ne risquons d'offenser personne, et d'ailleurs, monsieur Goefle, quand même, sous le masque et le pseudonyme de Christian Waldo, je réveillerais quelque maussade souvenir dans l'esprit de M. le baron, que m'importe, je vous le demande? Quant à vous, qui serez parfaitement *incognito* à mes côtés...

— Quant à moi, qui serai épié et signalé au baron, pour peu qu'il le commande à ses méchans laquais...

— Si vous courez vraiment quelque risque, n'en parlons plus, et cherchons vite un autre sujet de comédie.

M. Goefle demeura absorbé quelques instans, à la grande impatience de Christian, qui ne voyait pas sans inquiétude marcher l'aiguille de la pendule. Enfin l'avocat, se frappant le front et se levant avec une vivacité nerveuse, s'écria en se mettant à marcher par la chambre :

— Eh bien! qui sait si ce n'est pas reculer devant la recherche de la vérité? Serai-je donc un courtisan poltron de ce personnage problématique? N'en aurai-je pas le cœur net une bonne fois? Sera-t-il dit qu'un aventurier, c'est-à-dire un beau et bon enfant du hasard, digne à coup sûr d'un meilleur sort, trouvera, dans son insouciance, le courage de braver un puissant ennemi, tandis que moi, serviteur officiel de la vérité, défenseur attitré de la justice humaine et divine, je m'endormirai dans une paresse égoïste voisine de la lâcheté? — Christian! ajouta M. Goefle en se rasseyant, mais toujours très exalté, passons au deuxième acte, et faisons une pièce terrible! Que vos marionnettes s'illustrent aujourd'hui! Qu'elles deviennent des personnages sérieux, de vivantes images, des instrumens de la destinée! Que, comme dans la tragédie d'*Hamlet*, ces acteurs représentent un drame qui fasse frémir et pâlir le crime triomphant, à la fin démasqué! Voyons, Christian, à l'œuvre! Supposons... tout ce que l'on suppose dans ce pays-ci sur le compte du baron : qu'il a empoisonné son père, assassiné son frère, fait mourir de faim sa belle-sœur...

— Oh! justement dans cette chambre!... dit Christian, qui rêvait un décor de troisième acte... Voyez quelle belle scène à faire! Je suppose que l'enfant... Puisque nous supposons un enfant, supposons que le fils de la duchesse revienne au bout de vingt-cinq ans pour rechercher la vérité et punir le crime! Voyez-vous nos ma-

rionnettes enfonçant la muraille mystérieuse, et trouvant là,... derrière ces briques... On ferait vite un décor *ad hoc*, j'en aurais le temps...

— Trouvant quoi? dit M. Goefle.

— Je ne sais pas, dit Christian, devenu tout à coup pensif et sombre. Il me passe par la tête des idées si noires que je renonce à cette donnée. Elle m'ôterait tout mon entrain, et au lieu de continuer la pièce, je me mettrais à démolir ce mur avec une rage de curiosité...

— Allons, ne devenez pas fou, mon ami Christian! C'est bien assez que je le sois, car tout ceci est une rêverie, et ma conscience me défend d'ailleurs de m'arrêter à des soupçons qui sont le résultat d'un estomac fatigué ou d'un cerveau malade d'inaction. Achevez la pièce, et faites-la inoffensive, si vous voulez la faire divertissante; moi, je vais décidément travailler un peu, car j'ai là à dépouiller un carton que Stenson vient de me remettre, et sur le contenu duquel il faut que je me fasse une opinion définitive, vu que, d'un moment à l'autre, le baron peut me faire demander la solution que ce matin je lui ai promise.

Christian se mit à écrire sa pièce de théâtre, et M. Goefle à lire ses pièces de procédure, chacun sur un bout de la grande table, vers le milieu de laquelle ils avaient repoussé les mets du déjeuner. Ulphilas vint les renouveler en silence. Il était dans son état habituel d'ivresse semi-lucide, et il eut avec M. Goefle une assez longue dissertation, que n'entendit et n'écouta point Christian, à propos d'une soupe faite avec du lait, de la bière et du sirop, plat national que M. Goefle voulait avoir à son souper, et qu'Ulphilas se vanta de savoir faire aussi bien que personne en Suède. Il désarma, par cette promesse, le courroux de l'avocat, qui lui reprochait d'avoir grisé son petit laquais, reproche auquel Ulphilas jurait ne rien comprendre, et peut-être le jurait-il de bonne foi, lui qui portait les alcools avec tant d'aplomb et de sérénité.

A six heures, Christian avait fini, et M. Goefle n'avait pas travaillé. Il était inquiet, agité, et Christian, lorsqu'il levait par hasard les yeux vers lui, rencontrait les siens fixes et préoccupés. Pensant que c'était sa manière de travailler, il ne voulut le distraire par aucune réflexion, jusqu'au moment où Christian lui demanda avec un peu d'inquiétude s'il lui plairait de lire le canevas. — Oui, certes, dit M. Goefle; mais que ne me le lisez-vous?

— Impossible, monsieur Goefle. Il faut que je choisisse mes personnages, que je mette un peu d'ensemble dans leurs costumes, que je rassemble les pièces de mes décors, que je charge tout cela sur mon âne, et que je m'en aille vite au château neuf pour prendre

possession du local qui nous est destiné, monter la baraque, placer l'éclairage, etc. Je n'ai plus une minute à perdre. Il faut commencer à huit heures.

— A huit heures! Diable! voilà une heure détestable. On ne soupera donc qu'à dix heures au château? Et quand souperons-nous, nous autres?

— Ah! oui, le cinquième repas de la journée, s'écria avec désespoir Christian, tout en faisant ses préparatifs à la hâte : au nom du ciel, monsieur Goefle, soupez tout de suite et soyez prêt dans une heure. Vous lirez la pièce en mangeant.

— Oui-dà! vous me mettez là à un joli régime! manger sans appétit et lire en mangeant pour ne pas digérer!

— Alors n'y songeons plus. Je vais essayer de jouer à moi seul. Je ferai comme je pourrai. Bah! quelque bon génie me viendra en aide!

— Non pas, non pas! s'écria M. Goefle, je veux être ce bon génie; je vous l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

— Non, monsieur Goefle, je vous remercie; vous n'avez pas l'habitude de ces choses-là. Vous êtes un homme raisonnable, vous! vous ne sauriez vous affranchir de vos graves préoccupations pour vous mettre sur la tête le bonnet à grelots de la folie! J'étais un grand indiscret d'accepter...

— Ah çà! s'écria M. Goefle, pour qui me prenez-vous? pour un hâbleur qui promet ce qu'il sait ne pouvoir tenir, ou bien encore pour un vieux pédant, incapable de se livrer à un agréable badinage?

Christian vit que la contradiction était le meilleur stimulant pour ramener l'avocat à son projet, et qu'au fond le digne homme tenait à accomplir ce tour de force de se transformer en agréable baladin sans autre préparation que celle nécessaire à Christian lui-même. Il l'excita donc encore par une feinte discrétion et ne le quitta que lorsqu'il le vit presque piqué de ses doutes, résolu ou plutôt acharné à se mettre en mesure, dût-il manger sans appétit sa soupe au lait et à la bière, et sortir absolument et violemment de ses petites habitudes.

Christian était à la moitié du trajet entre le Stollborg et Waldemora, lorsqu'il se trouva face à face avec une sorte de fantôme noir qui voltigeait par bonds inégaux sur la glace. Il ne lui fallut pas beaucoup de réflexion pour reconnaître M. Stangstadius, porteur comme lui d'une petite lanterne sourde, et se disposant à lui adresser la parole. Comme Christian était bien sûr de ne pas être reconnu par un homme aussi insoucieux des autres, il jugea inutile de baisser son masque sur sa figure et de changer son accent pour lui répondre. — Holà! mon ami, lui dit le savant, sans daigner même le regarder, vous venez du Stollborg?

— Oui, monsieur.

— Vous y avez vu le docteur Goefle?

— Non, monsieur, répondit Christian, qui s'avisa aussitôt de la perturbation fâcheuse qu'une telle visite apporterait aux bonnes résolutions de son collaborateur.

— Comment! reprit Stangstadius, le docteur Goefle n'est pas au Stollborg? Il m'avait dit qu'il y était logé.

— Il y était tantôt, répondit Christian avec aplomb; mais il est parti pour Stockholm il y a deux heures.

— Parti! parti sans attendre ma visite, quand je lui avais annoncé ce matin que j'irais souper avec lui dans la vieille tour! c'est impossible.

— Il l'aura sans doute oublié.

— Oublié! oublié! quand il s'agit de moi! voilà qui est trop fort par exemple!

— Enfin, monsieur, reprit Christian, allez-y si bon vous semble, vous ne trouverez ni souper, ni convive.

— Alors j'y renonce; mais voilà bien la chose la plus extraordinaire!... Il faut qu'il soit devenu fou, ce pauvre Goefle!

Et M. Stangstadius, revenant sur ses pas, se mit à marcher auprès de Christian, qui continuait sa route vers le château. Au bout de quelques instans, le naturaliste se ravisa, et, se parlant à lui-même à haute voix, comme il en avait l'habitude : — Goefle est parti, dit-il, soit! c'est un cerveau brûlé, un extravagant; mais son neveu! car il a un neveu, un charmant garçon avec qui l'on peut causer, et celui-là, sachant par lui que j'irais dîner là-bas, doit m'attendre. Il faut que j'y aille, certainement il le faut. — Puis s'adressant à Christian : — Dites-moi, mon ami, reprit-il, je veux aller au Stollborg décidément... J'ai beaucoup marché aujourd'hui dans la neige et je suis très las; prêtez-moi votre petit cheval?

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur; mais si c'est pour trouver le neveu de M. Goefle...

— Oui, certainement, Christian Goefle, il s'appelle comme cela. Vous l'avez vu? vous êtes homme de service au Stollborg, vous, n'est-ce pas? eh bien! retournez-y, donnez-moi votre bête, marchez devant et allez faire préparer le souper. C'est une bonne idée, cela!

Et, sans attendre l'agrément de Christian, M. Stangstadius, séduit par la petite taille et l'allure paisible de Jean, qu'il s'obstinait à prendre pour un cheval, voulut monter dessus, sans s'inquiéter de son chargement, qui s'y opposait de la manière la plus absolue.

— Laissez donc cet animal tranquille! lui dit Christian, un peu impatienté de son insistance. Le neveu de M. Goefle est parti avec son oncle, et le Stollborg est fermé comme une prison.

— Le jeune homme parti aussi! s'écria Stangstadius émerveillé.

Mon Dieu! il faut que quelque chose de fâcheux soit arrivé à cette famille pour que l'oncle et le neveu aient pu oublier ce que je leur avais promis; mais ils ont dû laisser une lettre pour moi. Il faut que j'aille la chercher.

— Ils n'ont pas laissé de lettre, reprit Christian, s'avisant d'un nouvel expédient; ils m'ont chargé de dire à un certain M. Stangstadius, au château neuf, qu'ils étaient forcés de partir, et c'est pour cela que je vais au château neuf.

— Un certain M. Stangstadius! s'écria le savant indigné; ils ont dit *un certain?*

— Non, monsieur, c'est moi qui dis cela. Je ne le connais pas, moi, ce M. Stangstadius!

— Ah! c'est toi qui dis cela, imbécile! Un certain Stangstadius! que tu ne connais pas, double brute! C'est bon, à la bonne heure. Eh bien! apprends à me connaître : c'est moi qui suis le premier naturaliste... Mais à quoi bon! Il y a d'étranges crétins sur cette pauvre terre!... Arrête donc ton cheval, animal! Ne t'ai-je pas dit que je voulais monter dessus? Je suis fatigué, te dis-je!... Crois-tu que je ne sache pas conduire n'importe quelle bête?

— Voyons, voyons, monsieur le savant, reprit Christian avec sang-froid, quoiqu'il se sentît très ennuyé de cette rencontre, qui le retardait encore; vous voyez bien que cette pauvre bête est chargée jusqu'aux oreilles.

— La belle affaire! Pose là ton chargement, et tu reviendras le reprendre.

— C'est impossible, je n'ai pas le temps.

— Quoi! tu me refuses? Quel sauvage es-tu donc? Voici le premier paysan suédois qui refuse son assistance au docteur Stangstadius!... J'en porterai plainte, je t'en réponds, malheureux! Je porterai plainte contre toi!

— A qui? Au baron de Waldemora?

— Non, car il te ferait pendre, et tu n'aurais que ce que tu mérites... Je veux que tu saches que je suis bon; je suis le meilleur des hommes, et je te fais grâce.

— Bah! reprit Christian, qui ne pouvait s'empêcher de se divertir un peu des figures hétéroclites qui se croisaient dans sa vie errante, je ne vous connais pas, et il vous plaît de vous faire passer pour qui vous n'êtes point. Un naturaliste, vous? Allons donc! Vous ne distinguez pas seulement un cheval d'un âne!

— Un âne? reprit Stangstadius, heureusement distrait de sa fantaisie d'équitation; tu prétends avoir là un âne?... — Et il promena sa lanterne autour de Jean, qui, grâce aux soins de son maître, était si bien enveloppé de peaux de divers animaux, qu'il était vrai-

ment d'un aspect fantastique. — Un âne! cela ne se peut point; un âne ne vivrait point sous cette latitude... Ce que tu appelles un âne dans ta crasseuse ignorance n'est tout au plus qu'une sorte de mulet!... Voyons, je veux m'en assurer; ôte-lui toutes ces peaux d'emprunt!

— Tenez, monsieur, dit Christian : Stangstadius ou non, vous m'ennuyez... Je n'ai pas le temps de causer; bonsoir.

Là-dessus, il chatouilla d'une houssine les jarrets du fidèle Jean, qui prit le petit trot, et tous deux laissèrent vite derrière eux le docteur ès-sciences. Le bon Christian toutefois eut bientôt un remords. Comme il atteignait la rive, il se retourna et vit le pauvre savant qui le suivait de loin, péniblement, en faisant de nombreuses glissades. Il fallait qu'il fût réellement bien fatigué pour s'en apercevoir, lui qui ne vivait que par le cerveau et la langue, et surtout pour en convenir, lui qui avait la prétention d'être l'homme le plus robuste de son siècle. — Si la force lui manque, pensa Christian, il est capable de rester là sur la glace, et dans ce pays un instant de repos forcé pendant la nuit peut être mortel, surtout à un être aussi chétif. Allons, attends-moi là, mon pauvre Jean! — Il courut à M. Stangstadius, qui s'était effectivement arrêté, et qui songeait peut-être à poursuivre son projet de dîner au Stollborg. Cette pensée, qui vint à Christian; lui fit doubler le pas; mais Stangstadius, qui n'était pas en toute occasion aussi vaillant qu'il le prétendait, et qui avait conçu de fortes préventions contre un inconnu si peu prosterné devant son mérite, lui attribua soudainement de mauvais desseins contre sa personne, et, retrouvant ses jambes, il se mit à fuir dans la direction du Stollborg. Cela ne faisait pas le compte de Christian, qui se mit à courir aussi, et qui l'eut bientôt rejoint.

— Misérable! s'écria d'une voix entrecoupée le savant, dont la terreur et la lassitude étaient au comble, tu viens m'assassiner, je le vois! Oui, tu es payé par mes envieux pour éteindre la lumière du monde. Laisse-moi, malheureuse brute, ne me touche pas! Songe sur qui tu vas porter la main!...

— Allons, allons, calmez-vous donc, monsieur Stangstadius, dit Christian en riant de sa frayeur, et connaissez mieux les gens qui veulent vous rendre service. Voyons, montez sur mon dos et dépêchons-nous, car je me suis mis en sueur à vous poursuivre, et je n'ai pas envie de me refroidir.

Stangstadius céda avec beaucoup de répugnance; mais il se rassura en voyant le robuste jeune homme l'enlever légèrement et le porter jusqu'au rivage. Là, Christian le déposa sur ses pieds et se remit vite en marche pour échapper à sa générosité, car, dans sa reconnaissance, le bon Stangstadius cherchait dans sa poche une

petite pièce de monnaie de la valeur de deux sous, persuadé que c'était royalement payer un être qui avait eu le bonheur de lui rendre service.

IX.

Christian le laissa se diriger vers la grande entrée du château et chercha la petite porte, celle qui, dans tous les manoirs seigneuriaux, conduit aux cours et bâtimens de service. S'étant *masqué*, il appela un domestique qui l'aida à déballer; puis il s'enquit d'un gîte pour son âne, et monta un escalier dérobé qui conduisait chez M. Johan, le majordome du château neuf. Celui-ci n'attendit pas qu'il se nommât. — Ah! ah! l'homme au masque noir! s'écria-t-il d'un ton paternel et protecteur. Vous êtes le fameux Christian Waldo! Venez, venez, je vais vous installer, mon cher; vous ferez vos préparatifs tranquillement. Vous avez encore une heure devant vous.

On aida Christian à porter son bagage dans la pièce qui devait lui servir de foyer, et dont on lui remit les clés sur sa demande. Là il s'enferma seul, ôta son masque pour se mettre à l'aise, et commença à monter son théâtre, non sans se frotter les épaules: M. Stangstadius n'était pas lourd, mais son corps déformé était si singulièrement anguleux, qu'il semblait à Christian avoir porté un fagot de bûches tortues.

Le local où il se trouvait était un petit salon dont une porte donnait sur un couloir correspondant à l'escalier dérobé. L'autre porte s'ouvrait au bout de la grande et riche galerie, dite *des chasses*, où Christian avait dansé la veille avec Marguerite. C'est devant cette porte que le théâtre devait être placé pour être vu des spectateurs, placés eux-mêmes dans la galerie. Christian, ayant mesuré l'ouverture de cette porte à deux battans, vit que son théâtre tout monté y passerait, et qu'il n'y avait qu'à l'y poser pour se trouver complétement isolé du public et chez soi dans le petit salon. C'était une excellente combinaison pour assurer la liberté de ses mouvemens et l'*incognito* de M. Goefle autant que le sien propre.

D'après le nombre de fauteuils et de chaises disposés en face du théâtre, Christian jugea, sans compter, que le public devait se composer d'une centaine de personnes commodément assises, les dames probablement, et d'une centaine de cavaliers plus ou moins debout derrière elles. La galerie, profonde et médiocrement large, était un local plus favorable qu'aucun de ceux où Christian avait *opéré*. La voûte, peinte à fresque, avait une sonorité exquise. Les lustres, déjà allumés, jetaient une vive lumière, et il n'était nécessaire que

d'éclairer les coulisses du théâtre portatif pour donner aux différens plans de la petite scène la profondeur fictive qui devait les faire valoir.

Christian faisait toutes choses avec un grand soin. Il aimait son petit théâtre en artiste minutieux, et il l'avait établi dans des conditions ingénieuses, qui en faisaient la miniature d'un théâtre sérieux. Il eût réussi dans la peinture d'intérieur et de paysage, si l'amour des sciences ne l'eût forcé de s'arrêter aux arts de pur agrément; mais, comme il était remarquablement doué, il n'entreprenait guère de travaux frivoles auxquels il ne sût donner un résultat gracieux et empreint de sa propre originalité. Sa petite scène était donc d'une charmante fraîcheur, et produisait toujours un effet agréable aux yeux. Il y mettait de la coquetterie, surtout quand il avait affaire à un public intelligent, et si parfois il s'impatientait d'avoir à donner du temps à ces minuties, il s'en consolait en se rappelant l'axiome favori de Goffredi : « Qu'il faut faire le mieux possible tout ce que l'on se donne la peine de faire, s'agît-il de tailler des cure-dents. »

Christian était donc absorbé par ses préparatifs. Après avoir jeté un coup d'œil de précaution dans la galerie déserte, il plaça provisoirement son châssis dans l'embrasure avec toute sa décoration et son éclairage, et, passant dans la partie destinée au public, il s'assit à la meilleure place, afin de juger l'effet de sa perspective et d'y conformer les entrées et les mouvemens de ses personnages.

C'était un repos de deux ou trois minutes dont il avait d'ailleurs besoin. Un peu endurci aux rigueurs de tous les climats, il se fatiguait vite d'agir dans l'atmosphère étouffante des intérieurs du Nord. Il avait à peine dormi quelques heures sur un fauteuil la nuit précédente, et, soit les émotions de la journée, soit la course qu'il venait de faire sur la glace avec un professeur de géologie sur les épaules, il fut surpris par un de ces vertiges de sommeil instantané qui vous font passer de la réalité au rêve sans transition appréciable. Il lui sembla qu'il était dans un jardin par une chaude journée d'été, et qu'il entendait crier le sable sous un pied furtif. Quelqu'un approchait de lui avec précaution, et ce quelqu'un, qu'il ne voyait pas, il avait la certitude intuitive que c'était Marguerite. Aussi son réveil se fit-il sans tressaillement lorsqu'il sentit comme un souffle effleurer sa chevelure; mais, bientôt revenu à lui-même, il se leva brusquement en portant la main à son visage et en s'apercevant que son masque était tombé à ses pieds. Comme il se baissait pour le ramasser sans se détourner vers la personne qui l'avait réveillé, il tressaillit tout de bon en entendant une voix d'homme bien connue lui dire : — Il est fort inutile de te cacher le visage, Christian Waldo; je t'ai reconnu, tu es Cristiano Goffredi!

Christian stupéfait se retourna, et vit debout derrière lui un personnage bien mis, propre et rasé de frais, qui n'était autre que Guido Massarelli.

— Quoi! c'est vous! s'écria Christian. Que faites-vous ici, quand votre place serait au bout d'une corde au carrefour d'un bois?

— Je suis de la maison, répondit Guido avec un sourire tranquille et dédaigneux.

— Vous êtes de la maison du baron? Ah! oui; cela ne m'étonne pas... Après avoir été escroc et voleur de grands chemins, il ne vous restait plus qu'à vous faire laquais!

— Je ne suis pas laquais, reprit Massarelli avec la même tranquillité, je suis ami de la maison, très ami, Christian! et tu ferais bien de tâcher d'être aussi le mien; c'est ce qui pourrait t'arriver maintenant de plus heureux.

— Maître Guido, dit Christian en prenant son théâtre pour le replacer dans le salon d'attente, il n'est pas nécessaire de nous expliquer ici; mais, puisque vous y demeurez, je suis content de savoir où vous retrouver.

— Est-ce une menace, Christian?

— Non, c'est une promesse. Je suis votre débiteur, cher ami, vous le savez, et quand j'aurai payé ma dette ici, qui est de donner une représentation de marionnettes dans une heure, j'aurai affaire à vous pour vous solder la plus belle volée de coups de bâton que vous ayez reçue de votre vie.

Christian, en parlant ainsi, était rentré dans son foyer; il y était occupé à éteindre ses bougies et à baisser sa toile. Massarelli l'avait suivi en refermant les portes de la galerie derrière lui. Comme en ce moment Christian était encore forcé de lui tourner le dos, il se dit bien que ce bandit était capable de profiter du tête-à-tête pour essayer de l'assassiner; mais il le méprisait trop pour lui laisser voir sa méfiance, et il continua à lui promettre, sur un ton aussi tranquille que celui affecté par ce misérable, un sévère châtiment de ses méfaits. Heureusement pour l'imprudent Christian, Guido n'était pas brave, et il se tint à distance, prêt à fuir, si son adversaire faisait mine de lui donner un à-compte sur le paiement promis.

— Voyons, Christian, reprit-il quand il pensa que le jeune homme avait exhalé son premier ressentiment, parlons froidement avant d'en venir aux extrémités. Je suis prêt à te rendre raison de mes procédés envers toi; tu n'as donc pas bonne grâce à outrager en vaines paroles un homme que tu sais bien ne pouvoir effrayer.

— Tu me fais pitié! répondit Christian irrité, en allant droit à lui. Te demander raison à toi, le lâche des lâches! Non, Guido, on soufflette un homme de ton espèce, après quoi, s'il regimbe, on le roue de coups comme un chien; mais on ne se bat pas avec lui,

entends-tu? Baisse le ton, baisse les yeux, canaille! A genoux devant moi, ou dès à présent je te frappe!

Guido, devenu pâle comme la mort, se laissa tomber à genoux, sans rien dire; de grosses larmes de peur, de honte ou de rage coulaient sur ses joues.

— C'est bon, lui dit Christian, partagé entre le dégoût et la pitié; à présent lève-toi et va-t'en : je te fais grâce; mais ne te retrouve jamais sur mon chemin et ne m'adresse jamais la parole, en quelque lieu que je te rencontre. Tu es mort pour moi. Sors d'ici, valet! cette chambre est à moi pour deux ou trois heures.

— Christian, s'écria Guido en se relevant avec une véhémence affectée ou sincère, écoute-moi seulement cinq minutes!

— Non.

— Christian, écoute-moi, reprit le bandit en se jetant contre la porte de l'escalier que Christian voulait lui faire franchir, j'ai quelque chose de grave à te dire, quelque chose d'où dépendent ta fortune et ta vie!

— Ma fortune, dit Christian en riant avec mépris, elle a passé dans ta poche, voleur! Mais c'était si peu de chose que je ne m'en soucie guère à présent; quant à ma vie, essaie donc de la prendre!

— Elle a été dans mes mains, Christian, reprit Guido, qui, assuré de la générosité de son ennemi, avait recouvré son aplomb : elle peut s'y trouver une seconde fois. J'avais été outragé par toi, et la vengeance me sollicitait vivement; mais je n'ai pu oublier que je t'avais aimé, et maintenant encore, malgré tes nouveaux outrages, il ne tient qu'à toi que je ne t'aime comme par le passé!

— Grand merci, répliqua Christian en levant les épaules. Allons! je n'ai pas le temps d'écouter tes hâbleries pathétiques; il y a longtemps que je les connais.

— Je ne suis pas si coupable que tu crois, Christian; quand je t'ai dépouillé dans la montagne des Karpathes, je n'étais plus le maître d'agir autrement.

— C'est ce que disent tous ceux qui se sont voués au diable.

— J'étais voué au diable en effet; j'étais chef de brigands! Mes complices t'avaient signalé; ils avaient les yeux sur nous : si je n'eusse pris soin de t'enivrer pour t'empêcher de faire une folle résistance, ils t'eussent assassiné.

— Ainsi je te dois des remerciemens, c'est là ta conclusion?

— Ma conclusion, la voici. Je suis sur le chemin de la fortune; demain je serai déjà en position de te restituer ce que j'ai été forcé de te laisser prendre par des hommes que je ne gouvernais pas à mon gré, et qui, peu de jours après, m'ont dépouillé moi-même et abandonné dans la situation où ils t'avaient laissé.

— C'est fort bien fait; tu l'avais mérité, toi.

— Te rappelles-tu, Christian, la somme qui t'a été soustraite?

— Parfaitement.

— Et seras-tu encore au Stollborg demain?

— Je n'en sais rien. Cela ne te regarde pas.

— Si fait! demain je veux te porter cette somme.

— Épargne-toi cette peine. Je suis *chez moi* au Stollborg, et *je ne reçois pas.*

— Pourtant...

— Tais-toi! j'ai assez de t'entendre.

— Mais si je te porte l'argent...

— Est-ce le même que tu as pris sur moi? Non, n'est-ce pas? Il y a longtemps que tu l'as bu? Eh bien! comme ce ne peut être le même, et que celui que tu m'offres ne peut provenir que d'un vol ou de quelque chose de pis, s'il est possible, je n'en veux pas. Tiens-le-toi pour dit et dispense-toi de tes forfanteries de restitution. Je ne suis pas assez sot pour y croire, et quand j'y croirais, je n'en serais pas moins décidé à te jeter à la face le prix de tes sales exploits.

Christian fit le geste de pousser dehors Guido, qui obéit enfin et sortit. L'*operante* allait s'enfermer, quand M. Goefle, tout emmitouflé de fourrures, lui apparut dans l'escalier, le manuscrit à la main. L'avocat avait mangé vite ou point; il avait dévoré la pièce, il s'en était pénétré rapidement, et, craignant de n'avoir pas le temps nécessaire pour se préparer, il était venu à pied, à la clarté des étoiles, cachant sa figure et déguisant sa voix pour demander la chambre aux marionnettes, enfin prenant toutes les précautions d'un jeune aventurier allant à quelque mystérieux rendez-vous d'amour. En ce moment, il n'avait en tête que les *burattini*, et il ne songeait pas plus aux mystères du Stollborg que s'il ne s'en fût jamais tourmenté l'esprit; mais, comme il montait légèrement l'escalier, il se trouva pour la seconde fois de la soirée forcé de passer tout près d'un personnage de mauvaise mine qui descendait, et cette rencontre le rejeta dans ses préoccupations par rapport au baron Olaüs, à Stenson et à la défunte Hilda.

— Attendez! dit-il à Christian, qui le félicitait gaiement de son zèle. Regardez cet homme qui s'en va là-bas dans le corridor après s'être croisé avec moi dans l'escalier. Sort-il d'ici? Est-ce un valet du baron? Le connaissez-vous?

— Je ne le connais que trop, et je viens d'être forcé de lui dire son fait, répondit Christian. Cet homme, valet ou non, est Guido Massarelli, dont je vous ai raconté ce matin les aventures avec les miennes.

— Oh! oh! voilà une étrange rencontre! s'écria M. Goefle. Fâcheuse pour vous peut-être! Il vous en veut, n'est-ce pas? Et si vous l'avez traité comme il le mérite, il vous fera ici tout le mal possible.

— Quel mal peut-il me faire? Il est si lâche! Je l'ai fait mettre à genoux.

— En ce cas,... je ne sais ce qu'il fera, je ne sais quel secret il a surpris...

— Un secret par rapport à moi?

— Non, dit M. Goefle, qui allait parler, et qui se rappela la résolution prise par lui de ne rien dire relativement à Stenson; mais enfin vous cachez Cristiano Goffredi sous le masque de Christian Waldo, et il vous trahira...

— Que m'importe? Je n'ai pas souillé le nom de Goffredi. Un jour viendra, je l'espère, où mes singulières aventures prouveront en ma faveur. Voyons! qu'ai-je à craindre de l'opinion, moi? Suis-je un paresseux et un débauché? Je me moque de tous les Massarelli du monde. Ne me suis-je pas fait déjà, en Suède et ailleurs, sous mon masque de bouffon, une réputation chevaleresque? On me prête plus de belles actions que je n'ai eu occasion d'en faire, et je suis un personnage de légende. N'étais-je pas cette nuit le prince royal de Suède? Si ma renommée devient par trop fantastique, n'ai-je pas le changement de nom toujours à mon service le jour où j'aurai enfin l'occasion de vivre en homme sérieux? L'important ici, et je dis cela uniquement à cause de vous, monsieur Goefle, c'est que l'homme du bal de cette nuit, votre prétendu neveu, ne soit pas reconnu sous le masque de Waldo. Or Massarelli n'était pas ici la nuit dernière, j'en suis certain, et il ne sait rien de mon aventure. Il s'en fût vanté à moi. Dans tous les cas d'ailleurs, vous n'aurez qu'à répéter et affirmer encore la vérité, à savoir que vous n'avez jamais eu ni neveu ni fils naturel, et que vous n'êtes en aucune façon responsable des tours que le farceur Christian Waldo s'amuse à jouer dans le monde.

— Quant à moi, après tout, je m'en moque! reprit M. Goefle en se débarrassant de sa perruque et en couvrant sa nuque d'un léger bonnet noir que lui présentait Christian. Me croyez-vous si poltron que je me soucie du croquemitaine de ce château? Tenez, Christian, je vais débuter comme montreur de marionnettes, *operante*, ainsi que vous dites. Eh bien! si jamais on vous reproche d'avoir fait le saltimbanque pour vivre au profit de la science, vous pourrez dire : J'ai connu un homme qui exerçait avec honneur une profession grave... et qui m'a servi de compère pour son plaisir.

— Ou plutôt par bonté pour moi, monsieur Goefle!

— Par amitié, si vous voulez, vous me plaisez; mais je mentirais si je disais que ce que nous faisons là m'ennuie. Au contraire, il me semble que cela va me divertir énormément. D'abord la pièce est charmante, comique au possible et attendrissante par momens. Vous avez bien fait de l'arranger de manière à éviter toute allusion. Allons, Christian, il faut répéter; nous n'avons plus qu'une demi-heure. Dépêchons-nous. Sommes-nous bien enfermés ici? Personne ne peut-il nous voir ni nous entendre?

Christian dut empêcher M. Goefle de fatiguer sa voix et de dépenser sa verve à la répétition. Les scènes étant indiquées en quelques mots sur la pancarte, il suffisait d'échanger deux ou trois répliques pour tenir le fond de la situation sur laquelle on improviserait devant le public. Il s'agissait de bien placer les acteurs dans l'ordre voulu, sur la planchette de débarras, pour les reprendre sans se tromper lorsqu'on aurait à les faire paraître, de les présenter alternativement sur la scène en convenant du motif de leurs entrées et de leurs sorties comme de la substance de leur entretien, et de laisser le dialogue et les incidens à l'inspiration du moment. M. Goefle était le plus charmant et le plus intelligent compère que Christian eût jamais rencontré; aussi fut-il électrisé par son concours, et quand il entendit sonner huit heures, il se sentit dans une disposition de verve et de gaieté qu'il n'avait pas éprouvée depuis le temps où il jouait avec Massarelli, alors si aimable et si séduisant. Ce souvenir gâté et flétri lui causa un moment de mélancolie, qu'il secoua vite en disant à M. Goefle : — Allons! j'entends la galerie se remplir de monde; à l'œuvre, et bonne chance, cher confrère!

En ce moment, on frappa à la porte du fond, et on entendit la voix de Johan, le majordome, demander maître Christian Waldo.

— Pardon, monsieur, on n'entre pas, s'écria Christian. Dites ce que vous avez à dire à travers la porte. J'écoute.

Johan répondit que Christian eût à se tenir prêt lorsqu'il entendrait frapper trois coups à la porte de la galerie, laquelle s'ouvrirait pour donner passage à son théâtre.

Ceci convenu, il s'écoula bien encore un bon quart d'heure avant que les dames eussent trouvé chacune la place qui lui convenait pour étaler ses paniers et ses grâces et pour se trouver dans le voisinage du cavalier qui lui était agréable ou en vue de ceux à qui elle voulait le paraître. Christian, habitué à ces façons, arrangeait tranquillement sur une table les rafraîchissemens qu'il avait trouvés dans le petit salon, et qui devaient au besoin éclaircir la voix de son compère et la sienne dans l'entr'acte. Puis il s'installa avec

M. Goefle sous le châssis fermé de tapisseries bien assujetties au moyen de crochets au dedans, sur la face et sur les côtés. Le fond était libre et assez reculé dans la petite charpente pour permettre une perspective de plusieurs plans réels.

Les deux *operanti* attendaient les trois coups, Christian avec calme, M. Goefle avec une impatience fiévreuse qu'il exprimait assez vertement. — Vous vous dépitez? lui dit Christian. Allons, c'est que vous êtes ému, et c'est bon signe; vous allez être étincelant.

— Espérons-le, répondit l'avocat, quoiqu'à vrai dire il me semble en ce moment que je vais ne pas trouver un mot et rester court. C'est fort plaisant, cela, j'en ai le vertige! Jamais plaidoyer devant une assemblée sérieuse, jamais question de vie ou d'honneur pour un client, de succès pour moi-même, ne m'a autant agité le cerveau et tendu les nerfs que la farce que je vais jouer ici. Ces bavardes de femmes que l'on entend caqueter à travers les portes ne finiront-elles pas par se taire? Veut-on nous faire étouffer dans cette baraque? Je vais leur dire des injures, si cela continue!

Enfin les trois coups furent frappés. Deux laquais placés dans la galerie ouvrirent simultanément les deux battans, et l'on vit le petit théâtre, qui semblait marcher de lui-même, s'avancer légèrement et se placer devant la porte, dont il occupait toute la largeur. Quatre instrumens que Christian avait demandés jouèrent un court divertissement à l'italienne. La toile se leva, et les applaudissemens accordés au décor donnèrent aux deux *operanti* le temps de prendre en main leurs marionnettes pour les faire entrer en scène.

Toutefois Christian ne voulut pas commencer sans regarder son public par un petit œil ménagé devant lui. La seule personne qu'il cherchait fut la première que son regard saisit. Marguerite était assise auprès d'Olga, au premier rang des spectateurs. Elle avait une parure délicieuse, elle était ravissante. Christian remarqua ensuite le baron, qui était au premier rang des hommes derrière les femmes. Sa haute taille le faisait apercevoir aisément. Il était plus pâle, s'il se peut, que la veille. Christian chercha en vain la figure de Massarelli. Il vit avec plaisir celles du major Larrson, du lieutenant Ervin et des autres jeunes officiers qui, au bal et après le bal de la veille, lui avaient témoigné une sympathie si cordiale, et dont les physionomies hautes en couleur, épanouies d'avance, annonçaient une bienveillante attention. En même temps Christian entendit circuler l'éloge du décor. — Mais c'est le Stollborg! dirent plusieurs voix. — En effet, dit la voix métallique du baron Olaüs, je crois qu'on a voulu représenter le vieux Stollborg!... — M. Goefle n'entendait rien et ne voyait personne; il était réellement troublé. Christian, pour lui donner le temps de se remettre, entama la pièce

par une scène à deux acteurs qu'il joua tout seul. Sa voix se prêtait singulièrement aux différens organes des personnages qu'il faisait parler, et il imitait tous les accens, donnant à chaque caractère un langage en rapport avec son rôle et sa position dans la fiction scénique. Dès les premières répliques, il charma son auditoire par la naïveté et la vérité de son dialogue. M. Goefle, chargé de faire agir et parler un type de vieillard, vint bientôt le seconder, et quoiqu'il ne sût pas d'abord bien déguiser son organe, on était si éloigné de penser à lui et on était si convaincu que Christian seul faisait parler tous les acteurs, que l'on s'émerveilla des ressources infinies de l'*operante*. — Ne jurerait-on pas, disait Larrson, qu'ils sont là-dedans une douzaine?

— Ils sont toujours au moins quatre, disait le lieutenant.

— Non, reprenait le major, ils sont deux, le maître et le valet; mais le valet est une brute qui parle rarement et qui n'a pas encore ouvert la bouche.

— Pourtant, écoutez, les voilà qui parlent ensemble. J'entends deux voix distinctes.

— Pure illusion! reprenait l'enthousiaste Larrson. C'est Christian Waldo tout seul qui sait faire deux, trois et quatre personnes à la fois, peut-être plus, qui sait? C'est un diable!.. Mais écoutez donc la pièce; ce n'est pas le moins curieux. Il fait des pièces que l'on voudrait retenir par cœur pour les écrire.

Nous ne nous chargeons pourtant pas de raconter ladite pièce au lecteur. Ces boutades fugitives sont comme toutes les improvisations oratoires ou musicales. On se trompe toujours en croyant qu'elles auraient la même valeur si elles étaient transcrites et conservées. Elles n'existent que par l'imprévu, et on se les rappelle avec d'autant plus de charme, qu'on n'en a gardé réellement qu'un souvenir confus, et que l'imagination les embellit après coup. Il y avait de la verve, de la couleur et du goût dans tout ce qui venait à l'esprit de Christian dans ces momens-là. Les imperfections inséparables d'un débit exubérant disparaissaient dans la rapidité de l'ensemble, dans son habileté à faire intervenir de nouveaux personnages quand il se sentait prêt à se dégoûter de ceux qu'il tenait en main.

Quant à M. Goefle, une véritable éloquence naturelle, beaucoup d'esprit quand il se sentait excité, une instruction réelle très étendue, lui rendaient bien facile le concours qu'il avait à donner. Les digressions les plus plaisantes résultèrent de sa promptitude à saisir au vol les fantaisies du dialogue de son interlocuteur, et l'on s'étonna plus encore que de coutume de la variété de connaissances que révélaient chez Waldo ces brillans écarts.

Si nous ne racontons pas la pièce, nous devons du moins dire de quelle façon Christian avait transformé ce premier acte, qui avait si singulièrement préoccupé M. Goefle.

Craignant de compromettre réellement l'avocat par des allusions involontaires, il avait fait du traître de sa pièce un personnage purement comique, une sorte de Cassandre trompé par sa pupille, cherchant à surprendre le corps du délit, l'*enfant du mystère*, mais n'ayant aucune pensée criminelle à son égard. Christian fut donc très étonné lorsque, arrivé à la scène finale de cette première partie, il entendit comme un frémissement parcourir son auditoire, et que des chuchotemens, qui pouvaient être interprétés comme des témoignages de blâme aussi bien que d'approbation, vinrent frapper son oreille, exercée à saisir le sentiment de ses spectateurs à travers ses propres paroles. — Que se passe-t-il donc? se demanda-t-il rapidement en lui-même, et il regarda M. Goefle, qui avait la figure décomposée et qui frappait du pied d'impatience en agitant nerveusement sa marionnette sur la scène.

Christian, croyant qu'il oubliait le canevas, se hâta de lui couper la parole en faisant parler le batelier, et, pressant la conclusion, il baissa le rideau au milieu d'un bruit qui n'était ni celui des applaudissemens ni celui des sifflets, mais qui ressemblait à celui de gens qui s'en vont en masse pour n'en pas entendre davantage. Christian regarda par son *œil* avant de faire reculer le théâtre dans la porte. Il vit tout le monde non encore dispersé, mais déjà debout, lui tournant le dos et se faisant part à demi-voix d'un événement quelconque. Christian ne put saisir que ces mots : *Sorti! il est sorti!* Et, cherchant des yeux de qui il pouvait être question, il vit que le baron n'était plus dans la salle.

— Allons, lui dit M. Goefle en le poussant du coude, rentrons dans notre foyer. Que faisons-nous là? C'est l'entr'acte.

Le théâtre recula donc dans le salon, les portes furent fermées, et, tout en se mettant vite à préparer le décor de l'acte suivant, Christian demanda à M. Goefle s'il s'était aperçu de quelque chose.

— Parbleu! dit l'avocat tout hors de lui, j'en ai fait une belle, moi! Qu'en dites-vous?

— Vous? vous avez été excellent, monsieur Goefle.

— J'ai été stupide, j'ai été fou! Mais comprenez-vous qu'un pareil accident arrive à un homme habitué à parler en public des choses les plus délicates dans les faits les plus embrouillés?

— Mais quel accident, au nom du ciel! monsieur Goefle?

— Comment! vous étiez donc sourd? vous n'avez pas entendu que j'ai eu trois *lapsus* effroyables?

— Bah! j'en ai peut-être eu cent, et cela m'arrive tous les jours; est-ce que l'on s'en aperçoit?

— Ah! oui-dà! vous croyez qu'on ne s'en est pas aperçu! Je parie que le baron est sorti avant la fin?

— Il est sorti en effet. A-t-il donc l'oreille si délicate qu'une liaison hasardée ou un mot impropre...

— Eh! mille démons! il s'agit bien de cela! J'aurais mieux fait d'estropier la langue que de dire ce que j'ai dit! Imaginez-vous que, pendant que vous vous baissiez pour faire passer le bateau sous les rochers, moi, qui faisais parler les sbires, j'ai dit trois fois *le baron* au lieu de dire don Sanche! Oui, je l'ai dit trois fois! Une première fois sans y prendre garde, la seconde en m'en apercevant et en voulant me reprendre, la troisième,... oh! la troisième! cela est inoui, Christian, que l'on dise précisément un mot que l'on ne veut pas dire et que l'on pense à ne pas dire! Il y a là comme une fatalité, et me voilà prêt à croire, avec nos paysans, que les malins esprits se mêlent de nos affaires.

— Cela est fort curieux en effet, dit Christian; mais il n'est personne à qui cela ne soit arrivé. De quoi diable vous tourmentez-vous là, monsieur Goefle? Le baron ne peut vous soupçonner de l'avoir fait exprès! D'ailleurs n'y a-t-il que lui de baron dans ce monde? n'y en a-t-il pas en ce moment peut-être une douzaine dans notre public? Pensons au second acte, monsieur Goefle; le temps passe, et d'un moment à l'autre on peut nous dire de commencer.

— Si l'on ne vient pas nous dire d'en rester là... Tenez, on frappe.

— C'est encore le majordome. Rentrez sous le châssis, monsieur Goefle; je remets mon masque et j'ouvre. Il faut savoir ce qui se passe.

M. Goefle caché et Christian masqué, la porte fut ouverte à M. Johan.

— Qu'y a-t-il? lui dit Christian, pressé de venir au fait. Devons-nous continuer?

— Et pourquoi non, monsieur Waldo? dit le majordome.

— J'ai cru voir que M. le baron était indisposé.

— Oh! cela lui arrive bien souvent de souffrir quand il reste en place; mais ce n'est rien. Il vient de me faire dire que vous ayez à reparaître, qu'il y soit ou non. Il tient à ce que vous divertissiez la compagnie... Mais quelle drôle d'idée avez-vous eue là, monsieur Christian, de représenter notre vieux Stollborg sur votre théâtre!

— J'ai cru être agréable à M. le baron, répondit effrontément Christian; en est-il autrement?

— M. le baron est enchanté de votre idée, et il n'a cessé de répéter : « C'est très joli, très joli! On croirait voir le vieux donjon! »

— A la bonne heure! dit Christian, alors nous continuons. Serviteur, monsieur le majordome! — Allons, monsieur Goefle, du cou-

rage! continua Christian, dès que Johan fut sorti. Vous voyez que tout va bien, et que nous n'avons fait que rêver toute la journée. Je parie que le baron est le meilleur des humains; vous allez voir qu'il se convertit, et que nous serons forcés de le canoniser!

A l'acte suivant, qui fut très court et très gai, le baron sembla s'amuser beaucoup. Don Sanche ne paraissait pas. La langue ne tourna plus à M. Goefle, et sa voix fut si bien déguisée que personne ne se douta de sa présence. Dans l'entr'acte, il but plusieurs verres de Porto pour soutenir son entrain, et il était un peu gris au troisième et dernier acte, qui eut encore plus de succès que les précédens.

Parallèlement à l'action burlesque où Stentarello divertissait le public, Christian avait fait marcher une action sentimentale avec d'autres personnages. Dans ce dernier acte, Alonzo, l'enfant du lac, découvrait que Rosita, la fille des braves gens qui l'avaient élevé et adopté, n'était pas sa sœur, et lui exprimait son amour. Cette situation, bien connue au théâtre, a toujours été délicate. On n'aime pas à voir le frère passer brusquement de l'amitié sainte à une passion qui, en dépit du changement de situation, prend un air d'inceste improvisé. Les personnages de la jeune fille et d'Alonzo étaient les seuls que Christian n'eût pas chargés. Il avait fait de ce dernier un bon jeune homme vivant et pensant comme lui-même. Ce caractère entreprenant et généreux fut sympathique aux auditeurs, et les femmes, oubliant qu'elles avaient une marionnette devant les yeux, furent charmées de cette voix douce qui leur parlait d'amour avec une suavité chaste et un accent de franchise bien différens des phrases maniérées des bergeries françaises de l'époque.

Christian avait beaucoup lu Marivaux, ce talent à deux faces, si minutieux d'esprit, mais si simple de cœur, si émouvant dans la passion. Il avait senti le côté vrai, le grand côté de ce charmant génie, et il excellait vraiment à faire parler l'amour. La scène sembla courte; plusieurs voix s'élevèrent pour crier : « Encore! encore! » et Christian, cédant au désir du public, reprit Alonzo, qui était déjà sorti de ses doigts, et il le fit rentrer en scène d'une manière ingénieuse et naturelle : « Vous m'avez rappelé? » dit-il à la jeune amoureuse, et ce mot si simple eut un accent si craintif, si éperdu et si naïf, que Marguerite mit son éventail sur son visage pour cacher une rougeur brûlante.

C'est qu'il se passait un étrange phénomène dans le cœur de cette jeune fille. Elle seule reconnaissait dans la voix d'Alonzo celle de Christian Goefle. C'est peut-être parce qu'elle seule avait assez parlé avec lui pour se la rappeler vivement. Et pourtant Christian Waldo donnait à dessein à la voix de son jeune personnage un diapason

plus clair que celui qui lui était naturel; mais il y avait de certaines inflexions et de certaines vibrations qui à chaque instant faisaient tressaillir Marguerite. A la scène d'amour, elle n'eut plus de doutes, et pourtant Christian Goefle ne lui avait pas dit un seul mot d'amour. Elle garda ses réflexions pour elle seule, et lorsqu'Olga, qui était froide et railleuse, lui poussa le coude en lui demandant si elle pleurait, l'innocente enfant répondit avec une profonde hypocrisie qu'elle était fort enrhumée et qu'elle se retenait de tousser.

Quant à Olga, elle était bien autrement dissimulée : elle affectait après la pièce un grand mépris pour ce petit personnage d'*amoureux transi,* et pourtant le cœur lui avait battu violemment, car chez certaines Russes la froideur des calculs n'exclut pas l'ardeur des passions. Olga s'était jetée avec résolution dans la convoitise cupide; elle n'en éprouvait pas moins, en dépit d'elle-même, une secrète horreur pour le baron depuis qu'elle s'était fiancée avec lui. Lorsqu'il lui adressa la parole après la pièce, sa voix âpre et son regard glacé lui donnèrent le frisson, et elle se rappela, comme malgré elle, la douce voix et les vives paroles de Christian Waldo.

De son côté, le baron semblait de fort bonne humeur. Le fâcheux personnage de don Sanche, qui devait reparaître à la fin de la pièce, avait été prudemment supprimé par M. Goefle. Entre le premier et le second acte, cette modification avait été introduite de concert avec Christian. On avait imaginé de faire de Rosita la fille de ce personnage, qui était mort dans l'entr'acte. On découvrait qu'elle était héritière d'une grande fortune laissée par lui, et, pour réparer la spoliation dont Alonzo avait été victime, elle l'épousait au dénoûment. Des aventures, des quiproquos, des incidens romanesques et des personnages comiques, Stentarello surtout avec l'ingénuité de son égoïsme et de sa couardise, soutenaient la trame fragile de cette légère donnée, qui eut généralement un succès enthousiaste, en dépit de M. Stangstadius, qui n'écouta rien et blâma tout, ne pouvant souffrir que l'on s'intéressât à une œuvre frivole où il n'était pas question de science.

Cependant M. Goefle s'était jeté sur un fauteuil dans le foyer, où il s'était renfermé avec Christian, et tandis que celui-ci, toujours actif et soigneux, démontait, rangeait et pliait toutes les pièces et engins de son théâtre, de manière à enfermer tout le personnel dans une boîte et à faire de l'édifice un seul ballot assez lourd, mais assez facile à porter, l'avocat, s'essuyant le front et fêtant par distraction le vin d'Espagne, s'abandonnait à ce bien-être particulier auquel il aimait à se livrer lorsqu'il déposait la robe et le bonnet pour rentrer, comme il disait, dans le sein de la vie privée.

Ce charmant caractère d'homme avait eu peu de mécomptes dans sa vie publique et peu de contrariétés dans son intérieur. Ce qui lui avait manqué depuis qu'il avait les jouissances d'ordre et de sécurité de l'âge mûr, c'était l'imprévu, qu'il prétendait, qu'il croyait peut-être haïr, mais dont il éprouvait le besoin, en raison d'une imagination vive et d'une grande flexibilité de talent. Il se sentait donc en ce moment tout ragaillardi, sans bien savoir pourquoi, et il regrettait que la pièce fût finie, car, bien que fatigué et baigné de sueur, il trouvait dans son cerveau dix actes nouveaux à jouer encore.

— Ah çà! dit-il à Christian, je me repose, et vous voilà rangeant, travaillant... Ne puis-je vous aider?

— Non, non, monsieur Goefle; vous ne sauriez pas. Voyez d'ailleurs, cela est fait. Avez-vous trop chaud maintenant pour songer à vous remettre en marche pour le Stollborg?

— Pour le Stollborg? Est-ce que nous allons tristement nous coucher, excités comme nous le sommes?

— Quant à cela, monsieur Goefle, vous êtes bien le maître de sortir de ce château par la porte dérobée, d'y rentrer par la cour d'honneur, et d'aller prendre votre part du souper qui sonne et des divertissemens qui se préparent probablement pour le reste de la soirée. Pour moi, mon rôle est terminé maintenant, et puisque vous avez renié votre généreux sang, puisque je ne peux reparaître à vos côtés sous le nom de Christian Goefle, il faut que j'aille manger n'importe quoi et étudier un peu de minéralogie jusqu'à ce que le sommeil me prenne.

— Au fait, mon pauvre enfant, vous devez être fatigué!

— Je l'étais un peu avant de commencer la pièce; à présent je suis comme vous, je suis excité, monsieur Goefle. En fait d'improvisation, on est toujours très monté quand le moment vient de finir, et c'est quand la toile baisse sur un dénoûment qu'il faudrait pouvoir commencer. C'est alors qu'on aurait du feu, de l'âme et de l'esprit!

— C'est vrai; aussi ne vous quitterai-je pas : vous vous ennuieriez seul. Je connais cette émotion, c'est comme lorsqu'on vient de plaider; mais ceci est plus excitant encore, et à présent je voudrais faire je ne sais quoi, réciter une tragédie, composer un poème, mettre le feu à la maison ou me griser, pour en finir avec ce besoin de faire quelque chose d'extraordinaire.

— Prenez-y garde, monsieur Goefle, dit Christian en riant, cela pourrait bien vous arriver!

— A moi? jamais! jamais! Hélas! je suis d'une sobriété stupide.

— Pourtant la bouteille est à moitié vide, voyez!

— Une demi-bouteille de Porto à deux, ce n'est pas scandaleux, j'espère?

— Pardon! je n'y ai pas touché, moi : je n'ai bu que de la limonade.

— En ce cas, dit M. Goefle en repoussant le verre qu'il venait de remplir, loin de moi cette perfide boisson! Se griser seul est la plus triste chose du monde. Voulez-vous venir au Stollborg essayer de vous griser avec moi? Ou bien... tenez... j'ai ouï dire ce matin, ici, que l'on ferait une course de torches sur le lac, si le temps ne se remettait pas à la neige. Or le temps était magnifique ce soir, quand je suis venu. Mettons-nous de la partie. Vous savez que l'on se déguise, si l'on veut, durant les fêtes de Noël, et... ma foi, oui, je me souviens maintenant que la comtesse d'Elvéda, ce matin, a parlé d'une mascarade.

— Bonne idée! dit Christian; je serai là dans mon élément, moi, l'homme au masque!... Mais où prendrons-nous des costumes? J'en ai bien là une centaine dans ma boîte, mais il nous est aussi impossible à l'un qu'à l'autre de nous réduire à la taille de nos marionnettes?

— Bah! nous trouverons peut-être quelque chose au Stollborg. Qui sait?

— Ce ne sera pas dans ma garde-robe à coup sûr.

— Eh bien! peut-être dans la mienne! Quand on n'a rien de mieux, on met son habit à l'envers. Voyons! avec de l'imagination...

— Partez donc, monsieur Goefle, je vous suis; j'ai mon âne à recharger et mon argent à recevoir. Prenez ce masque, j'en ai un second; il y a peut-être des curieux sur l'escalier.

— Ou des curieuses... à cause de vous. Dépêchez-vous, Christian, je pars en avant.

Et M. Goefle, leste et léger comme à vingt ans, s'élança dans l'escalier, bousculant les valets et même quelques dames bien enveloppées qui s'étaient glissées là furtivement pour tâcher d'apercevoir le fameux Christian Waldo au passage. Aussi Christian ne fit-il aucun effet et ne rencontra-t-il presque personne lorsqu'il descendit l'instant d'après, portant sa caisse et son grand ballot. « Celui-ci, disait-on, est le valet, puisqu'il porte les fardeaux. Il paraît qu'il se masque aussi, le fat! » Et l'on se désolait de n'avoir pu apercevoir le moindre trait, de n'avoir pu se faire la moindre idée de la tournure du véritable Waldo, disparu avec la rapidité de l'éclair.

Christian terminait son emballage, lorsqu'il remarqua que maître Johan essayait de le prendre au dépourvu et de satisfaire sa curiosité personnelle, en cherchant à s'introduire brusquement dans le foyer, sous prétexte de lui payer le salaire de son divertissement. Il résolut de s'amuser aux dépens de cet insinuant personnage, et,

s'étant masqué avec soin, il lui ouvrit la porte avec beaucoup de politesse.

— C'est bien à maître Christian Waldo que j'ai le plaisir de parler? dit le majordome en lui remettant la somme convenue.

— A lui-même, répondit Christian; ne reconnaissez-vous pas ma voix et mon habit de tantôt?

— Certainement, mon cher; mais votre valet se masque aussi, à ce qu'il paraît, car je viens de le voir passer aussi mystérieux que vous-même et mieux couvert, ma foi, que je ne l'avais vu hier à votre arrivée.

— C'est que le drôle, au lieu de porter ma pelisse sur son bras, se permet de l'endosser. Je le laisse faire, c'est un grand frileux.

— Et voilà ce qui m'étonne; hier, il m'avait semblé voir en lui un frileux plus petit que vous de la tête.

— Ah! voilà ce qui vous étonne?... dit Christian, appelant à son secours les ressources de l'improvisation. Vous n'avez donc pas fait attention à sa chaussure aujourd'hui?

— Vraiment non! Est-il monté sur des échasses?

— Pas tout à fait, mais sur des patins de quatre ou cinq pouces de haut.

— Et pourquoi cela?

— Quoi, monsieur le majordome! un homme d'esprit comme vous me fait une pareille question?

— J'avoue que je ne comprends pas, répondit Johan en se mordant les lèvres.

— Eh bien! monsieur le majordome, sachez que si les deux *operanti* d'un théâtre comme celui-ci ne sont pas de taille à peu près égale, l'un des deux est forcé de laisser apercevoir sa tête, qui certes ne fait pas bon effet au niveau des *burattini*, et ressemblerait sur cette petite scène à celle d'un habitant de Saturne, ou bien l'autre, le plus petit, est forcé d'élever ses bras d'une manière si fatigante qu'il ne pourrait continuer pendant deux scènes.

— Alors votre valet met des patins pour se trouver à votre hauteur? Ingénieux! très ingénieux, ma foi! — Et Johan ajouta d'un air de doute : — C'est singulier que je n'aie pas entendu le bruit de ces patins tout à l'heure, pendant qu'il descendait l'escalier.

— Voilà encore, monsieur le majordome, où vous laissez sommeiller votre sagacité naturelle. Si ces patins n'étaient garnis de feutre, ils feraient dans la baraque un bruit insupportable.

— Vous m'en direz tant!... Mais vous ne me ferez pas comprendre comment ce garçon, d'un esprit si vulgaire, a été si brillant pour vous seconder.

— Ah! voilà, répondit Christian : c'est l'histoire de l'artiste en général. Il brille sur les planches (ici ce serait le cas de dire sous

les planches), et quand il en sort, il retombe dans la nuit, surtout quand il a la malheureuse habitude de boire avec les laquais de bonne maison.

— Comment? vous croyez qu'il a bu ici avec...

— Avec vos laquais, qui vous ont rendu compte de son intéressante conversation, monsieur le majordome, puisque vous avez ces renseignemens fidèles sur l'épaisseur de son intelligence...

Johan se mordit encore les lèvres, et Christian fut dès lors convaincu que son incognito devait avoir été trahi jusqu'à un certain point par Puffo le verre en main, ou tout à fait par Massarelli l'argent en poche. Puffo ne connaissait Christian que sous le nom de Dulac, Massarelli le connaissait désormais sous tous ses noms successifs, excepté pourtant peut-être sous le nom récemment improvisé de Christian Goefle. Christian cherchait à s'assurer de ce dernier fait, en étudiant l'âpre curiosité que laissait percer le majordome de voir sa figure, et il comprit bientôt que ce n'était pas tant pour le plaisir de savoir s'il avait ou non une tête de mort que pour l'intérêt de reconnaître dans cette figure de bateleur celle du faux neveu de M. Goefle, laquelle avait été, la veille, très bien vue dudit majordome. — Enfin, dit celui-ci après beaucoup de questions insidieuses contre lesquelles l'aventurier se tint en garde, si une aimable dame... une jeune personne charmante, la comtesse Marguerite par exemple, vous demandait de voir vos traits,... vous seriez assez obstiné pour refuser...

— Qu'est-ce que la comtesse Marguerite? dit Christian d'un ton ingénu, bien qu'il eût envie de souffleter maître Johan.

— Mon Dieu! reprit le majordome, je dis la comtesse Marguerite, parce qu'elle est, à coup sûr, la plus jolie femme qu'il y ait à cette heure au château. Ne l'avez-vous pas remarquée?

— Et où donc l'aurais-je vue, je vous prie?

— Au premier rang de vos spectatrices.

— Oh! si vous croyez que quand je joue, à moi presque seul, une pièce à vingt personnages, j'ai le temps de regarder les dames...

— Je ne dis pas, mais enfin vous ne seriez pas influencé par le désir de plaire à une jolie personne?...

— Plaire? monsieur Johan! s'écria Christian avec une vivacité très bien jouée, vous me dites là, sans vous en douter, une chose fort cruelle. Vous ignorez apparemment que la nature m'a gratifié d'une laideur effroyable, et que c'est là l'unique cause du soin que je prends de me cacher!

— On le dit, répliqua Johan, mais on dit aussi le contraire, et M. le baron, ainsi que toutes les personnes, surtout les dames, ici rassemblées, a une grande envie de savoir à quoi s'en tenir.

— C'est une envie désobligeante à laquelle je ne me prêterai cer-

tainement pas, et, pour les en dégoûter, j'en veux appeler à votre témoignage.

En parlant ainsi, Christian, qui avait eu soin de ne laisser qu'une bougie allumée dans l'appartement, releva son masque de soie noire et montra précipitamment, et comme avec une sorte de désespoir, au majordome un second masque de toile enduit de cire, si parfaitement exécuté qu'à moins d'une grande clarté et d'un examen minutieux, il était impossible de ne pas le prendre pour une figure humaine, camuse, blême et horriblement maculée par une tache énorme couleur de vin. Johan, malgré son esprit soupçonneux, y fut pris et ne put retenir une exclamation de dégoût. — Pardon, pardon, mon cher ami, dit-il en se reprenant, vous êtes à plaindre, et pourtant votre talent et votre esprit sont des avantages que je vous envie!...

Le majordome était lui-même si laid, que Christian eut envie de rire de ce qu'il semblait se supposer beaucoup plus beau que ce masque.

— A présent, reprit-il après avoir rabaissé le masque noir, dites-moi tout bonnement pourquoi vous étiez si curieux de savoir à quel point je suis laid.

— Mon Dieu, reprit Johan après un moment d'hésitation en jouant le bonhomme, je vais vous le dire... Et même si vous voulez m'aider à découvrir un secret, une puérilité, qui intrigue ici plus d'une personne, vous acquerrez des droits à la reconnaissance,... vous m'entendez bien, à la munificence du maître de céans : il s'agit d'une plaisanterie, d'un pari...

— Je ne demande pas mieux, répondit Christian, curieux d'entendre la confidence qu'il pressentait déjà; de quoi s'agit-il?

— Vous êtes descendu au Stollborg?

— Oui; vous avez refusé de m'admettre ici.

— Vous avez dormi... dans la chambre de l'ourse?

— Parfaitement.

— Parfaitement, n'est-ce pas? Le prétendu fantôme...

— Ce n'est pas sur le compte du fantôme que vous voulez m'interroger? Vous n'y croyez pas plus que moi?

— Comme vous dites; mais il est un autre fantôme qui a fait apparition hier dans le bal, et que personne ne connaît. Vous devez l'avoir vu au Stollborg?

— Non; je n'ai vu aucun fantôme.

— Quand je dis un fantôme,... vous avez vu là un avocat qui s'appelle M. Goefle, un homme de grand mérite?

— Oui, j'ai eu l'honneur de lui parler ce matin. Il occupe la chambre à deux lits.

— Ainsi que son neveu?

— Je ne lui ai pas vu de neveu.

— Neveu ou non, un jeune homme de votre taille, dont la voix ne m'a pas frappé particulièrement, mais dont la figure était fort agréable, tout habillé de noir, un garçon de bonne mine enfin...

— De bonne mine? Plût au ciel que ce fût moi, monsieur Johan! J'avais une si belle envie de dormir que je ne saurais vous dire s'il était au Stollborg. Je n'ai vu là qu'un ivrogne appelé Ulphilas.

— Et M. Goefle ne l'a pas vu, cet étranger?

— Je ne le pense pas.

— Il ne le connaît pas?

— Ah! vous me rappelez... Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire : j'ai entendu M. Goefle se plaindre d'un individu qui aurait usurpé son nom pour se présenter au bal. Est-ce cela?

— Parfaitement.

— Mais alors comment se fait-il, monsieur le majordome, qu'étant intrigué par cet inconnu, vous ne l'ayez pas fait suivre?

— Nous n'étions nullement intrigués; il s'était donné pour un proche parent de l'avocat : on comptait nécessairement le voir reparaître. C'est ce matin, lorsque l'avocat l'a désavoué, que M. le baron s'est demandé comment un inconnu avait osé, sous un nom d'emprunt, s'introduire dans la fête. C'est sans doute une gageure impertinente, quelque étudiant de l'école des mines de Falun,... à moins que ce ne soit, comme il paraît l'avoir donné à entendre, un fils naturel que l'avocat n'autorise pas à porter son nom.

— Tout cela ne me paraît pas valoir la peine de tant chercher, répondit Christian d'un ton d'indifférence; m'est-il permis à présent d'aller souper, monsieur le majordome?

— Oui, certes; vous allez souper avec moi.

— Non, je vous remercie; je suis très fatigué, et je me retire.

— Toujours au Stollborg? Vous y êtes bien mal!

— J'y suis fort bien.

— Avez-vous un lit au moins?

— J'en aurai un cette nuit.

— Cet ivrogne d'Ulphilas vous fait-il manger convenablement?

— On ne peut mieux.

— Vous êtes en mesure pour demain?

— A quelle heure?

— Comme aujourd'hui.

— C'est fort bien. Je suis votre serviteur.

— Ah! encore un mot, monsieur Waldo : est-ce une indiscrétion de vous demander votre véritable nom?

— Nullement, monsieur Johan; mon véritable nom est Stentarello, pour vous servir.

— Mauvais plaisant! C'est donc vous qui faites toujours parler ce personnage de comédie?

— Toujours, quand ce n'est pas mon valet.

— Vous êtes mystérieux!

— Oui, quand il s'agit du secret de mes coulisses; sans cela point de prestige et point de succès.

— Peut-on au moins vous demander pourquoi un de vos personnages s'appelait le baron?

— Ah! cela, demandez-le aux laquais qui ont fait boire Puffo; quant à moi, habitué à ses bévues, je n'y eusse pas fait attention, s'il ne s'en fût confessé avec effroi.

— Aurait-il recueilli quelque sot commérage?...

— Relativement à quoi? Expliquez-vous...

— Non, non, ça n'en vaut pas la peine, répondit Johan, qui voyait, grâce à l'adresse ou à l'insouciance de son interlocuteur, leur attitude respective transposée, en ce sens qu'au lieu de questionner, le majordome se trouvait questionné lui-même.

Cependant il revint sur une question déjà faite : — Vous aviez donc, dit-il, un décor qui ressemblait au Stollborg à s'y méprendre?

— Qui ressemblait un peu au Stollborg, oui, par hasard, et c'est à dessein que je l'ai fait ressembler tout à fait.

— Pourquoi cela?

— Ne vous l'ai-je pas dit? Pour être agréable à M. le baron. C'est une délicatesse de ma part de chercher toujours à représenter un site de la localité où j'exerce mon industrie passagère. A ma prochaine étape, ce Stollborg sera changé et représentera autre chose. Est-ce que M. le baron a trouvé ma toile de fond mauvaise? Que voulez-vous? j'ai eu si peu de temps!

En parlant ainsi, Christian s'amusait à observer la désagréable figure de Johan. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez gros, d'un type vulgaire et d'une physionomie bienveillante et apathique au premier abord; mais dès la veille Christian, en lui remettant la lettre d'invitation trouvée dans la poche de M. Goefle, avait surpris, dans son coup d'œil oblique, une activité inquisitoriale dissimulée par une nonchalance d'emprunt. Maintenant il était encore plus frappé de ces indices d'un caractère affecté, qui semblait être une copie chargée de celui du baron, son maître. Néanmoins, comme, au bout du compte, Johan n'était qu'un premier laquais sans éducation et sans art véritable, Christian n'eut pas la moindre peine à jouer la comédie infiniment mieux que lui, et à le laisser persuadé de l'innocence de ses intentions. En même temps Christian acquérait une quasi-certitude à propos de l'histoire de la baronne Hilda. Il devenait évident pour lui qu'un drame quelconque s'était accompli au Stollborg et que le baron n'avait pu voir sans effroi ou sans colère ces trois choses représentées sous une forme et dans une intention quelconque : une prison, une victime et un geôlier.

X.

Johan était à coup sûr le confident, peut-être un des acteurs de ce drame. Il avait voulu savoir à quel point maître Christian Waldo, en qualité de chroniqueur ambulant, pouvait avoir été initié à ce mystère. Christian avait adroitement jeté dans son esprit le soupçon d'une indiscrétion de la part des laquais du château, et il avait assez heureusement jusqu'à nouvel ordre retiré du jeu son épingle et celle de M. Goefle.

Nous le laisserons vaquer philosophiquement au soin de recharger son âne, et nous dirons ce qui s'était passé pendant son entretien avec le majordome. Nous reprendrons les choses au moment où M. Goefle, favorisé par le lever de la lune et le retour de l'aurore boréale, était reparti pour le Stollborg, marchant rapidement sur le lac, chantonnant et gesticulant un peu malgré lui.

Pendant ce temps, on avait servi le souper aux hôtes du château neuf, et le splendide gâteau de Noël, qui, selon l'usage norvégien, devait rester sur la table et n'être attaqué que le 6 janvier, faisait, par sa dimension et par son luxe, l'admiration des dames. Ce chef-d'œuvre de pâtisserie représentait, par un singulier mélange de la galanterie du siècle avec la pratique religieuse, le temple de Paphos. On y voyait des monumens, des arbres, des fontaines, des personnages et des animaux. La pâtisserie et le sucre cristallisé de toutes couleurs imitaient les matériaux les plus précieux, et se prêtaient aux formes les plus fantastiques.

Le baron avait confié à une vieille demoiselle de sa famille, personne très versée dans la science domestique et parfaitement nulle à tous autres égards, le soin de faire les honneurs du souper, pendant qu'il prendrait le temps de lire quelques lettres et d'y répondre. En réalité, le baron, qui ne manquait pas de prétextes pour se retirer quand il avait quelque préoccupation d'esprit, était en ce moment enfermé dans son cabinet avec un homme pâle, qui se donnait le nom de Tebaldo, et qui n'était autre que Guido Massarelli.

Ce n'est pas sans peine que Guido avait obtenu ce tête-à-tête. Johan, très jaloux de l'oreille du maître, avait tâché de lui tirer son secret pour s'en donner les gants; mais Massarelli n'était pas homme à se laisser surprendre. Il avait insisté, et, après avoir erré tout le jour dans le château, il obtenait enfin l'entrevue dont il avait escompté le résultat en se targuant auprès de Christian d'être l'ami de la maison. L'entretien, qui eut lieu en français, commença par un étrange récit auquel le baron ne sembla prêter qu'une attention ironique et dédaigneuse.

— Voilà, dit-il enfin à Massarelli, une très énorme aventure, je dirais une révélation très importante, si je pouvais ajouter foi à ce que je viens d'entendre; mais j'ai été si souvent trompé dans les affaires délicates, qu'il me faudrait d'autres preuves que des paroles. Vous m'avez raconté un fait bizarre, romanesque, invraisemblable...

— Que M. Stenson a reconnu fort exact, répondit l'Italien, et qu'il n'a pas même essayé de nier.

— Vous le dites, reprit froidement le baron; par malheur, je ne peux m'en assurer. Si j'interroge Stenson, que votre récit soit véridique ou imaginaire, il niera certainement.

— C'est probable, monsieur le baron; un homme capable d'une dissimulation qui vous en a imposé pendant plus de vingt ans ne se fera pas faute de mentir encore; mais si vous trouvez le moyen d'épier un entretien entre lui et moi, vous surprendrez la vérité. Je me charge bien de la lui arracher encore une fois et en votre présence, pourvu qu'il ne se doute pas que vous l'entendez.

— Il ne serait pas difficile, avec un homme aussi sourd, de se glisser dans son appartement;... mais... puisque, selon lui, la personne est morte, que me fait, à moi, le passé du vieux Stenson? Il a certainement agi à bonne intention, et, bien qu'il m'ait fait grand tort en laissant, par son silence, d'odieux soupçons peser sur moi,... comme le temps a fait justice de ces choses...

— Pas tant que monsieur le baron paraît le croire, reprit l'Italien, qui savait, aussi bien que le baron, s'envelopper d'un calme audacieux. C'est la légende du pays, et Christian Waldo l'a certainement ramassée sur son chemin en venant ici.

— Si cela était, reprit le baron, laissant percer une secrète rage, ce bateleur n'eût certes pas eu l'impudence d'en faire publiquement et devant moi le sujet d'une scène de comédie.

— C'était pourtant bien la représentation du vieux donjon... J'ai vu la localité aujourd'hui, et Christian Waldo, qui demeure au Stollborg, a pu la voir aussi. Les Italiens,... c'est très hardi, monsieur le baron, les Italiens!

— Je m'en aperçois, monsieur Tebaldo. Vous dites que ce Waldo demeure au Stollborg? Il aurait donc fait ce tableau tout exprès et d'après nature? Si promptement! ce n'est pas probable. La ressemblance de son décor avec le donjon est une chose fortuite.

— Je ne le pense pas, monsieur le baron; Waldo a une grande facilité, et il peint comme il improvise.

— Vous le connaissez donc?

— Oui, monsieur le baron.

— Quel est son vrai nom?

— C'est ce que je dirai à monsieur le baron, si la somme que je lui ai demandée ne lui paraît pas exorbitante.

— De quel intérêt peut être pour moi de savoir son nom?

— Un intérêt immense... et *capital*... La manière dont le prétendu Tebaldo prononça ce mot parut faire quelque impression sur le baron. — Vous dites, reprit-il après une pause, que la personne est morte?

— Stenson l'affirme.

— Et vous?

— J'en doute.

— Christian Waldo le sait peut-être?

— Christian Waldo ne sait rien.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr.

— Mais vous voulez me donner à entendre que cet homme est précisément celui...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le baron.

— Alors vous voulez dire et ne pas dire; vous voulez être payé d'avance pour une révélation chimérique.

— Je ne vous ai rien demandé que votre signature, monsieur le baron, dans le cas où vous serez content de moi.

— Je ne signe jamais. Tant pis pour qui doute de ma parole.

— Alors, monsieur le baron, je remporte mon secret; celui qu'il intéresse au moins autant que vous l'aura pour rien.

Et Tebaldo allait résolûment sortir du cabinet, lorsque le baron le rappela. Il se passait quelque chose d'assez naturel chez ces deux hommes. Ils avaient peur l'un de l'autre. Le premier n'avait pas encore touché le bouton de la serrure pour sortir, qu'il s'était dit : Je suis fou, le baron va me faire assassiner pour m'empêcher de parler. Le second s'était dit de son côté : Il a peut-être déjà parlé; lui seul peut me faire savoir ce que j'ai à craindre.

— Monsieur Tebaldo, dit le baron, si je vous apprenais que j'en sais plus long que vous ne pensez?

— J'en serais charmé pour vous, monseigneur, répondit l'Italien avec audace.

— La personne n'est pas morte, elle est ici ou du moins elle y était hier; je l'ai vue, je l'ai reconnue.

— Reconnue? dit Massarelli avec surprise.

— Oui, reconnue, je m'entends : cette personne se donnait le nom de Goefle, avec ou sans la permission d'un homme honorable qui s'appelle ainsi. Parlez donc, vous voyez que je suis sur la voie et qu'il est puéril de vouloir porter mes soupçons sur le bateleur Waldo.

L'Italien étonné resta court. Arrivé le matin même, il ne savait rien des incidens de la veille; il avait rencontré M. Goefle sans le

connaître; il ne parlait pas le suédois, le dalécarlien encore moins; il n'avait pu lier conversation qu'avec le majordome, qui parlait un peu français et qui était fort méfiant. Il ignorait donc absolument l'histoire de Christian au bal et ne savait réellement pas de qui le baron lui parlait. En le voyant surpris et démonté, le baron se confirma dans sa pensée qu'il l'avait confondu par sa pénétration.

— Allons, dit-il, exécutez-vous, et finissons-en. Dites tout, et comptez sur une récompense proportionnée au service que vous pouvez me rendre.

Mais l'Italien avait déjà repris toute son assurance. Persuadé que le baron était sur une fausse piste et décidé à ne pas livrer son secret pour rien, il ne songeait plus qu'à gagner du temps et à se préserver du mauvais parti que pouvait lui faire cet homme, réputé terrible, s'il refusait carrément de s'expliquer.

— Monsieur le baron veut-il me donner vingt-quatre mille écus et vingt-quatre heures, dit-il, pour mettre en sa présence et à sa disposition la personne qu'il a tant d'intérêt à connaître?

— Vingt-quatre mille écus, c'est peu! répondit le baron avec ironie; mais vingt-quatre heures, c'est beaucoup!

— C'est peu pour un homme tout seul.

— Vous faut-il de l'aide? J'ai des gens sûrs et très habiles.

— S'il faut partager avec eux les vingt-quatre mille écus, j'aime mieux agir seul, à mes risques et périls.

— Quelle action entendez-vous donc faire?

— Celle que me prescrira monsieur le baron!

— Oui-dà! vous avez l'air de me proposer...

En ce moment, le baron fut interrompu par une sorte de grattement derrière une des portes de son cabinet. — Attendez-moi ici, dit-il à Massarelli, et il passa dans une autre pièce.

Guido résuma vite la situation; épouvanté du calme du baron, il jugea que le plus prudent pour lui était de traiter les affaires par correspondance : en conséquence, il alla vers la porte par laquelle on l'avait introduit. Il la trouva fermée au moyen d'un secret que, malgré une certaine science pratique, il ne put trouver. Il s'approcha de la fenêtre; elle était à quatre-vingts pieds du sol.

Il essaya sans bruit la porte par laquelle le baron était sorti. Elle était aussi bien close que l'autre. Le bureau était ouvert et laissait voir une recommandable réunion de rouleaux d'or. — Ah! se dit Massarelli en soupirant, les portes sont solides et les serrures sont bonnes, puisqu'on me laisse ici en tête à tête avec ces beaux écus! — Et il commença à s'alarmer sérieusement de sa position. Il essaya d'écouter ce qui se disait dans la pièce voisine. Il n'entendit absolument rien. Or ce qui se disait dans cette pièce, le voici.

— Eh bien! Johan, as-tu réussi? As-tu vu la figure de ce Waldo?

— Oui, monsieur le baron, ce n'est pas l'homme d'hier, c'est un monstre.

— Plus laid que toi?

— Je suis beau en comparaison!

— Tu l'as vu, bien vu?

— Comme je vous vois.

— Par surprise?

— Nullement. Je lui ai dit que j'étais curieux, il s'est exécuté de bonne grâce.

— Et l'autre? le faux Goefle?

— Pas de nouvelles!

— C'est singulier! On ne l'a vu nulle part?

— Ce Waldo ne l'a pas aperçu au Stollborg, et M. Goefle n'est pas son compère.

— Ulphilas doit l'avoir vu pourtant?

— Uphilas n'a vu au Stollborg que M. Goefle, son domestique, et l'homme affreux que je viens de voir moi-même.

— M. Goefle a donc un domestique? C'est notre inconnu déguisé.

— C'est un enfant de dix ans.

— Alors je m'y perds.

— Monsieur le baron a quelque renseignement de cet Italien qui est là?

— Non : c'est un menteur ou un fou; n'importe, il faut retrouver cet inconnu qui m'a insulté! Tu m'as dit qu'il avait causé et fumé avec le major Larrson et ses amis?

— Oui, dans la salle d'en bas.

— Alors ce sont ces jeunes gens qui le cachent; il est dans le *bostœlle* du major!

— Je le ferai surveiller. Le major n'est pas homme à garder un secret avec cet air d'insouciance. Il est arrivé ce matin, et n'est pas retourné chez lui de la journée. Son lieutenant...

— Est un âne! Mais ces jeunes gens me haïssent.

— Que pouvez-vous craindre de cet inconnu?

— Rien et tout! Que penses-tu de ce Tebaldo!

— Franche canaille!

— C'est pour cela qu'il ne faut pas le lâcher. Tu m'entends?

— Parfaitement.

— Où en est-on du souper?

— Au dessert bientôt.

— Il faut que je me montre. Tu donneras des ordres pour préparer mon plus beau traîneau, et mes meilleurs chevaux en quadrige.

— Vous allez faire cette course sur le lac?

— Non, je tâcherai de me reposer au contraire; mais il faut que l'on me croie très vaillant : je serai retenu par une affaire d'état.

Fais botter un courrier, et qu'on le voie. Donne à plusieurs reprises ordre et contre-ordre. Enfin que je passe pour très occupé, pour très bien portant par conséquent.

— Vous voulez donc faire crever de rage vos aimables héritiers?

— Je veux les enterrer, Johan!

— *Amen*, mon cher maître! Vous accompagnerai-je jusqu'à la salle à manger?

— Non, j'aime à entrer sans bruit et à surprendre mon monde, aujourd'hui plus que jamais.

Le baron sortit, et Johan rentra dans le cabinet où Massarelli, en proie à une vive inquiétude, trouvait le temps bien long. — Venez, mon garçon, lui dit Johan de son air le plus gracieux, c'est le moment de souper.

— Mais... ne reverrai-je pas M. le baron ce soir? Il m'a dit de l'attendre ici.

— Il vous fait dire maintenant de souper tranquillement et d'attendre ses ordres. Croyez-vous qu'il n'ait rien à faire que de vous écouter? Allons, venez donc; avez-vous peur de moi? Ai-je l'air d'un méchant homme?

— Ma foi, oui, répondit Guido intérieurement en faisant glisser de sa manche un stylet qu'il maniait fort bien.

Johan vit son mouvement, et sortit précipitamment. Guido essaya de le suivre; mais deux colosses qui étaient derrière la porte le saisirent et le conduisirent, le pistolet sur la gorge, à la prison du château, où, après l'avoir fouillé et désarmé, ils le laissèrent aux soins du gardien de la grosse tour, une espèce de spadassin aventurier, bélître de profession, comme on disait alors, à qui l'on donnait dans le château le titre de capitaine, mais qui ne paraissait jamais dans les salons.

Johan l'avait suivi, et il assista d'un air bénin à la visite qui fut faite de ses poches et de toutes les pièces de son vêtement. S'étant assuré qu'il ne s'y trouvait aucun papier, il se retira, en lui disant : — Bonsoir, mon petit ami. Ne faites pas le méchant une autre fois! — Et il ajouta en lui-même : — Il disait avoir les preuves d'un gros secret. Ou il a menti comme un imbécile, ou il s'est méfié en homme qui connaît les affaires, mais il ne s'est pas méfié assez. Tant pis pour lui! Un peu de cachot fera arriver les aveux ou les preuves.

Cependant le baron, quoique très souffrant, entra sans bruit dans la salle du festin, mangea un peu d'un air de bon appétit, et fut aussi gai qu'il lui était possible de l'être, c'est-à-dire qu'il énonça en souriant d'un sourire glacial quelques propositions d'un athéisme effrayant, et lança quelques propos odieusement cruels sur le compte de quelques personnes absentes. Quand il calomniait, l'aimable homme parlait à demi-voix, d'un air de nonchalance. Ses héritiers

et ses complaisans se hâtaient de rire et se chargeaient de faire circuler ses mots. Ceux de ses hôtes qui s'en trouvaient scandalisés se reprochaient d'être venus chez lui, situation qui les empêchait de le contredire, sinon avec de grands ménagemens. Ces ménagemens empiraient nécessairement les accusations portées contre les absens. Le baron répétait son dire d'un air de bravade dédaigneuse, ses flatteurs le soutenaient avec âpreté. Les honnêtes gens soupiraient et rougissaient de la faiblesse qui les avait amenés dans cet antre; mais le baron ne prolongeait aucune discussion. Il lançait un mot méchant contre les bienveillans et les timides; puis il se levait et s'en allait sans qu'on sût s'il devait revenir. On restait contraint jusqu'à ce que son absence définitive fût constatée. Alors tout le monde respirait, même les méchans, qui n'étaient pas les moins anxieux en sa présence. Néanmoins le baron perdit cette fois une bien belle occasion de se venger et de faire souffrir. S'il eût été renseigné sur la double visite de Marguerite au Stollborg, il ne se fût pas fait faute de la divulguer avec amertume. Heureusement la Providence avait protégé l'innocent secret de ces deux visites, et l'ennemi, qui en eût tiré des indices certains de la présence du faux Goefle au Stollborg, n'en avait reçu aucun avis. Johan avait bien fait questionner Ulphilas sur toutes les personnes qu'il avait pu voir au Stollborg dans la journée; mais Ulphilas, qui n'avait pas vu Marguerite, avait eu, relativement à la figure de Christian, un motif plausible pour répondre fort à propos : c'est la terreur que Christian lui avait inspirée avec ses grimaces et ses paroles menaçantes dans une langue inconnue. Il l'avait vu sans masque beaucoup plus effrayant qu'il n'était apparu à Johan lui-même, et, d'après ses réponses, Johan s'était trouvé confirmé dans son sentiment et le baron dans son erreur. Les renseignemens en étaient donc arrivés à cette conclusion, que le beau Christian Goefle avait disparu, et que le véritable Christian Waldo était un monstre.

Le baron apporta au souper cette dernière nouvelle avec une sorte de satisfaction, car, au moment où il arriva, on faisait encore l'éloge de l'artiste, et il éprouva un certain plaisir à dépoétiser l'homme.

— Vous avez tort, monsieur le baron, lui dit Olga, de lui ôter son prestige aux yeux de la comtesse Marguerite, car elle était enthousiasmée de son débit, et je parie que demain elle n'aura plus aucun plaisir à l'écouter.

Marguerite, placée à peu de distance d'Olga et du baron, feignit de ne pas entendre, afin de se dispenser d'avoir à répondre au baron, s'il cherchait à lier conversation avec elle, comme il l'avait fait plusieurs fois depuis la veille sans y réussir.

— Vous pensez donc, reprit le baron, s'adressant toujours à Olga, mais parlant assez haut, que la comtesse Marguerite n'est

touchée d'une cause amoureuse qu'autant qu'elle est plaidée par un joli garçon?

— J'en suis certaine, répondit Olga en baissant la voix, et il n'y a plus de jolis garçons pour elle passé vingt-cinq ans.

Olga crut avoir décoché adroitement un trait flatteur dans le cœur de son fiancé quinquagénaire; mais il était mal disposé, et le trait s'émoussa.

— Elle a probablement raison, répondit-il de manière à n'être entendu que de la jeune Russe; plus on s'éloigne de cet heureux âge, plus on enlaidit, et moins on doit prétendre à un mariage d'amour.

— Oui, répondit Olga, quand on enlaidit; mais...

— Mais quand on n'enlaidit pas trop, reprit le baron, on est encore bien heureux de pouvoir songer à un mariage de raison!

Et comme Olga allait répondre, il lui ferma la bouche en ajoutant: — Ne l'accusez pas, cette pauvre fille. Elle a un grand mérite à mes yeux, c'est d'être sincère. Quand elle hait les gens, elle le leur jette si franchement à la figure, que l'heureux mortel qui lui plaira pourra se fier à sa parole. Celle-là ne trompera jamais personne!

Olga ne put rien répliquer : le baron s'était tourné vers une autre voisine et parlait d'autre chose.

La jeune Russe eut un grand dépit et une grande inquiétude. Dès qu'on se leva de table, Marguerite s'approcha d'elle, non moins inquiète, mais pour un motif tout différent. — Qu'est-ce donc que le baron vous a dit de moi? lui demanda-t-elle en l'attirant dans un couloir. Il vous a parlé deux ou trois minutes en me regardant.

— Vous vous imaginez cela, répondit Olga sèchement; le baron ne songe plus à vous.

— Ah! je voudrais bien en être sûre. Dites-moi la vérité, ma chère.

— Votre inquiétude n'est pas très modeste, Marguerite, permettez-moi de vous le dire. Vous pensez que, malgré vos rigueurs, on doit persister à vous adorer?

— Eh bien! pourquoi pas? dit Marguerite, résolue à piquer sa compagne pour lui arracher la vérité. Peut-être justement à cause de ma rigueur arriverai-je, malgré moi, à vous supplanter!

Un éclair de vanité blessée passa dans les yeux de la belle Russe.

— Marguerite, dit-elle, vous voulez la guerre, vous l'aurez; tenez, reprenez vos dons! Vous m'avez fait présent d'un beau bracelet; je ne m'en soucie plus : j'ai une plus belle bague!

Et elle tira de sa poche une boîte qui contenait deux bijoux, le bracelet de Marguerite et la bague du baron.

— Le diamant noir! s'écria Marguerite, reculant d'effroi... Vous osez toucher à cela?

Mais se reprenant aussitôt : — N'importe, n'importe, dit-elle en

embrassant Olga, je refuse la guerre, ma chère enfant, et je vous remercie du fond de mon âme de m'avoir montré ce gage de vos fiançailles. Gardez mon bracelet, je vous en supplie! Gardez ma reconnaissance et mon amitié.

Olga fondit en larmes. — Marguerite, dit-elle, si vous parlez, je suis perdue! J'avais juré de me taire pendant huit jours, et si vous laissez voir votre joie, le baron me reprendra sa parole et pensera encore à vous,... d'autant plus qu'il y pense toujours.

— Et vous pleurez à cause de cela?... Olga, vous l'aimez donc, vous? Eh bien! ma chère amie, quelque bizarre que cette inclination-là me paraisse, elle vous relève à mes yeux. Je croyais que vous n'étiez qu'ambitieuse. Si vous aimez, je vous aime et je vous plains!

— Ah! s'écria Olga, vous me plaignez, n'est-ce pas?

Et, entraînant Marguerite tout au fond de la galerie, elle sanglota sur son épaule jusqu'à être près de crier. Marguerite l'emmena dans sa chambre, où elle la soigna et parvint à la calmer.

— Oui, oui, me voilà bien à présent, dit Olga en se levant. J'ai eu deux ou trois de ces crises depuis hier; mais celle-ci est la dernière, je le sens. Mon parti est pris; je serai calme, j'ai confiance en vous, je ne serai plus faible, je n'aurai plus peur, je ne souffrirai plus!

Elle reprit la bague dans sa poche, la mit à son doigt, et redevint pâle en la contemplant d'un air morne; puis elle l'ôta en disant : « Je ne dois pas la porter encore. » Et elle la remit dans la boîte et dans sa poche.

Marguerite la quitta sans avoir rien compris à ce qui se passait en elle. Cette passion pour un homme de l'âge et du caractère du baron lui paraissait inexplicable, mais elle avait la généreuse simplicité d'y croire, tandis qu'Olga, prise tout à coup de haine pour son fiancé et de dégoût pour son anneau d'alliance, luttait contre ce qu'elle appelait la faiblesse humaine, et s'exerçait à tuer les révoltes de son propre cœur, de son propre esprit et de tout son être, pour arriver à l'amère et dangereuse conquête d'un grand nom et d'une grande position sociale.

Quant au baron, il avait donné des ordres pour la course et pour la mascarade, comme s'il eût dû y prendre part. Puis, vaincu par la fatigue et la souffrance, il se retira dans sa chambre, tandis que ses hôtes se préparaient à suivre le programme de la fête et que ses chevaux, magnifiquement harnachés, piaffaient devant son escalier particulier, sous la main d'un cocher qui faisait mine d'attendre.

Le baron s'était enfermé avec son médecin, un jeune homme plus instruit qu'expérimenté, que depuis un an il avait attaché exclusivement au soin de sa personne.

— Docteur, lui disait-il en repoussant une potion que lui pré-

sentait le jeune homme timide et tremblant, vous me soignez mal! Encore de l'opium, je parie?

— Monsieur le baron a besoin de calmans. Son irritation nerveuse est extrême.

— Pardieu! je le sais bien, mais calmez-moi sans m'abattre; ôtez-moi ce tremblement convulsif et ne me retirez pas mes forces.

Le malade demandait l'impossible. Le médecin n'osait pas le lui dire. — J'espère, reprit-il, que cette potion vous tranquillisera sans vous affaiblir.

— Voyons, agira-t-elle vite? Je voudrais dormir deux ou trois heures, me relever et m'occuper de mes affaires. Me répondez-vous que dans le courant de la nuit j'aurai mes facultés?

— Monsieur le baron, vous me désespérez! Vous voulez encore travailler cette nuit après la crise d'hier et celle d'aujourd'hui? Vous avez un régime impossible.

— N'ai-je pas une force exceptionnelle? ne m'avez-vous pas dit cent fois que vous me guéririez? Vous m'avez donc trompé? vous vous moquez donc de moi?

— Ah! dit le médecin avec un accent de détresse, pouvez-vous le croire?

— Eh bien! donnez-la, votre potion. Va-t-elle agir tout de suite?

— Dans un quart d'heure, si vous n'en détruisez pas l'effet par votre agitation.

— Donnez-moi ma montre, là, à côté de moi. Je veux voir si vous êtes sûr de l'effet de vos drogues.

Le baron avala la potion, et, assis dans son grand fauteuil, il sonna son valet de chambre : — Dis au major Larrson que je le prie de diriger la course. C'est lui qui s'y entend le mieux. — Le valet sortit. Le baron le rappela presque aussitôt. — Que Johan se couche, dit-il, et qu'il dorme vite. A trois heures du matin, j'aurai besoin de lui. C'est lui qui viendra me réveiller. Va-t'en, non! reviens. J'irai à la chasse demain, toutes les mesures sont-elles prises? oui? c'est bien. Va-t'en tout à fait.

Le valet sortit définitivement, et le jeune médecin, toujours fort ému, resta seul avec son malade.

— Votre potion n'opère pas du tout, lui dit celui-ci avec impatience, je devrais déjà être endormi!

— Tant que monsieur le baron se tourmentera de mille détails...

— Eh! morbleu, monsieur, si je n'avais pas de tourmens dans l'esprit, je n'aurais pas besoin de médecin! Voyons, asseyez-vous là et causons tranquillement.

— Si, au lieu de causer, monsieur le baron pouvait se recueillir...

— Me recueillir! Je ne me recueille que trop. C'est la réflexion qui me donne la fièvre. Causons, causons, comme la nuit dernière.

Je me suis endormi en causant. Vous savez, docteur, je me marie décidément.

— Avec la belle comtesse Marguerite?

— Pas du tout; c'est une petite sotte. J'épouse la grande Olga. J'aurai des enfans russes.

— De beaux enfans à coup sûr.

— Oui, si ma femme a bon goût, car je ne crois pas un mot de vos flatteries, docteur; ma femme me trompera. Qu'importe, pourvu que j'aie un héritier, pourvu que les cousins et arrière-cousins enragent! Docteur, je tiens à vivre assez pour voir cela, entendez-vous? Faites-y attention, je ne vous lèguerai pas un ducat! Je vous comblerai pendant ma vie, pour que vous ayez intérêt à me conserver. J'agirai de même avec ma femme : chaque année de ma vie augmentera son luxe et ses parures. Après moi, si elle n'a pas fait d'économies, elle n'aura rien. Elle n'aura même pas la tutelle de son enfant! Oh! oui-dà, je n'ai pas envie d'être empoisonné!

— Vous vous nourrissez d'idées sinistres, monsieur le baron. Mauvais régime!

— Quelle bêtise vous dites là, docteur! C'est comme si vous disiez que j'ai tort d'avoir trop de bile dans le foie. Est-ce ma faute?

— Ne sauriez-vous vous efforcer d'avoir des idées riantes? Essayez; pensez à cette comédie de marionnettes qui était fort gaie.

— Que je pense aux marionnettes! Vous voulez donc me rendre imbécile?

— Oh! certes, si je pouvais éteindre le feu de vos pensées...

— Pas de complimens sur mon intelligence, je vous prie; je sens qu'elle baisse beaucoup.

— Monsieur le baron est seul à s'en apercevoir.

Le baron haussa les épaules, bâilla et garda quelques instans le silence. Le docteur vit ses yeux s'agrandir, ses pupilles se dilater et sa lèvre inférieure devenir pesante. Le sommeil approchait.

Tout à coup le baron se leva et montra la muraille en disant : — Je la vois toujours! C'est comme hier! C'était un homme d'abord, et puis la figure a changé... A présent elle regarde à la fenêtre, elle se penche... Courez, courez, docteur! On m'a trompé, on m'a trahi... J'ai été joué comme un enfant!... Un enfant!... Non, il n'y a pas d'enfant! — Et se rasseyant, le baron, mieux éveillé, ajouta avec un sourire lugubre : — C'était dans la comédie de Christian Waldo... Un tour de bateleur!... Vous voyez, docteur, vous le voulez, je pense aux marionnettes... Je me sens lourd;... ne me quittez pas. — Et le baron s'endormit les yeux ouverts, comme un cadavre.

Au bout de quelques instans, ses paupières se détendirent et s'abaissèrent; le docteur lui toucha le pouls, qui était plein et lourd. Le baron avait besoin, selon lui, d'être saigné; mais comment l'y

décider? — La tâche de faire vivre cet homme en dépit du ciel et de lui-même est ingrate, odieuse, impossible, pensa le pauvre médecin. Ou il a de fréquens accès de folie, ou sa conscience est chargée de remords. Je me sens devenir fou moi-même auprès de lui, et les terreurs de son imagination me gagnent, comme si, en m'efforçant de conserver sa vie, je devenais le complice de quelque iniquité!

Mais ce jeune homme avait une mère et une fiancée. Quelques années d'une tâche lucrative devaient le mettre à même d'épouser l'une et de tirer l'autre de la misère. Il restait donc là cloué à ce cadavre, sans cesse galvanisé par les ressources de son art, et tantôt dévoué à son œuvre, tantôt brisé de fatigue et de dégoût, il ne savait parfois s'il désirait la guérison ou la mort de son malade. Ce garçon avait une âme douce et des instincts naïfs. Le commerce continuel d'un athée le froissait, et il n'avait pas le droit de défendre ses croyances; la contradiction exaspérait le malade. Il était sociable et enjoué; le malade était sombre et misanthrope sous son habitude de raillerie acerbe et cynique.

Pendant que le baron dormait, la fête de nuit allait son train. Le bruit des pétards, la musique, les hurlemens des chiens courans réveillés au chenil par le piaffement des chevaux qu'on attelait, les rires des dames dans les corridors du château, les clartés errantes sur le lac, tout ce qui se passait autour de cette chambre muette et sombre où gisait le baron immobile et livide faisait sentir au jeune homme son isolement et son esclavage. Et pendant ce temps aussi la comtesse Elveda conspirait avec l'ambassadeur de Russie contre la nationalité de la Suède, tandis que les cousins et arrière-cousins du baron surveillaient la porte de son appartement, se disant les uns aux autres : « Il sortira, il ne sortira pas. Il est plus malade qu'il ne l'avoue; il est mieux portant que l'on ne croit. » Comment savoir la vérité? Les valets, très dévoués à la volonté absolue d'un maître qui payait bien et punissait de même (on sait que les valets sont encore soumis en Suède au régime des coups), répondaient invariablement à toutes les questions que M. le baron ne s'était jamais mieux porté; quant au médecin, le baron lui avait fait donner, en le prenant chez lui, sa parole d'honneur de ne jamais avouer la gravité de son mal.

On a vu que, pour motiver ses fréquentes disparitions au milieu des fêtes qu'il donnait, le baron avait fait mettre en avant une fois pour toutes le prétexte de nombreuses et importantes affaires. Il y avait là un fonds de vérité; le baron se livrait au minutieux détail des intrigues politiques, et en outre ses affaires particulières étaient encombrées de questions litigieuses, sans cesse soulevées par son humeur inquiète et ses prétentions despotiques. Cette fois, en dehors

de tous ces motifs d'agitation, un trouble étrange, vague encore, mais plus funeste à sa santé que tous ceux dont il avait l'habitude, était entré dans son esprit. Des soupçons effacés, des craintes longtemps assoupies s'étaient réveillés depuis le bal de la veille, et encore plus depuis la représentation des *burattini*. Il en était résulté un de ces états nerveux qui lui mettaient la bouche de travers, tandis qu'un de ses yeux se mettait à loucher considérablement. Comme il attachait une immense vanité à la beauté de sa figure flétrie, mais noble et régulière, et cela surtout dans un moment où il s'occupait de mariage, il se cachait avec soin dès qu'il se sentait ainsi contracté, et il se faisait soigner pour hâter la fin de la crise.

Aussi, dès qu'il eut fait un somme, son premier soin fut-il de se regarder dans un miroir posé près de lui. Satisfait de se voir rendu à son état naturel : — Allons, dit-il au médecin, en voilà encore une de passée! J'ai bien dormi, ce me semble. Ai-je rêvé, docteur?

— Non, répondit le jeune homme, troublé du mensonge qu'il faisait.

— Vous ne dites pas cela franchement, reprit le baron. Voyons, si j'ai parlé haut, il faut en tenir note et me le rapporter exactement; vous savez que je le veux.

— Vous n'avez dit que des paroles sans suite et dépourvues de sens, qui ne trahissaient aucune pensée dominante.

— Alors c'est que réellement vos drogues ont un bon effet. Le médecin qui vous a précédé ici me racontait mes rêves... Ils étaient bizarres, affreux! Il paraît que je n'en ai plus que d'insignifians.

— N'en avez-vous pas conscience, monsieur le baron? N'êtes-vous pas moins fatigué qu'autrefois en vous éveillant?

— Non, je ne peux pas dire cela.

— Cela viendra.

— Dieu le veuille! A présent laissez-moi, docteur, allez vous coucher; si j'ai besoin de vous, je vous ferai éveiller; je sens que je dormirai encore. Envoyez-moi mon valet de chambre; je veux essayer de me mettre au lit.

— Le médecin qui m'a précédé ici, se dit le jeune docteur en se retirant, a entendu trop de choses et il en a trop redit. Le baron l'a su, ils se sont brouillés; le médecin a été persécuté, forcé de s'exiler... C'est une leçon pour moi.

Cependant Christian avait rejoint M. Goefle au Stollborg. Le docteur en droit était triomphant. Il avait forcé la serrure d'une des vastes armoires de la chambre de garde, et il avait trouvé quelques vêtemens de femme d'un assez grand luxe.

— Cela, dit-il à Christian, c'est, à coup sûr, un reste oublié, ou conservé religieusement par Stenson, de la garde-robe de la baronne

Hilda; cela peut passer pour un costume, puisque c'est fort passé de mode; cela a au moins une vingtaine d'années de date. Voyez si vous pouvez vous en affubler; la dame était grande, et quand même vous seriez un peu *court-vêtue!* Quant à moi, je me ferai un costume de sultan avec ma pelisse et un turban d'étoffe quelconque. Voyons, aidez-moi, Christian, vous êtes artiste; tout artiste doit savoir rouler un turban!

Christian n'était pas gris; l'effraction de M. Goefle le chagrina un peu. — On accuse toujours, lui dit-il, les gens de mon état, et non sans cause généralement; vous verrez que cela m'attirera quelque ennui!

— Bah! bah! ne suis-je pas là? s'écria M. Goefle; je prends tout sur moi. Allons, Christian, endossez donc cette robe, essayez du moins.

— Cher monsieur Goefle, dit Christian, laissez-moi avaler n'importe quoi; je meurs de faim.

— C'est trop juste! Faites vite.

— Et puis, je ne sais pourquoi, reprit Christian en mangeant debout et en regardant les vêtemens épars devant lui, je me sens de la répugnance à toucher à ces vieilles reliques. Le sort de cette pauvre baronne Hilda a été si triste! Savez-vous que mes soupçons ont encore augmenté depuis tantôt sur son genre de mort?

— Au diable! reprit M. Goefle; je ne suis plus en train de ressasser les histoires du temps passé, moi! Je me sens en humeur de rire et de courir. A l'œuvre, Christian, à l'œuvre, et à demain les idées tristes! Voyons, passez donc cette robe à la polonaise; elle est magnifique! Pourvu que vos épaules y entrent, le reste ira tout seul.

— Je ne crois pas, dit Christian en enfonçant sa main dans une des poches de la robe; mais voyez donc comme elle avait la main petite pour passer dans cette fente!

— Eh bien! et vous aussi, ce me semble!

— Oui, mais moi, je ne peux plus retirer la mienne... Attendez! oh! un billet!

— Voyons, voyons! s'écria le docteur en droit. Ce doit être curieux cela.

— Non, dit Christian, il ne faut pas le lire.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas; cela ressemble à une profanation.

— En ce cas, j'en commettrais souvent, moi dont l'état est de fouiller dans les secrètes archives des familles.

M. Goefle saisit le billet jauni et lut ce qui suit :

« Mon Hilda bien-aimée, j'arrive à Stockholm, et j'y trouve le comte de Rosenstein. Je ne serai donc pas obligé d'aller à Calmar,

et je repartirai le 10 courant pour te serrer dans mes bras, te chérir, te soigner et faire avec toi de nouveaux rêves de bonheur, puisque Dieu bénit encore une fois notre union. Je t'envoie un exprès pour te rassurer sur mon voyage, qui n'a pas été trop pénible. Il l'a été cependant assez pour que je me sois plusieurs fois applaudi de ne t'avoir pas emmenée dans la situation où tu es. Jusqu'à Falun, il m'a fallu toujours être à cheval. A revoir donc le 15 ou le 16 au plus tard, ma bien-aimée. Nous ne plaiderons pas avec Rosenstein. Tout s'arrange. Je t'aime. ADELSTAN DE WALDEMORA. »

— Monsieur Goefle, dit Christian à l'avocat, qui repliait la robe en silence, ne vous semble-t-il pas horriblement triste de trouver cette lettre d'amour et de bonheur conjugal dans les vêtemens d'une morte?

— Oui, c'est triste! répondit M. Goefle en ôtant ses lunettes et le turban qu'il s'était improvisé. Et puis, c'est étrange! Savez-vous que cela donnerait à réfléchir?... Mais la pauvre baronne s'était trompée, elle n'était pas enceinte, elle l'a déclaré librement. Stenson me l'a dit encore aujourd'hui. Il était là quand elle a signé!... Mais voyons donc la date de ce billet.

M. Goefle remit ses lunettes et lut : *Stockholm, le* 5 *mars* 1746. Tiens! reprit-il, cela s'accorde justement, si j'ai bonne mémoire... Bah! cette histoire est trop ténébreuse pour un homme qui a envie de s'amuser. C'est égal, je garde le billet. Qui sait? Il faudra que je revoie les papiers que m'a laissés mon père... Mais voyons, Christian, vous renoncez donc au déguisement?

— Avec ces chiffons qui sentent le sépulcre, à coup sûr! Ils me donnent froid dans le dos... Elle était vertueuse, érudite et belle, disiez-vous ce matin : la perle de la Dalécarlie!... Et elle est morte toute jeune?

— A vingt-cinq ou vingt-six ans, près de dix mois après la date de ce billet, car c'est bien en mars 1746 que le comte Adelstan a été assassiné. Ce sont probablement là les derniers mots qu'il a tracés pour sa femme, et c'est pour cela qu'elle a porté ce cher billet sur elle peut-être jusqu'à son dernier jour, arrivé si peu de temps après!

— Voyez comme cette femme a été malheureuse! reprit Christian; jeune épouse et jeune mère, se trouver tout à coup veuve et sans postérité,... mourir victime de la haine du baron...

— Oh! cela n'est rien moins que prouvé... Mais écoutez donc la fusillade! La course est commencée, Christian, et nous sommes là à deviser sur des choses qui n'intéressent plus personne, et qui après tout ne nous regardent pas. Si vous êtes mélancolique ce soir, restez ici, mon garçon; moi, je vais courir, j'ai besoin de prendre l'air; j'ai trop rêvassé aujourd'hui.

Christian eût préféré rester, mais il voyait M. Goefle si animé qu'il craignit de le laisser à sa propre gouverne. — Tenez, dit-il, renonçons au déguisement. Comme il ne faut pas que l'on nous voie ensemble à visage découvert, masquons-nous tous deux. Vous serez Christian Waldo, puisque vous êtes le mieux vêtu de nous deux; moi, qui ai déjà été pris ce soir pour mon valet, je vais continuer ce rôle, je serai Puffo.

— Voilà qui est très bien imaginé! s'écria M. Goefle. A présent partons! A propos! laissons de la lumière à M. Nils; s'il se réveillait, il aurait peur, et peut-être faim. Je vais lui mettre une cuisse de poularde sous le nez.

— Le petit Nils? Il est donc là?

— Mais oui, certainement. Mon premier soin, en rentrant, a été d'aller le chercher dans l'écurie, de le déshabiller et de le mettre au lit. Il aurait gelé cette nuit dans la litière, ce maudit enfant!

— A-t-il recouvré ses esprits?

— Parfaitement, pour me dire que je le dérangeais beaucoup et pour grogner pendant que je le couchais.

— Eh bien! et Puffo? je ne l'ai pas retrouvé dans l'écurie en y ramenant mon âne?

— Je ne l'ai pas vu non plus; il doit être en train de se regriser avec Ulphilas. Allons, grand bien leur fasse! Il va être minuit, partons; vous m'aiderez bien à atteler mon cheval? Oh! le brave Loki ne restera pas en arrière, allez!

— Mais votre cheval et votre traîneau vous feront reconnaître?

— Non, le traîneau n'a rien de particulier. Quant au cheval, il m'a été vendu dans ce pays-ci, l'année dernière précisément; mais nous lui mettrons son capuchon de voyage.

Le but de la course proposée par le baron et confiée à la direction du major Larrson était le *högar* qui s'élevait à l'extrémité du lac, environ à une demi-lieue du Stollborg et du château neuf, lesquels, comme nous l'avons dit, étaient fort peu distans l'un de l'autre, l'un bâti sur un îlot rapproché du rivage, l'autre sur le rivage même. Les *högar* sont des tumulus attribués à la sépulture des anciens chefs scandinaves. Ils sont généralement très escarpés et de forme cylindrique. Lorsqu'ils sont terminés par une plate-forme, ils servaient, dit-on, à ces rois barbares pour rendre la justice. On les rencontre dans toute la Suède, où ils sont même beaucoup plus multipliés que chez nous.

Celui vers lequel la course se dirigeait présentait un coup d'œil fantastique. On l'avait couronné d'une triple rangée de torches de résine, et à travers la fumée de ce luminaire rougeâtre on voyait s'élever une gigantesque figure blanche : c'était une statue de neige, ouvrage informe et colossal que des paysans avaient façonné et

dressé dans la journée par ordre du baron, lequel, n'ignorant pas le surnom dont on l'avait gratifié, avait narquoisement promis aux dames la surprise de son portrait sur la cime du tumulus. La grossièreté de l'œuvre était en harmonie avec la sauvagerie du site et la tradition de ces idoles à grosse tête et à court sayon raboteux qui représentent Thor, le Jupiter scandinave, élevant son marteau redoutable au-dessus de son front couronné.

L'aspect de ce colosse blanc, qui semblait flotter dans le vide, était prestigieux, et personne ne regretta d'avoir bravé le froid de la nuit pour jouir d'un spectacle aussi étrange. L'aurore boréale était pâle, et luttait d'ailleurs contre l'éclat de la lune; mais ces alternatives de nuances diverses, ces recrudescences et ces défaillances de lumière qui caractérisent le phénomène, n'en donnaient pas moins au paysage une incertitude de formes et un chatoiement de reflets qu'il faut renoncer à décrire. Christian croyait rêver, et il répétait à chaque instant à M. Goefle que cette étrange nature, malgré ses rigueurs, parlait à l'imagination plus que tout ce qu'il avait vu dans ses voyages.

La course était lancée, quand les deux amis la rejoignirent et la suivirent en flanc pour n'en pas troubler l'ordre nécessaire. La glace avait été explorée, et le chemin, tracé par des torches colossales, contournait les pointes de rochers et les îlots plantés de sapins et de bouleaux qui parsemaient la surface du lac. Une volée de riches traîneaux, placés sur quatre de front, fuyaient comme des flèches en maintenant exactement leurs distances, grâce à l'habileté des conducteurs et à la fidélité des chevaux.

A l'approche du rivage où s'élevait le högar, le lac, plus profond, offrait une surface parfaitement plane et libre d'obstacles. Là, tous les traîneaux s'arrêtèrent, se placèrent en demi-cercle, et les jeunes gens qui devaient se disputer le prix s'écartèrent sur une seule ligne en attendant le signal. Les dames et les hommes graves sortirent de leurs véhicules et montèrent sur un îlot préparé à cet effet, c'est-à-dire jonché de branches de pin, pour juger, sans se trop geler les pieds, des prouesses des concurrens. La scène était parfaitement éclairée par un grand feu allumé sur les rochers, derrière l'estrade naturelle où se tenait l'assistance.

Le tableau que présentait cette assemblée était aussi bizarre que le lieu qui lui servait de cadre. Tout le monde était masqué, circonstance agréable pour chacun en raison du froid qui soufflait au visage. Les costumes étaient, par la même raison, lourds et chargés de fourrures, ce qui n'excluait pas un grand luxe de dorures, de broderies et d'armes étincelantes. Les coureurs étaient bien en vue sur de légers traîneaux découverts qui représentaient divers animaux fantastiques, de gigantesques cygnes d'argent à bec d'or

rouge, des dauphins d'or vert, des poissons à queue recourbée, etc. Le major Larrson, monté sur un dragon effroyable, était lui-même déguisé en monstre, avec des foudres lumineuses sur la tête. Sur le högar, on voyait s'agiter ceux qui devaient décerner le prix, et qui figuraient d'antiques guerriers à casques ailés ou à capuchon décoré d'une corne sur l'oreille, comme on représente Odin dans son costume de cérémonie, c'est-à-dire dans tout l'éclat de sa divinité.

Christian cherchait parmi les dames, déguisées en sibylles et en reines barbares, à reconnaître Marguerite. Il ne put en venir à bout, et dès lors la fête, sans lui paraître moins brillante, ne parla plus qu'à ses yeux. Il n'en était pas ainsi de M. Goefle, dont l'imagination était fort excitée.

— Christian, s'écria-t-il, malgré nos costumes, qui ne sont pas des costumes, et notre traîneau, qui n'est qu'un traîneau, ne nous mettrons-nous pas en ligne? Est-ce parce que mon brave Loki n'a ni panache, ni oiseau empaillé, ni cornes sur la tête, qu'il aura de moins bonnes jambes que les autres?

— Cela vous regarde, monsieur le docteur, répondit Christian. Vous le connaissez, vous savez s'il est capable de nous couvrir de gloire ou de honte.

— Il nous couvrira de gloire, j'en suis certain.

— Eh bien! marchons.

— Mais il sera fatigué, le pauvre Loki; il aura chaud, et Dieu sait s'il ne prendra pas une fluxion de poitrine!

— Eh bien! restons.

— Le diable soit de votre flegme, Christian; moi, les mains me grillent de pousser en avant!

— Eh bien! essayons.

— Un homme aussi raisonnable que moi crever un cheval qu'il aime pour damer le pion aux jeunes gens! c'est absurde, n'est-ce pas, Christian?

— C'est absurde, si cela vous semble absurde; tout dépend de l'ivresse que l'on porte dans ces amusemens.

— Marchons! s'écria M. Goefle; résister aux inspirations de l'ivresse, c'est être raisonnable, c'est-à-dire bête. En avant, mon bon Loki, en avant!

— Attendez, s'écria Christian en sautant hors du traîneau; débarrassons-le de son frontail! Comment voulez-vous qu'il coure, étouffé comme cela?

— C'est vrai, c'est vrai, Christian; merci, mon enfant, dépêchez-vous : les autres sont prêts!

Le docteur en droit avait à peine dit ces paroles qu'un feu d'artifice, placé sur un autre îlot, en arrière de la lice, partit avec un bruit

formidable. C'était le signal du départ, le stimulant des chevaux déjà essoufflés.

— Allez, allez! cria Christian à M. Goefle, qui voulait retenir Loki pour attendre que son compagnon fût remonté à ses côtés. Allez donc! vous perdez le temps!

Et il anima le cheval, qui partit ventre à terre, tandis qu'il restait, le frontail à la main, à regarder les exploits de l'avocat et de son coursier fidèle; mais il ne les regarda pas longtemps. Comme il s'était rangé de côté pour n'être pas écrasé par les chevaux stationnaires que le feu d'artifice et l'exemple de leurs compagnons lancés à la course mettaient en belle humeur, il se trouva près d'un traîneau bleu et argent qu'il reconnut aussitôt pour celui de Marguerite. La légère voiture présentait la forme évasée d'un carrosse du temps de Louis XV monté ou plutôt baissé sur des patins de glissade, ce qui permettait de regarder sans affectation à travers les vitres légèrement brillantées par la gelée. Christian ne s'attendait pas pourtant à voir Marguerite en voiture : elle devait être sur l'estrade de rochers avec les autres; mais bien lui prit de regarder quand même. Marguerite, qui n'était ni déguisée ni masquée, qui se trouvait ou se disait un peu souffrante, était restée seule dans le traîneau et regardait par la portière. Le cocher s'était mis un peu à l'écart des autres, afin de pouvoir se tourner de profil, ce qui permettait à Marguerite de voir la course, et cette circonstance permettait également à Christian de regarder Marguerite et de se tenir tout près d'elle sans être vu des spectateurs, distraits d'ailleurs par le spectacle de la course.

Il n'eût pas osé lui adresser la parole, et même il affectait de se tenir là par hasard, lorsqu'elle baissa vivement la glace pour lui parler, et comme il tenait toujours la coiffure du cheval, elle le prit pour un domestique. — Dites-moi, mon ami, lui dit-elle à demi-voix, quoique sans affectation; cet homme masqué de noir... comme vous, qui vient de passer là et qui court maintenant, c'est votre maître, n'est-ce pas, c'est Christian Waldo?

— Non, mademoiselle, répondit Christian en français et sans changer sa voix ni son accent, Christian Waldo, c'est moi.

— Ah! mon Dieu! quelle plaisanterie! reprit la jeune fille avec un sentiment de joie qu'elle ne put contenir et en baissant tout à fait la voix, car son interlocuteur s'était tout à fait rapproché de la portière; c'est vous, monsieur Christian Goefle! quelle fantaisie vous a donc pris de jouer ce soir le rôle de ce personnage?

— C'est peut-être pour rester ici sans compromettre mon oncle, répondit-il.

— Vous teniez donc un peu à rester? reprit-elle d'un ton qui fit battre le cœur de Christian.

Il n'eut pas le courage de répondre qu'il n'y tenait pas, cela était au-dessus de ses forces; mais il sentit qu'il était temps de finir cette comédie, dangereuse, sinon pour la jeune comtesse, du moins pour lui-même, et, saisi d'un vertige de loyauté, il se hâta de lui dire :

— Je tenais à rester pour vous détromper, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis ce que je vous dis, Christian Waldo.

— Je ne comprends pas, reprit-elle; n'est-ce pas assez de m'avoir mystifiée une fois? Pourquoi voulez-vous jouer encore un rôle? Croyez-vous que je n'aie pas reconnu votre voix quand vous faisiez parler les marionnettes de Christian Waldo avec tant d'esprit? J'ai bien remarqué que vous en aviez plus que lui...

— Comment donc arrangez-vous cela? dit Christian étonné. Qui donc croyez-vous avoir entendu ce soir?

— Vous et lui. Il y avait deux voix, j'en suis sûre, peut-être trois qui seraient... la vôtre, celle de ce Waldo, et celle de son valet.

— Il n'y en avait que deux, je vous le jure.

— Soit! qu'importe? j'ai reconnu la vôtre, vous dis-je, vous ne me tromperez pas là-dessus.

— Eh bien! la mienne, c'est la mienne, je ne le nie pas, mais il faut que vous sachiez...

— Écoutez, écoutez! s'écria Marguerite. Oh! voyez, on proclame le nom du vainqueur de la course, c'est Christian Waldo, ce me semble. Oui, oui, j'en suis sûre, j'entends bien le nom, et je vois très-bien l'homme masqué debout sur son petit traîneau noir. C'est lui! c'est le véritable! vous n'êtes qu'un Waldo de contrebande... C'est égal, monsieur Goefle, vous lui en remontreriez; les plus jolies choses de la pièce et les mieux dites, le rôle d'Alonzo tout entier, c'était vous! voyons, donnez votre parole d'honneur que je me suis trompée!

— Quant au rôle d'Alonzo, je ne puis le nier.

— Est-ce que vous jouerez encore demain, monsieur Goefle?

— Certainement!

— Ce sera bien aimable à vous! Pour ma part, je vous en remercie; mais personne ne s'en doutera, n'est-ce pas? Tenez-vous bien caché au Stollborg. Au reste, je vois avec plaisir que vous êtes prudent, et que vous savez vous bien déguiser. Personne ne peut vous reconnaître sous les habits que vous avez là; mais sauvez-vous! Voilà que l'on remonte en voiture pour pousser jusqu'au högar et complimenter le vainqueur. Ma tante va sûrement... Non, elle monte dans le traîneau de l'ambassadeur russe... Elle me laisse seule? Voyez-vous, monsieur Christian, une mère ne ferait pas cela! Une tante jeune et belle, ce n'est pas une mère, il est vrai!... Attendez!

elle va sûrement m'envoyer M. Stangstadius pour me tenir compagnie!

— M. Stangstadius! s'écria Christian, où est-il? Je ne le vois pas...

— Il a eu la naïveté de mettre un masque; il n'en est pas moins reconnaissable; s'il était par là, vous le verriez! Il n'y est pas, et tout le monde part.

— Mademoiselle, dit le cocher de Marguerite en dalécarlien à sa jeune maîtresse, madame votre tante vient de me faire signe de suivre.

— Suivons, mon ami, suivons, dit-elle; mais vous êtes à pied, monsieur Goefle! Montez sur le siége, vous ne pourrez pas suivre autrement.

— Que dira votre tante?

— Rien, elle n'y fera pas attention.

Christian sauta sur le siége, pensant avec regret que la conversation était finie; mais Marguerite ferma la glace de côté et ouvrit celle de devant. Le siége où se trouvait Christian était de niveau avec cette glace. Le traîneau ne faisait pas le moindre bruit sur la neige, que suivait Péterson en dehors du chemin frayé, car il avait perdu son rang dans la bande. En outre, le brave homme n'entendait pas un mot de français : la conversation continua.

— Que se passe-t-il donc au château? demanda Christian, essayant de détourner de lui l'attention que lui accordait Marguerite : je n'ai pas vu le baron ici; il me semble qu'on le reconnaîtrait à sa taille comme M. Stangstadius à sa démarche.

— Le baron est enfermé sous prétexte d'affaires pressantes et imprévues. Cela veut dire qu'il est plus malade. Personne n'en est dupe. On a vu sa bouche de travers et son œil dérangé. Savez-vous qu'après tout c'est un homme extraordinaire de lutter contre la mort!... Il devait courir, comme cela, cette nuit avec les jeunes gens, et il eût certes gagné le prix : il a de si bons chevaux! On annonce une chasse à l'ours pour demain. Ou le baron chassera et tuera son ours, ou le baron sera porté en terre avant que l'on ait songé à décommander la chasse. L'un est aussi possible que l'autre. Cela fait, pour tout le monde ici, une situation bien singulière, n'est-ce pas? Il semble que l'homme de neige prenne plaisir à voir combien il a peu d'amis, puisque l'on continue à se divertir chez lui comme si de rien n'était.

— Pourtant, Marguerite, vous admirez son courage, et il réussit à produire, même sur vous, l'effet qu'il désire.

— Mon cher confident, reprit Marguerite gaiement, sachez qu'à présent je n'ai presque plus d'aversion pour le baron. Il me devient indifférent, et je lui pardonne tout. Il épouse;... mais c'est un secret

que j'ai surpris et qu'il faut garder, entendez-vous? Il ne m'épouse pas, et j'ai le bonheur de rester libre... et pauvre...

— Pauvre! Je croyais que vous aviez au moins de l'aisance?

— Eh bien! il n'en est rien. Je me suis querellée aujourd'hui avec ma tante, toujours à propos du baron; alors elle m'a déclaré qu'elle ne me donnerait rien pour m'établir, et qu'elle ferait valoir ses droits sur le petit héritage que m'a laissé mon père, vu qu'elle lui avait prêté dans le temps je ne sais combien de ducats... pour... Je n'y ai rien compris, sinon que me voilà ruinée!

— Ah! Marguerite, s'écria Christian involontairement, si j'étais riche et bien né!... Voyons! ajouta-t-il en lui saisissant la main, car elle avait fait le mouvement de se rejeter au fond de la voiture, ce n'est pas une déclaration que j'ai l'audace de vous faire. De ma part, elle serait insensée, je n'ai rien au monde, et je n'ai pas de famille; mais vous m'avez permis l'amitié : ne puis-je vous dire que si j'étais riche et noble, je voudrais partager avec vous comme avec ma sœur?

— Merci, Christian, répondit Marguerite tremblante, bien que rassurée; je vois la bonté de votre cœur, je sais l'intérêt que vous me portez... Mais pourquoi me dites-vous que vous êtes sans famille, quand le nom de votre oncle est si honorable?...— Puis elle ajouta en s'efforçant de rire : N'admirez-vous pas que j'aie l'air de vous dire... quelque chose assurément à quoi je ne pense pas? Non, je n'ai pas à vos yeux cet air-là; vous n'êtes pas un fat, vous! Vous êtes tout vrai et tout confiant comme moi, et vous comprenez bien que si je vous interroge, c'est parce que je me préoccupe des chances de bonheur que vous avez dans la vie, avec n'importe qui... Dites-moi donc pourquoi vous vous tourmentez de votre naissance, que bien des gens pourraient envier?

— Ah! Marguerite, s'écria Christian, vous voulez le savoir, et je voulais vous le dire, moi! Voilà que nous arrivons tout à l'heure, et que je vais vous quitter cette fois pour toujours. Je ne veux pas vous laisser de moi un souvenir usurpé au prix d'un mensonge. Ne pouvant prétendre qu'à votre dédain et à votre oubli, je les accepte, c'est tant pis pour moi! Sachez donc que Christian Goefle n'existe pas. M. Goefle n'a jamais eu ni fils ni neveu.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Marguerite. Il l'a dit aujourd'hui au château. Tout le monde l'a répété, mais personne ne l'a cru. Vous êtes son fils... par mariage secret, il vous reconnaîtra, il vous adoptera, cela est impossible autrement!

— Je vous jure sur l'honneur que je ne lui suis rien, et qu'hier matin il ne me connaissait pas plus que vous ne me connaissiez.

— Sur l'honneur! vous jurez sur l'honneur... Mais, si vous n'êtes pas Christian Goefle, je ne vous connais pas, moi! et je n'ai pas de

raisons pour vous croire. Si vous êtes Christian Waldo,... un homme qui, dit-on, peut contrefaire toutes les voix humaines... Ah! tenez, je m'y perds; mais j'ai bien du chagrin,... et je doute encore, Dieu merci!

— Ne doutez plus, hélas! Marguerite, — dit Christian, qui venait de sauter à terre, la voiture s'arrêtait; — regardez-moi, et sachez bien que l'homme qui vous a voué le plus profond respect et le plus absolu dévouement est bien le même qui vous jure sur l'honneur être le véritable Christian Waldo.

En même temps Christian releva sur son front le masque de soie, se mit résolûment dans la lumière du fanal et montra son visage en se penchant vers la portière. Marguerite, en reconnaissant son ami de la veille, étouffa un cri de douleur trop éloquent peut-être, et cacha sa figure dans ses mains, tandis que Christian, rabaissant son masque, disparaissait dans la foule des valets et des paysans accourus pour voir la fête.

Il eut bientôt rejoint M. Goefle, qu'il était question de porter en triomphe, vu qu'il était arrivé, non pas le premier (il était arrivé le dernier), mais parce qu'il avait fait une prouesse imprévue en attrapant au vol avec son fouet la perruque de Stangstadius, qui s'était juché sur le traîneau de Larrson en dépit du jeune major. Certes M. Goefle ne l'avait pas fait exprès; le bout de son fouet, lancé au hasard, s'était noué autour de la queue de la perruque par une de ces chances que l'on peut appeler invraisemblables, parce qu'elles arrivent une fois sur mille. Le chapeau du savant, arraché par les efforts que faisait Goefle pour dégager son fouet, avait été s'abattre comme un oiseau noir sur la neige; la perruque avait suivi la queue, la queue n'avait pas voulu quitter la mèche du fouet, que M. Goefle n'avait pas eu le loisir de dénouer, et qui, ainsi terminée en masse chevelue bourrée de poudre, avait perdu toute sa vertu, tout son effet stimulant sur les flancs du généreux Loki. Dans le premier moment du triomphe, le vainqueur Larrson n'avait rien vu; mais les cris et les injures de Stangstadius, qui redemandait sa perruque à tout le monde et qui s'était enveloppé la tête de son mouchoir, attirèrent bientôt l'attention.

— C'est lui! s'écriait le géologue indigné en montrant M. Goefle masqué; c'est ce bouffon italien, l'homme au masque de soie! Il l'a fait exprès, le drôle! Attends, attends, va, coquin d'histrion! je vais te donner cent soufflets pour t'apprendre à railler un homme comme moi!

Un immense éclat de rire avait accueilli la colère de Stangstadius, et le nom de Christian Waldo avait été acclamé par tout le personnel de la course; mais bientôt la scène avait changé. Stangstadius, irrité des rires de cette impertinente jeunesse, s'était élancé vers le ravisseur de sa perruque, lequel, debout sur son char, montrait

piteusement la cause de sa défaite, semblable à un poisson au bout d'une ligne. Au moment où M. Goefle, déguisant sa voix, accusait Stangstadius, en termes comiques, de lui avoir joué ce mauvais tour pour l'empêcher de fouetter son cheval et d'arriver au but honorablement, le savant, qui, de ses jambes inégales et de ses bras crochus, était agile comme un singe, grimpa derrière lui, lui arracha son chapeau et son masque, et ne s'arrêta dans ses projets de vengeance qu'en reconnaissant avec surprise son ami Goefle, à l'instant salué par un applaudissement unanime.

Bien que M. Goefle ne fût pas connu de tous ceux qui se trouvaient là, son nom, crié par plusieurs, fut acclamé avec sympathie. Les Suédois sont très fiers de leurs célébrités, et particulièrement des talens qui font valoir leur langue. D'ailleurs l'honorable caractère du docteur en droit et son esprit renommé lui assuraient l'affection et le respect de la jeunesse. On voulut le proclamer vainqueur de la course, et il eut beaucoup de peine à empêcher le bon major de lui céder le prix, qui consistait dans une corne à boire curieusement ciselée, ornée de caractères runiques en argent. C'était une copie exacte d'une antiquité précieuse faisant partie du cabinet du baron, et trouvée dans les fouilles exécutées dans le högar quelques années auparavant.

— Non, mon cher major, disait M. Goefle en remettant dans sa poche son masque désormais inutile, tandis que Stangstadius remettait sa perruque sur sa tête; je n'ai couru que pour l'honneur, et mon honneur, c'est-à-dire celui de mon cheval, n'étant point entaché pour quelques secondes de retard en dépit de cette malencontreuse perruque, je suis fier de Loki et content de moi. Je serais encore plus content, ajouta-t-il en mettant pied à terre, si je savais ce qu'est devenu le couvre-chef de ce pauvre animal qui va s'enrhumer.

— Le voici, lui dit Christian tout bas en s'approchant de M. Goefle; mais, puisque vous vous êtes fait reconnaître, il ne me reste plus qu'à déguerpir, mon cher oncle; Christian Waldo pouvait avoir un domestique masqué, mais vous, ce serait invraisemblable.

— Non pas, non pas, Christian, je ne vous quitte point, répondit M. Goefle. Nous donnons ensemble un coup d'œil à l'aspect du lac vu du sommet du högar, et nous retournons ensemble au Stollborg. Tenez, confions mon cheval à un de ces paysans, et grimpons là-haut. Prenons ce sentier, échappons aux curieux, car tout masque noir intrigue, et je vois qu'on va nous entourer et nous questionner.

GEORGE SAND.

(*La sixième partie au prochain n°.*)

L'AGRICULTURE

ET

LA VIE RURALE EN ITALIE

On a beaucoup voyagé au-delà des Alpes, on a encore plus écrit sur la population, les villes et les monumens de l'Italie; mais on s'est assez peu occupé du parti que les Italiens tiraient de leur campagne, de leur climat si vanté. Cependant l'Italie peut fournir plus d'un enseignement utile à notre culture. Les questions agricoles ont acquis en France une importance de plus en plus considérable. La classe rurale, améliorée par l'instruction, y trouve un attrait naturel. Les ouvriers des villes, pour qui la dépense alimentaire est une question d'être ou de n'être pas, portent à l'agriculture une sollicitude pleine d'anxiétés. Les classes élevées, dont la fortune est généralement territoriale, quittent peu à peu leur rôle de propriétaires honoraires. Enfin il n'est pas jusqu'aux possesseurs de valeurs mobilières qui n'aient appris par l'excès des calamités combien les mauvaises récoltes et la détresse agricole sont désastreuses pour la conservation et la paisible jouissance de leurs rentes. C'est à un public assez nombreux, on le voit, que peuvent s'adresser quelques aperçus, quelques souvenirs sur une terre justement célèbre, et où l'agriculture offre le singulier contraste des perfectionnemens les plus remarquables et des procédés les plus primitifs.

La péninsule italienne, y compris la Sicile, n'est en quelque sorte qu'une ramification des Alpes, qu'un soulèvement secondaire normal au soulèvement général qui parcourt l'Europe du sud-ouest au nord-est. Cette ramification, la seule qui soit étroitement resserrée entre deux mers, est volcanique par excellence; aussi abonde-t-elle

en produits minéraux, tels que le soufre, le borax, l'alun, les dépôts vastes et utiles de pouzzolane. Les cendres volcaniques, stériles d'abord, se vivifient sous l'action de l'air et des eaux, et deviennent merveilleusement favorables à la végétation, qui y puise en abondance des sels alcalins. Le paysage même se trouve embelli par ces nombreux lacs qui tiennent au sommet des montagnes la place de cratères éteints. En d'autres points, les eaux ont abandonné les cônes à moitié démantelés, mais en laissant derrière elles un amphithéâtre tapissé de verdure et de végétation.

C'est à sa position péninsulaire et à son arête montagneuse que l'Italie doit son climat doux et salubre, sauf dans quelques parties basses et marécageuses. Ce climat est remarquablement plus tempéré que celui des autres régions d'Europe qui ont la même latitude moyenne, grâce à l'influence de la mer, qui s'échauffe moins en été et se refroidit moins en hiver que la terre. Les montagnes, qui en hiver abritent l'Italie contre les vents du nord, conservent fort tard leurs neiges en été, et entretiennent ainsi des cours d'eau qui vont rafraîchir la plaine; elles arrêtent de plus les nuages chassés de l'océan, et rendent ainsi les pluies d'orage heureusement fréquentes. Dans les écoles où l'on enseigne que nos chaînes de montagnes ne sont que de mesquines rugosités de la terre, à peine comparables aux aspérités d'une peau d'orange, on ne leur rend pas réellement la justice qui leur est due. Il est évident que si elles n'existaient pas, si les continens étaient unis comme les mers, la température et la végétation de notre globe seraient bien changées. Notre hémisphère serait sans cesse balayé, l'hiver par les vents du nord furieux et glacés, l'été par les vents brûlans du sud; aux momens de transition, leur lutte amènerait des ouragans aussi terribles que ceux qui désolent l'Océan-Pacifique. Dans ces conditions, la grande végétation disparaîtrait; la nature conserverait à peine quelques arbustes et quelques plantes vivaces. On sait quel aspect de désolation présentent les plaines de la Russie; que serait-ce si tous les continens étaient dépouillés de ces bienfaisantes aspérités!

Certes, s'il s'est trouvé un pays destiné à être uni politiquement, c'est cette péninsule tout entourée de mers ou de montagnes; pourtant il n'en est rien. Les richesses naturelles de cette terre y ont attiré en tout temps des bandes étrangères qui, occupant le sud, le centre ou le nord, ont entretenu les haines, les rivalités entre les petits états italiens, et ont de la sorte détruit toute nationalité. En attendant une unité politique possible peut-être, mais certes lointaine, l'union, la confédération commerciale de tous ces états serait du moins aussi praticable qu'avantageuse. La législation douanière lèse le plus souvent les productions et les industries les plus

convenables à ce pays au profit d'autres qui ne tirent aucun parti de leurs avantages. Appliqués à de grands états, ses effets sont funestes; que doit-il en être lorsqu'il s'agit de provinces peu étendues, dont les frontières rapprochées gênent le mouvement commercial, et opposent entre la production et la consommation de nuisibles barrières! C'est l'abolition de tous ces obstacles, c'est la réforme et l'accord des diverses législations commerciales qu'il faut souhaiter à l'Italie à défaut de tout autre bonheur.

Avant de parler de la culture, je crois devoir dire quelques mots des cultivateurs. Lorsque l'on voyage en Italie, ce qui frappe d'abord, c'est la rareté des habitans de la campagne et l'agglomération des populations dans de nombreuses petites villes de huit ou dix mille âmes en moyenne. Les Italiens aiment peu la campagne. Pour eux, l'existence n'est possible qu'à l'ombre des murs d'octroi; ils tiennent, disent-ils, ces mœurs des Romains, leurs pères. En Italie, on *villégie* beaucoup moins pour se soustraire aux chaleurs de l'été, accablantes dans les villes, que pour obéir à une mode que l'on subit sans trop s'en rendre compte. Le changement de lieux n'amène pas un changement bien radical d'habitudes; le temps se passe, à la campagne comme à la ville, entre le sommeil et l'ennui. Pendant le jour, on fait la sieste; le soir, on prend le frais dans un bosquet d'orangers ou de grenadiers; puis on se réunit dans une grande chambre sans meubles pour y jouer aux cartes, ou entretenir à grand'peine une languissante conversation. La société anglaise contraste avec le monde italien par son amour pour la campagne. Du reste, il faut le reconnaître, les circonstances ne sont les mêmes sous aucun rapport. C'est moins les intérêts de la gestion qu'une certaine importance politique ou administrative qui attire les grands propriétaires sur leurs terres, soit en France, soit en Angleterre. Les grands propriétaires italiens au contraire, réduits dans les villes à une importance politique et militaire plus que médiocre, se retrouvent sur leurs terres condamnés à la même nullité d'influence. Le carillon du couvent se fait partout mieux entendre que la clochette du château, quelque haut que soit le clocheton. Les rôles pourront changer néanmoins dès que l'aristocratie territoriale italienne, rompant avec le passé, s'occupera de l'amélioration de ses domaines et de ses colons, dès qu'elle supprimera l'intermédiaire détestable des intendans, qui ne songent qu'à épuiser le colon, et par suite le forcent à épuiser la terre, de sorte que c'est à qui tuera la poule aux œufs d'or.

La campagne, qui en Italie est sans attraits pour les propriétaires, se trouve naturellement fort peu prisée par les gens de la ville, qui n'y trouvent aucun intérêt. Leurs dédains ne s'arrêtent pas à la terre, ils atteignent injustement ceux qui la cultivent. Dans les sociétés

anciennes, le travail des esclaves entretenait presque sans frais la classe libre, qui pouvait dès lors vivre sans préoccupation; dans les sociétés modernes, tout se paie fort cher et tend à se payer plus cher encore. Cette tendance, qui n'est alarmante que pour les gens qui ne veulent rien faire, et dont par suite personne n'osera se plaindre, élargira forcément le domaine du travail. On regarde à tort le peuple italien comme incapable de satisfaire à ces exigences nouvelles. On nous le montre intelligent, mais oisif, adorant par-dessus tout le soleil et le repos, peu préoccupé des moyens de vivre et souvent misérable; cette opinion est inexacte en plus d'un point. C'est qu'à l'idée d'Italien jaillit immédiatement à l'esprit le mot de *lazzarone*, cette création de roman à laquelle il ne faut pas croire. Parcourez les rues de Naples : à part une nuée de mendians insupportables, vous voyez partout une population ouvrière active et laborieuse; dans le port, ce sont des portefaix lestes et vigoureux; dans les boutiques, des serruriers, des menuisiers, des fabricans de pâte pétrissant la farine, le corps demi-nu et ruisselant de sueur. Aux portes des maisons, des femmes font des broderies ou des tissus. Vous rencontrez, il est vrai sur la plage, des pêcheurs qui dorment dans leur bateau, abrités sous leur voile; mais ils ont toute la nuit travaillé du travail dur et périlleux de la pêche. Si, après de vaines recherches, vous profitez de la rencontre d'un frère quêteur qui vous aborde le sourire sur les lèvres, la tabatière d'une main, l'escarcelle de l'autre, pour lui demander de vous montrer un *lazzarone*, le frère prendra cette simple question pour une personnalité offensante, une raillerie de mauvais ton, et vous tournera les talons, emportant votre aumône.

Les ouvriers italiens sont, relativement à leur climat et à leurs besoins, fort actifs et peu disposés à perdre leur temps, malgré le nombre incommensurable de fêtes chômées. Que de fois, à travers les volets fermés de la boutique, j'ai entendu le bruit de l'outil se cachant pour travailler! que de fois j'ai vu les jardiniers arroser subrepticement leurs laitues et leurs tomates en dépit de quelque saint du voisinage! Ces fêtes incessantes, aussi funestes à la prospérité qu'à la moralité des populations, sont l'abus d'une institution sacrée, celle du dimanche. Un jour de repos par semaine est indispensable pour la santé et pour l'instruction des classes ouvrières; il est la première condition de la dignité de ces classes qui demandent leur pain au travail de leurs bras.

Tout en reconnaissant que les populations ouvrières italiennes sont plus actives qu'on ne se l'imagine, il ne faut pas étendre cet éloge aux Romains. Ce n'est pas impunément qu'une population a été durant des siècles nourrie et amusée gratis, entretenue par les

dépouilles opimes des pays conquis. La dignité, l'énergie se conservent mal sous un pareil régime. Les temps, mais non les habitans, sont bien changés depuis l'époque des césars, et si le citoyen de l'une des sept collines n'est pas devenu un plus ardent travailleur, il a du moins conservé quelque chose de la fierté des anciens maîtres du monde. Contemplant avec résignation les ravages exercés par le temps et les hommes sur ses monumens, il semble oublier les ravages non moins cruels que la longueur du jour fait subir à son estomac. Dans les campagnes, les cultivateurs ne sont pas non plus très actifs; pâtres pour la plupart, ils ont fort peu le goût des travaux de la terre, dont les plus rudes sont exécutés par des ouvriers émigrans venus de la montagne.

Sur tout le littoral, vers lequel du reste la population se porte en masse, les hommes travaillent à la mer : ils sont pêcheurs, chercheurs de corail, matelots caboteurs ou marins au service des autres pays; ils partent en laissant les soins de la terre à leurs femmes, qui s'en acquittent bravement. Ce sont elles qui piochent, labourent, sèment le grain, le récoltent et le battent; d'autres extraient la pierre des carrières, font des terrassemens de chemins de fer : elles opèrent ces transports de terre ou de pierre dans de petites corbeilles qu'elles portent sur la tête. Aussi ces femmes sont-elles maigres, nerveuses et brûlées par le soleil. Leur existence laborieuse est semblable en plus d'un point à celle des femmes arabes.

Il y aurait une intéressante comparaison à faire entre les salaires agricoles en France et en Italie; mais dans ce dernier pays les exploitations sont généralement réduites au labeur d'une famille, et lorsque les bras du mari et de la femme, aidés des enfans, ne peuvent pas suffire à la terre, la terre se passe de travail. Ajoutez à cela que les grands propriétaires font rarement exécuter des travaux d'amélioration, et vous comprendrez que les ouvriers salariés doivent être peu nombreux. Cependant il existe périodiquement des émigrations de montagnards des Abruzzes, qui se rendent dans la plaine du Tibre, où on les emploie comme faucheurs et moissonneurs. Ces émigrans habitent durant l'été les huttes de chaume qui entourent la plupart des petites villes des États-Romains. Ils descendent de la montagne sous la conduite d'un embaucheur, qu'ils appellent leur caporal. Le caporal prélève, bien entendu, sur le prix de leur travail une vraie part de sergent. Il joint du reste à ses fonctions de chef celles de musicien : c'est au son de la cornemuse que l'herbe se couche et que l'épi tombe sous la faux. Nos faucheurs *dilettanti* reçoivent, outre la musique, 2 paoli par jour, soit 1 fr. 20 c. environ. Durant les quatre ou cinq mois de grands travaux, ils se nourrissent presque exclusivement de pain de froment de bonne

qualité, qu'ils parfument avec une tranche d'ail ou d'oignon; au prix moyen du pain, cette nourriture est estimée de 50 à 60 centimes par jour. Une nourriture plus variée, dans laquelle entreraient les légumes, le bouillon chaud, serait plus hygiénique et peut-être moins coûteuse.

Dans les états du sud de l'Italie et dans la Sicile, les alimens chauds ne sont qu'une exception. Les légumes crus et sans assaisonnement tels que les concombres, les racines, les herbages, les fruits tels que la cerise, la pêche, les figues, les figues d'Inde, le raisin, les melons, forment la nourriture fondamentale de la population. Aussi les cuisines semblent-elles complétement oubliées dans l'architecture italienne. Expulsé des maisons, l'art culinaire s'est réfugié dans les carrefours. C'est là que, sous un auvent, cuisent dans des chaudrons supportés par trois pierres les légumes, les pâtes, les viandes. De ces poêles où frit le poisson s'exhalent d'épais parfums, que la foule aspire avec délices. Dans les pays chauds, où une partie de la nourriture n'est pas dépensée pour réparer les pertes de chaleur, les habitans sont naturellement portés à la sobriété, et préfèrent l'usage des légumes et des fruits, en un mot des alimens rafraîchissans; mais dans ces pays mêmes les alimens chauds, indispensables dans les régions froides, n'en conservent pas moins leur supériorité substantielle et hygiénique. Au lieu de pastèques et d'eau glacée, les Arabes font un grand usage de café, et s'en trouvent fort bien; dans les parties torrides de l'Amérique, c'est avec des boissons chaudes que l'on combat la chaleur.

Le pain, qui en général est en Italie une consommation de luxe, se distingue par la bonne qualité du froment, attendu que toutes les terres, favorisées par le climat, conviennent à cette production. En France, l'orge et l'avoine ont disparu presque partout de la manne à pétrir, excepté dans la courte période qui sépare la récolte hâtive de l'orge de celle du froment; mais le seigle, dont le pain est débilitant et peu substantiel, se trouve encore exclusivement en usage dans les pays les moins fertiles. Il en sera longtemps de la sorte; il faudra bien des capitaux employés en améliorations pour élever certaines terres à la culture du froment. La consommation du maïs est considérable dans l'Italie du nord comme dans le midi de la France; on le prépare à l'état de bouillie (*polenta*) avec l'eau et le sel pour tout assaisonnement. A part la Lombardie et les États-Romains, les laitages, vu la rareté du bétail, entrent fort peu dans la nourriture générale, qui est des plus simples. Cependant la culture, mieux aménagée, pourrait augmenter facilement le nombre et la qualité des animaux domestiques. La frugalité n'est pas du reste l'apanage exclusif des ouvriers et des paysans en Italie; elle est aussi pratiquée comme vertu cardinale dans les classes élevées.

Épuisées faute d'occupations lucratives, ne se conservant même plus par le droit d'aînesse, les grandes fortunes ne peuvent soutenir à l'extérieur un éclat illusoire qu'au prix de l'économie intérieure la plus âpre. L'amour-propre déplacé, la vanité chez les uns, une fausse honte chez les autres, ont interverti au détriment de la dignité humaine les rôles du nécessaire et du superflu.

I. — HAUTE-ITALIE. — IRRIGATIONS, CULTURE PASTORALE.

Lorsque l'on entre en Italie par la route de la Corniche, on trouve une nature qui serait aride et sèche, avec ses oliviers, ses amandiers, ses quelques palmiers, sans la verdure des orangers et des citronniers. La Provence prépare du reste le voyageur à cette teinte grise, à cette robe fanée par la poussière, brûlée par le soleil. Quelques parties au contraire, abritées contre les vents, rafraîchies par les brises de la mer, offrent l'aspect d'un printemps perpétuel. Dans ces lieux pourtant, où tout respire la joie, la santé, le bonheur, on ne voit que de pâles visages, des existences débiles et maladives, qui fuient devant la mort, et qui espèrent se faire oublier par elle. La Corniche cesse à Gênes; on peut en ce point traverser les Apennins en chemin de fer par le col de la Bocchetta, qui débouche sur le versant sud du bassin du Pô. L'aspect change alors : au lieu de la mer encadrée entre des montagnes sèches et nues, on a devant soi une vaste plaine toute verte, entourée par les Alpes majestueusement couvertes de neige. Cette plaine, où tant de fois la cause de l'Italie a été mise en jeu, où abondent pour nous tant de glorieux et tristes souvenirs, cette plaine est aussi un des théâtres où l'homme, dans un de ses momens de paix et de raison, entre deux batailles, a su le mieux mettre à profit les facultés dont il est doué pour assurer son bien-être, tout en laissant un pas immense entre les progrès opérés dans l'art de se détruire et ceux que nous offre la science de se conserver.

Les deux rives du Pô présentent des caractères assez différens. La rive gauche est la plus riche; les affluens du versant nord, nourris l'hiver par les pluies, l'été par la fonte des neiges, ont un cours dont la régularité est encore assurée par des lacs qui forment des réservoirs à la fois modérateurs et alimentaires. Les affluens du versant sud, d'un parcours moins long, descendent des Apennins, qui leur fournissent moins d'eau en été; de plus, privés de lacs, ils présentent tous le caractère torrentiel, un vaste lit irrégulier, au milieu duquel serpente le plus souvent un léger filet d'eau qui se perd entre les galets. Les pluies sont rares dans cette partie des Apennins, mais elles y sont fort violentes. Une cause contribue encore à rendre l'écoulement des eaux rapide et soudain : c'est l'ab-

sence de couches perméables de sable ou de craie dans ce bassin, composé de terrains qui sont fort peu poreux. Les inondations, qui nous ont si durement atteints en France, sont actuellement, dans beaucoup de pays, l'objet d'études sérieusement et méthodiquement conduites. Pour attaquer de tels travaux avec succès, il ne faut pas seulement de grandes ressources, un grand savoir; il faut aussi une centralisation qui n'existe que depuis peu de temps.

Tant que l'homme n'a pu ou n'a su modérer ces débordemens et les gouverner, il devait se contenter de tenir son habitation haute et solide, en se disant que ces petits excès de la nature devaient bien avoir leur raison d'être, que les perturbations étaient souvent nécessaires pour assurer un ordre plus régulier. Lui fallait-il donc une expérience de quarante siècles pour s'apercevoir que les plaines étaient destinées à s'exhausser au détriment des montagnes, à se nourrir de leur chair et de leur sang, que les cours d'eau, les inondations surtout, étaient l'agent de cette loi, aussi vraie, aussi immuable que celle de la gravité, dont elle est du reste un corollaire? Vouloir arrêter par des digues infranchissables ces utiles débordemens, sans lesquels nos plaines les plus fertiles ne seraient que des plages inondées par la mer ou de stériles surfaces de sable et de galets, n'était-ce pas entreprendre contre les lois de la nature une lutte inégale, insensée? Elles existaient avant l'intervention de l'homme, ces inondations que l'on voudrait faire dater d'hier, en les attribuant aux déboisemens. Or les observations que l'on a pu réunir ont constaté les faits suivans : en déboisant un terrain, on augmente sans doute la quantité de pluie qui y tombe chaque année; mais, en le livrant à la culture, on augmente la perméabilité du terrain. De ces deux effets, le second l'emporte sur le premier; par suite, il s'écoule superficiellement une moindre quantité d'eau sur les terrains après le déboisement. Il est entendu qu'il ne s'agit pas de terrains d'une pente excessive, ceux-là même ne sont du reste protégés par le boisement que d'une façon fort imparfaite.

Quelque bien boisés donc qu'aient été des pays en pente, les eaux s'y sont de tout temps écoulées fort rapidement, entraînant des terres, des cailloux, des pierres d'un volume proportionné à leur vitesse. Seulement, en arrivant dans la plaine, ces eaux n'étaient pas autrefois emprisonnées dans des digues; elles s'étalaient à leur aise, se calmaient et déposaient leurs apports sans occasionner de grands ravages; elles pouvaient bien abandonner çà et là des dépôts stériles de galets, sauf à les recouvrir de limon par la suite. Voilà ce qui devait se passer avant tout travail humain. A mesure que l'espèce humaine s'accrut, on comprend avec quel empressement les populations durent se porter le long des rivières, attirées par la fertilité des rives et la facilité de la navigation. Sans grande prévoyance, les pre-

mières huttes furent bâties sur les bords mêmes, puis changées en maisons, et agglomérées çà et là en villes. Pour s'opposer au ravage des eaux, les habitans obéirent à leur premier instinct, qui les trompa; ils s'efforcèrent de prévenir l'inondation en maintenant le fleuve. Or les forces de la nature, qu'elles paraissent bonnes ou mauvaises, sont toutes dirigées vers un but unique, le bien de l'homme : il peut les gouverner, les rendre obéissantes, mais il ne parviendra jamais à les anéantir. Franklin lui-même a déchargé le nuage électrique, mais il n'a pas détruit la foudre. Pour prévenir l'inondation, les riverains ont construit des digues, sauf à rejeter les eaux sur leurs voisins, sauf à voir le fleuve élever son lit à mesure que les digues s'élevaient, puis les rompre au moment critique et s'élancer dans la plaine, en répandant sur son passage la ruine et la mort. Les inondations sont par notre inexpérience devenues un fléau terrible. Quant aux digues insubmersibles, aux chaussées de voie publique qui séparent le fleuve de sa plaine, ces travaux d'art sont d'affligeans monumens d'imprévoyance légués aux générations futures.

Le véritable danger des crues, c'est la force vive et non le volume des eaux. Quelques centimètres d'eau, soit même un mètre, ne mettront jamais les populations en péril de mort, surtout lorsque les eaux monteront lentement. Pour amortir cette force vive, il faut, autant que possible, diminuer par des barrages la vitesse et la puissance des affluens torrentiels; ces barrages remplaceront la pente trop rapide du lit par une série de paliers presque horizontaux qui retiendront les galets et les gros matériaux. Lorsque de semblables travaux seront exécutés dans le bassin supérieur d'un fleuve, il est probable que son bassin inférieur sera beaucoup moins exposé aux inondations. Quant au cours même du fleuve, il serait utile de régulariser et de dresser son lit, de le rétrécir même en plusieurs points par des digues submersibles, ne dépassant jamais la hauteur des rives, forçant les eaux basses à creuser le chenal, mais permettant aux crues de se répandre et de déposer leur limon. L'agriculture et la navigation y gagneront. Ces travaux favoriseront les irrigations, pour lesquelles on s'est depuis quelque temps pris d'un bel enthousiasme; on a vu par elles la face de la terre changée, les inondations supprimées, la production partout doublée, l'abondance assurée. Les irrigations cependant ne sont pas une panacée universelle, elles demandent leur temps et leurs lieux; hors des climats chauds, elles ne conviennent qu'aux prairies. Dans tous les cas les irrigations exigent, faute d'eaux riches en limons, des engrais abondans dont elles exaltent les bons effets, ou tout au moins elles veulent des terrains naturellement fertiles : arroser un terrain maigre et sablonneux avec de l'eau claire, ou traiter un homme par un régime équivalent, c'est tout un.

On vante beaucoup les irrigations de la Lombardie, on cite à tout propos sa merveilleuse fertilité; mais ce qu'on oublie de mentionner, ce sont les masses considérables d'engrais fournis aux prairies, engrais que les eaux rendent plus actifs et plus prompts. Ces irrigations lombardes sont remarquables par leur étendue, par leur ancienneté, par le bon aménagement des eaux, surtout par le régulateur adapté à chaque prise. Sous ce rapport, nos canaux d'irrigation se trouvent dans un état vraiment barbare.

Le territoire de Lodi est le plus fertile et le plus riche dans ce riche et fertile pays. C'est là que de nombreuses vaches de race suisse, nourries à l'étable, donnent ce lait abondant qui est employé pour la fabrication de ces fromages improprement nommés *parmesans*. On estime à cent mille environ les vaches nourries dans le Milanais, à 20 millions de kilogrammes le fromage produit, représentant une valeur de 35 à 40 millions de fr. Est-il au monde une industrie qui soit aussi productive pour son pays que cette simple fabrication de fromages l'est pour la Lombardie?

Il existe en Piémont comme en Lombardie une culture tristement lucrative, celle du riz; les rizières doivent être des terrains submersibles, par suite bas et bien nivelés. Après une première préparation, la terre est inondée vers le mois d'avril pour recevoir la semence, que recouvre une simple poutre promenée par un cheval dans la vase; l'eau est ensuite écoulée pour favoriser la germination, puis le champ inondé de nouveau jusqu'à la floraison. Cette céréale se développe donc dans une vase semi-fluide dont les émanations, vers les mois d'août et de juillet, sont des plus délétères pour les ouvriers, principalement pour les femmes qui se livrent au sarclage. Ce travail doit être classé parmi les plus insalubres; il est heureusement le seul qu'on puisse ainsi qualifier parmi les travaux agricoles. Suivant les rapports des missionnaires, en Chine, où les rizières sont fort répandues, les ouvriers, grâce à des soins hygiéniques, à un usage abondant de thé excessivement chaud, échapperaient en partie à ces fièvres, qui sévissent cruellement sur les laboureurs italiens. La culture du riz est soumise à de nombreux règlemens restrictifs; il serait à souhaiter de les voir encore plus sévères. Puisse-t-elle se réduire le plus possible et même disparaître de l'assolement! Il faut attendre cet heureux changement des facilités avec lesquelles la marine approvisionnera l'Europe, lorsqu'une route plus directe aura été ouverte entre la Méditerranée et la mer des Indes. Les basses terres du reste ne sont pas en rizières d'une façon continue. Soumises aussi à la culture du froment, du lin, du maïs, elles sont tous les quatre ou cinq ans abandonnées à la végétation spontanée d'herbages et transformées en prairies pour le même laps

de temps. Ce mode de culture, alternativement arable et pastorale, est le plus rationnel et le plus productif; bien que le sol et le climat ne lui soient pas aussi propices en France qu'en Lombardie, cet assolement améliorant et économique serait applicable chez nous avec un très grand succès dans le nord et dans le centre, et surtout dans les parties irriguées du midi : ceci demande quelques explications.

Avec le régime essentiellement arable et épuisant adopté généralement en France, on donne la plus grande extension possible à la culture des plantes nourricières de l'homme, et l'on restreint celle des plantes fourragères. C'est dans ces conditions que le rendement moyen d'un hectare en froment est de 10 à 12 hectolitres, tandis que dans les régions de la France qui sont naturellement plus fertiles, qui entretiennent un bétail plus nombreux, ou qui achètent des engrais étrangers à la ferme, le rendement peut atteindre 25 et 30 hectolitres, et même dépasser ce chiffre dans quelques terres privilégiées. Cette disproportion prouve bien que la récolte dépend encore plus de la qualité de la terre que de la quantité ensemencée.

De toutes les industries, l'agriculture est la moins riche en données économiques, en résultats, en chiffres, parce qu'il n'en est pas où une telle appréciation soit plus difficile. Néanmoins il est aujourd'hui bien constaté que le rendement en froment doit se tenir entre 18 et 20 hectolitres par hectare pour que l'exploitant opère dans de bonnes conditions, c'est-à-dire pour que, les mille et une dépenses d'exploitation défalquées du revenu brut, il reste un revenu net qui compense les risques courus, l'intelligence et l'activité déployées par le chef d'exploitation, propriétaire ou fermier. Cependant le rendement peut en quelques circonstances baisser jusqu'à 15 hectolitres, et le cultivateur retirer encore un certain revenu net à force d'ordre, d'activité et d'économie, ces trois vertus cardinales de la ferme; mais au-dessous de 15, le revenu net se réduit rapidement, il devient nul pour 12 hectolitres, et négatif pour un rendement inférieur. Il est donc avéré qu'en France, dans les conditions actuelles, la plus grande partie des cultivateurs (et c'est encore la moins infortunée) se trouve réduite à un revenu net presque nul ou infiniment petit. Toute cette classe de cultivateurs vit, il est vrai, mais elle ne retire aucune rétribution pour les trois cents jours de travail fournis chaque année par chaque individu. Lorsque le rendement descend à 8 et tombe même à 7 ou 6 hectolitres, non-seulement le travail n'est plus payé, mais encore le cultivateur n'arrive à la moisson suivante qu'avec des prodiges d'abstinence et d'économie.

Ces exploitations, dans lesquelles le temps des travailleurs n'est

nullement rétribué, ne sont donc possibles (je dis possibles faute d'autre mot) qu'à la condition de n'employer que les bras gratuits de la famille. La terre ne payant pas au-delà de sa rente et de la nourriture des ouvriers, le cultivateur, s'il voulait s'adjoindre des bras salariés, passerait rapidement d'un état de grande gêne à une ruine complète.

Du moment qu'un cultivateur est en perte, ou seulement que son travail et celui des siens n'est pas rétribué, son intérêt bien évident est de réduire la surface travaillée et de la réduire d'autant plus que le rendement est plus éloigné d'un revenu net quelconque, jusqu'à ce que la dose d'engrais dont il dispose puisse porter la fraction ensemencée à ce rendement désiré. En appliquant les forces réunies du travail et de l'engrais à la portion conservée en culture, il ne diminuera nullement la production normale en céréales de sa ferme, un hectare convenablement fumé et travaillé valant deux ou trois hectares mal préparés. De la sorte il bénéficie de la portion de semence économisée : bénéfice immense si l'on considère qu'en France la semence emploie chaque année le cinquième environ de la récolte précédente, tandis qu'elle pourrait être réduite au vingtième. A ce premier bénéfice net s'en ajoute un autre : la fraction non cultivée peut être abandonnée à la croissance spontanée des herbes, ou ensemencée de graines fourragères de bonne qualité, et former un pâturage qui, augmentant la dose alimentaire des animaux de la ferme, donnera un revenu direct en lait, laine et viande, un revenu indirect en engrais, et contribuera ainsi à l'accroissement de fertilité de la partie cultivée.

La réforme graduée, convenablement faite, du système essentiellement arable et par suite trop épuisant, et le passage à un régime largement pastoral, par suite améliorant, peuvent seuls tirer l'agriculture du cercle vicieux dans lequel elle tourne en France. Notre agriculture ne peut s'améliorer parce qu'elle manque de capitaux, et elle manque de capitaux parce qu'elle ne s'améliore pas. Cette réforme, aisément praticable, n'exige pas l'augmentation du capital d'exploitation, tandis que les autres améliorations, telles que drainage, irrigations, achats d'engrais, exigent un capital immédiatement disponible et qui consente à s'immobiliser dans la terre.

Cette application du régime pastoral, qui du reste n'est pas inconnue dans les parties de la France où la culture rationnelle a fait le plus de progrès, n'est pas seulement en honneur en Lombardie, elle est aussi fort développée en Angleterre. En réduisant merveilleusement la main-d'œuvre, le régime pastoral y a fait la fortune de l'agriculture nationale, qui est sortie enrichie des épreuves du libre échange. Depuis un siècle, nous avons puisé à pleines mains dans les idées et les mœurs de la société anglaise; mais en économie

nous avons feint d'ignorer ses meilleures réformes. En agriculture, nous nous sommes pris, il est vrai, d'enthousiasme pour les races d'animaux domestiques artificiellement créées, sans trop nous inquiéter si une masse abondante de fourrages n'était pas le secret de ces monstrueuses créations, sans nous enquérir non plus par quels moyens les Anglais produisaient économiquement les fourrages. Depuis l'attention a été attirée sur cette culture si simple par l'instructif et intéressant tableau de l'économie rurale en Angleterre, dû à un écrivain qui a su faire jaillir de l'éloquente comparaison des deux cultures plus d'un enseignement précieux pour la France (1). La prospérité agricole de la Haute-Italie est un exemple non moins instructif que celui de l'Angleterre; elle nous indique la voie où devrait marcher notre pays, en démontrant ce qu'a de productif une combinaison intelligente de la grande et de la petite culture. Je m'explique sur ce fait. Comme chacun le sait, pour qu'un champ rapporte, il lui faut deux choses: le travail et l'engrais, et ces deux élémens doivent être dans une juste harmonie. La grande culture opère par l'engrais bien plus que par le travail; la petite culture au contraire, qui ne peut entretenir que peu de bestiaux, qui manque généralement de capitaux, fournit à la terre le travail en plus grande quantité. Cette culture n'est donc fructueuse que sur une terre douée d'une fertilité naturelle assez grande. Elle ne doit pas s'appliquer à la production peu lucrative des céréales, mais à celle qui, exigeant du travail et peu d'engrais, est naturellement de son ressort, à la vigne, aux arbres fruitiers, au jardinage, ce qui implique encore pour elle la proximité d'une ville et un écoulement assuré. Dans ces conditions, la petite culture est sur son domaine; c'est ainsi qu'on la trouve en France dans le rayon des villes, dans quelques cantons privilégiés, dans nos vignobles. Malheureusement elle est aussi fort répandue dans les pays stériles; elle n'est plus alors en harmonie avec le sol; elle n'est qu'une fatale conséquence du manque de capitaux, de l'impuissance et de la misère. Ces terres, qui demandent des engrais plus que du travail, appartiennent de droit à la grande culture, qui s'y établira à mesure que les voies de communication seront ouvertes et les débouchés plus assurés. Cette métamorphose, ou plutôt cette résurrection de la culture dans nos départemens pauvres, s'effectuera si lentement, qu'elle sera insensible pour bien des gens; elle s'opérera fatalement, mais à l'avantage, il faut l'espérer, des métayers misérables qui pourront trouver dans le travail industriel une position moins précaire.

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 1er mars 1853, l'étude de M. L. de Lavergne sur *les Cultures anglaises comparées à celles de la France.*

II. — ITALIE CENTRALE. — CULTURE INDUSTRIELLE.

Par la direction donnée à son agriculture comme par sa position, la Toscane tient le milieu entre la culture pastorale du nord de l'Italie et la petite culture fruitière du sud. Du reste, en Toscane pas plus qu'en Lombardie, les habitans n'ont le caractère méridional et italien. A voir le blond métayer toscan, chaussé de solides sabots et vêtu de bure bleue, on se croirait en Normandie, dans la vallée d'Auge, et nullement au pied des Apennins. Ce n'est pas là ce Napolitain au bonnet écarlate, au teint bruni, vif de l'œil, agile de la langue, leste de la main, preste du pied, à peine vêtu d'un caleçon de toile. La Toscane est le plus marécageux de tous les états italiens, et, pour cette raison, le plus sujet aux pluies. Il y pleut en moyenne 120 jours par an; c'est seulement 30 jours de moins qu'en Angleterre. C'est l'état qui réclame le plus grand nombre de travaux publics; c'est aussi celui où il s'en exécute le plus, même d'une manière absolue, bien qu'il soit le plus petit. Le grand-duc régnant a pris à cœur l'amélioration de son petit duché avec une persévérance tout allemande et une ardeur tout italienne. Les maremmes ont été saignées par des fosses d'écoulement; les parties basses de la vallée de l'Arno, les marais des environs de Lucques, ne pouvaient plus s'égoutter dans le fleuve, qui a exhaussé son lit par l'apport de galets et de pierres : des canaux ont été creusés pour déverser ces eaux à la mer. Le port de Livourne a été aussi amélioré. Comme beaucoup d'autres ports, après avoir longtemps suffi aux tartanes, aux lougres et aux goëlettes, il ne convenait plus aux paquebots et aux navires qui viennent approvisionner cet entrepôt général des grains pour l'Italie. Livourne communique avec l'intérieur par un canal et par un chemin de fer qui se divise à Pise en deux branches, aboutissant toutes deux à Florence, le long de chaque rive de l'Arno. De part et d'autre, elles étendent vers Gênes et vers Rome des bras qui, de longtemps probablement, n'atteindront ces deux villes. La Toscane est en outre sillonnée par des routes bien entretenues. Il règne en un mot dans ce petit état une activité qui fait contraste avec l'aspect des villes, telles que Pise, Sienne, Florence, où le moyen âge vit et respire encore.

Le métayage est en vigueur en Toscane comme dans le reste de l'Italie; le système des baux à ferme n'est guère pratiqué qu'en Lombardie, et encore l'application n'en est-elle pas générale. Le cultivateur italien, peu confiant en son initiative, en son activité, préfère le métayage, qui lui assure, quelle que soit la récolte, toujours une part, ou lui permet de faire appel à la bourse de son maître. Le fermage lui fournirait plus de bénéfices, mais aussi l'expo-

serait à plus de pertes, comme il le dit dans sa craintive sagesse. Le fermage, qui n'aurait pas du reste dans la petite culture une supériorité bien constatée sur le métayage, est peu praticable en Italie, où les denrées se vendent à vil prix et s'écoulent péniblement. Toutes les fois que les produits se réalisent difficilement dans un pays, le propriétaire et le cultivateur en sont réduits à les partager. C'est une opinion erronée que celle qui attribue au métayage le peu de prospérité de certains pays; le métayage est une conséquence et non une cause du manque d'activité commerciale. Établissez la consommation dans un pays, facilitez l'écoulement par le chemin de fer, et le métayer, secouant son inerte prudence, se hasardera au fermage.

Une industrie importante en Toscane est celle des chapeaux de paille. Pour obtenir les pailles si fines que l'on connaît, les Toscans emploient leurs terres sablonneuses les plus maigres, en les privant soigneusement de tout engrais. Ils sont parvenus en outre à se créer par sélection un grain de semence rabougri, étiolé, employant à l'appauvrissement artificiel de la nature autant de soins que les Anglais en ont mis à améliorer leurs races d'animaux domestiques. La pointe seule des pailles sert pour les tresses les plus fines; le milieu et le bas sont employés pour les confections ordinaires. Les femmes qui tressent ces pailles ne gagnent que 40 centimes environ par jour. Ce salaire est minime, mais leur travail ne les empêche pas de vaquer aux soins du ménage. Il forme du reste un utile appoint aux salaires des autres membres de la famille. Il y a dans la plupart des habitations de la campagne un métier à tisser le coton, tenu presque toujours par des femmes, qui y emploient leurs momens perdus. Cette réunion sous un même toit d'ouvriers agricoles mixtes est un fait très remarquable. Je ne sais pourquoi l'on se figure en France que cette alliance de la culture et du travail industriel est impossible. Avant la création des moyens rapides et économiques de communication, les ateliers devaient nécessairement se trouver sur le lieu même de la consommation. Encore maintenant, ceux qui s'occupent d'ouvrages vendus au détail et commandés jour par jour ont leur place naturelle dans le centre des villes; mais en est-il de même des fabriques qui opèrent sur les matières premières, de celles qui fondent ou forgent les métaux, qui filent ou tissent les matières textiles? En un mot, les usines se trouveraient, ce semble, dans des conditions économiques bien plus avantageuses à la campagne, loin des villes; elles y rencontreraient un emplacement commode, des facilités pour utiliser la force gratuite des chutes d'eau, des possibilités de loger à bon marché leurs ouvriers, et de les placer dans des conditions hygiéniques aussi favorables à leur santé qu'à leur travail. Le centre de la France, pays vierge pour l'indus-

trie, où les chutes d'eau abondent, où la main-d'œuvre n'est ni rare ni chère, offrira de grandes ressources aux industriels, lorsqu'il y aura des chemins de fer. Espérons pour eux que cet avenir n'est pas trop lointain, espérons surtout que patrons et ouvriers, mieux éclairés sur leurs intérêts, s'uniront pour réagir contre ce funeste mouvement de concentration qui s'opère vers les villes, et pour installer le travail industriel dans les campagnes.

Telle est la culture pastorale en Lombardie et la culture industrielle en Toscane. Dans les États-Romains, les conditions deviennent de plus en plus mauvaises pour le travail agricole. Lorsqu'après avoir visité Rome, l'étranger se rend à Tivoli, à Frascati, à Albano ou à Civita, il retrouve dans la campagne les marques d'abandon et de négligence dont il a été péniblement frappé dans la ville éternelle. A quelques kilomètres des portes finissent les villas, les enclos que l'on nomme vignes, et commencent les pâturages incultes, malsains, qui s'étendent sur chaque rive du Tibre. Le travail de l'homme est accusé seulement par de hautes palissades, qui séparent les diverses propriétés. Ici, sur un terrain trop sec, l'herbe jaunie se fane au soleil; là, des plantes marécageuses aux longs dards croissent dans des eaux stagnantes. La campagne est couverte de troupeaux qui passent l'hiver dans la plaine et l'été dans les montagnes de la Sabine et des Apennins. Ce sont des bœufs aux longues cornes, aux hautes jambes, des buffles noirs qui paissent à moitié plongés dans l'eau des étangs, des chevaux de formes peu élégantes, mais robustes, des moutons chétifs, des chèvres. Le troupeau est gouverné par un berger à cheval qui tient un long bâton à la main, gardien aussi sauvage que ses sauvages bêtes.

L'esprit trouve d'abord un charme secret dans la désolation de cette nature morte, digne cadre de la ville des ruines. Il va même jusqu'à savoir gré à cette campagne de ne pas étaler une activité, une prospérité déplacées, qui le distrairaient des souvenirs pleins de grandeur du passé. Une veuve de tant de gloire doit rester stérile et porter un éternel deuil; mais cette larme accordée à l'antiquité, cette dette payée à une civilisation disparue, le voyageur est bientôt rappelé à des intérêts plus positifs, non pas tant par l'absence d'un bien-être qui est généralement ignoré en Italie que par le spectacle particulier de la pauvreté romaine et de la misère où végète cette population clair-semée. C'est que le climat si vanté de l'Italie n'en a pas moins ses dangers en certaines parties où les eaux restent croupissantes après les grandes crues, où le sol dépouillé de ses arbres ne tempère plus les variations de l'atmosphère. Des nuits d'une fraîcheur mortelle succèdent à des journées brûlantes, engendrent des fièvres qui déciment la population et la tuent lentement après

avoir abattu toutes ses forces physiques et morales (1). Alors les inutiles retours vers le passé se changent en pitié profonde pour le présent. On se demande comment dans ce beau pays l'homme peut être si misérable. Si la faute première en est à l'inertie et à l'incurie des habitans, il faut tenir compte aussi de la négligence que le gouvernement romain apporte aux travaux publics. Cependant ce pays pourrait, avec quelques capitaux, avec des propriétaires plus soigneux, des cultivateurs plus laborieux, redevenir salubre et fertile.

Les propriétés constituent en général des bénéfices d'abbés, des majorats de princes, ou des domaines que les banquiers enrichis achètent pour en prendre le titre. Beaucoup de ces propriétés sont fort étendues, et comprennent des villages, de petites villes même; elles sont néanmoins divisées en lots et soumises à la petite culture. Les pacages sont loués à des *pâtres* nomades, les terres aux habitans des villages, les bois à cette fameuse corporation des *charbonniers* romains, qui de leurs forêts allumèrent le feu de plus d'une insurrection, et dont le nom était devenu sous la restauration le mot de ralliement des sociétés secrètes. Le produit de ces domaines est si chétif et trouve si peu d'écoulement, qu'il peut à peine fournir aux princes romains un revenu digne de leur rang. Les troupeaux, qui devraient être une source de richesses, deviennent improductifs dans un pays où il n'existe ni foires ni marchés. Le pâtre en est réduit à se nourrir de laitage, à se vêtir de la peau de ses chèvres. Du reste, les races d'animaux domestiques ne furent jamais améliorées, elles ont plutôt dégénéré. Dans ces conditions commerciales, avec l'épuisement de la terre et l'indolence des habitans, nul pays n'est plus contraire à la petite culture que le versant occidental des États-Romains. Je ne parle pas ici des légations de l'Adriatique, que je n'ai pas visitées, et que l'on dit industrieusement cultivées. Puisque la petite culture ne réussit pas, il faudrait y faire l'essai de la grande, car on ne peut en un jour changer la nature d'un terrain, ni modifier en une génération le caractère d'une population. Or, pour faire l'essai de la grande culture, en l'absence de fermiers riches, intelligens, pleins d'initiative, il faudrait que les propriétaires missent eux-mêmes la main à l'œuvre.

Il y avait jadis en France un vieux dicton sur la noblesse; tout gentilhomme, disait-on, ne peut faire que trois métiers : il ne peut être que soldat, évêque ou laboureur. On pourrait en dire autant des nobles italiens, et comme il faut laisser la gloire des armes aux Suisses, les bénéfices des évêchés aux cadets, reste la charrue pour

(1) Ces influences, connues sous le nom de *mauvais air, mal'aria*, sont si dangereuses en certains lieux, que pour les combattre et leur résister les fonctionnaires publics romains reçoivent un sou de supplément par jour.

les aînés. Qu'ils la saisissent donc, qu'ils se fixent sur leurs terres, pour leur propre bien, pour celui de leurs domaines et de leurs colons; qu'ils abandonnent la ville, où ils n'ont ni rôle politique à remplir, ni affaires commerciales à diriger. Quelques princes romains s'occupent activement, il est vrai, de l'amélioration de leurs terres, mais ils ne le font peut-être pas suivant la méthode la plus rationnelle et la plus judicieuse. Dans les États-Romains, où l'écoulement des denrées par la consommation locale sera toujours très faible, où il ne faut pas compter sur l'aide et le travail des habitans, l'agriculture doit s'attacher à des produits recherchés au loin, facilement transportables et n'exigeant pas une main-d'œuvre active ou intelligente; elle doit produire de la laine et de la viande. La première surtout est d'un débit assuré, vu le prix élevé qui oblige les fabriques européennes à faire des achats en Australie. Les Anglais appliquent chez eux et dans leurs colonies cette agriculture pastorale, avec la différence que chez eux la viande est regardée comme le produit principal, tandis que toute l'importance est donnée à la laine dans leurs colonies, où, faute de population, la viande n'a que peu de valeur. C'est encore le mode d'agriculture qui convient naturellement à l'Algérie, où les colons s'efforcent d'acclimater les plantes industrielles, sans réfléchir que d'abord, dans un pays où la main-d'œuvre est rare et chère, cette coûteuse culture peut, avec des intempéries, devenir ruineuse; qu'en second lieu, faute de pouvoir se procurer des masses suffisantes d'engrais, ils finiront par épuiser la fertilité naturelle amassée dans un repos séculaire. Des faits analogues se sont déjà produits. La Caroline et la Géorgie abondent actuellement en plantations délaissées après un épuisement radical amené en moins d'un siècle par la culture continue du tabac et du coton. Les planteurs, désertant leurs fermes, se sont portés plus avant dans les forêts. Nos colons, il faut l'espérer, comprendront qu'avant tout il faut une culture améliorante et lucrative à la fois, qu'il peut être flatteur pour un pays de se suffire à lui-même, de produire toutes les matières premières dont il a besoin, mais à la condition que cette production ne se substituera pas à celles dont le rapport pourrait être plus élevé. Dans le cas contraire, le patriotisme devient aussi funeste qu'il est ridiculement déplacé.

C'est aussi ce que devraient comprendre les propriétaires romains, qui s'appliquent à tort à la fabrication du sucre, à la culture du tabac et des plantes industrielles; certes ils arriveront ainsi à récolter du sucre indigène, mais il leur coûtera 2 francs le kilo, tandis que le produit étranger leur est livré à 1 franc 50 centimes, et leur sucre sera de moins bonne qualité que celui de l'importation. Ils devraient

établir d'abord sur leurs terres un troupeau de mérinos; à mesure que ce noyau se multiplierait et s'accroîtrait, le domaine s'améliorerait autour de son centre. Ces améliorations auraient un double but : dessécher les parties trop humides, en renvoyer les eaux à la mer, ou en profiter pour arroser des terrains trop secs; utiliser surtout ces torrens qui, après chaque pluie, causent en descendant des Apennins de ruineuses inondations; il faudrait retenir leurs eaux en partie dans des réservoirs, puis les distribuer en temps de sécheresse. L'Anio lui-même, qui forme à Tivoli ces ravissantes cascades, pourrait après sa chute arroser des milliers d'hectares. On arriverait ainsi à assainir la campagne des environs de Rome, à rendre l'agriculture prospère; la population rurale, excitée au travail, ferait enfin connaissance avec le bien-être, et l'accroissement de leurs revenus dédommagerait largement les propriétaires des avances faites en capitaux.

Pour se rendre de Rome à Naples, il faut traverser les Marais-Pontins. Cette partie des états du saint-siége mérite quelques détails. Les marais bordent les Apennins sur une longueur de 42 kilomètres environ; ils s'appuient au nord sur les montagnes de la Sabine. Lentement formés au sein de la mer, au-dessus de laquelle leur niveau général s'élève à peine d'un mètre ou deux, ils doivent leur création aux matières terreuses, aux graviers charriés par les torrens qui descendent des Apennins, et aux sables rejetés par la mer. L'exhaussement de ces marais au-dessus des eaux provient aussi d'une autre cause : les végétaux vivaces croissent admirablement dans ce sol chaud, humide, riche en principes alcalins; leur décomposition égale en rapidité leur croissance; leurs détritus ont formé des couches épaisses de tourbe, qui, desséchées, sont souvent exposées en été à des combustions spontanées qui exercent de grands ravages. Ces terrains tourbeux sont d'une telle fécondité que partout l'homme les a occupés avec empressement, et même avec témérité. En Hollande, en Angleterre, comme en Italie, comme en Amérique, il s'est établi dans ces terrains insalubres, plongé dans la vase jusqu'à mi-jambe, privé de sources potables, noyé dans les eaux saumâtres; mais ici se reconnaît la différence des industries humaines : tandis que les Hollandais sont parvenus, même avant la vapeur, avec la force variable et capricieuse du vent, à dessécher leurs étangs, partout inférieurs au niveau de la mer; tandis que cet ennemi, dompté et transformé en un docile allié, transportait leurs navires vers leurs florissantes colonies, les Italiens, placés dans de bien meilleures conditions, mais inertes, apathiques, insoucians comme des enfans gâtés par la nature, n'ont jamais pu assainir décemment ni bonifier un sol partout élevé au-dessus des eaux.

La voie tracée par le censeur Appius Claudius atteste que les Romains de la république s'étaient occupés du desséchement des Marais-Pontins, du moins dans la partie supérieure; car, arrivée au point nommé *tertre Ponti*, la voie Appia quittait le sol de moins en moins ferme des marais, se détournait vers le contre-fort des Apennins, et en suivait les accidens jusqu'à Terracine. Pie VI (il faut arriver jusqu'en 1775 pour trouver un pape s'occupant de la salubrité des Marais-Pontins) compléta la direction rectiligne de la voie en lui faisant suivre la rive droite de son canal de desséchement. La voie Appia, continuée actuellement par la voie Pia, est une belle avenue de 40 kilomètres de parcours, plantée dans toute sa longueur d'une double rangée d'ormes superbes, bordée çà et là de fermes que les habitans, dès que la moisson est faite, désertent jusqu'aux semailles. Ce qui n'est pas un petit sujet d'étonnement, c'est de rencontrer des guérites de cantonnier, des écuries de poste d'un caractère monumental, décorées surtout de splendides plaques de marbre destinées à porter, dans un latin équivoque, les noms des bienfaiteurs des marais jusqu'à la postérité la plus éloignée. Il faut avoir été dans les états du saint-siége pour se faire une idée du nombre, de l'abus de ces plaques de marbre en tous lieux, en toutes occasions. C'est une tradition des consuls et des tribuns. En regardant de bien près dans les goûts, les mœurs, dans la pratique du culte au temps actuel, combien ne trouve-t-on pas d'inspirations romaines? A propos de ces plaques commémoratives, un pape, dans les temps les plus récens, a fait apposer aux loges du Vatican un tardif vitrage pour protéger les fresques de Raphaël, qui, quelques années plus tard, eussent été dans un état à se passer de toute protection; eh bien! il a dû se conformer aux usages, et de majestueuses lettres dorées apprennent quelle est la sainteté à la munificence de qui sont dues les vitres. Je dois à la vérité de dire que la légende n'ajoute pas, en façon de post-scriptum : « Qui cassera paiera. »

Les desséchemens, dirigés sous Pie VI par l'ingénieur Rapini, peuvent se ramener à deux opérations distinctes. On a écarté d'abord par des canaux d'enceinte les eaux extérieures apportées par les torrens. On a ensuite pratiqué, suivant l'axe naturel d'écoulement du marais ainsi isolé, un canal d'une section telle que les eaux de pluie et de sources qu'il est destiné à emmener ne dépassent jamais le niveau de ses rives, et se tiennent même à 50 centimètres au moins en dessous, afin de recevoir les saignées transversales. Rapini se rapprocha autant qu'il lui fut possible de cette conception générale, plus facile à énoncer du reste que commode à exécuter; mais son énergie et sa persévérance eurent à combattre des obstacles de toute sorte : embarras administratifs, pénurie du trésor, ré-

sistance des riverains, indolence des ouvriers, fièvres, inondations. Ses canaux, assez mal creusés, ne tardèrent pas à se détériorer complétement par la négligence des propriétaires riverains. En 1810, une commission d'ingénieurs fut enfin chargée de dresser un plan général des améliorations à exécuter dans les États-Romains; Prony eut à s'occuper de la partie marécageuse du département du Tibre. Il fit des études; mais au moment où il terminait son projet, l'empire s'écroulait. Tous les travaux projetés ou entrepris en Italie furent naturellement abandonnés, et ce pays revint à son antique constitution, partant à son apathie et à son impuissance.

De retour à Paris, Prony n'en réunit pas moins ses études dans un intéressant mémoire qu'il termina par la proposition, sinon de restaurer le vieux port romain de Terracine, complétement ensablé aujourd'hui, du moins de creuser entre cette ville et l'émissaire des canaux de desséchement, à Torre-Badino, un canal capable, par sa profondeur et son étendue, de recevoir les navires caboteurs en chargement ou en relâche. De Civita à Gaëte en effet, le long de cette côte battue par les vents, les navires manquent complétement d'abri, car on ne peut compter pour tel Porto-d'Anzio. Et cependant, outre cet ancien port, les Romains en avaient fondé plusieurs autres, Terracine, Astura, Ostie, qui tous ont été ensablés par les atterrissemens de la côte. L'essentiel, avant d'ouvrir un port, serait donc de bien observer dans quelles conditions s'opèrent ces ensablemens. Ce qui est certain, c'est que le fond des baies a été soumis à un ensablement plus actif que les parties saillantes; c'est de plus que les ports si puissamment comblés étaient tous ouverts à l'est : double fait qui prouve que sur ces plages un port doit être rapproché le plus possible d'un cap, et fermé à l'est pour s'ouvrir sur l'ouest. Or le cap Circé est sous ce rapport dans d'excellentes conditions. A son pied même, il y a un tirant d'eau suffisant pour les navires de grand tonnage, et tout autour de ce cap la plage sous-marine s'abaisse par une pente fort rapide. Cette profondeur garantit donc, même pour l'avenir le plus reculé, les abords du cap de tout atterrissement. Au pied de la tour Paola, vers l'ouest, se trouve un petit lac transformé en pêcherie, séparé de la mer par une centaine de mètres environ. On pourrait draguer en partie ce lac, le mettre en communication avec la mer par un chenal ouvert convenablement à l'ouest. Le bassin intérieur serait protégé par le mont Circé, par les dunes de sables, que l'on pourrait planter d'arbres, et par les terres intérieures. Le chenal, abrité des vents et presque porté en pleine mer, serait facilement accessible aux navires à voiles, pour lesquels il est souvent ou impossible ou imprudent de pénétrer jusqu'au fond d'une baie afin d'y trouver un bassin de refuge.

III. — ITALIE MÉRIDIONALE. — CULTURE FRUITIÈRE. — MACHINES AGRICOLES.

La campagne napolitaine est de toutes la moins agréable à visiter : il faut s'engager dans des chemins poudreux, entre d'interminables murailles qui emprisonnent la vue aussi bien que le corps. Sans quelques citronniers qui çà et là jettent par-dessus la muraille une branche chargée de fleurs, cette marche serait fort peu récréative, forcé que l'on est dans ces chemins étroits de se garer à chaque instant des voitures.

Les Italiens du sud sont remarquables par le soin avec lequel ils recueillent l'eau des pluies dans les citernes. En outre, presque tous les jardins des environs de Naples possèdent des *norias;* ces machines à élever l'eau, bien connues dans le midi de la France, sont mues par un bœuf ou un mulet. La construction en est d'une simplicité remarquable. Le mouvement de l'axe du manége est transmis à celui du tambour par une roue dentée engrenant dans une lanterne. Autour du tambour s'enroule un chapelet de seaux en bois qui descend jusqu'au fond du puits. Ces machines, fort peu coûteuses, durent longtemps et donnent de bons résultats.

On ne saurait trop apprécier en agriculture les instrumens simples et peu coûteux. Les machines trop soigneusement montées, celles surtout dans lesquelles le perfectionnement ne s'obtient que par la complication des organes, sont d'un prix élevé et d'un entretien trop difficile pour la généralité des agriculteurs. Dès que cet entretien leur manque, dès qu'une surveillance active et intelligente surtout leur fait défaut, elles se détériorent rapidement, et le rendement tombe alors bien au-dessous de celui que donnent les machines beaucoup moins compliquées. Aussi doit-on recommander l'emploi de certains instrumens agricoles qui à la simplicité de construction joignent une solidité et un bon marché que l'on ne trouve même pas dans les machines plus grossières. Toutefois les machines qui rachètent leur prix élevé et leur complication par une grande puissance et une grande rapidité ne sont nullement à rejeter de la culture. Je citerai les machines à battre le grain mues par la vapeur, en les supposant placées toutefois entre les mains d'entrepreneurs qui les louent, les manœuvrent et les soignent eux-mêmes. Dans de telles conditions, la petite culture peut en user aussi bien que la grande. C'est de la sorte que la charrue à vapeur, lorsqu'elle sera trouvée, pourra faire participer tout le monde aux bénéfices de temps et d'argent qu'elle sera en mesure de procurer.

La partie la plus fertile de la campagne napolitaine est celle qui s'étend au pied du Vésuve, sur des laves à peine effritées, sur des

cendres volcaniques qui remontent seulement à quelques années. Un tel sol convient parfaitement à certains arbres fruitiers, à la vigne, dont les racines tracent aisément dans ce terrain poreux; mais il le faut arroser abondamment. Les puits d'arrosage sont remarquables par les coulées de lave fort épaisses qu'il a fallu traverser pour atteindre la nappe d'eau. Ces cuirasses impénétrables, superposées en plusieurs assises, ne s'étendent pas heureusement d'une façon continue, et les nombreuses fentes qui les sillonnent peuvent laisser couler les eaux de pluie, qui se chargent, en les traversant, de sels alcalins capables d'activer prodigieusement la végétation. Cependant la pratique de l'arrosage n'est pas aussi répandue en Campanie qu'elle devrait l'être. On y supplée en plantant les champs de peupliers et d'ormeaux, à l'ombre desquels les récoltes peuvent se développer sans être desséchées par le soleil. Ces arbres supportent encore de la vigne qui va s'entrelaçant d'une branche à l'autre. Un tel système, qui permet sur le même sol de récolter des grains, des fruits, des raisins et du bois, paraît fort ingénieux au premier abord : les habitans, qui en sont enchantés, le vantent beaucoup; mais la culture de la terre ressemble fort, en cela du moins, à celle de l'esprit : la variété ne s'obtient qu'au détriment de la qualité et surtout de la quantité. Sous cette ombre, le raisin vient et mûrit mal, les céréales restent chétives et sont souvent attaquées par la carie. Si la terre était soumise à une culture découverte, mais arrosée, les produits en légumes et en grain seraient bien autrement abondans, et les plantes nourricières ne seraient pas épuisées ou étouffées par les herbes parasites, surtout par le chiendent, qui croît vigoureusement à l'ombre. Les racines de ce dernier végétal sont du reste fort recherchées pour la nourriture des chevaux. A certaines heures, on voit à Naples les cochers des voitures de place débrider leurs chevaux et leur présenter, avec du chiendent, des feuilles de laitue ou de chou, sauf à leur en dérober de temps à autre quelques-unes pour eux-mêmes, surtout les plus blanches. Nourris de chiendent, de laitues, de croûtes de concombre et de peaux de melon, avec quelques poignées d'avoine ou d'orge par accident, ces petits chevaux de Calabre sont d'une ardeur sans pareille.

La petite culture règne en maîtresse sur la côte occidentale du royaume de Naples. Ce pays lui convient par excellence. La population des villes y abonde, et cette population se nourrit exclusivement de fruits et de légumes. De tels produits, qui exigent sous ce climat peu d'engrais et beaucoup d'arrosage, veulent en outre une surveillance, un travail, des soins qui nécessitent la division de la terre. Il serait à désirer que partout la terre fût aussi fertile, la population aussi frugale : partout alors la terre pourrait être mor-

celée, appelant ainsi une quantité plus considérable des habitans à jouir de ses produits; mais il en est autrement. Les nécessités du climat, l'accumulation de la population, veulent que les animaux concourent à notre alimentation, et la petite culture dans cette production est inférieure à la grande. En second lieu, les terrains d'une fertilité inépuisable sont l'exception; les terrains médiocrement fertiles, qui ne font en quelque sorte que favoriser la germination, qui ne sont que les témoins indispensables, mais peu actifs, de la mutation de l'engrais en récolte, forment l'immense majorité, et ces terrains ne sont plus en harmonie avec la petite culture. Lorsqu'elle persiste dans ces conditions, c'est qu'elle est une conséquence fatale de la misère de la population, de la pauvreté excessive du sol, du manque de capitaux et d'intelligence : c'est ce qui a lieu dans les provinces intérieures du royaume de Naples. Il est dans ces provinces beaucoup de terres que l'on cultive en céréales, et qui cependant conviendraient admirablement à la vigne. Cela tient à ce que, faute d'écoulement, le vin se vend à vil prix, tandis que la récolte des céréales y peut suffire à peine à la consommation. De son côté, le nord de l'Italie cultive la vigne pour n'obtenir cependant, sur ce sol humide, qu'un vin faible, se conservant peu, privé de toutes les qualités généreuses des vins du midi, et l'on consacre à cette culture un terrain apte et favorable soit aux fourrages, soit aux céréales. De part et d'autre, la terre produit donc non selon ses convenances, mais selon les besoins de l'homme auxquels elle doit subvenir et suffire. Un tel état de choses était autrefois en Italie, comme du reste dans tous les pays, la conséquence funeste des difficultés de transactions et de transport, du manque de sûreté, partant de l'absence de tout commerce actif; mais, de nos jours, les difficultés de transport ont été bien diminuées, les lenteurs, les risques mêmes de la navigation ont été bien atténués par la vapeur, qui permet de surmonter les vents contraires. Tout semble engager la terre à choisir désormais ce qui lui convient le mieux, à produire selon sa vocation, car les terres ont une vocation plus irrésistible même que celle des hommes. Tout semble aussi inviter l'homme à faire un usage plus rationnel de ses forces. Malheureusement, par une pondération inintelligente, après avoir supprimé d'une main les obstacles naturels, de l'autre il se hâte d'en rétablir d'artificiels. Ici il défend l'importation de certaines denrées, là il s'oppose à l'exportation d'autres produits. Aujourd'hui il les taxe pour les dégrever le lendemain, faisant ainsi succéder une série de mesures variables et contraires qui inquiètent le commerce, refoulent les capitaux, intimident l'initiative.

L'Italie est vraiment le pays des déceptions. Les rêves les plus brillans de la jeunesse, les fictions poétiques les plus chères s'éva-

nouissent devant l'impitoyable réalité. Si les beautés naturelles de la campagne italienne, vantées dans les *Églogues* et les *Géorgiques*, sont restées aussi fraîches; si les charmes de Tivoli, chantés par Horace, sont encore aussi ravissans, il n'en est pas de même des lieux peuplés de divinités par Virgile et Ovide, — l'Olympe, les Enfers, les Champs-Élysées. Dieux et déesses, oracles et pythonisses, qu'êtes-vous devenus? Faut-il le dire? On pêche des huîtres dans l'Averne, le Styx fait tourner un moulin à farine. Enfin la Sicile vous attend pour donner le dernier coup à vos illusions, une à une dispersées. La patrie de Cérès, les lieux où elle initia l'homme à l'art divin de cultiver la terre sont bien déchus de leur antique fertilité.

Autour des grandes villes, telles que Palerme, Messine, Syracuse, se trouvent quelques gorges richement cultivées, où l'oranger et le citronnier produisent des fruits en abondance; mais l'intérieur de l'île est inculte, dépeuplé, abandonné à la vaine pâture de troupeaux misérables. Seuls, quelques vignobles, ceux de Syracuse et de Marsala entr'autres, produisent des vins secs ou liquoreux qui ont de réelles qualités, altérées le plus souvent par l'addition d'alcool. Ces vignobles ont souffert de la maladie qui a exercé en France de si cruels ravages. Heureusement l'emploi du soufre réitéré et à haute dose semble avoir donné à la vigne une vigueur et une fertilité toutes nouvelles. L'efficacité du soufre était depuis longtemps connue en France qu'elle n'avait pas encore été signalée en Sicile, où le remède se trouve à côté du mal. C'est que les journaux, les publications françaises n'arrivent que difficilement dans le royaume des Deux-Siciles. Le cordon sanitaire dont on semble entourer cet état pour lui couper toutes communications intellectuelles n'a probablement jamais arrêté la propagande pernicieuse; en revanche il s'oppose singulièrement aux progrès et à la prospérité de la population. Si cette découverte eût tardé seulement d'une année à être connue dans les provinces vignobles, surtout aux îles Lipari, qui se livrent exclusivement à la culture de la vigne, la misère la plus affreuse désolait ces pays, qui, grâce au soufre, ont obtenu des revenus inespérés.

A l'époque où je visitais la Sicile, une exposition de l'industrie avait lieu à Palerme. Il est intéressant de voir comment on interprète ces institutions suivant les pays. En France, il serait fort difficile de se faire une idée exacte de notre état agricole par ces expositions : l'agriculture y montre en général moins ce qu'elle est que ce qu'elle voudrait être; elle se préoccupe peu de ce qu'elle a de bon, de recommandable et d'ancien, et beaucoup de ce qui est nouveau et coûteux. A ce point de vue, les expositions suivent chez nous je ne sais quels erremens fâcheux, et l'Italie se modèle sur la France.

L'outil qui forme à lui seul tout le matériel agricole du sud de l'Italie et de la Sicile ne figurait même pas à l'exposition de Palerme. C'est une petite houe, large à peine comme la main, avec laquelle on pioche et on défonce la terre, on recouvre les semences et on les sarcle, on chausse les arbres, on travaille la vigne. Il faut le dire, cet instrument est fort convenable pour les jardins et pour les terres qui, trop en pente ou couvertes d'oliviers, sont inabordables à la charrue; néanmoins celle-ci est employée parfois, si on peut donner ce nom à un crochet de bois dont le bec déchire le sol, tandis que l'autre bras forme une flèche qui va s'atteler au joug des bœufs. Cette charrue gratte l'Italie depuis quarante siècles au moins, sans que l'on ait songé à y faire le moindre changement par respect sans doute pour Triptolème, qui l'inventa. Elle est aussi employée dans quelques parties de la France; mais comme chez nous le culte des traditions n'existe plus guère, on s'est permis d'ajouter en forme de versoir deux chevilles de bois des deux côtés du crochet. Certes, cet instrument grossier ne vaut ni une charrue Dombasle, ni un extirpateur, mais les pays qui ne peuvent entretenir que des bêtes de trait excessivement faibles, des vaches, des ânes, ou des mulets chétifs, sont réduits à employer la charrue primitive, à l'exclusion des autres instrumens plus puissans, mais plus lourds. Du reste, dans le nord de l'Italie, où la terre est plus humide et plus forte, où les animaux de travail sont plus robustes, on a déjà adopté les meilleurs types de charrue.

L'exposition de Palerme se composait d'instrumens étrangers importés d'Angleterre, et encore des instrumens les plus lourds, les plus compliqués, les plus chers qu'on ait jamais inventés au-delà du détroit. Il y avait des rouleaux en fonte Croskill pour des terrains qui, sous l'action de sécheresses presque continues, se pulvérisent à l'état de cendres. Il y avait des moissonneuses de Mac-Cormik pour un pays où les champs, judicieusement plantés d'oliviers, en rendent l'emploi impossible; il y avait des faneuses de Smith, dont la Sicile a besoin comme un gueux de coffre-fort. Il y avait, que sais-je? de la fonte, de l'acier, du fer. Pourtant, sans ce métallique et ruineux appareil, on peut en Italie récolter des oranges, des citrons, des figues, des raisins; on peut faire du vin, de l'huile; on peut obtenir des fourrages, produire du lait, des fromages, de la laine et de la viande, faire en un mot une agriculture lucrative. Le jugement, cette faculté nécessaire en toutes choses, est surtout indispensable en agriculture. Un cultivateur peut bien se passer d'esprit, ce qui cependant ne gâterait rien à l'affaire, mais il doit au moins avoir le sens commun, qualité qui de nos jours est devenue bien plus rare que le génie. Et puisque l'Italie, elle aussi, est prise par cette ar-

deur des innovations et des importations, puisqu'elle veut du nouveau, eh bien! au lieu de tant de ferraille, elle devrait importer un simple tube en fer-blanc, terminé à angle droit par deux fioles en verre, en un mot le niveau d'eau, qui permet de donner aux rigoles d'irrigation une pente convenable. Du reste, ce petit instrument est si simple, si peu coûteux, que je ne l'ai vu dans aucun pays figurer à une exposition agricole.

En résumé, l'Italie ne peut subvenir à la consommation en grains d'une population en général assez faible, et le déficit tient à l'agglomération de la population dans les villes. Cette agglomération, qui serait de bon augure pour la prospérité du pays, si la population était appelée dans ces centres par un travail industriel productif, est un fâcheux indice du peu d'activité de la classe moyenne, qui s'abstient de tout travail dès qu'elle possède le revenu le plus médiocre. Ce déficit tient encore non point à l'insuffisance des terres arables, mais à celle des engrais que ces terres reçoivent. Ce manque de principes fertilisans provient lui-même du nombre trop restreint d'animaux domestiques, restriction amenée par la pénurie des fourrages. Voilà surtout la source du mal. *Pascere, semper pascere,* ce mot d'un vieux Romain résumera toujours tout ce qu'on pourra dire et écrire sur l'économie rurale.

Si les Italiens se préoccupent peu des progrès agricoles, c'est qu'ils ont une mine inépuisable de richesse dans les nombreux étrangers qui visitent chaque année leur pays. Depuis longtemps, avec l'or marqué au coin de France, d'Angleterre et de Russie, ils auraient dû changer leur cuivre en argent. La Suisse, cette seconde terre classique du *tourisme,* s'est élevée à une prospérité générale qui a partout introduit l'aisance, le bien-être, la propreté, un luxe plein d'élégance. Les Italiens se trouveraient plongés peu à peu dans une misère profonde, si le goût des voyages pouvait porter ailleurs les gens désœuvrés et riches, les malades, les artistes. Ils doivent donc rendre surtout grâces à leur climat et à leurs sublimes artistes, qui n'ont pas seulement honoré l'Italie de leur génie, mais qui, par leurs toiles et leurs marbres, ont fait autant pour la richesse de leur pays que Watt pour l'Angleterre et Jacquard pour la France. Ne vaudrait-il pas mieux cependant faire reposer la prospérité nationale un peu moins sur les gloires du passé, un peu plus sur les efforts du présent? C'est une question que provoque naturellement l'état de l'agriculture en Italie, et un jour viendra, il faut l'espérer, où l'on s'occupera sérieusement de la résoudre.

VIDALIN.

LA QUESTION

DU

SERVAGE EN RUSSIE

II.

LES PAYSANS DE LA COURONNE. — LE COMMUNISME RUSSE.

I. Études sur l'organisation rurale et les forces productives de la Russie, par MM. de Haxthausen, Tourguenef, Tegoborski, de Reden, 1847-1854. — II. *Rozbior Kwestii Wlosciansklej w Polsce i w Rossii*[1], Posen 1851. — III. *Du Développement des Idées révolutionnaires en Russie*, par Iscander (Hertzen), Paris 1851. — IV. *De la Société russe*, par M. H. Doniol, Paris 1855. — V. *Rossya i Europa, Polska*[2], par X. Y. Z., Paris 1856. — VI. *Les Trois Questions du moment*, par Nicolas de Gerebtzof, Paris 1857. — VII. *Der Bauernstand in Russland*, par Platon Storch, Pétersbourg. — VIII. *Sgrawa Wlosciansklа*[3], par le comte Uruski, Varsovie 1858. — IX. *Kolokol*[4], Londres 1858. — X. *De l'Abolition du Servage en Russie*, par Lubliner, Bruxelles 1858. — XI. *Les Questions du jour en Russie*, par Olguerdovitch, Paris 1858. — XII. *De la Production agricole*, par D. Stolipine, Paris 1858. — XIII. *Études sur l'Avenir de la Russie : La Liberté des paysans*, par Schedo-Ferroti, Berlin 1858. — XIV. *Coup d'œil sur le Commerce européen au point de vue russe*, par V. Kokoref, Paris 1858. — XV. *Cbornike Ctaticticheckiche Cviedienie o Roccii*[5], Pétersbourg. — XVI. *Celckoe Blagoyctroictvo, Otdjel Rucckoi Becjedy*[6], Moscou 1858. — XVII. *O Urzadzeniu stosunkow Rolniczych w Polsce-Poranki Karlsbadzkie*, par Adam Krzyztopor[7]; Posen 1858.

La question du servage en Russie a concentré jusqu'ici l'attention publique et les recherches des écrivains sur la situation faite aux paysans dans les domaines seigneuriaux; mais on risquerait fort de n'arriver qu'à des notions incomplètes et confuses, si on laissait de côté, dans l'étude de ce grand problème, les *paysans de la couronne*. Ceux-ci balancent presque par le nombre la masse énorme

1. *Examen de la question des Paysans en Pologne et en Russie.* — 2. *La Russie et l'Europe, la Pologne.* — 3. *La Question des Paysans.* — 4. *La Cloche*, recueil russe consacré en partie à la question des paysans. — 5. *Recueil des Renseignemens statistiques* publié par la Société impériale géographique de Russie. — 6. *L'Organisation rurale*, recueil mensuel. — 7. Le *Règlement des rapports ruraux en Pologne, les Matinées de Carlsbad.*

des serfs qui appartiennent à des particuliers; on les présente comme *libres*, et l'on vante les priviléges dont ils jouissent, les avantages territoriaux dont ils sont dotés. Cependant ils sont loin, on va le voir, d'être réellement émancipés, et en décrivant l'organisation donnée aux paysans de la couronne, nous ne ferons qu'indiquer une forme nouvelle du servage (1).

Dans un pays où tout semble possible à l'action du pouvoir autocratique, personne ne sera surpris qu'on ait proposé comme un remède au servage une mesure bien simple en apparence, l'expropriation des propriétaires actuels moyennant indemnité et la transformation de tous les serfs en *paysans de la couronne*. Il semblerait donc que le sort de ceux-ci ne laissât rien à désirer et n'appelât aucune réforme prochaine. C'est ce qu'il importe d'examiner, d'autant plus que nous touchons à la partie la plus essentielle du problème : l'organisation rurale et le communisme russe. On ne saurait scinder le débat : s'il s'agit de supprimer définitivement et sérieusement le droit de servage (*krepostnoï pravo*) dans les lois russes, les paysans de la couronne, des apanages et des autres administrations, doivent être compris dans la réforme projetée, car ils sont tous *affermis* à la terre. Il est bon sans doute d'abolir le pouvoir actuel des propriétaires fonciers, mais il faut aussi supprimer entre les cultivateurs toute distinction fondée sur la terre qu'ils habitent. Leur position ne saurait différer par le motif que les uns ont appartenu à la couronne, et les autres à des particuliers; tous doivent devenir également libres.

Un autre genre d'intérêt s'attache à la situation des paysans de la couronne. L'institution de la commune russe, glorifiée, on le sait, comme un merveilleux talisman qui écarte tous les dangers et qui préserve la Russie du prolétariat comme du paupérisme, — cette institution fonctionne aujourd'hui, de la manière la plus complète, dans les biens de la couronne, et les résultats qu'elle produit sont de nature à dissiper beaucoup d'illusions. Le communisme combiné avec la servitude, tel est le triste et instructif spectacle que nous offrent ces domaines si vantés, et, sur les terres de l'empire comme sur les terres seigneuriales, nos recherches aboutiront à une même conclusion, la nécessité de l'abolition du servage en Russie sous toutes ses formes.

I. — FORMATION DES DOMAINES DE L'EMPIRE. — ORGANISATION LÉGALE DES PAYSANS DE LA COURONNE.

Les domaines de l'empire comprennent les immenses étendues de terrain qui n'ont pas été l'objet d'une concession, cette source pre-

(1) Voyez sur le *Servage russe* la *Revue* du 15 juillet dernier.

mière de la propriété en Russie. En effet, dans ce pays le droit privé ne s'est pas manifesté sous la forme qui en a généralisé les garanties à l'occident de l'Europe; on ne rencontre point ici le travail latent et infatigable de la personnalité humaine, qui a fait la grandeur des populations successivement arrivées à la possession individuelle du sol. L'aspiration au droit de propriété a maintenu chez les peuples imbus de la tradition romaine l'esprit de liberté sous le régime de la dépendance. En Russie au contraire, la propriété territoriale privée n'a formé longtemps qu'une exception; les bases en sont encore peu assurées, et le *rescrit impérial* destiné à provoquer la libération des paysans croit devoir commencer par poser en principe que « le droit de propriété de toutes les terres est maintenu en faveur des propriétaires. »

Ce n'est point une précaution superflue, car l'idée qui attribue à l'autocrate seul le droit de propriété n'est que trop répandue. « Personne en Russie n'a de propriété véritable, excepté la nation et son représentant, le tsar. Tout le reste, propriété des communes ou des familles, n'est qu'une propriété temporairement concédée et qui ne repose pas sur le principe de la stabilité (1). » Aussi un des écrivains qui s'attachent à faire comprendre le bienfait des mesures provoquées par Alexandre II insiste-t-il sur la pensée que les rescrits proclament la propriété incontestable et incontestée de la terre en faveur des seigneurs. « C'est, dit-il, le premier acte légal — confirmant des priviléges conférés par Catherine II à la noblesse — qui leur reconnaît ce droit (2). »

Depuis les temps les plus reculés, les tsars, les grands-ducs et les petits princes ont distribué certaines parts du sol aux personnes de leur cour, aux guerriers et à des serviteurs, soit temporairement, soit à vie, soit avec le droit d'hérédité. Les propriétés acquises d'une manière irrévocable formaient un domaine (*votchina*); mais la plupart étaient données avec droit de retour au prince : c'étaient les *poméstia*. Chaque *poméstchik*, c'est-à-dire chaque détenteur de ces biens, devait fournir un soldat par un certain nombre de feux; il obtenait une sorte de droit de tutelle sur les paysans établis dans le *poméstié*. Nulle part on ne rencontre les traces d'une propriété indépendante acquise aux paysans. Ils payaient tous, outre l'impôt par feu acquis au trésor, des redevances territoriales, perçues par le propriétaire ou par le souverain, si la terre appartenait au domaine. D'immenses espaces constituaient les biens de l'état; ils étaient cultivés en partie par des familles de paysans réunies

(1) Haxthausen, tome III, page 157.
(2) Olguerdovitch, *les Questions du jour en Russie*.

en communes rurales, afin de mieux assurer le paiement des redevances par la garantie collective. Les chroniques du XIIe siècle mentionnent des donations faites à des boyards, à des couvens et à des corporations. Quand les boyards passaient du service d'un prince au service d'un autre, les terres (*poméstia*) leur étaient reprises (1). La *votchina* (propriété stable) (2), qui remonte à l'état patriarcal, appartenait au chef du *clan,* revêtu du droit *domanial;* mais elle perdit son caractère d'indépendance absolue, tout en se maintenant après l'incorporation complète des petites principautés du duché de Moscovie et la formation de l'état russe.

Au commencement du XVIIe siècle, la pleine propriété gagna du terrain en vertu des concessions du souverain, qui effacèrent la différence entre la *votchina* et le *poméstié,* et ce fait se généralisa sous Pierre le Grand, qui laissa à la noblesse l'hérédité de tous les biens. D'un autre côté, les possessions de la couronne s'étendirent considérablement. Des conquêtes, des confiscations diverses, entre autres celle des biens monastiques, favorisèrent ce développement des domaines impériaux. Il faut remarquer à ce propos que la confiscation des biens du clergé s'effectua sans soulever d'opposition, sans susciter de regret. Le clergé n'avait point exercé sur la culture du sol en Russie l'heureuse influence qui a tant contribué au développement de la civilisation et de la richesse de l'Occident. Il n'avait pas légitimé par un rude labeur les possessions que le pouvoir lui attribuait, sauf à les reprendre. L'organisation sociale et politique de la Russie ne se ressent que trop, il faut le dire, de l'absence de l'élément religieux, qui conservait ailleurs le dépôt des lumières. L'église russe ne saurait se glorifier, comme l'église romaine, d'avoir fourni un actif concours pour défricher à la fois et la science et le sol. En Occident, les couvens ont rempli au moyen âge un rôle dont on ne saurait assez signaler l'importance : ils formaient de véritables écoles, et ils convertissaient aux meilleurs procédés de l'exploitation du sol comme aux aspirations plus élevées de l'âme. Les missionnaires qui plantèrent la croix en Allemagne furent aussi les apôtres du progrès en agriculture. *Il est bon de vivre sous la crosse* était alors un proverbe favori. Ces premières semences de la civilisation matérielle et intellectuelle, répandues ailleurs par le clergé, ont manqué à la Russie. Aussi n'a-t-on pas vu les petits possesseurs indépendans s'y multiplier sous l'aile de l'église, et le domaine privé s'y est moins étendu par rapport au domaine public.

Le compte-rendu du ministère des domaines pour l'année 1849

(1) Haxthausen, t. III, p. 507.

(2) *Votchina,* ou *otchina,* signifie le *patrimoine,* l'*héritage paternel.* En Pologne, le terme *ojczyzna* indiquait la même nature de bien.

attribue aux terres de la couronne une étendue de près de 80 millions de dessiatines (1), dont environ moitié, 39,496,733, avait été concédée aux paysans. Suivant M. Tegoborski (2), 33,993,137 dessiatines formaient le sol productif (en terres arables, prairies et pâturages). Elles étaient réparties sur une population masculine de 9,353,516 individus, ce qui donne une moyenne de 3,6 dessiatines, c'est-à-dire 3,9 hectares, par individu mâle, ou, en prenant la population des deux sexes (18,873,069) et en comptant 5 individus pour une famille, 9,1 dessiatines ou près de 10 hectares par famille. Cette dotation excède généralement de beaucoup l'étendue des terrains acquis par les paysans dans d'autres pays; elle aurait dû servir de point de départ à une situation florissante et favoriser le développement de la population. En outre, quand celle-ci s'accroît dans certaines provinces, si les terres arables viennent à manquer, l'administration des domaines concède d'autres terrains vacans, ou bien *elle transporte* un certain nombre de familles dans des contrées où l'étendue du sol labourable excède les besoins de la population locale. Malheureusement cette mesure, prise dans l'intérêt des paysans de la couronne, ne fait que mieux constater leur état servile. La *colonisation forcée*, quelque soin que l'on prenne pour lui donner l'apparence d'une colonisation volontaire, est un des signes auxquels on reconnaît la nature véritable des liens qui rattachent à la couronne le paysan du domaine : la trace de la servitude s'y révèle, et les mœurs en ont conservé la tradition complète.

Ce qui a le plus contribué à la maintenir, c'est l'absence du droit de propriété. Les paysans de la couronne obéissent en effet au principe communiste du partage périodique du sol : ils n'ont qu'un droit de possession temporaire du terrain, dont la commune conserve l'usufruit permanent. A vrai dire, la terre ne leur appartient pas, mais ils appartiennent à la terre. Ils ont été les premiers à s'y trouver fixés, par des liens indissolubles, à la suite du dénombrement de la population rurale qui eut lieu sous la domination tartare. En attachant au sol les paysans des terres domaniales, les conquérans voulaient assurer la rentrée du tribut; les terres des particuliers échappèrent au recensement, parce que les propriétaires répondaient du paiement de l'impôt. Les paysans des domaines de l'empire se trouvèrent donc attachés en masse à la terre qu'ils habitaient, tandis que pour

(1) 79,469,400 dessiatines, ce qui équivaut à 86,452,584 hectares, c'est-à-dire plus du double du sol cultivable de la France sans compter les terres des apanages et 608,833 dessiatines appartenant à l'administration des haras. L'ensemble forme une superficie de 17,000 milles carrés, outre les 118 millions de dessiatines de forêts de la couronne, qui couvrent 23,530 milles carrés.

(2) *Études sur les Forces productives de la Russie*, t. Ier, p. 395.

les paysans établis dans les domaines privés, les diverses couches du servage se formèrent successivement par la guerre, la domesticité, l'engagement volontaire, la vente, les entraves mises à la migration, et plus tard enfin par l'*affermissement* des paysans à la glèbe, à l'image du régime suivi pour les terres domaniales. Si la situation légale des paysans de la couronne n'a pas changé depuis cette première organisation, le cours naturel des choses leur a fait une position particulière. Le paysan *du fisc* (*kazienny*) a profité de la fixité relative des redevances pour échapper aux plus durs résultats de l'asservissement. L'institution de la *commune* l'a couvert d'une sorte de protection. Il a pu obtenir un *passeport* pour aller chercher du travail, en acquittant la part due au trésor, et cette part s'est trouvée déterminée par l'organisation générale des terres de la couronne.

L'étendue des terres arables concédées varie beaucoup suivant les localités. Dans les trente-cinq gouvernemens où tous les paysans de la couronne paient l'*obrok*, la proportion moyenne des terrains par individu mâle descend de 27,44 dessiatines (Stavropol) et 21,65 (Astrakhan) à 1,05 (Charkof), 0,75 (Koursk), 0,53 (Pultava). — Pour ne citer que les exemples les plus notables, cette proportion est de 9,08 dessiatines dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, de 5,95 dans celui de Saratof, de 2,85 dans celui de Moscou. Les terrains improductifs, utilisés en partie comme pâtis, ne se trouvent point compris dans ces chiffres. On considère comme bien dotés en terrains productifs les gouvernemens qui comptent trois dessiatines par individu mâle; au-dessous, la dotation est regardée comme médiocre, mais elle ne descend aussi bas que dans neuf gouvernemens.

L'augmentation graduelle de la redevance et le mode de répartition ont grevé les paysans de la couronne d'une lourde charge. Afin de répartir celle-ci d'une manière plus égale, on a classé les divers gouvernemens en quatre catégories soumises à des taxes différentes; mais on a conservé un niveau commun pour chaque catégorie, sans tenir compte de l'étendue ou de la nature du sol, ce qui produit les plus tristes inégalités. Il en est résulté une accumulation d'impôts arriérés que des remises successives n'empêchent pas de renaître sans cesse. En 1814, le trésor effaça un arriéré de 30 millions; mais celui-ci s'élevait déjà à 96 millions de roubles-assignats en 1818. Le montant des arriérés remis de 1826 à 1836 a dépassé 66 millions; il y avait cependant à cette époque une somme pareille (63 millions) à recouvrer. Aujourd'hui encore des sommes considérables restent à percevoir. — La recette *brute* des domaines, en y comprenant les articles de *fermage* (comme moulins, pêcheries, etc.), se

trouve portée aux comptes de 1852 pour 37,550,000 roubles-argent, environ 150 millions de francs; bien faible résultat, si on le met en regard d'une population de plus de 20 millions, qui exploite au-delà de 40 millions d'hectares de terres arables, prairies et pâturages! Le compte-rendu des domaines pour 1851 porte même la superficie totale des terres de toute nature assignées à l'usage des paysans des domaines à 81 millions de dessiatines (1), environ 89 millions d'hectares. Les semailles en grains de toute espèce y sont évaluées à 22,486,181 tchetverts (45 millions d'hectolitres), et la récolte à 85 millions de tchetverts (170 millions d'hectolitres). Il est juste de rappeler à l'honneur du comte Kisselef que, lorsqu'il prit en 1838 l'administration des domaines de la couronne, ces chiffres étaient beaucoup moins considérables. Sans doute les relevés statistiques, faits alors avec peu de soin, étaient fort incomplets; mais, tout en tenant compte de cet élément d'inexactitude, on est amené à constater l'active impulsion donnée depuis vingt ans à la production agricole, bien que les données officielles n'annoncent encore qu'un produit inférieur à quatre grains pour un, preuve irrécusable de l'état arriéré de l'agriculture.

D'après Reden, la Russie ne récolterait, en moyenne générale, que trois fois la semence (2)! Agronome distingué, M. de Haxthausen était parfaitement compétent pour juger la question : or il se plaint sans cesse de voir le sol mal exploité. Il en accuse l'esprit national, qui n'aurait point de penchant pour le travail pénible des champs; par suite d'une erreur trop vulgaire, il prend ainsi l'effet pour la cause. Celle-ci tient à la mauvaise organisation rurale, à l'absence du droit de propriété et à la rareté du fermage, qui s'opposent aux soins attentifs et assidus de la part du cultivateur. Partout les prés manquent, la culture des prairies artificielles est presque inconnue, le bétail peu nombreux ne donne qu'un fumier insuffisant. On laboure le sol à la légère et on l'épuise promptement. Dans le gouvernement de Toula, un excellent terrain, qui, bien fumé et soigneusement cultivé, rendrait douze et quinze fois la semence, ne donne aujourd'hui, généralement parlant, que quatre grains pour un. L'organisation qui conduit à de pareils résultats est évidemment viciée dans son principe.

Depuis l'établissement des communes rurales, qui constituent la part la plus importante des domaines de l'empire, chaque fraction de territoire cultivée par ces agrégations d'habitans est restée à l'état de simple concession, au lieu de revêtir le caractère du droit positif.

(1) Une dessiatine équivaut à 1,092 hectares.
(2) *Russland's Kraft-Elemente*, 1854.

Dans l'intérieur des communes, le principe que nul ne possède aucune fraction du sol à titre de propriété privée, et qu'un habitant jouit seulement d'une certaine part d'usufruit, a été fidèlement maintenu. Les tsars, suzerains immédiats, avaient frappé les communes de la redevance connue sous le nom d'*obrok*, qui, suivant l'étymologie du mot, rappelle un subside pour la nourriture et l'entretien de l'armée. Au lieu d'être perçu individuellement de chaque détenteur d'une fraction du sol dans la mesure de la contenance possédée, ce qui aurait fait établir un droit permanent à la terre, l'*obrok* fut imposé en bloc à la commune rurale, et cette charge fut répartie suivant le nombre des individus mâles, de manière à constituer un *cens personnel*, et non un impôt foncier. Il est facile de comprendre les conséquences d'un pareil principe : le véritable fonds à exploiter fut l'homme et non pas la terre. Le paysan de la couronne fut forcément attaché à la commune, comme le serf à la glèbe du seigneur. Telle est encore la position d'une population de plus de 20 millions d'âmes qui habite environ 10,000 milles carrés (2 millions de kilomètres) de sol cultivé et de forêts, et qui dépend immédiatement de l'administration des domaines de l'empire.

Jusqu'à Pierre Ier, cette administration avait été confiée à la *chambre du palais* (*dvorovié prikazi*), et pour certaines provinces à des autorités spéciales (*prikazi*) qui percevaient les redevances et qui administraient la justice. Pierre le Grand réunit le tout en établissant le *collége économique*, et Paul Ier confia, en 1797, l'administration supérieure à une *expédition économique* faisant partie du sénat. En 1802, sous Alexandre Ier, à l'époque où furent organisés des ministères spéciaux, la direction de l'administration des domaines fut dévolue à un département particulier du ministère des finances.

L'administration provinciale des domaines avait été divisée du temps de Catherine II en trois parties : les affaires de police étaient confiées à la régence du *gouvernement*, le pouvoir judiciaire aux tribunaux civils et criminels ordinaires, la partie financière aux chambres des finances des gouvernemens respectifs. L'administration d'arrondissement, à son tour, était divisée en deux parties, la police et la justice, et cet état de choses se conserva, sans modification essentielle, jusqu'à la réorganisation complète entreprise sous le règne de l'empereur Nicolas. Les institutions rurales se sont maintenues chez les paysans de la couronne dans leur forme rudimentaire. Repliée sur elle-même, la commune servait pour vivre, et vivait pour servir. Personne ne pouvait s'élever au milieu d'elle par la lumière ou par la richesse de manière à fournir l'utile enseignement de l'exemple; le désir d'un sort meilleur, désir naturel à

l'homme et que rien ne saurait complétement effacer, ne rencontrait satisfaction qu'au dehors, dans le travail industriel, dans le commerce, dans les entreprises lointaines; celles-ci devaient donc absorber les individualités plus actives. Les rapports intérieurs gardèrent les traits de l'enfance sociale, car on ne rencontre en Russie rien d'analogue à ce développement progressif de la civilisation ancienne et de la féodalité, du droit romain et du droit canonique, qui a fait la grandeur de l'Occident. Une sorte d'état patriarcal se conserva comme cristallisé dans sa forme primitive au milieu de la commune, qui, au lieu d'être comme ailleurs un élément de lutte et d'émancipation, fut au contraire une cause d'immobilité et de routine. L'administration se trouvait confiée à l'ancien (*starosta-senior*), assisté par des élus. Des élémens mauvais ne tardèrent pas à s'y glisser. Les plus riches s'entendirent avec des employés subalternes pour gérer les affaires communales dans des vues personnelles, pour pressurer les autres paysans et partager le butin. Ces mangeurs de communes (*miroïedy*) étouffaient les voix des opprimés, et la tradition de pareils procédés se conserve au milieu des fonctionnaires (*tchinovniks*), véritables *communophages*, qui exploitent sans pitié la faiblesse et la misère.

Les conséquences morales de ce régime devaient être aussi tristes que les résultats matériels. Le paysan, ne pouvant songer à l'avenir, s'habitua à ne vivre que dans le présent; il s'abandonna sans réserve au vice funeste dont souffre le pays, l'ivrognerie. Étranger à tout ce qui pouvait élever l'âme en fortifiant l'intelligence, il chercha dans l'eau-de-vie l'oubli de ses maux. La tradition populaire conserve sous la forme de l'apologue, familière à l'Orient, un curieux récit. « Après avoir créé la terre, Dieu pensa à la peupler. Il forma donc les différentes nations et leur distribua à chacune une partie du globe terrestre. Le Russe obtint pour sa part les biens de la terre en abondance. Le partage terminé, le bon Dieu demanda à ces peuples s'ils étaient contens. Tous répondirent *oui*, hormis le Russe qui, ôtant son bonnet et s'approchant du Créateur, lui dit en s'inclinant : *A na vodkou tchto ni?* (n'y a-t-il rien pour boire de l'eau-de-vie?) »

Le fermage des eaux-de-vie, qui confie à l'avidité des entrepreneurs la perception de l'impôt sous la forme de la vente des spiritueux, aggrave singulièrement le mal. Nous trouvons à ce sujet des détails aussi curieux qu'instructifs dans le livre de M. Olguerdovitch, *les Questions du jour en Russie*. L'intérêt des fermiers consiste à faire boire le plus possible d'eau-de-vie; pour arriver à ce but rien ne les arrête, d'autant plus que les agens de l'autorité *ont reçu l'ordre de ne pas poursuivre leurs abus;* ils réalisent d'immenses for-

tunes au prix de la santé, de l'intelligence et de la force de l'homme du peuple. L'ivrognerie est la peste de l'empire russe, ce serait une grande et salutaire mesure que de la combattre; mais la ferme des eaux-de-vie rapporte des revenus énormes auxquels le gouvernement ne veut pas renoncer; ces revenus ont été notablement accrus par suite d'une adjudication toute récente. — Les plus grands ivrognes sont les habitans de la Russie-Blanche; c'est aussi le peuple le plus énervé. Le Grand-Russien ne boit pas toujours : il se passe des mois pendant lesquels il n'acceptera pas un verre d'eau-de-vie; mais une fois qu'il cède à la tentation, il est saisi comme d'une sorte de frénésie (*sappoï*) qui le pousse à boire pendant des jours et des semaines; il boit alors tout ce qu'il possède. Le propriétaire du *kabak* (1), qui a commencé par lui verser de l'eau-de-vie pure, profite de son état d'ivresse pour lui servir une boisson frelatée et bien plus nuisible. Dans un village de belle apparence, le *jemtschik* (postillon) montrait le cabaret à M. de Haxthausen : « Ce cabaret est ouvert depuis dix ans, disait-il, et il a déjà mangé toutes les grandes et riches maisons du village. »

II. — RÉFORMES ET ABUS DANS L'ADMINISTRATION DES TERRES DE LA COURONNE.

Une fausse situation économique a beaucoup contribué à cette dégradation morale, qui ne manquerait pas de disparaître au contact de la liberté et de la propriété. Les domaines de l'état sont loin de produire un revenu en rapport avec leur immense étendue et avec la population qui les cultive; néanmoins celle-ci ne profite guère de la modicité des redevances qui lui sont demandées. Si l'on ne rencontre pas au milieu d'elle de villages aussi pauvres que certains villages appartenant à des particuliers, on n'en voit pas non plus d'aussi florissans. Cependant des efforts énergiques ont été employés pour relever la condition des paysans de la couronne.

L'empereur Nicolas résolut d'aborder une réforme complète. Il créa, en 1838, un nouveau ministère chargé de la direction des propriétés domaniales, et il plaça le comte Kisselef à la tête de cet important département. Celui-ci déploya de hautes qualités, auxquelles tout le monde rend justice; si le succès n'a pas répondu à ses efforts, c'est qu'une volonté ferme et une activité éclairée ne sauraient remplacer l'action du temps, ni porter remède à un mal qui tient à l'ensemble de l'organisation politique et civile.

Le comte Kisselef ne se proposa pas simplement d'arriver à l'accroissement de la richesse par une exploitation meilleure du sol;

(1) Débit d'eau-de-vie.

il comprit qu'il s'agissait de l'éducation morale et matérielle de plus du tiers de la population totale de l'empire, et il envisagea l'augmentation du bénéfice matériel comme une conséquence du progrès de la moralité et de la civilisation de la population rurale. De cette manière seulement, le résultat pouvait être sérieux; c'était beaucoup que de bien poser les termes du problème et de ne pas songer à brusquer les solutions. On essaya donc de stimuler l'activité du paysan en lui promettant une protection plus efficace contre les abus, et en relevant son esprit par l'enseignement, par l'encouragement et par l'assistance matérielle.

L'administration des domaines de l'empire, dans sa forme nouvelle, est divisée en quatre degrés : administration centrale, administration provinciale, administration d'arrondissement, administration locale ou communale. L'administration centrale ou ministère des domaines compte quatre départemens : celui des trente-neuf gouvernemens de la Russie centrale; celui des dix-huit départemens des provinces de la Baltique, de la Russie-Blanche, de l'ouest et des provinces transcaucasiennes; le département *agronomique,* dont les attributions embrassent l'amélioration de l'économie rurale, le cadastre et les écoles; enfin le département des forêts. Dans chaque département, on a institué une chambre des domaines (*palata*), formée d'un président et de trois conseillers chargés des terres, des forêts et du contrôle. A chaque membre de la *palata* sont adjoints un assesseur et un employé pour des missions spéciales, un employé des forêts, un ingénieur civil, deux arpenteurs avec leurs aides, et un procureur pour les affaires judiciaires du domaine et de ses paysans. Dans chaque arrondissement, un chef est préposé aux terres et aux paysans des domaines. L'administration locale est confiée aux communes; le chiffre de quinze cents âmes forme le *minimum* d'une circonscription communale (*selskoïe obschestvo*); plusieurs communes forment un canton (*volost*); plusieurs *volosts* forment un arrondissement soumis à l'autorité d'un *okroujnoï-natschalnik,* agent supérieur qui appartient à la septième ou huitième classe des employés civils (1). Chaque village a pour chef le *starosta* (l'ancien), qu'il nomme pour l'année. Celui-ci est assisté par des élus (*dessiatski*), désignés chacun à la majorité par dix pères de famille. Les petits villages ne possè-

(1) La hiérarchie du *tchin* (rang) compte quatorze degrés : elle embrasse en dehors de la noblesse héréditaire tous ceux qui forment la population privilégiée de l'état, et qui peuvent revendiquer un droit quelconque. Un diplomate russe disait un jour à Vienne que s'il avait un conseil à donner à sa majesté l'empereur, ce serait d'élever tous les paysans russes à la quatorzième classe. Les étrangers ne comprenant pas la plaisanterie, on leur expliqua que c'était un moyen très simple de garantir les paysans des coups de bâton (Tourguenef, t. II, p. 89). Le *tableau des rangs* a été dressé par

dent souvent qu'un *dessiatski* sans appointemens. Le *starosta* doit recevoir une indemnité, qui s'élève à 185 roubles-assignats par an. La commune rurale (*selskoïe obchestvo*) a son maire (*starschina*), poste qui revenait jadis au plus ancien *starosta;* le maire est élu aujourd'hui par une sorte de suffrage à deux degrés : chaque village choisit à cet effet deux délégués qui nomment le maire, avec un traitement de trois ou quatre cents roubles-assignats. La *volost* est présidée par le *golova* (tête), élu pour trois ans. Le chef de l'arrondissement (*okroujnoï-natschalnik*) donne par écrit son avis sur le choix du *golova;* il l'envoie à la chambre des domaines, qui le transmet au gouverneur. Ce dernier a le droit de confirmer ou de rejeter le candidat proposé. Le *golova* reçoit par an 600 roubles-assignats, et même davantage. Des assemblées communales (*shod*) choisissent les fonctionnaires, débattent et décident les affaires, telles que la distribution des champs, la répartition des impôts, le contrôle des comptes, l'admission de nouveaux membres dans la commune, le congé de ceux qui la quittent, les affaires de recrutement, les pétitions, les communications à adresser à l'autorité supérieure, etc. Des tribunaux ruraux siégent dans chaque canton et dans chaque commune. Celui du *selskoïe obchestvo* se compose du *starschina,* président, et de deux membres élus, qui s'appellent *hommes de conscience* (*dobrosoviestnié*). Il porte le nom de *selskaia rasprava* et connaît en dernier ressort des contestations dont le montant ne dépasse pas 5 roubles-argent (20 francs). Le maximum des châtimens corporels qu'il a le droit d'infliger est de vingt-cinq coups de verges. Le tribunal de district, *volostnaia rasprava,* se compose du *golova* (président) et de deux hommes de conscience. Sa compétence s'étend jusqu'à 15 roubles-argent (60 francs). Afin de stimuler le zèle de ces juges au petit pied, on accorde aux plus méritans certains priviléges, comme de les revêtir du caftan d'honneur! Le tribunal de district ne peut qu'adoucir et non aggraver les peines prononcées par le tribunal rural, en cas de délits ou d'offenses. Si ces peines lui paraissent trop légères, il doit en référer au chef de l'arrondissement. Les crimes proprement dits sont déférés à la connaissance des tribunaux ordinaires.

Les paysans des domaines ont été, on le voit, dotés d'une organisation administrative particulière, qui s'appuie sur le principe

Pierre le Grand; la dernière classe comprend les sous-lieutenans de l'armée et les employés civils subalternes. En dehors du *tchin* on est confondu avec les masses, on ne fait plus partie de la nation officielle ou légale, on forme la base muette de la triste pyramide. Comment le travail agricole et le labeur industriel ne souffriraient-ils pas d'un pareil régime, qui ne laisse aucune récompense à l'activité individuelle, et qui tend à absorber toutes les intelligences dans le service public?

électif et communal. Néanmoins les intentions de l'empereur et l'intelligente activité du comte Kisselef ont en grande partie échoué : c'est que le principe du pouvoir absolu favorise les plus tristes déviations; nulle part la volonté du souverain n'est en réalité plus mal obéie que dans les pays où la vérité a tant de peine à se faire jour. La règle est rigide et la pratique molle, ou bien une prévoyance trop minutieuse dégénère en tutelle et paralyse les efforts individuels, sans parler des funestes résultats qu'amène la corruption des fonctionnaires.

Les précautions semblaient bien prises et les garanties paraissaient complètes; mais les paysans de la couronne ont trop souvent éprouvé que ces garanties n'existaient que sur le papier; trop souvent cet appareil administratif et judiciaire n'aboutit qu'à une déception. On a spirituellement nommé la Russie officielle *l'empire des façades*. — Arrivé sur le rivage de la Souhona, opposé à la ville de Velikii-Oustioug, M. de Haxthausen vit se dérouler devant lui un panorama imposant. Assis de l'autre côté de la rivière, plus large en cet endroit que le Rhin à Cologne, s'étendait sur un espace de plus de deux kilomètres Velikii-Oustioug, reflété par les eaux, avec ses innombrables coupoles dorées, ses tours et ses clochetons resplendissans au soleil. Mais entre ces dehors brillans et l'intérieur de la ville quel contraste! Le rivage seul était orné de belles maisons de pierre, à plusieurs étages, avec des colonnes et des balcons; derrière cette rangée trompeuse, on ne trouvait que maisonnettes en bois, jardins et cours, entourés d'un mur en planches, places désertes ou servant de pâturages. — On est souvent exposé, en Russie, à de pareilles surprises; l'indépendance de la commune rurale ressemble, en grande partie, à la splendeur de Velikii-Oustioug.

Des créations nombreuses ont eu pour but de faire pénétrer au milieu des communes rurales l'enseignement, l'esprit de prévoyance et les rudimens du crédit. Qu'on ne se laisse point séduire toutefois par la pompe des dénominations employées et qu'on ne s'étonne pas de l'échelle restreinte sur laquelle fonctionnent ces établissemens nouveaux. Ils recèlent un germe de progrès, voilà tout : pour que ce germe se développe, il faut autre chose que la volonté du pouvoir; il faut que la population puisse avoir des vues d'avenir et une certaine indépendance d'action; les *règlemens* à eux seuls n'ont jamais rien créé. Des écoles ont été par exemple établies dans les communes, l'enseignement confié aux membres du clergé est gratuit; mais que peut-on attendre des *popes* (prêtres du rite grec orthodoxe), dont l'ignorance et la mauvaise conduite ne sont que trop générales? Formée par de tels instituteurs, la population reste plongée dans un état de véritable enfance intellectuelle, et pourrait-on s'en

étonner quand on voit dans les villes les négocians, qui pour la plupart sont de vrais Russes, amasser de grandes richesses sans acquérir de lumières? La profession de négociant est, pour ainsi dire, héréditaire; les fils d'un négociant entrent dans le commerce à douze ans : c'est à peine si quelques-uns d'entre eux savent lire et écrire, mais ils calculent à merveille, au moyen de tablettes que le peuple russe emploie à cet effet. C'est un principe reçu que le fils ne doit pas en savoir plus que le père. On rencontre partout le même élément d'immobilité et de routine.

Le nombre des jeunes paysans qui fréquentaient les écoles communales n'était en 1845 que d'environ 100,000 (107,349) sur une population de plus de 20 millions, et encore la plupart s'y rendaient comme un soldat à l'armée, afin de recruter le corps des copistes que nécessitent les écritures bureaucratiques, si multipliées en Russie. — Les relevés de 1856 portent le nombre des écoles à 2,934, avec 150,698 élèves du sexe masculin et 19,469 du sexe féminin.

Le ministère des domaines a fondé dans un certain nombre de communes des banques et caisses d'emprunt rurales, avec des caisses d'épargnes; ces essais n'ont presque rien produit. En effet, quelle importance sérieuse pourrait-on attacher à des avances faites à des paysans pour entreprises agricoles, avances qui montent à 39,000 roubles (156,000 francs), et à un mouvement total de 1,354,036 roubles (5,316,144 fr.) pour un ensemble de 583 banques villageoises et 177 caisses de dépôts? Le peu de succès de ces tentatives du gouvernement pour développer l'économie rurale s'explique par la tutelle permanente à laquelle on soumet le travail des paysans, et qui n'est pas de nature à développer l'esprit de prévoyance et l'activité morale. Les règlemens ont tout déterminé, tout prévu : une sorte de discipline militaire domine le labeur de chacun; au lieu d'éveiller par la responsabilité directe d'actes librement accomplis les ressources infinies de l'individu, une surveillance *paternelle* maintient les hommes dans un état de minorité permanente, et les résultats justifient pleinement ce mot de Napoléon : « C'est un grand défaut dans un gouvernement que de vouloir être trop père. » L'autorité intervient sans cesse, elle se mêle de tout, elle va jusqu'à prescrire les modes de culture, la production de certaines plantes, la reconstruction des villages, etc., de telle sorte que les meilleures choses passent pour une charge onéreuse. L'uniformité des prescriptions entraîne souvent les plus étranges conséquences : on a ordonné, par exemple, aux paysans de la couronne de construire des piéges à loups; ceux-ci ont été partout introduits sur le même modèle et avec le même succès : il paraît que les loups ont tranquillement passé à côté. L'ordre supérieur n'en a pas moins été appliqué, et cela même

dans les contrées où il n'existe point de loups, où nuit et jour les troupeaux paissent en pleine sécurité!

A côté du mécanisme de l'administration, une autre cause a fonctionné constamment pour éteindre l'esprit d'indépendance du paysan russe : c'est le partage communiste du sol. L'oppression permanente du *tchinovnik* (employé) et l'absence du droit de propriété ont conspiré au même résultat : elles ont maintenu l'inertie, empêché toute dignité personnelle et toute activité spontanée de naître, elles ont condamné à une stérilité relative un sol d'une immense étendue et une population douée de qualités remarquables. En effet, la Russie ne manque ni d'une nation naturellement intelligente et habile, ni d'une terre féconde. Le peuple est robuste de corps et délié d'esprit; il est capable de comprendre et d'accomplir les travaux les plus variés : des espaces infinis attendent la main de l'homme; mais les aptitudes naturelles et un vaste territoire ne peuvent être fécondés que par le développement libre de l'intelligence et par les garanties du droit de propriété; sans ces énergiques leviers, tout se dégrade et s'abaisse. Les règlemens d'administration les mieux conçus sont impuissans, quand la vie intérieure fait défaut; ils sont comme une machine à feu habilement construite à laquelle il ne manquerait, pour la faire marcher, que la *vapeur!*

Les terres que possède chaque village des domaines de la couronne sont périodiquement divisées entre tous les paysans, selon le nombre des individus mâles de chaque famille. A chaque part correspond la redevance qui s'appelle l'*obrok:* c'est une sorte de *rente personnelle*, qui donne droit à la jouissance d'un lot de terre, mais qui n'est pas calculée sur l'étendue de cette jouissance. La transformer en *rente foncière* proprement dite, ce serait réaliser une réforme des plus fécondes : l'administration des domaines est entrée dans cette voie; elle permet aussi, dans les nouvelles colonies, à titre d'expérience, d'assigner aux familles qui le demandent des terrains séparés contre un fermage permanent. — Dans les provinces de l'ouest, le système des prestations personnelles est maintenu pour une partie des domaines de la couronne; on travaille à le remplacer successivement par le système des redevances. — Parmi les réformes essayées par le ministère des domaines, il n'en est pas de plus importante que la transformation successive de l'*obrok* personnel en impôt foncier; elle pourra servir d'acheminement vers un droit permanent de propriété. Une fois ancré dans le sol, ce droit produira ses fruits naturels; il relèvera non-seulement la condition matérielle, mais, ce qui importe bien plus encore, car là est la source du progrès véritable, il relèvera la condition morale des paysans. *Liberty and property!* c'est le cri de guerre des Anglais, a dit Vol-

taire; quand l'une est assurée, l'autre naît aussitôt. Le paysan, devenu propriétaire, puisera dans son droit la force nécessaire pour résister aux abus commis par les employés, et l'échafaudage théâtral des institutions libres de la commune tendra à devenir une vérité du moment où il ne reposera plus sur le partage périodique du sol. Aujourd'hui, sauf de rares exceptions, la *commune libre* n'existe que sur le papier. On peut écrire des phrases sonores sur le phénomène singulier en vertu duquel la Russie présenterait au sommet le pouvoir le plus absolu, à la base une multitude de petites républiques rurales *parfaitement organisées.* Un examen quelque peu sérieux ne tarde point à dissiper cette illusion d'optique. Ce prétendu accouplement des principes les plus contraires n'existe point et ne peut pas exister dans la réalité. Les formes extérieures n'y font rien : là où l'arbitraire peut dominer, la liberté n'a point de place.

Tout individu de l'ordre des paysans est de droit membre d'une commune, il est électeur et éligible à tous les emplois; mais ces prétendus droits dégénèrent en une formalité dérisoire. Le *vote universel* est un mécanisme docile dont les *tchinovniks* (employés) savent très facilement faire jouer tous les ressorts. Le *tchin* (la hiérarchie des rangs) se présente comme un immense obélisque à large base, disposé en gradins, que tous cherchent à gravir pour se rapprocher le plus possible du faîte et pour pouvoir peser de tout leur poids sur ceux qui sont placés aux assises inférieures, tandis que ceux-ci pèsent sur le peuple. Que peut en réalité le malheureux paysan contre cette formidable machine de guerre? Il se soumet, il fait l'exercice du vote, du choix, du jugement, comme les *recrues* font l'école du peloton. — Mais, dira-t-on, de pareils abus sont impossibles; l'administration des domaines a établi une hiérarchie de protection et de contrôle qui couvre le paysan de son égide. Cette *protection* et ce *contrôle* s'étendent, il est vrai, fort loin : tous les choix doivent être soumis à l'autorité et obtenir son approbation. Partout où il juge nécessaire d'exercer une surveillance plus directe, le ministre peut nommer directement aux fonctions de *starschyna* et de *golova,* en cassant le résultat des élections. Que devient alors le prétendu *self-government* de la commune?

La meilleure volonté de la part du gouvernement ne saurait empêcher d'odieux abus dans des localités isolées, alors qu'il s'agit de malheureux paysans, puisqu'elle n'y réussit pas, même lorsqu'il s'agit des intérêts les plus graves. La modicité des traitemens est extrême, et il y aurait pour l'employé impossibilité d'exister sans la perception de bénéfices illicites. *Il faut que l'employé vive,* tel est le mot de la morale relâchée de la société russe, et l'on ajoute que *tout service rendu a droit à une récompense.* Or, de quelque côté

qu'on se tourne, l'action du pouvoir inspire une telle crainte, que le plus grand service qu'on puisse obtenir, c'est de se préserver de cette action, et ce service ne saurait être payé trop cher. En Russie, les mauvaises lois sont aussi mal exécutées que les bonnes, ce qui leur sert de correctif. Il arrive même que la présence d'un fonctionnaire honnête est regardée par les administrés comme une véritable calamité. Alors les procédures sont gratuites, on n'a rien à payer pour les permis, concessions et résolutions; mais les formalités sont si multipliées et si longues, que tout dépérit. L'idée du droit, de la loi, s'est presque effacée de l'esprit des populations, qui ont pris l'habitude de répéter : « Ne crains pas le jugement, mais le juge. »

La France, disait-on jadis, était une monarchie absolue, tempérée par la chanson; en Russie, l'arbitraire est tempéré par la corruption : avec de l'argent, on peut tout obtenir, on peut échapper aux conséquences les plus rudes de la domination des employés, on peut presque être libre à beaux deniers comptans. On parlait un jour devant un homme haut placé de la nécessité de faire disparaître cette plaie honteuse de la concussion : « Vous voulez donc rendre la Russie impossible! » s'écria-t-il. En effet l'argent sert de contre-poids à une organisation mauvaise; malheureusement tout le monde ne peut pas user de la recette. — La corruption des fonctionnaires russes est un mal invétéré, elle semble un attribut du pouvoir absolu. Pierre le Grand disait déjà, dans l'oukase du 17 mars 1722 : « Rien n'est plus nécessaire pour la bonne administration de l'état que la stricte application du droit commun : écrire des lois devient un travail inutile, si on ne les respecte pas, ou si on les manie comme des cartes, en arrangeant les couleurs à volonté, ce qu'on n'a fait nulle part au monde autant que chez nous, où cela dure encore. » Alexandre Ier, alors qu'il était grand-duc, écrivait le 10 mai 1796 au comte, depuis prince Kotschoubey : « Nos affaires sont dans un désordre incroyable; on pille de tous côtés, tous les départemens sont mal administrés, l'ordre semble être banni de partout. » Un règne d'un quart de siècle n'a pas suffi à ce monarque pour opérer une réforme, et son successeur instituait en 1826 une commission chargée « d'aviser aux moyens de mettre un terme aux malversations et aux prévarications de toute nature. » Les travaux de cette commission n'ont abouti à aucun résultat sérieux; les hommes les plus sympathiques à la Russie stigmatisent sans cesse le désordre et le pillage organisés par les employés. L'exemple vient d'en haut. « Il est hors de doute, dit M. de Haxthausen, que souvent les plus hauts dignitaires de l'empire, hommes parfois très distingués, n'ont pas eu honte de tromper leur souverain pour s'enrichir. L'empereur Alexandre Ier a regardé ce mal comme incurable, il s'y est soumis avec une douloureuse résignation; l'empereur Nicolas l'a combattu avec énergie

et persévérance, mais sans le vaincre. Le souverain qui viendrait à bout d'une pareille tâche mériterait d'être placé à côté de saint George, le patron de la Russie (1). » Arrivera-t-on à terrasser le monstre? Le progrès de l'empire tient à cette question (2).

Tout se ressent de cette triste influence : l'artisan et le marchand russes font preuve d'une habileté raffinée dans l'art de tromper, et le *tchinovnik* ne leur cède en rien sous ce rapport. Le luxe et la prodigalité ont multiplié les besoins sans augmenter les traitemens; aussi l'art des *mains creuses* a-t-il fait d'incroyables progrès. L'adresse et l'audace avec lesquelles l'employé russe sait couvrir d'un vernis trompeur les vices de son administration doublent encore le danger des malversations. Et comment pourrait-on les supprimer quand la cause première du mal subsiste toujours, quand un mécanisme arbitraire se trouve livré à des hommes littéralement aiguillonnés par *la faim?* Avec beaucoup d'habileté et un peu de bonheur ils peuvent échapper à la surveillance de l'autorité supérieure, tandis qu'en restant honnêtes ils n'ont aucune chance d'éviter la misère. Les traitemens réguliers ne suffiraient point à la subsistance matérielle; aussi les chefs feignent-ils souvent d'ignorer les dons acceptés par les employés subalternes. D'ailleurs, bien que les *ispravniks*, les *stanovoï pristav*, les maîtres de police, les inspecteurs des magasins d'approvisionnemens militaires, etc., soient un peu mieux payés, ils ne laissent guère échapper l'occasion de rançonner les personnes qui ont besoin de leur ministère.

Quand il s'agit d'un sujet aussi délicat, il est bon de recourir aux témoignages les moins suspects; on comprendra donc l'importance des indications fournies sous ce rapport par M. de Haxthausen. « C'est un fait incontestable, dit-il, que le nombre des hommes déloyaux est très grand dans la classe des employés russes... L'influence de ces abus sur l'effectif de l'armée s'étend aussi bien sur le nombre que sur la valeur physique et morale du soldat, sur la qualité et la quantité du matériel. Elle s'exerçait partout où il était possible de tromper, de suborner ou d'éluder toute espèce de contrôle... Il est arrivé que, durant de longues années, des officiers ont porté en

(1) Tome III, p. 92.

(2) Les Russes les plus dévoués au gouvernement autocratique confirment le triste aveu de cette démoralisation des agens du pouvoir. « La constitution russe est faussée dans ses applications par le peu d'amour pour le bien public, le manque de lumières et le défaut de moralité des intermédiaires du pouvoir suprême, préposés à l'administration, à l'exécution des lois et au maintien de l'ordre. Tout ce qui vient d'être dit s'applique seulement à la généralité, car parmi plus de cent mille fonctionnaires civils et militaires qui servent d'intermédiaires entre le pouvoir souverain et le peuple, il y a beaucoup d'hommes d'un véritable talent et d'un grand mérite; mais le nombre en est trop restreint au gré de ceux qui veulent le progrès. » Nicolas de Gerebtzof, *les Trois Questions du moment*, p. 68.

compte les frais d'entretien d'hommes qui manquaient au corps, envoyé leurs chevaux dans des pâturages pour s'approprier l'argent destiné aux pâturages, fait des économies sur l'entretien et l'habillement des troupes, et augmenté par là le nombre des malades, des invalides et des morts; qu'ils ont gardé les sommes destinées à réparer et à compléter le matériel, qui naturellement se trouvait détérioré avant le temps, et que toutes ces économies entraient tout simplement dans les poches de ceux qui étaient chargés de l'administration financière... »

Le roman et le drame ont suffisamment dessiné la sombre figure de l'*ispravnik* et du *stanovoï pristav,* qui exercent un pouvoir considérable, et qui exploitent leur place comme une mine. Ils font construire, par exemple, des ponts et élever des chaussées pour vexer, chicaner et dépouiller leurs *contribuables;* ils requièrent des hommes au milieu de la moisson et punissent sévèrement ceux qui ne répondent pas à l'appel, ou bien ils accordent un délai moyennant finances. L'*ispravnik* (1), qui exerce des pouvoirs si étendus, est en Russie le plus odieux et en même temps le plus méprisé de tous les employés. Un journal officiel de l'empire rapporte que les tribus païennes des Tchérémisses possèdent dans leurs forêts une idole qu'ils appellent *Chemi-Chooumi* (expression qui désigne dans leur langue la magistrature subalterne, l'*ispravnik*). Ils lui offrent des sacrifices, comme à une divinité malfaisante, pour qu'elle ne les fasse pas trop souffrir. C'est de l'*ispravnik* élu par la noblesse que M. de Haxthausen parle en ces termes : « Il serait, de l'avis des hommes les plus compétens et les plus intelligens, plus avantageux pour l'administration intérieure de la Russie que le tsar abolît l'organisation des états et des gouvernemens avec les assemblées et les élections de la noblesse, en transmettant toutes les fonctions aux employés du gouvernement central. Les *tchinovniks* sont en général de mauvais employés, mais ils ne sont pas aussi dépravés que la plupart des employés *élus* par la noblesse. Le système actuel n'est qu'une espèce de mystification. »

Si tel est l'état des choses là où intervient la portion la plus éclairée et relativement la plus indépendante de la nation, *la noblesse,* que doit-on penser des *élections faites par la commune libre?* L'auteur de *la Russie et l'Europe* (2) entre à ce sujet dans des

(1) Le mélange d'attributions administratives, de police et d'instruction judiciaire, qui sont dévolues à l'*ispravnik,* ne permet pas de trouver dans notre hiérarchie civile une fonction correspondante. C'est une espèce de sous-préfet qui cumule les pouvoirs de police judiciaire et qui exécute certains actes du ressort de nos officiers ministériels. Chaque *ispravnik* a plusieurs adjoints (*stanovoï pristav*).

(2) *Rossia i Europa, Polska,* p. 6, 36.

détails précis. Les élections n'ont lieu que pour la forme; on suit aveuglément l'indication des *élus* de l'autorité, ou bien les choix ne sont pas approuvés. Il y a plus : c'est par la main des employés chargés de surveiller les divers fonctionnaires électifs, les *golova, starschina, starosta,* que passent les émolumens destinés à ceux-ci; aussi presque toujours restent-ils en route. Le titulaire s'empresse de donner quittance sans rien toucher, et s'il arrive qu'un employé honnête (il s'en rencontre, quoique rarement) se croie en devoir d'offrir la somme due, il faut qu'il insiste pour la faire accepter, tant le fait semble extraordinaire. Ce n'est pas sans de vives appréhensions que les élus de la commune libre voient ainsi accomplir la lettre de la loi; ils craignent toujours que l'employé qui renonce à garder pour lui le traitement n'ait découvert quelque autre moyen plus productif de les rançonner.

Les paysans de la *commune libre* ne sont entre les mains des *tchinovniks* (employés inférieurs) que des instrumens commodes et dociles. Les *tchinovniks* seuls règnent et gouvernent dans ces prétendues républiques rurales. Pour peu qu'on écarte les apparences extérieures de la législation et qu'on s'attache à connaître la réalité pratique, on ne saurait conserver l'ombre d'un doute à cet égard. En Russie, les lignes tracées par le législateur ne suffisent pas; ce sont les *interlignes* qu'il faut savoir déchiffrer. Il existe un gros volume de règlemens, l'*Organisation des domaines de la couronne* (1), qui fait partie du *Recueil général des lois de l'empire* (2), et qu'accompagne la formule suprême : *Byt po siemu* (*il en doit être ainsi*), qui traduit la volonté souveraine. On y lit que la commune doit s'administrer elle-même; le même code lui attribue aussi le pouvoir judiciaire. Les employés du gouvernement n'ont qu'à exercer une sorte de contrôle supérieur, ou plutôt de protection gracieuse; mais on a vu comment ils comprenaient leur rôle. La loi cependant a tout défini, tout prévu. Elle s'est inquiétée de faire élever un édifice pour les élections, les séances administratives, les séances judiciaires. Aussi par toute la Russie on rencontre la même maison commune avec la même distribution, les mêmes tables recouvertes de drap, les mêmes chaises, la même urne. On ne se soucie point d'y placer rien de plus, et l'on n'ose y mettre rien de moins que ce qui est prescrit. Souvent cette construction s'élève loin de toute demeure, dans les champs ou dans les bois, car il est ordonné de mettre une distance de deux verstes (3) entre le lieu officiel de réunion et le *kabak* (débit d'eau-de-vie). Or le *kabak* existait bien avant qu'on eût

(1) *Usredienia gosudarstviennych imusczestv.*
(2) *Svod Zakonof.*
(3) Un peu plus de deux kilomètres.

songé à régulariser les rapports de la commune libre. Cet éloignement de la *maison commune*, construite à l'écart de toute habitation, tient aussi à une autre cause : à côté s'élève une aile destinée à loger les *employés* en tournée, pour lesquels la commune entretient à l'écurie des chevaux de relai. Or, comme le paysan s'applique avant tout à éviter le contact du fonctionnaire, persuadé qu'il lui en coûtera toujours quelque chose (1), il trouve utile d'éloigner du village la maison où l'employé va s'arrêter aussi bien que la résidence officielle de *la liberté communale*. Il faut bien le dire, le paysan n'a guère compris le bienfait de cette *liberté*, et dans nombre de localités il a fallu le lui imposer de vive force. Il ne s'est inquiété que d'une chose, de l'augmentation du nombre des *employés*, et comme l'*employé* est l'homme qu'il redoute le plus (« notre ennemi, c'est notre maître »), il y a vu une augmentation de charges et de peines.

Si le paysan n'avait qu'à payer la *capitation*, l'*obrok*, les *impositions locales*, à fournir les recrues, à remplir les *prestations personnelles* pour réparation de routes, transport, logement de troupes, etc., il pourrait s'en tirer (2); mais ces charges sont singulièrement aggravées par les exigences abusives des employés, auxquelles le malheureux ne peut que céder. S'il s'avisait de résister, il ne tarderait pas à être rudement puni de sa hardiesse dans un pays où tout repose jusqu'ici sur le principe de l'obéissance passive. On connaît l'influence qu'exerce en Russie le mot magique : *Il est ordonné* (*prikasano*)! Qu'arriverait-il si on désapprenait d'obéir? — Il suffit d'ailleurs de bien comprendre la nature des services et des devoirs auxquels le paysan de la couronne est astreint pour reconnaître qu'il ne peut que baisser la tête et faire ce que les employés lui commandent. Ceux-ci sont toujours en mesure, non-seulement de le persécuter, mais de le ruiner, sans qu'il puisse formuler de plainte qui ait quelque chance d'être accueillie. Sans parler des corvées, des transports, exigés à contre-temps, l'employé n'a-t-il pas toujours à réclamer l'exécution d'innombrables règlemens de voirie, d'hygiène, formalités sur l'accomplissement desquelles il ferme volontiers les yeux, mais dont il tient la menace en réserve? Ne peut-il pas faire emmener comme *recrue*, c'est-à-dire enlever pour vingt ans à sa famille, un fils bien-aimé? Ne peut-il pas, sous le moindre prétexte, commencer une *instruction*, faire venir et retenir les paysans à de grandes distances au moment où les travaux des champs pressent le plus? — A quoi bon multiplier les exemples?

(1) L'arrivée du commissaire du district est pour le village un véritable sujet de deuil. Tourguenef, t. II, p. 75.

(2) Storch, *Bauernstand in Russland*, p. 19, 58 et 65.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier ce que peut être en réalité *l'indépendance de la commune libre* au milieu d'institutions arbitraires et entre les mains de fonctionnaires avides. On ne crée pas la liberté à volonté; le *fait* proteste alors contre la *forme*. « Les paysans de la couronne, dit M. Tourguenef (1), n'ont pas de plus grand fléau que cette multitude d'employés qui les accablent de vexations, et qui abusent presque toujours de leur autorité pour se livrer à des concussions de toute espèce. J'ai entendu des paysans se louer beaucoup de ceux de leurs administrateurs qui n'exigeaient, en retour d'un peu de protection, qu'une somme égale au montant des contributions régulières payées par ces pauvres gens au gouvernement. »

III. — LE PRINCIPE COMMUNISTE ET SON INFLUENCE SUR LES PAYSANS DE LA COURONNE.

D'où vient cette pratique invétérée de la servitude, qui résiste aux essais de réforme et qui se maintient fidèlement, en dépit des combinaisons électives et de l'indépendance nominale de la commune? Elle a sa racine dans les institutions communistes, qui s'opposent à ce que l'homme puise dans la propriété *permanente* du champ qu'il cultive un véritable esprit de liberté, qui ne permettent pas aux possessions de grandir ou de diminuer. L'égalité matérielle, sans cesse rétablie sous ce rapport, conduit directement à l'égalité d'abaissement et de faiblesse. Personne ne peut échapper au fatal niveau du partage *périodique* des terres : pour s'élever, pour donner de l'essor à son activité et à son intelligence, il faut abandonner le sol, il faut briser les liens de la glèbe communale et se livrer à l'industrie ou au commerce. Comment le pauvre paysan pourrait-il améliorer les cultures, lorsque d'un côté, au bout d'un certain temps, le champ qu'il aura le mieux travaillé doit retomber dans la masse commune, et que d'autre part la seule leçon de nature à lui profiter, celle de l'expérience et de l'exemple, fait entièrement défaut? L'enseignement spéculatif, les fermes-modèles dans lesquelles on fait des cours théoriques et pratiques d'agronomie, d'élève du bétail et de technologie, ce sont des plantes de serre chaude empruntées à d'autres climats. Dans les pays où les lumières sont plus largement répandues, de pareils essais ne portent fruit qu'à grand'peine : comment voudrait-on les faire prospérer au milieu d'une profonde ignorance? Dans le monde réel, rien ne s'improvise, tout doit résulter d'un développement normal. La condition première du progrès agricole, c'est la coexistence des grandes,

(1) *La Russie et les Russes*, t. II, p. 74.

des moyennes et des petites exploitations rurales, qui met en présence les résultats simultanés des trois forces productives : le capital, l'intelligence et le travail. Alors seulement se présente la leçon la plus décisive pour des nations grossières, celle qui arrive par les yeux à l'intelligence; en même temps, chacun peut rattacher à l'œuvre du présent les espérances d'avenir, et chacun est récompensé selon ses œuvres. Avec la *responsabilité* naît et grandit la liberté véritable, non pas celle qui est simplement tracée sur le papier, mais celle qui restitue à l'homme le plus précieux attribut de sa noble origine, la force morale. Les peuples ne sont arrivés à leur maturité, les nations n'ont pu grandir qu'en s'élevant au moyen de l'appropriation individuelle du sol; chaque pas fait dans la propriété a été un progrès accompli vers la liberté.

Le pouvoir absolu rencontre dans la mobilité des possessions un auxiliaire actif : la pratique communiste réduit tout en poussière, et si par hasard quelque homme tend à grandir par son travail, elle vient aussitôt lui enlever le métier sur lequel il fonde ses espérances, la terre qu'il a su dominer, et le rappelle au sentiment du néant : *memento quia servus es*! Tout s'énerve et languit à ce contact fatal : entre le trône autocratique et les masses, déshéritées du plus énergique levier de leur émancipation progressive, il se creuse un abîme. Le pays n'a presque pas de tiers-état, il ne compte sur une population de 60 millions que 100,000 familles nobles, possédant des terres. Le reste se compose de serfs sous des dénominations diverses, serfs des seigneurs ou de la *commune libre*, à laquelle chaque paysan de la couronne est forcément attaché. Il ne reste guère en dehors qu'un clergé servile et corrompu, des artisans et des commerçans qui conservent dans leurs allures et dans leurs mœurs les traces récentes de l'oppression, et la puissante hiérarchie du *tchin*, l'armée des employés de tout rang, de tout grade, dont la plupart exploitent en coupe réglée le reste de la population (1).

Ceux qui ont déclamé contre l'*individualisme* des sociétés modernes peuvent voir où conduit l'absence du ressort individuel. La Russie cherche à le réveiller aujourd'hui. Frédéric le Grand écrivait que « les souverains se fatiguent de régner sur des esclaves; » mais, en dehors de cette lassitude morale, une autre raison les amène dans les voies du progrès, la raison suprême de la nécessité. Il arrive un moment où la force mécanique reconnaît partout la suprématie de la force intellectuelle : dès lors la cause de l'*individu* est gagnée. Au lieu de continuer à l'absorber, il faut s'attacher à le dégager,

(1) Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il est de consolantes et d'honorables exceptions : elles tendent même à se multiplier.

car, comme l'a dit éloquemment Channing, la plus grande force de l'univers, c'est l'esprit. « Ce n'est pas tant la force brutale, l'effort matériel qui fait la puissance de l'homme sur le monde, que l'art, l'habileté, l'énergie morale et intellectuelle; c'est l'esprit qui a conquis la matière... Avec l'accroissement de la puissance intellectuelle et morale d'un peuple, sa puissance productive grandit, l'industrie devient plus efficace, une plus sage économie accroît la richesse... Les moyens d'existence sont d'autant plus aisés qu'un peuple devient plus éclairé, plus juste, et qu'il se respecte davantage (1). » Pour se rapprocher du but, il faut briser les liens qui retiennent l'homme dans un état de minorité éternelle. Or le premier anneau de cette chaîne qui enlace la société russe, nous le trouvons non-seulement dans le servage matériel, que tout le monde connaît, mais aussi dans le *servage moral,* qui résulte des pratiques communistes, et dont l'influence a été trop négligée. *Indè mali labes;* c'est dans son principe même qu'il faut attaquer le désolant mécanisme de la société russe. L'abolition du *servage matériel* est une cause désormais gagnée en principe, mais cela ne saurait suffire : il faut, quand l'homme cessera d'être asservi à la volonté arbitraire de l'homme, qu'il puisse aussi dominer le sol, que rien n'arrête la continuité de ses efforts; il faut donc émanciper aussi la terre de la fatale influence du communisme.

Presque tous ceux qui ont été amenés à parler de la commune russe et de la loi agraire qui la domine ont cédé à d'étranges illusions. Des hommes jeunes, intelligens, qui veulent pousser leur patrie dans la voie du progrès, ont cru trouver dans la *commune* un instrument d'émancipation. Ils se sont plu à la présenter comme la base des institutions populaires, et ils ont rappelé avec complaisance les formules proverbiales qui prouvent le respect porté au *mir* (la commune) (2); mais ils ont méconnu une distinction essentielle, celle du *principe communal,* qui emprunte une grande force aux institutions des peuples libres, et du *principe communiste,* qui domine en Russie. M. Michelet seul paraît avoir saisi d'un coup d'œil pénétrant le péril d'une institution que tant d'autres se sont plu à exalter, à présenter même comme un modèle. Quelques mots lui suffisent pour résumer la conclusion qui ressort de l'enquête patiemment poursuivie par M. de Haxthausen : « La culture et le cul-

(1) Voyez les *Œuvres sociales de Channing*, traduites par M. Édouard Laboulaye.

(2) « Dieu seul est le juge du *mir*. — La larme du *mir* est corrosive. — Le soupir du *mir* fait éclater le roc. — Avec un fil du *mir* on fait une chemise. — Personne ne peut renier le *mir*. — Ce qui appartient au *mir* appartient à l'enfant gâté. — Ce qu'a décidé le *mir* doit être fait. — Si le *mir* gémit, le peuple périt. — Le *mir* est le rempart du pays. »

tivateur sont misérables, ils produisent peu; l'homme, imprévoyant et sans vue d'avenir, n'est pas capable d'amélioration. »

Quelle est la cause première de cette immobilité? Le communisme. L'enfant qui vient au monde a sa part prête qu'il recevra de la commune. C'est comme une prime pour naître; mais en face se dresse une force de mort, d'improductivité, d'oisiveté, de stérilité (1). L'homme, non responsable, se reposant sur la commune, reste comme endormi dans l'imprévoyance : au lieu d'exploiter les forces naturelles en les dominant par un travail énergique, infatigable, intelligent, il se borne à effleurer la surface de la terre. Elle produira peu, qu'importe? il ne doit pas la conserver. Au prochain partage d'ailleurs, il se fera assigner un lot de plus; sa femme est là : il aura un enfant.

Ainsi pas d'intensité d'efforts, pas de labeur persévérant, pas de prévoyance, pas d'avenir. Quand l'existence de l'homme se prolonge dans les êtres qui lui sont chers, quand il travaille non-seulement pour lui, mais pour eux, les douces affections de la famille deviennent l'essence du droit de propriété. Des penseurs aussi aveugles que téméraires ont accusé la transmission héréditaire des biens d'être une institution d'égoïsme : ils n'ont pas vu, ils n'ont pas compris que l'hérédité efface ce que le sentiment personnel peut avoir d'exclusif et d'étroit, et qu'elle ramène sans cesse le progrès individuel dans le cercle du progrès social.

Avec la loi agraire du communisme, l'homme est absorbé par la masse, son individualité sommeille : « vie toute *naturelle,* dans le sens inférieur, profondément matérielle, qui attache singulièrement l'homme *en le tenant très bas* (2). » C'est parce qu'elle le tient très bas qu'il devient dans sa faiblesse et dans son ignorance l'instrument docile du pouvoir absolu. En Russie, dit-on (3), il n'y a malheureusement que les deux extrêmes de la société qui aient conservé leur *organisation nationale :* d'un côté le tsar autocrate, de l'autre le peuple communiste. M. de Gerebtzof semble ignorer que le peuple communiste maintient l'autocratie du pouvoir, et ce qu'il prend pour des symptômes d'une *organisation nationale* n'est que le reflet fidèle de l'enfance sociale. Le communisme russe, c'est la communauté primitive, d'où les autres nations sont successivement sorties pour grandir, pour accroître leur richesse et leur puissance, et pour conquérir la liberté. Cette forme rudimentaire s'est conservée en Russie parce que l'invasion tartare n'a pas permis à ce pays de

(1) Le plus grand nombre des enfans meurt dans l'âge le plus tendre; le *tiers* à peine parvient à l'âge adulte. Haxthausen, tome Ier, p. 117.

(2) Michelet, *Légendes du Nord,* p. 39.

(3) *Les Trois Questions du moment,* par Nicolas de Gerebtzof, p. 66.

profiter du progrès accompli ailleurs à la même époque, et que les effets civils du christianisme, non moins salutaires que son influence morale, y ont été paralysés; la nation, privée des moyens de profiter de l'héritage des lumières du passé, n'a pu que fort tard se rattacher à la tradition du monde civilisé. Le communisme russe est le résultat, non du caractère national, mais d'une phase du développement social qui, pour l'occident de l'Europe, appartient à la tradition historique, tandis qu'elle a survécu à l'orient : il représente le passé, et non l'avenir, et quand on croit y rencontrer des solutions imprévues, on prouve seulement qu'on a peu de mémoire. Loin de croire « que de cette source avec le temps découlera la véritable lumière sociale, au flambeau de laquelle pourront se réformer les sociétés occidentales, » nous sommes fermement convaincu que l'avenir de la Russie tient à ce qu'elle se mette au pas du monde civilisé, à ce qu'elle secoue les pratiques communistes, qui dépriment à la fois le progrès moral et l'essor de la prospérité matérielle.

Comment s'exerce le droit au sol? M. de Gerebtzof et M. de Haxthausen nous le diront. « Dans les communes villageoises on partage les terrains *selon le nombre des âmes* (1). D'après l'augmentation ou la diminution du nombre des habitans (*mâles*), tous les individus qui composent la commune et qui jouissent ensemble des terres communales se réunissent pour l'opération d'un nouveau partage. On divise alors toutes les terres par parcelles, selon leur qualité et leur destination. Les terres labourables et les prairies sont classées en autant d'espèces que le sol renferme de qualités. Chaque zone obtenue par ce classement est divisée, eu égard à sa distance du village, en autant de fractions qu'exige l'étendue du terrain à partager. Ensuite chaque chef de famille obtient au sort, dans chaque zone, autant de lots qu'il compte de contribuables dans sa famille, et gouverne la part qui lui est échue jusqu'au partage suivant. »

Les renseignemens recueillis par M. de Haxthausen concordent avec ces données. « Le principe sur lequel se fonde le partage des terres parmi les paysans est que toute la population masculine représente une unité collective, en conséquence de quoi la somme des terres, tant champs de labour, prairies et pâturages, que forêts, broussailles, lacs et étangs, forme aussi une unité foncière apparte-

(1) M. de Gerebtzof, à qui nous empruntons cette indication, dit par erreur *selon le nombre d'ouvriers valides;* les détails qu'il donne lui-même montrent que le *droit au lot de terre* appartient à chaque âme, c'est-à-dire à chaque individu du sexe masculin, quel que soit son âge. On ne tient compte de la *force disponible* que dans le partage par *tiaglos*, lorsque la redevance, au lieu d'être exigée en argent, est couverte au moyen de la corvée.

nant non aux différens membres dont se compose la commune, mais à l'unité collective, représentée par tous les paysans. Chaque individu mâle a le droit de réclamer pour sa part l'usufruit d'une quantité de terre égale à celle des autres membres. Les forêts, les pâturages, les droits de chasse et de pêche, ne pouvant être soumis au partage, restent indivis et livrés à l'usage de tous; mais les champs ou la terre labourable sont effectivement partagés. Quel moyen emploie la commune pour attribuer avec justice les terres labourables, d'une valeur si différente, selon le plus ou moins de fertilité du sol et la proximité du village? La difficulté est grande; le paysan russe est cependant parvenu à l'aplanir d'une manière satisfaisante. Chaque commune a ses arpenteurs, gens de tradition et d'expérience, qui remplissent ces fonctions avec intelligence et au contentement de tous. Ils partagent la totalité du bien en plusieurs grandes divisions, homogènes par leur valeur, qu'on subdivise en autant de lots que la commune a de membres, et qu'on distribue par la voie du sort (1). »

Mais quand M. de Haxthausen ajoute : « Le principe du partage égal et par tête découle du plus ancien principe du droit des Slaves, savoir l'indivisibilité du bien de la famille et la division de l'usufruit, » il se trompe, et son erreur, partagée par la plupart des écrivains qui ont traité cette matière, est d'autant plus singulière, qu'homme instruit et versé dans les antiquités du droit de son propre pays, il y aurait facilement retrouvé le même principe et les mêmes procédés. Ils constituent un trait commun des époques inférieures de la civilisation. En Allemagne, en Angleterre, en Danemark, *la commune* était propriétaire, et le cultivateur simplement usufruitier. La maison, la cour et le jardin entraient seuls véritablement dans la propriété privée (un fait analogue se rencontre en Russie); la terre arable et les pâturages se trouvaient cantonnés en autant de parts que l'exigeaient la nature et la situation des terrains, le danger de l'inondation et tout ce qui influait sur la classification du sol sous le rapport agronomique. Chaque *canton* se subdivisait en bandes étroites, aboutissant toutes au chemin qui conduisait au village, et dont le nombre correspondait à celui des *membres* de la commune, de manière à ce que chacun pût obtenir une égale étendue de terrain rapproché et éloigné, de bonne et de

(1) Dans le gouvernement de Jaroslaf par exemple, on trouve encore dans beaucoup de communes des perches, révérées comme des mesures sacrées d'arpentage. La longueur de ces bâtons est en raison inverse de la qualité de la terre, de sorte que le bâton le plus court correspond à la meilleure terre; un autre, un peu plus long, indique une qualité inférieure, et ainsi de suite jusqu'au plus long, qui est le signe du terrain le plus mauvais. Tous les lots sont ainsi inégaux en grandeur, et par là même égaux en valeur.

mauvaise qualité. Tout ce qui n'était pas compris dans ce cantonnement demeurait bien communal. A cause de la confusion des parcelles, chacun était obligé de régler son exploitation sur celle des autres; il en résultait des *règlemens locaux* qui sont demeurés invariables pendant des siècles; un nouvel assolement aurait nécessité un nouveau mesurage, et on voulait l'éviter, pour ne pas retomber dans l'état dont les *Commentaires* de César et l'admirable écrit de Tacite conservent l'irrécusable témoignage (1).

En Russie, des circonstances analogues à celles où se trouvaient les populations germaniques ont créé des rapports pareils; la seule différence vient de ce que ces rapports s'y sont plus longtemps maintenus, et encore ce pays n'est-il pas seul à nous offrir les vestiges de l'organisation première. Celle-ci a laissé ailleurs des traces curieuses. D'après les anciennes lois des états du Nord, l'égalité primitive de chaque localité rurale pouvait être rétablie à chaque instant en vertu d'une procédure particulière. Il y a douze ans encore, on trouvait des villages dans le haut pays de Trèves où tous les champs, même les jardins, n'appartenaient à leurs possesseurs que durant six, onze ou treize ans. On les confondait ensuite dans une masse commune, dont le *conseil*, élu par les ménagers, faisait une nouvelle répartition. En Norvége, on n'a cessé qu'en 1821 de procéder périodiquement à la répartition des terrains par la

(1) « La nation des Suèves, dit César, est de beaucoup la plus puissante et la plus belliqueuse de toute la Germanie. Nul d'entre eux ne possède de terres, séparément et en propre (*Suevorum gens est longe maxima et bellicosissima Germanorum omnium... Sed privati ac separati agri apud eos nihil est*). » Et il ajoute, en parlant des Germains en général : « Nul n'a de champ limité, ni de terrain qui soit sa propriété; mais les magistrats et les chefs assignent tous les ans aux peuplades et aux familles, vivant en société commune, des terres en tels lieux et quantité qu'ils jugent à propos, et l'année suivante ils les obligent de passer ailleurs. » Tacite s'exprime de même : *agri pro numero cultorum ab universis in vices occupantur, arva per annos mutant, et superest ager*. Horace avait déjà parlé (Ode 24, livre III) des Scythes et des Gètes, « dont les champs sans limites produisent une libre et commune moisson; ils ne cultivent qu'un an le même sol (*nec cultura placet longior annua*). » C'est le témoignage de Tacite et de César qu'invoque Montesquieu, quand il rappelle que les terres cultivées par les Germains ne leur étaient données que pour un an. Ils n'avaient de patrimoine que la maison et un morceau de terre dans l'enceinte autour de la maison. Ce patrimoine particulier appartenait aux mâles. En effet, pourquoi aurait-il appartenu aux filles? Elles passaient dans une autre maison. La *terre salique* était cette enceinte qui dépendait de la maison du Germain; *c'est la seule propriété qu'il eût*. Tout le sol était commun. On le nommait *almenning, alminning, almænniger* ou *allmende*, pour traduire cette pensée qu'il appartenait à tous. — Voyez sur cette grave question Maurer, *Geschichte der Markverfassung*, 1854. — Il entre dans des détails précis sur l'usage adopté par divers peuples de partager chaque année ou au bout d'un certain nombre d'années les champs par la voie du sort. Avec les changemens survenus dans l'économie rurale, les époques d'attribution des terres ont varié. La durée diverse de la prescription tient à ces usages primitifs.

voie du sort. En Irlande et dans les *highlands* d'Écosse, on rencontrerait peut-être encore des terres affermées par toute une commune, tous les membres étant solidairement responsables vis-à-vis des seigneurs pour le paiement de la rente; jadis ce mode d'exploitation était très répandu (*runrig partnership tenures*). Le partage du terrain se faisait, autant que possible, par portions égales de qualité et d'étendue, de telle sorte que chacun pût avoir du bon et du mauvais terrain, des endroits rapprochés et éloignés. Ce partage avait lieu pour tout le temps, ou périodiquement, par voie de tirage au sort. Le travail était, autant que possible, accompli en commun, surtout le labourage; les pâturages demeuraient indivis.

Qu'on cesse donc d'attribuer à un principe slave l'organisation communiste des terres des paysans en Russie. Pour détruire une pareille erreur, il suffit d'ailleurs d'étudier le développement régulier de la propriété privée dans un pays voisin, appartenant à la même race, en Pologne. Le partage périodique des terres, avec attribution par la voie du sort, ne constitue nullement une particularité du droit slave : il tient à d'autres causes, et surtout à des raisons d'économie rurale. Ce n'est point un principe, mais un procédé en harmonie avec un certain degré de développement social et un certain mode d'exploitation du sol.

Tant que la culture s'étend à des espaces d'une valeur à peu près nulle, et par conséquent tant qu'elle est grossière, l'exploitation commune par *village* et la confusion des parcelles peuvent présenter de l'avantage. La *sécurité* exige à tout moment, dans les temps demi-barbares, la défense commune, et les travailleurs réunis aux-mêmes époques, dans les mêmes lieux, peuvent y pourvoir plus facilement. Le *sentiment de l'intérêt général* n'appartient qu'aux peuples civilisés; pour l'éprouver, il faut comprendre qu'on profitera ensemble de l'effort de chacun, et par conséquent être prêt à consentir les mêmes sacrifices. Ce sentiment est fort peu répandu dans les sociétés primitives, qui sont essentiellement égoïstes. La communauté d'exploitation se maintient tant que la division du travail et la liberté n'ont pas encore réalisé une forme plus élevée de *communauté sociale*. Les capacités supérieures se trouvent à l'étroit; elles sont gênées par la confusion des parcelles; mais l'homme primitif, simple et faible, y rencontre secours et appui. Les préjudices causés par ce régime, la perte de temps, l'obstacle mis à l'emploi du capital et aux améliorations foncières, la quantité des terrains forcément stériles, sont peu sensibles quand on consacre à la terre peu de travail, quand le mode de production est simple, uniforme. Aussitôt cependant que la culture prend de l'essor et se diversifie,

la position change. Partout où les hommes sont réunis, le progrès s'accomplit par l'exemple que donnent les plus intelligens, en entraînant le vulgaire à leur suite, et en détruisant les résistances de la paresse et de la routine. L'effet contraire se produit avec la confusion des terrains : alors le moins habile ne se contente pas de demeurer en arrière, il interdit tout progrès aux hommes mieux doués que lui. L'inconvénient des possessions communes persiste longtemps d'ailleurs, et les obstacles que rencontre l'exploitation individuelle de ces terres contribue à maintenir d'anciens usages dont le progrès des cultures s'accommode mal. C'est une situation intermédiaire entre l'exploitation par corps de ferme et le *communisme* primitif, qui se traduit, soit par le travail d'ensemble et le partage des fruits recueillis, soit par le partage périodique du sol.

La Russie en est encore, pour les terres des paysans, à la première période, surtout dans les gouvernemens qui composent la Grande-Russie. Le jugement que porte M. de Haxthausen sur cet état de choses n'est pas uniforme : tantôt il l'exalte, et tantôt la force des choses l'amène à en reconnaître le péril. Bien entendu, il n'a nullement abordé le point de vue relatif au développement nécessaire de l'individualité humaine, car il penche vers le pouvoir absolu, qui reproduit à ses yeux le type de l'autorité patriarcale. Il admire (1) « cette famille, qui est la miniature de la nation. Il y règne une parfaite égalité de droits. Tant qu'elle est réunie, son chef est le père de famille; lui mort, le fils aîné a la *disposition arbitraire* de toute la propriété, et assigne, sans consulter personne, la part qui revient à chaque membre de la communauté. — La commune est la famille en grand : elle possède le sol; chaque individu n'a que l'usufruit de sa part, et la part de chacun est égale. Le lot du père ne passe pas par héritage à ses fils; mais chacun d'eux en réclame une part en vertu de son droit individuel comme membre de la commune, dont le chef absolu, ou le père fictif, se nomme l'ancien (*starosta*). La Russie appartient à la nation russe subdivisée en communes, comme une seule famille, sous l'autorité de son chef ou père, le tsar, qui dispose *légitimement* de tout, et dont le pouvoir est absolu. »

Ce tableau est loin de nous séduire, on en voit facilement les ombres. L'individu disparaît, absorbé dans la communauté; le niveau qui fonctionne régulièrement maintient l'égalité de la misère et de l'ignorance : il empêche la formation de la classe intermédiaire entre le peuple et les classes élevées, qui existent en dehors de la commune rurale. Or cette classe intermédiaire a été partout et tou-

(1) Tome Ier. *Introduction*, VIII.

jours l'élément le plus actif du développement social; grâce à elle, au moyen de nuances régulièrement ménagées, la société civile se fond en un ensemble harmonieux. Une grande et féconde activité se propage sur tous les échelons; ceux qui sont placés en bas cherchent à s'élever, ceux qui ont pris les devans redoublent d'efforts pour ne point déchoir. C'est le mouvement, c'est la vie, tandis que la pratique communiste, c'est forcément le sommeil et la mort.

Séduit par les prétendus mérites d'organisation de la commune russe, M. de Haxthausen prétend la placer au rang des institutions politiques les plus remarquables. « Il y existe, dit-il, un accord organique et une forme sociale qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Grâce à la commune, le *prolétariat* est inconnu en Russie, et tant que cette institution existera, il ne pourra jamais s'y former. Un homme peut y devenir pauvre et dissiper sa fortune, mais les fautes et les malheurs du père ne sauraient y atteindre les enfans, car ceux-ci, ne tenant pas leurs droits de la famille, mais de la commune, n'héritent pas de la pauvreté du père. » Cet enthousiasme quelque peu naïf pour l'absence de *responsabilité personnelle* entraîne l'écrivain allemand à des manifestations socialistes qui s'accordent à merveille, on n'a eu que trop souvent à le constater, avec les doctrines du pouvoir absolu. Faute d'avoir sondé le vide et les périls du communisme, il suppose que ce système ferait disparaître la misère. Telle est aussi l'illusion à laquelle cède M. de Gerebtzof (1). L'écrivain radical connu sous le pseudonyme d'Iscander (2) doit s'applaudir de rencontrer de pareils auxiliaires; partis du côté opposé de l'horizon politique, les absolutistes et les socialistes sacrifient à la même idole. Suivant Iscander, « le communisme, c'est l'autocratie russe renversée. » Il applaudit à un régime où « l'individu disparaît, absorbé par la société, » et c'est tout simple : il est *socialiste,* il le proclame, il peut célébrer un essai de phalanstère, « qui n'est autre chose qu'une commune russe et une caserne de travailleurs. » Ceux pourtant qui croient à la puissance de la liberté savent le compte que l'on peut tenir de ces masses enrégimentées, au milieu desquelles l'homme cesse d'être une créature intelligente et libre, pour devenir un outil animé, le ressort impassible d'un immense mécanisme! En fait, les résultats obtenus en Russie ne sont pas de nature à recruter au socialisme de nombreux prosélytes.

Dans le débat engagé au sujet des instructions *autochthones* de la Russie, on a, nous le répétons, constamment confondu deux choses : le principe *communal,* qui est chez tous les peuples libres un levier

(1) *Les trois Questions du moment, — le Communisme.*

(2) Hertzen, l'auteur des *Idées révolutionnaires en Russie.*

d'indépendance locale, et le principe *communiste,* qui forme l'antithèse du droit de propriété du sol. L'un est un ressort de gouvernement et un moyen de liberté, l'autre ne tend qu'à détruire l'activité spontanée et la responsabilité des actes. En réalité, étudiée dans sa forme et dans ses origines, la commune russe n'est pas autre chose qu'une organisation destinée à répartir entre des serfs les charges du servage. Elle est née de l'obligation collective de l'impôt, et ne vaut que comme instrument fiscal. Pour servir la cause de l'avenir, il faudrait que, renonçant aux pratiques communistes, la commune se consacrât d'une manière féconde à l'œuvre de l'administration locale proprement dite, ce qui implique un ordre politique exempt d'arbitraire, et qu'elle retînt les membres qui la composent, par le bénéfice des avantages offerts, au lieu de les assujettir à porter leur part des charges imposées, en leur refusant la liberté de s'établir ailleurs. Qu'on ne s'y méprenne pas, ce que défend Iscander, ce que glorifient en Russie MM. de Haxthausen et Gerebtzof, c'est le *communisme,* et non pas la *commune.*

M. de Gerebtzof l'avoue d'ailleurs. Après avoir reconnu à regret qu'aucune application du communisme n'est possible à l'occident de l'Europe, il ajoute avec un accent de triomphe : « Cependant *cet idéal* est mis en pratique depuis la formation des sociétés à l'orient de l'Europe. Oui, cette utopie, illusoire pour l'Europe occidentale, existe bien réellement en Russie. » Pour employer un langage plus simple et plus exact, il aurait dû se borner à reconnaître que la Russie a conservé les lisières de l'enfance sociale, qu'elle n'a pas encore profité du progrès accompli par les nations qui ont secoué les langes du communisme pour s'élever à la liberté par l'exercice du droit de propriété. L'illustre Fox (1) donne de la liberté une définition qui commence par ces mots : *It consists in the safe and sacred possession of a man's property.* Ces paroles parlent mieux à l'esprit que les singulières promesses de M. de Gerebtzof : « La Russie possède un fonds de communisme susceptible des développemens les plus féconds. Quelques mesures suffiraient pour réaliser un système social qui ailleurs paraît un rêve... Le progrès du communisme promet un magnifique avenir à la Russie. » C'est, au contraire, parce que la Russie possède un fonds de communisme qu'elle reste en arrière du monde civilisé; pour se rapprocher des lumières, de la puissance et de l'activité féconde des autres peuples, elle doit effacer ces tristes vestiges de la communauté primitive.

La méprise que commettent les défenseurs de la *commune russe* tient à deux préoccupations évidentes : ils redoutent pour l'Europe

(1) Dans un célèbre discours du 1er décembre 1784.

l'invasion du socialisme, et ils supposent que celui-ci porterait remède aux souffrances des classes inférieures. La Russie serait garantie du fléau qu'elle s'est inoculé par une sorte de vaccine politique; le communisme la préserverait du prolétariat! « Tout Russe, dit M. de Haxthausen, appartient à une commune et a droit à une part du sol; aussi n'y a-t-il point de prolétaires en Russie. Dans tous les autres pays de l'Europe, des bruits sourds annoncent l'approche d'une révolution sociale dirigée contre la propriété. Sa devise est l'abolition de l'héritage et la division égale des terres. En Russie, un pareil bouleversement est impossible, l'utopie des révolutionnaires européens s'y trouve déjà réalisée par l'application de l'un des premiers principes de la vie nationale. »

Il n'y a pas de prolétaires en Russie! Le paupérisme n'y existe pas! C'est un vieil argument qui a toujours été mis en avant quand il a été question de l'émancipation des esclaves. Prenez garde, disait-on, vous allez créer le prolétariat et le paupérisme. Ce qui, dans un pareil état de choses, assure la nourriture d'une espèce d'étable humaine, c'est la servitude et non le partage périodique du sol, et il est d'autres biens supérieurs à la grossière satisfaction des sens dans laquelle s'absorbent le communiste et l'esclave. Pourtant ce triste avantage n'existe même pas; il suffit de voir ce que produit un sol immense, quand la propriété et la liberté ne viennent pas le féconder, pour renoncer à cette étrange méprise. Le prolétariat, le paupérisme ne devraient pas exister en Russie en présence d'espaces infinis qui attendent la main de l'homme; le communisme, loin de faire obstacle à l'invasion du mal, contribue à le faire naître, car il diminue la richesse de la production. M. de Haxthausen a vu des masses de mendians (*brodiaki*), expédiées par des *communes libres* qui se livrent régulièrement à cette industrie favorite du paupérisme européen (1). Nous savons aussi quel degré d'abaissement et de misère on rencontre dans certaines contrées de ce vaste empire.

(1) Les renseignemens que donne l'auteur sont trop étranges pour ne pas être reproduits : « Dans les villages sur notre route nous rencontrâmes beaucoup de mendians. Dans les terres des particuliers la mendicité est non pas plus rare, mais moins apparente, par la raison que la noblesse russe regarde comme une honte qu'un serf soit obligé de mendier. Dans les villages de la couronne, *c'est une industrie libre*, comme toutes les autres en Russie. Il y a des villages très riches qui ne vivent que d'aumônes. Chaque habitant a son costume de mendiant, et à l'approche du printemps chaque famille envoie un ou plusieurs de ses membres pour aller mendier dans les environs, que ces faux mendians se partagent d'ordinaire en différens cercles. Le partage une fois terminé, ces honnêtes industriels se mettent en campagne pour aller chacun de son côté récolter des aumônes dans le rayon qui leur a été exclusivement assigné. En automne ils retournent au village pour y vivre avec leur famille du contenu de leur besace. » *Études sur la Russie*, tome Ier, p. 135.

Par ce partage continu du sol, la vie communale devra trouver sa limite naturelle dans l'accroissement de la population. Iscander prévoit cette objection. « Quelque grave qu'elle soit en apparence, dit-il, il suffit pour l'écarter de répondre que la Russie possède encore des terres pour tout un siècle, et que dans cent ans la brûlante question de possession et de propriété sera résolue d'une façon ou de l'autre. » La réponse est commode. Signalons seulement le moyen indiqué pour se tirer d'embarras : *la Russie possède encore des terres pour tout un siècle.* Ce sont donc, de l'aveu même d'Iscander, les immenses étendues de terrain propres à la culture, et non les institutions communistes, qui promettent de fournir une occupation fructueuse à une population croissante. Il ajoute : « Beaucoup disent que, par suite de cette instabilité dans la possession, la culture du sol ne s'améliore point; *cela peut bien être.* » Mais à ses yeux le progrès de l'agriculture n'est pas une compensation suffisante de *l'horrible situation du prolétariat affamé.* Cependant le meilleur moyen de donner du pain, c'est d'en produire davantage, et, quoi qu'on en dise, le *prolétaire affamé* de l'Occident ne serait guère disposé à échanger son sort contre celui du paysan russe.

Malgré d'étranges préventions en faveur du communisme rural, malgré les assertions hasardées inscrites au début de ses *études*, M. de Haxthausen est amené par l'invincible puissance de la réalité à confesser les vices d'un régime d'oppression que la commune subit en gémissant, au lieu de le rechercher. Un passage des plus instructifs le démontre. « La coutume du partage continuel des terres et du changement des lots assignés à chaque membre est sinon tout à fait contraire, du moins très peu favorable aux progrès de l'agriculture. Il se pourrait même que, longtemps encore, l'agronomie et les différentes branches de l'économie rurale restassent stationnaires, et ne pussent s'élever au degré de perfection qu'on voudrait leur voir atteindre. L'avenir tranchera ces questions. Néanmoins il serait curieux de connaître si cette institution pourra se maintenir intacte et se perpétuer chez le peuple russe, malgré les modifications qu'y devront nécessairement apporter un plus haut degré de culture matérielle et morale et une civilisation plus avancée. » Poser ainsi la question, c'est la résoudre. L'écrivain a quitté, au contact des faits, le ton tranchant et dogmatique; il reconnaît que les Russes instruits et intelligens ne sont pas favorables à cette institution au point de vue agronomique. « Tout en lui rendant justice sous le rapport politique et social, ils prétendent que le sol n'arrivera jamais à un degré convenable de culture tant que le principe fondamental de la commune sera rigoureusement observé. » Que diraient-ils donc, si, placés à un autre point de vue politique et social, ils

devaient juger l'énergique auxiliaire de l'arbitraire du pouvoir, l'obstacle mis au développement de l'individu aussi bien sous le rapport de la force morale que de l'activité matérielle?

La marche naturelle des choses humaines est plus forte que les sophismes intéressés et que les exigences d'une domination absolue. Le principe *communiste* s'est affaibli déjà, et dans son application, dans le domaine de la réalité, il est loin d'avoir conservé sa pureté primitive (1). Il subit l'irrésistible influence des circonstances extérieures. « Beaucoup de modifications utiles et commodes, dit M. de Haxthausen, sont déjà venues en altérer le caractère, *et, à vrai dire, il ne pouvait en être autrement*, car le peuple russe en général a trop d'esprit naturel et trop de bon sens pour avoir longtemps les yeux fermés sur ce qu'il a intérêt de voir. Il a déjà reconnu les défectuosités et les inconvéniens sans nombre qui résultent de l'application rigoureuse de ce principe. M. de Karnowitsch, auquel je m'adressai pour savoir si les communes en général étaient disposées en faveur du partage continuel des terres, *me répondit que non*. C'est aussi la réponse que me firent plus tard *tous ceux* auxquels j'adressai la même question. »

Que devient, en présence de cette unanimité d'avis compétens, le prestige du communisme? — La vérité est simple et facile à démêler. A l'origine, quand la terre s'offre au premier occupant, et que le sol ne donne pas encore de *rente* dans le sens moderne attaché à ce mot, le tribut dont la commune est frappée exige qu'on *impose* des lots de terre aux habitans, obligés de payer une redevance. Au lieu d'être un avantage, la terre est alors une charge; la commune la répartit entre tous, de la manière la plus égale, par la voie du sort (2).

(1) L'instructif récit de M. de Haxthausen nous fait connaître les procédés employés (tom. Ier, p. 120). Le partage préalable (fait par les arpenteurs) une fois terminé, la commune s'assemble et procède à la distribution des lots par le sort. C'est comme une loterie dont tous les numéros gagnans et d'égale grandeur ne diffèrent entre eux que par la qualité de la terre, et le plus ou moins d'éloignement du village... Une portion de terre restée vacante après la mort d'un membre retombe à la commune, c'est-à-dire à la réserve. Cependant la commune s'efforce, autant que cela se peut, de concéder la jouissance de la portion d'un membre décédé à son fils ou à sa famille, afin que le travail du père ne soit pas perdu pour ses héritiers. C'est la raison pour laquelle les familles préfèrent rester unies et repoussent toute idée de partage et d'isolement. » Nous aurons occasion de voir qu'un motif analogue a contribué à former nos communautés rurales du moyen âge. Un des écrivains qui ont jeté le plus de lumières sur ce point intéressant, M. Doniol, auteur de l'*Histoire des Classes rurales en France*, nous paraît trop confondre l'espèce de *communisme familial* qui ne s'est établi chez nous que pour amortir les mauvais effets du servage, pour maintenir une sorte d'hérédité, et le *communisme* rural de la Russie, qui n'a qu'un résultat, celui de briser les liens de la famille au profit de la communauté.

(2) La *commune russe* est encore aujourd'hui l'expression de *la charge* commune.

Lorsqu'au lieu de conduire à une perte, la possession du sol promet un bénéfice, la commune n'est plus embarrassée pour tirer parti d'un *bien* que chacun désire posséder, quand la redevance à solder est inférieure au produit espéré. Alors le paysan, qui soupire après la propriété, subit à regret la loi du *partage communiste*, et celui-ci ne peut avoir qu'un but, qui est de rappeler au cultivateur son état d'assujettissement, de l'empêcher de grandir, comme il ferait si ce sol était à lui, de le maintenir dans la sujétion, en ne lui permettant pas d'acquérir les forces qui font la dignité et l'indépendance humaine. Lorsque la terre n'avait aucune valeur, et que l'homme asservi pouvait seul produire quelque chose au maître ou au souverain, on ne s'occupait que de s'approprier les fruits d'un travail moins productif, il est vrai, mais qu'il était impossible de se procurer autrement. Le travail libre a élevé la valeur de la terre et réduit la valeur du travail servile. Le propriétaire peut voir augmenter son revenu, en fondant celui-ci non sur la possession des hommes, sans lesquels la terre demeurerait inhabitée et inculte, mais sur la possession même de la terre. Dès lors le servage, sous toutes ses formes, perd sa raison d'être, et c'est justement ce qui en nécessite la suppression en Russie. Les anciens élémens de la richesse publique et privée y ont introduit la redevance par âme, au lieu de l'établir sur l'étendue, combinée avec la qualité du sol. Il fallait donc faire cadrer le partage de la terre avec cette obligation, avec ce mode de répartition, fixé d'une manière absolue. Il fallait procéder à un nouveau partage à chaque changement de l'assiette légale survenu par suite d'un nouveau *recensement*, et la commune obéit, en gémissant, à une triste nécessité. Le partage périodique des terres est devenu aujourd'hui une véritable calamité, et la conversion de l'impôt *par âme* en une *taxe foncière* véritable, que le comte Kisselef a commencée dans les biens de la couronne, doit conduire à la suppression de ce partage et à l'établissement d'un droit permanent de propriété. Le sol russe, délivré de la plaie du communisme, prendra un nouvel aspect.

Ici pourtant se présente une dernière objection. Les paysans russes ont horreur de la propriété, a dit M. Michelet; ceux qu'on

N'appartenir à aucune commune est un privilége dont profitent seulement les conditions sociales plus élevées, alors que tout le fardeau retombe sur les autres. On y est forcément attaché comme le Romain de l'empire l'était à la *corporation*. Pour qu'on se dégage de cette servitude, il faut que la commune vous affranchisse. C'est un état artificiel, fruit de la servitude. Rien de plus faux que de prétendre que « le communisme russe n'est nullement une institution, mais une condition naturelle qui tient à la race, au climat, à l'homme, à la nature. » Pénétrez au fond des choses, et vous trouverez l'esclavage!

a faits propriétaires retournent vite au communisme. « Ils craignent les mauvaises chances, le travail, la responsabilité. Propriétaire, on se ruine; communiste, on ne peut se ruiner, n'ayant rien à vrai dire. L'un d'eux, à qui l'on voulait donner une terre en propriété, disait : — Mais, si je bois ma terre? » Nous savons à quoi nous en tenir à cet égard, et M. de Haxthausen, qui le premier a découvert les prétendus mérites du communisme russe, fait un curieux aveu : « Chaque année de *révision,* dit-il, est *de jure* une année de partage de terre dans les communes; sans cette ordonnance obligatoire, fort peu goûtée du paysan, elles ne se décideraient jamais à faire de leur plein gré un nouveau partage, qu'elles considèrent plutôt comme onéreux qu'utile. Aussi, dans son langage poétique, le paysan le nomme-t-il *tchornoï perediel* (partage noir, funeste). » Le paysan russe aspire à la propriété, il souffre de ne pouvoir y atteindre; mais quand il serait vrai que la négation de ce droit l'aurait dégradé au point de lui enlever jusqu'au sentiment de sa misère, quelle condamnation pour un pareil régime! Le communisme russe reste debout comme ces blocs de glace que la rigueur du froid a saisis, et qui simulent la solidité du granit, tant que le soleil ne les pénètre point de ses rayons; mais la lumière commence à briller, les pratiques communistes du peuple russe ne résisteront pas longtemps à cette chaleur vivifiante; déjà l'on entend les premiers craquemens, qui annoncent une débâcle prochaine!

Que conclure de l'état des paysans de la couronne tel que nous venons de le décrire? C'est que l'organisation actuelle de la commune russe et la négation de la propriété individuelle exercent une influence non moins fatale sur la constitution politique de l'empire que sur la production matérielle. La première condition pour que les ressources naturelles dont dispose la Russie se développent, c'est qu'un peuple sans pensée ne continue point de servir d'instrument passif à un pouvoir sans bornes. Le problème posé aujourd'hui dans le vaste empire des tsars présente ainsi un double aspect : il s'agit non-seulement de briser les liens du servage, mais encore d'asseoir le droit permanent de la propriété du sol. Il faut rompre à la fois avec l'esclavage et avec le communisme, ces deux instrumens de la dégradation des âmes. La grande réforme dont l'empereur Alexandre II a pris la généreuse initiative ne sera sérieuse et complète qu'à cette condition.

L. Wolowski, de l'Institut.

THOMAS BROWNE

LE MÉDECIN PHILOSOPHE DE NORWICH

The Works of sir Thomas Browne (*Œuvres de sir Thomas Browne*), éditées par Simon Wilkin F. L. S. 3 vol., Londres 1852.

II.

UNE ÉPOQUE DE TRANSITION MORALE.

I.

En fouillant dans ce curieux répertoire d'érudition et de connaissances de toute sorte qui s'appelle la *Pseudodoxia* (1), mon intention n'a pas été d'y puiser des titres pour présenter Browne comme un savant. Quoiqu'il ait beaucoup observé et beaucoup fait pour discréditer les anciennes erreurs, la passion pour l'étude de la nature n'est pas le trait principal de son esprit. Sans sortir de la *Pseudodoxia,* nous avons déjà pu voir à quel point son besoin de connaître et de comprendre était doublé d'un autre instinct qui ne se contentait nullement des conclusions prudentes où l'on peut arriver dans l'étude ordinaire des phénomènes. Nous avons remarqué dans ses théories un penchant décidé vers la métaphysique chimérique du passé, vers ces opinions singulières que les siècles primitifs avaient imaginées *à priori* pour satisfaire immédiatement les innombrables exigences de leur curiosité. En réalité, dans la part que Browne a prise au mouvement des sciences à son époque, ce qui le désigne à l'attention, ce n'est pas l'importance des services qu'il a

(1) Voyez la livraison du 1er avril 1858.

rendus, c'est plutôt l'étonnante proportion dans laquelle l'esprit scientifique s'allie chez lui à l'imagination la plus puissante et la plus capricieuse; c'est l'ensemble et l'unité du caractère, où les penchans et les facultés de l'investigateur ont pu se combiner à une telle dose avec les extases de l'ascète et avec tous ces indicibles entraînemens qui font de la tête du poète un merveilleux théâtre sur lequel le cœur et la raison revoient leurs pensées comme à travers les prestiges du rêve.

Au premier abord, en lisant les œuvres du médecin de Norwich, on n'est frappé que par l'énigme de son originalité; on distingue si bien en lui une singularité qui est au fond de son génie propre, que l'on serait porté à l'envisager comme un de ces êtres exceptionnels qui ne représentent qu'eux-mêmes. En l'examinant mieux, on s'aperçoit vite que le génie propre dont il est impossible de lui contester l'honneur présente de grandes analogies avec les tendances complexes de son époque. Dans cette personnalité qui ne ressemble à aucune autre, on découvre le résumé fidèle d'une phase de transition qui s'est produite à peu près partout dans l'Europe occidentale, et qui en Angleterre particulièrement a été des plus marquées et des plus fécondes. Par ce mot de transition, que j'emploie pour caractériser la première partie du XVIIe siècle, je n'entends pas seulement indiquer une transformation en voie de s'opérer dans les croyances, les études et les arts; je ne veux pas dire purement que les rêveries sur les causes allaient faire place à la science expérimentale des effets, que le raisonnement dans la religion allait succéder aux aspirations morales, que la discussion des droits, ou l'art du gouvernement, était près de remplacer en politique les respects traditionnels et l'empire des anciens usages. Le changement qui s'acomplissait au lendemain du XVIe siècle était encore plus radical, ou plutôt, si on le rencontrait dans toutes les manifestations de la pensée humaine, c'est qu'il se produisait à la source même des pensées. C'étaient les caractères eux-mêmes qui tendaient à se transformer. Avec Shakspeare comme avec Luther, l'humanité instinctive venait de dire son dernier mot; avec Bacon, une nouvelle humanité, toute concentrée dans l'idée fixe de connaître, avait déjà lancé sa profession de foi. Comme il arrive toujours en pareil cas, les tendances qui finissaient ne cédaient pas leur place sans de suprêmes efforts.

Il suffit de rappeler comment, depuis la fin du XVe siècle, l'Europe avait été coup sur coup ébranlée par des nouveautés encore plus inouies que celles de nos révolutions. La terre venait d'être doublée par Colomb, et toutes les imaginations avides de merveilles, toutes les ambitions à l'étroit dans leur sort héréditaire, toutes les exaltations éprises d'une utopie avaient devant elles une moitié d'univers où elles pouvaient à l'aise poursuivre des eldorados, se tailler des

principautés, ou aller fonder des royaumes de saints exempts du péché. Les sciences, les philosophies, toutes les habitudes intellectuelles où les pensées étaient restées si longtemps renfermées, avaient également éclaté pour les rendre libres et leur ouvrir les espaces sans bornes du désir et de l'espérance. La renaissance, armée de l'imprimerie, avait versé dans les têtes une masse d'idées grecques et romaines qui contredisaient violemment les opinions du moyen âge, et qui, en les brisant sous leur choc, avaient formé avec leurs débris une sorte de chaos en pleine fermentation. Par-dessus tout, la réforme, et plus particulièrement la réforme comme elle s'était produite en Angleterre, était venue remuer les âmes jusqu'à des profondeurs où les passions politiques et les préoccupations de bien-être ne pénétreront jamais. Pendant que l'ancienne église était supprimée, puis rétablie, puis encore supprimée; pendant que les persécutions se joignaient aux innovations pour attiser la fièvre des esprits, les épées jusqu'au règne de Charles Ier n'étaient point sorties du fourreau; l'ardeur religieuse n'avait point eu de débouché extérieur. Elle ne s'était pas dépensée dans ces luttes civiles qui lassent les énergies, qui découragent les volontés par l'expérience de leur impuissance, qui dégoûtent les honnêtetés par le spectacle des honteux penchans toujours prêts à s'enrôler dans toutes les querelles. Entièrement comprimé, l'enthousiasme avait pesé de tout son poids sur les esprits pour les faire rentrer en eux-mêmes. Comment fallait-il honorer Dieu? en quoi consistaient la sainteté et le devoir? Telles étaient les questions qui absorbaient le cœur et la raison des hommes, et dont la nouvelle doctrine, avec sa tendance à mettre les sentimens au-dessus des œuvres, centuplait encore la puissance.

Aussi le XVIe siècle est-il marqué par une explosion de vie morale non moins remarquable que celle qui suivit l'avénement du christianisme. C'est l'heure où aboutit la longue gestation du moyen âge chrétien. Tout ce qui s'enfante alors est un triomphe et une glorification absolue des principes et de l'activité du moyen âge. Sur toute la ligne, le sentiment se proclame lui-même comme la loi souveraine. En religion, il ordonne aux hommes de désespérer de leur raison pour obtenir la grâce; il leur annonce que, pour chacun, le devoir est d'écouter sa propre conscience, d'avoir en soi les saintes inspirations, et de leur obéir quand même sans s'inquiéter de ce qui peut sortir des actes. En poésie, il rompt avec l'art antique, — cet art qui n'est que le talent d'agir sur les lecteurs avec la science des moyens d'action, — et par la voix de Shakspeare et de Spenser, il compose d'un seul coup le poème complet de tout ce que l'âme d'alors pouvait imaginer et sentir en puisant en elle-même toutes ses aspirations, ses énergies et ses sensibilités. Dans la science, c'est

encore le sentiment qui, à son insu, commence le mouvement destiné un jour à l'étouffer lui-même. Bacon, lui aussi, n'était qu'un avocat du sens propre. Il venait dire qu'il était temps de ne plus s'en rapporter aux décisions des écoles, et qu'au lieu de répéter les axiomes enseignés comme la vérité, il s'agissait pour la raison de consulter son propre oracle, de ne s'en rapporter qu'à lui.

Il n'est pas moins vrai qu'au fond c'était une réaction absolue qui se préparait. L'intelligence, une fois réveillée par l'immense activité que le moyen âge avait donnée à tout l'être humain, devait bientôt accaparer pour elle seule ce droit de libre inspiration que le XVIe siècle avait posé pour toutes les facultés. Dès le début du XVIIe, nous voyons soudain baisser l'imagination et la spontanéité. Les instincts moraux ont exprimé ce qu'ils avaient conçu et éprouvé en s'abandonnant à leurs propres impulsions, et leur succès même tourne contre eux. Après les génies naïfs qui avaient eu le don d'inventer parce qu'ils allaient docilement où l'esprit les poussait au lieu de vouloir se fixer un but, arrivent les imitateurs, qui se mettent à adorer comme le beau absolu les formes trouvées par les maîtres, et qui réduisent leur ambition à savoir reproduire ce qui les a charmés. Après les premiers protestans, qui avaient revendiqué la liberté de conscience comme le droit et l'obligation d'obéir à la grâce irrésistible, arrivent les puritains, qui, au nom de la même grâce infaillible, prétendent imposer à tous les croyances, le code moral que leur a révélés cette voix divine qui, suivant eux, ne peut manquer de faire à tous la même révélation. L'intelligence seule, pendant que les autres organes de l'âme humaine renoncent au droit de croire à leurs propres impressions, devient chaque jour plus impatiente de s'exercer et de dicter la loi. C'était elle qui avait été la déshéritée de l'ancien régime moral, — et maintenant elle a devant elle sa carrière tout entière à parcourir; elle doit faire connaissance avec toutes ses capacités et ses impuissances, accomplir ses grandes découvertes comme se donner la leçon de tous les égaremens dont elle est susceptible. Aussi c'est dans le savoir et le raisonnement que les esprits se réfugient; c'est à connaître les faits, leurs rapports et leurs conséquences, qu'ils dépensent et bornent leurs efforts. Et je ne fais pas allusion seulement aux progrès des sciences physiques, qui sont le beau côté de l'époque et l'application légitime de son intelligence. La raison usurpe encore les fonctions qui ne lui appartiennent pas : elle veut obliger les hommes à n'être en tout que des calculateurs; elle veut que jusque dans leurs affections et dans le gouvernement de leur âme ils ne soient dirigés que par les connaissances qu'ils peuvent avoir sur les choses du dehors. Elle prétend enfin décréter à son tour une morale, une

foi, une poétique qui ne relèvent que d'elle, qui ne reconnaissent que son autorité. Tout ce qu'elle décrète est la négation absolue des croyances et de l'esprit du passé. Tandis que le moyen âge avait expliqué le mal par l'inspiration d'un mauvais principe, elle décide au contraire que tous les maux sont venus de ce que l'humanité n'a pas possédé la science des choses avantageuses et des choses nuisibles, et de ce qu'elle a eu la sottise de se laisser diriger par ses sympathies au lieu de consulter son jugement. Tandis que le moyen âge avait enseigné que les œuvres ne sont rien, et que le seul moyen d'arriver au bien est d'avoir les bonnes inspirations et de leur obéir sans s'inquiéter des résultats, elle vient déclarer que les sentimens ne sont rien, et que, pour bien conduire nos affaires, notre seul souci doit être d'apprendre à évaluer juste ce que nos œuvres peuvent nous rapporter. La raison ne s'arrête même pas là : après avoir mis l'*utilitarisme* en tout et partout, elle en vient à s'abroger elle-même, elle érige ses propres idées en vérités absolues, et pour mieux assurer leur souveraineté, elle change l'homme en une sorte de mécanique qui désormais ne doit plus travailler qu'à tirer les conclusions et à pratiquer les décisions que peut lui fournir la science acquise.

Un développement tout intellectuel, un développement qui devait aboutir à ces excès, mais qui devait d'abord grandir l'esprit humain par la place qu'il attribuait à l'intelligence, voilà donc ce qui commençait du temps de Browne, pendant que d'un autre côté l'imagination et la conscience achevaient leur évolution. Avec de simples différences en plus ou en moins, le XVIIe siècle s'ouvre ainsi chez toutes les races germaniques et latines.

La lutte des deux principes est peu sensible en Italie : l'ancienne patrie des Romains avait toujours été très législative et très intellectuelle, témoins ses écrivains politiques et ses grammairiens. Depuis la renaissance surtout, elle s'est étrangement reniée pour se faire à nouveau païenne ou cicéronienne. En France, c'est de Henri IV à Louis XIII que la transformation s'accomplit; mais l'imagination sous les Valois a été trop tôt gênée par l'imitation des anciens, et après eux il en reste peu pour mitiger les premiers épanouissemens de la raison, qui elle-même va être trop vite régularisée par les convenances du règne de Louis XIV. En Angleterre, la croissance du génie national a été plus franche que partout ailleurs; l'imagination a pris un essor plus vigoureux en restant plus sincère, et l'intelligence dans sa liberté y est à la fois plus promptement virile et plus longtemps naïve, je veux dire plus longtemps associée à l'inspiration de tous les instincts que la nature place en nous à côté du jugement. Lorsque Shakspeare meurt, Bacon est déjà né : ce seul rapproche-

ment accuse avec éloquence les deux vitalités qui, sans s'étouffer l'une l'autre, produisent pendant un demi-siècle une des phases les plus riches des annales anglaises.

Cette double activité du sentiment et de l'intelligence est également ce que nous découvrons au fond du tempérament de Browne. S'il éveille aussi vivement la curiosité, c'est en même temps par l'intérêt historique des deux élémens qui font de lui un abrégé de son époque, et par l'intérêt moral de la singulière individualité qui résulte en lui de leur fusion. En faisant cette remarque, je n'ai nullement la pensée de rien enlever à son originalité : — nous nous plaisons beaucoup trop, je crois, à expliquer les grands esprits par l'esprit de leur siècle et à supposer que les natures extraordinaires sont formées par la nature banale de tout le monde. Ce que je veux dire, c'est que, grâce à des dispositions innées, Browne a trouvé moyen de combiner en sa personne les deux manières d'être qui se manifestaient parallèlement autour de lui; c'est qu'il a appartenu en même temps aux générations qui l'avaient précédé et à celles qui allaient le suivre. Aussi ai-je cru bon de le scinder pour ainsi dire en deux. J'ai parlé d'abord de l'ouvrage où sa curiosité intellectuelle se révèle le mieux, et j'ai réservé pour la fin ceux de ses livres où il écrit plutôt comme un homme du moyen âge, sous la dictée de ses sentimens. Pour achever d'étudier ses œuvres, nous jetterons au moins un coup d'œil sur quelques autres écrits où Browne reste en quelque sorte à mi-chemin entre le monde de son esprit et le monde des choses.

II.

Après avoir publié la *Pseudodoxia,* Browne ne se présenta plus qu'une seule fois devant le public : ce fut en 1658, année où il donna dans un même volume son *Jardin de Cyrus* et son *Hydriotaphia* ou *Sépulture des urnes.* Parmi ses ouvrages, il n'y en a point où le mélange de tout ce qui se rencontrait en lui soit plus remarquable que dans ces deux traités. L'*Hydriotaphia,* qu'il avait écrite à propos de quelques urnes antiques découvertes dans le Norfolk, est un discours funèbre où il discute en érudit les coutumes des anciens peuples à l'égard des morts, où il parle en savant des substances trouvées dans les urnes du Norfolk, où il médite en philosophe sur toute cette science de la mort et sur la mort elle-même. Quant à l'autre dissertation, pour en faire comprendre la bizarrerie, il suffira d'en citer textuellement le titre : *le Jardin de Cyrus, ou le losange quincunciel, ou les plantations réticulées des anciens, considérées artificiellement, naturellement et mystiquement.* Les quinconces sont le prétexte du livre. Avec des si, des peut-être, des probablement,

Browne arrive de conjecture en conjecture à présumer que les plantations en losange ont dû exister non-seulement avant le déluge, mais dans le paradis terrestre, dont Dieu lui-même était le planteur. Des quinconces il passe bientôt aux nombres et aux figures géométriques qui entrent dans cette disposition, et en évoquant devant lui les productions de la nature et de l'art, il arrive à n'apercevoir partout que des losanges, des cinq, des X, des tissus rétiformes. Où veut-il en venir? La question est d'autant plus embarrassante qu'il brode sur ce texte une infinité d'observations sérieuses et de recherches attentives sur l'histoire naturelle et la physiologie végétale, sans parler de maints autres sujets sur lesquels il exprime évidemment ses véritables opinions. En réalité, il faut renoncer à préciser ce qu'il a voulu. Son discours est la traduction naïve des indéfinissables combinaisons qui se produisaient dans son esprit. Il ne cherche pas à énoncer des conclusions arrêtées; il songe tout haut comme il songeait à chaque instant, en confondant un peu son imagination avec la science. Il regarde en lui-même le pêle-mêle de ses souvenirs, de ses préoccupations, de ses conjectures momentanées, et à la fin, quand il est las, « il est temps de cesser, dit-il, la nuit est avancée, les chasseurs sont déjà sur pied en Amérique; tenir nos yeux ouverts plus longtemps, ce serait voler le rôle de nos antipodes. »

Outre l'*Hydriotaphia* et *le Jardin de Cyrus,* ses lettres et ceux de ses papiers qui ont vu le jour après sa mort nous prouvent qu'en vieillissant il n'avait rien perdu de son ardeur pour l'étude. Jusqu'au bout, nous le voyons poursuivant ses travaux, les poussant même dans plus d'une direction nouvelle, et toujours prêt à profiter des occasions inattendues pour augmenter ses connaissances, ou pour les mettre au service d'autrui. Il entre en communication avec le pasteur d'une paroisse de l'Islande, et les renseignemens qu'il en obtient sur l'histoire naturelle et sur les maladies régnantes de cette île lointaine lui servent à rédiger une notice qu'il communique plus tard à la Société royale. Il écrit pour sir William Dugdale deux mémoires touchant les *Marécages* et les *Tumuli de l'Angleterre.* Il se met au service d'Évelyn, le charmant auteur des *Mémoires* et grand amateur d'horticulture. Il envoie au docteur Ray des catalogues et d'autres matériaux qu'il avait primitivement ramassés pour une histoire naturelle du pays de Norfolk. La plupart de ces communications ont été recueillies, et, avec divers traités que Browne laissa en mourant, elles ont fourni la matière de deux publications posthumes éditées, l'une par l'archevêque Tenison, et l'autre par John Hase. Je ne m'arrêterai pas toutefois à ces deux recueils. La plupart des essais qui les composent rentrent dans le genre de la *Pseudodoxia,* et nous y retrouverions le même savant

avec lequel nous avons fait connaissance. D'ailleurs ils ne nous aideraient pas à mieux comprendre ce qu'était au fond ce judicieux visionnaire. Il est temps d'arriver à celui des ouvrages de Browne qui complète le mieux la singulière figure dont la *Pseudodoxia* ne nous a révélé qu'un côté.

Dès les premières pages, la *Religio medici* nous offre la preuve que les temps n'exercent pas toujours une influence directe sur les individus. Vers 1634, alors que Browne composait son soliloque « pour sa satisfaction privée et avec la pensée d'en faire un mémento pour lui-même plutôt qu'un exemple et une règle pour autrui, » le vent était tout à fait aux controverses religieuses. Ce n'était plus le moment des décisions où, sans trop raisonner, les hommes étaient allés, par instinct et par amour, vers la croyance qui les attirait irrésistiblement. Les partis étaient pris maintenant, et quoique l'enthousiasme n'eût point diminué en Angleterre, les *ferveurs* du XVIe siècle faisaient place de plus en plus à ces argumentations qui ont rempli le XVIIe, et qui ont laissé tant de traces dans Bayle, Leclerc, Jurieu, etc.

Mais les natures vraiment originales, au lieu de se laisser gagner par les entraînemens de leur entourage, n'y trouvent qu'une occasion d'acquérir plus vivement conscience de leurs propres instincts, et tel est l'effet que produisent sur Browne les intempérances dogmatiques dont il est témoin. Après avoir déclaré qu'il est chrétien protestant de l'église d'Angleterre, et cela « non-seulement de naissance et d'éducation, mais par conviction personnelle et de sa propre option, » il ajoute, en faisant allusion aux catholiques :

« Pour autant, je n'ai pas rompu à tel point avec ces courages désespérés qui préfèrent risquer leur barque avariée sur la haute mer plutôt que de rentrer au port pour la réparer... Je ne me suis pas tellement séparé d'eux que j'en sois à leur égard aux antipodes et à épée tirée. Nous avons fait une réforme à partir d'eux et non contre eux, car, à laisser de côté ces accusations et ces échanges de propos outrageans qui divisent nos affections et non pas notre cause, nous sommes unis les uns aux autres par un même nom et un même titre, par une foi et un corps nécessaire de principes qui sont communs entre nous. Je n'ai jamais pu voir qu'il y eût aucune conséquence raisonnable à tirer des textes qui défendent aux enfans d'Israël de se souiller dans les temples des païens. L'eau bénite et les crucifix, bien que dangereux pour le vulgaire, ne trompent pas mon jugement et n'abusent aucunement ma dévotion. Je suis, je le confesse, naturellement porté à ce qu'un zèle mal entendu appelle superstition. Je reconnais que ma conversation ordinaire est sévère, que mes manières sont pleines de raideur et parfois teintes de morosité; pourtant dans mes oraisons j'aime à user de la civilité de mes genoux, de mon chapeau et de ma main, avec tous ces mouvemens extérieurs et sensibles qui peuvent exprimer ou exciter ma ferveur invisible. Je ferais violence à mon propre bras plutôt qu'à une église, et je

ne souillerais pas volontiers un nom de saint ou de martyr... Je ne puis pas rire, j'aurais plutôt compassion des stériles voyages des pèlerins et de la condition misérable des moines. S'il y a une méprise dans la forme, il y a dans le fond un élément de piété. Je n'ai jamais été capable d'entendre la cloche de l'*Ave Maria* sans un élan de prière, et je ne sache pas que, parce qu'ils ont erré par un point, ce me soit une autorisation suffisante pour errer par tous, je veux dire par le silence et un muet dédain. Tandis donc qu'ils tournaient vers la Vierge leurs dévotions, j'adressais les miennes à Dieu, et je rectifiais les déviations de leurs prières en réglant justement les miennes. En voyant une procession solennelle, il m'est arrivé de pleurer abondamment pendant que mes compagnons, aveuglés d'opposition et de prévention, tombaient dans des excès de mépris et de rire. Les églises grecque, romaine et africaine ont sans contredit des solennités et des cérémonies dont les sages ferveurs savent faire un usage chrétien et qui sont condamnées par nous, non pas comme étant un mal en elles-mêmes, mais comme étant des sollicitations et des amorces à la superstition pour ces têtes vulgaires qui regardent de travers la face de la vérité, et pour ces jugemens instables qui ne peuvent s'asseoir sur le centre de résistance sans des oscillations ou des chancellemens vers la circonférence. »

Chez Browne, ce n'est pas là seulement de la sympathie pour les rites catholiques, — bien qu'ils aient certainement attiré son imagination, — c'est avant tout l'effet d'une constitution qui, pour citer ses propres paroles, est si générale qu'elle s'accorde avec toute chose. Sa conscience lui donnerait un démenti, s'il disait qu'il déteste absolument quoi que ce soit, excepté le démon. Les antipathies nationales ne le touchent pas; il ne s'étonne point des sauterelles et des cigales que mangeaient les Juifs, ni des plats de grenouilles et d'escargots dont se régalent les Français. A la vue d'une vipère, d'un scorpion ou d'un crapaud, il ne sent en lui nulle envie de prendre une pierre pour les écraser. « Je n'ai jamais pu, dit-il ailleurs, me mettre en discorde avec un homme pour une différence d'opinion, ou prendre colère contre son jugement, parce qu'il ne se rencontrait pas avec moi dans une manière de voir dont, sous peu de jours peut-être, je devais moi-même m'éloigner. » Cette espèce de tolérance, Browne l'attribue avec humilité au tempérament froid dont le ciel lui a fait la grâce; je l'attribuerais moi-même en grande partie à l'insatiable curiosité de son esprit. Tandis que la plupart des hommes sont choqués par tout ce qui les surprend et par tout ce qui sort de leurs idées, il aime les aventures et les rencontres imprévues; tandis que pour les autres c'est une souffrance de concevoir ce qu'ils n'avaient pas conçu, pour lui c'est un bonheur d'étendre incessamment ses pensées et ses affections. Il a peine à dire : il n'y a que cela de vrai, il n'y a que cela de bon. Il voudrait pouvoir embrasser une vérité sans s'obliger à rejeter complétement les décisions contraires. En parlant des trois hérésies vers lesquelles

ses jeunes années avaient incliné, il écrit ces mots où respire un vrai sybaritisme d'intelligence. « Ce n'est pas seulement une erreur de jugement, c'est encore une perversion de la volonté que d'être incapable de se délecter d'une singularité sans se faire d'elle une hérésie, ou d'imaginer une idée sans vouloir créer aussi une secte. » Une autre cause ne contribue pas moins à sa répulsion pour les controverses et les excommunications : c'est le point de vue d'où il les juge. Au lieu de porter son attention sur la valeur des doctrines en litige, il est surtout frappé par les mobiles des combattans eux-mêmes; il aperçoit surtout les instincts d'agression et de domination qui sont les ressorts de la lutte. Sur ce point sa nature est on ne peut plus décidée. Tous les sentimens négatifs, tous ceux qui se rattachent au mépris ou à la haine, sont littéralement pour lui impossibles. Ainsi il ne peut pas supporter l'idée qu'il existe au monde une seule chose disgracieuse, une seule espèce de créature dont le propre soit de causer de la répugnance.

« *Natura nihil agit frustra,* s'écrie-t-il, est le seul axiome incontestable de la philosophie. Il n'y a pas de grotesques dans la nature; il n'y a pas de choses qui soient faites pour boucher des vides et garnir des coins inutiles. Il n'est pas jusqu'aux créatures les plus imparfaites, à celles qui ne furent pas préservées dans l'arche et qui, ayant leurs semences et leurs principes dans la matrice de la terre, se montrent partout où se montre le pouvoir du soleil, il n'est pas, dis-je, jusqu'à elles qui ne laissent éclater les combinaisons de la main divine... Ma contemplation n'a jamais su se contenter des objets ordinaires d'étonnement, du flux et du reflux de la mer, de la crue du Nil, de la direction de la boussole vers le nord, et je me suis appliqué à leur trouver des pendans et des pairs parmi les productions plus familières et plus dédaignées de la nature, comme je puis sans voyager en découvrir dans la cosmographie de moi-même. Nous portons en nous les merveilles que nous allons chercher loin de nous. Nous renfermons toute l'Afrique et ses prodiges. Nous sommes nous-mêmes cette œuvre audacieuse et aventureuse, où quiconque l'étudie sagement apprend comme dans un épitomé ce que d'autres poursuivent par fragmens épars dans un volume sans fin. »

Il semble que l'on entende parler un des grands poètes de l'Angleterre moderne, William Wordsworth, et ce n'est pas la seule fois qu'on serait tenté de se demander si l'âme de Browne n'était pas revenue prendre chair dans le poète du XIXe siècle pour confirmer sa théorie ou du moins sa rêverie sur les hommes qui *se revivent* et sur les populations de la terre qui ne sont que les revenans du passé. Chez l'un et chez l'autre, c'est bien un même esprit qui, par les mêmes voies, en est venu à se faire un monde où il ne reste plus rien qui puisse lui causer quelque répugnance. Chacun de nous peut observer que les hommes, à mesure qu'ils vieillissent et que la pen-

sée prend le dessus chez eux sur la vie des sens, deviennent plus sensibles à l'expression morale des physionomies, plus capables d'être charmés par le caractère qui se révèle sur des traits sans jeunesse et sans beauté physique. Poussons encore plus loin cette prédominance de la pensée, et les visages mêmes où se peint une âme pervertie auront aussi leur circonstance atténuante; ils nous intéresseront au moins par les révélations qu'ils auront à nous faire. Browne en est là, et, comme tous les esprits de cet ordre, il aime surtout ce qui est humble, petit et familier, car l'imagination n'est que plus frappée quand l'immense vision de l'ordre universel ou de la sagesse infinie s'échappe pour ainsi dire d'un fait imperceptible.

La tournure particulière de ses convictions religieuses n'est pas moins exceptionnelle. Rien qu'à lire les fragmens que nous avons cités, on comprend facilement que dans un avant-propos l'éditeur parisien de la *Religio medici* ait présenté l'auteur comme un protestant à moitié gagné à l'église romaine, et peut-être n'est-il pas impossible de deviner comment certains théologiens allemands avaient pu, en dépit de l'évidence, l'accuser d'un indifférentisme absolu et même d'athéisme. C'est qu'en effet la foi de Browne repose sur un centre qui n'est point celui des croyances ordinaires. En réalité, il ne songe pas à ouvrir au grand large les portes du ciel pour y laisser entrer la sœur de charité et la sœur de Cythère; mais il est d'un spiritualisme à scandaliser les docteurs de toutes les confessions. Il ne croit point, avec les catholiques, que les rites et les pratiques aient la puissance de sauver, et il ne croit point, avec les puritains, qu'ils aient la vertu de damner. Il ne cache pas non plus que les points de doctrine qui séparent les diverses sectes lui semblent peu dignes du bruit qu'ils provoquent. En dehors des dogmes fondamentaux, il a peine à admettre que la sainteté et l'iniquité d'après lesquelles Dieu nous pèse consistent dans des opinions, dans des décisions qui, après tout, ne représentent pas ce que nous valons nous-mêmes. Pour lui évidemment l'essence du christianisme est ailleurs : elle est surtout dans son esprit moral, et par là je n'entends pas précisément ses préceptes ni ses injonctions sur la conduite qu'il faut tenir. Si indispensable que soit ce code moral, il n'est point spécial au christianisme, et partout où les hommes ont eu la crainte de la souffrance, ils ont naturellement mis hors la loi tout ce qu'ils pouvaient croire malfaisant. Je parle surtout de cet esprit qui est venu au contraire enseigner aux hommes à ne plus en rester à l'idée païenne de méfait et de bienfait, à tenir les sentimens pour un bien ou un mal, non plus en raison des avantages ou des inconvéniens qu'ils pouvaient rapporter à la masse, mais en raison de l'état moral dont ils procédaient chez l'individu. La tête de l'humanité s'était enraidie et comme pétrifiée à

regarder du côté des conséquences des actes; le christianisme l'a prise et l'a retournée du côté de leur origine. Cet esprit moral possède si bien Browne, que les autres parties de la théologie, malgré son respect pour elles, ne sont à ses yeux que secondaires. Tout en exprimant des doutes sur les miracles des jésuites du Paraguay, « il souhaiterait qu'ils fussent vrais, et qu'ils eussent d'autres garans que la plume de leurs auteurs. » Il ne voit rien qui empêche que ces hommes d'une autre église, s'ils ont le cœur saint, aient reçu de Dieu le don de glorifier son nom par des prodiges. Tout en étant fort inquiet sur le sort des sages païens qui n'ont pas connu le Christ, il lui semble dur « de placer en enfer les âmes de ces hommes dont les nobles vies nous enseignent la vertu sur la terre... Quelle étrange vision, dit-il, ce sera pour eux de voir leurs fictions poétiques converties en réalité, et leurs furies imaginaires en véritables démons! Comme l'histoire d'Adam sonnera étrangement à leurs oreilles, quand ils auront à souffrir à cause de l'homme dont ils n'ont jamais ouï parler, et quand eux, qui font descendre des dieux leur généalogie, ils sauront qu'ils sont la malheureuse lignée de la chair pécheresse! » — « Mais, reprend-il, c'est un acte insolent de la raison que de discuter la justice des procédés de Dieu... Et après tout, les hommes qui vivent suivant la droite règle de la raison vivent seulement selon leur espèce, comme les bêtes suivant la leur. Ils ne font qu'obéir convenablement à l'injonction de leur nature, et n'ont donc pas droit d'attendre une récompense pour leurs actes. »

Il ne s'ensuit pas toutefois que Browne ne soit chrétien que par la conscience. Son intelligence aussi est vivement saisie, mais c'est encore d'une manière toute particulière. En étudiant la *Pseudodoxia*, nous avons remarqué comment il était à la fois très porté à croire quand il s'agissait des causes invisibles des phénomènes, et très avide de s'assurer par ses yeux quand il s'agissait des phénomènes eux-mêmes. Dans ses convictions religieuses nous retrouvons quelque chose d'analogue. Quoiqu'il ait autant que personne la foi historique, quoiqu'il soit convaincu que tous les événemens relatés par l'Écriture se sont passés de tout point comme elle les rapporte, il est clair que tout ce qui est trop défini le gêne, que tout ce qui ressemble à un fait est pour sa raison un texte rempli de difficultés, d'obscurités et d'énigmes où du reste il se complaît visiblement, sans souffrir de ne pas les résoudre. Il a calculé comment toutes les créatures, non-seulement avec leur volume, mais avec leur provision de nourriture, avaient pu tenir dans l'arche; il a considéré que l'épreuve de la virginité telle que Dieu l'ordonna aux Juifs était très faillible; il a remarqué que bien des femmes, et même des nations entières, échappaient à la malédiction de l'enfantement, qui dans la Bible semble prononcée sur le sexe entier. En

un mot, sa foi a cela de très particulier, qu'elle semble moins tenir de la soif de certitude que du besoin de s'interroger et de spéculer. Les croyans ordinaires cherchent avant tout dans la religion un point fixe pour leurs incertitudes. Ce qui les attire et ce qu'ils embrassent avec le plus de contentement, c'est la partie positive du christianisme, ce sont les révélations qu'il leur apporte. Ce qui gagne Browne et ce qui le retient, ce sont au contraire les mystères, ce sont les voiles que la théologie ne soulève pas.

« Il me semble, écrit-il, qu'il n'y a pas dans la religion assez d'impossibilités pour une foi active... J'aime à me perdre dans un mystère, à suivre mes pensées jusqu'à un *o altitudo!* C'est ma récréation solitaire que d'embarrasser mon entendement avec ces énigmes emmêlées et ces problèmes insolubles de la trinité, de l'incarnation et de la résurrection. Je puis répondre à toutes les objections de Satan et de ma raison rebelle par cette étrange solution que j'ai apprise de Tertullien : *Certum est quia impossibile est*. Ajouter créance à des faits ordinaires et visibles n'est pas de la foi, mais seulement de la conviction. Il est des hommes qui croient plus fermement pour avoir vu le sépulcre du Christ, et qui, après avoir contemplé la Mer-Rouge, ne doutent plus du passage miraculeux. Moi, je suis heureux de n'avoir pas vécu aux jours des miracles, de n'avoir jamais aperçu le Christ ni ses disciples. Je ne voudrais pas avoir été un des Israélites qui passèrent au milieu des flots entr'ouverts, ni un des malades sur qui Notre-Seigneur opéra ses merveilles. Ma foi m'eût alors été imposée, et je n'aurais point part à la bénédiction qui a été prononcée sur ceux qui croient et n'ont pas vu... Depuis que j'ai atteint l'intelligence de savoir que nous ne savons rien, ma raison a été plus souple à la volonté de la foi. Sans exiger une rigide définition, je me contente maintenant de comprendre un mystère sous une image facile et platonicienne. Cette description allégorique d'Hermès (une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part) m'a toujours séduit au-delà de toutes les définitions métaphysiques. Là où il m'est impossible de satisfaire ma raison, j'aime à complaire à mon imagination. Quand l'obscurité est trop épaisse pour notre entendement, il est bon de nous reposer dans une description, une périphrase ou même un à peu près. En faisant savoir à notre raison combien elle est incapable de pénétrer les effets visibles et patens de la nature, nous la rendons plus humble et mieux soumise aux subtilités de la religion. C'est ainsi que je dresse mon esprit farouche et mal dompté à s'abattre sur l'appât de la foi. »

Ne nous y trompons pas : cet état d'éblouissement extatique n'est point le symptôme d'une organisation où la raison a peu d'empire, c'est plutôt celui d'une raison très active, qui a beaucoup tâché de comprendre, qui a même porté trop haut ses ambitions, et qui, en comptant ses efforts déçus, a pu supputer combien le connu était peu de chose pour elle à côté de l'incompréhensible. « Nous ne faisons qu'apprendre aujourd'hui ce que nos jugemens plus avancés nous forceront demain à désapprendre, et Aristote nous enseigne

seulement ce que Platon lui avait enseigné, c'est-à-dire à le réfuter lui-même. J'ai traversé toutes les écoles, et n'ai trouvé le repos en aucune. Quoique nos premières études nous désignent comme des péripatéticiens, des stoïques ou des académiciens, je m'aperçois qu'à la fin les plus sages têtes deviennent presque toutes des sceptiques, et restent plantées comme des Janus dans le champ du savoir. »

Avec cette profonde conscience des limites de son intelligence, — et elle n'abandonne pas Browne, — on sent comment les mystères sont en quelque sorte la preuve qui lui démontre la vérité du christianisme. Ses yeux comme son jugement n'aperçoivent partout que des mouvemens dont les ressorts lui échappent, et d'admirables accords où s'atteste une sagesse qui ne se laisse pas saisir. Pour lui, ce qui distingue la réalité, c'est d'être inexplicable, et il voit un mensonge dans toute philosophie qui prétendrait lui donner une explication de l'univers où il n'existerait plus ni ombre ni inconnu. Cependant, comme chrétien, il n'a pour ainsi dire aucun sacrifice à imposer à sa raison : sa foi se borne à lui enseigner que dans ce monde tout est l'œuvre d'une providence et d'une toute-puissance que l'homme ne saurait concevoir. Sans viser à définir l'infini, elle lui donne pour tout ce qu'il voit d'impénétrable un nom qui signifie à la fois omnipotence, bonté suprême, intelligence sans bornes. Aussi le Dieu chrétien est-il pour sa raison même le mot authentique de l'énigme. Dans la retraite et la solitude de son imagination, il n'oublie pas de penser à lui et de contempler ses attributs. Il se confond avec cette éternité dont nul ne peut parler sans un solécisme, et à laquelle nul ne peut songer sans une extase. Il se délecte avec cette sagesse où il se complaît tellement que, pour cette seule contemplation, il ne regrette pas d'avoir été élevé dans la voie de l'étude. Peu d'hommes ont éprouvé autant que ce prétendu athée les ravissemens de la dévotion, la joie d'échapper à la terre pour se plonger dans l'infini; néanmoins, jusque dans ses ivresses religieuses, il est facile de reconnaître encore ce je ne sais quoi de minutieux et de questionneur qui forme un trait si marquant de son érudition et de ses recherches scientifiques. Lui-même nous parle en plus d'un passage des combats de sa foi et de sa raison, et de la trève qu'il établissait entre elles. « En philosophie, écrit-il, sur tous les points où la vérité semble à deux faces, nul n'est plus paradoxal que moi; en théologie, j'aime à tenir la route royale et à suivre, sinon aveuglément, au moins avec une humble confiance, la grande roue de l'église qui me fait mouvoir. » Cela est strictement vrai, mais ce n'est pas tout à fait ainsi que j'exprimerais l'impression qu'il me laisse. Ce qui me frappe à chaque page de la *Religio medici*, c'est qu'en réalité il n'y a pas en Browne de ces conflits absolus qui forcent un

homme à faire deux parts de lui-même : c'est qu'au fond il trouve moyen de mettre toute sa raison dans sa foi et toute sa foi dans sa raison. On sent que l'esprit d'examen qui l'a poussé vers la science et les études de tout genre sort précisément du même besoin qui l'entraîne à spéculer sans fin. Il n'a rien de commun avec ces natures positives qui ne peuvent admettre que les conclusions de leurs yeux, parce que, suivant un mot de Bacon, leur intelligence est captive dans leurs sens. Sa curiosité d'observateur n'est elle-même au contraire qu'une conséquence de son imagination. Il ne se lasse pas de remplir sa tête d'images et d'apparitions; il veut se donner le spectacle de toutes les pensées qui peuvent s'enfanter dans l'âme humaine, évoquer le passé, prévoir l'avenir, présumer où il ne peut pas savoir. Cela va si loin que, dans ses idées religieuses, il approche du polythéisme. Il couve son imagination jusqu'à en faire sortir des myriades d'esprits et d'éons pour peupler les espaces sans bornes. De l'homme à Dieu, les Valentin du gnosticisme et les Ben-Jochaï de la cabale n'apercevaient pas plus de degrés et de créations intermédiaires. « C'est une énigme pour moi, s'écrie-t-il, que tant de savantes têtes aient pu oublier leur métaphysique et détruire l'échelle des êtres au point de mettre en question l'existence des esprits. Ceux qui, pour convaincre leur incrédulité, désirent voir des apparitions n'en verront sans doute jamais; le diable les a déjà entraînés dans une superstition plus impie que la sorcellerie, et leur apparaître ne serait de sa part que travailler à les convertir. Pour moi, loin de nier les esprits, je croirais volontiers que non-seulement les diverses contrées, mais encore les individus ont chacun leur ange tutélaire. Pour autant que je sache, il n'est pas impossible même qu'outre ces gardiens particuliers, il y ait un esprit supérieur chargé de veiller sur le monde entier. Si chaque espèce a son esprit qui rattache et conjoint les individus épars dont elle se compose, pourquoi n'en existerait-il pas un autre qui fût le lien de toutes les espèces et de tous les êtres? »

Le plus curieux, et ce qui nous fait toucher l'intime parenté de son imagination et de ses goûts d'observateur, c'est qu'à l'endroit de ces essences surnaturelles il est aussi judicieux et aussi réfléchi, aussi patiemment scientifique que dans ses recherches expérimentales. Il se garderait bien de s'en tenir sur leur compte à une vague croyance, il y perdrait ce qui lui est le plus cher. Les fables mêmes qu'il sait n'être que des fables sont pour lui l'objet d'une série d'enquêtes. Les arbres qui poussent au bord de l'Achéron le tourmentent; en supposant qu'ils existent, il tient à se rendre compte des influences que peut exercer sur eux l'atmosphère de l'enfer, et par analogie il tâche de deviner quel feuillage ils doivent avoir, à quel ordre végétal ils doivent se rattacher. C'est bien autre chose

quand il est question des esprits, auxquels il croit plus qu'à lui-même. Il les discute, il les envisage sous toutes les faces, il s'obstine à leur donner la consistance, la couleur et les lignes arrêtées d'une réalité. Si on lui demande son opinion et sa métaphysique sur leur nature, il avoue avec humilité qu'elles se réduisent à des notions négatives comme celles qu'il a sur Dieu, ou à de simples conjectures par comparaison; mais dans ses conjectures au moins, il tient à épuiser la question. « Dans cet univers, dit-il, nous voyons une gradation ou hiérarchie de créatures qui ne s'élève pas confusément, mais avec une proportion et une méthode pleines de beauté. Les choses inertes et celles qui ont la vie sont séparées par une grande disparité de nature; une plus vaste distance s'étend entre les plantes et les animaux ou créatures douées de sentiment; de ces dernières à l'homme, la différence va de nouveau s'accroissant, et si la proportion continue, il doit y avoir encore bien plus loin des hommes aux anges. » Partant de là, il ne s'arrête pas avant d'avoir présumé au moins que ces natures supérieures doivent avoir, d'une manière plus complète et plus absolue, toutes les perfections qui s'indiquent obscurément chez l'homme; qu'elles doivent connaître les choses par leur essence, tandis que nous les jugeons seulement par leurs accidens; qu'elles doivent par conséquent voir nos propres pensées comme si elles les portaient en elles-mêmes; qu'elles doivent avoir la puissance de mouvoir tous les corps sans en animer aucun.

Quant au démon qu'il a introduit dans sa *Pseudodoxia*, Browne est encore plus explicite, et rien n'est charmant comme d'observer toutes les peines honnêtes qu'il se donne pour dresser sans additions et sans omissions le catalogue de ses méfaits. « C'est Satan, dit-il, qui s'applique sans relâche à nous inoculer la croyance qu'il n'y a pas de Dieu, et, *faute de réussir jusque-là*, c'est lui qui nous pousse au moins à nier sa providence et à supposer qu'il ne s'occupe que des espèces. C'est lui qui, *en sentant combien il a peu de chances de nous convertir à cet athéisme,* prend le détour de nous persuader qu'il existe un grand nombre de dieux. C'est lui qui, pour rendre nos erreurs plus monstrueuses, a tenté de se faire passer lui-même pour un dieu. Et tel est le mystère de ses tromperies que tout en travaillant à nous convaincre de sa divinité, il cherche à nous faire croire qu'il est moins que les anges, moins que les hommes, qu'il est soumis à l'empire non-seulement des créatures raisonnables, mais encore de mille choses sans efficacité, telles que des lettres, des signes, des syllabes. » Toutefois à l'égard de Satan lui-même, il s'en faut que Browne soit prêt à accepter les ouï-dire sans les examiner. Il est le premier à se contrôler et à se poser toutes les objections imaginables. Dès le début, il est une pensée qui l'a arrêté, la même pensée qui sous la plume de Reginald Scott (dans sa *Disco-*

verie of Witchcraft) devait contribuer plus que l'histoire et l'expérience à réveiller les hommes de leur cauchemar démonologique. Il s'est dit que le créateur des lois de la nature devait seul être capable de les suspendre ou de produire des effets sans leur concours, et qu'attribuer au démon le pouvoir d'accomplir de véritables miracles, ce serait en faire un second Dieu, égal au Créateur. Pour se tirer de cette difficulté, Browne a encore recours à une fraude de Satan. « C'est lui qui par un nouvel artifice s'est donné la fausse apparence de posséder les prérogatives du Très-Haut. » Quoiqu'il ait d'une manière spécieuse opéré des guérisons et contrefait les œuvres merveilleuses des prophètes, « il n'est en réalité qu'un habile prestidigitateur, un physicien transcendantal qui sait accomplir ce qui est par rapport à nous un prodige, en sachant user des forces naturelles que notre science n'a pas encore découvertes. »

Malgré la place que le monde surnaturel occupe dans les préoccupations du médecin de Norwich, je donnerais une fausse idée de son œuvre en laissant supposer qu'elle est remplie par ces spéculations si surannées pour nous. Une des deux sections de la *Religio medici* est consacrée à la charité, à la vertu que Browne préférait entre toutes, et même dans sa confession de foi proprement dite il abandonne assez promptement la sphère des anges et des démons pour reporter ses pensées sur l'âme humaine, sur la fin des temps, sur la destinée future de l'homme. Toutes les pages où il aborde ces nouvelles questions sont d'une haute poésie et d'une grande portée métaphysique; mais plus il se rapproche de la terre, plus nous voyons reparaître chez lui cette veine de doute dont je parlais plus haut. Il semble que les choses sensibles auxquelles il touche deviennent sous sa main encore plus fantastiques que les choses qui échappent aux sens. Tandis que toutes ses facultés se tendaient tout à l'heure pour donner un corps et une figure à l'invisible, il aboutit, en obéissant précisément aux mêmes impulsions, à réduire ce qui a corps et figure en une impalpable vapeur. Sur son esprit toujours en mouvement, les objets se changent en une masse de lignes flottantes. Il les considère si longtemps, il s'acharne tellement à en saisir tous les tenans et les aboutissans, qu'il se perd dans la multitude de ses réflexions. De fait, il lui est impossible de s'entendre avec lui-même. L'imagination pittoresque du midi et l'intuition abstraite du nord se rencontrent à doses trop égales dans sa nature. Il remue ciel et terre pour découvrir des images qui prêtent à ses contemplations l'aspect d'une réalité solide, et jamais il ne parvient à être dupe de ses métaphores comme les Grecs l'étaient des leurs. Ses réflexions sur l'enfer et sur la destruction finale de l'univers le jettent dans d'indicibles perplexités. Il ne sait comment dire que le feu est l'essence de l'enfer, ni comment imaginer des flammes qui

seraient capables de mordre sur une âme. Il est forcé de supposer que nos corps ressuscités tomberont seuls sous l'action de l'élément dévorant. Il ne réussit pas encore à trouver le repos dans cette idée. Il peut concevoir que le feu dévore nos corps sans les anéantir, car il se rappelle les métaux qui restent invincibles pour les flammes; mais un problème en entraîne un autre : il voudrait apprendre comment avec un véritable feu Moïse a pu consumer le veau d'or; il voudrait comprendre comment la conflagration du dernier jour pourra détruire le monde, quand le feu n'a pas d'autre puissance que celle de vitrifier les substances. A la fin l'impatience le gagne, et il se retourne avec dépit contre cette idolâtrie des comparaisons terrestres. « Les hommes, dit-il, sont dans l'usage de décrire l'enfer et ses tortures corporelles comme Mahomet représente le ciel, et il est certain que cela sonne dans les oreilles populaires; mais si c'est là la terrible réalité, elle n'est pas digne de se poser comme l'antithèse de la béatitude infinie. » — Les réalités de tous les jours lui fondent pareillement entre les mains. Pour un instant où il les aperçoit comme elles se montrent aux yeux, il les voit trop souvent comme elles apparaissent à la réflexion. Ce ne sont plus les objets extérieurs qui, en agissant sur l'homme, peuvent lui suggérer des pensées; ce sont les simulacres et les emblèmes lointains qui deviennent pour l'esprit et dans l'esprit les seuls objets immédiats. A certains momens le monde entier n'est pour lui que le milieu où circulent librement les anges. « Que l'on ôte aux corps leur substance matérielle et visible, on a l'habitation des anges, qui n'est pas autre chose, je crois pouvoir le dire sans impiété, que l'essence même de Dieu. » Quant à l'homme, il est seulement à ses yeux une transition et une sorte de conjonction qui sert à manifester comment la méthode de Dieu ne saute pas d'un extrême à l'autre. « Entre les purs esprits et les êtres tout matériels, l'homme est ce terme moyen, ce véritable *amphibium* dont la nature est faite pour vivre non-seulement dans divers élémens, comme plusieurs animaux, mais bien dans des mondes différens. »

Et qu'est-ce que la vie? Que sont les jours et les années qui, pour les computations vulgaires, en font la longueur ou la brièveté? « Vivre, c'est courir sur la terre pour rétrograder plus tard. Si, comme la théologie l'affirme, il ne doit pas y avoir de cheveux blancs au ciel, nous ne faisons que survivre ici-bas aux perfections où nous serons rappelés par un plus grand miracle... D'ailleurs, dit-il (1), si nous retranchons tous ceux de nos jours que nous souhaiterions ne pas avoir vécu et qui troublent la paix des jours que nous vivons, si nous comptons seulement dans notre existence les

(1) *Lettre à un Ami,* qui fut publiée en 1690 par le fils aîné de Browne. La lettre avait été écrite à l'occasion de la mort d'un jeune homme chèrement aimé par cet ami.

momens que Dieu a acceptés, une vie riche en années n'aura plus qu'à peine l'étendue d'un empan. Le fils, en ce sens, peut avoir plus d'âge que son père. »

Mais qui de nous a seulement un âge? qui de nous a jamais eu un commencement?

« *J'étais avant Abraham* est une parole du Christ; pourtant elle est vraie aussi en un sens si je la dis de moi-même, car j'étais déjà non-seulement avant ma naissance, mais avant Adam; j'étais dans l'idée de Dieu et dans le décret de ce synode qui s'est tenu de toute éternité... Et sûrement aussi nous sommes tous en défaut dans le calcul de notre âge; car, outre cette existence générale et commune que nous avons eue dans notre chaos, tandis que nous dormions encore au sein de nos causes, nous jouissions de l'être et de la vie dans trois mondes distincts où nous recevons de manifestes accroissemens. Dans ce monde obscur qui s'appelle la matrice de notre mère, notre carrière est courte à la mesurer par la lune; pourtant elle est plus longue que les jours de bien des créatures qui voient le soleil, et déjà nous ne sommes pas sans avoir la vie, le sentiment et la raison, quoique celle-ci, pour montrer ses effets, attende l'occasion des objets et semble n'exister encore que par son âme et son germe de végétation. Plus tard, en paraissant sur la scène de ce monde, nous nous élevons d'un degré; nous devenons d'autres créatures, accomplissant dès lors les actions raisonnables de l'homme et laissant poindre la partie divine qui est en nous, mais sans pouvoir la dégager, sans jamais parvenir à la manifester parfaitement, jusqu'au jour où enfin nous dépouillons de nouveau nos *secondines*, je veux dire cette enveloppe de chair, pour entrer dans la liberté du dernier monde, dans le lieu ineffable de saint Paul, le véritable *ubi* des esprits. »

Que l'auteur de ces lignes ait été accusé d'amour-propre par Johnson, on a peine à le comprendre. Il importe peu que Browne ait écrit un livre pour s'entretenir de ses propres pensées; son livre dit assez qu'il ne voit dans lui-même qu'un sujet de contemplation, que sa vie est un renoncement et une métempsycose perpétuelle. Il passe dans tous les objets qu'il considère, ou plutôt c'est chacun d'eux tour à tour qui s'empare de lui et qui lui prend son âme pour nous faire assister au plus étrange miracle, au spectacle d'un objet inerte, animé d'une âme humaine. C'est ainsi qu'en parcourant la *Religio medici* on se croirait sous le coup d'un sortilége. On ne sait plus où l'on se trouve. On est entouré d'apparences et de formes qui rappellent la terre et qui n'ont rien de la terre. Les choses bornées ont perdu leurs limites; le tout est contenu dans la partie, l'avenir et le passé sont dans le présent, tous les lieux sont dans chaque lieu. Ce pays-là n'est pas notre planète, et pourtant il n'est pas en dehors de notre planète; c'est le monde du temps et de l'espace transposé dans une autre clé : ce sont les mots et les phrases de la matière traduits dans la langue de l'esprit. Et nous-mêmes, au milieu de ces équivalens spirituels de nos réalités, nous doutons presque

si nous sommes des hommes ou des âmes jouissant du don d'ubiquité. Assurément il y a là une magie authentique, celle du génie.

Pourtant cette magnifique suprématie de la pensée entraîne aussi son funeste résultat. Browne a la tristesse pensive de Shakspeare, sans avoir ses joyeuses vivacités et ses mâles énergies. Quel côté de l'homme manquait à l'auteur d'*Hamlet* et des *Commères de Windsor?* La nature de Browne n'a point cette élasticité. A trente ans, il lui semble déjà qu'il se survit à lui-même; il commence à être las du soleil. Dans l'ardeur de son sang, et dès ses jours caniculaires, il dit adieu à la joie. Le monde à ses yeux n'est qu'un songe et une parade de tréteaux, et pour ses sévères contemplations nous n'y sommes tous que des comédiens et des grotesques. Par instans, sa tristesse déborde jusque sur ses études favorites. « Il est une pensée qui m'a fait parfois fermer mes livres, une pensée qui me dit que c'est vanité de perdre nos jours dans une aveugle poursuite du savoir, qu'il n'y a qu'à patienter un peu, et que nous posséderons par instinct et par illumination ce que nous tâchons d'arracher par le labeur et l'investigation. Mieux vaut nous reposer dans une modeste ignorance et nous tenir contens des bienfaits naturels de notre raison que d'acheter la science incertaine de cette vie au prix de la sueur et de la vexation d'esprit, quand la mort la donne gratis au sot, et quand elle est un accessoire nécessaire de notre glorification. »

Sans doute il est bon de se rappeler que ces lignes furent écrites à l'âge des giboulées moroses et alors qu'il n'avait pas encore pris son pli et son parti dans ce monde. Plus tard, et au milieu des occupations de son âge mûr, il n'eût point parlé avec un découragement aussi absolu. Il n'est pas moins certain que jusqu'au bout il a gardé quelque chose comme un manque d'appétit pour la vie. Sa tristesse, car je ne trouve pas d'autre mot, n'a nulle parenté avec l'aigreur, avec l'humeur morose et agressive qui naît de la lassitude ou de la déception des appétits égoïstes. Elle n'est pas moins éloignée de cet autre mépris de la terre qui vient du dénigrement. Pourtant elle n'est pas exempte d'une certaine indifférence. Il semble qu'il ne fasse aucune distinction entre ce qui repousse et ce qui attire les autres hommes. Peu lui importe le succès ou la défaite, peu lui importe de gagner ou de perdre tout ce qui est susceptible de possession. Peine ou plaisir, amour ou colère, les sensations que les choses sont à même de causer le touchent à peine; elles ne peuvent plus devenir en lui la cause déterminante d'une volonté. Au fond, on sent qu'il y a là comme un déplacement de la sensibilité naturelle. La réalité glisse sur lui comme un rêve. Pour qu'il éprouve un véritable élan de désir, il faut qu'il s'agisse de quelque bien idéal, comme par exemple les feuillets perdus de Salomon ou comme les piliers d'Énoch, sur lesquels la science d'avant le déluge avait été

gravée dans la pierre et la brique, afin que par là elle fût à l'abri de l'eau et du feu. Pour qu'il sente une répugnance vraiment capable d'agir sur lui, il faut qu'il ait affaire à un mal spirituel, à une laideur où se trouve le je ne sais quoi d'infini qui n'appartient qu'aux qualités pensées. A l'égard de la mort par exemple, il a une certaine pudeur qu'il a rarement observée chez d'autres : c'est qu'à parler exactement, il est moins effrayé que honteux d'elle. « Elle est bien l'opprobre et l'ignominie de notre nature, écrit-il, elle qui en un moment nous peut défigurer de telle sorte que nos plus proches amis s'arrêtent ou tressaillent d'effroi à notre aspect, et que les animaux, qui nous obéissaient auparavant avec une crainte naturelle, perdent toute mémoire de leur vasselage pour faire de nous leur pâture. C'est cette pensée qui, au milieu d'une tempête, m'a fait désirer d'être englouti dans les flots, où j'aurais péri loin de tous les yeux, loin de toute pitié, sans témoins stupéfaits, sans larmes versées, sans discours sur la fragilité humaine, sans personne qui fût là pour dire : *Quantum mutatus ab illo!* Et pourtant, ajoute-t-il avec sa bizarrerie habituelle, ce n'est pas que je rougisse de l'anatomie de ma personne, ni que j'aie à accuser la nature d'avoir fait la maladroite dans aucun de mes membres ou à m'accuser moi même de m'être légué par mes désordres des maladies honteuses. Rien n'empêche que je me dise un aussi bon morceau pour les vers que n'importe quel autre. »

Il n'est pas douteux qu'un tel état d'esprit n'entraîne un fâcheux quiétisme. A force de rester plongé dans la contemplation, Browne y perd une partie des facultés qui sont nécessaires même au penseur pour faire valoir ses pensées. Il n'a pas assez les mobiles qui poussent les hommes à agir sur leurs semblables, qui les rendent capables d'entreprendre et de réussir, de vaincre les obstacles et d'influer sur le cours des affaires humaines. Il y a en lui enfin un certain manque de virilité, un défaut de muscles qui lui a nui évidemment dans tous ses efforts, et qui est tout à fait pénible à voir, car c'est là une de ces choses qui confondent le plus notre esprit, tant elles ont l'air d'un mal qui ne résulte que d'un excès de belles qualités. On serait tenté de croire que s'il n'a point l'énergie qui mène aux victoires, c'est à force de bienveillance et d'intelligence, à force d'être au-dessus de la haine, de l'amour-propre et de l'esprit de contradiction. On serait tenté de se dire que si les choses du dehors n'existent pas assez pour lui, c'est uniquement parce que sa pensée et son imagination ont acquis trop de développement, parce qu'il est devenu un être surhumain qui ne peut plus vivre, aimer ou vouloir que par l'esprit. Cela toutefois n'est qu'une mauvaise tentation à laquelle il ne faut pas céder. En dépit des apparences, le mal ne peut pas sortir du bien, et l'excès de qualités n'est qu'une figure de rhétorique. A mieux regarder en effet, on s'aperçoit que

l'affaiblissement dont souffre Browne n'est nullement causé par la force de son imagination ou de ses sentimens moraux. Son mal, c'est d'être trop entraîné d'un côté faute d'être suffisamment attiré vers l'autre. Par rapport à son intelligence, sa vitalité physique est trop faible. Le lest, le vil lest de terre et de cailloux n'a pas dans la cale du vaisseau l'épaisseur voulue.

III.

L'horreur des controverses et la haine de toute négation, une foi dont le siége est surtout dans un insatiable besoin de concevoir les causes invisibles et dans une admiration instinctive pour les nobles sentimens, une préférence décidée pour la vie spirituelle, — tous ces traits que la *Religio Medici* nous a révélés appartiennent assez clairement au développement moral du XVIe siècle. Pourtant la *Religio* nous a présenté aussi quelque chose d'analogue à ce que nous avions observé dans la *Pseudodoxia;* jusque dans les enquêtes les plus chimériques de son imagination, le rêveur fait encore, comme le savant, une large part à sa raison. Ce procédé habituel de son est en rapport intime avec le caractère des années de transition où Browne a vécu. Il m'est impossible de rejeter sur son époque seule la faute de ses erreurs pour ne porter à son compte que ses hautes facultés, ou de le considérer seulement comme une imagination bizarre qui ne s'est adonnée à la science que par accidens. Évidemment Browne ne fait qu'un; il a en lui-même le principe de la curiosité intellectuelle qui l'a enrôlé à la suite de Bacon, comme il a en lui le germe du développement moral qui, dans de certaines directions, l'a rendu visionnaire à l'instar du moyen âge.

Au total, je crois reconnaître chez Browne une espèce de tempérament qui est de tous les siècles, mais qui trouve rarement l'occasion de s'épanouir aussi complétement. Il m'apparaît comme un esprit méditatif, comme une de ces natures impressionnables et mobiles avant tout, qui peuvent réfléchir profondément sans que la réflexion leur enlève l'usage de leurs yeux, qui aiment même infiniment à observer, parce que cela leur donne occasion de commenter, et qui passent leur vie à se laisser entraîner dans des séries d'émotions et d'idées où les lance chaque chose qui vient à les frapper. Seulement chez Browne, le besoin de concevoir et de sentir passe décidément avant le besoin de connaître et de comprendre. Il est de ceux, quel que soit leur nom et quoi qu'ils fassent, qui sont surtout appelés à interpréter la nature humaine et à l'agrandir plutôt qu'à pénétrer plus avant dans l'étude des choses.

En termes plus ordinaires, ce qui domine chez lui, à mon sens, c'est l'imagination et la conscience. Ce n'est pas précisément un

esprit qui se replie sur lui-même pour s'analyser; mais il a au plus haut point le sentiment de son être. Il a en abondance la vie qui sort du dedans; à son insu, et sans le vouloir, il est constamment en travail pour mieux entrer en possession de lui-même, pour faire acte et pour jouir de toutes ses forces intérieures. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'être un génie trop exclusivement créateur, et d'avoir plus d'inspirations qu'il n'en saurait coordonner. Son jugement n'a pas le temps d'examiner tout ce qu'il imagine; son activité morale est trop forte pour sa dose de volonté.

Du moment où nous nous formons de lui cette idée, elle fait disparaître les contradictions apparentes de ses écrits et de sa carrière. Elle nous explique ses qualités et ses défauts, sa naïveté et sa bizarrerie, sa passion pour les expériences et ses éternelles rêveries. Elle nous explique comment il a tant de force et tant de faiblesse d'esprit, comment il se laisse tromper par la vivacité de ses idées, sans que ses idées pourtant l'égarent jamais, je veux dire sans que celle du moment l'entraîne jamais à raisonner d'après elle seule, et à perdre de vue toutes celles qu'il a eues auparavant ou qu'il est capable de se créer. Elle nous explique jusqu'à ces transports et à ces *crescendo* de pensées qui terminent si fréquemment ses paragraphes et qui semblent des feux d'artifice qu'il fait partir dans sa joie d'avoir mené à fin le sujet qu'il considérait et qui l'empêchait de s'abandonner à son imagination. Elle nous rend compte en un mot des particularités et des inégalités très saillantes de son style. Partout où il s'astreint à décrire des faits, il a une élocution rugueuse et mal jointe, souvent trouble et peu grammaticale; mais dès qu'il énonce ses propres sentimens, il est admirable de jet, de nerf et de signification condensée. Sous son langage, on sent constamment un esprit qui enfante sans cesse et qui ne suit que la loi de ses impressions. Il est toujours subjectif dans sa logique. Les choses se présentent, se classent et s'entr'appellent pour lui, non pas d'après les rapports qu'elles peuvent avoir sur la terre, mais d'après les émotions ou les idées auxquelles elles se rattachent dans sa pensée. Il réduit l'univers en morceaux pour le recomposer à son gré; il désigne tel objet par la figure d'un autre objet qui a fait vibrer en lui la même corde; il a pour tout ce qui n'est pas lui des dénominations à deux faces où il sait mettre en abrégé et par allusion sa propre histoire. Quand sa langue maternelle ne lui en fournit pas, il parle grec et latin en anglais; quoi qu'il fasse d'ailleurs, ses mots et ses images ont la justesse étrange du rêve, l'infaillibilité particulière d'une vision qui s'est produite pendant que la volonté n'était plus là pour l'égarer, et qui n'a pu manquer d'être exactement et exclusivement la photographie même de quelque ancienne sensation. Comme en songe d'ailleurs, il a les étrangetés qui viennent de l'abandon et

la fertilité qui vient du repos. Parmi nos auteurs français, j'en pourrais citer qui sont aussi riches en métaphores et en illustrations de tout genre; mais je n'en vois aucun qui puisse donner l'idée de sa calme abondance. Son imagination n'a rien de commun avec les entraînemens de la verve : ce n'est point l'amplification d'un esprit qui devient intarissable parce qu'il est au pouvoir d'une pensée qui ne le lâche pas et qui veut se redire sous mille formes; c'est un grand fleuve qui coule, c'est la force vitale de son être qui ne cesse pas d'agir, c'est la fécondité d'un esprit à qui nulle de ses pensées ne peut enlever la libre disposition de toutes ses richesses, et qui, sans se fatiguer, redevient vite capable, après chaque effort, de commencer un effort tout autre. Comme je le disais, il rêve, il est dans un état d'attention suprême, mais sans parti-pris; nulle idée fixe ne le comprime, et précisément parce qu'il est détendu, tous les élémens de son être se dégagent de leur prison pour céder joyeusement à leur propre impulsion, à peu près comme les molécules de nos corps, si la pression atmosphérique venait à cesser, s'en iraient dans l'espace au gré de leurs seules propriétés.

Avec ce même caractère que j'ai attribué à Browne, il ne serait pas difficile de prévoir les deux mérites où réside sa principale excellence : je veux parler de la poésie et de l'élévation morale de sa nature. Après avoir rêvé pendant sa jeunesse et observé pendant son âge mûr, il se recueillit dans sa vieillesse pour écrire sa *Morale chrétienne* (publiée en 1716 par l'archidiacre Jeffery). Si ce n'est pas l'ouvrage qui permet le mieux d'embrasser l'étendue de son esprit, c'est assurément celui où il montre la supériorité la plus constante et la plus incontestable. Jamais son style n'a été plus inspiré que dans ces pages, jamais son imagination et sa mémoire n'ont été si empressées à mettre tous leurs trésors au service de ses pensées. Ce livre est une suite de réflexions détachées ou plutôt d'épanchemens; ce n'est pas la voix sèche d'un docteur qui s'y fait entendre, c'est l'accent d'un homme qui rend hommage à ce qu'il aime. Évidemment Browne est là dans son domaine; il a le cœur à l'œuvre, et son œuvre n'a point vieilli. De nos jours encore, la *Morale chrétienne* serait une lecture des plus attachantes. Depuis quelques années, nous avons beaucoup fouillé dans les anciennes littératures; mais je me demande pourquoi ce louable zèle ne retire de ses fouilles que les pasquinades et les facéties cyniques de nos pères, pourquoi les Brantôme, les Tallemant des Réaux et leurs pareils absorbent l'attention de nos graves antiquaires. Leurs peines seraient mieux placées, je crois, s'ils s'occupaient à exhumer les œuvres honorables du passé, celles où chaque génération a déposé ce qu'elle renfermait de bonne volonté et de généreuse ardeur. Dans une collection qui réunirait ces archives d'élite, la *Morale chrétienne*

ne devrait pas être oubliée, car elle a plus d'un intérêt, entre autres celui de faire sentir vivement comment la morale ne change pas tandis que tout change, ou du moins comment elle a pu atteindre à des idées et à des hauteurs qui depuis des siècles n'ont pas été dépassées d'une ligne. « Il n'y a pas assez d'impossibilités pour une foi sincère, » tel est le principe de Browne. Pour sa chevalerie non plus, il n'y a jamais assez de victoires à remporter sur soi-même. Ce n'est pas lui qui demanderait comment Dieu a pu permettre l'existence du mal. « Abolissez le vice, écrit-il, et la vertu n'est plus qu'une idée, car les contraires, bien qu'ils se détruisent l'un l'autre, sont pourtant la vie l'un de l'autre. » Ce qui l'attire en effet et ce qui est l'objet de son culte, c'est la force de triompher « dans ces batailles de Lépante qui se livrent dans son sein. » Comme les vieux templiers, il est moitié ascète, moitié paladin. Il ne peut se rassasier d'héroïsme intérieur, de tout ce qui est la prouesse, même inutile, même sans profit pour personne, d'une noble aspiration. Le bien et le devoir ne se distinguent pas pour lui du beau ni même du bonheur, car son bonheur est d'exister, et la plénitude de l'existence, c'est d'avoir en soi des affections et des volontés qui se portent vers un idéal de perfection qu'on a pensé soi-même, ou plutôt c'est de sentir en soi des pensées qui, après n'avoir été que des idées inertes, sont devenues des sentimens vivans, et plus encore, des mobiles et des puissances, de véritables organes qu'on a tirés de son être, et par lesquels on se gouverne soi-même en dépit de l'empire des choses.

Comme penseur, Browne doute et s'égare quelquefois; mais dans l'ordre des idées morales, il n'a plus d'hésitation ni de visions chimériques. Il est bien au-dessus des méprises où sont tombées et où tombent encore des intelligences bien mieux gardées que la sienne contre les erreurs scientifiques. Je n'en citerai qu'un exemple, son jugement sur les Grecs et les Romains. Il était certes on ne peut mieux disposé pour eux. Il avait tellement réfléchi sur leurs réflexions qu'il y avait entre eux alliance de famille; pourtant il ne peut s'empêcher de voir sous leur génie quelque chose de faux qui le choque; il sait distinguer ce que leur philosophie avait de théâtral, ce que leur grandeur avait de petit. « Je ne suis pas assez cynique, dit-il, pour approuver le testament de Diogène (qui voulait qu'au lieu de l'enterrer on le pendît avec un bâton dans la main pour épouvanter les corbeaux), et je ne puis pas approuver complétement cette rodomontade de Lucain : *Cœlo tegitur qui non habet urnam.* Il est évident qu'Aristote transgressa les règles de sa propre éthique, et que les stoïques, qui ordonnaient de rire jusque dans le taureau de Phalaris, ne pouvaient endurer sans gémissement une morsure de la pierre ou de la colique. Les sceptiques, qui affirmaient ne rien savoir, se réfutaient eux-mêmes par leur affirmation et croyaient en

savoir plus long que le monde entier. Quant à Diogène, je le tiens pour l'homme le plus suffisant de son temps, et à mes yeux il s'est montré plus ambitieux en refusant tous les honneurs qu'Alexandre en n'en rejetant aucun. »

Ce qu'il me reste à rapporter de la vie de Browne, — et c'est ce que nous en savons de plus intime, quoique ce soit peu de chose, — paraît confirmer l'opinion où m'ont conduit ses écrits. En tout cas on y trouvera la preuve que dans plus d'un passage de sa *Religio* où on pourrait le soupçonner de s'être jugé avec partialité, il n'avait fait qu'apprécier justement ce qu'il était capable de pratiquer à l'occasion.

Browne eut cinq enfans, et, comme nous l'apprend le révérend Whitefoot, « son indulgence, sa libéralité envers eux, surtout pour leurs voyages, l'entraînèrent à de grandes dépenses. » Les voyages en effet paraissent avoir tenu une place importante dans son plan d'éducation, car, sur ses trois filles, deux visitèrent la France au moins, et ses fils passèrent plusieurs années à parcourir à ses frais une bonne partie de l'Europe. Le ton que ses enfans gardent envers lui est toujours à la fois confiant et respectueux, et tout nous donne à penser que Browne était dans sa maison tel que nous l'avons vu dans ses rapports avec la religion : à la fois plein de tenue et de bienveillance, n'aimant chez les autres aucune intempérance, et n'ayant lui-même aucun penchant impérieux. Loin d'être jaloux de son autorité, il faut croire qu'en faisant voyager ses fils, il voulait surtout les habituer à penser et à agir par eux-mêmes. Ce qui frappe encore dans la correspondance de Browne, et ce qui vient s'ajouter à bien d'autres raisons pour contredire l'éternelle abstraction qu'on lui a prêtée, c'est la part qu'il fait aux nouvelles locales et à la petite chronique du coin du feu : élections, rassemblemens de la milice, faits et gestes des notables de la ville, mariages et visites d'amis. Sur tout cela il a son mot à dire, quoique avec sa réserve caractéristique. Il craint de juger et se plaît à raconter. Toutefois c'est surtout le père qui se montre chez lui. Il reste dans sa dignité propre, et il est religieusement préoccupé de sa responsabilité. Les conseils qui reviennent le plus souvent sous sa plume quand il s'adresse à son jeune fils Thomas sont ceux de rester ferme dans sa religion protestante et de conserver la crainte et le respect de Dieu, d'avoir de l'économie et de la sobriété, d'être patient, civil et débonnaire pour tous, courtois et humble dans sa conversation, de bien veiller à se débarrasser, s'il se peut, du *pudor rusticus*, qui est la ruine des bonnes natures, et de se former un beau port et une honnête assurance, « ce qui ne s'apprend nulle part, si on ne l'apprend pas en France. »

Quelques années plus tard, le jeune garçon était devenu un brave marin à bord d'un vaisseau de guerre; il courait les mers pour y payer de sa personne, et comme père au moins Browne eut occasion d'essayer la valeur de son stoïcisme. « J'honore tout homme qui méprise la mort, avait-il écrit dans sa *Religio*, et je ne puis pas avoir une haute affection pour celui qui en aurait peur : c'est pourquoi j'aime naturellement un soldat, et j'honore ces régimens déguenillés qui sont prêts à se faire tuer au commandement d'un sergent. » Les lettres au jeune marin me semblent noblement soutenir cette profession de foi. Dans l'une d'elles, il le loue de continuer à lire son Lucain, où il y a, dit-il, de nobles accens, qui sont faits pour remuer les âmes généreuses; mais à propos d'un passage que lui avait cité son fils, et où il s'agissait probablement de suicide, il ne peut s'empêcher d'adresser à Dieu ses ardentes prières pour qu'il le délivre d'une telle tentation.

« Il n'y a pas de déshonneur, continue-t-il, à être fait prisonnier par une force supérieure et écrasante après une brave défense; il n'y en a qu'à se laisser surprendre imprudemment ou à faire une faible résistance. Et vous avez trop bonne mémoire pour avoir oublié maint accident de ce genre dans les vies des plus dignes capitaines de votre bien-aimé Plutarque. Le ciel vous a donné un cœur résolu, mais généreux et pitoyable; depuis votre naissance, vous n'avez jamais pu voir une personne dans la souffrance sans vous attendrir et sans éprouver le désir de la soulager. Vous avez ainsi jeté une bonne fondation pour la miséricorde de Dieu, et si un pareil malheur vous arrivait, il se souviendrait miséricordieusement de vous. Quoi qu'il advienne, que Dieu, qui vous a amené dans ce monde à son heure, vous conduise à travers ce monde, et qu'à son heure il vous en fasse sortir sans que vous ayez marché dans les voies qui lui déplaisent! — Quand vous serez à Calais, voyez si vous pouvez vous procurer une boîte de la poudre des jésuites (du quinquina). Informez-vous plus amplement à Tanger de l'eau minérale qui était près de la ville, et dont beaucoup faisaient usage. Prenez note des plantes que vous pourrez rencontrer tant sur la côte d'Espagne que sur celle d'Afrique, et si vous ne les connaissez pas, mettez-en quelques feuilles dans un livre... »

« Quand vous vous décidâtes pour votre carrière, écrit-il une autre fois, vous ne pouvez manquer de vous rappeler que je vous fis lire la description de tous les combats de mer mémorables qui sont dans Plutarque, dans l'histoire turque et ailleurs, et qu'en outre je vous donnai la définition de la force d'âme telle que l'a laissée Aristote : *Fortitudinis est inconcussum* δύσπλεκτον *a mortis metu et intrepidum ad pericula esse, et malle honeste mori quam turpiter servari et victoriæ causam præstare. Præterea autem fortitudinis est laborare et tolerare. Accedit autem fortitudini audacia et animi præstantia et fiducia, et confidentia, ad hæc industria et tolerantia.* Ce que je vous présentais alors comme un modèle, je vous l'envoie maintenant comme une récompense; car, pour vous donner ce qui vous revient, durant tout le cours de cette guerre, dans les combats comme dans les autres

événemens de mer, hasards et périls, vous avez bien rempli ce caractère en vous-même. Et quoique vous ne soyez pas empressé à faire votre éloge, d'autres n'ont pas été lents à le faire pour vous, et ils ont si vivement témoigné de votre courage, de votre valeur et de votre résolution, de vos habitudes posées, studieuses et attentives, de votre caractère généreux et obligeant, ainsi que de vos connaissances remarquables sur les choses militaires et les autres matières, que cela est pour moi un grand bonheur. Et je ne voudrais pas omettre de vous le déclarer, afin que vous ne soyez pas privé de l'encouragement que vous méritez si bien. Outre cela, je ne dois pas manquer de vous marquer combien je suis satisfait que vous soyez non-seulement *Marti*, mais encore *Mercurio*, et quel vif plaisir j'ai eu de voir que vous avez si bien poussé vos études à bord. Les livres que je vous envoie seront, je m'en aperçois, peu difficiles pour vous, et avec une pareille application, jointe à votre promptitude d'esprit et à votre mémoire, il y a probabilité que vous arriverez à être non-seulement une noble navigateur, mais aussi un grand savant, ce qui sera fort à votre honneur et me comblera moi-même de joie. »

Je ne puis pas dire ce qu'il y a pour moi de touchant dans cette voix du savant paisible, de l'homme tout intellectuel, qui enseigne à la fois à son fils la bénignité, la patience, le zèle de l'étude et le devoir de se faire tuer bravement. Tout cela est empreint d'une poésie solennelle et douce qui a quelque chose de tout à fait anglais. Cela me rappelle ces pieuses et silencieuses familles d'ecclésiastiques d'où sont sortis tant de braves soldats, comme Nelson. Le jeune marin n'eut malheureusement pas le temps de tenir les promesses de son début. A partir du moment où son père lui adressait les encouragemens que nous avons lus (mai ou juin 1667), sa trace disparaît complétement. Une allusion contenue dans une lettre postérieure de bien des années nous apprend seulement que sa mort à ce moment datait déjà de loin. Des quatre autres enfans du médecin, il n'y en eut que deux qui lui survécurent : une fille et son fils aîné Édouard, qui, sans être un homme de génie, paraît avoir hérité de son insatiable curiosité, et qui fournit comme médecin une assez belle carrière.

Si j'ajoute que Browne en 1664 avait été nommé membre honoraire du collége des médecins, que, lors du voyage à Norwich de Charles II en 1671, il fut créé chevalier, et que le 19 octobre 1682 il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans après une courte maladie, j'aurai achevé ce que j'avais à dire de lui.

En terminant, j'aimerais à espérer que cette étude n'est pas entièrement dénuée d'un intérêt plus général et en même temps plus immédiat que celui qui s'attache à la connaissance d'une individualité ou même d'une époque déjà éloignée. Comme je le remarquais au début, Browne est un *ressuscité* de notre époque, et d'ordinaire un vieil auteur qui retrouve une seconde popularité ne la doit qu'à sa parenté morale avec la génération qui le fait revivre. Ne pou-

vons-nous pas reconnaître ainsi beaucoup de nous-mêmes dans la double tendance du médecin de Norwich? S'il a été remis en honneur de notre temps, n'est-ce point parce que notre temps est, comme le sien, une phase de transformation, parce que, durant la première partie de notre siècle, l'imagination s'est ranimée à côté de la raison, qui avait longtemps dominé seule, à peu près comme à l'entrée du XVIIe siècle, la raison commençait son règne à côté de l'imagination, qui terminait le sien? — L'analogie est frappante, ce me semble, et il y a là quelque chose qui peut nous aider à mieux sentir ce qui s'est passé de nos jours, et en même temps à mieux comprendre les lois et les nécessités qui gouvernent notre humanité. Des deux côtés, nous voyons comment il est impossible de réduire l'esprit humain à une seule de ses facultés, et comment notre nature elle-même proteste contre sa conscience ou son jugement quand l'un ou l'autre prétend la régenter en maître absolu. Bien certainement c'étaient les prétentions exagérées du sentiment qui, sur la fin du XVIe siècle, avaient amené la réaction qui allait le détrôner. Le moyen âge était allé trop loin en ordonnant aux hommes de n'avoir foi qu'en leur oracle intérieur, de ne s'appliquer qu'à distinguer les bonnes et les mauvaises inspirations pour résister à celles-ci et obéir aveuglément à celles-là. Il avait eu tort de proclamer, à peu près comme Fichte, que le pouvoir qui doit nous diriger réside en nous seuls, que c'est dans notre propre *moi*, dans la conscience de notre être, et aucunement dans la connaissance du *non-moi*, qu'il s'agit pour nous de chercher notre seule règle. Cette conviction avait enfanté des organisations puissantes, inspirées, créatrices : elle avait donné au monde des saints, des poètes et des héros, des caractères chez qui toutes les sensibilités et les énergies de l'âme humaine étaient fortement développées; mais elle avait également engendré des fanatiques et des thaumaturges, des frères du libre esprit qui, sous prétexte qu'ils obéissaient à la sainte inspiration, se croyaient dispensés de regarder s'ils n'administraient pas aux autres un poison mortel, des savans hallucinés qui, en ne regardant qu'en eux-mêmes, prétendaient juger les réalités et ne parvenaient à propager que des erreurs grossières et funestes.

Pour peu que l'on se rappelle l'histoire du XVIIIe siècle, il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce sont aussi les excès de la raison qui ont provoqué contre elle une réaction. La préoccupation de connaître ce qui tombe sous les sens avait si bien accaparé les hommes, qu'ils en étaient venus à perdre toute conscience d'eux-mêmes, à ne plus savoir seulement ce qu'était le sens moral. Ils n'avaient pas seulement cherché à s'assurer les bénéfices de la *prudence*, qui a droit de sauvegarder nos intérêts en nous avertissant de ce qui peut leur être nuisible; ils avaient voulu enlever à la conscience le

droit de veiller sur la santé et l'intégrité morale de l'âme en lui révélant à quels penchans il est honteux de céder, et par quels sentimens il est beau d'être régi et déterminé dans ses volontés. Hors d'elle-même enfin, la raison avait prétendu ne reconnaître aucune autorité, et de ses prétentions il n'était résulté qu'une chose : pendant qu'on négligeait de faire prévaloir les bonnes inspirations, on avait simplement livré les caractères à la croissance spontanée des mauvais appétits; pendant que l'on croyait établir le règne des lumières en habituant les hommes à ne jamais se laisser diriger par aucun de leurs sentimens, on avait simplement anéanti l'être humain. A la fin on fut obligé de sentir que la nature aussi avait ses exigences légitimes, que ses propriétés morales avaient autant de réalité que les propriétés des corps, et que parmi nos sentimens irréfléchis il se trouvait des inspirations plus savantes que toute science, plus habiles que tout calcul : sympathies ou répugnances, qui étaient précisément la voix des besoins inconnus de notre être et l'instinct de conservation qui nous éloignait des dangers invisibles à notre intelligence. On sait comment la philosophie allemande a pris la parole pour montrer que les réalités elles-mêmes, telles que nous croyons les observer, ne sont en grande partie qu'une création de notre moi. La protestation, quoiqu'elle ait pu sortir des justes bornes, était assez claire. L'âme humaine n'avait pas voulu se laisser anéantir; elle s'était aperçue que toute la science que nous pouvons avoir sur la manière d'être des faits extérieurs n'a ni le pouvoir ni l'autorité de nous déposséder des forces morales que nous avons reçues pour aimer, imaginer, vouloir, et nous faire à nous-mêmes notre destinée. La conscience en un mot s'était retrouvée, et c'est là ce qui a produit ce que nous avons vu de notre temps : un réveil moral et religieux, une renaissance poétique, de merveilleuses conquêtes dans le champ de la psychologie, de l'esthétique, de la peinture, comme aussi dans l'histoire et la critique, où, sans un puissant retour sur nous-mêmes, nous ne parviendrions jamais à comprendre l'esprit des individus et le caractère des anciennes générations. Ce que tout cela me semble signifier, c'est que nous allons contre une loi de notre espèce, quand nous ne songeons qu'à savoir et à savoir faire. Il ne s'agit pas seulement de connaître, il s'agit d'*être* aussi; il s'agit de joindre la vie de la conscience à celle de l'intelligence, et, si je ne me trompe, il est évident que, parmi les peuples actuels, ceux qui montrent le plus de force et de santé sont précisément ceux qui, depuis le commencement du siècle, ont présenté le développement moral le plus énergique.

J. Milsand.

L'ÉCOLE LIBÉRALE

SES PRINCIPES ET SES TENDANCES

Variétés littéraires, morales et historiques, par M. S. de Sacy, de l'Académie française; 2 vol., Paris, 1858.

L'honnêteté est la véritable aristocratie de nos jours; celle-là n'a pas besoin d'être protégée, car, bien qu'on essaie aussi de la feindre, on ne réussit jamais à l'usurper. La noblesse finit toujours par s'attacher aux qualités qui à certaines époques décisives ont fait le salut de l'humanité. La classe privilégiée issue de la féodalité, qui jusqu'à la révolution de 1789 a représenté en France l'établissement germanique, recueillait, à plus de mille ans d'intervalle, le bénéfice de la grande révolution qui substitua la barbarie apparente, mais en réalité l'indépendance individuelle et locale, au despotisme administratif de l'empire romain. Je me figure souvent que la noblesse de l'avenir sera de même composée de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, auront résisté aux tendances mauvaises de notre temps, je veux dire à cet abaissement général des caractères qui, détachant l'homme de ce qui fixe la conscience politique, fait tout accepter, — à ce matérialisme vulgaire sous l'influence duquel le monde deviendrait comme un vaste champ d'épis dont un coup de vent fait fléchir à la fois toutes les têtes : état fatal qui, selon moi, peut conduire la société non point à sa ruine (ce mot ne saurait être prononcé quand il s'agit de l'espèce humaine dans son ensemble), mais à une violente réaction des forces individuelles contre une paresse avilissante et une inertie résignée.

Un fait considérable, que l'on peut regarder dès à présent comme

un des résultats les plus importans de la première moitié de notre siècle, c'est que la résistance morale dont je viens de parler s'est surtout rencontrée parmi les hommes voués aux travaux de l'esprit. Les anciennes classes sociales y ont contribué pour leur part; mais aucune en particulier ne peut revendiquer l'honneur d'une protestation plus spécialement efficace. La révolution a tellement brisé dans notre pays toute agrégation et toute solidarité, qu'il n'en pouvait être autrement, et d'ailleurs ce n'est pas seulement de nos jours que l'action administrative du gouvernement a trouvé chez nous plus de résistance dans les individus que dans les différens ordres de l'état. Les gens d'esprit sont la vraie noblesse de notre histoire. La chevalerie française ne connut, au moins depuis l'avénement des Valois, que les qualités faciles de bravoure, de frivolité, d'élégance, qui devaient lui faire jouer dans le monde un rôle si brillant. Elle manqua trop souvent de sérieux et de moralité; elle oublia la fonction essentielle d'une aristocratie, la défense de ses droits, qui étaient à beaucoup d'égards ceux de tous, contre la royauté. Depuis le XVIIe siècle en particulier, tous les devoirs de la noblesse se résumèrent en un seul, servir le roi. C'était fort bien sans doute; mais ce n'était pas tout. L'autre obligation de la noblesse, qui consiste à représenter les priviléges des individus, à limiter le pouvoir, à préserver les temps modernes de cette notion exagérée de l'état qui fit la ruine des sociétés antiques, la noblesse française y manqua. Elle ne comprit ses priviléges que comme une supériorité sur la bourgeoisie; sa prérogative fut pour elle un principe de dédain et non de vraie fierté, un motif de servilité et d'impertinence bien plutôt qu'un devoir à remplir. De là cet esprit à la fois léger et lourdement conservateur, frivole et routinier, qui a formé le caractère de la noblesse française; de là ce vice intérieur qui l'empêcha d'être le principe d'un gouvernement libre, et qui fit que, le jour où ce gouvernement s'établit sans elle, elle devint l'adversaire le plus décidé du régime dont elle aurait dû être la fondatrice et le soutien.

Où donc a été la résistance qui tant de fois dans notre histoire, malgré l'absence d'institutions régulières, a limité le pouvoir? Où le roi de France a-t-il trouvé la seule force qui l'ait obligé de compter avec l'opinion? Parmi les gens d'esprit. On pourrait montrer pendant presque tout le moyen âge le clerc, et, si j'ose le dire, le publiciste, conduisant la main de la royauté, alors même que celle-ci paraissait le plus rebelle à de telles inspirations. La seule époque de tyrannie proprement dite que la France ait traversée ne put se produire qu'après la suppression préalable des gens d'esprit. La terreur, en décapitant la France, fut la vraie cause de l'abaissement

inoui des caractères qui signale les dernières années du XVIIIe siècle et les premières du XIXe. Certes, si les générations de 89 et de 92 n'eussent point été décimées par la hache ou faussées par l'exil, si tant de représentans éminens du XVIIIe siècle qui, selon les lois ordinaires, auraient dû continuer leur existence dans le XIXe et présider à l'inauguration de la nouvelle société, eussent survécu à la révolution, ce qui a suivi n'eût point été possible. Nulle comparaison ne doit être établie à cet égard entre les années que nous traversons et les premières de notre siècle. La société qui sortit immédiatement de la révolution fut servile parce que toute aristocratie intellectuelle avait disparu, parce que l'exercice le plus sérieux de la pensée se réduisait alors à des traductions d'Horace et à des vers latins. Tel n'est pas l'état de notre temps. L'esprit a survécu à son apparente défaite : les moyens de s'en passer n'ont point été découverts, et il ne semble pas que, malgré de pompeuses promesses, nul ait encore trouvé le secret de plaire sans talent ou d'attacher sans cœur.

Au milieu de cette plaine uniforme que l'égalité a créée autour de nous, une seule forteresse est ainsi restée debout, celle de l'esprit. On reproche souvent à la littérature le penchant qui l'entraîne vers les régions de la politique, et l'on a bien raison, si l'on entend par politique les agitations frivoles d'une vulgaire ambition. L'homme supérieur appliquant ses facultés à un chétif maniement d'affaires ou à des détails d'administration commet en réalité un sacrilége et une maladresse : la pratique de la vie exige de tout autres qualités que la spéculation; les hautes aspirations et les vues profondes sont de peu d'usage dans un ordre de choses où ce qui est humble et terre à terre a mille fois plus de chances de réussir que ce qui est grandement conçu et senti. Mais que la littérature doive se borner à un jeu d'esprit sans application aux questions sociales qui s'agitent de notre temps, c'est là une conception mesquine, qui dégrade du même coup la politique et la littérature, et dont l'effet serait de nous ramener aux grammairiens de l'antiquité. Si la littérature est sérieuse, elle implique un système sur les choses divines et humaines; la politique de son côté suppose un parti pris sur le but des sociétés, et par conséquent une philosophie. La littérature et la science ne peuvent donc plus être une chose inoffensive, gouvernée administrativement, comme les spectacles ou les divertissemens du public. Les œuvres vraiment belles ne se commandent pas; l'homme capable de penser par lui-même n'acceptera jamais un joug qui suppose comme première condition chez ceux qui le portent la médiocrité, et la tentative d'une littérature officielle échouera toujours devant la double impossibilité de donner de l'originalité à ceux qui n'en ont pas et de discipliner ceux qui en ont.

I.

« J'en fais l'aveu sincère, dit M. de Sacy en tête de l'intéressant recueil qui me suggère ces réflexions, je n'ai pas changé. Que ce soit un mérite ou un tort, je suis resté le même. Bien loin de m'avoir ébranlé dans mes convictions, la réflexion, l'âge et l'expérience m'y ont affermi. Je suis libéral comme je l'étais il y a trente ans. Je crois au droit et à la justice comme j'y croyais dans ma plus naïve jeunesse. Ce principe de liberté, que le temps et les circonstances ont ajourné dans la politique, je suis heureux de le reprendre dans les lettres, dans la philosophie, dans tout ce qui est du domaine de la conscience et de la pensée pure. C'est ce que nous essayons de faire au *Journal des Débats*. Avec des nuances de goût et d'opinion différentes, c'est l'esprit qui nous rallie tous; c'est aussi celui, j'en ai l'espoir, qu'on retrouvera à chaque ligne dans les articles de critique et de littérature qui forment ces deux volumes. »

C'est en effet la gloire de l'école libérale, et la meilleure réponse qu'elle puisse faire à d'injustes dénigremens, que de s'être retrouvée, au lendemain de la catastrophe qui semblait lui donner tort, ce qu'elle était quand la direction du monde lui appartenait. Je dirai bientôt avec quelles réserves on doit admettre, selon moi, les principes de cette école; mais il est un éloge qu'on ne peut lui refuser : celui d'une conviction sérieuse, ne se laissant point rebuter par les contre-temps, supérieure au succès, persistant à espérer contre toute espérance. On n'examinera pas si la résistance qu'elle a opposée aux faiblesses contemporaines eût pu être, je ne dis pas plus sincère, mais plus efficace. Peut-être, déshabituée qu'elle était de compter avec d'autres entraves que celles de sa conscience, n'a-t-elle pas toujours usé, comme l'affirmait M. Guizot dans une circonstance solennelle, de toute la liberté qu'elle avait. L'état n'ayant jamais intérêt à pousser les choses à l'extrême, l'individu a contre lui bien des avantages, quand il est à la fois prudent et résolu à ne pas céder; mais il est tout simple que les hommes modérés, envisageant la liberté comme un droit de ceux qui en sont dignes, et non comme un privilége des audacieux, soient plus embarrassés que d'autres le jour où ils sont obligés d'être leurs propres censeurs. Cette contrainte d'ailleurs a d'excellens résultats littéraires : il semble que l'ennoblissement du publiciste ait daté du moment où il ne lui a été possible de tout dire qu'à la condition de le bien dire. A peine consentait-on autrefois à accorder une place en littérature à l'homme voué au rude labeur d'écrire pour un jour : or voici que l'Académie française, douée d'un tact si délicat pour dis-

cerner et suivre chaque mouvement de l'opinion, vient d'admettre dans son sein un homme qui n'a écrit que des articles de journaux, et qui déclare nettement qu'il n'écrira jamais autre chose. On se figurait que les rapides improvisations de la presse quotidienne ne pouvaient avoir la solidité des œuvres étudiées; on croyait que notre vieille langue académique n'est pas celle qui convient à cette éloquence affairée d'un siècle positif : or voici un livre composé d'articles de journaux, et ce livre, quelque jugement que l'on porte sur le fond des idées, est peut-être celui de nos jours qui rappelle le mieux la langue du siècle auquel on a décerné le titre de classique. L'occasion éphémère produit souvent des écrits qui ne le sont pas : Bossuet, Bayle, Voltaire, composèrent à peine un ouvrage sans y être provoqués par un fait contemporain; les plus beaux livres de l'antiquité furent en leur temps des écrits de circonstance. Je dirai plus : on n'est complétement à l'abri de toute déclamation que quand une nécessité vous force ainsi à parler ou à écrire, et qu'on peut se rendre ce témoignage que ce n'est point par choix qu'on s'ingère à occuper le public de soi et de sa pensée.

Des deux sortes d'esprits entre lesquels se partage le monde, les uns formant leur opinion par la vue spéciale et analytique de chaque objet, les autres par une sorte de raison générale et de foi en la droiture de leur instinct, la seconde est bien décidément celle à laquelle appartient M. de Sacy. Ce n'est ni un historien, ni un philosophe, ni un théologien, ni un critique, ni un politique : c'est un honnête homme ne demandant qu'à son sens droit et sûr des opinions sur toutes les questions que d'autres cherchent à résoudre par la science et la philosophie. L'historien réclamera contre ses jugemens, le poète réclamera, le philosophe réclamera, et souvent avec raison; mais le bon sens général a aussi ses droits, à la condition qu'il ne soit pas intolérant et n'essaie point d'être une limite à la grande originalité. Tel il se montre chez M. de Sacy : les partis pris de cet écrivain si attachant ne sont pas ceux d'un esprit étroit, refusant d'admettre ce qui dérange ses habitudes, et fermé à tout ce qu'il ne comprend pas; ce sont, si j'ose le dire, les pactes qu'un cœur honnête conclut avec lui-même pour ne pas regarder ce qui ne peut contribuer à le rendre meilleur. L'esprit vraiment étroit ne s'aperçoit pas de sa petitesse : il croit le monde borné à l'horizon qu'il embrasse, et c'est par là qu'il nous irrite, comme tout ce qui est prétentieux et vain; mais ici c'est une limite sentie et voulue, ce sont des préjugés ayant conscience d'eux-mêmes et ne cherchant point à s'imposer aux autres. Ces préjugés-là, ne venant ni de paresse ni de contrainte, sont la meilleure garantie de la conservation d'une foule d'excellentes qualités nécessaires au bien du monde. La

force d'une société ne s'obtient qu'au prix d'un certain nombre de principes acceptés de confiance, et sur lesquels on n'attend pas la démonstration de la raison pour être fixé.

Avant d'examiner ce qu'une telle nature d'esprit peut produire, quand on l'applique aux genres de travaux intellectuels dont l'essence consiste précisément à tenir à la fois beaucoup de choses sous son regard, et à embrasser des mondes divers dans une large et vive sympathie, il faut la voir appliquée à son élément naturel, qui est la morale. J'aurai peut-être quelques restrictions à proposer aux jugemens de M. de Sacy critique littéraire et de M. de Sacy historien; je ne puis qu'applaudir sans réserve aux opinions de M. de Sacy moraliste. Ce n'est ni l'étendue, ni la pénétration, ni la curiosité de l'esprit qui font l'honnête homme : l'obstination systématique, si nuisible dans toutes les branches de la spéculation pure, est au contraire la condition même de la sagesse pratique et son fondement le plus assuré.

Une qualité aimable, que j'appellerai le goût du vieux en toute chose, donne aux écrits de morale de M. de Sacy une suavité qu'on a rarement égalée, et renferme le secret de ce ton exquis, mêlé de finesse et de bonhomie, qui répand sur tout son livre un si délicieux parfum de vétusté. Par là, l'auteur s'élève presque jusqu'à la poésie, bien que ce mot ne soit pas précisément celui qui convienne pour désigner ses dons ordinaires. La poésie et la morale sont en effet deux choses différentes; mais elles supposent l'une et l'autre que l'homme n'est pas un être d'un jour, sans lien avec l'infini qui le précède, sans responsabilité envers l'infini qui le suit. Ce qui fait l'intérêt et la beauté des choses, c'est le cachet de l'homme qui y a passé, aimé, souffert. Je l'avoue, il me serait impossible de résider ou même de voyager avec goût dans un pays où il n'y aurait ni archives ni antiquités. Une petite ville de l'Ombrie, avec ses murs étrusques, ses ruines romaines, ses tours du moyen âge, ses casins de la renaissance, ses églises jésuitiques du XVIIe siècle, aura toujours plus de charme que nos villes sans cesse rebâties, où le passé semble resté debout, non par son droit, mais par grâce et comme un décor théâtral. Le badigeon qui enlève la trace du temps, le niveau qui fait disparaître les vieilles assises de la vie humaine sont les ennemis naturels de toute poésie. — L'honnêteté est de même ce qui s'improvise le moins : elle est le fruit des générations. Aucun principe abstrait, ni philosophique ni religieux, n'a le pouvoir de créer un honnête homme. Tel se vante de n'avoir commencé à avoir quelque probité que le jour où il s'est converti. Oh! la grande illusion, et que je me défierais de cet homme-là, si je ne croyais qu'il s'est calomnié par figure de rhétorique et pour le besoin de sa

cause! Bien des choses, et des choses excellentes dans l'ordre de l'esprit, sont jeunes dans le monde; mais il n'en est pas ainsi de l'ordre moral : ici rien n'est à inventer ni à découvrir. En morale, le vieux, c'est le vrai; car le vieux, c'est l'honneur; le vieux, c'est la liberté.

Ce n'est pas du reste sans raison que M. de Sacy aime le passé : il ne l'a connu que par la meilleure de ses traditions. L'illustre Silvestre de Sacy, père de notre publiciste, appartenait à cette société pour laquelle le nom de jansénisme était moins le signe d'une dissidence dogmatique que l'indice d'une profession de gravité et de religion austère. Les plus charmantes pages du livre de M. de Sacy sont, selon moi, celles qu'il a consacrées au souvenir de ce monde vénérable au milieu duquel il a passé sa jeunesse, et dont il est parmi nous le dernier survivant. « Comme ils représentaient bien, dit-il en parlant de deux respectables libraires chers aux bibliophiles (1), comme ils représentaient bien cette vieille bourgeoisie de Paris, enrichie par un honorable commerce, ces familles qui se transmettaient la même profession de père en fils comme une noblesse, avec le magasin souvent noir et enfumé de l'aïeul et l'antique enseigne, armoirie qui en valait bien une autre! Quelle franche et gracieuse bonhomie éclatait dans leur accueil! quel air de candeur et de loyauté parfaite était peint sur leur visage! Le bon vieux temps respirait en eux tout entier. Point de prétention, point de morgue; rien qui sentît dans leurs manières l'humilité du gain ou l'orgueil de la fortune acquise. Ils étaient heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde, par la douce et paisible uniformité de leur vie, par une union qui ne s'est pas démentie un seul jour, par le bonheur qu'ils répandaient autour d'eux... Ah! si c'étaient là en effet les bonnes gens d'autrefois, j'avoue qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui. L'esprit de famille, hélas! serait-il au nombre des vieilleries féodales que nous avons abolies?.. Je ne sais si c'est parce que je deviens vieux moi-même, mais il me semble que les hommes que j'ai connus dans ma jeunesse avaient une originalité de physionomie et un piquant de caractère qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. J'ai vu toute l'ancienne Académie des Inscriptions. Sans faire tort à personne, on aurait de la peine à en composer une pareille maintenant, je le crois du moins. Dieu et la nouvelle Académie me pardonnent, si je me trompe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que les printemps et les étés étaient plus beaux dans ce temps-là qu'ils ne le sont aujourd'hui. Qui dira le contraire en a menti. Pourquoi les savans ne se ressentiraient-ils pas de l'universelle décadence? »

(1) MM. De Bure.

Je dois à la nouvelle Académie des Inscriptions de protester ici doucement; mais que cette idylle de la rue Hautefeuille et de la rue Serpente (hélas! existent-elles encore?) a de charme, et que j'en veux au besoin de la ligne droite qui détruit tous les jours autour de nous l'image de ces anciennes mœurs! Comme en lisant cette page délicieuse je vois bien vivre nos vieux confrères, Silvestre de Sacy, Lanjuinais, Anquetil-Duperron, Camus, Larcher, Du Theil, Villoison, Saint-Croix, Daunou, tant d'autres qui relevèrent, il y a soixante ans, les études anéanties! Nous comprenons plus de choses peut-être, nous sommes de plus subtils philologues, des critiques plus délicats. Depuis qu'on a pacifié la science comme tout le reste, nous avons peine à comprendre leurs luttes, leur roideur, leurs rivalités, leur assurance dans leur opinion; mais aussi quelle verdeur! quelle fermeté! quelle estime pour eux-mêmes! quelle austérité de caractère! Comme ils haïssaient! comme ils aimaient! Ils avaient beaucoup de préjugés; mais qui sait si nous ne devons pas les leur envier? Ils étaient d'une religion sévère, mais jamais d'une religion étroite. L'esprit sectaire, qu'ils portaient souvent dans leur foi, avait lui-même de grands avantages, les membres d'une secte dissidente étant presque toujours individuellement supérieurs aux fidèles des grandes églises établies, par le seul fait que la croyance est pour eux le résultat d'un choix et suppose un effort personnel de la raison.

C'est dans une de ces savantes et patriarcales maisons, embellies seulement par l'austère poésie du devoir, qu'il faut chercher les origines de M. de Sacy. Ce goût si délicat des travaux de l'esprit, cette culture si solide et si arrêtée, cette nuance de religion si finement maintenue au milieu d'écueils divers, et où se combinent si heureusement les avantages du scepticisme et les bons côtés de la foi, cette piété en même temps si sincère et si libre, donnant la main à tout ce qui, en dehors d'elle, aspire au même but par d'autres voies, toutes ces qualités, qui sont si peu de notre temps, où en trouver l'explication, si ce n'est dans les habitudes studieuses d'une église d'élite, qui, au lieu de réclamer l'obéissance aveugle des croyans, leur faisait un devoir de penser par eux-mêmes? Ces rigides chrétiens étaient loin de soupçonner la théorie inventée de notre temps, et si commode pour la paresse, d'après laquelle le fidèle, remettant à qui de droit la charge de régler son symbole, est dispensé du soin de se l'assimiler par la réflexion. Ils aimaient les livres et lisaient beaucoup; ils les copiaient même, et, dans quelques-unes de ces sévères familles, les jeunes personnes n'avaient pas de plus agréable passe-temps que de transcrire d'un bout à l'autre les écrits de Saint-Cyran et du père Quesnel. L'habitude où étaient souvent les laïques de dire leur bréviaire, en ramenant à

chaque heure un cercle, varié dans sa monotonie, de prières, d'hymnes, de lectures pieuses, mettait un obstacle salutaire à la vulgarité et au laisser-aller qui depuis ont envahi les mœurs. On étudiait l'antiquité à la manière de Lebeau, l'histoire à la manière de Rollin. On arrivait par le sérieux, la probité et la lecture des anciens aux mêmes principes libéraux où la philosophie du siècle arrivait par une voie tout opposée. Une teinte générale de tristesse suppléait à la grande poésie, dont le sentiment manquait en général à cette époque. Ce n'était pas la tristesse énervante qui n'aboutit qu'à l'impuissance et qui est une des plaies de notre siècle; c'était la tristesse féconde qui naît d'une conception grave de la destinée humaine, comme la *Mélancolie* d'Albert Dürer, maîtresse et créatrice des grandes choses. La légèreté morale de notre temps tient en grande partie à ce que la vie est devenue trop facile et trop gaie, et sans doute, si l'idéal de bien-être matérialiste que rêvent quelques réformateurs venait à se réaliser, le monde, privé de l'aiguillon de la souffrance, perdrait un des moyens qui ont le plus contribué à faire de l'homme un être intelligent et moral.

Le laïque s'occupant de théologie paraît dans les pays catholiques un si singulier phénomène, que beaucoup de personnes n'ont pu voir sans surprise un homme mêlé à nos luttes de tous les jours publier une *Bibliothèque spirituelle* et essayer de relever la littérature ascétique du discrédit où elle était tombée. D'autres ont cru que le goût de ces sortes d'ouvrages implique une adhésion plus positive que ne le comporte la mesure générale de foi qui a été départie à notre temps. C'est là une double erreur qui tient au peu de pratique qu'a notre siècle des choses religieuses. Il est vrai que la piété chrétienne supposait une foi arrêtée aux époques de dogmatisme théologique; mais elle ne la suppose plus depuis que la religion a quitté la sphère des disputes pour se réfugier dans la région calme du sentiment. A un autre point de vue d'ailleurs, il faut savoir beaucoup de gré à M. de Sacy d'avoir voulu relever le goût des lectures spirituelles. Ces lectures avaient de fort bons effets, en particulier sur les femmes. Elles les enlevaient aux soucis frivoles ou trop constamment vulgaires; elles prenaient la place qu'une littérature plate et immorale devait ensuite usurper. En donnant à leur religion une base individuelle, elles les préservaient de cette avilissante docilité, de cette abdication morale qui est l'effet inévitable d'une dévotion qui ne réfléchit pas. Un des traits les plus caractéristiques de la nouvelle école qui a pris, au grand détriment de la solide piété, la direction des consciences est précisément son impuissance à créer une littérature ascétique un peu sérieuse. Elle ne sait qu'injurier et disputer. Où sont ses Tauler? où sont ses Henri Suso? Les saines doc-

trines de la vie spirituelle ont aussi disparu en laissant un grand vide dans les âmes pures auxquelles elles procuraient un monde infini de consolations.

Le moraliste, et non le critique, m'occupe en ce moment : j'ai à rechercher, non la vérité de telle ou telle croyance, mais ses effets sur le caractère et le goût. Or on ne peut nier que la religion n'exerce une influence entièrement différente sur le développement intellectuel et moral de l'individu selon la manière dont elle est acceptée. La foi, qui semble au premier coup d'œil la plus contraire à tout développement libre, élève, améliore et fortifie l'homme, dès qu'elle est le fruit d'une conviction acquise par l'exercice de la raison. Au contraire, la foi en apparence la plus large écrase et rapetisse celui qui s'y livre, quand on l'accepte comme un joug officiel émanant d'une autorité extérieure. Les derniers siècles ont souvent été intolérans et peu éclairés dans leur croyance; mais jamais avant nos jours on n'avait songé à poser en principe que la religion a pour objet de nous dispenser de réfléchir aux choses divines, à notre destinée, à nos devoirs. Il était naturel qu'après avoir mis l'homme civil et politique en tutelle administrative, on fît de même pour les consciences, et qu'on s'habituât à voir les dogmes comme les lois arriver tout faits d'un centre infaillible sans qu'on eût à les comprendre ni à les discuter.

Le goût si décidé de M. de Sacy pour le passé devait nécessairement l'amener à être sévère pour le présent. M. de Sacy est pessimiste, et il a bien raison. Il est des temps où l'optimisme fait involontairement soupçonner chez celui qui le professe quelque petitesse d'esprit ou quelque bassesse de cœur. Ici pourtant quelques explications sont nécessaires. D'accord avec M. de Sacy sur les dangers sérieux que cause à la société moderne la perte de tant de qualités solides qui faisaient la force du vieux monde, je diffère un peu de lui sur la manière d'apprécier le mouvement intellectuel de notre époque. Je crois qu'aucun siècle n'a vu si loin que le nôtre dans la vraie théorie de l'univers et de l'humanité; je pense qu'il y a dans quelques milliers de nos contemporains plus de pénétration d'esprit, de finesse, de vraie philosophie et même de délicatesse morale que dans tous les siècles passés réunis; mais cette riche culture, à laquelle, selon moi, aucune époque n'a rien à comparer, est en dehors du siècle et a sur lui peu d'influence. Un matérialisme grossier, n'estimant les choses qu'en vue de leur utilité immédiate, tend de plus en plus à prendre la direction de l'humanité, et à rejeter dans l'ombre ce qui ne sert qu'à contenter le goût du beau ou la curiosité pure. Des soucis de ménage dont les sociétés d'autrefois se préoccupaient à peine sont devenus de grosses

affaires, et les mâles poursuites de nos pères ont fait place à de plus humbles soins. Qu'on adopte le langage de telle religion ou de telle philosophie que l'on voudra, l'homme est ici-bas pour une fin idéale, transcendante, supérieure à la jouissance et aux intérêts. Les progrès matériels contribuent-ils à nous rapprocher de cette fin? Le monde, depuis sa transformation, est-il devenu dans son ensemble plus intelligent, plus honnête, plus soucieux de la liberté, plus sensible aux belles choses? Voilà toute la question. On peut croire au progrès sans partager cet optimisme dangereux qui voit sans honte l'humiliation de l'esprit, quand cette humiliation se présente comme favorable à certaines améliorations. Fussent-elles aussi démontrées que quelques-unes d'entre elles sont problématiques, ces améliorations seraient toujours, aux yeux des personnes libérales, une faible compensation à la perte des seules choses qui rendent la vie humaine désirable et lui donnent un sens et un prix.

Certes les progrès matériels ne sont pas à dédaigner, et de deux sociétés également intelligentes et honnêtes, dont l'une présenterait un riche épanouissement de civilisation extérieure, et dont l'autre serait privée de cet avantage, il faudrait sans hésiter préférer la première. Seulement ce qu'on ne doit point admettre, c'est qu'un progrès matériel puisse être considéré comme une compensation à une décadence morale. Le signe le plus certain de l'affaiblissement d'une société est cette indifférence aux nobles luttes qui fait que les grandes questions politiques paraissent secondaires auprès des questions d'industrie et d'administration. Tous les despotismes se sont fondés en persuadant aux sociétés qu'ils feraient leurs affaires beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Chaque peuple a ainsi dans son histoire une heure de tentation où le séducteur lui dit en lui montrant les biens du monde : « Je te donnerai tout cela, si tu veux m'adorer. »

Ne prêtons point trop généreusement aux siècles passés une force morale qui a toujours été l'apanage d'un petit nombre. La vertu diminue ou augmente dans l'humanité selon que l'imperceptible aristocratie en qui réside le dépôt de la noblesse humaine trouve ou non une atmosphère pour vivre et se propager. Or on ne peut nier que le grand développement de l'industrie, en prélevant un impôt énorme sur ceux qui ne sont pas industriels, c'est-à-dire sur ceux qu'on eût appelés autrefois les nobles, n'oblige en quelque sorte le monde à prendre son unisson. Une loi fatale de la société moderne tend de plus en plus à forcer chacun d'exploiter le don ou le capital qui lui a été départi, et à rendre impossible la vie de celui qui ne produit rien d'appréciable en argent. Quelques partisans du système moderne avouent cette conséquence, et reconnaissent que l'industrie

ne cessera d'être nuisible à certaines classes que quand tous seront à leur manière industriels. Qui ne voit que l'effet d'un tel état de choses, s'il était poussé à l'extrême (ce qui, je le reconnais, n'arrivera jamais), serait de rendre notre planète inhabitable pour ceux dont le devoir est précisément de ne jamais sacrifier leur liberté intérieure à un avantage matériel? Ferez-vous de l'artiste un industriel produisant des statues ou des tableaux d'après la commande expresse ou supposée de l'acheteur? Mais n'est-ce pas supprimer du même coup le grand art, évidemment moins lucratif que celui qui s'accommode à la frivolité et au mauvais goût? Ferez-vous du savant un industriel produisant des travaux pour le public? Mais dans les choses scientifiques plus un travail est méritoire, moins il est destiné à avoir de lecteurs. Un des plus grands mathématiciens de notre siècle, qui était en même temps un homme accompli, Abel, est mort de misère. Il est donc évident que, pour plusieurs des œuvres les plus excellentes de l'humanité, il y a disproportion infinie entre la valeur du travail et ce qu'il rapporte, ou, pour mieux dire, que la valeur du travail est en raison inverse de ce qu'il rapporte. Par conséquent, une société où la vie indépendante devient de plus en plus difficile, et où le non-producteur est écrasé par celui qui produit selon la demande du public, doit arriver à un grand abaissement de tout ce qui est noble ou, en d'autres termes, improductif. Le moyen âge poussa le sentiment de cette vérité jusqu'au paradoxe en faisant de la mendicité une vertu et en établissant que l'homme voué à des devoirs spirituels vit d'aumônes. C'était reconnaître au moins qu'il y a dans le monde des choses qui ne se paient pas, que l'esprit ne représente aucune valeur matérielle, et que, quand il s'agit des services rendus à l'âme, aucune rétribution ne peut passer pour un salaire. L'église, avec beaucoup de tact, a retenu le même principe : elle n'admet pas qu'elle soit jamais payée; elle se proclame toujours pauvre. Possédât-elle l'univers, elle dirait encore que dans l'ordre des choses matérielles elle ne veut que ce que demandait saint Paul, *victum et vestitum*.

Le pouvoir de plus en plus agrandi de l'homme sur la matière est un bien évident, et il faut applaudir aux progrès que notre siècle a accomplis en ce sens; mais de tels progrès n'ont une valeur vraiment de premier ordre que si, en mettant l'homme au-dessus des obstacles que lui oppose la nature, ils contribuent à lui faciliter l'accomplissement de sa mission idéale. Une belle pensée, un noble sentiment, un acte de vertu, font bien mieux de l'homme le roi de la création que la faculté de faire parvenir instantanément au bout du monde ses commandes et ses désirs. Cette royauté est dans notre âme : l'ascète des déserts de la Thébaïde, le contemplatif des som-

mets de l'Himalaya, esclaves à tant d'égards de la nature, en étaient mieux les souverains et les interprètes selon l'esprit que le matérialiste qui bouleverse la surface du globe sans comprendre le sens divin de la vie. Leur tristesse pleine de philosophie et de charme valait mieux que nos vulgaires joies, et leurs égaremens font plus d'honneur à la nature humaine que tant d'existences prétendues raisonnables qui n'ont été remplies que par les calculs de l'intérêt ou les luttes insignifiantes de la vanité.

C'est donc avec raison que M. de Sacy se plaint de la disparition d'une foule d'excellentes choses qui ne trouvent plus de place dans notre société. Ces choses n'étant pas de celles dont le besoin est de tous les jours, on ne remarque pas leur absence; mais avec le temps on s'apercevra de l'énorme lacune qu'elles ont laissée dans le monde en se perdant. La même erreur que notre siècle commet dans la théorie de l'éducation, en refusant de voir qu'au-dessus des connaissances spéciales, qui seules ont une application positive, il y a une culture générale qui ne sert qu'à former l'homme intellectuel et moral, il la commet dans les théories sociales. Tout ce qui échappe à ses catégories utilitaires lui paraît un luxe et un ornement. Certes on peut ne pas regretter le gentilhomme : ce nom impliquait un fait de naissance, et les hommes distingués se recrutent de nos jours à peu près en égale proportion dans tous les rangs; mais ce qu'on doit regretter fort, c'est *l'honnête homme*, dans le sens qu'attachait à ce mot le XVIIe siècle, je veux dire l'homme dégagé des vues étroites de toute profession, n'ayant ni les manières, ni la tournure d'esprit d'aucune classe. Chaque spécialité de travail entraîne le plus souvent des habitudes particulières, et même, pour y réussir convenablement, il est bon d'avoir ce qu'on appelle *l'esprit de son état*. Or la noblesse consiste à n'avoir aucune de ces limites; la distinction ne peut être représentée dans le monde que par des gens n'ayant aucun état. Il n'est pas juste que ces gens-là soient riches, puisqu'ils ne rendent à la société aucun service appréciable en argent; mais il est juste qu'ils soient l'aristocratie, dans le sens très restreint qu'il est permis désormais de donner à ce mot, afin que le mouvement général des choses humaines conserve sa dignité, et que la liberté des diverses manières de prendre la vie, que les personnes vouées à des fonctions ou à des vues spéciales ne peuvent bien comprendre, soit convenablement maintenue.

Toutes les choses délicates et à longue portée souffriront, je crois, dans un prochain avenir de la base beaucoup trop étroite que les réformateurs de la société moderne lui ont donnée. Rien de séculaire n'est resté possible. Tout ce qui a besoin de deux ou trois cents ans pour arriver à sa maturité a le temps de voir dans le cours

de son existence le monde changer dix fois de maître et de plan. La fin imminente de toute poésie dans l'humanité tient aux mêmes causes. La poésie est tout entière dans l'âme et le sentiment moral; or la tendance de notre époque est précisément de remplacer en toute chose les agens moraux par des agens matériels. L'objet le plus insignifiant, le tissu le plus vulgaire par exemple devenait presque une chose humaine et morale, quand des centaines d'êtres vivans avaient respiré, senti, souffert peut-être entre chacune de ses trames, quand la fileuse soulevant et abaissant alternativement le fuseau, quand le tisserand poussant la navette selon un rhythme plus ou moins pressé, y avaient contribué, en entremêlant leur travail de leurs pensées, de leurs propos et de leurs chants. Aujourd'hui une machine de fer, sans âme, sans beauté, a remplacé tout cela. Les anciennes machines, merveilleusement appropriées à l'homme, étaient arrivées avec le temps à une véritable unité organique et à une parfaite harmonie; mais la machine moderne, anguleuse, sans grâce ni proportion, est condamnée à ne jamais devenir un membre de l'homme. Elle humilie et abrutit celui qui la sert, au lieu d'être pour lui, comme l'outil d'autrefois, un auxiliaire et un ami.

L'homme n'est un être divin que par l'âme : qu'il arrive à réaliser en quelque mesure la perfection intellectuelle et morale, et le but de son existence est atteint. Rien n'est indifférent de ce qui peut servir à cette fin sublime; mais c'est une grave erreur de croire que les améliorations matérielles qui n'amènent pas un progrès de l'esprit et de la morale aient par elles-mêmes quelque prix. Les choses extérieures n'ont de valeur que par les sentimens humains auxquels elles correspondent. Le jardin le plus ordinaire renferme aujourd'hui des fleurs splendides que les serres royales possédaient seules autrefois. Qu'importe si les fleurs des champs, telles que Dieu les a faites, parlaient mieux au cœur de l'homme et y réveillaient un sentiment de la nature plus délicat? Les femmes peuvent se parer de nos jours comme les reines seules le pouvaient jadis; qu'importe si elles ne sont ni plus belles ni plus aimables? Les moyens de jouissance se sont raffinés de mille manières et multipliés à l'infini; qu'importe si l'ennui et le dégoût les empoisonnent, si la pauvreté de nos pères était plus heureuse et plus gaie? Les progrès de l'intelligence ont-ils été en proportion des progrès de l'industrie? Pour le goût des belles choses, valons-nous la génération qui nous a précédés et qui a produit ce mouvement brillant et animé dont nous vivons encore? L'éducation est-elle dirigée dans un sens plus libéral? Les caractères ont-ils beaucoup gagné en force et en élévation? Trouve-t-on dans les hommes des temps nouveaux plus de dignité, de noblesse, de culture intellectuelle, de respect pour leurs

propres opinions, de fermeté contre les séductions de la richesse et du pouvoir? Je n'essaierai pas de répondre; je dirai seulement que le progrès ne saurait consister qu'en cela. Jusqu'à ce que ce progrès soit accompli, ce sera une mince consolation pour les âmes bien nées de n'avoir en échange des vertus du passé qu'une augmentation de bien-être qui ne rend pas plus heureux, et une assurance de repos qui ne rend pas meilleur.

II.

Cet instinct essentiellement conservateur des belles et bonnes choses, qui fait de M. de Sacy un si excellent moraliste, a-t-il d'aussi bons effets sur ses jugemens littéraires et historiques? Ici j'hésite à répondre. Le moraliste, procédant par le sentiment spontané de ce qu'il croit le meilleur, et le critique, procédant par la recherche indépendante et sans vues préconçues, sont nécessairement amenés à différer sur bien des points. Le moraliste n'hésite jamais dans ses jugemens, car ils résultent pour lui d'un choix fait une fois pour toutes, et dont il a trouvé les motifs dans le tour de son esprit bien plus que dans un examen impartial et longtemps balancé. Le critique hésite toujours, car l'infinie variété du monde lui apparaît dans sa complexité, et il ne peut se résigner de gaieté de cœur à fermer les yeux sur des faces entières de la réalité. Le moraliste n'a pas beaucoup de curiosité, car pour lui il y a peu de chose à découvrir : à ses yeux, la règle du bien et du beau a été réalisée en quelques chefs-d'œuvre qui ne seront jamais égalés. Le critique cherche toujours, car un élément nouveau ajouté à ses connaissances modifie en quelque chose l'ensemble de ses opinions : il pense que le jugement le plus droit ne supplée pas à ce que les documens positifs peuvent seuls nous apprendre; aussi toute découverte ou toute manière ingénieuse d'interpréter des faits déjà connus est-elle pour lui un événement. Le moraliste n'aime que les littératures complétement mûres et les œuvres d'une forme achevée. Le critique préfère les origines et ce qui est en voie de se faire, car pour lui tout est document et indice des lois secrètes qui président aux évolutions de l'esprit. Le moraliste aime le vieux, mais non pas le très vieux, car dans les créations primitives il y a une franchise d'allure qui dérange ses habitudes réfléchies. Le critique recherche en tout le primitif : s'il connaissait quelque chose de plus vieux que les Védas ou la Bible, là serait sa dévotion littéraire. La Grèce même lui paraît bien jeune; il est tenté de reconnaître que les prêtres égyptiens avaient raison, que les Grecs n'ont été que des enfans légers et spirituels, qui nous ont gâté une plus vieille anti-

quité. Le moraliste et le critique ne se rencontrent qu'en un point; mais ce point tient lieu de tout : c'est l'amour du bien et du vrai, et par conséquent de la liberté, condition de l'un et de l'autre. Le caractère bien plus que l'esprit est ce qui rapproche les hommes, et les plus grandes diversités d'opinion ne sont rien auprès de la sympathie morale qui résulte de communes espérances et de communes aspirations.

La critique de M. de Sacy est une critique de préférences personnelles. La littérature du XVIIe siècle dans les temps modernes, la littérature latine dans l'antiquité, voilà, je crois, les deux momens littéraires sur lesquels s'est porté son choix. « Je dois le confesser, dit-il, en littérature, mes goûts sont exclusifs. N'ayant jamais eu le temps de lire autant que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellens; je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres, très bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît, et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur peut-être, mais malgré moi, et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres que les enfans savent déjà par cœur. » On ne dispute pas des goûts, et je reconnais tout ce que celui de M. de Sacy a d'exquis. Ici pourtant je me permettrai d'être un peu plus archaïque que lui. J'aime le moyen âge, j'aime la haute antiquité. Le beau, comme le bien, doit être cherché dans le passé; mais il ne faut point s'arrêter à mi-chemin : il faut remonter au-delà de toute rhétorique; le primitif seul est le vrai, et seul a le droit de nous attacher.

On ne peut refuser au XVIIe siècle le don spécial qui fait les littératures *classiques*, je veux dire une certaine combinaison de perfection dans la forme et de mesure (j'allais dire de médiocrité) dans la pensée, grâce à laquelle une littérature devient l'ornement de toutes les mémoires et l'apanage des écoles; mais les limites qui conviennent aux écoles ne doivent pas être imposées à l'esprit humain. De ce que telle littérature est l'instrument obligé de toute éducation, et qu'il n'est personne qui ne doive dire d'elle : *Puero mihi profuit olim*, ce n'est pas une raison pour lui attribuer un caractère exclusif d'excellence et de beauté. Ce caractère exclusif, je ne puis l'accorder aux écrits du XVIIe siècle en particulier, quelles qu'en soient les durables et solides qualités. Les nations étrangères, sauf celles qui n'ont aucune originalité littéraire, ne comprennent pas l'attrait extraordinaire qu'ont pour nous les ouvrages de ce temps, et n'y voient qu'une littérature *tertiaire*, si j'ose le dire, un écho de la littérature latine, écho elle-même de la littérature grecque. Les Allemands, si larges et si éclectiques dans leur goût, qui ont travaillé avec tant de passion à éclaircir les moindres particularités de

la littérature italienne, de la littérature espagnole, de notre moyen âge provençal, ne s'occupent presque jamais de notre grand siècle, et ont peine à en voir l'intérêt. Ils ont grand tort, suivant moi; mais leur négligence tient à une cause fort grave. Cette littérature est trop exclusivement française : elle souffrira quelque chose, je le crains, de l'avénement d'une critique dont la patrie est l'esprit humain, et dont le propre est de n'avoir pas de préférences exclusives. On ne lui contestera pas son titre de classique; on la laissera en possession des écoles, où elle seule peut offrir un aliment approprié à la jeunesse; les curieux la liront, comme ils lisent toute chose, à titre de document pour l'histoire d'une époque mémorable; les écrivains y chercheront le secret d'exprimer en notre langue même des pensées qui furent étrangères au siècle qui la créa. Cependant qu'elle reste dans son ensemble la lecture exclusive des hommes de goût, que les esprits distingués de tous les temps continuent d'y recourir, pour s'élever, se consoler, s'éclairer sur leurs destinées, voilà ce dont je doute. Nous avons dépassé l'état intellectuel où cette littérature se produisit; nous voyons mille choses que les hommes les plus pénétrans du XVIIe siècle ne voyaient pas; le fonds de connaissances dont ils vivaient est à nos yeux incomplet et inexact. Il est difficile que la faveur du public qui lit, non par acquit de conscience, mais par besoin intime, s'attache indéfiniment à des livres où il y a peu de chose à apprendre sur les problèmes qui nous préoccupent, où notre sentiment moral et religieux est fréquemment blessé, et où nous relevons à chaque pas des erreurs, tout en admirant le génie de ceux qui les commettent.

En histoire, je suis également tenté de trouver M. de Sacy trop peu soucieux des origines. Fidèle à son système littéraire, M. de Sacy craint que la discussion des faits et la diversité des opinions ne nuisent au beau style de l'histoire; il trouve que le plus simple serait de prendre un système selon son goût, et de le suivre sur parole. « Je confesserai tout doucement, dit-il, qu'à l'aspect formidable de ces piles d'in-folios qui bouchent l'entrée de notre histoire, je me suis senti plus d'une fois prêt à maudire l'érudition et à regretter que nous ne nous en soyons pas tenus grossièrement à notre origine troyenne et à notre bon roi Francion, fils d'Hector et fondateur de la monarchie française. » Il pardonne à peine aux historiens les plus éloquens de notre temps d'être à la fois savans et critiques; il voudrait une version convenue, sur laquelle les historiens rhéteurs ou moralistes, les Tite-Live et les Plutarque, pussent librement discourir. Le XVIIe siècle (la grande école des bénédictins exceptée) entendait bien l'histoire de cette manière; mais c'est là un des points sur lesquels il nous est le plus impossible de suivre sa tradition.

L'histoire est pour nous la vue immédiate du passé : or la discussion et l'interprétation des documens peuvent seules nous procurer cette intuition. Je vais certes scandaliser M. de Sacy; mais s'il m'était donné de choisir entre les notes d'un historien original et son texte complétement rédigé, je préférerais les notes. Je donnerais toute la belle prose de Tite-Live pour quelques-uns des documens qu'il avait sous les yeux et qu'il a parfois altérés d'une si étrange manière. Un recueil de lettres, de dépêches, de comptes de dépenses, de chartes, d'inscriptions, me parle beaucoup mieux que le récit le plus dégagé. Je ne crois même pas qu'on puisse acquérir une claire notion de l'histoire, de ses limites et du degré de confiance qu'il faut avoir dans ses divers ordres d'investigation, sans l'habitude de manier les documens originaux.

Le libéralisme, ayant la prétention de se fonder uniquement sur les principes de la raison, croit d'ordinaire n'avoir pas besoin de tradition. Là est son erreur. « Nous en avons fini, il faut l'espérer, dit M. de Sacy, avec les Gaulois et les Francs. Que notre liberté vienne ou non des Germains, au fond peu nous importe. L'enfant est né; il est grand et fort. Si un Boulainvilliers réclamait aujourd'hui, au nom des Francs ses ancêtres, les droits de la conquête, nous lui répondrions qu'en 1789 et en 1830 les vaincus, les Romains, les serfs, ont pris leur revanche, et qu'à leur tour ils sont les conquérans et les vainqueurs. » Eh bien! non; ni 1789 ni 1830 n'ont valu pour fonder la liberté ce que vaudrait à l'heure qu'il est un fait émané de barbares il y a mille ans, comme serait une grande charte arrachée par les barons révoltés, une humiliation infligée à la royauté envahissante, une forte résistance des villes pour défendre leurs institutions. Si la Gaule, au lieu de ses instincts d'égalité et d'uniformité, avait eu quelque peu d'esprit provincial ou municipal; si de fortes individualités, comme les villes d'Italie ou les *ghildes* germaniques, avaient pu se former sur notre sol; si Lyon, Rouen, Marseille, avaient eu leur *caroccio*, symbole de l'indépendance de la cité, la centralisation administrative eût été prévenue; Philippe le Bel, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, auraient été brisés; la révolution n'eût été ni possible ni nécessaire. L'erreur de l'école libérale est d'avoir trop cru qu'il est facile de créer la liberté par la réflexion, et de n'avoir pas vu qu'un établissement n'est solide que quand il a des racines historiques. Dominée par une idée toute semblable à celle qui gouverne la Chine depuis des siècles, je veux dire par cette fausse opinion que la meilleure société est celle qui est rationnellement organisée pour son plus grand bien, elle oublia que le respect des individus et des droits existans est autant au-dessus du bonheur de tous qu'un intérêt moral surpasse un intérêt purement temporel.

Elle ne vit pas que de tous ses efforts ne pouvait sortir qu'une bonne administration, mais jamais la liberté, puisque la liberté résulte d'un droit antérieur et supérieur à celui de l'état, et non d'une déclaration improvisée ou d'un raisonnement philosophique plus ou moins bien déduit.

Des deux systèmes de politique qui se partageront éternellement le monde, l'un se fondant sur le droit abstrait, l'autre sur la possession antérieure, la France, pays de logique et d'idées généreuses, a toujours préféré le premier. Qui oserait lui en faire un reproche, puisque c'est à ce glorieux défaut qu'elle doit la splendeur de son histoire et la sympathie du genre humain? Mais telle est la nature fuyante de tout ce qui tient aux sociétés que la nation qui, avec une sincérité parfaite, a voulu travailler à la liberté du genre humain était mise par cela même dans l'impossibilité de fonder la sienne. Des serfs achetant leur liberté sou par sou et arrivant après des efforts séculaires, non à être les égaux de leurs maîtres, mais à exister vis-à-vis d'eux, se sont trouvés dans les temps modernes plus libres que la nation qui dès le moyen âge proclama les droits de l'homme (1). La liberté achetée ou arrachée pied à pied a été plus durable que la liberté par nature. En croyant fonder le droit abstrait, on fondait la servitude, tandis que les hauts barons d'Angleterre, fort peu généreux, fort peu éclairés, mais intraitables quand il s'agissait de leurs priviléges, ont en les défendant fondé la vraie liberté.

Sur presque tous les points qui touchent à l'organisation de la société civile, l'école libérale me paraît ainsi avoir beaucoup mieux vu le but à atteindre que les moyens pour l'atteindre. Supprimant les priviléges des individus et des corps, elle ne pouvait envisager les différens offices sociaux que comme des attributions de l'état. Le pouvoir dans un tel système étant exercé uniquement par des fonctionnaires, et ces fonctionnaires n'ayant point la propriété de leurs fonctions, ni par conséquent aucune possibilité de résistance, on voit à quel degré de tyrannie on pouvait se trouver ainsi amené. Certes, s'il y a quelque chose de théoriquement absurde, c'est la vénalité des offices judiciaires, en vertu de laquelle certaines personnes achetaient et vendaient le droit de juger. Et cependant on comprend qu'un magistrat possédant sa charge, mis ainsi au-dessus de tout désir et de toute espérance, peut offrir plus de garanties que le magistrat fonctionnaire et par conséquent dépendant de celui qui confère la fonction. — Il en faut dire autant du pouvoir exé-

(1) On connaît la curieuse ordonnance de Louis X : « Comme selon le droit de nature chacun doit être franc,... nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulant que la chose s'accorde vraiment avec le nom, par délibération de notre grand conseil, avons ordonné et ordonnons... »

cutif. La conception féodale, d'après laquelle le roi possédait sa couronne par le droit de l'épée, comme le sujet possédait ses franchises contre lui, est l'inverse de la raison. S'il est au contraire une conception logique, c'est celle de la souveraineté envisagée comme une délégation de la société. L'histoire démontre que la première notion, tout absurde qu'elle est, a produit le meilleur état politique que le monde ait connu, et que la supériorité de la civilisation moderne sur celles de l'antiquité tient à ce que la royauté n'a été durant des siècles parmi nous qu'une grosse métairie, envers laquelle on était quitte une fois qu'on s'était libéré des redevances établies par les bonnes coutumes ou consenties par les états.

Pour voir dans tout son jour cette grande loi de la philosophie de l'histoire, que certes la logique n'eût pas révélée, c'est surtout la Chine qu'il faut étudier. La Chine offre à la philosophie de l'histoire le spectacle merveilleusement instructif d'une autre humanité se développant presque sans contact avec celle de l'Europe et de l'Asie occidentale, et suivant sa ligne avec une rigueur dont nos civilisations bien plus compliquées ne sauraient donner une idée. Or la Chine a réalisé dès la plus haute antiquité le type d'une société rationnelle fondée sur l'égalité, sur le concours, sur une administration éclairée. Le Tchéou-li, sorte d'almanach impérial du temps des Tchéou (1), au XIIe siècle avant notre ère, dépasse sous ce rapport tout ce que les états modernes les plus bureaucratiques ont essayé. L'empereur et les princes feudataires sont contenus par les rites et par la censure, les employés de tout grade par la dépendance hiérarchique et par un système d'inspection perpétuelle, le peuple par l'enseignement, que l'état seul a le droit de lui donner. Le système entier repose sur l'idée unique de l'état chargé de pourvoir à ce qui peut contribuer au bien de tous (2). Qu'on imagine l'Académie des Sciences morales et politiques et l'Académie française érigées en ministères, et gouvernant l'une les choses de l'esprit, l'autre les mœurs, on aura un aperçu assez juste de la constitution intellectuelle et politique de la Chine. L'idéal de ceux qui rêvent une règle administrative des esprits a été là depuis longtemps réalisé (3). Quand les jésuites montrèrent à Khien-long les erreurs de l'astronomie consacrée, l'empereur refusa de les laisser corriger, parce que cette réforme eût mis en défaut les livres classiques et forcé d'introduire des mots nouveaux. Qu'est-il résulté de cette organisation, en appa-

(1) Voyez la traduction qu'en a donnée feu M. Édouard Biot (Paris 1851) et l'ouvrage du même savant sur l'*Histoire de l'Instruction publique en Chine* (Paris 1847).

(2) M. Mohl, *Journal asiatique*, août 1851.

(3) Voyez le mémoire de M. Bazin sur l'académie de Pékin (*Journal asiatique*, janvier 1858).

rence si raisonnable, en réalité si fatale? Un état de décrépitude sans pareille dans l'histoire, où un empire de cent cinquante millions d'hommes attend que quelques milliers de *barbares* viennent lui apporter des maîtres et des régénérateurs. Ce qui s'est passé lors de l'invasion de l'empire romain par les bandes germaniques se passera pour la Chine. Tout état qui sacrifie les intérêts moraux et la libre initiative des individus au bien-être va contre le but qu'il se propose : un petit nombre d'hommes énergiques, venant du dehors ou du dedans, suffit alors pour renverser un pays indifférent à tout, sauf au repos, pour s'en faire acclamer, et pour fonder ainsi de nouveau la vraie noblesse, qui est celle de la force morale et de la volonté.

« Quelque engouement que l'on professe aujourd'hui pour la barbarie et pour les barbares, il faut le reconnaître, dit M. de Sacy, notre civilisation est romaine, notre centralisation est romaine, nos lois et nos lettres sont romaines; c'est l'esprit romain qui a fini par vaincre l'esprit barbare! » Cela est très vrai. Tout le secret de notre histoire réside dans la lutte de l'esprit gallo-romain contre l'esprit germanique (celui que M. de Sacy appelle *barbare*), le Gaulois ayant en horreur la souveraineté divisée qui constituait la féodalité, et voulant sans cesse revenir à l'administration égalitaire de l'empire, non celle des premiers césars, empreinte encore d'un certain esprit aristocratique, mais celle du temps de Dioclétien, qui est toujours restée son idéal. La révolution française et ce qui a suivi sont le dernier acte de la lutte de l'esprit gaulois et de l'esprit germanique, se terminant par la victoire définitive du premier. Bien des élémens germaniques entrèrent, je le sais, dans les commencemens de la révolution, et leur donnèrent une apparence vraiment libérale; mais ils disparurent dans la lutte, et laissèrent dominer seul l'esprit gaulois, qui, depuis la convention jusqu'à 1815, donna pleine carrière à son goût d'administration unitaire et à son antipathie contre toute indépendance. C'est alors que la *raison d'état,* proclamée pour la première fois par les légistes de Philippe le Bel, prend définitivement le dessus sur le noble principe du moyen âge, n'admettant que le droit des individus. Je ne suis pas de ceux qui regardent le moyen âge comme une époque accomplie de moralité et de bonheur, mais il me semble cependant que l'école libérale le calomnie un peu. Le moyen âge ne fut une époque atroce que dans sa seconde moitié, quand l'église devint persécutrice et la féodalité sanguinaire. Il y eut avant cela de longs siècles durant lesquels la féodalité fut vraiment patriarcale et l'église maternelle. Je crois que, du VIIIe au XIIe siècle, les pays chrétiens qui étaient à l'abri des incursions des Sarrasins et des Normands vivaient assez heureux.

Je n'insisterais pas sur ces subtilités historiques, si les fautes de conduite de l'école libérale n'avaient tenu presque toutes à sa philosophie de l'histoire, incomplète et parfois défectueuse. Une erreur sur la révolution carlovingienne, sur les commencemens de la féodalité, sur le XIIIe siècle, sur Philippe le Bel, n'est pas aussi inoffensive que le croit M. de Sacy. On porte toujours la conséquence du principe d'où l'on est sorti. Issu de l'idée abstraite d'une souveraineté rationnelle exercée pour le plus grand bien de la nation, le parti libéral ne put s'envisager comme un simple mainteneur chargé de protéger les droits de tous et de développer l'initiative de chacun. Par la nécessité des choses, il fut amené à trop gouverner. Il vit avec raison qu'une société, pour être florissante, doit être très forte; mais il se trompa en croyant que le moyen de fortifier une société est de la gouverner beaucoup. Malgré d'innombrables mesures de précaution, l'ordre qu'il avait établi et soutenu, non sans gloire, tomba par la plus inouie des surprises dont l'histoire ait gardé le souvenir. Je ne veux pas rendre le parti libéral responsable d'une situation qu'il n'avait pas créée. Un principe fatal le dominait : la révolution, à laquelle il se rattachait, pouvait produire des administrations, mais non des corps. Le principe qui crée les institutions, à savoir la conquête et le droit personnel, était le principe même qu'elle entreprenait de supprimer.

L'organisation de l'instruction publique me paraît l'exemple le plus propre à faire comprendre les graves conséquences du principe adopté par l'école libérale, et comment ce principe est susceptible par sa nature de se tourner contre ceux qui l'ont fondé. L'Angleterre, l'Allemagne, l'ancienne France, avaient pourvu aux intérêts de la science et de l'éducation par des corporations riches et à peu près indépendantes du pouvoir civil. La France nouvelle, selon son habitude, a résolu le même problème par l'administration. Annuellement, chaque ville de France reçoit d'un bureau de la rue de Grenelle des hommes qu'elle ne connaît pas, et qui sont chargés d'élever ses enfans selon certains règlemens, à la confection desquels elle n'a eu aucune part. « Tout ce qui est relatif aux repas, aux récréations, aux promenades, au sommeil, dit le règlement de 1802, se fera par compagnie... Il y aura dans chaque lycée une bibliothèque de quinze cents volumes; toutes les bibliothèques contiendront les mêmes ouvrages; aucun ouvrage ne pourra y être placé sans l'autorisation du ministre de l'intérieur. » Cette création a été considérée comme la plus belle de l'époque, et je serais volontiers de cet avis, s'il m'était démontré que les hommes chargés d'appliquer un tel règlement seront toujours des hommes d'un esprit large, fin, distingué, comprenant avec délicatesse les problèmes de

l'éducation et du gouvernement des esprits; mais peut-on avoir cette assurance? Or, si l'on admet comme possible l'hypothèse où une telle administration tomberait entre les mains d'hommes qui n'auraient pas toutes les qualités qui viennent d'être énumérées, que l'on songe aux conséquences. Les intérêts les plus chers de l'esprit, tout le mouvement littéraire, scientifique, philosophique, religieux même, seraient exposés à une maîtrise d'autant plus dangereuse que la machine administive dont on se servirait pour l'exercer serait plus perfectionnée.

Cessons donc de croire que la révolution de 1789 nous dispense de pénétrer plus avant dans le passé de l'humanité. Quelque important que soit cet événement, il produit sur nous une illusion d'optique, à peu près comme le dernier plan de montagnes borne toujours la vue, et cache les montagnes bien plus hautes qui sont au-delà. La révolution séduit d'abord par la fierté de ses allures, et par ce grand air passionné qu'ont toutes les histoires qui se déroulent dans la rue. Longtemps elle m'a ébloui : je voyais bien la médiocrité intellectuelle et le peu d'instruction de ceux qui la firent; mais je m'obstinais à prêter à leur œuvre une grande portée politique. Depuis, j'ai reconnu qu'à un petit nombre d'exceptions près, les hommes de ce temps étaient aussi naïfs en politique qu'en histoire et en philosophie. Voyant peu de choses à la fois, ils n'aperçurent pas combien la société humaine est une machine compliquée, combien ses conditions d'existence et de splendeur tiennent à d'imperceptibles nuances. La connaissance approfondie de l'histoire leur manquait entièrement; une certaine emphase de mauvais goût leur troublait le cerveau et les mettait dans cet état d'ivresse particulier à l'esprit français, où se font souvent de grandes choses, mais qui rend impossible toute prévision de l'avenir et toute vue politique un peu étendue.

Sont-ce là des motifs pour désespérer et pour envisager le développement libéral de la France comme flétri dans sa fleur? Non certes; ce sont des motifs pour redoubler de sérieux et pour suppléer par notre application aux avantages que nos pères ne nous ont pas légués. En politique comme en morale, les vrais devoirs sont ceux de tous les jours. Il n'y a que les âmes faibles qui règlent leurs opinions en vue des succès probables de l'avenir : je dirai presque que l'avenir n'importe pas à l'honnête homme, puisque, pour se dévouer aux belles et aux bonnes choses, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles soient destinées à l'emporter. Si quelque classe de la société française n'a pas rempli la tâche qui lui semblait dévolue, il n'en faut pas conclure qu'une seule chose, c'est que sa place est à prendre. Toute nation traverse l'histoire en traînant avec

elle un vice essentiel, qui la mine, comme chacun de nous apporte en naissant le principe du mal, qui, à moins d'accident, doit l'emporter; mais une foule de hasards viennent sans cesse détourner les événemens du cours qu'ils auraient suivi s'ils avaient obéi à une pente nécessaire. Les révolutions de la démocratie athénienne sont encore aujourd'hui l'entretien du monde, et pourtant, dès son premier jour, cette démocratie était entachée d'un défaut radical. L'empire romain avait en lui, dès le temps d'Auguste, le germe de sa dissolution; pourtant il vécut quatre ou cinq siècles avec sa plaie, et dans sa lente agonie il traversa le siècle des Antonins. La grande lacune que la France porte au cœur ne doit pas davantage nous interdire les longues espérances et les constans efforts.

Certes, si une seule race et une seule domination s'étendaient sur l'Europe moderne, si les nations chrétiennes formaient un monde unitaire, analogue à l'*orbis romanus*, la décadence serait inévitable, puisqu'il n'existerait plus en dehors de ce cercle fermé aucun élément de régénération. Mais le principe de diversité et de vitalité propre qui a créé en Europe un obstacle invincible à toute domination universelle fera le salut du monde moderne. Une civilisation divisée a des ressources qu'une civilisation unitaire ne connaît pas. L'empire romain périt, parce qu'il n'avait pas de contrepoids; mais si, à côté de l'empire, il y avait eu des Germains et des Slaves fortement organisés, l'empire, obligé de compter avec les obstacles et la liberté du dehors, eût suivi une ligne toute différente : le despotisme en effet ne peut durer qu'à une condition, c'est que tous les pays qui l'entourent soient à son unisson. Là est le motif d'espérer. Le stoïcien avait raison de s'envelopper dans son manteau et de désespérer de la vertu, car il n'y avait nulle issue au cercle de fer où il vivait, et jusqu'au bout du monde alors habitable il eût trouvé l'odieux centurion, représentant de son implacable patrie. Cent fois dans l'histoire la pensée la plus élevée et la plus délicate a péri; cent fois la bonne cause a eu tort, et je suis persuadé que les auteurs des plus nobles efforts que l'humanité ait tentés pour s'élever vers le bien resteront à jamais confondus dans le culte sommaire des saints inconnus. Cela tenait à ce que, dans les siècles passés, la puissance de l'esprit était resserrée en d'étroites limites. Depuis le commencement des temps modernes, la conscience de l'humanité s'est immensément élargie. La dignité du caractère et la noblesse n'ont plus seulement pour récompense la sympathie d'un petit nombre de belles âmes, toujours amies des vaincus. Symmaque ne fait plus dans le vide son plaidoyer pour les dieux morts, et Boèce n'écrit plus en prison sa *Consolation de la Philosophie*.

ERNEST RENAN.

UNE CAMPAGNE

DANS

L'OCÉAN PACIFIQUE

L'EXPÉDITION DE PETROPAVLOSK

Pendant la durée de la dernière guerre, l'attention publique, on le conçoit sans peine, s'est exclusivement concentrée sur la Crimée, et tous les regards, à peine détournés par les événemens dont la Baltique fut le théâtre, se dirigeaient avec avidité vers la chétive presqu'île où se succédaient les sanglantes péripéties d'un siége héroïque. Il en devait être ainsi : à l'armée revenait de droit le principal honneur de cette guerre, dont par suite les chroniqueurs ont d'abord été presque exclusivement militaires. Toutefois, cette part largement faite, on doit reconnaître qu'à moins d'envisager incomplétement les faits, il est nécessaire d'étudier également le rôle obscur et sacrifié rempli par la marine avec un dévouement que rien ne put lasser ni rebuter, et sous ce rapport l'histoire de nos escadres dans la Baltique et la Mer-Noire devenait l'occasion d'un de ces actes de justice dans lesquels se complaît l'écrivain. C'est aussi une sorte de réhabilitation maritime que nous voulons entreprendre; mais notre tâche sera plus ingrate. Acteur obscur d'un des épisodes les plus ignorés de cette guerre, nous aurons à raconter le seul revers qui ait marqué la lutte des alliés contre la Russie; au lieu des éclatantes victoires qui marquèrent partout ailleurs cette courte et glorieuse période de deux ans, nous n'aurons à enregistrer qu'une série d'opérations dont les résultats expliquent suffisamment le demi-jour où on les a laissées. Tout excusables que soient les

exagérations de l'amour-propre national, il faut savoir s'en garder au besoin. Fort heureusement ce qui se passait au Kamtchatka et dans la Manche de Tartarie ne pouvait exercer aucune influence sur l'issue du sombre drame qui tenait l'Europe en suspens, et le silence qu'on a gardé sur les événemens dont ces mers lointaines furent le théâtre pourrait trouver son excuse, si la question n'était de celles qu'il faut savoir apprécier d'un point de vue plus élevé. Exposer ces événemens pour y rechercher les causes qui rendirent nos efforts infructueux, étudier à leur tour ces causes pour y trouver d'utiles enseignemens, qui au besoin nous puissent empêcher de retomber dans les mêmes erreurs, telle est la pensée qui nous a engagé à recueillir ici les souvenirs d'une croisière de trois ans dans l'Océan-Pacifique, marquée par un insuccès qu'il n'entre nullement dans notre intention de déguiser ou d'amoindrir, et dont nos ennemis sont fiers, comme ils ont droit de l'être.

I.

Le 26 avril 1854, deux frégates, l'une française, *la Forte,* l'autre anglaise, *President,* toutes deux portant pavillon d'amiral à leur mât d'artimon, étaient mouillées sous les forts qui défendent le port du Callao, et le visiteur qui, vers dix heures du matin, y fût monté à bord eût trouvé sur chacune d'elles de nombreux spectateurs absorbés dans une même contemplation. A chaque sabord des passavans s'était formé un groupe de matelots, et leurs regards, de même que les longues-vues des officiers réunis à l'arrière, suivaient les mouvemens d'un navire isolé, mouillé à grande distance de tous les autres, près de l'île San-Lorenzo, qui limite vers le sud la vaste rade du Callao. La brume matinale qui tient lieu de pluie au climat privilégié du Pérou commençait à se dissiper en vapeurs indécises, entraînées par les premiers souffles de la brise du large comme les légers lambeaux d'un tissu déchiré. Bientôt le pavillon qui pendait immobile à la corne du navire observé, flottant à son tour sous l'influence de la brise, montra la croix russe sur le fond blanc de son trapèze, et l'on vit à l'instant les matelots couvrir les haubans, se répandre sur les vergues, et abandonner les voiles, qui, promptement bordées et hissées, annoncèrent que rien ne retardait plus l'appareillage. En effet quelques minutes suffirent pour que l'ancre vînt prendre son poste sous les bossoirs; le navire tourna sur lui-même, et, s'inclinant légèrement sous l'impulsion du vent qui gonflait ses voiles, s'éloigna rapidement de terre. Peu après, les contours arrondis de sa poupe, les lignes qui marquaient les canons de sa batterie, puis enfin les flèches élancées de sa mâture avaient disparu sous l'horizon.

Ce navire était la frégate russe l'*Aurora*, venant de Cronstadt et arrivée peu de jours auparavant au Callao, où sa relâche avait été limitée au temps strictement nécessaire pour renouveler ses approvisionnemens. A la date du 26 avril 1854, il y avait déjà un mois que la guerre était déclarée en Europe; aussi les dernières nouvelles reçues au Pérou la présentaient-elles comme imminente, et le vapeur anglais *Virago* attendait-il avec impatience à Panama les dépêches annonçant le commencement des hostilités aux chefs de la division alliée du Pacifique. Les saluts d'usage avaient néanmoins encore pu être échangés entre la frégate russe et les deux amiraux; les visites officielles avaient été faites et rendues, et, comme nous venons de le voir, l'*Aurora* continuait sans obstacle sa route vers les lointaines possessions septentrionales de la Russie. Enfin, le dimanche 7 mai au jour, les vigies signalèrent un bâtiment en vue, et bientôt le vapeur *Virago* mouilla sur rade, — apportant les déclarations publiquement transmises le 28 mars aux parlemens d'Angleterre et de France.

Comment cette nouvelle trouvait-elle les escadres alliées? Dans une mer aussi vaste que le Pacifique, avec les exigences nombreuses et diverses qui y forcent le chef d'une division navale à disperser ses bâtimens, soit dans les archipels peu fréquentés de la Polynésie, soit sur une côte d'un développement de 2,000 lieues, on conçoit qu'il était en quelque sorte impossible aux amiraux français et anglais d'avoir au jour précis de la dénonciation des hostilités toutes leurs forces réunies au Callao. Aussi n'avions-nous dans ces parages que *la Forte*, de 60 canons, montée par le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef, et le brick *Obligado*, de 12 canons. *L'Eurydice*, corvette de 30 canons, stationnait non loin de là, à Valparaiso; malheureusement l'escadre était privée du seul vapeur qu'elle possédât, *le Prony*, alors à l'autre extrémité du Pacifique, sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie, dont nous venions de prendre possession. Les bâtimens anglais, plus nombreux, étaient aussi plus dispersés, de sorte que le contre-amiral David Price, qui les commandait, se trouvait n'avoir guère sous la main qu'une force à peu près égale à la nôtre, composée de la frégate *President*, de 50 canons, portant son pavillon, du vapeur *Virago*, et de l'*Amphitrite*, corvette de 30 canons, restée à Valparaiso comme *l'Eurydice*. A la vérité, il attendait de jour en jour d'Angleterre l'arrivée, annoncée par ses dépêches, de la *Pique*, frégate de 50 canons. Quant au nombre, à la force des navires ennemis, à leur distribution sur les divers points du vaste territoire russe baigné par ces mers, quant à tous les renseignemens, en un mot, si précieux à recueillir au début d'une guerre, nous étions, il faut le reconnaître, dans une ignorance aussi regrettable que difficile à concevoir. On

avait vu à Valparaiso la *Diana*, de 50 canons, et au Callao, ainsi que nous venons de le dire, l'*Aurora;* mais en dehors de ces seules données positives, on n'avait pour tous renseignemens que des bruits recueillis çà et là comme au hasard, et provenant, qui plus est, des Russes eux-mêmes, lesquels disaient avoir en ce moment dans ces mers trois frégates, une corvette, deux bricks et trois vapeurs.

Il résultait de cette ignorance que la question était loin de se présenter aussi nettement qu'on eût pu le désirer : s'il était en effet permis de supposer que l'ennemi concentrerait ses navires dans ses possessions des côtes orientales d'Asie, on pouvait craindre d'un autre côté que quelqu'une de ses frégates, sous le commandement d'un officier audacieux et habile, n'essayât de recommencer contre le commerce maritime des alliés dans ces mers la célèbre croisière du capitaine Porter sur l'*Essex* (1). En autres termes, le but à poursuivre était double, et l'importance des nombreux navires marchands répandus sur la côte, de San-Francisco au cap Horn, pouvait faire craindre d'abandonner sans défense cette riche proie à un ennemi que l'on irait inutilement chercher dans les ports de la Sibérie et du Kamtchatka. Il est probable que des préoccupations de ce genre eurent d'abord sur l'esprit des amiraux français et anglais une influence que ne justifiait guère l'esprit généralement peu aventureux de la marine russe. Toujours est-il que l'on vit commencer

(1) Le nom du capitaine David Porter est resté célèbre dans les annales du Pacifique par la hardiesse avec laquelle, pendant la guerre de 1812, 1813 et 1814, il promena sur ce vaste océan le pavillon américain, dont il était le seul représentant. Parti des États-Unis sur l'*Essex*, frégate de quarante-six canons, après avoir fait quelques prises dans l'Atlantique, il vint doubler le cap Horn, et remonta la côte occidentale d'Amérique jusqu'au groupe des îles Gallapagos, centre d'une importante pêche baleinière à cette époque. Habile à se déguiser et à tromper par sa manœuvre un ennemi trop confiant, il réussit à capturer 12 bâtimens anglais; puis, ayant été informé qu'une division de quatre navires, portant ensemble plus de cent canons, avait été expédiée d'Angleterre avec la mission spéciale de mettre un terme à ses ravages, il quitta sa croisière pour réparer en un mouillage sûr son navire fatigué par une longue navigation, et, chose assez curieuse, le point choisi par lui à cet effet, en raison du secret que lui promettait cette position écartée, fut précisément la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nukahiva, où nous verrons qu'en 1854 les amiraux alliés fixèrent le rendez-vous de leurs bâtimens. Ce fut seulement en mars 1814 qu'attaqué par une force supérieure dans le port de Valparaiso, au mépris de la neutralité chilienne, l'*Essex* dut se rendre au commodore Hillyar dans un état qui témoignait de l'acharnement de sa résistance. Indépendamment des frais d'armement des navires envoyés à sa poursuite, les pertes que cette croisière avait fait éprouver au commerce britannique s'élevèrent à plus de 13 millions de francs; la terreur que l'*Essex* répandait fut si grande que tous les ports de la côte d'Amérique étaient pleins de navires anglais qui préféraient l'inaction aux chances d'une capture à peu près certaine. Peu de lectures sont d'un intérêt plus vif que le journal où le capitaine Porter a présenté le récit de sa campagne, et surtout peu de livres offrent un tableau plus vrai de la curieuse existence d'un navire livré à ses propres ressources pendant une pénible navigation de plusieurs années.

dès lors cette longue série de délais et d'irrésolutions qui devaient avoir, à quelques mois de là, une si funeste issue. Bien que les frégates n'attendissent que l'ordre d'appareiller, bien que la nouvelle de la guerre eût été reçue le 7 mai, ce ne fut que le 17, après dix jours de débats et d'incertitude, que les frégates *la Forte* et le *President,* escortées de *l'Obligado* et du vapeur *Virago,* quittèrent la côte d'Amérique. L'*Aurora,* la dernière des deux frégates russes que l'on avait vues sur cette côte, avait en ce moment trois semaines d'avance sur nous.

L'escadre alliée commençait la série de ces longues traversées qui forment la navigation du Pacifique. Une succession de journées pareilles, ramenant infailliblement les mêmes choses aux mêmes heures, sans autre variété que la substitution d'un exercice au précédent, sans autre intérêt que la manœuvre du navire, le chemin parcouru ou l'horoscope du jour de l'arrivée, telle était notre perspective pour les mois à venir, et certes nul plus que le marin lui-même n'a complaisamment mis en relief cette monotonie de l'existence à laquelle il est condamné. Il faut pourtant le reconnaître, la vie de bord offre un attrait réel à qui sait la comprendre, et rien ne se prête mieux que sa régularité presque monastique à l'encadrement des études, des travaux de tout genre, des longues correspondances, en un mot des mille occupations qu'ont forcément ajournées les agitations de la relâche. Pour nous, cette traversée formait de plus un utile temps d'arrêt, un entr'acte, si l'on veut, qui nous permettait de passer sans transition trop brusque de la demi-civilisation du Pérou aux tableaux primitifs de la vie océanienne, car les Marquises devaient être la première étape de l'escadre, et plus nous approchions, plus revenaient vivantes à l'esprit de chacun les merveilleuses descriptions des navigateurs du siècle dernier. Je l'avouerai, parmi ces voyages de découvertes dont la lecture conquiert tant de jeunes esprits à la marine, les explorateurs de l'Océanie avaient de tout temps exercé sur moi une séduction particulière, et lorsque plus tard, dans quelque coin du port de Toulon, je lisais à l'arrière d'un ponton hors d'âge les noms si familiers de *la Zélée* ou de *l'Astrolabe,* c'était au milieu des rians archipels de la Polynésie que j'aimais à me représenter la glorieuse carrière de ces vieux serviteurs. Une baie profonde, dominée par de hautes montagnes couvertes d'une éternelle végétation; sur la rive, un village enseveli sous la verdure des cocotiers; vis-à-vis, la corvette indolemment balancée sur les calmes eaux qui reflètent sa haute mâture; autour d'elle, la flottille remuante des pirogues chargées d'une population curieuse, tel était le tableau que mon imagination s'était souvent figuré, et telles nous apparurent les Marquises, lorsque, par une

belle soirée du mois de juin 1854, s'ouvrit devant nous la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nukahiva. C'étaient bien les hautes montagnes aux cimes dorées par le soleil couchant, la baie profonde et tranquille, le village perdu sous les arbres, et jusqu'à la corvette déjà noyée dans les premières ombres du soir. Nous arrivions en effet à un établissement français, et nous y trouvions *l'Artémise*, depuis plus d'un an seule au mouillage sur cette rade oubliée!

L'isolement des Marquises, joint à l'avantage d'y pouvoir rallier *l'Artémise*, avait désigné ce point de rendez-vous au choix des amiraux. Nous devions donc y attendre les navires arrivant de Valparaiso, et l'on concevra sans peine que ce délai, regrettable d'ailleurs, ait été bien employé par chacun, car il permettait d'étudier à loisir les curieuses peuplades de l'Océanie dans celui de tous les archipels où leur existence a été le moins défigurée par le contact européen. Le voyageur qui passe d'une civilisation à une autre s'aperçoit le plus souvent que la forme des choses qui l'entourent s'est modifiée plutôt que le fond, et que, pour changer de climat, l'homme ne change pas de nature. Par quels mystérieux desseins de la Providence en a-t-il été autrement dans ces îles? Quelles étaient ses vues en dotant cette race d'instincts opposés aux nôtres, et en la plaçant dans un milieu qui renverse toutes nos idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste? Ainsi, lorsque partout ailleurs l'homme est courbé sous la dure loi qui le condamne à ne manger de pain qu'à la sueur de son front, pourquoi ici le plus fécond des climats semble-t-il complice de sa paresse, en ne le forçant qu'à étendre la main pour cueillir les fruits qui composent sa nourriture? Pourquoi sa moralité n'est-elle plus la nôtre, ou, pour mieux dire, pourquoi toute notion de moralité lui semble-t-elle étrangère? Enfin, et peut-être est-ce là la plus inexplicable de ces anomalies, pourquoi ignore-t-il le sentiment de la famille, ce lien à la fois austère et doux qui semble la forme naturelle et nécessaire de toute société naissante (1)? Graves problèmes dont nous ne rechercherons pas ici la solution, mais qui, l'on en conviendra, sont de nature à rendre moins absolue notre confiance dans nos idées civilisatrices, ainsi que notre admiration pour les besoins factices que nous créent des lois de convention.

De tous les Océaniens, le *Kanak* des Marquises est peut-être, nous

(1) C'est là sans contredit une des coutumes les plus caractéristiques de ces populations. L'adoption, érigée en système, y remplace la famille, et l'abandon que les parens font ainsi de l'enfant est définitif. Quel peut être le motif de ce renversement inoui des lois de la nature, inconnu des archipels voisins? A toutes les questions qu'on lui adresse à cet égard, l'habitant des Marquises se borne à répondre que les choses se sont toujours passées ainsi.

l'avons dit, celui qui, en raison de sa position écartée, a le moins eu affaire aux navires européens, et c'est par suite un de ceux qui ont le mieux gardé l'originalité de leur physionomie primitive. Sauf quelques-uns de nos vices, qui se sont trouvés plus particulièrement à sa convenance, et dont il s'est naturellement tout d'abord emparé, l'ivrognerie par exemple, il a soigneusement conservé les traditions de ses pères. La bizarre et mystérieuse féodalité à laquelle il obéissait il y a cent ans règne encore aujourd'hui dans toutes les vallées (1). La religion n'a subi d'autres changemens que la suppression au moins partielle des rites sanglans que lui imposait notre voisinage; l'interdiction sacrée du *tabou* s'étend aujourd'hui, comme jadis, sur tout objet animé ou non, à la volonté des chefs ou des prêtresses, et certes le rôle de ces naïves druidesses du XIXe siècle n'est pas le type le moins curieux de cette société étrange (2). Aussi, l'avouerai-je? jamais il ne m'est arrivé d'être témoin d'une de ces fêtes qui, sous le nom de *ko-hi-ka*, réunissent les populations d'une ou de plusieurs vallées, sans m'attendre à voir s'accomplir quelque redoutable mystère. Au milieu d'un cercle de *Kanaks* assis par terre, un guerrier aux formes nues et athlétiques, à l'épaisse chevelure relevée en éventail, commençait lentement une danse que les spectateurs accompagnaient, les uns par les sons cadencés du tam-tam creusé dans un tronc d'arbre, les autres du bruit de leurs mains qu'ils frappaient soit entre elles, soit plus bruyamment encore sous leurs aisselles, en même temps que tous se réunissaient dans le plaintif refrain d'un chant nasillard et monotone. Au bout de quelques instans, un second danseur se levait; les chants, les gestes s'animaient; la pantomime guerrière des deux principaux acteurs devenait plus significative. A peine l'un d'eux se retirait-il haletant,

(1) Non-seulement elle subsiste, mais notre protectorat n'a pu faire encore disparaître les fréquentes exécutions qui témoignaient de l'étendue de ce pouvoir arbitraire. Le seul progrès en ce sens, si tant est que c'en soit un, consiste en ce que les chefs, rendus plus circonspects, prennent aujourd'hui le poison pour instrument de leurs vengeances. Un affidé pénètre sous un prétexte quelconque dans la case du condamné vers l'heure du repas, et jette à la dérobée le poison dans la nourriture préparée. Si le nombre des victimes se trouve ainsi souvent augmenté, l'exemple n'en est, au sens du chef, que plus efficace.

(2) Ces prêtresses remplissent en même temps les fonctions de médecin, et si le plus souvent leur médication se borne à quelques remèdes simples, enseignés par l'expérience, parfois aussi son énergie s'élève à un dangereux degré d'originalité. M'étant un jour approché d'une case d'où s'échappait un affreux vacarme de chants et de tam-tam, j'y trouvai un Kanak en train d'expirer au milieu d'une foule empressée qui lui tenait soigneusement fermés la bouche, le nez et les oreilles. Si, ce qui ne peut manquer d'arriver, le patient succombe à ce luxe de précautions, on en conclut que la mort était inévitable, puisque la vie a trouvé moyen de quitter ce corps dont toutes les issues étaient si bien bouchées.

qu'il était remplacé par l'un des spectateurs. Peu à peu les physionomies quittaient le masque d'indifférence qui leur est habituel pour prendre une expression dont le sens n'était pas douteux, et certes il ne fallait pas alors grand effort d'imagination pour se figurer, à quelques pas de là, un malheureux prisonnier attendant le coup du boucher à côté du feu destiné à le rôtir. Absente ou présente en effet, on sent que l'anthropophagie reste toujours pour ces peuples une coutume innée à laquelle nous les forçons de renoncer, sans pour cela les convaincre en rien de l'excellence de nos principes (1), et j'ajouterai que lorsqu'on cherche à obtenir d'eux quelques détails sur ce point scabreux, ils se renferment invariablement dans la négative la plus opiniâtre.

Notre séjour aux Marquises s'écoula rapidement. Toutes les tribus de l'île tenaient à honneur de venir à tour de rôle défiler devant les deux amiraux; aussi chaque soir voyait-on de nouveaux visiteurs apparaître sur la crête de la montagne. La longue ligne de leurs flambeaux suivait lentement le sentier tortueux descendant à la plage, s'arrêtait, s'allongeait, disparaissait par instans; puis, une fois arrivée, la tribu campait en plein air, et le lendemain, à l'heure désignée, s'embarquait en tenue officielle de cérémonie dans les canots des deux frégates. A bord recommençaient les danses, accompagnées de l'assourdissant tam-tam; les cadeaux s'échangeaient, et le lard salé que la munificence des commandans octroyait à ces bizarres gastronomes était dévoré cru séance tenante, au grand amusement de nos matelots. Cependant le temps s'avançait, *l'Artémise* avait terminé ses préparatifs; on n'attendait plus que les navires de Valparaiso. Enfin *l'Amphitrite* et *l'Eurydice* furent à leur tour signalées à la pointe arquée qui ferme la baie d'Anna-Maria, et le 3 juillet l'escadre appareillait pour les Sandwich, où elle mouillait le 17 sur la rade d'Honolulu.

Après avoir vu aux Marquises la vie océanienne sous sa forme la plus primitive, nous la retrouvions aux Sandwich aux prises avec le plus rude de tous les initiateurs en matière de civilisation, l'ardent et infatigable *Yankee*. L'enchaînement de circonstances qui a produit

(1) Fait singulier que je rapporte du reste sans aucun commentaire, l'idée d'anthropophagie nous révolte beaucoup plus en Europe qu'elle ne révolte les Européens qui parcourent la Polynésie. J'ai vu un de nos missionnaires qui, tout en condamnant cette coutume, en était presque venu à admettre qu'à certaines fêtes religieuses les *Kanaks* fissent figurer la chair humaine à leurs festins, absolument, disait-il avec naïveté, comme nous mangeons un dindon à Noël. Lui-même avait pourtant vu cette affreuse mort de plus près que personne; prisonnier des insulaires de la Nouvelle-Calédonie, tenu littéralement à l'engrais pendant trois mois, il n'avait dû la vie qu'à l'arrivée inattendue de la corvette française *la Brillante*. Au moment de sa délivrance, deux autres missionnaires, faits prisonniers en même temps que lui, avaient déjà été mis à mort et dévorés.

ce résultat est curieux. Vers la fin du siècle dernier, la féodalité hawaïenne avait eu son Louis XIV dans la personne de Kamehameha Ier, dit le Grand, lequel, d'abord simple chef d'une des îles du groupe, en était arrivé, à force de conquêtes successives, à réunir l'archipel entier sous sa domination. Survinrent ces agens anglais, marins et consuls, si activement à l'œuvre sur tous les points du globe; peu à peu, grâce à l'extension sans cesse croissante de leur influence, la monarchie, d'absolue qu'elle était, devint représentative, et nul doute qu'au bout de quelques années la dynastie constitutionnelle de Kamehameha n'eût été amenée à abriter officiellement ses théories gouvernementales sous le protectorat du pavillon britannique, lorsqu'un beau jour la baleine, traquée sur tous les points de l'Atlantique, vint se réfugier dans les mers qui entourent les Sandwich, entraînant après elle comme une meute avide l'innombrable flotte des baleiniers américains. Le précieux archipel devenait ainsi le centre de cette pêche opulente qui rapporte chaque année aux États-Unis plus d'or que tous les *placers* de la Californie (1). Dès lors aussi la lutte était ouverte entre les deux branches de la grande famille anglo-saxonne, mais le résultat n'en devait pas être douteux; quelle que fût la ténacité anglaise, d'année en année grandissait invinciblement l'influence rivale du *Yankee*, qui abandonne si rarement ce qu'elle a une fois conquis. Bref, tout devint en quelque sorte américain dans les îles, si bien qu'aujourd'hui l'on peut facilement prévoir le jour où, par la force des choses, cette nouvelle étoile viendra s'ajouter à celles qui brillent déjà sur le yacht azuré du pavillon de l'Union.

Il est hors de doute que ce sera là une conquête à laquelle devront applaudir tous les esprits éclairés, sans distinction de nationalité; mais il est pénible d'ajouter que le premier possesseur auquel a été départi ce sol fertile ne sera pas témoin de son ère de prospérité. Du jour en effet où est arrivée la race blanche, a commencé pour l'Hawaïen cette rapide dépopulation qui presque par-

(1) On peut estimer à 60 millions de francs le produit annuel de la pêche de la baleine dans l'Océan-Pacifique septentrional, et à près de 300 le nombre des navires qui s'y livrent. L'immense majorité (258 sur 275) en est américaine, et l'on sera peut-être étonné d'apprendre que la France se trouve sur cette liste immédiatement en seconde ligne, bien qu'à une distance qui rend cette place moins significative qu'elle ne le paraît d'abord (10 sur 275). En 1852, près de 500,000 barils d'huile et plus de 5 millions de livres de fanons avaient été le résultat de la pêche. Si l'on songe que 10,000 matelots arment cette flotte, et que tous les bâtimens dont elle se compose viennent chaque année relâcher aux Sandwich, principalement à Honolulu, on comprendra le mouvement et la richesse apportés dans ce port par cette masse de consommateurs empressés de dépenser l'argent qu'ils viennent de recevoir. Aussi Oahu n'est-elle plus appelée que l'*île d'or* par les indigènes, et le revenu du gouvernement hawaïen, qui n'était que de 400,000 francs en 1846, est-il monté en 1853 au chiffre de 2,193,500 francs.

tout a sévi si impitoyablement sur les races primitives au contact de la civilisation. Déjà en 1823 les 300,000 habitans qui peuplaient l'archipel lors des voyages du capitaine Cook étaient réduits à 140,000, et vingt ans après, lorsque nous nous y trouvions, un recensement récent n'accusait plus que la moitié de ce dernier chiffre, 70,000 âmes! Où faut-il chercher la cause de cette effrayante progression décroissante? Lorsqu'au xve siècle l'Espagnol du Nouveau-Monde faisait mourir à la peine l'Indien qu'il avait asservi, cet abus de la force expliquait le phénomène au moins en partie. Ici rien de semblable; l'Américain n'est point encore maître nominal, et, le fût-il du reste, tous ses instincts l'éloigneraient de l'égoïste indolence qui s'enrichit par le travail d'autrui; tout au plus, à le voir ici s'abandonner à l'activité fébrile de sa nature, comme s'il était déjà chez lui, pourrait-on l'accuser d'indifférence envers les populations qu'il se sent appelé à remplacer. Aussi est-ce plus haut que l'on doit chercher la cause dont il s'agit. Parfois l'on rencontre dans l'histoire des peuples une de ces races que le doigt de Dieu semble avoir marquées pour disparaître : nulle guerre pourtant, nulle épidémie, nulle mortalité excessive n'est signalée, mais un fléau plus redoutable encore est l'instrument du décret fatal, et l'universelle loi de reproduction n'existe plus pour la nation condamnée. Ainsi de l'Hawaïen, dont la race, frappée de stérilité, est déjà, on peut le dire, plus d'à demi éteinte, à tel point que sur 80 femmes mariées, 39 seulement sont mères, et qu'on ne compte que 19 enfans dans les 20 familles principales de chefs! Et cela, tandis que sur le même sol, 9 familles de missionnaires protestans ont à elles seules 62 enfans (1)!

C'est à cette race à l'agonie que les missionnaires protestans, comme pour l'assister à ses derniers momens, sont venus apporter la religion chrétienne, et s'il faut reconnaître d'une part qu'ils ont rendu quelques services incontestables, il est impossible de nier de l'autre qu'ils n'aient, en partie au moins, manqué leur but par l'absence complète d'affection inspirée aux indigènes. Aux yeux de l'Hawaïen en effet, la mission n'est qu'une maîtresse austère, disposant souverainement de la force, régnant par les châtimens, ennemie impitoyable de l'existence heureuse et oisive que Dieu semble avoir départie à sa race, et ne se préoccupant en rien de concilier les idées qu'elle veut introduire avec les habitudes séculaires qui y sont si diamétralement opposées. Qui croirait par exemple que la sévère discipline du dimanche protestant ait été transportée aux Sandwich dans toute sa rigueur, et que les plus innocentes récréations de ce

(1) Rapport de M. le capitaine de frégate Delapelin, commandant de la corvette *la Brillante*.

jour de repos y soient aussi formellement interdites qu'elles pourraient l'être dans la puritaine Angleterre? Aussi, comme pour se préparer à cette pénitence, pendant toute la journée du samedi les rues sont-elles remplies de femmes à cheval parcourant la ville en tous sens à bride abattue, et laissant flotter au vent les guirlandes de fleurs dont elles sont parées, ainsi que les larges bandes d'étoffes aux vives couleurs dont elles s'entourent la taille et les jambes; puis le lendemain tout est fermé par ordre, et hors des heures affectées au service divin, nul ne paraît dans les rues désertes. La religion ainsi présentée devient pour le néophyte peu convaincu un véritable objet de terreur, dans lequel il ne voit qu'un moyen de domination et non une école de charité et d'amour. Ajoutons que la position temporelle du missionnaire ne peut que le confirmer dans cette idée, et en cela je ne veux pas parler de l'opulente et facile existence qu'il s'est créée, existence qui forme avec la pauvreté de la mission catholique un contraste dont peut s'honorer cette dernière, mais de sa position politique et de la toute-puissante influence qu'il exerce sur le roi et ses ministres. Un résultat assez singulier de cette omnipotence a été de rendre le missionnaire, même américain, ennemi déclaré de l'annexion, qui serait en effet la ruine nécessaire de son autorité actuelle.

Si curieuse que fût cette étude de l'action civilisatrice sur la vie océanienne, l'arrivée de la frégate anglaise la *Pique* ne tarda pas à tourner les idées vers un but plus pressant, et l'escadre, se trouvant dès lors au complet, reprenait définitivement le 25 juillet sa route vers le nord. La relâche à Honolulu avait surtout été motivée par l'espoir de recueillir dans ces îles, en questionnant les baleiniers, quelques données relatives aux mouvemens des navires ennemis; tout ce que l'on apprit à cet égard fut que la *Diana* avait quitté les Sandwich, avec la notification officielle de la guerre, dix-huit jours avant notre arrivée dans ces parages. On avait certainement perdu jusque-là un temps d'autant plus regrettable qu'il n'avait fourni aucune indication nouvelle sur les projets des Russes, auxquels on laissait ainsi tout le bénéfice d'une avance précieuse. Ayant appris la déclaration de guerre le 7 mai, les alliés auraient pu se trouver vers le 15 juin aux Sandwich avec deux frégates, une corvette, un brick et un vapeur, force assurément bien suffisante pour parer aux premières éventualités, surtout avec la certitude de recevoir promptement comme renfort une frégate et deux grandes corvettes. Outre la chance de capturer la *Diana*, chance possible, comme on vient de le voir, on était ainsi presque assuré d'arriver dans le nord avant que l'*Aurora* eût pu préparer ses moyens de défense. Toutefois cette perte de temps devenait nécessaire du moment que l'on s'arrêtait au parti d'attendre les navires de Valpa-

raiso. Cette réunion de forces permettait d'ailleurs aux deux amiraux de détacher sans inconvénient une couple de croiseurs sur les côtes de Californie, pendant qu'eux-mêmes se dirigeraient vers les possessions russes avec le reste de l'escadre. La crainte de voir inquiéter notre commerce préoccupait en effet de nouveau plus que de raison les deux commandans, par suite de bruits peu fondés de corsaires ennemis. En somme, on le voit, la campagne ne commençait réellement qu'à cette date du 25 juillet, puisqu'alors seulement on se dirigeait définitivement vers ces établissemens russes du nord dont nous avions jusque-là si peu entendu parler.

II.

Lorsqu'en jetant les yeux sur une mappemonde, on compare la péninsule du Kamtchatka et les îles britanniques, ce n'est pas sans étonnement que l'on constate entre les deux pays une analogie de situation géographique et une presque égalité de superficie. Ils n'ont du reste aucun autre point de ressemblance. D'une part, en effet, les innombrables vaisseaux du plus riche commerce maritime du globe et vingt-cinq millions d'hommes nourris par les produits d'un sol fertile; de l'autre, une terre ingrate, ensevelie sous les neiges pendant huit mois de l'année, et ne suffisant pas même aux besoins de quelques milliers d'habitans qui y vivent misérablement. Deux degrés d'élévation dans le pôle suffisent à changer la jurisprudence, a dit Pascal; ici, sans différence de latitude, car les deux pays sont compris entre les mêmes parallèles, il a suffi de ces vents d'ouest, dont la féconde humidité est la providence de notre Europe occidentale, pour donner la richesse et l'abondance là où ils arrivent imprégnés des vapeurs de l'Atlantique, et pour amener au contraire une perpétuelle stérilité là où ils arrivent desséchés par leur passage sur les plaines sibériennes. L'histoire de ce pauvre pays ne remonte du reste pas bien haut, et ses premiers conquérans se réduisent à une petite troupe de seize Cosaques qui, détachée d'un poste militaire entretenu par les Russes sur l'Anadyr, pénétra en 1696, sous le commandement d'un certain Semenof Morosko, jusqu'au centre de la presqu'île. Après plusieurs autres expéditions, la soumission fut complète en 1711. Toutefois il fallut que le célèbre Behring vînt révéler le voisinage des côtes d'Amérique dans ces voyages où il périt littéralement de froid et de misère; il fallut surtout découvrir la remarquable chaîne des îles Aleutiennes, qui relie les deux continens, pour que l'on arrivât à connaître l'importance du commerce de pelleteries auquel ces pays pouvaient donner naissance. A quel prix fut fondé ce commerce? C'est ce que l'on a peine à comprendre aujourd'hui. Il faut lire dans les ouvrages de Pallas, de Coxe, de Wrangell, les récits

de ces tentatives incessamment renouvelées avec une persévérance que rien ne rebutait, au milieu de dangers, de misères et de privations que compensait difficilement la richesse des bénéfices. Chaque année, un navire partait, quelquefois plusieurs, construit ordinairement avec les débris des naufrages précédens, formé de bordages que réunissaient à défaut de clous des lanières de cuir, et s'en allait, chétif et disjoint, affronter les périls et les tempêtes d'une mer inconnue: combats avec les indigènes, embûches, massacres, horreurs de la faim, et trop souvent naufrage sur la côte inhospitalière de quelque peuplade barbare, tels sont les sombres et monotones épisodes de ces voyages, qui montrent jusqu'où peut aller la singulière fascination exercée sur l'esprit humain par l'attrait du danger uni à l'appât du gain. Quel que fût du reste le mobile de ces hardis navigateurs, Tchirikof, Drusinin, Soloviof, Synd, et tant d'autres, qui pendant des années entières affrontaient ainsi obscurément la mort, ils occupent dans l'histoire maritime de leur pays une place qui doit sauver leurs noms de l'oubli, car c'est à leurs conquêtes patiemment répétées pendant plus d'un demi-siècle, avant qu'aucun Européen eût pénétré dans ces mers, que la Russie doit ses titres incontestables de propriété sur les régions qu'elle possède aujourd'hui tant en Amérique qu'en Asie. A la fin du siècle dernier seulement, ces tentatives isolées se régularisèrent par la formation de la compagnie russo-américaine et par le monopole dont l'investit l'empereur Paul Ier, monopole dont, au bout de quelque temps, le résultat fut de restreindre la vente des pelleteries à des limites qui arrêtèrent la destruction imminente des diverses espèces d'animaux chassés. Aujourd'hui ce commerce, dont l'importance ne s'élève guère à plus de 4 ou 5 millions de francs, est centralisé dans trois établissemens principaux auxquels vient aboutir le mouvement des postes secondaires. Le dernier créé de ces établissemens, Sitka ou Nouvel-Archangel, sur la côte d'Amérique, est le siége le plus important des opérations de la compagnie; le second est à Kodiak, île voisine de la péninsule d'Alaska; le troisième à Petropavlosk, ou port de Saint-Pierre et Saint-Paul, les deux patrons vénérés dont les noms se retrouvent à chaque page de l'histoire de ce pays, et sous l'invocation desquels étaient placés les deux navires de l'infortuné Behring. Ce dernier point est la résidence habituelle du gouverneur du Kamtchatka. Nous ne parlons pas ici des établissemens de la mer d'Okhotsk, restés en dehors des opérations de 1854.

Voltaire se divertissait fort des quelques arpens de neige dont Français et Anglais se disputaient la possession au Canada. Si son regard avait daigné s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie, vers la presqu'île désolée du Kamtchatka, il eût sans doute été bien plus étonné d'en voir les habitans défendre pendant quinze ans le sol

improductif contre l'envahissement des Russes; il eût souri sans doute en les voyant s'unir par une vaste conspiration, sorte de vêpres siciliennes, pour anéantir leurs vainqueurs, et ne succomber qu'après avoir échoué dans ce dernier effort. C'est que pour le Kamtchadale, curieux et touchant attachement, la terre qui l'a vu naître est favorisée entre toutes, il en détaille avec la plus profonde conviction les nombreux avantages, et certes nous le surprendrions fort par le sentiment de pitié que nous inspire sa misérable existence. Ce qu'il voit en effet dans cette existence, ce ne sont pas les sept mois d'un interminable hiver, ce n'est pas la neige qui l'affame et l'isole, ce ne sont pas en un mot les rudes et longues privations, mais les ressources par lesquelles il a plu à la Providence de lui rendre la vie matériellement possible. Aussi s'étendra-t-il complaisamment sur les mérites du *sarana*, de la plante qui lui tient lieu de pain et trop souvent de toute nourriture; sur l'heureux arrangement qui rend la pêche abondante dans la saison où cette plante vient à lui manquer et réciproquement, et principalement sur l'universalité d'usages du précieux bouleau qui tapisse ses montagnes : de son tronc découle la boisson qu'il préfère, son écorce au besoin apaise sa faim, et son bois devient à volonté ou l'étroite pirogue, le *baidar* sur lequel il ne craindra pas de s'aventurer, ou le léger traîneau qui le portera sur les neiges, d'un *ostrog* (village) à l'autre. Enfin il n'est pas jusqu'au redoutable hôte de ses forêts, jusqu'à l'ours, dont le Kamtchadale ne vante l'utilité, car c'est à ce bizarre professeur de botanique qu'il doit sa connaissance des simples, et les plantes qu'il prend pour remèdes sont celles auxquelles il voit s'adresser l'animal malade ou blessé. Rie qui voudra de ce naïf optimisme : pour moi, je l'avoue, ce n'est jamais sans émotion que partout je retrouve, vivace et profond, l'amour de l'homme pour sa terre natale, sentiment dont l'indéfinissable puissance, même au milieu des gloires d'une nature tropicale, fait regretter au pauvre habitant du pôle l'austère et monotone nudité de sa glaciale patrie.

On hésite presque à parler de la curieuse population du Kamtchatka, lorsque l'on songe que son chiffre n'atteint pas celui de la plus petite ville de nos pays. En 1820, un recensement, probablement inférieur à la vérité, accusait pour toute la presqu'île 2,760 habitans, dont 1,260 Russes (1); mais, en portant même ce nombre à 4,000 avec M. le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, en faisant également la part de la stérilité du pays, on n'est pas moins étonné d'une population aussi faible pour la vaste étendue de terre

(1) Un autre recensement assez singulier porte à 2,208 pour la même année le nombre des chiens de la presqu'île. On sait du reste l'utilité de ces précieux animaux, seul attelage que connaisse le traîneau du Kamtchadale.

qu'elle occupe. De l'aveu même des Russes, il n'en a pas toujours été ainsi, et la seule rivière Kamtchatka ne réunissait pas moins de cent seize villages sur ses bords à l'époque de la découverte. Cette diminution est-elle, comme on l'a souvent prétendu, le résultat d'épidémies meurtrières et des germes d'infection que les habitans contractaient dans les habitations souterraines où, selon l'expression de La Pérouse, ils se terraient comme des blaireaux pendant l'hiver? Ne serait-elle pas plutôt, au dernier degré de l'échelle, un nouvel exemple de la loi fatale qui condamne la race conquise à disparaître devant la race conquérante, loi dont tout à l'heure l'Hawaïen nous offrait la triste application, et dont, sur des proportions gigantesques, les deux Amériques ont fourni la trop décisive confirmation? C'est ce que le manque de données rend difficile de décider en connaissance de cause. Du reste il est juste d'ajouter que la domination des Russes, d'abord oppressive et tyrannique, s'est depuis plusieurs années transformée en un gouvernement paternel et doux, qui ne permet plus de leur attribuer aujourd'hui aucune part dans cette dépopulation, si tant est qu'elle continue à se manifester encore.

Tout portait à croire que les navires de la compagnie russo-américaine, navires de grandeurs diverses, et au nombre de dix ou douze (1), seraient réunis sous la protection de tout ou partie de l'escadre russe, soit à Sitka, soit à Petropavlosk. Dès lors la marche des alliés était toute tracée, et, les vents d'ouest qui dominent dans ces parages devant faciliter au besoin la traversée du Kamtchatka à Sitka, c'était sur Petropavlosk qu'il convenait de se diriger en quittant la rade d'Honolulu. Ce fut en effet à ce parti que l'on s'arrêta, tout en donnant suite au premier projet d'expédier deux navires sur la côte de Californie, et le 30 juillet, cinquième jour après le départ, les deux corvettes *l'Artémise* (française) et l'*Amphitrite* (anglaise) recevaient l'ordre de faire route vers San-Francisco. Par le fait de cette séparation, la division alliée restait définitivement composée de la manière suivante : bâtimens français, *Forte*, de 60 canons; *Eurydice*, de 30; *Obligado*, de 12; anglais, *President*, de 50; *Pique*, de 46; *Virago*, vapeur de 220 chevaux et de 6 canons. Le

(1) Deux de ces navires, armés de quelques canons, comme ils l'étaient tous, trouvèrent moyen d'échapper aux alliés en se réfugiant à temps dans le port de San-Francisco de Californie, et le commerce, prompt à s'alarmer, leur prêta des intentions de course dont certes ils étaient bien éloignés. Ce fut l'origine de ces bruits de corsaires russes auxquels nous avons fait allusion, et qui préoccupèrent à tort les deux amiraux. Bien que ces navires, presque complétement désarmés, ne songeassent nullement à appareiller, la *Pique*, se trouvant à San-Francisco en 1855, les envoyait chaque nuit surveiller par ses canots, luxe de précautions auquel répondirent assez spirituellement les Russes en envoyant également leurs embarcations surveiller de nuit la frégate anglaise.

commandement en chef, par suite de l'usage généralement établi en pareille circonstance, était exercé par l'amiral anglais Price en vertu de son ancienneté de grade.

A mesure que l'escadre remontait vers le nord, sa navigation devenait chaque jour plus pénible, tant à cause de la brusque transition qui faisait succéder le froid de ces mers inhospitalières à la tiède température des tropiques qu'à cause des brumes intenses et continuelles qui rendaient singulièrement fatigante la nécessité de ne pas se séparer. Souvent des journées entières se passaient sans que les navires pussent s'apercevoir, si rapprochés qu'ils fussent; les tambours, les clairons, ainsi que les tintemens répétés de la cloche, avertissaient seuls d'une proximité dangereuse et permettaient d'éviter les abordages, en même temps que des coups de canon, tirés en ordre déterminé et à intervalles réguliers, fixaient autant que possible les positions relatives des différentes conserves. C'est par une de ces brumes froides et épaisses que la fête du 15 août fut célébrée à bord des divers bâtimens, et certes, en se reportant en pensée au temps splendide, à la température d'été qui accompagnent à Paris cette solennité, il était difficile de croire que l'on se trouvât, comme nous l'étions réellement, sur un parallèle plus méridional que celui de Paris. La marche des navires était du reste assez lente; l'impossibilité où était la *Virago* de les suivre sous voiles, jointe à la crainte de perdre ce précieux vapeur, le seul que l'on possédât, avait engagé l'amiral Price à le faire remorquer par le *President;* de plus, l'absence de soleil et le manque d'observations laissaient la position de l'escadre dans une incertitude qui ne permettait d'approcher de terre qu'avec une extrême prudence. Enfin, le 25 août au soir, une voile fut signalée à travers la pluie qui masquait l'horizon, et l'on reconnut *l'Eurydice,* séparée depuis quelques jours du reste de la division. Elle signalait la terre à dix milles, mais sans l'avoir vue assez clairement pour en fixer la position. La nuit s'annonçait menaçante, les grains se succédaient lourds et rapprochés; on ne pouvait que virer de bord pour reprendre la bordée du large en attendant le jour, qui revint ramenant le même horizon borné à quelques centaines de mètres par un impénétrable rideau de pluie. Ainsi se passèrent les journées du 26 et du 27, dans une ignorance que ne purent dissiper les lignes indistinctes sous lesquelles, pendant de fugitives éclaircies de quelques minutes, se profilait parfois confusément une pointe de terre. Le 28 seulement, vers quatre heures du matin, la pluie cessa, la voûte terne et plombée des nuages se déchira pour laisser paraître un ciel d'un bleu pâle et doux, et les rayons du soleil levant éclairèrent du nord à l'ouest les cimes neigeuses des magnifiques volcans qui forment les atterrages de la

baie d'Avatscha : Koriatskoï, égal en hauteur au pic de Ténériffe; Koselskoï, du cratère duquel s'échappe incessamment un nuage de vapeurs, et, plus près du rivage, Villeuschinski, dominant de sa masse imposante les lignes tourmentées de la côte. Aussitôt les signaux montent en tête de mât, toutes les voiles sont établies, et chacun cherche à se rapprocher de cette terre que les regards interrogeaient avidement; mais il était dit que nous n'échapperions à aucune des contrariétés qui font de la vie du marin la meilleure de toutes les écoles de patience. Les indices précurseurs d'une journée de calme ne tardèrent pas à se manifester, les voiles retombèrent inertes le long des mâts qu'elles battaient lourdement au roulis, et les navires, immobiles, cessèrent d'obéir à l'action du gouvernail. Force était d'attendre au lendemain.

Ce calme toutefois rendait à la *Virago* toute sa supériorité. Nous étions trop au large pour pouvoir être bien distinctement reconnus de terre; l'amiral Price se décide à en profiter pour tenter lui-même du plus près qu'il lui sera possible une reconnaissance des forces de la place, et en peu d'instans le rapide vapeur laisse loin derrière lui la frégate qui le remorquait la veille. L'entrée du goulet et ses hautes murailles rocheuses ne tardent pas à se dessiner. Pour y pénétrer, la *Virago* emprunte le secours d'une ruse fréquemment employée à la mer, et s'avance jusque dans la rade intérieure en arborant à sa corne les raies aux vives couleurs du pavillon américain. Le port est à droite : quelques mâtures aperçues dans le fond d'une baie, quelques maisons éparpillées au bas de la montagne, l'ont promptement signalé à l'amiral, qui se dirige de ce côté avec une lenteur calculée. Bientôt une embarcation en sort et gouverne vers le navire, qui l'évite au moyen de fausses manœuvres adroitement combinées. Enfin, au moment où l'ennemi commence à s'inquiéter et garnit ses batteries, à portée desquelles se trouve déjà le visiteur suspect, celui-ci vire brusquement de bord, et regagne à toute vapeur l'entrée du goulet, laissant le canot russe interdit de cette mystérieuse apparition. Tâchons maintenant d'exposer en quelques mots ce qu'avait appris à l'amiral cette courte et habile reconnaissance.

Située sous le 54e degré de latitude, la baie d'Avatscha forme un admirable et sûr bassin intérieur de près de 10 milles de diamètre, merveilleux joyau maritime qu'une méprise de la nature semble avoir égaré sur cette côte déserte. Assez vaste pour abriter toutes les marines du globe, elle n'est reliée à la mer qu'au sud, par un goulet assez semblable à celui de la rade de Brest, et lorsqu'après avoir franchi ce goulet on longe les terres situées à droite du navire, c'est-à-dire la côte orientale de la baie, on ne tarde pas à rencontrer le petit port de Petropavlosk, dont la description mérite

une attention particulière. Que l'on se figure une sorte de cul-de-sac ouvert au sud, d'environ 1,200 mètres de profondeur sur 400 de large, et formé à l'ouest, comme le golfe de Californie, sauf la différence d'échelle, par une longue et étroite péninsule, également nord et sud, d'environ 150 mètres de largeur moyenne. De l'est de cette anse part une langue de sable de 30 à 35 mètres de large, élevée seulement de quelques pieds au-dessus de l'eau et se dirigeant au nord-ouest de manière à fermer complétement le cul-de-sac, dans lequel nul accès n'est possible que par la passe d'une centaine de mètres située entre la langue de sable et la péninsule. Dans ce havre, mieux fermé qu'aucun port creusé par la main de l'homme, la frégate l'*Aurora*, de 44 canons, et la corvette la *Dwina*, de 12, étaient embossées à l'abri de la langue de sable, qui protégeait leur flottaison comme eût pu faire un véritable parapet, sans toutefois paralyser en rien leur tir. Trois batteries défendaient du côté sud, c'est-à-dire à l'entrée du port, cette position, déjà si forte naturellement : l'une, la plus extérieure, de trois pièces, placée au haut d'une falaise sur la côte orientale; la seconde, de onze pièces, sur la même côte, à 1,200 mètres environ de la première et à la naissance de la langue de sable; la troisième, de cinq pièces, à la pointe Shakof, formant l'extrémité sud de la péninsule (1), c'est-à-dire en face des deux autres. Un navire ne pouvait donc venir chercher la frégate et la corvette russes qu'en défilant sous le feu de ces trois batteries, dont la seconde surtout semblait particulièrement forte, tant par le nombre de ses canons que par la solidité de sa construction. A l'ouest, le port que nous venons de décrire était masqué par les collines de la péninsule, collines interrompues à la hauteur de la ville par une dépression naturelle ou coupée, permettant d'apercevoir les mâtures des navires russes; cette coupée était défendue par une batterie de six pièces commandant la rade. Enfin, à 1,000 mètres environ au nord de ce point, se terminait la ligne des montagnes de la presqu'île, et l'on y avait construit au bord du rivage une batterie de cinq pièces, dirigée également vers la rade. Selon toute probabilité, l'*Aurora* et la *Dwina* n'avaient dû conserver qu'un bord armé, ce qui, en rendant la moitié de leurs canons disponible, leur avait permis de fournir au moins en grande partie les canons des cinq batteries que nous venons de signaler. En somme, les Russes avaient distribué leurs moyens de défense avec une parfaite entente de la position, devenue, non pas impre-

(1) Cette pointe avait été ainsi baptisée par M. Dupetit-Thouars, commandant la frégate *la Vénus*, en mémoire de la cordiale hospitalité qu'il avait rencontrée chez M. le gouverneur-général Shakof. L'amiral Zavoïka, gouverneur du Kamtchatka en 1854, était gendre du général Shakof.

nable, il s'en fallait, mais du moins véritablement difficile à forcer. De plus, l'*Aurora* n'étant arrivée que le 2 juillet avec la moitié de son équipage atteinte du scorbut, ils avaient dû mettre le temps à profit avec une rare activité, ce qui rendait plus regrettable encore l'avance que nous leur avions imprudemment laissé prendre.

On pouvait s'étonner qu'ayant si bien fortifié les abords de la ville, ils n'eussent pas cherché à défendre également la passe donnant accès dans la rade d'Avatscha : quelques canons bien disposés eussent en effet rendu extrêmement scabreux le passage de ce goulet long et étroit; mais le temps leur avait évidemment manqué. Les seules traces d'aucuns préparatifs de ce genre étaient un commencement de construction de batterie près d'un phare placé sur la falaise formant la pointe est de l'entrée. Une pièce de gros calibre, destinée probablement à un service de signaux, était pourtant montée près de ce même phare, mais à une élévation qui la rendait inefficace pour la défense de la passe.

Rentré de sa reconnaissance sur la *Virago* assez tard dans la soirée, l'amiral Price s'était entendu pendant la nuit avec l'amiral Despointes, et le lendemain 29 août, dès que la brise du large eut succédé au calme des premières heures de la matinée, le signal fut fait de former la ligne de bataille. Les navires s'inclinent sous la brise qui fraîchit et s'engagent dans le goulet, les couleurs hissées, en défilant sous le phare, dont le canon les salue d'un boulet inoffensif. Bientôt se déploie le splendide panorama de la baie, dont la végétation contraste avec l'éclatante blancheur des pics neigeux qui la dominent. Enfin à quatre heures l'escadre laisse tomber l'ancre dans l'ordre prescrit devant l'entrée du port de Petropavlosk, accueillie par une décharge générale de l'artillerie russe (1). Cette décharge, vu la distance, ne pouvait avoir d'autre résultat que de nous révéler immédiatement les positions des diverses batteries. Il était trop tard pour rien commencer, et le reste de la journée fut employé à compléter les divers préparatifs de combat, en même temps que le soir un conseil réunissait à bord de la frégate *Président* les deux amiraux et les commandans des six navires. On s'arrêta au parti de commencer l'attaque par la batterie de cinq pièces

(1) Avant d'aborder le récit des faits qui vont suivre, qu'il nous soit permis de dire un mot de la forme parfois minutieuse sous laquelle nous les avons présentés. Si ces faits avaient été simplement peu connus, nous eussions pu nous borner à en esquisser rapidement les traits principaux; mais il en est autrement. Le fâcheux engagement du 4 septembre a été apprécié avec une sévérité qui montre sous le jour le plus faux la conduite des équipages de l'escadre alliée, et dès lors la justice nous faisait un devoir d'entrer dans des détails assez étendus pour faire connaître dans toute leur exactitude des événemens d'où l'on faisait ainsi dépendre en quelque sorte l'honneur militaire de nos marins.

construite à l'entrée du port sur l'extrémité sud de la péninsule, batterie que nous avons désignée sous le nom de Shakof. Les deux frégates amirales se réservaient cette attaque, pendant laquelle la *Pique* devait éteindre le feu de la petite batterie de trois pièces, dite du Cimetière. Aussitôt cette dernière réduite au silence, un détachement des compagnies de débarquement devait s'en emparer, enclouer les canons, et briser les affûts. Les amiraux avaient borné leurs premiers projets à ce peu de dispositions simples et bien entendues, se réservant d'agir ensuite selon la tournure que prendraient les événemens. On devait du reste opérer dès le lendemain, et, après avoir consacré la première partie de la matinée à faire faire par les embarcations les reconnaissances les plus importantes, vers onze heures, l'amiral Price vint annoncer à bord de *la Forte* son intention d'engager l'action sans plus attendre. Les signaux flottent au haut des mâts, la *Pique* commence le mouvement, dérape et s'amarre le long du vapeur; déjà les remorques sont envoyées à bord de *la Forte,* lorsque tout préparatif est brusquement suspendu; un canot anglais amène le commandant de la *Pique* à bord de la frégate française, et l'amiral Despointes se dirige aussitôt vers le *President*. L'amiral anglais venait de se tirer un coup de pistolet dans la région du cœur.

Il serait difficile de peindre la douloureuse consternation où ce triste événement plongea chacun à bord des navires tant français qu'anglais. Par sa constante affabilité, par ses rares et précieuses qualités, par son tact exquis dans l'exercice d'un commandement que rendait plus délicat la réunion des deux pavillons, l'amiral Price s'était concilié le respect et la sympathie de tous, et certes personne dans les équipages n'avait pu prévoir une aussi funeste résolution. Quant aux officiers, qui l'approchaient de plus près, ils avaient cru remarquer en lui depuis quelque temps un changement moral dont ils s'inquiétaient, sans soupçonner pourtant le tragique dénoûment qui en devait être la conséquence. Nous avons dit les incertitudes et les lenteurs qui avaient marqué le début de la campagne : tout en s'abandonnant à cette irrésolution qui formait trop le fonds de son caractère, l'amiral la reconnaissait, la condamnait, et dès la fin de la relâche aux Marquises il regrettait amèrement le mois qu'il y avait perdu. Son agitation d'esprit augmenta, lorsque plus tard aux Sandwich il put mesurer toute l'avance qu'il avait laissé prendre aux frégates russes. La pensée d'avoir à rendre compte de sa conduite à un gouvernement peu habitué à pardonner l'insuccès l'obséda de plus en plus, surtout lorsqu'à l'arrivée devant Petropavlosk la perspective de la lutte lui montra la possibilité d'un revers dont il se verrait à double titre imputer

le blâme. A partir de ce jour, le tourment de la responsabilité ne lui laissa plus de repos. La force très réelle de la place prit à ses yeux des proportions formidables; non-seulement l'emporter lui parut plus que douteux, mais, même dans cette hypothèse, un succès obtenu par des moyens purement maritimes lui sembla ne pouvoir être acheté qu'au prix de pertes graves en hommes, et surtout d'avaries peut-être impossibles à réparer sur ces rivages lointains. Une tentative de débarquement lui paraissait avec raison plus délicate encore. Bref, incessamment assailli d'appréhensions que le trouble de son esprit expliquait sans les justifier, n'ayant pu depuis cinq nuits goûter un instant de repos, le malheureux amiral finit par être littéralement écrasé sous le poids d'une responsabilité qu'il s'exagérait au-delà de toute mesure. Pourtant, maître de lui jusqu'au dernier moment, toujours égal et affable envers chacun, il sut dissimuler à tous les yeux à quel point le dévorait son anxiété, et ce fut avec sa cordialité habituelle qu'après avoir fait part à bord de *la Forte* de sa résolution de commencer immédiatement l'attaque, il prit congé de l'amiral Despointes, en donnant aux officiers qui l'entouraient rendez-vous pour le soir. Sa funeste détermination était-elle dès lors arrêtée dans son esprit? Évidemment non, et s'il n'est que trop vrai qu'il succomba à un fatal entraînement, au moins doit-on décharger sa mémoire d'une préméditation de suicide que ses sentimens profondément religieux ne peuvent faire admettre.

L'amiral Price se donna en quelque sorte la mort en présence de son équipage. Après s'être promené un instant sur le pont avec le commandant Burridge, son capitaine de pavillon, et s'être entretenu avec lui des dispositions prises pour l'action, il descendit dans sa chambre, que ne séparaient plus de la batterie les cloisons démontées pour le combat; puis, ayant ouvert une armoire, il en tira ses pistolets, les chargea, s'en appuya un sur le cœur, fit feu, et s'affaissa sur lui-même. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il expirait peu d'heures après, ayant conservé sa connaissance presque jusqu'au dernier moment. Cette mort faisait passer le commandement de l'escadre aux mains de l'amiral Despointes, atteint malheureusement déjà de la maladie qui devait l'emporter à quelques mois de là. Le commandement particulier de la division anglaise revenait au plus ancien de ses capitaines de vaisseau, sir Frederick Nicholson, commandant de la *Pique*. L'attaque fut naturellement renvoyée au lendemain 31, et l'on résolut, dans un conseil tenu à bord de *la Forte* le 30 au soir, d'exécuter de point en point les dispositions arrêtées précédemment.

III.

Le lendemain, l'amiral Zavoïka, entouré de son état-major, assistait au service divin, qui, selon la coutume des Russes au moment du combat, se célébrait dans l'une des batteries, lorsqu'un coup de canon retentit, et le boulet, sifflant au-dessus des assistans, s'en fut derrière eux faire jaillir l'eau du port intérieur. Chacun alors se rendit à son poste; l'attaque commençait. Effectivement, dès huit heures du matin, la *Virago* s'était mise en marche, littéralement ensevelie au milieu des trois frégates qu'elle remorquait; mais la tâche était trop forte pour elle, et malgré les efforts énergiques que trahissait son noir panache de fumée, malgré le calme qui favorisait sa manœuvre, après une heure de lutte contre un courant dont la force avait été mal appréciée, elle dut laisser les frégates alliées s'embosser plus loin des forts qu'on n'en était convenu. C'était là du reste un inconvénient que compensait largement l'habileté de nos canonniers, et dès les premiers coups chacun put aisément s'en convaincre. A chaque instant, nos boulets faisaient voler en éclats des fragmens de la muraille rocheuse à laquelle était adossée la batterie Shakof, et labouraient profondément ses remblais insuffisans. Les Russes soutinrent d'abord ce feu meurtrier avec un rare courage; mais bientôt l'état de leurs pièces ne leur permit plus d'y répondre, et une heure ne s'était pas écoulée qu'ils évacuaient la batterie. Pendant ce temps, la *Pique* réduisait au silence les trois pièces de la batterie du Cimetière, et le vapeur, dont le tir avait été d'une remarquable précision, s'approchant ensuite du rivage à quelque distance au-dessous de cette batterie, jetait à terre environ cent cinquante hommes, tant *marines* (1) que matelots français. En quelques minutes, la falaise fut escaladée et les pièces enclouées, puis le détachement se retira vers la plage, où venaient d'être envoyées comme renfort, en cas de besoin, les compagnies de débarquement de *la Forte* et de la *Pique*. On avait en effet aperçu une troupe russe assez nombreuse se dirigeant, par le cimetière, de la ville vers la batterie; cependant elle essaya à peine de s'opposer au rembarquement de nos hommes, qui, après une fusillade insignifiante, rallièrent le bord. A onze heures quarante minutes, le feu avait cessé partout, et à midi ordre était donné de faire dîner les équipages.

Le résultat de cette première partie de la journée était de nature

(1) Les *royal-marines* forment un corps d'infanterie d'élite, destiné, ainsi que l'indique sa devise (*per mare, per terram*), au service spécial de la flotte anglaise; chaque bâtiment en reçoit, selon son importance, un détachement plus ou moins nombreux.

à nous encourager au-delà même des prévisions que l'on avait pu former, car non-seulement nous avions eu un avantage marqué, ce que le rapport des forces engagées expliquait de reste, mais nous l'avions eu dans des conditions qui établissaient pleinement la supériorité de notre artillerie sur celle des Russes, dont les boulets ne nous atteignaient que rarement, tandis que la plupart de nos coups allaient porter le ravage dans leurs batteries. N'ayant éprouvé que des avaries insignifiantes, nous pouvions nous considérer comme intacts; deux de nos bâtimens n'avaient même pas été engagés, et pourtant nous étions débarrassés de deux des trois batteries qui défendaient la position. Restait, il est vrai, la plus forte, celle armée de onze pièces et située sur la langue de sable qui fermait l'entrée du port, restaient également les vingt pièces de l'*Aurora* et les six de la *Dwina;* mais nous avions pu apprécier l'incertitude de leur tir par les boulets assez nombreux qu'elles venaient d'envoyer à notre détachement, ainsi qu'aux canots qui le portaient à terre, boulets dont un seul avait atteint la coque de la *Virago.* Enfin, s'il était encore vrai que le vapeur eût été reconnu insuffisant à remorquer les trois frégates, on allait être dispensé d'avoir recours à lui, grâce à la brise du large qui commençait à se former du sud-sud-est, et promettait aux navires toute facilité pour prendre leurs postes sous voiles. En un mot, l'on pouvait dire qu'outre la supériorité numérique de notre artillerie, nous avions en notre faveur toutes les chances qu'il est raisonnable de demander.

Malheureusement on fut loin de les mettre à profit. Peut-être les deux chefs crurent-ils pouvoir se contenter d'une canonnade sans résultats, mais dans laquelle l'avantage leur était resté; peut-être aussi leur entente laissait-elle à désirer. Toujours est-il que les événemens de l'après-midi portèrent l'empreinte non-seulement d'une fâcheuse indécision, mais encore d'une regrettable absence d'unité dans les mouvemens. Après le dîner de l'équipage, *la Forte* se rapprocha de la batterie rasante, sans pourtant découvrir les navires russes, que lui masquait la pointe Shakof, et vers deux heures elle ouvrit sur cette batterie un feu auquel le *President* ne vint se joindre que plus tard et d'un peu plus loin, tandis que la *Pique* conservait sa position du matin, alors rendue inefficace par l'éloignement. Une heure d'un tir habilement dirigé suffit pour que la batterie ennemie, dont près de la moitié des pièces avait été mise hors d'état de continuer, ralentît sensiblement son feu; bientôt l'on ne tira plus qu'à de longs intervalles de part et d'autre, si bien qu'avant quatre heures tout avait cessé, et qu'à six heures les trois frégates alliées étaient retournées à leur mouillage de la veille, hors de la portée des forts. Pendant tout le temps qu'avait duré cet échange

de coups de canon, on avait pu admirer le sang-froid d'un factionnaire russe, qui voyait tomber autour de lui nos projectiles, sans que la régularité de son imperturbable promenade en fût dérangée. En résumé, après une canonnade assez vive par instans pour que *la Forte* eût à elle seule tiré dans la journée 869 boulets, nous n'avions eu à bord des quatre navires ayant pris part à l'action qu'un seul homme tué et sept légèrement blessés, tous appartenant à la frégate française; d'ailleurs nulle avarie grave : quelques cordes coupées dans les gréemens, quelques boulets dans les coques, mais rien qui fût de nature à paralyser en quoi que ce soit les mouvemens d'aucun des bâtimens alliés.

On concevra sans peine que le conseil tenu le soir de ce même jour, 31 juillet 1854, ait été assez orageux. Il était difficile d'expliquer comment après avoir forcé les Russes à évacuer deux de leurs batteries, après avoir réduit la troisième au silence, après avoir fait éprouver à l'ennemi des pertes que sa courageuse résistance avait dû rendre assez graves, et surtout après n'avoir en quelque sorte rien souffert de notre côté, nous n'avions pas poursuivi cet avantage en attaquant la frégate et la corvette qui restaient à réduire. Équipages et officiers s'étaient constamment montrés animés de la plus vive ardeur, et les deux navires français que l'ordre de l'amiral avait tenus éloignés du feu brûlaient du désir de prendre à leur tour part à l'action. Enfin, si le peu de largeur du port dans lequel il eût fallu s'engager devait rendre difficile l'embossage de nos navires, on pouvait être rassuré sur le succès de cette manœuvre délicate par la précision et la promptitude avec lesquelles *la Forte* et le *President* venaient de l'exécuter deux fois sous le feu de l'ennemi; une jolie brise, on le sait, eût favorisé ce mouvement, que donnait le temps d'accomplir l'heure peu avancée à laquelle la troisième batterie russe avait cessé son feu. Certes il était fâcheux de n'avoir pas mis ces circonstances à profit, d'autant plus que nous laissions ainsi à l'ennemi le loisir de réparer ses défenses pendant la nuit. Ce n'était là toutefois qu'un fait simplement regrettable, une considération secondaire et nullement de nature à nous détourner d'une nouvelle attaque dont le succès semblait certain. L'escadre, on peut le dire, y comptait, et en cela les commandans de *l'Eurydice* et de *l'Obligado* ne firent qu'exprimer l'opinion générale, lorsque dans le conseil ils cherchèrent à établir l'opportunité d'une seconde tentative. Toutefois leur avis ne put prévaloir, et l'on se sépara après avoir décidé que l'on ferait le plus tôt possible route pour San-Francisco de Californie.

Dès le lendemain commencèrent entre les deux chefs les récriminations que devait nécessairement entraîner le sentiment d'une res-

ponsabilité que chacun eût voulu pouvoir décliner, au moins en partie. L'amiral fondait ses reproches sur l'immobilité de la *Pique* après le feu de la matinée, tandis que le commandant supérieur anglais se plaignait de n'avoir reçu aucun ordre qui lui assignât nettement sa position. Quoi qu'il en fût, l'opinion se prononçait contre le départ projeté avec une unanimité qui amena le commandant de la *Pique* à envisager les chances d'une tentative par terre. Nulle idée ne pouvait être plus malheureuse; en thèse générale, la véritable force d'un navire réside dans ses canons, et on peut dire qu'il n'est avantageux de recourir à un débarquement que lorsque des circonstances exceptionnelles paralysent l'action des pièces. Ces obstacles n'existaient pas pour nous; nous avions pu nous convaincre que notre artillerie avait une supériorité assez marquée, et par son tir et par sa masse, pour ne pas craindre, en venant chercher l'*Aurora*, de prendre la ville par son côté le plus fort, et même peut-être de démasquer quelques batteries non encore aperçues dans l'intérieur du port. Au contraire, en recourant à un débarquement, en faisant agir nos équipages comme troupe d'infanterie, nous nous donnions gratuitement tous les désavantages : non-seulement nous nous privions de nos canons, mais nous acceptions un mode de combat auquel les longues navigations du Pacifique n'avaient pas permis d'exercer nos marins; que dis-je? nous ne l'acceptions pas, nous allions le chercher sur un terrain que nous ignorions, et que l'ennemi avait pu se rendre familier de longue main. Du reste il est juste de dire que ces considérations frappaient alors peu d'esprits, et qu'à partir du moment où le mot de débarquement avait été prononcé, les équipages s'étaient ralliés à ce projet avec un entraînement que partageaient beaucoup d'officiers.

L'idée première du débarquement avait été suggérée à sir Frederick Nicholson par les rapports de deux Américains. Le 1er août, la *Virago* était allée ensevelir les restes de l'amiral Price dans une partie de la rade d'Avatscha, la baie de Tarinski : le vapeur y avait trouvé ces hommes occupés à couper du bois, et les avait ramenés à bord de la *Pique* pour y être interrogés par le commandant. Selon eux, une route large et belle devait nous conduire à la ville; de plus, la position était dominée par une montagne dont il serait facile de s'emparer; bref, ils montraient l'affaire sous un jour tellement favorable, que sir Frederick Nicholson n'hésita pas à la proposer à l'amiral Despointes. En vain ce dernier représenta-t-il d'abord que ces Américains, absens de Petropavlosk depuis quelque temps, ne pouvaient connaître les travaux de défense exécutés par les Russes, et que par suite ils voyaient probablement les choses d'un point de vue inexact. Entraîné à son tour par le mouvement de l'opinion,

bien que non convaincu, il finit par se rendre, et dans l'après-midi du 3 septembre, tous les capitaines, convoqués en conseil, furent instruits de la nouvelle résolution prise par leurs chefs. Après une délibération assez longue, les détails de ce nouveau plan d'attaque furent arrêtés; mais avant de les indiquer, nous décrirons rapidement la disposition des lieux.

On a déjà parlé de l'étroite péninsule qui, dans une direction nord et sud, fermait le port du côté de la rade, et nous avons dit que les montagnes formant cette péninsule s'élevaient devant la ville comme un véritable rempart, interrompu seulement en son milieu par une coupée, au-dessus de laquelle s'apercevaient les maisons et la mâture des navires du port. Ce point était défendu par une batterie de six pièces; puis, à environ 1,000 mètres plus au nord, également sur le rivage, se trouvait une deuxième batterie de cinq pièces, construite au pied de la montagne boisée qui commençait à la coupée. Sauf une étroite plage sablonneuse de quelques mètres, la montagne se présentait à la mer taillée en falaise, tandis qu'elle s'abaissait au contraire en pente assez douce du côté de la ville, ainsi que du côté de la batterie de cinq pièces, où elle venait se terminer. Il fallait donc, pour se rendre de cette dernière batterie à la ville, contourner la montagne; la distance était courte. Il s'y trouvait bien, ainsi que l'avaient dit les Américains, un chemin découvert et commode; mais depuis leur départ les travaux insignifians qui protégeaient la ville dans cette direction s'étaient singulièrement transformés, et derrière un fossé qui coupait la route s'élevait aujourd'hui un retranchement fermé, solidement remblayé et palissadé, un fort enfin, qui ne pouvait être emporté que par une attaque en règle. C'était là le lieu choisi pour le débarquement, dont le plan sera maintenant facile à comprendre.

La frégate *President* et *la Forte* devaient d'abord éteindre le feu, l'une de la batterie de la coupée, l'autre de la batterie située plus au nord sur la plage, au pied de la montagne; puis le vapeur mettrait à terre en ce dernier point le corps de débarquement, composé d'environ sept cents hommes, tant Français qu'Anglais, et réparti de la manière suivante : une avant-garde d'environ deux cents hommes, formée de cent vingt *marines* anglais et des pelotons d'élite français; une colonne française de deux cents hommes, réunissant les compagnies de *la Forte* et de *l'Eurydice;* une colonne anglaise de cent quatre-vingts hommes de la *Pique* et de la frégate *President;* enfin un détachement de cent vingt hommes de *l'Obligado* et de la *Virago*. Malheureusement ces troupes n'agissaient pas sous une direction unique, et le commandement des Français avait été donné par l'amiral à M. de La Grandière, de *l'Eurydice*, tandis que celui des

Anglais était exercé par le capitaine Burridge, du *President*. Une fois le corps de débarquement à terre, on devait gravir la montagne de trois côtés différens, de manière à gagner à peu près en même temps le sommet, après quoi l'on y eût fait monter de légers obusiers disposés à cet effet, au moyen desquels on espérait, de cette position dominante, mettre sans peine le feu à une ville entièrement construite en bois. Ce plan avait le grave défaut d'engager l'affaire au milieu d'un fourré trop épais pour qu'il fût possible d'y conserver nos hommes réunis et sous la main des chefs; mais c'était là un inconvénient inhérent à la nature des lieux, et, le débarquement une fois admis, ces dispositions étaient à peu près les seules possibles. En d'autres termes, quel que fût le parti à prendre ultérieurement, se rendre maître de la montagne était toujours un préliminaire indispensable.

Un navire de guerre offre la veille d'une affaire une physionomie caractéristique, dont peut s'étonner celui qui ne connaît du matelot que sa rude écorce, et non l'esprit de sacrifice de cette nature d'élite. On n'a pas oublié l'ardeur avec laquelle les équipages avaient accepté la nouvelle du débarquement, la généreuse irréflexion qui les poussait vers l'ennemi sans calculer les chances de la rencontre; lorsque le soir eut mis un terme à l'animation des préparatifs et que peu à peu se furent dispersés les groupes du pont, longtemps encore on vit s'échanger à voix basse les messages en cas de mort, simples et naïfs testamens transmis toujours avec une religieuse exactitude. Je me rappelle encore un jeune novice qui, de garde jusqu'au milieu de la nuit, employait les heures qui lui restaient à écrire péniblement une lettre à la lueur douteuse d'un fanal enfumé; le pauvre enfant devait être une des premières victimes du lendemain. C'est que pour le matelot le souvenir du pays n'est pas seulement le culte du foyer et le symbole de la patrie absente, c'est aussi la pensée d'une famille dont il est le soutien, et qui, s'il succombe, ne recevra plus les secours qu'une vie de privations lui permet de prélever sur sa chétive paie (1). Aussi plus d'un s'endormit-il ce soir-là avec l'image de quelque pauvre cabane bretonne assise au bord d'une grève sauvage, ou d'un village riant sous le ciel azuré de la Provence; mais la nuit devait être courte, et dès le point du jour l'essaim des embarcations s'amarrait derrière la *Virago,* après y avoir

(1) La délégation est sans contredit l'un des traits les plus touchans des mœurs du marin. Il est peu d'hommes dans un équipage qui ne sacrifient ainsi le tiers de leur solde, non-seulement aux femmes et aux enfans, mais aux pères, aux mères, souvent même à des parens plus éloignés. Les enfans naturels aussi délèguent presque toujours à leurs mères une partie de leur solde, et l'on voit fréquemment des enfans trouvés se conduire de même à l'égard de leurs parens adoptifs.

réuni les divers détachemens du corps d'attaque. Le mouvement commença : ainsi qu'un vigoureux athlète, le vapeur vint s'atteler aux deux frégates amirales, et l'on vit s'avancer lentement la lourde masse flottante que la direction de sa marche exposait en enfilade aux boulets des forts ennemis, c'est-à-dire dans une position qu'eût pu nous faire payer cher un peu plus d'habileté de la part des canonniers russes. Le vapeur du reste était admirable : malgré l'encombrement que devaient lui occasionner la présence de sept cents hommes et les remorques des deux frégates, malgré l'obligation de surveiller la flottille des canots, malgré le feu ennemi, aucune trace de confusion ne s'apercevait à bord, et le gigantesque canon dont était armé l'avant de la *Virago* répondait le premier aux batteries de la plage. Bientôt les frégates sont embossées à quatre encâblures de terre, et le feu s'ouvre des deux parts. Le prince Maksoutof II commande la plus importante des batteries russes; dès les premières décharges, la précision meurtrière de notre tir jette le trouble parmi les recrues inexpérimentées qui sont sous ses ordres; elles hésitent à se porter aux pièces. Le prince saisit un refouloir et leur donne l'exemple, jusqu'à ce qu'atteint à son tour par un de nos boulets, il tombe sans connaissance; mais cette canonnade inégale ne pouvait durer longtemps, et après trois quarts d'heure d'une résistance dont la durée leur faisait honneur, les Russes se virent contraints d'évacuer leurs batteries. Le débarquement put alors s'opérer sans obstacle. Il était huit heures et demie.

Chez une nation essentiellement militaire comme la nôtre, on soupçonne peu dans quelles conditions toutes spéciales se trouve placé l'officier destiné à agir avec des marins à terre; on ignore quelle singulière métamorphose, dans le passage d'un élément à l'autre, subit la nature bizarre du matelot. Cet homme que vous avez vu à bord si complétement esclave d'une discipline dont il est le premier à reconnaître l'impérieuse nécessité, cet homme à qui l'habitude des dangers bravés chaque jour a donné un calme et un sang-froid que tout le monde admire, vous le reconnaissez à peine dès qu'il a quitté sa patrie flottante. Son courage et sa bonne volonté sont les mêmes, mais, contrairement au géant de la fable, il semble qu'en touchant la terre il ait perdu les qualités qui faisaient sa force. S'abandonnant sans réflexion à la fougue du moment, ignorant l'importance d'un genre de discipline nouveau pour lui, il ne peut devenir propre à ce service, si simple en apparence, qu'au prix d'une instruction spéciale, et, bien que l'intelligente souplesse de sa nature facilite cette initiation, on conçoit qu'elle puisse difficilement s'acquérir dans les longues traversées d'une campagne lointaine. Ce n'est là qu'un inconvénient secondaire vis-à-vis de la plupart des nations que, dans ces croisières, un navire est exposé à rencontrer;

mais ici, en présence d'un ennemi aguerri, discipliné surtout et familier avec le lieu de l'action, c'était un vice capital. Nous devions en faire la triste expérience. A peine fut-on à terre, à peine les matelots eurent-ils appris que la possession de la montagne était le premier but à atteindre, qu'entraînée par son ardeur, la principale colonne anglaise s'élançait en avant, sans donner à ses officiers le temps de la former. Déjà l'avant-garde l'avait précédée, et peu après la colonne du commandant Lagrandière s'engagea à son tour sur la montagne dans un ordre que ne devaient pas tarder à rendre impossible les difficultés sans cesse croissantes du terrain. Outre la pente assez raide de la côte, on se trouvait en effet obligé de percer un fourré qui devenait de plus en plus épais, où le feuillage empêchait les combattans de se distinguer même à de faibles distances, de manière à occasionner promptement une confusion aussi fâcheuse qu'inévitable. Bientôt les Russes renfermés dans le fort de la vallée le quittent pour s'élancer à leur tour sur la montagne. Grâce à la pente assez douce du versant oriental, grâce surtout à leur connaissance des lieux, ils arrivent avant nous au sommet, et la fusillade s'engage immédiatement au bruit de la charge que battent les tambours, tandis qu'un second corps de troupes ennemies expédié de la ville se dirige rapidement vers le lieu de l'action par un large sentier partant de la coupée et côtoyant la crête de la montagne. Pendant ce temps, voici ce qui se passait sur un autre point de ce théâtre restreint.

Aussitôt débarqué, le détachement composé des hommes de *l'Obligado* et de la *Virago* avait suivi la plage du côté de la coupée, pour gravir, au point le plus praticable, la montagne, qui se présentait de ce côté sous la forme d'une falaise presque verticale, sillonnée de larges ravines. L'ascension, déjà pénible ailleurs, devenait ici une véritable escalade que l'on n'eût peut-être pas tentée de sang-froid; nul appui pour se retenir, lorsque cédait sous les pieds un sol partout friable, qui retombait en pluie de pierres des premiers hommes aux derniers; mais en pareille circonstance l'excitation double l'énergie individuelle, et l'on arriva promptement en haut, en même temps qu'y débouchaient d'un autre côté les Russes arrivant de la coupée. Quelques instans de plus, et l'ennemi fusillait nos marins à découvert, dans une position qui ne permettait aucune résistance. Surpris au contraire par notre attaque imprévue, il dut se replier sur le versant oriental, laissant le champ libre au détachement pour rejoindre le corps principal. Ce fut dans cet engagement que périt, frappé d'une balle au cœur, un jeune officier, digne héritier d'un nom bien connu de la marine française, M. Gicquel-Destouches, de *l'Obligado*.

Cette diversion avait utilement servi le corps principal, qui, au

même instant, après une lutte meurtrière, se rendait maître du sommet de la montagne. Déjà pourtant nos pertes étaient sérieuses : dès les premiers coups de fusil, des deux officiers qui commandaient l'avant-garde, l'un était tué à la tête de ses *marines,* et l'autre, de *l'Eurydice,* dangereusement blessé et contraint de regagner les embarcations; à quelques pas de l'endroit où tombait l'enseigne Gicquel, son frère était atteint d'une balle à la tête. En se généralisant, la mêlée avait fini par embrasser toute la crête de la montagne, et sur plusieurs points les engagemens avaient lieu à la baïonnette. L'épaisseur du fourré empêchait, même à quelques pas, de reconnaître les nôtres et de les distinguer de l'ennemi, confusion à laquelle aidait l'uniforme également rouge des *marines* anglais et d'une partie des Russes. Ce fut alors que le commandant de Lagrandière, reconnaissant l'urgente nécessité de concentrer nos forces au sommet de la montagne, envoya son aide de camp rallier une section trop avancée. Ce dernier n'avait pas fait quelques pas que, voyant son escorte tirer sur des habits rouges et craignant une méprise funeste, il fait cesser le feu. « Ne tirez pas, nous sommes des alliés, » répond l'officier ennemi. A peine l'aide de camp a-t-il reconnu l'accent étranger de cette voix et fait charger à la baïonnette qu'il tombe mortellement percé de trois balles. Il était près de neuf heures et demie. La mêlée continuait, mais toujours aussi confuse, et sans qu'il fût possible aux commandans des forces alliées de lui imprimer une direction unique. Les Russes, recevant incessamment de nouveaux renforts de la ville et des batteries, gagnaient rapidement du terrain dans le nord de la montagne, et de plus on voyait déjà se replier sur la plage non-seulement les blessés, mais aussi quelques-uns des hommes qui s'étaient égarés dans les broussailles. Isolés, perdus, combattant depuis près d'une heure un ennemi invisible, un sentiment assez concevable les portait à gagner un terrain découvert pour s'y rallier et trouver les ordres qui leur manquaient. Toutefois les conséquences furent funestes; à peine formé, le rassemblement grossit rapidement, et bientôt du haut de la montagne M. de Lagrandière put se convaincre de la nécessité d'ordonner un mouvement rétrograde aux troupes qui l'entouraient.

La retraite s'opéra avec autant d'ordre que le permettait la nature des lieux. Les Russes se tenaient à distance, ne cherchant à occuper la crête de la montagne qu'à mesure que nous l'abandonnions, et le feu plongeant que de ces hauteurs ils dirigeaient sur nos embarcations découvertes et chargées de monde eût pu devenir encore plus meurtrier qu'il ne le fut réellement, sans les canons des navires, et surtout sans ceux de *l'Obligado,* qui, profitant habilement de quelques rares souffles de brise, était venu prendre po-

sition à trois encâblures du rivage. Le lieutenant de vaisseau Bourasset commandait les embarcations. Malade depuis quelque temps, il n'en avait pas moins sollicité l'honneur d'un poste qui lui permît de prendre part à l'action; la mort vint l'y trouver. Cependant le rembarquement était commencé; afin de ne pas le presser, afin de donner le temps de rallier aux blessés ainsi qu'aux hommes dispersés ou égarés, un détachement s'embusqua derrière la batterie de la plage. Peu à peu l'on vit diminuer le nombre des matelots qui débouchaient isolément soit de la lisière du bois, soit des ravines de la falaise. Bientôt tous les traînards eurent rallié. Il devenait urgent de quitter une position où chaque minute ajoutait inutilement à nos pertes, et à dix heures les derniers canots recevaient l'ordre de regagner leur bord.

Nous ne comptions que trop de victimes; le tiers de nos hommes était atteint, et le chiffre des morts, déjà de plus de cinquante, devait s'accroître encore les jours suivans. Sur ce nombre, les officiers avaient largement payé leur dette : de ceux qui avaient pris part à l'action à bord de *l'Eurydice*, un seul ne figurait pas sur cette liste. Il en était de même pour *l'Obligado*, qui du reste avait comparativement souffert plus qu'aucun autre navire. Que l'on nous pardonne d'insister sur ces détails. Le silence gardé jusqu'ici sur tout ce qui concerne la triste journée du 4 septembre 1854 était plus qu'un oubli immérité, c'est une véritable injustice, car l'opinion, toujours prompte à exagérer ce qu'elle ignore, tendait à transformer en une déroute honteuse pour l'honneur du pavillon ce qui n'a été qu'une défaite résultant des conditions désavantageuses qu'on avait acceptées si imprudemment. Officiers et matelots avaient assez chèrement payé de leur sang le droit de ne pas être traités avec cette injustifiable sévérité, et certes il appartient à ceux qui les ont vus dans ces tristes circonstances de dire hautement que, si une troisième attaque eût été ordonnée, il n'est pas un homme dans l'escadre qui n'eût accueilli avec joie cette occasion de venger l'insuccès des deux premières. Reconnaissons-le du reste, ce n'est pas tant en France qu'en Angleterre que l'opinion se prononçait ainsi : nous savons excuser un revers et comprendre les circonstances qui l'ont amené, tandis que chez nos alliés échouer n'est pas un malheur, c'est une tache que l'on voudrait pouvoir effacer du livre de l'histoire; c'est plus encore, c'est une faute, je dirai presque un crime, dont l'injuste responsabilité pèse indistinctement sur tous. Aussi, tandis qu'à bord de nos navires d'honorables distinctions attestaient une sollicitude qui savait faire la part de chacun, l'excessive susceptibilité de l'orgueil britannique rendait en quelque sorte solidaire de ce qui s'était passé la division anglaise tout entière. Ce

n'est pas ici le lieu de discuter laquelle des deux conduites l'emporte en modération, en justice et en véritable dignité; nous dirons seulement qu'en cherchant ainsi à ensevelir dans l'oubli les événemens qui nous ont été contraires, on se prive volontairement des leçons de l'expérience, plus profitables peut-être dans les revers que dans le succès.

La fortune réservait à l'escadre alliée un dernier désappointement. Dans la nuit du 6, des feux avaient été aperçus au large; aussitôt le jour venu, on appareilla, croyant enfin rencontrer l'ennemi sur l'élément où il avait jusqu'ici décliné le combat, et l'on vit effectivement, au sortir du goulet, deux navires à grande distance, faisant force de voiles pour regagner le large. Un moment l'on put espérer que le plus éloigné était l'une des deux frégates russes que nous savions dans ces mers, la *Pallas* ou la *Diana*, — la brume aidait encore à cette illusion; — mais en approchant, on dut se résigner à reconnaître un transport que la supériorité de marche du *President* fit, au bout de quelques heures, tomber en notre pouvoir. C'était le *Sitka*, bâtiment de la compagnie russo-américaine, de 800 tonneaux et de 12 canons, se rendant de la mer d'Okhotsk à Petropavlosk. Le second navire était l'*Anadir*, goëlette de trop petite dimension pour pouvoir être emmenée. Enfin le lendemain, 8 septembre, par un temps sombre, triste et pluvieux, l'escadre abandonnait définitivement ces parages, où elle eût dû trouver un succès, tandis qu'une funeste inspiration la forçait au contraire à s'en éloigner sous le poids du seul revers que nos armes dussent rencontrer dans le cours de la guerre. Laissant derrière elle l'*Anadir* en proie aux flammes, elle se dirigeait vers la côte d'Amérique, où nous la retrouverons en continuant le récit de ces trois années de croisière.

Cette courte campagne était féconde en enseignemens. Chez nous, dès le début, on avait vu l'indécision paralyser tous nos actes, et le temps se perdre en relâches inutiles. Au lieu de profiter du nombre de nos navires pour nous éclairer, alors que tout présageait la guerre, sur la force de l'ennemi, sur ses points de concentration et sur la nature de ses établissemens dans le nord du Pacifique, on avait en quelque sorte attendu que ces renseignemens vinssent nous trouver. En présence de l'ennemi, à peine l'affaire est-elle entamée, que de nouvelles incertitudes interrompent le combat commencé au moment où la victoire semblait assurée. Enfin, terme fatal et trop commun de l'irrésolution, on finissait par se précipiter tête baissée dans un défilé sans issue. Les Russes, il est vrai, avaient tout à perdre dans la partie engagée, et c'est là un sentiment qui ajoute singulièrement à l'activité individuelle; mais quel admirable

emploi du temps! De Cronstadt au Kamtchatka, à peine quelques jours de relâche : l'équipage arrive, réduit de moitié par le scorbut et les fatigues de cette course à travers l'étendue de deux océans; il n'importe, ce n'est pas sur mer que l'*Aurora* peut espérer nous résister, et l'on se met à l'œuvre pour hérisser le port où elle s'est réfugiée de travaux de défense oubliés pendant les longues années de la paix. Dès la fin de juillet, elle est prête à nous recevoir; à peine alors quittions-nous les Sandwich, et certes un seul des délais que nous semions ainsi sur notre route eût été pour elle le signal d'une perte inévitable. C'est que dans la guerre maritime, avec ces traversées dont les étapes gigantesques franchissent l'intervalle d'un hémisphère à l'autre, le temps n'est pas seulement le premier élément de succès; il est souvent le succès lui-même, et quinze jours d'une relâche inutile suffisent parfois à décider du sort d'une campagne. Dans l'immortelle croisière de Nelson, qui se termina si fatalement pour nous par le désastre de Trafalgar, lorsque l'escadre anglaise parcourait fiévreusement les mers et s'en allait rechercher nos vaisseaux dans les ports de trois continens, quinze jours perdus par Villeneuve étaient plus encore que la défaite de notre flotte; c'était le changement des destinées du monde, c'était l'arrêt qui effaçait de notre siècle l'histoire inconnue rêvée par le conquérant de l'Europe.

Il peut paraître étrange de citer, à côté de ces mémoires illustres, les noms inconnus de l'amiral Zavoïka et du commandant de l'*Aurora*, le capitaine Izilmetief. Tout est relatif. En 1836, un vapeur passait au milieu des rangs de l'escadre russe assemblée à Cronstadt, et les vaisseaux pavoisés saluaient des bruyans éclats de leur artillerie une barque grossière placée sur son pont : ce frêle esquif, humble et glorieuse origine de la flotte moscovite, était celui qu'avait construit Pierre le Grand lui-même, et il y avait cent treize ans, jour pour jour, qu'il était sorti des mains de l'impérial ouvrier pour prendre possession de son élément. Une date aussi récente dans l'histoire d'un peuple suffirait à expliquer le vide des états de service de la marine russe, si de plus une prudence exagérée n'avait souvent semblé lui faire une règle de décliner tout engagement. En attendant la division alliée aux limites les plus reculées de la Sibérie, en résistant à ses attaques sur cette côte, où jamais encore n'avait retenti le canon européen, les deux officiers que nous venons de nommer ont prouvé que les équipages russes savaient combattre et combattre heureusement : ils ont droit à voir leurs noms conservés dans les annales de leur marine.

ED. DU HAILLY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1858.

L'indolente monotonie qui semble être la divinité de l'heure présente ne saurait éteindre en nous les préoccupations prévoyantes auxquelles nous essayons de donner une expression libre et modérée. Aussi ne nous lasserons-nous point de revenir aux grandes questions qui ont été récemment posées. Aux avertissemens que nous avons donnés sur la nécessité de concessions libérales, aux vœux que nous avons formés, l'on a répondu par des diversions qui sont de véritables anachronismes. L'on s'efforce de nous représenter comme les défenseurs du dogme subtil de la théorie parlementaire, — le roi règne et ne gouverne pas, — en opposition au principe du régime actuel, qui consacre l'initiative et la responsabilité exclusive du chef du pouvoir. On nous fait en vérité trop d'honneur. Nous n'avons point la prétention de nous ériger en critiques de la constitution actuelle, et nous n'avons nul goût, même pour une polémique d'été, à nous hasarder dans la région des paroles gelées. Si l'on ne veut point donner satisfaction aux besoins de progrès libéral dont nous sommes les organes, on fera bien de nous intimer d'autres fins de non-recevoir.

Plus modestes et plus pratiques qu'on ne voudrait le faire croire, nous avons pris notre point de départ dans le présent, et nous avons tiré nos conclusions de prémisses contenues dans la constitution. La constitution, nous n'avons pas nous-mêmes essayé de la regarder sous son voile, nous ne nous permettons point de telles familiarités; nous nous sommes contentés de croire ce que disaient d'elle les heureux privilégiés qui la promènent à leur bras. Que disaient-ils? Que le mouvement politique de la France actuelle a deux leviers, l'initiative du chef du pouvoir et l'opinion souveraine, « l'opinion qui remporte toujours la dernière victoire. » Ils disaient cela sérieusement; nous avons voulu et nous voulons le croire sérieusement. Nous avons demandé en conséquence que, conformément à l'esprit de la constitution, l'opinion ne fût point une souveraine en tutelle. Nous demandons que les manifestations de l'opinion par la presse soient protégées par des garanties régulières. Nous demandons la réforme de la législation actuelle de la presse, et nous ne réclamons point cette restitution de la liberté au nom d'une thèse

de philosophie ou de rhétorique; nous la demandons comme un complément logique de la constitution, nous la demandons surtout au nom des intérêts pratiques du gouvernement et de la société.

Certes c'est l'heureuse vertu de ce mot de liberté, de n'être point seulement une de ces expressions philosophiques qui parlent à la raison : il résonne dans les cœurs et y réveille toujours de fraîches et généreuses émotions. Meurtris et fatigués par la tyrannie saccadée des événemens, nous nous rendons du moins ce témoignage d'avoir gardé à la liberté toute la naïveté d'un jeune enthousiasme; mais nous savons nous conformer à la fortune des temps. Ce siècle n'est plus jeune. Ce ne sont point des amans qu'il s'agit de conquérir à la liberté, ce sont des amis clairvoyans et intéressés. La liberté a aujourd'hui pour auxiliaire le simple bon sens, et pour clientèle les intérêts positifs. Cet auxiliaire et ces cliens suffisent pour la faire triompher.

L'empereur Napoléon, parlant du gouvernement constitutionnel, qu'il cherchait à fonder pendant les cent-jours, disait avec son énergique et pittoresque bon sens qu'il faut deux forces pour faire marcher un navire, la force de propulsion et la force de résistance, et qu'un esquif qui n'obéirait qu'à une seule impulsion ne serait plus qu'un simple ballon à la merci du vent, sans direction et sans contrôle. C'est dans le développement de la liberté, en d'autres termes dans la prompte organisation des garanties régulières de la manifestation des opinions, que le gouvernement actuel doit chercher l'appui de cette seconde force dont Napoléon signalait avec tant de justesse la nécessité. Ce serait faire preuve d'une singulière myopie que de se figurer que le gouvernement actuel, avec toute sa puissance, n'a rien à acquérir dans la voie que nous indiquons. Il est deux choses qu'il importe de ne point confondre dans les conditions d'existence d'un gouvernement. Il y a d'abord le principe de ce gouvernement et le degré d'adhésion qui unit la nation à ce principe; il y a ensuite le mécanisme d'institutions à l'aide duquel il conduit les affaires du pays : en deux mots, son établissement et son action. On ne se douterait guère, en lisant depuis sept ans les journaux qui se sont décerné la mission de défendre les institutions actuelles, que ces organes de l'opinion aient soupçonné la réalité et l'importance de cette distinction. Toutes leurs apologies ont pour objet l'établissement du régime actuel; toutes leurs polémiques se réduisent à une acclamation prolongée sans fin. On dirait, à voir l'infatigable uniformité de leurs efforts, que nous sommes encore au jour de la proclamation de l'empire. Sans parler de la forme insipide de cette éternelle adulation, ce système, qui sans cesse ramène tout à l'établissement du régime actuel, pourrait passer pour peu habile; mais il manque surtout, et c'est la seule chose qui nous regarde, de clairvoyance. Les affaires publiques marchent en effet et ont beaucoup marché depuis 1852; les institutions ont, depuis leur établissement, gouverné et administré les affaires du pays. C'est l'action quotidienne des institutions qui devrait principalement intéresser désormais tous ceux qui ont le droit et le devoir de s'occuper des affaires publiques. C'est l'action des institutions qui réclame le jeu de ces deux forces, destinées à se combiner par l'émulation, la lutte et le contrôle, et que Napoléon cherchait à organiser en 1815. C'est là qu'il faut porter ses regards aujourd'hui; c'est là, nous le croyons, que l'intervention de la liberté est indispensable, là qu'il faut introduire l'opinion,

protégée dans ses manifestations assidues par des garanties plus dignes de la France et plus conformes aux droits naturels de l'esprit humain que la législation de circonstance à laquelle la presse est soumise depuis sept ans.

Nous dira-t-on que ce libre jeu de l'opinion n'a point été réclamé pendant les sept années qu'a déjà traversées le gouvernement actuel, que l'action du gouvernement pendant cette période a été à la fois habile et heureuse, et marquée en plusieurs circonstances des caractères de la grandeur? Quand on dirait vrai, et nous espérons qu'on ne nous fera pas l'injustice de croire que nous voulions contester au gouvernement le mérite et l'éclat de ses succès, on n'aurait rien prouvé contre la justice et l'urgence des libertés que nous demandons pour l'opinion. Les succès sont souvent le mérite des hommes et ne sont pas toujours le signe de la perfection des institutions. Des actes éclatans et heureux ne sont pas d'ailleurs tout le gouvernement. Sans être injuste envers les hommes et sans méconnaître la valeur de certains actes, nous croyons donc pouvoir appeler l'attention sur des symptômes qui nous frappent depuis quelque temps. Nous avons observé et nous avons écouté, et nous ne trouvons aucun danger à dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu dire. On sait qu'un des reproches les plus vulgaires que l'on ait adressés à nos anciennes institutions parlementaires, c'est d'embarrasser et de paralyser l'action du pouvoir dans l'administration. La responsabilité politique, qui dans ce système pesait sur des fonctionnaires, était représentée comme une entrave qui engourdissait l'initiative et l'activité des administrateurs. Par contre, un des plus grands avantages que l'on attribuait au système actuel, qui concentre sur le chef de l'état toute la responsabilité politique, c'étaient l'énergie et la rapidité des résolutions et du travail rendues à l'administration, émancipée du contrôle ou des influences de la presse et du parlement. Si nous ajoutons foi à ce que nous entendons dire, nous croyons que l'on n'a point obtenu, sous ce rapport, tout ce que l'on s'était promis, et qu'il y aurait lieu de se montrer moins injuste envers l'influence que le régime parlementaire exerçait sur l'expédition des affaires publiques. Nous connaissons des fonctionnaires éminens qui, en dehors de toute considération politique, regrettent le vigoureux stimulant que les libertés parlementaires communiquaient aux grands services de l'état. On ne voit pas que le niveau des capacités se soit élevé dans le personnel administratif depuis que les fonctionnaires n'ont plus à redouter l'inquiète surveillance d'une presse libre ou des commissions d'une chambre des députés. On se plaint là du même engourdissement dont on souffre ailleurs. Enfin, depuis que les ministres ne sont plus responsables et n'ont plus à négocier leurs mesures avec des commissions parlementaires, on ne s'aperçoit point qu'ils apprécient les douceurs ou qu'ils mettent à profit les forces de l'irresponsabilité. Que signifient en effet ces commissions consultatives sous la sanction desquelles ils aiment à placer leur décision dans l'élaboration des plus importantes mesures?

Nous venons d'avoir un exemple instructif des effets de ce système des commissions consultatives dans une affaire qui excite depuis deux mois un vif intérêt dans le monde industriel et financier. Nous voulons parler de la révision des conventions qui lient les compagnies de chemins de fer vis-à-

vis de l'état. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de cette grande mesure. La pensée de rasseoir l'industrie des chemins de fer, qui depuis un an était ébranlée dans l'opinion, fait grand honneur à M. le ministre des travaux publics, qui passe à bon droit pour un des hommes les plus intelligens et les plus habiles du gouvernement actuel. Nous lui avons rendu dès le premier jour cette justice; aussi espérons-nous qu'il ne verra aucune intention malveillante dans les observations suivantes. On sait de quoi il s'agissait. Le gouvernement n'a pas cru que la France financière et industrielle fût de force à supporter, en matière de construction de chemins de fer, le régime de la libre concurrence. Une dépense de capitaux exagérée, imprévoyante et ruineuse pour les capitalistes, tels sont à cet égard, l'exemple cruel des chemins de fer anglais est là pour le démontrer, les effets de la libre concurrence. Le gouvernement a donc sagement fait de distribuer entre six grandes compagnies, presque toutes florissantes, le réseau français; mais le péril de la concurrence des entreprises écarté, il restait à pourvoir à un intérêt public de premier ordre, à un intérêt auquel l'état ne peut rester insensible, à la construction de lignes et d'embranchemens considérables dont l'exploitation ne paraît pas devoir être très lucrative, ou devra détourner une partie du trafic au détriment des lignes déjà construites. Le gouvernement avait cru l'année dernière pouvoir imposer aux compagnies existantes la construction de ces lignes complémentaires en échange de l'immunité qu'il leur assurait contre la rivalité d'autres entreprises. On ne croyait pas alors, dans certaines régions, pouvoir trop présumer de la prospérité des affaires de chemins de fer; il faut, disait-on hautement, dégraisser les grandes compagnies. L'événement n'a malheureusement pas tardé à démontrer l'injustice et la maladresse de ce sentiment. La crise de cette année, qui avait été précédée d'une crise des chemins de fer, a prouvé de reste que l'état doit pratiquer cette maxime si vraie pour les individus; c'est qu'il n'y a de bon marché que celui qui est bon pour les deux parties contractantes. Les doléances des compagnies de chemin de fer furent portées à l'empereur, il y a plusieurs mois, par les représentans des compagnies. L'empereur les prit en considération, et un avis du *Moniteur* annonça que la situation des compagnies allait être étudiée par le ministre des travaux publics, lequel serait chargé de la réalisation des intentions bienveillantes de l'empereur envers l'industrie des chemins de fer. Plusieurs semaines s'écoulèrent, et enfin le ministre et les représentans des grandes compagnies parurent s'être mis d'accord sur une solution satisfaisante. Cette solution était à la fois équitable et pratique : elle résidait dans ce principe, que l'état, imposant aux compagnies, dans un intérêt public, la construction de certaines lignes d'une valeur commerciale contestable et contestée, au lieu de rejeter sur les compagnies tout le fardeau d'un avenir incertain, prendrait à son compte une portion des mauvaises chances de cet avenir. Il fut convenu, pour mettre ce principe en application, que l'on conserverait aux capitaux engagés dans l'ancien réseau les avantages qu'ils s'étaient acquis par leur courage et leur industrie, et que l'état offrirait une garantie d'intérêt aux capitaux dont le concours est nécessaire pour l'achèvement du nouveau réseau. A l'heure qu'il est, les conventions qui ont appliqué cette solution sont signées pour la plupart; l'industrie des chemins de fer sera mise ainsi non-seulement à

l'abri de la concurrence d'entreprise à entreprise, mais à l'abri de la concurrence de ligne à ligne au sein de chaque entreprise, et il n'y a plus qu'à louer M. le ministre des travaux publics de la part qui lui revient dans ce grand résultat. Nous regrettons seulement que l'effet moral d'une si utile mesure ait été jusqu'à un certain point compromis dans l'opinion par les lenteurs de ce système des commissions consultatives dont nous signalons l'abus. Certes M. le ministre des travaux publics avait en lui-même, et au sein des fonctionnaires supérieurs de l'administration des chemins de fer, assez de lumières pour arrêter avec conviction et confiance les dispositions des mesures qu'il avait résolues. Ces mesures auront à subir au conseil d'état et au corps législatif la double épreuve de la discussion; le ministre n'est responsable que devant l'empereur; pourquoi alors ce luxe de précautions et cette cinquième roue de la commission consultative, qui ne paraît servir qu'à prolonger de plusieurs semaines une élaboration dont les circonstances industrielles et financières réclamaient la prompte conclusion? Nous pourrions citer d'autres exemples de l'abus des commissions administratives; c'est grâce aussi à une commission de ce genre que la France attend encore l'organisation d'un service transatlantique. Nous ne sommes donc point surpris du peu de faveur qu'obtient dans le public financier ce parasitisme des commissions.

Nous le répétons, ces observations critiques ne s'adressent point aux personnes : elles portent sur les choses, sur les lacunes d'un mécanisme qui sera peut-être excellent le jour où on y laissera passer la vapeur de la liberté. Nous les soumettons humblement aux législateurs de ce temps et de ce régime. Nous y joindrons une réflexion. Les institutions actuelles, l'histoire nous l'enseigne, sont quelque peu filles de la fameuse constitution de Sieyès. Le vice radical des conceptions de ce politique scolastique, c'était de placer l'harmonie sociale dans le jeu de mécanismes tournant chacun dans une sphère distincte et abrités contre le choc par un luxe d'inutiles et subtiles précautions, au lieu de le voir dans le mouvement des forces libres et vivantes s'équilibrant par leurs chocs mêmes. Nous ne sommes point surpris que Napoléon, tout en adoptant une grande partie de cette mécanique, ait refusé avec dédain le rouage auquel l'attachait le systématique rêveur. Celui qui fut l'empereur ne pouvait être le grand-électeur, « le porc à l'engrais » de Sieyès; mais ce pétulant génie, dont l'activité se mêlait à tout et défrayait à elle seule l'activité de plusieurs grandes nations, ne prenait pas garde que cette inertie qu'il flétrissait avec une si juste brutalité n'était pas seulement le lot du grand-électeur, qu'elle était le partage de toutes les fonctions routinières imaginées par Sieyès. Nous ne sommes point des génies, nous ne sommes pas des souverains : nous sommes d'humbles sujets qui croient encore être des citoyens; mais, autant que Napoléon, nous avons le droit de repousser avec mépris ce rôle de grand-électeur (nous n'osons répéter l'autre mot) auquel nous destinait le malfaisant génie de ce vieux prêtre. L'immobilité de Sieyès, voilà quelle serait la tendance et quel serait le péril de nos institutions actuelles, si elles n'étaient point rafraîchies par le souffle salubre de la liberté. Au nom de Dieu, ne craignons pas tant de nous heurter les uns les autres, mais vivons tous. Pour nous, nous faisons peu de cas de la lettre des institutions, car, nous le savons, les institutions ne s'écri-

vent pas, elles se font à la pratique, au cœur des choses, sous l'influence du temps, par l'action libre des hommes. Aussi nous soumettrions-nous sans peine même à la constitution de Sieyès, si l'on nous donnait en même temps la liberté, car la liberté, qui est dans l'ordre moral aussi puissante et bienfaisante que l'est la nature dans l'ordre matériel, aurait bientôt redressé les absurdes difformités façonnées par un chimérique législateur.

Nous savons gré au prince Napoléon d'avoir inauguré son ministère de l'Algérie par la manifestation de tendances que peuvent avouer les opinions libérales. Nous faisons des vœux sincères pour qu'il puisse, dans la partie du gouvernement qui lui est confiée, prêter un efficace concours à ce libre jeu des forces individuelles qu'il a invoqué en si bons termes dans son discours de Limoges. Le temps nous semble en effet venu où les aspirations libérales doivent être quelque chose de plus qu'une décoration oratoire, et doivent produire des actes. Le ministère de l'Algérie vient de traverser une première épreuve; nous voulons parler de l'organisation de ce département. C'était un travail bien délicat de constituer le ministère de l'Algérie et des colonies en le détachant par fragmens des ministères de la guerre et de la marine. Il fallait faire entre le nouveau ministère et les deux autres un partage peu facile d'attributions. C'est ce partage qui est établi dans un décret que publie *le Moniteur* à la suite d'un rapport du prince Napoléon. L'écueil d'une pareille œuvre, c'était le danger de briser notre unité administrative, dont il faudrait se garder de confondre l'excellente et régulière simplicité avec les abus de la centralisation. Il était peut-être plus aisé d'éviter cet écueil dans le partage du ministère des colonies. Nos colonies n'ont malheureusement pas assez d'importance pour qu'une légère confusion d'attributions sur certains points présente dans la pratique des inconvéniens graves. Une des questions où il était par exemple impossible de séparer absolument les attributions était celle des gouvernemens mixtes. Trois de nos gouverneurs coloniaux sont en même temps chefs de stations navales. Comme gouverneurs, ils dépendent du ministre des colonies; comme chefs de station, ils sont soumis au ministre de la marine. Qui les nommera donc? On a délié le nœud en subordonnant leur désignation au rapport concerté des deux ministres. Relativement à l'Algérie, les questions sont bien plus importantes, et voulaient des solutions tranchées. L'Algérie en effet, c'est moins encore une colonie qu'une armée, et surtout une armée active. Qui sera le vrai chef de cette armée? Est-ce le ministre de la guerre ou le ministre de l'Algérie? Le décret nous paraît décider que ce sera celui-ci. Le ministre de la guerre ne conserve, à peu de chose près, que les attributions de l'administration militaire. C'est le ministère de l'Algérie qui propose la nomination du gouverneur-général. Les projets relatifs aux opérations militaires lui sont d'abord soumis; c'est lui qui en apprécie l'opportunité, et il ne se concerte avec le département de la guerre qu'au sujet de la force et de la composition des colonnes. Les propositions d'avancement en faveur du personnel de l'armée d'Afrique peuvent avoir lieu soit à la suite des inspections générales, soit pour services extraordinaires. Dans le premier cas, le département de l'Algérie recevra en duplicata le rapport général et définitif; dans le second cas, le plus important sans contredit, les propositions sont transmises au ministère de l'Algérie, qui les fait parvenir avec son

avis au ministère de la guerre. L'avis du ministère de l'Algérie devra être prépondérant, ce nous semble, puisqu'il s'agira surtout, dans ce cas, de récompenser les services rendus dans les opérations militaires dont la conduite lui est réservée. En réalité, le ministère de l'Algérie sera donc sur bien des points un dédoublement du ministère de la guerre. C'est là qu'est l'innovation et l'écueil que nous signalions tout à l'heure. Les Anglais ont fait en Crimée l'expérience des dangers d'un gouvernement militaire complexe, et dans l'Inde ils ont reconnu les inconvéniens de ce qu'il appelaient le double gouvernement. Peut-être, si le nouveau ministère de l'Algérie n'avait point un prince à sa tête, serait-il impossible d'éviter les conflits entre les deux départemens et d'en maintenir longtemps la séparation. L'autorité personnelle du prince Napoléon surmontera sans doute ces difficultés; d'ailleurs nous espérons que l'avenir de l'Algérie offrira de jour en jour une tâche plus considérable au colonisateur, et que la prépondérance militaire ira diminuant d'autant. Personne plus que le prince Napoléon ne peut efficacement travailler à ce résultat, et le jour où il l'aura obtenu, il aura rendu un grand service à son pays.

Quoique la situation de l'Orient ne paraisse point avoir éprouvé d'heureuses modifications depuis deux semaines, il ne serait peut-être pas impossible que les efforts énergiques de notre diplomatie ne réussissent là aussi à ramener une accalmie au moins temporaire. Nous avons malheureusement des griefs personnels contre la Turquie depuis l'horrible massacre de Djeddah; mais la justice nous oblige de convenir que la Porte s'est montrée décidée à nous donner toutes les satisfactions qui sont en son pouvoir. Les agens du sultan chargés de nous assurer une réparation éclatante seront d'ailleurs surveillés et au besoin aidés par les commissaires et par les forces navales de la France et de l'Angleterre. La sécurité des chrétiens au milieu des populations musulmanes nous commande de faire à Djeddah un exemple mémorable. La punition des assassins ne suffit pas; il faut que la population de cette affreuse ville, coupable tout entière du massacre, soit mise à contribution pour subvenir aux indemnités dues aux victimes et puisse redire aux fanatiques musulmans ce qu'il en coûte d'attenter à la vie et aux propriétés des chrétiens. En Candie, le gouvernement ottoman intervient avec un zèle que nous voulons croire sincère entre les populations chrétienne et turque, et les choses semblent se pacifier. Un nouveau conflit a éclaté entre les Monténégrins et les Turcs; c'est un fait regrettable sans doute, et qu'il était aisé de prévoir. Pourtant, l'Europe ayant pris cette question en main, il n'y a pas lieu de redouter les suites de ces chocs, qu'il est si difficile de prévenir entre des soldats aussi peu disciplinés que les Turcs et des clans aussi belliqueux et aussi peu civilisés que ceux du Montenegro. Mais c'est ailleurs que nous voyons le commencement d'un meilleur ordre de choses du côté de l'Orient. Nous croyons pouvoir annoncer enfin que la conférence de Paris va terminer son œuvre laborieuse, et que la question des principautés est résolue.

L'organisation des provinces danubiennes conçue par la conférence n'est point encore cette unité que les libéraux européens demandent pour la Roumanie; mais c'est la préparation à l'unité. Les principautés danubiennes seront constituées, d'après la charte que rédige la conférence, sous le nom de

provinces-unies de Moldavie et de Valachie. La séparation sera encore marquée par deux assemblées distinctes et par le double hospodarat; mais les Roumains obtiendront une première garantie de leur unité future dans une assemblée commune qui sera la représentation supérieure des intérêts collectifs des deux provinces. Les hospodars élus par le pays recevront l'investiture du sultan. Dans de pareilles conditions, l'indépendance des hospodars et de leurs administrations est assurée. Tels paraissent être les principaux traits dès à présent arrêtés de la réorganisation des provinces danubiennes. Les travaux de la conférence se prolongeront encore, croyons-nous, jusque vers la fin du mois d'août : ce n'est pas qu'elle soit arrêtée par des questions importantes; les questions de cet ordre sont résolues; il ne lui reste à régler que des détails d'un ordre secondaire. Parmi ces dernières questions, il en est une cependant qui n'est point sans gravité, c'est celle des juridictions consulaires en Moldavie et en Valachie. Parmi les empiétemens accomplis par l'Autriche dans ces provinces, les plus curieux sont ceux qu'elle a tentés à la faveur des juridictions consulaires. L'empire ottoman, même dans les siècles de sa puissance, avait accordé aux nations chrétiennes un privilége politique qui contraste singulièrement avec les principes de la souveraineté tels que les conçoit le droit des gens européen. Ce privilége, c'était le droit de justice réservé aux consuls sur leurs nationaux résidant dans l'empire ottoman. La justice dans la pensée des Turcs n'étant pas séparée de la religion, il était naturel qu'ils n'attribuassent point à leurs tribunaux le droit de juger les chrétiens, du moins dans les contestations, les délits et les crimes où l'une des deux parties n'appartenait point à la religion musulmane. De ce privilége, qui figure dans les capitulations de toutes les nations chrétiennes avec la Porte, les Autrichiens ont depuis quelques années tiré un parti étrange dans les principautés danubiennes. Il paraît d'abord surprenant que les juridictions consulaires aient été étendues dans les provinces roumaines, les populations et les tribunaux de ces provinces étant chrétiens et n'offrant pas par conséquent les dangers auxquels on avait paré en dérobant les Européens aux attributions de la justice musulmane. Quoi qu'il en soit, la juridiction consulaire existe dans les principautés; mais l'Autriche l'y a poussée à son profit au-delà de toute limite raisonnable. Elle a d'abord revendiqué pour sa justice consulaire non-seulement toutes les affaires où les deux parties sont des sujets autrichiens, mais encore celles où un seul sujet autrichien est en face d'un sujet roumain. Elle a enlevé de la sorte le jugement des faillites aux tribunaux roumains toutes les fois qu'un sujet autrichien s'y trouve intéressé; puis, à l'aide de cet envahissement, elle a peu à peu enrôlé d'abord parmi ses protégés, ensuite parmi ses sujets nominaux, une multitude de Moldo-Valaques. On ne porte pas le nombre des Roumains habitant les principautés qu'elle a ainsi dénationalisés à moins de cent quarante mille. On voit qu'il y a là une usurpation de souveraineté et un abus auquel il est urgent de mettre un terme. Lorsque les principautés étaient livrées à la pression alternative du sultan ou du tsar, on pouvait fermer les yeux sur les entreprises de ce troisième larron qui venait rogner le butin des deux autres. Aujourd'hui l'on veut que les principautés s'appartiennent à elles-mêmes, et l'on ne saurait permettre la continuation des embauchages autrichiens. La conférence,

nous l'espérons, ne se séparera point sans avoir réglé cette question, et, à en juger par la bonne grâce avec laquelle l'Autriche renonce depuis quelque temps à ses prétentions, nous croyons pouvoir prédire qu'elle battra honnêtement en retraite sur cette affaire des juridictions consulaires.

Ne dirait-on pas qu'il se fait aujourd'hui en toute chose et dans tous les pays une vaste et laborieuse expérience toujours féconde en épisodes? L'expérience du moment en Espagne, c'est la situation qui vient d'être créée, c'est le retour du général O'Donnell aux affaires, c'est l'avénement d'une politique dont on suit, dont on interroge les actes avec une curiosité qui n'est encore qu'à demi satisfaite. Tel est en effet le caractère du cabinet formé récemment à Madrid : c'est un essai, et cet essai se poursuit depuis un mois au milieu de complications intimes dont nul ne peut prévoir l'issue, au milieu de toutes les difficultés inhérentes à une situation dont le premier trait est la décomposition totale des anciennes opinions.

C'est justement dans cette situation assez confuse que le général O'Donnell a été appelé à la présidence du conseil, et il est arrivé au pouvoir avec la pensée évidente d'opérer une sorte de fusion entre tous les élémens sensés et modérés des anciens partis sur le terrain d'un libéralisme monarchique et constitutionnel. Réussira-t-il dans cette entreprise? Cette union libérale qu'il aspire à représenter, qui n'a été qu'une idée jusqu'ici, qui a un nom bien plus qu'une existence réelle, deviendra-t-elle un fait consistant et définitif? Telle est la question qui s'agite aujourd'hui au-delà des Pyrénées, et que les partis résolvent naturellement au gré de leurs intérêts ou de leurs passions. Jusqu'à ce moment le nouveau cabinet de Madrid a procédé principalement, il faut le dire, par des distributions d'emplois, chose importante en Espagne, où les noms propres sont la moitié de la politique. Dès son entrée au pouvoir, ainsi que nous le disions récemment, le général O'Donnell a placé dans les plus hautes fonctions militaires les généraux qui ont suivi sa fortune depuis 1854. Le cabinet n'a point tardé à laisser voir plus clairement sa pensée dans l'administration et dans l'ordre civil, appelant partout également des modérés et des progressistes. M. Isturiz reprend à Londres le poste diplomatique qu'il a longtemps occupé; le duc d'Ossuna va représenter la reine à Saint-Pétersbourg; le duc de Rivas est remplacé comme ambassadeur à Paris par M. Mon; M. Martinez de La Rosa est placé à la tête du conseil d'état, reconstitué et renouvelé. D'un autre côté, les progressistes ne sont pas moins favorisés : M. Santa-Cruz, ami du duc de la Victoire et l'un des ministres de la dernière révolution, devient président de la cour des comptes; un historien distingué, M. Modesto Lafuente, est mis à la direction des bibliothèques; M. Miguel Roda a une des principales administrations financières. Les progressistes sont aussi en bon nombre dans le nouveau conseil d'état, où le général Infante et M. Lujan coudoient M. Pidal et M. Bertran de Lis, l'un des anciens collègues de M. Bravo Murillo. Enfin dans une promotion de nouveaux sénateurs figurent MM. Cortina, Gomez de La Serna, Cantero, le général Prim. Comme on voit, la fusion des noms est complète, une part est faite aux uns et aux autres; il y a même une province, à ce qu'il paraît, qui se trouve en ce moment avoir un gouverneur progressiste, un secrétaire du gouvernement modéré et un capitaine général vicalvariste.

La difficulté n'est point, après tout, de trouver à qui donner des emplois et de rapprocher accidentellement des hommes. Il reste à savoir ce qu'il y a de durable dans ces combinaisons, et s'il sera également facile de résoudre les grandes questions politiques du moment. Le cabinet espagnol le sent bien, sans nul doute. Aussi, depuis qu'il est au pouvoir, s'est-il abstenu de tout acte trop significatif. Il a respecté jusqu'ici tout ce qui a été fait avant lui, laissant peu pressentir ses intentions. La loi sur la presse est intacte, et s'il y a une plus grande latitude dans les polémiques, c'est une liberté de fait, non une liberté légale. La rectification des listes électorales semblait annoncer une prochaine dissolution du congrès. Cette dissolution n'est point prononcée encore cependant. Prendre une résolution hardie et décisive sur toutes les questions qui s'élèvent à la fois, là est l'embarras manifeste du ministère. Pour le moment, le voyage que fait la reine dans les Asturies couvre ces embarras et ces irrésolutions; mais ce n'est qu'une halte, une temporisation qui ne résout rien. En attendant, les partis, un peu déconcertés dans le premier instant, commencent à laisser voir leurs vraies dispositions et leur tactique. D'assez notables nuances du parti conservateur combattent ouvertement le général O'Donnell; la fraction démocratique repousse l'alliance offerte aux progressistes et acceptée seulement par les plus modérés d'entre eux. Le nouveau cabinet de Madrid se trouve donc placé entre deux feux, entre deux foyers d'hostilité, et c'est dans ces conditions qu'il est obligé de former en quelque sorte un parti nouveau sur lequel il puisse s'appuyer pour dominer toutes les difficultés de la situation actuelle. Il n'y a qu'un moyen de succès pour le général O'Donnell, c'est de se rattacher énergiquement à une politique toute constitutionnelle, libérale et monarchique, qui offrirait aux conservateurs les garanties qu'ils réclament et aux progressistes sincères la réalisation possible de leurs idées. C'est, à tout prendre, la politique de la constitution de 1845.

Peu de jours nous séparent des fêtes de Cherbourg. Nous n'attachons point une signification politique bien décisive aux entrevues des souverains, et nous savons que nous ne vivons plus aux temps du camp du Drap-d'Or; il nous est cependant impossible de porter sur l'inauguration de Cherbourg et sur le voyage de la reine d'Angleterre un jugement semblable aux opinions émises à ce sujet par une portion de la presse libérale anglaise. Les journaux anglais auxquels nous faisons allusion noient décidément leur bon sens dans leur mauvaise humeur. Ce qu'il y a de mieux à discuter à propos de Cherbourg, ce n'est point si ce port militaire a un caractère directement agressif contre l'Angleterre. Si nous nous mettions à gloser ainsi sur les forces agressives des deux pays, nous ne savons si un seul négociant du Havre, de Nantes, de Bordeaux ou de Marseille pourrait dormir tranquille à la pensée des forces et des positions maritimes de l'Angleterre, et au souvenir du mal qu'elles ont fait jadis à notre commerce. Ce qu'il y aurait de plus pratique à faire, si l'on s'abandonnait à ce morose tour d'idées, ce serait, ou de désarmer sur-le-champ des deux côtés, ou d'entrer en guerre sur l'heure. Entre ces deux absurdités, gardons un sage milieu. Réservons-nous pour un avenir incertain des moyens d'agression qui sont en définitive les instrumens défensifs les plus efficaces; travaillons d'un commun accord à repousser dans les lointains de l'avenir, ou mieux encore dans le néant, les

perspectives guerrières. En attendant, servons-nous de ces appareils militaires comme de décorations pour des fêtes publiques et des solennités internationales. C'est assurément le meilleur usage que nous ayons à en faire les uns et les autres. Telle est, nous l'espérons, l'opinion que rapporteront de Cherbourg ces expéditions d'excursionnistes qui s'apprêtent à y venir des ports anglais et cette brillante foule française qui va y chercher le splendide spectacle de la puissance nationale.

La reine d'Angleterre, nous en sommes convaincu, et ceux de ses ministres qui se joignent à son cortége aborderont le rivage français avec des idées plus riantes que celles que l'on s'efforce à Londres de répandre dans le *mob* anglais. Nous ne nous permettrons point de lire dans les sentimens de la reine Victoria, de cette souveraine qui, nous n'avons pas besoin de le rappeler, a des titres impérissables au respect affectueux de la France : nous observerons envers la reine l'étiquette constitutionnelle; mais nous ne nous croyons point tenus à la même réserve envers ses ministres. Ce sera une jolie fin de session pour ces hommes d'état et surtout pour M. Disraeli qu'une excursion à Cherbourg. Déjà le cabinet tory a célébré le dîner traditionnel de Greenwich qui termine ordinairement les sessions. Après le *whitebait dinner* Cherbourg! Qui eût prédit cette série de triomphes à ce pauvre cabinet tory, si vilipendé il y a trois mois? C'est pourtant ce cabinet qui a réorganisé le gouvernement indien, qui vient de mener à fin la question si longtemps débattue de l'entrée des Israélites dans la chambre des communes, et qui va resserrer à la face des peuples l'alliance un peu détendue de la France et de l'Angleterre! Voilà les conséquences des divisions du parti libéral anglais. Ce parti, déclare l'*Edinburgh Review*, est tombé en quelques semaines dans une dissolution semblable à celle qui avait mis les tories en pièces après la chute de sir Robert Peel; mais pourquoi les libéraux anglais désespéreraient-ils d'un prochain retour de fortune? Le succès de lord Derby et de M. Disraeli leur prouve deux choses : en premier lieu, qu'ils ne peuvent refaire leur unité et recomposer leur majorité que par un vigoureux élan dans la carrière des réformes, et en second lieu qu'il ne faut jamais désespérer de l'imprévu.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉSIE NOUVELLE.

La poésie compte au nombre des choses qui dans notre siècle ont servi le plus à prouver l'instabilité de l'esprit français; elle est une de celles qui, après avoir été l'objet d'un engouement irréfléchi, se sont vues le plus promptement délaissées. Un sérieux examen permettrait cependant d'affirmer qu'elle n'a pas été traitée avec une trop grande injustice. C'est que la poésie, à tort ou à raison, s'est attribué, entre toutes les forces sociales, un rôle essentiellement actif; c'est qu'elle a voulu se soustraire, pour les dominer, à la dépendance mutuelle qui relie successivement les lentes acquisitions de notre esprit et se réfugier dans une espèce de *self-government* où

elle s'est crue à l'abri des modifications que le temps et la critique font subir à l'importance variable des formes intellectuelles. Les autres expressions de l'activité humaine, plus modestes, ne donnent de résultats positifs qu'à la condition d'être soigneusement cultivées, et personne ne songe à se plaindre du labeur que nécessite un enfantement toujours pénible. La poésie au contraire, ne daignant relever que d'elle-même et subordonnant toute théorie au caprice de ses inspirations, s'est condamnée à être perpétuellement créatrice, et s'est isolée ainsi sur un piédestal d'où elle n'a pu descendre sans tomber. Le rôle qu'elle réclamait était beau; on le lui a laissé prendre. La facilité avec laquelle il lui fut abandonné cachait un écueil qu'elle n'a pas su éviter. Pour bien des motifs, dont la paresse n'est pas le moindre, nous laissons ordinairement les hommes et les choses occuper sans obstacles la place qui correspond à leurs prétentions, quelle qu'en soit la hauteur; mais ensuite nous devenons d'impitoyables juges, surtout lorsque les résultats ne répondent pas à l'étendue de notre confiance. On pouvait à première vue espérer quelque bien, surtout au commencement de ce siècle, des aspirations généreuses que la poésie tendait à réveiller. On lui permit d'étendre son domaine sans songer que la plupart de nos intérêts ne trouvent qu'en eux-mêmes le véritable mobile de leur propre satisfaction. Toute restauration, toute époque qui semble se renouveler agit ainsi; elle tend à prendre le sentiment pour unique soutien, et se défie, on ne sait pourquoi, de la raison, qui seule lui fournirait un solide appui. Un exemple peut suffire à prouver la détestable influence du sentiment et de la poésie en matière sociale : la sentimentalité politique ressuscitée par l'*Histoire des Girondins*. Ce qu'il y a de plus terrible en tout ceci, c'est la bonne foi avec laquelle s'exécutent de part et d'autre de semblables duperies.

« La poésie sera de la *raison chantée,* voilà sa destinée pour longtemps; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale comme les époques que le genre humain va traverser; elle sera intime surtout, personnelle, *méditatrice* et grave : non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. » Telles sont les paroles dont, il y a vingt-cinq ans, M. de Lamartine, parvenu à l'apogée de sa gloire littéraire, faisait précéder une nouvelle édition de ses œuvres. Et il ajoutait : « Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il n'y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées et prophétisent la décadence de l'humanité. » Ces paroles ne sont nouvelles pour personne, mais nous avons voulu les reproduire, parce qu'elles nous semblent significatives; elles furent acceptées sans qu'on se doutât qu'elles renfermaient en elles-mêmes leur fin de non-recevoir. C'est qu'elles ressemblent fort à ces plaidoyers où l'on ne s'étudie qu'à combattre des hypothèses qu'on a soi-même imaginées. Quel que soit son état apparent, l'humanité n'est jamais en décadence. Si par hasard des esprits chagrins ou intéressés viennent à l'affirmer, ce sont des paroles vides auxquelles il ne faut pas répondre par d'autres paroles vides. Le fût-elle réellement, ce ne serait pas encore à la *raison chantée*

qu'il appartiendrait de lui porter secours et remède. Si tout en France finit par des chansons, il n'est pas encore prouvé que tout doive commencer par là. Du reste, hâtons-nous de le dire, ces objections n'ont pas pour but de diminuer la part légitime d'influence et de grandeur qui revient à la poésie, même en notre siècle, mais de la renfermer dans ses véritables limites; sur le terrain purement littéraire, il n'est pas de sympathies supérieures aux nôtres, d'encouragemens que nous ne soyons disposé à lui accorder.

S'il fallait juger du mouvement poétique en France par le nombre des productions qui prétendent le favoriser, nous ne pourrions que répéter, en essayant de la justifier, la dernière citation que nous avons empruntée à M. de Lamartine. A voir ces milliers de rimes nouvelles qui s'entassent continuellement les unes sur les autres, il nous serait permis de croire qu'elles répondent à un besoin permanent. Il n'est pas de semaine qui ne voie éclore son volume de vers, mais quelle signification en la présente année attribuer à ce déluge d'alexandrins? André Chénier cherchait à faire des vers nouveaux sur des idées anciennes : ici rien n'est inédit, ni l'expression, ni l'idée. Parmi toutes ces rimes, surnommées *intimes* cependant, l'esprit cherche inutilement quelque personnalité où il se puisse rattacher;

> Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi
> S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.

Nous ne le voyons que trop : dans l'espèce d'éclosion artificielle à laquelle on soumet de nos jours les plus faciles productions de l'esprit, les ouvriers de la rime ne chôment point. Au moins le roman-feuilleton a-t-il cet avantage, que ceux qui se livrent à ce genre d'industrie ont ordinairement peu de prétentions littéraires. Il y a entre eux et la critique un sentiment de convenance qui les empêche de se rapprocher. Au contraire les mauvais rimeurs, qui sont, à tout prendre, beaucoup moins amusans quelquefois que les enchevêtreurs des nœuds gordiens du roman improvisé, se réclament des nobles fonctions qu'ils remplissent dans la société et se présentent hardiment avec leur petit volume jaune. « C'est un fablier et non un fabuliste, » disait de La Fontaine Mme de La Sablière : ainsi de ceux-là. Ils riment, disent-ils, comme l'oiseau chante, comme la plante fleurit, comme le ruisseau coule; ils ont en eux-mêmes un trop-plein qui déborde naturellement en phrases cadencées, ils font des vers sans le savoir : ce sont les *monsieur Jourdain* de la poésie.

Nous avons sous les yeux douze, pour le moins, de ces petits volumes. On y trouve odes, satires, élégies, contes, tout, jusqu'à un poème épique, et après cette lecture, en comparant ce qui se fait aujourd'hui à ce qui se faisait il y a quelques années, nous cherchons à nous rendre compte de la différence des époques et des individus. Il en est de cette impression comme de celle que l'on éprouve en quittant un pays de montagnes pour un pays de plaines. Quand s'éloignent les masses imposantes qui attiraient tous nos regards, il faut enfin faire attention au sol infime que l'on foulait tout à l'heure avec dédain. Rien n'est plus tenace que la médiocrité : elle est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, ni plus ni moins, et cependant, demeurée un jour libre maîtresse du terrain et se prévalant de l'absence des grandes choses, elle veut qu'on lui rende raison, sinon de sa valeur, au moins de sa patience.

Acceptons donc cette tâche ingrate, et commençons un examen qui nous permettra peut-être de tirer quelques conclusions sur l'état actuel de la poésie. Hélas! ce n'est pas une ère qui commence, ce n'est pas davantage « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » C'est un je ne sais quoi sans nom, qui se manifeste sans raison d'être, sans élémens de progrès : ce n'est pas la vie, c'est la végétation. — Voici d'abord quatre volumes que je réunis dans une appréciation commune : *les Idéales* de M. Olinde Petel, *le Jardin d'Amour* de M. Pierre de l'Isle, *Idéal* par M. Prosper Blanchemain, *Octave et Léo* par M. Théodore Véron. — Je viens de copier soigneusement les titres, mais j'eusse par mégarde commis quelque erreur dans les noms, que cette erreur, qui eût peut-être affecté l'amour-propre de chacun de ces écrivains en attribuant à l'un l'œuvre de l'autre, n'eût en aucune façon modifié un jugement qui s'applique également à tous. Aimez-vous l'idéal, on en a mis partout. Vous retrouverez ici les parfums, les dictames, les âmes brisées, les mélancolies, les feuilles mortes et la coupe vidée jusqu'à la lie. — Ah! si j'étais cette hirondelle qui fend l'air, ce nuage qui passe, cette brise qui souffle, ce flot qui murmure, je m'enfuirais loin de cette terre maudite où l'âme solitaire succombe sous le poids qui l'oppresse. Loin d'un monde égoïste et sourd, je monterais vers les sphères éthérées où tout est joie, où tout est douceur, où tout est béatitude. Atome matériel qui blesses les exquises délicatesses de mon âme, quand la délivreras-tu de cette enveloppe qui la souille? Quand la laisseras-tu accomplir véritablement le rêve radieux qui l'emporte vers les espaces infinis d'où tes prosaïques besoins la font lourdement retomber? Les étoiles qui brillent au ciel bleu sont les lampes d'argent allumées par les séraphins pour nous montrer la route qui conduit vers l'éternel bonheur. Quand me sera-t-il donné d'y emporter avec moi ma bien-aimée *courbant son voluptueux col?* — Souhaitons aussi à cette poésie lamentable de prendre son vol vers les cieux et de n'en plus redescendre!

Est-ce à dire que dans tout ce fatras on ne rencontre pas quelquefois de jolis vers? Cela ne ferait que prouver qu'on ne rime pas impunément; mais ces heureuses expressions sont trop clair-semées pour constituer même une apparence de style. Nous admettons que l'on ait le goût des vers, et que les petites circonstances de notre vie (cette vie si prosaïque!) inspirent quelquefois notre verve; mais il serait prudent de garder en portefeuille de pareilles productions, ou de ne les confier qu'à des amis qui ne peuvent se refuser à les applaudir.

> J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchans,
> Mais je me garderais de les montrer aux gens!

Pourtant, fût-on cent fois plus misanthrope qu'Alceste, le moyen de ne pas se laisser attendrir par des préfaces qui réclament l'indulgence du public « en faveur des rêves, des pensées, des sentimens souvent exagérés, parfois excentriques, de ceux qu'on appelle des poètes. Ils sentent si profondément, ces pauvres cœurs, et ils souffrent tant! » J'emprunte ces paroles aux *Chants de l'Aurore,* de M. Turbil, et j'avoue qu'elles me toucheraient, si les vers qu'elles accompagnent ne m'avaient désagréablement rappelé la manière de Lefranc de Pompignan. M. Turbil est un poète religieux.

Avec mon cousin Pierre,
A genoux sur la pierre,
Nous disons à Dieu : « Que l'éclair
Nous épargne sa flamme!... »

s'écrie-t-il quelque part. Cette poésie, d'un lyrisme effréné, est heureusement mitigée par d'agréables badinages. Dans une pièce adressée à sa nourrice, il lui rappelle ces momens

Où j'allais sur ton sein chercher mon existence,
Que ma bouche collée y suçait ta substance,
Larcin qui faisait ton bonheur.

Nous soupçonnons fort M. Turbil d'être un loup déguisé pour prêcher les saintes ouailles. Ce dernier vers nous le montre comme un berger de Watteau, toujours prêt à dénicher des merles et à voler des baisers. Après tout, c'est encore du XVIIIe siècle.

Les Amoureuses, de M. Alphonse Daudet, sont l'œuvre d'un tout jeune homme qui s'exerce à faire de petits vers de salon, et

Qui sent ses dix-huit ans danser le rigodon.

Il suffit de dire que sa poésie se ressent beaucoup de ce sautillement. Voici venir maintenant les satiriques. *Le Repas de Satan,* par M. Abel Jannet (d'Angoulême), débute ainsi :

Dieu, qui sert ici-bas la tasse de la vie,
Y délaie à foison un *amer* répugnant.

Cette pièce, qui est un reflet ardent de la littérature *lycanthrope* en province, se termine par un horrible festin. Le *croque-âmes* prend le héros par la clavicule.

Il en fit quatre parts comme on fait d'une orange,
Adroitement. — Tiens, Mort, prends ceci, dit-il, mange :
C'est juste la moitié. — La Mort n'en voulut pas.
Satan seul se mit donc à faire ce repas.
Il le fit, gastronome à jeun, comme un creux ventre,
Qui, chez Véfour fourni, la première fois entre.

Dans ses *Stations poétiques,* M. Sébastien Rhéal de Césena se plaint que les *hétaïres au bal* n'aient plus *l'amour du beau ni du national.* Quant à lui, il se contentera d'un *pudique amour* jusqu'au moment qui verra

..... *cimenter* le glorieux festin
Qui doit régénérer le vieux monde en déclin.

« Lors de sa présentation à l'hôtel de Rambouillet, en 1628, il avait un habit de satin colombin, doublé de panne verte et passementé de petits passemens colombins et verts, à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde et les plus ridicules bas de bottes. » Telle est la plaisante manière dont Tallemant des Réaux parle du fameux auteur de *la Pucelle.* Plus heureux que Chapelain, M. Guillemin a fait imprimer les vingt-quatre chants tout entiers de son poème épique. Nous ne pouvons qu'admirer un pareil courage. Quelle foi robuste ne faut-il pas posséder pour composer une pareille œuvre, et surtout pour la relire! Nous pourrions peut-être trouver des choses amusantes dans cette épopée; mais à quoi bon?

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si bon homme!

Je dois pourtant dire qu'en fouillant parmi toutes ces rimes, j'ai trouvé un petit recueil de poésies simples, fraîches et élégantes : ce sont *les Aspirations* de M. A. de Vaucelle. Il ne nous a donné qu'une vingtaine de pièces, la fleur du panier sans doute, mais toutes imprégnées d'un parfum délicat et d'une douce naïveté de sentiment. Ses prétentions sont discrètes, on l'écoute avec plaisir, et c'est de la jeune et véritable poésie qui éclate dans ce petit recueil.

Certes on ne peut conclure de cet examen à la prospérité de la poésie en France, et pourtant ce n'est pas le sentiment poétique qui fait défaut. Il existe, mais à un état vague, que rend pire encore l'absence de la forme et du style. Étranges *destinées* que celles de la poésie! On a voulu qu'elle fût tout, et on l'a condamnée à ne plus rien être. Elle devait planer sur la société et se manifester à la fois comme la source et le moyen de tout progrès. Colonne de nuées pendant le jour, colonne de feu pendant la nuit, elle devait guider sans cesse l'humanité vers ce but de perfection qu'elle poursuit depuis son origine sans pouvoir l'atteindre. Ainsi apparaissait-elle comme la maîtresse, la souveraine, la consolatrice, l'inspiratrice, l'infaillible! Qu'est-il resté de ce rôle pompeux? Quelques phrases informes, que murmurent à peine encore quelques âmes naïves. Que reste-t-il de cette robe de pourpre dont elle a laissé des lambeaux à tous les buissons du chemin? Elle nous revient aujourd'hui nue, honteuse, abandonnée, sans abri et sans nourriture, implorant pitié et feignant de ne pas voir le dédain qui l'accompagne.

Vous chantiez, j'en suis fort aise.....

A quoi tient cette rapide décadence? Quelle est la raison de cette indifférence véritablement générale pour les nouveau-venus? pourquoi tant de mépris après tant de caresses? C'est que la poésie a voulu jouer un rôle où elle a été bien vite convaincue d'une impuissance radicale; c'est que, loin de satisfaire même l'inquiétude morale dont elle fut dans notre siècle la première expression, elle a étendu cette inquiétude aux questions positives, dont elle prétendait à elle seule donner une complète solution. Nous lui devons, — et c'est trop tard qu'on l'a reconnu, — nos troubles et nos déceptions dans un ordre d'idées qu'elle a voulu dominer, et où elle n'a apporté que faiblesse et qu'aveuglement. En ce sens, Platon avait raison de bannir la poésie de sa république, et je ne connais pas d'erreur plus grande que celle où M. de Lamartine est tombé en disant que la poésie devait montrer à l'homme la vulgarité de son œuvre, et l'appeler sans cesse en avant en lui montrant du doigt des utopies et des cités de Dieu. Il n'est pas, que nous sachions, d'œuvre vulgaire pour l'homme, alors que cette œuvre est la satisfaction immédiate de ses intérêts et de ses besoins. Ce n'est pas dans de vagues rêveries, dans des aspirations confuses, mais dans les faits les plus ordinaires dont les diverses séries constituent ses différentes évolutions, que l'humanité doit chercher les données nécessaires au problème de sa conservation et de son progrès. C'est dans l'atmosphère qui le baigne, dans la boue végétale où plongent ses racines, que l'arbre puise la séve qui est indispensable à son existence et à son développement, et la pure contemplation des merveilles qui l'entourent serait pour son accroissement et sa vie d'un misérable effet. Si, pour accomplir l'étonnante destinée qu'on lui ré-

serve, la poésie doit tour à tour se faire philosophique, politique, industrielle même, c'est donc que, dans l'accomplissement direct et immédiat de certaines nécessités, elle est par sa nature subordonnée aux vils et prosaïques efforts de l'industrie, de la politique et de la philosophie. Qu'elle célèbre alors les victoires remportées et les dangers encourus, qu'elle prenne la parole pour chanter les merveilles obtenues par des travaux qu'elle n'a pas inspirés, qu'elle soit encore l'hymne dont s'accompagnent ceux qui prennent une part active à ces pacifiques batailles, c'est une portion de gloire que, dans les conquêtes sociales, on peut lui abandonner. La poésie doit être un résultat et non un principe.

Ce n'est pas sans raison que nous avons insisté sur des prétentions qui, malgré leur impuissance actuelle, demeurent encore dans toute leur intégrité. L'invasion de la poésie et du sentiment dans le domaine politique nous a valu d'amers désenchantemens. Nos objections ont été justifiées par le passé et peuvent, nous le craignons, être de nouveau applicables pour l'avenir. Aussi nous nous sentons d'autant plus encouragés à les soulever que nous savons quelle part de louange il faut réserver au véritable esprit poétique, à celui qui fut en même temps la gloire de notre siècle, qui ne prétendit pas guider, mais traduire, et qui, laissant à d'autres le soin de diriger les intérêts matériels et de développer les formules périssables et bornées de la pratique, ne s'est adressé dans l'homme qu'à ce qu'il a d'infini et d'éternel, les sentimens et les passions.

On a dit de la poésie que c'était le verbe de l'humanité naissante. Il faudrait bien comprendre cette définition. La poésie n'a pas besoin de remonter aux âges primitifs pour trouver des époques qui favorisent son essor. L'humanité renaît sans cesse, et dans ce mouvement continu, chaîne ininterrompue des effets et des causes que je ne saurais mieux comparer qu'à une spirale, il se rencontre parfois comme des saccades où les besoins généraux font explosion et précipitent un dénoûment qui se fût peut-être modifié en tardant plus longtemps à se manifester. Dans ces phases extraordinaires de son évolution, l'humanité jouit comme d'une nouvelle vie, sinon d'une nouvelle vigueur, et c'est alors que les premières expressions de cette renaissance, encore trop vagues pour être précisées d'une manière scientifique et rigoureuse, conviennent merveilleusement à la langue poétique. La poésie s'adapte de tout point à ces inquiétudes morales qui accompagnent toute espèce de transformation; mais elle partage nécessairement le sort d'un mouvement qui lui a fourni une occasion d'être. Comme lui, elle doit se ralentir et, comme lui, subir la réaction ultérieure, conséquence nécessaire, au physique comme au moral, de tout fait progressif. Cependant, lorsqu'elle a une fois dépouillé cette exubérance d'expressions qui sert à l'origine à dissimuler la confusion des pensées, elle devient en quelque sorte normale, témoin le résultat produit par l'école romantique, et les nouvelles règles qu'elle a apportées demeurent le complément indispensable et paisible des anciens erremens qu'elles ont servi à combattre.

Telle est en général la marche de nos idées et de nos fonctions; telle a été celle de la poésie au XIXe siècle. Ajoutons maintenant que le fait d'être subordonnée à des influences plus générales borne l'espace où se meut la poésie jusqu'à ce qu'une autre *renaissance* fasse encore reculer ses limites. En at-

tendant, le champ où elle s'exerce peut se trouver promptement épuisé, surtout lorsqu'il se rencontre, comme de notre temps, des imaginations puissantes pour l'exploiter aussitôt qu'il est ouvert. Bien que, selon Boileau, on y trouve toujours quelque chose à glaner, il est une première moisson qui est bientôt faite, qui seule est appréciable, et qui ne permet plus de tenir compte des maigres gerbes récoltées le soir avec les épis oubliés. En réalité, la poésie (j'entends surtout la poésie lyrique), qu'on représente comme la plus vaste, la plus élevée, la plus féconde de nos expressions intellectuelles, n'est pas la plus indépendante ni la plus variée de nos formes littéraires. Nous n'en voulons pour preuve que les essais qui se produisent de nos jours. En les lisant, on éprouve le singulier ennui qui nous saisit lorsque, sur un tableau fraîchement terminé de la veille, nous ne trouvons que l'imitation de la *manière* d'un peintre illustre. Ce n'est qu'un grossier décalque de situations, de rimes, de césures, de strophes. Ces variations nouvelles sur de vieux thèmes n'ont qu'un mérite, celui de nous rapprocher des sources et de nous faire ouvrir encore une fois ces volumes mille fois relus où l'idée poétique, en ne s'inspirant que de l'instinct et de la spontanéité, a rencontré du premier coup sa complète expression.

Avec Lamartine les vagues aspirations sous une forme encore didactique, avec Victor Hugo l'homme extérieur s'introduisant dans la nature et l'introduisant en lui, avec Alfred de Musset l'homme intérieur seul et tout entier, nous ont à peu près été dévoilés dans la mesure des temps et des circonstances qui les environnaient. Tandis que la poésie opérait par la synthèse, le roman concourait par l'analyse à compléter le développement des idées que faisait surgir pour notre connaissance de nous-mêmes une nouvelle période de l'humanité pensante : concours indispensable peut-être, s'il faut en juger par la double insuffisance actuelle de ces deux formes de la pensée.

Nous sommes loin de désespérer de la poésie. L'épuisement n'existe que pour certaines formes et certaines idées. Le remède, ou plutôt la condition d'un retour de splendeur, est peut-être des plus simples : il ne s'agit pas de dénaturer le sentiment poétique en le transportant là où il ne peut exister, il s'agit seulement de comprendre autrement les mêmes choses, la nature et l'homme. Quant à ces sujets singuliers et bizarres, dans la recherche desquels on croit faire preuve d'originalité, nous ne les acceptons en aucune façon. Si la poésie ne doit pas faire invasion dans l'industrie, à leur tour les *engins* industriels, propres tout au plus à exercer l'imagination d'un Delille, n'ont rien à prétendre avec la rime. La poésie se compromettrait sans rien ajouter à leur réelle grandeur, tandis qu'elle se grandit elle-même par ce qu'elle ajoute à la nature et à l'homme en les interprétant. C'est donc vers une nouvelle intelligence de ce qui les entoure que doivent se tourner les jeunes poètes. Cette recherche ne sera pas l'abandon de leur individualité, au contraire. Il leur sera toujours permis de recommencer *le Lac, les Nuits, la Tristesse d'Olympio*, mais à la seule condition qu'ils aient véritablement éprouvé ces émotions, et certainement, en exprimant alors leurs propres sensations, ils arriveront à continuer, sans se confondre avec eux, les représentans d'une renaissance poétique qui ne sera jamais oubliée.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

DE

LA PHILOSOPHIE

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I *Mémoires pour servir à l'histoire de la Philosophie au dix-huitième siècle*, par Ph. Damiron. — II. *Essai sur la Révolution française*, par M. P. Lanfrey.

La philosophie du XVIIIe siècle n'est pas en faveur. C'est obéir à la mode que d'en parler comme d'une vieillerie qui n'a plus cours. Le dédain est tellement de mise quand il s'agit d'elle, qu'elle subit tous les jours ce dernier des affronts, le mépris des sots. Plus d'un qui l'outrage sur parole en effet ne s'inquiète guère de la connaître et ne se doute pas qu'il lui doit le peu qu'il pense, que les trois quarts de ses idées lui viennent de l'école qu'il répudie. Enfin l'abandon est si général, que le temps doit approcher où la philosophie du XVIIIe siècle reprendra crédit.

Dans les temps modernes, il n'y a pas d'ostracisme pour les idées. Elles montent ou descendent, elles ne disparaissent pas. L'esprit humain ne renonce à rien; mais il a tout un assortiment de doctrines, et il en change. Trois fois, de nos jours, on a vu s'élever contre Voltaire et ses contemporains ces orages de l'opinion. Au déclin de la première république, puis au début de la restauration, le même vent a grondé. A deux reprises, des intérêts et des passions semblables ont fait entendre les mêmes déclamations. A deux reprises, on a cru le procès fini, et à chaque époque les accusateurs victorieux ont réussi à ramener le public du côté des accusés. La réaction n'a pas manqué d'enfanter une réaction contraire. Aujour-

d'hui le retour des mêmes dédains, — ou des mêmes calculs, — ne paraît pas réservé à de beaucoup plus durables succès. L'anathème recommande tout ce qu'il flétrit. Aussi n'est-il pas besoin de penser exactement comme un proscrit pour le défendre. Quelques leçons de métaphysique que l'on ait reçues, fût-on loin de croire que Locke et Condillac aient épuisé la science de l'esprit humain, on se sent, pourvu qu'on aime l'équité, peu de penchant pour leurs aveugles ennemis. On se sent intéressé par ceux qui les osent défendre. Quoi qu'ils disent, ils semblent protester à juste titre. Contre une philosophie d'ailleurs, toute agression qui ne vient pas de la philosophie même est sans droit, et la repousser, fût-ce pour défendre une erreur, c'est en quelque manière servir la vérité. Lorsqu'un jeune écrivain a entrepris, il y a quelques années, de soutenir la cause délaissée, et de justifier au point de vue philosophique la France d'avant 1789, aucun dissentiment ne pouvait empêcher un esprit impartial d'applaudir à sa courageuse sincérité, et de souhaiter à M. Lanfrey un succès égal à son talent.

Ce n'était pourtant pas tout à fait l'œuvre d'un sage. Il y aurait plus de sagesse encore, et, pour tout dire, il serait plus philosophique de s'élever au-dessus des deux partis, de rejeter les proscriptions aveugles, mais d'éviter les retours téméraires, et sans épouser ni condamner en masse des systèmes contestables, de les étudier avec calme, de les juger froidement, d'en expliquer l'origine, d'en caractériser les auteurs, et, tant par l'analyse de leurs écrits que par le récit de leur vie, de les remettre à leur place dans l'histoire de la société moderne et de l'esprit humain. Cette tâche allait admirablement à un philosophe persévérant et modéré, qui a consacré ses jours à la science et à la vérité. M. Damiron a, pendant près de trente ans, enseigné, avec l'accent d'une conviction pénétrante, avec une sorte d'onction sévère, aux jeunes générations qui se succédaient autour de lui une philosophie irréprochable, et donné les principes comme les modèles d'une critique armée par la raison contre le préjugé, le doute et l'illusion. En même temps qu'il résumait ses doctrines dans une suite d'ouvrages spéciaux, il s'est attaché à étudier et à décrire les diverses époques de la philosophie française. Celle qui date des débuts de ce siècle a d'abord été l'objet d'un livre remarquable qui a commencé sa réputation; puis, remontant aux origines des écoles modernes, il a tracé les portraits des contemporains et des adversaires français de notre Descartes. C'était tout un tableau d'un côté du XVIIe siècle. Le XVIIIe lui restait à peindre; réunissant une série de mémoires biographiques et critiques, il vient de publier deux volumes où sont appréciés plusieurs écrivains de cet âge, aujourd'hui plus connus

par leurs noms que par leurs ouvrages. Quoiqu'à leur sujet il aborde les plus grandes questions, nous ne dirons pas qu'il ait embrassé leur temps tout entier. Il ne nous dispense pas de recourir à ses devanciers, soit de relire l'excellent ouvrage de M. de Barante, soit de reprendre les remarquables essais de M. Bersot, mais les parties qu'il a traitées le sont d'une manière définitive. Hommes et doctrines, il a tout jugé, et il ne nous laisse rien à apprendre sur tout le second ordre de la philosophie d'une importante époque.

Au premier abord, on peut se demander s'il était bien nécessaire de s'occuper de quelques-uns de ces *dii minorum gentium* de l'Olympe philosophique. Qui lit aujourd'hui d'Argens ou Lamettrie? Helvétius même est fort négligé. On sait quelques vers des *Saisons* de Saint-Lambert; mais ses écrits moraux sont comme s'ils n'existaient pas. Quant à d'Holbach, Naigeon, Sylvain Maréchal, Lalande et Robinet, leurs noms ont à peine survécu. Cependant, à l'intrépidité qu'ils portent dans l'aveu d'opinions qui se dissimulent mieux à présent, on reconnaît des hommes qui se sentaient sûrs du public et ne pensaient avoir à ménager que le pouvoir. Leurs négations dédaigneuses décourageaient jusqu'au doute, et la tranquillité d'esprit avec laquelle ils se plaçaient en dehors des plus anciennes croyances de l'humanité a dû faire envie à plus d'un lecteur et provoquer l'imitation. Un langage qui semble clair parce qu'il a peu de nuances rend accessibles à tous des doctrines qui généralement accommodent assez les intelligences vulgaires. Aussi ces écrivains me paraissent-ils mieux caractériser leur époque peut-être que de plus éminens. Ils ont pu réussir par la médiocrité même; ils ont pu ne pas exercer une moindre influence que leurs maîtres; certainement ils en ont exercé une plus mauvaise. Ce qui manque d'originalité paraît volontiers plausible; on trouve un air de sens commun à ce qui est grossièrement dit, et ce n'est guère par l'élévation et la délicatesse du langage qu'on persuade la multitude. Il faut outrer les pensées pour se rendre populaire, et les hommes supérieurs voient d'ordinaire trop de choses à la fois pour se montrer exclusifs. Le génie s'élève au-dessus de ses propres erreurs; il les corrige ou les rachète en même temps qu'il les propage. Il n'en est pas de même des esprits du second rang : ils aggravent presque toujours ce qu'ils empruntent, mais ils le popularisent en l'exagérant. Leurs ouvrages méritent donc attention comme symptômes ou causes d'un certain état des esprits, et M. Damiron est loin d'avoir perdu son temps en se consacrant à la tâche assez pénible d'analyser des compositions parfois médiocres, presque toujours oubliées, mais qui ont eu leur importance et produit leur effet. Il a pu indiquer en les étudiant la situation intellectuelle et morale dans laquelle la société française avait été laissée par le règne de Louis XIV. Il a pu faire

voir de quels maux nos pères cherchaient à tout prix à se guérir en montrant à quels remèdes violens, à quels hasardeux conseils ils étaient forcés d'avoir recours.

Personne alors ne se défiait de la raison et ne doutait que son règne ne fût arrivé. Les idées les plus risquées n'inspiraient aucun scrupule, et toute licence était donnée au bon plaisir de l'intelligence. Ces auteurs, que certes nous ne plaçons point pour la plupart à un rang fort élevé, ont en général sur leurs censeurs actuels l'avantage de bien penser de l'esprit humain et d'en beaucoup attendre. Ils n'écrivent point pour décourager ceux qui réfléchissent. Moins intimidés que nos contemporains, ils veulent pénétrer jusqu'à la vérité, et au lieu de tourner autour de la place, ils donnent l'assaut. C'est un contraste étrange que celui qui nous frappe au spectacle du XVIIIe siècle. La philosophie manque souvent de grandeur, et l'esprit humain ne s'est jamais senti si grand. La doctrine est sans élévation, et les desseins sont sublimes. La science s'abaisse, et l'homme se redresse. Ces obscurs promoteurs d'un matérialisme vulgaire, que M. Damiron nous fait si bien connaître, sont remplis d'enthousiasme pour l'humanité qu'ils dégradent, et pleins de foi dans les triomphes de la pensée, de cette pensée à laquelle ils arrachent sa dignité et jusqu'à son existence. Ces disparates n'échappent point à M. Damiron, et par momens elles désarment sa rigueur. Ce n'est pas cependant qu'il subordonne ses jugemens à aucun intérêt de circonstance : il ne tient compte que de sa raison. Assez véritablement philosophe pour prendre philosophiquement la philosophie même, il cherche le vrai, et il le dit, le vrai dût-il la compromettre. Sa tranquille sagesse ne s'inquiète de plaire ni de nuire à personne, et pourvu qu'il ait parlé comme il pense, il est content. Aussi tel lecteur pourra-t-il le trouver sévère lorsqu'il n'est que désintéressé, et d'autres le soupçonneront d'inconséquence, parce qu'en condamnant les doctrines il absout les intentions, parce qu'au milieu d'erreurs funestes il signale une louable tendance, parce qu'il professe un attachement fidèle aux conquêtes du siècle dont il réprouve les systèmes. Nous le louerons, nous, d'une impartialité qui ne méconnaît pas le bien à cause du mal; c'est l'indispensable mérite d'un bon juge. Seulement peut-être regretterons-nous qu'en notant les écarts d'une métaphysique qui, mutilant l'intelligence, est parvenue à ébranler les principes de la religion et même de la morale, il n'ait pas complétement expliqué comment le temps qui l'a produite a tant fait pour l'humanité, comment les vérités les plus précieuses pour l'ordre social ont pu naître au sein des erreurs de l'esprit de système. Peut-être enfin souhaiterions-nous qu'il se fût attaché davantage à montrer comment on peut contester la philosophie du XVIIIe siècle et professer l'esprit de 1789, approuver ainsi dans son ensemble le

second ouvrage de M. Lanfrey et n'admettre qu'avec réserve les conclusions du premier. Ce n'est point là, il est vrai, une question de pure philosophie, et M. Damiron n'était pas obligé de traiter un autre sujet que le sien; aussi est-ce un regret, non une critique, que nous exprimons. Il nous aurait plu de voir un esprit étendu et pénétrant s'exercer contre une difficulté qui arrête quelquefois. M. Bersot, dont la philosophie ne s'abstient pas de la politique, a éclairé ces points obscurs de plus d'une réflexion lumineuse, et il ne sera pas sans doute hors de propos d'y revenir après lui.

Pour amoindrir la difficulté, je ne voudrais pas atténuer les faits, ni rapetisser les hommes. Le goût, la manière d'écrire a tellement changé, qu'il serait aisé maintenant de refuser toute valeur à des écrivains qu'on ne lit guère, de les déclarer indignes même d'une réfutation. Et cependant M. Damiron, qui s'est mesuré avec eux, les a rencontrés souvent au cœur des problèmes; pour opposer ses principes aux leurs, il lui a fallu prendre toute la peine qu'exigent ces hautes controverses. Il a eu besoin de toute la fermeté de ses convictions, de toutes les ressources de son talent. Il n'est pas peut-être un seul des examens auxquels il s'est livré qui ne se termine par une excellente défense des vérités philosophiques; mais cette défense était difficile autant qu'elle était nécessaire. Elle exigeait un dialecticien autant qu'un moraliste, car M. Damiron n'use point des procédés cavaliers du comte de Maistre. Il s'interdit la satire outrageante, et ne borne pas sa polémique à séduire les uns par l'étonnement, à intimider les autres par l'invective. Il voudrait convaincre ceux qu'il réfute et remplacer ce qu'il détruit : seule manière de discuter digne d'un philosophe. D'ailleurs, quand même on croirait pouvoir l'emporter à moins, quand on se contenterait d'accabler d'un mépris superbe des adversaires suspects, on ne pourrait confondre dans la foule et il faudrait toujours distinguer d'Alembert, Diderot, et même le baron d'Holbach, tous personnages dont on ne peut parler que sérieusement.

Ce ne sera pas contesté pour d'Alembert. En philosophie, d'Alembert est un sceptique, mais il l'est, comme il est toute chose, avec sincérité et avec fermeté. Ce géomètre éminent, si familiarisé avec la certitude par la démonstration, ne savait déduire de toutes les hautes questions de l'ordre moral qu'un doute raisonné et tranquille qui semblait défier toute controverse. En cela différent de la plupart des mathématiciens ses prédécesseurs, il a fait école parmi ceux qui l'ont suivi. Le scepticisme, hormis sur les sciences, est devenu à son exemple le refuge des savans. On sait qu'à partir de l'avénement de deux hommes de génie, Lavoisier et Laplace, les sciences ont pris en France un éclatant essor. Témoin de leurs derniers succès, nous ne pouvons parler qu'avec admiration de ce que

pendant quarante ans elles ont fait pour l'honneur de notre pays : elles sont peut-être la plus solide gloire intellectuelle de l'ère de la révolution française; mais on sait également que nos maîtres en ce genre étaient pour la plupart animés d'un esprit d'incrédulité dénigrante pour toute science métaphysique. Tout ce qui n'était ni calcul ni observation était alors taxé d'imagination pure. Le monde n'était plus qu'un système de mécanique, et d'une grande idée du grand Newton sortaient des conséquences dont Newton se fût effrayé. On peut dire que c'est d'Alembert qui a ouvert la marche, et s'il n'a point par là rendu grand service à l'esprit humain, du moins a-t-il fait acte de puissance. Une défiance assez dédaigneuse pour ce qui échappe aux formules de l'analyse ou aux instrumens de l'expérience est le produit net de sa philosophie, et quoiqu'il abordât les questions d'un autre ordre avec une intelligence peu commune, il a enseigné à les écarter pour s'en défaire; il a persuadé à ses successeurs que pour un savant les nier était plus digne que les approfondir. Il reste encore trop de disciples de d'Alembert pour qu'il soit permis de ne pas tenir compte de son passage dans le monde de la pensée; puis ne s'élève-t-il pas au-dessus de la foule par un autre et meilleur côté? Sa vie au moins est celle d'un philosophe. Il a la simplicité, la dignité, la fidélité, la fierté; il ne sait pas s'abaisser pour plaire. Ses attachemens sont rares, mais vrais, et il aime mieux passer pour froid que compromettre la vérité en de vaines louanges; on peut ne point l'aimer, mais on ne saurait parler de lui sans respect, et sa biographie, dénuée même des travaux qui l'ont illustré, le placerait encore dans cette élite d'honnêtes gens où l'on voudrait voir la renommée choisir tous ses favoris.

L'image de Diderot ne se présente pas dans nos souvenirs avec le même calme et la même pureté. Son cœur est plus sensible et son caractère plus aimable; mais il a plus de ces entraînans défauts que son temps aimait à absoudre et à imiter. La mobilité féconde de son esprit ne suffit pas pour le classer au rang des maîtres, et avec toute sa richesse et toute sa vivacité, il n'a presque rien produit d'exquis ni d'achevé hors deux ou trois contes qui sont charmans. Il n'est pas un penseur assez éminent pour se passer de bien écrire, il n'est pas un assez bon écrivain pour se dispenser d'avoir raison; mais c'est un grand agitateur. Il pousse les esprits devant lui dans la carrière. Non content de les exciter de la voix, il leur ôte tous les freins; il ne guide pas, il aiguillonne, et ses coursiers désunis passent la borne, et s'égarent en courant. Aussi croit-on reconnaître son influence partout où l'on voit du mouvement et du désordre. En tout genre, mais surtout dans la critique des beaux-arts, il a quelque chose de l'esprit des Allemands. Avec une direction souvent différente, sa manière est souvent la même, et depuis Lessing

jusqu'à nos jours, l'esthétique germanique rappelle Diderot, si elle ne l'imite pas.

Quant au baron d'Holbach, j'avouerai que je n'ai pas lu le *Système de la Nature,* et je ne prévois pas que je le lise jamais. Pourtant ce que j'en sais me porte à croire que c'est après tout le meilleur traité d'athéisme qui existe chez les modernes. Voltaire, à très bonne intention, l'a fort décrié, et grâce à lui, d'Holbach a perdu des lecteurs; mais Voltaire n'a pas empêché que le *Système de la Nature* ne prît une certaine autorité de par le monde. Les athées de la Grande-Bretagne et de l'Amérique en font grand cas et le traduisent. Lord Brougham, qui l'a énergiquement réfuté, en parle avec une estime relative (1). Enfin la pensée générale du livre s'est retrouvée d'une manière assez inattendue dans les transformations dernières de la philosophie allemande, et plus d'un disciple de Hegel a été forcé de se contenter des argumens qui charmaient en 1780 quelques salons de Paris pour prêter des conclusions positives à la dialectique transcendante de l'idéalisme absolu.

Cette dernière circonstance donne de l'à-propos à l'ouvrage de M. Damiron. En réfutant les erreurs d'une autre époque, il combat certains écarts de la nôtre. La France envoyait autrefois à Potsdam des paradoxes que la Prusse lui renvoie. La philosophie du dernier siècle, dans ceux du moins chez qui M. Damiron l'a poursuivie, respire, on n'en peut disconvenir, un air d'athéisme. Il faut bien prononcer ce mot si grave pour n'être pas au-dessous de la vérité. Le scepticisme de d'Alembert ne va pas jusqu'à la négation de Dieu, mais il ne la prohibe pas formellement. Quant aux autres, si la Divinité n'est pas toujours mise à néant dans leurs écrits, de telles difficultés y sont élevées sur sa nature ou sur son action que l'être nécessaire y devient problématique; du moins son existence y est-elle donnée comme indifférente à l'humanité. On dirait, en explorant cette partie du monde philosophique, que ce que Platon nommait l'idée du divin a fui les intelligences de la terre pour remonter aux cieux.

Un autre caractère (je ne sais s'il ne choque pas davantage encore) se fait remarquer dans presque tous les écrits de ces sectateurs secondaires du naturalisme philosophique : c'est une liberté singulière en ce qui touche la morale. Il faut encore excepter soigneusement d'Alembert de l'accusation; mais si la pratique du mal n'est pas prêchée en thèse dans la plupart des livres qui nous occupent, on ne saurait y méconnaître un relâchement de principes, un laisser-aller de pensée ou d'expression qui nous surprend fort au-

(1) *Free Enquirer's family library,* New-York 1836. — Lord Brougham, *Disc. on Nat. Theol.*, not. IV.

jourd'hui. Plus d'un auteur est sur la pente du cynisme. Les actions mêmes répondent quelquefois au langage. Les biographies que M. Damiron est obligé d'écrire embarrassent par momens sa gravité, et parmi les convives du grand Frédéric il se trouve en assez mauvaise compagnie. C'était, à vrai dire, le ton du jour, et les philosophes qui le prenaient ne faisaient guère que se confondre avec leurs adversaires. Le désordre était partout, et l'on ne s'en cachait pas. Par une certaine hardiesse d'esprit, on cherchait peu à opposer le langage à la conduite, et l'on mettait d'accord la théorie et la pratique. Cette affectation, qui est l'opposé de l'hypocrisie, ne vaut guère mieux, et elle donne à une nation fort mauvaise mine; mais Louis XV, après le régent, la portait sur le trône. Son octogénaire précepteur ne l'en avait pas préservé en lui apprenant à détester les philosophes. Le maréchal de Richelieu, qui leur a souvent nui, et Collé, qui les a souvent raillés, ne leur donnaient pas de meilleurs exemples. Le génie même n'échappait pas au commun travers. Il ne s'interdisait pas des ouvrages plus dignes de ses lecteurs que de lui. Le vainqueur de Lissa n'était pas plus sévère que l'auteur de *Mérope*. La légèreté des mœurs avait amené celle des paroles, et toute contrainte paraissait fondée sur un préjugé.

Mais tout cela était le mal du temps, et le mal du temps venait-il de la philosophie? Pour en être atteinte, en était-elle la source, et faut-il l'accuser d'avoir donné ce qu'elle a reçu? A-t-elle choisi ses principes pour céder ou pour résister au public? Qui de la philosophie ou de la société a tenté l'autre? La philosophie du XVIIIe siècle prétend faire résulter de la sensation toute la connaissance humaine. Je le sais, et je sais aussi tout le mal qu'on peut dire de cette doctrine; je crois l'avoir dit moi-même. Elle peut, développée d'une certaine manière, entraîner à des conséquences métaphysiques assez graves, et le scepticisme en peut sortir. En fait cependant, il n'est pas exact que l'exagération spéculative du rôle de la sensation dans la connaissance conduise nécessairement à la négation de Dieu et de la morale. Les paradoxes de la théorie n'ont point cette irrésistible influence, et ceux qui les admettent sont loin de penser tout ce qu'en peuvent tirer leurs critiques. Faut-il rappeler qu'une partie des docteurs scolastiques a professé la philosophie des sensations? Aristote, qui y incline, inspire plus de confiance à l'église que Platon, qui la repousse. Ce sont des théologiens catholiques qui ont inventé ou commenté le célèbre axiome : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* On en pourrait montrer l'équivalent chez des saints qui, maniant cette arme, ne s'y sont pas blessés. Au XVIIe siècle, Gassendi a poussé la doctrine aussi loin qu'elle pouvait aller; il l'a même, pour surcroît d'imprudence, accolée à l'atomisme d'Épicure, et Gassendi est mort comme il a vécu, un prêtre

respecté. Si je racontais, ce qui se pourra faire un jour ici même, la vie de Locke, on y verrait la piété et la pureté unies ensemble à la même philosophie qui passe pour l'ennemie de la morale et de la foi. Si donc cette philosophie a produit, selon les temps ou les personnes, des fruits différens, c'est que les conséquences qu'on lui impute ne sont pas inévitables, c'est que des causes individuelles ou sociales entrent pour une bonne part dans les résultats de nos systèmes, et que tout en ce monde ne dépend pas des idées.

N'est-ce pas d'ailleurs calomnier ou la philosophie ou la France du XVIIIe siècle que de défendre ainsi la première? Helvétius et d'Holbach sont-ils donc ses seuls et légitimes interprètes? N'a-t-elle donc enseigné que l'athéisme et la licence? Parmi ceux qui se sont fait un nom, un seul écrivain, Diderot, a plaidé l'athéisme. Le scepticisme de d'Alembert ne l'a pas assez combattu, et le silence de Buffon n'a fait, dit-on, que le dissimuler. Pourtant le même siècle ne leur a-t-il pas suscité des adversaires redoutables? A d'Alembert, qui ne sait pas tirer des mathématiques la preuve des droits souverains de la raison, Montesquieu n'est-il pas là pour demander si, avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux, comme pour lui faire entendre que la géométrie relève de la vérité éternelle? Or concevoir une vérité éternelle, c'est s'élever à Dieu même. Si Diderot, après bien des variations, bien des contradictions, en vient à dire brutalement : « Mettez à la place de Dieu une matière sensible en puissance d'abord, et puis en acte, et vous avez tout ce qui est produit dans l'univers, depuis la pierre jusqu'à l'homme, » Rousseau n'est-il pas là pour lui répondre : « Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon de certaines lois me montre une intelligence...? Agir, comparer, choisir sont des opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent. » Enfin nulle part plus que dans les corps organisés ne se montre un dessein révélateur d'une sagesse suprême, et l'on sait qu'un ancien disait que les recherches anatomiques sont un hymne à la Divinité... Cet hymne silencieux, on assure que Buffon lui-même ne l'a pas entendu, et il semble en effet que la réserve de son langage tende à substituer à l'idée d'une intelligence souveraine celle de la nature universelle; mais c'est ici que Voltaire s'écrie : « Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, et que dans nous, autour de nous, et à cent mille millions de lieues, tout est art sans exception? »

On pourrait multiplier les citations. On pourrait alléguer le stoïcisme spiritualiste de Vauvenargues. On pourrait montrer le plus

fidèle disciple de Locke, l'abbé de Condillac, s'attachant à réfuter Spinoza et à prouver l'immatérialité et la liberté de l'âme humaine. Enfin on trouverait dans Turgot des passages admirables où respire une morale digne de Platon. Puis donc que la philosophie a tenu ce langage, s'il est vrai que son temps ne l'ait pas écouté et qu'il ait suivi des guides moins sûrs et moins habiles, c'est moins la faute de la philosophie que la faute de son temps.

Qu'on ne nous oppose pas que de vaines abstractions ne sont rien pour la conscience, et que le théisme est peu de chose s'il n'est lié à la morale même. Rousseau a dit : « Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé. » Et ses livres sont remplis du développement de cette idée. Nul n'a peint sous de plus terribles traits les ravages de l'athéisme (1). Voltaire annonce un autre Dieu que le Dieu d'une aride métaphysique lorsqu'il écrit : « N'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée... Dès lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager la campagne... Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravaillac fanatique. » Je le répète, c'est Voltaire qui parle ainsi.

Heureux ceux qui échappent aux erreurs de leur temps! heureux ceux qui savent séparer le mal du bien et résister à l'entraînement universel! Comme la terre que nous habitons, la société au sein de laquelle la naissance nous a placés est emportée par un mouvement qui se dérobe à nos yeux et que nous suivons à notre insu. Nous sommes sur une pente qui semble marcher avec nous, et la foule ne sait ni s'y diriger ni s'y tenir. Ceux qui se défendent de la puissance de l'exemple sont justement regardés comme au-dessus de leur siècle, et, presque toujours méconnus par lui, ils n'obtiennent justice que de la postérité. La rareté d'un tel mérite est l'excuse de ceux qui ne l'ont pas, et quoique l'excuse soit insuffisante, quoique le devoir de la raison soit de lutter contre tout préjugé puissant, il faut bien trouver un peu d'indulgence pour ceux qui ont pensé et qui ont vécu suivant l'opinion commune. Cette reine

(1) « Cette commode philosophie des heureux et des riches qui font leur paradis en ce monde ne saurait être longtemps celle de la multitude victime de leurs passions, et qui, faute de bonheur en cette vie, a besoin d'y trouver au moins l'espérance et les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte et sans honte, une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs, des peuples sans foi, des rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent et délivrés de toute espèce de frein, tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie et l'attachement au prince éteints dans tous les cœurs; enfin nul autre lien social que la force : on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. » (Rousseau, troisième *Dialogue*.)

du monde donne par avance des lettres de grâce à ceux qui n'auront agi que de son exprès commandement, et nul ne peut répondre qu'il eût fait beaucoup mieux que ses pères. Cependant il y a en tout temps des exceptions, il y a toujours une élite, et c'est dans l'élite que toute âme honnête doit aspirer à se placer.

Qu'on juge ainsi de la philosophie qui nous occupe. Elle a eu les défauts de son époque. Elle les a gagnés, même en les combattant, et elle ne les a pas assez combattus. Les temps modernes sont de grands sécularisateurs. Par eux, tout est sorti de l'ombre du sanctuaire, de l'obscurité des écoles, de la solitude des sages, pour se produire au grand jour et sur la place publique. Le savoir et la méditation ont cessé d'être un étroit privilége. Beaucoup de causes, dont la plus puissante est l'imprimerie, ont depuis trois cents ans travaillé à reculer les frontières de la république des lettres, et la philosophie cessant d'être une doctrine d'initiés, la société en est devenue confidente et juge à la fois, mais jamais plus visiblement qu'au temps où Voltaire a parlé de tout à tout le monde et tenté d'agrandir à la mesure de son génie le domaine du sens commun. Du moment que la philosophie passait ainsi dans le commerce, il devenait de plus en plus difficile qu'elle réussît à éluder les influences contemporaines, et qu'elle maintînt sa hauteur et son indépendance en renonçant à son isolement. Il se peut, et j'inclinerais à le croire, qu'à la rigueur ce ne fut pas là le rôle de la science philosophique. On peut regretter pour elle un ordre de choses où, moins active et moins connue, elle gardait mieux sa dignité en exerçant moins de puissance. On peut regretter les temps, s'ils ont existé jamais, où, comme la poésie religieuse, elle haïssait le *vulgaire profane* et le tenait à distance. Bien qu'elle ait certainement fleuri dans les démocraties, elle s'est rarement, dans l'antiquité du moins, montrée démocratique. Celui-là même qui s'est glorifié de l'avoir fait descendre du ciel sur la terre ne l'a jamais mêlée à la foule, et il est mort héroïquement pour avoir soutenu la sagesse impopulaire. Le grand Socrate a respecté les lois et bravé les idées de son pays. Il a tout immolé aux volontés d'Athènes, tout, excepté sa pensée. Or peut-être le martyre vaut-il mieux à la philosophie que la puissance, et n'est-elle à son rang que cachée ou persécutée. Je la vénère assez pour ne pas la plaindre de ses disgrâces, et elle est assez grande pour être malheureuse.

Mais quoi qu'on puisse rêver en ce genre, les sociétés modernes pensent autrement. Depuis l'instant où elles ont rallumé le flambeau qui les éclaire, elles veulent qu'il luise pour tout le monde, et elles ont par degrés marché à la diffusion, à la vulgarisation de toutes choses. Renonçons à ramener le fleuve vers sa source et à persuader aux peuples qu'ils ont tort de vouloir tout entendre et tout

savoir. Il faut se résigner et trouver bon que la presse ait fait à la science et à la pensée une condition nouvelle. On ne peut empêcher les grands faits historiques de s'être accomplis. C'est l'histoire qui a légué à la philosophie le milieu social dans lequel elle s'est développée parmi nous, et de l'ancien régime est née celle qui devait renverser l'ancien régime.

Je ne suis insensible à aucune gloire nationale. J'admire les points brillans de notre histoire : Richelieu est un grand politique, Condé un grand capitaine, Bossuet un grand orateur; mais ils n'en ont pas moins laissé après eux une France qui allait à une révolution. Un mouvement qui date de la fin du moyen âge emporte les sociétés modernes, et tous les panégyriques du passé n'empêcheront pas que ce mouvement n'ait tendu à un renouvellement universel. Le moyen âge a si bien fait que tout ce qui s'est appelé renaissance, émancipation, progrès, civilisation, n'a été qu'une longue réaction contre lui. Pouvoirs, institutions, lois, systèmes, presque tout a été considéré comme autant de jougs à briser. L'esprit nouveau du monde a été un esprit d'indépendance qui tantôt par un lent travail, tantôt par de brusques efforts, allait changer la face du monde, et tour à tour réformateur ou révolutionnaire, il a passé de la religion à la politique, des arts aux sciences, de la législation à l'industrie. Aussi le ton général a-t-il été constamment critique et agressif. L'attaque a pu être mesurée, détournée, secrète; des haltes, des trèves ont pu la suspendre : il y a eu des momens soit de lassitude, soit de confiance, où une satisfaction apparente a semblé tout pacifier; mais le fond a subsisté, et les hostilités n'ont été jamais qu'interrompues. Prenez pour exemple la littérature. Quand a-t-elle cessé d'être animée d'un esprit d'opposition? Les écrivains flatteurs de Louis XIV attaquaient eux-mêmes ce que Louis XIV aimait. La noblesse et l'église sortaient assez maltraitées des satires de Despréaux; la monarchie absolue n'avait point à se louer de La Bruyère; les prédicateurs dénonçaient la cour à la nation, et le grand roi lui-même, qu'il disgraciât l'auteur du *Télémaque* ou qu'il protégeât l'auteur de *Tartuffe*, travaillait pour la révolution française, car la révolution était au terme de toutes choses. Toutes les voies y menaient. L'esprit d'opposition est plus facile à comprimer qu'à modérer, et quand il est général, on ne le comprime point. Le pouvoir cède ou résiste; mais en cédant il encourage, en résistant il irrite. Bientôt tout s'envenime ou s'exagère, et la passion descend jusqu'à la ruse pour miner le pouvoir, que la raison d'état conduit à l'hypocrisie, et qui offense sans imposer.

Tel devait être le résultat du gouvernement tant vanté du XVIIe siècle. Il devait laisser la société sans respect pour l'autorité et sans contentement d'elle-même. La civilisation moderne, issue de la

licence effrénée du moyen âge, pouvait malaisément porter les insignes d'une sévère morale. Sans doute la société s'est régularisée de siècle en siècle, et les désordres les plus grossiers, les vices les plus audacieux ont disparu avec le temps. La cour de Louis XV même valait mieux que celle des Valois; mais la faiblesse diminuait peu à peu les caractères, la légèreté amollissait les mœurs; les institutions ne protégeaient ni la force des uns, ni la dignité des autres. La défense des traditions, qu'on aurait voulu rendre sacrées, les compromettait par une évidente mauvaise foi, par les artifices trop clairs d'une misérable politique. Ainsi tout paraissait odieux ou dérisoire dans les appuis d'un régime en déclin. Pour les sages eux-mêmes, l'ordre existant ne semblait plus fondé que sur de scandaleuses fictions, et l'auteur des *Lettres persanes* nous a appris comment le plus éclairé, le plus pénétrant et le plus modéré des observateurs pouvait juger la société et son gouvernement il y a cent trente ans. Juste peine des fautes du passé, on attaqua tout sans choix ni mesure; le dégoût engendra l'injustice, le déchaînement répondit à l'oppression. Quand le respect se perd, soyez sûr que le respectable s'est perdu le premier.

Ainsi s'expliquent certains excès de la raison moderne. Ainsi encore se motivent, sans être par là justifiées, les erreurs de la philosophie. Elle fut du temps et du pays. Elle eut les torts d'une opposition fondée, mais passionnée. Il n'y a point de parfaite intelligence sans une certaine impartialité, et les hommes ne sortent guère d'un excès que par un autre. Néanmoins, tandis que la philosophie, entraînée par une opposition légitime, se jetait dans une extrémité ou prenait le ton du jour, elle propageait aussi les principes de sociabilité qui peuvent seuls ennoblir notre passage sur la terre. Tandis que quelques-uns de ses adeptes ardens à tout abattre refusaient à la nature le principe même de l'ordre, à l'homme la plus haute de ses idées, à la morale sa sanction la plus auguste, à l'esthétique la beauté qui ne périt pas, la philosophie générale relevait l'homme abaissé par leurs sophismes à la hauteur d'un être raisonnable et libre, qui ne peut être gouverné que par la raison dans la liberté. C'est elle en un mot qui préparait l'ère de 1789.

Oui, la société formée par ces maîtres si décriés aujourd'hui a produit la noble génération dont nous avons vu s'éteindre les derniers restes. Ces disciples d'une école tant outragée, où sont donc leurs pareils en générosité, en indépendance, en désintéressement, en courage? On répudie les doctrines sensualistes; on se vante de croyances contraires; on ne peut assez maudire les principes dissolvans qui ont tout perdu. Le ton a changé; il est plus retenu, plus correct; on baisse timidement les yeux aux citations des livres imprimés il y a cent ans. On admire l'ascétisme du moyen âge, et l'on rougit de la

renaissance : sainte réaction dont on est tout fier ! Jamais pourtant le sensualisme pratique n'a exercé plus d'empire; jamais le calcul n'a été plus impudemment préféré au raisonnement; jamais la force plus honorée, la fortune plus glorifiée. Les intérêts positifs, devenus l'objet d'un véritable enthousiasme, ont remplacé les droits de l'homme, et depuis que tout le monde fait fi du matérialisme du XVIIIe siècle, on est plus matérialiste que lui.

L'inconséquence tient une grande place dans le monde, et il se pourrait qu'elle ne dût jamais être entièrement bannie des choses humaines. Du moins le danger des principes absolus développés avec une logique inflexible semble-t-il indiquer, soit dans la nature de la vérité, soit dans la nature de l'esprit humain, une certaine impossibilité d'assujettir la réalité aux formes rigoureuses de l'intelligence. L'incomplet de nos conceptions les plus étendues se trahit toujours par quelque endroit. Il ne faut donc pas s'étonner ni s'indigner outre mesure, quand l'inconséquence se laisse apercevoir, soit dans les croyances, soit dans les lois, soit dans les actions des hommes. Elle est comme le complément obligé et quelquefois le correctif utile de l'insuffisance ou de la fausseté de nos principes, ou plutôt de ce que nous appelons ainsi. L'erreur serait grande d'en conclure qu'il n'y a pas de principes; mais il est vrai que nos idées générales, sous leur expression la plus correcte, peuvent rarement être suivies au fil de la déduction comme des définitions mathématiques. La difficulté de rédiger d'une manière inattaquable les plus simples et les plus évidentes maximes de la morale est une preuve familière de cette infirmité de notre raison. Tout le monde convient que les règles de droit qui constituent la pure justice, le *summum jus*, doivent souvent être interprétées, c'est-à-dire modifiées par la délicatesse, le sentiment, l'honneur, par des idées enfin qui ne sont pas celles de la justice même.

Cette part légitime de l'inconséquence est en pratique fort accrue par nos erreurs et nos passions, et sans excuser les disparates étranges auxquelles parfois elles nous entraînent, il faut se résigner à les accepter, quand on les rencontre, et quand les suites n'en sont pas de tout point funestes. L'histoire nous montre partout le spectacle des contradictions humaines; quoiqu'elles aient déparé les meilleures causes, il faut leur pardonner lorsque du moins elles ne les ont pas perdues. L'expérience de la vie atteste qu'aucune entreprise ne saurait être conduite à bonne fin, s'il fallait pour agir ramener à une lucidité et à une concordance parfaites les idées et les sentimens de ceux dont on réclame le concours. La diversité des motifs n'est point un obstacle à la communauté d'action, et il n'est pas nécessaire de s'entendre sur tout pour se concerter et marcher ensemble au même but. Ces discordances partielles, ces variations

et ces contrastes entre les hommes, cette incohérence même de pensées et d'affections dans chaque individu n'en sont pas moins de véritables infirmités : c'est par là souvent que le mal fait irruption dans le bien; c'est par là que peuvent être mis en péril l'honneur ou le succès des meilleurs desseins, des plus nobles doctrines, et c'est à cette misère de notre condition que doivent s'en prendre particulièrement les hommes de ce temps-ci, tant de fois réservés à voir la vérité compromise par l'erreur, la justice par la violence, et nos entreprises, semblables aux poèmes que condamne Horace, terminer par des extrémités hideuses le corps d'une femme à la beauté de déesse.

Avant d'appliquer ces idées à la philosophie et à la révolution, citons un exemple assez frappant de cette singulière faculté, parfois utile, souvent funeste, que l'humanité possède, d'associer les contraires et d'agir avec une entière sécurité d'esprit en sens inverse de ses principes. Tout le monde sait qu'il existe une interprétation rigoureuse du dogme du péché originel qui détruit à la fois toute ombre de vertu naturelle et de libre arbitre. Le calvinisme est accusé d'arriver à cette extrémité, et dans toutes les sectes du christianisme on désigne des écoles suspectes de la même tendance. On veut que, par opposition à Pélage, saint Augustin ait incliné en ce sens, et saint Thomas d'Aquin a encouru le même soupçon. Quoi qu'on pense néanmoins du fond de la doctrine et de ses rapports avec l'essence du christianisme, il semble présumable qu'une croyance fondée sur la corruption intégrale et absolue de l'humanité, sur la chute irrémédiable de la raison et de la volonté, devrait conduire ceux qui la professent, quand ils regardent à la politique, à prendre parti pour le pouvoir absolu. Toute liberté publique suppose un certain empire naturel de la raison. Toute liberté publique admet que le bien est plus puissant que le mal. Si l'homme est tel que le décrit le pessimisme des gomaristes et de leurs pareils, il n'est ni digne ni capable d'être à un degré quelconque livré à lui-même, et la discipline du couvent le plus strict est encore trop douce pour cette créature de révolte et de désordre. Et cependant voyons les faits : les peuples protestans, qu'ils prennent pour maître Luther ou Calvin, tendent à quelque négation du libre arbitre; sont-ils pour cela des peuples épris de la tyrannie? Ce n'est pas généralement sur le sol où ils habitent que fleurit la servitude. Leurs sectes les plus zélées sont loin de s'être armées pour le despotisme. Les presbytériens n'étaient pas des absolutistes; les puritains ont combattu pour la liberté, première secte peut-être qui ait conçu quelque juste idée de la liberté de conscience. En un mot, par une dissonance qui d'abord étonne, les adversaires du libre arbitre, en

y comprenant les jansénistes, calvinistes en cela, appartiennent généralement à la portion libérale de la famille humaine. On n'en saurait dire autant de leurs adversaires dogmatiques, témoins les jésuites. De tous les chrétiens, les jésuites sont peut-être ceux qui pensent le plus de bien de la nature humaine, à les juger par leur théologie, et qui semblent en penser le plus de mal, à les prendre par leur politique. On pourrait expliquer ces contradictions au moins apparentes, et faire voir comment tantôt des idées, tantôt des circonstances également étrangères, sont venues tempérer l'âpreté de certains dogmes, fléchir la rigueur de certains esprits, ou former un amalgame neutre d'élémens opposés. Un accord relatif peut s'établir entre des principes d'action fort divers dans l'unité individuelle de la nature humaine. Cette recherche toutefois nous entraînerait trop loin, et il faudrait ici pénétrer tous les secrets de l'histoire. Qu'il suffise d'éclairer la question par ce grand et heureux exemple d'une spécieuse inconséquence qui a fait l'honneur des premières sociétés du monde.

Une observation analogue naîtrait à propos de la philosophie qui a précédé et inspiré la révolution. Prenons que la doctrine psychologique, qui dérive toute pensée de la sensation comme d'une source unique, ait pour conséquence, ainsi qu'on l'allègue, de réduire à l'évidence des sens toute certitude, à l'expérience externe toute méthode; qu'ainsi Dieu et l'âme ne soient plus que des hypothèses, sinon des chimères, et qu'enfin l'homme soit uniquement conduit par le plaisir, et la morale uniquement fondée sur l'utilité. Telle est en effet, ou du moins telle peut être la portée du sensualisme matérialiste. Or, parvenue à ce point, on défierait la logique la plus subtile d'extraire de tels antécédens l'idée de droit. Alléguerait-on que la justice est dans l'intérêt général? Il ne s'ensuivrait pas rigoureusement que la justice fût obligatoire, ni aucun de ses principes inviolable. Qu'importe l'intérêt général à l'individu, dès que son intérêt propre est intact? Le libéralisme est appuyé sur les droits de l'humanité; il ne s'impose qu'au nom de la justice. Il se réclame des vérités éternelles, ou, suivant l'admirable expression de Turgot, la résistance à l'oppression est une ligue avec Dieu même; mais l'homme du sensualisme matérialiste, l'*homme machine,* comme on disait, est une créature sans dignité, et comme telle il n'a rien à prétendre, s'il n'est en mesure de se faire craindre. Sans doute les libertés publiques tournent au profit de la communauté, et, pour ce motif, elle est intéressée à les obtenir. Nul cependant n'est tenu par aucune loi morale de les lui concéder, et elles n'iront qu'à l'homme assez fort pour les prendre. Le nombre et sa force, voilà en définitive l'unique titre comme le seul instrument des révolutions. Ainsi

la théorie philosophique que nous supposons ne saurait rien légitimer; pour elle, les mots de tyrannie et de liberté ne désignent que des faits indifférens en principe. Ne connaissant que des intérêts déterminés par des besoins et des volontés déterminées par des passions, elle n'a rien à la lettre de sacré. Et que peut-elle dire aux puissans de la terre pour leur persuader de sacrifier leurs intérêts et leurs passions?

Voilà, dans le domaine de la spéculation, le faible de cette philosophie. Comment se fait-il donc qu'en France, et partout comme en France, elle ait d'ordinaire accompagné ou même inspiré les efforts du libéralisme? Par quelle louable inconséquence l'adversaire des notions nécessaires et des principes invariables a-t-il été presque en tout lieu l'avocat d'une politique qui n'est justifiée que si elle a pour elle l'absolue vérité? C'est que le libéralisme ne peut triompher que par l'abandon des vieilles doctrines d'autorité, qui ont trop pesé sur l'espèce humaine. C'est que l'esprit de réforme est l'antagoniste naturel de ces doctrines, et qu'il a inauguré contre elle l'indépendance de la raison. Or la philosophie du XVIIIe siècle n'a été que l'expression hyperbolique de l'individualisme raisonneur secouant toutes les conventions traditionnelles, toutes les maximes officielles. Elle a porté à son dernier terme la prétention pour chacun d'être soi. Par là, elle a été un grand déploiement de la liberté d'intelligence; par là, elle est fondamentalement libérale. Le pouvoir absolu, formant une constante alliance avec les préjugés du passé, s'est fait une ennemie de leur grande adversaire, et il a réussi à ranger du côté de l'attaque une métaphysique d'empirisme qui aurait pu tout aussi bien servir le machiavélisme de la résistance. Hobbes en effet me paraît tout autant dans le vrai de la philosophie des sensations, quand il préconise le pouvoir absolu et transforme toutes les lois en conventions arbitraires, que ces matérialistes généreux qui rappellent le peuple à la liberté et la législation à l'éternelle justice. Seulement ceux-ci, au prix de quelque tour de logique, rachètent dans l'application les fautes de la spéculation. Le sentiment moral qui les anime détourne leurs principes à la cause de la vérité, et les relève par des conséquences qu'ils ne devaient point naturellement porter. Une doctrine tout empirique enfante des vérités de raison et de justice éternelle,

Miraturque novos fructus et non sua poma;

faute heureuse, si ce fut une faute. Que la logique en gémisse si elle veut, honneur et reconnaissance à qui, même en raisonnant mal, aura servi l'humanité! La métaphysique, importante dans les écoles, l'est beaucoup moins dans les partis. Qui ne voudrait, au prix des

erreurs de Locke, égaler sa vie, répéter ses services, rappeler ses vertus? J'ignore si le duc de La Rochefoucauld de 89 n'avait pas la philosophie de Condorcet : serait-ce une raison pour moins honorer sa mémoire, pour moins envier sa renommée, pour contester à sa mort tragique les poétiques louanges de Klopstock? Il se peut que Malesherbes lui-même pensât plutôt d'après Locke que d'après Leibnitz : cesserait-il pour cela d'être une des plus pures gloires de l'humanité? Qu'importent les théories de Bailly à la touchante majesté de ses derniers momens? Il n'est aucun de nous qui n'ait pu jadis rencontrer dans le monde quelqu'un de ces hommes d'un autre âge, qui avaient vu naître la révolution, qui avaient servi sa cause, combattu ses fautes, lutté contre ses injustices, sans renier jamais ses principes, conservant au milieu de toutes les épreuves un courage et une foi inaltérables, supérieurs aux menaces comme aux séductions de la toute-puissance, prêts à sceller de leur sang les vérités immortelles qu'avait proclamées leur jeunesse, — et convaincus d'ailleurs qu'après Voltaire et Rousseau il ne restait rien à faire à l'esprit humain.

Conclurons-nous que l'erreur spéculative est indifférente? Ce serait trop d'abnégation pour la métaphysique. En tombant dans certains esprits dénués de discernement ou de modération, en se mariant aux passions de certaines âmes ardentes ou vulgaires, des erreurs de principes peuvent se développer en systèmes qui serviraient d'apologie à la violence ou à l'iniquité. Il y a quelque affinité entre les doctrines qui comptent les intérêts au lieu de peser les droits, qui estiment la volonté plus que la raison, qui placent la justice du côté du grand nombre, et cette politique déréglée qui a cru trop souvent sauver la révolution en violant ses principes, et qui, poussant la liberté jusqu'à la licence, rouvre la porte à la tyrannie. Ce n'est donc pas seulement par un platonique amour pour la vérité qu'il faut la replacer au sommet de la science. Relever la philosophie des atteintes d'une fausse méthode ou d'un excès de polémique, ce n'est pas seulement travailler pour l'idéal, c'est affermir le point d'appui, éclairer la route, assurer la marche de tous ceux qui portent des idées générales dans les affaires du monde, et qui croient qu'en politique comme ailleurs, au-dessus de l'art est la science, au-dessus du fait le droit. Ainsi, puisqu'on peut, sans trahir la révolution française, juger la philosophie du XVIIIe siècle, on peut, en la corrigeant par une meilleure philosophie, servir encore la révolution même et réconcilier l'utile avec le vrai.

CHARLES DE RÉMUSAT.

L'HOMME DE NEIGE

SIXIÈME PARTIE. [1]

XI.

Tandis que Christian et M. Goefle s'éloignaient furtivement derrière le tumulus, le gros de la société retournait au château neuf, trouvant l'ascension du högar trop pénible et la nuit trop froide. On avait pourtant préparé, dans une excavation à mi-côte, une sorte de tente où il avait été question de prendre le punch; mais les dames refusèrent, et les hommes les suivirent peu à peu. Quand au bout d'une demi-heure Christian et l'avocat descendirent de la plate-forme où fondait la statue, trop chauffée par le voisinage des torches de résine, ils entrèrent par curiosité dans cette grotte garnie et fermée de tentures goudronnées, et ils n'y trouvèrent que Larrson avec son lieutenant. Les autres jeunes gens, esclaves de leurs amours qui se retiraient, ou de leurs chevaux qu'ils craignaient de laisser enrhumer, étaient repartis ou en train de partir. Osmund Larrson était un aimable jeune homme qui faisait bien son possible pour avoir l'esprit français, mais qui, heureusement pour lui, avait le cœur tout à sa patrie. Le lieutenant Ervin Osburn était une de ces bonnes grosses natures tranchées qui ne peuvent même pas essayer de se modifier. Il avait toutes les qualités d'un excellent officier et d'un excellent citoyen avec toute la bonhomie d'un homme bien portant et qui ne se creuse pas la tête sur ce dont il n'a que faire. Larrson

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juin, du 1er et 15 juillet, et du 1er août.

était son ami, son chef et son dieu. Il ne le quittait pas plus que son ombre, et ne remuait pas un doigt sans son avis. Il l'avait consulté même pour le choix de sa fiancée.

Dès que ces deux amis aperçurent M. Goefle, ils s'élancèrent vers lui pour le retenir, en jurant qu'ils ne quitteraient pas le högar sans qu'il leur eût fait l'honneur de trinquer avec eux. Le punch était prêt, il n'y avait plus qu'à l'allumer.— Je veux, s'écria Larrson, pouvoir dire que j'ai bu et fumé dans le högar du lac, la nuit du 26 au 27 décembre, avec deux hommes célèbres à différens titres, M. Edmund Goefle et Christian Waldo.

— Christian Waldo! dit M. Goefle; où le prenez-vous?

— Là, derrière vous. Il est déguisé en pauvre quidam, il est masqué, mais c'est égal; il a perdu un de ses gros vilains gants, et je reconnais sa main blanche, que j'ai vue à Stockholm par hasard et que j'ai considérée si attentivement que je la reconnaîtrais entre mille! Tenez, monsieur Christian Waldo, vous avez la main très belle, mais elle offre une particularité : votre petit doigt de la main gauche est légèrement courbé en dessous, et vous ne pouvez pas l'ouvrir tout à fait, même quand vous ouvrez la main avec franchise et de tout cœur. Ne vous souvient-il pas d'un officier qui, à Stockholm, vous vit sauver un petit mousse de la fureur de trois matelots ivres? C'était sur le port, vous sortiez de votre baraque, vous étiez encore masqué; votre valet s'enfuit. L'enfant, sans vous, eût péri : vous en souvenez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Christian; cet officier, c'était vous qui passiez, et qui, tirant le sabre, avez mis ces ivrognes en fuite, après quoi vous m'avez fait monter dans votre voiture. Sans vous, j'étais assommé.

— C'eût été un homme de cœur de moins, dit Larrson. Voulez-vous me donner encore une poignée de main comme là-bas?

— De tout mon cœur, répondit Christian en serrant la main du major. Puis, ôtant son masque : — Je n'ai pas coutume, dit-il en s'adressant à M. Goefle, de cacher ma figure aux gens qui m'inspirent de la confiance et de l'affection.

— Quoi! s'écrièrent ensemble le major et son lieutenant, Christian Goefle, notre ami d'hier soir?

— Non, Christian Waldo, qui avait volé le nom de M. Goefle, et à qui M. Goefle a bien voulu pardonner une grande impertinence. Dès cette nuit, je vous avais reconnu, major.

— Ah! très bien. Vous avez assisté au bal en dépit des préjugés du baron, lequel n'avait peut-être pas eu le bon esprit de vous inviter à y paraître?

— Ce n'est l'usage en aucun pays d'inviter comme convive un

homme payé pour faire rire les convives. Je n'aurais donc pas eu lieu de trouver mauvais que l'on me mît à la porte, et je m'y suis exposé, ce qui est une sottise. Pourtant j'ai une excuse : je voyage pour connaître les pays que je parcours, pour m'en souvenir et pour les décrire. Je suis une espèce d'écrivain observateur qui prend des notes, ce qui ne veut pas dire que je sois un espion diplomatique. Je m'occupe de beaux-arts et de sciences naturelles plus que de mœurs et de coutumes; mais tout m'intéresse, et, ayant ailleurs déjà vécu dans le monde, il m'a pris envie de revoir le monde, chose curieuse, le monde avec tout son luxe, au fond des montagnes, des lacs et des glaces d'un pays en apparence inabordable. Seulement il paraît que ma figure a fort déplu au baron, et voilà pourquoi je suis rentré aujourd'hui chez lui sous mon masque. Vous me donniez hier soir le conseil de n'y pas rentrer du tout?

— Et nous vous le donnerions encore, cher Christian, répondit le major, si le baron se fût rappelé l'incident de la nuit dernière; mais son mal paraît le lui avoir fait oublier. Prenez garde pourtant à ses valets. Cachez votre visage et parlons français, car voici des gens à lui qui nous apportent le punch et qui peuvent vous avoir vu au bal.

Un vaste bol d'argent, plein de punch enflammé, fut posé sur une table de granit brut, et le major en fit les honneurs avec gaieté. Pourtant M. Goefle, si animé l'instant d'auparavant, était devenu tout à coup rêveur, et, comme dans la matinée, il semblait partagé entre le besoin de s'égayer et celui de résoudre un problème.

— Qu'est-ce que vous avez donc, mon cher *oncle?* lui dit Christian en lui remplissant son verre; me blâmez-vous d'avoir mis ici l'incognito de côté?

— Nullement, répondit l'avocat, et si vous le voulez, je raconterai succinctement à ces messieurs votre histoire, pour leur prouver qu'ils ont raison de vous traiter en ami.

— Oui, oui, l'histoire de Christian Waldo! s'écrièrent les deux officiers. Elle doit être bien curieuse, dit le major, et si elle doit rester secrète, nous jurons sur l'honneur...

— Mais elle est trop longue, dit Christian. J'ai encore deux jours à passer chez le baron. Prenons un rendez-vous plus sûr et plus chaud.

— C'est cela, dit M. Goefle. Messieurs, venez nous voir au Stollborg demain; nous dînerons ou nous souperons ensemble.

— Mais demain, répondit le major, c'est la chasse à l'ours; n'y viendrez-vous pas tous les deux?

— Tous les deux? Non, moi, je ne suis pas chasseur, et je n'aime pas les ours; quant à Christian, ce n'est pas sa partie. Voyez un peu, si un ours venait à lui manger une main... Il n'en a pas trop

de deux pour faire agir ses marionnettes. Montrez-la-moi donc, Christian, votre main : c'est singulier, cette courbure de votre petit doigt! Je ne l'avais pas remarquée, moi! C'est une blessure, n'est-ce pas?

— Non, répondit Christian, c'est de naissance.

Et, montrant sa main gauche, il ajouta : — C'est moins apparent de ce côté-ci, et pourtant cela existe aux deux mains; mais cela ne me gêne nullement.

— C'est singulier, très singulier! répéta M. Goefle en se grattant le menton comme il avait coutume de faire quand il était intrigué.

— Ce n'est pas si singulier, reprit Christian. J'ai vu cette légère difformité chez d'autres personnes... Tenez, je l'ai remarquée chez le baron de Waldemora. Elle est même beaucoup plus sensible que chez moi.

— Eh! parbleu! précisément; c'est à quoi je songeais. Il a les deux petits doigts complétement fermés. Vous avez remarqué cela aussi, messieurs?

— Très souvent, dit Larrson, et devant Christian Waldo, qui donne aux malheureux presque tout ce qu'il gagne, on peut dire, sans craindre d'allusion, que ces doigts fermés sont réputés un signe d'avarice.

— Pourtant, dit M. Goefle, le baron ne ménage pas l'argent. On pourrait dire, je le sais bien, que sa magnificence est pour lui une raison de plus d'aimer la richesse à tout prix; mais son père était très désintéressé et son frère excessivement généreux. Donc les doigts fermés ne prouvent rien.

— Retrouvait-on la même particularité chez le père et le frère du baron? demanda Christian.

— Oui, et très marquée, à ce que l'on m'a dit. Un jour, en examinant avec attention les portraits de famille du baron, j'ai constaté avec surprise plusieurs ancêtres à doigts recourbés. N'est-ce pas une chose très bizarre?

— Espérons, dit Christian, que je n'aurai jamais d'autre ressemblance avec le baron. Quant à la chasse à l'ours, dussé-je y perdre mes deux mains *difformes*, je meurs d'envie d'en être, et j'irai certainement pour mon compte.

— Venez avec nous, s'écria Larrson; j'irai vous prendre dès le matin.

— De grand matin?

— Ah oui, certes! Avant le jour.

— C'est-à-dire, reprit Christian en souriant, un peu avant midi?

— Vous calomniez notre soleil, dit le lieutenant; il sera levé dans sept ou huit heures.

— Alors,... allons dormir!

— Dormir! s'écria M. Goefle; déjà? Le punch ne nous le permettra pas, j'espère! Je ne fais que commencer à me remettre de l'émotion que m'a causée la perruque de Stangstadius. Laissez-moi respirer, Christian; je vous croyais plus gai! Vous ne l'êtes pas du tout ce soir, savez-vous?

— Je l'avoue, je suis mélancolique comme un Anglais, répondit Christian.

— Pourquoi cela, voyons, mon neveu; car vous êtes mon neveu, je n'en démords pas en particulier, bien que je vous aie lâchement renié en public. Pourquoi êtes-vous triste?

— Je n'en sais rien, cher oncle; c'est peut-être parce que je commence à devenir saltimbanque.

— Expliquez votre aphorisme.

— Il y a trois mois que je montre les marionnettes, c'est déjà trop. Dans une autre phase de ma vie que je vous ai racontée, j'ai fait le même métier pendant environ le même espace de temps, et j'ai éprouvé, quoique à un moindre degré (j'étais plus jeune), ce que j'éprouve maintenant, c'est-à-dire une grande excitation suivie de grands abattemens, beaucoup de dégoût et de nonchalance pour me mettre à la besogne, une fièvre de verve, un débordement de gaieté ou d'émotion quand j'y suis, un grand accablement et un véritable mépris de moi-même quand j'ôte mon masque et redeviens un homme aussi rassis qu'un autre.

— Bah! ce que vous racontez là c'est ma propre histoire; il m'en arrive autant pour plaider. Tout orateur, tout comédien, tout artiste ou tout professeur forcé de se battre les flancs pendant une moitié de sa vie pour instruire, éclairer ou divertir les autres, est las du genre humain et de lui-même quand le rideau tombe. Je ne suis gai et vivant ici, moi, que parce que je n'ai pas plaidé depuis quatre ou cinq jours. Si vous me surpreniez dans mon cabinet, rentrant de l'audience, criant après ma gouvernante qui ne m'apporte pas mon thé assez vite, après les cliens qui m'assiégent, après les portes de ma maison qui grincent... Que sais-je? Tout m'exaspère... Et puis je tombe dans mon fauteuil, je prends un livre d'histoire ou de philosophie,... ou un roman, et je m'endors délicieusement dans l'oubli de ma maudite profession.

— Vous vous endormez *délicieusement,* monsieur Goefle, parce que vous avez, en dépit de vos nerfs malades, la conscience d'avoir fait quelque chose d'utile et de sérieux.

— Hom, hom! pas toujours! On ne peut pas toujours plaider de bonnes causes, et, même en plaidant les meilleures, on n'est jamais sûr de plaider précisément le juste et le vrai. Croyez-moi, Christian, il n'y a pas de sots métiers, dit-on : moi, je dis qu'ils le sont

tous; c'est ce qui fait que peu importe celui qui donne carrière au talent. Ne méprisez pas le vôtre : tel qu'il est, il est cent fois plus moral que le mien.

— Oh! oh! monsieur Goefle, vous voilà dans un beau paradoxe! Allez, allez, nous vous écoutons. Vous allez plaider cela avec éloquence.

— Je n'aurai pas d'éloquence, mes enfans, dit M. Goefle, pressé par les deux officiers comme par Christian de donner carrière à son imagination. Ce n'est pas ici le lieu de sophistiquer, et je suis en vacances. Je vous dirai tout bonnement que le métier d'amuser les hommes par des fictions est le premier de tous,... le premier en date, c'est incontestable : aussitôt que le genre humain a su parler, il a inventé des mythologies, composé des chants et récité des histoires; le premier au point de vue de l'utilité morale, je le soutiendrais contre l'université et contre Stangstadius lui-même, qui ne croit qu'à ce qu'il touche. L'homme ne profite jamais de l'expérience; vous aurez beau lui apprendre l'histoire authentique : il repassera sans cesse, de moins en moins si vous voulez, mais toujours proportionnellement à son degré de civilisation, dans les mêmes folies et les mêmes fautes. Est-ce que notre propre expérience nous profite à nous-mêmes? Moi qui sais fort bien que demain je serai malade pour avoir fait le jeune homme cette nuit, vous voyez que je m'en moque! Ce n'est donc pas la raison qui gouverne l'homme, c'est l'imagination, c'est le rêve. Or le rêve, c'est l'art, c'est la poésie, c'est la peinture, la musique, le théâtre... Attendez, messieurs, que je vide mon verre avant de passer à mon second point.

— A votre santé, monsieur Goefle! s'écrièrent les trois amis.

— A votre santé, mes enfans! Je continue. Je ne considère pas Christian Waldo comme un montreur de marionnettes. Qu'est-ce qu'une marionnette? Un morceau de bois couvert de chiffons. C'est l'esprit et l'âme de Christian qui font l'intérêt et le mérite de ses pièces. Je ne le considère pas non plus seulement comme un acteur, car il ne lui suffirait pas de varier son accent et de changer de voix à chaque minute pour nous émouvoir : ce n'est là qu'un tour d'adresse. Je le considère comme un auteur, car ses pièces sont de petits chefs-d'œuvre, et rappellent ces mignonnes et adorables compositions musicales qu'ont faites d'illustres maîtres de chapelle italiens et allemands pour des théâtres de ce genre. C'était de la musique pour les enfans, disaient-ils avec modestie. En attendant, les connaisseurs en faisaient leurs délices. Donc, messieurs, rendons à Christian Waldo la justice qui lui est due.

— Oui, oui, s'écrièrent les deux officiers, que le punch rendait expansifs, vive Christian Waldo! C'est un homme de génie.

— Pas tout à fait, répondit Christian en riant; mais je vois ici la cause du mépris de *mon oncle* pour le métier d'avocat. Il peut soutenir et faire accepter les plus énormes mensonges.

— Taisez-vous, mon neveu, vous n'avez pas la parole! Je dis que... Mais tu n'es qu'un ingrat, Christian! Tu n'es pas avocat, et tu te plains! Tu peux chercher la vérité générale sous toutes les fictions possibles, et tu te lasses de la faire aimer aux hommes! Tu as de l'esprit, du cœur, de l'instruction, du savoir-vivre, et tu te qualifies de saltimbanque pour rabaisser ton œuvre et l'abandonner peut-être! Voyons, malheureux, est-ce là ton idée?

— Oui, c'est ma résolution, répondit Christian, j'en ai assez. J'ai cru que je pourrais aller plus longtemps, mais l'incognito prolongé me fatigue comme une puérilité indigne d'un homme sérieux. Il faut que je trouve le moyen de voyager sans mendier. J'ai bien cherché déjà. C'est un grand problème à résoudre pour qui n'a rien. L'homme qui se fixe trouve toujours du travail; celui qui veut marcher est bien embarrassé aujourd'hui. Dans l'antiquité, monsieur Goefle, voyager signifiait conquérir la terre au profit de l'intelligence humaine. Les hommes le sentaient, c'était une auguste mission, l'initiation des âmes d'élite. Aussi le voyageur était-il un être sacré pour les populations qui saluaient son arrivée avec respect et qui venaient chercher auprès de lui des nouvelles de l'humanité. Aujourd'hui, si le voyageur n'est pas quelque peu riche, il faut qu'il se fasse mendiant, voleur ou histrion...

— Histrion! s'écria M. Goefle; pourquoi ce terme de mépris? L'histrion, que j'appellerai, moi, du nom de *fabulateur,* parce que c'est l'interprète de l'œuvre d'imagination (*fabula*), a pour but de détourner l'homme du positif de la vie, et, comme la majorité de notre sotte espèce est prosaïque et brutalement attachée aux intérêts matériels, les Cassandres qui gouvernent l'opinion repoussent les poètes et leurs organes. S'ils l'osaient, ils repousseraient encore bien plus les prédicateurs, qui leur parlent du ciel, et la religion, qui est une guerre aux passions étroites, une doctrine d'idéalisme; mais on ne se révolte pas contre l'idéalisme présenté comme une vérité révélée. On n'ose pas. On le repousse quand il vient vous dire naïvement : « Je vais vous prouver le beau et le bien par des symboles et des fables. »

— Et pourtant, dit Christian, les livres sacrés sont remplis d'apologues. C'est la prédication des âges de foi et de simplicité. Tenez, monsieur Goefle, la cause du préjugé n'est pas précisément où vous la cherchez, ou du moins elle n'y est que par la déduction d'un fait que je vais vous signaler. Le comédien n'a pas de liens réels avec le reste de la société. Il ne rend pas de services effectifs

en tant que comédien, et les hommes ne s'estiment entre eux qu'en raison d'un échange de services. Considérez que toutes les autres professions sont étroitement liées au sort de chacun dans la société, même le prêtre, qui, pour les incrédules, est encore l'officier indispensable à leur état civil. Quant aux autres fonctionnaires, chaque homme voit en eux son espoir ou son appui à un moment donné. Le médecin lui fait espérer la santé, le juge et l'avocat représentent le gain de sa cause, le spéculateur peut lui donner la fortune, le commerçant lui procure les denrées, le soldat protége sa sécurité, le savant favorise les progrès de son industrie par ses découvertes, tout professeur d'une branche quelconque des connaissances humaines lui offre l'instruction nécessaire aux divers emplois : le comédien seul lui parle de tout et ne lui donne rien... que de bons conseils qu'il lui fait payer à la porte, et que son auditeur eût pu prendre gratis de lui-même.

— Eh bien! s'écria M. Goefle, quel est cet ergotage? Ne sommes-nous pas d'accord? Tu ne fais que prouver ce que je disais. Tout ce qui est imagination et sentiment est méprisé par le vulgaire.

— Non, monsieur Goefle, mais le sentiment infécond, l'imagination improductive! Que voulez-vous? il y a quelque chose de juste dans l'opinion du bourgeois qui peut dire au comédien : « Tu me parles de vertu, d'amour, de dévouement, de raison, de courage, de bonheur! C'est ton état d'en parler; mais, puisque ton état ne te donne que la parole, n'exige pas que je voie en toi autre chose qu'un vain discoureur. Si tu es quelque chose de plus, descends de ces tréteaux tout à l'heure et m'aide à arranger ma vie comme tu réussis dans ta pièce à arranger ta fiction. Guéris ma goutte, plaide mon procès, enrichis ma maison, marie ma fille avec celui qu'elle aime, place mon gendre, et si tu n'es pas bon à tout cela, fais-moi des souliers ou pave ma cour; fais quelque chose enfin en échange de l'argent que je te donne. »

— D'où tu conclus?... dit M. Goefle.

— D'où je conclus qu'il faut que tout homme ait un état qui serve directement aux autres hommes, et que le préjugé contre le comédien et le *fabulateur* en général cessera le jour où le théâtre sera gratuit, et où tous les gens d'esprit capables de bien représenter se feront, par amour de l'art, fabulateurs et comédiens à un moment donné, quelle que soit d'ailleurs leur profession.

— Voilà, j'espère, un rêve qui dépasse tous mes paradoxes!

— Je ne dis pas le contraire; mais, il y a deux cents ans, on ne croyait pas à l'Amérique, et l'on verra, je crois, dans deux cents ans, des choses plus extraordinaires que toutes celles que nous pouvons rêver.

On avala le reste du punch sur cette conclusion, et Christian voulut prendre congé de M. Goefle, qui semblait d'humeur à aller danser une courante au château neuf avec les jeunes officiers; mais le docteur en droit ne voulut pas quitter son ami, qui avait réellement besoin de repos, et, après s'être promis de se revoir le lendemain ou plutôt le jour même, puisqu'il était deux heures du matin, chacun alla reprendre sa voiture.

— Voyons, Christian, dit M. Goefle quand ils furent côte à côte sur le traîneau qui les ramenait au Stollborg, est-ce sérieusement que tu parles de?... A propos, je m'aperçois que j'ai pris, je ne sais où et je ne sais quand, l'habitude de vous tutoyer!

— Gardez-la, monsieur Goefle, elle m'est agréable.

— Pourtant,... je ne suis pas d'âge à me permettre... Je n'ai pas encore la soixantaine, Christian, ne me prenez pas pour un patriarche!

— Dieu m'en garde! Mais si le tutoiement est dans votre bouche un signe d'amitié...

— Oui, certes, mon enfant! Or je continue : dis-moi donc... Ici M. Goefle fit une assez longue pause et Christian le crut endormi; mais il se ranima pour lui dire tout à coup : — Répondez, Christian, si vous étiez riche, que feriez-vous de votre argent?

— Moi? dit le jeune homme étonné, je tâcherais d'associer le plus de gens possible à mon bonheur.

— Tu serais donc heureux?

— Oui, je partirais pour faire le tour du monde.

— Et après?

— Après... je n'en sais rien... j'écrirais mes voyages.

— Et après?

— Je me marierais pour avoir des enfans... J'adore les enfans!

— Et tu quitterais la Suède?

— Qui sait? Je n'ai de liens nulle part. Le diable m'emporte si... Ne croyez pas que j'exagère, je ne suis pas gris, mais je me sens pour vous, monsieur Goefle, une affection prononcée, et je veux être pendu si le plaisir de vivre près de vous n'entrerait pas pour beaucoup dans ma résolution!... Mais de quoi parlons-nous là? Je n'ai pas le goût des châteaux en Espagne, et je n'ai jamais rêvé la fortune... Dans deux jours, j'irai je ne sais où et n'en reviendrai peut-être jamais!

Quand les deux amis furent rentrés dans la chambre de l'ourse, ils avaient si bien oublié qu'elle était hantée, qu'ils se couchèrent et s'endormirent sans songer à reprendre leurs commentaires sur l'apparition de la veille.

De leurs lits respectifs, ils essayèrent de continuer la conversa-

tion; mais, bien que M. Goefle fût encore un peu excité et que Christian mît la meilleure grâce du monde à lui donner la réplique, le sommeil vint bientôt s'abattre comme une avalanche de plumes sur les esprits du jeune homme, et le docteur en droit, après avoir maugréé contre Nils, qui ronflait à faire trembler les vitres, prit le parti de s'endormir aussi.

En ce moment, le baron de Waldemora s'éveillait au château neuf. Lorsque, d'après son ordre, Johan entra chez lui, il le trouva assis sur son lit et à demi vêtu.

— Il est trois heures, monsieur le baron, lui dit le majordome. Avez-vous un peu reposé?

— J'ai dormi, Johan, mais bien mal; j'ai rêvé marionnettes toute la nuit.

— Eh bien! mon maître, ce n'est pas un rêve triste, cela! ces marionnettes étaient fort drôles.

— Tu trouves, toi? Allons, soit!

— Mais vous avez ri vous-même?

— On rit toujours. La vie est un rire perpétuel,... un rire bien triste, Johan!

— Voyons, mon maître, pas d'idées noires. Qu'avez-vous à m'ordonner?

— Rien! si je dois mourir aujourd'hui, qui pourra l'empêcher?

— Mourir! où diable prenez-vous cela? Vous avez une mine admirable ce matin!

— Mais si on m'assassinait?

— Qui donc aurait cette pensée?

— Beaucoup de gens; mais surtout l'homme du bal, celui dont la figure et la menace...

— Le prétendu neveu de l'avocat? Je ne comprends pas que vous vous tourmentiez de cette figure-là. Elle ne ressemble nullement à celle...

— Tais-toi, tu n'as jamais vu clair de ta vie, tu es myope!

— Oh! que non!

— Mais un insolent qui, chez moi, devant tout le monde, ose me regarder en face et me défier!

— Cela vous est arrivé plus d'une fois, et vous en avez toujours ri.

— Et cette fois je suis tombé foudroyé!

— C'est ce maudit anniversaire! Vous savez bien que tous les ans il vous rend malade, et puis vous l'oubliez.

— Je ne me reproche rien, Johan.

— Parbleu! croyez-vous que je vous reproche quelque chose?

— Mais que se passe-t-il dans ma pauvre tête pour que j'aie ces visions?

— Bah! c'est l'époque des grands froids. La chose arrive à tout le monde.

— Est-ce que cela t'arrive quelquefois?

— Moi! jamais. Je mange beaucoup; vous, vous ne mangez rien. Voyons, il faut prendre quelque chose; du thé, au moins.

— Pas encore. Que penses-tu du récit de cet Italien?

— Ce Tebaldo? Vous ne m'en avez pas dit le premier mot!

— C'est vrai. Eh bien! je ne t'en dirai pas davantage.

— Pourquoi?

— C'est trop insensé. Cependant,... crois-tu que l'avocat Goefle soit mon ennemi? Il doit être mon ennemi!

— Je n'en vois pas la raison.

— Je ne la vois pas non plus; je l'ai toujours largement payé, et son père m'était tout dévoué.

— Et puis c'est un homme d'esprit que M. Goefle, un beau parleur, un homme du monde, et sans préjugés, croyez-moi.

— Tu te trompes! il ne veut pas plaider contre le Rosenstein. Il dit que j'ai tort; il m'a tenu tête aujourd'hui. Je le hais, ce Goefle!

— Déjà? Bah! attendez un peu. Promettez-lui une plus grosse somme que de coutume, et il trouvera que vous avez raison.

— Je l'ai fait. Il m'a fort mal répondu ce matin. Je te dis que je le hais!

— Eh bien! alors que voulez-vous *qu'il lui arrive?*

— Je ne sais pas encore, nous verrons; mais le vieux Stenson?

— Quoi, le vieux Stenson?

— Le crois-tu capable de m'avoir trahi?

— Quand ça?

— Je ne te demande pas quand. Le crois-tu dissimulé?

— Je le crois idiot.

— Idiot toi-même! Stenson est plus fin que toi, et que moi aussi peut-être. Ah! si l'Italien m'avait dit vrai!...

— Vous ne voulez donc pas que je sache ce qu'il vous a dit? Vous n'avez plus de confiance en moi? Alors tourmentez-vous, allez vous-même aux renseignemens, et renvoyez-moi dormir.

— Johan, tu me grondes, dit le baron avec une douceur extraordinaire. Apaise-toi, tu sauras tout.

— Oui, quand vous aurez besoin de moi.

— J'en ai besoin tout de suite. Il faut que cet Italien produise ses preuves, s'il en a. On n'a rien trouvé sur lui?

— Rien. J'ai fouillé moi-même.

— Il me l'avait bien dit qu'il n'avait rien. Et que pourrait-il avoir? Te souviens-tu de Manassé, toi?

— Je crois bien! un bonhomme qui a beaucoup vendu ici autrefois, et qui vendait cher.

— Il est mort.

— Ça m'est égal.

— C'est cet Italien qui l'a tué.

— Drôle d'idée! Pourquoi donc?

— Pour le voler probablement, et lui prendre une lettre.

— De qui?

— De Stenson.

— Intéressante?

— Oh! oui, certes, si elle contenait ce que prétend ce drôle.

— Eh bien! dites, si vous voulez que je comprenne.

Le baron et son confident parlèrent alors si bas, que les murailles même ne les entendirent pas. Le baron était agité; Johan haussait les épaules.

— Voilà, dit-il, un conte à dormir debout. Cette canaille de Tebaldo aura forgé cette histoire dans le pays sur des *on dit* pour vous tirer de l'argent.

— Il dit n'avoir jamais mis le pied en Suède avant ce jour et arriver tout droit de Hollande par Drontheim.

— C'est possible. Qu'importe? Il se sera renseigné par hasard dans les environs; on y débite sur vous tant de fables! Il est possible aussi qu'il ait rencontré dans ses voyages ce vieux Manassé, qui en avait recueilli sa part autrefois.

— Voyons, que faut-il faire?

— Il faut faire peur à M. l'Italien, ne pas vous laisser rançonner, et lui promettre...

— Combien?

— Deux ou trois heures dans notre *chambre des roses.*

— Il n'y croira pas! On lui aura dit qu'en Suède, sous le règne du vieux évêque, tout cela était rouillé.

— Croyez-vous que le capitaine de la grosse tour ait besoin de ces antiquailles pour faire tirer la langue à un homme de chair et d'os?

— Alors tu es d'avis...

— Qu'on le couvre de roses jusqu'à ce qu'il avoue qu'il a menti, ou jusqu'à ce qu'il dise où il a caché ses preuves.

— Impossible! Il criera, et le château est plein de monde.

— Et la chasse? Allez-y, mort ou vif, il faudra bien que tout le monde vous suive.

— Il reste toujours quelqu'un, ne fût-ce que les laquais de mes hôtes. Et les vieilles femmes? Elles diront que j'use d'un droit que l'état se réserve.

— Bah! bah! vous vous en moquez bien! Je me charge d'arranger cela d'ailleurs : je dirai que c'est un pauvre diable qui a eu la jambe broyée, et que l'on opère.

— Et tu recevras ses révélations!

— Oui certes... Qui donc?

— J'aimerais mieux être là.

— Vous savez bien que vous avez le cœur tendre, et que vous ne pouvez pas voir souffrir.

— C'est vrai, cela me dérange l'estomac et les entrailles... J'irai à la chasse pour tout de bon.

— Allons, rendormez-vous en attendant l'heure. Je veillerai à tout.

— Et tu trouveras l'inconnu?

— Celui-là, ce doit être un compère. Nous ne le trouverons que par les aveux du Tebaldo.

— D'autant plus qu'il offrait de me livrer celui... Mais ce n'est peut-être pas le même!

— Je le confesserai sur tous les points, dormez tranquille.

— L'a-t-on fait jeûner, cet Italien?

— Parbleu!

— Alors va-t'en, je vais essayer de reposer encore un peu... Tu m'as calmé, Johan... Tu as toujours des idées, toi; moi, je baisse... Ah! que j'ai vieilli vite, mon Dieu!

Johan sortit en recommandant à Jacob de réveiller le baron à huit heures. Jacob était un valet de chambre qui couchait toujours dans un cabinet contigu à la chambre du baron. C'était un très honnête homme, avec qui le baron jouait le rôle de bon maître, sachant bien qu'il est utile d'avoir quelques braves gens autour de soi, ne fût-ce que pour pouvoir dormir en paix sous leur garde.

Quant à Christian, qui dormait toujours très bien en quelque lieu et en quelque compagnie qu'il se trouvât, il se réveilla au bout de six heures de sommeil, et se leva doucement pour regarder le ciel. Le jour ne paraissait pas encore; mais comme le jeune homme allait se recoucher, il se rappela la partie de chasse qui devait probablement commencer à s'organiser en ce moment au château neuf. Christian n'était chasseur qu'en vue d'histoire naturelle. Adroit tireur, il n'avait jamais eu la passion de tuer du gibier pour tuer le temps et pour montrer son adresse; mais une chasse à l'ours lui offrait l'intérêt d'une chose neuve, pittoresque, ou intéressante au point de vue zoologique. Il se sentit donc tout à coup et tout à fait réveillé, et parfaitement résolu à aller voir ce spectacle, sauf à ne pas le voir tout entier et à revenir à temps pour préparer sa représentation avec M. Goefle.

Comme en s'endormant il avait touché quelques mots de cette chasse au docteur en droit, et qu'il ne l'avait pas trouvé favorable à ce projet, dont, pour sa part, M. Goefle n'avait nulle envie, Christian prévit qu'il rencontrerait de l'opposition chez son bon *oncle*, et, se sachant complaisant, il prévit aussi qu'il céderait. — Bah! pensa-t-il, mieux vaut s'échapper sans bruit, en lui laissant deux mots au crayon pour qu'il ne s'inquiète pas de moi. Il sera un peu contrarié, il s'ennuiera de déjeuner seul; mais il a encore à travailler, à causer avec M. Stenson : je rentrerai à temps peut-être pour qu'il ne s'aperçoive pas trop de son isolement.

Christian sortit doucement de la chambre de garde, s'habilla dans celle de l'ourse, mit, par habitude et par précaution, son masque sous son chapeau, et sortit par le *gaard*, qui était encore plongé dans le silence et l'obscurité. De là, Christian gagna le verger desséché par l'hiver, descendit au lac, et, se voyant, de ce côté, beaucoup plus près du rivage que par le sentier du nord, il traversa un court espace d'eau glacée, et se mit à marcher en terre ferme dans la direction du château neuf.

Dans le même moment, Johan traversait la glace du côté opposé et venait se mettre en observation au Stollborg, sans se douter du vol que son gibier venait de prendre.

XII.

Christian ne pensait pas trouver le major au château neuf. Il savait que le jeune officier allait passer chaque nuit ou chaque matinée, après les fêtes du château, à son bostœlle, situé à peu de distance. N'ayant pas songé à lui demander dans quelle direction se trouvait cette maison de campagne, il ne la cherchait nullement. Son intention était d'observer à distance les préparatifs de la chasse et de se mêler aux paysans employés à la battue générale.

Il suivait encore le sentier au bord du lac, lorsque l'aube parut, et lui permit de distinguer un homme venant à sa rencontre. Il baissa vite son masque, mais le releva presque aussitôt en reconnaissant le lieutenant Osburn.

— Ma foi! lui dit celui-ci en lui tendant la main, je suis content de vous rencontrer ici. J'allais vous chercher, et cette rencontre nous fera gagner au moins une demi-heure de jour. Hâtons-nous, le major est là qui vous attend.

Ervin Osburn prit les devans en rebroussant chemin; au bout de quelques pas, il se dirigea vers la gauche dans la montagne. Lorsque Christian, qui le suivait, eut gravi pendant quelques minutes une montée assez rapide, il vit au-dessous de lui, dans un étroit ravin,

deux traîneaux arrêtés, et le major, qui, l'apercevant, accourut d'un air joyeux.

— Bravo! s'écria-t-il, vous possédez l'exactitude par esprit de divination! Comment diable saviez-vous nous trouver ici?

— Je ne savais rien, répondit Christian; j'allais au château neuf à tout hasard.

— Eh bien! le hasard est pour nous dès le matin; cela signifie que la chasse sera bonne... Ah çà! vous êtes fort bien déguisé, comme hier soir, mais vous n'êtes ni chaussé ni armé pour la circonstance. J'avais prévu cela heureusement, et nous avons pour vous tout ce qu'il faut. En attendant, prenez cette pelisse de précaution et partons vite. Nous allons un peu loin, et la journée ne sera pas trop longue pour tout ce que nous avons à faire.

Christian monta avec Larrson dans un petit traîneau du pays, très léger, à deux places, et mené par un seul petit cheval de montagne. Le lieutenant, avec le caporal Duff, qui était un bon vieux sous-officier expert en fait de chasse, monta dans un véhicule de même forme. Le major prit les devans, et l'on se mit en route au petit galop.

— Il faut que vous sachiez, dit le major à Christian, que nous allons nous hâter de chasser pour notre compte. Ce n'est ni le gibier, ni les tireurs adroits qui manquent sur les terres du baron, il est lui-même un très savant et très intrépide chasseur; mais, comme il doit consentir à envoyer ou à conduire à la battue d'aujourd'hui beaucoup de ses hôtes qui n'y entendent pas grand'chose, et qui ont plus de prétentions que d'habileté, il est fort à craindre qu'on n'y fasse plus de bruit que de besogne. Et d'ailleurs la battue avec les paysans est une chose sans grand intérêt, comme vous pourrez vous en assurer, lorsque, après avoir fait notre expédition, nous reviendrons par la montagne que vous voyez là-haut. C'est une espèce d'assassinat vraiment lâche : on entoure le pauvre ours qui ne veut pas toujours quitter sa tanière; on l'effraie, on le harcèle, et quand il en sort enfin pour faire tête ou pour fuir, on le tire sans danger de derrière les filets où l'on se tient à l'abri de son désespoir. Or, outre que cela manque de piquant et d'imprévu, il arrive fort souvent que les impatiens et les maladroits font tout manquer, et que la bête a déguerpi avant qu'on ait pu l'atteindre. Nous allons opérer tout autrement, sans traqueurs, sans vacarme et sans chiens. Je vous dirai ce qu'il y aura à faire quand nous approcherons du bon moment. Et croyez-moi, la vraie chasse est comme tous les vrais plaisirs; il n'y faut point de foule. C'est une partie fine qui n'est bonne qu'avec des amis ou des personnes de premier choix.

— J'ai donc, répondit Christian, double remerciement à vous

faire de vouloir bien m'associer à ce plaisir intime; mais expliquez-moi comment vous avez la liberté d'aller tuer le gibier du baron avant lui. Je l'aurais cru plus jaloux de ses prérogatives de chasseur ou de ses droits de propriétaire.

— Aussi n'est-ce pas son gibier que nous allons essayer de tuer. Ses propriétés sont considérables, mais tout le pays n'est pas à lui, Dieu merci. Voyez ces belles montagnes qui se dressent devant vous! C'est la frontière norvégienne, et, sur les premières assises de ces gigantesques remparts, nous allons trouver un groupe que l'on appelle le *Blaakdal*. Là vivent quelques paysans libres et propriétaires au sein des déserts sublimes, et quelquefois au sein des nuages, car les cimes ne sont pas souvent nettes et claires comme aujourd'hui. Eh bien! c'est à un de ces *dannemans* (on les appelle ainsi) que mes amis et moi avons acheté l'ours dont il a découvert la retraite. Ce *danneman*, qui est un homme intéressant pour ses connaissances dans la partie, demeure dans un site magnifique et assez difficile à atteindre en voiture; mais, avec l'aide de Dieu et de ces bons petits chevaux de montagne, nous en viendrons à bout. Nous déjeunerons chez lui, après quoi il nous servira lui-même de guide auprès de monseigneur l'ours, qui, n'étant pas traqué d'avance par des bavards et des étourdis, nous attendra sans méfiance et nous recevra... selon son humeur du moment. Mais voyez, Christian, voyez quel beau spectacle! Aviez-vous déjà vu ce phénomène?

— Non, pas encore, s'écria Christian transporté de joie, et je suis content de le voir avec vous. C'est un phénomène que je ne connaissais que de réputation, une parhélie magnifique!

En effet cinq soleils se levaient à l'horizon. Le vrai, le puissant astre était accompagné à droite et à gauche, au-dessus et au-dessous de son disque rayonnant, de quatre images lumineuses moins vives, moins rondes, mais entourées d'auréoles irisées d'une beauté merveilleuse. Comme nos chasseurs marchaient dans le sens opposé, ils s'arrêtèrent quelques instans pour jouir de cet effet d'optique qui a beaucoup de rapport avec l'arc en ciel quant à ses causes présumées, mais qui ne se produit guère en Europe que dans les pays du Nord.

On suivit d'abord une belle route, puis cette même route devenue un chemin étroit et inégal à travers les terres, puis ce chemin devenu sentier, puis le terrain inculte et raboteux n'offrant plus que de faibles traces frayées dans la neige des collines. Enfin Larrson, qui connaissait parfaitement le pays et les ressources du traîneau qu'il conduisait, se lança dans des aspérités effrayantes au flanc des montagnes, côtoyant des précipices, glissant à fond de train dans des ravines presque à pic, franchissant des fossés au saut de son cheval,

escaladant par-dessus des arbres abattus et des rochers écroulés, sans presque daigner éviter ces obstacles, qui semblaient à chaque instant devoir faire voler en éclats le traîneau fragile. Christian ne savait lequel admirer le plus de l'audace du major ou de l'adresse et du courage du maigre petit cheval qu'il laissait aller à sa guise, car l'instinct merveilleux de l'animal ressemblait au sens de la seconde vue. Deux fois pourtant le traîneau versa. Ce ne fut pas la faute du cheval, mais celle du traîneau, qui ne pouvait se lier assez fidèlement à ses mouvemens, quelque ingénieusement construit qu'il pût être. Ces chutes peuvent être graves, mais elles sont si fréquentes que, sur la quantité, il en est peu qui comptent. Le traîneau du lieutenant, bien qu'averti par les accidens de celui qui lui frayait le passage, fut aussi deux ou trois fois culbuté. On roulait dans la neige, on se secouait, on remettait le traîneau sur sa quille, et on repartait sans faire plus de réflexion sur l'aventure que si l'on eût mis pied à terre pour alléger au cheval un peu de tirage. Ailleurs une chute fait rire ou frémir; ici elle entrait tranquillement dans les choses prévues et inévitables.

Christian éprouvait un bien-être indicible dans cette course émouvante. — Je ne peux pas vous exprimer, disait-il au bon major, qui s'occupait de lui avec une fraternelle sollicitude, combien je me sens heureux aujourd'hui!

— Dieu soit loué, cher Christian! Cette nuit, vous étiez mélancolique.

— C'était la nuit, le lac, dont la belle nappe de neige avait été souillée par la course, et qui avait l'air d'une masse de plomb sous nos pieds. C'était le högar éclairé de torches sinistres comme des flambeaux mortuaires sur un linceul. C'était cette barbare statue d'Odin, qui, de son marteau menaçant et de son bras informe, semblait lancer sur le monde nouveau et sur notre troupe profane je ne sais quelle malédiction! Tout cela était beau, mais terrible; j'ai l'imagination vive, et puis...

— Et puis, convenez-en, dit le major, vous aviez quelque sujet de chagrin.

— Peut-être, une rêverie, une idée folle que le retour du soleil a dissipée. Oui, major, le soleil a sur l'esprit de l'homme une aussi bienfaisante influence que sur son corps. Il éclaire notre âme comme nos yeux, et chasse les visions de la nuit au figuré comme au réel. Ce beau et fantastique soleil du Nord, c'est pourtant le même que le bon soleil d'Italie et que le doux soleil de France. Il chauffe moins, mais je crois qu'il éclaire mieux qu'ailleurs, dans ce pays d'argent et de cristal où nous voici! Tout lui sert de miroir, même l'atmosphère, dans ces glaces immaculées. Béni soit le soleil, n'est-ce pas,

major? Et béni soyez-vous aussi pour m'avoir emmené dans cette course vivifiante qui m'exalte et me retrempe. Oui, oui, voilà ma vie, à moi! le mouvement, l'air, le chaud, le froid, la lumière! Du pays devant soi, un cheval, un traîneau, un navire... bah! moins encore, des jambes, des ailes, la liberté!

— Vous êtes singulier, Christian! Moi, je préférerais à tout cela une femme selon mon cœur.

— Eh bien! dit Christian, moi aussi, parbleu! Je ne suis pas singulier du tout; mais il faut être l'appui de sa propre famille ou rester garçon. Que voulez-vous que je fasse avec rien? Ne pouvant songer au bonheur, j'ai du moins la consolation de savoir oublier tout ce qui me manque, et de m'enthousiasmer pour les joies austères auxquelles je peux prétendre. Ne me parlez donc pas de famille et de coin du feu. Laissez-moi rêver le grand vent qui pousse vers les rives inconnues... Je le sais trop, cher ami, que l'homme est fait pour aimer! Je le sens en ce moment auprès de vous qui m'accueillez comme un frère, et qu'il me faudra quitter demain pour toujours; mais, puisque c'est ma destinée de ne pouvoir établir de liens nulle part, puisque je n'ai ni patrie, ni famille, ni état en ce monde, tout le secret de mon courage est dans la faculté que j'ai acquise de jouir du bonheur pris au vol et d'oublier que le lendemain doit l'emporter comme un beau rêve!... J'ai fait d'ailleurs bien des réflexions depuis ce punch dans la grotte du högar.

— Pauvre garçon! vous êtes amoureux, tenez, car vous n'avez pas dormi!

— Amoureux ou non, j'ai dormi comme dort l'innocence; mais on réfléchit vite quand on n'a pas beaucoup d'heures à perdre dans la vie. En m'habillant et en venant du Stollborg jusqu'à vous, une bonne et simple vérité m'est apparue. C'est qu'en voulant résoudre le problème du métier ambulant, je m'étais trompé. J'avais raisonné en enfant gâté de la civilisation. Je m'étais réservé des jouissances de sybarite. Vous allez me comprendre...

Ici Christian, sans raconter au major les faits de sa vie, lui esquissa en peu de mots les aptitudes, les besoins, les défaillances et les progrès de sa vie intellectuelle et morale, et quand il lui eut fait comprendre comment il avait essayé de se faire artiste pour ne pas cesser de se consacrer au service actif de la science, il ajouta : — Or, mon cher Osmund, pour être artiste, il faut n'être que cela, et sacrifier les voyages, les études scientifiques et la liberté. Ne voulant pas faire ces sacrifices, pourquoi ne serais-je pas tout simplement l'artisan sans art que tout homme bien portant peut être à un moment donné de sa vie? Je veux étudier les flancs de la terre : ne puis-je me faire mineur, un mois durant, dans chaque mine? Je veux

étudier la flore et la zoologie : ne puis-je m'engager pour une saison comme pionnier ou chasseur dans un lieu donné, et pousser plus loin à la saison suivante, utilisant, pour vivre pauvrement, mes bras et mes jambes au profit de mon savoir, au lieu d'épuiser mon esprit à des pasquinades pour gagner plus vite une meilleure nourriture et des habits plus fins? Ne suis-je pas de force à travailler matériellement pour laisser mon intelligence libre et humblement féconde? J'ai beaucoup pensé à la vie de votre grand Linnée, qui est le résumé de la plupart de celle des savans au temps où nous sommes. C'est toujours le pain qui leur a manqué, c'est l'absence de ressources qui a failli étouffer leur développement et laisser leurs travaux ignorés ou inachevés. Je les vois tous, dans leur jeunesse, errans comme moi et inquiets du lendemain, ne trouver leur planche de salut que dans le hasard, qui leur fait rencontrer d'intelligens protecteurs. Encore sont-ils forcés, après avoir refermé leur main sur un bienfait, chose amère, d'interrompre souvent leur tâche pour occuper de petites fonctions qui leur sont accordées comme une grâce, qui leur prennent un temps précieux, et qui entravent ou retardent leurs découvertes. Eh bien! que ne faisaient-ils ce que je veux, ce que je vais faire : mettre un marteau ou un pic sur l'épaule pour s'en aller creuser la roche ou défricher la terre? Qu'ai-je besoin de livres et d'encriers? Qui me presse de faire savoir au monde savant que j'existe avant d'avoir quelque chose de neuf et de véritablement intéressant à lui dire? J'en sais assez maintenant pour commencer à apprendre, c'est-à-dire pour observer et pour étudier la nature sur elle-même. Ne voit-on pas des secrets sublimes découverts au sein des forces naturelles par de pauvres manœuvres illettrés en qui Dieu avait enfoui, comme une étincelle sacrée, le génie de l'observation? Et croyez-vous, major Larrson, qu'un homme passionné, comme je le suis, pour la nature manquera de zèle et d'attention parce qu'il mangera du pain noir et couchera sur un lit de paille? Ne pourra-t-il, en observant la construction des roches ou la composition des terrains, susciter une idée féconde pour l'exploitation,... tenez, de ces porphyres qui nous environnent, ou de ces champs incultes que nous traversons? Je suis sûr qu'il y a partout des sources de richesse que l'homme trouvera peu à peu. Être utile à tous, voilà l'idéal glorieux de l'artisan, cher Osmund; être agréable aux riches, voilà le puéril destin de l'artiste, auquel je me soustrais avec joie.

— Quoi! dit le major étonné, est-ce sérieusement, Christian, que vous voulez renoncer aux arts agréables, où vous excellez, aux douceurs de la vie, que les ressources de votre esprit peuvent conquérir, aux charmes du monde, où il ne tiendrait qu'à vous de reparaître

avec avantage et agrément, en acceptant quelque emploi dans les plaisirs de la cour? Vous n'avez qu'à vouloir, et vous vous ferez vite des amis puissans, qui obtiendront aisément pour vous la direction de quelque spectacle ou de quelque musée. Si vous voulez,... ma famille est noble et a des relations...

— Non, non, major, merci! Cela eût été bon hier matin; je n'étais encore qu'un enfant qui cherchait son chemin en faisant l'école buissonnière; j'eusse peut-être accepté. Le bal m'avait ramené à d'anciens erremens, à d'anciennes séductions mondaines que j'ai trop subies. Aujourd'hui je suis un homme qui voit où il doit aller. Je ne sais quel rayon a pénétré dans mon âme avec ce soleil matinal...

Christian tomba dans la rêverie. Il cherchait en lui-même quel enchaînement d'idées l'avait amené à des résolutions si énergiques et si simples; mais il avait beau chercher et attribuer le tout à l'influence d'un bon sommeil et d'une belle matinée : toujours sa mémoire le ramenait à l'image de Marguerite cachant sa figure dans ses mains au nom de Christian Waldo. Ce cri étouffé, parti du cœur de la femme, était allé frapper la fière poitrine de Christian Goffredi. Il était resté dans son oreille, il avait rempli son âme d'une honte généreuse, d'un courage subit et inflexible. — Eh! pourquoi, je vous le demande, répondit-il au major, qui lui rappelait les fatigues et les ennuis du travail matériel, pourquoi faut-il que je m'amuse, que je me repose et que je préserve mon existence de tout accident? Ma naissance ne m'ayant pas fait une place privilégiée, à qui m'en prendrai-je, si je n'ai pas le courage et le bon sens de m'en faire une honorable? A ceux qui m'ont donné la vie? S'ils étaient là, ils pourraient me répondre que, m'ayant fait robuste et sain, ce n'était pas à l'intention de me rendre douillet et paresseux, et que, si j'ai absolument besoin de marcher sur des tapis et de manger des friandises pour entretenir mes forces et ma belle humeur, il leur était complétement impossible de prévoir ce cas bizarre et ridicule.

— Vous riez, Christian, dit le major, et pourtant la vie sans le superflu ne vaut pas la peine qu'on vive. Le but de l'homme n'est-il pas de se bâtir un nid avec tout le soin et la prévoyance dont l'oiseau lui donne l'exemple?

— Oui, major, c'est là le but, pour vous dont l'avenir se rattache à un passé; mais moi, dont le passé n'a rien édifié, quand je me suis fait *fabulateur*, comme dit M. Goefle, savez-vous ce qui m'a décidé? C'est à mon insu, mais très assurément, la crainte de ce que l'on appelle la misère. Or cette crainte, chez un homme isolé, c'est une lâcheté, et il n'y a pas moyen de la traduire autrement que par cette plainte dont vous allez voir l'effet burlesque dans la bouche

d'un homme aussi bien bâti et aussi bien portant que je le suis. Tenez, supposons un monologue de marionnette. C'est notre ami Stentarello qui parle ingénûment : « Hélas! trois fois hélas! je ne dormirai donc plus dans des draps fins! Hélas! je ne pourrai plus, quand j'aurai chaud en Italie, prendre une glace à la vanille! Hélas! quand j'aurai froid en Suède, je ne pourrai donc plus mettre du rhum de première qualité dans mon thé! Hélas! je n'aurai plus d'habit de soie couleur de lavande pour aller danser, plus de manchettes pour encadrer ma main blanche! Hélas! je ne couvrirai plus mes cheveux de poudre de violette et de pommade à la tubéreuse! O étoiles, voyez mon destin déplorable! Mon être si joli, si précieux, si aimable, va être privé de compotes dans des assiettes de Saxe, de ruban de moire à sa queue, de boucles d'or à ses souliers! Fortune aveugle, société maudite! tu me devais certes bien tout cela, ainsi qu'à Christian Waldo, qui fait si bien parler et gesticuler les marionnettes! »

Larrson ne put s'empêcher de rire de la gaieté de Christian. — Vous êtes un bien drôle de corps, lui dit-il. Il y a des momens où vous me paraissez paradoxal, et d'autres où je me demande si vous n'êtes pas un aussi grand sage que Diogène brisant sa tasse pour boire à même le ruisseau.

— Diogène! dit Christian, merci! ce cynique m'a toujours paru un fou rempli de vanité. Dans tous les cas, s'il était vraiment philosophe et s'il voulait prouver aux hommes de son temps que l'on peut être libre et heureux sans bien-être, il a oublié la base de son principe : c'est que l'on ne peut pas être heureux et libre sans travail utile, et cette vérité-là est de tous les temps. Se réduire au strict nécessaire pour consacrer ses jours et ses forces à une tâche généreuse, ce n'est pas sacrifier quelque chose, c'est conquérir l'estime de soi, la paix de l'âme; mais, sans ce but, le stoïcisme n'est qu'une sottise, et je trouve plus sensés et plus aimables ceux qui avouent n'être bons à rien qu'à se divertir.

Tout en causant ainsi, nos chasseurs arrivèrent en vue de l'habitation rustique où ils étaient attendus. Elle était si bien liée aux terrasses naturelles de la montagne que, sans la fumée qui s'en échappait, on ne l'eût guère distinguée de loin.

— Vous allez voir un très brave homme, dit le major à Christian, un type de fierté et de simplicité dalécarliennes. Il y a bien dans la maison un être assez désagréable, mais peut-être ne le verrons-nous pas.

— Tant pis, répondit Christian; je suis curieux de toutes gens comme de toutes choses dans cet étrange pays. Quel est donc cet être désagréable?

— Une sœur du *danneman,* une vieille fille idiote ou folle, que l'on dit avoir été belle autrefois, et sur laquelle ont couru toutes sortes d'histoires bizarres. On prétend que le baron Olaüs l'a rendue mère, et que la baronne son épouse (celle qu'il porte en bague) a fait enlever et périr l'enfant par jalousie rétrospective. Ce serait là la cause de l'égarement d'esprit de cette pauvre fille. Pourtant je ne vous garantis rien de tout cela, et je m'intéresse peu à une créature qui a pu se laisser vaincre par les charmes de l'homme de neige. Elle est quelquefois fort ennuyeuse avec ses chansons et ses sentences; d'autres fois elle est invisible ou muette. Puissions-nous la trouver dans un de ces jours-là! Nous voici arrivés. Entrez vite vous chauffer pendant que le caporal et le lieutenant déballeront nos vivres.

Le *danneman* Joë Bœtsoï était sur le seuil de sa porte. C'était un bel homme d'environ quarante-cinq ans, aux traits durs contrastant avec un regard doux et clair. Il était vêtu fort proprement et s'avança sans grande hâte, le bonnet sur la tête, l'air digne et la main ouverte. — Sois le bienvenu! dit-il au major (le paysan dalécarlien tutoie tout le monde, même le roi); tes amis sont les miens. — Et il tendit aussi la main à Christian, à Osburn et au caporal. — Je vous attendais, et malgré cela vous ne devez pas compter trouver chez moi beaucoup de richesse et de provisions. Tu sais, major Larrson, que le pays est pauvre; mais tout ce que j'ai est à toi et à tes amis.

— Ne dérange rien dans ta maison, *danneman* Bœtsoï, répondit le major. Si j'étais venu seul, je t'aurais demandé ton gruau et ta bière; mais, ayant amené trois de mes amis, je me suis approvisionné d'avance pour ne te point causer d'embarras.

Il y eut entre l'officier et le paysan un débat en dalécarlien que Christian ne comprit pas, et que le lieutenant lui expliqua pendant que l'on ouvrait les paniers. — Nous avons, comme de juste, lui dit-il, apporté de quoi faire un déjeuner passable dans cette chaumière; mais, tout en s'excusant de n'avoir rien de bon à nous offrir, le brave paysan s'est mis en frais, et il est aisé de voir, à sa figure allongée, que notre prévoyance le blesse et lui fait l'effet d'un doute sur son hospitalité.

— En ce cas, dit Christian, ne chagrinons pas ce brave homme; gardons nos vivres, et mangeons ce qu'il a préparé pour nous. Sa maison paraît propre, et voilà ses filles, laides, mais fort élégantes, qui servent déjà la table.

— Faisons un arrangement, reprit le lieutenant, mettons tout en commun et invitons la famille à accepter nos mets, en même temps que nous accepterons les siens; je vais proposer cela au *danneman*...

si toutefois la chose paraît louable au major. — Le lieutenant ne prenait jamais un parti sur quoi que ce soit sans cette restriction.

La proposition, faite par le major, fut agréée par le *danneman* d'un air à demi satisfait. — Ce sera donc, dit-il avec un sourire inquiet, comme un repas de noces, où chacun apporte son plat? — Toutefois il accepta; mais, malgré les insinuations de Christian, il ne fut pas même question de faire asseoir les femmes. Cela était trop contraire aux usages, et les jeunes officiers eussent craint de paraître ridicules en proposant au *danneman* une si grande infraction à la dignité d'un chef de famille.

Pendant que l'on déballait d'un côté et que l'on causait de l'autre, Christian examina la maison en dehors et en dedans. C'était le même système de construction qu'il avait déjà remarqué dans le *gaard* du Stollborg : des troncs de sapin calfeutrés avec de la mousse, l'extérieur peint en rouge à l'oxyde de fer, un toit d'écorce de bouleau recouvert de terre et de gazon. Comme la neige, très abondante dans cette région montagneuse, eût pu surcharger le toit, elle avait été balayée avec soin, et la chèvre du *danneman*, plus grande d'un tiers que celle de nos climats, faisait entendre un bêlement plaintif à la vue de cette herbe fraîche mise à découvert.

Il faisait si chaud dans l'intérieur que tout le monde jeta pelisses et bonnets pour rester en bras de chemise. Cette maisonnette, aisée et spacieuse comparativement à beaucoup d'autres de la localité, était encore assez petite; mais elle était d'une coupe élégante, et sa galerie extérieure, sous le bord avancé du toit, lui donnait l'aspect comfortable et pittoresque d'un chalet suisse. Une seule pièce, abritée du froid extérieur par un court vestibule, suffisait à toute la famille, composée de cinq personnes, le *danneman* veuf, sa sœur, un fils de quinze ans, et deux filles plus âgées. Le poêle était un cylindre en briques de Hollande, de quatre pieds de haut, avec une cheminée accolée, le tout au centre de la maison. Le sol brut était jonché, en guise de tapis, de feuilles de sapin qui répandaient une odeur agréable et saine.

Christian se demandait où couchait toute cette famille, car il ne voyait que deux lits enfoncés dans la muraille comme dans des cases de navire. On lui expliqua que ces lits étaient ceux du *danneman* et de sa sœur. Les enfans couchaient sur des bancs, avec une fourrure pour toute literie. — Au reste, dit le major à Christian, qui s'informait de tout avec curiosité, si vous trouvez ici la rudesse d'habitudes de nos montagnards de pure race, vous y pourriez trouver en même temps un luxe particulier à la profession de notre hôte et à la richesse giboyeuse de ces lieux sauvages. Je vous ai dit que le *danneman* Bœtsoï était un chasseur habile et plein d'expérience; mais il

faut que vous sachiez qu'il est habile, non-seulement pour dépister la grosse bête, mais encore pour la tuer sans l'endommager, et pour préparer et conserver sa précieuse dépouille. C'est toujours à lui que nous nous adressons quand nous voulons quelque chose de bon et de beau moyennant un prix honnête : des draps de peau de *daim de lait,* qui sont, pour l'été, le coucher le plus frais et le plus souple, et qui se lavent comme du linge; des peaux d'ours noir à longs poils pour doubler les traîneaux, des manteaux de peau de veau marin, qui sont impénétrables à la pluie, à la neige, et aux longs brouillards d'automne, plus pénétrans et plus malsains que tout le reste; enfin des raretés et même des curiosités en fait de fourrures, car ce Joë Bœtsoï a beaucoup voyagé dans les pays froids, et il conserve des relations avec des chasseurs qui lui font passer les objets de son commerce par les Lapons nomades et les Norvégiens trafiquans, ces caravanes du Nord dont le renne est le chameau, et dont le commerce n'est souvent qu'un échange de denrées, à la manière des anciens.

Christian était curieux de voir ces fourrures. Le *danneman* pensa qu'il désirait faire quelque acquisition, et le conduisant avec le major à un petit hangar où les peaux étaient suspendues, il pria Larrson de disposer de toutes ses richesses, à la satisfaction de son ami, sans vouloir seulement savoir le prix de vente avant de le recevoir. — Tu t'y connais aussi bien que moi, lui dit-il, et tu es le maître dans ma maison.

Christian, à qui Osmund traduisit ces paroles, admira la confiance du Dalécarlien et demanda si cette confiance s'étendait à quiconque réclamait son hospitalité. — Elle est généralement très grande, répondit le major; ici les mœurs sont patriarcales. Le Dalécarlien, ce Suisse du Nord, a de grandes et rudes vertus; mais il habite un pays de misère. L'exploitation des mines y amène beaucoup de vagabonds, et ce monde souterrain cache souvent des criminels qui se soustraient longtemps aux châtimens prononcés contre eux dans d'autres provinces. Le paysan, quand il n'est ni propriétaire, ni employé aux mines, est si misérable qu'il est parfois forcé de mendier ou de voler. Et cependant le nombre des malfaiteurs est infiniment petit quand on le compare à celui des gens sans ressources, dont les ordres privilégiés ne s'occupent nullement. Le paysan riche ne peut donc se fier à tous les passans, et il ne se fie pas davantage au noble, qui vote régulièrement à la diète pour ses propres intérêts, contrairement à ceux des autres ordres; mais le militaire, surtout le membre de l'*indelta,* est l'ami du paysan. Nous sommes le pouvoir le plus indépendant qui existe, puisque la loi nous assure une existence heureuse et honorable, en dépit de toute influence

contraire. On sait que nous sommes généralement dévoués à la royauté quand elle se fait le soutien du peuple contre les abus de la noblesse. C'est son rôle chez nous, et le paysan, qui fait cause commune avec elle, ne s'y trompe pas. Laissez faire, Christian : un temps viendra où diète et sénat seront bien forcés de compter avec le bourgeois et le paysan! Notre roi n'ose pas. Notre reine Ulrique oserait bien, si son mari avait quelque énergie; mais la sœur de Frédéric le Grand s'arrêterait-elle en chemin, si une fois elle pouvait rabattre l'orgueil et l'ambition des *iarls?* J'en doute... Elle ne penserait qu'à étendre le pouvoir royal, sans admettre que la liberté publique doive y gagner. Notre espoir est donc dans Henri, le prince royal. C'est un homme de génie et d'action, celui-là!... Oui, oui! un temps viendra... Pardon! j'oublie que vous voulez voir des fourrures, et que vous ne vous intéressez guère à la politique de notre pays; mais croyez bien que le prince royal...

— Oui, oui, le prince royal, répéta le lieutenant en suivant le major et Christian sous le hangar; puis il resta pensif, occupé à apprendre par cœur en lui-même les mémorables paroles que venait de dire son ami, afin de se faire une opinion arrêtée sur la situation de son pays, dont il ne se fût pas beaucoup inquiété s'il eût consulté la philosophie apathique qui lui était naturelle; mais le major avait une idée, il fallait bien que le lieutenant en eût une aussi, et quelle autre pouvait-il avoir?... Ce raisonnement le conduisit à mettre sans restriction son espoir et sa confiance dans le génie du prince royal. Se trompait-il avec Larrson? Henri (le futur Gustave III) avait en lui de puissantes séductions : l'instruction, l'éloquence, le courage, et certes, au début de sa carrière, l'amour du vrai et l'ambition de faire le bien; mais il devait, comme Charles XII et tant d'autres, subir les entraînemens de ses propres passions en lutte contre celle du bien public. Après avoir sauvé la Suède de l'oligarchie, il devait la ruiner par le faste aveugle et par les faux calculs d'une politique sans vertu : grand homme quand même à un moment donné de sa vie, celui où, sans répandre une goutte de sang, il parvint à affranchir son peuple de la tyrannie d'une caste fatalement entraînée par ses priviléges à rompre l'équilibre social.

Christian, d'après tout ce qu'il avait pu recueillir de la situation du pays et du caractère présumé du futur héritier de la couronne, partageait volontiers les illusions et les espérances du major; néanmoins il était encore plus occupé pour le moment, non pas d'acheter la doublure d'un vêtement d'hiver, il n'y pouvait songer, mais de regarder les dépouilles d'animaux que le *danneman* tenait entassées dans son étroit magasin. C'était pour lui un cours d'histoire naturelle relativement à quelques espèces, et Larrson, qui était un

chasseur émérite, lui expliquait dans quelles régions du nord de l'Europe ces espèces étaient répandues.

— Puisque nous allons chasser l'ours tout à l'heure, lui dit-il en terminant, il est bon que vous connaissiez d'avance à quelle variété nous aurons affaire. Selon le *danneman* Bœtsoï, c'est à un métis; mais il n'est encore prouvé pour personne que les différentes espèces se reproduisent entre elles. On en compte trois en Norvége : le *bress-diur*, qui vit de feuilles et d'herbes, et qui est friand de lait et de miel; l'*ildgiers-diur*, qui mange de la viande, et le *myrebiorn*, qui se nourrit de fourmis. Quant à l'ours blanc des mers glaciales, qui est une cinquième famille encore plus tranchée, je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne le connaissons pas.

— Voilà pourtant, dit Christian, deux peaux d'ours polaire qui ne me paraissent pas les pièces les moins précieuses de la collection du *danneman*. A-t-il été chasser jusque sur la mer glaciale?

— C'est fort possible, répondit le major. Dans tous les cas, il est, comme je vous l'ai dit, en relations avec l'extrême Nord, et il lui arrive fort bien de faire deux cents lieues en traîneau, au cœur de l'hiver, pour aller opérer des échanges avec des chasseurs qui ont fait tout autant de chemin sur leurs patins ou avec leurs rennes pour venir à sa rencontre. Aujourd'hui même il prétend nous mettre en présence d'un métis d'ours blanc et d'ours noir, vu que son pelage lui a paru mélangé; mais comme il ne l'a vu que la nuit, à la clarté fort trompeuse de l'aurore boréale, je ne vous garantis rien. L'ours est un être si méfiant, que ses mœurs sont encore très mystérieuses, même dans nos contrées, où il abondait il y a cent ans, et où il est encore très commun. On ne sait donc pas si l'ours à la robe mélangée est un métis ou une espèce à part. Les uns croient que, le pelage blanc étant un effet de l'hiver, le pelage pie est un commencement ou une fin de la métamorphose annuelle : d'autres assurent que l'ours blanc est blanc en toute saison; mais tout ce que je vous dis là, Christian, vous le savez mieux que moi peut-être... Vous avez lu tant d'ouvrages que je ne connais que de nom...

— C'est précisément parce que j'ai lu beaucoup d'ouvrages que je ne sais rien pour résoudre vos doutes. Buffon contredit Wormsius précisément à l'endroit des ours, et tous les savans se contredisent les uns les autres presque à propos de tout, ce qui ne les empêche pas de se contredire eux-mêmes. Ce n'est pas leur faute en général; la plupart des lois de la nature sont encore à l'état d'énigme, et si les mœurs des animaux qui vivent à la surface de la terre sont encore si peu ou si mal observées, jugez des secrets que renferment les flancs du globe! C'est là ce qui me faisait vous dire tantôt que tout homme, si petit qu'il fût, pouvait découvrir des

choses immenses; mais revenons à nos ours, ou plutôt dépêchons-nous de déjeuner pour aller les trouver. Je ne connais aux Suédois qu'un défaut, cher ami; c'est de manger trop souvent et trop longtemps. Je comprendrais cela tout au plus quand ils ont des journées de vingt heures; mais quand je vois le petit arc de cercle que le soleil doit faire maintenant pour se replonger sous l'horizon, je me demande à quelle heure vous espérez chasser.

— Patience, cher Christian! répondit le major en riant; la chasse à l'ours n'est pas longue. C'est un coup de main réussi ou manqué, soit qu'on loge deux balles dans la tête de l'ennemi, soit que d'un revers de patte il vous désarme et vous assomme. Voilà le *danneman* qui nous annonce que le déjeuner est prêt; marchons.

L'*ambigu* apporté par les officiers était très comfortable; mais Christian vit bien que les jeunes filles et le *danneman* lui-même regardaient ce bon repas avec une sorte de tristesse humiliée, et qu'après s'être fait une fête d'offrir leurs mets rustiques, ils osaient à peine les exhiber. Dès lors il se fit un devoir d'y goûter et de les vanter, politesse qui lui coûta peu, car le saumon fumé et le gibier frais du *danneman* étaient fort bons, le beurre de renne exquis, les navets tendres et sucrés, les confitures de baies de ronces du Nord aromatiques et rafraîchissantes. Christian apprécia moins le lait aigre servi pour boisson dans des cruches d'étain. Il préféra la piquette fabriquée avec les baies d'une autre ronce qui croît en abondance dans le pays même, et que l'on mange et conserve de mille manières. Enfin il admira, au dessert, le gâteau de Noël, qui avait été fait exprès pour les hôtes du *danneman,* afin qu'ils pussent l'entamer, vu que celui qui était réservé à la famille devait, selon l'usage, rester intact jusqu'à l'Épiphanie. Le *danneman* porta résolûment le couteau dans l'édifice de luxe pétri en farine de froment, et fit tomber les tourelles et les clochetons savamment construits par ses filles. Ces grandes personnes, brunes, peu jolies, mais bien faites et coquettement parées de rubans et de bijoux sur un grand luxe de linge blanc et de cheveux noirs tressés, furent alors seulement invitées à prendre leur part du gâteau et à tremper leurs lèvres dans le gobelet de leur père, après que celui-ci l'eut rempli de bière forte. Elles restèrent debout, et firent, avant de boire, une grande révérence et un compliment de nouvelle année à leurs hôtes.

L'impatience que Christian éprouvait ordinairement à table, quand il n'avait plus faim, s'était changée en une rêverie profonde. Ses compagnons étaient assez bruyans, bien qu'ils se fussent abstenus de vin et d'eau-de-vie dans la crainte de se laisser surprendre par l'ivresse au moment d'entrer en chasse. Le *danneman,* d'abord réservé et un peu fier, était devenu plus expansif, et paraissait avoir

conçu pour son hôte étranger une sympathie particulière; mais cet homme, qui connaissait tous les dialectes du Norrland et même le finnois et le russe d'Archangel, ne parlait le suédois, sa propre langue nationale, qu'avec peine. Christian, qui, avec sa curiosité et sa facilité habituelles, s'exerçait déjà à comprendre le dalécarlien, n'avait saisi que vaguement, et par la pantomime du narrateur, les récits intéressans de ses chasses et de ses voyages, provoqués et recueillis avidement par les autres convives.

Fatigué des efforts d'attention qu'il était obligé de faire et de la chaleur excessive qui régnait dans la chambre, Christian s'était éloigné du poêle et de la table. Il regardait par la fenêtre le sublime paysage que dominait le chalet, planté au bord d'une profonde gorge granitique, dont les flancs noirs, rayés de cascatelles glacées, plongeaient à pic jusqu'au lit du torrent. Les prairies naturelles, inclinées au-dessus de l'abîme, étaient, en beaucoup d'endroits, si rapides, que la neige n'avait pu s'y maintenir contre les rafales, et qu'elles étalaient au soleil leurs nappes vertes légèrement poudrées de givre, brillantes comme des tapis d'émeraudes pâles. Ces restes d'une verdure tendre, victorieuse des frimas, étaient rehaussés par le vert sombre et presque noir des gigantesques pins, pressés et dressés comme des monumens de l'abîme, et tout frangés de girandoles de glace. Ceux qui étaient placés dans les creux où séjournait la neige entassée y étaient ensevelis jusqu'à la moitié de leur fût, et ce fût est quelquefois de cent soixante pieds de haut. Leurs branches, trop chargées de glaçons, pendaient et s'enfonçaient dans la neige, raides comme les arcs-boutans des cathédrales gothiques. A l'horizon, les pics escarpés du Sevenberg dressaient, dans un ciel couleur d'améthiste, leurs crêtes rosées, séjour des glaces éternelles. Il était onze heures du matin environ; le soleil projetait déjà ses rayons vers les profondeurs bleuâtres qui, à l'arrivée de Christian sur la montagne, étaient encore plongées dans les tons mornes et froids de la nuit. A chaque instant, il les voyait s'animer de lueurs changeantes comme l'opale.

Tout voyageur artiste a signalé la beauté des paysages neigeux sous les latitudes qui sont, pour ainsi dire, leur théâtre de prédilection. Chez nous, la neige ne parvient jamais à tout son éclat : ce n'est que dans les lieux accidentés, et en de rares journées où elle résiste au soleil, que nous pouvons nous faire une idée de la splendeur des tons qu'elle revêt, de la transparence des ombres que ses masses reçoivent. Christian était pris d'enthousiasme. Comparant le bien-être relatif du chalet (bien-être excessif quant à la chaleur) avec l'âpreté solennelle du spectacle extérieur, il se mit à songer à la vie du *danneman*, et à se la représenter par l'imagination au

point de se l'approprier fictivement et de se croire chez lui, dans sa propre patrie, dans sa propre famille.

Il n'est aucun de nous qui, vivement frappé de certaines situations, ne se soit trouvé plongé dans une de ces étranges rêveries où le moment présent nous apparaît simultanément double, c'est-à-dire reflété dans l'esprit comme un objet dans une glace. On s'imagine qu'on repasse par un chemin déjà parcouru, que l'on se retrouve avec des personnes déjà connues dans une autre phase de la vie, et que l'on recommence en tous points une scène du passé. Cette sorte d'hallucination de la mémoire devint si complète chez Christian, qu'il lui sembla avoir déjà entendu clairement cette langue dalécarlienne, tout à l'heure inintelligible pour lui, et qu'en écoutant machinalement la parole douce et grave du *danneman*, il se mit en lui-même à achever ses phrases avant lui et à y attacher un sens. Tout à coup il se leva, un peu comme un somnambule, et, raidissant sa main sur l'épaule du major : — Je comprends! s'écria-t-il avec une émotion extrême; c'est fort étrange,... mais je comprends! Le *danneman* ne vient-il pas de dire qu'il avait douze vaches, dont trois étaient devenues si sauvages pendant l'été dernier, qu'il n'avait pu les ramener chez lui à l'automne? qu'il les croyait perdues, et qu'il avait été obligé d'en tuer une d'un coup de fusil, pour l'empêcher de disparaître comme les autres?

— Il a dit cela en effet, répondit le major; seulement cette histoire ne date pas de l'été dernier. Le *danneman* dit qu'elle lui est arrivée il y a une vingtaine d'années.

— N'importe, reprit Christian, vous voyez que j'ai presque tout compris. Comment expliquez-vous cela, Osmund?

— Je ne sais, mais j'en suis moins surpris que vous : c'est le résultat de votre incroyable facilité à apprendre toutes les langues, à les construire et à les expliquer en vous-même par les analogies qu'elles ont entre elles.

— Non, cela ne s'est pas fait ainsi en moi; cela est venu comme une réminiscence.

— C'est encore possible. Vous aurez étudié dans votre enfance une foule de choses dont vous vous souvenez confusément. Voyons à présent, écoutez ce que disent les jeunes filles : le comprenez-vous?

— Non, dit Christian, c'est fini; le phénomène a cessé, je ne comprends plus rien.

Et il retourna à la fenêtre pour essayer de ressaisir la mystérieuse révélation en écoutant parler ses hôtes; mais ce fut en vain. Les rêveries confuses se dissipèrent, et, malgré lui, le raisonnement, les impressions réelles reprirent leur empire habituel sur son esprit.

Cependant il ne tarda pas à entrer dans un autre ordre de pensées contemplatives. Cette fois ce n'était plus un passé fantastique qui lui apparaissait; c'était le songe d'un avenir assez logiquement déduit des résolutions qu'il avait prises, et dont il avait entretenu le major une heure auparavant. Il se voyait vêtu, comme le *danneman,* d'une lévite sans manches par-dessus une veste à manches longues et étroites, chaussé de bas de cuir jaune par-dessus des bas de drap, les cheveux coupés carrément sur le front, assis auprès de son poêle brûlant, et racontant à quelque rare visiteur ses expéditions sur les glaces flottantes, ou sur les courans du terrible gouffre Maelstroem et dans les sentiers perdus du Syltfield.

Dans ce milieu paisible et rude qu'il entrevoyait comme la récompense austère de ses voyages et de ses travaux, il essayait naturellement de se faire l'idée d'une compagne associée aux occupations rustiques de son âge mûr. Christian regardait attentivement les filles du *danneman;* elles n'étaient pas assez belles pour qu'il se délectât à l'idée d'être l'époux d'une de ces mâles et sévères créatures. Il eût mieux aimé rester garçon que de ne pouvoir vivre intellectuellement avec la compagne de sa vie. Malgré lui, le fantôme de Marguerite voltigeait dans son rêve sous la forme d'une blonde et mignonne fée déguisée en fille des montagnes, et plus jolie avec la chemisette blanche et le corsage vert que dans sa robe à paniers et ses mules de satin; mais cette fantaisie de toilette n'était qu'un travestissement passager : Marguerite était une figure détachée d'un autre cadre; elle ne pouvait que traverser le chalet en souriant, et disparaître dans le traîneau bleu et argent, doublé de cygne, où il était à jamais défendu à Christian de s'asseoir à ses côtés.

— Va-t'en, Marguerite! se dit-il. Que viens-tu faire ici? Un abîme nous sépare, et tu n'es pour moi qu'une vision dansant au clair de la lune. La femme que j'aurai sera une épaisse réalité,... ou plutôt je n'aurai pas de femme; je serai mineur, laboureur ou commerçant nomade comme mon hôte, pendant une vingtaine d'années, avant de pouvoir bâtir mon nid sur la pointe d'une de ces roches. Eh bien! à cinquante ans, je me fixerai dans quelque site grandiose, j'y vivrai en anachorète, et j'élèverai quelque enfant abandonné qui m'aimera comme j'ai aimé Goffredi. Pourquoi non? Si d'ici là j'ai découvert quelque chose d'utile à mes semblables, ne serai-je pas heureux?

C'est ainsi que Christian retournait dans sa tête le problème de sa destinée; mais son rêve de bonheur, quelque modeste qu'il le construisît, s'écroulait toujours devant l'idée de la solitude. — Et pourquoi donc depuis vingt-quatre heures, se disait-il, cette obsession d'amour sérieux? Jusqu'à présent j'avais peu pensé au lende-

main. Voyons, ne puis-je appliquer à ces éveils et à ces cris du cœur la bonne philosophie que j'opposais, en causant avec Osmund, aux douceurs matérielles de l'existence? Si j'ai su m'oublier, ou du moins me traiter rudement comme être physique dans mon projet de réforme, ne puis-je aussi bien imposer silence à l'imagination, qui se met à caresser le bonheur de l'âme? Allons donc, Christian! puisque tu as réglé et décidé que tu n'avais pas de droits particuliers au bonheur, ne peux-tu en prendre ton parti, et te dire : Il ne s'agit pas de respirer le parfum des roses, mais de marcher dans les épines sans regarder derrière toi?

Christian sentit son cœur se rompre au beau milieu de cet effort de volonté, et son visage fut inondé de larmes, qu'il cacha dans ses mains en prenant l'attitude d'un homme qui sommeille.

— Eh bien! Christian, s'écria le major en se levant de table, est-ce le moment de dormir, vous, qui étiez le plus ardent à la chasse? Venez boire le coup de l'étrier, et partons.

Christian se leva en criant *bravo*. Il avait les yeux humides; mais son franc sourire ne permettait pas de penser qu'il eût pleuré.

— Il s'agit, reprit le major, de savoir qui de nous aura l'honneur d'attaquer le premier sa majesté fourrée.

— Ne sera-ce pas, dit Christian, le sort qui en décidera? Je croyais que c'était l'usage.

— Oui, sans doute; mais vous nous avez tant divertis et intéressés hier soir, que nous nous demandions tout à l'heure ce que nous pourrions faire pour vous en remercier, et voici ce que le lieutenant et moi avons décidé avec l'agrément du caporal, qui a ici sa voix comme les autres. On tirera au sort, et celui de nous qui sera favorisé aura le plaisir de vous offrir la longue paille.

— Vraiment! dit Christian. Je vous en suis reconnaissant, je vous en remercie tous du fond du cœur, mes aimables amis; mais il se pourrait bien que vous fissiez là le sacrifice d'un plaisir que je ne suis pas digne d'apprécier. Je ne me suis pas donné pour un chasseur ardent et habile. Je ne suis qu'un curieux...

— Craignez-vous quelque chose? reprit le major. Dans ce cas...

— Je ne peux rien craindre, répondit Christian, puisque je ne sais rien des dangers de cette chasse, et je ne crois pas être poltron au point de ne vouloir aller où je présume qu'il y a un danger quelconque à courir. Je répète que je n'y mets aucun amour-propre; je n'ai jamais fait aucun exploit qui me donne le droit de vouloir accaparer un triomphe : ne pouvez-vous me donner une place qui égalise toutes nos chances?

— Il n'en peut être ainsi. Toutes les chances sont égales devant

le sort; seulement la bonne est pour celui qui marche le premier.

— Eh bien! dit Christian, je marcherai le premier et je ferai lever le gibier; mais si quelqu'un ne tient pas à le tuer de sa propre main, c'est moi, je vous le déclare, et même j'avoue que je préférerais beaucoup avoir le temps d'examiner la pantomime et l'allure vivante de la bête.

— Mais si, avant que vous puissiez l'examiner, elle fuit et nous échappe? On ne sait rien du caprice qu'elle peut avoir. L'ours est peureux le plus souvent, et, à moins d'être blessé, il ne songe qu'à disparaître. Croyez-moi, Christian, chargez-vous de l'attaque, si vous tenez à voir quelque chose d'intéressant. Autrement vous ne verrez peut-être que la bête morte après le combat, car il paraît qu'elle est retranchée dans un lieu étroit, derrière d'épaisses broussailles.

— Alors j'accepte, dit Christian, et je vous promets de vous faire voir, ce soir, sur mon théâtre, une chasse à l'ours où je tâcherai d'introduire des choses divertissantes. Oui, oui, je serai aussi amusant que possible pour vous prouver ma gratitude. Et à présent, major, dites-moi ce qu'il faut faire, et de quelle façon on s'y prend pour tuer un ours proprement, sans le faire trop souffrir, car je suis un chasseur sentimental, et force m'est de vous avouer que je n'ai pas le plus petit instinct de férocité.

— Quoi! reprit le major, vous n'avez même jamais vu tuer un ours?

— Jamais!

— Oh! alors c'est très différent; nous retirons notre proposition. Personne ici n'a envie de vous voir estropié, cher Christian! N'est-ce pas, camarades? Et que dirait la comtesse Marguerite, si on lui ramenait son danseur avec une jambe broyée?

Le lieutenant et le caporal furent d'avis qu'il ne fallait pas exposer un novice à une rencontre sérieuse avec la bête féroce; mais le nom de Marguerite, prononcé là au grand regret de Christian, lui avait fait battre le cœur. Dès ce moment, il mit autant d'ardeur à réclamer la faveur qu'on lui avait octroyée qu'il y avait mis d'abord de modestie ou d'indifférence. — Si je puis tuer l'ours un peu élégamment, pensa-t-il, cette princesse barbare rougira peut-être un peu moins de notre amitié défunte, et si l'ours me tue un peu tragiquement, le souvenir du pauvre histrion sera peut-être arrosé d'une petite larme de pitié versée en secret.

Quand le major vit que Christian était évidemment contrarié d'avoir à s'en remettre au sort, il engagea ses compagnons à lui rendre son tour de faveur. Seulement il s'approcha du *danneman* et lui dit dans sa langue : — Ami, puisque tu vas en avant avec

notre cher Christian pour lui servir de guide, veille de près sur lui, je te prie. C'est son coup d'essai.

Le Dalécarlien, étonné, ne comprit pas tout de suite : il se fit répéter l'avertissement, puis il regarda Christian avec attention, et secoua la tête.

— Un beau jeune homme, dit-il, et un bon cœur, j'en suis certain! Il a mangé mon *kakebroë* comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie; il a des dents dalécarliennes, celui-là, et pourtant il est étranger! C'est un homme qui me plaît. Je suis fâché qu'il ne sache point parler le dalécarlien avec moi, encore plus fâché qu'il aille où de plus fins que lui et moi sont restés. — Le *kakebroë*, auquel le *danneman* faisait allusion, n'était autre chose que son pain mêlé de seigle, d'avoine et d'écorce pilée. Comme on ne cuit guère, en ce pays, que deux fois par an tout au plus, ce pain, qui est déjà très dur par lui-même grâce au mélange de la poudre de bouleau, devient, par son état de desséchement, une sorte de pierre plate qu'entament difficilement les étrangers. On sait le mot historique d'un évêque danois marchant contre les Dalécarliens au temps de Gustave Wasa : « Le diable lui-même ne saurait venir à bout de ceux qui mangent du bois! »

Comme le *danneman*, malgré son enthousiasme pour l'héroïque mastication de son hôte étranger, ne paraissait pas pouvoir répondre de le préserver, les inquiétudes de Larrson recommencèrent, et il essayait encore de dissuader Christian, lorsque le *danneman* pria tout le monde de sortir, excepté l'étranger. On devina sa pensée, et Larrson se chargea de l'expliquer à Christian. — Il faut, lui dit-il, que vous vous prêtiez à quelque initiation cabalistique. Je vous ai dit que nos paysans croyaient à toute sorte d'influences et de divinités mystérieuses; je vois que le *danneman* ne vous conduira pas avec confiance à la rencontre de son ours, s'il ne vous rend invulnérable par quelque formule ou talisman de sa façon. Voulez-vous consentir...

— Je le crois bien! s'écria Christian. Je suis avide de tout ce qui est un trait de mœurs. Laissez-moi seul avec le *danneman*, cher major, et s'il me fait voir le diable, je vous promets de vous le décrire exactement.

Lorsque le *danneman* fut tête à tête avec son hôte, il lui prit la main, et lui dit en suédois : — « N'aie pas peur. » Puis il le conduisit à un des deux lits qui formaient niche transversale dans le fond de la chambre, et, après avoir appelé par trois fois : Karine, Karine, Karine! il tira un vieux rideau de cuir maculé qui laissa voir une forme anguleuse et une figure d'une pâleur effrayante.

C'était une femme âgée et malade qui parut se réveiller avec effort, et que le *danneman* aida à se soulever pour qu'elle pût regar-

der Christian. En même temps il répéta à ce dernier : « N'aie pas peur! » et il ajouta : « C'est ma sœur, dont tu as pu entendre parler, une *voyante* fameuse, une *vala* des anciens temps!

La vieille femme, dont le sommeil avait résisté au bruit du repas et des conversations, parut chercher à rassembler ses idées. Sa figure livide était calme et douce. Elle étendit la main, et le *danneman* y mit celle de Christian; mais elle retira la sienne aussitôt avec une sorte d'effroi, en disant en langue suédoise : — Ah! qu'est-ce donc, mon Dieu! C'est vous, monsieur le baron? Pardonnez-moi de ne pas me lever. J'ai eu tant de fatigue dans ma pauvre vie!

— Vous vous trompez, ma bonne dame, répondit Christian, vous ne me connaissez pas; je ne suis pas baron.

Le *danneman* parla à sa sœur dans le même sens probablement, car elle reprit en suédois : — Je sais bien que vous me trompez; c'est là le *grand iarl!* Que vient-il faire chez nous? Ne veut-il pas laisser dormir celle qui a tant veillé?

— Ne fais pas attention à ce qu'elle dit, repartit le *danneman* en s'adressant à Christian; son esprit est endormi, et elle continue son rêve. Tout à l'heure elle va parler sagement. — Et il ajouta, pour sa sœur : — Allons, Karine, regarde ce jeune homme et dis-lui s'il faut qu'il vienne avec moi chasser le *malin*.

Le paysan dalécarlien appelle ainsi l'ours, dont il ne prononce le nom qu'avec répugnance. Karine se cacha les yeux, et parla avec vivacité à son frère.

— Parlez suédois, puisque vous savez le suédois, lui dit Christian, qui désirait comprendre les pratiques de la voyante. Je vous prie, ma bonne mère, expliquez-moi ce que je dois faire.

La voyante ferma les yeux avec une sorte d'acharnement, et dit : — Tu n'es pas celui dont je rêvais, ou tu as oublié la langue de ton berceau. Laissez-moi tous les deux, toi et ton ombre; je ne parlerai pas, j'ai juré de ne jamais dire ce que je sais.

— Aie patience, dit le *danneman* à Christian. Avec elle, c'est toujours ainsi au commencement. Prie-la doucement, et elle te dira ta destinée.

Christian renouvela sa prière, et la voyante répondit enfin en cachant toujours ses yeux dans ses mains pâles, et en prenant un style poétique qui semblait appris par cœur :

« Le dévorant hurle sur la bruyère, ses liens se brisent; il se précipite!

« Il se précipite vers l'est, à travers les vallées pleines de poisons, de tourbe et de fange. »

— Est-ce à dire qu'il nous échappera? dit le *danneman*, qui écoutait religieusement sa sœur.

« Je vois, reprit celle-ci, je vois marcher, dans des torrens

puans, les parjures et les meurtriers! *Comprenez-vous ceci? savez-vous ce que je veux dire?* »

— Non, je n'en sais rien du tout, répondit Christian, qui reconnut le refrain des anciens chants scandinaves de la *Voluspa*, et qui crut reconnaître aussi la voix des galets du Stollborg.

— Ne l'interromps pas, dit le *danneman*. Parle toujours, Karine, on t'écoute.

« J'ai vu briller le feu dans la salle du riche, reprit-elle, mais devant la porte se tenait la mort. »

— Est-ce pour ce jeune homme que tu dis cela? demanda le *danneman* à sa sœur.

Elle continua sans paraître entendre la question :

« Un jour, dans un champ, je donnai mes habits à deux hommes de bois; quand ils en furent revêtus, ils semblèrent des héros : l'homme nu est timide. »

— Ah! tu vois! s'écria Bœtsoï en regardant Christian d'un air de triomphe naïf; voilà, j'espère, qu'elle parle clairement!

— Vous trouvez?

— Mais oui, je trouve. Elle te recommande d'être bien vêtu et bien armé.

— C'est un bon conseil à coup sûr; mais est-ce tout?

— Écoute, écoute, elle va parler encore, dit le *danneman*.

Et la voyante reprit :

« L'insensé croit qu'il vivra éternellement s'il fuit le combat; mais l'âge même ne lui donnera pas la paix : c'est à sa lance de la lui donner. *Comprenez-vous? savez-vous ce que je veux dire?* »

— Oui, oui, Karine! s'écria le *danneman* satisfait. Tu as bien parlé, et maintenant tu peux te rendormir; les enfans veilleront sur toi, et tu ne seras plus troublée.

— Laissez-moi donc, dit Karine; à présent *la vala retombe dans la nuit*. — Elle cacha son visage dans sa couverture, et son maigre corps sembla s'enfoncer et disparaître dans son matelas de plumes d'eider, riche présent que lui avait fait le *danneman*, plein de vénération pour elle.

— J'espère que tu es content, dit-il à Christian en prenant une longue corde dans un coin de la chambre; la prédiction est bonne!

— Très bonne, répondit Christian. Cette fois j'ai compris. Rien ne sert aux gens prudens de se cacher, le plus sûr est de marcher droit à l'ennemi. Or donc en route, mon cher hôte! Mais que voulez-vous faire de cette corde?

— Donne ton bras, répondit le *danneman*, et il se mit à rouler la corde avec beaucoup de soin autour du bras gauche de Christian. —Voilà tout ce qu'il faut pour amuser le malin, dit-il; pendant qu'il

aura ce bras dans ses pattes, de ton autre main tu lui fendras le ventre avec cet épieu; mais je t'expliquerai en route ce qu'il faut faire. Te voilà prêt, partons.

— Eh bien! s'écrièrent les officiers qui attendaient Christian dans le vestibule, aurons-nous bonne chance?

— Quant à moi, dit Christian, il paraît que je suis invulnérable; mais quant à l'ours, je crains qu'il n'ait aussi bonne chance que moi. La voyante a dit qu'il s'enfuirait du côté de l'est.

— Non, non, répliqua le *danneman*, dont l'air grave et confiant imposait silence à toute plaisanterie; il a été dit que le dévorant se précipiterait du côté de l'est, mais non pas qu'il ne serait pas tué. Marchons!

Avant de suivre Christian à la chasse, nous retournerons pour quelques instans au château de Waldemora, d'où le baron était parti avec tous les hommes valides de sa société, et deux ou trois cents traqueurs, aussitôt après le lever du soleil.

Le point vers lequel se dirigeait cette battue seigneuriale était beaucoup moins éloigné et beaucoup moins élevé sur la montagne que la chaumière du *danneman*. Les dames purent donc s'y rendre, les unes résolues à voir d'aussi près que possible la chasse de l'ours, les autres, moins braves, se promettant bien de ne pas s'aventurer plus loin que la lisière des bois. Parmi les premières était Olga, jalouse de montrer au baron qu'elle s'intéressait à ses prouesses; parmi les dernières étaient Marguerite, qui se souciait peu des prouesses du baron, et Mlle Martina Akerstrom, fille du ministre de la paroisse et fiancée du lieutenant Osburn : excellente personne, un peu trop haute en couleur, mais agréable, affectueuse et sincère, avec qui Marguerite s'était liée de préférence à toute autre. Disons en passant que le ministre Mickelson, dont il a été question dans l'histoire de la baronne Hilda, était mort depuis longtemps, témérairement brouillé, assurait-on, avec le baron Olaüs. Son successeur était un homme très-respectable, et, bien que sa cure fût à la nomination du châtelain, ainsi qu'il était de droit pour certains fiefs, il montrait beaucoup de dignité et d'indépendance dans ses relations avec l'homme de neige. Peut-être le baron avait-il compris qu'il valait mieux rester en bons termes avec un homme de bien que d'avoir à ménager les mauvaises passions d'un ami dangereux. Il lui témoignait des égards, et le pasteur plaidait souvent auprès de lui la cause du faible et du pauvre, sans l'irriter par sa franchise.

On se porta en général assez mollement à la chasse du baron. Personne ne pensait qu'on dût rencontrer des ours dans une région aussi voisine du château, surtout après plusieurs jours de bruit et

de fêtes. L'ours est défiant et maussade de sa nature. Il n'aime ni les sons de l'orchestre ni les feux d'artifice, et tout le monde se disait à l'oreille que si on en rencontrait un seul, ce ne pouvait être qu'un ours apprivoisé et beau danseur, qui viendrait de lui-même donner la patte au châtelain. Le temps était néanmoins magnifique, les chemins de la forêt fort praticables, et c'était un but de promenade auquel personne ne manqua, même les gens âgés, qui se firent voiturer jusqu'à un pavillon rustique très comfortable où l'on devait déjeuner et dîner, soit que l'on eût tué des ours ou des lièvres.

Quand le château fut à peu près désert, Johan, ayant éloigné sous divers prétextes les valets dont il n'était pas sûr, procéda aux fonctions d'inquisiteur qu'il s'était vanté de mener à bien, et tint ainsi qu'il suit avec ponctualité, heure par heure, le rendu-compte de sa journée.

« Neuf heures. — L'*Italien* crie la faim et la soif. On le fait taire; ce n'est pas difficile.

« Personne au Stollborg que Stenson, l'avocat et son petit laquais. Je ne parle pas d'Ulf, l'abruti. Christian Waldo a disparu, à moins qu'il ne soit malade et couché. L'avocat, qui partage sa chambre avec lui, ne laisse entrer personne, et commence à me devenir suspect.

« Dix heures. — Le *capitaine* me fait demander s'il est temps d'agir. Pas encore. L'Italien a encore trop de force. Christian Waldo est décidément à la promenade. Je suis entré dans la fameuse chambre, j'y ai trouvé l'avocat travaillant. Il dit ne pas savoir où est allé l'homme aux marionnettes. J'ai vu le bagage de celui-ci. Il n'est pas loin.

« Onze heures. — J'ai déterré le valet de Christian Waldo dans les écuries du château neuf. Je l'ai fait parler. Il sait le vrai nom de son maître : *Dulac*. Il serait donc Français et non Italien. Une découverte plus intéressante due à ce *Puffo*, c'est que nous avons ici deux Waldo pour un. Puffo n'a pas fait marcher les marionnettes hier soir, et le Waldo à qui j'ai parlé (l'homme à la tache de vin) m'a fait dix mensonges. Son compère dans la représentation est inconnu à Puffo. Ce Puffo était ivre hier, il a dormi. Il ne peut imaginer, dit-il, par qui il a pu être remplacé. J'ai eu envie de l'envoyer au capitaine, mais je crois voir qu'il dit vrai. Je ne le perds pas de vue. Il peut m'être utile.

« Ce second Waldo serait donc le faux Goefle. Alors, en n'ayant pas l'air de nous méfier, nous les tiendrons tous deux ce soir. J'ai cru voir que Stenson était inquiet. J'ai dit qu'on le laissât tranquille. Il faut, à tout événement, qu'il se rassure et ne nous échappe pas.

« Midi. — Je tiens tout : la preuve cachetée, que je vous envoie,

et les révélations de l'Italien, que voici. (Il n'y a pas eu la moindre peine à se donner; la seule vue de la chambre des roses l'a rendu expansif.)

« Christian Waldo est bien celui que vous cherchez. Il est beau et bien fait, son signalement répond exactement à la figure du faux Christian Goefle. L'Italien ne sait rien de l'homme à la tache de vin.

« La fameuse *preuve*, que je vous procure *gratis*, était cachée entre deux pierres, derrière le högar, dans un endroit très bien choisi, que je vous montrerai. Je suis allé la chercher moi-même, et je vous l'envoie sans savoir ce qu'elle vaut. Vous en serez juge. Je fais déjeuner M. l'Italien, dont le vrai nom est Guido Massarelli.

« Ne vous pressez pas de quitter la chasse, et ne faites paraître aucune impatience. S'il y a dans la pièce que je vous envoie quelque chose de sérieux et que ces bateleurs s'entendent avec le Guido, comme ils n'ont pu communiquer avec lui depuis hier, nous les tenons bien. Tous les chemins sont surveillés. Le Guido offre de se mettre contre eux; mais je ne m'y fie pas. Si tout cela n'est qu'une mystification pour vous faire payer, nous paierons autrement, et nous paierons cher! »

Ayant clos son bulletin, Johan le lia au portefeuille que Guido avait été forcé de livrer, et expédia le tout bien scellé à l'adresse du baron, au rendez-vous de chasse, par le plus sûr de ses agens.

XIII.

Il nous est permis, pendant que cette dépêche court après le baron, de courir nous-mêmes au chalet de Bœtsoï, d'où ce brave *danneman* voulait emmener Christian sans autre arme qu'une corde et un bâton ferré.

— Attendez! dit le major, il faut que notre ami soit équipé et armé. Votre épieu est bon, maître Joë; mais un bon coutelas norvégien sera meilleur, et un bon fusil ne sera pas de trop.

Cédant aux instances du major et du lieutenant, Christian dut endosser une veste de peau de renne et chausser des bottes de feutre sans semelle et sans couture, chaussure souple comme un bas, ne glissant jamais sur la glace ou la neige, et impénétrable au froid. Puis, l'ayant armé et muni de poudre et de balles, les amis de Christian lui mirent sur la tête un bonnet fourré, et l'on tira au sort les places pour la chasse.

— J'ai le numéro un! s'écria le major tout joyeux; c'est donc moi qui cède ma place à Christian et qui me poste à cent pas derrière lui; le lieutenant est à ma gauche, le caporal à ma droite, à cent pas aussi de chaque côté. Partez donc et comptez vos pas, nous

suivrons quand vous aurez compté cent, et que vous nous ferez signe.

Toutes choses ainsi réglées, le *danneman* et Christian ouvrirent la marche, et chacun suivit, en observant les distances convenues. Christian s'étonnait de cet ordre de bataille dès le départ. — L'ours est-il donc si près, demanda-t-il à son guide, que l'on n'ait pas dix fois le temps de se poster à l'approche de sa tanière?

— Le *malin* est très près, répondit le *danneman*. Jamais *malin* n'est venu prendre ses quartiers d'hiver si près de ma maison. Je me doutais si peu qu'il fût là, que dix fois je suis passé presque sur son trou sans pouvoir supposer que j'avais un si beau voisin.

— Il est donc beau, notre ours?

— C'est un des plus grands que j'aie vus; mais commençons à parler bas : il a l'ouïe fine, et avant un quart d'heure il ne perdra pas une de nos paroles.

— Vos filles n'étaient pas effrayées d'un pareil voisinage? dit Christian en se rapprochant du *danneman* et en baissant la voix pour lui complaire, car ses appréhensions lui paraissaient exagérées.

A cette question, Joë Bœtsoï raidit sa grosse tête sur ses larges épaules et regarda Christian de travers. — *Herr* Christian, mes filles sont d'honnêtes filles, dit-il d'un ton sec.

— Est-ce que j'ai eu l'air d'en douter, *herr* Bœtsoï? dit Christian étonné.

— Ne sais-tu pas, reprit le *danneman* en faisant un effort pour prononcer un nom qui lui répugnait, ne sais-tu pas que l'*ours* ne peut rien contre une vierge, et que par conséquent une honnête fille peut aller lui arracher des griffes sa chèvre ou son mouton sans rien craindre?

— Pardon, monsieur le *danneman*, je ne le savais pas; je suis étranger, et je vois qu'on apprend du nouveau tous les jours. Mais êtes-vous bien sûr que l'ours soit si respectueux envers la chasteté? Mèneriez-vous une de vos filles avec vous en ce moment?

— Non! les femmes ne peuvent pas laisser leur langue en repos; elles avertissent le gibier par leur caquet. C'est pour cela qu'il ne faut point de filles ni de femmes à la chasse.

— Et si par hasard vous voyiez l'ours poursuivre les vôtres, vous ne seriez pas effrayé? vous ne tireriez pas dessus?

— Je tirerais dessus pour avoir sa peau, mais je ne serais pas inquiet pour mes filles. Je te répète que je suis sûr de leur conduite.

— Mais votre sœur la sibylle, elle a sans doute été mariée?

— Mariée? dit le *danneman* en hochant la tête. — Puis il reprit avec un soupir : — Mariée ou non, Karine ne craint rien des mauvaises langues.

— Les mauvaises langues viennent-elles jusqu'ici vous tourmenter, maître Joë? J'aurais cru que dans ce désert...

Le *danneman* haussa les épaules, et prit, sans répondre, une figure mécontente.

— Vous ai-je encore déplu sans le savoir? lui demanda Christian quelques instans après.

— Oui, répondit le *danneman*, et comme il n'est pas bon d'aller ensemble où nous allons quand on a quelque chose sur le cœur, je veux savoir pourquoi tu m'as demandé si Karine avait peur de l'ours. Je n'irai pas plus avant que je ne sache si tu as eu une mauvaise pensée contre elle ou contre moi.

Devant cet appel à sa sincérité, fait avec une sorte de grandeur antique, Christian se sentit embarrassé de répondre. Il avait, en questionnant Bœtsoï sur Karine, cédé à un mouvement de curiosité qui tenait à des causes mystérieuses en lui-même, et qu'il lui était impossible d'expliquer. Il crut s'en tirer par une rectification du fait.

— Maître Joë, dit-il, je n'ai pas demandé si votre sœur avait peur de l'ours, mais si elle avait été mariée, et je ne vois rien d'offensant dans ma question.

Le paysan le troubla par un regard d'une pénétration extraordinaire. — La question ne m'offense pas, dit-il, si tu peux me jurer n'avoir écouté, avant de venir chez moi, aucun mauvais propos sur ma famille.

Et comme Christian, se rappelant les paroles du major, hésitait à répondre, Bœtsoï reprit : — Allons, allons! J'aime mieux que tu ne mentes point. Tu n'as pas de raisons pour être mon ennemi, et tu peux me dire ce que l'on t'a raconté de l'enfant du lac.

— L'enfant du lac! s'écria Christian. Qu'est-ce que l'enfant du lac?

— Si tu ne sais rien, je n'ai rien à te dire.

— Si fait, si fait! reprit Christian... Je sais... Je crois savoir... Parlez-moi comme à un ami, maître Joë. L'enfant du lac est-il le fils de Karine?

— Non, répondit le *danneman*, dont la physionomie s'anima d'une singulière exaltation. Il était bien à elle, mais il n'avait pas été conçu et enfanté comme les autres. Karine a eu du malheur, comme il en arrive aux filles qui apprennent des choses au-dessus de leur état, et qui lisent dans des livres d'une religion que nous ne devons plus connaître; mais elle n'a pas fait le mal qu'on dit. J'ai été trompé là-dessus comme les autres, moi qui te parle! Il fut un temps, j'étais encore bien jeune alors, où je voulais envoyer une balle dans la tête d'un homme dont Karine parlait trop dans ses

rêves; mais Karine a juré à notre mère et à moi qu'elle haïssait cet homme-là. Elle l'a juré sur la Bible, et nous avons dû la croire. L'enfant a été nourri dans la montagne par une daine apprivoisée, qui suivait Karine comme une chèvre. Elle demeura plus d'un an seule avec lui dans une autre maison que nous avons, bien plus haut que celle où tu es entré. Quand l'enfant a été sevré, nous l'avions reçu chez nous et nous l'aimions. Il grandissait, il parlait et il était beau; mais un jour il est parti comme il était venu, et Karine a tant pleuré que son esprit s'est envolé pendant longtemps après lui. Il y a bien du mystère là-dessous. Ne sait-on pas qu'il y a des femmes qui mettent des enfans au monde par la parole seulement, de la même manière qu'elles les ont conçus, en respirant trop l'air que les trolls de nuit agitent sur les lacs? Karine avait trop demeuré là-bas, et on sait bien que le lac de Waldemora est mauvais... En voilà assez là-dessus. C'est le secret de Dieu et le secret des eaux. Il ne faut pas mal penser de Karine. Elle ne travaille pas, elle ne sert à rien qui se compte et qui se voie dans une maison; mais elle est de celles qui, par leur savoir et leurs chants, portent bonheur aux familles. Elle voit ce que les autres ne voient pas, et ce qu'elle annonce arrive d'une manière ou de l'autre. C'est assez parlé, je te dis, car nous voilà devant le fourré, et à présent il ne faut plus penser qu'au malin. Écoute-moi bien, et ensuite plus un mot, plus un seul, quand même il irait de la vie...

— Quand même il irait de la vie, dit Christian, ému et frappé du mystérieux récit du *danneman*, il faut que vous me parliez de cet enfant qui a été élevé chez vous. N'avait-il pas aux doigts quelque chose de particulier?

La figure du *danneman* se colora, malgré le froid, d'une vive rougeur. — Je vous ai dit, reprit-il d'un ton irrité, tout ce que je voulais dire. Si c'est pour m'insulter dans l'honneur de ma famille que vous êtes venu manger mon pain et tuer mon gibier, prenez garde à vous ou renoncez à la chasse, *herr* Christian, car, aussi vrai que je me nomme Bœtsoï, je vous laisse seul avec le malin.

— Maître Bœtsoï, répondit Christian avec calme, cette menace m'effraie beaucoup moins que la crainte de vous affliger. Je vous permets de me laisser seul avec le malin, si bon vous semble : je tâcherai d'être plus malin que lui; mais je vous prie de ne pas emporter de moi une mauvaise opinion. Nous reprendrons cet entretien, je l'espère, et vous comprendrez que jamais la pensée d'outrager l'honneur de votre famille n'a pu entrer dans mon esprit.

— C'est bien, reprit le *danneman;* alors parlons du malin. Ou il fuira lestement avant que nous ayons gagné sa tanière, et alors tu tireras sur lui, ou il acceptera le combat et se lèvera debout. Tu

sais bien où est la place du cœur, et, avec ce bon couteau, il faudrait que la main te tremblât pour le manquer. Fais attention à une seule chose, c'est qu'il ne désarme pas ta main droite avant d'avoir saisi ton bras gauche, car il voit très bien les armes, et il a plus de raisonnement qu'on ne pense. Vas-y donc doucement et tranquillement, sans te presser. Tant que le malin n'est pas blessé, il n'est pas insolent, et il ne sait pas bien ce qu'il veut faire. Quelquefois il grogne et se laisse approcher. Quant à moi, j'ai coutume de lui parler et de lui promettre de ne lui faire aucun mal : ce n'est pas mentir que de mentir à une bête. Je te conseille donc de lui dire quelque parole caressante : il a assez d'esprit pour comprendre qu'on le flatte, il n'en a pas assez pour deviner qu'on le trompe. Et maintenant attends que je voie si ces messieurs prennent bien la direction qu'il faut pour cerner la tanière, car, si la bête nous échappait, il ne faudrait pas qu'elle pût échapper aux autres. Je reviens dans cinq minutes.

Christian resta seul dans un site étrange. Depuis le chalet, il avait fait avec son guide environ une demi-lieue au sein d'une forêt magnifique jetée en ondes épaisses et larges sur le dos de la montagne. La profusion de beaux arbres dans ces régions et la difficulté de les transporter pour l'exploitation sont cause de la prodigalité pour ainsi dire méprisante, on oserait même dire impie, avec laquelle sont traitées ces nobles productions du désert. Pour faire le moindre outil, le moindre jouet (les pâtres dalécarliens, comme les pâtres suisses, taillent et sculptent très adroitement le bois résineux), on sacrifie sans regret un colosse de verdure, et souvent, pour ne pas se donner la peine de l'abattre, on met le feu au pied : tant pis si l'incendie se propage et dévore des forêts entières! En beaucoup d'endroits, on voit des bataillons de monstres noirs se dresser sur la neige, ou, dans l'été, sur une plaine de cendres. Ce sont des tiges calcinées qui ne servent plus de retraite à aucun animal, et où règnent le silence et l'immobilité de la mort (1). Ceux qui chassent en Russie s'affligent de trouver dans les splendides forêts du Nord la même incurie et les mêmes profanations.

Le lieu où Christian se trouvait n'avait été ni brûlé ni abattu; il offrait une scène de bouleversement moins irritante, le spectacle d'un abandon imposant et d'une destruction grandiose, due aux seules causes naturelles : la vieillesse des arbres, les éboulemens du sol, le passage des ouragans. C'était l'aspect d'une forêt vierge qui aurait été saisie dans les glaces voyageuses des mers polaires. Les

(1) Ce n'est que très récemment que l'état s'est préoccupé, trop tard peut-être, d'arrêter ces dévastations en Suède.

grands pins fracassés s'appuyaient tout desséchés sur leurs voisins verts et debout, mais dont ils avaient brisé la tête ou les maîtresses branches par leur chute. D'énormes rochers avaient roulé sur les pentes, entraînant un monde de plantes qui s'étaient arrangées pour vivre encore, tordues et brisées, ou pour renaître sur ces débris communs. Ce cataclysme était déjà ancien de quelques années, car de jeunes bouleaux avaient poussé sur des éminences qui n'étaient que des amas de détritus et de terres entraînées. Au moindre vent, ces arbres, déjà beaux, balançaient les glaçons au bout de leurs branches légères et pendantes avec un bruit rapide et sec qui rappelait celui d'une eau courant sur les cailloux.

Ce lieu sauvage était sublime. Christian voyait, à mille pieds au-dessous de lui, l'*elf* ou *strœm* (c'est ainsi qu'on appelle tous les cours d'eau) présenter les mêmes couleurs et les mêmes ondulations que s'il n'eût pas été glacé. A cette distance, il eût été impossible à un sourd de savoir s'il ne roulait pas ses flots avec fracas, car l'œil était absolument trompé par sa teinte sombre et métallique, toute boursouflée d'énormes remous blancs comme de l'écume. Pour Christian, dont l'oreille eût pu saisir le moindre bruit montant du fond de l'abîme, l'aspect agité de ce torrent impétueux contrastait singulièrement avec son silence absolu. Rien ne ressemble à un monde mort comme un monde ainsi pétrifié par l'hiver. Aussi le moindre symptôme de vie dans ce tableau immobile, — une trace sur la neige, le vol court et furtif d'un petit oiseau, — cause-t-il une sorte d'émotion. Cette surprise est presque de l'effroi, quand c'est un élan ou un daim dont la fuite retentissante éveille brusquement les échos endormis de la solitude.

Et cependant Christian ne songeait pas plus à admirer en ce moment la nature qu'à se préparer à combattre le *malin*. Une pensée douloureuse et terrible avait traversé son âme. Le récit bizarre du *danneman*, d'abord très-obscur à cause de son langage incorrect et de ses idées superstitieuses, venait de s'éclaircir et de se résumer dans son esprit. Cette sibylle rustique qui avait été séduite par le troll du lac, cet enfant mystérieux élevé dans le chalet du *danneman*, et disparu à l'âge de trois ou quatre ans, ces hallucinations de mémoire que Christian avait éprouvées durant le repas, et qui n'étaient peut-être que des souvenirs tout à coup réveillés...

« Oui, se disait-il, à présent la mémoire ou l'illusion me revient. Les trois vaches perdues... il y a une vingtaine d'années, le coup de fusil qui a arrêté la quatrième... Il me semble que je l'entends, ce coup mortel, il me semble que je vois tomber la pauvre bête, et que je ressens l'impression de douleur et de regret que je

ressentis alors; ce fut peut-être la première émotion de ma vie, celle qui éveille en nous la vie du sentiment. Mon Dieu, il me semble que tout un monde oublié se ranime et se lève devant moi! Il me semble que c'est là-bas, au tournant du rocher, sur le bord de ce talus à pic, d'un ton rougeâtre, que la scène s'est passée. Il me semble y être! Était-ce moi ou mon âme dans quelque existence antérieure?... Mais si c'est moi, qui donc est mon père? Quel est cet homme que le *danneman* a failli tuer lorsque le soupçon n'était pas encore endormi par la superstition? Pourquoi la sibylle,... ma mère peut-être!... a-t-elle frissonné tout à l'heure en touchant mes doigts? Elle était plongée dans une sorte de rêve, elle n'a pas regardé ma figure, mais elle a dit que j'étais le baron!.. Et tout à l'heure, quand j'ai demandé au *danneman* si l'enfant n'avait pas aux mains un signe particulier, sa colère et son chagrin ne prouvent-ils pas qu'il avait remarqué et compris ce signe héréditaire, peut-être plus apparent chez l'enfant qu'il ne l'est maintenant chez l'homme?

« D'ailleurs, quand même il l'eût observé aujourd'hui chez moi, son esprit était loin de faire un rapprochement. Il ne lui est pas venu à la pensée de chercher à me reconnaître. Il n'a vu en moi qu'un étranger curieux et railleur qui lui demandait le secret de sa famille, et ce secret, c'est sa honte; il aime mieux en faire une légende, un conte de fées. On l'offense en doutant du merveilleux qu'il invoque, on l'irrite en lui disant que l'enfant avait peut-être les doigts faits comme ceux du baron Olaüs. Il n'y a, dit-on, que la vérité qui offense; j'avais donc deviné... La pauvre Karine n'a-t-elle pas été effrayée en me prenant pour son séducteur?

« Son séducteur! qui sait? Cet homme, haï et méprisé de tous, lui a peut-être fait violence. Elle aura caché son malheur, elle aura exploité la croyance aux esprits de perdition, pour empêcher son jeune frère le *danneman* de s'exposer en cherchant à tirer vengeance d'un ennemi trop puissant. Pauvre femme! Oui, certes elle le hait, elle le craint toujours; elle est devenue voyante, c'est-à-dire folle, depuis son désastre; elle avait reçu une sorte d'éducation, puisqu'elle sait par cœur les antiques poésies de son pays, et quand elle s'exalte, elle trouve dans le souvenir confus de ces chants tragiques des accens de menace et de haine. Enfin, rêverie spécieuse ou commentaire logique, je crois voir ici le doigt de Dieu qui me ramène à la chaumière d'où j'ai été enlevé... Pourquoi, et par qui?... Est-ce le *danneman*, voyageur intrépide, qui m'a conduit au loin pour délivrer sa sœur d'un remords vivant, ou sa famille d'une tache brûlante? dois-je croire plutôt à la jalousie de la femme d'Olaüs, selon l'hypothèse rapportée par le major? »

Toutes ces pensées se pressaient dans le cerveau de Christian, et son âme était navrée d'effroi et de douleur. L'idée d'être le fils du baron Olaüs ne faisait que redoubler son aversion. En de telles circonstances, il ne pouvait voir en lui qu'un ennemi de l'honneur et du repos de sa mère. — Qui sait encore, se disait-il, si ce n'est pas lui qui m'a fait enlever pour se dérober à quelque promesse, à quelque engagement contracté envers sa victime? Ah! s'il en était ainsi, je resterais dans ce pays. Sans chercher à me faire reconnaître, je me mettrais au service du *danneman;* par mon travail et mon dévoûment, certes je me ferais estimer de lui, aimer peut-être de cette famille qui est la mienne, et je pourrais m'efforcer de rendre, sinon la raison, du moins la tranquillité à cette pauvre voyante, comme j'avais réussi à ramener le calme dans les rêves de ma chère Sofia Goffredi. Bizarre destinée que la mienne, qui m'aurait ainsi condamné à avoir deux mères égarées par le désespoir! Eh bien! cette condamnation imméritée, c'est un devoir qui m'est tracé pour arriver à quelque mystérieuse récompense. Je l'accepte. Karine Bœtsoï ne se rappelle peut-être pas qu'elle a perdu son enfant, mais elle retrouvera les soins et la protection d'un fils.

En ce moment, il sembla à Christian qu'on l'appelait. Il regarda devant lui et de tous côtés; il ne vit personne. Le *danneman* lui avait dit de l'attendre, il devait revenir le chercher : Christian hésita; mais au bout d'un instant un cri de détresse le fit bondir, saisir ses armes, et s'élancer dans la direction de la voix.

En escaladant avec une prodigieuse agilité les arbres renversés, les monceaux de débris durcis par la glace et les monstrueuses racines entrelacées, Christian arriva sans le savoir à vingt pas de la tanière de l'ours. L'animal terrible était couché entre lui et cet antre, il léchait le sang qui teignait la neige autour de ses flancs. Le *danneman* était debout sur le seuil du repaire, pâle, les cheveux au vent et comme hérissés sur sa tête, les mains désarmées. Son épieu, brisé dans le flanc de l'ours, gisait auprès de l'animal, et, au lieu de songer à ôter son fusil de la bandoulière pour l'achever, Bœtsoï semblait fasciné par je ne sais quelle terreur, ou enchaîné par je ne sais quelle prudence inexplicable.

Dès qu'il aperçut Christian, il lui fit des signes que celui-ci ne put comprendre, mais il devina qu'il ne fallait point parler et visa l'ours. Heureusement, avant de tirer, il leva encore une fois les yeux sur Joë Bœtsoï, qui lui intima par un geste désespéré l'ordre de s'arrêter. Christian imita sa pantomime pour lui demander s'il fallait l'égorger sans bruit, et, sur un signe de tête affirmatif, il marcha droit à l'ours qui, de son côté, se leva tout droit en grondant pour le recevoir. — Vite, vite! ou nous sommes perdus! cria le *dan-*

neman, qui avait pris son fusil et semblait guetter quelque chose d'invisible au fond de la tanière.

Christian ne se le fit pas dire deux fois. Présentant aux étreintes un peu affaiblies de l'ours blessé son bras enveloppé de la corde, il l'éventra proprement, mais sans songer que l'animal pouvait tomber en avant et qu'il fallait se rejeter vivement de côté pour lui faire place. L'ours heureusement tomba de côté et entraîna Christian dans sa chute, mais sans que ses redoutables griffes, crispées par le dernier effort de la vie, pussent saisir autre chose que le pan de sa casaque. Ainsi enfoncé dans la neige et pour ainsi dire cloué par le poids et les ongles du *malin* sur le bord de son vêtement, Christian eut quelque peine à se débarrasser, et il y laissa une notable partie de la veste de peau de renne que lui avait prêtée le major; mais il n'y songea guère. Le *danneman* était aux prises avec d'autres ennemis; il venait de tirer au juger dans l'antre obscur, et un autre *malin* noir, jeune, mais d'assez belle taille, était venu à sa rencontre d'un air menaçant, tandis que deux oursons de la grosseur de deux forts doguins se jetaient dans ses jambes, sans autre intention que celle de fuir, mais d'une manière assez compromettante pour la sûreté de son équilibre. Le *danneman*, résolu à périr plutôt que de livrer passage à sa triple proie, s'était arc-bouté contre les troncs d'arbre qui formaient au repaire une entrée en forme d'ogive naturelle. Il luttait contre le jeune ours que son coup de fusil avait blessé; mais, ébranlé malgré lui par les petits, il venait de tomber, et le blessé, furieux, se jetait sur lui, quand Christian, sûr de son coup d'œil et de son sang-froid, brisa d'une balle la tête de l'animal, à un pied au-dessus de celle de l'homme.

— Voilà qui est bien, dit le *danneman* en se relevant avec agilité; mais les deux oursons lui avaient passé sur le corps, et il ne songeait qu'à ne pas les laisser échapper.

— Attendez, attendez! lui dit Christian en suivant de l'œil les deux fugitifs, voyez ce qu'ils font!...

Les deux oursons s'étaient dirigés vers le cadavre de leur mère et s'étaient glissés et blottis sous ses flancs ensanglantés.

— C'est juste! dit le *danneman* en frottant son bras, que l'ours noir avait meurtri à travers la corde; ce n'est pas à nous de les tuer. Nous avons chacun notre proie. Appelle tes camarades, moi, je suis trop essoufflé, et puis j'ai eu peur, je le confesse. Je l'ai échappé belle. Sans toi... Mais appelle donc. Je te dirai ça tout à l'heure.

Et tandis que Christian appelait de toute la force de ses poumons, le *danneman*, un peu tremblant, mais toujours attentif, rechargeait à la hâte son fusil pour le cas où les oursons abandonne-

raient le corps de leur mère, et voudraient fuir avant l'arrivée des autres chasseurs.

Ils parurent bientôt, arrivant de trois côtés, avertis déjà par les coups de fusil, Larrson, le premier, criant victoire pour Christian à la vue de l'ourse énorme couchée à ses pieds.

— Prenez garde! arrêtez-vous! s'écria Christian. Notre ourse était pleine, elle vient de mettre bas deux beaux petits. Je vous demande grâce pour ces pauvres orphelins. Prenez-les vivans.

— Certes, répondit Larrson. A l'aide, camarades! Il s'agit ici de faire des élèves!

On entoura le cadavre de l'ourse et on le souleva avec précaution, car il y a toujours à se méfier de l'ours qui paraît mort. On s'empara avec quelque peine des deux petits, qui déjà montraient les dents et les griffes, et qui furent liés et muselés avec soin, après quoi on eut le loisir d'admirer l'ample capture qu'avait recélée la tanière, et il y eut des regrets à demi exprimés que le *danneman* s'empressa de prévenir.

— Il faut que vous me pardonniez ce que j'ai fait, dit-il aux jeunes officiers. Je me doutais bien que cette grande bigarrée était une mère : l'ai-je dit qu'elle était bigarrée? Oh! je l'avais bien vue; mais je n'avais pas pu bien voir les petits, et quant à l'*ami*, je ne l'avais pas vu du tout. On m'avait bien dit que souvent la mère emmenait dans son hivernage un jeune malin qui n'était ni le père de ses petits, ni même un individu de son espèce, pour défendre et conduire ses enfans dans le cas où elle serait tuée. Je ne le croyais pas beaucoup, ne l'ayant jamais vu. A présent je le vois et j'y croirai. Si je l'avais cru, j'aurais emmené deux de vous afin que chacun pût abattre une belle pièce; mais qui pouvait s'attendre à cela? Ne comptant pas tirer, je n'avais pris mon fusil que par précaution, dans le cas où le *herr* que je conduisais manquerait son coup et se mettrait en danger. Quant à l'épieu ferré, je croyais si peu avoir à m'en servir, que je n'avais pas seulement regardé si celui que je prenais était en bon état... Eh bien! voici ce qui est arrivé, continua le *danneman* en s'adressant à Christian. J'avais dit que je reviendrais te prendre après avoir posté les autres, et, quand cela a été fait, je pensais revenir droit sur toi; mais il faut croire que quelque bête avait dérangé mes brisées de la nuit dernière, car, sans m'égarer précisément, j'ai passé devant la tanière et je ne me suis reconnu que quand il était trop tard pour reculer. La maligne m'avait entendu, elle venait sur moi, parce qu'elle avait des petits. J'ai essayé de lui faire peur avec mes bras pour la faire rentrer chez elle; elle n'a pas voulu avoir peur, elle s'est levée. Je lui ai fendu le ventre, il le fallait bien, et en même temps j'ai appelé

par deux fois. Au bruit de ma voix, l'*ami* s'est montré à l'entrée de la maison, et, pour l'empêcher de se sauver, j'ai couru me mettre devant, sans songer que mon épieu était resté brisé auprès de la mère. Je la croyais morte; mais quand j'ai été là, elle s'est relevée, recouchée et relevée deux fois. Alors le temps m'a paru bien long avant de te voir arriver, *herr* Christian, car d'un côté j'avais la mère qui, d'un moment à l'autre, pouvait retrouver la force de se jeter sur moi, et de l'autre côté l'*ami,* qui s'était reculé au fond du trou et qui attendait ce renfort pour me chercher querelle, sans compter les deux petits que je m'attendais bien à avoir dans les jambes quand la bataille serait engagée. Pour faire face à tout cela, je n'avais qu'un coup de fusil, et ce n'était pas assez; je n'osais pas seulement coucher en joue, car, à la vue de l'arme braquée, les malins se décident plus vite. J'ai eu peur, je peux bien l'avouer sans honte, puisque je n'ai pas lâché pied, et que voilà les quatre pièces dans nos mains. J'ai attendu, ça m'a paru un an, et pourtant je crois que tu es venu vite, *herr* Christian, puisque tout s'est bien passé,... oui, très bien passé, je dis, et tu es un homme! Je suis fâché qu'il y ait eu auparavant trois mots de fiel entre nous deux. Cela est oublié, et je te dois mon cœur comme je te dois ma vie. Embrassons-nous, et considère que je t'embrasse comme si tu étais mon fils.

Christian embrassa avec effusion le Dalécarlien, et celui-ci raconta aux autres comment, après avoir lestement achevé l'ours corps à corps, le jeune homme avait tué l'*ami* fort à propos, à *deux pouces de sa chrétienne figure.* Christian dut défendre sa modestie de l'exagération du *danneman* quant à ce dernier point; mais comme Bœtsoï, enthousiasmé, n'en voulut rien rabattre et qu'il n'y avait aucun moyen d'aller aux preuves, l'exploit du jeune aventurier prit des proportions colossales dans l'imagination de Larrson et de ses amis. Leur estime pour lui augmenta d'autant, et il n'y a point trop lieu de s'en étonner. La présence d'esprit est la faculté du vrai courage. On plaint celui qui succombe, on admire celui qui réussit. Sans consentir à s'admirer lui-même, Christian éprouvait une vive satisfaction d'avoir acquis des droits à l'amitié du *danneman,* qu'il s'obstinait à regarder désormais comme son proche parent; mais il se garda bien de revenir à ses imprudentes questions, et il résolut de chercher ailleurs la vérité, dût-il y perdre beaucoup de temps et y dépenser beaucoup de patience.

Les deux ours morts, et surtout la mère, étaient d'un poids considérable, plus de quatre cents livres entre eux deux. Les traîner dans les aspérités du terrain d'où l'on avait peine à se tirer soi-même semblait impossible. Des chevaux même n'en fussent pas ve-

nus à bout. Comme le jour allait bientôt décroître et que l'on voulait rejoindre la chasse du baron, on se trouvait embarrassé de richesses. Les oursons mêmes, qui ne voulaient pas marcher, devenaient fort incommodes.

— Allez-vous-en, dit le *danneman;* avec mes enfans, j'aurai bientôt abattu deux ou trois jeunes arbres et fabriqué une claie sur laquelle nous chargerons le tout, et que nous ferons glisser jusque chez moi. De là je vous enverrai la prise par mon traîneau et mon cheval, et tout cela vous arrivera dans deux heures à votre bostœlle pour que vous puissiez montrer votre chasse à tous vos amis.

— Et nous vous renverrons demain les animaux morts, dit Larrson, car c'est à vous seul que nous voulons confier le soin de les écorcher et de les préparer. N'est-ce pas votre avis, Christian?

— Je n'ai pas d'autre avis que le vôtre, répondit Christian.

— Pardon! reprit le major, nous avons acheté un ours au *danneman;* c'est celui que vous avez tué : il vous appartient, comme celui qu'il a tiré est à lui, s'il ne veut nous le vendre.

— Il les a tués tous deux, dit Christian; je n'ai fait que les achever; je n'ai droit à rien.

Il y eut un assaut de délicatesse où le *danneman* se montra aussi scrupuleusement loyal que les autres. Enfin Christian dut céder et accepter l'ourse femelle pour sa part. Les deux oursons furent payés comme un ours au *danneman,* qui dut accepter en toute propriété *l'ami de madame l'ourse.* Toutes choses ainsi réglées, le major et ses amis voulurent emmener Christian; mais celui-ci refusa de les suivre.

— Je n'ai que faire, leur dit-il, à la chasse du baron, laquelle, m'avez-vous dit, n'a rien d'intéressant après celle-ci. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'y rendre. Je dois rentrer au Stollborg le plus tôt possible pour m'occuper de ma représentation. Songez que, pour deux jours encore, je suis lié par un contrat au métier de *fabulator.* Je reste ici pour aider le *danneman* à emporter les *malins,* après quoi je profiterai de son traîneau pour retourner jusqu'au lac. N'oubliez pas que vous avez promis à M. Goefle et à moi de venir nous voir au Stollborg.

— Nous irons après le souper et la comédie, répondit le major. Comptez sur nous.

— Et moi, dit le *danneman* à Christian, je vous réponds de vous faire arriver au lac avant la nuit.

Il n'y avait pas beaucoup de temps à perdre. Les officiers allèrent rejoindre leurs traîneaux de campagne, et le *danneman,* aidé par Christian, son fils Olof et sa fille aînée, qui était venue les rejoindre, procéda avec une grande adresse et une grande prompti-

tude à la confection de son traîneau à bras. Dès que le gibier fut chargé, on le fit descendre promptement, les uns tirant, les autres poussant ou retenant, jusqu'au chalet.

Dès qu'on y fut arrivé, Christian chercha des yeux la voyante. Le rideau du lit était fermé et immobile. Était-elle encore là? Il eût voulu revoir cette femme mystérieuse et tâcher de lui parler; mais il n'osa pas approcher de son lit. Il lui sembla que le *danneman* ne le perdait pas de vue, et que toute apparence de curiosité lui eût beaucoup déplu.

La plus jeune des filles du *danneman* apporta de l'eau-de-vie fabriquée dans la maison, cette fameuse eau-de-vie de grains, dont plus tard Gustave III fit un monopole de l'état, créant ainsi un impôt onéreux et vexatoire qui lui fit perdre toute sa popularité, et qui de fait replongea dans la misère ce peuple qu'il avait délivré de la tyrannie des nobles. L'usage fréquent de l'eau-de-vie est-il une nécessité de ces climats rigoureux? Christian ne le pensait pas, d'autant plus que cette boisson, fabriquée par le *danneman* en personne, et dont il était fier, arrachait littéralement le gosier. Le brave homme pressait son hôte d'en boire largement, ne comprenant pas qu'après avoir tué deux ours, il n'éprouvât pas le besoin de s'enivrer un peu. Christian ne pouvait pousser jusque-là l'obligeance, et bien qu'il eût souhaité être de force à griser Bœtsoï sans se griser lui-même, circonstance qui eût peut-être amené la prompte découverte du secret de la famille, il se borna à boire du thé laissé à son intention par le major, et qui lui fut servi bien chaud dans une tasse de bois très délicatement taillée et sculptée par le jeune Olof.

Le jeune homme se sentait un peu humilié d'avoir pris le plaisir princier de tuer un ours aux dépens de ses amis, car en somme cet ours appartenait au *danneman*, comme tout gibier appartient sans conteste à celui qui le découvre sur ses terres. On avait fait présent à Christian de sa capture, c'est-à-dire qu'on l'avait payée pour lui. Il apprit avec plaisir du *danneman* que ce paiement n'avait pas encore été effectué, le major et ses amis n'ayant pas prévu que la chasse serait aussi abondante, et n'ayant pas apporté l'argent nécessaire. Christian s'informa du prix.

— C'est selon, dit le *danneman* avec fierté; si on me laisse la bête, comme il arrive quelquefois, ce n'est rien qu'un remerciement que je dois à celui qui m'a aidé à l'abattre; mais sans doute, *herr* Christian, tu souhaites garder la peau, les pattes, la graisse et les jambons?

— Je ne souhaite rien de tout cela, dit en riant Christian. Qu'en ferais-je, bon Dieu? Je vous prie de garder le tout, *herr* Bœtsoï, et,

comme je présume que vous avez droit de vendre un peu plus cher à ceux qui prennent sur vos terres le plaisir de la chasse qu'à ceux qui achètent purement et simplement une denrée, je vous prie d'accepter trente dalers que j'ai là sur moi...

Christian acheva sa phrase en lui-même, « et qui sont tout ce que je possède. »

— Trente dalers! s'écria le *danneman*, c'est beaucoup; tu es donc bien riche?

— Je le suis assez pour vous prier de les accepter.

Le *danneman* prit l'argent, le regarda, puis il regarda les mains de Christian, mais sans en rien remarquer que la blancheur. — Ton or est bon, dit-il, et ta main est blanche. Tu n'es pas un homme qui travaille, et pourtant tu manges le kakebroë comme un Dalécarlien. Ta figure est du pays et ton langage n'en est pas... Les habits que tu avais en venant ici ne sont pas plus beaux que les miens. Ce que je vois, c'est que tu es fier; c'est que tu ne veux pas que tes amis, qui t'ont cédé le plaisir de tuer le malin, dépensent encore leur argent pour toi.

— Précisément, *herr* Bœtsoï, vous y voilà.

— Sois tranquille. Joë Bœtsoï est un honnête homme; il ne recevra rien de tes amis, puisque tu lui laisses ton gibier. Quant à accepter de toi une récompense,..... cela dépend. Peux-tu me jurer, sur l'honneur, que tu es un jeune homme riche, un fils de famille?

— Qu'importe? dit Christian.

— Non, non, reprit le *danneman;* tu m'as sauvé la vie, je ne t'en remercie pas, c'est ce que j'aurais fait pour toi; mais tu es un fin tireur, et de plus tu es un homme qui sait écouter un autre homme. Si, quand je t'ai fait signe là-bas, tu n'avais pas voulu aller comme je voulais, nous étions dans un mauvais pas tous les deux,... et moi surtout, sans épieu et le bras mal entouré. Je suis content de toi, et je voudrais que mon fils fût de ta mine et de ton caractère, car tu es un garçon hardi et doux; donc, si tu n'es pas riche, ne fais pas avec moi semblant d'être riche. A quoi sert? Je ne suis pas dans la misère, moi! Je ne manque de rien selon mes besoins, et si tu manquais de quelque chose, tu pourrais t'adresser à Joë Bœtsoï, qui ne serait pas en peine de trouver trente dalers, et même cent, pour rendre service à un ami.

— J'en suis bien certain, *herr* Bœtsoï, répondit Christian, et je viendrais à vous avec confiance, non pas pour vous demander cent ni trente dalers, mais de l'ouvrage à votre service. Il n'est pas dit que cela n'arrive point; mais si cela arrive, j'aurai bien plus de plaisir à me présenter après vous avoir payé ce qui vous est dû et

ce qu'un riche vous paierait. Je ne suis pas venu ici en qualité de pauvre, vous ne me devez rien.

— Je ne veux rien, dit le *danneman;* reprends ton argent, et viens me trouver quand tu voudras. Que sais-tu faire?

— Tout ce que vous m'apprendrez, je le saurai vite.

Le *danneman* sourit. — C'est-à-dire, reprit-il, que tu ne sais rien?

— Je sais tuer les malins au moins!

— Oui, et très bien. Tu sais même manier la hache et tailler le bois. J'ai vu ça. Mais sais-tu voyager?

— C'est ce que je sais le mieux.

— Dormir sur un banc?

— Et même sur une pierre.

— Sais-tu le lapon, le samoïède, le russe?

— Non, je sais l'italien, l'espagnol, le français, l'allemand et l'anglais.

— Ça ne me servira de rien, mais ça me prouve que tu peux apprendre à parler de plusieurs manières. Eh bien! reviens quand tu voudras, avant la fin du mois de *thor* (janvier), et si tu veux aller à Drontheim, et même plus loin, je serai content de ne pas voyager seul... Ou bien, si j'emmène Olof, qui me tourmente pour commencer à courir, tu garderas ma maison. Mes deux filles sont fiancées, je t'en avertis. Évite de donner de la jalousie à leurs fiancés, ce serait à tes risques. Soigne la tante Karine; elle est douce, mais il ne faut pas la contrarier : je l'ai défendu une fois pour toutes.

— Je la soignerai comme ma mère, répondit Christian ému; mais, dites-moi, est-elle malade ou infirme? Pourquoi...

— On te dira cela, si tu restes à la maison. Que veux-tu gagner à mon service?

— Rien.

— Comment, rien?

— Le pain et l'abri, n'est-ce pas assez?

— *Herr* Christian, dit le *danneman* en fronçant le sourcil, tu es donc un paresseux ou un mauvais sujet, que tu ne songes pas à l'avenir?

Christian vit qu'en montrant trop de désintéressement, il avait fait naître la méfiance. — Connaissez-vous M. Goefle? dit-il.

— L'avocat? Oui, très bien, c'est moi qui lui ai vendu son cheval, un bon cheval, celui-là, et un brave homme, l'avocat!

— Eh bien! il vous répondra de moi. Aurez-vous confiance?

— Oui, c'est convenu. Reprends ton argent.

— Et si je vous priais de me le garder?

— C'est donc de l'argent volé? s'écria le *danneman*, redevenu méfiant.

Christian se mit à rire en s'avouant à lui-même qu'il était un diplomate très maladroit. — Croyez-moi, dit-il au *danneman*, je suis un homme simple et sincère. Je ne suis pas habitué à ne pas être cru sur parole; ma figure paraît bonne à tout le monde. Si vous ne prenez pas mes trente dalers aujourd'hui, le major voudra vous les donner demain, et c'est ce qui me blesse.

— Le major ne me donnera rien, parce que je n'accepterai rien, répondit le *danneman* avec vivacité. C'est donc toi qui doutes de moi à présent?

Christian dut renoncer à laisser sa mince fortune dans cette maison qui servait peut-être d'asile à sa mère. Ce débat de délicatesse eût pu dégénérer en querelle, vu que le *danneman* arrosait largement d'eau-de-vie son naïf orgueil de paysan libre. D'ailleurs le traîneau était prêt, et Christian devait partir. Pour rien au monde, il n'eût voulu manquer les deux représentations qui devaient le mettre à la tête de cent dalers, et lui permettre par conséquent d'embrasser, sans rien devoir à personne, le nouveau genre de vie qu'il rêvait.

Il croyait que le *danneman* comptait l'accompagner; mais, au lieu de monter dans le traîneau, Bœtsoï remit les rênes à son fils, en lui recommandant d'aller prudemment et de revenir de bonne heure.

— J'espérais avoir le plaisir de votre compagnie jusqu'à Waldemora, dit Christian au *danneman*.

— Non! répondit celui-ci, je ne vais pas à Waldemora, moi! Il faut que j'y sois forcé. Adieu, et à revoir!

Il y avait tant de hauteur et de dédain dans le ton du *danneman* en parlant de Waldemora, que Christian, en lui serrant la main, craignit qu'il ne s'aperçût de la conformation de ses doigts et que cette ressemblance, fortuite ou fatale, ne détruisît toute leur amitié; mais la difformité était si légère et le *danneman* avait la main si rude qu'il ne s'aperçut de rien et envoya encore plusieurs fois de loin un adieu cordial à son hôte.

Malgré les recommandations de son père, Olof gagna le fond de la vallée au triple galop de son petit cheval, debout, lui, sur l'avant du véhicule et les rênes entortillées autour du bras, au risque d'être lancé au loin dans une chute et d'avoir tout au moins les deux poignets démis.

GEORGE SAND.

(*La septième partie au prochain n°.*)

LA

MONARCHIE DE LOUIS XV

III.

LE CARDINAL DE FLEURY.

I. *Mémoires de l'abbé de Montgon.* — II. *Chronique du règne de Louis XV ou journal de Barbier.* — III. *Mémoires du marquis d'Argenson, ministre des affaires ètrangères sous Louis XV.* — IV. *Louis XV, Le maréchal de Richelieu, Mme la marquise de Pompadour*, par M. Capefigue, etc.

I.

Depuis l'avénement de la maison de Bourbon au trône, la famille royale avait en France une situation singulière. Séparée de tous par sa grandeur comme par un abîme infranchissable, cette famille était sans action et presque sans influence, lorsque la puissance souveraine était exercée par le roi lui-même; mais à chaque minorité ses membres semblaient se trouver investis par l'opinion de la plénitude de tous les pouvoirs, de telle sorte que les princes, exclus de l'exercice de l'autorité royale, devenaient alors comme les chefs naturels et presque légitimes des factions.

Si une mort prématurée n'avait frappé le duc d'Orléans dans la maturité de son esprit et de son âge (1), le sentiment public aurait donc maintenu aux mains de ce prince un pouvoir que ne lui aurait pas disputé de longtemps l'indolence de son ancien pupille, et que le pays envisageait comme inhérent à sa naissance. Cette association était alors considérée comme tellement naturelle que si, après la mort du régent, le duc de Chartres était venu à Versailles réclamer

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 juin.

résolûment et sans retard l'héritage politique de son père, il n'aurait probablement rencontré ni objection ni résistance. Il eût été moins insolite en effet de voir le premier prince du sang exercer les fonctions de premier ministre à vingt ans qu'il ne l'avait été de voir à quatorze ans M. de Maurepas succéder, à titre héréditaire, à la charge de secrétaire d'état de la marine. Mais le nouveau chef de la maison d'Orléans n'avait ni l'habitude de la cour ni l'ambition de la puissance; il laissait pressentir déjà le dégoût du monde qui conduisit bientôt aux plus hautes spéculations de la piété et de la science le fils du prince le plus dissolu de son temps. Un pareil homme laissait le champ libre à un rival tout préoccupé du soin de grandir sa fortune et l'importance de sa maison, et qui, à l'époque du *système* comme lors du fameux lit de justice de 1718, avait prouvé que, pour atteindre le double but de ses ardentes poursuites, il ne reculait ni devant les scrupules de la délicatesse ni devant les extrémités de la violence.

L'attaque d'apoplexie à laquelle avait succombé l'ancien régent était à peine connue du jeune roi, que le duc de Bourbon sollicitait et obtenait, en vertu du droit de sa naissance, le titre de premier ministre, porté par le duc d'Orléans depuis la majorité légale du monarque. Le chef de la maison de Condé passa donc à son tour par cette épreuve suprême du pouvoir, où il porta des vices moins éclatans, mais plus dangereux que ceux de son prédécesseur. De la régence il retint tout, excepté l'habileté et la fortune.

Après avoir poursuivi ses proches avec âpreté, *M. le duc* avait eu l'irréparable malheur d'augmenter démesurément ses richesses par des procédés indignes de son nom. D'un égoïsme brutal, et dénué de lumières sans l'être de sagacité, ce prince avait installé toutes ses passions au pouvoir comme un cortége naturel. Si le régent avait eu le mérite de séparer toujours les faiblesses de sa vie privée des devoirs de sa vie publique, M. le duc imposa sans hésiter à la France les volontés et jusqu'aux caprices d'esprit de la femme qui le perdit par sa soif insatiable d'agir et de gouverner. On pourrait écrire l'histoire politique de la régence sans avoir l'occasion de nommer ces nombreuses prêtresses de la volupté qui couronnèrent de fleurs éphémères le front du duc d'Orléans jusqu'à l'heure où il tomba mort aux pieds de l'une d'entre elles, comme foudroyé par le seul dieu dont il eût jamais embrassé l'autel. Vainement s'efforcerait-on de rattacher une mesure importante de son gouvernement au nom de ces femmes, qui se succédèrent sans laisser plus de trace dans les affaires de l'état que dans le cœur du prince, tant ce dernier était maître de sa volonté et de son secret jusqu'au sein de l'ivresse qui fut sa honte! Le gouvernement de M. le duc, durant les trente mois de son ministère, fut au contraire le gouvernement

personnel de la marquise de Prie. Aux cupidités d'une nature élégante dans ses habitudes, mais vulgaire dans ses instincts, cette femme joignait toutes les ambitions de l'esprit novateur qui déjà commençaient à poindre dans le *demi-monde* auquel elle appartenait par son origine, l'ignorance de M. le duc laissant d'ailleurs à sa maîtresse, en matière d'administration, tout le champ que l'apathie de Louis XV allait bientôt livrer à Mme de Pompadour. Cette figure de Mme de Prie est remarquable. Ce n'est pas sans saisissement qu'à l'entrée de la longue galerie à travers laquelle des scandales chaque jour plus énormes conduisent à de si terribles expiations, l'on rencontre cette jeune femme qu'une main maternelle avait dressée pour la séduction, et qui cachait des dérèglemens effrénés sous la naïveté empruntée de l'enfance. C'est dans Suétone et dans Pétrone qu'il faudrait étudier ces types féminins du XVIIIe siècle, étrangers jusqu'alors aux sociétés chrétiennes. En voyant l'ardente maîtresse de M. le duc chercher avec calme et à jour fixe un refuge dans la mort contre la disgrâce, le seul malheur qu'elle eût été enseignée à redouter, l'on dirait l'une de ces femmes formées par les arts de la Grèce pour les plaisirs de la Rome impériale, et qui passaient sans murmure de la couche de César au bain parfumé où, le poison dans le sein, elles allaient dormir leur dernier sommeil.

Mme de Prie avait livré à la discrétion de Pâris-Duverney le pays que la faiblesse de son amant avait abandonné à sa fantaisie. Il fallait donc que la nation pourvût en même temps aux cupidités d'une fille de traitant et aux expériences de l'homme le plus propre à briller dans une académie et à perdre un royaume. Duverney ne rêvait rien moins que l'égalité des impôts, la taxe unique, le cadastre des terres, l'uniformité de l'administration; il voulait toutes ces choses-là en 1725 avec l'ardeur impatiente d'un constituant de 1791. Qu'on se représente un théoricien inflexible, sans aucun titre officiel dans le ministère, sans autre appui que celui d'une favorite, entreprenant en plein ancien régime, en présence des parlemens insurgés, une révolution dans tous les principes de la société française avant que cette révolution fût consommée dans les faits, et l'on comprendra dans quel abîme de confusion de tels projets durent précipiter le royaume.

Afin de s'assurer quelque appui dans cette lutte inégale contre tous les corps de l'état et tous les intérêts menacés, Duverney s'était efforcé de se concilier le peuple. Dans cette pensée, il diminua de moitié la valeur légale des monnaies, et réduisit l'intérêt de l'argent au denier trente (1), persuadé qu'il provoquerait ainsi une

(1) Édits et arrêts du 28 juin et 22 septembre 1724, 14 décembre 1725.

baisse générale dans le prix de toutes les denrées; mais la nation ne vit dans cette mesure qu'un triste souvenir des premiers temps de la régence, et se crut condamnée à rentrer dans le cercle fatal où tant de désastres avaient succédé à tant d'illusions. Le seul effet de l'abaissement du taux des monnaies et de l'intérêt ayant été d'arrêter subitement toutes les transactions, ainsi qu'il était arrivé huit années auparavant, l'état ruiné se trouva contraint de s'assurer des ressources à tout prix. Faute d'un crédit englouti pour longtemps dans le naufrage du *système*, il fallut bien substituer aux théories nouvelles la plus cruelle application des vieilles traditions fiscales. De nombreux édits furent donc enregistrés d'autorité royale, en présence du parlement muet, mais menaçant. A l'impôt du cinquantième, perçu en nature sur tous les biens meubles et immeubles, vinrent se joindre celui du *joyeux avénement* et de la *ceinture de la reine*, vieilles inventions du génie fiscal, dont la dénomination contrastait avec les larmes qu'elles faisaient couler. Ainsi l'on était devenu le plus réactionnaire des pouvoirs pour en avoir été le plus novateur.

Les finances n'absorbaient pas d'ailleurs l'inquiète activité de Mme de Prie et de son aventureux conseiller. En deux ans, le ministère de M. le duc avait remué toutes les questions sans parvenir à en résoudre aucune, et promulgué plus d'édits qu'il ne s'en rendit durant les dix-huit années de l'administration du cardinal de Fleury. Si en matière de législation criminelle et coloniale il était injuste de ne pas noter quelques belles ordonnances, toutes les tentatives de cette époque dans l'administration proprement dite furent frappées au coin de l'audace et de la stérilité. Effrayé du nombre et de la menaçante attitude des mendians, le gouvernement entreprenait-il de les séquestrer par la force (1) : la pénurie du trésor rendait impossible l'organisation des secours solennellement annoncée, et la mesure devenait à la fois atroce et inefficace. Pour mettre son orthodoxie à couvert, le ministère de Mme de Prie imaginait-il de faire revivre contre les protestans inoffensifs et résignés tous les édits qu'aux derniers temps de son règne Louis XIV avait laissé tomber en désuétude (2) : les mœurs résistaient aux lois, et la plupart des magistrats aimaient mieux se montrer inconséquens que cruels.

Cependant, au sein de l'agitation générale suscitée par des projets qui n'étaient point les siens, quoiqu'il en subît les périlleuses conséquences, M. le duc était préoccupé d'une seule pensée, celle de se perpétuer dans un pouvoir qu'il déléguait sans en user. Rien

(1) Déclaration de Chantilly du 18 juillet 1724.
(2) Déclaration du 14 mai 1724.

n'annonçait encore dans le jeune roi ni l'éveil de la volonté ni même celui des sens, et le premier ministre se tenait pour assuré d'un prince auquel il semblait en coûter de régner et presque de vivre. Si les alarmans symptômes de l'enfance avaient disparu, si Louis XV, à seize ans, était beau comme un dieu de l'Olympe, avec quelle inquiète sollicitude le chef de la maison de Condé n'observait-il pas cette inerte nature contre laquelle venaient s'émousser les plus ardentes séductions de la cour! Ce fut surtout lorsque, au commencement de 1725, le roi eut échappé à une maladie soudaine, un moment réputée mortelle, qu'on vit redoubler les angoisses de ce prince, et qu'il se trouva conduit à envisager comme possible un malheur mille fois plus grand à ses yeux que la perte du pouvoir, celui de voir passer la couronne au chef de la maison d'Orléans, à défaut d'héritier mâle du jeune monarque.

Cette simple éventualité, bientôt conjurée d'ailleurs par la santé de plus en plus fortifiée du roi, avait suffi pour faire prendre à M. le duc et à sa maîtresse la résolution la plus étrange et la plus odieuse qui ait jamais offensé un père et un roi. Une heureuse inspiration du régent avait, après de tristes désaccords, réuni par un double lien les intérêts des deux branches de la maison de Bourbon et ceux des deux grands peuples sur lesquels s'étendait son sceptre. Élevée depuis trois ans sous les yeux des Parisiens, l'infante d'Espagne était chaque jour saluée reine par la France et par l'Europe. L'un des premiers actes de M. le duc avait été d'annoncer à la cour de Madrid sa résolution de devancer l'époque des fiançailles afin de se concilier, avec le concours de Philippe V, la bienveillance d'Élisabeth, dont les passions étaient devenues plus que jamais les seules règles de la politique espagnole (1). L'âme désolée du petit-fils de Louis XIV ne se ranimait un moment qu'à la pensée du mariage de sa fille chérie avec l'auguste chef de sa race. Dans six années, le mariage pouvait

(1) Les efforts du duc de Bourbon pour se concilier l'appui de la cour d'Espagne furent, à partir des derniers mois de 1724, remplacés par une sorte de réserve à laquelle ne tardèrent pas à succéder les plus étranges insinuations. Au commencement de 1725 et avant la maladie de Louis XV, les relations étaient déjà devenues des plus difficiles entre les deux gouvernemens. Faut-il chercher la source de ces difficultés dans le dédain avec lequel la cour de Saint-Ildephonse venait de repousser la demande d'une grandesse pour la marquise de Prie, que le maréchal de Tessé avait reçu l'ordre de lui adresser par une dépêche du 16 juillet 1724 citée par Lémontey? Serait-il juste de faire remonter à cette demande et à ce refus la première pensée du renvoi de l'infante? Il est difficile de se prononcer sur ce point. En reconnaissant, car cela demeure prouvé jusqu'à l'évidence, que Mme de Prie fut l'agent principal de cette grande intrigue, je persiste à penser qu'on se détermina surtout à Chantilly dans la vue d'enlever à la maison d'Orléans quelques chances successoriales, et plus encore par la certitude de faire rompre ainsi le mariage de Mlle de Beaujolais avec l'infant don Carlos, ce qui ne manqua pas d'arriver, puisque le renvoi de l'infante fut immédiatement suivi de celui de la jeune fille du régent. On voit quelle part dans tout cela demeurait à l'intérêt de la France.

être accompli, et un prince de vingt-deux ans serait alors devenu l'époux d'une femme de quinze.

Telle était au vrai la situation si honorable et si naturelle dont on s'efforça, à grand renfort de zèle dynastique, de persuader à la nation qu'il avait été urgent et légitime de sortir au prix d'une violation sans exemple de la foi jurée et d'une guerre probable. Telle fut cette œuvre d'égoïsme raffiné à laquelle ni une négociation ni un seul avis préalable n'étaient venus préparer l'Espagne, et dont l'annonce fit éclater au-delà des Pyrénées un long cri de vengeance. Pour mettre le comble à la gloire des hommes qui assumaient sur leur tête les chances d'une telle rupture, la France apprenait qu'entre les murs d'un château délabré de l'Alsace l'on avait découvert une épouse de vingt-deux ans pour son roi âgé de seize, et que la fille d'un noble Polonais, déchu depuis douze années de l'orageuse royauté que lui avait valu un caprice de Charles XII victorieux, allait remplacer, sur le trône d'Anne et de Marie-Thérèse d'Autriche, la fille aînée du roi catholique. La princesse Marie Leczinska possédait, outre les douces vertus dont sa destinée la condamna bientôt à faire preuve, une qualité que Mme de Prie réputait plus précieuse qu'aucune autre : elle était sans appui et dès lors sans prétentions; on lui prêtait un noble cœur, et l'on pouvait la croire reconnaissante. Mme de Prie ne douta point que, sous le titre de dame du palais de la reine, la maîtresse de M. le duc n'exerçât indéfiniment la puissance, à laquelle cette jeune femme tenait plus qu'à la vie; elle fit donc Marie Leczinska reine sans nulle autre pensée que celle de la dominer; « elle la fit reine, nous dit un témoin oculaire, comme je fais mon laquais valet de chambre (1). »

La France avait vu se consommer ces étranges arrangemens avec une désapprobation marquée, car elle en connaissait fort bien les mobiles, et elle en méprisait les auteurs (2). On voyait d'ailleurs se dérouler d'heure en heure les conséquences de l'acte qui avait renversé par sa base le système politique du gouvernement précédent. Ce système se composait de deux parties : il impliquait à la fois l'établissement des rapports les plus intimes avec l'Espagne et le maintien, à titre d'arbitrage européen, de la quadruple alliance dont nous avons exposé les phases. L'infante n'avait pas encore repassé les Pyrénées que tous les sujets français avaient été chassés d'Espagne, et ces représailles trop légitimes étaient suivies du plus

(1) *Mémoires* du marquis d'Argenson, édition Jannet, tome Ier, p. 204.

(2) « Ce mariage n'est du goût de personne et étonne tout le monde. Il ne convient en aucune façon au roi de France..... Le plus sérieux de cette affaire, c'est qu'on dit que le premier coup de canon se tirera mercredi, jour du mariage. Il ne nous manquait plus que cela pour couronner l'administration de M. le duc. » *Journal de Barbier*, 27 mai 1725, tome Ier, p. 390.

complet revirement dans l'attitude prise par la cour de Madrid envers la France depuis le triple mariage projeté entre les deux familles royales. Philippe V, blessé au plus vif de ses affections et de son orgueil, rappelait ses plénipotentiaires du congrès ouvert à Cambrai pour régler les affaires d'Italie et pour résoudre les questions depuis si longtemps pendantes entre l'Espagne et l'Autriche. En même temps, par l'une de ces transitions qu'explique la colère, ce prince passait, avec la cour de Vienne, d'une hostilité qui avait duré vingt-cinq ans à l'intimité la plus inattendue et la plus alarmante pour la France. L'un de ces aventuriers que semblent susciter les circonstances extraordinaires, le baron, depuis duc de Riperda, surexcitant les passions d'une famille et d'un peuple outragés, parvint à faire briller aux yeux éblouis d'Élisabeth Farnèse le mirage de la couronne impériale; ce Hollandais, devenu ministre d'Espagne à Vienne, sut persuader à l'aveugle tendresse d'une mère que l'empereur Charles V, privé d'héritier mâle, pourrait unir sa fille Marie-Thérèse à l'infant don Carlos, en choisissant ainsi pour la maison d'Autriche un vengeur dans le sein de la maison de Bourbon. Si chimérique que dût être un tel espoir, cette vague perspective suffit pour entraîner une cour fascinée par la haine à une démarche qui allait changer la face du monde politique. Riperda reçut des pouvoirs pour négocier une alliance offensive et défensive entre l'Espagne et l'Autriche (1), et le secret profond dont les dispositions de ce traité demeurèrent enveloppées laissa redouter à la France d'avoir, par l'imprudence et la légèreté de son gouvernement, perdu le bénéfice du testament de Charles II et peut-être reconstitué de ses propres mains une nouvelle maison de Bourgogne.

L'effroi commençait cependant à gagner les conseillers intimes du premier ministre, malgré l'appui que leur prêtait la jeune reine, dont ils entendaient faire leur complice, parce qu'elle avait été leur créature. Les périls grossissaient assez pour être aperçus même par les plus aveugles. Au milieu des luttes parlementaires les plus violentes pour l'impôt du cinquantième, ce pouvoir turbulent et inquiet s'était pris de querelle avec le clergé, dont il venait de fermer de force l'assemblée et de lacérer les registres. Au plus fort de l'émotion populaire, on apprenait que l'impératrice de Russie adhérait à la ligue de Vienne, et que la cour d'Espagne mettait la continuation de la paix au prix du renvoi ignominieux de M. le duc et d'excuses portées à Madrid par ce prince en personne. Résolu de se cramponner au pouvoir qu'aucun compétiteur ne semblait en mesure de disputer alors à un prince du sang, le premier ministre demanda à l'Angleterre l'appui dont il avait besoin contre l'alliance austro-es-

(1) 30 avril 1725.

pagnole et contre la colère publique. En débat avec l'Espagne pour Gibraltar et pour d'importans intérêts coloniaux, le cabinet britannique ne manqua pas d'élargir entre les deux branches de la maison de Bourbon une scission qui assurait sa prépondérance. Au traité de Vienne la France et l'Angleterre répondirent donc par le traité de Hanovre (1), qu'elles signèrent avec la Prusse, les trois contractans définissant, dans la prévision d'une lutte prochaine, les secours qu'ils se donneraient l'un à l'autre en cas d'attaque. Ainsi l'Europe se trouva tout à coup partagée en deux camps, et du sein de la paix profonde dont elle jouissait avec bonheur depuis dix ans, la France, sans autre motif qu'une intrigue indigne d'un prince et d'une nation généreuse, se trouvait à la veille d'une guerre générale dont tous les citoyens avaient horreur, mais que tous réputaient inévitable.

A l'intérieur, la confusion était partout, et chaque invention fiscale de Pâris-Duverney venait l'augmenter encore. Des impôts décrétés sans être perçus, les grands corps de l'état en lutte ouverte avec l'autorité royale, une disette qui prit dans quelques parties du royaume les proportions d'une famine, des armées de mendians résistant dans toutes les provinces aux iniques mesures par lesquelles on attentait à leur liberté sans assurer leur subsistance, enfin la rupture d'un grand système fédératif devenue le prélude d'une guerre générale, telle était l'extrémité où deux années d'une détestable administration avaient conduit le royaume.

Toutefois l'irritation populaire, quelque vives qu'en fussent les manifestations d'après les chroniques de Marais et de Barbier, ne troublait guère la sécurité du premier ministre; elle altérait bien moins encore la physionomie toujours souriante du monde frivole au sein duquel un roi de dix-sept ans écoulait sa vie entre les distractions prolongées de l'enfance et les premières émotions de la jeunesse. Aucun bruit du dehors n'avait accès dans une cour où le maître n'échappait à sa timidité que par les plus fatigans plaisirs, et pour laquelle les forêts de Rambouillet et de Fontainebleau, théâtres ordinaires des chasses royales, étaient comme les limites du monde. Dans l'isolement où se tenait le nouveau duc d'Orléans, comment attaquer le chef de la maison de Condé et lui disputer un pouvoir qui, dans l'opinion des courtisans, revêtait alors le caractère d'un droit de naissance? Comment lutter contre la reine, toute dévouée au premier ministre et dirigée comme la plus soumise des pensionnaires par Mme de Prie et par Duverney, qui gouvernait la France avec le simple titre de secrétaire de ses commandemens? Parmi les survivans oubliés du dernier règne, parmi les brillans étourdis admis dans l'intimité royale, quel homme assez

(1) 3 septembre 1725.

grandement posé pour aspirer aux fonctions de premier ministre? Quel esprit assez politique pour conjurer par une modération intelligente tous les maux qu'avait provoqués une légèreté présomptueuse? Le problème semblait insoluble et l'aurait certainement été, si la bonne fortune de la France n'avait suscité le dévouement d'un vieux précepteur dont l'inquiétude finit par éveiller l'ambition, et si un prêtre de soixante-treize ans n'avait saisi les rênes de l'état avec un calme que ses ennemis mêmes n'osèrent taxer de présomption, tant son intervention fut réputée opportune et salutaire!

Le 11 juin 1726, Paris apprenait avec des transports de joie (1) que des lettres de cachet venaient d'exiler le duc de Bourbon, la marquise de Prie et les frères Pâris, et que l'évêque de Fréjus, sous le titre modeste de ministre d'état, le seul que Fleury ait jamais porté, avait pris possession de la direction suprême de toutes les affaires du pays, direction qu'il exerça avec une plénitude de puissance qu'aucun premier ministre n'avait possédée et avec un bonheur dont la constance sembla démentir les chances ordinaires de la fortune.

II.

Aucun homme d'état n'imprima jamais au pouvoir au même degré que le cardinal de Fleury le cachet de sa propre personnalité, et ne fit de son gouvernement une image aussi vivante de lui-même. Vieillard et prêtre, son ministère fut modéré et pacifique; bourgeois d'origine, il conserva jusqu'au sommet de toutes les grandeurs des habitudes d'économie presque parcimonieuse; courtisan par essence, aimant la bonne compagnie avec passion et l'intrigue dans la mesure où elle était compatible avec les bienséances de son caractère, il s'inquiéta moins de la France que de Versailles. Préférant le succès à la gloire, il se montra plus soucieux de se concilier l'Europe par sa modération que de s'y ménager de grandes occasions par sa prévoyance, et plus occupé d'ajourner les périls que d'en triompher. M. d'Argenson affirme avoir vu souvent le cardinal de Fleury professer un dédain profond pour Richelieu et une admiration exaltée pour Mazarin. Nous l'en croyons sans peine, quoiqu'à vrai dire le ministre de Louis XV n'ait guère plus ressemblé à l'un qu'à l'autre. Fleury fut un ministre original; il le fut à force de manquer d'initiative et, s'il est permis de le dire, d'originalité en toute chose, et

(1) « Le peuple est si content de ce changement, qu'on a été obligé d'empêcher hier qu'il ne fît des feux de joie dans toutes les rues, ce qui aurait trop insulté la personne d'un prince du sang. M. Hereau, lieutenant de police, a écrit à tous les commissaires des quartiers de Paris pour l'empêcher. » *Chronique de Barbier*, 13 juin 1726.

de n'avoir pour système que de s'abstenir. Ce qui assura le succès de cette politique négative, c'est qu'il vint dans un moment où les aventuriers avaient dégoûté la nation des aventures, et qu'après Law et les frères Pâris elle était saisie de ce besoin du repos qui, s'il est en France plus rare qu'ailleurs, y est aussi parfois plus irrésistible. Ce qui rendit son ministère durable, c'est qu'il absorbait en lui-même toute la force de la royauté, la seule qui subsistât dans l'abaissement général des situations et des âmes; le reste fut l'œuvre d'une fortune qu'aucun homme peut-être n'a rencontrée si longtemps favorable. Enfin, si cette administration, où tout, même les fautes, fut accompli avec convenance, revêt aujourd'hui dans l'histoire un éclat incontestable, c'est qu'elle est encadrée entre le gouvernement de Mme de Prie et celui de Mme de Pompadour, et qu'elle représente la dernière période où l'ancienne société française ait conservé le droit de s'estimer elle-même.

Introduit à la cour par la protection du cardinal Bonzi, archevêque d'Alby, comme l'un des aumôniers ordinaires du roi, l'abbé de Fleury, fils d'un receveur des tailles de Lodève, paraît avoir rencontré de sérieuses difficultés pour se concilier la bienveillance de Louis XIV. Doué d'une belle figure et d'une grande élégance de manières, il fit servir ces avantages à l'avancement de sa fortune, sans donner prise à la médisance, comme on peut l'inférer de la réserve gardée sur ses mœurs par l'homme qui s'est fait le détracteur forcené de son ministère après en avoir été, de son propre aveu, le conseiller le plus assidu. « D'une modestie et d'une circonspection qui rassuraient, nous dit Saint-Simon, il eut l'entregent d'être d'abord souffert, puis admis dans les meilleures compagnies de la cour, étant partout sans conséquence, suppléant souvent aux sonnettes avant qu'on en eût l'invention. » Fleury attendit assez longtemps l'épiscopat, malgré le zèle ardent de ses protecteurs et peut-être à cause de ce zèle même. L'on triompha pourtant des résistances royales, et l'abbé le plus à la mode de la cour dut aller durant de longues années cacher sa vie dans un village de la Provence. D'actives correspondances, de fréquentes visites aux nombreux châteaux de la France méridionale, adoucirent pour l'évêque de Fréjus les ennuis d'une résidence durant laquelle il se montra prélat plus régulier qu'édifiant, sa nature élégante et tempérée le rendant le type accompli de cet épiscopat de Louis XIV, où la sainteté était aussi rare que le scandale, et dont les membres mettaient à peu près sur la même ligne leurs devoirs d'hommes du monde et leurs devoirs de pasteurs.

La parfaite tenue de l'abbé de Fleury dans son évêché, l'art avec lequel il sut y cultiver de précieuses relations, lui concilièrent enfin

une faveur d'autant plus éclatante qu'elle avait été plus tardive. Sur la pressante recommandation du maréchal de Villeroy, il fut appelé à partager avec lui l'éducation du royal orphelin qui allait être Louis XV. Fleury dut éprouver dans ses devoirs de précepteur des dégoûts fréquens qui auraient découragé un homme moins obstiné au succès. On eût dit qu'il n'y avait aucune anse pour saisir l'âme de cet enfant méfiant et timide, dont l'esprit très clairvoyant se refermait constamment sur lui-même par l'effet d'une indifférence profonde et d'un indomptable dégoût. Sur ce fonds d'une désespérante aridité, l'habile sollicitude de Fleury parvint cependant à élever deux colonnes demeurées inébranlables sous la tempête de toutes les passions triomphantes. L'évêque de Fréjus inspira à Louis XV une foi assez forte pour disputer longtemps la victoire à ses faiblesses, et un attachement assez profond pour que la présence de son précepteur devînt dans sa jeunesse le seul besoin de son cœur, dans son âge mûr le seul principe de sa sécurité.

Fleury respira donc enfin à pleine poitrine dans l'atmosphère de Versailles, pour laquelle il était né, car il en aimait l'agitation contenue par le respect, les plaisirs tempérés par les convenances, et des courtisans il avait tout, excepté les vices. Mais s'il se sentit heureux de vivre au centre de la puissance et de la faveur, il est manifeste, quoi qu'on en ait pu dire, que l'évêque de Fréjus ne s'était ménagé, ni de longue main ni par des combinaisons astucieuses, la conquête d'un pouvoir auquel ne l'avaient pas préparé les habitudes d'un esprit plus fait pour les faciles distractions du monde que pour les labeurs incessans du ministère. Rendant hommage, après la mort du régent, au droit prétendu par les princes du sang, il avait été le premier à conseiller au roi de revêtir le duc de Bourbon de l'autorité du duc d'Orléans, ne se réservant pour lui-même, avec une intervention fort naturelle dans les affaires ecclésiastiques, qu'une influence moins patente que soupçonnée. Il fallut plus que l'imprudente ingratitude de M. le duc pour déterminer Fleury à quitter une attitude qui lui seyait aussi bien. S'il saisit brusquement le pouvoir, ce fut bien moins parce que ce prince s'efforçait, de concert avec la jeune reine, d'éloigner Louis XV de son précepteur, que parce que les fautes du premier ministre éloignaient la nation de son jeune roi, ces fautes ayant mis l'Europe à la veille d'une guerre générale et la France au bord d'un abîme. Fleury fut aux yeux de tous un ministre de nécessité et de salut. En assumant le fardeau des affaires, il espéra suppléer à l'expérience qui lui manquait par la plénitude d'une autorité dont il savait qu'aucune part ne lui serait disputée; il comprit de plus avec un instinct sûr qu'une politique de vieillard avait chance d'être bien accueillie

par une génération fatiguée, double prévision confirmée par l'événement.

Trois mois après que l'évêque de Fréjus eut été appelé au ministère, une nomination, opérée en dehors de la promotion ordinaire des couronnes, lui conféra la pourpre. La dignité de cardinal vint mettre le dernier sceau à une autorité exercée avec une sollicitude jalouse, quoique toujours cachée sous les formes de l'indifférence. On put juger du prix que mettrait le ministre dirigeant à conserver l'intégrité du pouvoir par le peu d'importance des collaborateurs qu'il se donna et par le soin qu'il prit toujours d'écarter des affaires publiques quiconque s'estimait en mesure d'y déployer une sorte d'indépendance. Ce furent moins des collègues que des commis qu'il s'adjoignit dans la personne du garde des sceaux d'Arménonville et du contrôleur-général Lepelletier-Desforts. M. de Maurepas, né dans le ministère, y continua cette longue carrière de frivolité brillante dont le trop fameux recueil portant son nom est demeuré le scandaleux témoignage. Si Fleury rappela Le Blanc aux affaires, ce fut moins à cause de sa capacité incontestée qu'à titre de victime personnelle de M. le duc; la réputation du secrétaire d'état de la guerre était d'ailleurs, sous le rapport de l'intégrité, assez suspecte au public pour que le cardinal pût utiliser ses services sans avoir jamais rien à redouter de son influence. Le comte de Morville, ministre des affaires étrangères, conserva, il est vrai, pour quelque temps son portefeuille; mais la confiance que lui avait témoignée le gouvernement précédent et la part qu'il avait prise au renvoi de l'infante, événement dont Fleury aurait voulu effacer jusqu'au souvenir, laissèrent pressentir dès le premier jour à Morville le sort qui l'attendait : il comprit fort bien que sa mission se bornerait à initier aux négociations pendantes un chef de cabinet qui leur était demeuré parfaitement étranger jusqu'au jour de son avénement au pouvoir. Ce ministre ne s'étonna donc point de se voir remplacé par un jeune magistrat qui avait le double avantage de posséder une intelligence éminente et de devoir sa fortune au choix tout spontané du premier ministre. La ruine du président de Chauvelin sortit dix ans plus tard des causes mêmes qui avaient déterminé sa faveur. Lorsque, revêtu du double titre de garde des sceaux et de ministre des affaires étrangères, Chauvelin voulut se faire dans le conseil une position en rapport avec son importance, sitôt qu'on put le soupçonner surtout de s'y préparer une survivance dont le grand âge du cardinal rendait la poursuite naturelle, il reçut un ordre d'exil, et ce ministre disgracié, interné au fond de l'Auvergne, y devint le centre d'une opposition dans laquelle entrèrent tous les aspirans au pouvoir soigneusement écartés par la méfiance du vieux

ministre, opposition impuissante, quoique nombreuse, dont les manœuvres et les espérances sont consignées jour par jour dans les mémoires du marquis d'Argenson (1).

La première préoccupation de Fleury fut de rétablir avec l'Espagne les rapports si malheureusement interrompus depuis une année. Apaiser Philippe V, donner à la reine toutes les satisfactions réclamées par son orgueil encore plus que par sa tendresse, telle fut la pensée politique à laquelle Fleury subordonna toutes les autres. On peut suivre dans les prolixes mémoires de l'abbé de Montgon les progrès d'une négociation dont le renvoi de M. le duc avait bien rendu l'ouverture possible, mais à chaque pas de laquelle le cardinal était contraint de caresser toutes les chimères du roi d'Espagne, à ce point qu'il dut se montrer favorable à ses espérances éventuelles de succession au trône de France, espérances qu'entretint jusqu'au dernier jour de sa vie le prince qui avait pourtant déposé comme trop pesante la couronne des rois catholiques (2).

Malgré le soin qu'apportait le cardinal à ménager ces grands enfans irrités, le fil des négociations se brisait à chaque moment dans les mains de l'abbé diplomate que le hasard en avait constitué l'agent. On ne pouvait d'ailleurs, sous le règne d'Élisabeth Farnèse, gagner quelque terrain auprès de son gouvernement qu'en épousant des passions aussi mobiles que les caprices de l'ignorance et de la haine. Après des refus réitérés, cette cour avait enfin consenti à recevoir un ambassadeur de France. Le comte de Rottenbourg, envoyé à Madrid en cette qualité avec l'ordre de ne refuser pour le renvoi de l'infante aucune des excuses qui pourraient être réclamées, avait, paraît-il, poussé la fidélité à ses instructions au point de se jeter à genoux devant leurs majestés catholiques (3); et pourtant rien n'était fait encore! La reine voulait obtenir avant tout la promesse de n'être pas contrariée dans ses engouemens et d'être secondée dans ses plus folles entreprises. Élisabeth s'était livrée à l'Autriche avec un abandon dépassé toutefois par la colère que lui inspirait alors l'Angleterre. L'Espagne, sans marine et presque sans armée, avait imaginé d'exiger du cabinet britannique l'évacuation de Gibraltar après une occupation de plus de vingt ans; elle mettait la reprise de ses anciens rapports avec la France au prix d'un appui dans la guerre qu'elle était résolue à déclarer; elle allait enfin

(1) Mémoires de d'Argenson, journal antérieur au ministère, tome II.

(2) Mémoires de l'abbé de Montgon, tome III, p. 139, édit. de 1750.

(3) Cette étrange circonstance, dont le silence de l'abbé de Montgon pourrait faire douter, est exposée avec les détails les plus minutieux par William Coxe d'après le texte des dépêches de M. Veere, alors ministre d'Angleterre à Madrid. *L'Espagne sous la maison de Bourbon*, tome III, ch. 39.

jusqu'à attendre le concours du cabinet de Versailles pour une restauration des Stuarts, qu'au moment de l'avénement de George II son infatuation lui faisait considérer comme facile.

Quelque importance qu'attachât le cardinal de Fleury à recouvrer l'amitié de l'Espagne, il est à peine nécessaire de dire qu'il en mettait bien davantage à conserver celle de l'Angleterre. Par l'effet d'une situation que le cours des âges a peu changée, l'alliance anglaise était au XVIIIe siècle, comme elle l'est encore au nôtre, la base fondamentale du système politique dont la devise était la paix, et dont la régence avait formulé les véritables conditions. En parfaite entente avec Robert Walpole, ministre de George II, lié d'une vieille amitié avec son frère Horace, ambassadeur à Paris, le cardinal avait encore moins la volonté que le pouvoir de se séparer de l'alliance de la maison d'Hanovre pour se mettre à la suite des caprices d'un roi fantasque et d'une reine furieuse. N'ayant pu prévenir les hostilités commencées par l'Espagne contre l'Angleterre, il attendit avec confiance l'effet de déceptions qu'il savait inévitables, et qui furent promptes. Les opérations militaires contre Gibraltar étaient à peine entamées que le gouvernement espagnol comprenait en effet la témérité de son entreprise, et qu'après de grandes pertes il se trouvait conduit à convertir en blocus le siége de cette formidable forteresse. La médiation de la France fut alors aussi ardemment souhaitée qu'avait pu l'être d'abord son concours, et les préliminaires du Pardo (1) terminèrent sous sa garantie une guerre dont le ridicule n'excluait pas le péril. Le même acte conviait tous les cabinets à reprendre la solution des problèmes qui avaient été à peine posés à Cambrai, avant que le congrès de cette ville fût dissous par le renvoi de l'infante. Enfin une nouvelle négociation dut s'ouvrir, et le siége en fut fixé à Soissons, sur la demande du cardinal et pour ses convenances personnelles.

Dans ce congrès de Soissons, les agens de toutes les cours déférèrent d'une voix unanime à l'ancien précepteur de Louis XV un rôle qui fit du cardinal le médiateur respecté de l'Europe. C'est que ce vieillard, qu'on savait modéré, quoiqu'il fût tout-puissant, et qui suppléait par la droiture des intentions à l'expérience des affaires, se trouvait représenter la France à l'une de ces époques heureuses où le prestige de sa sagesse vient rehausser celui de sa force. Toutefois les conférences de Soissons constatèrent plus de dissentimens qu'elles n'amenèrent de solutions, et les soubresauts de la politique espagnole empêchèrent une fois de plus les cabinets de sortir de la situation provisoire où l'on s'agitait depuis si longtemps. Une violente réaction s'était opérée à Madrid contre l'Autriche, car

(1) 5 mars 1728.

l'on y était passé de la confiance la plus intime à une hostilité presque patente contre la cour impériale. Les espérances entretenues par Riperda avaient fini par se dissiper après d'énormes sacrifices pécuniaires faits depuis deux ans par l'Espagne pour servir des subsides au gouvernement autrichien. L'on commençait à comprendre que l'empereur ne pouvait, sans manquer à ses devoirs envers ses ancêtres et envers l'Allemagne, faire passer dans la maison de Bourbon la succession de ses états héréditaires, et l'on n'ignorait plus sa résolution de marier l'archiduchesse sa fille avec un prince de Lorraine. Ainsi la garantie si légèrement promise à la *pragmatique sanction*, par laquelle l'empereur, à défaut d'héritier mâle, disposait en faveur de Marie-Thérèse de la totalité de ses possessions, au lieu de servir, comme on l'avait rêvé, les intérêts de l'infant don Carlos en préparant l'union de la jeune archiduchesse avec ce prince, était devenue pour la cour d'Espagne un sacrifice purement gratuit, et la reine avait été prise au piége de ses ambitions maternelles. Désabusé de la sorte, Philippe V, qui associait à tous les scrupules du cloître toutes les cupidités d'un père et d'un roi, et pour lequel l'égoïsme domestique était devenu comme une seconde conscience, avait passé tout à coup du plus étrange abandon envers l'Autriche à une colère désordonnée. N'ayant plus rien à attendre de cette cour, et entre tous ses rêves évanouis ne conservant que sa passion inextinguible, ce prince se trouva forcément ramené aux anciennes propositions de la France pour l'établissement territorial des infans en Italie à la mort des derniers princes régnans de Parme et de Toscane. L'on comprend donc que, l'Espagne revenant au projet de prendre pied au-delà des Alpes et la France faisant de son côté à l'acceptation de la *pragmatique* de Charles VI des objections naturelles, il devenait impossible de s'entendre à Soissons malgré les dispositions résolûment pacifiques de Walpole et de Fleury, intimement associés dans une pensée commune. Sans rompre avec l'Autriche, le cardinal voulait faire payer à Charles VI la garantie si passionnément souhaitée de la pragmatique, et on verra bientôt de quel prix magnifique l'heureuse destinée de Fleury lui permit de la faire acheter.

Cependant le pays s'abandonnait sans résistance au vieux ministre, satisfait d'un gouvernement qui avait rendu la sécurité aux intérêts, et qui semblait ériger en système la somnolence où se reposait en ce moment la nation entre les grandes luttes militaires de l'époque précédente et les agitations d'esprit de l'ère qui allait s'ouvrir. La France traversait l'une de ces périodes durant lesquelles, le sentiment public n'aspirant point à voir devancer son réveil par une initiative inopportune, il suffit au pouvoir d'éviter les fautes. En promettant de ne plus toucher aux monnaies, en prenant, pour mettre

le cours légal de celles-ci en accord permanent avec leur valeur intrinsèque, de judicieuses mesures destinées à lui survivre, Fleury correspondit à la préoccupation la plus générale et peut-être la plus impérieuse de son temps. Son entrée aux affaires et sa ferme résolution de conserver la paix avaient d'ailleurs suffi pour améliorer sensiblement l'état des finances. Aussi la nouvelle adjudication du bail des fermes et du bail des recettes générales avait-elle presque doublé les ressources d'un trésor où sa main ne puisait jamais qu'avec regret et pour des nécessités démontrées. S'il arriva une fois au cardinal, dans sa complète ignorance de ces matières, de sanctionner une sorte de banqueroute partielle faite aux actionnaires de l'ancienne banque de Law, auxquels celui-ci avait, aux derniers temps du *système,* hypothéqué certaines rentes sur les tailles, il recula aussitôt que le véritable caractère de cette mesure lui eut été révélé. Le premier entre tous les ministres de l'ancienne monarchie, Fleury renonça à la méchante guerre contre les financiers, dans laquelle le pouvoir en appelait presque toujours, pour masquer ses violences, aux passions les plus aveugles; il s'indigna qu'on osât mesurer les obligations contractées par l'état à la popularité de ses créanciers, et la France s'étonna de voir un ministre aussi soucieux de réparer une injustice que ses prédécesseurs l'auraient été d'en profiter.

Une économie dans laquelle le génie de l'homme d'état se révélait moins que la sollicitude du père de famille présida à toutes les dépenses publiques, qu'elles fussent stériles ou fécondes de leur nature. Dans l'abaissement progressif du chiffre de l'impôt semblait en effet se résumer toute la théorie politique de Fleury : il goûta probablement une satisfaction plus intime en abolissant, une année après son entrée au ministère (1), l'impôt du cinquantième qu'en opérant six ans plus tard l'adjonction de la Lorraine à la France. Cependant, si ces économies profitaient au présent, elles ne servaient pas aussi bien les intérêts de l'avenir. L'armée considérablement réduite, la marine à peu près anéantie sous la double préoccupation de ménager les ressources du trésor et les bons rapports avec l'Angleterre, firent grandement défaut à la France, lorsque la mort du roi de Pologne en 1731 et celle de l'empereur Charles VI en 1740 vinrent arracher l'Europe à ce repos en vue duquel le cardinal avait exclusivement gouverné. Ce ministre manqua donc de grandeur, parce qu'il manqua de prévoyance. Pleinement en accord avec la nation aux jours d'atonie durant lesquels il prit le pouvoir, Fleury parut croire que la France vieillirait avec lui, oubliant que dans le cours ordinaire des vicissitudes humaines les peuples pas-

(1) Déclaration du 7 juillet 1727.

sent incessamment du repos à l'action, et renouvellent leur jeunesse comme l'aigle. Aussi devait-il être un jour violemment rejeté par les événemens hors des seules voies dans lesquelles il s'était arrangé pour marcher.

Comme un octogénaire qui ne fait guère entrer l'avenir dans ses calculs, le cardinal opposait aux difficultés sa modération inaltérable, et se conciliait les personnes lorsqu'il fallait renoncer à triompher des choses. Il fut dans les questions religieuses ce qu'il était dans l'administration proprement dite. Évêque et ministre d'une monarchie catholique, il dut continuer contre une secte transformée en faction une guerre politique et religieuse; mais si ferme qu'ait été Fleury dans sa lutte contre le jansénisme, il y porta plutôt l'esprit tempéré de Saint-Sulpice que l'ardeur agressive de la société de Jésus, affectant presque toujours de se croire victorieux lorsqu'il avait conquis le silence. Son ministère, quoique signalé par l'épisode des *convulsions*, forma une période d'apaisement relative dans cette ardente controverse. Le concile d'Embrun, l'acceptation de la bulle *unigenitus* par le cardinal de Noailles, et la soumission de la presque totalité des évêques et des docteurs *appelans* constatent sans doute l'autorité personnelle de Fleury au sein de ce clergé gallican dont il était le modèle et l'honneur; toutefois de tels succès étaient plus éclatans que solides, car le mal s'était étendu en se transformant, et des rangs des clercs il était passé dans ceux des laïques. Chassé de l'épiscopat, le jansénisme avait envahi la nation, et s'asseyait avec les magistrats sur le siége de la justice. Ou cette redoutable modification avait échappé aux regards du cardinal, ou elle ne l'avait point inquiété. Cependant il avait à peine fermé les yeux, que, la crise parlementaire éclatant avec une violence sans exemple, les moins clairvoyans se virent à la veille d'une révolution que la génération précédente n'avait su ni prévoir ni prévenir.

Il n'en fut guère autrement dans l'ordre philosophique, sur lequel Fleury ou ne chercha point d'influence, ou n'exerça qu'une action inefficace. Un œil plus pénétrant aurait vu fumer l'Europe, un cœur plus hardi aurait du moins tenté d'éteindre l'incendie dans son foyer en donnant au génie français une plus vive et plus féconde impulsion. L'école qui allait agiter tous les problèmes politiques n'avait du vivant du cardinal ni l'énergie d'une secte, ni même l'importance d'une puissante coterie littéraire groupée autour d'un centre commun. Aucune grande renommée, aucune œuvre éclatante ne lui avait encore concilié la faveur publique. Le front chargé de ses plus belles couronnes dramatiques, Voltaire voyageait en Angleterre, ou préparait à Cirey des écrits anonymes dont il répudiait la paternité. Jean-Jacques Rousseau copiait de la musique dans un

galetas, Diderot vivait à grand'peine en écrivant des traductions; d'Alembert recueillait dans le champ de la science la plus solide partie de sa gloire; Montesquieu lui-même, dont les *Lettres persanes* avaient vingt années auparavant signalé le brillant début, amassait encore à La Brède les matériaux de l'*Esprit des Lois*. La fondation de l'*Encyclopédie*, commencée sept ans après la mort de Fleury, donna seule au parti philosophique l'unité d'impulsion qui fit sa force et son succès; mais si le monument n'était point élevé du vivant du cardinal, tous les ouvriers étaient déjà à leur poste avec les matériaux apportés pour ainsi dire à pied d'œuvre. Rien n'indique cependant que la sagacité de ce ministre ait entrevu le danger auquel on touchait d'aussi près, et qu'il ait essayé quelques efforts ou pour prévenir ce mouvement formidable, ou pour diriger dans un sens moins périlleux l'activité d'esprit des hommes qui s'en firent les moteurs.

La poursuite persistante, quoique voilée, sous laquelle finit par succomber la *société de l'entre-sol* est peut-être la trace la plus sensible de l'action exercée par Fleury sur la pensée publique de son temps. On sait que cette réunion, ainsi nommée parce qu'elle avait été formée d'abord dans l'entre-sol occupé par l'abbé Alary, l'un des instituteurs du dauphin, se composait de magistrats, d'ecclésiastiques, de diplomates, auxquels s'étaient joints un petit nombre d'hommes de cour et d'hommes de lettres préoccupés du soin d'appliquer au bien-être des nations les théories des publicistes et les enseignemens de l'histoire. Ce club, ouvert sous le ministère de M. le duc, fut la première importation britannique faite au sein d'une société qui allait en recevoir de plus dangereuses. Dans de modestes conférences hebdomadaires qui n'avaient ni les inconvéniens du secret ni ceux d'une éclatante publicité, de nobles esprits, pour échapper aux stériles distractions de la vie du monde, venaient mettre en commun les fruits de leurs études, l'analyse des journaux et des écrits périodiques de l'étranger, payés à frais communs, et les aspirations politiques auxquelles la France ne fournissait guère d'alimens, mais qu'entretenait la lecture de plus en plus répandue des débats du parlement anglais. A côté de l'abbé Alary, président de cette société d'élite, qui redoutait le bruit parce qu'elle en soupçonnait le danger, l'on remarquait M. de Pomponne, qui portait dignement un nom illustré dans les affaires et dans les lettres, l'abbé de Bragelone de l'Académie des Sciences, l'abbé de Saint-Pierre, heureux d'avoir trouvé pour accueillir ses rêves de félicité publique des collègues moins timides que ceux qui lui avaient fermé les portes de l'Académie française. A ces graves esprits s'étaient joints le comte de Plélo, l'héroïque ambassadeur qui mourut plus tard en soldat sous les murs de Dantzig; Saint-Contest, mêlé à toutes les affaires

diplomatiques de son siècle; Ramsay, l'auteur des *Voyages de Cyrus,* protégé par le souvenir de Fénelon; enfin le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères après la mort du cardinal, qui se fit dans sa retraite l'historien de cet *entre-sol,* auquel le reportaient les plus chers souvenirs de son esprit et de son cœur (1). M. d'Argenson nous a conservé les titres et l'exposé des principaux travaux lus dans ces conférences pendant qu'il en était membre. Ces études, toujours étrangères aux affaires du temps, suffisaient pour constater combien cette réunion d'honnêtes gens était inoffensive, et de quel profond respect elle était pénétrée pour la religion et pour le pouvoir. En voyant de tels hommes devenus suspects au cardinal et conduits à se séparer spontanément pour n'en pas recevoir l'ordre formel, on comprend trop bien que leur tort unique fut de prétendre penser à quelque chose sous un ministre qui croyait satisfaire à tous ses devoirs en réduisant les impôts et en gouvernant la France comme il aurait gouverné sa propre famille. Cet oubli du rôle immortel de la pensée était professé à la veille de sa plus redoutable explosion, et c'est lorsque l'incrédulité allait sortir tout armée des frivolités de la cour et des plus vaines spéculations de l'esprit que l'on commettait la faute de traiter en ennemis les hommes dont le patriotique souci avait été de susciter dans une nation ardente et légère le goût viril et moral des études et des affaires!

Si le cardinal de Fleury frappa une société dont le seul tort à ses yeux était d'agiter quelque peu la tiède atmosphère où s'écoulaient ses dernières années, il se montra toujours plein d'égards et de bienveillance pour ses principaux membres. Les gens d'esprit lui inspiraient à la fois du goût et de l'inquiétude. Sans leur reconnaître assez d'importance pour les corrompre à la manière de Mazarin, il se ménageait leur approbation par les procédés les plus délicats. D'habitudes tellement simples que sa vie à Versailles ne différait guère de celle qu'il menait dans sa modeste retraite d'Issy, Fleury, sous la pourpre et sous ses cheveux blancs, était demeuré le plus accessible des ministres et le plus charmant des hommes du monde.

« Abord facile, audiences accordées sans délai, prolongées sans chagrin et sans ennui, liberté d'exposer ses droits, d'expliquer ses vues, ses projets, d'insister, de contredire même et de se plaindre... la timide modestie était aussitôt rassurée. S'il restait quelque crainte, on n'appréhendait que l'erreur; on avait cherché le ministre, on trouvait le citoyen simple, aisé dans ses manières. On demeurait flottant, incertain, au contraste inoui du crédit sans faste, de l'élévation sans hauteur, de l'autorité sans rebut, sans cet air

(1) *Histoire des Conférences de l'entre-sol tenues chez M. l'abbé Alary, de* 1724 *à* 1731. mémoires du marquis d'Argenson, tome Ier, p. 87.

imposant d'empire et de domination qui rend quelquefois le courtisan plus timide devant le ministre que devant le monarque. Quels charmes, quel agrément ne répandaient pas dans son commerce cet esprit doux, souple, liant, ces manières civiles, humaines, officieuses, ce don de s'exprimer, ce talent de peindre, de raconter, cette connaissance délicate et profonde des bienséances à laquelle seule il appartient d'entretenir dans la société l'assortiment enchanteur du respect et de la liberté, des prévenances et des différences mutuelles, cette étude réfléchie du caractère, de l'humeur, des liaisons, des intérêts, qui faisait qu'on n'avait jamais à soutenir auprès du cardinal de Fleury le personnage embarrassant d'étranger, qu'il parlait à chacun son langage, qu'il mettait chacun en situation de sentir, de partager l'amusement de la conversation ! Modèle du courtisan parfait, en le voyant, on aurait pensé qu'il avait intérêt à plaire à tous; on n'aurait point soupçonné qu'il était l'homme à qui tous avaient intérêt de plaire : *vir amabilis ad societatem* (1). Que dirai-je de cette égalité d'humeur si parfaite, si constante, si inaltérable? Le cardinal de Fleury ne vous fatigue ni de sa joie, ni de ses peines, ni de ses succès, ni de ses inquiétudes... Sous le tumulte et l'agitation du ministère, sa vie presque entière fut un jour sans nuages et sans tempêtes (2).

Ces paroles, empruntées au premier orateur chrétien de l'époque, laissent comprendre, mieux que je ne saurais le faire, quels dons les contemporains de Fleury appréciaient surtout chez ce ministre, et en quelle estime le clergé du XVIIIe siècle tenait cet esprit d'élégante sociabilité si abondamment départi à l'ancien évêque de Fréjus. Avec une intelligence politique médiocre, le cardinal de Fleury parvint donc à dominer une génération presque tout entière par une parfaite mesure dans la conduite. Son roi, sans expansion et sans confiance envers personne, s'abandonnait à lui seul avec une docilité filiale. Aussi fallut-il toute l'infatuation de deux jeunes seigneurs admis, sous l'œil toujours ouvert du ministre, à l'intimité royale, pour organiser contre le cardinal la machination ridicule à laquelle l'hilarité publique infligea son juste châtiment, lorsqu'elle l'inscrivit dans l'histoire sous le titre de *conjuration des marmousets*. L'éducation à laquelle avait présidé Fleury paraissait d'ailleurs avoir si bien réussi, que le plus charmant et le plus exposé des princes, marié à une femme sans beauté et déjà sans jeunesse, avait atteint l'âge de vingt-quatre ans sans avoir troublé par aucun scandale la régularité imprimée par une main octogénaire à la cour qui avait vu les désordres des deux gouvernemens précédens.

(1) *Prov.*, c. 18.

(2) Oraison funèbre du cardinal de Fleury, prononcée le 25 mai 1743 par le père de Nerville, de la compagnie de Jésus.

Sans souci pour une autorité qui ne pouvait finir qu'avec sa vie, Fleury venait de terminer avec l'Espagne une négociation dont le résultat paraissait devoir mettre désormais hors de toute atteinte le repos de l'Europe, si longtemps menacé par l'inquiète ambition d'une mère. Un traité, signé à Séville, avait enfin attribué à l'infant don Carlos la succession aux duchés de Parme et de Toscane, et par une conséquence de cette disposition, cet acte avait autorisé l'envoi de six mille Espagnols en Italie, afin de sauvegarder le droit créé par les grands cabinets, malgré les protestations fort naturelles du dernier des Médicis. L'Autriche, quoique irritée d'un tel arrangement, y avait enfin accédé, grâce à l'intervention de l'Angleterre et de la Hollande, sous la promesse de George II de garantir à l'empereur cette pragmatique fameuse, à l'acceptation de laquelle Charles VI, privé d'héritier mâle, subordonnait tous les intérêts de l'Autriche et de l'Allemagne (1).

Ce fut cependant au lendemain de ce succès, réputé le gage le plus solide de la paix générale, que le cardinal de Fleury rencontra devant lui cette guerre qu'il avait toujours envisagée comme le pire des maux, et qui allait mettre le comble aux miracles de sa fortune, nonobstant la répugnance avec laquelle il s'y engagea. Sa destinée allait le contraindre à de grandes choses malgré l'antipathie qu'il professait en toute occasion pour les *ministères historiques*. Ce fut d'une impulsion latente, mais irrésistible, de l'esprit public que sortit la crise dont le résultat final fut de donner la Lorraine à la France et un nouveau royaume en Italie à la maison de Bourbon.

III.

La nation commençait en effet à échapper à l'homme qui affichait un systématique dédain pour toutes les aspirations étrangères à la sphère où se concentrait sa pensée. Vingt années s'étaient écoulées depuis les désastres du précédent régime, et quoique ceux-ci fussent bien loin encore d'être complétement réparés, la génération nouvelle se lassait d'un gouvernement qui discréditait la paix en affectant de la rechercher toujours. La jeune cour s'irritait surtout contre le ministre qui, non content de contrôler sévèrement toutes les libéralités royales, lui refusait les profits et les licences de cette vie des camps, dont les survivans du grand règne opposaient les souvenirs à la parcimonie du cardinal. Les vieux généraux, à leur tête Villars et Berwick, étaient devenus le centre d'une sourde opposition dont la trace se retrouve dans les écrits qu'ils nous ont laissés. Une

(1) Traité de Séville du 9 novembre 1729, traité de Vienne du 16 mars 1731. Dumont, *Corps diplomatique*, t. II, p. II, p. 158 et 288.

coterie plus dissolue que chevaleresque, où figurait avec une princesse de la maison de Condé ce Richelieu dont le nom se retrouve dans tous les scandales du règne, travaillait déjà avec un succès qui devait être trop éclatant à dégoûter le roi d'un bonheur monotone, et poussait à la guerre, bien moins par ambition de la gloire que par impatience de l'austérité. L'on s'ennuyait et l'on cherchait des distractions même au risque de rencontrer des aventures. Celles-ci vinrent tout à coup du côté où elles étaient le moins attendues.

Depuis plus d'un demi-siècle, la France n'avait que rarement porté ses regards vers la Pologne, abandonnée comme un champ de bataille à la Suède, à la Russie et à l'Autriche. Cependant à peine Auguste II fut-il mort en 1733, après un règne immortalisé par le scandale, qu'un cri s'éleva du sein de cette cour que Fleury croyait avoir dressée au silence et à l'oubli de toutes les préoccupations politiques. Il fallait, disaient les jeunes seigneurs à Versailles et les jeunes conseillers des enquêtes à Paris, profiter de l'occasion pour donner au père de la reine une situation moins indigne de l'alliance à laquelle sa fille avait été élevée, et l'intérêt national, d'accord avec la dignité du trône, prescrivait de reprendre dans le Nord une influence perdue. Fleury se trouvait placé en face d'un mouvement d'idées à peu près irrésistible. Il ne tenait aucunement à servir Marie Leczinska, dont l'inaltérable douceur l'avait à peine désarmé; il tenait peut-être moins encore à conquérir à Varsovie une prépondérance plus nuisible qu'utile à la solution des difficultés pendantes; il pressentait d'ailleurs fort bien qu'un grand succès en Pologne ne s'obtiendrait qu'au prix d'une guerre lointaine et périlleuse, où la France rencontrerait devant elle une formidable alliance austro-russe. Toutefois le mouvement d'opinion était si vif à la cour et à la ville, et M. de Chauvelin, le secrétaire d'état pour les affaires étrangères, y était lui-même si résolûment entré, que le premier ministre dut accorder quelque chose à ce sentiment public plus fort que les pouvoirs les plus absolus. L'on convint donc d'aider par de grosses sommes à l'élection de Stanislas, en appuyant la candidature du beau-père de Louis XV par la présence d'une escorte d'honneur de quinze cents hommes d'excellentes troupes françaises transportées par mer à Dantzig.

C'était compromettre la France avec les deux grands empires limitrophes de la Pologne, sans se préparer aucun moyen sérieux de soutenir ni la guerre ni l'élection. Dans un tel plan, l'imprévoyance le disputait à l'audace. Le succès électoral de Stanislas Leczinsky n'était aucunement douteux, car l'on savait que la noblesse, heureuse d'échapper au joug de la maison de Saxe, devenu si humiliant pour elle sous le règne du dernier roi, seconderait avec empresse-

ment les vues de la France et du parti *piast* en appelant au trône un gentilhomme polonais. Cependant il aurait fallu deviner aussi, et la chose n'était pas à coup sûr difficile, que l'empereur d'Allemagne et l'impératrice de Russie entraveraient ce choix avant l'élection, ou protesteraient immédiatement contre le vote. A peine en effet Stanislas eut-il été acclamé au champ électoral de Varsovie, qu'une armée russe et saxonne, envahissant par toutes ses frontières le territoire polonais, faisait proclamer Auguste III, fils du roi défunt, dans une diète formée d'un petit nombre de mécontens. Peu après, ce prince recevait le concours d'une armée autrichienne pour prix de son adhésion à la pragmatique de Charles VI, et ces forces réunies, après avoir écrasé dans quelques rencontres la cavalerie polonaise, plus brave que disciplinée, contraignaient le malheureux Stanislas à se réfugier dans les murs de Dantzig sous la protection de la poignée de soldats que l'imprudence du gouvernement français y avait enfermés avec lui. Une héroïque défense sauva l'honneur de notre drapeau sans rétablir la réputation de notre politique. Dans cette lutte sans espoir, que l'anéantissement de sa marine interdisait à la France de prolonger au fond de la Baltique, il fallut céder au nombre, et Stanislas lui-même eut à traverser, pour sauver sa tête, des épreuves dont la fuite de Charles-Édouard devait seule surpasser bientôt la dramatique horreur.

L'unique résultat de la politique où s'était laissé engager Fleury avait donc été, avec la destruction d'une poignée de braves, une guerre engagée à l'improviste contre l'Autriche et la Russie. Ce fut de ce fait, si redouté pourtant du cardinal, que sortit bientôt après la gloire la plus solide de sa vie. Engagé dans une lutte avec l'Autriche, ce ministre se trouva conduit à se rapprocher bien plus étroitement de l'Espagne, que de récens mécomptes avaient si vivement irritée contre la cour de Vienne. Aussi la reine Élisabeth, voyant après une longue attente la paix du monde troublée selon le vœu le plus cher de son cœur, et comprenant que la force des choses allait enfin lui assurer pour ses ambitions cette complicité de la France qui lui avait si longtemps manqué, agrandit-elle ses perspectives avec les chances inattendues que lui envoyait la fortune. L'infant don Carlos, déjà établi en Toscane, venait de prendre possession du duché de Parme après la mort du dernier des Farnèse; mais cet arrangement était à peine consommé, qu'un plus vaste projet, reposant sur l'expulsion des Allemands de toute l'Italie, était débattu dans le plus profond mystère entre les cabinets de Versailles, de Madrid et de Turin, réunis dans une hostilité commune contre le cabinet impérial. Quelques jours avant la déclaration de guerre de la France à l'Autriche, un triple traité avait été signé pour

régler les conditions de la lutte que les alliés se proposaient de soutenir en commun (1). D'après les dispositions de cet acte mémorable, le royaume de Naples et de Sicile, dont l'Espagne se proposait de faire la conquête, devait être attribué à l'infant don Carlos; les duchés d'Italie occupés par ce prince passeraient à l'infant don Philippe, son plus jeune frère; le roi de Sardaigne enfin recevait la promesse de ce beau duché de Milan sur lequel les armées françaises se préparaient à porter les premiers coups.

Conformément aux stipulations de ce traité, l'année 1733 n'était pas encore terminée que l'empereur était attaqué dans le royaume de Naples par les Espagnols, en Allemagne et en Lombardie par les Français, assistés d'une armée piémontaise. La domination autrichienne avait suscité de si vives irritations dans les Deux-Siciles, elle y était d'ailleurs appuyée sur des forces si peu nombreuses et si mal commandées, que la conquête de ces royaumes, opérée par le duc de Montemart, eut moins l'apparence d'une grande expédition militaire que celle d'une course triomphale. Dès les premiers mois de 1734, don Carlos pouvait prendre possession de ses nouveaux domaines. Jamais changement si considérable n'avait été aussi facilement consommé. Les populations sanctionnèrent cette fois par une adhésion chaleureuse les arrangemens préconçus des hommes politiques, et l'on vit un jeune prince digne de sa fortune placer une nouvelle couronne dans sa maison en fondant une dynastie italienne dans ces contrées, magnifique et sanglant théâtre des luttes séculaires de l'Europe.

Au-delà des Alpes et sur les bords du Rhin, la guerre se poursuivit durant deux campagnes avec des succès divers. Les résultats définitifs furent toutefois presque constamment favorables à la France, malgré l'arrivée d'une armée russe accourue en 1735 pour prendre part aux querelles de l'Europe occidentale, mais dont profita fort peu le prince Eugène, épuisé par l'âge et déserté par la fortune. Dès le début des hostilités, les Français s'étaient emparés de la Lorraine, devenue comme une province autrichienne par le mariage convenu du duc François-Étienne avec l'héritière désignée de toutes les possessions de Charles VI. Arrêté devant Philippsbourg, Berwick y trouvait la mort de Turenne, pendant que son glorieux émule Villars, commandant l'armée d'Italie, engagé dans de violens démêlés avec le roi de Sardaigne, notre allié un peu suspect, mourait à Turin de vieillesse et de colère. L'acharnement de l'ennemi aux sanglantes journées de Parme et de Guastalla fit éprouver sans doute à la France des pertes énormes, mais le résultat final de la guerre n'en demeura pas plus douteux. L'Autriche n'était point

(1) Traité de Turin du 20 septembre 1733.

en mesure de prolonger sa résistance en Italie du moment où l'Angleterre et la Hollande persistaient à garder une neutralité que le cabinet impérial n'avait jamais estimée possible. L'art avec lequel Fleury parvint à désintéresser dans ce vaste conflit les deux puissances maritimes, sous la seule condition de respecter les Pays-Bas autrichiens (1), est peut-être ce qui fait le plus d'honneur au cardinal dans le cours de son long ministère. Triompher de l'empire en présence de l'Angleterre immobile, quoique frémissante, faire garantir par la Grande-Bretagne une paix dont les conditions impliquaient des avantages territoriaux considérables pour la France et pour la maison de Bourbon, c'est là une œuvre dont l'accomplissement était à coup sûr contraire à toutes les traditions, pour ne pas dire à toutes les vraisemblances.

L'attitude de l'Angleterre avait laissé l'empereur sans espérance. Il comprenait fort bien d'ailleurs l'impossibilité de reconquérir Naples et la Sicile, où l'antipathie des peuples contre la race allemande était invincible. Aussi désirait-il sincèrement la paix, et se montrait-il résolu à n'en guère disputer les conditions, si l'on consentait à donner de nouveaux gages à cette succession féminine, devenue l'objet exclusif de ses sollicitudes. L'obstacle à la paix se rencontrait moins chez l'ennemi que chez les alliés eux-mêmes. D'une part, l'Espagne, enivrée de ses succès, aurait voulu revendiquer la totalité des anciens domaines d'Italie qu'elle possédait sous la dynastie autrichienne; elle élevait des objections contre l'attribution au roi de Sardaigne du duché de Milan, promis à ce prince par le traité de 1733, contestant, non sans motifs, la loyauté de son rôle au sein d'une alliance dans laquelle Charles-Emmanuel avait peut-être trop porté l'égoïsme traditionnel de sa maison. D'un autre côté, la France, sur laquelle était retombé presque tout le poids de la guerre, ne voulait pas d'une paix qui ne lui aurait rien rapporté. N'aspirant à conserver aucune position en Italie, le gouvernement de Louis XV dut nécessairement s'arrêter à la pensée de compléter le territoire français par la réunion de la Lorraine, que la France occupait depuis deux ans, et qui l'avait gênée durant tant de siècles. Un tel projet venait si naturellement à l'esprit, qu'il faut l'outrecuidance habituelle au duc de Saint-Simon pour en revendiquer l'initiative personnelle, et pour oser affirmer qu'il en suggéra le premier l'idée au cardinal de Fleury.

Quoi qu'il en soit, les offres de médiation surabondaient de la part de tous les cabinets neutres, et le ministère britannique surtout, si intéressé par sa position parlementaire au prompt rétablissement de la paix, épuisait toutes les combinaisons afin de rappro-

(1) Convention de neutralité signée à La Haye le 24 novembre 1733.

cher les belligérans. Aux demandes des alliés l'empereur n'attachait guère qu'une condition, la garantie solennelle par la France de la pragmatique de 1713, par laquelle il avait établi la succession féminine dans ses états héréditaires. Or une telle clause, sans importance véritable pour la France, ne pouvait plus arrêter le cabinet de Versailles du moment où un grand accroissement territorial devenait le prix de sa condescendance au vœu personnel de Charles VI. L'important traité dont les préliminaires furent signés à Vienne dès le 3 octobre 1735, quoiqu'il n'ait reçu que beaucoup plus tard une sanction définitive (1), résolut, avec la question de Pologne, pour laquelle on avait couru aux armes après la mort du roi Auguste II, toutes celles qu'avait suscitées depuis trois ans la situation si troublée de l'Europe. Stanislas Leczinsky renonça à tous ses droits au trône de Pologne en conservant néanmoins le titre royal, et reçut, pour prix de cette renonciation, la possession viagère des duchés de Bar et de Lorraine, dont la souveraineté fut attribuée à la France après la mort de ce prince. La maison de Lorraine obtint en échange le grand-duché de Toscane, pendant que l'infant don Carlos, reconnu roi des Deux-Siciles, rétrocédait à l'empire le duché de Parme et de Plaisance, où dix années plus tard l'infant don Philippe, son frère, fut appelé à régner. Charles-Emmanuel de Savoie, trop faible pour résister à la volonté générale et pour ne pas ajourner ses espérances, se bornait à l'acquisition du Novarais et du Tortonais, le reste du duché de Milan demeurant aux mains de l'empereur. Enfin Charles VI, pour prix de ses nombreuses concessions à la maison de Bourbon, obtenait de la France, dans la forme la plus authentique, la garantie tant souhaitée de sa pragmatique sanction, garantie minutieusement libellée, qui emportait, dans la pensée de toute l'Europe, la reconnaissance anticipée de l'archiduchesse comme héritière de toutes les possessions de la maison d'Autriche. Afin de lier plus étroitement encore les contractans, le texte même de la pragmatique impériale du 19 avril 1713 était annexé au traité comme pour en faire partie intégrante, précaution dont le seul effet fut d'en rendre bientôt après la violation plus scandaleuse.

Fleury escamota la paix à M. de Chauvelin, comme, deux années auparavant, celui-ci lui avait escamoté la guerre. Telle est du moins l'opinion générale des contemporains, tous persuadés que le secrétaire d'état des affaires étrangères s'efforçait de prolonger une lutte qui rendait son concours plus nécessaire et son avenir politique plus assuré. On peut donc considérer le traité de 1738 comme l'œuvre

(1) 8 novembre 1738. Voyez Koch, *Histoire des Traités de paix depuis la paix de Westphalie*, t. II, p. 37.

personnelle du cardinal, et je n'en sais guère de plus glorieuse dans les carrières les plus illustres. Ce traité eut en effet cet avantage inestimable de servir, avec les intérêts particuliers de la France, les intérêts permanens des nombreuses populations dont il fixa le sort. Annexer la Lorraine au grand royaume dont elle échancrait la frontière, c'était donner enfin raison à la géographie contre la politique; faire passer cette province sous l'administration paternelle de Stanislas, c'était réparer d'un seul coup ses longs malheurs. Constituer à Naples une grande monarchie, c'était préparer l'indépendance de l'Italie dans la seule forme sous laquelle elle soit possible; transporter à Florence la maison de Lorraine, c'était donner à la Toscane des princes dignes de s'inspirer de son génie; garantir la pragmatique de Charles VI, c'était faire une œuvre sensée, dont l'abandon allait bientôt coûter cher à la France.

Tout cela sortit comme de soi-même d'une guerre que Fleury n'avait point voulue, mais qu'il sut terminer par l'un des traités les plus utiles aux hommes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Ce fut la plus éclatante et la dernière faveur de sa destinée. Si au lendemain de la réunion de la Lorraine et de la fondation du royaume de Naples la mort avait frappé le ministre octogénaire auquel remontait l'honneur de ce double service à la dynastie et à la France, on aurait certainement appliqué au cardinal de Fleury le mot échappé à Villars lorsqu'il apprit qu'un boulet venait de terminer dans la tranchée la carrière du maréchal de Berwick : *Cet homme a toujours été heureux!* Mais, âgé déjà de plus de quatre-vingt-deux ans lors de la signature du traité de Vienne, le cardinal allait vivre cinq années encore, et quoiqu'il ne perdît durant ce dernier lustre ni la plénitude de sa puissance, ni même celle de son esprit et de sa santé, il souffrit toutes les angoisses infligées aux ambitieux par des rivaux en possession du plus incontestable des avantages, celui de la jeunesse sur la caducité. Chose singulière et pourtant constatée : Fleury, qui préféra si longtemps l'influence au pouvoir et ne prit le ministère que sous le coup de circonstances impérieuses, parut se cramponner à la vie dans la seule intention de le conserver. La coterie de M. de Chauvelin, qui croyait pouvoir compter pour ce dernier sur une succession prochaine, accueillait relativement à la santé du premier ministre tous les bruits conformes à ses espérances, de telle sorte que, pour déconcerter ses ennemis, qui le déclaraient moribond, il fallait qu'un prince de l'église chargé d'années simulât la gaieté, et qu'il allât presque jusqu'à jouer à la jeunesse! Néanmoins tant d'efforts n'empêchèrent point que de 1740 à 1743 Paris n'attendît tous les matins l'annonce de cette mort que tout le monde avait fini par souhaiter à force de l'avoir prédite.

Ce gouvernement, qui n'avait jamais manqué de dignité lors

même qu'il avait pu manquer de grandeur, s'effaçait de plus en plus devant un mouvement d'esprit dont il n'était pas le maître, devant des scandales qu'il ne pouvait plus cacher, et des complications extérieures auxquelles la faiblesse du cardinal ne sut opposer en dernier lieu qu'une détestable politique appuyée sur la violation d'un engagement sacré. L'esprit français, sorti des limbes où Fleury travaillait à le maintenir, s'était élancé à travers les abîmes à la recherche d'un monde nouveau, et le jour des grandes épreuves se rapprochait de plus en plus. Le roi, de son côté, avait échappé au joug des préceptes et des devoirs pour donner à sa cour le spectacle d'incestueuses tendresses prodiguées tour à tour à quatre sœurs. Supporté désormais par habitude plus que par attachement, le vieux précepteur était contraint, pour conserver le pouvoir, de pactiser avec des désordres, présages trop certains de dérèglemens plus honteux.

Pendant que ce ministre se raidissait contre l'attente générale de sa mort prochaine, le décès de Charles VI, survenu le 20 octobre 1740, posait pour l'Europe les plus redoutables problèmes, et contraignait la France à prendre un parti décidé. Les longs efforts de l'empereur pour assurer à l'aînée des archiduchesses, mariée depuis quatre ans au duc de Lorraine, l'intégrité de la monarchie autrichienne n'avaient pas répondu à son attente. Quoique l'acte de 1713 eût été accepté et solennellement garanti par toutes les grandes puissances, ce prince était à peine descendu dans la tombe, que divers prétendans réclamaient le morcellement de son héritage, les uns arguant du vieux droit germanique, les autres faisant valoir les prétentions de leurs femmes, issues des mâles de la maison d'Autriche. Parmi ces princes figuraient au premier rang l'électeur de Saxe, roi de Pologne, époux de la fille aînée de l'empereur Joseph Ier, et Charles-Albert de Bavière, dont tous les ennemis de Marie-Thérèse appuyaient la candidature à la couronne impériale d'Allemagne. Un autre rival montait d'ailleurs sur cette scène qu'il allait bientôt remplir du bruit de sa renommée et de l'éclat de son génie militaire. Le nouveau roi de Prusse, Frédéric II, était trop résolu à se faire adjuger la Silésie au milieu de cette confusion pour ne pas trouver dans les subtilités des jurisconsultes des argumens à faire valoir; aussi l'habile héritier du prince le plus avare de son siècle se hâta-t-il de les présenter en les soutenant par une armée de 80,000 hommes et un trésor de 80 millions.

La France venait de garantir la pragmatique. Par un traité, œuvre d'un ministre revêtu d'un caractère sacré, elle avait obtenu pour prix de cette garantie la cession d'une grande province, et jamais engagement n'avait été, devant Dieu et devant les hommes, empreint d'une authenticité plus éclatante. Si l'article 10 du traité de Vienne

n'obligeait pas Louis XV à tirer l'épée contre les princes allemands qui contestaient le titre de Marie-Thérèse, il lui imposait tout au moins l'obligation de reconnaître pour son compte le droit de l'archiduchesse et d'attendre, dans une neutralité bienveillante, l'issue d'une querelle dans laquelle la France était au fond parfaitement désintéressée. Lorsque, dans l'ivresse des petits soupers, les jeunes courtisans poussaient la royauté à la guerre et au parjure, un tel conseil n'avait pas même l'excuse d'un profit lointain à poursuivre. Dans l'extrémité où était réduite Marie-Thérèse, après les premiers succès de ses ennemis, parler de la nécessité de continuer la politique traditionnelle de la France pour l'abaissement de la maison d'Autriche, c'était mettre des mots à la place de réalités disparues. Alors que des Bourbons régnaient à Madrid et à Naples, lorsque dans le nord de l'Allemagne la monarchie prussienne suffisait seule pour tenir l'empire en échec, il était dérisoire d'invoquer, pour pallier une iniquité, les souvenirs d'Henri IV et de Richelieu. La guerre à laquelle on poussait un ministre incapable de résister désormais aux passions qui lui étaient le plus odieuses était à la fois sans motif comme sans excuse. Au XVIIIe siècle, la véritable politique de la France en Allemagne aurait consisté à maintenir au sein du corps germanique l'équilibre de la Prusse avec l'Autriche, de manière à interdire tout accroissement notable à l'une comme à l'autre de ces puissances. La France méconnut donc ses véritables intérêts, lorsqu'en 1742 elle s'efforça d'écraser Marie-Thérèse avec le concours de Frédéric II, comme elle le fit en 1756, lorsque, changeant brusquement de point de vue, elle entreprit, sous l'inspiration de Mme de Pompadour, d'anéantir la puissance prussienne dans le seul intérêt et pour la plus grande gloire de l'impératrice.

Fleury discerna très bien, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, la profondeur de l'abîme dans lequel on poussait sa patrie en l'y entraînant lui-même. Tous les contemporains s'accordent pour reconnaître qu'il opposa des objections nombreuses au projet de cette expédition de Bohême, appelée à finir par un désastre si mérité. Voltaire, généralement bienveillant pour le cardinal, dont il eut presque toujours à se louer, affirme que Fleury alla jusqu'à consigner son opinion dans un long mémoire au roi; il ajoute avec trop de raison qu'il n'eut pas, « malheureusement pour sa gloire, la force de se retirer, afin de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau (1). »

Tel fut en effet le tort le plus grave de l'homme à qui la Providence prodigua toutes les faveurs, excepté celle d'une mort opportune. Engagé dans une entreprise qu'il avait désapprouvée, Fleury

(1) *Siècle de Louis XV*, ch. VI.

ne nuisit pas moins à la France par la manière dont il conduisit la guerre que par la faiblesse avec laquelle il avait laissé troubler la paix. D'autant plus économe qu'il vieillissait davantage, il refusait avec obstination l'argent et les hommes, estimant préparer ainsi de plus prochaines chances à une pacification et peut-être se mettre en règle avec sa conscience. N'imputons pas toutefois au cardinal tous les malheurs des deux campagnes auxquelles il prêta son nom plus que son appui. Reconnaissons qu'à partir du jour où une armée française pénétra en Allemagne pour placer la couronne impériale dans la maison de Bavière et pour faire gratuitement les affaires du roi de Prusse, le vrai ministre de la France était le général diplomate du cerveau duquel était sortie toute cette nouvelle politique. Belle-Isle avait supplanté Fleury. Le pouvoir avait passé au seul homme qui, au milieu de ce monde élégant et frivole, osât encore vouloir et agir. Si dans une société bien constituée le petit-fils de Fouquet n'eût guère passé que pour un brillant aventurier, la fécondité de son esprit et l'intrépidité de son ambition faisaient de Belle-Isle le personnage principal d'une cour de jeunes fats plus occupés de corrompre leur roi que de le grandir, et dont les horizons politiques ne dépassaient pas ceux des coulisses de l'Opéra.

Fleury, que les respects de sa patrie et de l'Europe auraient suivi dans sa retraite avant la funeste expédition de 1741, avait donc, depuis deux années, tout abdiqué du pouvoir, excepté les inimitiés qu'il provoque. « M. le cardinal mourut *enfin* hier à midi. On n'avait jamais vu d'agonie si comique par toutes les chansons, épigrammes et démonstrations qui se faisaient jusque dans l'antichambre et même la chambre du mourant, sur lui et sur M. Cassegrain, son directeur (1). » C'est en ces termes que parle un homme grave, dont le frère avait alors la plus grande part dans la confiance du chef du gouvernement, et qui quelques années auparavant avait compté lui-même au nombre des plus ardens admirateurs de Fleury. M. d'Argenson était ici l'organe du sentiment public. Le vieux cardinal avait commis la faute d'ennuyer la France et de trop faire attendre ses rivaux : ceux-ci se vengeaient en poussant la nation de la lassitude à l'injustice.

Quiconque étudie l'histoire politique du XVIIIe siècle ne peut manquer d'éprouver quelque émotion en voyant disparaître la sereine figure qui domina si longtemps cette scène agitée. Si dans les derniers temps de sa vie Fleury laissa commettre des fautes contre lesquelles protestait sa sagacité à défaut de son courage, une pensée permanente de modération et de paix n'imprima pas moins à sa longue administration l'unité la plus remarquable de vues et

(1) Journal du marquis d'Argenson, 30 janvier 1743.

d'efforts. Il est le dernier ministre de Louis XV qui ait eu une politique personnelle. Entre tous les successeurs du cardinal, il n'en est aucun chez lequel on puisse surprendre une pensée indépendante des honteuses influences auxquelles ils devaient ou leur avénement ou leur maintien aux affaires. Nouant ou rompant ses alliances au gré des plus frivoles caprices, le pouvoir sceptique et blasé passa désormais d'un système à un autre avec cette mobilité, signe éclatant des temps de décadence.

Il faudra aborder ces jours d'abaissement et dire la vérité sur des choses qui n'ont pas droit à la protection du silence, lorsqu'on prétend les donner en exemple. Quand, en haine de la société nouvelle et des doctrines politiques qui l'ont constituée parmi nous, l'on entreprend la glorification des noms les plus justement flétris par la conscience publique, il faut bien rappeler la vérité à un pays auquel on propose comme but unique de la vie sociale l'adoration de toutes les sensualités élégantes. Cette tentative a passé tout à coup des romans-feuilletons dans des livres d'histoire. Aux yeux de la nouvelle école enrubannée et poudrée à blanc qui recueille avec idolâtrie les souvenirs d'Étioles, de Choisy et de Luciennes, Mme de Prie, dont nous venons d'esquisser la carrière, fut une forte tête financière et diplomatique; la marquise de Pompadour est la plus noble expression du génie français et l'esprit politique le plus sagace de son temps; un héros de ruelles devient l'énergique émule du cardinal de Richelieu, son grand-oncle; il n'est pas jusqu'à Mme du Barry pour laquelle on ne dessine aussi un grand rôle historique en en faisant la personnification de l'unité et de la force dans le pouvoir royal! L'on professe un dédain si profond pour notre temps et pour les œuvres de science qui l'ont instruit et formé, qu'on déclare de beaucoup préférer le récit des petits soupers où le champagne faisait petiller l'esprit français « à l'éloge des émeutes de serfs, des séditions d'hôtels de ville, des procès-verbaux d'assemblées et des maussades oppositions (1). » Ceci est une affaire de goût sur laquelle il n'y a point à discuter. Il est utile pourtant de détourner la fantaisie littéraire de passer de la réhabilitation du crime à la réhabilitation du vice : craignons qu'après avoir badigeonné la révolution, on ne nous badigeonne aussi l'ancien régime, et que la France cesse de comprendre la prévarication comme le châtiment.

L. DE CARNÉ.

(1) *Madame la marquise de Pompadour*, par M. Capefigue. Amyot, édition de 1858, préface, III.

DERNIERS TEMPS

DE L'EMPIRE MOGOL

LES FAMILLES DE HOLKAR ET DE SINDYAH.

I.

MOLHAR-RAO-HOLKAR ET RANO-DJI-SINDYAH.

Il s'est accompli dans l'Inde, durant le XVIIIe siècle et les vingt premières années du XIXe, toute une série de révolutions et d'événemens extraordinaires qui offrent un double intérêt au point de vue du passé et du présent. A la mort d'Aurang-Zeb, l'empire mogol, livré à l'anarchie, fut démembré, et l'on vit se former, dans les diverses provinces qui l'avaient constitué, des états nouveaux. Le plus considérable par son étendue et par sa puissance était le royaume des Mahrattes, que Siva-Dji avait tiré du néant à force d'énergie et d'audace, en réunissant autour de sa bannière les petits princes et les possesseurs de fiefs, réduits jusqu'alors à s'enfermer dans leurs forteresses, sur le sommet des montagnes inaccessibles, pour se soustraire à la tyrannie des Mogols. Plus tard, lorsque l'empire mahratte se fut consolidé, quelques-uns des chefs de la confédération, sans se détacher complétement du gouvernement de Pounah, fondèrent des états indépendans, dont les princes héréditaires ont été reconnus par la compagnie devenue maîtresse de l'Inde. Deux familles surtout avaient su conquérir, vers le milieu du dernier siècle, des territoires considérables et un nom fameux : c'étaient les familles

de Holkar et de Sindyah. Simples habitans des campagnes, Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, qui les premiers rendirent ces deux noms célèbres dans l'Inde, présentent des types éclatans de cette race mahratte, énergique, belliqueuse, dévouée à ses chefs et docile à leurs inspirations, bien différente des hordes indisciplinées que la Perse et l'Afghanistan ont tant de fois lancées à travers l'Hindostan. Entre les princes de l'état mahratte, qui ne durent leur élévation qu'à leur courage, et les brahmanes du même pays, qui usurpèrent le gouvernement et régnèrent de fait sous le titre de *peshwas,* il y a aussi un contraste curieux à observer. On reconnaît l'influence souveraine du brahmanisme sur une population guerrière, ignorante, jalouse de son indépendance vis-à-vis des nations étrangères, mais respectueuse envers la caste qui conserve la tradition du culte national et de la science sacrée. Les Mahrattes offrent tous les traits d'un peuple hindou par excellence, en qui se reflète le génie de l'antiquité tout entière. Enfin ils apparaissent comme la dernière nation qui ait tenté de restaurer à Dehli la puissance brahmanique sur les ruines de l'empire mogol.

C'est donc une des faces de l'avénement des Mahrattes que nous voudrions étudier, non point en retraçant leur histoire, — elle a été écrite par des Anglais qui avaient pris une part plus ou moins considérable aux affaires de ce pays, — mais en racontant celle des deux familles illustres qui ont survécu aux désastres de la confédération. Il y eut un temps où la France connaissait parfaitement les noms de Holkar et de Sindyah. Les Mahrattes de nos jours ne font jamais allusion à la splendeur passée de ces deux familles sans joindre à ce souvenir déjà lointain celui des officiers de notre nation qui se distinguèrent à leur service. Il s'agit d'une époque un peu ancienne, et tant d'événemens accomplis en Europe nous l'ont fait oublier, qu'il y a peut-être utilité à la rappeler aujourd'hui. Les faits que nous essayons de retracer ici appartiennent à l'histoire, et nous n'avons d'autre prétention que de les exposer dans leur simplicité. De grandes passions, des caractères fortement trempés, des incidens dramatiques donneront sans doute assez d'intérêt à ces récits, à ces tableaux variés, qui ont pour cadre un pays prestigieux, tout retentissant d'une lutte sanglante, acharnée, dans laquelle la civilisation anglaise aux prises avec la barbarie asiatique se montre terrible dans ses colères et implacable dans ses vengeances.

I.

A la fin du XVIIe siècle vivait dans un village de la province de Candeish un cultivateur, Mahratte de race et du nom de Naraïn-

Dji, qui s'adonnait particulièrement à l'élève des brebis. Un soir qu'il surveillait la rentrée de ses troupeaux, le Mahratte vit arriver une femme en habits de veuve, conduisant par la main un jeune garçon de quatre ou cinq ans. — Je suis ta sœur, dit la veuve en soulevant le voile qui couvrait son visage; voici le fils que m'a laissé en mourant mon mari Kounda-Dji. Les parens de mon époux nous voient d'un mauvais œil; ne me trouvant pas en sûreté près d'eux, je viens chercher un refuge sous ton toit.

— Sois la bienvenue ainsi que ton enfant, répliqua Naraïn. Que la joie et la douleur soient communes entre nous! — Puis, prenant le jeune garçon sur ses genoux : — Comment t'appelle-t-on? lui demanda-t-il.

— On me nomme Molhar, du village de Hol, au district de Phoultimba, dans le Dekkan, répondit l'enfant avec un sourire. Mon père était *tchaogala* (1).

— Veux-tu aller avec les bergers garder les troupeaux?

— Oui, répliqua l'enfant.

— Eh bien! dès ce jour tu fais partie de la maison; grandis librement sous mon toit, où personne ne viendra t'inquiéter.

La veuve vécut en paix dans la demeure de son frère. Naraïn avait de l'aisance, et, bien qu'il n'appartînt pas à la classe des grands tenanciers, qui constituent dans l'Inde une noblesse territoriale, les terres qu'il cultivait étaient à lui, et il prenait rang parmi les *zemindars*. Quant au jeune Molhar, il se plaisait d'autant mieux aux champs qu'il était, par son père, de la caste des *gadris* ou gardeurs de chèvres. Il passa son enfance à parcourir les campagnes cultivées et les terrains incultes qui entouraient la demeure de son oncle. Il devint alerte, vigoureux et hardi, si bien que Naraïn, le voyant de force à défendre ses troupeaux contre les voleurs et contre les tigres, le fit son premier berger. A la tête du paisible bataillon qui obéissait docilement à sa voix, le jeune homme sentait s'éveiller en lui l'ardeur du commandement; mais il fût resté longtemps encore dans l'humble condition de berger, si une circonstance extraordinaire n'eût attiré sur lui l'attention de Naraïn et des habitans du voisinage.

Un jour, pendant la chaleur de midi, les troupeaux s'étaient réfugiés sous les buissons pour y chercher un peu d'ombre. Le plus profond silence régnait dans la campagne, et sur l'azur du ciel se dessinaient, comme des points noirs, quelques grands aigles qui se balançaient dans les régions élevées. Le jeune pâtre, étendu sous

(1) Adjoint au chef de village. Le Dekkan ou Decan (du sanskrit *Dakchina*, le sud) est le nom que l'on donne à la partie méridionale de l'Inde en-deçà du Gange et au sud de la Nerboudda.

un arbre, dormait en paix, lorsqu'un serpent de l'espèce nommée *cobra de capello* s'avança en rampant auprès de lui. En tout pays, les reptiles ont l'instinct de la haine que leur a vouée la race humaine. La *cobra,* subitement avertie par la respiration du berger, se dresse avec colère, enfle son cou, et montre ses crochets armés d'un venin mortel; mais tout à coup elle s'arrête : immobile et toujours dressée devant le visage du jeune pâtre, qu'elle semble contempler avec respect, elle projette sur le front de celui-ci l'ombre de sa tête aplatie et surmontée d'une crête. Ce fait étrange avait eu pour témoin un vieux brahmane, qui crut y voir un prodige. L'ombre de cette crête se dessinant sur le front du pâtre Molhar fut interprétée par lui comme le présage d'un diadème qui devait ceindre ce même front prédestiné. Il en parla dans ce sens à l'oncle du jeune berger, Naraïn, qui résolut de lancer son neveu dans la carrière des armes.

Les circonstances d'ailleurs étaient favorables à l'esprit d'entreprise. L'empire des Mahrattes s'agrandissait toujours; ce peuple, longtemps inconnu, allait avoir son histoire. La guerre lui avait révélé sa puissance; elle était l'état normal et comme la vie de cette confédération mahratte qui devait tenir la campagne pendant plus d'un siècle, menaçant tour à tour les Mogols, les Portugais, les Anglais et les Français, changeant d'alliés selon les circonstances, se ruant à travers les pays pour piller, et vendant la paix à qui consentait à payer le tribut. La tyrannie d'Aurang-Zeb avait d'abord porté les Mahrattes à la révolte; une fois en armes, ils sentirent croître leur audace. Enhardis par l'affaiblissement de l'empire mogol, on les vit sortir de leurs montagnes et former de grands corps de cavalerie sous les ordres de chefs de clans et parfois aussi d'aventuriers ambitieux qui agissaient pour leur propre compte, sans cesser de tenir à la confédération par les liens d'un intérêt commun. Venus les derniers à l'époque où l'empire des Indes tombait en dissolution, les Mahrattes se répandirent au sud et au nord dans toute la presqu'île, et du cap Comorin jusqu'à Agra, avec l'élan irrésistible d'une race encore jeune qui ne rencontre devant elle que des populations usées et vieillies. Prélever des tributs sur les provinces vaincues, tel était le but principal de leurs invasions. Ils ne recherchaient ni la pompe, ni l'éclat du pouvoir suprême; après s'être jetés, comme une troupe de sauterelles, sur un petit royaume gouverné par un prince hindou ou musulman, ils se retiraient et couraient en attaquer un autre, satisfaits d'avoir soumis à leur autorité et à l'humiliation du tribut le souverain trop faible pour leur résister. D'ailleurs la difficulté qu'ils éprouvaient à faire rentrer les contributions imposées par la victoire ne leur permettaient guère de déposer les armes.

Assurément ce n'est point ainsi que l'on fonde un empire durable, et celui que les cavaliers mahrattes établissaient à la hâte, et comme au galop de leurs chevaux, manquait de cohésion. Ils avaient aussi le tort de s'adjoindre tous les pillards et les brigands qui s'empressaient de se mettre à leur solde, et ajoutaient par leurs excès au mauvais renom que s'étaient acquis déjà les hordes conquérantes qui ravageaient l'Inde à la manière d'un fléau. D'autre part, les chefs d'armée qui se créaient des fiefs dans les provinces envahies ne tardaient pas à se considérer comme indépendans; ils percevaient eux-mêmes les impôts dont ils avaient besoin pour l'entretien de leurs troupes. Cependant, aux occasions solennelles, on voyait tous les chefs, petits et grands, se lever à l'appel du *peshwa*, se grouper avec leurs étendards particuliers autour de la bannière de Siva-Dji, et s'élancer avec une même ardeur contre l'ennemi commun. En cas de défaite, les tronçons de ce corps mutilé ne tardaient pas à se rejoindre. Il y avait toujours solidarité entre les membres de la grande famille mahratte. Bien que dispersés sur une immense étendue de territoire, ils se prêtaient un mutuel secours. Sur qui pouvaient-ils compter d'ailleurs, ces peuples qui traitaient en ennemis tous les états qu'il leur convenait de mettre à contribution? Quant à des soldats, il y en avait toujours; le cultivateur mahratte quittait sa charrue, courait aux armes, puis revenait après la campagne cultiver son champ. Le guerrier de race sortait de son château fort, perché sur les montagnes, dès qu'un feu allumé sur un pic voisin lui donnait le signal du départ, et il y revenait ensuite, comme l'aigle qui rentre dans son aire, après avoir jeté l'effroi dans la plaine. Une armée considérable se montrait tout à coup aux lieux où la veille on n'aurait pu rencontrer un seul homme portant le sabre et le bouclier. Cependant l'âme, le souffle invisible qui animait la confédération, c'étaient les brahmanes du pays mahratte proprement dit. Plus occupés de la politique et des affaires du gouvernement que de l'étude des livres saints, les brahmanes mahrattes ont toujours pris une part active à la direction des affaires. A cette caste appartenaient les *peshwas*, qui ont régné de fait durant plusieurs générations, la plupart des hauts fonctionnaires civils, que l'on pourrait appeler des secrétaires d'état, et même des généraux entreprenans qui conduisirent avec habileté et courage les armées du Mahârachtra (1). C'est ce qui a fait dire à un écrivain musulman que ces mêmes brahmanes « avaient fait du pacifique cordon de leur caste la corde d'un arc toujours tendu (2). »

(1) Littéralement Grand-Royaume, nom indien du pays mahratte.

(2) Voyez *Malcom's Memoirs on central India*. Cet ouvrage de la plus haute importance, écrit avec autant de talent que d'impartialité, contient les notions les plus curieuses sur l'Inde centrale.

Au moment où commençait pour le Mahârachtra cette ère de gloire et de prospérité, Sahou-Râdja, petit-fils du grand Siva-Dji, le fondateur de l'unité mahratte, menait au fond de son palais de Satara la vie d'un roi fainéant. S'abandonnant à la paresse et aux plaisirs, il avait délégué toute son autorité à un ministre ambitieux, mais capable de gouverner, le brahmane Balla-Dji Viçwanâth, de la province du Concan. Ce brahmane n'était point un héros; inhabile à monter à cheval, il ne pouvait se tenir en selle que soutenu par deux de ses officiers (1). Lorsque le général en chef (*sena-pati*) Tchandar-Sayn-Djadou fut envoyé par le râdja pour lever les tributs dans les districts enlevés aux Mogols, Balla-Dji l'accompagnait en qualité de secrétaire; le brahmane contrôlait l'emploi des fonds perçus par le guerrier. Celui-ci ne tarda pas à prendre en haine le vigilant espion placé à ses côtés. Balla-Dji, menacé d'être mis à mort par Tchandar-Sayn, dut se résoudre à fuir. Les cavaliers du général en chef le poursuivaient à outrance; c'en était fait de lui : les commandans des forts n'osaient lui donner asile. Réduit à se cacher dans la campagne avec ses deux fils, le futur *peshwa* vit arriver à lui deux de ses amis dévoués, qui promirent de lever quelques troupes en sa faveur. Le râdja prit parti dans la querelle pour le brahmane; un chef mahratte, jaloux de n'avoir pas été nommé général en chef, se déclara contre Tchandar-Sayn, l'attaqua à la tête des troupes royales et le battit. Dès lors le brahmane Balla-Dji fut investi de la confiance du râdja Sahou. Il sut si bien établir son ascendant sur l'esprit du prince, qu'il régna lui-même, d'une façon absolue, avec le titre de premier ministre ou *peshwa*. Le véritable souverain, c'était Balla-Dji le brahmane; l'autre, oublié de ses peuples, coulait dans l'ombre des jours sans gloire, tandis que son empire s'accroissait incessamment par de nouvelles conquêtes.

Cependant Tchandar-Sayn-Djadou s'était retiré auprès de Nizam-Oul-Moulouk, qui gouvernait pour le Grand-Mogol, en qualité de vice-roi, la province du Dekkan. Celui-ci accorda des terres au fugitif; sous prétexte de le venger, mais en réalité désireux d'arrêter les incursions des Mahrattes, il fit avancer des troupes contre l'armée du râdja Sahou, qui fut rejetée au-delà du Godavéry. Le brahmane Balla-Dji, décoré du titre de *sena-kart,* agent militaire, se mit en marche pour résister aux musulmans. Ce fut alors que le *zemindar* Naraïn-Dji mit sur pied les vingt-cinq cavaliers qui formaient son contingent. Quand la petite troupe fut prête à partir, Naraïn, qui n'avait point oublié le prodige du serpent en adoration devant son neveu, fit présent à celui-ci d'un beau cheval tout harnaché. — Molhar, lui dit-il, nous sommes en guerre avec les musul-

(1) Voyez *History of the Mahrattas,* by James Grant Duff, esq.

mans de Hyderabad. Pars avec nos cavaliers et va rejoindre le gros de l'armée. — Ivre de joie, le jeune berger saisit le cimeterre, le bouclier et la masse d'armes que lui présentait son oncle. Il s'élança à cheval et se mit à galoper à droite et à gauche, sous les yeux du vieux tenancier, qui admirait sa belle tenue et son air martial. Derrière celui-ci se cachait sa fille Gotamâ; le berger, dont chaque soir elle guettait le retour, quand il rentrait avec les troupeaux, lui apparaissait transformé en un héros des légendes anciennes. Heureuse de le voir si brillant et désolée de son départ, elle le recommandait à tous ses dieux, et Naraïn ne fit qu'exprimer la pensée de sa fille, quand il dit à Molhar d'une voix émue : — Va, mon fils, et que le grand Mahâdèva détourne de toi tous les coups de l'ennemi !

— Que la paix et la prospérité règnent dans votre demeure, ô mon oncle! répliqua le jeune soldat, et il disparut derrière les halliers, regardant avec fierté l'ombre de ses armes qui se reflétait sur la poudre des chemins.

Les vingt-six cavaliers rejoignirent le corps de troupes commandé par Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, possesseur d'un fief considérable dont relevaient les terres appartenant à Naraïn. Bientôt parut l'ennemi, et quelques escarmouches eurent lieu, dans lesquelles Molhar fit rapidement son apprentissage de soldat. Il maniait avec une extrême habileté le *tarouar*, sabre à large tranchant, que les Mahrattes portent toujours passé dans les plis de leur ceinture. Au premier combat de quelque importance auquel il prit part, Molhar courut droit au chef musulman. Celui-ci leva son cimeterre sur la tête de l'assaillant, mais le jeune Mahratte reçut le coup sur son bouclier, et riposta avec une telle vigueur que le mahométan tomba de cheval mortellement atteint. Une grande clameur s'éleva dans les rangs des Mahrattes; le nom, jusqu'alors inconnu, de Molhar fut célébré dans toute la contrée, et l'on commença à ressentir pour lui cette admiration et ce respect qu'il avait inspirés durant son sommeil à la *cobra de capello*. Au retour de cette première expédition où il avait conquis sa renommée, Molhar fut accueilli par son oncle avec un redoublement d'affection. Désireux de s'attacher par des liens plus étroits encore le jeune guerrier, fils de sa sœur, Naraïn lui donna en mariage sa fille Gotamâ. Cette union fut heureuse; Molhar ne prit jamais d'autre femme que celle-là.

Après cette courte campagne, le râdja Sahou recevait de Férokhsire, sultan de Delhi, le titre de commandant de dix mille chevaux; c'était un grade purement honorifique, que les empereurs mogols décernaient à leurs grands vassaux, même quand ceux-ci ne reconnaissaient qu'à moitié leur suzeraineté. Incessamment menacé par l'ambition des principaux khans de son empire, dont il se montrait jaloux, et qu'il n'avait ni la hardiesse de s'attacher par la franchise,

ni le courage de réprimer par la force, Férokhsire eut maintes fois recours aux Mahrattes. Ceux-ci obtinrent du sultan le droit de lever sans obstacle, dans les pays conquis ou occupés par eux, des tributs et des impôts de toute sorte. Lorsque Férokhsire périt assassiné en 1719, — et ce fut le sort de presque tous les empereurs de sa race, — des armées mahrattes se trouvaient à Dehli; Balla-Dji Viçwanâth y était aussi de sa personne, toujours occupé des intérêts de sa nation, dont il dirigeait les affaires avec une habileté infatigable. Mêlé à des événemens d'une haute importance, ce *peshwa* avait déployé la plus grande activité dans ses voyages, dans ses campagnes et dans ses travaux diplomatiques. Vers 1720, se sentant malade, il demanda la permission de se retirer au sein de sa famille, à Sassour; mais il ne tarda pas à mourir (1), après avoir exercé à côté du râdja Sahou le pouvoir suprême durant six années. Son fils aîné, Badji-Rao, lui succéda sans difficulté. Habitué à se laisser gouverner, le faible Sahou, souverain nominal de la confédération mahratte, installa Badji-Rao dans ses fonctions, et lui remit de sa propre main, avec la ceinture d'or, le sceau de *moukh-pardhân* ou premier ministre. Ainsi se trouvait solennellement instituée l'hérédité du titre de premier ministre; à côté de la famille royale régnait une autre dynastie, celle des *maires du palais,* — car le mot indien *moukh-pardhân* et l'expression persane *peshwa,* qui lui correspond, signifient l'un et l'autre celui qui dirige, qui exerce l'autorité et le commandement. Le fils de Balla-Dji montra bientôt que l'esprit entreprenant et le génie ambitieux de son père revivaient en lui. De nouvelles expéditions furent résolues; le jeune *peshwa* avait à cœur de soumettre dans son entier la grande province de Malwa, si souvent envahie, et aussi de tenter une invasion dans celle de Gouzerate. Mohammed-Shah de Delhi venait de retirer le gouvernement de la partie du Malwa qui lui obéissait encore à un lieutenant du fameux Nizam-oul-Moulouk pour le donner au brahmane Guirdhar-Bahadour, décoré du titre de râdja. Ce brahmane roi, qui percevait les impôts au nom d'un sultan mogol, fut battu par les Mahrattes. A leur tour, les chefs musulmans, retranchés dans la ville de Sarangpour, sur les bords du Kali-Sinde, se virent contraints de payer un tribut qui devint annuel : la conquête du Malwa pouvait être considérée comme accomplie.

Molhar avait pris une part active à cette expédition à la suite de Kaddam-Bhandya, son chef de clan. Lors de l'invasion du Gouzerate, qui eut lieu immédiatement après cette première campagne, il se distingua de nouveau par son ardeur guerrière et par la rapidité de ses mouvemens. C'était comme auxiliaires des lieutenans de Nizam-

(1) En octobre 1721.

oul-Moulouk, injustement dépouillé par l'empereur, que les Mahrattes pénétraient dans le Gouzerate. Plus occupés de leurs intérêts propres que de ceux de leurs alliés, ils gardèrent pour eux les terres conquises par leurs armes. Il s'agissait cette fois d'envahir un pays difficile à occuper dans son entier. Bordé au nord et à l'est par des montagnes escarpées, inaccessibles à la cavalerie, et qui étendent leurs ramifications en tout sens, le Gouzerate déploie le long du golfe de Cambay de magnifiques plaines extrêmement fertiles. Ce plat pays n'a pas plus de vingt lieues de large sur cinquante de long, et la partie intermédiaire entre la région montagneuse et les districts régulièrement cultivés est coupée par une infinité de rivières qui roulent au milieu des *jungles* dans des ravins profonds. Les Mahrattes, après avoir franchi les montagnes, s'abattirent sur les plaines, objet de leur convoitise, et les rançonnèrent, laissant les tribus sauvages se disperser dans les forêts et errer librement à travers les rochers, parmi les ours, les tigres et les buffles (1).

A la tête du corps d'armée qui agissait si vigoureusement dans les provinces du centre et de l'ouest de l'Inde se trouvait Tchimna-Pandite, propre frère du *peshwa*. Les talens militaires et l'infatigable activité de Molhar n'échappèrent point au *docteur* Tchimna, qui résolut de s'attacher un si excellent homme de guerre. Il le recommanda donc au *peshwa*, et bientôt le berger Molhar, appelé par celui-ci dans les provinces du sud, fut mis à la tête d'un corps de cinq cents chevaux. La carrière s'ouvrait plus large devant le jeune chef de partisans. Dégagé de toute obéissance envers Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, le chef de clan sous lequel il avait fait naguère ses premières armes, Molhar ne relevait plus que du *peshwa*. De son côté, Kaddam-Bhandya avait reçu pour récompense de ses services la possession de la ville de Godra dans le Gouzerate et plusieurs districts situés dans la même province, au nord de la rivière Mahy. Satisfait du lot qui lui était échu, il ne se montra pas jaloux de la subite élévation du vaillant berger, et celui-ci, par reconnaissance pour son ancien général, porta toujours la bannière des Kaddam-Bhandya. Cet étendard, de forme triangulaire, rayé de rouge et de blanc, surmonté d'un pennon de même couleur, acquit bientôt entre les mains de Molhar une grande célébrité, lorsque ce chef hardi, devenu le prince Molhar-Rao-Holkar (2), le fit flotter à l'avant-garde des armées presque innombrables qui ravagèrent l'Hindostan au milieu du XVIIIe siècle. Mais, avant de le suivre dans ces mémorables campagnes, il est nécessaire d'esquisser l'histoire d'un autre

(1) Une de ces tribus sauvages était celle des Bheels, race barbare, adonnée au pillage, qui a joué un rôle dans la dernière insurrection indienne.

(2) Holkar signifie qui est du village de Hol. C'était, comme on l'a dit, le nom du lieu où Molhar avait vu le jour, et aussi celui d'une tribu de bergers.

personnage, dont le nom se trouve toujours accolé au sien, et qui, parti de plus bas encore, parvint à un plus haut degré d'élévation.

Dans les bourgades de l'Inde, il y a toujours un chef de village ou *patel* (1), choisi d'ordinaire parmi les cultivateurs. Simple paysan comme ses subordonnés, il est chargé de veiller au maintien du bon ordre. Telle était la position que devait occuper par droit d'héritage un certain Rano-Dji-Sindyah, habitant d'un petit village du district de Wahy, situé près des sources de la rivière Krichna, dans la province de Bedjapour, à vingt lieues environ au sud de Pounah. Pour un cultivateur de l'humble caste des *çoûdras*, une pareille situation ne laissait pas d'être fort honorable; cependant Rano-Dji en jugea autrement. Il se rappelait que dans des temps plus heureux ses ancêtres avaient occupé un rang élevé dans les armées et reçu des titres du Grand-Mogol. Poussé par une secrète ambition, il voulut se rapprocher du soleil et avoir un emploi à la cour. Il se rendit à Pounah, où résidait le premier *peshwa*, Balla-Dji Viçwanâth. Un seul emploi se trouvait alors vacant, emploi tout à fait servile, et qui convenait parfaitement à un *çoûdra*, celui de porteur des pantoufles de son excellence le *peshwa*. Rano-Dji l'accepta avec empressement, estimant que, pour parvenir à la fortune, le plus sûr moyen était d'être admis dans l'intimité du premier ministre. Dans ces fonctions, si peu importantes en apparence, il déploya un zèle surprenant, et qui ne tarda pas à être récompensé.

Badji-Rao venait de succéder à son père en qualité de *peshwa*. Il avait gardé à son service le paysan Rano-Dji; où aurait-il pu trouver un homme plus capable de porter ses babouches? Un jour, le ministre, qui ne pouvait, selon l'usage de l'Asie, fouler autrement que pieds nus le tapis royal, était resté très longtemps en audience particulière avec le souverain nominal, Sahou-Râdja. Fatigué d'attendre la sortie de son maître, Rano-Dji s'assit sur ses talons et s'endormit, mais les mains passées dans les pantoufles comme dans des mitaines et croisées sur sa poitrine. Le *peshwa* le surprit dans cette attitude, et comme il se connaissait en hommes, il pensa qu'un serviteur si exact à remplir son office méritait d'occuper une place moins infime. Il le plaça donc avec un petit grade dans le corps de cavaliers nommé par les Mahrattes *khasseh-pâgâs*, et qui forme, à proprement parler, la maison du prince. C'était une fort belle troupe, montée sur des chevaux de choix appartenant à l'état; chaque soldat recevait de 8 à 10 roupies par mois.

Tel fut le commencement de la fortune de Rano-Dji. A peine tiré de la condition obscure où sa naissance le condamnait à vivre, le

(1) Telle est la transcription littérale de ce mot, que l'on trouve souvent écrit *potail* dans les auteurs anglais.

çoûdra (1) mahratte ne tarda pas à conquérir des grades élevés. Des fiefs considérables lui ayant été accordés, il fonda au nord du pays de Malwa la célèbre et puissante famille des Sindyah. Jamais il ne montra ni l'avarice ni la morgue d'un parvenu. Libéral à l'excès, il dépensait en largesses les sommes considérables qu'il avait gagnées à la pointe de son sabre. On a raconté, — et le fait a été confirmé depuis par un résident anglais à la cour de Satara (2), — qu'à l'époque où il occupait le premier rang parmi les chefs de la confédération, Rano-Dji-Sindyah portait partout avec lui, soigneusement enfermées dans une petite boîte, les vieilles babouches du *peshwa*, ne perdant jamais de vue ces humbles insignes de son ancien emploi, qui avaient été aussi la cause de son élévation. Il se lia d'une amitié sincère avec Molhar-Rao-Holkar, comme lui paysan, et comme lui arrivé au pouvoir par ses talens militaires.

On assure que ni l'un ni l'autre de ces deux chefs puissans ne savait écrire son nom. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au milieu de leurs camps prévalut, durant de longues années, une simplicité vraiment antique. On vit, après un combat, Sindyah allumer de ses mains le feu du bivouac, s'asseoir sur la housse de son cheval, et dicter, en fumant son narguileh, des ordres à ses secrétaires. Serviteurs et soldats l'approchaient familièrement et s'entretenaient à haute voix et avec gaieté autour de lui. Aucun cri farouche, aucun élan de fanatisme ne troublait ces campemens, qui ressemblaient à une halte de pasteurs armés. C'étaient pourtant là les hordes qui débordaient sur l'Inde et levaient partout des contributions. Vouées au métier de la guerre, elles n'avaient ni l'entraînement sauvage des Rohillas, qui devaient jouer plus tard un rôle considérable, ni la soif de carnage qui emportait les Afghans. Abandonnant aux brahmanes la ruse et le mensonge, les cavaliers mahrattes, toujours prêts à l'attaque, allègres après la victoire, prompts à se remettre après une défaite, semblaient heureux de passer leur vie dans d'éternelles chevauchées.

II.

Ce fut vers l'an 1731 que les noms de Holkar et de Sindyah, devenus inséparables dans l'histoire, commencèrent à acquérir une certaine renommée. Holkar, qui possédait déjà douze districts au nord de la Nerboudda, en reçut soixante-dix autres de la cour de

(1) Les çoûdras du Mahârachtra se divisent en trois grandes tribus : les *koumbies* ou cultivateurs, les *doungars* ou pasteurs de bêtes à laines, les *gowalas* ou pasteurs de gros bétail. Molhar-Rao-Holkar appartenait à la seconde de ces castes et Sindyah à la première.

(2) Voyez la note du capitaine Stewart, citée par sir John Malcolm.

Pounah à titre de fiefs. Chargé par le *peshwa* de la direction suprême des affaires dans toutes les parties du Malwa qui obéissaient aux Mahrattes, il commandait l'avant-garde de la grande armée qui devait, l'année suivante, envahir cette même province pour en assurer la conquête. Sindyah, placé à la tête d'un corps de troupes considérable, faisait partie de cette expédition. La campagne fut heureuse et ne coûta pas beaucoup de peine aux Mahrattes. Au brahmane Guirdhar-Bahadour, gouverneur du Malwa pour le compte du sultan de Delhi, avait succédé un autre brahmane, Dia-Bahadour, homme avare et rapace qui opprimait le pays. Le sultan Mohammed-Shah n'ayant point pris en considération les plaintes que lui adressaient ses sujets, ou se sentant trop faible pour remédier à leurs maux, ceux-ci s'adressèrent dans leur détresse aux petits souverains du Radjastan. Les chefs radjpoutes, qui s'étaient toujours montrés les irréconciliables ennemis de la puissance musulmane, tournèrent leurs regards vers le peuple hindou qui montrait alors le plus de vitalité. Ils invitèrent donc secrètement le *peshwa* Badji-Rao à se liguer avec eux pour détruire d'un seul coup la dynastie mogole. Les Mahrattes, commandés par le premier ministre, se mirent bientôt en marche. Aucun obstacle ne les arrêta; les gués de la Nerboudda furent abandonnés sans combat par les nobles radjpoutes. Arrivée au pied des monts Vindhyas, l'armée d'invasion établit son camp, et attendit de nouvelles communications de la part de ceux qui devaient lui en livrer les passages. De la plaine de Barampour, où elle était campée, se déployant à l'aise avec ses douze mille hommes d'avant-garde aux ordres de Holkar, cette armée s'avança bientôt à travers les défilés laissés libres par ceux qui auraient dû les défendre. Dia-Bahadour, averti trop tard de la trahison tramée contre lui, comprit que sa situation était désespérée. Surpris par un ennemi puissant qui le pressait de toutes parts, entouré d'une population hostile qui lui reprochait ses exactions, le brahmane Dia résolut de mourir en combattant. Il accepta donc la bataille, fut défait et périt dans la mêlée avec un grand nombre des siens. L'action s'était passée près de Dhar, ancienne capitale des rois hindous du Malwa. Cette importante province, devenue la proie des Mahrattes et occupée en partie par des *takours* ou seigneurs radjpoutes, possesseurs de fiefs et de châteaux forts, fut pour toujours séparée de l'empire de Dehli.

Le *peshwa* Badji-Rao était retourné dans le Dekkan, laissant Holkar et Sindyah continuer leurs incursions sur les terres du Grand-Mogol à la tête de nombreux corps de cavalerie. Le premier de ces deux chefs s'avança hardiment jusqu'au-delà d'Agra. L'empereur Mohammed-Shah commençait à s'inquiéter de ces hardies tenta-

tives. Son vizir Khan-Dowran cherchait à traiter avec l'ennemi, tout en préparant une armée pour l'arrêter dans ses dévastations; mais les Mahrattes, qui faisaient semblant de prêter l'oreille aux propositions de paix, n'en continuaient pas moins de parcourir le pays et de le rançonner. Les troupes impériales, commandées par le frère du vizir, se mirent enfin en campagne, décidées à frapper un grand coup. Holkar ne daigna pas même les attaquer en personne. Le jour, il les faisait harceler par des bandes de cavaliers; la nuit, il lançait des fusées dans leur camp et continuait à lever des tributs sur son passage, rassemblant des sommes considérables qu'il expédiait fidèlement au *peshwa*. Quelques forts isolés restaient encore au pouvoir des officiers de l'empereur, mais le Malwa et le Candeish étaient complétement envahis. Cédant aux désirs de Kanta-Dji-Kaddam-Bhandya, son ancien chef de clan, qui le priait de l'aider à reconquérir ses possessions du Gouzerate (1), Holkar descendit dans cette province, y leva des contributions, soumit les villes les plus considérables, et se retira aussi vite qu'il était venu. Selon sa coutume, il avait traversé le pays comme un ouragan, sans trouver nulle part de résistance sérieuse.

La position de l'empereur Mohammed-Shah devenait de plus en plus critique. Il désirait à tout prix acheter la paix; mais le *peshwa*, qui avait besoin de beaucoup d'argent pour entretenir des armées puissantes, élevait si haut ses prétentions, que la cour de Dehli ne pouvait les accepter sans honte. Badji-Rao ne réclamait pas moins que la cession, à titre de fiefs, de provinces entières, l'expulsion des Rohillas établis dans divers districts du Malwa, une somme de cinquante *lacks* de roupies, la possession de places fortes de premier ordre et de villes importantes, telles que Bénarès, Allahabad, Gaya (2), etc. Tandis qu'on négociait, les armées continuaient à se mouvoir de part et d'autre. Les Mahrattes, après avoir laissé leurs gros bagages dans le Bandelkand, poussèrent une pointe dans le Doab (3). Molhar-Rao-Holkar commandait cette troupe hardie, qui s'avançait témérairement au-delà de la Djamouna; mais forcé bientôt de revenir sur ses pas, il rejoignit le *peshwa*, dont l'armée campait presque sous les murs de Dehli. Celui-ci voulait, disait-il, faire voir au sultan les flammes allumées par les Mahrattes! C'était, à son avis, la meilleure manière de hâter la conclusion des traités. Cependant, comme il s'abstenait d'attaquer la capitale, les Mogols,

(1) Elles lui avaient été enlevées par un chef puissant de la famille des Guikwar, qui les possédait avant lui.

(2) Voyez *History of the Mahrattas*, by J. Grant Duff.

(3) Littéralement les deux eaux, les deux rivières. On nomme ainsi l'espace compris entre le Gange et la Djamouna, depuis Allahabad jusqu'aux collines qui traversent la partie septentrionale de l'Hindostan.

croyant qu'il avait peur, eurent la folle pensée d'envoyer contre les Mahrattes un corps de huit mille combattans. Holkar et Sindyah furent immédiatement lancés contre les musulmans; ils les culbutèrent en un instant, foulant tout sur leur passage, faisant de larges trouées dans leurs rangs. Les Mahrattes ce jour-là poussèrent leurs chevaux aux portes mêmes de Dehli.

Cette victoire, facilement obtenue par les Mahrattes, qui avaient fait essuyer à l'ennemi des pertes cruelles, fut la dernière de la campagne. Autour de Dehli se réunissaient les principaux officiers de l'empereur avec des troupes venues d'Oude (1) et des autres provinces; la saison des pluies approchait. Badji-Rao, laissant à son frère Tchimna-Dji le soin de surveiller les mouvemens du vice-roi du Dekkan, Nizam-oul-Moulouk, revint à Satara et rendit compte au râdja Sahou de son expédition : elle avait été fructueuse pour la confédération des Mahrattes, et les principaux chefs en avaient retiré des avantages considérables. Molhar-Rao-Holkar s'était emparé de plusieurs villes du Candeish. Parmi les plus importantes, on comptait celle de Mhysir, située dans une riante vallée, sur les bords de la Nerboudda. Les descendans de Holkar en firent pendant quelque temps leur capitale. Ayant obtenu par lettres patentes de son souverain la possession de la cité d'Indore, dans le Malwa, pour subvenir à l'entretien de ses troupes, Molhar-Rao y fixa sa résidence, et c'est là que demeurent encore aujourd'hui les princes de sa famille. Rano-Dji-Sindyah avait reçu, lui aussi, des fiefs d'une grande valeur dans la province de Malwa et dans l'Hindostan.

Ces deux chefs puissans et hardis étaient placés comme les sentinelles avancées de la confédération des Mahrattes au milieu de l'Inde centrale, et ne se reposaient d'une expédition que pour en préparer de nouvelles. A vrai dire, la guerre ne cessait jamais complétement. Il y avait alors trois puissances qui s'observaient et cherchaient à se nuire même pendant les courts instans de trève. Jaloux des grands-vizirs et désireux de dominer à la cour de Dehli, le vice-roi du Dekkan, Nizam-oul-Moulouk, laissait agir les Mahrattes, tout en les surveillant et en menaçant leur pays. Il espérait que l'empereur, effrayé, l'appellerait à son aide et se jetterait dans ses bras. L'empereur Mohammed-Shah se réjouissait en secret de voir les Mahrattes serrer de près la frontière du Nizam et se brouiller avec celui-ci; mais il redoutait par-dessus tout l'humeur belliqueuse et l'ambition démesurée de ces cavaliers terribles qui foulaient à leur gré le sol de l'empire. Enfin les Mahrattes eux-mêmes, malgré leur grande puissance, évitaient de contraindre le shah Mohammed à se

(1) Les troupes de la vice-royauté d'Oude étaient commandées par Sâdat-Khan, aïeul des rois actuels de ce pays, et c'est lui qui avait contraint Holkar à se retirer du Doab.

rapprocher du Nizam; aussi le ménageaient-ils jusqu'à un certain point, et, tout en lui faisant beaucoup de mal, ils affectaient de le traiter avec égards.

Mais vers cette même époque des événemens inattendus vinrent rompre cet équilibre, déjà si difficile à maintenir. L'empire mogol, affaibli par tant de désastres, se vit menacé de disparaître dans une nouvelle invasion venue de la Perse. En 1739, Nadir-Shah entrait à Dehli pour n'en partir qu'après cinq semaines d'une occupation marquée par toute sorte de cruautés, emportant avec lui un immense butin et laissant la grande ville remplie de cadavres. Le sultan Mohammed-Shah fut enfin forcé d'appeler du Dekkan le vice-roi Nizam-oul-Moulouk, alors âgé de quatre-vingt-quinze ans : cet énergique vieillard lui semblait avec raison le seul d'entre les chefs musulmans qui pût tenir tête aux hordes commandées par Nadir-Shah. A peine Nizam-oul-Moulouk prenait-il le chemin de Dehli, que les Mahrattes se mettaient en marche pour envahir ses états et se porter aussi vers les pays du littoral qui avoisinent Bombay.

Un corps d'armée aux ordres de Tchimna-Dji, frère du *peshwa*, auquel se joignirent les troupes de Molhar-Rao-Holkar, attaqua les possessions des Portugais. Les Mahrattes assaillirent à la fois Goa, le fort d'Asserie et celui de Tannah, situé dans l'île de Salsette. Serrés de près par un ennemi aguerri et bien supérieur en nombre, les Portugais se défendirent avec une énergie désespérée. Au siége de Tarrapour, que dirigeait Rano-Dji-Sindyah, la garnison, commandée par dom Francisco de Alarcão, fut presque entièrement détruite en faisant de vains efforts pour repousser les Mahrattes, qui s'élançaient sur les murailles avec des échelles. Dans le même temps, Molhar-Rao-Holkar enlevait d'assaut la forteresse de Bassein, construite par Nunho d'Acunha et baignée de deux côtés par la mer. Là encore les Portugais, conduits par João de Souza Pereira, firent des prodiges de valeur; ils défendirent pied à pied le terrain que leur arrachaient les mines en déchirant les remparts et pratiquant sous leurs pas des brèches béantes. Une capitulation honorable fut la récompense de leur valeur. La noblesse et les religieux dominicains, cordeliers, augustins et autres, qui occupaient cinq couvens spacieux, émigrèrent à Goa; les commerçans se retirèrent librement dans la cité anglaise de Bombay. Quant aux chrétiens indigènes ou européens qui consentirent à rester, ils n'eurent à subir aucune insulte de la part des vainqueurs. Un prêtre né dans le pays put exercer sans contrainte le culte catholique au milieu de cette ville tombée aux mains des idolâtres (1).

(1) Dans cette campagne contre les Portugais, les Mahrattes eurent de douze à quatorze mille hommes tués ou blessés. Voyez *History of the Mahrattas*, by James Grant Duff.

A cette époque, les peuples de l'Inde, hindous et musulmans, avaient fait de grands progrès dans l'art de la guerre. L'artillerie jouait un rôle important dans les siéges et aussi dans les batailles rangées. Lorsque le *peshwa* Badji-Rao voulut attaquer Nasir-Djang, second fils de Nizam-oul-Moulouk, en l'absence de son père, ce prince put opposer aux Mahrattes plus de cent pièces de canons et deux cents pierriers portés sur des chameaux. Cependant les batailles rangées étaient encore rares; le plus souvent la guerre ne consistait qu'en une série d'incursions sur le territoire ennemi. Aussi durant plusieurs mois les troupes du Nizam et les soldats du *peshwa* se livrèrent des combats qui n'amenaient aucun résultat décisif. A la fin, satisfait d'avoir pu rejeter Nasir-Djang au-delà du Godavery, le *peshwa* fit la paix. Quelques mois plus tard, comme il allait ouvrir une nouvelle campagne dans l'Hindostan, Badji-Rao mourut; il avait exercé l'autorité suprême durant vingt années, de 1720 à 1740. Le souverain légitime, Sahou-Râdja, qui vivait toujours dans sa prison dorée, conféra l'investiture à Balla-Dji-Rao (1), fils du *peshwa* défunt. C'était la troisième fois que ce monarque imbécile consacrait aux yeux de la nation sa propre incapacité. Cependant la puissance des Mahrattes ne cessait de s'accroître. Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, revêtus de pouvoirs extraordinaires qui les rendaient égaux à des vice-rois, recueillaient le tribut dans les provinces du nord. L'empire mogol au contraire semblait en proie à la dissolution, surtout depuis que Nadir-Shah avait pillé Dehli. Le nouveau *peshwa*, Balla-Dji-Rao, sut profiter habilement de la circonstance pour se faire conférer par l'empereur Mohammed-Shah, revenu dans sa capitale, le titre de *soubahdar* ou vice-roi du Malwa, qui appartenait au Nizam-oul-Moulouk. C'était se reconnaître vassal de la cour de Dehli (2); mais aussi c'était acquérir le droit de s'immiscer dans les affaires de l'empire, et le faible Mohammed abdiquait une partie de sa propre autorité, en cédant aux instances réitérées de l'ambitieux *peshwa*. Ce dernier alla plus loin encore : il réclama le paiement de sommes promises à son père pour l'indemniser des secours qui devaient être envoyés au sultan lors de l'invasion de Nadir-Shah, et qui n'avaient jamais été expédiés. Le sultan accorda tout, même la permission, humblement demandée par le rusé Mahratte, de placer près de son auguste personne un corps de cinq cents cavaliers commandés par un chef de distinction. De son côté, le *peshwa* jurait de

(1) On le désignait généralement par le titre, devenu depuis si célèbre, de *nana-sahib*.

(2) Après le départ de Nadir-Shah, le *peshwa* Badji-Rao avait adressé à l'empereur une lettre de soumission et d'obéissance, avec un présent de cent et une pièces d'or. (*History of the Mahrattas*, etc.) Ainsi le *peshwa* reconnaissait toujours en principe la suzeraineté de l'empereur dont il usurpait les provinces, quitte à en obtenir plus tard l'investiture officielle.

se bien conduire envers l'empereur, et dans le traité de garantie signé par les quatre plus puissans personnages de la confédération mahratte, on lisait les noms de Rano-Dji-Sindyah, de Molhar-Dji-Holkar, simples paysans, avant ceux d'un chef de la race de Porus et d'un descendant de la famille de Krichna (1).

Bien que dans cette circonstance solennelle le nom de Rano-Dji occupe le premier rang, et quelle que soit l'importance du rôle que joua dans les grandes expéditions militaires le fondateur de la dynastie des Sindyah, il ne porta jamais le titre de roi que prirent ses descendans : il se contentait de son ancienne qualification de *patel,* chef de village. Sa renommée fut éclipsée par celle de ses fils et de ses petits-fils; aussi les détails de sa vie sont-ils moins connus que les faits et gestes de ceux-ci. Il mourut vers 1760, dans le Malwa, où il possédait des fiefs, et fut enterré sur la rive orientale de la Djamouna, au village de Shoudjawalpour, dont le nom fut changé en celui de Ranogong, — village de Rano; — mais cette nouvelle appellation n'a point été admise par les géographes. Doué d'une activité extraordinaire, intelligent et hardi dans ses entreprises, il paraît avoir été le bras droit du *peshwa,* qui s'était plu à le tirer de sa condition obscure et avait en lui une confiance absolue.

Le compagnon d'armes et l'ami du premier des Sindyah, Molhar-Rao-Holkar, lui survécut; il devait poursuivre, pendant plus de dix années encore, sa carrière glorieuse. Il lui était réservé d'assister à de grandes batailles rangées et de poser le pied sur le seuil du palais des empereurs mogols. A la suite du *peshwa* Badji-Rao, dont il payait les bienfaits par un dévouement à toute épreuve, on l'avait vu ravager le Doab avec ses cavaliers. Séparé du reste de l'armée mahratte et battu, au retour de son expédition, par les troupes du sultan de Dehli, il était parvenu, à travers mille difficultés, à rejoindre son maître auprès de Gwalior. Aucun chef de la confédération ne s'était avancé plus loin que lui vers le nord; aucun n'avait assisté à un plus grand nombre de combats et pris une part plus active à ces entreprises incessantes qui attestaient la puissance de la nation mahratte et son incroyable vitalité. Un bonheur constant semblait s'être attaché à ses armes, et, en quelque lieu qu'il se trouvât, il obéissait sans murmure aux ordres du *peshwa*, parcourant d'immenses étendues de pays pour répondre à l'appel de celui qu'il considérait comme son bienfaiteur.

(1) Djessaunt-Rao-*Pouar* (nom du Porus de l'histoire ancienne) et Pilla-Dji-*Djadou* (ou *Yadou,* nom de la famille du dieu Krichna). Les Pouars, qui sont de la caste des kchattryas et classés parmi les grands officiers du râdja de Satara, ont toujours réclamé le droit de préséance sur les représentans des familles de Sindyah et de Holkar. Pilla-Dji était de la race des Guikwar, jadis chefs de village dans le Gouzerate sous le premier *peshwa,* et aujourd'hui encore princes d'un petit état dont la capitale est Baroda.

Il était naturel aussi que les possessions de Molhar-Rao-Holkar se fussent accrues considérablement dans le Malwa et dans le Dekkan. Son contingent se trouvait fixé à quinze mille cavaliers, pour l'entretien desquels il percevait un revenu de 70 lakhs de roupies (1). Avec cette petite armée, il se porta au secours du vizir Safdâr-Djang, qui, déjà battu et incapable de tenir la campagne, appelait les Mahrattes dans le royaume d'Oude, envahi par les Rohillas. Ces cavaliers indisciplinés avaient pris l'habitude de faire chaque année des incursions sur le territoire de l'empire. Sortis du Kaboul au commencement du XVIIIe siècle, les Rohillas, qui s'adonnaient à la fois à l'agriculture et à la profession des armes, formaient plusieurs tribus, gouvernées par des chefs particuliers et ne se réunissant que lorsqu'il s'agissait d'un intérêt commun. Plus robustes et moins noirs de teint que les autres races établies dans l'Hindostan, ils s'étaient rendus redoutables par leur impétuosité dans l'attaque et par la férocité de leur caractère. Un *zemindar* de Gorackpour (2), — district de la province d'Oude adossé aux montagnes du Nepâl, — les avait pris d'abord à sa solde et les lançait sur les pays voisins qu'ils mettaient au pillage. Molhar-Rao-Holkar, n'ayant pas assez de troupes pour attaquer ces bandits en rase campagne, eut recours à la ruse. Après avoir reconnu le camp de ses ennemis, le chef mahratte fit halte jusqu'à ce que la nuit fût venue. Poussant alors dans diverses directions des milliers de bœufs aux cornes desquels brillaient des torches allumées, il se précipita à l'assaut du camp par un autre côté, et les Rohillas, qui se croyaient assaillis et enveloppés par des troupes nombreuses, abandonnèrent le terrain. Les Mahrattes profitèrent du désordre; tout le butin ramassé par les pillards tomba entre leurs mains, et ceux qui avaient fait trembler la contrée commencèrent à perdre courage. L'empereur, pour récompenser la belle conduite de Molhar-Rao-Holkar, lui accorda le titre de *deshmoukh* ou gouverneur du district de Tchandore, ville considérable du Candeish, dont la forteresse, bâtie sur un roc escarpé, était regardée alors comme imprenable.

Djaï-Pat-Sindyah, fils de Rano-Dji, et qui avait succédé à son père en qualité de chef de la famille, accompagnait Holkar dans cette campagne. Il l'aida à chasser hors du pays les Rohillas, qui allèrent chercher un refuge dans les monts Koumaoun. Une partie du territoire reconquis lui fut alloué à titre de subside. Les contrées, les places fortes et les villes plus ou moins considérables possédées par Holkar et par Sindyah étaient éparses en diverses provinces, et ne formaient point, à vrai dire, un état compact. Cependant l'ancien berger et le

(1) 17,500,000 francs.

(2) C'est cette même ville d'où le mahârâdja Djang-Bahadour, du Nepâl, allié des Anglais, a délogé les insurgés au commencement de janvier de cette année.

fils du porteur de pantoufles en retiraient des sommes immenses au moyen desquelles ils pouvaient subvenir à l'entretien de troupes nombreuses et bien armées. Considérés par le *peshwa* et par tous les Mahrattes comme les plus puissans chefs de la confédération, ils voyaient leur alliance recherchée par les vice-rois de l'empire de Dehli et surtout par le Grand-Mogol lui-même, qui n'avait plus la force de gouverner ses états.

III.

Le temps approchait cependant où les Mahrattes, arrivés au faîte de leur puissance, allaient éprouver un immense revers. Tandis qu'ils remontaient du sud au nord, menaçant toujours d'absorber l'empire mogol, à moitié démembré, un peuple musulman, venu des contrées septentrionales, descendait impétueusement vers le midi. Entre les nations hindoues et les tribus mahométanes, la rencontre devenait inévitable. En 1747, Ahmed-Shah-Abdalli, fondateur de la dynastie des Dourranies (1), se faisait couronner à Kandahar. Cette ville fameuse, que les Persans et les Mogols s'étaient si longtemps disputée, et que Nadir-Shah avait conquise dix années auparavant après un siége de dix-huit mois, prenait rang parmi les capitales de ces empires éphémères dont l'Inde a vu l'éclat briller un jour et s'éclipser le lendemain. Ahmed-Shah (2) avait à peine commencé à régner, que déjà les pays de Balk, du Sindhe, de Kachemire et du Belouchistan reconnaissaient l'autorité du nouveau conquérant. Celui-ci conduisit son armée sur les bords de l'Indus, qu'il avait à franchir pour envahir le Pendjab. Mal défendus par les troupes impériales, les gués du fleuve furent traversés sans difficulté; la ville de Sirhind, qui se trouve sur la grande route de la Perse à Dehli, et dans laquelle étaient rassemblées les provisions et presque toute l'artillerie de l'empereur, tomba au pouvoir des Dourranies. Pendant ce temps, des intrigues de palais achevaient de détruire, en les divisant, le peu de forces qui restait encore à l'empire mogol. Sommé par le chef des Afghans de lui abandonner la possession du Pendjab, Ahmed-Shah venait de souscrire à ces honteuses conditions, lorsque parut à Dehli le vizir Safdâr-Djang, qui avait chassé les Rohillas du pays d'Oude avec l'aide des Mahrattes. Le vizir ne dissimula pas son mécontentement, et bientôt sa colère éclata, quand il s'aperçut qu'un eunuque lui avait enlevé la confiance de l'empereur. Il s'en

(1) Dourranie est le nom de la plus considérable des dix-huit tribus de l'Afghanistan.

(2) Empereur de Dehli et successeur de Mohammed-Shah; il ne faut pas le confondre avec l'autre Ahmed-Shah-Abdalli, chef des Afghans.

vengea en faisant égorger le favori. Ahmed-Shah, profondément irrité, appela à son aide un des grands de son empire, Ghazi-oud-Din, dont il se servit pour chasser Safdâr-Djang. Ghazi-oud-Din fut élevé aussitôt au rang de vizir. Soutenu, lui aussi, par un corps de Mahrattes, il se montra si arrogant, que le faible empereur ne tarda pas à désirer sa chute. Le nouveau vizir détourna le coup en marchant contre son souverain. Il le fit prisonnier et lui creva les yeux, puis, afin de rester maître du pouvoir, il éleva au trône un prince de sang royal qui devait régner trois ans à peine sous le nom d'Alam-Guir II (1). A force de fermeté, Ghazi-oud-Din réussit à maintenir un peu de tranquillité dans l'empire; mais une sédition éclata parmi les troupes, et le vizir faillit perdre la vie au milieu du tumulte. Il accusa secrètement l'empereur d'avoir excité les soldats contre lui; pour affermir son crédit, il voulut augmenter son autorité et tenta de se former un état indépendant dans le Pendjab, alors au pouvoir des Afghans. Ceux-ci se levèrent en masse, comme des abeilles dont on a heurté la ruche. Une fois encore ils se jetèrent sur les états de l'empereur, et la malheureuse ville de Dehli, prise par eux, fut impitoyablement saccagée et inondée de sang. Une fois de plus le vizir appela les Mahrattes; avec leur secours, il ressaisit la capitale de l'empire, et, obéissant à ses lâches instincts, il mit à mort le chétif souverain Alam-Guir, qu'il avait lui-même placé sur le trône.

Tandis que ces catastrophes se succédaient dans l'Hindostan, les Mahrattes gagnaient toujours en importance et en puissance; ils étaient devenus comme ces barbares redoutables dont l'empire romain aux abois flattait l'orgueil et achetait le concours à prix d'argent. Un moment vint cependant où, ce rôle ne satisfaisant plus leur ambition, ils résolurent de ramener l'empire de Dehli sous la domination de la race hindoue, dont ils étaient alors les plus solides représentans. Ce projet semble avoir germé d'abord dans le cerveau de Seda-Sheo, — ou plus correctement Sada-Civa, — frère du *peshwa* Balla-Dji-Rao, politique habile, homme d'état fort instruit dans les finances et dans l'art de la guerre, qui avait fini par concentrer entre ses mains toutes les affaires de la confédération. Une première expédition ayant été résolue, Molhar-Rao-Holkar reçut ordre d'y coopérer avec ses troupes : pareille injonction fut adressée à la famille Sindyah, dont le chef était Djounka-Dji, petit-fils de Rano-Dji. L'armée mahratte traversa tout l'Hindostan, soumettant sans grandes difficultés les places qu'elle rencontrait sur son chemin. Aux environs

(1) Les auteurs anglais ne sont pas d'accord sur la durée du règne d'Alam-Guir II. Selon les uns, ce prince, proclamé en 1753, fut assassiné en 1756; selon les autres, il monta sur le trône en 1754 et ne périt qu'en 1759.

de Lahore, les Afghans tentèrent de l'arrêter; mais ils furent battus et contraints de repasser le Sindh, près d'Attock. La contrée si rapidement soumise par les Mahrattes ne resta que peu de temps entre leurs mains; la solde des troupes étant fort arriérée, il fallut les ramener dans le Dekkan. Malgré les sommes prélevées à titre de contributions, cette première campagne apportait à la confédération un déficit considérable (1). Seda-Sheo s'en prit à l'inexpérience du commandant en chef, qu'il réprimanda sévèrement, et l'année suivante on se prépara de nouveau à cette conquête de l'Hindostan, si ardemment désirée par les Mahrattes; mais dans ce pays étrange rien ne se faisait comme ailleurs : Seda-Sheo, qui avait la direction de l'armée, choisit pour commandant nominal un jeune homme de dix-sept ans, Viçwanâth-Rao, fils du *peshwa*, son frère.

L'armée était plus nombreuse encore que dans les expéditions précédentes; jamais prince de l'Inde n'avait mis sur pied une pareille multitude de soldats vaillans et expérimentés. Lorsque, du haut de son éléphant, Seda-Sheo promena ses regards sur ces masses de cavaliers traversant la Nerboudda et marchant avec joie vers les provinces de l'Hindostan, un immense orgueil s'empara de son esprit, et toute sa sagesse l'abandonna. Ajoutant à la fierté du chef d'armée la vanité du brahmane, il souffrit qu'on l'appelât *Incarnation de la Divinité* (2). Dès lors ni le vieux Molhar-Rao-Holkar, qui depuis cinquante ans combattait sur tous les champs de bataille, ni les chefs de la famille Sindyah, ni les autres guerriers de renom ne purent faire agréer leurs conseils. La confédération obéissait encore à la voix de celui qui portait le grand étendard national, mais les cœurs ne se tournaient plus vers lui. Pour réussir dans ses projets de conquête, il fallait que Seda-Sheo séparât les uns des autres les chefs mahométans qui tenaient ou pouvaient tenir la campagne dans les provinces du nord de l'Inde. Il envoya d'abord des émissaires auprès des chefs dourranies; leur sultan, Ahmed-Shah, campait sur la rive occidentale du Gange, à vingt-deux lieues à l'est de Dehli, au village d'Anop-Shahar. Il fut détourné de toute alliance avec les Mahrattes par les conseils d'un de ses lieutenans, du nom de Nadjib-Khan. Lors de la précédente guerre contre les Mahrattes, ce dernier avait gagné une bataille dans laquelle le second des fils de Rano-Dji-Sindyah était resté parmi les morts; plus tard, il s'était emparé d'une forteresse dans laquelle le fils unique de Molhar-Rao-Holkar

(1) Il était dû aux troupes une somme de 80 lakhs de roupies, soit 20 millions de francs.

(2) Ses serviteurs l'appelaient tout haut Parsevam-Outar (Paràsou-Râma-Avatara, incarnation du terrible Ràma à la hache, qui jadis extermina tous les guerriers, selon la tradition brahmanique.

avait été tué. Redoutant le ressentiment des chefs de ces deux grandes familles, Nadjib-Khan agit auprès des Rohillas et des Afghans pour leur persuader de se liguer contre les Hindous. Ces divers peuples musulmans étant les ennemis naturels de la confédération des Mahrattes, on ne pouvait faire un reproche à Seda-Sheo de n'avoir pas su les attirer à son parti; mais il y avait un allié puissant sur le dévouement duquel il devait compter, et qu'il eut la folie de s'aliéner par ses dédains.

Souradj-Mal, de la race des Djâts (1), râdja de la ville de Bharatpour dans le Malwa, invité à une conférence, avait répondu que son habitude était d'entrer en négociations directement avec Holkar et Sindyah. Bien que choqué de ces paroles, Seda-Sheo avait consenti à ce que le râdja de Bharatpour fût introduit près de sa personne par les deux chefs dont la renommée lui portait ombrage. Lorsque l'armée mahratte s'approcha d'Agra, Souradj-Mal vint donc présenter ses hommages à l'orgueilleux Seda-Sheo, et, lui parlant avec une noble franchise, il chercha à l'éclairer sur les dangers d'une campagne si lointaine entreprise avec tant de lourds bagages. Il lui conseilla de laisser dans la citadelle de Gwalior, ou dans les autres places fortes de sa principauté de Bharatpour, tout ce qui pouvait entraver sa marche et rendre ses mouvemens moins rapides. N'était-il pas à craindre d'ailleurs que, dans un pays depuis longtemps ravagé par la guerre, il ne devînt impossible de nourrir les bouches inutiles qui dévoraient chaque jour une partie des vivres destinés aux combattans? Molhar-Rao-Holkar appuyait fortement ces avis; il insistait sur ce que les Mahrattes avaient coutume de faire une guerre de partisans, et non de marcher avec toute la pompe d'un camp royal. Rien cependant ne put vaincre l'obstination de Seda-Sheo. Il prétendait qu'il y aurait de la honte pour lui à ne pas frapper un grand coup avec toute son armée, quand les autres chefs, ses inférieurs, avaient remporté des victoires signalées dans ces mêmes pays. Se tournant vers Molhar-Rao-Holkar, alors âgé de soixante-huit ans : « Vous n'avez plus, lui dit-il, votre activité et votre intelligence d'autrefois! — Puis, parlant de Souradj-Mal : Cet homme n'est qu'un *zemindar!* s'écria-t-il; il a émis une opinion digne de son rang, mais que ne peuvent approuver ceux qui commandent à des nations. »

Ces paroles blessantes affligèrent tous les vieux chefs, tous les *zemindars* de renom qui formaient le conseil du camp. On les entendit qui se disaient les uns aux autres : « Mieux vaut que ce brah-

(1) Les Djâts, nommés *Zats* par les écrivains musulmans, s'établirent dans le Doab vers 1700. Venus des bords de l'Indus dans le Moultan, ils finirent par se fixer dans la province d'Agra, dont Bharatpour fait partie. Souradj-Mal avait accompagné Holkar et Djaï-Pat-Sindyah dans leur expédition contre les Rohillas.

mane soit battu une bonne fois! Il apprendra au moins à faire plus de cas de nos personnes (1)! » Quelques jours plus tard, Souradj-Mal et d'autres chefs mécontens s'éloignèrent avec leurs troupes sous prétexte de choisir un campement plus favorable; ils ne reparurent plus. Seda-Sheo affecta de ne prendre aucun souci de leur défection. Dans l'intervalle, ses projets avaient réussi, et le succès semblait lui donner raison. Un khan dourranie, assiégé dans le château de Dehli, venait de livrer la place après avoir capitulé. De grandes richesses y étaient accumulées; les lames d'argent qui recouvraient le plafond de la salle des audiences ayant été fondues, les Mahrattes en tirèrent près de 4 millions de francs. Seda-Sheo voyait arriver le moment où, débarrassé des Afghans, des Mogols et de toutes les tribus musulmanes qui avaient successivement occupé l'Hindostan, il allait placer sur le trône de Dehli son neveu Viçwanâth, fils du *peshwa* et chef nominal des armées de la confédération. Il paraît même que, lors de la prise du château de Dehli, le jeune brahmane mahratte fut installé un instant sur le *siége du lion,* occupé depuis des siècles par les Mogols. Ce fait, nié par les historiens, a été affirmé par Molhar-Rao-Holkar lui-même, qui avait pris une grande part à ce brillant fait d'armes (2).

De son côté, Ahmed-Shah-Abdalli le Dourranie écrivait à Shoudja-oul-Dowlah, vizir de l'empire mogol, pour le conjurer d'oublier le passé et l'exhorter à s'unir à lui contre les idolâtres. Il lui représentait qu'il n'avait rien à attendre des Mahrattes, ennemis déclarés de l'islamisme et décidés à détruire l'empire mogol. Le vizir finit par céder aux instances d'Ahmed-Shah-Abdalli. Ainsi cette campagne prenait de plus en plus le caractère d'une guerre de race et de religion; chacun voyait plus clairement à quel parti il devait se ranger. Vainement Seda-Sheo essaya de se débarrasser d'Ahmed-Shah-Abdalli en lui promettant la libre possession de Lahore et de quelques autres provinces au nord de Dehli. Le sultan des Dourranies n'avait nulle confiance dans la sincérité de ces propositions : il devinait qu'elles ne lui étaient faites que pour gagner du temps et atteindre la saison des pluies, qui l'obligerait à regagner les environs de Kandahar avec ses troupes. De part et d'autre, on se préparait donc à combattre : tandis qu'Ahmed-Shah passait la revue de son armée du haut d'une éminence, sur les bords de la Djamouna, Seda-Sheo, revenu à Dehli après la prise de Koundjpour (3), déployait la sienne dans une plaine immense, sous les murs de Dehli.

(1) Voyez *An account of the Battle of Paniput,* récit fort curieux écrit en persan par Kasi-Râdja-Pandite, qui était présent à la bataille, et publié en anglais dans le troisième volume des *Asiatic Researches.*

(2) Voyez *History of the Mahrattas,* by James Grant Duff.

(3) Ville forte située à vingt-cinq lieues au nord de Dehli. Elle était défendue par

Entre les musulmans et les Mahrattes coulait la rivière Djamouna, déjà grossie par les pluies qui commençaient à tomber. Ahmed-Shah cherchait vainement un gué qui lui permît de traverser ce rapide cours d'eau. Pendant deux jours, il resta en prière au milieu de son camp, calme et patient comme s'il n'eût point été à la veille du jour qui devait décider du sort de l'Inde. Le troisième jour, on lui annonça qu'on venait de découvrir un gué, mais si étroit que ses troupes ne pouvaient s'y engager qu'avec les plus grandes précautions. Aussitôt commença le défilé. Il s'agissait de faire arriver sur l'autre bord d'une rivière grossie par les pluies vingt-quatre brigades (1) de Dourranies composées chacune de douze cents cavaliers, deux mille chameaux portant des pierriers et que deux soldats armés de mousquets montaient pendant l'action, six mille Rohillas à cheval et trente-cinq mille fantassins de la même nation divisés en deux corps, plus une trentaine de pièces d'artillerie appartenant aux Mogols, sans compter quelques troupes auxiliaires conduites par divers chefs musulmans.

IV.

Le passage de cette puissante armée contrainte de traverser un gué où deux hommes ne pouvaient marcher de front ne dura pas moins de quarante-huit heures. Les eaux engloutirent un certain nombre de chevaux et de combattans; cependant les troupes musulmanes reprirent aussitôt leur ordre de bataille et s'avancèrent à la rencontre des Mahrattes. Pourquoi ceux-ci ne s'étaient-ils pas portés au-devant de l'ennemi? Comment avaient-ils laissé les mahométans effectuer tranquillement le passage de la Djamouna, entrepris avec une témérité incroyable par Ahmed-Shah, qui n'ignorait pas que l'armée hindoue campait à peu de distance du rivage? Si Seda-Sheo se fût jeté sur les Dourranies engagés dans les eaux de la rivière, il les eût mis en déroute, culbutés dans le courant et refoulés pour toujours au-delà des frontières du Pendjab. Une occasion magnifique s'offrait à lui de détruire d'un seul coup la puissance musulmane et d'assurer le triomphe de la confédération mahratte, qui eût régné sans conteste sur toute l'Inde. Cette occasion, Seda-Sheo la laissa échapper, parce qu'il ne voulait plus écouter aucun conseil; dans son orgueil, il repoussait les meilleurs avis, jaloux de ne devoir qu'à sa propre inspiration la victoire sur laquelle il n'avait pas cessé de compter. Peu de jours après, une rencontre eut lieu entre les avant-

dix mille Rohillas, qui se rendirent prisonniers après une résistance opiniâtre. Les Mahrattes l'avaient attaquée avec un corps de quinze mille hommes d'élite.

(1) Tel est à peu près le sens du mot persan *dasta*, qu'emploient les écrivains musulmans.

gardes des deux armées, et l'avantage resta du côté des musulmans. Ahmed-Shah continua de marcher en avant, harcelant les Mahrattes par des escarmouches continuelles et leur tuant beaucoup de monde. Ce fut alors que Seda-Sheo prit le parti de former un camp retranché qu'il entoura d'un fossé large de soixante pieds, profond de douze, et que surmontait un rempart garni d'artillerie. Trois mois après, manquant de vivres et de fourrages, il essaya d'en sortir, et perdit la célèbre bataille de Paniput, qui brisa pour un temps tous les ressorts de la confédération mahratte, et prépara la ruine de la seule nation hindoue qui eût encore quelque vitalité.

Nous avons déjà parlé incidemment de la bataille de Paniput (1), et si nous y revenons maintenant, c'est pour en exposer tous les incidens tels que les ont racontés des *natifs*, musulmans et hindous, témoins oculaires de cette lutte terrible. Une fois enfermés dans le camp dont la ville de Paniput formait un des côtés, les Mahrattes essuyèrent une série non interrompue de défaites : réduits à se défendre, il leur devint impossible de reprendre l'offensive. Seda-Sheo avait eu la pensée de faire intercepter les routes par lesquelles Ahmed-Shah recevait des vivres. Un brahmane du nom de Govinda-Pandite, qui commandait toute la partie du Doab enlevée jadis aux musulmans, fut chargé de cette mission, qui d'abord eut un plein succès; mais le Pandite ayant donné dans une embuscade de Dourranies, ses troupes, frappées d'une panique soudaine, prirent la fuite. Govinda était vieux; tandis qu'il fuyait au galop de son cheval, il fut jeté à terre, et sa tête, coupée par les Dourranies, roula bientôt aux pieds d'Ahmed-Shah. Un corps de cavaliers envoyé à Dehli pour y chercher l'argent nécessaire à la solde des troupes se trompa de route pendant une marche nocturne en revenant au camp. Trahis par leur langage, les Mahrattes, en s'appelant à haute voix dans les ténèbres, attirèrent sur eux les musulmans, qui les taillèrent en pièces. Pendant ce temps, Ahmed-Shah, plein de confiance dans l'issue de la guerre, allait chaque matin, au lever du soleil, réciter ses prières sous une petite tente plantée à plus d'un mille en avant de son armée. Il inspectait lui-même ses troupes, veillant à ce que des postes nombreux fussent disposés sur divers points pour prévenir toute surprise. Afghans, Mogols et Rohillas exécutèrent ponctuellement les ordres d'Ahmed-Shah; ces cavaliers, indisciplinés par nature et indociles par caractère, semblaient des soldats façonnés à l'obéissance et habitués aux fatigues inséparables des longues guerres.

Le blocus du camp des Mahrattes avait commencé le 26 octobre 1760. Vaincues dans les deux expéditions que nous venons de

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1858.

rapporter, les troupes de Seda-Sheo subirent un troisième échec un mois plus tard, puis un quatrième vers les derniers jours de l'année. Cette fois peu s'en fallut que la victoire n'abandonnât les musulmans : une charge brillante des sept mille cavaliers que commandait Balmont-Rao les avait repoussés, ils pliaient déjà malgré la supériorité du nombre, lorsque des renforts leur furent expédiés. Un retour offensif leur donna décidément l'avantage, et Balmont-Rao tomba, frappé mortellement d'un coup de mousquet. Seda-Sheo ressentit une grande douleur de la mort de Balmont-Rao, qui était son beau-frère, et le seul d'entre tous les chefs de la confédération dont il écoutât encore les avis.

Le temps s'écoulait, n'apportant aux Mahrattes que des malheurs dans le présent et des inquiétudes pour l'avenir. Des serviteurs du camp, sortis la nuit pour couper du bois au nombre de vingt mille, vinrent donner dans une troupe de cavaliers afghans qui les égorgèrent et firent de leurs cadavres une véritable montagne. Ce massacre jeta l'épouvante parmi les Mahrattes. Seda-Sheo tenta de renouer des négociations avec Ahmed-Shah; mais la situation respective des deux partis engagés dans cette lutte était changée. Quelques khans des Mogols, jaloux de la prépondérance qu'Ahmed-Shah le Dourranie pouvait acquérir par une victoire complète, penchaient pour la paix, qui les eût débarrassés d'un allié trop puissant et rassurés sur la conduite future des *peshwas* mahrattes (1). D'autres, moins fidèles à la cause de l'empereur de Dehli, dont l'autorité ne comptait plus pour rien, laissaient entrevoir à Ahmed-Shah la facilité avec laquelle il pourrait s'asseoir sur un trône dont il serait bientôt seul à disposer. Pendant ce temps-là, les troupes mahrattes, réduites à la famine, pillaient la ville de Paniput et demandaient à grands cris de marcher au combat, ne pouvant supporter plus longtemps un blocus qui prolongeait leurs souffrances et multipliait les désastres. Devant cette exaspération des soldats, Seda-Sheo n'avait qu'un seul parti à prendre : promettre le combat et s'y préparer. Une clameur s'éleva aussitôt dans le camp des Mahrattes; tous jurèrent de combattre jusqu'à la mort.

Le camp des musulmans présentait un spectacle beaucoup plus calme. On n'y avait encore rien décidé touchant la paix, mais la question se traitait tranquillement. Ahmed-Shah, devenu l'arbitre des destinées de l'Inde, affectait d'écouter avec indifférence les paroles des khans mogols, disant qu'il n'était venu devant Dehli que pour répondre à leur appel. Les négociations duraient donc encore, et des courriers galopant sur des chevaux et des chameaux allaient et

(1) Parmi ceux qui voulaient traiter se trouvait Shoudja-oul-Dowlah, vizir de l'empereur de Dehli, le même qui une première fois avait appelé les Mahrattes au secours de l'Hindostan menacé par les Dourranies.

venaient d'une division à l'autre, lorsque la nouvelle se répandit que les Mahrattes sortaient de leurs retranchemens. Une décharge de toute l'artillerie mise en batterie par ces derniers sur le rempart vint dissiper les doutes de ceux qui espéraient encore dans le succès des négociations. A ce bruit, Ahmed-Shah, qui fumait assis sur la selle de son cheval, passa son narguileh aux mains d'un serviteur et fit ranger ses troupes en bataille.

Les Mahrattes se ruèrent hors de leur camp avec un élan terrible. Au commencement de l'action, un musulman allié des Hindous, Ibrahim-Khan-Gardi, courut au galop vers Seda-Sheo, le salua et lui dit : Vous m'en avez voulu longtemps parce que j'insistais pour recevoir régulièrement la solde de mes gens. Votre trésor a été pillé ce mois-ci, et nous n'avons rien touché... N'importe, vous allez voir si nous avons été payés précédemment sans le mériter... — Cela dit, il prend en main un étendard et charge avec tant de furie un corps de huit mille Rohillas, qu'il en détruit plus des trois quarts. Au centre de l'armée mahratte marchait Seda-Sheo et son neveu le jeune Viçwanâth-Rao, commandant nominal de toutes les troupes de la confédération : ils avaient avec eux les *khasseh-pâgâs,* soldats d'élite composant la maison militaire des *peshwas.* Attaquant de front la division du grand-vizir, forte de dix mille cavaliers musulmans, soutenus par sept mille Persans armés de mousquets et mille chameaux portant des pierriers, ils y firent une profonde trouée. A la gauche combattaient Djounka-Dji-Sindyah et Molhar-Rao-Holkar, l'ancien compagnon d'armes et l'ami dévoué de Rano-Dji, l'aïeul de ce jeune guerrier : ils avaient sous leurs ordres environ quinze mille cavaliers. Les Rohillas les reçurent bravement; ils lançaient par milliers des fusées qui jetaient le désordre parmi les chevaux. A côté de ces redoutables partisans marchaient des brigades de Dourranies habitués à voir l'ennemi en face. Sindyah et Holkar ne purent rompre les lignes des musulmans, et leurs charges réitérées n'eurent presque aucun effet.

Il était midi, et les Mahrattes pouvaient compter sur la victoire. Deux des divisions ennemies avaient plié devant eux; la troisième seule avait résisté. Ce fut alors que Ahmed-Shah, comprenant le danger que courait l'armée musulmane à moitié vaincue, ordonna de ramener les fugitifs au combat à grands coups de sabre. Ceux-ci, forcés de retourner sur le champ de bataille, s'y précipitèrent avec rage, appuyés par les meilleures troupes d'Ahmed-Shah. La division vainement attaquée par Sindyah et Holkar, et qui restait presque intacte, se porta sans hésiter au centre de l'armée mahratte, là où combattaient Seda-Sheo et son neveu Viçwanâth-Rao. Pendant une heure, la mêlée fut horrible; on se battait de part

et d'autre à l'arme blanche, et même à coups de couteau. Viçwanâth était à cheval; il reçut une blessure qui le contraignit de mettre pied à terre. Son oncle Seda-Sheo fit agenouiller son éléphant pour saisir le jeune prince et l'emporter avec lui. A la vue de leur chef qui disparaissait dans la foule, les Mahrattes perdirent courage : ils crurent que Seda-Sheo avait été tué. Cette panique causa leur défaite, qui fut suivie d'un affreux carnage.

Pendant que les Rohillas et les Dourranies achevaient les blessés et massacraient de sang-froid les prisonniers, le Mogol Shoudja-oul-Dowlah, ancien allié des Mahrattes, donnait aux autres musulmans de nobles exemples d'humanité. Non-seulement il respectait la vie et les personnes de ceux que le sort de la guerre avait livrés entre ses mains, mais il plaçait autour d'eux des troupes choisies pour les défendre contre la férocité des Afghans. Le lendemain de la bataille, il achetait, au prix de 2,000 roupies, le cadavre de l'infortuné Viçwanâth-Rao dans l'intention de l'arracher à la fureur des Dourranies, et découvrant parmi les blessés Ibrahim-Khan-Gardi, — celui-là même qui avait presque anéanti l'une des trois divisions de l'armée musulmane, — il fit soigner ses blessures et le cacha avec sollicitude. Cependant les Rohillas et les Dourranies, excités par le carnage, demandaient à grands cris qu'on leur livrât le cadavre de Viçwanâth-Rao pour l'insulter, et la personne d'Ibrahim pour le torturer. Entourant la tente de leur sultan Ahmed-Shah, les Afghans réclamaient tumultueusement le corps *du roi des infidèles*, afin de le bourrer de paille et de l'emmener comme un trophée à Caboul. Quant à Ibrahim-Khan, cette soldatesque indisciplinée lui reprochait d'avoir porté les armes contre les vrais croyans. Ahmed-Shah, toujours calme et maître de lui, prêtait l'oreille à ces murmures et ne répondait rien. A la fin néanmoins il ordonna à Shoudja-oul-Dowlah de lui remettre le prisonnier, qui fut bientôt confié à la garde du grand-vizir, son ennemi personnel. En vain le généreux Mogol mit l'épée à la main pour défendre le captif blessé, dont il voulait à tout prix sauver les jours. Ibrahim-Khan périt bientôt victime de la perfidie du grand-vizir. Après avoir juré de le traiter avec égard, ce cruel Afghan le fit mourir en versant du poison dans ses plaies. Enfin, comme les belles actions méritent toujours d'être rapportées, surtout quand elles sont accomplies dans un pays et à une époque où l'on en voit de trop rares exemples, ajoutons que Shoudja-oul-Dowlah prit la peine de faire laver les corps des Mahrattes abandonnés sur le champ de bataille, cherchant au milieu de ces amas de cadavres ceux qui respiraient encore (1).

(1) Ce qui rend la généreuse conduite du nabab (on nommait ainsi dans le camp

Le chef réel de la grande armée de la confédération, Seda-Sheo, et son neveu Viçwanâth-Rao avaient péri tous les deux. Le premier n'avait pas plus de trente-cinq ans ; le second en comptait dix-huit à peine (1). Djessaunt-Rao, de la race de Porus, petit prince du Gouzerate, était parmi les morts, ainsi que le fils de Pilla-Dji-Djadou, râdja de la même province, qui descendait de la famille de Krichna. Le vieux Holkar, le premier de sa race, avait échappé au carnage, mais toutes ses possessions lui étaient enlevées. On assure qu'au moment du combat, Seda-Sheo, irrité de ses observations, lui avait répondu, en faisant allusion à son premier métier : Quels conseils peut-on attendre d'un gardeur de chèvres ! — Holkar, blessé de ces injurieuses paroles, aurait été plus prompt que ses compagnons d'armes à tourner le dos, lorsque l'éléphant du chef de la confédération parut s'affaisser dans la mêlée. La réponse que l'on prête à Seda-Sheo peut être vraie, mais il n'est pas vraisemblable que Holkar, le plus solide des chefs mahrattes, le doyen de ces guerriers élevés à la puissance par les *peshwas*, ait donné le signal de la défection. La famille Sindyah comptait deux de ses représentans à cette fatale journée, Djounka-Dji, le petit-fils de Rano-Dji, chef de

Shoudja-oul-Dowlah) plus méritoire, c'est qu'il était alors en guerre avec les Mahrattes. Un autre personnage, allié de ces derniers, mais qui les avait abandonnés durant la campagne, Souradj-Mal de Bharatpour, se montra aussi compatissant envers les vaincus. L'une des femmes de Seda-Sheo, échappée au massacre, s'étant réfugiée vers lui, il la traita avec beaucoup de respect, lui fournit des vêtemens, de l'argent et un palanquin, et la fit escorter jusqu'à la frontière de ses petits états, d'où elle put arriver saine et sauve dans le Dekkan.

(1) Voici comment Kasi-Râdja-Pandite raconte ce qui se passa au sujet du corps de Seda-Sheo : « Le second jour, après qu'on eut recherché avec beaucoup d'attention le corps du *bhow* (on désignait ainsi Seda-Sheo), avis fut donné qu'on avait trouvé à quinze milles du champ de bataille un cadavre qui paraissait être celui de ce chef. Shoudja-oul-Dowlah accourut sur les lieux, et fit laver ce corps, près duquel on avait trouvé des perles d'une valeur assez considérable, ce qui nous confirma dans la pensée que ce cadavre était celui d'un personnage de rang. Ces perles furent remises à Sinadour-Pandite, envoyé mahratte, qui fondit en larmes et déclara que c'était bien là le corps du *bhow*. Il fut reconnu encore à d'autres marques naturelles que l'on savait exister sur la personne de ce chef : 1° une marque noire de la largeur d'une roupie sur l'une des cuisses, 2° une cicatrice dans le dos,... 3° *sous la plante du pied, la figure du lotus*, considérée par les astrologues comme un heureux augure. Ce corps était celui d'un homme d'environ trente-cinq ans, fortement constitué. Comme l'on savait que le *bhow* faisait chaque jour *douze cents prostrations devant le soleil*, on retrouva aussi les marques de cette pratique religieuse sur les genoux et les mains de ce corps. » Que de minutieuses recherches pour reconnaître parmi les morts celui qui, vivant, se distinguait entre cent cinquante mille combattans ! Par égard pour son rang, on rapporta le cadavre sur un éléphant. Plus tard, en 1779, un faux Seda-Sheo parut à Benarès. Il essaya de se faire passer pour celui qui avait péri dans la bataille de Paniput, et il obtint d'abord quelque crédit ; mais son imposture fut à la fin reconnue, et il périt misérablement.

la race, et le sixième fils de ce dernier, Madha-Dji, qui devait plus tard jouer un rôle important.

Djounka-Dji n'avait que vingt ans : son père, Djaï-Pat, qui s'était distingué dans les premières invasions du Malwa, ayant été traîtreusement assassiné à Nagpour par les princes radjpoutes, il venait de lui succéder comme chef de la famille et héritier des fiefs et des titres accordés jadis à son aïeul. Blessé d'une balle et d'un coup de pique, le bras en écharpe et perdant beaucoup de sang, il fut emmené prisonnier dans le camp des vainqueurs. Nadjib-Khan le Rohilla, qui nourrissait contre les Sindyah une haine implacable, insistait pour qu'on mît à mort le petit-fils de Rano-Dji. Le chef dourranie qui le tenait captif, espérant l'échanger contre une grosse somme d'argent, le cachait de son mieux, moins par humanité que par avarice. Entre les deux khans, il s'éleva bientôt une dispute qui arriva jusqu'aux oreilles du sultan Ahmed-Shah. Sommé par celui-ci de déclarer le lieu où il avait relégué son prisonnier, le Dourranie soutint obstinément que Djounka-Dji n'était pas tombé entre ses mains. — Que l'on fouille les tentes! s'écria Ahmed-Shah avec colère. Aussitôt, craignant d'être surpris en flagrant délit de mensonge, le Dourranie s'empressa de faire disparaître le jeune chef mahratte en l'égorgeant. Ainsi périt le petit-fils de Rano-Dji-Sindyah. Son oncle, Madha-Dji, qui combattait à ses côtés, n'échappa à la mort que par le plus grand hasard. Fuyant le champ de bataille de Paniput, il fut poursuivi par un Afghan qui l'atteignit après une course acharnée et lui porta un si violent coup de hache sur le genou droit, qu'il en demeura estropié toute sa vie. Madha-Dji tomba à terre; l'Afghan lui prit son cheval et disparut, enlevant tous les objets précieux qui ornaient la personne du Mahratte blessé. Un porteur d'eau du camp des Hindous, Mogol de race et musulman de religion, vint à passer. Il se sauvait comme les autres; ayant reconnu Madha-Dji, qui gisait sur le sol baigné dans son sang, il lui tendit une main secourable et l'aida à s'asseoir sur le bœuf qui portait ses outres. Ce fut en cet équipage que retourna vers le Dekkan, la jambe fracassée, dépouillé de ses vêtemens et aussi de ses terres, celui qui devait un jour exercer une autorité incontestée sur la confédération mahratte remise de ce terrible échec, et concevoir un instant la chimérique pensée de chasser les Anglais du sol de l'Inde. Madha-Dji n'avait alors que seize ans; il lui restait à fournir une carrière d'un demi-siècle, remplie de hardis combats et d'audacieuses entreprises.

TH. PAVIE.

JONATHAN SWIFT

SON GÉNIE ET SES ŒUVRES

En 1685, dans la grande salle de l'université de Dublin, les professeurs occupés à conférer les grades de bachelier eurent un singulier spectacle : un pauvre écolier, être bizarre, gauche, aux yeux bleus et durs, orphelin, sans amis, misérablement entretenu par la charité d'un oncle, déjà refusé pour son ignorance en logique, se présentait une seconde fois sans avoir daigné lire la logique. En vain son *tutor* lui apportait les in-folio les plus respectables : Smeglesius, Keckermannus, Burgersdicius. Il en feuilletait trois pages, et les refermait au plus vite. Quand vint l'argumentation, le *proctor* fut obligé de lui mettre ses argumens en forme. On lui demandait comment il pourrait bien raisonner sans les règles; il répondit qu'il raisonnait fort bien sans les règles. Cet excès de sottise fit scandale; on le reçut pourtant, mais à grand'peine, *speciali gratia,* dit le registre, et les professeurs s'en allèrent, sans doute avec des risées de pitié, plaignant le cerveau débile de Jonathan Swift.

I. — L'HOMME.

Ce fut là sa première humiliation et sa première révolte. Toute sa vie fut semblable à ce moment, comblée et ravagée de douleurs et de haines. A quel excès elles montèrent, son portrait et son histoire peuvent seuls l'indiquer. Il eut l'orgueil outré et terrible, et fit plier sous son arrogance la superbe des tout-puissans ministres et des premiers seigneurs. Simple journaliste, ayant pour tout bien un petit bénéfice d'Irlande, il traita avec eux d'égal à égal. M. Har-

ley, le premier ministre, lui ayant envoyé un billet de banque pour ses premiers articles, il se trouva offensé d'être pris pour un homme payé, renvoya l'argent, exigea des excuses; il les eut, et écrivit sur son journal : « J'ai rendu mes bonnes grâces à M. Harley. » Un autre jour, ayant trouvé que Saint-John, le secrétaire d'état, lui faisait froide mine, il l'en tança rudement. « Je l'avertis que je ne voulais pas être traité comme un écolier, que tous les grands ministres qui m'honoraient de leur familiarité devaient, s'ils entendaient ou voyaient quelque chose à mon désavantage, me le faire savoir en termes clairs, et ne point me donner la peine de le deviner par le changement ou la froideur de leur contenance ou de leurs manières; que cétait là une chose que je supporterais à peine d'une tête couronnée, mais que je ne trouvais pas que la faveur d'un sujet valût ce prix; que j'avais l'intention de faire la même déclaration à mylord garde des sceaux et à M. Harley, pour qu'ils me traitassent en conséquence. » Saint-John l'approuva, se justifia, dit qu'il avait passé plusieurs nuits à travailler, une nuit à boire, et que sa fatigue avait paru de la mauvaise humeur. Dans le salon de réception, Swift allait causer avec quelque homme obscur, et forçait les lords à venir le saluer et lui parler. « M. le secrétaire d'état me dit que le duc de Buckingham désirait faire ma connaissance; je répondis que cela ne se pouvait, qu'il n'avait pas fait assez d'avances. Le duc de Shrewsbury dit alors qu'il croyait que le duc n'avait pas l'habitude de faire des avances. Je dis que je n'y pouvais rien, car j'attendais toujours des avances en proportion de la qualité des gens, et plus de la part d'un duc que de la part d'un autre homme. » Il triomphait dans son arrogance, et disait avec une joie contenue et pleine de vengeance : « On passe là une demi-heure assez agréable. » Il allait jusqu'à la brutalité, jusqu'à la tyrannie; il écrivait à la duchesse de Queensbury : « Je suis bien aise que vous sachiez votre devoir, car c'est une règle connue et établie depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premières avances m'ont constamment été faites par toutes les dames qui aspiraient à me connaître, et plus grande était leur qualité, plus grandes étaient leurs avances. » Le glorieux général Webb, avec sa béquille et sa canne, montait en boitant ses deux étages pour le féliciter et l'inviter; Swift acceptait, puis, une heure après, se désengageait, aimant mieux dîner ailleurs. Il semblait se regarder comme un être d'espèce supérieure, dispensé des égards, ayant droit aux hommages, ne tenant compte ni du sexe, ni du rang, ni de la gloire, occupé à protéger et à détruire, distribuant les faveurs, les blessures et les pardons. Addison, puis lady Giffard, une amie de vingt ans, lui ayant manqué, il refusa de les reprendre en grâce, s'ils ne lui demandaient pardon. Lord Lansdowne, ministre de la guerre, s'étant trouvé blessé d'un mot dans l'*Exami-*

ner, « je fus hautement irrité, dit Swift, qu'il se fût plaint de moi avant de m'avoir parlé. Je ne lui dirai plus une parole qu'il ne m'ait demandé pardon. » Il traita l'art comme les hommes, écrivant d'un trait, dédaignant « la dégoûtante besogne de se relire, » ne signant aucun de ses livres, laissant chaque écrit faire son chemin seul, sans le secours des autres, sans le patronage de son nom, sans la recommandation de personne. Il avait l'âme d'un dictateur, altéré de pouvoir, et ouvertement, disant « que tous ses efforts pour se distinguer venaient du désir d'être traité comme un lord (1). » — « Que j'aie tort ou raison, ce n'est pas l'affaire. La renommée d'esprit ou de grand savoir tient lieu d'un ruban bleu ou d'un carrosse à six bêtes. » Mais ce pouvoir et ce rang, il se les croyait dus; il ne demandait pas, il attendait. « Je ne solliciterai jamais pour moi-même, quoique je le fasse souvent pour les autres. » Il voulait l'empire, et agissait comme s'il l'avait eu. La haine et le malheur trouvent leur sol natal dans ces esprits despotiques. Ils vivent en rois tombés, toujours insultans et blessés, ayant toutes les misères de l'orgueil, n'ayant aucune des consolations de l'orgueil, incapables de goûter ni la société, ni la solitude, trop ambitieux pour se contenter du silence, trop hautains pour se servir du monde, nés pour la rébellion et la défaite, destinés par leur passion et leur impuissance au désespoir et au talent.

La sensibilité ici exaspérait les plaies de l'orgueil. Sous ce flegme du visage et du style bouillonnaient des passions furieuses. Il y avait en lui une tempête incessante de colères et de désirs. « Une personne de haut rang en Irlande (qui daignait s'abaisser jusqu'à regarder dans mon esprit) avait coutume de dire que cet esprit était comme un démon conjuré, qui ravagerait tout si je ne lui donnais de l'emploi. » Le ressentiment s'enfonçait en lui plus avant et plus brûlant que dans les autres hommes. Il faut écouter le profond soupir de joie haineuse avec lequel il contemple ses ennemis sous ses pieds. « Tous les whigs étaient ravis de me voir; ils se noient et voudraient s'accrocher à moi comme à une branche; leurs grands me faisaient tous gauchement des apologies. Cela est bon de voir la lamentable confession qu'ils font de leur sottise. » Et un peu après : « Qu'ils crèvent et pourrissent, les chiens d'ingrats! Avant de partir d'ici, je les ferai repentir de leur conduite... J'ai gagné vingt ennemis pour deux amis, mais au moins j'ai eu ma vengeance. » Il est assouvi et comblé; comme un loup et comme un lion, il ne se soucie plus de rien.

Cette fougue l'emportait à travers toutes les témérités et toutes les violences. Ses *Lettres du Drapier* avaient soulevé l'Irlande contre

(1) Lettre à Bolingbroke.

le gouvernement, et le gouvernement venait d'afficher une proclamation promettant récompense à qui dénoncerait le *drapier*. Swift, entré brusquement dans la grande salle de réception, écarta les groupes, arriva devant le lord-lieutenant le visage enflammé, et d'une voix tonnante : « Très bien, mylord-lieutenant; c'est un glorieux exploit que votre proclamation d'hier contre un pauvre boutiquier dont tout le crime est d'avoir voulu sauver ce pays. » Et il déborda en invectives au milieu du silence et de la stupeur. Le lord, homme d'esprit, répondit doucement. Devant ce torrent, on se détournait. Ce cœur bouleversé et dévoré ne comprenait rien au calme de ses amis; il leur demandait « si les corruptions et les scélératesses des hommes au pouvoir ne mangeaient pas leur chair et ne séchaient pas leur sang. » La résignation le révoltait. Ses actions, brusques, bizarres, partaient du milieu de son silence comme des éclairs. Il était étrange en tout, et violent dans sa plaisanterie, dans ses affaires privées, avec ses amis, avec les inconnus; souvent on le crut en démence. Addison et ses amis voyaient depuis plusieurs jours à leur café un ecclésiastique singulier qui mettait son chapeau sur la table, marchait à grands pas pendant une heure, payait et partait, n'ayant rien regardé et n'ayant pas dit un mot. Ils l'appelèrent le *curé fou*. Un soir ce curé aperçoit un gentilhomme nouveau débarqué, va droit à lui, et, sans le saluer, lui demande : « Dites-moi, monsieur, vous rappelez-vous un jour de beau temps dans ce monde? » L'autre, étonné, répond, après quelques instans, qu'il se rappelle beaucoup de pareils jours. « C'est plus que je ne puis dire : je ne me rappelle aucun temps qui n'ait été trop chaud ou trop froid, trop humide ou trop sec; mais, avec tout cela, le seigneur Dieu s'arrange pour qu'à la fin de l'an tout soit très bien. » Sur ce sarcasme, il tourne les talons et sort; c'était Swift. — Un autre jour, chez le comte de Burlington, en quittant la table, il dit à la maîtresse de la maison : « Lady Burlington, j'apprends que vous chantez. Chantez-moi un air. » La dame irritée refuse. « Elle chantera, ou je l'y forcerai. Eh bien! madame, je suppose que vous me prenez pour un de vos curés de carrefour. Chantez quand je vous le commande. » Le comte s'étant mis à rire, la dame pleura et se retira. Quand Swift la revit, il lui dit pour première parole : « Dites-moi, madame, êtes-vous aussi fière et d'aussi mauvais caractère aujourd'hui que la dernière fois? » Les gens s'étonnaient ou s'amusaient de ces sorties; j'y vois des sanglots et des cris, les explosions de longues méditations impérieuses ou amères : ce sont les soubresauts d'une âme indomptée qui frémit, se cabre, brise les barrières, se blesse, écrase ou froisse ceux qu'elle rencontre ou qui veulent l'arrêter. Il a fini par la folie; il la sentait venir, il l'a décrite horriblement; il en a goûté par avance la nausée et la lie; il la portait sur son visage tragique, dans

ses yeux terribles et hagards. Voilà le puissant et douloureux génie que la nature livrait en proie à la société et à la vie; la société et la vie lui ont versé tous leurs poisons.

Il a subi la pauvreté et le mépris dès l'âge où l'esprit s'ouvre, à l'âge où le cœur est fier (1), à peine soutenu par les maigres aumônes de sa famille, sombre et sans espérance, sentant sa force et les dangers de sa force. A vingt et un ans, secrétaire chez sir William Temple, il eut par an 20 livres sterling de gages, mangea à la table des premiers domestiques, écrivit des odes pindariques en l'honneur de son maître, emboursa dix ans durant les humiliations de la servitude et la familiarité de la valetaille, obligé d'aduler un courtisan goutteux et flatté, de subir mylady sa femme et mylady sa sœur, agité d'angoisses « dès qu'il voyait un peu de froideur » dans les yeux de sir William, leurré d'espérances vaines, contraint après un essai d'indépendance de reprendre la livrée qui l'étouffait. « Pauvres hères, cadets du ciel, indignes de son soin, nous sommes trop heureux de rattraper les restes et le rebut de sa table! » — « C'est pourquoi, quand vous trouvez que les années viennent sans espérance d'une place, je vous conseille d'aller sur la grande route, seul poste d'honneur qui vous soit laissé; vous y rencontrerez beaucoup de vos vieux camarades, et vous y ferez une vie courte et bonne. » Suivent des avis sur la conduite qu'ils devront tenir lorsqu'on les mènera à la potence. Voilà ses instructions aux domestiques; il racontait ainsi ce qu'il avait souffert. A trente et un ans, espérant une place du roi Guillaume III, il édita les œuvres de son patron, les dédia au souverain, lui remit un placet, n'eut rien, et retomba au poste de secrétaire chez lord Berkeley, cette fois chapelain de la famille, avec tous les dégoûts dont ce rôle de valet ecclésiastique rassasiait alors un homme de cœur. « J'honore la soutane, dit la servante Harris (2), je veux être femme d'un curé. Que vos excellences me donnent une lettre avec un ordre pour le chapelain! » Les excellences, lui ayant promis le doyenné de Derry, le donnèrent à un autre. Rejeté vers la politique, il écrivit un pamphlet whig, *les Dissensions d'Athènes et de Rome*, reçut de lord Halifax et des chefs du parti vingt belles promesses, et fut planté là. Trente ans d'insultes sans vengeance et d'humiliations sans relâche, le tumulte intérieur de tant d'espérances nourries, puis écrasées, des rêves violens et magnifiques subitement flétris par la contrainte d'un métier machinal, l'habitude de souffrir et de haïr, la nécessité de cacher sa haine et sa souffrance, la conscience d'une supériorité blessante, l'isolement du génie et de l'orgueil, l'aigreur de la colère amassée et du dédain

(1) Il avait esquissé dès cette époque *le Conte du Tonneau*.
(2) *Mistress Harris's petition*.

engorgé, voilà les aiguillons qui l'ont lancé comme un taureau. Plus de mille pamphlets en quatre ans vinrent l'irriter encore, avec les noms de *renégat*, de *traître* et d'*athée*. Il les écrasa tous, mit le pied sur leur parti, s'abreuva du poignant plaisir de la victoire. Si jamais âme fut rassasiée de la joie de déchirer, d'outrager et de détruire, ce fut celle-là. Le débordement du mépris, l'ironie implacable, la logique accablante, le cruel sourire du combattant qui marque d'avance l'endroit mortel où il va frapper son ennemi, marche sur lui et le supplicie à loisir, avec acharnement et complaisance, ce sont les sentimens qui l'ont pénétré et qui ont éclaté hors de lui, avec tant d'âpreté qu'il se barra lui-même sa carrière (1), et que de tant de hautes places vers lesquelles il étendait la main, il ne lui resta qu'un poste de doyen dans la misérable Irlande. L'avénement de George Ier l'y exila; l'avénement de George II, sur lequel il comptait, l'y confina. Il s'y débattit d'abord contre la haine populaire, puis contre le ministère vainqueur, puis contre l'humanité tout entière, par des pamphlets sanglans, par des satires désespérées; il y savoura encore une fois le plaisir de combattre et de blesser (2); il y souffrit jusqu'au bout, assombri par le progrès de l'âge, par le spectacle de l'oppression et de la misère, par le sentiment de son impuissance, furieux « de vivre parmi des esclaves, » enchaîné et vaincu. « Chaque année, dit-il, ou plutôt chaque mois je me sens plus entraîné à la haine et à la vengeance, et ma rage est si ignoble qu'elle descend jusqu'à s'en prendre à la folie et à la lâcheté du peuple esclave parmi lequel je vis. » Ce cri est l'abrégé de sa vie publique; ces sentimens sont les matériaux que la vie publique a fournis à son talent.

Il les retrouvait dans la vie privée, plus violens et plus intimes. Il avait élevé et aimé purement une jeune fille charmante, instruite, honnête, Esther Johnson, qui dès l'enfance l'avait chéri et vénéré uniquement. Elle habitait avec lui, il avait fait d'elle sa confidente. De Londres, pendant ses combats politiques, il lui envoyait le journal complet de ses moindres actions; il écrivait pour elle deux fois par jour, avec une familiarité, un abandon extrêmes, avec tous les badinages, toutes les vivacités, tous les noms mignons et caressans de l'épanchement le plus tendre. Cependant une autre jeune fille belle et riche, miss Vanhomrigh, s'attachait à lui, lui déclarait son amour, recevait plusieurs marques du sien, le suivait en Irlande, tantôt jalouse, tantôt soumise, mais si passionnée, si malheureuse, que ses lettres auraient brisé le cœur le plus dur. « Si vous conti-

(1) Par *le Conte du Tonneau* auprès du clergé, et par *la Prophétie de Windsor* auprès de la reine.

(2) *Lettres du Drapier, Gulliver, Rhapsodie sur la poésie, Proposition modeste,* divers pamphlets sur l'Irlande.

nuez à me traiter comme vous le faites, je n'aurai pas à vous gêner longtemps... Je crois que j'aurais supporté plus volontiers la torture que ces mortelles, mortelles paroles que vous m'avez dites... Oh! s'il vous restait seulement assez d'intérêt pour moi pour que cette plainte pût toucher votre pitié! » Elle languit et mourut. Esther Johnson, qui si longtemps avait eu tout le cœur de Swift, souffrait encore davantage. Tout était changé dans la maison de Swift. « A mon arrivée, dit-il, je crus que je mourrais de chagrin, et tout le temps qu'on mit à m'installer, je fus horriblement triste. » Des larmes, la défiance, le ressentiment, un silence glacé, voilà ce qu'il trouvait à la place de la familiarité et des tendresses. Il l'épousa par devoir, mais en secret, et à la condition qu'elle ne serait sa femme que de nom. Pendant douze ans, elle dépérit; Swift s'en allait le plus souvent qu'il pouvait en Angleterre. Sa maison lui était un enfer; on soupçonne qu'une infirmité physique s'était mêlée à ses amours et à son mariage. Un jour, Delany, son biographe, l'ayant trouvé qui causait avec l'archevêque King, vit l'archevêque en larmes, et Swift qui s'enfuyait le visage bouleversé. « Vous venez de voir, dit le prélat, *le plus malheureux homme de la terre;* mais sur la cause de son malheur, vous ne devez jamais faire une question. » Esther Johnson mourut; quelles furent les angoisses de Swift, de quels spectres il fut poursuivi, dans quelles horreurs le souvenir de deux femmes minées lentement et tuées par sa faute le plongea et l'enchaîna, rien que sa fin peut le dire. « Il est temps pour moi d'en finir avec le monde;... mais je mourrai ici dans la rage comme un rat empoisonné dans son trou... » L'excès du travail et des émotions l'avait rendu malade dès sa jeunesse : il avait des vertiges; il n'entendait plus. Il sentait depuis longtemps que sa raison l'abandonnerait. Un jour on l'avait vu s'arrêter devant un orme découronné, le contempler longtemps, et dire : « Je serai comme cet arbre, je mourrai d'abord par la tête. » Sa mémoire le quittait, il recevait les attentions des autres avec dégoût, parfois avec fureur. Il vivait seul, morne, ne pouvant plus lire. On dit qu'il passa une année sans prononcer une parole, ayant horreur de la figure humaine, marchant dix heures par jour, maniaque, puis idiot. Une tumeur lui vint sur l'œil, telle qu'il resta un mois sans dormir, et qu'il fallut cinq personnes pour l'empêcher de s'arracher l'œil avec les ongles. Un de ses derniers mots fut : « Je suis fou. » Son testament ouvert, on trouva qu'il léguait toute sa fortune pour bâtir un hôpital d'aliénés.

Il a fallu ces passions et ces misères pour inspirer les *Voyages de Gulliver* et *le Conte du Tonneau.*

Il a fallu encore une forme d'esprit étrange et puissante, aussi anglaise que son orgueil et ses passions.

Il a le style d'un chirurgien et d'un juge, froid, grave, solide, sans ornement, ni vivacité, ni passion, tout viril et pratique. Il ne veut ni plaire, ni divertir, ni entraîner, ni toucher; il ne lui arrive jamais d'hésiter, de redoubler, de s'enflammer ou de faire effort. Il prononce sa pensée d'un ton uni, en termes exacts, précis, souvent crus, par des comparaisons familières, abaissant tout à la portée de la main, même les choses les plus hautes, surtout les choses les plus hautes, avec un flegme brutal, toujours hautain. Il sait la vie comme un banquier sait ses comptes, et une fois son addition faite, il dédaigne ou assomme les bavards qui en disputent autour de lui.

Avec le total il sait les parties. Non-seulement il saisit familièrement et vigoureusement chaque objet, mais encore il le décompose et possède l'inventaire de ses détails. Il a l'imagination aussi minutieuse qu'énergique. Il peut vous donner sur chaque événement et sur chaque objet un procès-verbal de circonstances sèches, si bien lié et si vraisemblable qu'il vous fera illusion. Les voyages de son Gulliver sembleront un journal de bord. Les prédictions de son Bickerstaff seront prises à la lettre par l'inquisition de Portugal. Le récit de son *M. du Baudrier* paraîtra une traduction authentique. Il donnera au roman extravagant l'air d'une histoire certifiée. Par cette science détaillée et solide, il importe dans la littérature l'esprit positif des hommes de pratique et d'affaires. Il n'y en a pas de plus fort, ni de plus borné, ni de plus malheureux; car il n'y en a pas de plus destructeur. Nulle grandeur fausse ou vraie ne se soutient devant lui; les choses sondées et maniées perdent à l'instant leur prestige et leur valeur. En les décomposant, il montre leur laideur réelle et leur ôte leur beauté fictive. En les mettant au niveau des objets vulgaires, il leur supprime leur beauté réelle et leur imprime une laideur fictive. Il présente tous leurs traits grossiers, et ne présente que leurs traits grossiers. Regardez comme lui les détails physiques de la science, de la religion, de l'état, et réduisez comme lui la science, la religion et l'état à la bassesse des événemens journaliers; comme lui, vous verrez — ici, un Bedlam de rêveurs ratatinés, de cerveaux étroits et chimériques, occupés à se contredire, à ramasser dans des bouquins moisis des phrases vides, à inventer des conjectures qu'ils crient comme des vérités; — là, une bande d'enthousiastes marmottant des phrases qu'ils n'entendent pas, adorant des figures de style en guise de mystères, attachant la sainteté ou l'impiété à des manches d'habit ou à des postures, dépensant en persécutions et en génuflexions le surplus de folie moutonnière et féroce dont le hasard malfaisant a gorgé leurs cerveaux; — là-bas, des troupeaux d'idiots qui livrent leur sang et leurs biens aux caprices et aux calculs d'un monsieur en carrosse, par respect pour le carrosse qu'ils lui ont fourni. Quelle partie de la

nature ou de la vie humaine peut subsister grande et belle devant un esprit qui, pénétrant les détails, aperçoit l'homme à table, au lit, à la garde-robe, dans toutes ses actions plates ou basses, et qui ravale toute chose au rang des événemens vulgaires, des circonstances de friperie et de pot-au-feu? Ce n'est pas assez pour l'esprit positif de voir les ressorts, les poulies, les quinquets et tout ce qu'il y a de laid dans l'opéra auquel il assiste; par surcroît, il l'enlaidit, l'appelant parade. Ce n'est pas assez de n'y rien ignorer, il veut encore n'y rien admirer. Il traite les choses en outils domestiques; après en avoir compté les matériaux, il leur impose un nom ignoble; pour lui, la nature n'est qu'une marmite où cuisent des ingrédiens dont il sait la proportion et le nombre. Dans cette force et dans cette faiblesse, vous voyez d'avance la misanthropie de Swift et son talent.

C'est qu'il n'y a que deux façons de s'accommoder au monde : la médiocrité d'esprit et la supériorité d'intelligence; l'une à l'usage du public et des sots, l'autre à l'usage des artistes et des philosophes; l'une qui consiste à ne rien voir, l'autre qui consiste à voir tout. Vous respecterez les choses respectées, si vous n'en regardez que la surface, si vous les prenez telles qu'elles se donnent, si vous vous laissez duper par la belle apparence qu'elles ne manquent jamais de revêtir; vous saluerez dans vos maîtres l'habit doré dont ils s'affublent, et vous ne songerez jamais à sonder les souillures qui sont cachées par la broderie. Vous serez attendri par les grands mots qu'ils répètent d'un ton sublime, et vous n'apercevrez jamais dans leur poche le manuel héréditaire où ils les ont pris. Vous leur porterez pieusement votre argent et vos services; la coutume vous paraîtra justice, et vous accepterez cette doctrine d'oie, qu'une oie a pour devoir d'être un rôti. Mais d'autre part vous tolérerez et même vous aimerez le monde, si, pénétrant dans sa nature, vous vous occupez à expliquer ou à imiter son mécanisme. Vous vous intéresserez aux passions par la sympathie de l'artiste ou par la compréhension du philosophe; vous les trouverez naturelles en ressentant leur force, ou vous les trouverez nécessaires en calculant leur liaison; vous cesserez de vous indigner contre des puissances qui produisent de beaux spectacles, ou vous cesserez de vous emporter contre des contre-coups que la géométrie des causes avait prédits; vous admirerez le monde comme un drame grandiose ou comme un développement invincible, et vous serez préservé par l'imagination ou par la logique du dénigrement ou du dégoût. Vous démêlerez dans la religion les hautes vérités que les dogmes offusquent et les généreux instincts que la superstition recouvre; vous apercevrez dans l'état les bienfaits infinis que nulle tyrannie n'abolit et les inclinations sociables que nulle méchanceté ne déracine;

vous distinguerez dans la science les doctrines solides que la discussion n'ébranle plus, les larges idées que le choc des systèmes purifie et déploie, les promesses magnifiques que les progrès présens ouvrent à l'ambition de l'avenir. On peut de la sorte échapper à la haine par la nullité de la perspective et par la grandeur de la perspective, par l'impuissance de découvrir les contrastes et par la puissance de découvrir l'accord des contrastes. Élevé au-dessus de l'une, abaissé au-dessous de l'autre, voyant le mal et le désordre, ignorant le bien et l'harmonie, exclu de l'amour et du calme, livré à l'indignation et à l'amertume, Swift ne rencontre ni une cause qu'il puisse chérir, ni une doctrine qu'il puisse établir (1); il emploie toute la force de l'esprit le mieux armé et du caractère le mieux trempé à décrier et à détruire : toutes ses œuvres sont des pamphlets.

II. — LE PAMPHLÉTAIRE.

C'est à ce moment et entre ses mains que le journal atteignit en Angleterre son caractère propre et sa plus grande force. La littérature entrait dans la politique. Pour comprendre ce que devint l'une, il faut comprendre ce qu'était l'autre : l'art dépendit des affaires, et l'esprit des partis fit l'esprit des écrivains.

En France, une théorie paraît, éloquente, bien liée et généreuse; les jeunes gens s'en éprennent, portent un chapeau et chantent des chansons en son honneur; le soir, en digérant, les bourgeois la lisent et s'y complaisent; plusieurs, ayant la tête chaude, l'acceptent, et se prouvent à eux-mêmes leur force d'esprit en se moquant des rétrogrades. D'autre part, les gens établis, prudens et craintifs, se défient; comme ils se trouvent bien, ils trouvent que tout est bien, et demandent que les choses restent comme elles sont. Voilà nos deux partis, fort anciens, comme chacun sait, fort peu graves, comme chacun voit. Nous avons besoin de causer, de nous enthousiasmer, de raisonner sur des opinions spéculatives, tout cela fort légèrement, environ une heure par jour, ne livrant à ce goût que la superficie de nous-mêmes, si bien nivelés, qu'au fond nous pensons tous de même, et qu'à voir justement les choses on ne trouvera dans notre pays que deux partis, celui des hommes de vingt ans et celui des hommes de quarante ans. Au contraire les partis anglais furent toujours des corps compactes et vivans, liés par des intérêts d'argent, de rang et de conscience, ne prenant les théories que pour drapeau ou pour appoint, sortes d'états secondaires qui, comme

(1) « L'absence de foi est un inconvénient qu'il faut cacher quand on ne peut le vaincre. — Je me regarde, en qualité de prêtre, comme chargé par la Providence de défendre un poste qu'elle m'a confié, et pour faire déserter autant d'ennemis qu'il est possible. » (*Pensées sur la Religion.*)

jadis ceux de Rome, essaient légalement d'accaparer l'état. Pareillement, la constitution anglaise ne fut jamais qu'une transaction entre des puissances distinctes, contraintes de se tolérer les unes les autres, disposées à empiéter les unes sur les autres, occupées à traiter les unes avec les autres. La politique est pour eux un intérêt domestique, pour nous une occupation de l'esprit : ils en font une affaire, nous en faisons une discussion.

C'est pourquoi leurs pamphlets, et notamment ceux de Swift, ne nous paraissent qu'à demi littéraires. Pour qu'un raisonnement soit littéraire, il faut qu'il ne s'adresse point à tel intérêt ou à telle faction, mais à l'esprit pur, qu'il soit fondé sur des vérités universelles, qu'il s'appuie sur la justice absolue, qu'il puisse toucher toutes les raisons humaines; autrement, étant local, il n'est qu'utile : il n'y a de beau que ce qui est général. Il faut encore qu'il se développe régulièrement par analyse, avec des divisions exactes, que la distribution y donne une image de la pure raison, que l'ordre des idées y soit inviolable, que tout esprit puisse y puiser aisément une conviction entière, que la méthode, comme les principes, soit raisonnable en tous les lieux et dans tous les temps. Il faut enfin que la passion de bien prouver se joigne à l'art de bien prouver, que l'orateur annonce sa preuve, qu'il la rappelle, qu'il la présente sous toutes ses faces, qu'il veuille pénétrer dans les esprits, qu'il les poursuive, mais en même temps qu'il traite ses auditeurs en hommes dignes de comprendre et de croire les vérités générales, et que son discours ait la vivacité, la noblesse, la politesse et l'ardeur qui conviennent à de tels sujets et à de tels esprits. C'est par là que la prose antique et la prose française sont éloquentes, et que des dissertations de politique ou des controverses de religion sont restées des modèles d'art.

Ce bon goût et cette philosophie manquent à l'esprit positif; il veut atteindre non la beauté éternelle, mais le succès actuel. Swift ne s'adresse pas à l'homme en général, mais à certains hommes. Il ne parle pas à des raisonneurs, mais à un parti; il ne s'agit pas d'enseigner une vérité, mais de faire une impression; il n'a pas pour but d'éclairer cette partie isolée de l'homme qu'on appelle l'esprit, mais de remuer cette masse de sentimens et de préjugés qui est tout l'homme. Pendant qu'il écrit, son public est sous ses yeux : gros *squires* bouffis par le porto et le bœuf, accoutumés à la fin du repas à hurler loyalement pour l'église et le roi; gentilshommes fermiers aigris contre le luxe de Londres et l'importance nouvelle des commerçans; ecclésiastiques nourris de sermons pédans et de haine ancienne contre les dissidens et les papistes. Ces gens-là n'auront pas assez d'esprit pour suivre une belle déduction ou pour entendre un principe abstrait. Il faut calculer les faits qu'ils savent, les idées

qu'ils ont reçues, les intérêts qui les pressent, ne rappeler que ces faits, ne partir que de ces idées, n'inquiéter que ces intérêts. Ainsi parle Swift, sans développement, sans coups de logique, sans effets de style, mais avec une force et un succès extraordinaires, par des sentences dont les contemporains sentaient intérieurement la justesse, et qu'ils acceptaient à l'instant même, parce qu'elles ne faisaient que leur dire nettement et tout haut ce qu'ils balbutiaient obscurément et tout bas. Telle fut la puissance de l'*Examiner*, qui transforma en un an l'opinion de trois royaumes, et surtout du *Drapier*, qui fit reculer un gouvernement.

La petite monnaie manquait en Irlande, et les ministres anglais avaient donné à William Wood une patente pour frapper 108,000 livres sterling de cuivre. Une commission dont Newton était membre vérifia les pièces fabriquées, les trouva bonnes, et plusieurs juges compétens pensent aujourd'hui que la mesure était loyale autant qu'utile au pays. Swift ameuta contre elle le peuple en lui parlant son langage, et triompha du bon sens et de l'état (1). « Frères, amis, compatriotes et camarades, ce que je vais vous dire à présent est, après votre devoir envers Dieu et le soin de votre salut, du plus grand intérêt pour vous-mêmes et vos enfans; votre pain, votre habillement, toutes les nécessités de la vie en dépendent. C'est pourquoi je vous exhorte très instamment comme hommes, comme chrétiens, comme pères, comme amis de votre pays, à lire cette feuille avec la dernière attention, ou à vous la faire lire par d'autres. Pour que vous puissiez le faire avec moins de dépense, j'ai ordonné à l'imprimeur de la vendre au plus bas prix. » Vous voyez naître du premier coup d'œil l'inquiétude populaire; c'est ce style qui touche les ouvriers et les paysans; il faut cette simplicité, ces détails, pour entrer dans leur croyance. L'auteur a l'air d'un drapier, et ils n'ont confiance qu'aux gens de leur état. Swift continue, et diffame Wood, certifiant que ses pièces de cuivre ne valent pas le huitième de leur titre. De preuves, nulle trace : il n'y a pas besoin de preuves pour convaincre le peuple; il suffit de répéter plusieurs fois la même injure, d'abonder en exemples sensibles, de frapper ses yeux et ses oreilles. Une fois l'imagination prise, il ira criant, se persuadant par ses propres cris, intraitable. « Votre paragraphe, dit Swift à ses adversaires, rapporte encore ceci, que sir Isaac Newton a rendu compte d'un essai fait à la Tour sur le métal de Wood, par quoi il paraissait que Wood a rempli à tous égards son traité. Son traité? Avec qui? Est-ce avec le parlement ou avec le peuple d'Irlande? Est-ce que ce ne sont pas

(1) Je ne crois pas, quoi qu'on ait dit, qu'il fût alors de mauvaise foi. On pouvait croire à une escroquerie ministérielle, et Swift plus qu'un autre. Au fond, Swift me paraît honnête homme.

eux qui seront les acheteurs? Mais ils le détestent, l'abhorrent, comme corrompu, frauduleux; ils la rejettent, sa boue et sa drogue. » Et un peu après : « M. Wood, dit-il, propose de ne fabriquer que 40,000 livres de sa monnaie, à moins *que les exigences du commerce n'en demandent davantage,* quoique sa patente lui donne pouvoir pour en fabriquer une bien plus grande quantité; — à quoi, si je devais répondre, je le ferais comme ceci. Que M. Wood et sa bande de fondeurs et de chaudronniers battent monnaie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans le royaume une vieille bouilloire de reste, qu'ils en battent avec du vieux cuir, de la terre à pipe ou de la boue de la rue, et appellent leur drogue du nom qu'il leur plaira, guinée ou liard, nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir comment lui et sa troupe de complices jugent à propos de s'employer; mais j'espère et j'ai confiance que tous, jusqu'au dernier homme, nous sommes bien déterminés à ne point avoir affaire avec lui ni avec sa marchandise. » Swift s'emporte, ne répond pas. En effet c'est la meilleure manière de répondre : pour remuer de tels auditeurs, il faut mettre en mouvement leur sang et leurs nerfs; dès lors les boutiquiers et les fermiers retrousseront leurs manches, apprêteront leurs poings, et les bonnes raisons de leur ennemi ne feront qu'augmenter l'envie qu'ils ont de l'assommer.

Voyez maintenant comment un amas d'exemples sensibles rend probable une assertion gratuite. « Votre journal dit qu'on a vérifié la monnaie. Comme cela est impudent et insupportable! Wood a soin de fabriquer une douzaine ou deux de sous en bon métal, les envoie à la Tour, et on les approuve, et ces sous doivent répondre de tous ceux qu'il a déjà fabriqués ou fabriquera à l'avenir! Sans doute il est vrai qu'un *gentleman* envoie souvent à ma boutique prendre un échantillon d'étoffe : je le coupe loyalement dans la pièce, et si l'échantillon lui va, il vient ou envoie et compare le morceau avec la pièce entière, et probablement nous faisons marché; mais si je voulais acheter cent moutons, et que l'éleveur, après m'avoir amené un seul mouton, gras et de bonne toison, en manière d'échantillon, me voulût faire payer le même prix pour les cent autres, sans me permettre de les voir avant de payer, ou sans me donner bonne garantie qu'il me rendra mon argent pour ceux qui seront maigres, ou tondus, ou galeux, je ne voudrais pas être une de ses pratiques. On m'a conté l'histoire d'un homme qui voulait vendre sa maison, et pour cela portait un morceau de brique dans sa poche, et la montrait comme échantillon pour encourager les acheteurs; ceci est justement le cas pour les vérifications de M. Wood. » Un gros rire éclatait; les bouchers, les maçons, étaient gagnés. Pour achever, Swift leur enseignait un expédient pratique, proportionné à leur in-

telligence et à leur état. « Le simple soldat, quand il ira au marché ou à la taverne, offrira cette monnaie; si on la refuse, il sacrera, fera le diable à quatre, menacera de battre le boucher ou la cabaretière, ou prendra les marchandises par force, et leur jettera la pièce fausse. Dans ce cas et dans les autres semblables, le boutiquier, ou le débitant de viandes, ou tout autre marchand, n'a pas autre chose à faire que de demander dix fois le prix de sa marchandise, si on veut le payer en monnaie de Wood, — par exemple vingt pence de cette monnaie pour un quart d'ale, — et ainsi dans toutes les autres choses, et ne jamais lâcher sa marchandise qu'il ne tienne l'argent. » La clameur publique vainquit le gouvernement anglais; il retira sa monnaie et paya à Wood une grosse indemnité. Tel est le mérite des raisonnemens de Swift; ce sont de bons outils, tranchans et maniables, ni élégans ni brillans, mais qui prouvent leur valeur par leur effet.

Toute la beauté de ces pamphlets est dans l'accent. Ils n'ont ni la fougue généreuse de Pascal, ni la gaieté étourdissante de Beaumarchais, ni la finesse ciselée de Courier, mais un air de supériorité accablante et une âcreté de rancune terrible. La passion et l'orgueil énorme, comme tout à l'heure l'esprit positif, ont asséné tous les coups. Il faut lire son *Esprit public des Whigs* contre Steele. Page à page, Steele est déchiré avec un calme et un dédain que personne n'a égalés. Swift avance régulièrement, ne laissant aucune partie saine, enfonçant blessure sur blessure, sûr de tous ses coups, en sachant d'avance la portée et la profondeur. Le pauvre Steele, étourdi vaniteux, est entre ses mains comme Gulliver chez les géans; c'est pitié de voir un combat si inégal, et ce combat est sans pitié : Swift l'écrase avec soin et avec aisance, comme une vermine. Le malheureux, ancien officier et demi-lettré, se servait maladroitement des mots constitutionnels. « Contre cet écueil, il vient perpétuellement faire naufrage à nos yeux, toutes les fois qu'il se hasarde hors des bornes étroites de sa littérature. Il a gardé un souvenir confus des termes depuis qu'il a quitté l'université, mais il a perdu la moitié de leur sens, et les met ensemble sans autre motif que leur cadence, comme ce domestique qui clouait des cartes dans le cabinet d'un *gentleman*, quelques-unes en travers, d'autres la tête en bas, pour mieux les ajuster aux panneaux. »

Quand il juge, il est pire que quand il prouve, témoin son *court portrait de lord Wharton*. Avec les formules de politesse officielle, il le transperce; il n'y a qu'un Anglais capable d'un tel flegme et d'une telle hauteur.

« J'ai eu l'occasion, dit-il, de converser beaucoup avec sa seigneurie, et suis parfaitement convaincu qu'il est indifférent aux applaudissemens autant

qu'insensible aux reproches. Il est dépourvu du sens de la gloire et de la honte, comme quelques hommes sont dépourvus du sens de l'odorat. C'est pourquoi une bonne réputation est pour lui aussi peu de chose qu'un parfum précieux serait pour eux. Quand un homme, dans l'intérêt du public, se met à décrire le naturel d'un serpent, d'un loup, d'un crocodile ou d'un renard, on doit entendre qu'il le fait sans aucune espèce d'amour ou de haine personnelle envers ces animaux eux-mêmes. Pareillement son excellence est un de ceux que je n'aime ni ne hais personnellement. Je le vois à la cour, chez lui et quelquefois chez moi, car j'ai l'honneur de recevoir ses visites; et quand cet écrit sera public, il est probable qu'il me dira, comme il l'a déjà fait dans une circonstance semblable, « qu'il vient d'être diablement éreinté, » puis, avec la transition la plus aisée du monde, me parlera du temps ou des nouvelles. J'entreprends donc ce travail de meilleur cœur, étant sûr de ne point le mettre en colère et de ne blesser en aucune façon sa réputation : comble de bonheur et de sécurité qui appartient à son excellence, et que nul philosophe avant lui n'a pu atteindre. — Thomas, comte de Wharton, lord-lieutenant d'Irlande, par la force étonnante de sa constitution, a depuis quelques années dépassé l'âge critique, sans que la vieillesse ait laissé de traces visibles sur son corps ou sur son esprit, quoiqu'il se soit prostitué toute la vie aux vices qui ordinairement usent l'un et l'autre. Qu'il se promène, ou siffle, ou jure, ou dise des ordures, ou crie des injures, il s'acquitte de tous ces emplois mieux qu'un étudiant de troisième année. Avec la même grâce et le même style, il tempêtera contre son cocher en pleine rue, dans le royaume dont il est gouverneur, et tout cela sans conséquence, parce que la chose est dans son naturel et que tout le monde s'y attend. Lorsqu'il réussit, c'est moins par l'art que par le nombre de ses mensonges, ces mensonges étant quelquefois découverts en une heure, souvent en un jour, toujours en une semaine. Il jure solennellement qu'il vous aime et veut vous servir, et, votre dos tourné, dit aux assistans que vous êtes un chien et un drôle. Il va constamment aux prières, selon l'étiquette de sa place, et profère des ordures et des blasphèmes à la porte de la chapelle. En politique, il est presbytérien; en religion, athée; mais il trouve bon en ce moment d'avoir pour concubine une papiste. Dans son commerce avec les hommes, sa règle générale est de tâcher de leur en imposer, n'ayant d'autre recette pour cet effet qu'un composé de sermens et de mensonges. On n'a jamais su qu'il ait refusé ou tenu une promesse. Et je me souviens que lui-même en faisait l'aveu à une dame, exceptant toutefois la promesse qu'il lui faisait en ce moment, qui était de lui procurer une pension. Cependant il manqua à cette même promesse, et, je l'avoue, nous trompa tous les deux; mais ici, je prie qu'on distingue entre une promesse et un marché, car certainement il tiendra le marché avec celui qui lui aura fait la plus belle offre. En voilà assez pour le portrait de son excellence. »

Suit une liste détaillée des belles actions à l'appui. « A la vérité, je n'ai pu les ranger convenablement, comme je l'aurais voulu. C'est que j'ai cru utile pour diverses raisons que le monde fût informé aussitôt que possible des mérites de son excellence. Telles qu'elles sont, elles pourront servir de matériaux à toute personne qui aura

l'envie d'écrire des mémoires sur la vie de son excellence. » Dans tout ce morceau, la voix de Swift est restée calme; pas un muscle de son visage n'a remué, ni demi-sourire, ni éclair de l'œil, ni geste; il parle en statue, mais sa colère croît par la contrainte et brûle d'autant plus qu'elle n'a pas d'éclat.

C'est pourquoi son style ordinaire est l'ironie grave. Elle est l'arme de l'orgueil, de la méditation et de la force. L'homme qui l'emploie au plus fort de la tempête intérieure se contient; il est trop fier pour offrir sa passion en spectacle; il ne prend point le public pour confident; il entend être seul dans son âme; il aurait honte de se livrer; il veut et sait garder l'absolue possession de soi. Ainsi concentré, il comprend mieux et il souffre davantage; l'emportement ne vient point soulager sa colère ou dissiper son attention; il sent toutes les pointes et pénètre jusqu'au fond de l'opinion qu'il déteste; il multiplie sa douleur et sa connaissance, et ne s'épargne ni blessure, ni réflexion. C'est dans cette attitude qu'il faut voir Swift, impassible en apparence, mais les muscles contractés, le cœur brûlant de haine, écrire avec un sourire terrible des pamphlets comme celui-ci (1) :

« Il n'est peut-être ni très sûr, ni très prudent de raisonner contre l'abolition du christianisme dans un moment où tous les partis sont déterminés et unanimes sur ce point. Cependant, soit affectation de singularité, soit perversité de la nature humaine, je suis si malheureux, que je ne puis être entièrement de cette opinion. Bien plus, quand je serais sûr que l'attorney-général va donner ordre qu'on me poursuive à l'instant même, je confesse encore que dans l'état présent de nos affaires soit intérieures, soit extérieures, je ne vois pas la nécessité absolue d'extirper chez nous la religion chrétienne. Ceci pourra peut-être sembler un paradoxe trop fort, même à notre âge savant et paradoxal; c'est pourquoi je l'exposerai avec toute la réserve possible et avec une extrême déférence pour cette grande et docte majorité qui est d'un autre sentiment. — Du reste, j'espère qu'aucun lecteur ne me suppose assez faible pour vouloir défendre le christianisme réel, qui, dans les temps primitifs, avait, dit-on, quelque influence sur la croyance et les actions des hommes : ce serait là en effet un projet insensé; on détruirait ainsi d'un seul coup la moitié de la science et tout l'esprit du royaume. Le lecteur de bonne foi comprendra aisément que mon discours n'a d'autre objet que de défendre le christianisme nominal, l'autre ayant été depuis quelque temps mis de côté par le consentement général comme tout à fait incompatible avec nos projets actuels de richesse et de pouvoir. »

Swift examine donc les avantages que pourrait avoir cette abolition du titre et du nom de chrétien, ceux-ci par exemple :

(1) *Argument contre l'abolition du Christianisme*. Il s'agit de décrier les whigs, amis des libres penseurs.

« On objecte que de compte fait il y a dans ce royaume plus de dix mille prêtres, dont les revenus, joints à ceux de milords les évêques, suffiraient pour entretenir au moins deux cents jeunes gentilshommes, gens d'esprit et de plaisir, libres penseurs, ennemis de la prêtraille, des principes étroits, de la pédanterie et des préjugés, et qui pourraient faire l'ornement de la ville et de la cour. On représente encore comme un grand avantage pour le public que si nous écartons tout d'un coup l'institution de l'Évangile, toute religion sera naturellement bannie pour toujours, et par suite avec elle tous les fâcheux préjugés de l'éducation qui, sous les noms de vertu, conscience, honneur, justice et autres semblables, ne servent qu'à troubler la paix de l'esprit humain. »

Puis il conclut en doublant l'insulte :

« Ayant maintenant considéré les plus fortes objections contre le christianisme et les principaux avantages qu'on espère obtenir en l'abolissant, je vais, avec non moins de déférence et de soumission pour de plus sages jugemens, mentionner quelques inconvéniens qui pourraient naître de la destruction de l'Évangile, et que les inventeurs n'ont peut-être pas suffisamment examinés. D'abord je sens très vivement combien les personnes d'esprit et de plaisir doivent être choquées et murmurer à la vue de tant de prêtres crottés qui se rencontrent sur leur chemin et offensent leurs yeux; mais en même temps ces sages réformateurs ne considèrent pas quel avantage et quelle félicité c'est pour de grands esprits d'avoir toujours sous la main des objets de mépris et de dégoût pour exercer et accroître leurs talens, et pour empêcher leur mauvaise humeur de retomber sur eux-mêmes ou sur leurs pareils, — particulièrement quand tout cela peut être fait sans le moindre danger imaginable pour leur personne. Et pour pousser un autre argument de nature semblable : si le christianisme était aboli, comment les libres penseurs, les puissans raisonneurs, les hommes de profonde science, sauraient-ils trouver un autre sujet si bien disposé à tous égards pour qu'ils puissent déployer leur talent? De quelles merveilleuses productions d'esprit serions-nous privés, si nous perdions celles des hommes dont le génie, par une pratique continuelle, s'est entièrement tourné en railleries et en invectives contre la religion, et qui seraient incapables de briller ou de se distinguer sur tout autre sujet! Nous nous plaignons journellement du grand déclin de l'esprit parmi nous, et nous voudrions supprimer la plus grande, peut-être la seule source qui lui reste! — Mais voici la plus forte des raisons; celle-là est tout à fait invincible. Il est à craindre que, six mois après l'acte du parlement pour l'extirpation de l'Évangile, les fonds de la banque et des Indes-Orientales ne tombent au moins de 1 pour 100. Et puisque c'est cinquante fois plus que la sagesse de notre âge a jamais jugé à propos d'aventurer pour le salut du christianisme, il n'y a nulle raison de s'exposer à une si grande perte pour le seul plaisir de le détruire. »

Swift n'est qu'un combattant, je le veux; mais quand on revoit d'un coup d'œil ce bon sens et cet orgueil, cet empire sur les passions des autres et cet empire de soi, cette force de haine et cet em-

ploi de la haine, on juge qu'il n'y eut guère de combattans semblables. Il est pamphlétaire comme Annibal fut *condottiere*.

III. — LE POÈTE.

Le soir de la bataille, ordinairement on se délasse : on badine, on raille, on cause, en prose, en vers; mais ce soir continue la journée, et l'esprit qui a laissé sa trace dans les affaires laisse sa trace dans les amusemens.

Quoi de plus gai que les soirées de Voltaire? Il se moque; mais est-ce que dans sa moquerie vous apercevez quelque intention meurtrière? Il s'emporte; mais est-ce que dans ses colères vous apercevez un naturel haineux et méchant? Tout est aimable en lui. En un instant, par besoin d'action, il frappe, caresse, change cent fois de ton, de visage, avec de brusques mouvemens, d'impétueuses saillies, quelquefois enfant, toujours homme du monde, de goût et de conversation. Il veut me faire fête; il me mène en un instant à travers mille idées, sans effort, pour s'égayer, pour m'égayer moi-même. Le charmant maître de maison qui veut plaire, qui sait plaire, qui n'a horreur que de l'ennui, qui ne se défie point de moi, qui ne se contraint pas, qui est toujours lui-même, qui petille d'idées, de naturel et d'enjouement! Si j'étais avec lui, et qu'il se moquât de moi, je ne me fâcherais pas; je prendrais le ton, je rirais de moi-même, je sentirais qu'il n'a d'autre envie que de passer une heure agréable, qu'il ne m'en veut pas, qu'il me traite en égal et en convive, qu'il éclate en plaisanteries comme un feu d'hiver en étincelles, et qu'il n'en est ni moins joli, ni moins salutaire, ni moins réjouissant.

Plaise à Dieu que jamais Swift ne badine sur mon compte! L'esprit positif est trop solide et trop sec pour être aimable et gai. Quand il rencontre le ridicule, il ne s'amuse pas à l'effleurer, il l'étudie; il y pénètre gravement, il le possède à fond, il sait toutes ses subdivisions et toutes ses preuves. Cette connaissance approfondie ne peut produire qu'une plaisanterie accablante. Celle de Swift au fond n'est qu'une réfutation par l'absurde, toute scientifique. Par exemple, l'*Art de mentir en politique* est un traité didactique dont le plan pourrait servir de modèle. « Dans le premier chapitre de cet excellent traité, l'auteur examine philosophiquement la nature de l'âme humaine et les qualités qui la rendent capable de mensonge. Il suppose que l'âme ressemble à un spéculum ou miroir plano-cylindrique, le côté plat représentant les choses comme elles sont, et le côté cylindrique, selon les règles de la catoptrique, devant représenter les choses vraies comme fausses, et les choses fausses comme vraies. Dans le second chapitre, il traite de la nature du mensonge

politique; dans le troisième, de la légitimité du mensonge politique. Le quatrième est presque tout employé à résoudre cette question : si le droit de fabriquer des mensonges politiques appartient uniquement au gouvernement? » Ailleurs rien de plus fort, de plus digne d'une académie des inscriptions que le raisonnement par lequel il convainc un badinage de Pope (1) d'être un pamphlet insidieux contre la religion et l'état. Son *Art de couler bas en poésie* a tout l'air d'une bonne rhétorique; les principes y sont posés, les divisions justifiées, les exemples rapportés et discutés avec une justesse et une méthode extraordinaires : c'est la parfaite raison mise au service de la déraison.

Ses passions, comme son esprit, sont trop fortes. Pour égratigner, il déchire; son badinage est funèbre; par plaisanterie, il traîne le lecteur sur tous les dégoûts de la maladie et de la mort. Un ancien cordonnier, nommé Partridge, s'étant fait astrologue, Swift, d'un flegme imperturbable, prend un nom d'astrologue, compose des considérations sur les devoirs du métier, et, pour donner confiance au lecteur, se met lui-même à prédire. « Ma première prédiction n'est qu'une bagatelle; cependant je la mentionne pour prouver combien ces vains prétendans à l'astrologie sont ignorans dans leurs propres affaires. Elle concerne Partridge, le faiseur d'almanachs. J'ai consulté d'après mes règles l'étoile de sa nativité, et je trouve qu'il mourra infailliblement le 29 mars prochain, à onze heures du soir environ, d'une fièvre chaude; c'est pourquoi je l'avertis d'y songer et de mettre ordre à ses affaires. » Le 29 mars étant passé, il conte que l'entrepreneur des pompes funèbres est venu pour tendre de noir l'appartement de Partridge; puis Ned le fossoyeur, demandant si la fosse sera revêtue de briques ou ordinaire; puis M. White le charpentier pour mettre des vis à la bière; puis le marbrier apportant ses comptes. Enfin un successeur est venu s'établir aux environs, « disant dans ses prospectus qu'il habite dans la maison de feu M. John Partridge, éminent praticien en cuirs, médecine et astrologie. » Vous entendez d'avance les réclamations du pauvre Partridge. Swift, dans sa réponse, lui prouve qu'il est mort, et s'étonne de ses injures. « Appeler un homme coquin impudent parce qu'il diffère de vous sur une question *purement spéculative,* c'est là, dans mon humble opinion, un style très inconvenant pour une personne de l'éducation de M. Partridge. J'en appelle à M. Partridge lui-même : est-il probable que j'aie été assez extravagant pour commencer mes prédictions par la seule fausseté qu'on y ait jamais prétendu trouver, » sur un événement domestique si prochain, où la découverte de l'imposture devait être si facile?

(1) *La Boucle de cheveux enlevée.*

M. Partridge se trompe, ou trompe le public, ou veut frauder ses héritiers. — Ailleurs la lugubre plaisanterie devient plus lugubre. Swift suppose que son ennemi le libraire Curl vient d'être empoisonné, et raconte son agonie. Un interne de l'Hôtel-Dieu n'écrirait pas plus froidement un journal plus repoussant. Les détails, établis avec la solidité de Hogarth, sont d'une minutie admirable, mais atroce. On rit, ou plutôt on ricane, le cœur serré, comme devant les extravagances d'un fou d'hôpital. Swift dans sa gaieté est toujours tragique; rien ne le détend; même quand il sert, il blesse. Jusque dans son journal à Stella, il y a une sorte d'austérité impérieuse; ses complaisances sont celles d'un maître pour un enfant. Ni la grâce ni le bonheur d'une jeune fille de seize ans ne l'amollissent (1). Elle vient de se marier, et il lui dit que l'amour est une niaiserie ridicule; puis il ajoute avec une brutalité parfaite : « Vos pareilles emploient plus de pensées, de mémoire et d'application pour être extravagantes qu'il n'en faudrait pour les rendre sages et utiles. Quand je réfléchis à cela, je ne puis concevoir que vous soyez des créatures humaines, vous êtes une sorte d'espèce à peine au-dessus du singe. Encore un singe a des tours plus divertissans, est un animal moins malfaisant, moins coûteux; il pourrait avec le temps devenir critique passable en fait de velours et de brocart, et ces parures, que je sache, lui siéraient aussi bien qu'à vous. »

Est-ce un pareil esprit qu'apaisera la poésie? Ici comme ailleurs, il est plus infortuné que personne. Il est exclu des grands ravissemens de l'imagination comme des vives échappées de la conversation. Il ne peut rencontrer ni le sublime ni l'agréable; il n'a ni les entraînemens de l'artiste, ni les divertissemens de l'homme du monde. Deux sons semblables au bout de deux lignes égales ont toujours consolé les plus cuisantes peines; la vieille Muse, après trois mille ans, est encore une jeune et divine nourrice, et son chant berce les nations maladives qu'elle visite comme les jeunes races florissantes où elle a paru. La musique involontaire dont la pensée s'enveloppe cache la laideur et dévoile la beauté. L'homme fiévreux, après le labeur du soir et les angoisses de la nuit, aperçoit au matin la blancheur rayonnante du ciel qui s'ouvre; il se déprend de lui-même, et la joie de la nature entre de toutes parts avec l'oubli dans son cœur. Que si ses misères le poursuivent, le souffle poétique, qui ne peut les effacer, les transforme : elles s'ennoblissent, il les aime, et dès lors il les supporte, car la seule chose à laquelle il ne puisse se résigner, c'est la petitesse. Ni Faust ni Manfred n'ont épuisé la douleur humaine; ils n'ont bu de la cruelle coupe que le vin généreux, ils ne sont point descendus jus-

(1) *Letter to a very young lady.*

qu'à la lie. Ils ont joui d'eux-mêmes et de la nature, ils ont savouré la grandeur qui était en eux et la beauté qui était dans les choses; ils ont pressé de leurs mains douloureuses toutes les épines dont la nature a hérissé notre route, mais ils y ont vu fleurir des roses, vivifiées par le plus pur de leur noble sang. Rien de semblable en Swift : ce qui manque le plus à ses vers, c'est la poésie. L'esprit positif ne peut ni l'aimer ni l'entendre; il n'y voit qu'une machine ou qu'une mode, et ne l'emploie que par vanité ou convention. Quand dans sa jeunesse il a essayé des odes pindariques, il est tombé déplorablement. Je ne me rappelle pas une seule ligne de lui qui indique un sentiment vrai de la nature; il n'apercevait dans les forêts que des bûches, et dans les champs que des sacs de grain. Il a employé la mythologie comme on s'affuble d'une perruque, mal à propos, avec ennui ou avec dédain. Sa meilleure pièce, *Cadénus et Vanessa*, est une pauvre allégorie râpée. Pour louer Vanessa, il suppose que les nymphes et les bergers plaident devant Vénus, les uns contre les hommes, les autres contre les femmes, et que Vénus, voulant terminer ces débats, forma dans Vanessa un modèle de perfection. Qu'est-ce qu'une telle conception peut fournir, sinon de plates apostrophes et des comparaisons de collége? Swift, qui a donné quelque part la recette d'un poème épique, est ici le premier à s'en servir. Encore ses rudes boutades prosaïques déchirent à chaque instant cette friperie grecque. Il met la procédure dans le ciel; il impose à Vénus tous les termes techniques. Il amène « des témoins, des questions de fait, des sentences avec dépens. » On crie si fort que la déesse craint de tomber en discrédit, d'être chassée de l'Olympe, renvoyée dans la mer, sa patrie, « pour y vivre parquée avec les sirènes crottées, réduite au poisson, dans un carême perpétuel. » Quand ailleurs il raconte la touchante légende de Philémon et Baucis, il l'avilit par un travestissement. Il n'aime point la noblesse et la beauté antiques; les deux dieux deviennent entre ses mains des moines mendians; Philémon et Baucis, des paysans du Kent. Pour récompense, leur maison devient église, et Philémon curé, « sachant parler de dîmes et redevances, fumer sa pipe, lire la gazette, aigre contre les dissidens, ferme pour le droit divin. » L'esprit abonde, incisif, par petits vers serrés, vigoureusement frappés, d'une netteté, d'une facilité, d'une précision extrêmes; mais, comparé à notre La Fontaine, c'est du vin devenu vinaigre. Même lorsqu'il arrive à la charmante Vanessa, sa veine coule semblable : pour la louer enfant, il la pose en petite fille modèle au tableau d'honneur, à la façon d'un maître d'école. « On décida que la conduite de toutes les autres serait jugée par la sienne, comme par un guide infaillible. Les filles en faute entendraient souvent les louanges de Vanessa sonner à leurs oreilles. Quand miss Betty fera

une sottise, laissera tomber son couteau ou renversera la salière, sa mère lui dira pour la gronder : — Voilà ce que Vanessa n'a jamais fait! » Singulière façon d'admirer Vanessa et de lui prouver qu'on l'admire! Il l'appelle nymphe, et la traite en écolière! « Cadénus pouvait louer, estimer, approuver, mais ne comprenait pas ce que c'était qu'aimer. » Rien de plus vrai, et Stella l'a senti comme les autres. Les vers que chaque année il compose pour sa naissance sont des censures et des éloges de pédagogue; s'il lui donne des bons points, c'est avec des restrictions. Un jour il lui inflige un petit sermon sur le manque de patience; une autre fois, en manière de compliment, il lui décoche cet avertissement délicat : « Stella, ce jour de naissance est ton trente-quatrième. — Nous ne disputerons pas pour une année ou un peu plus. — Pourtant, Stella, ne te tourmente pas, quoique ta taille et tes années soient doubles de ce qu'elles étaient lorsqu'à seize ans je te vis pour la première fois la plus brillante vierge de la pelouse. Ce peu qu'a perdu ta beauté est largement compensé par ton esprit. » Et il insiste avec un goût exquis : « Oh! s'il plaisait aux dieux de couper en deux ta beauté, ta taille, tes années et ton esprit, aucun siècle ne pourrait fournir un couple de nymphes si gracieuses, si sages et si belles! » Décidément cet homme est un charpentier, fort de bras, terrible à l'ouvrage et dans la mêlée, mais borné, et maniant une femme comme si elle était une poutre. Les rimes et le rhythme ne sont que des machines officielles, qui lui ont servi pour presser et lancer sa pensée; il n'y a mis que de la prose : la poésie était trop fine pour être saisie par ces rudes mains.

Mais dans les sujets prosaïques quelle vérité et quelle force! Comme cette mâle nudité rabaisse l'élégance cherchée et la poésie artificielle d'Addison et de Pope! Jamais d'épithètes; il laisse sa pensée telle qu'elle est, l'estimant pour elle-même et pour elle seule, n'ayant besoin ni d'ornemens, ni de préparation, ni d'allongemens; élevé au-dessus des procédés de métier, des conventions d'école, de la vanité de rimailleur, des difficultés de l'art, maître de son sujet et de lui-même. Cette simplicité et ce naturel étonnent en des vers. Ici comme ailleurs son originalité est entière et son génie créateur; il dépasse son siècle classique et timide; il s'asservit la forme, il la brise, il y ose tout dire, il ne lui épargne aucune crudité. Reconnaissez la grandeur dans cette invention et dans cette audace; celui-là seul est un homme supérieur, qui trouve tout et ne copie rien. Quel comique poignant dans *la Grande question débattue!* Il s'agit de peindre l'entrée d'un capitaine dans un château, ses airs, son insolence, sa sottise, et l'admiration que lui méritent son insolence et sa sottise! La dame le sert le premier, les servantes mettent leur nez à la fente de la porte pour voir son habit brodé.

« Les curés sont près de crever d'envie. — Chère madame, bien sûr, c'est un homme de beau langage ; — écoutez seulement comme sa langue mord bien le clergé. — Ma foi ! madame, dit-il, si vous donnez de tels dîners, — vous ne manquerez jamais de curés, si longtemps que vous viviez. — Je n'ai jamais vu un curé qui n'eût un bon flair. — Mais le diable serait partout mieux venu qu'eux. — Dieu me damne ! ils nous disent de nous corriger et de nous repentir ; — mais morbleu ! à leur figure, on voit bien qu'ils ne font pas carême. — Sire vicaire, avec vos airs graves, j'ai bien peur — que vous ne couliez un regard fripon sur la femme de chambre de madame. — Je souhaite qu'elle vous prête sa jolie main blanche — pour raccommoder votre soutane et repasser votre rabat. — Partout où vous voyez une soutane et une robe, — pariez cent contre un qu'il y a dedans un rustre. — Vos *Eaux-Vides*, vos *Platurks* (1), et toute cette drogue, — Pardieu ! ils ne valent pas cette prise de tabac. — Voulez-vous donner à un jeune gentilhomme une belle éducation ? — L'armée est la seule bonne école de toute la nation. »

Ceci a été *vu*, et telle est la beauté des vers de Swift : ils sont personnels ; ce ne sont pas des thèmes développés, mais des impressions ressenties et des observations amassées. Qu'on lise le *Journal d'une Dame moderne*, l'*Ameublement de l'Esprit d'une Dame*, et tant d'autres pièces : ce sont des dialogues transcrits ou des jugemens notés au sortir d'un salon. L'*Histoire d'un Mariage* représente un doyen de cinquante-deux ans qui épouse une jeune coquette à la mode ; n'apercevez-vous pas dans ce seul titre toutes les craintes du célibataire de Saint-Patrick ? Quel journal plus intime et plus âcre que ses vers *sur sa propre mort* ?

« Comment va le doyen ? — Il vit tout juste. — Voilà qu'on lit les prières des mourans. — Il respire à peine. — Le doyen est mort. » — Avant que le glas n'ait commencé, — la nouvelle a couru par toute la ville. — « Ah ! nous devons tous être prêts pour la mort. — Qu'est-ce qu'il a laissé ? Qui est son héritier ? — Je n'en sais pas plus que ce qu'on en dit. — Il a tout légué au public. — Au public ? Voilà un caprice. — Qu'est-ce que le public avait fait pour lui ? — Pure envie, avarice, orgueil. — Il a donné tout ; mais il est mort avant. — Est-ce que dans toute la nation le doyen n'avait pas — quelque ami méritant, quelque parent pauvre ? — Si disposé à faire du bien aux étrangers ! — oubliant ceux qui sont sa chair et son sang !... » — Les dames mes amies, dont le tendre cœur — a mieux appris à jouer un rôle, — reçoivent la nouvelle avec une grimace d'affligées : — « Le doyen est mort (pardon, quel est l'atout ?) — Alors que Dieu ait pitié de son âme ! — (Mesdames, je risque la vole.) — On dit qu'il y aura six doyens pour tenir le poêle. — (Je voudrais bien savoir à quel roi faire invite.) — Madame, votre mari assistera — aux funérailles d'un si bon ami ? — Non, madame, c'est une vue trop triste, — et puis il est engagé demain soir. — Milady Club trouverait mauvais — s'il manquait à son quadrille. — Il aimait le doyen (j'ouvre les cœurs), — mais

(1) Ovide, Plutarque.

les meilleurs amis, comme on dit, doivent se séparer. — Son heure était venue, il avait fini sa carrière, — j'espère qu'il est dans un monde meilleur. » — Le pauvre Pope sera triste un mois, et Gay — une semaine, et Arbuthnot un jour. »

Tel est l'inventaire des amitiés humaines. Toute poésie exalte, celle-ci déprime; au lieu de cacher le réel, elle le dévoile; au lieu de donner des illusions, elle en ôte. Quand il veut peindre l'aurore, il nous montre « les balayeurs dans les rues, les recors » et les cris de la halle. Quand il veut peindre la pluie, il décrit « toutes les couleurs et toutes les puanteurs » des ruisseaux grossis, « les chats morts, les feuilles de navets, les poissons pourris, » qui roulent pêle-mêle dans la fange. Ses grands vers traînent dans leurs plis toutes ces ordures. On sourit de voir la poésie ravalée jusqu'à cet emploi; il semble qu'on assiste à une mascarade; c'est une reine travestie en dindonnière. On s'arrête, et l'on regarde avec ce plaisir qu'on ressent à boire une liqueur amère. La vérité est toujours bonne à connaître, et dans la pièce magnifique que les artistes nous étalent, il faut bien un régisseur pour nous donner le compte des claqueurs et des figurans.

Heureux s'il ne faisait que dresser ce compte! Les chiffres sont laids, mais ils ne blessent que l'esprit; d'autres choses, les graisses des quinquets, les infections des coulisses, et tout ce qu'on ne peut nommer, restent à décrire. Je ne sais comment faire pour indiquer jusqu'où Swift s'emporte; il le faut pourtant, car ces extrémités sont le suprême effort de son désespoir et de son génie : il faut les avoir touchées pour le mesurer et le connaître. Il traîne la poésie non pas seulement dans la fange, mais dans l'ordure, il s'y roule en fou furieux, et il y trône, et il en éclabousse tous les passans. Comparées aux siennes, toutes les crudités sont décentes et agréables. Dans Brantôme, dans La Fontaine et Voltaire, il y a une pensée de plaisir. Chez les uns la sensualité effrénée, chez les autres la gaieté malicieuse sont des excuses; on éprouve du scandale, mais non du dégoût; on n'aime point à voir dans un homme une fureur de taureau ou une polissonnerie de singe, mais le taureau est si ardent et si fort, le singe si spirituel et si leste, que l'on finit par regarder ou s'égayer. Puis, quelque grossières que soient leurs peintures, il s'agit chez eux des accompagnemens de l'amour; Swift ne touche qu'aux suites de la digestion, et il n'y touche qu'avec dégoût et par vengeance; il les verse avec horreur et ricanement sur les misérables qu'il décrit. Qu'on n'aille point ici le comparer à Rabelais; notre bon géant, médecin et ivrogne, s'étale joyeusement sur son fumier sans penser à mal; le fumier est chaud, commode; on y est bien pour philosopher et cuver son vin. Élevées à cette énormité et sa-

vourées avec cette insouciance, les fonctions corporelles deviennent poétiques. Quand les tonneaux se vident dans son gosier et que les viandes s'engloutissent dans son estomac, l'on prend par sympathie part à tant de bien-être; dans les ballottemens de ce ventre colossal et dans le rire de cette bouche homérique, on aperçoit comme à travers une fumée les souvenirs des religions bachiques, la fécondité, la joie monstrueuse de la nature; ce sont les magnificences et les dévergondages de ses premiers enfantemens. Au contraire, le cruel esprit positif ne s'attache qu'aux bassesses; il ne veut voir que l'envers des choses; armé de douleur et d'audace, il n'épargne aucun détail ignoble, aucun mot cru. Il entre dans le cabinet de toilette (1), il conte les désenchantemens de l'amour (2), il se déshonore par un mélange de pharmacie et de médecine (3), il décrit le fard et le reste (4). Il va se promener le soir le long des murs solitaires (5), et dans ces lamentables recherches il a toujours le microscope en main. Jugez de ce qu'il voit et de ce qu'il souffre; c'est là sa beauté idéale et sa conversation badine, et vous devinez qu'il aura pour philosophie comme pour poésie et pour politique l'exécration et le dégoût.

IV. — LE CONTEUR ET LE PHILOSOPHE.

Ce fut chez sir William Temple qu'il écrivit *le Conte du Tonneau*, au milieu de toute sorte de lectures, comme un abrégé de la vérité et de la science. C'est pourquoi ce conte est la satire de toute science et de toute vérité.

De la religion d'abord. Il semble y défendre l'église d'Angleterre; mais quelle église et quel symbole ne sont pas enveloppés dans son attaque? Pour égayer son sujet, il le profane et réduit les questions de dogmes à une question d'habits. Un père avait trois fils, Pierre, Martin et Jacques; il leur légua en mourant à chacun un habit (6), les avertissant de le tenir propre et de le brosser souvent. Les trois fils obéirent quelque temps et voyagèrent honnêtement, tuant « un nombre raisonnable de géans et de dragons (7). » Malheureusement, étant venus à la ville, ils en prirent les mœurs, devinrent amoureux de plusieurs grandes dames à la mode, la duchesse *of*

(1) *The lady's dressing-room.*
(2) *Sterphon and Chloe.*
(3) *A Love, poem from a Physician.*
(4) *The Progress of Beauty.*
(5) *The Problem.* Lire surtout *Examination of certain abuses.*
(6) La vérité chrétienne.
(7) Persécutions et combats de l'église primitive.

Money, milady *Great-Titles*, la comtesse *of Pride*, et, pour gagner leurs faveurs, se mirent à vivre en galans, fumant, jurant, faisant des vers et des dettes, ayant des chevaux, des duels, des filles et des recors. Une secte s'était établie, posant en principe que le monde est une garde-robe d'habits, « car qu'est-ce qu'on appelle terre, sinon un pourpoint bariolé de vert, et qu'est-ce que la mer, sinon un gilet couleur d'eau? Le hêtre a sur la tête une très galante perruque, et il n'y a pas de plus joli justaucorps blanc que celui du bouleau. » De même pour les qualités de l'âme : « la religion n'est-elle pas un manteau, et la conscience une culotte, qui, quoique employée à couvrir la saleté et l'impudicité, se met bas très aisément pour le service de l'une et de l'autre? » C'est l'habit qui fait l'homme, « et lui donne la beauté, l'esprit, le maintien, l'éducation, l'importance. Si certains morceaux d'hermine et de fourrure sont placés en un certain endroit, nous les appelons un juge; de même une réunion convenable de dentelles et de satin noir se nomme un évêque. — Ils prouvaient aussi que le vêtement est l'âme, et encore par l'Écriture, car c'est en lui que nous avons le mouvement, la vie et l'être. » C'est pourquoi nos trois frères, n'ayant que des habits fort simples, se trouvèrent très embarrassés. Par exemple, la mode en ce moment était aux nœuds d'épaule (*shoulder-knot*), et le testament de leur père leur défendait expressément d'ajouter, de changer, ou d'ôter rien à leurs habits. « Après beaucoup de réflexions, l'un des frères, qui se trouvait plus lettré que les deux autres, dit qu'il avait trouvé un expédient. Il est vrai, dit-il, qu'il n'y a rien ici dans ce testament qui fasse mention, *totidem verbis*, des nœuds d'épaule; mais j'ose conjecturer que nous les y trouverons inclus, *totidem syllabis*. Cette distinction fut à l'instant approuvée de tous. » Mais par malheur la syllabe initiale ne se trouvait dans aucun endroit du testament. « Dans ce mécompte, le frère qui avait trouvé la première échappatoire reprit courage et dit : Mes frères, il y a encore de l'espoir, car quoique nous ne puissions les trouver *totidem verbis* ni *totidem syllabis*, j'ose promettre que nous les découvrirons *tertio modo*, ou *totidem litteris*. Cette invention fut hautement approuvée. Là-dessus ils se remirent à scruter le manuscrit et trièrent le premier mot : *shoulder;* mais la même planète, ennemie de leur repos, fit ce miracle qu'un K fut introuvable. C'était là une grosse difficulté. Cependant le frère aux distinctions, maintenant qu'il avait mis la main à l'ouvrage, prouva par un très bon argument que K était une lettre moderne, illégitime, inconnue aux âges savans, et qu'on ne rencontrait dans aucun ancien manuscrit. Là-dessus toute difficulté s'évanouit; les nœuds d'épaule furent prouvés clairement être d'institution paternelle, *jure paterno*, et nos trois gentilshommes s'é-

talèrent avec des nœuds d'épaule aussi grands et aussi pimpans que personne. » D'autres interprétations admirent les galons d'or, et un codicille ajouté autorisa les doublures de satin couleur de flamme.

Malheureusement, « l'hiver suivant, un comédien, payé par la corporation des passementiers, joua son rôle dans une comédie nouvelle tout couvert de franges d'argent, et, suivant une louable coutume, les mit par là même à la mode. Là-dessus, les frères, consultant le testament de leur père, trouvèrent, à leur grand étonnement, ces paroles : « *Item*, j'enjoins et ordonne à mesdits trois fils de ne porter aucune espèce de *frange d'argent* autour de leurs susdits habits. — Cependant après une pause le frère, si souvent mentionné pour son érudition et très versé dans la critique, déclara avoir trouvé, dans un certain auteur qu'il ne nommerait pas, que le mot *frange* écrit dans ce testament signifie aussi manche à balai, et devait indubitablement avoir ce sens dans le paragraphe. Un des frères ne goûta pas cela à cause de cette épithète *d'argent*, qui, dans son humble opinion, ne pouvait pas, du moins en langage ordinaire, être raisonnablement appliquée à un manche à balai; mais on lui répliqua que cette épithète devait être prise dans le sens mythologique et allégorique. Néanmoins il fit encore cette objection : pourquoi leur père leur aurait-il défendu de porter un manche à balai sur leurs habits, avertissement qui ne semblait pas naturel ni convenable? sur quoi il fut arrêté court, comme parlant irrévérencieusement d'un mystère, lequel certainement était très utile et plein de sens, mais ne devait pas être trop curieusement sondé ni soumis à un raisonnement trop minutieux. » A la fin, le frère scolastique s'ennuie de chercher des distinctions, met le vieux testament dans une boîte bien fermée, invente par tradition les modes qui lui conviennent, puis, ayant attrapé un héritage, se fait appeler Mgr Pierre. Ses frères, traités en valets, finissent par s'enfuir; ils rouvrent le testament, et recommencent à comprendre la volonté de leur père; Martin, l'anglican, pour réduire son habit à la simplicité primitive, découd point par point les galons ajoutés dans les temps d'erreur, et garde même quelques broderies par bon sens, plutôt que de déchirer l'étoffe. Jacques, le puritain, arrache tout par enthousiasme, et se trouve en loques, envieux de plus contre Martin, et à moitié fou. Il entre alors dans la secte des éolistes ou inspirés, admirateurs du vent, lesquels prétendent que l'esprit, ou souffle ou vent, est céleste, et contient toute science.

« Car d'abord il est généralement reconnu que la science enfle les hommes, et de plus ils prouvaient leur opinion par le syllogisme suivant : les mots ne sont que du vent, et la science n'est que des mots; *ergo* la science n'est que du vent. Or ce vent ne devait point être gardé sous le boisseau, mais libre-

ment communiqué à l'espèce humaine. Par ces raisons et d'autres de poids égal, les éolistes affirmaient que le don de roter (*belching*) est l'acte le plus noble de la créature raisonnable. C'est pourquoi on voyait souvent plusieurs centaines de leurs prêtres attachés les uns aux autres en façon de chaîne circulaire, chacun tenant un soufflet qu'il appliquait à la culotte de son voisin, expédient par lequel ils se gonflaient les uns les autres jusqu'à prendre la forme et la grosseur d'un tonneau, et pour cette raison ils appelaient ordinairement leurs corps d'une façon très exacte « les vaisseaux du Seigneur. » Et afin de rendre la chose plus complète, comme le souffle de la vie de l'homme est dans ses narines, ils faisaient passer les *belchs* les plus choisis, les plus édifians et les plus vivifians par cet orifice, pour leur en donner la teinture, comme ils passaient (1). »

Après cette explication de la théologie, des querelles religieuses et de l'inspiration mystique, que reste-t-il, même à l'église anglicane? Elle est un manteau raisonnable, utile, politique, mais quoi d'autre? Comme une brosse trop forte, la bouffonnerie a emporté l'étoffe avec la tache. Swift a éteint un incendie, je le veux, mais comme Gulliver à Lilliput : les gens sauvés par lui restent suffoqués de leur délivrance, et le critique a besoin de se boucher le nez pour admirer la juste application du liquide et l'énergie de l'instrument libérateur.

La religion noyée, il se tourne contre la science : les digressions dont il coupe son conte pour contrefaire et railler les savans modernes sont attachées à ce conte par le lien le plus étroit. Le livre s'ouvre par des introductions, préfaces, dédicaces et autres appendices ordinairement employés pour grossir les livres, caricatures violentes accumulées contre la vanité et le bavardage des auteurs. Il se dit de leur compagnie, et annonce leurs découvertes. Admirables découvertes! Le premier de leurs commentaires sera sur « *Tom Pouce* (2), dont l'auteur était un philosophe pythagoricien. Ce profond traité contient tout le système de la métempsychose, et développe l'histoire de l'âme à travers tous ses états. — *Whittington et son chat* est une œuvre de ce mystérieux Rabbi Jehuda Hannasi, contenant une défense de la Gémara de la Misna Hiérosolymitaine, et les raisons qui doivent la faire préférer à celle de Babylone, contrairement à l'opinion reçue. » Lui-même avertit qu'il va publier « une histoire générale des oreilles, un panégyrique du nombre trois, une humble défense des procédés de la canaille dans tous les siècles, un essai critique sur l'art de brailler cagotement, considéré aux points de vue philosophique, physique et musical, » et il engage les lecteurs à lui arracher par leurs sollicitations ces inestimables

(1) Allusions aux assemblées des puritains, à leur prononciation nasale, etc.

(2) Petit livre à l'usage des enfans, ainsi que *Whittington et son chat*, nommé plus loin.

traités qui vont changer la face du monde; puis, se tournant contre les savans et les critiques éplucheurs de textes, il leur prouve à leur façon que les anciens ont parlé d'eux. Peut-on voir une plus cruelle parodie des interprétations forcées? « Les anciens, dit-il, ont désigné les critiques à la vérité en termes figurés et avec toute sorte de précautions craintives; mais ces symboles sont si transparens, qu'il est difficile de concevoir comment un lecteur de goût et de perspicacité moderne a pu les méconnaître. Ainsi Pausanias dit qu'il y eut une race d'hommes qui se plaisait à grignotter les superfluités et les excroissances des livres; ce que les savans ayant enfin observé, ils prirent d'eux-mêmes le soin de retrancher de leurs œuvres les branches mortes ou superflues. Seulement Pausanias cache adroitement son idée sous l'allégorie suivante : que les Naupliens à Argos apprirent l'art d'émonder leurs vignes, en remarquant que lorsqu'un *âne* en avait brouté quelqu'une, elle profitait mieux et portait du plus beau fruit. Hérodote, précisément avec les mêmes hiéroglyphes, parle bien plus clairement et presque *in terminis;* il a eu l'audace de taxer les vrais critiques d'ignorance et de malice, et de le dire ouvertement, car on ne peut trouver d'autre sens à sa phrase : que dans la partie occidentale de la Libye, il y a des *ânes* avec des cornes. » Les sanglans sarcasmes arrivent alors par multitude. Swift a le génie de l'insulte; il est inventeur dans l'ironie, comme Shakspeare dans la poésie, et, ce qui est le propre de l'extrême force, il va jusqu'à l'extrémité de sa pensée et de son art. Il flagelle la raison après la science, et ne laisse rien subsister de tout l'esprit humain. Avec une gravité médicale, il établit que de tout le corps s'exhalent des vapeurs, lesquelles, arrivant au cerveau, le laissent sain si elles sont peu abondantes, mais l'exaltent si elles regorgent; que dans le premier cas elles font des particuliers paisibles, et dans le second de grands politiques, des fondateurs de religions et de profonds philosophes, c'est-à-dire des fous, en sorte que la folie est la source de tout le génie humain et de toutes les institutions de l'univers. C'est pourquoi on a grand tort de tenir enfermés les *gentlemen* de Bedlam, et une commission chargée de les trier trouverait dans cette académie beaucoup de talens enfouis capables de remplir les plus grands postes dans l'armée, dans l'état et dans l'église. « Y a-t-il un étudiant qui mette sa paille en pièces, qui jure, blasphème, écume, morde ses barreaux et vide son pot de chambre sur le visage des spectateurs? Que les sages et dignes commissaires inspecteurs lui donnent un régiment de dragons et l'envoient en Flandre avec les autres. — En voici un second qui prend gravement les dimensions de son chenil, homme à visions prophétiques et à vue intérieure, qui marche solennellement tou-

jours du même pas, parle beaucoup de la dureté des temps, des taxes et de la prostituée de Babylone, barre le volet de sa cellule exactement à huit heures, et rêve du feu. A quelle valeur ne monteraient pas toutes ces perfections, si on envoyait le propriétaire dans une congrégation de la Cité (1)!..... Je ne veux pas insister minutieusement sur le grand nombre d'élégans, de musiciens, de poètes, de politiques, que cette réforme rendrait au monde. — Moi-même, l'auteur de ces admirables vérités, j'en suis une preuve, étant une personne de qui les imaginations prennent aisément le mors aux dents, et sont merveilleusement disposées à s'enfuir avec ma raison, laquelle, comme je l'ai observé par une longue expérience, est un cavalier mal assis et qu'on désarçonne aisément, d'où il arrive que mes amis ne me veulent jamais laisser seul que je ne leur aie promis solennellement de décharger mes idées de la façon qu'on vient de voir, ou d'une autre semblable, pour l'avantage universel de l'humanité. » Le malheureux qui se connaît et qui se raille! Quel rire de fou, et quel sanglot dans cette gaieté rauque! Que lui reste-t-il, sinon à égorger le reste de l'invention humaine? Qui ne voit ici le désespoir d'où est sortie l'académie de Laputa? N'y a-t-il pas un avant-goût de la démence dans cette intense méditation de l'absurde? Ici son mathématicien, qui, pour enseigner la géométrie, fait avaler à ses élèves des gaufres où il a écrit ses théorèmes; là son moraliste, qui, pour mettre d'accord les partis politiques, propose de fendre les cervelles ennemies et de recoller la moitié de l'une avec la moitié de l'autre; plus loin, son économiste, qui distille les excrémens pour les ramener à l'état nutritif! Swift a sa loge à côté d'eux, et il est de tous le plus misérable, car il nourrit comme eux son esprit d'ordures et de folies, et il en a de plus qu'eux la connaissance et le dégoût.

S'il est triste de montrer la folie humaine, il est plus triste de montrer la perversité humaine: le cœur nous est plus intime que la raison; l'on souffre moins de voir l'extravagance ou la sottise que la méchanceté ou la bassesse, et je trouve Swift plus doux dans *le Conte du Tonneau* que dans *Gulliver*.

Tout son talent et toutes ses passions se sont amassés dans ce livre; l'esprit positif y a imprimé sa forme et sa force. Rien d'agréable dans la fiction ni dans le style; c'est le journal d'un homme ordinaire, chirurgien, puis capitaine, qui décrit avec sang-froid et bon sens les événemens et les objets qu'il vient de voir; nul sentiment du beau, nulle apparence d'admiration et de passion, nul accent. Banks et Cook racontent de même; Swift ne cherche que le

(1) Les descriptions qui suivent sont telles que je n'ose les traduire.

vraisemblable, et il l'atteint. Son art consiste à prendre une supposition absurde et à déduire sérieusement les effets qu'elle amène. C'est l'esprit logique et technique d'un constructeur qui, imaginant le raccourcissement ou l'agrandissement d'un rouage, aperçoit les suites de ce changement et en écrit la liste. Tout son plaisir est de voir ces suites nettement, et par un raisonnement solide. Il marque les dimensions et le reste en bon ingénieur et statisticien, n'omettant aucun détail trivial et positif, expliquant la cuisine, l'écurie, la politique; là-dessus, sauf de Foë, il n'a pas d'égal. La machine à aimant qui soutient l'île volante, le transport et l'inventaire de Gulliver à Lilliput, son arrivée et sa nourriture chez les chevaux font illusion; nul esprit n'a mieux connu les lois ordinaires de la nature et de la vie humaine, nul esprit ne s'est si strictement renfermé dans cette connaissance; il n'y en a point de plus exact ni de plus limité.

Mais quelle véhémence sous cette sécheresse! Que nos intérêts et nos passions semblent ridicules, rabaissés à la petitesse de Lilliput, ou comparés à l'énormité de Brodingnag? Qu'est-ce que la beauté, puisque le plus beau corps regardé avec des yeux perçans paraît horrible? Qu'est-ce que notre puissance, puisqu'un insecte, roi d'une fourmilière, peut se faire appeler comme les nôtres « majesté sublime, délices et terreur de l'univers? » Que valent nos hommages, puisqu'un pygmée, « plus haut que les autres de l'épaisseur de notre ongle, » les frappe par cela seul d'une crainte respectueuse? Les trois quarts de nos sentimens sont des sottises, et l'imbécillité de nos organes est la seule cause de notre vénération ou de notre amour.

La société rebute encore plus que l'homme. A Laputa, à Lilliput, chez les chevaux, chez les géans, Swift s'acharne contre elle, et n'est jamais las de la bafouer et de l'avilir. A ses yeux, « l'ignorance, la paresse et le vice sont les mérites et les marques distinctives du législateur. Pour expliquer, interpréter et appliquer les lois, on choisit ceux dont le talent et l'intérêt consistent à les pervertir, à les brouiller et à les éluder. » Un noble est un misérable pourri de corps et d'âme, ayant ramassé en soi toutes les maladies et tous les vices que lui ont transmis dix générations de débauchés et de drôles. Un homme de loi est un menteur à gages, habitué par vingt ans de chicanes à tordre la vérité s'il est avocat, à la vendre s'il est juge. Un ministre est un entremetteur qui, ayant prostitué sa femme ou clabaudé pour le bien public, s'est rendu maître de toutes les places, et, pour mieux voler l'argent de la nation, achète les députés avec l'argent de la nation. Un prince est un metteur en œuvre de tous les vices, incapable d'employer ou d'aimer un honnête homme, « persuadé que son trône ne peut subsister sans corruption, parce

que cette humeur courageuse, indocile et fière, que la vertu inspire à l'homme, est une entrave perpétuelle aux affaires publiques. » A Lilliput, il choisit pour ministres ceux qui dansent le mieux sur la corde. A Laputa, il oblige tous ceux qui se présentent devant lui à ramper sur le ventre, léchant la poussière du parquet. Et Swift ajoute entre autres louanges : « Lorsqu'il a envie de mettre à mort quelqu'un de ses nobles d'une façon douce et indulgente, il fait répandre sur le parquet une certaine poudre brune empoisonnée, qui, étant léchée, tue l'homme infailliblement en vingt-quatre heures. Toutefois, pour rendre justice à la grande clémence de ce prince et au soin qu'il prend de la vie de ses sujets (en quoi les monarques d'Europe devraient bien l'imiter), il faut remarquer, à son honneur, que des ordres sévères sont toujours donnés, après de telles exécutions, pour faire bien laver la partie empoisonnée du parquet. Je l'ai entendu moi-même donner ordre de fouetter un de ses pages, qui avait été chargé pour cette fois de faire laver le parquet, et qui malicieusement n'avait point rempli cet office. Par cette négligence, un jeune seigneur de grande espérance, qui venait à une audience, avait malheureusement été empoisonné, bien que le roi à ce moment n'eût aucun dessein contre sa vie; *mais cet excellent prince eut la touchante bonté de remettre le fouet au pauvre page, à condition qu'il promettrait de ne plus jamais recommencer, sans un ordre spécial.* »

Toutes ces fictions de géans, de pygmées, d'îles volantes, sont des moyens de dépouiller la nature humaine des voiles dont l'habitude et l'imagination la couvrent, pour l'étaler dans sa vérité et dans sa laideur. Il reste une enveloppe à lever, la plus trompeuse, la plus intime. Il faut ôter cette apparence de raison dont nous nous affublons. Il faut supprimer ces sciences, ces arts, ces combinaisons de société, ces inventions d'industrie dont l'éclat éblouit. Il faut découvrir le *yahou* sous l'homme. Quel spectacle!

« Je vis plusieurs animaux dans un champ, et un ou deux de la même espèce perchés sur des arbres. Leur corps était singulier et difforme. Leurs têtes et leurs poitrines étaient couvertes d'un poil épais, quelquefois frisé, d'autres fois plat; ils avaient des barbes comme les chèvres et une longue bande de poil tout le long de leur dos et sur le devant de leurs pieds et de leurs jambes; mais le reste du corps était nu (1),... de sorte que je pus voir leur peau, qui était d'un brun tanné; ils grimpaient au haut des arbres aussi agilement que des écureuils, car ils avaient de fortes griffes étendues aux pieds de devant et de derrière, terminées en pointes aiguës et crochues. Les femelles avaient de longs cheveux plats sur la tête, mais non sur la figure, ni rien sur tout le reste du corps qu'une sorte de duvet. Leurs mamelles pendaient entre leurs pieds de devant, et souvent, lorsqu'elles marchaient, tou-

(1) Je suis forcé de supprimer plusieurs traits.

chaient presque à terre. En somme, dans tous mes voyages, je n'avais jamais vu d'animal si repoussant, ou contre qui j'aie conçu naturellement une si forte antipathie. »

Selon Swift, tels sont nos frères. Il trouve en eux tous nos instincts. Ils se haïssent les uns les autres, et se déchirent de leurs griffes avec des contorsions et des hurlemens hideux; voilà la source de nos querelles. S'ils rencontrent une vache morte, quoiqu'ils ne soient que cinq, et qu'il y en ait pour cinquante, ils s'étranglent ou s'ensanglantent; voilà l'image de notre avidité et de nos guerres. Ils déterrent des pierres brillantes qu'ils cachent dans leurs chenils, qu'ils couvent des yeux, dépérissant et hurlant, si on les leur ôte; voilà l'origine de notre amour de l'or. Ils dévorent tout indistinctement, herbes, baies, racines, chair pourrie, et de préférence celle qu'ils ont volée, s'en gorgeant jusqu'à vomir ou crever; voilà le portrait de notre gloutonnerie et de notre improbité. Ils ont une sorte de racine juteuse et malsaine dont ils s'abreuvent jusqu'à hurler et grincer des dents, s'embrassant ou s'égratignant, puis roulant pêle-mêle avec des hoquets, vautrés dans la boue; voilà le tableau de notre ivrognerie. Ils ont un chef par troupeau, le plus méchant et le plus difforme de tous, servi par un favori « dont l'emploi est de lécher ses pieds,... ou de mener les yahous femelles à son chenil, ayant de temps en temps pour récompense un morceau de chair d'âne, à la fin chassé quand le maître trouve une brute pire, si exécré qu'à ce moment son successeur et toute la bande viennent en corps décharger sur lui leurs excrémens de la tête aux pieds; » voilà l'abrégé de notre gouvernement. Encore donne-t-il la préférence aux yahous sur les hommes, disant que notre misérable raison a empiré et multiplié ces vices, et concluant avec le roi de Brodingnag que notre espèce « est la plus pernicieuse race d'odieuse petite vermine que la nature ait jamais laissé ramper sur la surface de la terre. »

Cinq ans après ce traité de l'homme, il écrivait en faveur de la malheureuse Irlande un pamphlet qui est comme le suprême effort de son désespoir et de son génie (1). Je le traduis presque tout entier; il le mérite. En aucune littérature je ne connais rien de pareil.

« C'est un triste spectacle pour ceux qui se promènent dans cette grande ville ou voyagent dans la campagne que de voir les rues, les routes et les portes des cabanes couvertes de mendiantes, suivies de trois, quatre ou six

(1) « Proposition modeste pour empêcher que les enfans des pauvres en Irlande ne soient une charge à leurs parens ou à leur pays, et pour les rendre utiles au public. » 1729. — Swift devint fou quelques années après.

enfans, tous en guenilles, et importunant chaque voyageur pour avoir l'aumône... Tous les partis conviennent, je pense, que ce nombre prodigieux d'enfans est aujourd'hui dans le déplorable état de ce royaume un très grand fardeau de plus; c'est pourquoi celui qui pourrait découvrir un beau moyen aisé et peu coûteux de transformer ces enfans en membres utiles de la communauté rendrait un si grand service au public, qu'il mériterait une statue comme sauveur de la nation. Je vais donc humblement proposer mon idée, qui, je l'espère, ne saurait rencontrer la moindre objection. »

Quand on connaît Swift, de pareils débuts font peur.

« J'ai été assuré par un Américain de ma connaissance à Londres, homme très capable, qu'un jeune enfant bien portant, bien nourri, est à l'âge d'un an une nourriture tout à fait délicieuse, substantielle et saine, rôti ou bouilli, à l'étuvée ou au four, et je ne doute pas qu'il ne puisse servir également en fricassée ou en ragoût.

« Je prie donc humblement le public de considérer que des cent vingt mille enfans on en pourrait réserver vingt mille pour la reproduction de l'espèce, desquels un quart seraient des mâles, et que les cent mille autres pourraient, à l'âge d'un an, être offerts en vente aux personnes de qualité et de fortune dans tout le royaume, la mère étant toujours avertie de les faire téter abondamment le dernier mois, de façon à les rendre charnus et gras pour les bonnes tables. Un enfant ferait deux plats dans un repas d'amis; quand la famille dîne seule, le train de devant ou de derrière ferait un plat très raisonnable; assaisonné avec un peu de poivre ou de sel, il serait très bon, bouilli, le quatrième jour, particulièrement en hiver.

« J'ai compté qu'en moyenne un enfant pesant douze livres à sa naissance peut en un an, s'il est passablement nourri, atteindre vingt-huit livres.

« J'ai calculé que les frais de nourriture pour un enfant de mendiant (et dans cette liste je mets tous les *cottagers,* laboureurs, et les quatre cinquièmes des fermiers) sont d'environ 2 shillings par an, guenilles comprises, et je crois que nul *gentleman* ne se plaindra de donner 10 shillings pour le corps d'un bon enfant gras qui lui fournira au moins quatre plats d'excellente viande nutritive.

« Ceux qui sont plus économes (et j'avoue que les temps le demandent) pourront écorcher l'enfant, et la peau convenablement préparée fera des gants admirables pour les dames et des bottes d'été pour les *gentlemen* élégans.

« Quant à notre cité de Dublin, on pourra y disposer des abattoirs dans les endroits les plus convenables; pour les bouchers, nous pouvons être certains qu'il n'en manquera pas; pourtant je leur recommanderais plutôt d'acheter les enfans vivans, et d'en dresser la viande toute chaude au sortir du couteau, comme nous faisons pour les cochons à rôtir.

« Je pense que les avantages de ce projet sont nombreux et visibles aussi bien que de la plus haute importance. — Premièrement, cela diminuera beaucoup le nombre des papistes, dont nous sommes tous les ans surchargés, puisqu'ils sont les principaux producteurs de la nation. — Secondement, comme l'entretien de cent mille enfans de deux ans et au-dessus ne

peut être évalué à moins de 10 shillings par tête chaque année, la richesse de la nation s'accroîtrait par là de 50,000 guinées par an, outre le profit d'un nouveau plat introduit sur les tables de tous les *gentlemen* de fortune qui ont quelque délicatesse dans le goût. Et l'argent circulerait entre nous, ce produit étant uniquement de notre crû et de nos manufactures. — Troisièmement, ce serait un grand encouragement au mariage, que toutes les nations sages ont encouragé par des récompenses ou garanti par des lois et pénalités. Cela augmenterait le soin et la tendresse des mères pour leurs enfans, quand elles seraient sûres d'un établissement à vie pour les pauvres petits, institué ainsi en quelque sorte par le public lui-même. — On pourrait énumérer beaucoup d'autres avantages, par exemple l'addition de quelques milliers de pièces à notre exportation de bœuf en baril, l'expédition plus abondante de la chair de porc, et des perfectionnemens dans l'art de faire de bons jambons; mais j'omets tout cela et beaucoup d'autres choses par amour de la brièveté.

« Quelques personnes d'esprit abattu s'inquiètent en outre de ce grand nombre de pauvres gens qui sont vieux, malades ou estropiés, et l'on m'a demandé d'employer mes réflexions à trouver un moyen de débarrasser la nation d'un fardeau aussi pénible; mais là-dessus je n'ai pas le moindre souci, parce qu'on sait fort bien que tous les jours ils meurent et pourrissent de froid, de faim, de saleté et de vermine, aussi vite qu'on peut raisonnablement y compter. Et quant aux jeunes laboureurs, leur état donne des espérances pareilles : ils ne peuvent trouver d'ouvrage, et par conséquent languissent par défaut de nourriture, tellement que si en quelques occasions on les loue par hasard comme manœuvres, ils n'ont pas la force d'achever leur travail. De cette façon, le pays et eux-mêmes se trouvent heureusement délivrés de tous les maux à venir. »

Et il finit par cette ironie de cannibale :

« Je déclare dans la sincérité de mon cœur que je n'ai pas le moindre intérêt personnel dans l'accomplissement de cette œuvre salutaire, n'ayant d'autre motif que le bien public de mon pays. Je n'ai pas d'enfans dont par cet expédient je puisse espérer tirer un sou, mon plus jeune ayant neuf ans et ma femme ayant passé l'âge de devenir grosse. »

On a parlé beaucoup des grands hommes malheureux, de Pascal par exemple. Je trouve que ses cris et ses angoisses sont doux auprès de cette tranquille dissertation.

Tel est ce grand et malheureux génie, le plus grand de l'âge classique, le plus malheureux de l'histoire, Anglais dans toutes ses parties, et que l'excès de ses qualités anglaises a inspiré et dévoré, ayant cette profondeur de désirs qui est le fond de la race, cette énormité d'orgueil que l'habitude de la liberté, du commandement et du succès a imprimée dans la nation, cette solidité d'esprit positif que la pratique des affaires a établie dans le pays; relégué hors du pouvoir et de l'action par ses passions déchaînées et sa superbe

intraitable, exclu de la poésie et de la philosophie par la clairvoyance et l'étroitesse de son bon sens, privé des consolations qu'offre la vie contemplative et de l'occupation que fournit la vie pratique; trop supérieur pour embrasser de cœur une secte religieuse ou un parti politique, trop limité pour se reposer dans les hautes doctrines qui concilient toutes les croyances ou dans les larges sympathies qui enveloppent tous les partis; condamné par sa nature et ses alentours à combattre sans aimer une cause, à écrire sans s'éprendre de l'art, à penser sans atteindre un dogme, *condottiere* contre les partis, misanthrope contre l'homme, sceptique contre la beauté et la vérité. Mais ces mêmes alentours et cette même nature, qui le chassaient hors du bonheur, de l'amour, du pouvoir et de la science, l'ont élevé, dans cet âge d'imitation française et de modération classique, à une hauteur extraordinaire, où par l'originalité et la puissance de son invention il se trouve l'égal de Byron, de Milton et de Shakspeare, et manifeste en haut relief le caractère et l'esprit de sa nation. La sensibilité, l'esprit positif et l'orgueil lui ont forgé un style unique, d'une véhémence terrible, d'un sang-froid accablant, d'une efficacité pratique, trempé de mépris, de vérité et de haine, poignard de vengeance et de guerre qui a fait crier et mourir ses ennemis sous sa pointe et sous son poison. Pamphlétaire contre l'opposition et le gouvernement, il a déchiré ou écrasé ses adversaires par son ironie ou ses sentences avec un ton de juge, de souverain et de bourreau. Homme du monde et poète, il a inventé la plaisanterie atroce, le rire funèbre, la gaieté convulsive des contrastes amers, et, tout en traînant comme une guenille obligée le harnais mythologique, il s'est fait une poésie personnelle par la peinture des détails crus de la vie triviale, par l'énergie du grotesque douloureux, par la révélation implacable des ordures que nous cachons. Philosophe contre toute philosophie, il a créé l'épopée réaliste, parodie grave, déduite comme une géométrie, absurde comme un rêve, croyable comme un procès-verbal, attrayante comme un conte, avilissante comme un haillon posé en guise de couronne sur la tête d'un dieu. Ce sont là ses misères et ses forces; on sort d'un tel spectacle le cœur serré, mais rempli d'admiration, et l'on se dit qu'un palais est beau, même lorsqu'il brûle; des artistes ajouteront : « Surtout lorsqu'il brûle. »

H. Taine.

L'INTOLÉRANCE SUÉDOISE

LES PÉRILS DU DANEMARK

ET LE SCANDINAVISME

I. *Om Laeseriet i Skåne*[1], Upsal, 1852. — II. *Det danske Sprog og det nationale Liv i Hertugdoemmet Slesvig eller Soenderjylland*[2], Copenhague, 1858. — III. *Hvad der boer vaere Maalet for Danmarks Politik er Personal-Union mellem Danmark-Slesvig og Holstein-Lauenburg*[3], Copenhague, 1858. — IV. *Om Holsteens Udsondring, et par Ord til Landsmaend*[4],... Copenhague, 1858.

Depuis quelques mois, les états scandinaves attirent l'attention de l'Europe soit par des agitations intérieures, soit par les dangers qui les pressent du dehors. La Suède compromise par sa propre faute dans sa dignité, et par conséquent aussi dans l'utile ascendant qu'elle pourrait exercer au milieu des conflits où un peuple voisin et frère est engagé; le Danemark menacé dans sa liberté politique et même dans son indépendance comme état souverain; le lien commun qui, en rapprochant ces peuples, peut assurer le repos du Nord tout au moins affaibli, — tel est le tableau sur lequel s'arrêtent tout d'abord les regards. Cherchons d'où ce triple mal est issu, jusqu'où il est déjà maître, et comment l'on peut espérer qu'il disparaîtra. Nous ne craignons pas de le dire, la Suède a laissé naître ce mal, la Suède peut apporter aussi le remède. Forte et respectée, elle eût garanti dans le passé, elle revendiquera dans l'avenir la sû-

1. *Sur les Lecteurs en Scanie.* — 2. *La Langue danoise et la vie nationale dans le duché de Slesvig ou Jutland du sud.* — 3. *Ce qui doit être le but de la politique du Danemark, c'est l'union personnelle entre le Danemark uni au Slesvig d'une part et les deux duchés de Holstein et Lauenbourg d'une autre.* — 4. *Sur la séparation du Holstein, quelques mots à ses concitoyens*, par l'auteur de l'écrit *le Prince Christian.*

reté du Danemark; discréditée, affaiblie par sa propre faute, elle livre sans défense et sans appui les autres peuples du Nord à tous les dangers qui les environnent.

I.

Une des trois grandes cours de justice suédoises a rendu récemment, comme on sait, un arrêt condamnant six femmes, dont cinq mères de famille, à l'exil ainsi qu'à la perte de tout héritage et de tous droits civils, pour le seul crime d'avoir abandonné l'église évangélique luthérienne. On dit pour s'excuser : « Cet arrêt termine un procès qu'on avait laissé pendant à dessein durant cinq années dans l'espoir que la diète suédoise accepterait enfin les projets de lois favorables à la tolérance que le gouvernement ne se lassait pas de lui proposer; la diète ayant maintenu l'ancienne rigueur, force était bien que la loi eût enfin son cours. Prenez-vous-en à l'esprit public, dont cette condamnation n'a fait que traduire l'expresse volonté. »

Il y a là deux conclusions; nous croyons que l'une n'est pas nécessaire, et que l'autre n'est pas légitime. On trouve dans le code pénal des Suédois un certain nombre de dispositions barbares, héritage du moyen âge, vieilles armes qu'il est curieux peut-être pour l'archéologue de retrouver dans l'arsenal judiciaire, mais que la rouille a gâtées, et dont il est également dangereux et ridicule de prétendre se servir encore. Le code pénal suédois a conservé le *werhrgeld* par exemple, et vous trouverez au chapitre 34 qu'il en coûte 40 rigsdalers ou 80 francs pour couper un nez, 25 pour trancher un pouce, 12 pour un doigt, 6 pour une dent. Qui songe cependant à faire usage de cette législation gothique? — Le dirons-nous? Il nous plaisait de retrouver en Suède quelques vestiges du génie anglais. Le droit britannique, lui aussi, conserve sans les abolir une foule de lois surannées qui ne s'appliquent pas, mais que remplacent et effacent peu à peu les lois plus nouvelles; c'est l'esprit qui se montre plus fort que la lettre et le bon sens qui domine la logique. Cette libre disposition de soi-même est le signe assuré d'une force intérieure et contenue qui a beaucoup de prix. — Or les membres de la cour de justice suédoise ne pouvaient-ils appliquer à la loi barbare qui punit des actes de foi religieuse par l'exil et la confiscation le même oubli bien mérité qu'ont subi les antiques dispositions relatives au *wehrgeld* (1)? Une preuve d'ailleurs qu'on pou-

(1) N'a-t-on pas été fidèle à cette logique supérieure à l'observation servile de la lettre dans une récente occasion, à propos du ridicule procès Lindahl — Mendelsohn, qu'un homme d'esprit a voulu transformer en un romanesque épisode, mais qui restera dans le domaine de la chronique scandaleuse? M. Lindahl, ayant publié contre Mlle Men-

vait encore attendre et encore retarder la publication de l'arrêt, c'est qu'on avait déjà attendu plusieurs années. Chacun sait en Suède qu'on était redevable de ces premiers délais à l'autorité personnelle du roi Oscar; tout le monde pensait qu'ils seraient toujours renouvelés, et que la Suède n'aurait jamais à rougir d'une telle condamnation. Nous regrettons que l'autorité du régent n'ait pas été aussi heureuse que celle du roi son père. Une preuve encore qu'on pouvait s'abstenir, c'est qu'on a semblé traiter cette condamnation comme une formule vaine dont il fallait se jouer. On a fait dire que le souverain userait assurément de son droit de grâce, s'il était invoqué : il ne l'a pas été et ne pouvait pas l'être, parce que ceux-là seuls apparemment implorent leur pardon qui se reconnaissent justement frappés, et ce formalisme d'une loi décrépite, qui pouvait rester simplement absurde grâce à l'oubli, aura été à la fois cruel pour les victimes et compromettant pour les juges.

Si la conclusion suivant laquelle il aurait été hors du pouvoir des autorités suédoises de suspendre encore l'arrêt si longtemps suspendu ne nous semble pas nécessaire et inévitable, celle qui rejette la faute sur l'esprit public, l'unique coupable dont on aurait suivi l'impulsion, ne nous paraît pas légitime. Voici pourquoi.

On sait quel système de représentation nationale a été conservé en Suède après la révolution de 1809. Chacun des quatre ordres, noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans, forme une des quatre chambres dont se composent les états du royaume. Or assurément il n'est pas vrai de dire, ni que ces quatre chambres représentent sincèrement et exactement toute la nation (témoin certaines professions et les séparatistes, qui ne comptent pas parmi les bourgeois ou parmi les paysans), ni que chacune ait un droit égal à se dire l'interprète pour sa part de l'opinion publique. Si en effet la chambre des paysans peut prétendre avec raison à être l'expression de l'esprit public pour les campagnes comme la chambre des bourgeois pour les villes, n'est-il pas incontestable que celle de la

delsohn, *la jeune et belle valkirie*, une accusation infamante qui, prouvée, aurait valu à l'accusée la peine capitale, a dû être condamné lui-même, selon la loi suédoise, et parce qu'il ne pouvait prouver son accusation, à la même peine que sa calomnie faisait encourir à la partie adverse; mais comme il n'y a évidemment qu'une vieille et absurde loi du moyen âge qui puisse punir de la peine de la hache le crime, quelque grave qu'il soit, de simple calomnie, chacun savait à Stockholm que la grâce royale interviendrait. M. Lindahl en effet, condamné à la décapitation, en a été quitte pour une amende de 200 francs et des excuses publiques à son innocente et peu intéressante victime. — Nous ne saurions nous plaindre assurément qu'on n'ait pas traité de même cette graveleuse comédie et une affaire de conversion religieuse; mais il faut convenir cependant que ce nouvel exemple démontre quelle digne justice on pouvait faire à l'absurdité de l'ancienne loi contre les séparatistes.

noblesse, dont tous les chefs de famille font partie de droit, ne représente que la noblesse même, c'est-à-dire un corps ne comptant, à vrai dire, dans l'état que par ses priviléges, et n'ayant plus par lui-même ni richesse, ni sérieuse influence morale, ni indépendance, puisqu'un bon nombre de ses membres, tout à fait ruinés, ont été très heureux de devenir fonctionnaires, d'assez médiocre étage quelquefois? Le clergé enfin, dans les nominations ou les élections duquel le pouvoir laïque intervient, et dont les principaux membres font de droit partie de la chambre ecclésiastique, qu'est-il autre chose qu'un corps de privilégiés et de fonctionnaires, se représentant lui-même tout comme la noblesse, représentant ses propres intérêts, ses espérances, même ses passions, avant d'exprimer les dispositions véritables du pays? Lors du récent vote de la diète suédoise relativement au projet de loi favorable à la tolérance proposé par le gouvernement du roi Oscar, bourgeois et paysans se sont trouvés d'accord pour accepter la nouvelle législation; nobles et prêtres se sont réunis dans un refus commun. Eh bien! nous le demandons à toute conscience impartiale, lequel des deux votes exprime avec le plus de fidélité le vœu de la nation, celui qu'ont émis les deux corps composés de privilégiés et de fonctionnaires, ou celui des deux ordres représentant la population qui, dans les villes et dans les campagnes, travaille, possède, produit, ne relève que de soi-même et point des faveurs dont peut disposer la royauté? Dans ce cas particulier d'ailleurs, la chambre du clergé n'était-elle pas juge dans sa propre cause? ne combattait-elle pas *pro aris et focis*, et ne savons-nous pas que celle de la noblesse a pu céder en cette occasion, comme on l'a vu faire plus d'une fois, à d'autres influences qu'au désir d'exprimer sincèrement l'opinion du pays?

La responsabilité du rejet des nouvelles mesures législatives qui devaient profiter à la tolérance religieuse doit donc être rejetée sur l'église elle-même et sur le gouvernement, dont la chambre des nobles a exprimé la pensée plutôt que la pensée de l'esprit public. En d'autres termes, la tolérance a été rejetée (puisque le partage égal des votes met à néant les propositions de changemens aux lois constitutives) par la seule église luthérienne suédoise, unie qu'elle est par son institution au pouvoir temporel, à l'état. Et encore on doit remarquer qu'il s'en faut de beaucoup que tous les membres du clergé suédois aient été complices de la majorité qui l'a emporté dans la diète. Est-ce là, nous le demandons, ce qu'on peut appeler l'expression sincère de l'opinion du pays? Il faut bien l'avouer, l'intolérance d'une église d'état, intolérance facile à comprendre et à peu près inséparable d'un tel établissement, voilà le fléau qui vient de faire commettre au gouvernement suédois un acte à la fois in-

digne de lui et funeste. S'il n'y met bon ordre, cette intolérance le menace d'autres périls encore, soit d'une immobilité et par suite d'une anarchie dangereuses à l'intérieur, soit d'un amoindrissement fâcheux de son crédit et de son rôle futur dans le champ moins restreint de la politique étrangère. Nous souhaitons que le mal ne soit pas en partie déjà fait.

Il n'est pas question ici, comme on le pense bien, de discuter des points de théologie, mais seulement d'emprunter à l'histoire toute récente quelques témoignages, indices du présent, signes de l'avenir, et dont les passions politiques ou religieuses s'arrangeront comme elles pourront. Voulons-nous prévoir de quels dangers intérieurs la Suède est menacée par la persistance de l'oppressive et perfide union entre l'église et l'état? Il nous suffira de rappeler par quelques traits quelles ont été les destinées des deux églises de Norvége et de Danemark. L'un et l'autre gouvernement, dans ces pays voisins, ont vu leur église en proie au désordre, et y ont coupé court, fort sagement, par la liberté.

C'est à partir du milieu du XVIIIe siècle qu'on voit l'église norvégienne, église d'état, commencer une longue série d'efforts pour repousser, en appelant le pouvoir laïque à son secours, les attaques multipliées qui se dirigent contre elle. Dès 1745, une loi qui resta en vigueur jusqu'au commencement du règne d'Oscar Ier fit appel aux mêmes armes dont l'église de Suède se sert encore aujourd'hui, à l'emprisonnement, aux confiscations, à l'exil. La loi décrétait, dans la plupart des cas, une justice sommaire. Nul séparatiste ne devant être toléré dans le royaume, si l'on en trouvait quelqu'un, on devait s'emparer de sa personne, le mettre à bord du premier navire en partance, et, sans examen ni jugement, le transporter hors du royaume. Quiconque, dans les questions secondaires ne touchant ni à la doctrine ni au domaine de la conscience, prétendait se régler à sa façon et contre les règlemens de l'église officielle devait être saisi comme rebelle et traître, quelle que fût d'ailleurs l'orthodoxie de ses opinions religieuses. Pour sa seule désobéissance aux dispositions extérieures ordonnées au nom du roi, on devait l'enfermer, sans autre forme de procès, dans une maison de correction ou dans la prison la plus voisine, afin de couper court le plus promptement possible à la contagion de sa révolte. L'église était de la sorte si intimement incorporée à l'état que celui-ci prenait soin d'infliger les mêmes peines à la violation de la discipline ecclésiastique et aux délits contre la loi civile, et que le chrétien éloigné par la voix de sa conscience de l'église établie était assimilé au soldat déserteur ou traître envers la patrie. Le recueil des arrêtés relatifs aux affaires religieuses montre à chaque pas pendant les années suivantes les traces d'une inquiétude qui s'ac-

croît en proportion des vides que l'église officielle voit se multiplier autour d'elle. Institution, sous le nom de *fiscal du royaume,* d'une sorte d'autorité extraordinaire tout inquisitoriale, chargée de dénoncer et de poursuivre les infractions à la discipline et de percevoir les amendes; arrêtés plaçant sous la surveillance de la police quiconque ne serait pas assidu à l'office divin; condamnation à l'exil de ceux qui ne communieraient pas annuellement; ordonnances du pouvoir laïque pour ranimer le zèle dans le sein de l'église elle-même, — toutes ces mesures et bien d'autres témoignaient, pendant les dernières années du XVIIIe siècle et les premières de celui-ci, de l'anxiété de l'église officielle et de son impuissance. Déjà en effet les armes qu'elle employait s'étaient retournées contre elle. On s'accoutumait à regarder comme affaires purement extérieures et civiles, n'ayant rien de commun avec la conscience et la vérité, les actes religieux que le clergé officiel prétendait exiger par l'intervention de l'autorité civile. L'église obtenait les démonstrations extérieures, mais non pas les âmes. Les laïques devenaient indifférens, sceptiques même; le clergé, se laissant gagner, était mondain, inactif et ignorant. Ce double courant glacé, paralysant les cœurs, conduisait au mépris du christianisme; si les attaques n'étaient plus aussi fréquentes, si les défections ne faisaient plus grand bruit, c'était seulement que l'édifice de l'église luthérienne de Norvége, dans le silence d'un stérile désert, n'excitant même plus d'hostilités, n'attirant même plus les regards, paraissait abandonné de la vie.

Heureusement le XIXe siècle, quoi qu'on en dise quelquefois, n'est pas un temps de scepticisme; il a réveillé la conscience religieuse, fût-ce au prix d'intimes douleurs, et flétri l'indifférence. Son inspiration a pénétré dans tous les pays de l'Europe, même les plus ignorés. Un simple paysan, Jean Hauge, fut son interprète en Norvége, précisément pendant les premières années du siècle. Plus sa voix se montrait simple et populaire, plus elle rencontra d'échos dans les cœurs et devint redoutable pour l'église établie.

Jean Hauge était né en 1771 d'une de ces anciennes et fières familles de paysans qui sont le fond même du peuple norvégien. Une éducation pieuse, mais très incomplète et sans nulle direction, se trouva trop d'accord avec son esprit à la fois enthousiaste et méditatif, et tout enfant il se livra au penchant mystique qui devait l'entraîner si loin. A dix ans, il souffrait de vives angoisses pour s'être surpris dans quelques distractions au milieu de ses prières; il avait des visions et des songes qui lui montraient l'enfer, le paradis, et Dieu lui-même. Non content d'avoir entendu les promesses communes à tous les chrétiens, il aspirait à des preuves sensibles et particulières de la vérité de ces promesses, et, dans le secret de

sa solitude, cette constante pensée devenait pour lui une source d'extase. A vingt-quatre ans, il crut avoir obtenu enfin ce qu'il avait longtemps désiré. Un jour, pendant qu'au milieu de son travail il chantait un psaume, son esprit fut tellement ravi vers Dieu, qu'il perdit un moment toute conscience de lui-même. A partir de ce jour, il se sentit transformé, doué d'une intelligence nouvelle pour comprendre la parole divine, et assuré de sa vocation spéciale. L'état surnaturel dans lequel ce ravissement l'avait plongé dura trois semaines sans aucune interruption, et pendant tout ce temps-là, dormant fort peu, ne mangeant à peu près rien, il ne ressentit pourtant ni faim ni fatigue. S'il pouvait lui rester quelques doutes, ils lui furent enlevés par un entretien avec Dieu même, et dans lequel sa mission lui fut confirmée, bien qu'il manquât de quelques-uns des premiers élémens de la science humaine.

Ce fut en 1797 qu'il commença de s'adresser au peuple norvégien et de lui reprocher son indifférence, sa froideur religieuses. Il affirmait que sa parole était inspirée d'en haut, et il l'appuyait en publiant de nombreux écrits. Pendant un temps, il occupait à lui seul cinq imprimeries, publiait ses livres à cinq mille exemplaires, et dut une fois faire tirer une seconde édition d'un ouvrage sur la doctrine chrétienne le jour même où la première avait paru. La foule des campagnes surtout se précipitait vers sa parole, et pendant sept années consécutives, jusqu'en 1804, Jean Hauge fut le prédicateur des champs aussi bien que des carrefours. Il est difficile après cela de croire ce qu'affirment quelques-uns de ses biographes, que cet orateur populaire fût si faible d'esprit, qu'il ne pouvait associer logiquement un certain nombre d'idées, et que quelques-uns de ses écrits étaient véritablement dépourvus de sens. Ce n'est pas avec des non-sens qu'on entraîne après soi des milliers de cœurs devenus sympathiques et dévoués; il faut au moins une certaine puissance de l'esprit et de l'âme qui n'est point un don ordinaire, et que Jean Hauge posséda. Ce qui est bien vrai pourtant, c'est que son enthousiasme mystique devait paraître dangereux à l'église officielle, dont il tendait à dissoudre les liens, et que même toute discipline régulière était menacée par cette passion qu'il allumait au dedans des âmes. Le mysticisme peut être également la source du plus bel héroïsme et celle des aberrations les plus viles; il ressemble à ces forts breuvages que certains vases seulement peuvent contenir, mais qui se corrompent dans les autres; il donne des ailes de feu aux âmes d'élite, et abaisse les âmes vulgaires vers les appétits inférieurs et grossiers. Son moindre danger, quand il s'empare d'intelligences médiocres, est de les hébéter en leur enlevant toute activité propre et en les pliant à de puériles rêveries. C'est ce qui arriva surtout à

la suite des prédications de Jean Hauge parmi les pauvres populations de la Norvége, et l'enquête qui fut ouverte au sujet de ces troubles dans tout le pays en a conservé de déplorables traces. Dans un domaine voisin de Throndhiem, trois frères s'étaient livrés avec passion à la lecture des livres de Hauge. Voulant se conformer à la parole du maître, qui recommandait les macérations comme moyens d'exorcisme, les deux plus jeunes pressèrent leur aîné de les assister afin de chasser le démon, qui sans doute veillait en eux. L'aîné y consentit, et se mit en devoir d'enlever à l'un des deux avec ses dents une partie du nez et des lèvres, sans que celui-ci cherchât à fuir un tel supplice; l'autre étendit son bras nu sur un fourneau ardent, et l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût grillé, son frère aîné l'encourageant et lui répétant qu'il valait mieux être brûlé dans ce monde que dans l'autre. Et quand on fit à celui-ci des reproches sur sa conduite absurde et dénaturée, il déclara que cela lui avait bien causé quelque peine, mais qu'il *fallait* qu'il en fût ainsi. — Ailleurs c'est un père même qui, pour délivrer son enfant au berceau de la présence du *malin*, l'exorcise suivant les conseils donnés par Hauge, et de telle façon qu'il l'étouffe. — Ajoutez la manie bientôt contagieuse des prophéties et des prédications se manifestant chez les premiers venus et devenant pour eux une sorte de tâche régulière comme la lecture et l'explication de la Bible. Enfin toute cette agitation avait pour dernier résultat la haine et les imprécations contre le clergé officiel, contre les prières établies, contre les cérémonies du culte, contre les temples mêmes, qu'il fallait renverser et raser.

Assurément la parole de Hauge, après avoir suscité un réveil religieux, dépassait le but, et semait à son insu les germes d'un trouble social qui pouvait, en dégénérant, enfanter une redoutable jacquerie. L'église officielle s'efforça en toute hâte d'arrêter un mal qui la menaçait la première. On alla rechercher une vieille loi de 1741 contre les réunions religieuses non autorisées et contre les usurpations des laïques dans le domaine des choses religieuses : au nom de cette loi, Hauge fut condamné à dix années d'emprisonnement et à une forte amende. L'intervention du bras séculier apaisa-t-elle le tumulte? Des campagnes elle le fit au contraire pénétrer dans les villes, des classes inférieures de la population dans les classes les plus élevées de la société. On se demanda si l'église n'avait pas d'autres armes pour se défendre, s'il était bon que les deux pouvoirs, ecclésiastique et laïque, fussent de la sorte et si dangereusement confondus; on conçut même des doutes sur la légitimité des peines : de quel droit l'église luthérienne, qui ne se donnait pas comme instituée de Dieu, prétendait-elle s'interdire la libre recherche en matière de religion? Cette libre recherche n'était-elle pas le prin-

cipe même du protestantisme? L'intervention des laïques dans les choses religieuses n'en était-elle pas une conséquence naturelle? De telles rigueurs enfin, au lieu de ramener les esprits, ne devaient-elles pas les irriter et les égarer davantage? N'était-on pas redevable précisément à la résistance injuste de l'église de l'excès des derniers troubles, et une sage liberté, sous la protection des lois, ne devait-elle pas être à la fois l'arme la plus digne et la plus sûre?

Poser de telles questions, c'était les résoudre. D'ailleurs le mouvement religieux suscité par Hauge s'était fortifié du sentiment de l'indépendance nationale, consacrée par le changement politique de 1814, qui avait séparé la Norvége du Danemark : le progrès civil et politique faisait désirer un progrès religieux; toutes les libertés se touchent et s'appellent. Les représentans du pays, cédant à l'impulsion de l'esprit public, commencèrent donc par proposer au roi, pendant la session du *storthing* de 1836, l'abolition de la loi du 13 janvier 1741 contre les réunions religieuses, d'après laquelle Hauge et un certain nombre de ses disciples avaient été frappés. Cependant, comme tout ce qui venait de Christiania était suspect alors pour la royauté suédoise, irritée de ne pouvoir resserrer à son gré l'union décrétée de la Suède et de la Norvége, Charles-Jean refusa de sanctionner la proposition du *storthing*. L'assemblée suivante la renouvela en 1839 : Charles-Jean la rejeta encore; mais on sait que la constitution norvégienne donne force de loi, en dépit du refus royal constamment répété, à une proposition du *storthing* trois fois émise. La couronne, afin d'éviter l'affront, voulut prendre l'initiative, et fit élaborer un projet de réforme religieuse; ce fut alors le projet royal qui fut rejeté à son tour par le *storthing* de 1842, et l'abolition de la loi de 1741, proposée pour la troisième fois par les représentans, fut, malgré Charles-Jean, un fait accompli. Ce n'est pas tout. Charles-Jean mourut en 1844; son fils et successeur Oscar Ier était personnellement favorable à la cause de la liberté religieuse; le nouveau règne s'ouvrit donc par la proposition, au *storthing* de 1845, d'un projet de loi émané du gouvernement lui-même, et stipulant la reconnaissance égale de toutes les communions chrétiennes en Norvége. Le premier acte politique du roi Oscar, comme le dernier qui ait signalé son autorité personnelle peu de temps avant la déplorable maladie qui le retient aujourd'hui éloigné des affaires, fut donc, — l'histoire ne l'oubliera pas, — une généreuse et noble protestation en faveur de la plus respectable des libertés. Le rapport de la commission nommée par le gouvernement avait embrassé la question d'un seul coup d'œil dans toute son étendue. « Il faut, disait-il, que chacun puisse adorer Dieu de la manière qu'il croit la meilleure. Les lois actuelles de la Norvége ne

s'accordent pas avec ce principe, elles doivent donc être modifiées. Se conformant à l'esprit du christianisme et à celui de sa propre constitution politique, la Norvége doit accorder une situation plus digne aux communions chrétiennes dont la foi ne porte aucune atteinte à la moralité publique. Il n'importe pas de rechercher si l'unité de l'état au point de vue ecclésiastique sera par là ébranlée ou détruite. On ne peut mettre en effet un grand prix à une telle unité extérieure, ayant pour unique lien la contrainte; on ne peut oublier que ce serait une entreprise vaine de chercher à réaliser par la force extérieure l'unité intérieure de la foi, et l'histoire démontre que la persécution et le martyre ont toujours contribué à affermir et propager les opinions des sectes naissantes. » Le roi lui-même, en présentant le projet, s'exprimait ainsi : « Il est tout à fait conforme à l'esprit de la constitution norvégienne, aux idées de notre temps sur la tolérance, et aux circonstances locales, d'accorder la liberté religieuse à chaque communion comme à chaque individu. » Enfin, pour mieux signaler l'accord, citons le rapport rédigé par la commission du *storthing* chargée d'examiner la proposition royale : « Il serait indigne de la libre Norvége de laisser peser plus longtemps les liens de la contrainte sur ce qu'il y a de plus libre par soi-même et de plus précieux à l'homme, la pensée religieuse, et il n'est pas un Norvégien qui ne rougirait de honte à l'idée que sa patrie pût être comptée plus longtemps au nombre des états qui conservent dans leurs institutions l'oppression de la conscience humaine. » Voilà par suite de quelle entente unanime dans la voie de la tolérance et du progrès le *storthing* adopta la proposition royale à une immense majorité, et comment la Norvége obtint, au mois de juillet 1845, date de la sanction royale, sa *loi des dissidens* (1).

Ce n'était pas encore, il faut le reconnaître, une loi de complète liberté. L'*église d'état* subsistait, le prosélytisme était défendu (disposition inintelligente et, peu s'en faut, ridicule), et le droit légal n'était proclamé d'ailleurs que pour les communions chrétiennes; les israélites en étaient exclus; il leur fut interdit jusqu'en 1851 de résider seulement vingt-quatre heures de suite dans une ville de Norvége. Tout étroites qu'elles étaient, ces concessions suffirent pour que l'air nécessaire à la vie circulât. Grâce à la liberté qu'on leur laissa de se produire, les sectes religieuses ne furent plus à craindre. Il y eut bien encore des agitations extérieures; mais la plupart étaient toutes locales et trop déraisonnables pour exercer une contagion, et si quelques-unes étaient vraiment sérieuses, l'é-

(1) On en a donné les dispositions dans l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1853-54, p. 405.

glise norvégienne, bien qu'elle fût encore église d'état, obéissait du moins au principe protestant de libre discussion en leur reconnaissant le droit d'exister. C'est grâce à la loi des dissidens que le catholicisme a pu s'établir paisiblement à Christiania (1). En résumé, l'église de Norvége ne doit pas se repentir de s'être relâchée un peu de son ancienne tyrannie : elle a donné un bon exemple; en substituant au désordre qui l'envahissait quelque liberté, elle a beaucoup plus profité que perdu.

L'église officielle de Danemark ne se maintenait pas non plus sans aucune inquiétude et sans aucun trouble, témoin les attaques d'un enthousiaste et hardi penseur, Kierkegaard. Déjà depuis quelques années Kierkegaard avait agité les esprits par de vives et ardentes brochures, dans lesquelles, sous différens pseudonymes, il avait prétendu secouer l'engourdissement de la croyance officielle et réveiller en chacun de ses lecteurs l'indépendance du sentiment religieux. L'évêque de Copenhague, le vénérable Mynster, étant venu à mourir, son successeur, M. Martensen, en prononçant son oraison funèbre, le loua d'avoir été « un des témoins de la vérité apostolique » et de s'être ainsi marqué sa place dans la glorieuse chaîne dont les premiers anneaux remontent aux premiers disciples de Jésus-Christ. Cette louange parut à Kierkegaard un mensonge, et il saisit l'occasion d'attaquer dans le chef de l'église établie cette église elle-même; il le fit avec une âpreté et une violence, avec une verve, un emportement et une chaleur de style qui ne laissaient pas de rendre ses écrits facilement populaires. Ses imprécations rencontrèrent de redoutables échos dans les consciences qu'avait irritées la domination de l'église officielle.

« J'ai ouvert et soutenu le feu, comme on dit, contre le christianisme officiel de ce pays. Comment le clergé m'a-t-il répondu? Par un silence significatif.

« Chose curieuse : si l'on avait répondu, que de riens eût offerts la réponse! On n'a rien dit : que de choses dans ce profond silence! — Il signifie, ce silence, que ce qui préoccupe notre clergé, c'est le morceau de pain de chaque jour, et non pas le témoignage de la vérité : cela est évident, puisqu'il se tait en face de l'allégation suivante que j'ai publiquement formulée : « Le christianisme officiel est, au point de vue de l'intelligence, une plaisanterie et une insulte; au point de vue de la foi, un scandale. » — Étant admis que le morceau de pain est ce qui préoccupe uniquement notre clergé, alors

(1) Il est permis en effet de regarder comme exceptionnel un procès tout récent, qui contraste grossièrement, il faut le dire, avec la tolérance qu'a montrée pendant ces dernières années l'esprit public norvégien, et dont l'église de Saint-Olaf, construite par une contribution à laquelle les protestans ont pris une large part, est un honorable témoignage.

tout s'explique, et le silence est chose naturelle. Je n'ai rien dit en effet là-contre, et n'ai pas attaqué le *métier*. Je suppose qu'on reproche à un marchand la mauvaise qualité de sa marchandise, tandis que cette mauvaise qualité n'a pas exercé la moindre influence sur le chiffre de ses revenus. Il vous répondra infailliblement : « Votre accusation m'est parfaitement indifférente, car la qualité de ma marchandise n'est pas ce qui m'occupe; je suis marchand : ma grande affaire, c'est le revenu que j'en puis tirer; tout le reste n'est rien. Vous me démontreriez que le café que je vends est avarié, gâté, que ce n'est plus du café : si j'ai l'assurance que cela n'empêchera pas qu'il ne soit vendu à son bon prix, vous me verrez tout aussi peu ému, car je ne m'intéresse pas le moins du monde à cette denrée que vous appelez le café, mais seulement au profit qui m'en reviendra. » — Et cet homme a bien raison en tant que marchand, — et le clergé aussi a raison de garder le silence, non pas en tant que clergé, mais en tant qu'association mercantile, ce qu'il est véritablement. — On a dit que la classe la plus honorable de la société était celle des marchands, parce que ceux-là professent franchement que le gain est leur suprême intérêt. A ce compte, plus honorables encore sont les usuriers, qui disent sans détour : « Ici l'on vole. » Les marchands ne viennent, à mon sens, qu'après les usuriers, et je placerais ensuite les prétendus « témoins de la vérité... »

« A voir le christianisme qu'ils nous ont fait, continue Kierkegaard, qui donc reconnaîtrait tout ce dont le Christ est venu parler aux hommes, et la croix, et l'angoisse, et le châtiment, et la macération, et la pénitence, et le sacrifice? Non, non, dans le protestantisme, et surtout dans celui de ce pays-ci, la foi prend la musique sur un tout autre ton, sur celui du plaisir et du bien-être, sur l'harmonie d'une sécurité profonde, grâce à l'ingénieux calcul que, pour ce qui est de l'éternité, tout est arrangé et liquidé d'avance, une fois certaines précautions prises, de sorte qu'on puisse après cela jouir tranquillement ici-bas, jouir de cette vie mieux que n'ont jamais fait Juifs ni païens. — Il n'y a plus de christianisme. Si l'homme s'était levé contre Dieu et qu'il eût dans sa révolte renié toute religion, cela n'eût pas été à beaucoup près aussi dangereux que cette dérisoire libéralité qui, au mépris du respect dû à la vérité et à Dieu lui-même, distribue à tout venant, prodigue et prostitue le nom de chrétien, et adresse après cela au ciel d'insultantes actions de grâce pour sa prétendue récolte d'âmes! »

Nous ne tenterons pas de dégager des écrits de Kierkegaard un résumé de son système. La définition des régions limitrophes entre les différentes sphères dans lesquelles se meut, suivant lui, l'existence humaine n'est point si claire, il faut l'avouer, qu'on puisse aisément s'aventurer à en donner une explication sommaire. Qu'il suffise de dire qu'au nom de ce qu'il appelle le vrai christianisme et pour effacer les impiétés du christianisme officiel, Kierkegaard invoque en premier lieu la séparation de l'église et de l'état, et sur ce point il a raison sans doute : c'est là un principe si intimement uni aux préceptes du bon sens et de l'esprit moderne qu'il fera le tour du monde; — souhaitons d'abord qu'il fasse le tour de l'Europe,

de celle du nord et de celle du midi. En second lieu, Kierkegaard croit détestable et impie qu'un établissement hiérarchique fait de main d'homme prétende être l'église proprement dite, c'est-à-dire la réunion de ceux qui possèdent la vérité religieuse et qui peuvent par conséquent imposer leur enseignement et leur foi à leurs semblables. Or il faut avouer qu'il a par quelques côtés raison contre l'église établie du luthéranisme danois, laquelle, comme l'église norvégienne, comme l'église anglicane, ne se prétend pas instituée de Dieu, et ne repose en conséquence que sur des décrets humains. Il veut enfin que l'église soit la réunion formée par le libre concours de toutes les volontés particulières, de tous les esprits et de tous les cœurs dans une seule et même croyance religieuse, de telle sorte que la conscience de chaque homme, éclairée par la lumière des Écritures, ait été pour lui la seule règle de sa croyance. Ce sont, comme on voit, les doctrines que Milton et tant d'autres depuis la réforme ont prêchées. Les églises établies que l'institution protestante a acceptées nous semblent peu autorisées, nous l'avons dit, pour répondre victorieusement et résister longtemps à de telles attaques. — Suivant les uns, Kierkegaard est un fou furieux, un fou qui, en aspirant à être plus chrétien que Jésus-Christ, veut substituer à une vraie et solide religion le jargon des abstractions qu'il a aperçues en rêve, un insensé qui a perdu tout respect, qui injurie et blasphème. Suivant d'autres, c'est un véritable chrétien en effet, qui ne veut rien savoir au monde si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, qui expose sans lâches ménagemens sa foi simple, mais incorruptible, et dont la méthode socratique expose et suscite les plus profondes pensées.

Aux attaques de Kierkegaard, l'église danoise a opposé la meilleure réponse possible, celle qui devait le mieux sauvegarder son honneur et sa sécurité. Faisant un pas de plus que l'église norvégienne, elle a renoncé aux priviléges et au titre d'église d'état, et elle n'est plus aujourd'hui que l'église de la majorité. Peut-être, il est vrai, n'est-ce pas à elle seule, à son pur esprit de tolérance et de justice, qu'il faut faire remonter tout le mérite de cette sage concession; l'affranchissement politique du Danemark en 1849 a entraîné le progrès de l'affranchissement religieux. Il est vrai pourtant d'ajouter que l'église danoise, loin de regretter l'établissement d'une telle liberté, l'a au contraire accueillie comme un bienfait et a concouru à l'étendre. Elle s'est réjouie, dans l'intérêt même de la dignité et de la moralité religieuses, de ce que nul ne serait tenté désormais, pour éviter l'exil ou pour conserver ses droits de citoyen, de se faire hypocrite et de simuler un faux attachement à l'église nationale, et de ce que nul aussi ne ferait plus baptiser son enfant dans l'unique pensée de

lui conserver son héritage. Elle-même d'ailleurs, en cessant d'être tyrannique pour les consciences, est devenue, dans sa constitution intérieure, plus indépendante de l'état. Le gouvernement a cessé d'imposer arbitrairement certains prêtres aux paroisses, et les élections sont devenues plus libres et plus sincères. Les témoignages de reconnaissance de l'église envers l'état, qui s'est désisté de son intervention despotique, se sont manifestés clairement dans le congrès ecclésiastique réuni à Copenhague pendant l'été de 1857; le Danemark a offert un champ moins favorable que la Suède et la Norvége aux prédications des mormons, à celles des fanatiques ou des imposteurs, et, en dépit des attaques de Kierkegaard, à côté de la communion catholique, protégée dans Copenhague en même temps par la tolérance légale et par celle de l'esprit public, l'église danoise est restée en possession du repos et de la considération qui se sont retirés de l'église de Suède.

L'église de Suède (sur le compte de laquelle nous ne répéterons pas tout ce qu'on en a dit et écrit depuis quelques années avec trop de raison et d'à-propos pour son honneur) n'a pas écouté les avis, — c'est trop peu dire, — les exhortations, les prières des autres églises protestantes, ses sœurs. Peut-être n'imagine-t-on pas en France combien d'avertissemens et quelles sortes d'avertissemens elle a reçus.

En 1853, — pour ne pas remonter au-delà des quatre ou cinq dernières années, — supplique des membres de l'*Alliance évangélique* à Lausanne, « en faveur de frères, est-il dit, qui en pays protestant sont frappés d'amendes pécuniaires et mis en prison, au pain et à l'eau, uniquement parce qu'ils veulent servir Dieu selon leur conscience. »

Au mois de septembre 1855 se réunit à Paris, comme en 1851 à Londres, un congrès composé de tous les députés des principales communions protestantes. Chacun rend compte de l'état religieux de son église. Le tour venu d'interroger la Suède, les questions deviennent embarrassantes et pressantes. Un membre demande aux représentans suédois si Luther lui-même, revenant sur la terre, ne serait pas emprisonné et mis au pain et à l'eau de par la législation qui règne aujourd'hui à Stockholm. Le célèbre pasteur allemand Krummacher exprime la crainte que le bel édifice de l'église suédoise, avec sa complète orthodoxie, ne soit qu'un majestueux palais de glace, sans lumière qui lui soit propre, sans feu et sans chaleur. M. Frédéric Monod ensuite, en présence des trois ministres suédois, qui ne se défendent qu'en balbutiant, exprime de semblables reproches, et termine sa harangue par cette imprécation :

« Honte à la persécution romaine, mais triple honte à la persécution protestante! »

Au mois de janvier 1857, à l'occasion de la proposition d'un député, M. Tham, pour conférer au clergé suédois un droit de censure préventive sur les livres religieux circulant par le colportage, adresse des protestans de Hollande, déclarant que déjà plusieurs fois, à leur grande douleur, des témoignages leur sont parvenus de la contrainte exercée par l'église suédoise ou en son nom en matière religieuse; qu'une telle intolérance est à leur avis coupable et funeste; que la proposition de M. Tham en particulier leur paraît une insulte à la dignité humaine et chrétienne, à l'intelligence et à la conscience, une action comparable à celle de l'homme qui achète et exploite un homme qu'il appelle son esclave.

Ajoutez à cette série, que nous aurions pu faire plus longue, tous les avertissemens de la presse française, et les protestations qu'a déjà suscitées, celles que suscitera encore l'acte récent d'intolérance par lequel l'église suédoise a couronné son œuvre. Tous ces avis cependant, l'église suédoise ne s'est pas contentée de les dédaigner; elle a méprisé ses propres dangers et ceux qu'elle fait encourir à la dignité du pays, à sa prospérité, à la sûreté même de la paix publique. Les habitans de Stockholm ont encore dans la mémoire les scènes de violence et de scandale excitées naguère contre M. Scott, l'agent du méthodisme américain, qu'on traîna dans un théâtre pour le forcer à être spectateur d'une parade bouffonne dans laquelle son masque paraissait, et qu'une émeute chassa un jour de sa chaire. Ici même on a raconté avec intérêt les aberrations auxquelles les persécutions ont entraîné les baptistes (1); chaque jour se multiplient chez eux les visions célestes ou infernales, les possessions, les convulsions, les exorcismes. C'est un martyrologe enfin que l'histoire de ces *lecteurs* qui remplissent maintenant les provinces suédoises, depuis Éric Jansson, le prétendu prophète de 1844, jusqu'à M. Oscar Ahnfelt, le *troubadour évangélique,* qui allait ces dernières années prêchant et chantant les psaumes dans les campagnes avec accompagnement de guitare. Loin de se calmer aujourd'hui, le mouvement séparatiste, devenu contagieux, s'étend en raison de la compression qu'on lui impose. Aux emprisonnemens et aux amendes répondent la révolte et l'émigration. La Suède est-elle si peuplée et si riche qu'elle puisse voir indifféremment ses enfans s'éloigner d'elle, et n'a-t-elle aucune mémoire soit de l'Espagne, rendue à peu près stérile par l'expulsion des Morisques, soit de la malheureuse Irlande, réduite de neuf millions à six millions d'habitans

(1) Voyez l'étude de M. Trottet sur *l'Église suédoise,* dans la *Revue* du 1er avril 1857.

par la persécution de l'Angleterre ? N'est-il pas déplorable qu'un pays qui recèle d'admirables ressources, de magnifiques forêts et des mines inépuisables, auxquelles manquent les bras pour les exploiter, paralyse tous ces dons par le triste fléau qu'elle perpétue volontairement chez elle, l'anarchie résultant de la tyrannie religieuse?

Ne s'affirmant pas elle-même d'institution divine, l'église luthérienne suédoise ne peut alléguer d'autre raison d'être pour son établissement hiérarchique que l'institution humaine, issue d'un consentement de la nation; mais, outre l'absurdité évidente d'une autorité humaine s'imposant aux consciences comme règle et sanction, est-ce que le nombre immense des séparations volontaires n'a pas ébranlé suffisamment déjà l'unique base de l'édifice hiérarchique pour mettre l'église suédoise en demeure d'abdiquer son privilége et sa suprématie? Ce serait le moyen pour elle de s'assurer dans sa constitution nouvelle un peu de tranquillité. Bien plus, l'état est engagé dans le débat, et ce serait le seul moyen aussi de le préserver lui-même de grands dangers.

Vainement en effet, nous l'avons démontré, vainement l'église luthérienne suédoise veut-elle faire croire et croit-elle peut-être que, n'ayant d'autre alliée que la noblesse, et son vote étant contraire à ceux de la bourgeoisie et des paysans, elle représente encore l'opinion générale. C'est son principal argument, le seul qui soit spécieux; mais il n'a de force que par un côté, se retourne contre elle-même et sert à la combattre. Pour que cet argument eût la valeur qu'elle prétend lui donner, il faudrait que l'église suédoise tînt son mandat de la nation même, et il n'en est pas ainsi; il faudrait qu'oubliant ses intérêts particuliers, oubliant surtout ses passions et son intolérance, elle s'appliquât seulement à être l'écho de l'esprit public, et alors comment serait-elle en désaccord avec les deux ordres roturiers? Mais il est vrai encore, et c'est ici que l'arme se retourne contre elle, que cette part réservée à l'église dans toute expression de l'opinion nationale sert à défigurer celle-ci même, à lui enlever, avec les moyens de se faire entendre et de se faire obéir, toute énergie, et de la sorte ajourne éternellement toute réforme portant quelque atteinte à des priviléges consacrés. Nous avons vu, par l'histoire récente des deux églises norvégienne et danoise, que l'avénement des institutions libres dans l'un et l'autre des deux pays a été pour chacune de ces églises un signal d'abdication nécessaire et en même temps de repos. Il est permis de conclure de cette double expérience : d'une part, que nul progrès vraiment libéral, dans l'ordre civil ou politique, ne pourra désormais s'accomplir en Suède qu'au prix de la renonciation de l'église à sa position de corps privilégié; — de l'autre, que cette église n'acquerra pas autrement sa

sécurité. En d'autres termes, la Suède ne doit espérer d'atteindre le développement auquel elle aspire évidemment dans tous les sens qu'après la réforme de la représentation nationale, puisque cette organisation décrépite et funeste conserve seule et garantit à l'église une autorité qui n'est pas vraiment la sienne, et qui ne correspond fidèlement ni à sa mission religieuse telle qu'elle est comprise dans notre temps ni à la place qu'elle occupe en réalité dans l'état. La constitution suédoise exige le concours des quatre chambres pour tout changement à faire à la loi fondamentale. Or il est bien évident qu'on n'obtiendra jamais un tel consentement en vue des réformes constitutionnelles fondamentales, si l'un des quatre ordres s'y croit blessé. Peut-être la royauté ne peut-elle rien à cela; probablement Charles-Jean se vantait quand il disait d'un ton dégagé en 1830 à notre chargé d'affaires, M. de Tallenay (1) : « Décidément je ne changerai rien à la constitution de ce pays-ci; elle est traditionnelle. Mon pouvoir est bien restreint sans doute, mais il n'importe... » Il savait bien, et l'opposition aussi, que, grâce à l'ingénieux mécanisme de la représentation, l'autorité royale dominait aisément, et il le reconnaissait peu d'instans après lui-même. « Au fond, ajoutait-il, cette division des quatre ordres donne une grande force à la couronne, qui ne manque jamais d'exercer une grande influence sur leur majorité. La forme lente et compliquée de leurs délibérations nous offre mille combinaisons diverses. Le clergé est pour le trône et lui reste invariablement uni; on peut beaucoup obtenir des bourgeois en les caressant; les paysans ne font guère que ce qu'on leur dit de faire, et je puis ainsi paralyser l'opposition des nobles... Ces derniers même ne sont pas difficiles à gagner; seulement il en coûte cher. Bref, avec de la persévérance, on pondère ces différens pouvoirs... » En réalité, Charles-Jean avait tourné cent fois à son profit ce veto par lequel un seul ordre, en beaucoup de cas, peut arrêter les projets de réforme les mieux accueillis de l'opinion publique et de la diète en général, et il s'en félicitait. Et pourtant il n'aurait sans doute pas pu, s'il l'avait désiré, faire accepter des quatre ordres, dont le consentement unanime est nécessaire en de telles questions, une modification importante d'un système reconnu funeste : nouvelle preuve qu'à l'intérieur l'intolérance et l'institution même de l'église luthérienne suédoise menacent et compromettent l'état de deux façons, — d'abord en l'obligeant à la répression des attaques dirigées contre elle, répression qui détourne son attention et ses forces et le rend justement odieux, — puis en élevant une barrière qui semble, en vérité, infranchissable contre beaucoup de

(1) Dépêche du 29 janvier 1830. — Archives du ministère des affaires étrangères.

réformes libérales dans l'ordre civil ou politique. Il est facile de démontrer qu'à l'extérieur des conséquences tout aussi fâcheuses peuvent découler de cette intolérance aveugle. Il suffit pour cela de considérer un instant ce qui se passe autour de ce royaume, de calculer les périls constans du Danemark, et de quel prix serait, pour les affaires du Nord, l'ascendant respecté de la Suède.

II.

On sait dans quelle phase est entré le nouveau débat du Danemark avec l'Allemagne au sujet des duchés de Holstein et de Lauenbourg. L'Allemagne avait semblé exiger uniquement d'abord que les actes législatifs ayant rapport à la constitution intérieure des deux duchés fussent soumis aux délibérations consultatives des états provinciaux, après avoir été cependant décrétés par le pouvoir royal et même mis en pratique; le cabinet danois avait fini par y consentir. Allant plus loin, l'Allemagne a paru vouloir que la constitution commune de la monarchie danoise fût elle-même soumise à l'examen des états; le cabinet danois s'y est refusé. Le récent ultimatum de l'Allemagne était arrivé à Copenhague dans les premiers jours de juin 1858, et avait stipulé un délai de six semaines, après lequel la confédération devait employer les moyens de rigueur. Le délai était tout près d'expirer quand le Danemark a consenti, non pas à laisser examiner sa propre constitution par les états provinciaux, mais à suspendre cette constitution dans les deux duchés. Il a cédé en cela aux conseils de la France, de l'Angleterre, de la Russie, et fort sagement. L'expédient se trouve d'ailleurs fort heureusement imaginé, et notre seul regret est que la constitution commune ne soit pas tout entière abolie; mais a-t-on mis un terme définitif à l'ambition qui pousse l'Allemagne vers le Danemark? C'est ce qu'il faut examiner, tout en se félicitant de la trève qui vient d'être signée.

Nous avons trop souvent démontré, pour qu'il soit besoin d'y insister encore, que la constitution commune imposée le 2 octobre 1855 par la Prusse et l'Autriche à la monarchie danoise, et reliant sous une même loi les états immédiats ou scandinaves et médiats ou allemands du roi-duc de Danemark, a été en réalité un piége où sont tombées, avec le Danemark, qui savait bien où on le précipitait et qui appelait en vain du secours, les puissances occidentales, mal instruites dès leur premier engagement en 1851, ou peu soucieuses. En garantissant ce que l'Allemagne décorait du beau nom d'intégrité de la monarchie danoise, on ne s'est pas aperçu qu'on garantissait peut-être en réalité les divisions intérieures, l'asservissement

et ensuite l'anéantissement du Danemark. Ne le voit-on pas clairement aujourd'hui? Nul danger pareil n'existait quand l'union entre le Danemark propre, c'est-à-dire les îles danoises, le Jutland et le duché de Slesvig d'une part, et les deux duchés allemands, Holstein et Lauenbourg de l'autre, était seulement personnelle, le roi de Danemark étant aussi duc allemand. Une semblable organisation aujourd'hui même tient uni sans nul danger au royaume de Hollande, mais seulement comme possession particulière du roi, le grand-duché de Luxembourg, qui fait partie de la confédération germanique. Lorsque la confédération, il y a deux ou trois ans, a exigé la révision de la constitution du Luxembourg, trop libérale et « antimonarchique » à son gré, le grand-duc dut obéir sans hésitation : il put le faire sans engager le roi de Hollande; les libertés de la Néerlande ne reçurent aucune atteinte d'une telle modification, parce qu'il n'y avait de commun entre les deux états que la personne même du souverain, dont les droits et les devoirs étaient ici et là nettement distingués. En Danemark au contraire, le célèbre système du *heelstat*, imposé par la diplomatie allemande, a détruit une distinction si nécessaire. Le Danemark propre, qui naguère formait un état indépendant et souverain, s'est trouvé réduit au rang de province dans cette nouvelle monarchie qu'on créait en Europe, et la représentation qui siégeait à Copenhague a été abaissée au rôle inférieur d'assemblée provinciale. A côté de la constitution sagement libérale que le Danemark avait reçue en 1849 aux termes de la promesse faite par le feu roi Christian VIII *avant* le mouvement de février 1848, on a vu s'élever une constitution commune devant s'appliquer à la fois au Danemark, au Slesvig, au Holstein et au Lauenbourg. Non-seulement le royaume proprement dit se voyait de la sorte amoindri et maltraité, mais encore la diplomatie, armée de ce qu'on appelait alors « la nécessité européenne, » stipulait une constitution particulière pour le duché de Slesvig, terre de nationalité danoise, à qui l'occupation étrangère, pendant le mois de juin 1849, n'avait pas permis d'étendre le bénéfice de la constitution nouvelle, mais qui devait naturellement recevoir les mêmes institutions que s'était données le Danemark proprement dit. Une constitution particulière était aussi assurée au duché de Holstein, et une autre au duché de Lauenbourg; la conservation des états provinciaux qui avaient jusque-là régi le Slesvig aussi bien que les autres duchés était surtout garantie, comme si d'une part rien ne se fût passé de nouveau en Danemark, comme si de l'autre la confédération germanique avait eu le droit de disposer du gouvernement en Slesvig, ce qu'elle pouvait faire à certains égards en Holstein et en Lauenbourg. Il est clair maintenant qu'on avait entraîné le Danemark dans un double

piége. On a vu quel coup l'organisation nouvelle portait aux institutions libres issues en 1849; qu'on songe de plus au danger que recélaient les dernières conditions que nous venons d'énumérer. La guerre contre l'Allemagne se terminait à peine. Les Danois avaient versé beaucoup de sang et multiplié d'héroïques efforts pour mettre à néant le slesvig-holsteinisme, c'est-à-dire l'union illégitime et factieuse des deux duchés, provoquée, soutenue par l'Allemagne avant et pendant la guerre. Or cette similitude d'institutions imposées au Slesvig et au Holstein n'avait d'autre but que de ressusciter une alliance promettant à l'Allemagne la réalisation de ses projets d'envahissement sur le Slesvig. Le Danemark, vainqueur les armes à la main sur mer et sur terre, à Fredericia et à Idstedt, était battu dans les conseils et traqué désormais d'une manière permanente au nord et au sud, dans sa capitale aussi bien que dans ses annexes. L'ennemi, chassé des champs de bataille, était revenu sous l'habit du diplomate; il avait pris position partout à l'intérieur, et voilà l'intégrité de la monarchie danoise telle que l'Europe l'avait garantie!

Les résultats ne se sont pas fait attendre, et quelle patience le Danemark n'a-t-il point montrée pendant qu'on le harcelait sans cesse du côté de l'Allemagne par mille injustes requêtes, en présence desquelles il temporisait afin de permettre aux grandes puissances de s'éclairer, de comprendre et d'intervenir selon ce que demandaient et la justice de sa cause et leurs propres intérêts à elles-mêmes? Tant que l'Allemagne n'a parlé que des droits du Holstein et du Lauenbourg, qui font partie de la confédération germanique, tant qu'elle n'a fait que demander pour ces duchés encore de nouvelles satisfactions, encore de nouveaux priviléges, le Danemark a cédé, et la question a pu paraître purement allemande; mais ne devenait-elle pas européenne quand la confédération exigeait, comme elle le faisait hier, que le Danemark soumît sa constitution commune, celle qui fait de lui après tout une monarchie souveraine, aux délibérations des états provinciaux de deux duchés allemands? L'Allemagne, par l'entremise funeste de ces deux duchés, pouvait donc exercer un droit d'approbation ou de blâme sur la loi fondamentale d'un pays souverain de l'Europe. Elle prétendait au privilége de modifier au gré de ses vœux cette loi fondamentale. Était-ce encore la querelle particulière des duchés et du Danemark propre, ou n'était-ce pas désormais la lutte entre l'Allemagne envahissante et l'un des trois états scandinaves? Nous n'avons pas dit assurément bien d'autres dangers encore auxquels le système funeste et d'ailleurs impraticable du *heelstat* expose le Danemark et tout le Nord; nous n'avons rien dit des droits de la Russie, valables après la mort ou la retraite du duc de Glucksbourg et de ses deux

fils, droits que le fameux principe de l'intégrité étendra à toute la monarchie. Nous avons trop souvent exposé toutes ces conséquences, dont quelques-unes se sont déjà réalisées, et nous voulons nous borner ici à suivre les progrès des envahissemens sans cesse médités par l'Allemagne au détriment de la monarchie danoise.

Nous avons déjà noté la condition imposée au Danemark de ne pas étendre au Slesvig la constitution du 19 juin 1849. En premier lieu, cette constitution est libérale, et comme telle déplaît à la confédération. En second lieu, isoler le Slesvig du Danemark est chose désirable pour aider à l'exécution du plan qu'on s'est tracé. De plus nous avons dit que l'ancien régime des états provinciaux, forme de l'absolutisme tel qu'il existait avant les changemens opérés dans le reste du Danemark, avait dû être conservé en Slesvig comme en Holstein, où la confédération avait tout le droit possible de travailler à le maintenir, et nous avons remarqué que cette conformité d'institutions était perfide, qu'il eût été de l'intérêt du Danemark d'empêcher tout ce qui pouvait rapprocher et contribuer à réunir les deux duchés, ligués naguère sous une inspiration venue de l'étranger et dans une rébellion commune. Qu'on ajoute à cela les divers épisodes qui ont mis à découvert les secrètes visées de la confédération; qu'on se rappelle par exemple M. le baron Blome exprimant, dans l'assemblée des états holsteinois du mois d'août 1857, la prétention de faire donner dans le conseil commun de toute la monarchie un nombre égal de membres à la représentation du Danemark proprement dit et à celle des trois duchés confondus et mêlés ensemble, et on touchera du doigt l'espérance que nourrit l'Allemagne, celle de parvenir à accaparer de nouveau le Slesvig. C'est là le vrai péril, on ne doit pas s'y tromper. L'Allemagne a sans cesse refusé de préciser ses griefs pour dissimuler ce but extrême; elle a sans cesse exigé de nouvelles concessions, prenant acte de chacune et la déclarant toujours insuffisante. Il est telle de ces concessions cependant dont elle se contenterait assurément, celle par exemple que demandait M. Blome. Une fois l'égalité des deux représentations accordée, il ne faudrait plus que l'émigration de quelques délégués prussiens venant acquérir des domaines en Slesvig (comme on a vu M. de K..... le faire en Lauenbourg), se faisant ensuite élire à l'assemblée générale de la monarchie commune, et l'emportant bientôt d'une ou deux voix sur l'ancienne majorité danoise. On conçoit que tout serait promptement changé, et que le Danemark deviendrait bientôt une annexe allemande.

L'Allemagne ne manque pas d'ailleurs d'érudits et de professeurs d'histoire pour soutenir que le Slesvig est terre primitivement allemande, usurpée par cette formidable civilisation danoise qui a fait

reculer pas à pas l'humble et chétif germanisme. Or n'est-il pas évident au contraire que c'est la trop puissante Allemagne qui, peu à peu, grâce aux imprudentes concessions des souverains danois, a envahi cette contrée, dont la langue, le droit et les institutions étaient originairement toutes scandinaves? Sur ce point d'ethnographie et d'histoire, d'où dépend, comme on voit, une grave question de politique contemporaine, un savant professeur, M. Allen, vient précisément de publier à Copenhague deux intéressans volumes, et nous lui emprunterons par un rapide résumé ses argumens les plus ingénieux, les plus évidens et les plus nouveaux. M. Allen est déjà connu par une excellente *Histoire du Danemark* et par un curieux recueil des *Lettres de Christian II*. De concert avec plusieurs érudits patriotes, comme MM. Poulsen, Werlauff, Wegener, Velschow, Larsen, Krieger, Grimur Thomsen et Worsaae, il a pris part aux publications antiallemandes faites par l'université de Copenhague pendant les années de la dernière guerre entre Prussiens et Danois. C'est le travail présenté par lui à cette époque sur les idiomes parlés dans le Slesvig qu'il publie aujourd'hui, remanié et développé.

L'auteur rappelle d'abord avec raison que l'Europe ne connaît peut-être pas de frontière plus anciennement et plus exactement tracée que celle qui sépare, depuis le IXe siècle, la Germanie de la patrie scandinave, et cette frontière est justement la limite méridionale du duché de Slesvig, au sud duquel commence le Holstein. N'est-ce pas en effet sur les bords de l'Eider que l'ancien roi des Danois, Gotfried, arrêta la conquête de Charlemagne, et n'est-ce pas de l'Eider inférieur au cours de la Slie que s'étendait ce fameux rempart de la nationalité danoise, le Dannevirke? Il est vrai qu'entre la Slie et l'Eider supérieur s'étendait et s'étend encore aujourd'hui une lisière d'un sol inculte, couvert de forêts, entrecoupé de marécages et de bruyères; mais cette région même n'était pas allemande : elle avait été défrichée en partie par des émigrans danois, colonisée d'ailleurs par des Saxons, et, dans sa partie sud-ouest, par des Frisons, qui durant bien des siècles se maintinrent absolument indépendans de l'Allemagne. L'Eider restait donc bien la limite commune entre l'Allemagne et la Scandinavie, ou cette limite était marquée tout au moins par le Dannevirke, entre l'Eider inférieur et la Slie. Immédiatement au nord du Dannevirke, c'est-à-dire dans la partie méridionale du Slesvig, vous ne rencontrez plus que des noms scandinaves, attestant par leurs témoignages non équivoques à quel peuple ils sont primitivement dus (1). Ajoutez les objets d'archéologie et

(1) Il est vrai que le germanisme, envahissant peu à peu cette contrée pendant le

surtout les vieilles inscriptions runiques rendues chaque jour encore par ce sol antique à la lumière; ajoutez les témoignages des historiens parmi les Allemands eux-mêmes et l'assentiment non équivoque des anciens monumens législatifs que nous avons conservés; ajoutez enfin, pour dernier trait plus concluant encore, les traces actuellement subsistantes des anciens codes scandinaves dans ce Slesvig méridional, que l'influence allemande paraissait avoir assez complétement envahi pour autoriser les prétentions de l'Allemagne à réclamer comme sien tout le pays usurpé. La loi jutlandaise du roi Valdemar, toute scandinave incontestablement, est restée jusque dans le cours du XVIIIe siècle la loi prédominante au sud du Slesvig, et certaines dispositions en sont encore observées de nos jours. Suivant l'usage de l'ancien droit scandinave, on a continué jusqu'au XVIIe siècle à pratiquer, dans les cas de meurtre, la compensation et la réconciliation, à adopter selon certaines formules les enfans naturels, etc. Outre ces vestiges de coutumes générales, il faut mentionner les priviléges de villes et de corporations concédés par des rois de Danemark, comme Christian III, Frédéric II et Christian IV, les dispositions du code maritime de Christian V, les libertés du paysan danois, étouffées plus tard par la tyrannie de la féodalité allemande, enfin les droits et usages particuliers aux Frisons et aux Saxons faisant partie du duché. Eidersted, Husum et Frederikstad sont les seules villes du Slesvig méridional qui n'aient conservé dans les temps modernes aucune trace de ces anciennes législations toutes nationales. En ce qui touche la langue parlée, les concessions impolitiques des souverains du Danemark autorisèrent, il est vrai, peu à peu l'usage de l'allemand dans les cours judiciaires de tout le duché de Slesvig, et quand le cri de l'opinion publique eut obtenu de Christian VIII, prédécesseur du prince aujourd'hui régnant, le rétablissement légal de la langue danoise dans les tribunaux, l'Allemagne fit éclater son indignation. L'on vit même un jurisconsulte éminent et respecté, mais aveuglé par son ardeur slesvig-holsteinoise, réclamer, au milieu du XIXe siècle, l'emploi du latin

cours du moyen âge, a transformé ces noms et leur a imposé une physionomie teutonique; mais un coup d'œil un peu exercé ne s'y trompe pas; *ohe*, forme barbare et qui n'a aucune signification dans les langues germaniques, déguise fort mal le mot scandinave *œ*, qui signifie une *île* (*insel* en allemand); les mots *skovbygaard*, domaine de ville près d'un bois, *sœnderborg*, citadelle du sud, *tœnder*, *graasteen*, *aabenrau*, *hœderslev*, *sundeved*, *kongeaa*, etc., sont évidemment scandinaves et danois, tandis que les dénominations *schaubygarde*, *sonderburg*, *tondern*, *grauenstein*, *apenrade*, *hadersleben*, *sundewit*, *kœnigsau*, etc., sont de mauvaises traductions n'offrant le plus souvent aucun sens. L'invasion a bien pu contrefaire et déformer, mais non pas déraciner et livrer à l'oubli ces souvenirs, ces preuves historiques, profondément attachés au sol même de la patrie scandinave.

dans les cours judiciaires du Danemark, sous l'ingénieux prétexte qu'un idiome comme le danois ne pouvait que brouiller les idées et mal formuler les expressions. Ce n'est pas tout encore : des tribunaux la langue allemande passa dans l'usage de tous les fonctionnaires par l'ascendant des grands propriétaires et des ducs de Gottorp, que leurs intérêts et leurs affections rattachaient à l'Allemagne, et l'on se servit même fort habilement à ce propos des prédicateurs de la réforme, qui, venus des pays germaniques, représentaient aux populations, ou peu s'en faut, le langage danois comme un langage païen, et l'expulsaient à la fois de l'école et de l'église. La haute école de Kiel, que les candidats aux fonctions publiques étaient tenus de fréquenter pendant deux années, contribua pour sa bonne part à germaniser ou plutôt à teutoniser (*fortydske*) toute la bureaucratie. En même temps, ce qu'il y avait de noblesse originairement danoise était repoussé du Slesvig, que la noblesse holsteinoise envahissait par ses domaines sans cesse agrandis; des corporations d'ouvriers allemands venaient s'établir dans les villes du Slesvig méridional, et la triple association de ces nouveau-venus avec les fonctionnaires et les grands propriétaires achevait de leur livrer toute l'influence dans l'administration communale. C'est pendant le XVIIIe siècle que se montrent tous les résultats de ce déplorable envahissement du Slesvig danois par le germanisme. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Allen les incroyables récits de l'anarchie religieuse que causait en plus d'une paroisse la différence de langage entre le pasteur et ses ouailles. Les paysans, ne cédant qu'en apparence à la contrainte, récitaient, sans y rien comprendre, les prières et les psaumes en allemand, et maudissaient en danois le prêtre, qui le leur rendait avec usure du haut de la chaire allemande, sans les émouvoir, puisqu'ils n'y entendaient rien (1).

Nous le demandons à tout esprit impartial, le tableau tracé par M. Allen ne démontre-t-il pas clairement deux choses : d'une part les envahissemens perpétuels, manifestes ou secrets, de l'Allemagne, de l'autre le droit antérieur et primitif de la nationalité scandinave en Slesvig? Et n'a-t-il pas fallu à cette nationalité toute la force que lui prêtait un droit originaire pour résister, comme elle l'a fait, par la langue et par la législation, ces solides attaches rivées dans le sol même, aux attaques violentes et aux influences délétères qui lui venaient de l'Allemagne?

Le *heelstat*, qui permet à la confédération germanique de s'ingérer dans les affaires du Slesvig et du Danemark propre en mêlant

(1) Remarquons en passant que, grâce à ce désordre, sans aucun doute, la messe latine fut conservée dans les églises du Slesvig fort avant dans le XVIIIe siècle.

toutes ces parties de la monarchie sous une même constitution et une même représentation, va donc directement contre la justice et l'histoire. C'est une erreur trop fréquente, et qui marque trop peu d'instruction, de prendre le Danemark et les trois états scandinaves en général comme de simples annexes du monde germanique, auquel ils seraient redevables de toute leur civilisation. Les Scandinaves forment une famille bien distincte dans la race germanique. S'il est vrai qu'ils avaient à l'origine une langue et une mythologie analogues à celles des Allemands, il ne faut pas oublier que ces derniers ont livré de bonne heure leur idiome et toutes leurs croyances à la double influence de l'ancienne civilisation classique et du christianisme, tandis que les Scandinaves sont restés bien plus longtemps et plus profondément pénétrés de l'énergie de ce génie primitif. C'est là une importante différence qui se montre dès les premiers temps de leur histoire. D'ailleurs l'Allemagne n'a pas été leur seule ni même leur principale éducatrice dans la voie de la civilisation moderne. La conversion du Nord au christianisme n'est pas une œuvre allemande, mais bien plutôt une œuvre de la France carlovingienne et de l'église anglo-saxonne. Saint Anschaire, l'apôtre du Danemark, était d'origine picarde, et avait été élevé chez les bénédictins de Corbie. C'est lui aussi qui porta en Suède les premières semences de la foi nouvelle. Quant à la Norvége, elle reçut principalement les missionnaires anglo-saxons, et l'Islande les missionnaires irlandais. Bien plus, les querelles avec l'Allemagne, qui datent des premiers siècles du moyen âge, ont pendant très longtemps empêché l'établissement définitif du christianisme dans la Scandinavie méridionale, et l'union dynastique du Danemark avec l'Angleterre, sous les Canut, a seule pu triompher d'un si puissant obstacle. Ce que le Nord doit à l'Allemagne, c'est la réforme protestante, et encore les protestans de la Suède et du Danemark se demandent-ils si le libre et sincère développement des idées et des sentimens populaires suivant les inspirations du génie national n'eût pas été préférable à l'importation d'un établissement officiel comme celui de l'église luthérienne allemande. L'Allemagne a d'ailleurs transmis au Nord scandinave le droit féodal avec le servage, ainsi que l'esprit administratif, l'esprit de bureaucratie, de procédure, et les publicistes scandinaves ont pu se demander à leur tour s'il n'eût pas été souhaitable que l'Allemagne gardât pour elle ses institutions politiques ou sociales, sans les imposer à des peuples dont l'énergie se fût fortifiée sans doute à se produire selon ses voies particulières. On ne doit pas faire de l'oppression subie un argument contre cette énergie même, car la défaite ne s'explique que trop facilement par la présence de cours étrangères dans les royaumes scandinaves pendant

une grande partie du moyen âge, par de funestes complications de droits d'héritage et de liens de familles, enfin par les divisions intérieures, issues chez les peuples du Nord de l'incertitude où l'oppression de l'Allemagne retenait leur sentiment de nationalité. En l'absence d'un droit réel de l'Allemagne à intervenir dans les affaires du Nord, réclamera-t-on une libre expansion de la nationalité allemande par cette seule raison qu'elle est la plus forte? Ce serait se faire l'avocat d'un cosmopolitisme tyrannique et funeste, qui, au nom d'un progrès impatient de toute barrière, enfanterait la servitude et la décadence. Il ne faut pas se représenter la société européenne et chrétienne comme une simple agrégation de peuples dont les moins puissans par le nombre, par la richesse, ou même par le génie, seraient destinés à accepter la domination des deux ou trois plus forts, sauf pour ceux-ci à lutter ensuite jusqu'à ce qu'un seul se trouvât définitivement vainqueur. Il ne faut pas croire qu'une telle issue tournerait au grand profit de tous. Non, la société européenne vraiment digne de ce nom est une réunion fraternelle qui subsiste par le respect des droits de chacun et par la protection que le plus fort s'empresse au contraire d'accorder au plus faible. De cet équilibre volontaire naît l'intelligente harmonie qui préside au concert de la civilisation occidentale, et qui, inventée pour la première fois par le génie européen et moderne, n'a rien de commun avec le silence de mort dans lequel s'agite convulsivement la despotique Asie. Chacune de ces nations qui composent le continent européen a sa physionomie particulière, et chacune aussi offre quelque trait commun qui se retrouve dans la physionomie de ses sœurs :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Et chacune assurément a son rôle tracé qu'une autre ne remplirait pas avec un égal bonheur. Ne souhaitons pas que certaines velléités ambitieuses puissent aujourd'hui se substituer à la double action, providentielle et sage, du génie de notre race et du temps. S'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il faille compter l'âge des peuples en raison de la carrière qu'il leur reste à parcourir, les peuples scandinaves sont jeunes; le sentiment des nationalités, qui ne s'est vraiment éveillé en Europe qu'au commencement de ce siècle-ci, leur a révélé leur dignité, et ils se lèvent à son appel. Ils savent désormais de science certaine, si on ne le sait pas bien autour d'eux, qu'ils sont destinés à un rôle utile et brillant peut-être en Europe, et ce n'est pas aux puissances occidentales que l'idée viendra de ne pas les en croire ou de les en vouloir désabuser.

L'arrangement qu'on vient de prendre a été accepté provisoirement par l'Allemagne, mais il ne semble pas, disions-nous, devoir être définitif. Nous ne pensons pas qu'un autre expédient puisse couper court à toutes les difficultés dont se compose cette malheureuse question danoise que celui qui consiste à laisser l'Allemagne briser elle-même le *heelstat*, ou état d'ensemble, machine monstrueuse qui ne saurait manœuvrer, et à y substituer un état d'union garantissant au Danemark jusqu'à l'Eider, c'est-à-dire y compris le Slesvig, l'unité politique, les duchés de Holstein et de Lauenbourg restant annexés par un lien tout personnel et non pas réel. Encore une fois, c'est la position du grand-duché de Luxembourg vis-à-vis de la Hollande que nous voudrions voir établir ici d'une facon durable, et nous cherchons en vain lequel des deux partis aurait à se plaindre, les droits réciproques étant de la sorte, à ce qu'il semble, parfaitement respectés. C'est à peine si le *heelstat* eût été praticable dans le cas où la confédération n'aurait aperçu au-delà des frontières du Holstein aucun envahissement à rêver. Le duché de Limbourg reste bien, il est vrai, réuni au royaume de Hollande, sous la même constitution et la même législation, tout en faisant partie de la confédération germanique, et sans qu'il en résulte aucun désordre. Toutefois un tel arrangement ne laisse pas d'être perfide. C'est parce que la confédération n'entrevoit pas derrière le Limbourg, entre le Limbourg et le royaume de Hollande, quelque Slesvig à gagner, que la paix subsiste; mais qui l'empêchera d'exiger un beau jour que la constitution du Limbourg, duché allemand au même titre que le Holstein et le Luxembourg, soit revisée? C'est son droit; mais en même temps elle se sera ingérée, si on la laisse faire, dans la constitution intérieure et particulière du royaume de Hollande, et, par le fait même de son intrusion, elle aura porté atteinte à son indépendance au gré du caprice ou de l'ambition des Allemands. En présence d'un tel danger, les états-généraux de La Haye ne seront-ils pas bien venus à répondre qu'ils entendent maintenir dans son intégrité une constitution garantie par les puissances européennes, et à repousser toute intervention étrangère dans la législation constitutionnelle et administrative de leur monarchie? On dira que c'est refuser à la confédération son droit légitime de protection sur un duché qui dépend d'elle : peut-être bien; la faute en est à cette vicieuse organisation.

Il y a d'ailleurs bien d'autres dangers qu'elle entraîne avec elle. Que dire par exemple de la situation bizarre dans laquelle se fût trouvé le souverain de la monarchie danoise pendant la dernière guerre contre la Russie, dans le cas, qui a failli se présenter, où, se déclarant de concert avec la Suède et la Norvége pour les puis-

sances occidentales, il aurait vu l'Allemagne entraînée vers le parti contraire et aurait été sommé d'envoyer son contingent holsteinois à l'armée fédérale? Il aurait pu se rencontrer tel engagement dans la campagne où les troupes du roi de Danemark se seraient battues contre les soldats du même roi de Danemark, duc de Holstein et de Lauenbourg, et ce serait une erreur de croire que la prévision d'un tel embarras ou simplement la complication de ces liens bizarres n'a été pour rien dans l'hésitation qui a retenu en 1855 le Danemark, et l'a empêché de se joindre au traité du 21 novembre. La seule issue, quand la confédération germanique soulève un débat pareil à celui dont la constitution du Holstein est aujourd'hui et dont celle du Limbourg peut être demain l'objet, n'est-ce pas de s'opposer décidément, en faisant tout au monde pour avoir avec soi l'Europe comme témoin et garant d'une juste cause, à la moindre intervention de l'Allemagne hors des limites de la province où elle a quelque entrée légitime, et, si cette opposition n'est pas possible, d'entrer franchement dans le projet d'un partage des provinces, de telle sorte que la province faisant partie de la confédération germanique ne soit pas une attache indissoluble rivant à l'Allemagne pour toujours, privées de leur liberté d'action, des monarchies indépendantes et souveraines en droit? C'est ce qu'on demande pour le Danemark dans ses rapports avec le Holstein; c'est ce que le système du *heelstat* empêchera de réaliser tant qu'il subsistera, au grand détriment de la monarchie danoise, qu'il entraîne à sa ruine.

Le Danemark et son roi, secondés par des ministres fort habiles, ont eu pendant toute cette dernière crise le sentiment très précis et la vue très nette du péril qui les menaçait, et tout le Nord a compris que ce péril lui était commun. S'il est clair qu'une fois le Slesvig détaché de la monarchie et rattaché à l'Allemagne, le Danemark, réduit au Jutland et aux îles, n'est plus rien, il est bien entendu aussi qu'une fois l'influence allemande maîtresse à Copenhague, la Baltique cessera d'être une mer scandinave, et Stockholm elle-même n'aura plus d'avant-poste au midi. Or n'est-ce pas assez d'avoir permis à la Prusse d'ouvrir sur la Mer du Nord un port si important à l'embouchure de la Jadde? N'est-ce point assez d'avoir jeté à la mer les clés du Sund, et serait-il prudent de livrer une de ses rives, c'est-à-dire en effet une des portes de la Baltique, à l'Allemagne?

Le meilleur moyen d'éviter ces périls, nous le connaissons bien : ce serait assurément qu'indépendamment de l'intervention étrangère le Nord fût capable de faire ses affaires lui-même. Le Danemark devrait rencontrer dans les autres peuples scandinaves un suffisant appui. L'œuvre est à moitié faite. Si une armée fédérale eût occupé les duchés allemands et ensuite mis le pied en Slesvig, c'est-à-dire si

elle eût dépassé la ligne de l'Eider, elle eût rencontré, pour lui barrer le passage et la refouler en arrière, trois peuples au lieu d'un, trois peuples pour qui la rive droite ou septentrionale de l'Eider est déjà le sol sacré. En parlant une fois déjà dans la *Revue* des périls du Danemark (1) il y a plus d'un an, nous terminions notre étude par quelques citations des pamphlets allemands, qui dès lors, au nom du *dieu allemand,* entonnaient la trompette de guerre. Nous pouvons raconter aujourd'hui quels échos ces récentes menaces ont rencontrés au-delà du Sund. Lors du dernier anniversaire de la constitution norvégienne à Christiania, M. Berg a porté un toast au Danemark en disant aux grands applaudissemens d'une assemblée frémissante : « Malheur à l'Allemagne! Elle ne voit pas que celui qu'elle attaque a autour des reins une ceinture qui lui inspire un courage et lui communique une force indomptable; elle ne voit pas que le Danemark a une nationalité! Parce qu'elle porte un riche manteau à dix couleurs, elle s'enorgueillit et dédaigne à tort le vêtement de son adversaire; il est d'une seule teinte, mais c'est une sombre et forte armure. Contre l'hydre allemande, le Danemark n'est pas seul; nous ne sommes pas étrangers dans cette lutte; c'est nous, c'est tout le Nord qu'elle engage, si la sentinelle qui veille sur la frontière méridionale de la Scandinavie est menacée. La cause du Danemark est la nôtre par les liens d'une origine commune, par ceux de nos engagemens, par ceux de nos souvenirs, par ceux du sang déjà versé pour elle. Nous ne la trahirons pas! » On sait qu'en Suède comme en Norvége des réunions ont été convoquées pour promettre, au nom du patriotisme scandinave, un prompt secours en cas d'attaque. Voilà ce qu'on peut appeler du scandinavisme pratique! En 1849, Suède et Norvége ont envoyé un corps d'armée au secours du Danemark; on peut bien compter qu'il en serait de même cette fois encore. Néanmoins cette barrière-là n'est pas vraiment solide qui s'élève seulement aux jours de crises violentes, et qui, n'arrêtant que l'effort de la guerre déclarée et ouverte, laisse passer une diplomatie perfidement habile, armée de tout l'ascendant d'une confédération nombreuse et puissante contre un petit peuple de deux millions et demi de citoyens. Que sert-il de repousser les assauts, si l'on est obligé de laisser l'ennemi continuer son œuvre par la mine et la sape? La seule alliance vraiment utile serait celle qui, rapprochant le Slesvig, soumis aux mêmes institutions ou à peu près que le reste du royaume, détachant le plus complétement possible les états du roi de Danemark des possessions allemandes du roi-duc de Holstein et de Lauenbourg, identifierait le Danemark aussi inti-

(1) Voyez *le Scandinavisme et le Danemark,* 1er mai 1857.

mement que le permettrait le respect de sa constitution, de ses lois, de son caractère particulier, aux deux autres peuples représentant avec lui la nationalité scandinave. Tel serait le scandinavisme vraiment pratique. C'est celui vers lequel tendent, par la force des choses et presque à leur insu, les trois peuples du Nord, celui qui, promettant de sauver le Danemark, peut ouvrir à la Suède de brillantes perspectives.

Malheureusement, nous ne craignons pas de le dire, la Suède elle-même a fait faire un pas en arrière à cette espérance d'une utile et permanente union entre les nations scandinaves. Pour qu'une telle union devînt prochaine, il faudrait évidemment que la Suède ne restât pas si fort au-dessous, à certains égards, des deux autres nations sœurs, au rang inférieur où la retient sa constitution décrépite. Nous le répétons, la division de la représentation nationale en quatre ordres arrête en Suède toute réforme politique ou sociale qui, inspirée par l'esprit moderne, contrarie par quelque côté des priviléges de castes, restes informes du moyen âge. Que la Suède ait fait pendant le règne du roi Oscar d'importans progrès pour l'industrie et le commerce, nous ne l'ignorons pas. Ce pays, qui, avant 1830, incapable de se nourrir, importait annuellement 2 ou 300,000 tonnes de blé, non-seulement se suffit maintenant à lui-même, mais a exporté en 1855 1,739,000 tonnes de blé. Son importation, qui n'était en 1834 que de 14 millions et demi de rigsdalers de banque (1), était en 1856 de 70 millions et demi, — son exportation ayant d'ailleurs monté de 16 millions de rigsdalers à près de 62 millions. Le chiffre qui représente l'ensemble des produits de son industrie était de 11 millions de rigsdalers, il est aujourd'hui de 41 millions. La fabrication des machines et métiers dans ce pays, dont les entrailles sont de fer, était de 78,000 r. seulement, tandis qu'elle s'élève aujourd'hui à 2,430,000. Ce sont là des chiffres éloquens à coup sûr; nous savons que le roi Oscar en est fier, surtout de celui qui représente ce grand et nouveau fait de l'exportation du blé suédois; nous savons encore, que si cela eût dépendu seulement du roi Oscar, la Suède eût obtenu la réforme de sa représentation. Il en a été autrement par malheur : tous les efforts ont échoué contre l'égoïsme aveugle de quelques-unes de ces castes, et toutes les réformes vraiment libérales y échoueront de la sorte. C'est ainsi qu'on a rejeté le projet d'une loi de tolérance religieuse présenté, peu de temps avant sa retraite, par ce même roi Oscar, qui avait inauguré son règne par la loi des dissidens en Norvége. Que faire contre cette vieille machine, contre cette organisation vicieuse qui résiste par sa force

(1) A 2 francs 13 centimes environ chaque rigsdaler.

d'inertie, se rit de toutes les espérances, des vœux réunis de la nation et du roi, et bien plus retient même enchaîné l'esprit public? De même que la puissante analyse de la parole suscite et développe la pensée, et que le muet de naissance manque d'un énergique moyen d'exercer et de fortifier son esprit, de même l'esprit public en Suède, n'ayant d'autre expression légale que cette représentation imparfaite, reste enveloppé, il faut bien le dire, et n'acquiert pas la force que lui procurerait assurément une liberté intelligente et disciplinée. On en a vu un exemple dans la condamnation récente des catholiques. Une partie, une bonne partie de la nation a détesté cette honteuse sentence, cela est vrai; le journal libéral l'*Aftonblad* a ouvert une souscription au profit des persécutées, nous le savons. Il n'en est pas moins certain qu'une moitié de la représentation d'une part et l'une des grandes cours de justice de l'autre se sont crues assez autorisées et soutenues par l'esprit public pour rendre, chacune de son côté, une sentence qui est une tache pour leur pays, et que sauront exploiter en Danemark et en Norvége les ennemis de l'union scandinave.

Une seule pensée nous rassure : ou le roi Oscar, rendu à la santé, fera de nouveau entendre sa voix respectée, à laquelle cette dernière et triste expérience prêtera une autorité nouvelle et décisive, ou le régent, qu'anime une ambition généreuse, aura à cœur de reconquérir promptement pour la Suède, dans la carrière nouvelle où l'attendent sans doute de glorieuses destinées, le terrain qu'elle a perdu. Dans l'un ou l'autre cas, la réforme si souvent invoquée par la partie éclairée de la nation, et proposée plusieurs fois par le gouvernement lui-même, ne saurait manquer de s'accomplir, maintenant qu'on a éprouvé jusqu'à quelle extrémité absurde et inique cette représentation pouvait conduire le pays. La prochaine diète aura pour tâche, nous l'espérons, de réconcilier la Suède avec l'Europe, avec les peuples du Nord, ses frères, à qui il importe qu'elle soit forte et respectée, — enfin, pourquoi hésiter à le dire? — avec elle-même.

A. Geffroy.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LES CULTURES ALGÉRIENNES ET LA RÉCOLTE DE 1858.

Parmi les sources de l'alimentation publique en France, il en est une qui a des droits particuliers à notre sollicitude : c'est la production coloniale, et principalement celle de l'Algérie. Développer l'exploitation du sol dans notre France africaine, ce n'est pas seulement ajouter un précieux supplément aux ressources nationales, c'est aussi les varier heureusement, c'est permettre d'utiles expériences sur des végétaux inconnus à nos cultivateurs, et faciliter diverses applications dont pourra profiter notre industrie. Nous avons en 1858 un double motif pour rechercher où en sont les cultures de l'Algérie, et quels avantages le pays doit en attendre. D'une part, l'état de nos récoltes peut rendre nécessaire de recourir à certains produits du sol algérien; de l'autre, une exposition récente a fait passer sous les yeux du public quelques-unes des principales richesses végétales de notre colonie. Le moment est donc favorable pour examiner les divers résultats du travail d'exploitation qui s'y poursuit.

Trente ans à peine se sont écoulés depuis l'époque où les vaillantes armées de la France, en implantant le drapeau national sur le sol de l'Algérie, affranchissaient pour toujours les peuples commerçans du tribut et des dangers subis par leur marine durant trois siècles, et dont les menaçait encore ce repaire de nombreux et hardis pirates. Après ce grand résultat obtenu aux applaudissemens des nations, l'œuvre de la conquête était loin d'être achevée. Il s'agissait de soumettre une population guerrière de deux millions d'habitans

disséminés sur une étendue égale aux trois quarts de la surface de la France (1). Chacun prévoyait de nombreux et périlleux combats, d'énormes dépenses, et pour beaucoup d'esprits positifs tant de sacrifices d'hommes et d'argent devaient rester sans compensations suffisantes.

Aujourd'hui l'expérience a répondu : si les sacrifices ont été considérables comme on le prévoyait, les compensations sont enfin venues et n'ont pas trompé l'attente de ceux qui avaient foi dans les persévérans efforts de la France. Une période de lutte dont nous n'avons point à évoquer ici les glorieux souvenirs a été suivie d'une ère de pacification qui, à peine commencée, s'annonce déjà d'une façon brillante. Les succès déjà obtenus se maintiendront-ils? Les cultures, les applications essayées en Algérie se développeront-elles? Répondre à ces questions, ce ne sera pas seulement montrer les progrès du travail agricole dans notre colonie, mais donner plus d'une indication utile sur les besoins et les ressources de l'alimentation publique en général.

Le cadre d'une semblable étude est tout tracé. On doit tenir compte d'abord des conditions climatériques au milieu desquelles s'obtiennent les produits algériens. Il y a ensuite à classer, à énumérer ces produits, en nous plaçant au point de vue des populations de nos grandes villes, dont ils peuvent faciliter et varier l'alimentation. Les conditions propres au climat de l'Afrique septentrionale sont connues. Dans la province d'Alger, grâce à une température suffisamment humide et à l'influence bienfaisante de la mer, on cultive à la fois, avec les diverses plantes du centre et du nord de la France, les végétaux de l'Europe méridionale et en partie ceux des régions intertropicales (2). La zone saharienne, placée dans des conditions moins favorables, se prête, elle aussi cependant, à diverses applications utiles de l'industrie agricole, et se distingue par des productions spéciales, qui pourront faciliter des relations de plus en plus désirables entre le monde africain et l'Europe. Le meilleur moyen pourtant de faire ressortir les avantages d'un climat qui admet les cultures les plus variées, c'est d'examiner les divers produits du sol algérien tels qu'on les a vus figurer à l'exposition d'horticulture de mai 1858, en commençant par les produits de la

(1) La surface de la France est de 530,402 kilomètres carrés, celle de l'Algérie de 390,000 kilomètres. La population indigène, qui a peu varié, comprend 2,200,000 individus. Le nombre des Européens, qui était de 602 en 1830, de 3,228 en 1840, et de 125,963 en 1850, s'élevait en 1856 à 167,635, y compris 100,400 Français, ou moins d'un vingtième de la population totale.

(2) D'après les observations faites au Hamma par un de nos agronomes pendant l'hiver de décembre 1857 à mars 1858 inclusivement, les températures moyennes ont oscillé entre + 14° et + 10°,3.

culture maraîchère que la vapeur apporte sans altération jusqu'à Paris (1), pour rechercher ensuite les principaux résultats de la culture des céréales et de quelques cultures industrielles.

Au premier rang des produits de la culture maraîchère en Algérie se placent les ignames, les batates (2) et les pommes de terre. Déjà nous avons eu occasion d'apprécier ici (3) les efforts tentés pour acclimater l'igname en France. En Algérie, nous avons à signaler des tentatives non moins dignes d'intérêt. Une culture expérimentale et comparative a été entreprise par M. Hardy, directeur de la pépinière centrale du gouvernement à Alger, sur dix-huit espèces ou variétés d'ignames originaires de l'Inde, de la Nouvelle-Zélande et de la Chine : quatre espèces et huit variétés provenaient de Siam et du Cambodje. Ces expériences ont clairement établi que l'on n'obtient de belles récoltes de ces tubercules qu'à la condition d'implanter des tuteurs pour soutenir les tiges volubiles et de pratiquer à temps quelques irrigations. Les plus volumineux rhizomes féculens et les plus abondans produits ont été obtenus de l'igname *jambe d'éléphant* (*dioscorea alata elephantipes*) et de l'igname nommée *patte de tortue;* elles ont produit en 1857, l'une 37,040 kilog., l'autre 74,280 kilog. par hectare, sur le terrain cultivé expérimentalement par M. Hardy. Venaient ensuite, d'après l'ordre de l'abondance de la récolte, l'igname de la Nouvelle-Zélande et l'igname violette de la Chine. La dernière, dont on a obtenu 33,000 kil. sur la même superficie, est généralement connue aujourd'hui sous le nom de *dioscorea batatas*. Les tubercules de cette variété avaient été envoyés par plusieurs colons; c'est la seule variété qui ait pu être cultivée en grand dans le midi et le centre de la France. En Algérie, la culture de la *dioscorea batatas* offre l'incontestable avantage d'une croissance plus rapide, qui permettrait, pourvu qu'on plantât de petits tubercules entiers (faciles à obtenir au moyen des *bulbilles*) ou des tron-

(1) On avait reçu notamment, à l'exposition d'horticulture de 1858, des artichauts dits *verts de Provence*, de volumineux choux-fleurs, des fèves, des tomates dans un remarquable état de fraîcheur.

(2) On confond souvent les batates avec les ignames, qui se présentent également en tubercules allongés; rien n'est cependant plus facile que de les distinguer, lors même que les tubercules sont coupés en tronçons : toute la superficie des batates est unie et lisse comme celle d'une pomme de terre vitelotte, tandis que la surface des ignames est au contraire toute hérissée d'exubérances en forme de mamelons qui correspondent à des radicelles non développées ou à des bourgeons latens. Si d'ailleurs on coupe transversalement une igname, on voit sur la tranche de nombreux petits cercles blanchâtres représentant la fécule agglomérée tout autour des faisceaux vasculaires qui traversent le rhizome (tige souterraine tuberculeuse). Les tranches de batates n'offrent à la vue rien de semblable; la masse blanchâtre ou jaunâtre de ces tranches, parfois rosée sur les bords, est d'une nuance uniforme.

(3) *Revue* du 1er mai 1858.

çons de gros tubercules, d'obtenir en une seule année des rhizomes assez volumineux pour être livrés directement à la consommation, et ayant assez peu profondément pénétré dans le sol pour que l'arrachage n'en fût plus un obstacle à la récolte économique. L'igname de Chine cultivée dans notre colonie offre en outre l'avantage notable d'être plus riche en substance nutritive que la même variété cultivée en France dans les meilleures conditions.

La plupart des autres espèces ou variétés d'igname envoyées d'Algérie à l'exposition de mai 1858 contenaient encore plus de substance nutritive que l'igname de Chine; mais le tissu, plus résistant, en faisait un aliment moins agréable. L'une de ces espèces (*dioscorea triphylla*) présente même l'inconvénient plus grave d'une âcreté très prononcée dans ses tubercules. On peut néanmoins utiliser encore ces végétaux par l'extraction économique d'une fécule qui réunit toutes les qualités comestibles recherchées dans les fécules exotiques. Il y a donc lieu en définitive d'applaudir aux efforts tentés par M. Hardy pour propager la culture des ignames sur le sol algérien.

A côté de l'igname, la batate douce (*convolvulus batatas*) était représentée à l'exposition de cette année par un grand nombre de tubercules des trois variétés, rouge, jaune, blanche, venus de l'Algérie. Une telle abondance de spécimens prouvait clairement que la batate douce figure au nombre des objets de consommation usuelle dans notre colonie. On se demandait, à voir ces plantes si bien conservées, ces volumineuses racines tuberculeuses, si un végétal qui joue un rôle si important dans les cultures algériennes ne pourrait être utilement appliqué à l'alimentation de la France. Les batates sont cultivées avec succès dans les diverses contrées chaudes du globe, et y forment avec les ignames la base de la nourriture des populations. On en consomme de grandes quantités aux États-Unis d'Amérique. On peut obtenir même sous le climat de Paris des récoltes assez abondantes de ces tubercules, notamment de la variété blanche dite batate-igname, à l'aide d'une culture spéciale (1) recommandée par le célèbre horticulteur Poiteau, et mise en pratique sur de grandes étendues de terre par M. Auguste de Gasparin, qui est ainsi parvenu à récolter jusqu'à cent mille kilos de batates-ignames sur un hectare. Les batates d'Alger, des trois variétés, ont été reconnues sensiblement supérieures aux produits similaires de nos cultures du centre de la France par l'abondance des principes immédiats, fécule, sucre, substances azotées grasses et salines,

(1) Ce procédé, remarquable par sa simplicité non moins que par ses résultats, consiste à planter les tubercules reproducteurs dans de petites fosses à parois bien battues qui empêchent les racines volumineuses de s'étendre au loin, rassemblent les produits, augmentent et facilitent la récolte.

qu'elles renferment. L'analyse y démontre jusqu'à six centièmes de sucre cristallisable identique avec le sucre de canne. Cette richesse saccharine, favorable à la confection de quelques mets de luxe, agréable aussi dans certaines préparations où l'on ajoute des racines alimentaires plus sapides et moins sucrées, sera peut-être, en France du moins, un obstacle à une large consommation de ces tubercules. On préfère généralement chez nous, dans l'alimentation habituelle, les substances plus exclusivement féculentes ou amylacées dont la saveur se rapproche davantage du pain ou des pommes de terre. Les ignames seraient, à ce point de vue, préférables aux batates; mais il est probable que par degrés les habitudes pourront se modifier à mesure que les prix s'abaisseront : les batates alors pourront passer de la classe de nos alimens de luxe au rang de substance alimentaire usuelle qu'elles occupent chez plusieurs autres nations. Nos cultures algériennes sont dès aujourd'hui en mesure de subvenir à cette consommation : résultat utile en définitive, puisque la batate doit concourir à l'accroissement des subsistances, tout en variant la nourriture, qui par là même devient plus salubre.

Le tubercule féculent par excellence, celui qui s'adapte le mieux, et sous les formes de préparations alimentaires les plus variées, aux habitudes des populations européennes, la pomme de terre, figurait dans l'exposition de 1858 au nombre des produits de primeur de l'horticulture maraîchère. On y remarquait, sous la qualification de *mahonaise,* une belle variété hâtive dont la plantation avait eu lieu au mois de janvier. Plusieurs autres variétés de choix avaient été exposées par M. Cantu, de Coléah; une surtout, d'origine anglaise, dite *Bristol,* était caractérisée par sa richesse en fécule et sa qualité farineuse après la cuisson.

Quelque intérêt toutefois qu'on accorde à ces produits qui peuvent utilement varier l'alimentation, l'attention est plus vivement attirée encore sur ceux qui en sont la base véritable, les céréales. C'est depuis six ou sept années seulement que la culture des céréales a pris quelque extension en Algérie, et depuis cette époque de nombreux témoignages, les caractères extérieurs et les qualités nutritives des produits de chaque récolte, sont venus prouver que ce riche territoire n'a rien perdu de son antique fertilité. Pour bien apprécier toutefois la valeur des blés d'Algérie, il faudrait pouvoir les comparer aux principales espèces cultivées sur tous les points du globe. Il faudrait les voir figurer par exemple à cette exposition permanente des *substances alimentaires des deux règnes en usage chez les divers peuples du monde* qu'une association particulière vient de fonder à Londres (1). Qu'on nous permette à ce propos

(1) Ce musée d'une nouvelle espèce pourra former une annexe de l'exposition uni-

quelques réflexions sur l'utilité de pareilles institutions, qu'on aimerait à voir se propager en France comme en Angleterre. Répandre les connaissances techniques nécessaires à l'appréciation des alimens au double point de vue de l'économie et de la santé, ce doit être, à mon avis, une des plus sérieuses préoccupations de la science moderne. J'ai déjà cité ici même quelques exemples des services que peut rendre la science intervenant dans certaines questions alimentaires, dans celles entre autres que soulève la fabrication du pain (1). A côté de nos cours publics, qui ont si heureusement favorisé cette direction nouvelle de la science, à côté de nos conseils d'hygiène et de salubrité, la création d'établissemens comme celui de Londres contribuerait efficacement à multiplier les applications des données scientifiques à l'économie industrielle et à l'alimentation générale. L'exposition permanente de Londres offre en effet aux professeurs de chimie, d'hygiène et de physiologie de puissans moyens de démonstration. On y peut étudier chacun des alimens en usage chez les divers peuples et les principaux élémens dont il se compose, dans les proportions, avec les caractères extérieurs que l'analyse chimique leur assigne et les indications du rôle spécial qui leur est attribué dans la nutrition. Ce n'est pas tout : on a voulu indiquer, par les quantités réelles des substances palpables employées, les différens modes de préparation et les méthodes de conservation que recommandent des résultats si importans aux points de vue divers de l'alimentation salubre et économique, de l'approvisionnement des places fortes, des munitions propres aux armées de terre et de mer, comme aux voyageurs de toutes les classes. Les promoteurs de cette utile entreprise se sont enfin proposé d'offrir à tous une sorte de tableau synoptique, formé par les objets eux-mêmes, des rations alimentaires adoptées dans les divers pays. En présence d'une pareille exhibition, il deviendra facile de montrer la raison des régimes particuliers aux populations des contrées froides et des pays chauds, des rations appropriées aux différentes classes plus ou moins laborieuses de la société; mais aussi ces faciles comparaisons feront bien mieux juger des abus, par excès ou par défaut, de nourriture ou de boisson qu'on peut signaler sous les diverses latitudes et des graves inconvéniens qu'ils entraînent.

Revenons aux blés d'Algérie. C'est dans une exposition de ce genre, avons-nous dit, qu'on voudrait les voir figurer. Les belles variétés de nos blés tendres et de nos blés durs devraient être mises en regard. On remarquerait alors entre les grains volumineux et

verselle qui doit s'ouvrir pour la seconde fois à Londres en 1861, et parmi les innovations qui ont pris naissance depuis la première exposition de 1851, ce ne sera pas sans doute la moins curieuse.

(1) *Revue* du 15 octobre 1855.

lisses des unes et des autres de notables dissemblances : les premiers (blés durs), très résistans, compactes, translucides, jaunâtres, offrant dans leur cassure l'apparence de la corne, tandis que toute la masse du périsperme des autres (blés tendres) est blanche, opaque, et s'écrase aisément. Les différences dans la composition se manifesteraient clairement à tous les yeux. On verrait à côté de chacun de ces grains non-seulement les produits que la mouture en obtient, mais encore les principes que l'analyse sait en extraire; on reconnaîtrait facilement, par exemple à la simple inspection, que le *gluten* contenu dans un poids déterminé du blé dur est d'une fois et demie ou deux fois aussi volumineux et pesant que celui retiré du blé tendre. On comprendrait le rôle important qu'il remplit en gonflant la pâte, en allégeant la mie dans la fabrication du pain, si l'on observait de semblables échantillons de gluten ayant acquis par une *chaleur* ou température de 210 degrés, brusquement appliquée tandis qu'ils étaient encore tout frais et humides, ayant, dis-je, acquis par la dilatation de la vapeur un volume cinq fois plus considérable que leur volume primitif. Dès lors on s'expliquerait tout aussi facilement les principaux effets des altérations des grains et des farines (germination, fermentations, attaques des insectes, etc.), qui, agissant toutes sur le gluten, lui enlèvent la propriété de s'étendre, de se gonfler sous les influences déjà indiquées. La démonstration deviendrait même en quelque sorte matérielle à l'aspect des échantillons de gluten extraits de ces farines avariées, et qui, soumis à l'action du dégagement de la vapeur, restent déprimés et deux fois moins volumineux que les produits des grains de qualité irréprochable. On apprécierait généralement mieux les difficultés et l'intérêt profond que présentent les analyses immédiates en voyant placées les unes à la suite des autres, avec leur aspect propre, dans leurs états particuliers et dans les proportions où elles s'y trouvent, les différentes substances extraites du froment (1), dont les grains semblent à bien des gens formés d'une seule substance homogène.

(1) A ces principes déjà indiqués dans une précédente étude, — gluten, cellulose, amidon, substance huileuse, dextrine, sels solubles, phosphate de magnésie, de chaux, essence spéciale, — il faudra bientôt sans doute en ajouter deux autres lorsqu'on aura pu les isoler nettement : c'est la céréaline et une substance phosphorée dont le rôle dans la panification et la nutrition a été signalé à l'attention générale par M. Mège-Mouriès. La céréaline n'est peut-être qu'un état particulier de la diastase, principe actif végétal développé durant la germination des céréales, et tellement énergique qu'il peut liquéfier et saccharifier deux mille fois son poids d'amidon hydraté. La substance phosphorée, contenue dans le germe ou l'embryon situé à la base du grain, jouerait surtout un rôle important, et jusqu'à ce jour inaperçu, dans la nutrition. Ces observations sont dignes de l'attention la plus sérieuse, car elles ont servi de point de départ à un nouveau procédé de panification qui, s'opposant à plusieurs fermentations nuisibles, a permis de convertir en pain blanc la substance du grain située sous la partie corticale, et qui ne donnait que du pain bis. On a tiré ainsi de 100 parties de froment 110 de pain

Les blés de l'Algérie, très différens des blés tirés actuellement de l'Égypte (1), sont entièrement assimilables aux meilleurs produits de nos départemens d'Europe. Les blés tendres, comparables aux magnifiques richelles de Naples, et les variétés plus rustiques des blés de Mahon barbus et de Roussillon, livrés soit à la mouture ordinaire, soit à la mouture à gruaux blancs, donneront les plus belles farines commerciales, et trouveront pour ces applications de faciles débouchés en France comme sur tous les marchés de l'Europe. Les blés durs, mieux appropriés encore au climat et au sol de l'Algérie, d'une conservation plus facile dans les silos arabes, sont d'ailleurs généralement plus productifs; ils conviennent parfaitement à la fabrication du couscoussou, base de l'alimentation dans le pays, à la préparation des semoules comme à la confection des pâtes dites d'Italie. S'ils exigent à la mouture des soins particuliers et une puissance mécanique plus grande, leur rendement en farine, comme le produit de la panification de celle-ci, est plus considé-

blanc au lieu de 94 obtenues généralement aujourd'hui. Une commission de l'Académie des Sciences a constaté la réalité des résultats annoncés par l'auteur; deux commissions nommées par les ministres de la guerre et de l'agriculture s'occupent de résoudre par des opérations en grand la question économique.

(1) Plusieurs faits remarquables, inattendus, ont été récemment constatés à la suite de l'examen approfondi des blés d'Égypte par une commission spéciale. En 1855, cette commission avait observé dans les fromens importés de l'Égypte une odeur à la fois aromatique et sensiblement putride dont on ne parvenait qu'incomplétement à les débarrasser par des nettoyages énergiques, même à l'aide d'un lavage mécanique et d'une rapide dessiccation à l'étuve. L'odeur se retrouva dans les produits de la mouture et de la panification; la farine présentait en outre un caractère tout particulier : le gluten, qu'on n'en pouvait que difficilement extraire, était dépourvu de souplesse, de ductilité et d'élasticité. Attribuant tout d'abord ces défauts au peu de soins dans la récolte, au contact de matières organiques putrescibles durant l'emmagasinage et la conservation, on voulut s'assurer si de pareilles négligences, habituelles dans ces contrées, étaient les causes des phénomènes en question. Grâce au concours empressé de notre administration pour résoudre cet important problème, des blés de diverses localités égyptiennes furent expédiés en gerbes dans des caisses bien closes, exempts de toute substance étrangère qu'auraient pu y introduire le dépiquage sous les pieds des animaux, le séjour sur les bords du Nil ou les emmagasinages prolongés. A leur arrivée en France, ces blés, extraits soigneusement de leurs épis, soumis à des essais de mouture, d'analyse de panification, offrirent encore à peu près au même degré les caractères défavorables qui s'opposent à l'emploi de plus de 5 à 10 pour 100 de leur farine dans les mélanges à pain blanc. Quelle peut être la cause véritable de ces détériorations qui déprécient actuellement les blés d'Égypte? Faut-il les attribuer à une sorte de dégénérescence de la semence antique? dépendraient-ils d'émanations particulières du Nil ou de son limon fécondant? En tout cas, deux expériences proposées par les membres de la commission et maintenant en cours d'exécution semblent devoir jeter de vives lumières sur ce singulier problème : d'un côté, on expérimente en Égypte la culture de plusieurs de nos meilleures variétés de froment; d'un autre côté, on a essayé en France, dans nos bonnes terres, la semence venue d'Égypte avec les caractères précités. Suivant les résultats de cette double expérimentation, on pourra reconnaître s'il serait utile soit de perfectionner les procédés de la culture, soit de changer la semence dans cette contrée.

rable. Enfin toutes les préparations alimentaires que l'on obtient des blés durs sont douées d'une faculté nutritive plus grande, à poids égal, que les préparations du même genre obtenues des blés tendres. L'administration française, comprenant les avantages qu'offrent les farines de blés durs, en a prescrit l'usage pour la nourriture de nos soldats, offrant par cette sage mesure un utile exemple à la boulangerie civile.

Quant aux résultats commerciaux de la culture des céréales en Algérie, on en peut juger en se rapppelant qu'en 1854 nous avons importé de notre colonie africaine 304,941 hectolitres de céréales et 4,969,694 kilog. de graines légumineuses, dont la valeur totale dépassait 39 millions de francs. Les importations se sont élevées en 1855 à 1,339,592 hectolitres de céréales et à 3,305,029 hectolitres de légumineuses desséchées, représentant une valeur totale de 41,640,183 fr. Et cependant les améliorations qu'il a été possible d'introduire dans les cultures algériennes durant le petit nombre d'années d'une colonisation tranquille ont eu bien peu d'importance relativement aux vastes étendues de territoire incultes encore ou livrées au labour superficiel des Arabes. En effet, c'est depuis six années à peine, nous l'avons dit, que les colons ont pu donner quelque extension à leurs ensemencemens, et jusqu'à l'époque de la loi des douanes, loin de pouvoir subvenir en une mesure quelconque aux approvisionnemens de la France, notre colonie tirait de l'étranger une grande partie des blés nécessaires à l'alimentation de ses habitans.

Telles sont les ressources que nous offre l'Algérie en légumes et en céréales. Il nous reste à parler d'un troisième ordre de produits, ceux de l'arboriculture, dont quelques-uns tiennent déjà une assez grande place dans le commerce de l'Algérie avec la métropole (1). On a pu admirer à l'exposition de 1858 des oranges, des limons, des cédrats magnifiques, de beaux régimes de bananes, des nèfles du Japon d'un aspect agréable, d'une saveur douce et fraîche, des raisins à grandes grappes et à gros grains sucrés, comparables aux raisins de nos départemens méditerranéens et de l'Espagne. Cependant la question la plus intéressante que soulève l'arboriculture en Algérie est celle de la vigne, dirigée en vue de la production du vin. Ici malheureusement nous ne pouvons tout à fait approuver nos colons. Loin de suivre les bons exemples de la viticulture française,

(1) Les oranges et les citrons, par exemple. L'importation de ces fruits s'est élevée en 1856 à 558,505 kilos. Les importations de fruits desséchés venus d'Afrique se sont élevées la même année à 75,884 kilos. Outre les oranges douces directement comestibles, on trouve en Algérie les oranges amères propres à la préparation de certaines liqueurs. Les fleurs du bigaradier servent dans le pays même à la fabrication d'eaux distillées à odeur suave.

les colons algériens ont emprunté à certaines contrées méridionales des pratiques depuis longtemps condamnées par l'expérience. On voit en Algérie des vignobles composés de cépages divers et assemblés sans choix, partiellement ombragés par des arbres. On se souvient alors des cépages de la Toscane, cultivés en *hutins, treilles* et *vignes basses,* et donnant à la fois des raisins d'une maturité inégale. Le touriste peut admirer cette végétation luxuriante entremêlée de plantes herbacées et de plantes ligneuses, d'arbres et d'arbustes chargés de fleurs et de fruits, qui a fait surnommer la Toscane le jardin de l'Italie. En somme, on n'obtient ainsi sur beaucoup de points que des vins faibles, acides, dépourvus de bouquet ou d'arome, comparables tout au plus à nos vins des environs de Paris, de Suresnes, d'Issy ou d'Argenteuil, et se conservant moins longtemps que ceux-ci. En vue sans doute de compenser le bouquet dont les produits de leurs cultures irrégulières ne réunissent pas les élémens, les vignerons toscans composent une sorte de bouquet artificiel en faisant infuser dans leurs vins en fermentation des plantes aromatiques à odeur forte. Ils recueillent par ce moyen des liquides alcooliques variables, offrant plus d'analogie avec des tisanes odorantes vineuses qu'avec de véritables vins. Cette addition d'aromates a pour but sans doute de ralentir les altérations spontanées auxquelles sont assujettis les vins faibles, et cependant, malgré cette précaution, la conservation s'étend à peine au-delà d'une année, c'est-à-dire qu'elle ne peut atteindre l'époque où l'arome naturel des bons crus, bien apprécié dans le monde entier, commence seulement à se développer (1). Il est temps que les vignerons algériens s'arrêtent dans la voie où ils se sont engagés. Qu'ils soient bien avertis qu'en ajoutant à leurs vins de la fleur de sureau, de la coriandre, de la racine d'iris, ils en font des boissons étranges, détestables. Et l'on ne saurait dire que les bons vins naturels ne trouveraient aucune faveur au sein de notre colonie en présence des importations des vins de France, qui, développées graduellement depuis quelques années, se sont élevées en 1856 à 172,190 hectolitres, représentant une valeur de 1,721,900 francs.

Ce ne sont pas seulement le défaut de soins dans la fabrication et l'addition des aromates qui donnent au plus grand nombre des vins de l'Algérie les qualités mauvaises ou médiocres qu'on peut leur reprocher, c'est encore un défectueux assortiment des cépages.

(1) La déplorable manie d'*aromatiser* les vins en les dénaturant s'est propagée déjà dans quelques crus renommés de la France et de l'Allemagne, où l'on a pensé peut-être mieux assurer leur conservation au détriment des qualités primitives sur lesquelles leur ancienne réputation se fonde : c'est ainsi que l'on rencontre des vins du Rhin contenant une infusion de sauge clarée.

On a puisé les élémens de la viticulture algérienne à des sources nombreuses, en France, en Espagne, en Portugal, à Madère, sans se préoccuper suffisamment des expositions les plus convenables pour chacune des variétés de plants, ni du résultat que le mélange du jus de leurs fruits pouvait produire. Il règne sur ces différens points quelque incertitude, et des études attentives et patientes seront nécessaires pour fixer les idées, pour reconnaître les conditions de succès probable dans la culture des cépages destinés à produire des vins analogues à ceux des bons crus de la Sicile, de l'Espagne et du Portugal, pour rechercher enfin les meilleures variétés, les terrains et les expositions convenables à la production plus difficile des vins fins, ou seulement ordinaires, comparables aux vins des principaux vignobles de France (1). Il n'est pas impossible cependant d'obtenir de bons vins en Algérie. L'amélioration réalisée dans ces produits depuis trois ans est déjà très sensible. Que les colons continuent donc leurs efforts en vue d'améliorer la culture de la vigne, le choix des cépages, les procédés de vinification, et ils parviendront à élever de plus en plus la qualité de leurs vins. Ils trouveront sans peine des guides certains en consultant les savantes publications de nos œnologues.

Parmi les produits de l'arboriculture, il faut encore compter les huiles comestibles (2). Toutes les considérations que nous avons pré-

(1) Nous croyons devoir indiquer ici les résultats du concours institué à l'exposition de 1858. Les appréciations, soigneusement faites par MM. Andry et Bois-Duval, aidés par les membres de la commission spéciale de dégustation de la ville de Paris, M. Casterat et ses collègues, ont appris que sur 32 vins blancs envoyés des différentes parties de l'ancienne régence, 13 étaient devenus fortement acides, 10 autres avaient été dénaturés par des infusions de plantes odorantes; il n'en restait que 9 susceptibles d'être classés, tous de la récolte de 1857 : trois d'entre eux ont été distingués par la commission; un seul de qualité supérieure, offrant des garanties de bonne conservation, avait été envoyé par M. Coulon Denis, de Mascara. Parmi les 34 vins rouges qui figuraient à l'exposition, 27 ont dû être éliminés pour cause d'acidité ou de mélange d'infusions aromatiques, 2 seulement méritaient une distinction : l'un avait été envoyé par M. Finaton, d'Oran; l'autre était un vin rancio des vignes du père Brumauld, à Bouffarick. De tous, les meilleurs étaient deux vins de liqueur, l'un de la récolte de 1856, exposé par M. Cabassot; l'autre, provenant des récoltes de 1856 et 1857, obtenu par M. Allemand, de Milianah, et que sa qualité supérieure, son bouquet particulier classaient entre les vins de Madère et de Malaga.

(2) Nous ne pouvons parler ici des alcools considérés comme produits de la viticulture. Les alcools de cette classe n'ont pas figuré au nombre des produits algériens en 1858. On le conçoit, puisque la fabrication de ces alcools suppose la préparation d'un vin blanc de bonne qualité, résultat d'un choix particulier de cépages. Or c'est une base de production qui n'existe pas encore dans nos possessions africaines. Les alcools algériens sont tirés de diverses tiges sucrées, notamment de celles du sorgho. Nous avons déjà eu l'occasion de présenter comme douteux l'avenir de l'exploitation du sorgho en France. Cette année même, la récolte du sorgho comme fourrage a été fort compromise. En Algérie, les conditions sont meilleures, et cette belle plante y serait applicable à divers usages économiques.

sentées sur les vins, nous pourrions les reproduire à propos des huiles d'olive. Les faits qui se sont manifestés à l'exposition dernière sont du même ordre. Le sol, le climat, les espèces cultivées, tout est favorable au développement comme à la maturation des fruits de l'olivier, qui atteint en Algérie les proportions de nos arbres de haute futaie. La Kabylie notamment est couverte de cette précieuse essence. Depuis 1852, le commerce des huiles a pris une extension considérable (1). Et cependant le plus grand nombre des échantillons d'huiles venus de différentes localités offraient une couleur terne, une odeur désagréable et un goût notablement rance. Hâtons-nous d'ajouter que parmi ces produits des cultures et de l'industrie algérienne il s'en est trouvé un, provenant du moulin Roche à Dalmatie, dont la couleur légèrement ambrée, la transparence, l'odeur douce et le goût suave ne laissaient rien à désirer. Pourquoi donc n'obtient-on pas, partout où les circonstances locales sont sensiblement les mêmes, des résultats aussi favorables? A cet égard, il ne nous reste aucun doute : c'est surtout parce que les procédés lents et défectueux de macération et de trituration des fruits, de pressurage et de conservation des huiles, laissent graduellement les olives et les pulpes en proie à l'action des fermens spéciaux, spontanément développés, qui déterminent graduellement des réactions défavorables, — une putréfaction sensible des principes immédiats contenus dans le péricarpe charnu, le dédoublement partiel des substances grasses en glycérine et principes huileux acides, enfin cette rancidité inévitable, lorsqu'on laisse exposés à l'air, sur de larges superficies mal nettoyées, les corps gras en présence de l'humidité et sous l'influence d'une température atmosphérique élevée. Lorsqu'on le voudra, il sera très facile de substituer à ce fâcheux état de choses les procédés de nos huileries perfectionnées, et d'obtenir alors des huiles comestibles de qualité irréprochable. Peut-être cependant les meilleures huiles préparées dans l'Afrique française ne pourront-elles jamais offrir cette exquise délicatesse de goût qui distingue les huiles de Provence. C'est que tous les efforts de l'industrie ne peuvent suppléer au développement de certains aromes légers propres aux produits récoltés sous des climats doux, et qu'on ne retrouve guère au-delà des frontières de l'ancienne France continentale. Il en est des qualités supérieures des huiles comestibles comme des aromes qui constituent les bouquets variés de nos vins, de nos eaux-de-vie de table, la suavité des odeurs de nos eaux distillées aromatiques, le goût délicat de nos fruits : ces

(1) Les exportations cette année se sont élevées à plus de 4 millions de kilos. Le commerce général d'exportation s'est exercé en 1856 sur 5,612,820 kilos, dont la valeur s'élevait à 10,103,076 fr., et pour les huiles de graines, à 8 ,839,346 kil., valant 12,817,052 fr.

propriétés caractéristiques ne se développent que dans des conditions particulières de température moyenne, de composition du sol et d'exposition. Sous des climats plus chauds, parfois plus humides, excitant une végétation plus vigoureuse, une maturité plus prompte, les sources diverses des aromes semblent perdre en suavité ce qu'elles gagnent en force. En France même, il est certaines localités agricoles où l'on remarque des différences notables relativement à la délicatesse des aromes qui s'y développent. Ainsi on obtient des eaux de rose et de fleurs d'oranger plus suaves en distillant les fleurs récoltées aux environs de Paris qu'en traitant avec les mêmes soins les produits des cultures de nos contrées méridionales. Les différences sont encore plus prononcées entre celles-ci et les régions plus chaudes de la Turquie, où l'abondance des sécrétions aromatiques est telle cependant que l'on peut aisément obtenir l'essence des pétales de roses en proportions que l'on ne saurait atteindre en Provence, et à bien plus forte raison dans le département de la Seine. On le voit, la France, si heureusement douée d'un climat favorable aux productions pouvant satisfaire toutes les exigences du goût le plus délicat, possède des élémens naturels d'échanges internationaux qu'aucune industrie rivale ne saurait lui ravir. C'est à l'agriculture et au commerce qu'il appartient d'en tirer tout le parti possible (1), et on est encore loin, sous ce rapport, d'avoir réalisé tout ce que le pays est en droit d'attendre.

N'y a-t-il point encore lieu d'espérer que l'Algérie pourra doter la France de quelques richesses nouvelles tirées du règne animal? Nous n'avons cependant à noter sur ce nouveau terrain d'expériences qu'un seul essai remarquable, dû à l'initiative de l'habile et actif directeur de la pépinière centrale d'Alger. Par trois expériences nettes et précises, M. Hardy a pu constater la possibilité d'obtenir dans les conditions d'une domestication intelligente et soignée la reproduction du plus grand des oiseaux qui vivent au

(1) Au nombre des applications peu remarquées des huiles d'olive en Algérie, nous pouvons citer ici, sans sortir de notre sujet, la *conservation économique des viandes*. La méthode algérienne, recommandable surtout au point de vue de la simplicité, consiste à soumettre la chair comestible des animaux récemment abattus et immédiatement dépecés à la température d'un bain d'huile élevée au-delà de 100 degrés, qui suffit pour coaguler les fermens, expulser l'air et vaporiser une partie de l'eau que les tissus animaux contiennent. La substance alimentaire, maintenue ensuite dans des vases clos, est défendue par l'huile interposée et surnageante du contact de l'air et de l'humidité, qui pourraient déterminer des altérations ultérieures, et lorsqu'on veut en faire usage, l'huile qui l'accompagne entre dans la préparation des mets et se trouve ainsi convenablement utilisée. — Un jour viendra, un jour prochain peut-être, où la production animale, plus développée dans notre colonie, pourra subvenir pour une proportion notable à l'accroissement graduel de notre consommation en France, et alors les différens procédés de conservation y joueront un rôle important.

milieu de la génération actuelle. La domestication de l'autruche avait été signalée par plusieurs auteurs, notamment par le docteur Gosse de Genève, comme possible et devant être avantageuse; malheureusement tous les essais entrepris jusqu'à ce jour avaient échoué soit au Muséum d'histoire naturelle à Paris, soit dans d'autres établissemens du midi de la France. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui s'intéresse si vivement à l'acclimatation des animaux utiles, avait été lui-même découragé par tant d'insuccès; il s'était borné, en dressant sa liste des espèces dont la domestication lui semblait possible et avantageuse, à désigner comme futurs *oiseaux de boucherie* l'autruche d'Amérique, qui se reproduisait effectivement à l'état de domesticité en Angleterre, et le casoard australien, dont M. Florent-Prévôt avait obtenu la reproduction en France. Le doute en ce qui touche la domestication de l'autruche n'est plus permis. Dans des circonstances judicieusement réunies, M. Hardy a pu mener à bonne fin deux couvées, et il montre actuellement les treize jeunes autruches de l'Hamma dans un parfait état de développement rapide. Grâce aux encouragemens de l'administration, il y a lieu de croire qu'on passera bientôt de cette heureuse expérience à une utile pratique.

Nous n'avons plus à parler des productions du sol algérien que dans leurs rapports avec l'état de nos propres récoltes, et c'est ce qui nous décide à terminer cette étude par quelques remarques sur l'utilité toute particulière qu'offrirait un développement de la culture des plantes fourragères dans notre colonie africaine. Il y a aujourd'hui, pour l'agriculture française comme pour l'agriculture algérienne, ce qu'on pourrait appeler la *question des fourrages*. Le manque des plantes utilisées pour la nourriture des animaux se fera vivement sentir, en 1858, sur les deux bords de la Méditerranée. Disons un mot de la question, d'abord en ce qui touche l'Algérie, puis en ce qui intéresse la France.

Si nous commençons par nous placer en Algérie, nous verrons d'immenses prairies négligées s'arrêtant dans leur végétation sous l'influence d'un soleil ardent. Dépourvues de cultures fourragères appropriées au climat, les fermes ne peuvent entretenir les animaux nécessaires à leur exploitation. En voyant les immenses troupeaux dispersés sur nos steppes africains, on aime à croire cependant qu'un jour viendra où, mieux alimentés de fourrages plus nutritifs et sans parcourir d'aussi grandes distances, ils ajouteront aux approvisionnemens de grains, de fruits et de légumes obtenus d'un fertile territoire, le complément des produits animaux qui manquent en France, soit pour assurer une alimentation plus forte et salubre à la population, soit pour fournir des élémens de travail aux im-

portantes industries qui s'exercent chez nous sur les débris et portions non comestibles des animaux, industries qui toutes réclament cet accroissement dans les quantités de leurs matières premières (1).

En France comme en Algérie, la récolte des fourrages est, à juste titre, l'objet des plus vives préoccupations. La sécheresse exceptionnelle qui a régné pendant les six premiers mois de l'année 1858 a suspendu la végétation des plantes herbacées au printemps, et tellement réduit en général les productions des prés naturels et des prairies artificielles, qu'à peine a-t-on obtenu le tiers des récoltes ordinaires (2). Déjà les agriculteurs s'ingénient à trouver de nouvelles ressources, en utilisant mieux la part de fourrages qui doit leur advenir, ainsi que certains débris des récoltes naguère négligés. Ils réussiront sans doute à combler ou à diminuer le déficit en associant les menues pailles, les fanes et siliques hachées, les feuilles et rameaux tendres de certains arbres ou arbustes, aux tubercules aqueux et aux résidus des distilleries, en favorisant par la coction l'assimilation des parties les plus résistantes des tiges coupées menu de maïs, de colza, de fèves, etc. Ils s'empresseront de mettre à grand profit le retour des journées pluvieuses pour labourer leurs champs aussitôt après la moisson, les emblaver à l'aide de diverses plantes fourragères et obtenir vers la fin de l'automne les produits de ce qu'on nomme les *cultures dérobées* (navets, turneps, etc.). Enfin ils ne manqueront pas de bien préparer les cultures automnales qui devront produire les fourrages hâtifs du printemps (3). Il y va pour chacun d'un pressant intérêt individuel, et pour tous d'un grand intérêt général, dont il est toujours honorable et souvent aussi très avantageux de se préoccuper.

(1) Nous avons reçu de l'Algérie, pendant l'année 1856, une quantité de peaux brutes et de laine représentant une valeur qui dépasse 6,000,000 de kilos déjà; des quantités plus grandes, pour une valeur plus considérable encore, nous sont venues des états barbaresques.

(2) Le prix de l'avoine notamment se maintiendra fort élevé jusqu'à la récolte de l'année 1859, et malheureusement tous les essais entrepris en vue d'y substituer d'autres grains moins dispendieux dans la ration alimentaire des chevaux n'ont eu, sous notre climat, que d'assez insignifians résultats. On est seulement parvenu à remplacer la moitié de la ration d'avoine par un poids égal d'orge, et l'on a pu éviter la déperdition d'une grande partie des grains de cette dernière céréale qui échappaient à la dent des animaux, en la laissant tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures avant de la réunir à la demi-ration d'avoine. Les agriculteurs anglais ont obtenu des résultats plus satisfaisans dans la nourriture et même l'engraissement des animaux en laissant l'orge ainsi humectée en tas jusqu'à ce que le commencement de la germination s'y manifestât à l'un des bouts du grain par un point blanchâtre, annonçant les premiers développemens de la radicule.

(3) Relativement aux détails de ces diverses cultures et à l'énumération complète des plantes qui les composent, on pourra consulter avec fruit la publication toute récente faite par la Société centrale d'agriculture d'une notice de M. Bailly, son correspondant

Heureusement l'intelligente activité de nos agriculteurs donne lieu d'espérer qu'on traversera cette saison de grande pénurie des fourrages sans que le pays subisse un trop grand affaiblissement dans ses ressources en substances alimentaires du règne animal. Celles de nos subsistances qui dépendent des récoltes de céréales ne semblent pas d'ailleurs devoir être compromises : le blé ne fera pas défaut en 1858. En effet, tandis que le développement des feuilles et des tiges de la plante s'arrêtait par l'action naturelle de la sécheresse prolongée, et qu'ainsi la paille demeurait courte, les actes de la floraison et de la fructification ont pu s'accomplir; les grains sont arrivés au terme de la maturité, échappant vers la fin de la végétation à un danger imminent jusque-là, faute de l'humidité indispensable au développement du périsperme amylacé. En réalisant les produits d'une récolte moyenne, on aura constaté une fois de plus que généralement en France une année de sécheresse, si elle n'amène pas toujours l'abondance, entraîne bien rarement à sa suite la disette des grains. La vigne a été plus favorisée encore par la température que les céréales, et l'abondance des grappes, la précocité du fruit, tout annonce qu'en 1858 nous aurons une année exceptionnelle, au double point de vue de la quantité et de la qualité des vins.

Espérons que la situation présente reportera au-delà de 1858 nos préoccupations et nos efforts. Parmi les améliorations à réaliser dans l'avenir pour échapper aux chances désastreuses dont les longues sécheresses menacent la conservation de notre bétail, il faudrait compter au premier rang un système général d'irrigations qui, en France comme en Algérie, assurerait la récolte des fourrages, et pourrait doubler les productions de nos diverses cultures, tout en amoindrissant beaucoup les dangers des inondations locales. Quel que soit d'ailleurs le résultat des récoltes de 1858 en France comme en Algérie, il est un fait qui nous paraît acquis dès à présent : c'est d'une part l'heureuse direction donnée dans notre colonie à la culture des céréales et de quelques végétaux alimentaires, de l'autre la nécessité bien évidente de quelques réformes et d'une plus grande extension dans la culture de la vigne, des oliviers et des plantes fourragères sur le sol africain. Ces conditions étant remplies, il est à croire que l'Algérie saura non-seulement maintenir, mais étendre encore la position si élevée qu'elle a déjà su acquérir dans nos concours industriels et agricoles.

PAYEN, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1858.

Nous applaudissons cordialement au grand acte politique qui vient de s'accomplir à Cherbourg. Nous sommes des partisans convaincus et sincères de l'alliance anglaise. Nous avions vu avec douleur les maladresses et les incidens malencontreux qui ont ébranlé cette alliance au commencement de cette année. Nous avons vu avec joie l'effort généreux qui vient d'être tenté à Cherbourg pour rétablir à la face du monde les bons rapports entre deux nations qui peuvent être grandes sans avoir aucun sacrifice d'indépendance à se faire l'une à l'autre, et dont la paix féconde l'émulation au profit de la civilisation générale. Nous considérons cet effort comme très sérieux des deux parts. « Les faits, suivant la juste expression du toast impérial, parlaient d'eux-mêmes. » La présence seule de la reine Victoria à Cherbourg, en dépit des murmures que le voyage de la reine a excités dans une portion de l'opinion anglaise, est un témoignage éclatant du prix que les chefs du gouvernement britannique attachent aux bonnes relations avec la France. Quant au gouvernement français, le langage de l'empereur Napoléon III en une circonstance si solennelle n'a pas besoin de commentaires. Si des politiques de caserne graissaient déjà leurs bottes pour le passage de la Manche, ce beau zèle a été mis décidément à la raison. Les sages et intelligentes déclarations de l'empereur ont biffé ce que l'on appelle en Angleterre « les adresses des colonels. »

L'inauguration de Cherbourg, l'entrevue des souverains et les fêtes qui ont accompagné ces grands actes demeureront des événemens mémorables. La scène répondait magnifiquement à la grandeur des intérêts qui s'y trouvaient en présence. Ceux à qui il a été donné d'assister à ce spectacle n'en perdront pas le souvenir. Du côté de la terre, l'inauguration d'un chemin de fer versait à travers l'amphithéâtre des vertes collines qui enveloppent Cherbourg ce flot vivant de foule curieuse qui est la plus belle décoration des

fêtes publiques. Le spectacle était ailleurs; il était dans cette rade que la France s'est faite à elle-même dans une mer où la nature la lui avait refusée : à l'horizon, la fameuse digue commencée par Louis XVI; à droite et à gauche, un demi-cercle de batteries et de forteresses; au fond de la rade, la ligne imposante de nos vaisseaux; devant l'escadre française, la ligne parallèle des vaisseaux anglais; plus près du port, l'essaim charmant des yachts de plaisance sur lesquels des milliers d'Anglais avaient escorté leur souveraine. Pour jouir de la grandeur, de la pompe et de la grâce de ce spectacle, il fallait monter sur un de ces *steamers* qui sillonnaient la rade dans tous les sens, ou, mieux encore, profiter de la courtoise hospitalité des officiers de notre escadre, hospitalité charmante que nous avons pu apprécier nous-mêmes à bord du beau vaisseau du brave commandant Jaurès, l'*Eylau*. Là, au bruit des salves incessantes des bâtimens et des forts, dans la fumée du canon, au pied de ces mâts pavoisés et ruisselans des couleurs de toutes les nations, sous les vergues couvertes de matelots, dans ce tumulte et cet éblouissement, on pouvait se rassasier à plaisir de la fête célébrée en l'honneur de la paix par les formidables engins de la guerre. La place était bonne pour méditer sur ce miracle de volonté politique qui a mis deux siècles à créer Cherbourg, sur la force réelle de cet établissement maritime, sur les conditions et les destinées de cette alliance des deux peuples qui recevait en un pareil lieu une consécration si extraordinaire.

Nous n'oserions émettre une opinion sur l'efficacité de Cherbourg comme forteresse maritime. Nous y étions arrivés sous l'impression des paroles si connues de l'empereur Napoléon comparant les travaux de Cherbourg aux pyramides d'Égypte et au lac Mœris, et des clameurs de quelques journaux anglais, qui représentaient Cherbourg comme une inexpugnable position d'attaque contre l'Angleterre. La vue des lieux et les jugemens que nous avons entendu porter par les hommes spéciaux ont, nous l'avouerons, singulièrement modifié cette impression. Cherbourg est une œuvre admirable et merveilleuse; mais, comme position militaire, cet établissement porte évidemment la peine de son origine artificielle. Lorsque Louis XVI, à l'issue de la guerre de l'indépendance américaine, qui fut si glorieuse pour notre marine, vint assister à l'immersion des premiers cônes employés à la construction de la digue de Cherbourg, l'emplacement de la digue fut choisi en vue des moyens de défense et d'attaque de cette époque. On ne connaissait alors ni les canonnières blindées, ni la portée que l'on a donnée de nos jours aux engins de l'artillerie. L'expérience avait fait peu de progrès à cet égard, lorsque les travaux furent repris et continués par Napoléon. Il en résulte que, quelle que soit la force des batteries et des fortifications de Cherbourg, la digue, si l'on considère les moyens actuels d'attaque, se trouve trop peu éloignée du port et des bassins militaires. Cette circonstance enlève malheureusement à Cherbourg une grande partie de sa puissance. Il est évident, dans l'hypothèse d'une guerre maritime, que le problème se poserait dans les mêmes termes qu'autrefois : quelle est la puissance qui serait maîtresse de la mer? Dans le cas où ce ne serait pas la France, il y aurait de notre part une grave imprudence à concentrer à Cherbourg nos principales ressources maritimes. Nos escadres ne seraient véritablement en sûreté qu'à Toulon et à Brest.

La même raison enlève à Cherbourg cette puissance d'agression contre l'Angleterre qui a été dénoncée avec tant de fracas par la presse anglaise. Avant de réunir à Cherbourg l'armement nécessaire pour lancer une expédition contre l'Angleterre, il faudrait toujours, à moins de s'exposer à un irréparable désastre, avoir résolu dans les eaux de la Manche, contre les escadres anglaises, la question préalable de l'empire de la mer. Cherbourg est assurément une grande force défensive pour la France, et qu'aucune escadre anglaise ne s'avisera d'insulter; mais il y aurait une telle témérité à y accumuler les préparatifs d'un débarquement en Angleterre, que cet établissement ne saurait avoir le caractère offensif qu'on a voulu lui attribuer. Telle est la conclusion que laisse dans les esprits la vue des lieux. C'est celle que les visiteurs anglais auront, croyons-nous, remportée en Angleterre, où nous espérons que les alarmes récemment inspirées par une partie de la presse ne tarderont point à se calmer.

Quand les alarmistes anglais auront repris leur sang-froid, ils cesseront sans doute de reprocher à la France actuelle l'achèvement et l'inauguration du nouveau bassin de Cherbourg. Nous n'avons jamais pu comprendre qu'on ait osé articuler un pareil grief au nom d'un peuple aussi sensé et aussi pratique que le peuple anglais. Nous portons à la paix, pour notre compte, un attachement profond, et nous avons une inclination vive et raisonnée pour l'alliance anglaise. Nos espérances sont conformes à nos désirs, et nous sommes persuadés que l'alliance et la paix triompheront des préjugés sauvages et des stupides passions qui s'élèvent contre elles. Cependant, malgré ces sentimens, si Cherbourg n'existait pas, nous conseillerions à notre pays d'entreprendre la construction d'un semblable établissement maritime, et nous ne pensons pas que les Anglais qui partagent nos sentimens eussent le droit de s'en offenser. Les peuples ni les gouvernemens ne sont maîtres de l'avenir, et c'est le premier devoir des peuples et des gouvernemens les plus amis de la paix de prendre leurs sûretés contre les éventualités qu'ils ont le plus à cœur de détourner. La nature n'a donné à la France aucune rade fermée sur la Manche. Puissance maritime et militaire, nous étions tenus à réparer cette défectuosité naturelle, et à nous assurer sur une mer où nous sommes si exposés un abri et une protection; mais l'initiative et la prévoyance de nos pères nous ont dispensés des travaux d'une pareille entreprise, ils ne nous ont légué que le soin de l'entretenir et de la terminer. Pouvions-nous manquer à une pareille tâche? En tout cas, les Anglais ne nous ont jamais donné l'exemple de la conduite qu'ils nous reprochent de n'avoir point tenue, et nous ne sachions certes pas qu'ils aient jamais cessé, pendant la paix, d'achever les fortifications de leurs arsenaux commencées pendant la guerre. C'est pendant les guerres de l'ancienne monarchie que Cherbourg a été commencé, et pendant les guerres de l'empire qu'il a été continué. Le gouvernement de Louis XVI y avait dépensé des sommes immenses. Napoléon y avait enfoui 29 millions. La France de 1830 y a dépensé des sommes plus considérables encore. Nous ne sommes point fâchés à cette occasion de réparer un oubli, involontaire sans doute, des fêtes de Cherbourg, en montrant par des chiffres exacts que le gouvernement parlementaire du roi Louis-Philippe est celui qui a pris la plus grande part à cet

ouvrage. Ce gouvernement a consacré 40,656,000 francs aux travaux hydrauliques et 8,468,000 aux fortifications de Cherbourg, ce qui fait en tout plus de 49 millions. De bonne foi, les Anglais peuvent-ils croire qu'il fallait laisser inachevés de pareils travaux et se perdre stérilement une pareille mise de fonds? Peuvent-ils blâmer le gouvernement actuel d'avoir ajouté à ces dépenses les 25 millions qui étaient nécessaires pour compléter un établissement de cette importance? En vérité, cela n'est point sérieux, et le sens pratique du peuple anglais fera promptement justice des absurdes déclamations auxquelles ce prétendu grief a donné lieu.

Personne ne nous saura mauvais gré d'avoir rendu au gouvernement du roi Louis-Philippe la justice à laquelle il avait droit, en précisant la part considérable qui lui revient dans l'achèvement de Cherbourg. Nous avons jugé nécessaire de citer les chiffres mêmes qui expriment l'importance du concours que le roi Louis-Philippe a prêté à cette œuvre nationale, car nombre de gens, trompés par le silence unanimement observé à cet égard, se figurent que les travaux de Cherbourg ont été interrompus sous le gouvernement libéral fondé par la révolution de juillet. Dans tous les cas, nous espérons nous faire pardonner cette digression en la complétant par une légère observation relative à Napoléon. La pierre placée au fond de l'arrière-bassin qui vient d'être immergé porte l'inscription suivante : « Ce bassin, décrété le 15 avril 1803 par Napoléon Ier, a été commencé le 28 juin 1836, et a été inauguré le 7 août 1858 en présence de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. » N'eût-il pas mieux valu désigner Napoléon par le titre qu'il portait en 1803? La France était alors sous le consulat, que l'histoire regarde avec raison comme l'époque la plus glorieuse de la carrière de ce grand homme? Mais revenons aux Anglais.

Ils formaient assurément la portion de la foule qui encombrait Cherbourg la plus intéressante à observer, celle dont on eût été le plus curieux d'étudier les impressions. Nous avons dit qu'ils affluaient : on estime à deux ou trois cents le nombre des yachts particuliers qui étaient venus entourer spontanément la reine d'un cortége à la fois distingué et populaire, et l'on était forcé de convenir, à côté des grands vaisseaux des escadres, qui tiennent de leur destination un caractère de solennité quelque peu rébarbative, que c'était surtout à ce rassemblement d'embarcations particulières que l'appareil de la rade devait cet air d'expansion facile et réjouissante qu'on aime à trouver dans une fête. Le *Pera,* un des plus beaux *steamers* de la Compagnie péninsulaire et orientale, avait été mis par cette compagnie à la disposition des membres de la chambre des communes, et en avait amené une centaine, parmi lesquels figuraient bon nombre d'illustrations parlementaires. Nous avons remarqué, entre autres, sir Charles Napier, cet énergique et singulier vieillard, qui a assisté en uniforme d'amiral, et le chapeau campé à la Nelson, comme un jour de bataille, à l'immersion du bassin. Nous avons également remarqué le général sir W. Williams of Kars, l'illustre défenseur de Kars dans la guerre d'Orient. M. Roebuck était venu, et l'on nous assure, ce que nous n'avons point vérifié, que lord John Russell était aussi présent. Notre opinion est que les excursionistes du parlement et que les touristes politiques ont dû rapporter de Cherbourg des sentimens

moins amers et moins inquiets que ceux qui se manifestaient depuis quelque temps dans la presse anglaise. Le témoignage public de quelques-uns d'entre eux confirme cette appréciation. Déjà en effet deux des passagers du *Pera*, M. Roebuck et M. Lindsay, viennent de raconter leurs impressions à Tynemouth, un port du nord de l'Angleterre, dans une réunion publique convoquée pour l'inauguration d'un de ces athénées d'ouvriers, de ces *mechanics' institutes*, belles institutions populaires dont la diffusion a tant contribué depuis peu d'années à répandre une instruction virile parmi les artisans de l'Angleterre. Nous ne répéterons pas les jugemens portés par ces deux membres de la chambre des communes sur les divers incidens des fêtes de Cherbourg. M. Roebuck par exemple n'a pas trouvé à son goût les femmes de la côte de Cherbourg, et il n'a peut-être pas tort, car il est difficile de voir une population moins pittoresque et d'une physionomie moins avenante que celle du Cotentin. Avec ses habitudes anglaises d'expansion bruyante, il trouve que nous manquons d'enthousiasme dans nos fêtes publiques; c'est là une affaire de goût et de tempérament national sur laquelle nous n'avons point à nous prononcer. Sur la question sérieuse, celle de la valeur offensive de Cherbourg, M. Roebuck et M. Lindsay sont d'accord : ils déclarent que l'Angleterre aurait tort de s'abandonner à une ridicule épouvante. M. Lindsay n'est point un orateur des multitudes comme son collègue, et il a sur lui l'avantage d'être un juge expert en matière de marine, deux raisons qui donnent plus de valeur à ses informations et plus de poids à ses paroles. M. Lindsay rend un sérieux hommage aux qualités de nos vaisseaux, à l'admirable *Bretagne* surtout, qu'il a visitée avec sir Charles Napier. Il nous apprend que le port militaire de Cherbourg a trois fois plus d'étendue que le plus considérable de l'Angleterre, celui de Keyham, près de Devonport. Il ne dissimule rien de la puissance maritime que la France a été en mesure de déployer à Cherbourg, et cependant il se rassure sur les dangers que cette place pourrait faire courir à l'Angleterre, par des considérations analogues à celles que nous présentions tout à l'heure. Des forts et des vaisseaux ne sont point toute une marine. Quelle que soit la capacité et la valeur de nos braves marins, pour arriver à posséder la suprématie maritime qui seule pourrait inquiéter l'Angleterre, il nous faudrait avoir formé une population maritime plus considérable que celle dans laquelle nous recrutons nos matelots. C'est la marine marchande, celle que développe le commerce, par conséquent la paix, qui seule peut alimenter une puissante marine militaire. Si nous voulons égaler l'Angleterre sur les mers, la meilleure route à prendre, c'est de chercher à l'égaler par le commerce maritime. Si nous voulons grandir dans une rivalité honorable et avouable avec nos voisins, nous nous élèverons donc plus sûrement par la paix que par la guerre. A ce point de vue, l'alliance entre les deux peuples n'est pas seulement une satisfaction pour les intérêts industriels et commerciaux, qui la réclament en France avec une autorité impérieuse; elle est la garantie de l'égalité des deux nations dans la voie de grandeur progressive où elles sont destinées à marcher parallèlement.

Nous avons toujours considéré, nous considérons encore cette façon d'entendre l'alliance anglaise comme émanant d'un patriotisme plus clairvoyant,

plus sincère et plus fécond que celui qu'affichent les pitoyables anglophobes dont la nuée s'est tout à coup réveillée dans ces derniers temps. Nous respectons dans les masses le souvenir passionné des anciennes luttes où s'entretient le feu de la fierté nationale; nous pouvons gémir quelquefois des erreurs de ce sentiment populaire : elles naissent de l'ignorance, elles accusent la lenteur des progrès de l'éducation politique parmi nous; cependant, nous le répétons, derrière ces erreurs, il y a des instincts généreux et le noble mobile de l'amour du pays. Mais nous ne nous sentons point assez de mépris pour les pamphlétaires qui spéculent sur les vieux préjugés, et qui choisissent le moment même où les deux gouvernemens protestent si solennellement en faveur de l'alliance, pour tromper l'opinion des deux pays l'un sur l'autre, pour entretenir les défiances réciproques, pour inspirer des doutes sur la sincérité des grands actes dont nous venons d'être témoins. Le procédé des auteurs des brochures auxquelles nous faisons allusion est aussi révoltant que leurs calculs sont odieux. Ils érigent ces compilations formées avec les prétendus entretiens de Sainte-Hélène en une sorte d'alcoran politique; ils profanent la mémoire de leur prophète en lui attribuant toute sorte de divagations absurdes et apocryphes sur la foi des domestiques qui se sont donnés au monde pour ses secrétaires posthumes; ils cherchent à hébéter la France dans une absurde glorification d'elle-même qui nous conduirait, si nous nous laissions faire, à l'imbécillité du bonhomme *Démos* dans la comédie d'Aristophane, ou à l'infatuation grâce à laquelle les Turcs et les Chinois sont parvenus à se persuader qu'ils sont les premiers peuples de la terre. A la faveur des gasconnades du chauvinisme, ils prêchent à la France une sorte d'islamisme contre l'Angleterre. Le gouvernement a là de singuliers et compromettans amis. Faute d'une liberté suffisante de la presse, les hommes d'affaires, si prompts à l'alarme, les étrangers, qui ignorent l'origine de ces inspirations belliqueuses, les commères de la diplomatie, pour qui tout est événement, prennent au sérieux ces honteuses brochures. Elles ne sortiraient pas de l'obscurité, et ne donneraient pas même au gouvernement la peine d'un désaveu, si les courans de l'opinion sérieuse se livraient avec une libre confiance à leurs mouvemens naturels.

Après Cherbourg et le voyage de l'empereur dans l'ouest, il n'y a plus aucun incident politique à noter dans la situation intérieure. Faut-il élever aux proportions des faits politiques le grand concours et la distribution des prix dans les colléges de Paris? Nous n'avons pas ce courage. Ce n'est pas cependant que la politique ne se glisse toujours, à notre grand étonnement, dans les harangues adressées aux écoliers par les grands personnages qui président à ces innocentes cérémonies. Nous avons été toujours choqués, pour notre part, des pompeuses allocutions qu'inspirent chaque année les solennités de l'enseignement secondaire. Les orateurs ont par trop l'air d'oublier qu'ils parlent à des enfans. C'est une lacune du système d'éducation de notre pays qui nous vaut cette éloquence à contre-temps. Si nous avions un enseignement supérieur fortement organisé, si nous possédions ces nobles universités dont jouissent l'Angleterre et l'Allemagne, il ne serait peut-être point déplacé d'entretenir des affaires publiques des étudians qui seraient déjà des hommes; mais conseiller à des élèves de sixième ou même de rhétorique

de laisser aux personnages qui vont les couronner les soucis des luttes politiques, c'est donner un avis aussi sage qu'opportun, et qui ne court point risque d'être désobéi. Se plaindre devant les lauréats du thème et des vers latins de l'injustice des partis et même de leurs épigrammes, c'est admirablement choisir son auditoire et s'assurer de bien consolantes sympathies. Les élèves de seconde savent que Mazarin permettait à ses ennemis de le chansonner; nous, les puissans du jour, nous ne pouvons supporter les épigrammes! Mais de quelles épigrammes et de quels partis veut-on parler? Il y a eu des hommes en France qui ont eu le malheur de venir au monde avant 1848; ils avaient commis la faute de s'imprégner de ces fortes idées du droit dont la révolution française leur avait promis le glorieux triomphe, et de s'éprendre de ces libertés publiques qui confèrent à chacun également le droit, le devoir et la responsabilité de participer au gouvernement du pays; ils sont coupables du crime de n'avoir point scindé leur vie, et de ne s'être point laissé ballotter par le flot changeant des événemens. Est-ce leur constance qui serait une épigramme? Si les jeunes écoliers confidens de plaintes si éloquentes ont traduit avec profit leur *de Viris*, ils doivent avoir appris à admirer cette constance comme une vertu, et s'apprêter à l'imiter lorsque l'âge leur imposera ces devoirs de citoyens français et d'hommes du XIXe siècle dont nous espérons qu'on saura leur parler plus tard avec la dignité et la fierté convenables.

C'est une douleur pour nous de comparer cette susceptibilité maladive de quelques-uns de nos compatriotes à l'endroit des luttes politiques avec la mâle générosité que le peuple anglais apporte dans la vie publique. Le ministère de lord Derby, qui vient de clore la session de 1858 par un discours empreint d'un remarquable libéralisme, éprouve en ce moment les effets de cette justice politique qui sied si bien à une société libre. Certes la polémique des partis est ardente en Angleterre, elle s'emporte quelquefois jusqu'à des extrémités sauvages; mais on n'entend jamais les robustes hommes d'état anglais se plaindre des fatigues de cette violente émulation et de cette noble guerre dont le bien et le progrès du pays sont l'objet et la fin. Aussi l'opinion, fortifiée par leur vaillante bonne humeur, finit-elle toujours par récompenser leurs efforts. C'est ce qui arrive en ce moment pour le ministère de lord Derby. Les organes de l'opinion qui l'avaient le plus maltraité pendant les luttes de la session s'accordent maintenant, après le combat, à reconnaître le mérite dont il a fait preuve dans la difficile conduite des affaires de l'Angleterre, et à lui tenir compte des qualités d'application et de persévérance à l'aide desquelles il est venu à bout de tant d'obstacles.

L'histoire du ministère Derby durant la session qui vient de finir peut se diviser en deux parties : le tableau de sa politique intérieure, et celui de sa politique extérieure. C'était dans la politique intérieure que dès son origine son existence paraissait devoir être promptement compromise. Il ne pouvait disposer que de deux cents voix assurées, celles du parti conservateur, dans la chambre des communes; c'était avec cette minorité qu'il devait faire face à lord Palmerston sur des questions aussi difficiles que celles qui pouvaient naître de la conduite des affaires de l'Inde et de la reconstitution du gouvernement de cette immense colonie en révolution. Il a fallu une grande

adresse pour manier, à travers de telles difficultés, une chambre des communes sur la majorité disciplinée de laquelle il n'était point permis de compter. Le ministère tory a été heureux, et surtout habile. Il a été favorisé par les circonstances; mais il a su surtout profiter des circonstances qui s'offraient à lui. Le principal mérite en revient au *leader* de la chambre des communes, à M. Disraeli. Nous connaissons peu de figures politiques plus curieuses que celle de M. Disraeli, et il n'y a peut-être pas eu de notre temps de carrière plus extraordinaire que la sienne. On peut dire que la fortune politique de M. Disraeli est un de ces romans comme il aimait à en composer dans sa jeunesse, un roman dont il a conçu le plan à l'âge de vingt ans, et qu'il écrit encore sur les pages de l'histoire contemporaine de l'Angleterre. Que d'impossibilités se dressaient entre ce romanesque ambitieux et sa chimère! Il voulait être chef de parti et ministre de la couronne d'Angleterre, et il avait l'origine la plus antipathique aux préjugés anglais écrite dans son nom même; il n'était qu'un homme de lettres, un journaliste, un romancier. Nous admirons ce qu'il a fallu d'application incessante, de talent assoupli, de patience allègre et d'opiniâtreté infatigable pour vaincre les difficultés d'un tel point de départ. Depuis que M. Disraeli, qui, lui, n'a jamais déclamé contre l'existence et la constance des associations politiques, eut reconstitué le parti tory après le déchirement de la majorité conservatrice de sir Robert Peel, on peut dire qu'il a fait pour ce parti les mêmes miracles de persévérance et d'énergie qu'il avait accomplis déjà pour sa carrière personnelle, et qu'il a conduit son parti comme il est parvenu lui-même à des succès inespérés. M. Disraeli avec son ancien parti, composé de protectionnistes, avait contre lui tout le courant de l'opinion libérale anglaise, et ce dédain et ce ridicule qui poursuivent si cruellement les causes qui ont succombé à une réforme aussi importante qu'une révolution. Cette grande et invincible persévérance a enfin reçu, au bout de douze ans, son salaire inattendu. L'opinion anglaise, touchée de ces efforts qu'aucun échec n'a découragés, qu'aucun dégoût n'a lassés, a fini par tenir un compte sérieux de M. Disraeli et de son parti. Et aujourd'hui, dans le gouvernement de la chambre des communes, M. Disraeli emploie l'art consommé de cette tactique insinuante et volontaire qu'il a acquis en vieillissant dans les luttes du parlement.

Un jeune homme, qui est une des espérances de l'Angleterre, le fils de lord Derby, lord Stanley, a secondé puissamment M. Disraeli dans la campagne qui vient de finir. Autant la carrière de M. Disraeli a été traversée d'obstacles, autant celle de lord Stanley s'est ouverte large et facile devant lui. Lord Stanley n'a pas seulement l'avantage d'être l'héritier d'un des plus grands noms et d'une des plus grandes fortunes de l'Angleterre, d'être le fils d'un des chefs de l'aristocratie qui a conquis les premières charges de son pays par une éloquence extraordinaire : il est lui-même un homme d'un rare talent, qui, par son application aux affaires et par la sincérité de ses tendances libérales, a obtenu dès ses premiers pas les sympathies du public. Lord Stanley et M. Disraeli sont considérés comme représentant dans le cabinet l'élément le plus progressif du ministère. Ce caractère leur a gagné le concours des libéraux avancés et des radicaux dans les difficul-

tés de la session, notamment pendant les discussions relatives à l'Inde, que lord Stanley a conduites avec un tact, une mesure, une connaissance des choses et une intelligence des dispositions de la chambre qui n'ont point été mises un seul instant en défaut. De leur côté, M. Disraeli et lord Stanley ont fait à l'opinion libérale des concessions marquées. On leur a su gré d'avoir aboli la *qualification,* en d'autres termes le cens d'éligibilité auquel étaient soumis les membres de la chambre des communes; ils ont vaincu les préjugés de leur parti, hostiles à l'admission des Juifs dans le parlement, préjugés qui avaient pour organes au sein du ministère le *premier,* le propre père de lord Stanley, lord Derby; le lord chancelier, lord Chelmsford, le ministre de l'intérieur, M. Walpole, etc. Enfin ils font espérer pour la session prochaine le règlement de la question des *church-rates* et un bill de réforme électorale.

Ces espérances données au parti libéral ont coïncidé avec des succès diplomatiques dont l'opinion anglaise a su grand gré au ministère de lord Derby. Il est inutile d'insister sur le tact avec lequel ce ministère a su ménager ses relations avec la France dans les circonstances délicates où il a pris le pouvoir. L'affaire des mécaniciens anglais retenus à Naples et de la restitution du *Cagliari*, rapidement terminée, était un avantage remporté devant le public sur lord Palmerston et lord Clarendon, qui l'avaient laissé traîner pendant plusieurs mois avec un décousu et une mollesse inexplicables. Le rapide apaisement du conflit américain a été accueilli avec une égale faveur. L'opinion reconnaît maintenant à lord Malmesbury, qu'elle avait bafoué impitoyablement en 1852, des titres sérieux à la direction de la diplomatie anglaise, titres consacrés aujourd'hui par une suite de négociations promptes, intelligentes et heureuses. Lord Malmesbury est secondé aux affaires étrangères par un homme nouveau, M. Seymour Fitzgerald, membre de la chambre des communes, dont il a gagné rapidement l'estime et la faveur par la netteté de son langage, par l'esprit clairvoyant et résolu dont il a fait preuve dans les discussions relatives aux affaires étrangères. Les choix qu'a faits d'ailleurs lord Derby pour les fonctions qui associent leurs titulaires au gouvernement sans leur donner accès dans le cabinet ont obtenu l'approbation générale; on aime en Angleterre à voir arriver de bonne heure aux affaires les hommes de talent. L'on y a toujours reproché aux whigs le cercle étroit de parens ou d'amis intimes dans lequel ils concentraient le gouvernement comme dans une coterie de famille. L'inconvénient de cette jalousie dans la distribution des fonctions politiques, c'est d'y éterniser des médiocrités ennuyeuses et de désespérer les hommes jeunes qui se vouent aux affaires publiques. Lord Derby n'est point tombé dans cette faute, trop souvent commise par les whigs. Outre M. Seymour Fitzgerald, il a introduit dans son ministère trois jeunes gens dont le public avait déjà reconnu le mérite : M. Hardy, lord Donoughmore et lord Carnarvon. C'est un de ses actes qui ont été le mieux vus. L'on s'accorde maintenant à reconnaître même dans la presse libérale, qui combat encore le cabinet tory, que ce ministère est fortement constitué, qu'il est assis sur une large base (*broad bottom*), et qu'il réunit une association d'hommes d'un talent éprouvé. Évidemment les whigs sont pour longtemps écartés du pouvoir, à

moins qu'ils n'accomplissent sur eux-mêmes une triple régénération : il faut d'abord qu'ils se choisissent un chef qui puisse être reconnu par les diverses nuances du parti libéral; il faut ensuite qu'ils élargissent et renouvellent leur état-major en y admettant des hommes jeunes et nouveaux; il faut enfin qu'ils aient le courage de porter plus en avant le drapeau des réformes. Ce travail n'est point facile sans doute; il n'est point supérieur cependant à la résolution politique et à l'audace dont lord John Russell a fait preuve dans mainte occasion décisive pour sa carrière et pour son parti.

Le vent des réformes, ce souffle du progrès libéral qui tend partout à élever l'idéal humain, et qui dans ces dernières années, après l'affaissement de la France, s'était assoupi partout, ne s'est point endormi pour longtemps, et il nous en vient en ce moment une puissante bouffée du quartier de l'Europe qui était resté jusqu'à présent inaccessible à son heureuse influence. A l'heure où nous écrivons, la grande entreprise de l'abolition du servage fait en Russie un pas immense. On nous annonce de Saint-Pétersbourg la publication d'un ukase de l'empereur Alexandre II, par lequel la liberté entière serait accordée aux paysans des domaines de la couronne. La faculté de posséder leur serait moins octroyée que reconnue en des termes qui impliquent que, dans la pensée du gouvernement, elle existait de droit avant d'être proclamée. D'après les recensemens de 1853, les domaines de la couronne comprennent en terres cultivables une étendue de 88,916,000 hectares, et en forêts et steppes 119,765,000, ce qui forme un ensemble de 208,781,000 hectares, c'est-à-dire près de quatre fois la surface de la France. Cet immense territoire est habité par 1,271,690 hommes libres et 18,554,821 serfs, aujourd'hui affranchis, c'est-à-dire par une population totale de 19,826,511 âmes. Ces chiffres, plus éloquens que tout ce qu'on pourrait dire, donnent une idée de la révolution qui s'opère. Les domaines de la couronne ne forment point, en Russie, une masse compacte et isolée: ils se répartissent, dans des proportions à la vérité fort inégales, entre presque toutes les anciennes provinces de l'empire; mais ils les pénètrent de tous côtés, et l'ancienne servitude va partout être coudoyée par la nouvelle liberté.

C'est au moment où les comités de la noblesse en sont encore à discuter la part du droit et celle du fait dans l'institution du servage, à étudier le principe de la liberté individuelle, à chercher les moyens d'en atténuer les conséquences, que l'empereur trancherait au vif tout ce qui était en question, sans restrictions, sans atermoiemens. Cette courageuse et brusque décision est de la prudence; il est pour les empires comme pour les individus des positions dont on n'écarte le danger que par de promptes et intrépides résolutions. Que pourront maintenant devenir les résistances de la noblesse entre la pression des exemples de l'empereur et celle de l'expansion populaire? La justice, l'humanité, ses intérêts les plus chers, lui commandent de céder; agir autrement serait susciter des troubles dont elle serait la première victime. Le pas décisif une fois fait, il n'y a plus à reculer. Heureusement pour la Russie ses populations sont moins vives et moins impressionnables que les nôtres; la commotion électrique ne les fait pas tressaillir instantanément, et les distances qui les séparent amortissent bien des chocs. L'heure du ré-

veil n'en a pas moins sonné, et tout ce qui languissait engourdi sera bientôt debout. La Russie serait en dehors des conditions de l'humanité, si cette grande révolution sociale pouvait s'opérer dans son sein sans aucun des déchiremens qui ont accompagné chez tous les autres peuples des crises semblables. Que va faire de sa liberté cette nation de serfs? Le temps seul nous le dira. L'enfantement sera douloureux peut-être; mais le résultat est assuré. A dater de ce jour, la Russie se réconcilie véritablement avec la civilisation, et il est impossible que, dans cette victoire de la liberté et de la dignité humaine, elle ne trouve point des garanties durables de prospérité pour ses peuples et l'accomplissement de ses grandes destinées.

La diplomatie entre en vacances; les résultats de la conférence de Paris, que nous indiquions il y a quinze jours, ne tarderont point sans doute à être officiellement révélés au public. Pas d'incidens nouveaux du côté de l'Orient. Il n'y a plus que cette chicanière et entêtée confédération germanique qui ne veuille point goûter du repos général. Elle n'a point terminé encore sa querelle avec le Danemark. C'est sous l'influence de l'Allemagne que le Danemark paraît avoir étendu aux deux duchés la constitution commune, et c'est la confédération qui lui impose aujourd'hui l'obligation de ramener les duchés sous une constitution particulière. Il reste encore, pour mettre en pratique la concession à laquelle le Danemark a le bon sens de se résigner, des détails d'exécution à régler sur lesquels la diète fera bien de se montrer moins exigente. Il faut en effet que la diète prenne garde de ne point trop multiplier ses ingérences. La Hollande, à propos du Limbourg, se trouve dans une position à peu près semblable à celle du Danemark par rapport aux duchés. La Hollande s'émeut de ce qui se passe pour le Danemark, elle craint que les tracasseries de la confédération n'arrivent jusqu'à elle. Nous ne conseillerions point à l'Allemagne de justifier cette crainte. Le Limbourg est très heureux d'être représenté dans les chambres hollandaises, et ce serait une prétention par trop révoltante que de vouloir le faire rétrograder vers ces constitutions locales tant aimées par le parti des hobereaux allemands.

Tandis que nous inaugurions à Cherbourg un monument du génie et de la puissance militaire de la France, l'industrie et l'esprit d'entreprise accomplissaient sur l'Océan un de leurs plus merveilleux exploits. Le câble transatlantique était posé. C'est dans la rade de Cherbourg, à bord du *Pera,* au milieu des détonations de l'artillerie, que les membres de la chambre des communes ont appris ce grand événement. Si en ce moment quelque membre du parlement anglais avait conservé des sentimens d'amère jalousie à l'égard de nos travaux de Cherbourg, nous convenons qu'une nouvelle comme celle-là était bien faite pour consoler son amour-propre national. C'est aux victoires pacifiques et aux prodigieux miracles de l'industrie qu'appartiennent aujourd'hui la vraie grandeur et la vraie gloire.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES

LE DERNIER DES PHILIDOR.

Dans l'économie de l'ancienne société, il n'était pas rare de rencontrer des familles nombreuses qui, de génération en génération, étaient restées fidèles à la profession qui avait fait la fortune ou la célébrité du premier fondateur. Dans les arts manuels surtout, dans le petit négoce, et même dans le commerce plus étendu, ce phénomène se reproduisait très fréquemment, car il était une conséquence et comme un prolongement des corporations et des jurandes qui formaient la base de l'organisation du travail. N'y avait-il pas des familles illustres vouées pour ainsi dire à la magistrature, à l'église, à l'armée, et dont le nom se confondait presque avec la fonction publique dans laquelle il s'était perpétué? Cette transmission de la profession paternelle devient plus difficile à mesure qu'on s'élève au-dessus du *métier* proprement dit : elle exige alors, pour se réaliser, un plus grand effort d'intelligence. Il y a eu cependant des familles de savans, telles que les Estienne, les Bernouilli, les Alde, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer. Dans les arts qui ont pour objet la manifestation du beau et l'expression de la vie morale, il semble moins aisé encore de léguer à son fils et de transmettre à sa postérité cette faculté plus ou moins grande de création qui constitue le véritable artiste. On peut citer toutefois des familles de peintres et de graveurs, les Carrache en Italie, les Vernet en France, et quelques pâles successeurs des maîtres vénitiens. La musique aussi a été cultivée par des générations d'artistes portant le même nom, et dont la plus considérable de toutes est celle des Bach, en Allemagne, qui remonte au XVIe siècle, et qui subsiste encore de nos jours. Dans ce clan de musiciens, de mérites si différens, s'élève, comme un chêne vigoureux dans un taillis, la figure imposante du grand Sébastien. Les Philidor forment en France une de ces dynasties d'artistes musiciens qui prend son origine au XVIIe siècle. J'en ai connu le dernier rejeton, et je voudrais esquisser la triste destinée de ce petit-neveu du célèbre joueur d'échecs du café de la Régence, qui a été, avec Duni, Monsigny et Grétry, l'un des créateurs de l'opéra-comique.

Le seul roi de France qui ait aimé et cultivé la musique fut le triste fils de Henri IV, qui a eu l'insigne bonheur d'être le père de Louis XIV. S'il fallait s'en rapporter aux historiens, et principalement au savant jésuite Kircher, non-seulement Louis XIII aurait fait des romances plus ou moins authentiques, mais il aurait composé une chanson à quatre voix : *Tu crois, ô beau soleil,* que Kircher a insérée dans sa vaste encyclopédie : *Musurgia universalis.* Quoi qu'il en soit du talent de compositeur de Louis XIII, chose toujours difficile à vérifier chez un roi qui a des maîtres de chapelle à son service, il est certain qu'il aimait la musique, et que sa cour était remplie

de chanteurs et de joueurs de toute sorte d'instrumens. Vers le commencement du XVIIe siècle, il vint à Paris un jeune enfant, nommé Michel Danican, qui était du Dauphiné. Il s'était adonné à l'étude du hautbois et parvint à se faire entendre de Louis XIII, qui s'écria ravi : « J'ai trouvé un second *Filidori.* » C'était le nom d'un célèbre virtuose italien, de la ville de Sienne, qui avait charmé la cour de France quelques années auparavant. Michel Danican, sous le nom francisé de Philidor, qu'il a transmis à ses successeurs, fut admis au nombre des musiciens de la chapelle du roi. De ses deux fils, Michel, l'aîné, se distingua aussi sur le hautbois, et fut membre de la chapelle royale. Il a même composé la musique de quelques opéras-ballets, sorte de divertissemens qui ont précédé la création de l'opéra par Lulli. Le second fils du premier Philidor, André, qui entra à la chapelle comme joueur de viole, a laissé dans l'histoire un nom inséparable d'une collection précieuse de vieilles chansons françaises qu'il a copiées de sa main et dédiées à Louis XIV. Cette compilation, intéressante à plus d'un titre, se trouve à la bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris, et renferme dans quelques volumes la musique originale de plusieurs comédies de Molière. Elle est souvent consultée par les curieux de nos jours, qui n'ont pas toujours la bonne foi d'avouer à quelle source prochaine ils vont chercher les raretés qu'ils éditent. Je passe rapidement sur cinq autres Philidor, tous musiciens, et parmi lesquels se trouve une cantatrice : je voudrais m'arrêter plus particulièrement sur le plus célèbre de tous, l'auteur du *Maréchal ferrant* et de *Tom Jones.*

François Danican Philidor, issu d'un second mariage de Michel, troisième du nom, naquit à Dreux le 27 septembre 1727. Il fut admis tout jeune à l'école des pages de la chapelle, qui avait son siége à Versailles, où il fit son éducation musicale. Ses études terminées, Philidor alla s'établir à Paris, où il vécut, tant bien que mal, en donnant des leçons et en copiant de la musique pour les amateurs. Tous les ans, il se rendait à Versailles pour y faire exécuter un motet de sa composition à la chapelle du roi, où se trouvaient plusieurs membres de sa famille. Après plusieurs années de tâtonnemens et de distractions consacrées au jeu d'échecs, où il était devenu d'une force redoutable, après un voyage en Hollande entrepris pour se soustraire à des créanciers qui ont été la grande plaie de sa vie, Philidor retourna à Paris avec la résolution de se vouer au culte de l'art qui avait illustré sa famille. Le premier ouvrage dramatique que donna Philidor, après avoir vainement sollicité la place de surintendant de la musique du roi, fut *Blaise le Savetier,* opéra-comique en un acte, qui fut représenté avec succès au théâtre de la foire Saint-Laurent le 7 mars 1759. C'était l'année où Monsigny donnait aussi son premier essai, *les Aveux indiscrets. Le Soldat magicien*, joué en 1760, et *le Jardinier et son Seigneur*, représenté le 18 février 1761, donnèrent à la réputation de Philidor une physionomie particulière au milieu des compositeurs aimables entraînés par leur vocation vers l'opéra-comique, genre modeste, qui exigeait plus d'esprit et de sentiment que de savoir. Philidor était, après Rameau, le meilleur musicien français de son époque. *Le Maréchal ferrant,* opéra-comique en deux actes, représenté le 22 août 1761 et repris l'année suivante avec un grand succès, enfin *Tom Jones,*

opéra-comique en trois actes, joué en l'année 1765, ont placé Philidor parmi les maîtres heureux qui ont le plus contribué à fonder un genre de spectacle où la musique, la gaieté du dialogue et le sentiment forment un ensemble d'effets tempérés qui a le privilége de plaire à la nation française. Philidor a écrit aussi plusieurs grands opéras : *Ernelinde*, en 1767, dont les chœurs sont restés célèbres; *Persée,* poème de Quinault, réduit et remanié par Marmontel; enfin *Thémistocle*, en trois actes, qui fut d'abord représenté à Fontainebleau le 3 octobre 1785, et l'année suivante à Paris. En 1777, Philidor fit un voyage à Londres, où il resta deux ans, et y fit paraître son grand traité du jeu d'échecs. On assure qu'il y gagna beaucoup d'argent à jouer aux échecs contre plusieurs adversaires à la fois. De retour à Paris, Philidor trouva Grétry maître de la situation et l'idole du public. Il n'essaya pas longtemps de lutter contre un rival de génie, et, après son opéra de *Thémistocle*, qui n'obtint qu'un succès d'estime, il se résigna à n'être plus que le premier joueur d'échecs de son temps. Il passait sa vie au café de la Régence, où il était entouré d'admirateurs et de disciples zélés. Inquiété par les troubles de la révolution, Philidor se réfugia à Londres, où il est mort le 30 août 1795. Comme Handel et le grand Sébastien Bach, Philidor est mort aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de jouer aux échecs contre trois adversaires à la fois, et de gagner les trois parties qu'il menait de front.

On ne joue plus depuis longtemps les opéras de Philidor. Je n'ai jamais vu au théâtre aucun des ouvrages qui ont fait la réputation de ce compositeur distingué. J'ai lu quelques-unes de ses meilleures partitions, *le Maréchal ferrant, Tom Jones*, et plusieurs morceaux d'*Ernelinde*, qui, jusqu'à la fin de l'empire, faisaient encore partie du répertoire des concerts. Il y a de la franchise dans la musique du *Maréchal ferrant,* du rhythme surtout, et une certaine tenue de style assez rare parmi les musiciens d'instinct qui écrivaient alors pour l'Opéra-Comique. On pourrait citer de ce petit ouvrage, qui s'est longtemps maintenu au répertoire, l'air de basse de l'introduction : *Chantant à pleine gorge*, le trio piquant qui termine le premier acte, un air de soprano, un autre de ténor, petits morceaux où domine cette musique imitative qui a toujours été le côté faible de l'école française, et dont Grétry nous a donné la théorie dans ses mémoires. Dans *Tom Jones,* on remarque un très bel air de basse où sont reproduites avec verve et beaucoup de talent toutes les péripéties de la chasse. Dans ce genre de musique pittoresque, on n'a rien écrit de mieux que le morceau que je viens de citer. Il y a plus d'ampleur que de variété dans les chœurs de l'opéra d'*Ernelinde,* qui ont été pendant si longtemps l'objet de l'admiration des amateurs. Placé entre Monsigny, dont il n'a pas le naturel ni la sensibilité pénétrante, et Grétry, qui lui est supérieur par l'originalité et l'abondance des idées mélodiques, par la grâce, la verve et la souplesse de sa gaieté, Philidor, qui avait fait de meilleures études musicales que ses deux illustres contemporains, n'a pu, comme eux, survivre au temps qui l'a vu naître, et dans lequel s'est développé son talent, qu'on a beaucoup trop exagéré d'ailleurs. Aucun des ouvrages de Philidor ne pourrait être repris de nos jours avec quelque espoir de succès. La reprise du *Déserteur*, de Monsigny, a eu cent représentations il y a quel-

ques années, et on ne cesse d'applaudir les mélodies touchantes de *Richard Cœur de Lion*, la grâce et la gaieté de *l'Épreuve villageoise* et du *Tableau parlant*, de Grétry. C'est qu'après tout il n'y a que le génie ou le sentiment qui intéressent la postérité, tandis que l'esprit et le talent ne dépassent guère les limites du siècle ou du pays où ils se sont produits. Le nom de Philidor restera pourtant dans l'histoire de l'art français comme l'un des fondateurs d'un genre de plaisir tout aimable et éminemment national, l'opéra-comique.

Le dernier rejeton de cette famille d'artistes, Alphonse Philidor, était l'arrière-petit-neveu du célèbre compositeur, dont les enfans avaient suivi une tout autre carrière. Il naquit à Paris vers 1816. Son père, employé à la préfecture de la Seine, mourut, aveugle comme son grand-oncle, il y a quelques années. Alphonse entra de très bonne heure au Conservatoire de Paris. Il s'y fit bientôt remarquer par son aptitude et sa docilité, et, après quelques années d'études, il remporta un premier prix de solfége. Admis dans la classe de Baillot, homme excellent, artiste du plus grand mérite, qui a formé cette admirable école de violonistes dont l'Europe ne conteste pas la supériorité, Philidor ne fut pas indigne des conseils d'un si grand maître, puisqu'il obtint une mention honorable au concours où le celèbre Artot, mort depuis en Amérique, sortit vainqueur de ses nombreux rivaux. Philidor, qui avait besoin de gagner promptement de quoi se suffire, ne persevéra pas davantage et se jeta résolûment dans le courant de la vie parisienne. Il entra d'abord comme simple violon dans un de ces orchestres de petit théâtre, pépinières de musiciens et d'instrumentistes d'où sortent souvent des talens de premier ordre. Quel est le virtuose célèbre qui n'a pas fait l'apprentissage de la vie et de son art dans l'un de ces corps francs qui se tiennent au bas de la rampe de l'une des innombrables salles de spectacle qui remplissent Paris, les barrières et la banlieue? On formerait des orchestres excellens pour le monde entier, si l'on réunissait tous ces intrépides instrumentistes qui, pour trente ou quarante sous, vont chaque soir faire danser les hommes ou les chevaux, et qui, depuis le Théâtre-Français jusqu'aux scènes des Funambules ou du Luxembourg, remplissent les entr'actes de quelque joyeuse contredanse. On les voit pendant la durée de la pièce lire des journaux, un roman, des brochures, tout en dévorant un petit pain, qui ne les empêche ni de dormir ni de rêver à la gloire. Philidor fit largement l'expérience de cette vie de joyeuse misère. Il s'éleva même jusqu'au rang de chef d'orchestre d'un petit théâtre, où il acquit l'habitude de conduire ses confrères et d'accompagner les chanteurs. C'est là, je crois bien, qu'il fut remarqué par un homme intelligent, M. Colleuil, alors directeur de la troupe de comédiens et de chanteurs qui desservait les villes d'Orléans, de Blois et de Tours. Après quelques années d'une existence vagabonde, mais laborieuse, pendant lesquelles Philidor donna des preuves de talent tant comme violoniste que comme chef d'orchestre, le hasard le conduisit à Vendôme, qui faisait partie de la circonscription théâtrale de M. Colleuil. Il se fit entendre dans deux représentations publiques, où il exécuta pendant l'entr'acte le cinquième air varié de M. de Beriot. Son jeu facile, brillant, plein d'élégance et d'une irréprochable justesse, fut vivement apprécié par le public. On fit

à l'artiste des propositions honorables pour l'attacher comme professeur de violon au collége de Vendôme. Le dernier des Philidor se laissa séduire par la perspective d'une vie plus calme que celle qu'il avait menée jusqu'alors et par les douceurs d'un bien-être plus certain. Il accepta les offres qu'on lui faisait, et se fixa à Vendôme en 1835. C'est là que je l'ai connu.

Vendôme, dans le département de Loir-et-Cher, est l'une des rares petites villes de France qui ont un nom dans l'histoire générale du pays. Elle est fort ancienne, et, comme on dit, son origine se perd dans les ténèbres du temps. Dès le moyen âge, Vendôme eut des princes renommés, une abbaye de bénédictins, qui remonte au XIe siècle, et dont les annales s'entremêlent constamment avec celles de l'église. La ville possède un beau temple du style gothique fleuri du XVe siècle, qui est classé parmi les monumens historiques, l'église de la Trinité, les restes d'un château fort, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la monarchie, et que Henri IV n'a pu prendre qu'à coups de canon, enfin un collége célèbre, fondé en 1620 par César de Vendôme, le bâtard de Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées. Les derniers ducs de Vendôme descendent de cette branche vigoureuse de Henri IV, et parmi eux on remarque le grand capitaine qui a raffermi Philippe V sur le trône d'Espagne. Après la mort du généralissime de Philippe V, Vendôme et ses dépendances furent réunies à la couronne en 1712.

Le collége où Philidor se vit accueilli comme professeur de violon a joui d'une grande réputation, surtout pendant la révolution et les dix premières années de ce siècle. Il fut pendant longtemps dirigé par les oratoriens, qui, appelés en 1620 par César de Vendôme, s'installèrent dans un ancien bâtiment reconstruit depuis, et dans lequel existait un hôpital de Saint-Jacques, dont le nom se trouve mentionné dans plusieurs vieilles chroniques. Les oratoriens y instruisirent avec succès une nombreuse jeunesse jusqu'à la suppression des ordres religieux par l'assemblée constituante. Alors deux anciens oratoriens sécularisés, MM. Dessaignes et Maréchal, qui avaient embrassé avec ferveur les idées des temps nouveaux, prirent la direction du vieil établissement de Vendôme. Secondés par les meilleurs professeurs qu'ils purent trouver parmi les débris des anciennes corporations enseignantes, ils menèrent à bien leur entreprise et furent largement récompensés de leurs efforts. Après la mort des deux associés, M. Maréchal-Duplessis, fils de l'un d'eux, homme distingué, qui a été un brillant élève de l'ancienne école normale supérieure, prit à son tour la direction du collége de Vendôme, qu'il a conservée, à travers des fortunes diverses, jusqu'en 1847, année où ce bel établissement fut érigé en collége royal. L'ancienne institution des oratoriens prospère aujourd'hui sous la main de l'état comme par le passé, tandis que le fameux collége de Pontlevoy, qui est dans le même département, ne peut se soustraire à l'influence cléricale. Il est sorti du collége de Vendôme un grand nombre d'hommes distingués dans toutes les carrières. Le trop fameux Fouché, de Nantes, n'a-t-il pas professé les mathématiques au collége de Vendôme quelques années avant la révolution! Le duc de Chartres, devenu depuis le sage roi Louis-Philippe, se trouvait en garnison à Vendôme en 1789, où il sauva un homme qui se noyait dans le Loir. La population, reconnaissante de cet acte de dévouement, lui décerna une couronne

civique, et le prince parut devant une réunion de citoyens où il jura de rester fidèle aux principes de la révolution qui se préparait alors à régénérer le monde. Il a prouvé, par les dix-huit années de paix et de grande liberté qu'il a données à la France, que ce serment de sa jeunesse était l'expression sincère de son âme. C'est à Vendôme aussi qu'en 1796 ont été jugés par la haute cour nationale, condamnés et puis exécutés, Babeuf et les partisans de ses tristes doctrines. Faut-il rappeler d'autres noms d'hommes diversement célèbres sortis du collége de cette ville, MM. Decazes, Dufaure et Balzac, qui a placé à Vendôme la scène de plusieurs de ses romans, entre autres celle de *Louis Lambert?* J'allais presque oublier de citer la grande réputation littéraire de ce joli pays, Ronsard, *prince des poètes français et gentilhomme vendômois*, comme il se qualifiait lui-même. Il est né dans le château de la Poissonnière, situé à deux lieues de Montoire, petite ville du Bas-Vendômois.

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedy, Dieu me presta la vie.
Le onzième de septembre, et presque je me vy,
Tout aussitôt que né, de la parque ravy.

Ce château de la Poissonnière, où Ronsard est venu au monde, comme il le dit, le 11 septembre 1524, l'année même où François Ier fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, est aujourd'hui la propriété d'un homme de goût, qui l'a fait restaurer dans le style de l'époque où il était la résidence de ce poète qui a failli détourner la langue de Marot, de Rabelais, de Montaigne, de Molière et de Voltaire, de son cours naturel. Ronsard a perdu heureusement son grec et son latin à cette œuvre ingrate, et il n'a laissé après tout que le nom pompeux d'un réformateur qui a méconnu l'esprit de son temps et de son pays. On pourrait citer bien des politiques qui n'ont pas été plus heureux dans leurs projets de réaction que le chantre fastueux de *la Franciade*. On trouve encore dans la population vendômoise quelques gouttes du sang de Henri IV, et même de Racine, ce qui paraît plus étonnant; on voit que c'est une terre privilégiée, qui se rattache à l'histoire générale du pays par de nombreuses ramifications.

La situation de Vendôme est délicieuse. Placée au pied d'un château féodal dont les ruines pittoresques s'aperçoivent de loin et dominent le paysage, la ville, qui avait été primitivement enfermée par des fossés et des remparts, s'étend et s'éparpille dans une jolie vallée qui va s'élargissant jusqu'à Montoire et de Montoire jusqu'à Château-du-Loir, à dix lieues de distance. Les deux collines qui enferment la vallée, et que le regard embrasse sans efforts, sont chargées de vignobles, de hameaux et de jolies maisons de plaisance qui sourient au voyageur. Le Loir, qui coule paisiblement le long de la vallée, au bas de l'une des deux collines dont il reflète la végétation, est une jolie rivière aux eaux calmes, transparentes et fécondes pour les riverains. Le caractère de ce gracieux pays, situé au centre de la France, n'est ni l'activité bruyante de l'industrie compliquée des grandes villes, ni le mouvement sérieux du commerce extérieur, ni l'aspect plantureux des provinces grasses et fortes des extrémités du pays, telles que la Normandie, la Lorraine, l'Al-

sace et le Dauphiné. Une terre facile et douce au laboureur, une activité contenue par l'absence de grands besoins, de l'aisance sans richesses, un bien-être assez général, de la mollesse et des passions modérées comme le climat, voilà ce qui constitue la physionomie morale et physique du Vendômois, qui tient beaucoup de la Touraine, dont le Tasse a si bien dessiné la population il y a trois cents ans.

Alphonse Philidor fut accueilli avec bienveillance par la société de la ville de Vendôme. Indépendamment de la rétribution fixe qu'il recevait de l'administration du collége, il eut un grand nombre de leçons particulières qui rendirent sa position agréable et sûre. Il était reçu dans les meilleures maisons, choyé et bien vu de tout le monde. On appréciait son talent, on aimait sa personne et son caractère facile, qui était celui d'un joyeux enfant de Paris, prompt à s'amuser de tout, et que rien n'attriste. Il était d'une taille ordinaire, svelte, étourdi, d'une physionomie vive, qui promettait plus d'esprit qu'il n'y en avait au fond de sa frêle intelligence. Il ne savait guère que la musique, qu'il avait étudiée plutôt en virtuose qu'en homme qui veut en connaître tous les principes. Il ignorait à peu près l'harmonie, et n'avait que de vagues notions des lois de la composition. Il lisait imperturbablement et rapidement la musique des autres, qu'il rendait avec goût lorsqu'elle était appropriée aux moyens de son exécution brillante, facile, et plus gracieuse que forte. Il manquait d'énergie dans son coup d'archet et de passion dans l'expression des chefs-d'œuvre des maîtres lorsqu'il avait la témérité de les aborder, ce qui était rare, parce que Philidor était modeste et ne visait pas plus haut que ne le permettait la nature de son talent. Ce talent, qui était réel, était plus à l'aise dans la musique de fantaisie, dans les compositions des virtuoses modernes qui exigent de la grâce, du sentiment, plus que du style, de la force et de la sonorité. Philidor était surtout un excellent professeur d'accompagnement, un maître soigneux, patient et clair dans ses démonstrations. Il joignait à ces qualités celle non moins précieuse de ne jamais importuner ses élèves des fruits de ses veilles et de son inspiration. Il se rendait justice, et il ne croyait pas, comme tant de médiocrités qui affligent le commerce de Paris de leurs productions infimes, que, parce qu'il avait un talent de virtuose aimable, il eût pour cela le droit de prétendre à la plus haute faculté de l'art, celle de la composition.

Philidor, dont la position était solidement établie, se maria en 1836 avec une jeune et très-jolie personne de Vendôme, qui ne manquait pas d'un certain talent sur le piano. Ce mariage, qui se fit sous les auspices d'une femme d'esprit et de cœur, Mlle Soye, n'eut pas tous les bons résultats qu'on pouvait en espérer. Les premières années cependant furent heureuses et brillantes. Ils étaient jeunes tous deux et paraissaient bien assortis. Ils aimaient le plaisir et se rendaient agréables à la société vendômoise, qui leur témoignait une véritable sympathie. Tous les ans, ils donnaient un concert fructueux où les familles distinguées de la ville et des environs s'empressaient de se rendre. Accueillis partout avec une extrême bienveillance, la vie leur souriait, et chacun semblait avoir à cœur de leur en faciliter le cours. Quoique Vendôme soit un ancien nid de moines, car il y en avait de tous les ordres, de toutes les couleurs et de tous les sexes, on y aime le plaisir. A l'époque dont

je parle, la société de cette petite ville, dont la population ne s'élève pas à plus de huit mille âmes, présentait une réunion de personnes éminemment remarquables par la culture de l'esprit, par le goût et l'urbanité des manières. Pourquoi ne citerais-je pas M. de La Porte, dont l'esprit aimable et le caractère facile attiraient à son beau château de Meslay, une véritable oasis, tout ce qui avait quelque mérite, sans acception d'opinion; M. Adrien de Sarrazin, esprit fin et causeur aimable, dont le recueil de nouvelles publié sous l'empire, *le Caravansérail*, n'est peut-être pas entièrement oublié? Femme de talent et d'imagination, d'un cœur chaud et généreux, Mlle Soye groupait facilement autour d'elle tout ce qui s'élevait au-dessus du vulgaire. De grands artistes venaient la visiter et se trouvaient heureux de mériter son approbation éclairée; nous citerons entre autres M. Ernst, violoniste éminent dont la réputation s'étend dans toute l'Europe. Mlle Soye était fort liée avec M. de La Porte, qui avait pour elle une véritable affection, et avec Mme Auguste de Tremault qu'il suffit de nommer pour donner l'idée d'une de ces natures d'élite qui s'imposent tout naturellement à l'estime et à l'admiration des hommes. C'est au milieu de ce monde très choisi que vivait aussi M. Maurice de Saint-Aguet, à qui l'on doit cette gracieuse inspiration du *Fil de la Vierge*, qu'il m'est presque interdit de louer. Voilà quels étaient les principaux représentans de cette agréable société de Vendôme au milieu de laquelle Philidor et sa femme apparaissaient comme des enfans gâtés dont on aime jusqu'aux défauts.

Ils vécurent ainsi heureux pendant plusieurs années, lorsque la faible intelligence de Philidor parut se troubler. Il contracta des besoins de luxe parfaitement inutiles dans la position modeste qu'il occupait. Il devint joueur, et, moins heureux que son grand-oncle, il perdait des sommes qui dépassaient les ressources qu'il avait pour les payer. D'autres disgrâces ne tardèrent point à s'accumuler sur ce pauvre artiste, que tout le monde cherchait à sauver du naufrage. Sa femme mourut, et il resta seul, pauvre et déjà déconsidéré, avec quatre enfans. Il essaya de lutter contre le courant qui l'entraînait à sa perte, et un nouveau mariage, qui menaça de le compromettre gravement, ne fit que précipiter sa chute. Toutes les maisons se fermèrent alors devant le malheureux Philidor, même celle de Mme de Tremault, qui fut la dernière à prendre cette détermination douloureuse. Il lui fallut quitter Vendôme. Philidor se réfugia à Blois vers la fin de l'année 1847. Il fut accueilli dans cette ville mieux encore qu'il ne pouvait l'espérer. Il y trouva des élèves et des protecteurs qui s'intéressèrent à lui, et qui cherchèrent à le tirer de l'abîme où il était tombé. Malheureusement il était trop tard. La secousse avait été trop forte pour ce caractère débile, et Philidor n'avait jamais eu une conscience bien nette de l'abjection qui l'enveloppait de toutes parts. Adonné à des habitudes grossières, il perdit le peu de raison qui lui restait, et il dut être enfermé dans la maison des aliénés de Blois. On l'y traita avec beaucoup d'égards et de douceur, car sa folie était des plus bénignes. Philidor avait la liberté d'aller donner des leçons en ville accompagné d'un domestique, qui avait surtout pour mission de l'empêcher de boire du vin ou des liqueurs. Dans l'intérieur de l'établissement d'aliénés, Philidor se rendait utile en jouant du violon devant ses compa-

gnons d'infortune, parmi lesquels il avait organisé des concerts périodiques qui attiraient même les amateurs du dehors. On sait que la musique a une très grande influence sur les aliénés; depuis que cette triste maladie de la pauvre espèce humaine est devenue un objet particulier d'étude, la science a cru y trouver un moyen puissant de diversion bienfaisante et souvent aussi de guérison. Philidor passa plusieurs années, entouré de soins délicats, dans cette maison, où venaient le visiter de temps en temps quelques personnes de Vendôme qui lui avaient conservé de l'affection. Il paraît que son talent n'avait rien perdu de la grâce et du charme qui l'avaient distingué autrefois. Un homme de goût, M. l'abbé Pornin, qui n'est point étranger à la musique ni à l'art de jouer du violon, allait souvent entendre Philidor, qui, à travers les lueurs de sa faible raison, retrouvait parfois les inspirations de ses beaux jours. Cependant les ombres s'épaississaient dans ce cerveau troublé par tant de vicissitudes. Il vécut encore quelque temps comme une larve errante, et puis il s'éteignit dans l'automne de l'année 1854, âgé de trente-huit ans.

Ainsi finit un artiste de mérite, un violoniste d'un talent plein de charme et de facilité, qui avait été un élève distingué de Baillot, et qui portait un nom illustre, l'arrière-petit-neveu de Philidor, l'un des créateurs de l'opéra-comique.

P. SCUDO.

Mission de la Chine et du Tonkin (1).

Les pères de la compagnie de Jésus se proposent de publier les voyages et travaux des missionnaires de leur ordre. Ils ont déjà fait connaître la *Mission de Cayenne et de la Guyane française* (2); leur seconde publication est consacrée à la *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*. C'est une œuvre qui doit devenir considérable, car il n'est pas besoin de rappeler que les jésuites se sont montrés à peu près partout, qu'ils ont transporté sur tous les points du globe, à travers des fortunes bien diverses, leur ardeur de prédication et leur ambition de propagande, enfin que, dociles à la voix de l'illustre fondateur de leur compagnie, ils ont lancé dans toutes les directions, au plus épais de la mêlée païenne, leurs bataillons militans. Si donc ils entreprennent aujourd'hui de raconter la vie et les travaux des pères qui ont ouvert la route des missions, ils ont devant eux une lourde tâche.

Lors même que l'on ne trouverait dans ces récits que la description de nombreux actes d'abnégation et de courage, et le tableau fréquemment répété des martyres subis pour la cause du christianisme, cela suffirait pour la satisfaction des âmes pieuses qui recherchent les lectures édifiantes. A un point de vue plus général, ces mêmes récits, tout imprégnés des idées de dévouement et de sacrifice, présentant l'image du renoncement le plus complet aux œuvres et aux joies du monde, peuvent ne pas être inutiles au milieu d'une société où les soucis matériels prennent chaque jour une plus large place. Il y a là un contraste salutaire, dont il ne faudrait certainement

(1) Paris, Charles Douniol, éditeur, 1858, 1 vol. in-8°.
(2) A la même librairie, 1 vol. in-8°.

pas exagérer l'influence, mais qui n'en a pas moins, à titre de protestation ou d'exemple, une certaine portée. Indépendamment des avantages en quelque sorte spirituels que présente ce genre particulier de littérature, un intérêt historique s'attache aux *mémoires* des missionnaires, de la compagnie de Jésus ou des autres ordres, qui ont exercé dans les régions les plus lointaines de l'Asie et du Nouveau-Monde leur courageux apostolat. Il y a des contrées, en Asie surtout, dont nous ne connaissons la géographie que par les travaux ou seulement même par les correspondances familières des missionnaires; il en est dont la politique intérieure et extérieure ne peut être sainement comprise que si l'on étudie parallèlement pour ainsi dire l'histoire des missions catholiques qui s'y sont établies, histoire très variée, pleine d'alternatives et d'incidens, mélangée de triomphes éclatans et de sanglans revers.

Ce sont peut-être les pays visités par les disciples de saint Ignace qui ont vu le plus souvent leur histoire influencée par la présence des apôtres de la foi. Au Japon, en Chine, en Cochinchine, à Siam, les noms de missionnaires jésuites se trouvent mêlés à de graves événemens politiques, à des révolutions, à des actes de diplomatie. — Voilà bien, s'écrieront les malveillans, la preuve de cette ambition persévérante, de cet ardent désir de domination qui a toujours entraîné dans les intrigues de la politique les milices de la compagnie de Jésus! — Non, répondront les esprits plus calmes et mieux instruits des faits : n'allez point, sur de pareils indices, intenter le procès aux jésuites. Ce n'est point l'ambition politique qui les a poussés aux extrémités de l'Asie. Le singulier intrigant que le père Alexandre de Rhodes, fondateur de la mission du Tonkin! Ce n'est pas non plus leur intrusion volontaire et réfléchie dans les affaires intérieures des états de l'extrême Orient qui a successivement élevé si haut et ramené si bas leur fortune. C'est au caractère particulier de leur apostolat, à leur intelligence supérieure, à leur esprit de résolution, c'est à leurs qualités énergiques mises au service de la foi qu'il convient d'attribuer la grande part qu'ils se sont faite partout où ils ont passé, tour à tour ministres des souverains asiatiques, ou expulsés, ou martyrs. Les autres congrégations qui ont concouru avec les jésuites à la prédication du catholicisme n'ont pas déployé moins de vertu; elles n'ont pas été moins braves devant le péril, mais elles ont été en général plus sages, et dans l'intérêt même de la foi elles se sont montrées moins aventureuses. Voyez le père Tissanier, un jésuite du XVIIe siècle, s'embarquant pour le Tonkin : « Le bâtiment était si petit, si frêle, si mal équipé, qu'il faisait peur à tous ceux qui le voyaient dans le port. Il n'avait pour toute artillerie qu'une misérable pièce de fer, pour voiles que deux vieilles nattes, et pour ancres que deux pièces de bois. Le pilote avait la réputation de faire ordinairement naufrage, et les mariniers étaient si peu entendus, qu'ils ne savaient ni manier le gouvernail ni abattre une voile, etc... » Voilà le disciple de Loyola; il se met en route par tous les temps, il ne choisit guère le bateau ni le pilote, et comme il s'expose sans cesse au naufrage, il n'est pas surprenant qu'il lui arrive parfois de se briser contre l'écueil.

De 1615 à 1783, les jésuites ont eu des missionnaires en Cochinchine, et de 1626 à 1788 au Tonkin; mais dès 1659, ces deux états, classés dans la géo-

graphie du catholicisme, avaient formé le siége d'un vicariat apostolique, institué « en faveur de MM. des missions étrangères. » Les jésuites n'y étaient donc plus, du moins aux yeux de l'église, dans une situation prépondérante; leurs travaux cependant ne perdirent rien de leur activité. Il y a là dans le livre qui vient d'être publié, une lacune, comblée tout au plus par quelques réticences indiquant que l'harmonie ne régna pas constamment entre les évêques et les jésuites. On dit bien que l'institution d'un vicariat pour le Tonkin et la Cochinchine a été provoquée par le père de Rhodes, d'après les instructions émanées des supérieurs de la compagnie de Jésus; mais il est probable que ce n'était point en faveur des pères des missions étrangères que cette création était proposée. De là sans doute les préventions, les malentendus, que l'on se borne à déplorer, sans entrer dans aucun détail. Ces débats entre les divers ordres religieux dans les régions de l'Indo-Chine n'ont occupé, on le sait, que trop de place dans l'histoire des missions.

Les publications que la compagnie de Jésus vient d'entreprendre sur les voyages et les travaux de ses missionnaires doivent servir de complément aux *Lettres édifiantes*. Les récits des persécutions et des martyres s'y rencontrent donc très fréquemment, et offrent à l'admiration des fidèles le courage des apôtres ainsi que la persévérance des néophytes indigènes. On ne doit pas non plus s'étonner d'y lire un grand nombre de miracles. Nous pensons pourtant, sans manquer à la révérence due aux choses saintes, que puisque ces écrits sont extraits de plusieurs correspondances ou mémoires laissés par les anciens missionnaires, on aurait pu résumer davantage quelques-unes de ces manifestations miraculeuses. Nous ne voulons pas insister sur ce point plus qu'il ne convient, et nous nous bornons à exprimer le regret que, même dans une œuvre principalement destinée à être édifiante, les habiles rédacteurs du texte, les pères de Montezon et Estève, n'aient point saisi l'occasion de faire entrer un plus grand nombre de renseignemens sur les mœurs, sur les usages et sur la politique de la Cochinchine et du Tonkin. Les jésuites assurément en savent plus qu'ils n'en disent, et nous ne voyons pas ce qui a pu les empêcher de multiplier les indications semblables à celles qui se trouvent parfois dans la relation du père Tissanier. Cette relation nous donne un tableau du Tonkin au XVIIe siècle, et au milieu de réflexions parfois naïves se dégagent des informations curieuses sur le gouvernement de ce pays, sur les coutumes politiques ou religieuses, sur les fêtes de la cour, etc. Les autres extraits sont à peu près dépourvus de ce genre d'intérêt, et ils n'ont que la valeur qui s'attache à la lecture d'un livre de piété. On peut se montrer plus exigeant à l'égard d'une compagnie qui possède des archives si précieuses, et qui compte dans ses rangs tant d'esprits distingués. Nous oserions, pour les ouvrages qui doivent faire partie de la collection, proposer pour modèles quelques-uns des traités qui composent la série des *Mémoires concernant les Chinois*. Nous demanderions même qu'un choix de ces *Mémoires* fût réimprimé. C'est un monument scientifique, littéraire, historique, qui laissera une trace ineffaçable du passage des missionnaires jésuites en Chine. Tout ancien qu'il est, il n'est point dégradé. Il serait digne des jésuites de le remettre en lumière par une nouvelle édition :

ils honoreraient ainsi la mémoire de savans et pieux missionnaires qui ont répandu un vif éclat sur les travaux de leur ordre.

Disons, en terminant, que le livre sur la *Mission de la Cochinchine et du Tonkin* présente, malgré ses lacunes, un intérêt particulier dans les circonstances actuelles. « En face des graves événemens dont les mers de Chine viennent d'être le théâtre et dans l'attente de ceux qui peuvent s'y accomplir dans un prochain avenir, on est porté généralement à interroger l'histoire, à lui demander des renseignemens sur les lieux où notre France semble appelée à jouer un rôle guerrier ou pacifique, mais toujours glorieux. » C'est ce qui, d'après la déclaration des pères de Montezon et Estève, a déterminé la publication immédiate du livre. On doit aux mêmes pères un résumé des notions géographiques que l'on a recueillies jusqu'à ce jour sur la Cochinchine et le Tonkin.

C. LAVOLLÉE.

—

La susceptibilité proverbiale des poètes se manifeste en vérité tous les jours. A quelques lignes de notre *revue littéraire* du 1er août un des écrivains qui s'y trouvent nommés, M. Sébastien Rhéal, juge à propos de répondre par voie d'huissier. Quels gros péchés avons-nous donc pu commettre en quatre lignes? Nous aurions méconnu la pensée, travesti les expressions de l'auteur, qui nous reproche surtout d'avoir rapproché perfidement deux passages de son recueil, l'un où il invoque le « pudique amour, » l'autre où il est question de « *cimenter* un glorieux festin. » M. Rhéal, qui tient à être le poète de l'amour pudique, se montre blessé de ce rapprochement irrévérencieux. Il affirme que la *nature* de ses vers est purement *sociale,* qu'il éprouve sincèrement les sentimens qu'il exprime, et nous n'entendons pas le contester. Sommes-nous donc coupables des malignes intentions qu'on nous prête? Peut-on induire de nos paroles que M. Rhéal ne justifie pas cette réputation de poète très pudique à laquelle il semble prétendre? Dieu nous garde de méconnaître à ce point les limites et les convenances de la critique! Si l'écrivain nous lisait avec des yeux moins prévenus, il reconnaîtrait que ce n'est nullement son caractère, mais son style que nous avons voulu mettre en cause, et comme des citations textuelles ne peuvent en rien affaiblir, sur ce terrain, la valeur de nos objections, nous n'hésitons point à reproduire intégralement ici les vers auxquels la critique faisait allusion :

— Ils regardaient danser une hétaïre au bal...
Elles avaient l'amour dont le miel les abreuve,
Mais non l'amour du beau, ni du national...
— Amour, pudique amour, conduis-moi, séraphin...
— Car tu viens *cimenter* le glorieux festin
Qui doit régénérer le vieux monde en déclin...

Maintenant nous engageons nos lecteurs à comparer notre critique avec le livre qui en a été l'objet. — Il résulte de tout ceci que la *Revue* aurait raison de ne pas s'occuper de certaines productions, et certes ce n'est pas elle qui y perdrait.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SEIZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1858.

Livraison du 1er Juillet.

L'Homme de Neige, troisième partie, par M. George SAND..... 5

Épisodes de la guerre de l'Inde en 1857. — II. — Le Siége de Lucknow et le général Havelock, par M. E.-D. Forgues..... 52

Les Voyageurs en Orient et la Turquie depuis le traité de Paris. — III. — De l'Avenir des populations chrétiennes orientales, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 98

Écrivains modernes de la France. — M. Edgar Quinet et ses Œuvres, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 125

Scènes de la vie romaine. — Le Château Saint-Ange, Souvenirs d'un prisonnier politique sous le pontificat de Grégoire XVI..... 159

Un Botaniste en Chine, par M. Charles LAVOLLÉE..... 190

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 217

Revue Musicale. — Les *Nozze di Figaro*, par M. P. SCUDO..... 230

Essais et Notices. — Livres nouveaux. — *Cours d'Économie politique*, de M. Michel Chevalier, etc..... 235

Livraison du 15 Juillet.

Les Préraphaélites a propos d'un tableau de Raphael et de divers ouvrages français et anglais, par M. Henri DELABORDE..... 241

L'Homme de Neige, quatrième partie, par M. George SAND..... 261

La Question du Servage en Russie. — I. — Nécessité de l'Émancipation et condition actuelle des Serfs, par M. L. WOLOWSKI, de l'Institut..... 317

Moeurs des Écoles dans la Grande-Bretagne. — Souvenirs d'un écolier anglais, par M. Émile MONTÉGUT..... 350
Les Iles-Ioniennes sous la domination de Venise et sous le protectorat de l'Angleterre. — Origines et tendances des partis indigènes, par Mme Dora d'ISTRIA..... 381
Quelques Jours en Espagne, par M. John LEMOINNE..... 423
La Littérature romanesque en France. — II. — L'*Astrée* et le roman pastoral, par M. Louis de LOMÉNIE..... 446
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 481
Essais et Notices. — Livres nouveaux..... 491

Livraison du 1er Août.

L'Homme de Neige, cinquième partie, par M. George SAND..... 497
L'Agriculture et la Vie rurale en Italie, par M. VIDALIN..... 568
La Question du Servage en Russie. — II. — Les Serfs de la couronne et le Communisme russe, par M. L. Wolowski, de l'Institut..... 595
Thomas Browne, le Médecin philosophe de Norwich. — II. — Une Époque de transition morale, par M. J. MILSAND..... 632
L'École libérale, ses principes et ses tendances, a propos d'un livre de M. de Sacy, par M. Ernest RENAN, de l'Institut..... 662
Une Campagne maritime dans l'Océan-Pacifique pendant la dernière guerre. — I. — L'Expédition de Petropavlosk, par M. Ed. du HAILLY..... 686
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 719
Essais et Notices. — La Poésie nouvelle, par M. E. LATAYE..... 729

Livraison du 15 Août.

De la Philosophie du dix-huitième siècle, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 737
L'Homme de Neige, sixième partie, par M. George SAND..... 755
La Monarchie de Louis XV. — III. — Le Ministère du cardinal de Fleury, par M. Louis de CARNÉ..... 808
Derniers Temps de l'empire Mogol. — Molhar-Rao-Holkar et Rano-Dji-Sindyah, par M. Théodore PAVIE..... 389
Jonathan Swift, son Génie et ses Œuvres, par M. H. TAINE..... 869
L'Intolérance suédoise, les Périls du Danemark et le Scandinavisme, par M. A. GEFFROY..... 905
De l'Alimentation publique. — Les Cultures algériennes et la Récolte de 1858, par M. PAYEN, de l'Institut..... 936
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 952
Essais et Notices. — Le Dernier des Philidor, par M. P. SCUDO..... 963

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8848